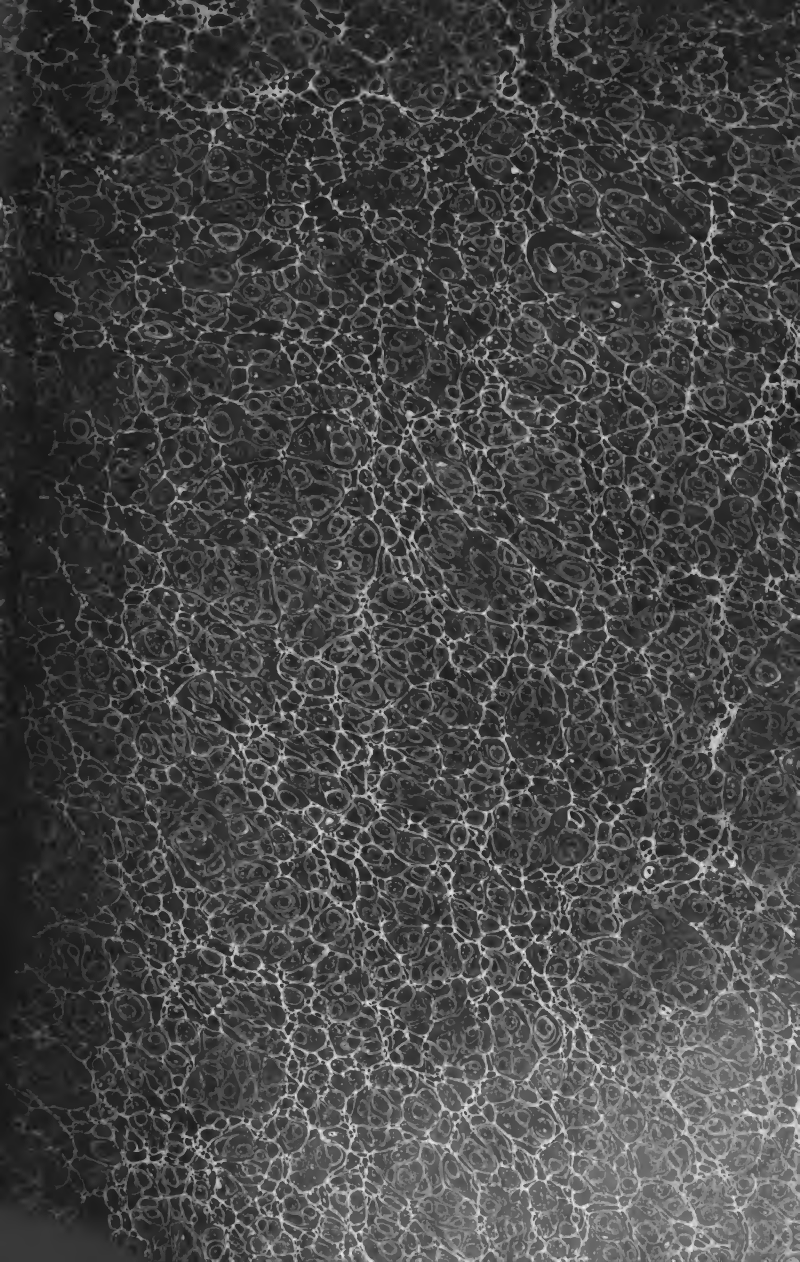



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT
9000



REVUE
UNIVERSELLE.

REVUE
UNIVERSELLE.

BIBLIOTHÉQUE

DE

L'HOMME DU MONDE ET DE L'HOMME POLITIQUE

AU 19e SIÈCLE.

PREMIÈRE ANNÉE. — TOME IV.



BRUXELLES,

LOUIS HAUMAN ET Ce, ÉDITEURS.

1833.



REVUE
UNIVERSELLE.

POLITIQUE, HISTOIRE, INDUSTRIE.

DES MOUVEMENS POLITIQUES ACTUELS EN SUISSE,

PAR HENRI ZSCHOKKE (1).

J'essaierai de retracer avec impartialité et aussi fidèlement que possible l'état actuel des affaires politiques en Suisse, afin d'éclairer l'opinion sur un objet traité avec peu de connaissance de cause par les journaux, exploité par l'esprit de parti, et dénaturé, peut-être, par les rapports des agens de la diplomatie.

Pour comprendre le présent, il importe de connaître le passé.

Jusqu'en 1798 la Confédération helvétique avait conservé les formes étranges et maintenu les rapports compliqués sortis des guerres du moyen âge, des conventions locales, des alliances partielles, des querelles de religion et des dissentions civiles. Le gouvernement était aristocratique, même dans les cantons démocratiques; car la faible population de ces petits États libres était souveraine des *pays de sujétion* (*Unterthanenlande*). D'un autre côté l'égalité démocratique existait de fait dans les familles patriciennes, en possession de gouverner les cantons aristocratiques, de sorte qu'il n'y avait pas plus de démocratie dans les communes rurales d'Urie ou de Schwyz que dans les villes de Berne ou de Fribourg. Le pouvoir des gouvernans se trouvait arrêté à tout moment par une foule de libertés et de priviléges des sujets, des petites villes, des vallées et même d'un seul village. Chacun était jaloux de ses priviléges, qu'il cherchait à conserver sans s'embarrasser du reste de la Suisse, et chaque lustre du dix-huitième siècle était marqué par des révoltes ou des conspirations, dont les effets ne s'étendaient jamais au delà des cantons dont elles troublaient la sécurité. Il n'y avait pas d'esprit public. C'est tout au plus si la Suisse comptait alors une demi-douzaine de journaux, et encore la censure était là pour les empêcher de s'occuper des intérêts de la patrie. D'ailleurs le peuple ne savait ni lire ni écrire.

Les gens instruits des villes et de la campagne, les fonctionnaires, les ecclésias-

(1) Extrait du cahier de Novembre 1831 des Annales de l'histoire et des sciences politiques, publiées à Leipzig par Ch. H. L. Pœlitz.

tiques, les jurisconsultes et les médecins, ne s'abusèrent point sur la dégradation de la nation, sur les défauts du gouvernement et sur les dangers d'un conflit avec les nations étrangères. Mais la susceptibilité aristocratique imposait silence aux plus hardis, et enfermait ou chassait impitoyablement du pays ceux qui osaient braver le pouvoir.

Il n'est donc pas étonnant que l'édifice fédéral, qu'on avait mis cinq siècles à construire, s'écroula en moins de trois mois après l'invasion des armées françaises en 1798. On le remplaça par la république helvétique une et indivisible, incompatible avec le degré de civilisation, avec les anciennes coutumes et avec les intérêts locaux des différens districts qu'on venait de réunir. Aussi le mécontentement était-il général; on n'était occupé qu'à reconquérir les anciennes libertés, et l'on faisait peu de cas d'une liberté plus générale.

La lutte intestine pour et contre l'ancien et le nouvel ordre de choses dura pendant six années. Cette période est marquée par des changemens fréquens dans les constitutions et les formes de gouvernement, par le triomphe et la défaite des partis, par des émeutes sanglantes; mais ce mouvement général et continuel produisit des résultats inattendus. Des intérêts fortement enracinés firent place à de nouveaux intérêts. Des idées politiques et des vérités naguère inconnues en Suisse, devinrent triviales par la liberté de la parole et de la presse. Les paysans des différens cantons apprirent qu'ils avaient une commune patrie. La lumière, long-temps comprimée par la hiérarchie temporelle et spirituelle, commença à dissiper les ténèbres où l'on avait laissé croupir le peuple. Les partisans de l'ancien régime n'avaient pourtant pas rendu les armes; mais le parti libéral avait acquis de la force, de sorte qu'en 1803 on eut besoin de la médiation de Napoléon Bonaparte pour terminer la guerre civile.

L'acte de médiation, la constitution fédérale et les lois fondamentales des différens cantons, sont pour ce grand homme de beaux titres de gloire; on y remarque bien quelques défauts, mais en somme tout y était conforme aux besoins d'alors; aussi ces institutions ne rencontrèrent-elles que de faibles adversaires.

Dès-lors chacun des dix-neuf cantons travailla, tant bien que mal, à son organisation intérieure. Tous les Suisses étaient devenus libres; plus de pays de sujétion. Le paysan instruit se plaçait à côté du patricien dans la salle du conseil. En vain quelques gouvernemens cherchèrent-ils à restreindre la liberté de la presse, elle se réfugiait dans d'autres cantons, d'où elle répandait des torrens de lumière sur tout le pays. Le cercle des lecteurs s'étendait en raison de l'augmentation du nombre des journaux. Rien de ce qui intéressait le pays ne demeurait étranger au Suisse. Des écoles nouvellement créées ou perfectionnées procurèrent au peuple des connaissances utiles; de nouvelles branches d'industrie augmentèrent le bien-être matériel de toutes les classes de la société. La Suisse de 1814 ne ressemblait plus à la Suisse de 1803, et n'offrait presque plus de points de comparaison avec la Suisse de 1798.

L'ancien régime n'était regretté que dans les petits cantons catholiques, dans les familles patriciennes de Lucerne, Berne, Fribourg, Soleure et autres. C'est là qu'on nourrissait l'espoir d'un retour aux erremens de l'antique Confédération helvétique.

Aussi ces partisans du passé ne manquèrent-ils pas de relever la tête après la chute de Napoléon. Ce fut en vain qu'à l'approche des puissances alliées la diète

proclama sa neutralité, que le peuple se prépara à la défendre. Le parti rétrograde sut éluder toutes ces démonstrations par des négociations avec les généraux étrangers, par la manière de placer les troupes sur le Rhin, par ses intrigues au sein même de la diète. Les Autrichiens traversèrent la Suisse quand on s'y attendait le moins; leurs baïonnettes brisèrent l'acte de médiation de Napoléon. Les hommes de l'ancien régime reprirent les rênes du gouvernement. Le peuple consterné se tut, et regarda tout ce qui se faisait comme un effet de la volonté des puissances liguées contre l'empereur.

On ne tarda cependant pas d'apprendre que les alliés n'étaient pour rien dans ce qui venait de se passer, et l'on commença à s'agiter de toute part. Dans les cantons de Berne et de Soleure la campagne se disposait à marcher contre les villes. Les nouveaux cantons, menacés de perdre leur indépendance, coururent aux armes. La modération et la fermeté de Zurich contribuèrent à empêcher la guerre civile qui allait éclater. Il fallut de nouveau recourir à une interventon étrangère, et le congrès de Vienne fut appelé à régler les intérêts de la Suisse.

Ce congrès, en réunissant à la Suisse les trois cantons du Valais, de Genève et de Neufchâtel, et en garantissant la neutralité perpétuelle de la Confédération helvétique, se contenta de prononcer sur les questions territoriales et sur les indemnités qui devaient en résulter. Il ne décida rien sur l'organisation intérieure des cantons et sur l'acte de confédération des vingt-deux républiques. Il s'en rapporta pour cet objet aux Suisses eux-mêmes et aux diplomates qu'on leur avait envoyés. De là les dissentions de 1830.

En effet, pendant le passage des Autrichiens, les hommes de 1798, ou leurs complices, s'étaient emparés du pouvoir et travaillaient au rétablissement des anciens priviléges. Les diplomates étrangers, entourés de la faction aristocratique, peu au fait des besoins du peuple, imbus de préjugés monarchiques et sans sympathie pour les libertés nationales, faisaient cause commune avec les hommes rétrogrades. On prodigua d'abord de belles paroles et des espérances aux défenseurs des droits du peuple; plus tard on les écouta en haussant les épaules, enfin on prit le parti de les congédier. De cette manière on parvint à aristocratiser jusqu'aux constitutions des cantons d'Argovie, du Pays-de-Vaud, du Tésin, de Thurgovie et de Saint-Gall, créés par Napoléon. On assimila le pouvoir des gouvernemens à celui des princes, en prolongeant la durée des fonctions du pouvoir exécutif, et en leur assujettissant les conseils législatifs qui devaient exprimer la volonté nationale. Personne, à la vérité, ne portait encore, dans les anciens cantons, le nom de sujet; car les campagnes y jouissaient du droit d'envoyer des députés aux conseils législatifs : mais le nombre de ces députés était si petit en comparaison de ceux des chefs-lieux, que les anciennes familles patriciennes durent nécessairement redevenir maîtresses du pays.

L'acte de fédération entre les vingt-deux Etats souverains perdit également son unité et sa force antérieure, parce qu'aucun canton n'était disposé à sacrifier quelques-uns de ses intérêts privés aux intérêts généraux. C'est ainsi que la Suisse, qui continuait de s'appeler un État fédératif, fut transformée, comme l'Allemagne, en une confédération de plusieurs États.

Les effets funestes de cette situation nouvelle, amenée par la force ou la ruse, ne tardèrent pas à se faire sentir. Le peuple souffrait en silence. Il est vrai que les grands et les petits conseils avaient adopté leurs constitutions respectives; mais

ces constitutions n'avaient jamais été soumises à la sanction du peuple. — Les rivalités mesquines des cantons se reproduisirent comme dans l'époque antérieure à 1798; on fit des concordats partiels; on établit des lignes de douane d'un canton à l'autre. On manquait de l'union nécessaire aux entreprises nationales; on ne put pas même s'accorder sur la célébration uniforme des jours de jeûne. Les députés à la diète, agissant dans l'esprit de leurs gouvernemens respectifs, perdaient leur temps en délibérations stériles, comme autrefois la diète germanique.

Pour être juste, on accordera néanmoins aux gouvernemens locaux des différens cantons d'avoir fidèlement administré les biens et revenus de l'État, d'avoir fait respecter les lois. Ils ont continué et perfectionné les entreprises utiles commencées sous le régime de la médiation française : l'instruction publique leur doit beaucoup, ainsi que la législation civile et criminelle. Mais ivres de leur pouvoir, ils ne résistèrent pas toujours au doux attrait de l'arbitraire : ils protégèrent les hommes serviles et comprimèrent les indépendans. Beaucoup d'entre eux travaillèrent plutôt pour l'État que pour le peuple, qui dans plus d'une contrée était écrasé par l'inégalité des charges. Beaucoup de gens firent encore mieux les affaires de leurs familles que celles de l'État; le népotisme, ce crime de lèse-liberté dans les républiques, était à l'ordre du jour, et dans plus d'un canton l'aristocratie s'était rapprochée singulièrement de l'oligarchie.

La politique méticuleuse, arbitraire et ténébreuse de la sainte-alliance, convenait parfaitement aux fauteurs du système créé par le congrès de Vienne. Il suffisait d'un mot des ambassadeurs étrangers, prodigues de titres et de cordons, pour étouffer la liberté de la presse, pour introduire la censure, pour expulser les proscrits des différens pays qui s'étaient réfugiés en Suisse. L'indépendance de la Suisse était, à la vérité, reconnue par l'Europe; mais les gouvernemens en faisaient le sacrifice volontaire. Les jésuites s'établirent à Fribourg et dans le Valais; des régimens furent de nouveau vendus à la France, à Naples et aux Pays-Bas, pour procurer du pain et des titres aux fils des familles privilégiées.

Pendant que les gouvernans prenaient cette direction, les gouvernés prirent une direction opposée. Ils s'occupèrent de l'instruction du peuple par les journaux, par l'amélioration de l'enseignement, par des écoles gratuites, par des sociétés philanthropiques, par la propagation des livres utiles et autres moyens semblables. Les réunions annuelles des hommes les plus distingués de tous les cantons, qui avaient été formés pendant la médiation, continuèrent d'avoir lieu, et de s'occuper, avec un zèle au-dessus de tout éloge, des sciences, des arts et du bien public, de sorte que, si l'esprit d'une véritable confédération avait disparu dans les diètes, il surabondait dans le cœur des meilleurs citoyens. Des cercles de lecture furent fondés dans les grands villages, et dans beaucoup de hameaux on trouvait plus de journaux qu'autrefois dans les villes du premier ordre. La lumière pénétra jusque sous le chaume, malgré les clameurs et les intrigues des hommes à idées rétrogrades. Il en résulta que les gouvernans ne savaient pas encore si la Suisse était un État fédératif ou une confédération de plusieurs États, quand les gouvernés de tous les cantons se considéraient déjà comme une seule nation.

Telle a été la marche des affaires en Suisse depuis la restauration. Le mouvement qu'elle avait imprimé aux masses dut nécessairement influer sur les gouvernemens recrutés par des hommes nouveaux, qui réunissaient à une instruction solide et variée une forte entente des besoins du siècle. Il est vrai qu'ils ne formaient que la

minorité dans les conseils ; mais leur opposition devenait imposante par l'appui de l'opinion publique. L'aristocratie en fut ébranlée ; elle se vit forcée de se rapprocher des idées populaires, et de relâcher les liens qui contenaient la presse. C'était plus qu'il n'en fallait pour démasquer les gouvernemens, pour dévoiler leur but et leurs moyens. Le peuple n'avait jamais perdu de vue les principes généraux de l'acte de médiation ; il n'avait non plus oublié l'année désastreuse de 1814, si funeste à ses droits.

Des voix courageuses réclamèrent enfin la jouissance de ces droits par la révision des constitutions, surtout dans le canton du Tésin, où les abus du pouvoir avaient irrité les esprits. Ce ne fut pas en vain. L'administration du Tésin fut changée, et sa constitution reçut une base plus populaire. Le canton du Pays-de-Vaud s'engagea avec plus de timidité dans la voie des améliorations ; mais enfin il obtint une faible réforme de sa constitution. Il en fut de même à Lucerne, où l'on sépara le pouvoir judiciaire du pouvoir exécutif ; à Zurich, où l'on accorda au corps législatif une indépendance plus grande du gouvernement. Tout cela prépara les voies aux changemens dans les autres cantons. Ils précédèrent de quelques mois les événemens de Juillet 1830, qui opérèrent une si grande révolution en France et dans d'autres pays de l'Europe. Ce n'est donc pas à la manie d'imiter les autres qu'on attribuera la tendance des Suisses à reconstituer leur ordre social ; mais à la force des circonstances, à la loi de la nécessité, à l'opposition qui existait entre les vœux du peuple et la forme des gouvernemens. La diplomatie étrangère avait seule empêché d'obtenir en 1814 les garanties que le canton du Tésin avait obtenues en 1830. Le peuple craignait encore cette influence que les gouvernemens auraient sans doute voulu faire valoir en 1829 et en 1830. Il n'ignorait pas les intrigues des Autrichiens pour déjouer l'émancipation du Tésin, et il redoutait l'administration de Polignac, dont les alliés, les jésuites, s'étaient impatronisés dans deux cantons de la Suisse. — Les journées de juillet, l'héroïsme de la nation française, la déchéance de Charles X, la reconnaissance de Louis-Philippe et des droits imprescriptibles des peuples, vinrent dissiper ces craintes.

La Suisse s'agita au bruit de ces événemens. Des hommes respectables et éclairés de tous les cantons et de toutes les conditions se concertèrent sur le bien qu'il y avait à faire et sur les moyens de l'opérer sans commotion violente, sans troubler l'ordre public. Le résultat de leurs conférences patriotiques électrisa les Suisses. Le peuple attendait avec confiance un meilleur ordre de choses. On ne voulait pas l'obtenir par la révolte ; on la croyait inutile : on pensait que les gouvernemens s'empresseraient de se conformer aux vœux du pays : on se contenta de demander par des pétitions respectueuses la révision des constitutions de 1814. Tout devait être amené par la voie légale, tout devait s'accomplir sans troubler l'ordre public.

S'il n'en fut pas ainsi dans certaines localités, les gouvernemens sortis du sein de la nation qu'ils ne connaissaient pas, en sont seuls responsables. Ivres de leur pouvoir, ils ne se permettaient pas de douter de l'assentiment du peuple, et s'obstinaient à voir dans les flagorneries de quelques individus l'expression réelle de l'opinion publique. On se riait au sein de plus d'un conseil des pétitions en faveur de la réforme des constitutions, et on se flattait de les faire oublier. On s'efforçait de les représenter comme l'œuvre de quelques brouillons ambitieux, visant à la popularité et aux places, ou comme du bruit de gazette, qui finirait par fatiguer les lecteurs au lieu de les irriter.

Le silence des gouvernemens excita le mécontentement du peuple et autorisa sa défiance. Il commença à crier fort, il tint des assemblées publiques, où plusieurs milliers de citoyens discutaient en plein air sur la situation de la patrie, sur la répartition inégale des impôts et les défauts des constitutions.

Frappés de cette manifestation menaçante de l'opinion publique, plusieurs gouvernemens pensèrent enfin à prendre en considération les pétitions qui leur étaient adressées. Les cantons de Thurgovie, de Zurich, de Lucerne, de Soleure et de Bâle convoquèrent leurs conseils législatifs pour prévenir une catastrophe et pour préparer l'œuvre de la régénération. Saint-Gall, mieux conseillé que les autres cantons, n'avait pas attendu les clameurs populaires pour entrer dans la voie des améliorations ; le gouvernement y accorda librement ce que plus tard on lui aurait arraché par la force. En Thurgovie, dans le Pays-de-Vaud et à Fribourg, où les hommes du pouvoir s'étaient retranchés derrière les formes existantes, il y eut des émeutes et des mouvemens révolutionnaires ; car on était convaincu que les gouvernemens avaient des arrière-pensées, qu'ils ne cherchaient qu'à gagner du temps, jusqu'à ce qu'une modification de l'état politique de l'Europe ou une guerre entre la France et l'Autriche leur permettrait, soit de résister aux novateurs, soit de n'accorder que peu de chose. Le gouvernement d'Argovie et son grand-conseil, ayant, manifesté trop ouvertement ces intentions, perdirent l'un et l'autre la confiance du pays, au point que la majorité du peuple courut aux armes, pour obtenir de force ce qu'on avait refusé à ses prières. Il fallut céder, et un conseil constituant, nommé par le peuple, fut chargé de refaire la constitution, qui ne devait avoir force de loi que par suite de l'assentiment de la majorité des citoyens. Cet exemple fut suivi à Berne et à Schaffhouse.

Quand on entend parler en Allemagne d'émeutes populaires, de levées en masse et autres événemens semblables, on pense au pillage, au meurtre, aux incendies, à la persécution des magistrats. Rien de tout cela ne s'est vu en Suisse. Nulle part on n'a répandu le sang, nulle part on ne s'est livré au pillage, nulle part on n'a tenté d'incendier les maisons, nulle part on n'a destitué les fonctionnaires publics. La modération du peuple fut un sujet d'étonnement pour ses adversaires.

Le canton de Bâle fait seul exception à cette règle. La ville était décidée à conserver, à tout prix, ses anciens priviléges. Elle pensait faire une concession plus que suffisante, en accordant aux quarante mille campagnards quatre représentans au conseil législatif de plus qu'aux huit mille bourgeois de la cité ; car elle faisait entrer en ligne de compte les contributions plus considérables des citadins ; mais le bon sens des campagnards lui objectait, que le dernier villageois payait proportionnellement autant que le premier banquier de la ville. De là une scission profonde et l'acharnement des deux partis. La ville, pour faire respecter sa volonté, s'arma dès le 6 décembre. Un député du peuple fut impunément outragé au grand-conseil. La campagne fit des préparatifs de défense. La guerre civile éclata. Les citadins à l'abri de leurs remparts garnis de canons, firent des sorties contre les milices mal armées de la campagne. De part et d'autres il y eut des tués et des blessés. L'intervention de la diète arriva trop tard, et après la défaite du parti populaire. Le reste de la Confédération, indigné de la conduite des Bâlois, qui, après la victoire, promenaient dans leurs rues les bourgeois de la campagne garrottés, allait envoyer dix mille hommes devant Bâle pour venger l'outrage fait à

des Suisses. Bâle n'échappa au sort d'Anvers que par les efforts de quelques hommes influens.

Pendant que toutes ces choses se passaient, les petits cantons démocratiques ne sortirent pas de leur léthargie. Il n'y eut que la portion protestante du canton d'Appenzell qui opérât quelques changemens dans sa législation, et l'arrondissement de Schwyz, qui eut des démêlés avec les autres arrondissemens du canton au sujet de la suzeraineté qu'il avait usurpée depuis 1814.

On se figurera sans peine que les mouvemens dont nous venons de parler ont dû mettre en présence les opinions et les espérances les plus contraires. Elles se font jour dans nos cinquante journaux et dans une foule de pamphlets. Mais, à ne compter que les têtes, la lutte est inégale. D'un côté c'est la presque totalité de la population des cantons qui réclame la liberté et l'égalité des droits politiques; de l'autre côté ce sont les fauteurs laïcs ou ecclésiastiques de l'aristocratie vaincue qui redoutent la démagogie, la suppression des couvens et la fin de l'influence du sacerdoce.

Les Suisses savent ce qu'ils veulent, ils le savaient depuis long-temps; de là leur accord et cette unité de vues qui les distingue. Ils possèdent des talens et des lumières qu'on était loin de leur supposer, et que n'avaient jamais montrés les partisans de l'ancien régime. Ils ont la conscience de leur force, et voilà pourquoi ils déploient un calme et une modération qu'on chercherait en vain dans les actes antérieurs des adversaires de la liberté du peuple. Les anciens gouvernemens sont encore sur pied dans les différens cantons, quoiqu'ils ne soient que provisoires et partiellement méprisés. Toute la législation a besoin d'être refondue, et néanmoins le peuple ne cesse de respecter l'autorité et l'ordre légal établi. Et qu'on ne dise pas que le peuple obéit par nécessité, les gouvernemens n'auraient aucun moyen de le contraindre. La Suisse offre dans ce moment le spectacle d'une nation contenue par sa conscience morale au milieu d'un édifice social qui s'écroule. Elle est digne d'estime, digne de la liberté qu'elle réclame.

Ce ne sont néanmoins pas uniquement des constitutions libres qu'on demande en Suisse, on y veut plus que jamais le maintien de la neutralité; car non-seulement l'armée de la Confédération, forte de soixante-dix à cent mille hommes, est prête à venger la violation antérieure du sol de la patrie quand l'occasion s'en présentera; mais une foule immense de tirailleurs volontaires et les élèves des académies défendront les frontières si elles étaient menacées d'un nouvel envahissement de l'étranger. Le philhellène Eynard a offert à la diète une somme de 50,000 francs, pour secourir les blessés, les orphelins et les veuves de ceux qui succomberaient dans une lutte de cette nature.

On voit dans les conseils constituans de la Suisse des hommes de tous les états, de toutes les conditions : des paysans, des magistrats, des artisans, des officiers, des employés, des médecins, des instituteurs, des avocats, des négocians, des artistes, des fabricans, des hommes de lettres, rarement ou jamais des ecclésiastiques. Un collége électoral de Fribourg avait nommé l'évêque; sa nomination fut annulée. Le Suisse qui aime à rencontrer les ecclésiastiques dans les églises, ne veut pas qu'ils se mêlent des affaires politiques; il pense que ce serait profaner leur caractère sacré. Les habitans de la campagne, souvent instruits et presque toujours doués d'un esprit juste, composent la majorité dans les conseils constituans.

Les projets de constitution connus jusqu'à ce jour, sont assez généralement

contraires à l'aristocratie et à l'oligarchie, à l'inégalité de la représentation nationale, à l'autorité excessive du pouvoir exécutif, à l'acceptation future de titres, de cordons et de pensions des puissances étrangères, à la vente des soldats, etc. Par contre on est pour ainsi dire unanime sur la souveraineté du peuple, sur son droit de nommer directement ses magistrats, ses représentans et ses législateurs, d'accepter ou de rejeter à l'avenir toute modification qu'on voudrait faire éprouver aux lois fondamentales. On ne veut plus de fonctionnaires à vie, afin de pouvoir se défaire des incapacités; mais on veut la division des trois pouvoirs suprêmes, la liberté de la presse et de l'industrie, sauf à en prévenir les abus et à garantir les droits des individus par des dispositions législatives postérieures. Enfin on demande, presque partout, la publicité des débats législatifs et judiciaires. Attendons les effets !

L'ITALIE EN 1832.

Dans les mouvemens convulsifs qui agitent et qui menacent l'Europe actuelle, vous diriez que l'Italie ne compte pour rien. On ne daigne plus jeter les yeux sur ce beau pays, que plus de vingt millions d'hommes habitent. Trois fois l'Italie a donné au monde la civilisation et les arts;

Antica regina dell' universo,

Reine antique de l'univers ; tombe des empires; temple des grands souvenirs ; à peine lui reste-t-il une étincelle de vitalité politique. Les siècles ont désespéré d'elle, le tems présent en désespère; et quand tous les peuples, suivant une impulsion commune, sont saisis d'une fièvre ardente, la torpeur italienne ne diminue pas; les *trois journées parisiennes* ont sonné le tocsin de la croisade contre le pouvoir. Voici l'ère d'un grand changement. 1830 a sonné; année mémorable dans les annales des peuples ; glas funèbre des vieilles institutions; époque annoncée par une intelligence souveraine. « Alors, disait Bonaparte, sur son rocher de Sainte-Hélène ; alors les destinées politiques du monde, emportées par une force irrésistible, échapperont à toutes les prévisions, briseront toutes les digues; l'œil du philosophe ne pourra les saisir, la main de l'homme d'état ne pourra les contenir ou les suspendre. »

Ce tems est venu. Promenez vos regards sur les monarchies européennes; le symptôme de mort est partout. Vers quel but se dirige-t-on? Quelle révolution doit éclater demain? Quelle nouveauté doit éclore le jour d'après? Nul ne le sait; la sédition du matin, la charte improvisée le soir, l'émeute du lendemain, se classent et se rangent tour-à-tour au nombre des événemens historiques; et vous n'avez pas tourné la tête, que cette masse de faits déplorables et de douloureux souvenirs, s'est grossie à votre insu. Le craquement sourd de tous les vieux échafaudages politiques, la débilité ruineuse de toutes les institutions nouvelles, les efforts violens ou les soins timides qui ont pour objet la conservation d'un passé qui croule; la société retournant à la barbarie par l'extrême civilisation; à la tyrannie par l'extrême liberté... Quel spectacle !

Dans ce chaos fébrile, au milieu de ces élémens orageux, il y a un point de l'Europe où l'on se tait, où l'on subit sans se plaindre un joug étranger, un morcellement honteux, un despotisme ignoble. Sous le plus beau ciel, sur le sol le plus fertile, ces vingt millions d'hommes perdent en futiles discussions littéraires la force et l'éclat de leur intelligence. Tous les élémens et toutes les traditions de la gloire et de la grandeur leur appartiennent; presque sans commerce, malgré leur admirable situation géographique; sans industrie, malgré les innombrables ressources de leur climat; sans énergie, malgré la vigueur native de leur organisation, ils vont perdre leur dernier honneur, le sceptre des arts qu'ils ont tenu long-tems.

Sans remonter aux causes premières de cette situation douloureuse, examinons rapidement les diverses régions de l'Italie; essayons l'autopsie de ce cadavre politique; peut-être y découvrirons-nous quelque espoir de résurrection, quelque germe d'avenir. L'historien dira comment les divisions territoriales de ce pays, la sottise de ses gouvernemens, les vices et la mollesse nourris et propagés par eux, ont écrasé tant de force, étouffé tant de flamme, paralysé tant de ressources. Il montrera la Rome papale, arène de controverse et de logomachie, éteignant par sa domination théologique tout ce que l'Italie avait d'activité et de puissance. Pour nous, renfermons-nous dans le présent, peut-être nous permettra-t-il d'entrevoir l'avenir.

On peut évaluer approximativement la population de l'Italie à 21,000,000 d'habitans répandus sur une surface de 90,652 milles carrés: ce qui fait 231 individus par mille carré. Son revenu total, d'après les calculs les plus probables est de 13,000,000 liv. st. (325,000,000 fr.) environ; et son armée de 120,000 hommes.

La Sardaigne, poste avancé de l'Italie, défend l'Autriche contre la France; qu'on ne s'étonne pas si la sollicitude du cabinet de Vienne est constamment fixée sur ce petit royaume. Déjà les intrigues de Metternich ont essayé de jeter sur son trône le duc de Modène, despote en miniature, créature de la maison d'Autriche, homme dont l'insignifiance et l'audace, la violence et l'entêtement, feront époque. Déjoué dans ce projet par le conseil-d'état de Turin, la cour de Vienne a conservé un pied dans le royaume; Paolucci, son âme damnée, est toujours à la tête des armées sardes: impopulaire et anti-national, Paolucci fait ombrage à toute l'armée; son renvoi serait agréable aux soldats et à la nation, dont les sentimens et les habitudes sont français. Le roi, naguère encore populaire, pourrait ainsi regagner le crédit qu'il a perdu.

La Sardaigne, c'est l'Italie française. Vous ne trouvez à Turin, ni le caractère moral, ni la physionomie des Italiens: on y parle français; l'administration de Bonaparte y a laissé des traces que vingt ans n'ont pas encore effacées: et quoique le despotisme le plus absolu régisse ce pays, dont le souverain peut à son gre résilier les baux, révoquer la sentence des tribunaux, détruire les contrats entre particuliers, des causes de dissolution inévitable se révèlent à l'observateur attentif. Le congrès de Vienne a prétendu fondre ensemble Gênes qui appartient à ses vieux doges, à sa vieille indépendance, à ses beaux souvenirs de commerce et de gloire, et la Savoie, qui, à cause de son origine, appartiendra toujours à la France par les idées, les traditions et les coutumes. Ces élémens hétérogènes, réunis par une artificielle et fausse combinaison, ne sympathisent que pour vouer à leur maître commun une haine commune. Jamais la Savoie ne sera plus heureuse qu'au moment

où une révolution la proclamera française. Quant à Gênes, sa situation est violente, et sa tranquillité forcée. Lorsque le roi de Sardaigne exigea des familles nobles un serment de fidélité, sous peine de perdre leurs titres et de payer mille couronnes, les cinq premières familles envoyèrent aussitôt leur amende au trésor; une sixième, non-seulement refusa de la payer, mais se réfugia en Russie, où elle se fit naturaliser, préférant le joug de l'autocrate au sceptre d'un roitelet tyrannique. Nos enfans verront quel sera le résultat de cette grande œuvre du congrès de Vienne, de cette géographie politique, fabrique vermoulue et maladroitement plâtrée, qui tombe en ruines de toutes parts, et dont les décombres embarrassent déjà la diplomatie européenne.

On estime à 18,180 milles carrés le territoire sarde, sa population à 4,000,000 d'habitans. Son armée est nominalement de 60,000 hommes, et en réalité d'un peu plus de 20,000; les deux tiers sont en congé, sans solde; point de discipline, point d'enthousiasme; pour officiers, des enfans qui n'ont jamais vu le feu. La Sardaigne suivra le cours des événemens politiques; et pour peu que ces derniers menacent l'organisation actuelle, Gênes d'une part, la Savoie de l'autre, concourront à la chute de ce trône factice, que l'habileté des diplomates a suspendu, pour ainsi dire, dans un équilibre passager et impossible à maintenir.

La seconde clé de l'Italie, la Lombardie est tout entière, ainsi que Venise, sous la main du gouvernement autrichien. Cette Italie allemande, plus écrasée, plus malheureuse, plus humiliée que la Sardaigne; saignée à blanc par les cent mille Germains armés de baïonnettes qui gardent toutes ses avenues et qui pèsent sur cette population sans armes; en proie à une police qui n'a pas sa rivale, ne récoltant, ne moissonnant, ne travaillant que pour verser l'or par mille canaux dans les coffres-forts du trésor impérial, ce malheureux pays, qu'un blocus rigide garantit contre l'atteinte de toute lumière; où ne pénètrent ni les productions matérielles, ni les idées de l'étranger; la Lombardie vit sous une verge d'airain dont la blessure, envenimée par les années, ne pourra manquer de concentrer un jour dans un foyer redoutable tant d'irritation et de colère. C'est là que l'inquisition vénitienne existe encore. Elle est dans l'air. On la retrouve au spectacle, dans l'intimité, sur la place publique; l'espionnage repose sur la couche de la courtisane, porte les armes à la parade, règne dans le confessionnal, se glisse en domino dans les bals, endosse la livrée des laquais, et professe la rhétorique ou la théologie. Armés de cet instrument redoutable, vous voyez des Hongrois, des Bavarois, des Bohêmes, faire exécuter en Lombardie les lois de la jurisprudence germanique; sortis des murs de Prague et des faubourgs de Vienne, ils décident de la fortune, de la liberté et de la vie des Lombards!

Voilà quel misérable état de dégradation accable ce pays si riche, où le pouvoir des prêtres est tenu en respect par le despotisme autrichien, fidèle à sa haine ghibeline, et toujours respectueusement, mais profondément hostile à la cour de Rome. Inflexible dans la sévérité avec laquelle il poursuit les opinions libérales, il pardonne aisément les crimes de lèse-sacerdoce, et semble craindre que l'influence du Vatican ne compromette un jour son existence. De tels germes se développeront plus tard; et si jamais la cour de Vienne a besoin d'avoir recours à la protection papale et à l'influence religieuse, comment ne se trouverait-elle pas au dépourvu?

Milan est riche; vous y comptez plus d'une famille opulente. C'est Venise qu'il

faut visiter pour y contempler le spectacle d'une décadence douloureuse et d'une ruine qui s'achève. Cette brillante et bizarre ville, que Byron appelait la *salle de bal* du genre humain, compte à peine 100,000 âmes. La désolation de ses palais, la solitude de ses rues, la tristesse de ses canaux, où la rame du gondolier s'enfonce dans la vase accumulée, disent assez haut sa pauvreté et sa misère. Naguère les patriciens vendaient pour vivre le plomb de leurs toitures; une loi expresse a défendu ce commerce dilapidatoire, le dernier qui restât à ces races hautaines, jadis maîtresses de l'Adriatique, et plus fières que les races royales. Le port de Trieste a donné le coup de grâce à l'industrie et à la navigation vénitiennes. Vainement le gouvernement autrichien, feignant de protéger le commerce à Venise, a-t-il déclaré sont port franc, alors que les navires avaient perdu l'habitude d'y mouiller; cette mesure tardive ne fait que prolonger sa lente agonie.

Cependant l'Autriche tire de cette contrée si malheureuse un revenu annuel de 5,000,000 liv. st. (125,000,000 fr.); elle lui enlève 50,000 hommes, qui, incorporés dans les cadres de l'armée autrichienne, sont ensuite disséminés sur les frontières de la Pologne et de la Turquie.

Les 5,000,000 d'habitans qui forment la population de toute l'Italie autrichienne, et qui occupent 17,800 milles carrés, se révolteront-ils contre le joug allemand; cette révolte sera-t-elle couronnée de succès?

Des populations frémissantes environnent de toutes parts la Lombardie; Gênes, point militaire de la plus haute importance, porterait volontiers secours aux insurgés. Tous les passages des Alpes s'ouvriraient à des armées enthousiastes, avides de satisfaire une haine long-tems comprimée. Cependant les cent mille hommes soldés par l'Autriche sont là prêts à étouffer le premier mouvement insurrectionnel; taillés en pièces, ces cent mille hommes feraient place à d'autres armées allemandes, dont les flots se presseraient, jusqu'à ce que la Lombardie, décimée, épuisée, mutilée, tombât comme le cerf, quand la meute affamée des chiens le déchire aux sons de l'*halali*. Tel est le véritable état de la question; l'Italie aurait tort de tenter aujourd'hui toute révolte qui ne serait que partielle; qu'elle improvise une conjuration universelle; que l'explosion soit générale et spontanée; des vêpres siciliennes sont le seul espoir qui lui reste; autrement tout essai d'insurrection retomberait sur sa tête et serait chèrement payé.

Au delà du Pô, deux petits duchés, inféodés à l'Autriche, lui servent de sentinelles avancées: Parme et Modène réunis comptent à peine neuf cent mille âmes. L'archiduchesse Marie-Louise, élevée à l'école de toutes les tyrannies, laisse une très-grande liberté à ses sujets: les journaux les plus indépendans entrent dans ses domaines; elle ne persécute personne, et vit retirée dans son palais.

Quant au duc de Modène, despote pygmée, étrange anomalie au tems où nous sommes, petit tyran féodal, importé au milieu du dix-neuvième siècle, on ne pourrait parler de lui sans moquerie, si l'horreur ne se mêlait au ridicule. Son règne est une longue expérience de torture physique et morale, infligée à quatre cent mille sujets; devenu duc de Carrara par la mort de sa mère, il doit à cet héritage une population nouvelle de vingt-sept mille âmes à tourmenter. Il confisque, il incarcère, il exile, il supplicie; un crêpe de deuil couvre son territoire; les derniers liens de la société civile se détachent et se brisent; le soupçon et la terreur pèsent sur toutes les classes. Indulgent pour les crimes, bourreau de quiconque professe des idées contraires à l'asservissement des hommes, il dirige toute la force de ses

persécutions contre le savoir, l'esprit, la richesse. L'élite de la population a préféré un bannissement volontaire au malheur de vivre sous cette loi d'iniquité barbare et de spoliation effrontée.

Si l'Italie, *toujours esclave ou courtisane des nations étrangères*,

Or druda or serva di straniere genti (1),

est destinée à se relever, les provinces que nous venons de citer prendront une part active à la régénération préparée par une oppression si pesante; mais la Toscane, livrée à son *far niente;* insouciante de l'indépendance, pourvu que ses voluptés lui restent; satisfaite de ses vieilles formes gouvernementales et de la douceur de son prince, qui neutralise par sa clémence personnelle la dure réalité du pouvoir arbitraire, se contentera de saluer l'aurore de l'ère nouvelle, sans lui donner son sang ou ses trésors. La vie est douce, les âmes sont molles, l'indolence est générale dans cette province féconde, seuil de l'Italie du sud, point de transition entre la terre papale et les domaines germaniques. L'administration marche, on ne sait comment; le commerce tombe; Livourne est le seul centre commercial qui reste à la Toscane, autrefois si opulente, si active; la législation se compose d'un amas de lois contradictoires que le bon plaisir des juges transforme, modifie et mutile à leur gré. Maître d'une armée de 4,000 hommes qui se reposent, et d'un revenu de 800,000 liv. st. (20,000,000.), le grand-duc n'a point de peine à maintenir dans leur léthargie habituelle les Toscans, au nombre de 1,300,000, répandus sur une surface de 6,324 milles carrés; les plus paisibles âmes du monde, et parmi lesquelles une faible minorité se permet encore d'avoir des regrets et des désirs.

Franchissons le seuil du territoire toscan. Nous entrons sur les terres papales; là nous trouverons la cause première de cette nullité politique dans laquelle des siècles ont vu l'Italie languir et d'où rien encore n'a pu l'arracher : le pouvoir de Rome.

Au centre de l'Italie, sont les états du pape: abîme dans lequel toute la civilisation de cette contrée est venue s'engloutir. Sa domination intellectuelle, sa prépondérance théologique, son apothéose du célibat, sa gloire sacerdotale, ont dévoré des générations, énervé les cœurs, abâtardi les mœurs, effacé les souvenirs, absorbé la substance d'un vaste pays, opposé une barrière aux progrès intellectuels, arrêté la marche de l'esprit analytique, rejeté dans l'obscurité les autres parties du territoire, et repoussé les invasions étrangères, comme les lumières étrangères, qui auraient pu régénérer le Vatican par la conquête. Le mot d'ordre de Rome, c'est *noli me tangere*. Squelette titanique, squelette vermoulu, il tomberait sous le doigt qui oserait le toucher; mais on ne l'osera pas: et bien qu'il ne soit que cendres, ces cendres se tiennent debout; une vénération séculaire, une longue habitude de domination, une auréole traditionnelle force l'Europe de respecter le cadavre et de proclamer qu'il respire.

Ce pouvoir est moral; un fiction lui sert de base. Il marche cependant; il se soutient; il crée la misère, et la misère se perpétue sans rien ébranler. La foi, grand mobile de toute théocratie, tient en équilibre les élémens contradictoires qui lut-

(1) *Labindo.*

tent dans ce corps hétérogène. Presque aussi nombreux que la nation laïque, le peuple ecclésiastique lui impose une loi qu'elle se garderait bien de secouer; comment vivrait-elle sans le clergé? C'est la magnificence des temples, la pompe des cérémonies, qui attirent dans la cité-reine du catholicisme cette foule d'étrangers dont l'argent défraie ses dépenses; détruisez ces solennités, renversez ces basiliques, un tiers des habitans de Rome mourra de faim. Ce tiers de la population, comme les habitans des îles désertes, se nourrit des alimens que lui fournissent les oiseaux de passage; un second tiers n'a pour ressources que les sinécures et les emplois dont tout gouvernement arbitraire fait usage pour s'attacher la tourbe paresseuse; le reste enfin compose l'immense valetaille que les cardinaux traînent à leur suite; escorte indispensable des dignitaires de l'églises; majordomes, intendans, secrétaires, musiciens, peintres, laquais, barbiers, valets-de-chambre, pédagogues, complaisans, amis des princes, commensaux, directeurs de concerts et de spectacles, troupe de cliens dévoués et de parasites esclaves,

Ainsi la ruine de l'administration papale déterminerait celle de tout le peuple romain. Demandez aux sauvages habitans du faubourg de Transtevere, s'ils sont las de supporter le joug de l'église. Ils vous répondront qu'ils sont prêts à verser leur sang pour elle et pour ses membres. Le peuple n'existe que par son clergé. Cependant le colosse bizarre que nous venons d'esquisser rapidement, cette cité éternelle qui semble destinée à justifier son orgueilleuse épithète, est attaquée de toutes parts; des germes révolutionnaires fermentent dans ses provinces, qu'elle épuise. Les Marches, qui s'étendent le long de l'Adriatique et les quatre Légations du nord, aspirent à l'indépendance. Bologne, la principale cité des Légations, ville presque anséatique et fidèle à ces traditions de liberté, que Machiavel admirait en elle, applaudissait naguère avec enthousiasme à la chute de Charles X. Toute la Romagne, Ravenne, Forli, Ferrare, ont épousé avec ardeur les principes et la cause de la révolution napolitaine. Aujourd'hui ce bouillonnement s'est ralenti; mais la même irritation contre la métropole vit encore au sein de ces populations montagnardes, semées d'associations politiques et toujours prêtes à se révolter. Spolète et Pérouse sont dans un état d'insurrection permanente; les brigands de Frosinone ne demandent qu'à marcher contre une capitale où leurs camarades ont été si souvent livrés au bourreau. Sinigaglia et Ancône, ruinées par un détestable système prohibitif, partagent les sentimens dont toutes ces masses sont animées. La présence dans cette dernière ville d'une garnison française ne fait que raviver la haine de ses habitans contre le Saint-Siége; et cependant Rome résiste: ces formidables causes de ruine ne font pas chanceler sa suprématie. L'écume de tant de vagues amoncelées vient blanchir le rocher sur lequel l'apôtre a placé le trône de ses successeurs. Rome, fantôme de ville et fantôme de pouvoir, subsiste sans même songer à se raffermir.

C'est une des grandes merveilles de l'histoire, qu'un état si imposant dans sa désolation, si éclatant dans sa ruine, si indestructible dans sa décadence. La moitié du monde est liguée contre lui. La foi de ses enfans chancelle. Son système de défense est détestable. Sévère par accès, indulgente par boutades, incohérente dans son administration, ne sachant ni encourager ni punir; maladroite dans ses efforts pour entraver les progrès de l'intelligence; absorbée dans le culte de l'étiquette et l'observation du cérémonial; immobile avec une sorte de stupidité

obstinée, elle soutient toutes les attaques, en triomphe sans peine et reste calme dans un désert de ruines.

Le territoire de cette maîtresse antique du monde est de 13,000 milles carrés, d'une fertilité surprenante. Sa population monte à peu près à 2,600,000 âmes, et son revenu, d'ailleurs vacillant et incertain, à 1,500,000 liv. st. (environ 30,000,000 fr.). Les stipendiés, qu'elle appelle son armée, n'auraient pas formé une des légions romaines telles qu'elles étaient du temps d'Auguste.

Eh bien! cette ruine merveilleuse, cette Rome qui répond par des bénédictions aux réclamations, par des cantiques aux plaintes du peuple, nous serions désolés qu'elle croulât! Un prestige de mélancolie si grandiose l'environne! Tant d'intérêt s'attache à cette pompe historique, à ce catholicisme prêt à s'éteindre, à ce pouvoir spirituel si tenace, à cette ville des arts, des ruines, de la foi et de la pensée! Asile de toutes les infortunes, but de pèlerinage pour tous les malheurs, refuge de toutes les grandeurs tombées, qu'elle semble protéger elle-même sous l'ombre de sa grandeur expirante; qu'elle subsiste donc telle que trente siècles l'ont faite! Ce vœu serait plus ardent et plus sincère encore, si la détresse des populations qui dépendent d'elle n'excitait notre regret et notre douleur.

Plus loin, nous trouvons le royaume des Deux-Siciles, la plus belle, la plus fertile, la plus vaste des provinces qui composent aujourd'hui le territoire italien. Admirez la ridicule combinaison de ces chimistes politiques, dont les savantes manipulations ont bouleversé la carte d'Europe; ils ont assimilé les Siciliens et les Napolitains, races animées d'une haine mutuelle et envenimée, et courbé sous la même loi cette île africaine et le royaume de Naples! Une telle union ne peut durer. Elle répugne à la nature même des choses.

Sept millions quatre cent vingt mille âmes, tenues en respect par trente mille soldats, les plus mauvais soldats de toute l'Europe, occupent une étendue de 31,000 milles carrés, et versent dans le trésor 3,000,000 sterling (75,000,000 fr.) que leur arrachent ces guerriers transformés en exacteurs d'impôts. Les provinces sont soumises au gouvernement de pachas. Les plaintes d'un sujet, quelque justes qu'elles puissent être ne sont jamais écoutées. La justice est à peine rendue. L'iniquité règne triomphante.

Tel est le résultat de cette malheureuse révolution de 1821, entreprise mal combinée, plus mal exécutée, trahie par ses chefs, trahie par le roi, vaincue par l'effort des baïonnettes autrichiennes, par la mollesse et la lâcheté du peuple, et par son habitude de servage. Avant cette époque, un despotisme clément, soutenu par l'affection des Lazzaronis, laissait dormir et se jouer cette population si facile à gouverner. Mais depuis que l'Autriche épouvantée a étouffé la tentative de liberté constitutionnelle, qui éclata en 1831, un système atroce de tyrannie, organisé et soutenu avec une rigueur et une persévérance sans exemple, et sans égale, pèse sur les Deux-Siciles. Il n'y a plus, dans cette contrée, que deux classes d'hommes: les *absolutistes*, comblés de toutes les faveurs du pouvoir; et les *libéraux*, traités par lui comme les parias de la société. On les proscrit; on les condamne à mort. Le prêtre leur refuse l'absolution s'ils ne renoncent pas à leurs principes; et le confessionnal devient un instrument de torture. Soupçonne-t-on un napolitain de carbonarisme, sa position devient terrible. Placé hors la loi civile, frappé d'interdiction, sans asile, sans repos, il voit ses amis l'éviter comme s'il était attaqué de la peste. Ses propriétés peuvent lui être enlevées; il n'est sûr ni de sa liberté, ni de sa vie. La fuite même lui est défendue : une police inflexible

veille aux portes du royaume. La religion lui ferme les asyles qu'elle ouvre aux plus malheureux; et le prêtre de paix, au lieu de consolations et d'encouragemens, n'a pour lui que des malédictions et des menaces.

Nous ne parlons pas de la Sicile, qui réclame avec tant de justice et une si vaine persévérance ses parlemens antiques et ses droits héréditaires. On la livre sans défense au caprice napolitain; son existence politique est nulle.

Voilà l'état politique de l'Italie. En proie à des maux cruels et rongé d'ulcères dévorans, ce pays est parvenu à un tel degré de souffrance et de misère qu'il semble impossible que tôt ou tard le réveil de ce peuple ne vienne pas surprendre l'Europe. Les États du pape, la Calabre, le Piémont, la Lombardie, Modène, renferment des élémens d'insurrection; la Toscane, Rome, Naples, le duché de Parme, opposeront à la révolte ou une force active ou une force d'inertie. La haine des Autrichiens peut servir de point de ralliement à tous les partisans de l'indépendance; mais l'influence du catholicisme et la puissance autrichienne sont là pour former une digue solide qu'il sera difficile de renverser. En deux mots, d'une part, le principe allemand: celui de la soumission et de l'immobilité; d'une autre le principe français: celui de la liberté et du progrès, ne peuvent manquer de se développer tôt ou tard, et d'ébranler de leur lutte le sol volcanique qui servira de théâtre au combat. Mais si les Italiens veulent être libres, qu'ils créent eux-mêmes leur liberté: qu'ils refusent et repoussent le secours des armes étrangères. « Vaincre avec l'épée des autres, c'est vaincre pour être esclave, comme le dit avec tant d'éloquence, leur poète Filicaja; » qu'ils sachent enfin que jamais peuple n'a joui de l'indépendance sans la mériter et sans la conquérir!

(*Metropolitan.*)

SIX SEMAINES CHEZ LES KIRGHIZ.

Rousseau, qui, du milieu de Paris, emporté lui-même par les vices et les mœurs brillantes d'une société perfectionnée jusqu'à la corruption, vantait les charmes et les vertus de la vie sauvage, aurait dû, pour se convaincre de la vérité ou de la fausseté de ses doctrines, aller partager quelque temps la nourriture grossière et l'existence rude des nations qu'il préconisait. Il eût trouvé sous ces huttes enfumées plus de vices encore que dans les astragales et les dorures des salons parisiens. Ignorance, férocité, indolence, apathie interrompue par des élans brusques et passagers de courage atroce; perfidie mêlée à la cruauté, voilà ce qu'il eût observé parmi les peuples les moins éloignés de cet état de nature, si follement loué par son éloquence.

Un séjour de deux mois dans les plaines des Kirghiz eût suffi pour lui donner cette grande leçon de philosophie, que j'ai reçue pendant une captivité de plusieurs semaines et qui ne sortira pas de ma mémoire.

Cette tribu nomade habite les vastes steppes situées entre la frontière russe de Sibérie, la mer Caspienne, l'Irtish, le lac Balkash et le Jaxarte. La grande horde, composée à peu près de 450,000 âmes; la petite, de 900,000 âmes; et la horde du milieu, qui compte à peu près 1,000,000 d'âmes, forment un total de 2,000,000 ou 2,400,000 individus, la plupart adonnés au vol, au pillage, au meurtre, à la

paresse, à l'ivrognerie; dénués de toute idée de civilisation, n'adorant que la force brute, et ne comprenant pas qu'un homme puisse sacrifier à l'utilité publique une fraction de son intérêt privé. La liberté, dans son acception la plus étendue, règne dans ces steppes; la liberté de mal faire, sans scrupule, sans entrave et sans remords. L'inaction est le bonheur pour le Kirghiz; il n'en sort que pour acheter, au prix de quelque forfait, le droit de recommencer son long sommeil. Vous le voyez, indigent ou riche, étendu sur une natte, la main posée sur une cruche pleine d'eau-de-vie, extraite du lait de ses jumens, laissant s'écouler ainsi les mois et les années, immobile tant que les alimens que sa femme lui apporte ne se trouvent pas épuisés. Des étés tout entiers se passent ainsi : il fait trop chaud pour que le Kirghiz s'expose à l'ardeur du soleil. Pendant l'hiver, il ne quitte pas sa tente; le froid l'épouvante. Sa femme et sa fille, ses esclaves naturels, se chargent de tous les soins domestiques. Quand le ménage manque d'argent, le Kirghiz se met en route et pille : puis il revient et s'endort.

Homère, en décrivant l'existence brutale de ses Cyclopes, semble avoir peint d'avance celle des Kirghiz. Leur apathie enfante tous leurs autres vices, un amour effréné du plaisir, une sensualité grossière, une curiosité ardente, un penchant vif pour le mensonge. Dès qu'un étranger paraît dans le camp ou l'*aoûl* des Kirghiz, on l'entoure, on lui demande des contes et des récits, on ne lui donne l'hospitalité que s'il veut amuser les loisirs de ses hôtes. Mélancolique et sombre, le Kirghiz se renferme souvent dans une solitude complète; la nuit, l'obscurité, le silence et le repos suffisent à son farouche bonheur. Il est plus crédule que les autres peuples asiatiques; mais sa crédulité s'associe à l'habitude et au besoin de tromper, qu'il satisfait par les moyens les plus déshonnêtes. Jamais sa parole n'a aucune valeur, et si vous ajoutez à ces traits méprisables une légèreté extrême, vous reconnaîtrez que l'un des peuples les plus sauvages du monde est aussi l'un des plus complétement vicieux que l'on puisse imaginer.

Le Kirghiz possède peu, et, selon toutes les règles ordinaires il devrait peu convoiter : cependant son avarice, sa cupidité, son amour du pillage sont en raison inverse de ses ressources et de sa richesse. Il tue son frère pour conquérir un lambeau de vieux drap. Si une bande armée s'est emparée d'une montre, on la brise et chacun des spoliateurs emporte, pour trophée, un rouage, un ressort, une aiguille, un fragment du boîtier. Le partage de ces misérables dépouilles ne s'achève qu'à force de luttes et de meurtres. Revient-il dans sa famille, ses amis et ses parens exigent de lui qu'il subdivise encore en leur faveur le butin qu'il rapporte : aussi, ce peuple indolent vit-il dans une boucherie perpétuelle, dans un assassinat permanent.

Demi-païen, demi-mahométan, le Kirghiz, si vous lui demandez qu'elle est sa croyance, vous répond : « Je n'en sais rien. » *Shaytan*, le mauvais génie des Arabes, le *Satan* des Hébreux, et *Khodo* (*God*), le bon génie des Persans, sont également les objets de son culte manichéen; attaché nominalement à la secte orthodoxe des *Sunugiter*, musulmans, il profite de ce titre pour exterminer, non-seulement le Kafir, ou l'infidèle, le Bouddhiste et le Guèbre, mais le mahométan *shyaïte* ou hétérodoxe. Des débris d'idolâtrie grossière se sont conservés intacts chez cette nation, livrée à la puissance de ses magiciens. Elle n'adopte de l'islamisme, que les coutumes favorables à ses passions, la polygamie par exemple, qui n'a d'autres bornes que la fortune personnelle du Kirghiz. D'ailleurs aucun d'entre eux n'ac

complit ni les ablutions musulmanes ni les cinq prières de la journée. Point de mosquées, point de mollahs. Quelquefois un vieillard lit le Koran et toute la famille s'agenouille autour du prédicateur. La ville de Turkestan est pour les Kirghiz la ville sacrée. Ils croient que les âmes des saints ou *awlias*, habitent leurs tombes, et que la prière peut les évoquer : ils pensent aussi que les étoiles sont habitées par les âmes des mortels, escortées de bons ou de mauvais génies, bons s'ils ont vécu honnêtement; mauvais s'ils ont commis des crimes; superstitions assez touchantes, et qui prouvent que la barbarie même ne réussit pas à bannir toute poésie des mœurs d'une des nations les moins intéressantes et les moins pittoresques de la terre.

Les véritables prêtres des Kirghiz, ce sont les *jaurounjis*, les *ramshis* et les *baskys*, sorciers de différentes espèces. Le *jaurounji* jette dans le feu des os de mouton, il lit l'avenir dans la disposition des fissures que l'action du feu détermine. Le *ramshi* juge des événemens futurs d'après la couleur de la flamme dans laquelle il fait fondre la graisse des animaux. Le *basky*, espèce de corybante, fort semblable aux *chamans* de Sibérie, aux *curètes* antiques et aux convulsionnaires de France, joue devant ce peuple crédule une tragi-comédie beaucoup plus compliquée. Il entre lentement, les yeux baissés et l'air recueilli, sous la tente de celui qui le consulte. Des haillons le couvrent. Il saisit un *kobyz* ou violon grossièrement fabriqué, hurle des hymnes barbares, que les sons de l'instrument accompagnent, et imprime à son corps des mouvemens convulsifs dont la violence s'accroît par degrés. Bientôt ces contorsions deviennent furieuses; il se plie, il s'agite, il se redresse, il écume; la terre et ses lambeaux sont salis de son écume; il se roule sur le sol; il le frappe de sa tête, il torture ses membres exténués de fatigue et tordus comme le chanvre qui forme un câble. Enfin, il lance le violon au loin, saute à une distance considérable, fait la culbute, secoue la tête avec une rapidité effrayante, pousse des cris aigus, évoque les esprits, semble de sa main étendue chasser les mauvais génies, et de son index recourbé appeler les génies favorables; puis, pâle de fatigue, les yeux pleins de sang, le corps ruisselant de sueur, il retombe sur le tapis, fait retentir une sorte de râlement épouvantable, s'étend comme un cadavre et reste sans mouvement. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes qu'il se relève, ouvre les yeux, regarde autour de lui, semble rappeler avec peine ses esprits égarés, commande le silence, et raconte aux assistans la vision terrible qu'il vient d'avoir. Toutes ces têtes penchées, tous ces yeux qui brillent d'impatience et de curiosité, l'enthousiasme des sauvages Kirghiz, lorsque les paroles du magicien ébranlent leurs passions, prouvent que l'intelligence de ces hommes abrutis par leur état anti-social n'est point dénuée de toute énergie, de toute puissance natives. Le *basky*, dont nous avons reproduit la ridicule scène, est à-la-fois le poète, le patriarche, le pontife, le conteur de la tribu nomade. C'est presque toujours un vieillard, *ak sakal*, une barbe blanche; et comme tel on le respecte. Les Kirghiz, d'ailleurs ingrats, vénèrent la vieillesse.

Le courage de ce peuple n'est que l'amour du pillage. Ils se réunissent par troupes nombreuses, montent des chevaux excellens, s'arment de sabres, de mousquets, de flèches, de massues, de frondes et surtout d'*arkans*, espèce de *lassos* ou de cordes à nœuds, destinées à saisir et enlacer des prisonniers. Avertis du passage d'une caravane, ils se placent en embuscade, se précipitent sur elle, et manquent rarement de la mettre en fuite et de la piller, tant l'impétuosité de leur

premier élan est violente et terrible. Mais s'ils rencontrent de la résistance, cette bravoure s'amortit aussitôt, ils fuient, saisis d'une terreur panique. Un bataillon d'infanterie, tenant la baïonnette en avant, repousserait toutes les hordes des Kirghiz. Ils savent faire la guerre d'escarmouche, fatiguer l'ennemi, le harceler, lui enlever des hommes, voler ses chevaux et ses bagages, mais non tenir campagne, faire tête à une armée, entendre sans frémir le bruit de la mousqueterie et du canon. Leurs prisonniers, ils les vendent; et le prix que ces captures leur rapportent, contrariant leur férocité naturelle, les empêche de se livrer à la cruauté qui les caractérise.

Hospitaliers envers les hommes de leurs steppes, mais inexorables pour les étrangers, ils réduisent en esclavage les chrétiens, les Persans, les Arabes; ils se contentent de piller le mahométan sunnyite, qui professe la même foi qu'eux. Du moins parmi les races atroces du Caucase, l'hospitalité est-elle une vertu respectée. Les Kirghiz n'ont pour Dieu que leur intérêt du moment. Vains de leur noblesse, ils ont comme tous les peuples leur aristocratie, leur *limpieza de sangre*, leurs *hidalgos*, petits-fils des Khans en ligne directe. Un ruban accordé par la cour de Russie, devient non-seulement la gloire de celui qui l'a reçu, mais la décoration héréditaire de tous ses descendans, jusqu'à la dixième génération. Ainsi les nations civilisées n'ont rien à envier à ces sauvages, dont l'amour-propre et la frivolité se parent des mêmes ornemens, se contentent des mêmes hochets.

Chez les Kirghiz comme chez les Corses, la vengeance est une passion indomptable et ardente. Ils n'ont d'autre loi que celle du talion; l'homme volé vole à son tour celui qui a commis le larcin, et s'il ne peut accomplir cette vengeance, il le tue. Tout Kirghiz qui a subi une injustice a recours à son couteau. Il assassine avec délice l'homme coupable de l'outrage; si sa victime lui échappe, il tourne sa fureur contre lui-même et se poignarde de rage. J'ai vu les Kirghiz-Kaïsaks de la petite horde faire prisonniers quelques individus de la caste Alimoulin, à laquelle on reprochait différens meurtres. Ces malheureux, entraînés par les Kaïsaks, furent attachés à un poteau, lacérés, brûlés, torturés de manière à prolonger à-la-fois leur souffrance et leur vie: et quand ce spectacle infernal atteignit un dénoûment reculé par la barbarie des Kaïsaks, le sang des victimes, recueilli dans des vases, servit de breuvage à tous leurs bourreaux.

Ces épouvantables mœurs ont pour contrepoids quelques vertus; l'amour de la patrie et le respect pour les vieillards, distinguent les Kirghiz. Quel que soit le tems que les Kirghiz aient passé dans les régions civilisées, c'est à leurs steppes qu'ils reviennent, c'est elles qu'ils viennent habiter. A peine ont-ils réalisé quelques sommes d'argent, qu'ils se hâtent de rentrer dans ce sauvage domaine où leurs aïeux ont planté leurs tentes. A Pétersbourg, chez les Baskirs, chez les Circassiens, le Kirghiz ne parvient jamais à s'acclimater; si on l'enrégimente, il déserte; si on l'enrichit, il va jouir de sa fortune dans le grand désert qu'il nomme sa patrie. *Chingari*, , sultan de la horde du milieu, long-tems *major* au service de Russie, vit encore parmi ses compatriotes qu'il est venu retrouver; les mœurs civilisées ne l'ont pas changé; le luxe et les jouissances de la civilisation l'ont laissé aussi barbare, aussi féroce, aussi complétement Kirghiz que les plus sauvages de ses sujets.

Sept ou huit mille *tentes* ou familles kirghiz avaient été s'établir dans le gouvernement d'Astrakan; le tiers de ces familles regagna, en 1820, ses steppes natales.

Il fallait voir tous ces hommes et ces enfans, traverser tumultueusement le fleuve Oural, et baiser avec une joie frénétique la terre de leur pays. La naïveté de leur émotion, la violence de leurs transports, imprimaient à cette scène un caractère de vérité touchante. Les femmes kirghiz, réduites par l'oisiveté de leurs maris à une servitude laborieuse, sont comme presque tous les êtres habitués à la souffrance, vertueuses et compatissantes. On dirait que toutes les bonnes qualités exilées de la tente des Kirghiz se sont réfugiées chez leurs femmes et leurs filles. Ce sont elles qui sauvent les jours du voyageur tombé entre les mains de ces brigands : elles qui se chargent non-seulement de tous les soins du ménage, de l'éducation des enfans, de la culture de la terre, mais du pansement des chevaux et même de la fabrication des selles et des harnais. Traitées comme inférieures ou plûtot comme esclaves, elles se plaignent rarement et souffrent dans le silence.

Chacune des femmes kirghiz habite une tente séparée, quel que soit leur nombre. La première femme, *Baïbicha*, commande à toutes les autres, dont les intérêts sont séparés, mais qui sont regardées comme égales. Chacune d'elles a son troupeau, sa propriété, ses ustensiles de ménage, qui à sa mort appartiennent à ses enfans et non au mari qui les lui a donnés. La *Baïbicha* peut quitter son mari; les autres femmes n'en ont pas le droit; la loi du pays les traite moins comme des épouses que comme des concubines. Il faut que ces dernières respectent la *Baïbicha* ; et le Kirghiz lui-même peut lui donner des ordres, mais non la battre, et encore moins la tuer, privilége terrible dont il use trop souvent envers ses autres femmes.

A la mort du mari, le frère ou le fils aîné devient chef de la famille; les enfans partagent les biens du père. Les Kirghiz préfèrent les femmes kalmoukes aux femmes de leur pays, dont le caractère est plus violent et plus rude. Jamais un homme ne choisit une épouse dans sa propre tribu, et encore moins dans sa propre famille. Par une singulière contradiction, le frère, successeur de son frère décédé, a le droit d'épouser une de ses jeunes concubines : ces usages barbares ne forment pas d'ailleurs un code de lois régulières; et il serait impossible de rédiger en système complet les mœurs sauvages de cette race peu connue.

(*Asiatic Journal.*)

VOYAGE DANS LA COLOMBIE.

LA SEMAINE-SAINTE A QUITO.

C'est une singulière ville que Quito ! Bâtie sur le penchant du Pichincha, volcan éteint, mais fumant encore, avec ses rues en échelles, le nombre prodigieux de ses églises, de ses clochers, de ses couvens, parmi lesquels on remarque ceux de *San Domingo* et de la *Merced*, et surtout celui de *San Francisco*, pour la construction duquel, dit-on, le trésor du roi des Indes fut mis, pendant soixante ans, à la disposition de l'ordre, elle offre au voyageur qui y entre pour la première fois un des tableaux les plus étranges et les plus pittoresques qu'il puisse rencontrer dans l'Amérique du Sud. Quito est à cheval sur plusieurs torrens ou ravins

profonds, et doit à cette bizarre position de n'être point ravagé par les tremblemens de terre qui désolent les environs. Ces ravins ou *quebradas*, comme on les appelle, sont, dans la plus grande partie de la ville, entièrement cachés par des ponts, des maisons ou des voûtes naturelles. Ses rues, quoique nettoyées périodiquement par les pluies violentes qui s'y succèdent à de courts intervalles, sont peut-être les plus sales que j'aie jamais vues; car on ne connaît ici aucun de nos plus simples usages d'Europe prescrits par la propreté et la salubrité: la voie publique est le réceptacle de toutes les immondices. Quito n'est éloigné de la ligne que de 13′ 17″. Les jours et les nuits y sont égaux. La température n'y varie que de 10° à 18°, et paraît tellement froide, en sortant de pays si chauds, que j'en souffris réellement tous le temps de mon séjour, malgré toutes les précautions que je pris pour me garantir. Il est vrai que je ne pus faire entrer le feu dans le nombre; car les cheminées y sont aussi une chose inconnue. La position de cette ville unique dans l'univers, qui fait que, dans un rayon de quelques lieues, on peut trouver toutes les températures du globe, depuis celle de la zone glaciale jusqu'à celle de la zone torride, lui donne l'inappréciable avantage de jouir toute l'année des produits de tous les climats. Cependant les fruits d'Europe, les pêches surtout, y sont fort médiocres.

Nous arrivâmes à Quito, le 13 mars 1830, par une pluie battante, qui donnait à ses rues l'aspect d'autant de rivières. La nouvelle de notre arrivée mit toute la ville en émoi; chacun voulait nous voir. Le mouvement est tellement contre la nature de ces peuples, qu'ils ne peuvent s'imaginer qu'on quitte son pays uniquement pour en connaître d'autres: ils attachent toujours aux voyages des motifs d'intérêt ou d'ambition. Or, je voyageais avec un jeune homme de mes parens, qui porte un nom tant soit peu allemand; moi, j'étais militaire français: là-dessus on bâtit la plus étrange hypothèse. Mon compagnon de voyage était le duc de Reichstadt; moi, j'étais son aide-de-camp. De là l'empressement des Quitenos à nous rendre visite, et c'est peut-être à ce bruit absurde que nous dûmes notre introduction dans les meilleures sociétés de la ville. Toutefois je dois avouer qu'une fois l'erreur reconnue, leurs politesses et leurs prévenances ne diminuèrent en rien à notre égard.

Les solennités de la semaine-sainte approchaient; nous résolûmes de faire quelques excursions dans les environs de Quito, et nous remîmes notre départ après Pâques, car, si la semaine-sainte est imposante à Rome par l'éclat et la pompe des fêtes, elle n'est peut-être pas moins curieuse à Quito par l'originalité de celles-ci. Pâques tombait cette année-là le 11 avril, et huit jours auparavant, la veille du dimanche des rameaux, commencèrent les cérémonies qui devaient se succéder sans interruption pendant toute la semaine-sainte. Le soir de ce jour-là, nous vîmes passer sous nos fenêtres cinq mannequins ou figures étranges, habillées de blanc et précédées d'une troupe d'enfans, chantant des cantiques. Chacune d'elles était coiffée d'un énorme bonnet en pain de sucre de cinq ou six pieds de haut, duquel pendaient par derrière deux morceaux de toile ou de rubans longs et étroits, qui quelquefois flottaient jusqu'à terre. Une jupe blanche, retenue par une ceinture et tombant jusqu'aux talons, couvrait le reste du corps. Toutes portaient à la main une sonnette qu'elles agitaient tour-à-tour. On appelle ces figures *almas santas*, âmes saintes, je ne sais par quelle raison.

Le lendemain, dimanche, je me rendis à la cathédrale pour assister à la bénédic-

tion des rameaux. L'église était pleine de gens portant au bout de longs bâtons d'énormes paquets de verdure, consistant en branches de palmiers, tronçons de roseaux ou bananiers. Les feuilles de ces derniers étaient quelquefois tressées d'une manière très-ingénieuse. La cérémonie se faisant trop attendre, je sortis et me dirigeai du côté de San Francisco, où rentrait en ce moment la procession des religieux de cet ordre, chantant et portant chacun à la main une palme. Ils précédaient un christ que je crus d'abord porté à bras; mais les mouvemens singuliers que je lui voyais faire m'engagèrent à l'examiner de près, dans un moment où la procession était arrêtée sous les arcades du couvent. Je découvris alors, non sans surprise, que le porteur du mannequin était un âne, qui, embarrassé de son fardeau, l'eût infailliblement jeté à terre, si deux hommes placés de chaque côté n'eussent été sans cesse occupés à le maintenir en équilibre, de crainte d'accident. L'envie de rire qui me prit à cette vue, et que je parvins à grand'peine à comprimer, gagna le père provincial, qui jeta les yeux de mon côté par hasard, et qui, pour ne pas en faire autant, fut obligé de baisser promptement la tête et de se cacher la figure avec son bréviaire.

Un spectacle encore plus étrange s'offrit à moi dans l'église de Santa-Clara, dépendante d'un couvent de religieuses cloîtrées, où j'entrai dans le courant de la journée. J'aperçus, à travers les grilles, toutes les religieuses entourant un âne, et empressées autour de lui, puis se mettant à genoux, et prononçant des prières, quoiqu'on ne célébrât dans ce moment aucune cérémonie dans l'église. Je ne pus m'expliquer ce que je voyais qu'en supposant l'animal destiné à figurer dans quelque procession du genre de celles que je venais de voir.

Une seconde procession, plus considérable que la première, sortit le soir de San Francisco, et passa sous mes fenêtres, d'où je pus l'examiner sans en perdre aucun détail. En tête marchait d'abord un certain nombre d'hommes portant au bout de longs bâtons, des lanternes, dont deux, précédant les autres, avaient la forme d'étoiles; venaient ensuite deux mannequins représentant, à ce qu'on me dit, l'un saint Jean l'évangéliste, l'autre sainte Madelaine, puis trois almas santas pareilles à celles que j'ai décrites, excepté que celle du milieu dominait ses compagnes de toute la tête, et portait une longue queue blanche, soutenue par un enfant habillé en ange, et muni de deux grandes ailes. Ces trois figures agitaient tour-à-tour leurs sonnettes, de manière à ce que le bruit fût toujours continu. Une quantité de femmes, parmi lesquelles j'en reconnus plusieurs de la haute société, les suivaient rangées en ordre sur deux files et portant chacune une cierge à la main. Entre les rangs on distinguait quelques moines de San Francisco, occupés à maintenir l'ordre. A leur suite venaient trois almas santas, celle du milieu dominant, comme la première, ses voisines, qui étaient vêtues de noir et armées d'une longue épée au côté. Derrière elles marchaient deux à deux les barbiers de la ville, nu-tête, et vêtus de leur costume pittoresque des grandes cérémonies, consistant en une espèce de poncho étroit, noir, plein de gros plis dans sa longueur, et une culotte courte, sans bas ni souliers.

Chacun d'eux avait à la main un grand encensoir ou plutôt un réchaud d'argent suspendu à deux chaînes de même métal. Ils étaient suivis d'un immense brancard en bois doré, recouvert d'un dais et garni de lampes, de miroirs et d'images de saints, sur lequel apparaissait le Sauveur, vêtu des pieds à la tête d'une longue robe entièrement brodée en or, et portant sa croix. Derrière lui était *don Simon el*

Cyreneo, ainsi que l'appelaient les assistans, qui, au lieu de porter la croix conjointement avec notre Sauveur, suivant l'usage, se contentait de la soutenir d'une main. Ce dernier personnage était d'une taille svelte, cravaté jusqu'aux oreilles, coiffé d'un chapeau placé cavalièrement de côté et porteur de deux épaisses et formidables moustaches. Des femmes, le cierge à la main, suivaient le brancard dont les vingt porteurs pliaient sous le faix, puis le préfet de police portant un gros fanal et escorté de deux franciscains, puis Notre-Dame des Sept Douleurs, la même que j'avais vue dans le couvent de San Francisco, vêtue d'une belle robe de velours bleu parsemée d'étoiles d'or. Enfin, deux Madelaines fermaient la marche. De distance en distance étaient placés des groupes de musiciens, qui par intervalles, faisaient entendre des sons discordans que je ne puis mieux comparer qu'à ceux que produit chez nous l'instrument du petit savoyard qui fait danser ses marionnettes. Cette procession suivait lentement une longue rue, légèrement en pente, et malgré le ridicule auquel elle ne prêtait que trop, l'effet qu'elle produisait n'en était pas moins imposant.

Le lendemain, une seconde procession eut lieu, mais bien moins brillante que celle de la veille; elle était formée en entier d'indiens, sans qu'aucun prêtre y assistât, et n'offrît rien de remarquable. Dans la journée se présenta chez moi un personnage entièrement vêtu de violet de la tête aux pieds, la figure couverte d'un masque, et portant une sangle en cuir en guise de ceinture; j'attendis en silence qu'il m'expliquât le motif de sa visite, mais il se tint modestement sur le seuil de la porte sans proférer une parole, et après avoir frappé trois fois avec une pièce de monnaie sur un plateau d'argent qu'il tenait à la main, il se retira sans rien dire. Un second lui succéda et répéta le même manége. J'appris que c'étaient des pénitens faisant une quête, et que les personnes les plus distinguées de la ville se chargent souvent de ce rôle.

Une pluie continuelle qui tomba le mardi fit remettre au jour suivant la procession qui devait avoir lieu ce jour-là. Le mercredi, à dix heures du matin, elle sortit de la cathédrale, dans l'ordre suivant. D'abord parurent un nombre considérable de pénitens, pieds nus, portant, la plupart, une corde au cou et une couronne d'épines sur la tête; ensuite une alma santa avec une croix dans ses bras; deux saints dont j'ai oublié les noms; un jardin des olives avec un ange consolant notre Sauveur; un *ecce homo* auquel saint Pierre, à genoux, paraissait demander pardon; un énorme crucifix, une descente de croix, et enfin la sainte Vierge vêtue d'une magnifique robe de velours violet, brodée en argent, dont un ange portait la queue. Toutes ces figures étaient loin de marcher rapprochées comme je viens de les énumérer. Entre elles étaient placés les différens ordres religieux, qui tous, sans exception, assistaient à la cérémonie; les élèves des colléges de San Fernando et San Luis, les premiers vêtus de robes noires bordées de blanc; les seconds, de robes mi-parties de jaune et de rouge, puis nombre de fonctionnaires et d'officiers de tous grades munis de cierges. Derrière la figure de la sainte Vierge, marchaient sept chanoines la tête couverte d'un capuchon de tafetas noir et vêtus de soutanes de la même étoffe, dont la queue avait plusieurs aunes de long; quatre grandes bannières noires, surmontées de croix rouges, précédaient l'évêque, qui portait le saint-sacrement voilé, et fermait la marche. La foule qui accompagnait la procession se précipitait sans cesse sur son passage à mesure qu'elle défilait, et je faillis plus d'une fois être renversé par ce pieux empressement.

Le jeudi-saint, il ne sortit aucune procession; on ne célébra qu'une messe dans chaque église, après laquelle on éleva un tombeau, emblème de celui où à pareil jour avait été renfermé notre Sauveur. Tous ces tombeaux étaient d'une grande richesse et décorés, avec profusion, de miroirs et de statues, espèces d'ornemens que le malheureux goût des Quitenos prodigue à tout propos. Je me rappelle, entre autres, avoir vu, dans l'église des Augustins, Jésus-Christ avec ses apôtres, tous vêtus de chasubles et faisant la cène.

La procession du vendredi-saint surpasse en splendeur toutes celles des jours précédens, et je me promis bien de ne pas la manquer. Je commençai, le matin, par assister à l'office dans l'église de San Domingo, où je fus obligé de recevoir une bannière et d'aller processionnellement au tombeau chercher l'hostie consacrée pour la communion du prêtre. La manière gauche dont je m'acquittai de cet exercice nouveau pour moi, me tint d'abord au cœur; mais je m'en consolai en apprenant dans la journée que le colonel Young, Anglais et protestant, avait été obligé, la veille, de figurer dans une cérémonie de ce genre avec un cierge à la main. Le soir je revins dans la même église, d'où devait sortir la procession; j'y entrai au moment où l'on prêchait la passion. Je vis derrière le maître-autel trois énormes croix; celle de milieu était vide, aux deux autres étaient suspendus les deux larrons, l'un blanc, l'autre Indien par ménagement, sans doute, pour les différentes castes. Un profond silence régnait dans l'église; mais au moment où le prédicateur peignit l'arrivée de Jésus au Calvaire, on entendit le bruit du marteau et l'on vit attacher notre Sauveur sur la croix. Lorsqu'arriva le moment du récit de sa sépulture, deux prêtres montèrent sur la croix au moyen d'une échelle et déclouèrent les mains du mannequin, pendant que deux autres détachaient les pieds et soutenaient le corps; tous quatre le descendirent lentement et le montrèrent en le présentant par-devant à l'assemblée, qui se mit à sangloter; ils le retournèrent, et aux sanglots se joignit le bruit des soufflets que les femmes se donnèrent à qui mieux mieux. Cette double exposition terminée, le corps fut déposé dans un cercueil d'argent qui fut placé sur un brancard, et la procession se mit en marche dans le plus grand ordre.

En tête marchaient près de mille almas santas dont quelques-unes avaient des bonnets si élevés, qu'ils atteignaient les fenêtres du premier étage des maisons et s'y accrochaient de temps à autre. De cette étrange coiffure partaient des rubans de différentes couleurs qui retombaient sur les épaules du mannequin. La robe de quelques-unes se terminait par une longue queue que portait un ange. Sur un brancard qui venait immédiatement après était un autre ange aux pieds duquel on voyait un hideux squelette représentant la mort vaincue par le Sauveur. Une file de prêtres suivaient, revêtus d'habits sacerdotaux et portant les divers emblèmes de la passion. Le premier tenait gravement à hauteur de son menton un large couteau à la pointe duquel était collée une oreille figurant celle de Malchus, coupée par saint Pierre; un coq au bout d'un bâton arrivait ensuite, puis les trente deniers de Judas peints sur un étendard en bois, les dés dans un plat d'argent, dans d'autres les clous, le marteau et les tenailles; on voyait également les verges qui avaient servi à la flagellation, le roseau qui avait percé le flanc du Sauveur, et enfin sa tunique portée au bout d'un long bâton en guise de bannière. Ce groupe singulier était suivi d'un cortége de musiciens vêtus d'un costume violet et masqués, avec leurs instrumens couverts de crêpes en signe de deuil, et jouant des

airs lugubres appropriés à la circonstance. Après eux venait notre Sauveur, portant sa croix et accompagné comme précédemment par *don Simon el Cyreneo;* puis le premier alcade de la ville en costume noir complet, avec chapeau à plumes, et portant sur son dos une bannière noire (sur laquelle était peinte une croix rouge) renversée et traînant à terre. Une foule de nègres marchaient à sa suite vêtus uniformément d'un habit bleu de roi, à collet et paremens jonquille, de pantalons bleu de ciel avec un galon jaune et une écharpe de la même couleur. Tous étaient censés faire partie de sa maison. Deux longues files de moines, dont chacun tenait à la main un crucifix, paraissaient à leur suite, et précédaient les écoliers des deux colléges dont j'ai parlé, vêtus de leur uniforme. Ceux-ci étaient suivis du second alcade de la ville, portant sa bannière renversée comme le premier. Derrière lui s'avançait le cercuil contenant le corps de Jésus-Christ, supporté par des colonnes d'argent comme le cercueil lui-même. Il était entouré d'une foule d'individus vêtus de costumes de toutes couleurs, armés de bâtons, sabres, épées, lances, et une laterne à la main. Ces derniers représentaient les Juifs qui vinrent au jardin des olives pour s'emparer de notre Seigneur. On m'assura que ce rôle était si odieux, qu'on ne trouvait personne dans la ville qui voulût s'en charger de bonne volonté, et qu'on forçait à le remplir les épiciers et les autres marchands de comestibles, A la suite des juifs marchaient tous les officiers de la garnison, un cierge à la main, puis les troupes, disposées par pelotons et d'une tenue assez régulière. Elles portaient le fusil en bandouillère, ce qui est un signe de deuil à Quito comme parmi nous l'arme renversée. Les officiers commandant chaque peloton étaient vêtus moins uniformément que leurs soldats; les uns portaient un bonnet de police ou une casquette, les autres le chapeau à corne ou le schako. Enfin la procession était terminée par les religieux de la Merced, les chanoines, l'évêque, la sainte Vierge vêtue d'une robe de velours brodée or et argent, dont un ange tenait la queue, une foule de femmes munies de cierges et un peloton de gendarmerie.

Un silence solennel, interrompu seulement par les chants religieux et la musique, rendait cette cérémonie véritablement imposante et faisait oublier le spectacle parfois grotesque qu'elle présentait çà et là. Aussi loin que l'œil pouvait s'étendre, on apercevait une double rangée de lumières se mouvant lentement, et dont l'éclat dissipait l'obscurité de la nuit. Un seul incident survint au milieu de la marche, et rompit un instant la gravité de ceux qui en furent témoins. Au milieu d'une rue se trouvait un égout dont l'ouverture était masquée par la foule; au moment où les juifs, qui suivaient pêle-mêle le cercueil de notre Seigneur, arrivèrent à cet endroit, plusieurs d'entre eux disparurent subitement dans ce gouffre, au grand contentement de quelques-uns des spectateurs, qui dans leur illusion, les prenant pour de véritables juifs, considérèrent cet accident comme une juste punition du ciel. On retira les acteurs de l'égout, et leur chute n'eut heureusement aucune suite fâcheuse.

Pour donner une idée du nombre des personnes qui assistèrent à cette procession, il suffira de dire qu'il ne s'était pas vendu ce jour-là dans la ville moins de cinq mille cierges. Le général Farfan (1) me dit, entre autres, que pour sa part il

(1) Le général Farfan était Indien, natif de Cusco, et issu d'une ancienne famille de caciques. Sa bravoure à toute épreuve et sa probité avaient été ses seuls titres au rang élévé auquel il était parvenu malgré la prévention des blancs contre la race indienne.

en avait acheté pour deux cents piastres, et il ajouta avec un sentiment qui lui faisait honneur, qu'il eût bien mieux aimé donner cet argent aux pauvres soldats qui étaient à l'hôpital, où ils manquaient de tout.

Une dernière procession, dite procession de la résurrection, eut lieu le dimanche de Pâques, mais comme elle sortit à quatre heures du matin, je ne pus en être témoin ; elle dut, d'ailleurs, être plus ou moins semblable à celles que je viens de décrire.

J'ai observé ces cérémonies avec un vif intérêt, sans esprit de critique ou de prévention en leur faveur. Tout a été dit pour ou contre la pompe bizarre et les spectacles étranges qui les accompagnent, et qui sont si loin de nos mœurs actuelles. Je ferai cependant observer que si cette forme théâtrale, donnée au culte extérieur, tend à faire perdre de vue les dogmes et la morale d'une religion, l'une et l'autre ont dû, dans les commencemens, puissamment favoriser la conversion des Indiens, dont l'esprit grossier a besoin d'images sensibles. Dans la Colombie on la retrouve non-seulement dans les fêtes solennelles, mais encore dans les cérémonies des jours ordinaires. Chaque messe a son petit coup de théâtre, qui consiste dans l'apparition subite d'une sainte Vierge, d'un crucifix ou d'un Saint-Sacrement, entourés de cierges allumés, lorsque le prêtre monte à l'autel. Le plus souvent cela s'exécute au moyen d'un voile qui se lève tout d'un coup; mais quelquefois c'est le tabernacle lui-même qui s'ouvre en deux, ou qui, tournant sur lui-même, présente son autre face.

Ce sont les Indiens qui fabriquent les nombreux mannequins qu'on voit figurer dans toutes ces cérémonies, et le talent dont ils font preuve à cet égard ne mérite guère d'éloges; mais il n'en est pas de même pour tous les objets qui sortent de leurs mains. Ils taillent avec beaucoup d'adresse dans une espèce de noix de coco, dont l'amande est très-blanche, de petites figures de saints et d'animaux, et ils font en bois de petites poupées qu'ils peignent ensuite et qui représentent parfaitement les costumes du pays. Toutes les branches d'industrie mécanique sont presque exclusivement exercées par eux dans le pays. Le reste de la classe ouvrière se compose de mulâtres et de nègres qui, pour la plupart, sont esclaves. Les objets qu'on y fabrique consistent en draps, cotonnades grossières, tapis, ponchos: c'est aux Indiens qu'est due l'invention des tissus imperméables au moyen de la gomme élastique. Ceux qu'ils fabriquent sont au moins égaux aux nôtres.

Outre les Indiens natifs de la province et qui y résident, on en voit d'autres à Quito, venus de loin, soit par curiosité, soit pour vendre quelques objets de peu de valeur. La plupart sortent de la province de Maynas, qui touche au fleuve des Amazones et fait partie de la Colombie. Leur costume est extrêmement pittoresque et consiste pour les deux sexes dans une espèce de tunique, faite d'une étoffe à carreaux, qui couvre le corps depuis le cou jusqu'aux genoux et laisse à découvert les bras et les jambes. Leur tête est également nue, et leurs cheveux longs et lisses, divisés sur le milieu de la tête, retombent des deux côtés sur leurs épaules. La seule arme qu'emploient les Indiens est une sarbacane d'environ six ou sept pieds de long, au moyen de laquelle ils lancent à une soixantaine de pas de petites flèches, d'un bois dur, dont la pointe est empoisonnée et la tête entourée de coton, afin de remplir exactement le tube. Le poison dont ils font usage est, m'a-t-on dit, le suc d'une liane, qui, à l'état solide ou liquide, a la plus grande ressemblance avec le caoutchouc. Ses effets paraissent entièrement semblables à ceux du *curase*

4

des bords de l'Orénoque. Comme ce dernier, il n'agit que sur le sang dont il arrête la circulation, et l'on peut le prendre impunément à l'intérieur. L'homme ou l'animal blessé commence par éprouver des vertiges, tombe et meurt. Les seuls remèdes qui puissent, dans ce cas, préserver d'une mort certaine, sont le sirop de canne à sucre, ou l'ail, écrasé dans un peu d'eau, pris immédiatement après la blessure. M. Salaza m'assura que, dans la guerre de l'indépendance, il avait eu sous ses ordres un corps d'Indiens armés de ces sarbacanes, qui, dans plus d'une occasion, avait rendu de grands services contre les Espagnols. J'ai rapporté une certaine quantité de ce poison en France, pour en faire faire l'analyse; mais le vase dans lequel il était contenu, ayant sans doute été mal bouché, cette substance avait, à mon arrivée, perdu toute sa vertu.

De Raigecourt.

SCIENCES. DOCTRINES.

DE L'INFLUENCE PHILOSOPHIQUE DES ÉTUDES ORIENTALES.

Nous sommes aujourd'hui à une époque analogue à celle de la *renaissance*. C'est une vérité que tout le monde commence à sentir vaguement.

La conquête de l'Inde par les Anglais et les Français, commencée depuis plus de deux siècles, est le pendant des croisades. Les travaux de William Jones et de l'Académie de Calcutta, qui ne sont venus qu'à la fin du dernier siècle, c'est l'Homère apporté en Italie à la prise de Constantinople. Nos sociétés orientales de Berlin, de Pétersbourg, de Londres, de Paris, ressemblent à ces académies qui, libres ou sous le patronage des grands, favorisèrent la culture des lettres grecques et l'impression des manuscrits. Au quinzième siècle aussi, quelques lettrés commencèrent la *renaissance*, obscurs, délaissés, sans que le monde soupçonnât l'étonnant résultat qu'auraient leurs travaux ; puis vinrent les princes, quand la voie fut bien ouverte et fleurie, qui s'acquirent à bon marché une grande gloire, les Médicis et les François Ier. Au lieu des princes, nous l'espérons, ce seront les nations elles-mêmes qui feront dans quelques années une part dans leurs budgets pour cette conquête pacifique de l'Orient.

Croyez-vous, en effet, que l'étude de l'histoire, c'est-à-dire la culture de tout l'héritage de l'humanité, ne soit pas aussi importante que l'étude de la nature, et croyez-vous que l'étude de la nature n'ait pas à en profiter beaucoup ? Si vous pouviez avancer de dix ans l'époque où l'histoire de l'Orient sera connue, vous auriez prodigieusement servi l'humanité ; vous auriez fait, pour les besoins de notre époque, ce que la Convention et Napoléon firent pour les besoins de leur tems, en encourageant la chimie et la physique. Sachez que les Monge, les Laplace, les Berthollet de notre tems seront ceux dont les regards perçans liront et feront lire les traditions du genre humain.

D'où est sorti tout notre monde moderne, sinon de la *renaissance*, c'est-à-dire de la greffe de l'Orient, ou plutôt de la Grèce, sur l'arbre sauvage du Nord? Parce que plus tard, et par amour pour la *renaissance*, on a oublié, méprisé, insulté le Moyen Age, qui n'a plus paru qu'une suite de siècles barbares, il ne faut pas que notre réaction récente en faveur du Moyen Age nous rende injustes pour la *renaissance*. Tout le ressort de civilisation de notre Occident a été trempé à cette source. Cette civilisation elle-même n'est qu'une sorte de lumière composée, mélange de l'inspiration spontanée de l'Occident et du savoir transmis du quinzième au dix-septième siècle par l'étude des Grecs et des Romains. Tout nous est venu de là, tout, jusqu'aux sentimens républicains avec lesquels nous avons secoué la féodalité et ruiné le catholicisme.

C'est un malheur de n'avoir qu'un mot ; car c'est une idée bien fausse, ou au moins une idée bien étroite et bien mutilée, de n'appeler *renaissance* que le commencement de cette grande période qui s'étend jusqu'à nous et qui enserre encore notre berceau. Le mouvement, il est vrai, commença par l'érudition, et continu a

par l'art, en attendant la philosophie. Il fallait des savans, des peintres et des musiciens, qui commenceraient à amollir le Moyen Age, à faire renaître une lumière antique et un air nouveau, où la liberté de penser pourrait respirer; les Manuce et les Étienne, Raphael et Michel-Ange, le Tasse et Camoens, en attendant Descartes, qui dirait au monde : la renaissance est arrivée à sa virilité; l'âge de la réflexion est venu pour elle; la philosophie commence. Érudition, art, philosophie, politique, voilà les termes du développement de cette grande période, considérée dans son unité; et ces termes correspondent aux termes de tout développement humain; s'instruire, sentir, concevoir, réaliser.

La *renaissance* a eu son bouton, encore enveloppé et fermé, aux quinzième et seizième siècles, sa fleur aux seizième et dix-septième, son fruit mûr au dix-huitième et au commencement du nôtre.

D'abord, au quinzième siècle, des savans pleins d'espérance et ne sachant pas le but de leur espérance, cultivant l'érudition pour l'érudition même, tout entiers au plaisir de déblayer, amassant des matériaux comme des maçons pour bâtir une maison qu'ils ne doivent pas habiter et qui s'élèvera d'après un plan qu'ils ne connaissent pas.

A ceux-là des successeurs qui, sans se donner tant de peine, veulent s'approprier et transformer à leur usage ces précieuses dépouilles que leurs devanciers ont découvertes. Alors le génie moderne vient donner la main au génie antique. Le gothique se mêlant aux formes architectoniques de la Grèce, nous eûmes la belle, riante et coquette architecture de la *renaissance*. L'étude d'Homère et d'Anacréon se greffant sur l'inspiration des troubadours, nous eûmes l'école de Ronsard; et, à partir de là, toute notre littérature ne fut plus qu'une perpétuelle oscillation entre le moderne et l'antique, une combinaison en proportions diverses de ces deux élémens, tantôt plus rapprochée du sens moderne, comme à l'époque de Richelieu à laquelle appartiennent et Corneille et Molière et Lafontaine, tantôt plus classique, plus mythologique, sous le grand roi, à l'école de Boileau et de Racine, qui ne sont nullement les contemporains des génies vigoureux que nous venons de citer, génies bien plus trempés de moderne, hommes d'une autre génération, et qui appartiennent par leurs productions comme par leur âge à la première partie du dix-septième siècle, ou plutôt à ce premier dix-septième siècle qu'on confond, bien à tort, avec le second. Et ce qui est vrai de la France est vrai de toute l'Europe. Ce fut l'occupation de toute l'Europe pendant deux cents ans de moderniser ainsi et de frapper à un nouveau coin tout ce que l'on avait mis deux cents ans à déblayer. Tout, depuis la jurisprudence jusqu'à la poésie, depuis les idées astronomiques de Ptolémée reprises par Ticho-Brahé, jusqu'aux plus fugitifs caprices de la fantaisie, jusqu'aux traits de la satire la plus individuelle, tout entra dans ce creuset, pour en sortir rajeuni par ce travail d'imitation, qui, à vrai dire, fut à bien des égards une création aussi originale qu'aucune autre : car l'esprit humain ne crée qu'avec des élémens qui lui sont donnés, et qu'importe qui nous les fournisse, ces élémens, de la nature ou de l'histoire, du présent qui nous entoure ou du passé, pourvu que nous sachions les animer de la vie que nous sentons en nous.

Enfin au dix-huitième siècle paraissent des hommes tout nouveaux, une race qui n'est plus la race du Moyen Age, et qui ne connaît guère plus ses ancêtres que le fruit d'une saison ne connaît le fruit mûri par un autre été; une race qui n'est plus

chrétienne, et qui n'a plus rien des Gaulois ni des Francs; ignorant le Moyen Age et le méprisant, connaissant bien mieux la religion de Jupiter que la religion de Jésus, l'histoire des républiques grecques que l'histoire de France; ayant pour saints non plus les saints du paradis, mais les héros de l'antiquité; façonnée enfin par les lettrés et les artistes de la *renaissance*, et apprise dès l'enfance, dans les colléges des jésuites, à ne connaître, à n'aimer, à ne vénérer du passé que les Grecs et les Romains; poursuivie, depuis le berceau jusqu'à la tombe, par cette vénérable antiquité, ou plutôt par son ombre; la retrouvant partout, dans les vers de ses poètes et à l'opéra, dans ses tableaux, dans ses monumens publics, dans ses maisons; et tombant, sous le rapport de l'art comme sous celui de la religion, dans une sorte d'hébêtement bien naturel, puisqu'en fait d'art elle n'avait qu'un art postiche, et qu'en fait de religion elle en avait deux, et ne croyait ni à l'une ni à l'autre. Est-il étonnant qu'après avoir travesti tout à l'antique, elle se soit dépouillée de tout, et que, quand la crise est venue, elle n'ait pourtant rêvé autre chose que des plans de reconstruction à l'antique? Cela devait être; car, malgré la longueur du chemin, les travaux des Saumaise conduisaient tout droit aux apostrophes républicaines de Jean-Jacques, aux théories de Mably, et finalement de Robespierre et de Saint-Just. Ces terribles révolutionnaires, s'affublant de noms de citoyens grecs et romains, ferment la marche solennelle qui a commencé au quinzième siècle par des savans affublés aussi de noms grecs et latins. Le champ tout entier avait été parcouru.

Ainsi le monde a changé en quatre siècles, depuis que les hommes du Nord se reconnurent, se trouvèrent jeunes enfans, et s'inclinèrent devant leurs aïeux. Aujourd'hui d'un nouveau contact avec l'Orient vont sortir des fruits nouveaux. Les hommes du Nord sont allés chercher des aïeux plus anciens. La Grèce! mais ce n'était que le bord de l'Orient. Nous crûmes avoir épuisé un monde dont nous avions à peine sondé le rivage; et voilà qu'en pénétrant plus avant, nous découvrons des horizons gigantesques.

Depuis trente ans les sociétés bibliques s'occupent incessamment de traduire la Bible dans tous les idiomes et dans tous les dialectes; elles consacrent annuellement à cela des sommes considérables, et elles y emploient le zèle et le savoir de leurs missionnaires. C'est bien : c'est rendre à l'Orient ce qui lui appartient; c'est apporter son tribut à la grande bibliothéque de l'humanité, où tout livre important sera traduit en toute langue. Mais il y a autre chose à faire de beaucoup plus utile pour le progrès général de l'humanité : c'est de faire connaître aux sectateurs mêmes de la Bible toutes les autres Bibles de l'Orient.

Quand cela sera fait, l'esprit humain aura changé d'horizon, et le christianisme aura pris place dans l'histoire. Il aura cédé le gouvernement de la vie humaine à une religion plus compréhensive.

Au quinzième, au seizième siècle, quel homme en Europe eût osé prendre la Bible pour un livre humain? Quel homme, au contraire, n'y voyait pas partout la marque d'une inspiration supérieure, d'un souffle divin, le doigt de Dieu écrit à chaque page? C'est que la Bible n'avait pas alors d'analogue; il n'y avait pas d'autre type auquel on pût la comparer. En effet, dans tous ces livres que les savans enlevaient avec tant d'ardeur aux décombres de l'antiquité, quel livre je ne dis pas comparable à la Bible, mais qui en offrît même un pâle reflet? Plus l'érudition fouillait, plus elle découvrait de richesses, et plus la différence entre ces trésors

humains et le trésor du christianisme éclatait. La conclusion était toute naturelle. Ainsi quand nous comparons les aérolithes à tous les minerais de la terre, et que nous ne retrouvons nulle part leurs analogues, nous sommes bien forcés de conclure que ces pierres sont tombées du ciel. De quoi s'agissait-il en effet dans les livres grecs et romains ? Des choses d'Athènes ou de Rome : rien de la race humaine. De citoyens et de barbares, de maîtres et d'esclaves, rien pour la race humaine. De ce qui s'était passé tel jour aux forums d'Athènes ou de Rome, de la lutte du sénat et du peuple, des guerres et des conquêtes sous tel archonte ou sous tel consul, de la gloire et des vertus de tel citoyen, en un mot des intérêts et des passions de quelques milliers ou de quelques millions d'hommes dans une certaine période d'années, et rien de plus; toujours l'horizon borné, rien qui embrassât le monde, rien qui eût cette projection infinie dont l'esprit humain a besoin. Homère et Hérodote étaient les seuls qui eussent quelque analogie lointaine avec la Bible ; mais Homère et Hérodote ne faisaient qu'indiquer la source antique, sans y pénétrer. Tous ces livres, quelque beaux qu'ils fussent, avaient donc un autre caractère que la Bible, et un caractère qui leur était commun à tous; ils procédaient d'un autre ordre d'idées qu'elle, et elle était vraiment d'une autre essence ; il n'y avait pas de mesure commune entre eux; rapprochés d'elle, ils ne pouvaient qu'en faire ressortir la parfaite originalité; par eux-mêmes ils ne pourraient pas plus en donner l'idée que l'argent ne donnerait une idée de l'or, ou la lumière de la lune des rayons du soleil. Cette tradition, si ambitieuse, qui ose, remontant jusqu'à Dieu, assigner la solution des éternels problèmes; cette histoire du genre humain, si minutieusement suivie et si pleine de miracles; cette peinture de la vie primitive, où à chaque instant se révèle à nu le cœur humain tout entier et dans tous ses abîmes; ces grandes figures et ces allégories, où se déploie toute l'imagination orientale ; ce sublime du style qui jaillit du contraste de la grandeur la plus gigantesque avec l'expression la plus simple; cette poésie enfin de l'homme vivant sans cesse sous le ciel, et faisant intervenir la nature entière pour assister aux passions ardentes de son cœur et lui résoudre les doutes de son esprit; tout cela nous dépassait de cent coudées, nous, hommes du Nord, qui avions quitté nos forêts natives, et y avions laissé, avec les ossemens de nos pères, la poésie de nos pères, qui avions oublié nos chants ossianiques et nos vieilles épopées, faites sur des traditions empruntées elles-mêmes à l'Orient, mais transformées par nos aïeux, dans le long pèlerinage qui les amena des plateaux de l'Asie aux glaces du nord, pour les disperser ensuite, comme une semence féconde, sur l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne et la France.

Nous avions oublié tout cela, nous avions délaissé notre héritage, répudié la dot que la nature nous avait donnée, et nous étions venus, pour ainsi dire comme de petits enfans qui ne savent pas encore parler, nous faire héritiers et disciples des Romains et des Grecs. Or les Grecs eux-mêmes, cette souche que nous adoptions, avaient autrefois perdu leur tradition, et, découpant leur mythologie du fond religieux de l'Orient, ils s'étaient fait un monde sans racines. L'Orient était donc perdu pour nous, perdu sans ressource, comme l'Atlantide disparue sous les eaux; et la Bible seule surnageait, arche merveilleuse du monde antique, qui en avait conservé tous les échantillons.

La Bible donc et l'Évangile s'élevaient, sur ce sol de l'Europe, couvert de monumens inférieurs et d'un autre style, comme un monument à part, inouï, sans pareil,

sans modèle et sans imitation. C'était en grand l'impression que produirait aujourd'hui quelque admirable édifice gothique qui serait demeuré absolument seul de sa race, et entouré de notre fourmillière de palais et de théâtres qui singent si grossièrement les monumens d'Athènes et de Rome.

Est-il surprenant que devant la Bible et l'Évangile le génie moderne se soit arrêté éperdu aux limites du protestantisme? Ou plutôt n'était-il pas naturel qu'embrassant avec plus de respect, avec plus d'adoration, ces livres si mystérieux, à mesure qu'il en sentait mieux l'originalité, le seizième siècle, semblable à Luther, se montrât embrasé pour la Bible et l'Évangile d'une sorte de fanatisme, mît son génie à les comprendre, à les traduire, et s'en fît une arme pour combattre l'Église romaine, qui lui paraissait si misérable auprès de tant de grandeur, si peu simple auprès de tant de simplicité, si pauvre de poésie auprès de cette poésie divine?

Ainsi les protestans s'enchaînèrent à la suite des livres saints, et y sont restés enchaînés. A leur ferveur pour ces livres, le catholicisme aurait dû s'émouvoir : il resta muet et froid comme un cadavre. Un seul catholique, Bossuet, accepta le combat; c'est-à-dire qu'il tenta d'élever le moderne à la hauteur biblique et d'harmoniser le catholicisme et la réalité présente avec les livres mêmes sous lesquels on prétendait les écraser. Voilà, suivant nous, la plus haute formule de Bossuet : là est tout son génie, sa politique comme son *Histoire universelle*, comme son style. Voilà pourquoi cette grande figure domine et le catholicisme de son temps, et les pontifes de Rome, et le doux Fénélon qui prit plutôt l'inspiration d'Homère que celle de la Bible, et le protestantisme lui-même; voilà pourquoi Bossuet nous apparaît seul, dans la décadence du christianisme, face à face avec Luther, et pourquoi spontanément la multitude l'a appelé le dernier des pères de l'Église. Mais ce fut en vain qu'il voulut restaurer l'immense unité pour y enfermer de nouveau le monde, et, par une parole et une pensée à la fois moderne et biblique, relier son siècle au premier mot de la Genèse. Législateur assis sur des ruines, il ne put rendre le monde à Jésus et à Moïse ; il ne put que donner la mesure de son génie. Les philosophes, qui vinrent après, n'eurent plus le sentiment ni l'intelligence de la Bible.

Le dix-huitième siècle passa devant le monument en l'insultant. Voltaire n'a pour la Bible qu'un rire stérile. S'il en avait senti la grandeur, il n'aurait pu accomplir l'œuvre de son temps. Il fallait qu'il fût comme ces héros de l'Iliade qui combattaient contre des divinités sans les connaître, et qui auraient senti toutes leurs forces défaillir si leurs yeux aveugles se fussent dessillés.

Un seul homme alors s'arrête pensif à contempler l'originalité de la Bible et de l'Évangile; c'est Rousseau. Leur majesté, dit-il, l'étonne, et leur simplicité parle à son cœur. Frappé, captivé, mais n'ayant pour les juger aucun terme de comparaison, ne sachant à quelle source les rapporter, cet homme, le plus poétique de son temps, reste sous l'impression que ces livres produisaient avant l'ère philosophique; et, tout philosophe qu'il est, il les consacre, et déclare l'Évangile divin, tout en niant la divinité de son auteur: contradiction étrange, que ses contemporains lui ont tant reprochée, et qui lui donnait à leurs yeux un air d'hypocrisie ou de superstition.

Quant à nous, aujourd'hui, plus heureux, nous pouvons, tout en les vénérant et les aimant, ces grands livres, les restituer à l'humanité. Comme la riante mytho-

logie de la Grèce, comme la poésie religieuse d'Homère, la Bible et l'Évangile viennent pour nous se fondre dans le ciel oriental, dont elles étaient des étoiles détachées. L'étude de l'Orient a pour ainsi dire décomposé la Bible, comme le prisme décompose la lumière. Chacune des parties de ce merveilleux recueil a enfin trouvé des types pour s'y parangonner. La Genèse a son pendant dans le Zend-Avesta des Persans; le Pentateuque a ses analogues dans les lois de Menou et les Védas. Job, dans sa sublimité, c'est le chant éternel de l'Arabe, depuis les poésies antiques du désert jusqu'au Coran réformateur. Esther, Tobie, et tant d'autres épisodes, viennent se placer auprès des riches fictions des Mille et une Nuits, là où l'imagination se joue à l'aise avec les rubis, les fleurs, toute la parure de la terre, toutes les richesses du travail de l'homme, et se plaît aux changemens inattendus de scènes, aux péripéties miraculeuses, comme le génie de Shakespeare dans le Songe d'une nuit d'été.

Éclairés de cette lumière qui commence à sillonner tout l'horizon, pourquoi nous bornerions-nous maintenant au Panthéon juif? Ferons-nous comme les Grecs, qui se croyaient autochthones, les enfans! qui croyaient avoir inventé et leur mythologie, et leur langue, et leurs arts, ignorant que leur langue leur venait de l'Orient, qu'ils avaient les mêmes radicaux, le même mode de conjugaison et de déclinaison, la même langue enfin que les gymnosophistes de l'Inde, que leurs dieux n'étaient que les dieux de l'Inde, égarés pour ainsi dire et ayant perdu le souvenir de leur naissance et de leur patrie, et que leurs poètes, à commencer par le grand Homère, ne faisaient que refléter, en les transformant, d'antiques traditions ou d'antiques symboles chantés autrefois par d'autres poètes, et inscrits, pour servir de témoignage après que la Grèce même serait passée, sur les bas-reliefs des temples gigantesques creusés dans les cavernes de l'Inde? Ferons-nous comme eux, nous dirons-nous autochthones? c'est-à-dire ne verrons-nous dans l'humanité que le rameau détaché qui s'appelle le christianisme, la révélation de Moïse et la révélation de Jésus? Non, nous voudrons un Panthéon plus vaste, un Panthéon qui réponde à ce mot HUMANITÉ, de si nouvelle invention, à ce mot que les hommes, parqués autrefois dans des limites de familles, de castes ou de nations, ne connurent jamais. Nous ne sommes les fils ni de Jésus, ni de Moïse: nous sommes les fils de l'humanité. Les hommes d'aujourd'hui sont les boutons de l'arbre qui a traversé tous les siècles; et la sève qui les anime et qui les fait vivre et fleurir coule pour eux de toutes ses racines.

Nous avons vu que la *renaissance* eut deux effets très-différens, et au premier coup-d'œil contradictoires, quoique également nécessaires et parfaitement conciliables. Le premier fut de rapprocher de la Bible et de l'Évangile les plus chrétiens d'entre les chrétiens, les hommes les plus vertueux du quinzième et du seizième siècles, les plus forts d'entre les penseurs, les plus grands génies de leur temps, et même des populations entières, tant que le christianisme eut encore de la vie. Que la réforme ait eu bien d'autres causes, qu'elle ait eu ses intérêts matériels, ses raisons politiques, nous le savons: mais cette fièvre de christianisme, qui sembla ressusciter le zèle ardent des premiers siècles et la ferveur des martyrs, de quoi se nourrissait-elle, sinon de l'enthousiasme que la Bible excitait, et pourquoi cet enthousiasme, cette adoration, sinon parce qu'en même temps que l'esprit se polissait par la *renaissance*, il ne trouvait dans la *renaissance* rien qui pût remplacer pour lui la Bible et satisfaire son zèle religieux? Ainsi la *renaissance* prépara

et servit puissamment la réforme : et de là, nous l'avons déjà dit, le protestantisme, exalté et rigide, rebelle et dévot, insurgé contre l'église et enchaîné aux Écritures. Le second effet fut de détruire la religion même des peuples et d'affaiblir le sentiment religieux, d'abord dans les hommes les plus instruits, et ensuite dans les masses, par la propagation des livres de l'antiquité, et par les mœurs nouvelles et le nouveau milieu de civilisation que ces livres créèrent.

On peut prévoir qu'il en sera de même de la seconde *renaissance*, c'est-à-dire de la connaissance nouvelle de l'Orient. Elle aura deux effets bien différens et pour ainsi dire contradictoires. Le premier sera de rapprocher du christianisme et du catholicisme en particulier, quelques-uns de ceux qui l'aborderont dans le commencement, des hommes dévorés du besoin de religion, mais encore courbés sous les impressions chrétiennes, un certain nombre d'âmes ardentes, d'imaginations rêveuses, d'esprits philosophiques puissans. Le second sera d'achever la complète destruction du christianisme et de servir à l'édification d'une nouvelle doctrine générale.

On peut même dire que ces deux résultats ont commencé à se montrer. L'Allemagne, où l'influence du christianisme est encore puissante, à cause du protestantisme qui s'y est développé et qui recèle véritablement la vie du christianisme échappée depuis long-temps du sein des pays catholiques, l'Allemagne n'a pas eu plus tôt abordé l'Orient et sondé sa profondeur, qu'un retour singulier vers les doctrines catholiques s'y est fait sentir. On a vu des philosophes déserter la philosophie, des protestans abandonner le protestantisme ; et tout à coup de la Germanie est sortie une école catholique, comptant quelques noms célèbres, imposante par son érudition, et qui est venue mettre aux pieds du pontife romain un savoir que le vieillard assurément ne saurait comprendre. Ainsi, en France, M. de Lamennais, enchaînant malgré lui sa logique et son éloquence, conserve pour suzerain un gouvernement spirituel qu'il méprise. Défenseurs du christianisme, votre sort est bizarre ! le catholicisme, froid comme un mort, ne répond pas à l'ardeur de votre vie ; la papauté vous dédaigne ou vous craint ; elle ne trouve en vous que des penseurs trop remuans, et la ligne qui pour elle vous sépare des hérétiques est bien légère.

Quoi qu'il en soit, cet effet des livres de l'Orient nouvellement découverts par l'érudition et exhumés de la nuit du temps n'a pas lieu de nous surprendre, puisque nous avons vu que le seizième siècle a déjà présenté un phénomène analogue. La *renaissance* contribua à engendrer la Réforme avant d'engendrer la Philosophie.

Les grand livres orientaux viennent tout à coup se révéler, non pas dans leur plénitude et d'un seul coup, mais par lambeaux encore tout couverts d'obscurité, et se placent entre les livres qu'on appelle saints, d'un côté, et, de l'autre, les livres que j'appellerai humains, c'est-à-dire ceux que la *renaissance* nous rendit autrefois et ceux que la philosophie et l'art moderne ont enfantés. Quel effet cette interposition va-t-elle produire? Il y avait combat entre les deux espèces de livres, et la lutte même était arrivée à ce point qu'il fallait opter entre l'idée chrétienne et sa négation. Il arrivera donc nécessairement que l'Orient fera pencher la balance d'un côté ou d'un autre.

Or supposez des hommes qui ne soient pas de force à comprendre pour l'humanité un nouvel avenir religieux, soit que par leur âge, leurs études, le milieu où

ils ont vécu, ils soient restés courbés sous la loi chrétienne, soit que le scepticisme les ait envahis, mais un scepticisme purement scientifique, et qui ne sent pas au fond de soi, et jusque dans sa révolte, le germe des destinées nouvelles de l'humanité. La balance pour ces hommes penchera nécessairement vers le christianisme. Il n'y a pas jusqu'à l'orgueil humain, jusqu'à leur vanité de savans, qui ne soit intéressée à faire incliner leur cœur vers ce qui s'éloigne le plus des opinions régnantes ; et par une sorte de réaction contre les philosophes du dix-huitième siècle, qui attaquaient si fièrement l'antiquité chrétienne sans en connaître les sources profondes, eux qui les connaissent, ils se feront néo-chrétiens.

Les livres grecs et romains rehaussaient la Bible et le christianisme par contraste, par différence, par infériorité. Les livres orientaux rehaussent la doctrine catholique, et l'élèvent, aux yeux des hommes dont nous parlons, par similitude, par analogie avec elle. Les opinions protestantes viennent, pour eux, se placer dans la ligne des opinions philosophiques, et le protestantisme, sans racines, s'éclipse devant cette profondeur antique. Le principe catholique devient pour eux, au contraire, le fondement même de la religion ; c'est la chaîne éternelle tendue depuis la révélation primitive jusqu'à nous ; c'est le tissu, la trame, dont les Védas comme la Bible ne sont que la bordure. Ainsi le sens moderne leur échappe, éblouis qu'ils sont par l'antique.

Et de là cette doctrine d'un christianisme antérieur au christianisme que l'école allemande a mise en avant, et à l'usage de laquelle l'école de M. de Lamennais s'efforce aujourd'hui en France de préparer des armes logiques.

Mais il est aisé de prévoir ce qui arrivera quand l'esprit philosophique abordera ces questions. L'effet inévitable sera, comme nous le disions tout à l'heure, de créer dans tous les esprits le sentiment d'un Panthéon plus vaste, où le passé tout entier sera admis et prendra place, mais où le christianisme n'occupera que la sienne; et ce Panthéon, il n'est donné qu'à une doctrine générale nouvelle de l'élever : ce sera son monument et son temple.

Cependant les chrétiens dont nous parlons sont utiles en travaillant avec ardeur à faire connaître l'Orient dans l'intérêt de leur foi nouvelle. Ainsi les jésuites autrefois servirent beaucoup à leur insu la *renaissance* et la Philosophie, en donnant à toute la jeunesse ce goût pour l'antiquité grecque et romaine qui devait amener à grands pas la décadence du christianisme.

Ce second résultat des livres orientaux sera en effet analogue à ce qui advint, il y a deux siècles, de la familiarité de tous avec les lettres grecques et latines, et de l'habitude que l'on prit de l'antiquité, quand elle tomba dans le domaine commun. Dès à présent les esprits les plus progressifs sentent profondément que ce n'est pas à faire rentrer dans le christianisme des colosses religieux, tels que les auteurs des Védas, Bouddha, Confucius, ou Mahomet, qui représentent chacun tant de siècles et tant d'innombrables générations d'hommes, que ce n'est pas là, dis-je, qu'il faut tendre. En laissant même de côté et hors de la question tout le camp des philosophes, depuis Socrate ou Épicure jusqu'à Voltaire, par quelle justice distributive mettriez-vous tous les grands législateurs religieux de l'humanité aux pieds de l'un d'entre eux, qui date d'une époque assez récente, surtout lorsque sa loi n'a pu résister en Europe à l'influence destructive de la *renaissance* et de la Philosophie?

Ce n'est plus l'œuvre de Bossuet qu'il faut faire; ce n'est pas à une section du

passé qu'il faut relier le présent ; c'est à tout le passé qu'il faut l'attacher, pour le lancer dans l'avenir. P. Leroux.

(*Revue Encyclopédique.*)

DE LA CIVILISATION DE L'ALLEMAGNE.

Marchant à pas lents mais sûrs, se formant des débris des systèmes, regardant le passé comme une leçon et non point comme un exemple à suivre, l'Allemagne s'avance forte de la philosophie et de sa poésie, riche de sentimens et de réflexions. Déjà nous la voyons, accueillie avec enthousiasme par l'école de M. Lamennais, lui servir de type pour la régénération qu'il travaille, enterrer pour ainsi dire en elle toutes les cosmogonies du passé, et dominer graduellement la vie industrielle comme la vie morale de la société, par les théories de Falck et de Pestalozzi, de Garnisch et de Zeller, tandis que, d'un autre côté, nous présentant les grandes vues esthétiques de Herder et de Schlegel, elle les rattache par les liens d'une philosophie catholique aux vues profondes de Schelling et de Baader.

Examinons donc quelle est cette fille de l'Allemagne que nous voulons adopter; comment elle a été formée, et si cette vierge, belle des souvenirs du passé et des espérances de l'avenir, pourra chez nous, comme dans sa patrie natale, écraser le rationalisme ; et, sous ce vain fantôme qui aura croulé, nous montrer unis le catholicisme et la liberté, élémens constitutifs du mysticisme.

Chez un peuple aussi susceptible que les Allemands d'impressions et de sentimens et chez qui ces sentimens ne tardent pas à être confirmés par l'élaboration de la science et les données de la philosophie, la première impulsion dut être toute esthétique; caractère prédominant dans les cosmogonies, et qui se retrouve chez toutes les nations que l'industrialisme n'a pas vieillies prématurément.

Quand Herder apparut, il y avait en Allemagne une prédisposition à une tendance religieuse, une nationalité constituée par Luther, le moine à la fougueuse éloquence et à la profonde conception de pensée. C'était un monde qui vivait déjà d'une vie active, mais qui n'avait point compris le mouvement qui lui avait été imprimé : un monde dont les élémens épars et rassemblés d'une manière incohérente, n'avaient aucun centre, aucun point d'union, aucun but, que d'être par lui-même, but essentiellement nécessaire à tout peuple, quand une étreinte convulsive le porte à s'égarer loin de son essence première, loin de son essence collective ; cette nationalité, ainsi conçue, ainsi constituée, n'avait de base que dans cette indéfinissable alliance de l'homme avec la terre, qui le porte à vouloir rendre le dernier soupir sur le sol où il a poussé le premier gémissement. Ce sentiment primitif, primordial, intime à tous, il fallait le nourrir et le développer ; deux moyens seuls se présentaient : un centre d'unité terrestre, un centre d'unité religieuse. Luther avait compris le premier, et l'avait exécuté au détriment du second ; il ne restait donc plus que l'unité de sensibilité morale, indépendante des formes religieuses et dont la vie ne peut être que le mysticisme.

Herder l'adopta.

De là les ravissantes beautés d'esthétique, les mythes dont, à travers les fictions et l'obscurité, il essaya de dérouler le fil imperceptible auquel la vérité rat-

tache toutes les traditions religieuses ; mais l'art seul avait été son but; l'art élaboré par la philosophie, il est vrai, mais qui n'avait pas pris la philosophie pour point de départ. Fénélon de l'Allemagne, comme lui, il se laissait aller à la puissance du sentiment; la conception de la beauté était le résultat de cette méditation intérieure que l'on pourrait nommer somnambulisme de l'âme, qui, mesurant dans ses réflexions la profondeur des faits de l'antiquité, en même temps qu'elle se plaisait à apprécier l'idéalisme de ses monumens, a donné lieu à ces théories philosophiques sur l'histoire, que M. Quinet a transportées dans notre langue avec un rare talent.

Cette tendance de l'art, pour ainsi dire trop voluptueusement conçue, Winkelman la rectifia par la sévérité de sa pensée, par la science de son archéologie et par la délicatesse de son goût. L'histoire du monde et de la mythologie, l'empire des langues et la science de la nature, la poésie et l'art n'étaient pour lui que des rayons isolés de la lumière une de la connaissance suprême. Il reconnaissait le Panthéisme comme une forme primitive intimement symbolique, et dont la clef ne pouvait être donnée que par l'étude approfondie des cosmogonies, par l'appréciation des influences étrangères sur la religion primitive, par l'alliance tacite de la poésie et de la philosophie. Ces idées qui nous paraissent précises et justes, et dont on reconnaît aujourd'hui toute la nécessité, l'avaient conduit à embrasser d'un coup d'œil général le cataclysme primitif comme forme tragique universelle, comme type impénétrable, comme sanction de l'alliance de Dieu et de l'homme, de la pensée et de la parole.

Tandis que de pareilles opinions, entrevues et annoncées plutôt que manifestées expressément par ces deux philosophes, se faisaient jour à travers de nombreuses oppositions, une autre école, résultat de la trop grande influence de la langue française, favorisée par Frédéric II, surgissait dans Lessing, le Voltaire de l'Allemagne. Caustique, railleur et homme de génie, il méprisait ceux qu'il attaquait, et son sarcasme dédaigneux pulvérisait tout ce qu'il frappait, et donnait une conviction tacite d'un entraînement subit. Son apparition ainsi que celle de Schulze fut très-pernicieuse. Moins envenimées, il est vrai, que celles de l'école française du XVIII[e] siècle, ses attaques contre la révélation n'en furent pas moins dangereuses à cause du caractère d'indifférence qu'elles jetèrent dans toutes les classes. Jung Stark et Stilling luttèrent de toute la force d'une foi vierge contre la puissance accablante de cette ironie ; mais une lice plus large allait s'ouvrir, une lutte plus décidée allait s'engager, et les deux grands appuis du rationalisme allaient se trouver en face des deux hommes de l'école mystique. Dans cette lutte de sciences et de principes, nous trouverons caractérisées, d'une manière bien précise, l'école qui maintenant est sur sa ruine, et celle qui grandit et nous présage un avenir de pur catholicisme.

La révolution de la France se faisait : terrible et sanglante, renversant trônes et autels, foulant du pied le sceptre et celui qui le portait, elle voulait, d'un seul bond, s'élancer à la domination du monde ; par un seul effort de volonté, remédier à tous les abus, et, flétrissant les plus beaux sentimens de l'homme, mettre la raison à la place du dévouement. Cette sanglante manifestation de fait était la lueur du tonnerre qui éclairait une partie du monde, et bien est-il vrai que c'était une flagrante déclaration pratique de la théorie qui allait se développer en Allemagne.

Ce fut là le dernier période de notre influence sur elle, et nullement l'aurore de la sienne, comme l'a prétendu M. Quinet.

Alors apparut le criticisme de Kant, cette puissance d'analyse formidable qui créa à la science une voie plus large, écarta tous les préjugés, et s'appliqua à découvrir les principes constans et nécessaires. Ce n'est point ici le lieu d'exposer ce système de doctrine contre lequel il a tant été écrit ; nous dirons seulement que s'appuyant sur les diverses distinctions des facultés de l'âme, fournies par l'école de Wolf, elle s'occupa plutôt de détruire que de faire ; elle porta jusque dans sa philosophie pratique un certain formalisme qui la rend obscure, même à ses plus ardens partisans, et qui dut nécessairement conduire à l'idéalisme.

C'est ce qui advint.

Ce criticisme idéaliste de Kant fut bientôt changé par Fichte en un idéalisme transcendental, sorte de combinaison mixte de l'idéalisme supernaturaliste de Berkeley et du réalisme de Spinosa. Son système, d'une logique essentiellement rigoureuse, pêche par cela même que son esprit investigateur nous présente des problèmes dont la solution impossible n'en est pas moins hasardée par lui sur des affirmations gratuites et erronées, qui sont pour lui des principes auxquels il ramène toutes ses déductions. La spéculation des principes auxquels il veut s'élever par la force de la pensée, qui elle-même doit être dirigée par des principes, s'absorbe toute, et se détruit en se jetant dans un cercle vicieux.

Schelling comprit bientôt les erreurs de cette philosophie toute spéculative, et alors apparut cette exposition générale scientifique, cette théorie grandiose, qui me semble être, le dirai-je, l'empreinte la plus immédiate de la divinité et de la vraie manifestation de la divinité ; cette originalité de conception, qui rallie en une seule idée celles de Platon, de Bruno et de Spinosa ; qui établit l'identité biblique de l'essence de l'âme de l'homme et de la substance de Dieu ; qui rejette les distinctions, jusqu'ici admises, de connaissances d'empirisme et de connaissances de raison ; qui amène l'homme à la connaissance immédiate des choses divines ; cette profondeur de vue qui rattache l'homme à Dieu par la chaîne des harmonies, qui représente le beau comme le fini image du type infini, et l'art comme révélation de la divinité, et qui me paraît être la poésie de la nature terrestre unie à la poésie de l'âme humaine.

Tous les hommes à talens de cette époque s'empressèrent d'adopter cette théorie, qui enserre, dans son cercle de pure imagination, les recherches mythologiques et naturelles dont elle donne la solution, les théories de l'art et de l'esthétique, dont elle participe immédiatement.

De là, les grands travaux archéologiques de Creuzer, de Mone, de Bergmann, leurs longues études sur les mythologies pour constituer, par la science, les preuves du christianisme.

De là, les recherches approfondies des deux Schlegel sur les mythes primitifs de l'Indostan, pays originaire de toute religion.

De là, les dynamiques de l'âme, considérées comme puissance extatique vivant de la foi, ou comme forme esthétique du beau, exposées par Gœrres et Baader, par Steffens et par Schubert.

Cette haute civilisation, qui a eu deux périodes différentes, deux caractères bien distincts, deux tendances, je dirai presque opposées, quoique ayant le même but, dut partir de deux points divergens, surgir sous deux influences contraires ; voyons quelles elles sont.

L'on a dit, et sur la parole d'un écrivain, tout le monde a répété que l'Allemagne avait eu perpétuellement une vie à elle, une vie en elle, prépondérante sur toutes les vies des autres peuples, et dont l'empreinte aurait été reçue par nous et fidèlement reproduite. Laissons donc enfin à elle, qui marche devant nous ce qui peut lui appartenir et sortir d'elle-même; et sachons reconnaître aussi ce qui peut avoir pris naissance et accroissement en nous, en notre esprit et nos mœurs.

Le rationalisme a été, en Allemagne, l'écho scientifique de toutes les déclamations dérisoires de l'école de Voltaire. La vieille croyance que cet homme, qui peint si bien son siècle, problème du siècle présent, avait attaquée en se jouant, et avait flétrie avec son ironie et son sarcasme, son esprit et ses mots à lui; la croyance que D'Alembert avait voulu détruire par des chiffres, que Diderot avait voulu détruire avec son lourd sentiment, les écrivains de l'Allemagne l'ont examinée de près; ils ont voulu demander à chacune des pierres de cet édifice, pourquoi elle était là? Et ils sont arrivés à ce doute, non point aussi effrayant que celui de l'école voltairienne, mais à ce doute idéal, à ce doute extraordinaire que les théories de Berkeley avaient suscité en Angleterre. L'analyse, en voulant tout connaître, a tout détruit. Elle était avide de savoir l'anatomie du passé, et son scapel a pénétré jusqu'au cœur. Voilà ce qui lui est advenu de ses nombreux travaux, de se voir tout à coup voletant dans le vide, et de ne savoir à quoi se rattacher. Cette période était un résultat de la désastreuse influence de l'école française.

Mais quand vint un homme qui dit aux choses: Dieu vous a faites, qui partit de Dieu comme base de tout système, comme principe de toute science, quand, autour de ce fait reconnu, il groupa toutes les brillantes émanations de la Divinité; quand il nous montra Dieu dans l'homme et la terre génésique dans l'homme, et le souffle et la création biblique; quand il nous présenta la philosophie et la religion, non plus comme les deux polarités d'un dualisme extravagant, mais comme deux vierges qui s'expliquent l'une par l'autre et qui ne peuvent vivre l'une sans l'autre; alors ce besoin qu'il avait révélé, Schelling, le Platon des temps modernes, chacun s'empressa de le reconnaître; et les exigeances furent satisfaites dès qu'elles furent aperçues. Cet esprit, complètement opposé à ce qui venait de finir; cet esprit qui acceptait tout collectivemeut comme masse synthétique et symbolique, et qui n'allait plus morcelant les sciences et les faits, à la façon de Prouette, pour les faire entrer dans le cadre qui plaisait à son incrédulité, fut promptement accueilli par les savans, qui reconnurent son opportunité et sa nécessité pour résoudre toute question.

Et alors apparut le mysticisme, qui surgit de lui-même, qui vit par lui-même, et qui répand sur nous son ombre tutélaire; tandis que notre ombre mortelle avait pendant un temps dévasté le sol de sa patrie. Dès lors, nullité de notre influence scientifique, et commencement de la prépondérance de l'Allemagne sur les hommes organes de la civilisation.

Cette succession de deux systèmes opposés, dont le règne fut complet, me semble pouvoir être expliquée par le développement de tout homme comme de toute société, de toute individualité comme de toute collectivité, ce développement périodique de doute et de foi, de science et de poésie, constitutif de tout être.

Or, pour nous résumer, et en considérant en soi chacun d'eux, nous pouvons dire que le rationalisme est la religion dogmatique de l'esprit humain; celle qui n'accepte ni forme mythique, ni forme symbolique, ni forme d'imagination, ni

forme d'être ; tandis qu'au contraire le mysticisme est la religiond e l'âme, lemy-thisme qui enserre en un verbe toutes ses formes les plus abstraites, qui identifie Dieu avec sa création ; qui, tout en individualisant Dieu, agrandit la créature par une harmonie continuelle qu'elle établit.

Que si nous osions considérer ces deux idées isolées, rayons partiels du vaste foyer de la vérité, dans leur rapport avec la grande forme synthétique de l'humanité, le christianisme, nous dirions que l'une peut ressembler dans l'histoire à cet instant de lassitude du paganisme, où l'étendard de Constantin n'avait point encore paru, et où, cependant, tous les autres étaient déjà tombés ; et que la seconde est une fidèle empreinte du catholicisme, qui assemble en un centre d'unité tant d'individualités ; car le mysticisme résume toutes les sciences en une immense théorie d'identité, principe et fin, être et symbole.

Tel est le dernier système de philosophie le plus complet, ce nous semble, qui ait apparu en Allemagne ; celui dont la prépondérance, dominante encore, agit sur toutes les sphères de l'enseignement ; qui, présentant un centre d'unité et d'action, se reproduit dans la philosophie catholique de la France. Nous avons dû d'abord exposer cette haute civilisation de la science, nous montrerons ensuite l'action de cette philosophie transcendante sur l'esprit du peuple, par l'organe de l'instruction et de l'éducation, des livres de sciences élémentaires et des poésies nationales et religieuses.

Dans toute société il y a une progression d'idées graduellement descendantes, qui fait que celles qui sont parties des hommes, sommités de la société, vont toujours se répandant de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elles se réfléchissent dans les dernières classes, où elles portent les fruits qui doivent en résulter. Voyons donc l'influence de cette civilisation transcendante et philosophique sur le peuple de l'Allemagne.

Cette influence s'opère de deux manières : par l'éducation et par l'instruction, c'est-à-dire par ce qui développe le sentiment et la raison, par les poètes et les professeurs des écoles publiques des pauvres (Armenschule.)

Nous allons la montrer immédiatement dans les poètes, et cela rentre bien dans le plan que nous nous sommes proposé, et nous la ferons à peine entrevoir dans les écoles publiques ; ce qui est une question spéciale.

« Les poètes sont les instituteurs des nations ; mais ceux-là seulement qui sont » instruits dans les profonds mystères de la morale et de la politique : » a dit M. Ballanche, dans sa Palingénésie Sociale, et, en parlant ainsi, il n'a été que l'interprète des Cosmogonies, que le traducteur des lois orales ou écrites. La poésie étant l'expression naturelle et symbolique de la pensée, et la pensée s'exerçant tout d'abord sur les besoins sociaux des hommes, qui se manifestent dès le premier instant de l'union ; les premiers poètes furent philosophes, et l'intimité de l'idée et de la pensée ne pouvait mieux être figurée que par cette expression sybilique de *vates* dont l'origine se perd dans l'obscurité séculaire des antiquités étrusques.

Peu à peu, cet attribut primitif des premiers poètes d'être les hommes cosmogoniques, alla toujours se perdant graduellement, jusqu'à ce qu'enfin ils ne furent plus qu'une expression de la société qui les environnait, eux qui, dans le principe, en avaient été les instituteurs et les sages. De là ces sujets vagues ou pris dans les choses habituelles de la vie ; de là ces formes partielles et monotones ; de là ces

objets traités en vers que l'on nomme poésie et dont, le plus souvent, une symétrie rimée est le seul mérite. Dans leurs œuvres cependant, et principalement dans les œuvres des poètes allemands, on peut trouver empreints les caractères généraux de l'époque. Ainsi, à côté de l'école rationaliste, se trouvait la poésie dite classique; et corrélativement avec l'école mystique grandissait le romantisme dans la littérature.

Le rationalisme, flétrissant tout ce qu'il touchait, n'eut point de poésie à lui. Wieland et Lessing, tels sont les deux noms qui se présentent avec quelque célébrité; la rime riche et moëlleuse, la coupe de vers harmonieuse distinguent le premier; mais les idées qu'il expose sont vagues et flottent indécises entre l'épicurisme et l'indolence de toute croyance. Une causticité et une ironie, tantôt fine et adroitement déguisée, tantôt mordante et tenant de la nature du singe et du tigre, eût dit Voltaire, une excessive délicatesse dans la peinture d'une société désordonnée et dont il ne saisit qu'une espèce de ridicule, caractérisent le second. Le Laocoon, la Dramaturgie, Émilia Galotti, et Nathan le sage, tels sont ses meilleurs ouvrages qui, cependant, comparés entre eux, montrent une incertitude de principes dont on ne peut qu'être étonné. Le jugement que Herder a porté sur cet homme extraordinaire, sur cet écrivain si fin, précise et résume d'une manière bien vraie l'opinion que nous devons avoir de lui.

A côté de ces deux hommes dont la tendance irrésolue est le caractère le plus frappant, nous voyons grandir l'école dite romantique, et dont les grands génies ont illustré leur patrie.

Nous devons montrer les événemens qui ont pu décider les deux directions extraordinaires de cette école; sa direction contemplative et sa direction de vie.

Un homme abattait les trônes et les rois, faisait des nations esclaves, octroyait leur souveraineté à ses généraux comme on jette la pâture à un lion; dédaignant toute force morale qu'il traita toujours de rêverie, il se confiait en la profondeur de sa pensée, la hardiesse de ses plans, la célérité de son exécution, et, plus que tout cela encore, la fortune qui le berçait. Cet homme, dont la gloire alla mourir sur un rocher, avait écrasé la nationalité de l'Allemagne; il pesait sur elle de tout le poids de son génie et de son despotisme; et sa ferme volonté avait toujours été un obstacle à la réunion de tout l'esprit national en un seul centre.

L'esprit national lutta et triompha.

Sa lutte constitue la vie agissante de l'école romantique.

Dans cette lutte de la poésie, qui voulait constituer une nationalité, contre l'homme qui l'avait abattue, deux moyens furent employés, deux mobiles furent présentés, le souvenir et l'espérance.

Les traditions du passé, celles surtout du moyen âge, dans lequel prédominait le grand fantôme chevaleresque de l'Allemagne avec ses institutions du Nord, sa volonté, dure à rompre, son empire, qui maintes fois vint se briser aux pieds du Vatican, furent présentées de nouveau, palpitantes de vie et de souvenirs, dans les œuvres de Bückert, Kôrner, Stollberg, Max Schenkendorf, Arndt, Moriz, etc., etc. Travaillant tous pour la cause d'une nationalité, tout en rappelant les souvenirs de la terre, ils tournèrent les yeux vers le ciel, ils montrèrent la guerre pour le sol comme une guerre pieuse.

De là le reproche fait aux écrivains de l'école romantique allemande, de s'être constitués par les légendes et les traditions : reproche dérisoire, ce me semble;

car là seulement se trouvaient les moyens moraux d'animer la nation ; là se trouvaient les exemples, les souvenirs de ces exemples, et de ces souvenirs seulement, on pouvait déduire l'espérance.

Alors on raviva les vieux restes de l'antiquité primitive allemande, les Zagas et les faits des premiers guerriers ; on les présenta comme modèles à suivre, comme héros à imiter. Alors nulles poésies ne purent être écrites sans qu'il y fût parlé du Niebelungen Hort, d'Ekkart le *Held* fidèle qui, persécuté par son prince, mourait pour sauver ses enfans.

Dans ce cercle de poésie, nous mettrons les pièces tantôt ardentes et enivrantes d'extase, tantôt douces et sentimentales de Max. Schenkendorf, le poète patriotique et mystique. La chanson sur le Rhin, connue de tout le monde en Allemagne, est devenue populaire, elle est chantée tous les jours par les étudians d'Jéna et de Kœnigsberg. Elle retrace tous les souvenirs attachés à ce Rhin, le fleuve de l'Allemagne que les Français flétriraient avec leurs choses et leur esprit de mode. Il raconte les histoires de ces héros qui ont parachevé tant de faits merveilleux pour Dieu, leur pays et leur dame. Puis ailleurs, rempli d'une douce mysticité de sentimens, il invoque la liberté, non point celle qui, pâle et sanglante, rompt les trônes et les sceptres et fait rouler à ses pieds la tête des rois dans la boue ; mais cette liberté intérieure, don que Dieu fit à l'homme pour l'éloigner de la terre et pour l'élever sur les ailes de la méditation jusqu'au trône de celui qui la créa.

Puis, ne comprenant que le cri de l'épée, la voix du combat, elle s'élance avec Kôrner, sur les champs de bataille, la muse populaire de l'Allemagne ; elle rêve la gloire et le bonheur dans les bras d'une mort glorieuse ; elle met son cœur aux pieds du Dieu des armées ; elle se confie en son Dieu et son droit, et fait entendre ces sons délirans qui guident les enfans du pays à la victoire.

Pauvre poète, il mourut jeune, mais sa vie fut pleine de pensées et d'œuvres brillantes ; il mourut pour son pays comme il avait vécu pour lui.

Mais ce ne sont point là ses seuls caractères ; elle sait encore, avec Bückert et Arndt Moriz, parler le langage simple et compris de tous, de la probité et du devoir ; elle sait réveiller dans les Allemands, ce peuple essentiellement bon et religieux, les qualités qui font les hommes de bien ; elle s'abaisse aux contes, Mârchen ; mais elle en tire ces moralités touchantes qui font tant d'impression sur le peuple.

Là où la musique est entièrement unie à la poésie, et est elle-même une poésie ; où les traditions populaires sont encore plus répandues par le chant, les poëmes de longue haleine doivent être bien plus rares et ne pas présenter les qualités qui se rencontrent dans tous les *Lieder* nationaux.

Nous voyons cependant Hardemberg dit Novalis, poète du romantisme, et plus spécialement, du mysticisme, s'élever, dans le roman religieux qu'il nous a donné sur les mineurs (Bergmann), à toute la hauteur d'une conception transcendantale, et nous présenter une peinture achevée de son siècle dans cet antagonisme qu'il a si bien peint, d'une imagination qui vagabonde contre un intellectualisme qui opprime. Cette description de la vie intérieure de l'homme dans la nature, cet essai de naturalisme chrétien, que le monde méconnaît et que l'âme adopte avec tant d'enthousiasme, qu'il a développé dans les Disciples à Laïs, la Chrétienté, Henry d'Ofterdingen ; cette alliance, toute de l'âme et de la pensée, de la mélancolie et

de la religion, cette insaisissable sympathie entre les choses belles du monde et Dieu, cet avenir qu'il nous révèle d'une foi : « *qui se présentera à nous orpheline,* » *humble et étrangère*, » qui s'insinuera dans les cœurs pour être incessamment aimée et adorée de tous; tout cela se retrouve dans ses ouvrages avec un style qui se ressent de l'empreinte perpétuelle de la pensée sur l'expression, et qui est un nouveau charme pour l'esprit.

Dirai-je aussi les travaux de F. Schlegel, qui a embrassé la conception du catholicisme par l'examen des besoins de son siècle, les travaux non moins méritans de Tieck, qui a travaillé sur les Zagas et les légendes, et dont le nom est grand en Allemagne.

Telle a été la marche scientifique et poétique de la civilisation allemande (1).

Une nouvelle ère s'est agrandie devant elle. Le patriotisme et la religion, l'amour de Dieu et de la liberté, germent dans son sein; sa vie est à elle; elle est belle et pleine de vigueur; nulle influence étrangère ne pèse sur elle; l'amélioration sociale s'accroît incessamment, et, guidée par le mysticisme, elle marche à toutes les vertus.

ERNEST FALCONNET (de Lyon).
(*La France Littéraire*).

D'UN OBSTACE A LA CIVILISATION GÉNÉRALE.

La loi sociale, considérée dans sa perfection possible, ou l'ordre exact sans aucune servitude, est la *grande inconnue* proposée aux recherches du genre humain.

Un des problèmes difficiles à résoudre, était l'abolition de l'esclavage. Ceux que nous nommons les anciens paraissent n'avoir pas même imaginé qu'un homme pût être libre sans que d'autres hommes ne fussent abandonnés à sa discrétion. L'aveugle fierté d'une âme forte consistait alors à opprimer de manière à n'être pas opprimé. Cet état de choses a été changé dans une partie du monde par des événemens fortuits, ainsi que par le progrès naturel des lumières. Le changement n'est pas dû, comme on s'est efforcé de le persuader, aux effets d'une croyance particulière, à des préceptes reçus d'en haut. Ces effets eussent été positifs et prompts, cette prohibition de l'esclavage eût été formelle : rien de semblable n'a été vu.

La raison et le véritable sentiment religieux pouvant obtenir chaque jour plus d'ascendant chez les peuples qui ont un long usage de l'imprimerie, et ces peuples étant en possession de répandre leurs idées sur tous les rivages, le temps approcherait où, à l'exception de quelques espaces incultes, l'opinion européenne gouvernerait la terre; mais cette époque se trouve reculée indéfiniment. Une région toujours demi-sauvage, l'ancienne Scythie résistera durant des siècles : son climat est indomptable, et sa position menaçante. De là sont sortis la plupart des conquérans, et surtout les destructeurs de divers empires avancés dans les arts ou les lois. Si maintenant, sous le nom de Russie, le pays des Attila, des Bathou,

(1) Pour apprécier l'influence de la philosophie de Schelling sur la politique, consulter l'ouvrage intitulé : *la Philosophie dans son rapport avec la vie des nations*, publiée, en allemand, par Goluschowsky, à Erlangen, 1822.

des Timour, s'est mis en contact avec la civilisation, c'est pour en faire plus opiniâtrement avorter les fruits.

En ce sens particulier, la destinée des Polonais ne peut cesser d'être une question européenne. Malgré ses malheurs, la Pologne était pour l'Occident une première ligne de défense contre des invasions assez semblables à celles qui renversèrent le système politique des Romains. Par la même raison, l'occupation de Varsovie est, pour les Moscovites, un poste avancé, tenant en échec les races germaniques et celtiques, une tête de pont sur la rive gauche de la Vistule, sur le chemin de l'Allemagne.

Si la Moscovie ne se montre pas encore aussi formidable que beaucoup d'esprits se l'étaient figurée en 1814, lorsqu'Alexandre paraissait se faire suivre par des alliés, sans lesquels au contraire il eût succombé plus promptement que Souwaroff, nul doute du moins qu'elle n'aspire à une sorte de monarchie universelle. On ne peut attaquer vivement la Russie que d'un seul côté, du côté même où se trouvent ses forces, et où le temps les doublera. Elle joint à cet avantage inappréciable, les difficultés qu'opposeraient aux étrangers ses longs hivers et l'immensité de son territoire; et, n'ayant ainsi rien de très-sérieux à craindre, elle est nécessairement redoutable. Il est de la destinée de tout grand pays qui ne peut être envahi, et qui néanmoins n'est pas insulaire, de conquérir au loin, sous le règne d'un prince doué du génie de la guerre au lieu d'en avoir seulement appris le métier. Ni la Suède, à jamais dénuée de puissance, ou la Chine inactive et reculée, ni la Perse affaiblie, ou l'empire des Osmanlis naturellement si beau, mais si difficile à rajeunir, n'inquiéteront fortement les czars : diviser l'Allemagne et la soumettre à leur influence sera désormais leur plus grande affaire.

La situation de leur vraie capitale, et même celle de Pétersbourg, étant plus favorable que ne l'était celle de Rome, naturellement des projets d'agrandissement illimité ont pris de la consistance sur la Newa. Quel cabinet restera toujours étranger à des desseins dont les moyens d'exécution ne s'offriront qu'à lui? L'Angleterre n'a pu qu'agiter l'Europe : surchargés d'établissemens lointains, les Anglais échoueraient dans toute entreprise directe sur le continent. On ne voit aujourd'hui que la France et la Russie qui, absolument parlant, puissent réaliser de vastes desseins, et on ne voit que la Russie qui puisse garder ses conquêtes. La France se trouve entre une mer toujours ouverte et des pays populeux. Elle aurait pu dire seulement : plus de Pyrénées; mais le rêve d'une longue domination générale lui est interdit. Sa principale force consiste en ce que c'est d'elle surtout que dépendent les progrès de l'opinion. La force de la Moscovie, au contraire, est de tout suspendre au dehors, d'encourager tout mouvement rétrograde, de rester envahissante et tartare.

Si la Pologne russe se retrouvait indépendante, une valeureuse population de dix millions d'hommes, au lieu d'obéir aux ukases, se rangerait sans doute dans les intérêts de l'Occident; ce serait une différence essentielle dans la lutte qui se prépare. D'ailleurs, la terre des Jagellons est fertile en beaucoup d'endroits, et le nombre de ses enfans pourrait doubler sous une administration nationale. Si donc l'on voit les Moscovites accabler et dépeupler la Pologne, c'est une confirmation de leurs plans ultérieurs. Ainsi l'importance qu'ils mettent au protectorat de la Grèce autorise à croire qu'ils n'abandonnent pas leurs desseins sur Constantinople, attendant seulement, pour s'y précipiter, que l'état des choses en Occident le

permette. En vain on allègue qu'ils n'y sont pas entrés dernièrement, lorsqu'ils ont occupé Andrinople. Le chemin est tracé, cela suffit. Après les campagnes d'Italie, Bonaparte ne s'est pas emparé du pouvoir ; mais il l'a fait après celle des Pyramides. Si les Moscovites, dit-on, avaient réellement des armées imposantes, ils auraient fait marcher deux cent mille hommes contre Varsovie. Mais on n'envoie pas deux cent mille hommes, quand c'est assez de quatre-vingt mille. La Pologne a été loin de soutenir unanimement les efforts de l'élite des Polonais. Si la Pologne russe avait été unie, si elle s'était levée tout entière, de nouvelles troupes y auraient marché, et peut-être en vain, l'empire des czars n'ayant pas encore toute sa force.

Quand il l'aura acquise, qu'elle puissance le renversera? Sans doute ses projets ne réussiront pas tous. Vainement il s'efforcera de peupler les déserts du nord de l'Asie ; vainement il enverra périr une foule de malheureux dans les étés inutiles, ou les affreux hivers de l'Oby et de la Lena. Cent mille esclaves arrachés à toutes leurs habitudes, furent sacrifiés par Pierre Ier pour élever, au milieu des marais, une capitale placée là dans des vues d'un moment, et avec bien plus d'obstination que de sagacité. Un million de Polonais, beaucoup de Russes coupables d'avoir reçu l'atteinte des idées du siècle, de nombreux enfans qui ne sauront pas même comment ce caprice du despotisme est qualifié en Occident, seront envoyés dans la Sibérie pour la fertiliser, et ne la fertiliseront pas. L'indigence, les maladies endémiques, le désespoir resteront le partage de ces tristes régions abaissées vers le pôle. Mais ces déserts même et ces mers embarrassées par les glaces, ces vastes espaces, où nul ambitieux ne tentera une invasion contribuent à l'attitude de la Moscovie. Ses derrières sont invulnérables autant qu'il se puisse, et ses forces ramassées vers un seul point, ferment et menacent la presqu'île européenne de Kherson à Riga. Ce sera de nos jours *l'officina gentium*, et rien ne manquera aux chefs des nouveaux Hiong-nou (1), pas même la tactique savante dont leurs prédécesseurs ont su se passer jadis.

Pour ébranler la puissance du Tibre, pour la renverser, les *barbares* se trouvèrent. Mais que peut craindre la Moscovie? elle se compose elle-même de ces hommes du Nord. Pour la première fois ils n'ont qu'un guide, qu'un langage, qu'un plan, et l'art meurtrier qui devient indispensable au courage, s'est introduit parmi eux. Appuyée sur la Mer-Noire et sur la Baltique, maîtresse des gorges par lesquelles on descend vers l'Euphrate, ainsi que des plaines qui touchent au centre de l'Europe, préservée de toute invasion sérieuse pas ses frimats, exempte de tout scrupule politique, comme le prouve maintenant même le traitement éprouvé par la Pologne, la Scythie, réunie sous un seul khan, peut affecter la domination universelle avec plus de chances de succès que cela ne fut tenté dans aucun temps connu. Les provinces de Rome étaient ouvertes de toutes parts. Trop rapides, les conquêtes des Macédoniens manquaient de lien et d'ensemble. Plus tard, les Genghizkhanides furent presque sans capitale et sans tactique. Les Mongoles s'établirent dans un climat trop heureux, et ils s'y oublièrent. Le vieil empire, celui des Chinois, était seul assez bien situé; mais cet avantage est moins sensible depuis qu'il existe de grandes puissances maritimes. N'étant pas d'ailleurs assez belliqueux, ou ce peuple innombrable conservera les Mantchoux, ce qui doit l'af-

(1) Les Chinois nommaient ainsi les Huns.

faiblir en le privant jusqu'à un certain point de l'orgueil patriotique, ou il les rejetera, ce qui ne sera pas moins dangereux, puisqu'alors, sans vraie marine, et sans bonne cavalerie, il aura besoin de se prémunir à la fois et contre les ressentimens de ces voisins valeureux, et contre les exigences des navigateurs européens. Dans toutes les suppositions, cet état, si éloigné de nous, ne peut rien, ni en faveur de la civilisation, si ce n'est à l'égard de ses propres habitans, et par l'autorité d'un exemple qui date des premiers âges, ni contre cette même civilisation, dont le foyer le plus actif est pour long-temps à l'autre extrémité du continent. Les Russes, au contraire, ne sont séparés de la France même que par un état peu disposé à leur résister, et, comme si leur partage était d'inquiéter bientôt l'ordre moral dans les deux mondes, ils forment déjà, au milieu des plaines que traversent les Monts-Rocheux, de vastes établissemens dont les principes contrasteront avec les institutions de la Delaware.

Ainsi la Moscovie, antagoniste naturelle de la France et de l'Angleterre, se présente comme un long obstacle au perfectionnement des choses: c'est la tendance presque inévitable de la politique de Czarko-zelo, et c'est, à l'égard des nations éclairées, une influence ennemie. On ne saurait affirmer sans doute que ces fins soient irrévocables, et mystérieusement déterminées par une sagesse infaillible: gardons-nous de ces assertions hasardées, de ces vains systèmes. Mais soit qu'en cela tout résulte d'une volonté expresse, ou qu'il s'agisse seulement d'un fait important par sa durée probable, tel est le rôle départi à l'empire hyperboréen : songeons à balancer ses destinées, afin d'accomplir les nôtres.

A la vérité, depuis plus d'un demi-siècle, le gouvernement des czars fait quelquefois parade d'industrie, d'élégance et même de maximes libérales; mais transplantée péniblement, et presque sur un seul point, la politique moderne y est encore hétéroclite. On peut voir des mœurs européennes sur cette Newa, mais comme on y voit des fruits et des fleurs : tout y est factice et forcé. Non, malgré quelques hommes d'un vrai mérite, la Moscovie n'est pas européenne. Avec son pouvoir absolu tempéré par des bals, avec sa ville de Pierre Ier et sa Sibérie, ses académies et son knout, ses mœurs affaiblies, quoique sauvages, et son clergé aussi peu instruit que peu tempérant, la Moscovie n'est autre chose que la Tartarie incorrigible, l'ancienne Scythie portant un masque de civilisation.

De Sénancour.
(*La France Littéraire*).

LITTÉRATURE. BEAUX-ARTS.

ANTHOLOGIE D'AMAROU (1).

L'étude des monumens littéraires de l'Inde réunit à la fois tout l'intérêt des choses les plus antiques et tout le charme des choses les plus modernes. Les vagues récits de ceux qui ont approché de ces grandes écritures et de ces grands poëmes excitent en nous une sorte de curiosité studieuse que la raison nous porte à modérer et à réduire, dépourvus comme nous le sommes des moyens de l'entretenir et de la satisfaire. Ce que nous savons par ouï-dire est immense, et remplit notre imagination comme ces merveilleux trésors de la fable, où la fantaisie peut puiser sans relâche pour donner à ses rêves leur nourriture, mais où l'esprit ne peut rien arrêter ni saisir pour donner à ses méditations la substance solide qu'elles réclament. Ce que nous tenons de notre propre témoignage, ce que nous savons pour l'avoir senti et savouré nous-mêmes est si peu, qu'il semble que cette faveur nous ait été ménagée, non pour calmer notre ambition, mais pour l'animer encore davantage. On dirait que nous sommes semblables à ces peuples barbares, qui, assis sur le sommet de leurs rochers déserts, suivaient du regard les barques inconnues de la Grèce, glissant légèrement devant eux sur la plaine ondulée de la mer, et entendaient alors avec admiration et surprise les chants d'Homère qui s'élevaient par instant vers eux comme une révélation nouvelle d'harmonie et de plaisir, puis s'effaçaient bientôt et se perdaient dans l'espace lorsque le pilote avait doublé leur étroit promontoire et délaissé leurs arides rivages. Du Mahabbarata et du Ramayana, la France connaît deux citations, la délicieuse histoire de Sacountalâ et le discours funèbre du roi Dasarathas : de ces deux célestes océans de religion et de poésie, elle possède ce que rapporte une coupe que l'on plonge au hasard; des Pouranas et des Védas, elle connaît à peine quelques esquisses rapides et quelques fragmens brisés; de toute cette couronne théâtrale si gracieuse et si riche, elle possède un joyau, le plus éclatant et le plus pur, il est vrai; mais de l'éclat oriental de Sacountalâ si bien ménagé par l'heureuse adresse du traducteur, son admiration est contrainte à redescendre à ces pâles copies imitées de l'anglais, arrachées deux fois du sol où elles étaient plantées, et épuisées par un double exil et une double langueur.

L'Inde qui, en déployant le fastueux héritage de l'art et de la science de ses pères, suffirait pour déborder l'enceinte de nos bibliothéques, se résume pour nous en quelques volumes dépareillés et incomplets; et si elle consent à présider elle-même à nos études, ce n'est que pour un instant qu'elle enhardit notre confiance de l'appui de son autorité; après quelques semaines, elle nous abandonne à d'autres, et cesse de nous inspirer de son propre génie et de sa propre parole.

En une telle nécessité et une telle pénurie, la moindre traduction nouvelle est une fortune et un événement. Au printemps, lorsque l'espérance s'éveille et ne voit autour d'elle qu'une terre sans parure, la première fleur est la première joie,

(1) Amarou-Satacam. *Anthologie érotique d'Amarou*, traduite du sanscrit par A.-L. Apudy.

et la première est à la fois la plus douce et la plus vive ; et à ceux qui sont pauvres, la moindre obole est une richesse, elle double leur avoir et dore leur avenir. D'ailleurs les grands poètes ont ce privilége, qui n'est qu'à eux, de concentrer, pour ainsi dire, toute leur âme sur chacune de leurs paroles, et de permettre aux hommes de mesurer la hauteur de leur taille, en mesurant l'empreinte qu'ils ont laissée sur chacun de leurs vers ; comme ces géans qui, traversant la campagne, gravent profondément sur le sol le signe de chacun de leurs pas, et, par cette seule trace de leur passage, frappent d'étonnement et d'admiration ceux qui surviennent après eux, et qui ne savent point encore quel vaste pays ils ont parcouru durant l'espace d'un matin. La poésie est fille du ciel, et lorsqu'elle descend sur la terre, comme la déesse, on la reconnaît dès l'abord, à sa démarche majestueuse, sans qu'il lui soit besoin d'étaler tout l'appareil de sa puissance et de sa gloire. Il suffit d'entr'ouvrir un instant les poëmes de Dante ou de Milton pour sentir instinctivement ce voisinage du génie qui fait courir par tout le corps un secret frémissement; et si parfois Homère sommeille, certes sa veille est longue, et durant le repos sa figure imprime encors le respect comme celle d'Agamemnon dans sa couche royale.

Amarou, dont le nom, enrichi de quelques épithètes louangeuses pour tout ornement et pour tout commentaire, était à peu près tout ce qui, depuis la publication du texte sanscrit à Calcutta, était parvenu au domaine commun, vient enfin de paraître lui-même devant nous. Sans doute l'Orient ne nous laisse pas encore, comme la Grèce et l'Italie, puiser à pleines mains dans ses manuscrits et ses souvenirs, et la presse, dans ses efforts pour disperser sur le monde tant de travaux enfouis et ignorés, est bien éloignée encore de l'heureuse période des œuvres complètes et des éditions répétées. Si nous ne possédons Amarou qu'en abrégé, ce n'est du moins qu'en abrégé de sa richesse et non point de sa grâce, et l'extrait de l'*Amarou-Satacam*, pour être resserré dans une étroite mesure, ne perd cependant ni de son charme ni de son importance. L'art n'a point de dimensions, et le goût pèse ses jouissances et ne les compte pas. Qu'importe que le poëme se borne à quelques pages, si leur fraîcheur et leur pureté les rendent toujours vierges et toujours nouvelles? C'est donc une véritable fête pour nous que l'arrivée de cet hôte étranger qui, venu pour nous joindre de régions si lointaines dans le temps et dans l'espace, a pris de la France l'harmonie du langage tout en conservant l'éclat de sa couleur asiatique, et, grâce à l'élégance de son introducteur, tient désormais son rang dans le cortége littéraire dont nos poètes ont entouré l'amour.

C'est presque à un seul homme en France, à M. Chézy, que nous devons tous les progrès que nous avons faits depuis quelques années vers la connaissance de la langue sanscrite et des trésors qu'elle enveloppe. Marchant sur la trace des Anglais, mais avec un sentiment plus fidèle et une méthode plus sage, s'appuyant à la fois sur la science pour agrandir le royaume des lettres et l'enrichir de précieuses conquêtes, et sur les lettres pour verser la vie et la chaleur sur les débris antiques que lui apporte la science, il semble qu'il lui ait été donné de pouvoir réunir sur chacun de ses travaux la gloire des lettres à celle de la science. La double jouissance à laquelle il nous avait dès l'origine initié, en nous donnant à la suite de sa version de la mort d'Iajnadatta la traduction littérale en latin et l'analyse grammaticale de ces divins slokas, et en effaçant en quelque sorte par là le péché d'ignorance chez ses lecteurs pour les admettre à partager l'intelligence du texte sacré,

et à pénétrer avec lui dans la pensée originale du poète créateur, nous laisse aujourd'hui des regrets au milieu de la satisfaction que nous cause chaque travail nouveau ; et ni les notes exquises de Sacountalâ, ni celles non moins gracieuses de l'Amarou-Satacam, ne peuvent compenser tout ce que nous aurions voulu sentir par nous-mêmes et apprécier à notre propre balance.

Rien ne trouble cependant le sentiment de reconnaissance respectueuse que nous vouons à celui qui, après avoir prêté à Casyapa le secours de sa critique savante et de sa plume facile, et forcé la France à payer au génie de ce grand homme son tribut d'admiration et de louange, vient d'acquérir encore un titre à l'estime publique en important parmi nous la poésie légère et les stances amoureuses du Tibulle oriental.

Il est impossible de se refuser à une vive expansion de plaisir, lorsqu'en parcourant la centurie d'Amarou, on aperçoit tous ces charmans caprices qui se déroulent, se renouvellent, se succèdent comme les nuances fleuries de la première aurore, toujours changeantes, mais toujours éclairées par la même lumière. On s'étonne d'abord, à la pensée de ce voyage dans le domaine de la langue sanscrite qui fait remonter l'imagination à travers les âges, et lui fait traverser les grandes mers pour la transporter chez des peuples inconnus ; mais l'on est bientôt frappé d'une heureuse surprise en rencontrant toujours les mêmes hommes, et l'on se réjouit, en écoutant les cœurs qui palpitent sous ces poitrines brûlées par un autre soleil, d'y trouver toujours les mêmes battemens et les mêmes concerts. Certes, alors même que nous n'aurions ni la divine Ourvâsi, ni Sacountalâ, fleur des bois sacrés, ni Vasantasena elle-même, l'Aspasie orientale, alors même que toutes ces âmes tremblantes de timidité et d'ardeur ne seraient pas ouvertes devant nous pour nous enseigner comment les femmes de l'Inde savent conserver les chastes émotions de la pudeur au milieu des brûlantes jouissances de l'amour, il nous suffirait d'Amarou pour savoir quelle est au bord du Gange cette science infinie de volupté confiée à l'homme pour l'exercice des ressorts les plus déliés de sa délicatesse ; et si, pour apprécier les deux mondes que le soleil éclaire tour à tour, on voulait essayer à la même balance les poésies érotiques de l'Europe et de l'Inde, la grossièreté du principe matériel pourrait bien entraîner notre plateau vers la terre tandis que son rival monterait vers le ciel.

Il n'est pas de passion dans l'homme qui mieux que l'amour aille se marier et s'unir avec la haute pensée religieuse et s'en pénétrer tout entière ; c'est qu'aussi il n'est point de passion qui, plus que l'amour, soit dans la dépendance intime de ce principe mystérieux qui forme à la fois la cause et l'essence de la vie. Cette force qui vient concourir aux plus impénétrables phénomènes de la création, et qui, à la surface de la terre, entretient l'activité d'une Genèse perpétuelle, semble, comme toutes les forces destinées à la conservation instinctive des êtres; avoir été soustraite aux déréglemens et aux caprices de notre volonté ; et ce n'est pas sans une raison profonde que le consentement unanime des hommes a lié par une étroite chaîne les mouvemens de l'amour et les mouvemens du cœur, soumis tous deux à une domination inconnue qui dans sa hauteur dépasse notre liberté, et qui, plus puissante que nous sur nous-mêmes, retarde ou précipite, comme il lui plaît, la fièvre de l'âme et la fièvre du corps. Cette passion, que par une étrange confusion nous avons nommée aveugle, parce que notre vue était trop faible pour la sonder et la comprendre, est, comme le feu céleste qui anime les êtres, demeurée

hors du domaine de l'homme ; et l'on dirait que Dieu, qui a remis à notre arbitre et à notre direction le soin de tant d'autres intérêts et de tant d'autres désirs, a voulu en garder dans sa main la règle et la mesure, ainsi qu'il y a gardé la règle et la mesure de la naissance et de la mort. Placée entre la loi humaine et la loi universelle comme un solide anneau que rien n'ébranle, et que sa trempe divine met au-dessus de toute atteinte et de toute entreprise ; se soutenant sur sa propre virtualité, comme par une communication supérieure avec le foyer de vérité, elle demeure également inaccessible au droit d'affranchissement et au droit de contrainte dont la raison essaie parfois de s'arroger l'empire. Lorsque la science, après avoir cherché à monter par un essor audacieux au-dessus du séjour habituel de la nature humaine, redescend à la terre, pensant rapporter avec elle la loi du bien et du mal et le secret des destinées, et veut alors maîtriser la vie humaine sous son commandement, et la soumettre à la théorie philosophique ou religieuse dans laquelle elle prétend envelopper l'univers, l'amour, dans son inébranlable fermeté, rejette la séduction qu'elle exerce, et proteste contre l'autorité dont elle se pare.

C'est par le don de cette incorruptible essence que pendant que les doctrines spiritualistes et les doctrines matérialistes modéraient et tyrannisaient à leur gré tant d'autres passions et tant d'autres jouissances, tantôt par un ardent mysticisme les sublimant jusque dans les espaces nuageux du ciel, tantôt par un pesant sensualisme les comprimant jusqu'au plus bas niveau du sol, l'amour seul se refusant à l'étroite prison de leurs catégories, et seul demeurant toujours à la face du ciel et à la face de la terre, est resté comme l'inviolable témoin de cet éternel panthéisme dont est née l'humanité, et vers lequel elle s'élève. Il y avait donc une prétention bien chimérique ou une déraison bien profonde chez ces hommes qui, projetant de compenser la liberté de l'esprit par la licence de la chair, avaient cru, dans leur monstrueux amalgame de la chair et de l'esprit, pouvoir s'autoriser des croyances orientales pour rabaisser l'amour au niveau des appétits sensuels et le dépouiller de tout mystère et de toute dignité ; leur théologie bizarre, en déchirant l'unité en deux parts au nom du dualisme, devait se démentir elle-même et se noyer sous les flots de l'immortalité dont elle était la source. Certes, sans la profonde assemblée d'étoiles qui peuple le ciel, sans l'enivrant tableau qui entoure la terre de ses riantes couleurs, point de poésie et point d'amour pour un Dieu sans harmonie, sans chaleur et sans lumière, pour un Dieu perdu dans les abîmes d'une incompréhensible inertie ; certes, sans le sourire et sans le regard, céleste parure du visage, sans la grâce et sans la beauté, douce essence du corps, point de poésie et point d'amour pour une âme sans parole et sans couleur qui, se concentrant sur elle-même et dépouillant toute expansion matérielle, ne laisse plus rien que l'admiration puisse saisir et l'expression comparer. Mais aussi, sans le sublime esprit et la divine sagesse dont la pensée anime et renouvelle le monde, point de poésie et point d'amour pour une nature géométrique tout entière tenue dans un calcul et tout entière mesurée par un compas ; et sans cette source mystérieuse de sympathie et de tendresse, dont les lèvres et les yeux laissent incessamment échapper les trésors, point de poésie et point d'amour pour une froide et étroite statue qui n'a rien au delà de sa forme, et que le premier regard suffit à embrasser tout entière.

Pour comprendre l'amour dans l'Inde, il faudrait commencer par comprendre

la religion dans l'Inde, cette religion qui, loin de rejeter la création hors du sein du créateur, la laisse se balancer éternellement dans son sein, et qui, loin de découper l'humanité sur la terre et dans le ciel, asseoit autour du même centre l'humanité et tous les êtres sur les degrés d'une même parenté, comme en un magnifique amphithéâtre. Alors, au lieu de voir dans l'amour la condition d'une race déchue, vous y verriez un des plus nobles rayons de cet ardent foyer que Dieu a placé dans le cœur de l'homme, afin que, rayonnant sans cesse autour de lui, il pût, comme le soleil, s'épancher sur le monde, et rattacher sur tous les points son existence à l'existence de l'univers. Vous verriez, que pour donner à l'homme le bonheur après lui avoir donné la grandeur, Dieu a voulu qu'il existât d'autres êtres grands comme lui, et doués d'une grâce et d'une beauté faites pour lui plaire par-dessus toutes les beautés et toutes les grâces; qu'il a voulu que ces êtres fussent différens, afin que leur admiration, sans ombre, sans envie et sans mélange, pût aller s'échangeant de l'un à l'autre pour les faire vivre d'une seule vie et d'une seule harmonie.

Dans l'Inde, l'amour est du domaine de la religion et du domaine de la poésie tout ensemble; car sans la religion et sans la poésie, l'homme ne saurait ni comprendre ni sentir, et la nature ne lui serait qu'une pâle et nuageuse enveloppe. Cette double influence qui se répand sur toutes choses change les idées qui, à leur première surface, nous semblent les plus frivoles et les plus indifférentes, et leur donne une gravité et une grandeur qui commandent en nous le respect et la méditation. Lorsque mon imagination transporte sa rêverie aux bords du Gange, je ne vois rien de plus élevé et de plus poétique que cet amour de Sacountalâ pour tous ces êtres dont elle a soigné l'enfance et adouci l'esprit sauvage, qui l'entourent de leur société et qui vivent avec elle sous l'ombrage sacré de la délicieuse retraite des mounis; rien de plus élevé et de plus poétique que la voluptueuse innocence de cette jeune fille, jetée comme une biche parmi les biches dont le mouvement délicat et souple s'efface devant la grâce légère de sa marche, oiseau parmi les oiseaux qui arrêtent leurs chants en entendant la douce voix de celle qui les appelle, fleur parmi les fleurs qui s'inclinent et se balancent et versent leurs parfums lorsque leur reine, les saluant du nom de sœur, passe au milieu de leur troupe brillante et les caresse de sa douce haleine. Je ne sais rien de plus saint et de plus religieux que cette union solennelle de deux âmes qui se donnent l'une à l'autre sans autre garantie que celle de ces innombrables témoins qui, au front du ciel et au front de la terre, tiennent sur eux leurs immobiles regards, et menacent d'élever en chœur leur voix accusatrice au bruit du parjure qui viendrait choquer l'harmonieux accord de l'univers; rien qui montre une vertu plus ferme et une fidélité plus assurée que ce rite conjugal des Gandharbas sanctifié et reconnu par le moraliste et le législateur. Que toutes ces choses cependant soient traduites dans notre langage, dépouillées de leur empreinte religieuse, détachées de tout ensemble et ramenées à une pensée individuelle; que l'amour, au lieu de se fonder et de s'appuyer de toutes parts dans la nature et dans le ciel, devienne, comme on l'a dit, de l'égoïsme en deux personnes, alors tout le charme disparaît, et nous n'avons plus qu'un jardin comme ceux de nos villes, qu'une aventure comme celle de nos romans et de nos comédies.

Sans doute il serait exagéré de vouloir appliquer sur la pensée gracieuse d'Amarou une philosophie si haute et si solide; mais il serait insensé de vouloir en saisir

l'esprit et en juger le caractère, sans essayer de pénétrer l'intérieur du sanctuaire poétique dont elle s'est échappée, pour venir tomber aujourd'hui au milieu de nos salons et de nos bibliothéques. Ces pièces légères, détachées et capricieuses, sont des pétales de rose que la fantaisie rêveuse du poète a effeuillées et répandues sur le sol : leur parfum nous charme, et leur couleur nous enivre; mais, pour en apprécier toute la richesse et en sentir toute la pureté, il faut savoir comment germe le bouton de la rose, et comment son sein s'épanouit et s'entr'ouvre. Le poète ne s'élève pas dans ces hautes régions où tourbillonnent les grandes passions, et où les vertiges du sommeil, s'échappant de la demeure des songes, viennent imposer à la réalité leurs créations et leurs fantômes; redoutant les courans de l'orage et les agitations de la tempête, il demeure près de la terre et voltige à la surface des prairies; l'aigle n'est point le modèle qu'il a choisi, il imite l'abeille, et le miel que son art distille est le plus odorant et le plus doux. Je ne crois pas que l'on ait jamais exprimé avec plus de force et plus de naturel les secrètes impressions du cœur, ou rendu avec une plus délicieuse vérité les mystérieux mouvemens de deux amours qui se cherchent et se penchent l'un vers l'autre. On a écrit des volumes sur la tendresse et des traités sur la fidélité; heureux le poète qui en deux vers en résume toute la science et la métaphysique :

« Allons, ma chère, un peu de hardiesse : quelle folie de se piquer d'une fidélité à toute épreuve ! Allons donc, du courage!.... »

« Paix, paix! » répond à sa perfide conseillère la jeune fille tout effrayée; « prends garde : ce maître de ma vie qui repose là dans mon cœur va t'entendre!.... »

Mais j'ai presque repentir de ma citation, et regrette d'avoir été obligé d'appeler Amarou à mon aide, impuissant que j'étais à parler dignement de ses vers et à traduire dans mes paroles le charme intérieur qu'il inspire aux pensées; car après avoir enlevé une première fleur de sa guirlande, ma main indiscrète s'essaie à en détacher de nouvelles, entraînée par le plaisir et ne craignant point de trahir la faiblesse de la louange en amenant si près d'elle un texte qui devait la rendre si animée et si féconde. Puissent le plaisir imprévu et la douce surprise chasser le reproche de l'esprit du lecteur, et puisse le hasard qui me guide parmi tant de gracieuses beautés me permettre d'en réunir l'élite sans en perdre la variété :

« Où vas-tu donc ainsi, fille charmante, au milieu de la nuit?
— Je vole où m'attend celui qui m'est plus cher que la vie.
— Quoi ! toute seule, et tu n'éprouves aucune crainte?
— Eh! n'ai-je pas pour compagnon de voyage l'amour aux flèches acérées ! »

En découvrant sous les voiles du tems qui la dérobent aux regards cette idylle si naïve d'expression et si pure de forme, ne serait-on pas disposé dès l'abord à l'accueillir comme un précieux morceau des plus beaux tems de la Grèce? et si, au lieu de s'être rencontrée dans nos bibliothéques sur les poudreux rubans du palmier asiatique, elle s'était offerte parmi des fouilles, inscrite à la surface du papyrus, n'aurait-on pas cru y reconnaître le caractère authentique du cachet national, et la restituer religieusement au sol de la patrie en la consacrant à l'inspiration de la muse d'Athènes, comme souvenir de son autel refroidi et de sa lyre brisée?

Tous ces petits poèmes sont d'une touche si fine et d'un contour si délié, que sur une page ils se groupent et s'assemblent comme un bouquet de fleurs, et d'un mouvement si prompt et si rapide, qu'en un instant ils s'élèvent et retombent, et semblent palpiter comme le cœur qui les suit et mesurer leur longueur à celle de ses battemens. Le poète sur ses ailes légères voltige de pensées en pensées, les effleurant à la hâte, et sans cesse entraîné par de nouveaux parfums. Là où Boccace eût trouvé tant d'amusantes peintures à dérouler, tant de longues veillées à nourrir, Amarou laisse tomber un quatrain, et poursuit sa quête capricieuse sans plus songer au propos de son Vert-Vert oriental :

Nuit de délices, où, loin de tout témoin indiscret, la jeune amante a pu s'abandonner sans réserve aux désirs du séducteur. Quelles caresses! quelles brûlantes expressions !.... Mais au point du jour qu'aperçoit-elle ?.... L'oiseau parleur, qui a tout entendu. O ciel ! et voici la duègne qui survient ; il va tout lui redire pour sa bienvenue !....

Que fait la rusée? Elle détache à l'instant de ses pendans d'oreilles quelques rubis tranchans, qu'elle mêle adroitement avec les grains de grenade préparés pour le déjeuner du babillard, et trouve ainsi le moyen de lui clore le bec à jamais.

Puis après l'aimable gaieté, suavité voluptueuse, souvenir virginal du baiser dont les caresses plus ardentes de l'amour n'ont effacé ni l'émotion ni la longue saveur :

Oui! si tu as laissé sur ses lèvres délicates l'empreinte d'un baiser voluptueux, au moment même où, te repoussant doucement de la main, elle te disait, du ton de la colère, mais en portant sur toi ses beaux yeux à demi-fermés par l'excès du désir : « Laissez-moi, méchant, laissez-moi !.... »; ô trop heureux mortel, tu peux te vanter d'avoir savouré cette céleste ambroisie, que les dieux abusés ont vainement cherchée par l'agitation des flots de la mer.

Mais je m'aperçois que je m'oublie à ce rôle si fécond et si facile de puiser dans un trésor pour en répandre autour de soi la richesse. Je ne savais où porter mon choix pour commencer, et je ne sais où l'arrêter pour finir. Pour faire connaître Amarou tout entier, il faudrait le citer tout entier, et le confier ensuite à la rêveuse méditation du printems; son livre est puisé dans ce monde infini de merveilleux phénomènes et d'incalculables mystères que l'âme d'une femme renferme dans sa profondeur, et ce n'est point en l'entr'ouvrant un instant qu'on peut en embrasser l'étendue. Les pandits racontent qu'Amarou ne s'était élevé à sa divine science qu'après avoir passé maintes fois sur la terre, dans le cours de sa vie antérieure, par la forme d'une jeune fille, et emprisonné long-tems sa pensée sous la tendre pression d'un sein virginal; peut-être avait-il été donné au poète de goûter le secret et le charme de cette longue série d'existences, en les partageant tour à tour par une métempsycose plus rapide ? Mais nous laissons à d'autres le débat de cette question de critique orientale, et nous livrons sans plus d'étude notre explication au lecteur, espérant qu'elle suffira pour effacer de son esprit toute idée de merveille et toute préoccupation étrangère, et lui permettre d'apprécier tout le naturel et de respirer tout le parfum de cette essence d'amour venue des bords du Gange.

JEAN REYNAUD.

DU GÉNIE THÉATRAL

DANS LA VIE PRIVÉE, DANS LA MÉDECINE, DANS LA POLITIQUE ET DANS LES ARTS.

Qu'est-ce que le génie théâtral? Je ne sais si mon titre vous a déçus; mais ce n'est point de théâtre que j'ai à vous parler. Quittons les coulisses, le fard, le rouge, les costumes, la rampe, et toutes ces mesquines décorations qui attirent encore quelques oisifs, et dont la masse du public commence à se lasser. Mon sujet est plus vaste. Il s'agit pour moi de la mise-en-scène politique, du charlatanisme dans la science, des machines qui séduisent le peuple, des tableaux qui achèvent les révolutions, des grands effets qui satisfont la populace, changent les empires, assurent les réputations, plaisent aux femmes, et permettent aux gens qui possèdent ou briguent le pouvoir ou le crédit, de se passer de talent, de bon-sens, d'énergie, même de conscience.

Jadis on pouvait traiter cet art de charlatanisme, et le mépriser. Il est devenu trop honorable, de trop grands génies l'ont perfectionné pour que ce dédain soit licite. Je dis plus, la nécessité en est démontrée. Forcer l'homme à subir éternellement la fatigue d'un raisonnement sévère, le labeur de calculer ses actions et de peser celles des autres, fi donc! c'est mal le connaître. La philosophie nous guide autrement. Elle exige moins de notre faible nature : aujourd'hui deux grains de sagesse, demain trois grains de folie et de crédulité; un peu de science et d'examen compensé par une bonne dose d'abandon et de niaiserie : c'est là tout ce que notre organisation comporte. Menez donc vos semblables par l'influence des sens, par les apparences extérieures : souvenez-vous de l'influence que ces apparences ont toujours exercée sur vous-mêmes. Reposez leur esprit en leur offrant des spectacles qui les amusent, des points d'arrêt qui permettent à l'activité intellectuelle de se relâcher, à la logique de fermer son compas, à la raison de reployer ses ailes. Des jouets pour les hommes, des costumes, la lanterne-magique, des coups de théâtre, des changemens à vue, des jeux de scène, des tours de passe-passe, de la pompe, du spectacle : c'est tout ce qu'il leur faut, cela épargne la peine de penser.

Il y a toujours, dans les masses, une soif, un besoin de crédulité admirables, un invincible amour pour les symboles extérieurs, pour les choses qui frappent la vue et les sens. L'idée métaphysique du pouvoir n'est rien, mais un trône couvert de velours, étincelant d'or, élevé sur des gradins, surmonté d'un dais, voilà le roi. C'est quelque chose de dramatique et de frappant. Toute la majesté du pouvoir est représentée : nul ne peut s'y tromper. Un médecin qui vous révèle sans ambages l'état de la science et ses observations sur votre maladie, ce médecin n'attire point votre confiance. Vive le baquet de Mesmer, les baguettes d'airain, l'harmonica, le demi-jour et toutes les ressources de cette magie pharmaceutique! Il y a maintenant à Londres un empirique nommé John Long; cet homme prétend guérir toutes les maladies au moyen de frictions sur le dos, mais de frictions tellement fortes, violentes et réitérées, que la plupart de ses malades sortent de ses mains écorchés. Il demeure dans la rue de Harley; ses appartemens sont meublés avec richesse. On fait de la musique pendant qu'il frotte ses patiens. Une file de voiture armoiriées encombre toujours la rue de Harley; il vient de tuer deux

femme qui s'étaient fiées à son système frictionnaire ; et les tribunaux l'ont condamné à la prison et à l'amende ; eh bien ! la vogue ne le quitte pas ; les moyens qu'il emploie sont dramatiques ; on le siffle, mais il en rit ; les grands seigneurs et les grandes dames vont consulter le prisonnier, et le célèbre Burdett vient de porter témoignage en sa faveur.

Cette application du génie théâtral à la médecine n'est pas la première et ne sera pas la dernière. La médecine est pour le riche ce que la religion est pour le pauvre. Le riche craint pour le salut de son corps, le pauvre pour le salut de son âme : à l'un il faut des charlatans, à l'autre des prêtres jongleurs. Le peuple mépriserait une religion sans cérémonies ; les hautes classes estiment surtout une médecine imprégnée de charlatanisme et environnée de mystères. Le célèbre Coleridge rapporte un exemple curieux des effets, et si l'on veut de l'utilité du charlatanisme médical, et du triomphe remporté par l'imagination sur une maladie incurable.

Quand on eut découvert les propriétés de l'oxide nitreux, le docteur Beddoës crut que cette substance lui offrirait un spécifique certain contre la paralysie. Davy, Coleridge et lui se déterminèrent à tenter une expérience non pas *in animâ vili*, mais sur un paralytique de bonne maison, abandonné par ses médecins. Le patient ne fut pas averti du traitement auquel on allait le soumettre. Davy commença par placer sous sa langue un petit thermomètre de poche dont il se servait, dans ces occasions, pour connaître le degré de chaleur du sang, degré que l'oxide nitreux devait augmenter. A peine le paralytique eut-il senti le thermomètre entre ses dents, il fut persuadé que la cure s'opérait, et que le *talisman* merveilleux dont le docteur lui avait vanté la puissance, n'était autre que le *thermomètre*. « Ah ! s'écria-t-il, je me sens mieux. » Davy adressa un regard expressif à Coleridge et à Beddoës. Au lieu d'administrer le spécifique, on se contenta du thermomètre ; le lendemain, même cérémonie, qui se répéta encore le surlendemain. Pendant quinze jours consécutifs, le mystérieux talisman fut placé avec toute la solennité convenable sous la langue de ce pauvre homme, dont le sang reprit graduellement son cours, dont les membres se délièrent, dont la santé renaquit, dont la cure fut complète, et auquel on ne fit subir aucun autre traitement. Si Davy n'eût pas entouré d'un certain mystère son expérience, s'il avait négligé la partie dramatique de son art, s'il avait dit au patient : « Voici un thermomètre qui doit me servir à tel usage, » le patient serait resté paralytique, et la guérison par l'oxide nitreux aurait sans doute entraîné la mort du malade.

Même dans les sciences exactes, dans ces travaux d'érudition qui semblent repousser tout charlatanisme, un homme habile trouve moyen d'introduire le drame et de doubler le prix de ses travaux. On a vu des hommes inventer pour leurs menus-plaisirs des idiomes nouveaux, dont seuls ils connaissaient le dictionnaire, et qu'ils donnaient hardiment pour quelque dialecte antique et perdu. D'autres inventer des rois et des dynasties, appuyer des systèmes sur des fictions, et des traités d'histoire sur des manuscrits apocryphes. Le plus beau mensonge littéraire, le plus théâtral de tous, celui que le talent de son auteur a couronné de la renommée la plus brillante, c'est *l'Ossian* de Macpherson. Il créait une race de héros romanesques, plus chevaleresques que Don Quichotte et plus rêveurs que Werther ; il peuplait de cette génération innocente, vaillante et dévouée, les monts sauvages de la Calédonie au dixième siècle ; le ridicule d'une telle assertion était palpable ; mais cette vieille langue erse ou gaëlique, ces manuscrits recueillis dans les High-

lands, sous la dictée des petits-fils des bardes, surtout l'impudence et l'emphase de Macpherson, attirèrent l'attention universelle : et tel fut le succès conquis par lui sur ses crédules contemporains, que les véritables fragmens Ossianiques, publiés quelques années après, trouvèrent à peine quelques lecteurs.

En politique, l'art théâtral est d'une bien plus haute importance. La politique est un terrain vague où toutes les nuances se confondent, où tout le monde a tort, où tout le monde a raison, où l'on s'égare sans crime et sans honte, où l'on est presque toujours à côté de la vérité, à côté du mensonge, où rien n'a sa valeur naturelle, ni son prix ordinaire. Combien il serait pénible de faire régner, dans cette sphère équivoque et crépusculaire, l'analyse, l'observation, l'examen! Que la rigueur de la pensée, la sévérité de la dialectique y seraient déplacées et funestes! Parlez-moi d'une politique théâtrale : c'est elle qui nous sauve; les meilleurs argumens fuient devant elle, le triomphe des plus mauvaises causes est certain, quand un habile dramaturge prend les rênes d'une faction, dirige le char d'un parti : les hommes de génie qui savent combien les hommes sont enfans, ne se privent pas d'une telle ressource. Chatham se sert de sa béquille comme d'un accessoire nécessaire (1); Burke, après une péroraison tragique, lance un poignard sur le parquet de la chambre des communes; Mirabeau secoue sa crinière de lion et grossit sa voix foudroyante : voilà de grands acteurs et des gens qui connaissent l'espèce humaine. Le raisonnement, la persuasion, l'intrigue, les coups-d'état, les finesses de la diplomatie, les ornemens de la rhétorique, ont-ils manqué leur coup? faites de la politique théâtrale, ouvrez une trappe, faites glisser une décoration, amusez le peuple, groupez vos personnages; avec un peu d'esprit et de bons comparses, il n'est rien dont vous ne puissiez venir à bout.

Trouvez un seul homme politique qui parmi ses élémens de succès n'ait pas compté celui-là. Whigs et torys, radicaux et jacobites, se fient aux mêmes moyens. C'est Hunt, avec sa calèche attelée de chevaux blancs; c'est Sheridan, jouant la comédie au milieu du parlement; c'est lord Eldon, pleurant de tendresse pour le roi; c'est M. Martin pleurant le sort des bœufs massacrés et des ânes martyrs. Comédie, farce, drame sentimental, vous trouverez là tous les genres. Le grand Burke suit le cours de la révolution française, et la rédige en tragédie parlementaire, pour l'amusement de la galerie; il y gagne neufs cents mille livres sterling de revenu et une gloire impérissable. Warren Hastings commet des crimes dans l'Inde. Dès qu'on l'apprend, Westminster devient un théâtre; Burke et Sheridan se chargent de la cause, du dialogue et de la mise en scène. Éléphans, zemindars, sultans, rajahs, grandes batailles, évolutions, incendies, coups de théâtre, rien n'y manque, si ce n'est le dénoûment. Le crime récompensé, la vertu mourant de faim, constituent un assez triste tableau final. Mais l'éloquence a brillé, la politique théâtrale a prodigué ses magnifiques effets; vous avez été éblouis, émus, terrifiés, cela suffit.

L'Anglais est spécialement et naturellement théâtral. Il aime à voir des robes flotter, de la pourpre sur de larges épaules, d'imposantes figures dans ses fêtes, de grandes catastrophes dans ses journaux. Les cérémonies lui sont nécessaires, et j'ai craint de voir éclater une révolte à Londres, lors du dernier couronnement, auquel on avait enlevé ses plus gothiques accessoires, révolution importante et plus

(1) Chatham était goutteux.

déplorable que celle qui nous a valu le bill de réforme. Eh quoi! plus de grand-fauconnier, plus de grand-sommelier, plus de grand-feutier; le champion de l'Angleterre, M. Dymoke, avec son cheval blanc historique, a disparu de la scène. Cette innovation monstrueuse a fait trembler les évêques et frémir les pairs sur leurs siéges antiques. Priver le trône de ses ornemens naturels, c'est dépouiller le soleil de ses rayons, c'est le laisser dans un état de nudité barbare.

Quel que soit le penchant de l'Angleterre pour le cérémonial, le costume et la pompe du théâtre, la France nous donnerait des leçons sur cette importante matière. Sa politique théâtrale est plus variée, plus amusante que la nôtre; rois et tiers-état, monarchistes et républicains s'y entendent également. Depuis des siècles, on pratique en France l'art dont nous parlons. Voyez Louis XIV; sa splendeur est toute dramatique; son règne est un drame à grand spectacle. Il soutient son rôle de guerrier, d'écrivain, de dévot et d'administrateur, avec une persévérance admirable. Sa cour suit l'armée qui marche sur la Hollande; c'est un héros; il partage son temps entre Mme de Fontanges et Bossuet, c'est un dévot. Il signe les listes de pensions distribuées par Colbert : c'est un protecteur des arts. O grand homme! sublime acteur ! Bonaparte seul l'a dépassé. Tout, chez Bonaparte, était combiné pour l'effet. Quel maître! quel génie! Ce costume bizarre; ce petit chapeau à trois cornes, cet habit hétérodoxe, boutonné par le haut, entr'ouvert par le bas; ces mouvemens brusques et inattendus; ce talent de sourire et de se courroucer; ces bras croisés avec une énergie si bien calculée; ces ordres du jour, ces bulletins caractéristiques; cette constante attention à poser, à se draper, même dans l'agonie; attestent la profondeur de ses vues, et la conviction où il était qu'un personnage historique perdrait une partie de sa puissance, s'il négligeait ces élémens de sa force: le costume et la mise en scène. Parlerai-je de la cour Napoléonienne, de ces uniformes étincelans, de son aristocratie militaire, de sa pompe guerrière et presque asiatique?

Charles X était un mauvais directeur de spectacle. Il prétendait faire accepter à son public des drames passés de mode. Ses processions, ses moines, ses capucins et ses nonnes n'étaient plus de saison. Adaptez donc vos représentations au goût de votre temps. C'est là le grand principe que ne doivent jamais oublier les hommes politiques; conformez-vous à votre époque. Votre public change, changez avec lui. S'il vous demande un drame régulier, solennel, pompeux; faites revivre la cour de Louis XIV. S'il préfère la tragi-comédie, vous avez la Fronde pour modèle; si les petites pièces et les farces licencieuses lui conviennent davantage, voici la Régence. Vous pouvez même vous modeler sur l'étrange et sanglante fantasmagorie de la Terreur, ou sur le grand mélodrame de Bonaparte, plus compliqué, je l'avoue, et moins facile à faire mouvoir.

Sous Charles X, rien n'était plus difficile à amuser que le peuple français. Les représentations du Trocadero lui semblaient mesquines; le triomphe d'Alger ne le satisfaisait pas. On l'avait gâté. Il valait mieux fermer le théâtre, et ne pas attendre que les spectateurs s'avisassent de se lever en masse, de briser les banquettes, et de mettre à la porte le directeur. Telle est l'extrême importance de la science dont je traite. Holy-Rood a puni Charles X de son inhabileté.

A quelque fraction de parti que vous apparteniez, dès que vous vous mêlez d'affaires publiques, vous sentez, si vous avez quelque génie, la nécessité de perfectionner votre talent dramatique. Croyez-vous que le chancelier d'Angleterre, le promo-

teur de la réforme, l'ami des radicaux, homme populaire par excellence, Brougham vive avec la simplicité d'un républicain, et qu'il dédaigne ces distinctions brillantes et solennelles dont la plupart des hommes du pouvoir font leurs délices : la splendeur du costume, la majesté théâtrale des attitudes. Non, certes. Il a gardé la perruque immense de chancelier d'Angleterre. Il se couvre devant les avocats ; il se sert plus fréquemment que personne du ministère de l'huissier à la chaîne d'or et à la masse d'argent. Le populaire Brougham joue aussi son rôle; Robespierre jouait bien le sien.

Veuillez entrer chez cet homme célèbre, et assister à son lever du samedi. L'homme le plus remarquable des Trois-Royaumes, habite une petite maison noire, environnée de constructions irrégulières qui la cachent. A dix heures précises les portes s'ouvrent ; les carrosses obstruent les rues du voisinage. Un huissier placé au bas de l'escalier communique votre nom à un second huissier qui vous introduit. Au fond d'une chambre oblongue et richement ornée, le chancelier est assis, et derrière lui se trouve son chapelain, selon l'ancienne et immémoriale coutume. Il est vêtu de velours noir ; sa figure, naturellement grave, énergique et anguleuse, est aujourd'hui plus austère et plus solennelle que jamais. Regardez autour de vous ; observez ces respectueuses salutations, ce silence, cette foule bariolée de rubans et brillante de crachats et d'ordres ; l'homme populaire semble un roi auquel on vient rendre hommage. On compte dans cette foule, des généraux, des poètes, des savans, des avocats, des lords, des archevêques, des journalistes. Voici Wellington, dont la pâle et froide physionomie se déride et s'épanouit. Cet homme si sec et si dur dans ses paroles, dans ses actions, si dénué d'onction et de sensibilité, essaie de sourire à Brougham, à l'ennemi politique de toute sa vie. C'est assurément chose piquante de les voir, après tant de combats acharnés, de tirades véhémentes, de déclamations mutuelles, s'aborder amicalement, cordialement ; la scène est dramatique et bien jouée. Wellington, qui voit dans Brougham un homme nécessaire, oublie jusqu'au mépris dont l'avocat a si souvent poursuivi ses lauriers et ses triomphes. Le chancelier, flatté de cette marque de déférence, et connaissant le crédit du lord, oublie le dédain que Wellington a souvent témoigné par sa faconde de barreau. La foule s'émerveille, on murmure, on s'agite ; l'effet dramatique est produit ; la puissance de Brougham n'est plus un objet de doute.

Vous pouvez remarquer ensuite l'archevêque d'York, et plusieurs autres grands dignitaires de l'église, formant la cour de l'avocat roturier, qui a si souvent attaqué avec véhémence les abus de l'église et même ses priviléges : plus loin, le petit Jeffrey, ancien rédacteur en chef de la *Revue d'Édinbourg*, maintenant avocat-général d'Écosse, ami intime de Brougham ; lord Carnarvon, ancien whig, aujourd'hui adversaire de la réforme ; le comte d'Errol ; sir Robert Wilson, soldat historique, orateur hasardeux et malheureux : une douzaine au moins de lords-lieutenans, en grand costume militaire ; plusieurs ducs, entre autres le duc d'Argyle, dont la physionomie est si belle et si mélancolique ; le marquis de Bristol, dont la démarche élastique et le pas cadencé rappellent l'ancienne cour de France ; un lord Noël, parent de lady Byron ; une tourbe de généraux et de baronnets sans noms ; sir James Scarlett, ancien rival de Brougham, qui l'a si étrangement dépassé dans la carrière des honneurs et de la fortune ; sir John Denman ; le président de la chambre des communes, Manners Sulton, homme précieux et qui

semble né pour cette charge difficile; lord Clanricarde, lord Furicham, lord Nugent et quelques autres dont les noms m'échappent. Brougham joue son rôle avec beaucoup d'aisance et de gravité : il distribue avec toute la grâce d'un vieux courtisan, les sourires, les saluts, les poignées de main : vous diriez que cet homme, livré à des occupations si importantes et si nombreuses, attache une extrême importance à cette cérémonie extérieure, et se livre exclusivement à la partie théâtrale de son métier.

C'est, vous l'avouerez, une intéressante cérémonie : l'aristocratie de la naissance et de la fortune pliant le genou devant l'aristocratie du talent et la célébrité populaire; mais, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est l'attention consacrée par Brougham à ces formalités extérieures. Homme de cabinet, le voici forcé de se mettre en scène : la vie publique fait de lui un acteur; loin de répudier sa position, il en profite; loin de dédaigner ces hommages, il les attire. Il sait que pour l'homme politique rien de ce qui constitue la puissance, n'est digne de mépris; et que sans ces signes extérieurs, l'autorité et le crédit tombent bientôt.

Mais si l'habit de cour de Brougham, son grand lever, ses huissiers et sa cour offrent un spectacle imposant, imaginez un peu quel effet burlesque doit produire un homme sans talent et que l'estime publique n'environne pas, lorsque cet homme veut cacher sa petitesse sous l'ampleur de son costume et la solennité de son rang! Notre penchant anglais pour le cérémonial, rend ce ridicule très-fréquent parmi nous. Ajoutons même que les détails de notre législation criminelle doivent aux mêmes arrangemens dramatiques, à la même habitude de transformer en scène théâtrale les plus tristes et les plus graves circonstances, une teinte de mélodrame, une nuance d'affectation barbare, que les étrangers nous reprochent à juste titre.

Ce génie théâtral a, comme on le verra, ses excès et ses dangers; grâce à lui, grâce à l'appareil dont nous environnons nos criminels, ils contemplent l'échafaud et le gibet sans horreur. L'Angleterre n'est pas le seul pays du monde où cet héroïsme du bandit soit populaire et accrédité; mais c'est le seul où l'admiration pour le crime énergique se joigne à une haute civilisation. Pourvu que l'empoisonneur, le faussaire, le meurtrier, marchent à la mort, d'un pas ferme et la tête haute, ils sont sûrs d'être les héros de la semaine et d'éclipser pour quelques jours Wellington, Byron, Brougham et lord Grey. « Voyez, dit le poète, dans son opéra des Gueux,

Voyez, debout, sur sa charrette,
L'œil vif, et la jambe bien faite,
Ce jeune homme aux airs de seigneur.
Quelle grâce! quelle vigueur!
C'est un héros, sur mon honneur!
Et voilà sa mort qui s'apprête!

Vous pensez bien, lecteur, que ce jeune homme n'est pas plus un héros que vous et moi; mais la nécessité de jouer son rôle lui est inculquée depuis l'enfance; il est Anglais, il va mourir devant un public nombreux; il arrange sa mort, il drape son trépas. Socrate buvant la ciguë, les matrones romaines ramenant les plis de leur robe, n'expirent pas plus décemment. Non-seulement ce trépas dramatique tend au sublime, mais il aspire à la sainteté. Ceci émane d'une qualité

toute britannique, d'une prédisposition à l'hypocrisie religieuse, au *Cant* (1). Depuis le ministre d'état qui, l'épée à la main, armé de fusées à la congrève, et faisant mouvoir des milliers de soldats, invoque la Sainte-Trinité et le Père éternel, jusqu'au misérable qui, après avoir égorgé le passant, se soumet à la potence d'un air content, nous sommes tous de grands adeptes (et le monde ne l'ignore pas) dans l'art de mal faire avec solennité, en priant Dieu, et de choisir pour commettre nos crimes une attitude édifiante. Que les traits d'un homme s'allongent, que ses mains se croisent, que sa physionomie se sanctifie, nous l'admirons, eût-il tué son père. Les chapelains de Newgate lui disent qu'il est sauvé; les journaux répètent son dernier discours; personne ne doute que le coupable n'aille tout droit en paradis, et tandis qu'un homme ordinaire, dont aucun forfait n'a souillé la vie, la quitte avec terreur et ne sait si le juge suprême lui pardonnera ses fautes, la grâce efficace va chercher précisément ceux que leurs antécédens rendent indignes de toute pitié; on leur fait un chemin de velours et de soie, et la plate-forme de la potence n'est pour eux que l'antichambre de la béatitude éternelle.

Parlons plus sérieusement. Nos lois pénales sont draconiennes par leur sévérité, elles prodiguent la mort; elles versent le sang humain à flot. Eh bien! leur atrocité les a rendues inefficaces; on s'est pris d'un intérêt vif pour ceux que frappent des sentences si barbares. On a fait de chaque exécution un mélodrame, et de chaque supplicié un martyr. Le peuple, au lieu de frémir de terreur devant ces redoutables sacrifices à l'ordre social, s'est plu à calculer froidement le degré de courage de chaque victime; et tout criminel capable de regarder, en face et sans pâlir, l'instrument de sa mort, a espéré racheter son crime aux yeux de la foule dépravée, atteindre la gloire, et passer pour un héros.

Tout d'ailleurs se dirige vers le même but; la publicité donnée aux rapports de police et aux débats des tribunaux, les longs préparatifs de l'exécution, l'exécution elle-même, tendent à pervertir la sympathie de la nation, et à effacer la moralité de la loi. Quoi! la plus solennelle des tragédies sociales devient une pauvre et misérable farce! Journalistes et juges, officiers de justice et hommes du peuple concourent à la même perversion de la sensibilité publique! Le compte-rendu écrit par des apprentis-avocats, est presque toujours rédigé dans le style du roman le plus emphatique et le plus trivial. L'avocat-général fait le Démosthène; les défenseurs pensent au bruit que feront leurs discours; l'accusé s'arrange pour que l'on parle de lui dans les gazettes; les ecclésiastiques espèrent qu'une belle conversion attirera l'attention sur eux, et que la mort du coupable leur fera honneur. O majesté de la mort! terreur de la vengeance exercée par la société sur ses membres, qu'êtes-vous devenues!

Quelque circonstance extraordinaire, le rang de l'accusé, la nouveauté du crime, ou ses détails enflamment-ils la curiosité publique? alors on augmente par tous les moyens cette flamme ardente. Chaque jour les gazettes renouvellent l'affiche du spectacle qui doit avoir lieu. Le portrait du coupable est suspendu à tous les étalages. On achète fort cher la canne, la tabatière ou la cravate du condamné, on s'empresse autour de la maison qu'il a occupée, on visite sa chambre, on s'intéresse à lui, comme si l'oubli le plus profond ne devait pas ensevelir de tels actes. Les fenêtres des maisons voisines de l'échafaud sont louées fort cher, et les

(1) Mot intraduisible en français.

grandes dames se les disputent comme les loges d'un théâtre à la mode. Les fournisseurs de nouvelles assiègent la prison et communiquent à leurs journaux respectifs les moindres paroles du condamné; tout le monde spécule à la fois sur l'échafaud; et plus d'un directeur de spectacle a produit sur la scène les crimes réels châtiés par les tribunaux. L'affaire de Thurtell en Angleterre, celle de Fualdès en France sont devenues des mélodrames.

Tout cela est profondément immoral. Le sermon répété d'une voix monotone, les niaises et sentimentales descriptions des journalistes, ne seraient que ridicules, s'ils n'étaient pas dangereux. Quelle est la lecture la plus répandue? Celle des débats judiciaires; le vulgaires des hautes classes et des classes inférieures y trouve un puissant intérêt. Donnez-lui des détails d'assassinat et des dialogues dans l'argot des voleurs, il est content. On se familiarise ainsi avec le vice et le forfait. La législation perd cette sainte et salutaire horreur qui devrait s'attacher à l'exécution des lois. On ne voit plus dans cette scène terrible un acte de publique vengeance, mais le plus pitoyable des drames, On s'accoutume à ces émotions morbides, à cette excitation fatale, on en éprouve le besoin. Des imitateurs de crime (le crime a ses plagiaires) marchent sur les traces de ces grands hommes, que l'admiration publique a signalés. La morale du peuple se déprave, il s'habitue au faux; il adopte l'hypocrisie, et la masse de la nation se trouve gâtée sans que les moralistes puissent apprécier les causes d'une corruption qui les effraie et qu'ils ne peuvent guérir.

Mais, hélas! pour son malheur, l'espèce humaine ne peut supporter la vérité sans un alliage de mensonge; le faux lui est nécessaire; elle ne peut se passer de charlatanisme; mais quand l'alliage l'emporte sur le métal pur et solide, quand cette monnaie fausse est la seule qui ait cours, le plus indulgent des moralistes s'élève contre une altération si dangereuse. Trompez-nous; mais que cette déception ne soit pas assez flagrante pour étouffer toute vérité et toute justice. Ne contraignez pas le peuple à s'apercevoir qu'il est dupe.

Il est trop vrai, le charlatanisme et le mensonge sont deux élémens essentiels de l'état social: grâce à eux, le char des gouvernemens roule plus facilement; ses ressorts glissent et jouent avec plus de vivacité et d'aisance. L'immense majorité des dupes compose un fonds éternel sur lequel vous pouvez placer sans crainte; votre hypothèque est assurée; c'est sur la folie, l'imagination et la faiblesse qu'elle repose. Le peuple veut être déçu. Si le nombre de ceux que la raison gouverne est infiniment moindre que celui des hommes guidés par leurs préjugés et leurs impressions fortuites, à quoi bon employer pour les conduire le bon sens qu'ils méprisent? Le charlatanisme est de droit divin; sa légitimité est certaine; son pouvoir ne finira que sur les débris du monde.

Voyez un peu si les déceptions les plus palpables n'ont pas enrichi le genre humain de ses plus nobles découvertes. La chimie naît de l'alchimie; l'astronomie, de l'astrologie; le calcul des probabilités, du calcul des devins. Tous les bienfaiteurs du monde furent des charlatans plus ou moins hardis; Pythagore avec sa *cuisse d'or*, Numa et sa nymphe Égérie, Alexandre et son père Ammon. Si le maître de Platon, le divin Socrate, avait su mieux disposer son théâtre, et tirer meilleur parti de son démon familier, invention d'ailleurs assez remarquable, il n'aurait pas bu la cigüë. César refusant le titre de roi, Sixte-Quint jetant sa béquille, Cromwell refusant la couronne, Bonaparte premier consul, voilà de grands acteurs, voilà d'habiles charlatans.

Jouer un rôle dans le monde, et mépriser le costume, le masque, oublier de se grimer, de poser, de déclamer, de mentir; c'est oublier les premières règles de l'art, c'est s'exposer à une chute et mériter les sifflets de l'histoire.

Le médecin, l'homme de loi, le poète, le prêtre, affectent d'élever leur voix courroucée contre cette science importante: ils foudroient l'apothicaire avide, qui donne des consulations sans y être autorisé, l'homme d'affaires qui ouvre son cabinet sans avoir fait ses études, le méthodiste qui prêche sur son tonneau, le journaliste qui cherche à fonder une tribune pour son usage. Mais, croyez-moi, ce n'est pas le charlatanisme qu'ils méprisent, c'est la concurrence qu'ils redoutent. Ils savent d'ailleurs qu'en exagèrant leur rôle, en outrant le mensonge, ces gens tueront la poule aux œufs d'or, et dégoûteront le public. Cependant le médecin a son cabriolet noir et son valet en livrée; il écrit de petits pamphlets sur l'usage des eaux minérales, sur le choléra-morbus et sur les maux de nerfs. Il se fait annoncer dans les journaux; il se met en scène; il baptise de son nom quelque innocent élixir, quelque pâte pour le rhume et le catarrhe. Le pharmacien, son compère et son ami, le recommande à ses pratiques: dans la boutique de ce dernier, une foule de bouteilles frappent vos regards: étiquettes sur étiquettes; noms latins, mots grecs, signes cabalistiques, substances de toutes les formes. De quelle utilité pensez-vous que soient ces provisions? La plupart des tablettes sont vides; la plupart des médicamens ne sont jamais employés. Charlatanisme! Et ces bocaux resplendissant d'une liqueur bleue, rouge, verte, amaranthe? A quoi servent-ils? à vous éblouir, et rien de plus. L'homme d'église publie un traité sur la parodie grecque ou une diatribe contre l'esprit du siècle; l'avocat soutient une cause honteuse, et prodigue les injures à la partie adverse; le membre du parlement force le président de le rappeler trois fois à l'ordre; l'auteur répand les obscénités, les outrages, les extravagances et les barbarismes? Ce sont là autant de *Prospectus*, les lazzis de l'arlequin, les grimaces de l'acteur qui ne veut pas disparaître dans la foule, les résultats d'une longue expérience, les seuls moyens de vaincre l'indifférence publique, et de fixer l'attention des hommes.

Qui que vous soyez, ayez vos tréteaux et votre rôle à jouer: mentez comme un arracheur de dents, et jamais ne vous avisez de rougir. En Angleterre, surtout, ne vous privez pas de cette admirable ressource; l'Angleterre est le quartier-général du charlatanisme; elle offre un asile hospitalier aux faiseurs de dupes de tous les calibres. Elle a une foi implicite au charlatanisme. On lui fait faire tout ce que l'on veut. Quel pays a mieux traité les acteurs, et quel pays fleurit davantage? Quel peuple au monde possède autant de colonies inutiles, un clergé aussi libéralement surpayé, une législation aussi merveilleusement embrouillée, une armée aussi imposante de généraux en demi-solde, une liste civile aussi formidable, un corps diplomatique aussi coûteux, et par-dessus tout une dette aussi colossale?

(*New Monthly Review.*)

L'ÉGLISE ET L'OPÉRA.

Il y a quelques années en France, quand on voulait désigner les grands génies

qui ont illustré l'art musical, on nommait Mozart, Gluck, Rossini, Beethoven; quelques-uns, fidèles à leurs souvenirs d'enfance, se hasardaient à citer à la suite Grétry, voire même Dalayrac: mais sauf quelques artistes distingués, quelques professeurs érudits, quelques amateurs d'élite, personne ne se fût avisé de songer à Handel, à Palestrina, ni en général à aucun des compositeurs sacrés; et si le nom de Chérubini ou de Lesueur venait à être prononcé, on saluait en eux les auteurs des *Deux Journées* ou de *la Caverne*; quant à leurs messes, à leur musique de chapelle, on avait bien entendu parler de quelque chose de semblable, mais la connaissance en était réservée à un petit nombre d'initiés. Le discrédit et le précaire où la révolution française avait laissé tout ce qui tenait au culte chrétien avait interdit depuis long-tems à toutes les églises l'exécution des morceaux de ce genre, et peut-être n'y avait-il en France que la chapelle impériale, plus tard conservée par les Bourbons, qui pût réunir un nombre suffisant de talens pour rendre ces grandes compositions; cette enceinte étroite n'étant d'ailleurs ouverte qu'à un public rare et privilégié, le goût et la tradition de la musique sacrée devaient promptement se perdre, quand même des raisons plus élevées et plus péremptoires n'eussent pas concouru au même résultat. Depuis la restauration, un homme profondément instruit, passionné pour l'art musical, et particulièrement épris des beautés de l'ancienne musique sacrée, M. Choron, entreprit de raviver en France des études et des admirations éteintes. Après de grandes difficultés, il parvint à fonder son institution de musique religieuse, à rassembler des élèves, à recruter des voix; il forma, instruisit, disciplina des chœurs nombreux et puissans, et réussit, chose bien plus difficile, à pénétrer ces enfans de l'esprit essentiellement religieux de ces compositions, à faire en un mot de son institution une sorte de sanctuaire où se conservaient précieusement le parfum des anciennes traditions et le sentiment des anciennes beautés. Grâce à lui, les amateurs éclairés purent faire connaissance avec les œuvres jusque-là ignorées des vieux maîtres, rajeunies après un long oubli par une admirable exécution. Des oratorios, des motets, des psaumes, des portions de messes, furent entendus à Paris, et le nom de Handel, de Palestrina, de Marcello, fut recommandé aux Parisiens par le charme de leurs propres souvenirs. Ce fut une véritable résurrection; et bien que nous ne soyons pas de ceux qui cherchent à exhumer du passé de quoi rajeunir le présent, nous regrettons vivement que M. Choron n'ait pas pu continuer ses concerts; leur suspension a été une perte sentie de tous les amis des arts.

L'érudition passionnée de M. Choron lui avait fait retrouver dans la poussière des bibliothéques des morceaux qui, par l'élévation de la pensée et le caractère de l'inspiration, pouvaient soutenir la comparaison avec les productions brillantes et riches d'invention de l'art moderne. Aussi je m'étonne toujours qu'on en soit resté là, et que, remontant plus haut dans les fastes de l'art chrétien, on n'ait pas encore réhabilité par une belle exécution les beautés naïves et sublimes qui gisent enfouies dans le missel de nos églises, et qui, chaque jour, prostituées et défigurées par la stupidité barbare des virtuoses de lutrin, sont entièrement déconsidérées près des musiciens et ne sont généralement regardées que comme d'insipides psalmodies. Pour moi, je le déclare ici, à mes risques et périls, dussé-je par là ruiner ma réputation auprès de tous les dilettanti, il est peu de dimanches dans l'année où nos églises ne retentissent de chants qui, sous plusieurs rapports, peuvent soutenir la comparaison avec les morceaux du style le plus élevé que le Con-

servatoire ou l'Opéra nous aient fait entendre. Si ces beautés sont généralement ignorées ou méconnues, si des hommes heureusement doués y demeurent insensibles, c'est qu'il ne suffit pas pour les comprendre d'une organisation musicale et d'un goût exercé, il est encore une autre condition sans laquelle pareille musique ne saurait vous toucher, il faut retrouver au fond de son âme au moins quelques vestiges de la foi chrétienne. Là est tout le secret ; car il est inutile, bien entendu, de chercher dans des productions qui datent de l'enfance de l'art des combinaisons savantes, de grands effets d'harmonie; on ne peut pas même espérer, par compensation, de ces exécutions éblouissantes auxquelles bien des auteurs de nos jours ont de si grandes obligations. — Si l'on proposait à un musicien d'écrire un morceau sans accompagnement, de n'employer ni rhythme ni modulations, d'en confier l'exécution à la voix rauque et martelée d'un chantre de paroisse; si de plus on lui demandait de faire du sublime à de pareilles conditions, où est l'artiste qui accepterait la gageure? C'est là pour tant ce que sont parvenus à réaliser de pauvres moines dont le nom ne nous est pas même resté, mais chez lesquels la foi, la piété a pu faire ce que le génie n'oserait tenter. Mais aussi, pour les comprendre, s'il n'est pas besoin d'être plus savant qu'eux, il faut du moins prêter à leurs accens une oreille attentive, une âme recueillie, un cœur disposé à la prière, il faut, ne fût-ce que pour un moment, partager leurs convictions naïves.

Venez, entrez dans cette église tapissée de noir, un catafalque est au milieu, couronné de cierges enflammés; un prêtre en surplis et en étole murmure à voix basse un funèbre *De profundis*. Ceci n'est point une représentation de théâtre: songez qu'une âme chrétienne a quitté son enveloppe terrestre; songez qu'à l'heure qu'il est, elle a déjà comparu devant le souverain juge, et que tandis que vous implorez en sa faveur l'intercession du rédempteur des hommes, le châtiment ou la récompense est déjà prononcé, prononcé pour l'éternité; songez à vous-même, à ce jour terrible où votre propre destinée s'éclipsera pour tous derrière le voile mystérieux de la mort; songez à ce jour redoutable, le dernier des jours où tous les cœurs seront dévoilés, où les mondes consumés disparaîtront, où les temps et les lieux viendront se confondre et s'abîmer dans l'éternelle immobilité de l'infini; maintenant écoutez:

Dies iræ, dies illa
Solvet seclum in favillâ
Teste David cum sybillâ.

Comprenez-vous maitenant cette lugubre complainte, solennelle et monotone comme l'éternité, et qu'on dirait chantée par le dernier des humains sur les décombres de l'univers. Tout à coup au verset suivant la voix éclate et s'élève; la fatale trompette a sonné: grand Dieu, qui osera comparaître devant ta face! qui pourra porter tes jugemens! Puis le mot de miséricorde est prononcé, et l'hymne reprend son allure de recueillement solennel et de tremblement religieux.

Je le dis en vérité, je suis encore à chercher une inspiration plus gigantesque, une lamentation plus désolée, une prophétie d'anéantissement plus attérante que celle-là. Croyez un moment et vous serez épouvanté. Ce n'est pas seulement une sensation fugitive, une surprise de l'imagination; non, c'est la première rêverie de votre enfance, le remords du premier péché, les terreurs et les joies austères du

confessionnal, et puis cette longue et rêveuse échappée vers les régions mystérieuses de la peine et de la récompense; c'est tout cela, c'est votre vie tout entière, prévision et souvenir, qui s'accumule et se condense dans une seule impression. Que l'artiste est puissant quand il peut dans l'âme humaine faire vibrer de pareilles cordes? quand il est sûr d'ébranler et de mettre en jeu, non pas ce superflu de sensibilité qu'on met en réserve pour la distraction, mais ce qu'il y a de plus intime, de plus sérieux, de plus imposant dans la vie; quand lui-même, au lieu de s'éprendre artificiellement d'un sujet de fantaisie, il peut, sûr d'être senti de tous, jeter toute son âme dans un cri de joie, de terreur, dans une prière ardente ou une menaçante prophétie. C'est là vraiment le secret des beautés inouïes qui se rencontrent dans les chants d'église, dont l'expression sublime déborde de toutes parts une forme nue, arriérée, mais devenue en quelque sorte imperceptible sous les flots de poésie dont elle est comme recouverte. On dirait un ange, un de ces purs esprits, suaves créations de l'imagination orientale, qui, pour se communiquer aux humains, condescendent quelquefois à se revêtir de leur forme, mais dont la nature éthérée rayonne et perce toujours à travers cette grossière enveloppe.

J'ai parlé du *Dies iræ*, je pourrais parcourir un livre d'église et citer nombre d'*hymnes*, de *proses*, comme par exemple dans l'Avent le *Rorate cœli*, dans le Carême le *Vexilla regis* et le *Stabat mater* que, pour le dire en passant, j'estime au moins à l'égal de celui de Pergolèse; les litanies de la Vierge; à la messe du Saint-Sacrement le *Cessant figuræ*; la *Passion* chantée le Vendredi-Saint, récitatif admirable de mouvement et toujours d'expression; car, dans tous ces morceaux, c'est l'expression, le sentiment qui domine; peu ou point d'art, mais un épanchement plein, abondant, souvent tendre et navré, toujours majestueux, toujours une pureté, une élévation qui porte à la prière et conduit à l'extase.

Je sais que beaucoup, qui n'ont peut-être jamais mis le pied dans une église pour prier, qui n'ont jamais ressenti dans leur cœur la pieuse ferveur de la foi, riront de mon enthousiasme et de mon admiration; mais je dois leur dire que depuis sept ans j'ai manqué peu de représentations au Théâtre-Italien, que j'ai suivi assiduement les concerts du Conservatoire, que Beethoven m'a donné la fièvre de plaisir, que Rossini m'a remué jusqu'au fond de l'âme, que madame Malibran et mademoiselle Sontag ont été pour moi de bienfaisantes divinités, que pendant près de deux ans je n'ai eu d'autre religion, d'autre espérance, d'autre bonheur, d'autre joie que la musique, que par conséquent ils ne peuvent me regarder comme un trappiste qui ne connaît que *Ténèbres* et *Matines*; mais il faut qu'ils sachent aussi que celui qui leur parle, et qui aujourd'hui est bien loin de la foi chrétienne, a été pendant cinq ans catholique fervent, qu'il s'est nourri de l'Évangile, de l'Imitation; qu'élevé dans un séminaire, il y a entendu des chœurs de deux cents jeunes gens faire résonner sous une voûte retentissante l'*In exitu Israël* et le *Magnificat*; que tout ce qu'il y a de poésie dans le culte chrétien, l'encens, les chasubles brodées d'or, les longues processions avec des fleurs, le chant, le chant surtout aux fêtes solennelles, grave ou lugubre, tendre ou triomphant, l'a vivement exalté, qu'il a respiré cet air, vécu de cette vie, et que par conséquent il a dû pénétrer plus avant dans le sens et l'intelligence de la musique chrétienne, que beaucoup de jeunes gens qui, nourris des traditions de collége et ne voyant dans la messe qu'une corvée hebdomadaire, ne se seraient jamais avisés d'aller

chercher de l'art et de la poésie dans les cris inhumains d'un chantre à la bouche de travers.

Du reste, s'il est au monde quelque chose d'impossible, c'est assurément de faire comprendre aujourd'hui cette musique à un public et surtout peut-être à des artistes; nos plus habiles chanteurs n'entendent plus rien aux opéras de Rameau et de Lulli, parce que, si les partitions subsistent, la tradition d'exécution est depuis long-temps perdue; pour la musique d'église aussi la tradition s'est perdue avec la foi, et ne peut se retrouver sans elle; la foi est vraiment la clef de toutes ces beautés qui, sans l'esprit chrétien, sont une véritable énigme. Or, je le demande, où trouver aujourd'hui un public chrétien, des artistes chrétiens; les artistes, ce sont des excommuniés! Il faudrait à l'avance réunir chanteurs et spectateurs, les moraliser, les catéchiser, les convertir en un mot. Si ce n'était pas là une utopie irréalisable, je crois pouvoir affirmer que des inspirations bien simples produiraient de grands effets, et que bien des trésors enfouis brilleraient au grand jour, qui sont maintenant la proie des bédeaux et des sacristains.

J'ai dit tout à l'heure, en parlant du *Dies iræ*, que je ne connaissais rien de plus beau. J'ai besoin d'y revenir et de m'expliquer. Certes, je suis loin de méconnaître les progrès que l'art musical a faits depuis les couvens; j'ai admiré plus que tout autre le *Requiem* de Mozart et les messes de Chérubini; et, pour qui se tient au point de vue de l'art pur, nul doute que les vastes proportions, la richesse d'harmonie, les grands effets d'instrumentation des compositions modernes n'offusquent singulièrement la simplicité, la nudité du chant grégorien; sous ce rapport, il n'y a pas de comparaison à établir. Mais voulez-vous sentir où gît la supériorité réelle du simple chant d'église; allez quelque jour de fête entendre à la cathédrale une messe en musique de quelque compositeur en renom, avec les chœurs et l'orchestre et les premiers artistes de l'Opéra; puis ensuite retournez dans la Semaine-Sainte, écoutez le *Stabat*, le *Vexilla regis*, ou la *Passion*, ou à quelque cérémonie funèbre le *Requiem* du lutrin, ou les *litanies* chantées, non par de grands artistes, mais tout simplement par les chantres et les enfans de chœur, et puis, en sortant, demandez-vous qui vous a le plus profondément ému, qui a laissé dans votre âme une impression plus religieuse et plus mélancolique, qui vous a rappelé que vous étiez venu pour prier, des chanteurs ou des chantres, de la musique fuguée ou du plain-chant, de l'orchestre ou de l'orgue. Je me trompe fort, ou ici l'avantage ne restera pas aux plus habiles. En effet les chants grégoriens exhalent tous un parfum de christianisme, une odeur de pénitence et de componction qui d'abord vous saisit. Vous ne dites pas: c'est admirable! mais peu à peu le retour de ces mélodies monotones vous pénètre et vous imprégne en quelque sorte, et pour peu que des souvenirs personnels un peu tristes s'y ajoutent, vous vous sentirez pleurer, sans songer seulement à juger, à apprécier, ou à apprendre les airs que vous entendez. C'est dans toute la naïveté, dans toute la sincérité de votre âme que vous vous laissez faire et que vous cédez à l'impression du moment. Pendant la messe de Chérubini au contraire, vous écouterez en connaisseur et vous songerez à tout. Après avoir entendu le *Credo* de la messe du sacre, vous direz: voilà un puissant compositeur! comme il manie les masses vocales et instrumentales! quel bonheur dans le retour du mot *credo* qui revient incessamment après chaque période musicale comme une énergique et solennelle affirmation! quelle force! quelle entente des effets! Cependant vous avez eu le temps de remarquer

que les chœurs mollissent et que les voix de femmes surtout manquent de vigueur dans l'attaque, qu'un trombonne a émis un son d'une justesse douteuse, et, la messe finie, vous sortez en vous demandant comment il se fait que les chœurs français soient si inférieurs à ceux de l'Allemagne, et en regrettant vivement qu'une musique aussi belle ne soit pas rendue avec toute la perfection désirable. Quant au symbole de Nicée, au sacrifice de la messe, et au grand événement qu'il rappelle, vous n'y songez guère plus qu'après une représentation de *Guillaume Tell* ou un concert de Paganini. Vous sortez dilettante et non pas chrétien.

Quel que soit en effet le génie d'un compositeur, il ne peut rendre avec vérité des sentimens qu'il n'a pas ressentis. Depuis long-temps une messe n'est guère pour un musicien qu'un libretto d'opéra séria. C'est un drame comme un autre où l'on peut tailler une introduction, des duos, des trios, un finale, avec des chœurs ; c'est un sujet bien coupé pour la musique où l'on est convenu seulement d'employer de préférence un style plus savant que dans les compositions théâtrales ; c'est une forme particulière du genre dramatique. Je ne sais si c'est ma faute, mais jamais ce genre de composition ne m'a touché, ces mouvemens rapides, cette variété, cette précision, cette élégance, ce luxe a quelque chose de mondain qui va mieux à l'opéra qu'à l'église. Je vois l'auteur, les musiciens, le chef d'orchestre, je bats la mesure, je crois entendre une ouverture et j'attends le lever du rideau ; tout cela manque de gravité et de recueillement. C'est de la musique religieuse écrite par des philosophes.

Le caractère de l'art moderne, conçu dans le moyen âge, enfanté à l'époque dite de la *renaissance*, accuse généralement, par ses défauts comme par ses qualités, une origine chrétienne. L'esprit chrétien lui est en quelque sorte inhérent et consubstantiel; mais c'est dans la musique surtout que cette empreinte est profondément gravée. La musique, art sentimental et intellectuel par essence, et qui, comme une voix invisible et mystérieuse, sans forme et sans figure, entretient l'âme sans apparaître aux sens, la musique convenait surtout à l'expression de cette poésie rêveuse, méditative, mystique, que le christianisme vint enseigner aux hommes; elle fut entre tous les arts adoptée par le christianisme et conduite sous son patronage à un degré de perfection inconnu des anciens, qui, dans les arts plastiques, sont généralement demeurés nos égaux, sinon nos maîtres. Cultivée dans les couvens et dans les cathédrales, exclusivement réservée d'abord à relever l'expression du culte, elle dut contracter dans ce long commerce des habitudes parfaitement en harmonie avec le caractère de sa mission. Ceci servira peut-être à nous expliquer ce qui nous charme dans les chants d'église, et pourquoi certains développemens de l'art moderne paraissent impuissans à produire des effets de même nature.

Chacun sait qu'il y a dans la musique deux sources principales desquelles découlent toutes les combinaisons musicales, savoir l'intonation et le rhythme; l'intonation qui étale à l'oreille toutes les variétés du son, depuis le plus grave jusqu'au plus aigu; le rhythme qui préside à leur distribution par groupes déterminés, dont le retour périodique et successif donne aux morceaux un mouvement, une coupe, une allure plus sensible. Le rhythme a surtout la propriété de frapper, de saisir, de remuer; c'est en quelque sorte la partie sensuelle de la musique. Ainsi le tambour avec un seul son diversement rhythmé a la puissance de régler suivant une certaine symétrie les pas et les mouvemens des troupes ; les marches, les danses, sont

toutes écrites dans un rhythme très-prononcé ; en un mot le rhythme caractérise surtout la musique d'action. Or il est remarquable que dans tous les anciens chants d'église le rhythme manque à peu près absolument, ou du moins il est si vague, si indistinct, si confus, qu'il disparaît presqu'entièrement à l'oreille. C'est sans doute pour cette raison que ces mélodies prédisposent si puissamment à la méditation, à la prière, à l'extase. Presque toutes écrites en mode mineur et dans une tonalité indécise et flottante, elles n'apportent à l'âme que de plaintives et douloureuses inflexions, ajoutées les unes aux autres dans une succession capricieuse comme des soupirs, des sanglots, des élans de cœur; c'est quelque chose d'intérieur qui n'a pas de formes, ni de contours, et qui, loin de livrer aux sens ces assauts réitérés du rhythme qui les ébranlent à la longue, traversent les organes, pour ainsi dire, sans les toucher, les engourdissent et les éteignent au profit de l'âme, qui, dégagée de leurs liens, oublieuse des temps et des lieux, se plonge dans des contemplations infinies. C'est quelque chose de fluide, d'éthéré, vaporeux et transparent comme la fumée de l'encens qui monte vers le ciel en se dissipant.

Transportée de l'église au théâtre, descendue du ciel sur la terre, la musique, appelée à représenter, à peindre des actes, dut revêtir des formes plus charnues, plus terrestres, prendre du corps et de la couleur, se matérialiser, se consolider en quelque sorte. N'ayant plus à exciter seulement des souvenirs, des espérances, des rêves, mais se mêlant à l'agitation passionnée, ardente, imprévue de la vie réelle, elle dut elle-même chercher des effets plus précis, plus déterminés, plus saisissans. De ce moment le rhythme acquit chaque jour une plus grande importance, jusqu'à Rossini qui a fait révolution sous ce rapport, qui a tiré du rhythme des effets d'un dramatique inouï, et qui a été accusé pour cette raison par les musiciens spiritualistes d'avoir employé des moyens mécaniques. C'est là, sans doute, une des plus grandes conquêtes dont la scène lyrique se soit enrichie ; mais, d'un autre côté, du moment que le théâtre se fut élevé à côté de l'église, les artistes, écrivant souvent à la fois dans deux genres si opposés, crurent pouvoir importer dans la langue sacrée les richesses nouvellement découvertes de la langue profane. De là s'ensuivit la confusion de deux genres et de deux caractères tout-à-fait distincts. Depuis lors il est facile de suivre dans les productions religieuses une décadence progressive du caractère chrétien, et parallèlement un progrès correspondant dans l'emploi de moyens, de formes, belles en elles-mêmes, mais qui, transplantées du théâtre, où elles étaient nées, dans l'église, y auraient paru déplacées, si l'affaiblissement graduel de la foi dans le clergé comme dans les fidèles, en émoussant le tact et le sentiment anciens, n'eût rendu l'inconvenance moins sensible. Le dernier pas en ce genre a été fait par M. Chérubini, qui a été loué pour avoir introduit dans le style sacré des formes tout-à-fait dramatiques. Nul n'a plus d'admiration que moi pour les chefs-d'œuvre de ce grand musicien ; mais, dussé-je être taxé d'impertinence, il me semble que les beautés dramatiques ne sont point à leur place à l'église. Les passions violentes, tumultueuses, les retours brusques, tout ce qui excite vivement l'attention, tout ce qui a l'air de tenir à une action, tout ce qui émeut mes sens, tout ce qui me rappelle que je suis dans tel temps ou dans tel lieu, tout ce qui semble s'attaquer de front aux grands symboles de la tradition, et vouloir représenter directement ou traduire ses insondables mystères, tout cela, suivant moi, tend à localiser, à retrécir, à contenir l'essor de la pensée religieuse; il vaut mieux souvent mettre l'esprit en

voie de méditation et laisser, aller, car il est des régions *ineffables*, que le sentiment ne peut visiter que seul et où il n'aime à être ni accompagné ni suivi. Voilà sans doute pourquoi tant de combinaisons, de science, pourquoi des orchestres nombreux où toutes les nuances du son sont représentées, pourquoi des chœurs puissans, pourquoi tout cela, sous la main d'un homme de génie, ne suffit pas à égaler l'effet religieux d'une simple cantilène, chantée à l'unisson par de fraîches voix d'enfant. Voilà pourquoi, suivant moi, c'est surtout dans le plain-chant qu'il faut chercher la pure inspiration musiciale du christianisme, inspiration naïve et grandiose qui seule peut se plaire sous les voûtes nues des vieilles cathédrales, qui seule se marie et s'harmonise avec la marche grave et lente des prêtres, la sainte obscurité du lieu, les vitraux colorés, les saints sculptés et même la pierre, seule capable de répondre aux accens pleins et retentissans de l'orgue, de l'orgue instrument vraiment religieux, dont la voix mâle et l'allure majestueuse est loin d'être remplacée par la souplesse et la prestigieuse vivacité de nos orchestres. Il faut ces tuyaux longs comme des colonnes pour articuler dignement le cantique sacré, et le faire pleinement résonner à l'autre bout de l'édifice colossal qui s'ouvre à des populations entières. Si nous avions besoin de mettre en cause le système actuel d'instrumentation, il faudrait avouer que, pour la puissance et l'éclat, nos flûtes et nos hautbois font une assez triste figure à côté de ces énormes tuyaux alimentés par huit ou dix vastes soufflets. Du reste, le caractère, la dimension de nos instrumens actuels sont parfaitement en harmonie avec la nature des lieux et des solennités où ils sont employés; leur place est au théâtre, comme la place de l'orgue est dans le temple. C'est tout une autre série de passions, de sentimens, d'idées et d'intérêts qu'il s'agit de mettre en jeu; d'autres beautés doivent en jaillir, assorties au public tout différent qui les recherche: c'est donc une phase de l'art toute nouvelle qu'il faut étudier dans l'opéra. Dans un prochain article nous essaierons de jeter un coup d'œil sur le genre de musique qui appartient au génie propre de notre époque, sur l'opéra et la symphonie, et sans prétendre, bien entendu, devancer sur ce point l'initiative du génie, nous hasarderons quelques conjectures sur les développemens que des circonstances morales et matérielles, que des applications encore inusitées pourraient amener un jour. Mais avant d'aborder ces questions où seront intéressées nos sensations, nos admirations de chaque jour, il nous a semblé à propos de rendre du moins un dernier hommage à ces productions anciennes où l'élévation passionnée de l'inspiration a suppléé aux ressources de l'art et qui exciteraient encore aujourd'hui l'admiration si l'indifférence religieuse, si l'agitation turbulente de notre vie laissaient encore quelque accès chez nous aux émotions recueillies et mystiques du christianisme.

Adolphe Guéroult.

UN ÉPISODE DU BLOCUS CONTINENTAL.

Ceux qui visitent aujourd'hui nos villes maritimes et qui s'étonnent à bon droit de la vie qui s'y déploie, peuvent s'imaginer, par comparaison, de quel lugubre silence elles étaient frappées pendant nos guerres navales avec l'Angleterre. A

peine quelques rares vaisseaux marchands, à l'aspect moitié pacifique, moitié armé, comme ces timides bourgeois qui se disposent à traverser un bois infesté de voleurs, attestaient que l'activité n'était pas éteinte dans le bassin de nos ports. Le reste se composait d'un long rideau de bâtimens, qu'une prudente station avait depuis bien long-temps rendus inhabiles à tenir la mer; chaque jour leur enlevait en bordage et leur rouillait un clou. Fendus par le soleil et verts comme de l'herbe, ils ne devaient plus s'élancer sur les vagues et se pencher au vent.

On n'entendait le matin, ni les joies du départ, ni dans la journée les chants du retour, ni crier les poulies et les matelots. Sur les quais déserts, on ne respirait plus cette bonne odeur du goudron, mêlée au parfum des Antilles; on ne vivait plus dans cette atmosphère où se dégagent ces mille odeurs locales qui vous transportent avec la cire à Mogador, avec la cannelle à Java, avec le poivre à Calcutta, avec le coton à New-York. L'œil cherchait en vain ces cargaisons de café vidées en pyramide, ou ces pipes de rhum, qui grisaient rien qu'à les flairer en passant. Quelques vieux marins, mutilés comme leurs vaisseaux, remplissaient seuls cette scène de désolation. Nous devions cette situation au blocus continental.

Le blocus continental! un de ces mots formidables que Napoléon coulait dans sa tête de bronze quand elle était en fusion, et lorsqu'il en sortait une colonne, une armée, une proclamation.

Le blocus continental! idée qu'on a dans un rêve, ou à l'agonie; qu'on prend sur les bords d'un autre monde; qu'on vole à Dieu.

Le blocus continental! projet qu'on exécute avec les bras d'un peuple entier; journée de travail d'une génération.

On le sait: Napoléon n'était pas monté au trône par le chemin tracé de la naissance; sa dynastie avait commencé à tel jour, à telle heure. Le canon lui avait troué un passage au milieu des royautés européennes. Il s'était fait empereur, comme on se fait homme, c'est-à-dire seul, avec la seule énergie de sa volonté; mais parvenu à cette hauteur, il fallait s'y maintenir: c'est plus difficile que de monter. Il mit son épée devant lui, en tourna la pointe contre qui en approcherait: tous se jetèrent sur cet aimant qui avait attiré les peuples. Il avait vaincu l'Autriche deux fois, toujours, il en était fatigué; l'Italie, la Hollande, le Danemarck, l'Espagne, le monde entier: mais battue cent et cent fois, l'Angleterre résistait; l'aigle s'empêtrait dans le léopard, et l'Angleterre était le plus à craindre. Pour que Napoléon ne pérît point, l'Angleterre devait périr. Invulnérable dans son île, il fallait l'attaquer ailleurs que chez elle; et comme elle était partout, partout on l'atteindrait. Le génie de Napoléon avait deviné le moyen sûr, infaillible, s'il était secondé, d'abattre l'Angleterre, c'était de lui ôter la vie, en empêchant qu'elle ne la renouvelât par ses points de contact avec les autres peuples. Il fallait que le continent tout entier repoussât, comme un vaisseau pestiféré, la flottante Angleterre; que contre elle chaque côté devînt une batterie, chaque rocher un Gibraltar, chaque ville une forteresse, chaque port un abîme, chaque homme un ennemi. Condamnée à l'immobilité de la pierre, elle devait être comme une île inconnue, ou abîmée, une espèce d'Atlantide noyée, que les matelots cherchent au fond de la mer par un temps pur; que son commerce fût anéanti par une banqueroute européenne: il fallait que ses Indes, ses Amériques, son Asie, restassent sans nouvelles de cette orgueilleuse métropole, qu'ils disent d'elle: Elle est morte en route; elle a sombré.

Et pour cela tout le secondait, le grand empereur. Nous nous rappelions notre drapeau blanc traîné dans les eaux d'Asie comme un balai, nous nous rappelions des affronts à faire rougir des enfans au berceau. Tout le secondait, les empereurs du nord, les successeurs de Charles-Quint et de Charlemagne, les rois du midi, les successeurs de Philippe II et de Sébastien, s'étaient résignés à être les garde-côtes de l'Europe : la carabine à la main, ils veillaient à leur croisée ; les rois semés par lui, Napoléon, devaient être fidèles à cette douane continentale. C'étaient ses frères. Ainsi, empereurs, rois, peuples, femmes, enfans, repoussaient assis sur le rivage, avec le sceptre et le bâton, l'Anglais, l'infâme Anglais.

Qui a pu donc empêcher cette grande idée d'éclore et d'éclater, conçue par Napoléon ?

Un seul homme : Napoléon.

Il avait créé le blocus continental, il fit la contrebande continentale.

Lisez l'histoire.

Poursuivons la nôtre.

Au milieu de l'un de nos ports de la Manche, frappés comme les autres de cette torpeur commerciale, s'élevait, sans agrès, sans mâts, ras comme après une affaire, et c'était une affaire qui l'avait rendu ainsi, un vaisseau pris sur les Anglais; si l'on peut appeler vaisseau une masse de bois, absolument défigurée, immobile comme une maison, dans son eau verte et croupissante; déshonorée par des pots de fleurs qui rejetaient leur tige verte au-dessus et au-dessous des plats-bords. On n'aurait jamais dit que c'était là ce fameux vaisseau, ce terrible *Alcyon* qui avait tant fait de mal à notre commerce, donné de si mauvaises nuits aux assureurs. On élevait jusqu'à trois cents le nombre de vaisseaux sortis du port dont il est ici question, pris ou brûlés par l'*Alcyon*. Les marins n'osaient se dissimuler la terreur que sa rencontre inspirait. Il n'y eut qu'un vieux corsaire, nommé Scipion, qui en purgea les parages. Dans un moment de colère contre tant d'audace et de bonheur, il avait juré que non-seulement il prendrait ce fougueux voilier qui paraissait à l'horizon et en disparaissait comme l'oiseau dont il avait le nom, mais qu'il le remorquerait au port, qu'il scierait ses mâts, qu'il l'avilirait enfin par le plus honteux des châtimens dans l'idée d'un marin, c'est-à-dire qu'il en ferait une maison. Le mépris allait loin : son audace ne resta pas au-dessous de son mépris. Il se battit avec l'*Alcyon*, le prit, le traîna à la remorque, en abattit la mâture, en élargit les croisées, le badigeonna, en écarrit si bien les formes, que sans convenir absolument avec Scipion que sa conquête était une maison, il était difficile de dire ce qu'elle était. Par cette mutilation, l'*Alcyon* avait acquis un tel caractère, qu'il y avait dans sa contexture, du radeau, du navire, du coche, de la maison et du jardin. Il ne l'appelait du reste que sa maison.

Jamais la haine contre l'Angleterre, cette bonne haine qui fait vivre, qui fait serrer les dents et comprimer le cœur, ne s'était rencontrée plus amère que dans l'âme de Scipion. Je l'ai connu. — Fils d'un père tué par les Anglais, privé d'un frère tué par les Anglais, lui-même long-temps prisonnier à Portsmouth, et blessé à la main gauche d'un éclat de bois, il était beau de colère lorsqu'il racontait les carnages que lui et les siens avaient exercés contre les marins anglais; il avait alors du sang jusqu'aux lèvres. On l'écoutait avec d'autant plus d'attention qu'il ne mettait jamais en ligne de compte ses calamités personnelles dans les calculs de son indignation; elle prenait sa source dans cette nationalité sublime qui conserve les

peuples. Malheur! — c'était sa pensée et c'est aussi la mienne, — quand on se regarde comme frères et amis à des distances ennemies. Il y a imbécilité ou trahison. Cette philanthropie de tête est l'abâtardissement le plus complet des peuples.

Nous ne pouvons pas aimer les Anglais; non : ni les Hollandais, ni les Russes; pourquoi? Parce qu'ils boivent de la bière et que nous buvons du vin; parce qu'ils sont blonds et que nous sommes bruns; parce qu'ils vivent dans la fumée et le froid et que nous existons sous un beau ciel; parce qu'ils hennissent et que nous parlons. Ces raisons vous semblent-elles frivoles? Donnez-m'en de meilleures. Et si nous devons être amis, selon vous, avec les Russes ou les Anglais, apprenez-moi pourquoi nous ne l'avons jamais été.

Scipion avait cette haine, il haïssait l'Anglais comme on hait une tache noire sur du blanc; par instinct. Haine qu'on boit avec le lait et qu'on rend avec son âme. Tout ce qui lui paraissait mauvais, il le qualifiait d'anglais.

Lui, et une vingtaine de vieux invalides et damnés corsaires comme lui, s'étaient réfugiés à bord de l'*Alcyon*; du quai et des deux rives, on les voyait tout le jour, se promenant la pipe à la bouche, sur le pont de ce qu'ils appelaient leur maison, ou braquant la lunette d'approche sur tous les points de l'horizon, afin d'être les premiers à signaler quelque corsaire ramenant au port une bonne capture sur les Anglais.

— Conçoit-on, disait le vieux Scipion à ses compagnons, que la ville soit pourvue en tabac, en sucre, en café, en toiles, en indiennes, absolument comme en pleine paix, quand il y a déjà bien des semaines que pas une ancre amie n'a remué le fond du bassin?

On lui répondait :

— C'est que nous sommes trahis, c'est que nous sommes vendus. Apprenez, maître Scipion, si vous ne le savez mieux que nous, que chaque nuit, et à notre barbe, on débarque sur la grève des cargaisons entières, malgré les sabres de la douane, malgré les fusils des garde-côtes.

— Vrai! mes amis : le blocus n'est pas respecté, ajoutait un troisième : il n'y a plus de patriotisme. — Ces gueux d'épiciers ne demandent pas mieux que de remplir leurs tonneaux de sucre de la Jamaïque et de café Bourbon; nos marchands de toile livreraient les clefs de l'arsenal pour une aune de mousseline anglaise; la contrebande nous ronge; tout cela fait que nous ne viendrons jamais à bout de l'Anglais.

— Eh bien, disait Scipion, quoique nous ayons le malheur de ne manquer de rien, grâce aux Anglais, restons fidèles à notre serment. On nous vend à moitié prix du tabac anglais, exellent, contre du tabac français qui emporte la gueule et qui vaut le double. — Fumons du tabac français!

Et tous : — Point de tabac anglais!

Le sucre vaut dix francs la livre; on l'offre à trois francs de contrebande.

— Point de sucre!

— Et par conséquent : point de café!

— Point de café : vive le blocus! — L'Anglais périra par le blocus!

— Et nos femmes se vêtiront comme elles l'entendront; mais point de toile de Hollande apportée par les Anglais, point de mousseline anglaise, rien d'anglais! nos femmes se tisseront des chemises d'étoupe; elles iront nues, sacrebleu! plutôt que de favoriser le commerce anglais.

— C'est entendu !

— Si tous les Français prenaient aussi énergiquement parti que nous pour le blocus, les Anglais seraient bientôt coulés.

Et ces braves marins, qui partageaient avec l'aveuglement du fanatisme une idée très-fausse en économie politique, mais qui leur était venue de Napoléon, se privaient de tout plutôt que de devoir la moindre commodité de la vie à la contrebande anglaise. De fait, rien n'était original comme le contraste d'une place de commerce, qui manquant, la veille, de denrées coloniales ou de produits étrangers, s'en trouvait encombrée le lendemain, sans qu'un navire français fût entré dans le port. — Les lois avaient cependant attaché une peine assez forte au délit de la contrebande : la mort, rien que cela, rien que la mort pour ceux qui la faisaient ; la mort pour ceux qui y coopéraient.

— Malédiction ! continua maître Scipion, que fait donc notre commissaire de marine, qui n'envoie pas tous les bateaux armés de la douane contre cet infernal navire, qui paraît le soir, débarque ses marchandises la nuit, lorsque le vent ou l'occasion est favorable, et qui, au jour, se déploie à l'horizon et hors de toute portée des forts?

— Oui ! c'est juste. Mais avez-vous remarqué, maître Scipion, qu'il ne descend précisément que lorsque les bateaux armés sont en course ailleurs.

— Je l'ai déjà remarqué. — Il viendra donc toujours racler nos forts de son beaupré, et rémplir nos magasins de sa contrebande? Il y a long-temps, trop long-temps que cela dure. Qu'il file vite, j'en conviens ; mais les boulets vont vite aussi. *L'Alcyon* n'allait pas mal, qu'en dites-vous? c'est qu'il y a du mystère là-dessous. Que je voudrais savoir qui lui apprend si bien le moment favorable où il faut débarquer !... et celui dont les signaux.... mais ne voyez-vous rien là-bas, dans l'ouest, à l'horizon dans cette ligne d'eau bleue, légèrement mousseuse?..... Passez-moi la lunette. Si c'était ce damné de contrebandier !

Et maître Scipion, debout, le regard attaché sans préoccupation vers le point d'eau et de ciel qu'il avait désigné, allongeait avec précision, mais machinalement, les divisions de la lunette, tout en promenant la manche de sa veste sur le grand verre. Cette opération achevée, il plia la jambe droite avec précaution, en même temps qu'il laissait couler la gauche sous lui ; se rapetissa graduellement dans la génuflexion du chasseur qui va décharger son arme, et de cran en cran, étant arrivé à la prostration parallèle à l'horizon, la lunette tomba au point d'appui, son œil toucha le verre ; on l'eût dit en prière. Toute l'énergie du vieux Scipion était passée dans son œil qui se balançait à cinq lieues de là, à l'extrémité d'un rayon.

— Que vient chercher, s'écria-t-il tout en mesurant la hauteur de l'horizon, chaque jour, à cette heure, sur le rivage, cette jeune fille, en belle robe bleue, que je viens de voir passer dans le champ de ma lunette, à deux lieues de la ville et au bord de la mer? il paraît qu'elle a pour amant quelque bel aspirant, qui lui apprend à nager, ou quelque officier du fort. — Et maître Scipion n'insista pas davantage.

Ses camarades, qui connaissaient toute la rectitude de son regard, lui dirent, après une pose qu'un homme de terre aurait certainement eu l'indiscrétion de troubler plus tôt :

— Eh bien, Scipion? —

Il ne répondit pas.

— Et bien, Scipion?

Scipion se leva, ferma gravement sa lunette, et après avoir passé sa main sur l'œil droit pour l'éclaircir, il répondit sèchement : C'est lui! c'est le contrebandier! — Demain, le sucre vaudra dix sous de moins la livre; le café aussi, et nos dames auront de la mousseline claire pour la Fête-Dieu. — Mort de mon âme! j'incendie le port si le commissaire me refuse une lettre de marque! J'y vais de ce pas. Je sais qu'il n'y a qu'une mauvaise goëlette dans le port, n'importe; j'y vais, je ne demande que cette barque. Suffit. — Et voyez si nous ne sommes pas trahis; précisément au moment où toutes les chaloupes canonnières sont dehors, le contrebandier anglais se présente; il arrive! — Et dites encore après cela qu'il n'y a pas de connivence entre lui et les gens de la ville. Il y a des signaux convenus. Allez les chercher ces signaux sur ces milles toits de maison!.....

Maître Scipion descendit le port, et s'achemina vers l'hôtel du commmissaire de la marine.

Pendant ce temps le vaisseau grandissait graduellement, mais toujours hors de la portée des forts. A ses allures, tantôt vives comme la curiosité, tantôt subitement réprimées comme par la peur, on comprenait qu'il n'approchait que pour savoir avec certitude s'il devait décidément s'éloigner, ou hasarder plus tard une descente sur la côte. Il attendait — un signal.

Les canonniers du fort étaient à leurs pièces. Mais l'éloignement du contrebandier rendait encore leur service inutile.

Scipion arriva chez le commissaire de la marine. Avant de parvenir à la pièce voisine de celle où ce grand fonctionnaire dînait ce jour-là en famille, il fut questionné, malmené, poussé, retenu par vingt domestiques.

Il étouffa autant de jurons que de pensées devant le luxe des appartemens. Jamais les services administratifs n'ont été bien appréciés par les marins; Scipion n'était pas une exception. Après avoir compté tous les carreaux de l'appartement et les clous des fauteuils, il se leva, agita la sonnette qui était sur la console.

Un domestique parut.

— Dites à M. le commissaire que je veux lui parler.

On ne parle pas à M. le commissaire après cinq heures; il est cinq heures et un quart.

Je vous dis que je veux lui parler, sinon j'entrerai dans le salon, où je l'entends dîner, sans me faire annoncer.

— Qu'êtes-vous?

— Marin. Annoncez un marin.

— Votre grade?

— Aurons-nous bientôt fini. — Corsaire.

Scipion poussa le domestique par les épaules dans le salon, où l'on entendit, quelques minutes après, une légère rumeur.

— Monsieur, dit en revenant le domestique, M. le commissaire donne audience de dix à onze heures, le mardi de chaque semaine, à ceux qui réclament des renseignemens; de onze à midi, le mercredi, à ceux qui demandent du service; et le jeudi, de deux à quatre, à ceux qui sollicitent leur retraite. Ainsi vous avez trois jours dans la semaine. Voyez dans quelle catégorie vous vous trouvez. — J'ai l'honneur de vous saluer. —

— Tonnerre ! s'écria Scipion ! c'est aujourd'hui vendredi? j'attendrai donc quatre jours pour révéler au commissaire la présence du contrebandier dans la rade !

Il reprit la sonnette, et l'agita violemment.

Le domestique reparut.

— Voulez-vous bien retourner à votre maître et lui dire, puisqu'il ne veut pas me donner une audience, que le contrebandier anglais est en vue, que dans une heure il sera nuit, et que dans quatre, la cargaison sera débarquée, s'il n'y met empêchement.

Le domestique obéit. Il se rappelait le geste volontaire de Scipion.

Il revint très-poliment dire que M. le commissaire le remerciait beaucoup de son avis, quoiqu'il ne l'eût pas attendu pour avoir connaissance de la présence du contrebandier; qu'après le dîner, on donnerait des ordres en conséquence.

— Retournez encore, cria le vieux Scipion, et dites que je ne suis pas venu donner un avis, mais chercher une lettre de marque; que je veux sur-le-champ une lettre de marque, entendez-vous?

Scipion fut prié d'attendre.

— A la bonne heure : il s'assit.

Une demi-heure se passa; le domestique ne venait pas le délivrer ; il rongeait le frein.

— En ce moment, pensait-il, le contrebandier double la pointe du fort : avec le vent qui règne, deux bordées suffiraient pour lui couper la retraite. Mais il faut se hâter.

On passa le rôti.

C'était le second service : il dura une demi-heure.

— La nuit se fait, ajouta Scipion, le vent va tomber ; il serait surpris par le calme, on le prendrait avec la main. Dans une heure, il sera trop tard : il profitera de l'obscurité pour jeter sa contrebande à terre ou pour s'évader. Vent et marée ! Ils m'ont encloué ici comme une vieille pièce de rebut ! — Aurez-vous bientôt fini là-bas ? —

Il vit circuler le dessert.

Alors il n'y tint plus de rage. Certainement, on aurait entendu ses exclamations de la pièce voisine, si on avait pu entendre quelque chose. Le bruit des verres, des rires et de la conversation étouffait tout.

— Aimez votre pays, jurait-il, lorsque de beaux messieurs sont à manger et à boire, tandis que l'Anglais viole le blocus. Mais la nuit va se faire, et ils boivent encore. — Je n'ai pas mangé, moi, pourtant, depuis que j'ai vu ce chien de contrebandier. Je n'ai qu'un cigarre sur le cœur.

Il tournait déjà la clef dans la serrure pour forcer l'entrée du salon.

Les domestiques passèrent le café et la liqueur sur des plateaux.

D'autres suivaient avec des bougies.

Il entendit ou crut entendre un coup de canon dans le lointain.

On se bat ! s'écria-t-il, et il renversa deux domestiques et tout le café, et toute la liqueur.

— Sacredieu, monsieur le commissaire, voilà deux heures que je suis en panne dans votre antichambre, et depuis deux heures, vous êtes averti que le contre-

bandier anglais croise devant la ville, et que je vous demande une lettre de marque.

Tous les convives furent interdits.

Gravement et en filtrant un verre de champagne, le commissaire lui dit : — Personne n'a besoin de me prescrire mon devoir. — Sortez !

— Oui, je sortirai, mais je vous aurai dit votre fait. Est-ce en mangeant des poulets et en buvant du rhum, que vous donnerez la chasse aux contrebandiers?—Je dirai à toute la ville, à tous les gens du port, que vous m'avez refusé un mauvais chiffon de papier, qui me donnât droit de battre les ennemis de mon pays. Il y a quelqu'un ici qui trahit le gouvernement, et ce n'est pas moi ! — Il y a quelqu'un ici qui connaît le rocher où l'on descend à minuit la contrebande !.....

— Assez !

Le regard sauvage et accusateur du corsaire qui frappait au hasard et partout, tomba sur la jeune fille du commissaire de la marine : il s'amortit. Il s'y fixa avec un étrange étonnement et qui suspendit sa colère : il se calma. On eût dit un tison qui tombe dans l'eau.

— A la santé de mon empereur, s'écria-t-il en saisissant un verre à portée, et à la gloire du blocus continental !

La singulière diversion que la vue de cette jeune personne avait opérée sur Scipion, permit à un jeune aspirant de se lever, et d'engager Scipion à se retirer avec décence.

— C'est vous, monsieur Auguste, lui dit-il ; c'est vous ?

— Oui, mon vieux Scipion.

— Ah ! monsienr Auguste, si vous m'avez quelque reconnaissance pour vous avoir appris à faire de la tresse et à prendre un ris, obtenez-moi une barque, une chaloupe, un radeau et que j'aille me patiner avec ces contrebandiers ; qui viendront bientôt, si on les laisse faire, dormir dans nos hamacs.

— On ne s'y prend pas ainsi, Scipion, un jour de fiançailles.

— Fiançailles !

— Eh oui ! la fille du commissaire de la marine se marie dans huit jours.

— Avec quelque contrebandier anglais, je gage !

— Non, Scipion, avec moi. Mon épouse sera celle que tu as si étrangement regardée.

— Vous épousez cette demoiselle ?

— Pourquoi cet air d'étonnement, Scipion, ce ton qui semble douter d'une chose pourtant si naturelle ?

— En ce cas vous ferez bien d'avoir une maison au bord de la mer. Votre femme aimera beaucoup la mer.

— Je ne te comprends pas.

— Je vous répète que votre femme aimera beaucoup la mer, si elle conserve ses goûts de demoiselle.

— Ah ! çà, explique-toi.

— Tout est expliqué. Depuis six mois, je vois venir votre fiancée se promener sur la jetée qui borde le fort, je la vois gravir les rochers les plus élevés, qu'il y ait du vent ou de l'orage. Peut-être est-ce là que vous lui assignez vos rendez-vous

— Des rendez-vous ! le bord de la mer ! ma fiancée toute seule ! Cécile ! tu me promets la preuve de ce que tu avances, Scipion !

— Ce m'est aussi facile que de prendre ce chien de contrebandier. Venez demain à bord de ma maison. Ma lunette vous montrera votre fiancée comme je vous vois, bien qu'il y ait deux lieues de distance.

— Et avec un homme ! s'écria le fougueux aspirant?

— Je ne dis pas cela. Vous chercherez l'homme ; c'est votre affaire ; moi, j'ai vu la femme !

— A demain, Scipion !

— A demain, monsieur Auguste.

Il était nuit. Au matin on sut que le contrebandier avait effectué son débarquement.

Évidemment Scipion se trompait sur la conduite du commissaire de la marine : jamais rien de suspect n'avait plané sur sa vaste administration. Choisi dans les rangs des vieux capitaines de vaisseaux qui avaient fait la compagne de l'Inde sous le bailli de Suffren, sa vie passée rendait sa réputation inabordable au soupçon. Il est vrai que son département n'était pas le plus heureux à sévir contre la fraude. Mais le hasard explique ces malheurs. De grands généraux n'ont jamais gagné de batailles.

Cécile est née dans l'Inde où son père avait été gouverneur. Fleur éclatante et parfumée sous un autre ciel, elle se décolore sous le nôtre ; elle a froid à notre soleil. Son teint brun pâlit ; sa taille flexible penche. Son énergie parfois soudaine, sa mollesse habituelle, sont un contresens perpétuel avec notre civilisation calme et mesurée. Bien qu'elle ait caché l'ardeur de son âme sous nos formes, sous notre costume, sous notre éducation, cette âme voluptueuse de créole brise à chaque instant l'enveloppe qui l'étouffe. On sent bondir la nudité hardie de l'Indienne sous le voile européen ; elle a beau baisser les yeux, elle aime ; être chaste, c'est un mensonge.

Aussi cette contrainte la tue. Elle mourra comme la fleur transplantée, peut-être en regardant le soleil. Oh! il faut l'entendre parler avec sa voix de femme créole qui vaut toutes les grâces de nos françaises, et qui supplée, à tant d'égards, l'éducation et l'usage. La voix d'une créole est une musique que Dieu a mise dans la bouche des femmes des pays chauds, parce qu'il a privé de chant les oiseaux de ces climats. Le chant des oiseaux est passé dans la voix des créoles. On dirait qu'il y a de l'amour dans leurs expressions les plus simples ; oh ! qu'elles sont plus meurtrières avec leurs baisers et leur voix que la fièvre et la chaleur. Aimer une créole et mourir, c'est le commencement et la fin d'une passion. Il n'y a pas d'infidélité possible sous l'équateur ; on aime, on est aimé, l'on meurt. La vie et les fleurs viennent si vite !

Il y avait erreur grossière de la part de Scipion. A deux lieues de distance, la fille d'un pêcheur peut ressembler à la fille d'un commissaire de la marine. — Quel moyen de croire qu'une enfant sortie à peine de la tutelle du pensionnat, élevée avec toute la sollicitude paternelle (sa mère était morte), aimée d'un jeune et brave officier de marine, entourée de la surveillance délicate, mais attentive de vingt domestiques (la supposition est trop insensée), compromît son nom, sa vie, son avenir, par un amour caché, par un amour écouté avec complaisance au bord de la mer, à deux lieues de la ville? et d'ailleurs Cécile est une enfant, toute d'imagination et de repos, qui aime son sopha de velours, son oiseau qui chante pour l'amuser quand elle ne chante pas pour amuser son oiseau ; qui se penche sur

sa harpe, comme pour regarder l'harmonie, qui découle de ses doigts; qui lit, une cassolette à la main, et des fleurs dans les cheveux, la belle et souffrante poésie de Millevoye; et qui joue avec les aiguillettes d'or, avec le poignard de son fiancé. Voilà sa vie. Cécile est riche, elle est belle, elle aime, elle est aimée. A quel autre sentiment voulez-vous qu'elle demande sa poésie?

Scipion! Scipion! l'erreur t'aveugle. Tu n'as vu au bord de la mer que l'écume qui couvre le rocher.

Il est inutile de dire qu'Auguste ne manqua pas de se rendre le lendemain, à l'heure convenue, à bord de *l'Alcyon*, et qu'il y apporta l'anxiété d'une nuit passée sans sommeil, et la promesse de la vengeance la plus prompte.

Le ciel, qui est si rarement d'accord avec nos projets, fut ce jour-là d'une sérénité admirable. On eût pu voir à dix lieues de distance : ils ne virent rien. Il fallut l'obscurité de la nuit pour convaincre le vieux corsaire et le jeune officier, que la demoiselle à la robe bleue ne viendrait pas au rendez-vous. Ils se quittèrent avec des sentimens différens. L'un croyait compromis l'amour-propre de son entêtement, l'autre avait la joie du doute. Au lendemain fut remise la seconde épreuve.

Auguste de Bussy retourna passer la soirée auprès de Cécile. Il déposa à ses pieds tout ce qu'il lui restait de vague jalousie, de ressentiment de la nuit et de la journée. Après une infidélité apparente et qu'on a soi-même démentie, on trouve plus douce l'haleine de celle qu'on aime, plus enivrante la pression de sa main. Vingt fois sur le ton de la plaisanterie moqueuse dont il se sentait inspiré, il fut sur le point de raconter sa fatale croyance aux propos de Scipion, les propos de Scipion, la lunette d'approche, et de réclamer son pardon, par un baiser. En amour une faute est précieuse; c'est un grand avantage qu'il ne faut pas négliger, celui d'avoir tort quelquefois.

Elle et lui parlaient encore de leur prochain mariage. On obtiendrait peut-être un grade, quoique cela fût assez difficile dans ces temps; et si Auguste, à sa première croisière, allait être pris par les Anglais, conduit dans les pontons : idée affreuse!

Et cela arrivait facilement alors dans les ports de la Manche, où une demi-heure après l'appareillage, le combat : deux heures après le combat, les pontons.

Et ces deux enfans pâlissaient.

Tandis qu'ils riaient et pleuraient, parlaient de gloire et de mort, familiarités sublimes que l'empire avait introduites dans nos mœurs, Auguste se prit à baiser le mouchoir de Cécile où quelques pleurs avaient été répandus.

— Élégante! s'écria Auguste, élégante! que dirait l'empereur? que dirait le blocus? vous pleurez dans de la batiste anglaise?

— Oh! dieu, dit-elle, les monstres! — Je n'en veux pas, — moi, — de la batiste anglaise! — Comment ai-je pu?........... mais c'est mon père qui m'a donné ce mouchoir.

Elle pétrit ce mouchoir dans sa jolie main, et l'approcha de la flamme de la bougie.

— Que faites-vous là, Cécile? dit le père en entrant.

— Papa! je remplis ton office; je te supplée : tu brûles sur la grande place les cargaisons anglaises, moi je brûle mon mouchoir de batiste à la flamme de cette bougie. Je dois faire respecter le blocus : ne suis-je pas ta fille?

Auguste ne se possédait pas de joie.

Le commissaire embrassa froidement sa fille : un nuage passa sur son front : il se hâta de dire : — Les nouvelles des croisières ne sont pas heureuses.

Cécile chancela.

— Auguste ! vous partirez dans huit jours pour croiser dans la Manche. C'est au tour de votre frégate, après nous penserons à votre mariage.

Auguste aurait cru injurieux pour sa fiancée de retourner huit jours de suite au rendez-vous de Scipion. Il lui écrivit, en lui envoyant dix livres de tabac de France, qu'il le remerciait beaucoup de son prudent avertissement, mais qu'il ne jugeait pas à propos d'en profiter davantage.

Rien ne détourna le vieux marin de ses investigations, et l'obstination s'en étant mêlée, il cherchait la jeune fille au bout de sa lunette, avec autant de ténacité qu'il guettait auparavant le contrebandier.

Huit jours s'écoulèrent : ni contrebandier à l'horizon, ni jeune fille sur les rochers.

Auguste de Bussy partit en croisière.

Le soir du neuvième jour, Scipion, dont la seule distraction était de promener, à l'aide de sa lunette, son regard à l'horizon qu'il appelait son jardin, vit passer, et un cri lui échappa aussitôt, la jeune fille dans le grand verre de la lunette.

— Faut-il être damné ! — Précisément au moment où M. Auguste a quitté le pays, voilà que je revois cette jeune fille : — que n'est-il ici pour nier encore ! — Eh bien ! est-il si fou le vieux corsaire, qui verrait une huître à la distance où l'on a nié qu'il ait distingué une jeune fille ! — C'est bien elle : la même robe bleue, le mouchoir à la main ; — c'est cela, — de rocher en rocher. — Oh ! monsieur Auguste, mon joli aspirant, mariez-vous ! mariez-vous ! Y a-t-il possibilité de se tromper ? Sa figure ? — Je la vois comme si elle était à deux pas..., sa bouche..., ses yeux... où, démon ! va-t-elle ? — Car il vente la peau du diable, et sa robe porte comme un perroquet de fougue.

— En voici bien d'un autre, à présent....., le contrebandier sous ses basses voiles qui arrive ! Ah ! le chien ; il sait donc déjà que la frégate est partie.

Et Scipion attacha son attention sur le contrebandier, dont il épia la manœuvre avec toute l'exaltation d'intelligence d'un levrier en arrêt.

— Toujours toi, vieux coquin, que la mer te serve de tasse !

Puis il fit tourner le tube de la lunette sur son axe ; car il voulait avoir aussi le cœur net de ses soupçons sur la jeune fille à la robe bleue. — L'occasion pouvait ne plus se montrer, — et ce manège d'aller du vaisseau à la femme, de la femme au vaisseau, lui révéla, avec une soudaineté d'esprit que les gens enthousiastes qualifieraient d'inspiration, et que la raison explique très-bien, la pensée coupable, que ces deux apparitions n'étaient pas étrangères l'une à l'autre. Il trouvait un motif au retour du contrebandier dans le départ de la frégate ; il expliqua naturellement la présence de la jeune fille sur le rivage par le retour du contrebandier. Une fois ce soupçon établi, l'Amérique était découverte. Il raffermit ses doutes sur la correspondance intime entre l'arrivée du vaisseau et la promenade de Cécile par les exemples du passé : chaque fois qu'il avait aperçu le contrebandier, il s'en souvint, il avait vu Cécile.

Il ferma sa lunette, descendit au port, monta chez le commissaire de la marine, et avec l'accent arrêté et triomphant d'un homme qui est sûr d'être obéi.

— Vous allez, monsieur le commissaire, me délivrer sur-le-champ une lettre de marque, entendez-vous?

Et prévenant tout refus dont l'explication eût été un retard, il se pencha à l'oreille du commissaire, et lui dit : — Le contrebandier rentrera cette nuit : la fille à la robe bleue et blanche se promène en ce moment sur les rochers qui bordent le fort.

— Silence! silence! passez dans mon cabinet.

— Asseyez-vous.

— Hâtons-nous, monsieur.

— De grand cœur : vous n'avez pas d'habits? Dix pièces de drap, prises sur cette cargaison, pour vous;

Vous n'avez pas de pantalon, cinquante pièces de nankin pour vous;

Vous n'avez pas de chemises, cinquante pièces de toile de Frise, pour vous;

Vous fumez : deux boucauts de tabac de Virginie.

Votre misère vous défend le café et le sucre : dix barriques de sucre, dix de café pour vous!

Votre femme dort sur la paille, vos enfans à terre : de l'édredon pour elle, pour vous, pour vos enfans.

Et puis votre cave pleine de rhum, de vins, de liqueurs, vos armoires de linge, entendez-vous, Scipion?

— Monsieur le commissaire, une lettre de marque! une lettre de marque!

— Malheureux, tu n'as pas d'argent : tes poches en seront gorgées, tes tables, tes tiroirs.

— Une lettre de marque! une lettre de marque! par le Christ, car il se fait tard.

— Tes fils exempts de tout service de terre et de mer! Scipion!

— Une lettre de marque!

— Scipion, la croix d'honneur à ta boutonnière goudronnée.

— Désolation! il est nuit! une lettre de marque, monsieur le commissaire, ou je ne me connais plus!

— Mais si je te la donne! — Je te connais, tu prends le contrebandier; le contrebandier pris, on brûle la cargaison. Et que t'en reviendra-t-il? rien, de la cendre.

— De la cendre! Ainsi soit l'Angleterre. De la cendre, et que j'en frotte mes mains! que j'en remplisse ma bouche! De la cendre, de la cendre! voilà ce qui m'en reviendra. Vous appelez cela : rien!!!

— Et si je ne te donne pas cette lettre de marque, que feras-tu?

— Je vous dénoncerai.

— A qui?

— A l'empereur et roi.

— Et de quoi m'accuseras-tu!

— De n'être qu'un contrebandier, un ami des Anglais, un traître au blocus continental.

— On ne te croira pas.

— Et votre enfant, votre fille?

— En quoi ma fille me compromettrait-elle?

— Ses signaux aux bords de la mer, sa robe bleue, lorsque le contrebandier peut entrer sans danger, sa robe blanche, lorsqu'il doit fuir.

— Vous vous trompez, Scipion, ma fille ne sort jamais de son appartement : elle l'a gardé aujourd'hui.

— Et pourquoi me proposiez-vous de l'or?

— Insensé ! insensé! je ne t'ai offert de l'or que pour t'engager à courir plus vite à ton but. Juge des occasions où il est nécessaire de risquer le courage, je t'ai refusé une première fois : maintenant je t'accorde ce que tu désires; tu vas avoir à l'instant même ta lettre de marque.

Durant ce dialogue, la nuit était venue : nuit d'hiver couverte d'épais brouillards.

— Je te disais, Scipion, que tu avais pris une récompense offerte pour une séduction, un piége. Mais ton irréflexion résulte de la vivacité de ton patriotisme. Je t'excuse.

Et beaucoup d'autres belles paroles qui firent oublier à Scipion que la nuit était déjà si sombre et si avancée, que l'ange des ténèbres même ne trouverait jamais le contrebandier.

Mais il était demeuré muet d'étonnement. La colère était restée pétrifiée sur tous ses traits.

Le commissaire sonna.

Cécile en costume du soir, visiblement trop fraîche et trop parée pour supposer qu'elle revenait du bord de la mer, parut et apporta une lettre de marque à son père.

Le vieux corsaire ne comprit rien à cette métamorphose. Il se crut fou.

Il sortit : la nuit noire était arrivée. Le contrebandier était déjà dans un port d'Angleterre.

Scipion froissa avec rage dans ses mains la lettre de marque.

La frégate sur laquelle Auguste était parti depuis deux jours rentra dans la nuit au port avec une prise de quatre vaisseaux anglais de la compagnie. Dans l'affaire où ces quatre vaisseaux étaient restés la conquête des Français, Auguste avait montré beaucoup de courage, et ce qui est plus rare, beaucoup de sang-froid. Le rapport de la journée le citait parmi les officiers dignes, par leur bravoure, d'être recommandés à la bienveillance des ministres de sa majesté.

Qu'elle fut heureuse Cécile, lorsque Auguste près de sa joue, si près que ses boucles brunes en étaient agitées, lui raconta les boulets passant sur sa jeune tête, la mitraille se croisant avec le commandement des chefs, enfin cette émotion d'une première affaire vive comme l'amour. Elle séparait ses cheveux blonds pour voir s'il disait vrai, s'il n'était pas blessé, elle prenait ses mains dans ses mains : elle était si heureuse!

Tout à coup le canon annonça aux gens de l'équipage qu'il fallait sur-le-champ se rendre à bord.

Et comme Auguste retournait précipitamment, il fut fort étonné de rencontrer Scipion sur le pont du vaisseau.

— Que voulez-vous, monsieur Auguste? j'aime mieux servir comme matelot ou canonnier à bord de cette frégate, que de voir chaque jour, les bras croisés, des choses qui soulèvent le cœur.

La conversation entre le corsaire et l'aspirant en resta là. Chacun regagna son poste : on appareilla.

Chargé de pluie et de grêle, le temps était horrible : la frégate louvoya tout le reste de la nuit.

Au jour, les habitans que quelques sourdes volées de canon avaient éveillés furent témoins d'un beau spectacle.

C'était la frégate qui serrait étroitement entre elle et la terre le contrebandier si connu, si redouté. Malgré toutes ses voiles et sa marche supérieure, l'interlope était obligé de raccourcir chaque fois ses bordées, sous peine de se rencontrer proue à proue avec la frégate, ou, en continuant cette manœuvre, de tomber sous le canon des forts ou de dériver sur les rochers. Pourtant il restait encore une voie de salut au contrebandier; c'était de passer entre un gros rocher à deux longueurs de vaisseau du rivage, et la terre, passage infranchissable pour la frégate. Le contrebandier connaissait-il ce passage désespéré? l'ignorait-il? c'est ce qui faisait battre le cœur de tous les habitans rangés sur les hauteurs qui dominaient la rade. Il fallait se hâter : il n'y avait plus qu'une bordée de salut pour le contrebandier.

Il virait de bord pour la courir, quand la frégate, sans quitter sa proie, détacha une embarcation montée de douze soldats de marine, d'un timonier, et d'un aspirant pour les commander.

L'embarcation se dirigea vers la terre.

La mer était haute, fatiguée encore par l'orage. On entendait se heurter les carabines des soldats; on voyait debout l'officier, sans chapeau, le visage blême, la trompette marine à la main.

Ils approchaient du rivage.

Sur le rivage il n'y avait qu'une jeune fille en robe blanche, venue là, sans doute, pour suivre du regard, son amant, dans le combat qui se préparait, ou pour respirer l'air robuste et sain de l'Océan.

Ceci n'intéressait personne :

Le vent était fort, ses longs cheveux flottaient, sa robe blanche et pure s'attachait à ses jambes, comme un voile à une statue antique, ses beaux pieds évitaient avec soin l'écume blanche qui s'étendait en nappes autour d'elle.

La barque approchait toujours.

Et alors on distingua Scipion qui était au gouvernail, Auguste qui commandait debout à l'arrière.

Ils étaient déjà sur les brisans.

Au loin le contrebandier achevait sa dernière et fatale bordée; il n'avait plus que celle-là à fournir, si un signal ne l'avertissait tout-à-coup, rapide comme un cri, comme un geste, de se jeter dans la passe.

Ce signal allait être donné peut-être.

La population entière ne respirait plus.

— En joue! cria Auguste!

La trompette marine lui tomba des mains,

— Feu! cria Scipion!

Une main blanche, comme celle d'un ange, qui écarte un rayon de soleil ou un nuage, s'était levée enveloppée d'un mouchoir blanc.

Il tomba un monceau de chair, de sang et de linge sur le rocher.

Douze coups de fusil avaient porté. Douze balles avaient renversé la jeune fille à la robe blanche, qui était venue, par ordre de son père, respirer l'air marin qui rend la santé.

Le contrebandier amena son pavillon sans résistance. Il fut remorqué au port

On cria : Vive l'empereur! à bord de la frégate.

On répondit : Vive l'empereur ! de la terre et de la ville.

Vive le blocus !

Le soir de cette grande journée, une harpe eut ses cordes brisées, un oiseau s'envola, un livre resta ouvert qu'on ne ferma plus.

Entendez-vous ces cloches joyeuses, ce canon qui tonne, ce peuple qui se rend sur la grande place ? Décimé par la famine, par la guerre et par Napoléon, il crie vive la guerre et Napoléon ; ruiné par le blocus continental, il hurle vive le blocus continental ! Il vient là nu-pieds, nu-tête, quoiqu'il gèle, les lèvres gercées, les mains violettes, l'estomac rentré par la faim.

D'abord, dans l'ordre du désordre, Scipion conduit un peloton de vieux corsaires ; il a les honneurs du pas.

Tout ce qui abhorre les Anglais et l'Angleterre est invité à coup de canon à la fête. Toute la ville y sera, toute la ville y est.

Ce n'est ni du pain, ni du vin, ni du tabac, ni du sel, ni de l'or qu'on va distribuer au peuple, c'est de la vengeance contre l'Angleterre, de la vengeance argent comptant : chacun en prendra à pleines mains. Les vieillards, les jeunes hommes, les enfans, les femmes, en auront leur part. Les femmes surtout, voyez comme elles sont belles de fureur ! Chacune d'elles va se payer d'un fils mort, d'un frère prisonnier, d'un époux noyé. C'est le jour du rachat ! Vous savez si une mère est terrible quand on tue son fils ! Il y a là des mères qui ont huit fils tué par Nelson ; huit vengeances à des femmes à qui une suffit.

Voyez maintenant la grande place autour de laquelle rode et hurle ce peuple, qui sort la langue, qui aiguise ses ongles ; voyez-la encombrée de marchandises de tous les pays, car les contrebandiers anglais s'étaient faits les courtiers de toutes les fraudes. Voyez les trésors de deux hémisphères, jetés à brassées sur la terre. Il y a là dix millions de marchandises rares ou utiles. Oh ! que cette laine filée par l'industrie servirait bien à couvrir la nudité de ce peuple dont les os percent la chair ! cette toile à vêtir ces pauvres mères ! Oh ! qu'avec l'or de ces marchandises on indemniserait de maux et de malheurs ! Le pêcheur aurait un bateau, le laboureur une charrue, tous du pain ; car le pain de l'empire est dur, le pain de l'empire est rare. Peuples, voulez-vous du drap, de la laine, du pain ?

— Nous voulons de la vengeance, nous voulons du feu.

— Vive l'empereur et roi ! vive le blocus continental ! mort aux Anglais !

— Voici le commissaire de la marine ! Place au cortége ! place aux torches !

Et l'air rayonnant de patriotisme, M. le commissaire de la marine, en écharpe tricolore, une torche à la main, s'ouvrit un passage à travers la foule. Il était suivi de l'équipage de la frégate. Auguste, pâle et un flambeau à la main, marchait à côté du commissaire de la marine.

— Vive l'empereur !

Le commissaire s'arrêta au milieu de la place, devant un bûcher immense.

— Vive le blocus continental !

— Mort aux Anglais !

Et le commissaire de la marine, en agitant la torche enflammée au-dessus de sa tête, s'écria : vive l'empereur et roi ! — Vive le blocus continental ! — Mort aux Anglais !

Puis monté sur un ballot de laine, par un geste, il réclama le silence.

Il l'obtint.

Et lut : Décret de l'empire.

Article unique :

« Toutes les marchandises anglaises saisies sur les vaisseaux anglais et autres seront brûlées immédiatement.

Signé L'EMPEREUR. »

— Vive l'empereur !

Et il prit, pour donner l'exemple de son obéissance aux lois une poignée de soie écrue, et la jeta dans le foyer.

Alors Scipion et ses corsaires défoncèrent à coups de hache des barriques de tabac ; et après en avoir respiré la saveur âcre et si douce aux organes du marin, les barriques roulèrent dans la flamme !

Une fumée noire et semée d'étincelles monta en longs ruisseaux vers le ciel.

Et le peuple :

— C'est du bon, celui-là : la cendre est blanche ; c'est du pur Virginie.

— Nous n'en aurons jamais de pareil. Raison de plus, au feu! au feu !

— Au feu, ces pipes de rhum ! Gervais !

— Laisse m'en prendre un petit verre.

— Tu le boiras en punch.

— Va pour le punch ! Alors roule ces tonneaux de sucre, cette barrique de noix muscades et ces caisses de thé. Est-ce fait ?

— Allume !

Et le bon mot circulait ; la plaisanterie faisait la ronde. Allume le punch ! — Le bon Dieu va boire du punch ! — C'est juste, il a fumé.

Une nuée plus épaisse, massive, pourpre ; enfin la flamme d'un punch de douze tonneaux de sucre et d'autant de pipes de rhum, grondait sur leurs têtes. Elle jaspait l'air.

— Dis donc, Jeanne, toi qui as la jambe fine et la cheville à l'avenant, ces bas de soie t'iraient-ils ? Vois comme ils sont tendres, brodés, fins, doux à la chair.

Et qui pourrait exprimer ce qu'il y avait d'amour et de vanité de femme dans le désir de posséder ces beaux bas d'Angleterre, à ravir une duchesse ? Mais l'opinion était là, et le feu flambait. Après avoir passé une fine jambe dans le bas, le bas était retiré, plié avec toute la délicatesse de jeune fille soigneuse, un regard l'accompagnait, et adieu, il tombait dans le feu ! Il en tombait une douzaine, cent douzaines, deux cents douzaines.

— Ceci semble fait tout exprès pour toi, Marie.—Un service complet de linge de table damassé ; douze douzaines de serviettes, douze douzaines de nappes.

Et tous ;

— Voyons si elles seront de bon usage.

Le linge damassé s'abîmait dans la flamme : les regards envieux suivaient quelque temps les caprices du dessin dans le passage de la combustion à la cendre.

— Voudrais-tu bien, toi, là-bas, de cette toile de Frise pour te faire des chemises ? Touche comme elle est ample : elle remplit la main.

— Non ! cela m'écorcherait le dos ; depuis long-temps j'ai renoncé au coton et à la toile. Je ne porte que de la batiste.

— Que ne parlais-tu plus tôt? En voilà six ballots complets. Tu as de quoi habiller tes domestiques.

Les malheureuses ne possédaient seulement pas un mouchoir.

Les ballots de baptise roulaient dans le feu.

— Si j'ai accepté ta batiste, fais-moi l'amitié d'accepter cette caise de foulards des Indes. Tu es brune, les foulards te siéront. Viens donc, que je te coiffe.

Et toutes se coiffaient avec des foulards: jeunes et jolies, laides et vieilles, grimaçaient les minauderies des grandes dames, et se dépouillaient ensuite de leur parure en passant devant le feu.

— Qui est fille ici? qui est à marier? J'ai de la dentelle, voilà du point d'Angleterre. Approchez, mes amours!

Et avec des épingles on couvrait de la tête au pieds des filles de pêcheurs de beaux voiles noirs d'Angleterre, la blonde était nouée en ceinture, la Maline fixée au bas des haillons; et quand la plaisanterie avait assez duré, on arrachait par lambeaux ces merveilles de Bruxelles et de Gand, et la flamme en les dévorant répétait pendant quelques minutes, dans le travail de la combustion, ces prodiges de l'industrie.

-- Maintenant que nous avons ménage complet de linge et de provisions, il nous faut du luxe : nous aimons le luxe, nous autres.

Et des femmes ouvraient avec brutalité des paniers remplis de porcelaine chinoise et japonaise, merveilles fragiles qui sont les véritables dieux de nos tables. Les théières brodées d'ornemens, les tasses si légères qu'on y boirait de l'air, les cuvettes soutenues par des péris, les pots à eau, se heurtaient, se brisaient dans les mains rudes qui les saisissaient. Des coupes si élégantes et si pures, où l'on n'aurait voulu verser que des perles, étaient exposées à la souillure de la fumée, à la seule fin de savoir si elles iraient au feu.

Ce qui ne se rend pas, c'est cette ivresse à jeun d'hommes et de femmes qui avaient de la fumée dans la bouche, qui portaient écrit sur le front ce combat entre l'amour d'avoir et l'amour de détruire, mais qui détruisaient sans pitié, en disant : C'est anglais ! c'est anglais ! mot terrible qui n'admettait par d'indécision.

Singulière raillerie! quelques-uns s'établissaient marchands sur le lieu même de l'incendie : ils vendaient pour rire ; le marché était une comédie. On achetait pour revendre au feu, le feu était le dernier acquéreur.

Raillerie plus singulière encore! de véritables marchans avaient dressé leurs tréteaux auprès du feu : ils vendaient pour deux sous d'eau-de-vie à ceux qui avaient brûlé une cargaison de rhum ; on leur achetait deux mauvais cigarres en présence de la cendre de trente boucauds de tabac de Virginie.

Enfin tout y passa.

Dix millions de marchandises furent réduits en cendre et en fumée. Jusqu'à l'entière destruction, le commissaire de la marine, et l'état-major de la frégate, dont Auguste faisait partie, ne quittèrent pas leurs places d'honneur.

Quand tout fut achevé, que l'ivresse, la rage, les cris eurent couché, dans cette cendre qui resta tiède trois jours, ces démons, ces éternels ennemis de l'Angleterre, le cortége défila aux cris de vive l'empereur, mort aux Anglais!

Scipion se jeta sur les pas du commissaire et lui dit : Morte!

— Morte ! répéta le commissaire !

— Morte répéta Auguste.

— Silence ! ajouta Scipion.

Et il se perdit dans la foule, en criant : Vive l'empereur !

Au bout de trois jours, Auguste fut nommé enseigne. — Il reçut la croix d'honneur des mains du commissaire de la marine.

Le commissaire de la marine reçut aussi, de la part de l'empereur, une médaille qui valait bien 40 francs.

Léon Gozlan.

LE CAPIDJI-BACHI.

Ce fut un beau jour à Galata-seraï, que le 10 de la lune de Rebia ul ewel 12.. de l'hégire, car le sultan daigna y venir visiter les itch-oglans qu'on y élève pour son service particulier.

Pauvres enfans, ceux que le chef des eunuques blancs a choisis pour en faire des itch-oglans ! Jamais cloître ni monastère n'eut une discipline si rigoureuse pour ses novices; pendant quatorze longues années, on leur enseigne à garder le silence, à tenir les yeux baissés et les mains croisées sur la poitrine, à faire les cinq prières aux heures marquées, à lire dans le Koran et à en retracer les sacrés caractères, à monter à cheval, à lancer le djerid, à se servir de la lance, puis à coudre et à broder, à faire de la musique, à chanter des ghazels persanes, à raser la tête, à faire les ongles, à plier des serviettes et des turbans, à servir dans le bain, à dresser des chiens et des oiseaux, et tout cela sous la cruelle surveillance des eunuques. Puis, quand ils ont passé ce temps d'épreuve, s'ils sont beaux, modestes et silencieux, alors ils commencent leur service auprès de sa hautesse.

On avait préparé un beau djerid pour recevoir le grand-seigneur. Les chevaux arabes, les jeunes et habiles écuyers, les évolutions gracieuses, les costumes variés et pittoresques, tout faisait d'un pareil djerid un admirable spectacle. Bien des combats isolés, des mêlées tumultueuses avaient déjà offert une fidèle image de la guerre, lorsque tous les regards se portèrent sur deux cavaliers que le hasard n'avait pas encore opposés l'un à l'autre. On désirait, mais non pas sans inquiétude, les voir se mesurer. Ils s'appelaient l'un Mustapha, l'autre Ahmed. Mustapha était fils d'un visir, qui avait été étranglé par suite des intrigues d'un ancien berber-bachi, père d'Ahmed. On connaissait leur haine : aussi l'intérêt devint-il général lorsque l'on vit qu'ils se disposaient à s'attaquer; long-temps ils rivalisèrent sans qu'aucun d'eux eût l'avantage. Ils allaient se séparer sans reconnaître ni l'un ni l'autre un vainqueur, lorsque Ahmed, profitant du moment où Mustapha faisait faire un détour à son cheval, lui lança le djerid avec tant de force et d'adresse, qu'il le renversa. Des cris d'admiration s'élevèrent de tous côtés. Le grand-seigneur lui-même voulut savoir le nom du vainqueur.

Après cet échec, la haine de Mustapha prit le caractère de fixité dont l'âme seule d'un Turc est capable. Elle devint à ses yeux une chose écrite, irrévocable ; car, pour la satisfaire, un Osmanli saura attendre, s'il le faut, la moitié de sa vie, sans que, pendant tout ce temps, un mot, un geste, un signe vienne jamais trahir l'immuable arrêt qu'il a prononcé. Une fois jurée, la vengeance est devenue le but de sa vie, sa vie elle-même. Dans les circonstances ordinaires, il pourra vivre en paix avec son ennemi; mais toutes ses actions n'ont plus qu'un mobile :

arriver sûrement et lentement à la vengeance, dût ensuite le ciel tomber sur sa tête.

Quelques mois après, Mustapha et Admed furent ensemble admis au service de sa hautesse. Le lieu où ils avaient été élevés était une prison entourée de hautes murailles comme une place forte, et, depuis leur enfance, ils y avaient été gardés à vue avec autant de soin que les femmes du grand-seigneur dans le harem. Une carrière d'ambition s'ouvrait devant eux. Cette cour brillante du sultan, qui si souvent avait embelli leurs rêves, ils allaient en faire partie : c'étaient de belles tuniques blanches brodées en or, des faisceaux, des haches d'armes étincelantes, des casques surmontés de panaches si élevés qu'ils forment comme un nuage au milieu duquel apparaît le grand-seigneur, qui semble y être porté; car son cheval ne se voit plus. Combien Mustapha semblait jouir de sa nouvelle existence! C'était le vendredi et prière publique à la mosquée, les deux beyrams et leurs cortéges resplendissans, des djerids où les nègres du harem faisaient preuve de virilité. Mais, au milieu de cet enivrement, dominait immuable son idée de vengeance: aussi, en se conciliant l'amitié du chef des eunuques, ne songea-t-il qu'à lui faire partager sa haine contre Admed, dont le caractère bouillant et fier se pliait à regret aux mœurs du seraï. Le fils du berber-bachi ne tarda pas à être en butte à toutes sortes de persécutions, qui vingt fois furent sur le point de le porter à quelque extrémité; enfin, un jour qu'il avait à présenter au grand-seigneur le turban sacré dont sa hautesse doit ceindre sa tête lorsqu'elle se met en prière, il eut la maladresse de le laisser tomber. Cet incident troubla un instant l'auguste cérémonie. Admed ne pressentit que trop l'odieux traitement qui l'attendait au seraï; car, là comme par tout l'empire, le bâton règne. Il ne songea plus qu'à se soustraire à l'indigne bastonnade, et, profitant du moment où le grand-seigneur, toute sa cour, tout le peuple étaient absorbés par la sainteté de la prière, il quitta furtivement la mosquée, couvrit son riche costume d'un benich, dont un soldat s'était débarrassé, et alla chercher un asile à l'autre extrémité de Constantinople, chez un ancien serviteur de son père, qui le reçut en tremblant. Long-temps on ne sut ce qu'il était devenu.

Cependant Mustapha, homme souple et persévérant, réussit au seraï et fut nommé capidji-bachi, un jour qu'il rendit avec à propos je ne sais quel service au grand-seigneur. Les capidji-bachi sont le télégraphe de l'Orient : ce sont des ordres en chair et en os; c'est par eux que la volonté du sultan vole mystérieuse à travers vingt royaumes et s'exécute là où elle doit être exécutée. Mustapha était donc sur un beau chemin : il pouvait, sans trop d'illusion, entrevoir la dignité visirielle; mais un caprice l'avait élevé, par un caprice aussi il fut oublié. Il vieillit dans sa charge de capidji.

Admed avait fui en criminel; car fuir le seraï, fuir le service du *sublime monarque*, du *distributeur des couronnes*, fuir le lieu qu'il habite, le séjour *de gloire et de félicité*, il n'y avait pas assez de supplices pour punir un crime aussi énorme, ou bien un délire aussi complet. Il se hâta de s'éloigner de Constantinople. La Porte faisait alors la guerre aux Persans, et il se dirigea vers Bagdad, où se trouvait le camp de l'armée ottomane. Il semblait pressentir que c'était la guerre qui devait réaliser ses rêves d'ambition. Il se dépouilla du ton de cour qu'il avait pris au seraï et qui l'aurait infailliblement fait réconnaître; car Constantinople a aussi son idiome aristocratique, langue privilégiée au milieu de toutes les langues, cette

politesse exquise qui révèle partout les grands de la terre. Il oublia tout cela et prit assez habilement le ton arrogant et plein d'insouciance d'un soldat de fortune. Le turban de Tripoli mis de côté, les pistolets et l'yatagan à la ceinture, la pipe racourcie pour le voyage et la mandoline au fil d'archal, un petit cheval d'Anatolie, c'est avec cet équipage qu'il arriva à Damas.

Noble et sainte ville que Damas! Un pacha y règne en tremblant. Les kawas ne traversent pas ses rues avec insolence. Elle n'accepte du despotisme que ce qui lui plaît; elle compose avec lui et le supporte s'il est fidèle au traité, et le brise aussitôt qu'il s'en écarte. Puis c'est le rendez-vous des pèlerins, c'est la ville qui conduit à la Mecque, et elle ne semble respecter son pacha que parce qu'il a le titre de *prince du pèlerinage*. Ahmed attendit quelques jours le départ de la caravane de Bagdad. C'est une armée que cette caravane quand elle marche, c'est une ville dans le désert quand elle s'arrête. Sa route est comme celle d'une flotte immense; car il lui faut aussi louvoyer avant d'arriver au but. Les sources se trouvent rarement sur une ligne directe; alors elle tire des bordées pour les trouver, tout en cherchant à se rapprocher de Bagdad; longue et pénible navigation! car c'en est une; le désert semble vous isoler plus encore que la mer, cet horizon de sable qui vous entoure est plus triste que l'horizon des flots. Le sable est plus monotone: il est immobile. Les flots s'agitent autour de vous et par leurs mouvemens vous rappellent encore un reste de nature vivante. Mais, dans le désert, rien ne vient vous avertir que la vie existe encore hors de vous; et puis le désert entre Damas et Bagdad est un désert artificiel, un désert de la main des hommes, plus triste que les déserts d'Afrique, que la nature a faits. Une ruine dans le désert! c'est l'idée du néant accouplée à celle de la destruction.

Après quarante jours de marche, Ahmed arriva à Bagdad, brillant reste de deux époques, qui rappelle à la fois le règne de Babylone et le temps des *mille et une Nuits*. Depuis qu'elle n'est plus Babylone, elle a changé de maître, de religion, de nom; mais elle n'a jamais changé de mœurs. Elle impose les siennes à toutes les formes politiques ou religieuses auxquelles elle se soumet. Ahmed se rendit aussitôt au camp situé à une heure de la ville. Hussein-Pacha y commandait.

Hussein-Pacha n'était pas un de ces favoris de cour plus eunuques que les Arabes du seraï, leurs rivaux: ce n'était pas un de ces fléaux d'Orient, qui font du pouvoir une marchandise, qui prennent du sultan un pachalik en manière de ferme, doublent à leur profit pour deux ans les produits d'une province, qu'ils rendent ensuite à la Porte, déserte et dévastée. Ce n'était pas non plus un de ces chefs remuans, qui lèvent audacieusement la tête, comme pour en faire une sorte d'étendard de mécontens, spéculant sur la crainte qu'ils inspirent au grand-seigneur, pour obtenir un exil avec un riche pachalik. Hussein était un brave et vigoureux pacha, dédaigné par les eunuques de harem, par les mignons de seraï, lorsque l'état était calme; mais autour duquel tout l'empire semblait se réfugier, lorsque la tempête menaçait; et alors le brave pacha sortait de sa jolie et modeste maison du Bosphore, reprenait son sabre du Khorassan et ne rentrait dans sa retraite qu'après avoir conjuré l'orage; c'était chose inexplicable qu'ayant déjà rendu tant de services à l'empire, il eût encore sa tête sur ses épaules. Chacun avouait qu'outre toutes ses grandes qualités, il avait un bonheur miraculeux.

Ahmed marcha droit à sa tente, plein de confiance dans sa générosité, et espé-

rant volontiers qu'il aurait gardé quelque bon souvenir de son père, qui, barbier du sultan, avait bien voulu protéger le sauveur de l'empire. C'était une belle tente verte, à bordures dorées. Un tapis de Perse lui servait de porte. Une jolie natte égyptienne était étendue sur toute sa longueur. Au fond était un divan rouge à franges vertes. Le pacha était seul, assis à l'angle du divan. Une foule de kawas et d'officiers l'entouraient à distance, debout et dans une attitude respectueuse. Ahmed s'avança vers le divan, au côté opposé au pacha, porta la frange à sa bouche et à son front, n'osant pas encore baiser la robe du maître, et revint silencieusement se remettre à l'extrémité, vers la porte; alors Hussein leva les yeux vers lui. C'était une noble figure de vieillard. Il y avait dans ses regards, qui révèlaient encore des illusions de gloire, malgré sa barbe blanche, une expression inépuisable de bonté, qui, réunie au génie, fait l'homme semblable à la Divinité.

Jeune soldat, que me veux-tu? dit le pacha à Ahmed.

« Le palais de Khosroes et ses molles splendeurs n'ont pu remplir une âme dé-
» vorée du désir de la gloire : aussi j'ai demandé à la fortune d'échanger avec moi
» le luxe du seraï impérial pour la poussière des camps. »

Ce fut par cette citation d'un poète persan que répondit Ahmed, désirant n'être entendu que du visir.

Le pacha eut un mouvement de surprise, promena un regard d'aigle sur ses kawas, pour s'assurer qu'aucun d'eux n'avait compris, puis fit un geste qui leur ordonnait de s'éloigner. Approche-toi, dit-il en s'adressant à Ahmed. Mais tout-à-coup, jetant un regard d'inquiétude sur les armes qui brillaient à la ceinture du jeune aventurier, il sembla révoquer son premier ordre par une sorte d'hésitation. Sa grande âme avait honte de soupçonner un assassinat; mais il ne connaissait que trop les habitudes du seraï, sa politique ombrageuse, sa prudence meurtrière. Ahmed comprit l'hésitation du pacha, jeta ses armes dans un coin avec négligence, comme pour s'en débarrasser, et s'avança.

— Parle! d'où viens-tu? Serait-il vrai que tu sortes du seraï? Quoique tu viennes d'un lieu funeste et mystérieux, ta jeunesse m'a séduit. Je ne puis croire qu'elle serve à cacher une perfidie.

— Seigneur, je suis fils d'Ibrahim-bey, berber-bachi de notre auguste souverain. J'aurais pu vieillir à l'ombre de seraï; mais j'ai préféré combattre sous les drapeaux d'Hussein-Pacha, l'ami de mon père.

— Oui, par Dieu! enfant, je fus l'ami de ton père : c'était un brave courtisan. Je crois qu'il a rendu plus d'une fois inutile l'ouvrage du copiste qui avait passé deux jours à enjoliver le firman de ma mort; mais, mon fils, quel malin génie s'est emparé de toi et t'a fait sortir du *nid de miséricorde et de félicité?*

— Mes rêves, seigneur, me poursuivaient de chevaux hénissans, de sabres recourbés, de lances longues et acérées. J'étais dans une mêlée, au milieu des cris des combattans; je me réveillais et je pleurais cruellement lorsque je ne voyais plus qu'un seraï silencieux et sans gloire.

Le pacha sourit amèrement.

— Enfant qui croit que la gloire suit le guerrier poussant son cheval au milieu des combats! La gloire, c'est au seraï qu'on la trouve, belle, attrayante, voluptueuse, parée. Ici on ne la voit que sale, échevelée, couverte de poussière et de sang, cachant derrière elle l'envoyé de la porte, qui punit les revers et se venge des triomphes. — Puis, quittant aussitôt la pente qui l'entraînait à d'aussi tristes

pensées. — Par Dieu, mon fils, si tu es venu vers moi à l'ombre du nom de ton père, tu ne peux manquer d'être le bien-venu. Je ne te céderais pas à notre glorieux sultan, m'envoyât-il, pour te remander, son grand-visir lui-même à la tête de vingt hortas de janissaires.

Ahmed s'inclina en s'approchant du pacha, porta avec amour sa main à ses lèvres et à son front; puis allait retourner à sa place, lorsque le pacha le prit par le bras.

— Assieds-toi, mon fils, n'as-tu pas vécu au seraï, respiré le même air que notre auguste souverain? Va! tu peux t'asseoir devant un visir; car, que je sois aveugle si ta jeunesse, ta figure, tes nobles illusions ne m'ont pas intéressé. — Puis une pensée sinistre revint encore épouvanter son âme. — Mais non, ajouta-t-il tout haut, comme pour répondre aux soupçons qui le tourmentaient, la Porte ne confie pas à de jeunes mains l'exécution de ses sanglantes volontés. Lorsqu'il lui faut un assassin pour se débarrasser d'un visir incommode, elle va choisir parmi ces vieux courtisans dont le sein sait cacher un firman de mort sans en frémir, dont la main est habile à choisir l'instant favorable, et frapper un seul coup, mais mortel. Oh! oui, il faut avoir beaucoup vécu pour une pareille mission. Non, mon enfant, dit-il en voyant qu'Ahmed se troublait, non, je n'ai plus aucune défiance, je ne veux plus en avoir. Je saurais que tes vêtemens cachent le fatal écrit, que le grand-visir t'a donné ses secrètes instructions avec le poison qui doit finir mes jours, je ne pourrais résister au penchant qui m'entraîne vers toi.

Une émotion profonde fut la seule réponse d'Ahmed.

- Oh! oui, enfant, tu as une âme noble, reprit le pacha, comme pour chercher des idées qui souriaient également à l'imagination du vieillard et aux illusions du jeune aventurier, l'air du seraï, cette atmosphère d'ennuques, n'a pas flétri ton cœur. Le nom du vieux janissaire a retenti à tes oreilles. La gloire n'est donc pas une chimère, puisqu'elle fait entendre aussi sa voix dans l'enceinte redoutée, au delà de la Porte impériale; car c'est là qu'a germé dans ton cœur le désir d'apprendre le glorieux métier sous le vieux Hussein. Grâces à Dieu, tu es venu dans un bon moment. Ces *têtes rouges* de Persans paraissent enfin vouloir accepter le combat; demain, si Dieu le veut tu combattras à mes côtés.

Cette réception avait décidé de la fortune d'Ahmed. Il est vrai qu'il combattit avec courage, qu'il prit Bassora aux Persans; mais tous ces succès étaient dans sa réception, ou plutôt ne les eût-il pas obtenus, l'amitié du pacha seule eût été un sûr garant de son élévation. En effet la Porte le nomma bientôt émir des émirs ou pacha à deux queues, sans savoir qui elle élevait à cette dignité. Que lui importait en effet? Hussein-Pacha l'avait demandé. Il est des momens pour un visir où rien ne lui est refusé. La Porte n'est là en quelque sorte que pour sanctionner ses volontés. Les plus nobles faveurs vont chercher jusqu'à ses moindres esclaves; cependant j'ai entendu dire que cette époque est celle où ses ennemis commencent à se réjouir.

Quinze ans s'étaient écoulés; Mustapha vivait toujours à Contantinople, simple capidji-bachi. Il ignorait l'élévation d'Ahmed: il l'aurait peut-être oublié, si sa haine ne le lui avait rappelé. Un jour il vit un homme qui venait d'Alep: il l'écouta avec indifférence raconter les hauts faits d'Ahmed-Pacha, gouverneur de cette sainte ville. Mais quel ne fut pas son trouble, lorsque cet homme ajouta mystérieusement qu'on soupçonnait que ce pacha était un ancien itch-oglan, fugi-

tif du seraï, celui qu'on avait toujours cherché en vain! Mustapha rentra brusquement chez lui, appela Suléïman, son homme de confiance, et lui ordonna de se préparer aussitôt pour aller à Alep. « Un pacha y gouverne, ajouta-t-il : on dit que c'est Ahmed, mon ennemi ; tu verras si c'est vrai, et reviens me le dire. »

Puis, quand il fut seul; «Le fils du berber-bachi visir! cet Ahmed dont la gloire et le nom me fatiguaient déjà sans le connaître! C'était comme un pressentiment; et moi, obscur capidji! ah! non, le destin ne peut me persécuter ainsi. S'il s'est refusé à réaliser mes rêves d'ambition, il ne viendra pas au moins me faire sentir tout mon néant, en faisant briller à mes regards la splendeur de mon ennemi.... »

Suléïman revint deux mois après d'Alep. Il avait vu le pacha : c'était en effet le fils du berber-bachi. « C'était écrit là-haut, dit alors froidement Mustapha ; mais Dieu est grand, » c'est-à-dire qu'il comptait sur la grandeur de Dieu pour se venger du triomphe de son ennemi. Il avait songé que plus son sort était devenu éclatant, plus sa vengeance serait éclatante. Cette idée l'avait consolé de l'élévation d'Ahmed: elle contenait toute sa résignation.

Mustapha fut long-temps à étudier les dispositions de la Porte envers son ennemi. Il connaissait trop bien les doctrines qui s'y observent, pour chercher à être le premier à faire naître contre lui des soupçons. La Porte n'accepte que ceux qu'elle conçoit elle-même. Ceux qu'on cherche à lui inspirer retombent sur le délateur. Ce fut un cruel supplice pour lui ; car long-temps Ahmed-Pacha conserva un grand crédit près du divan.

Enfin, un soir que Mustapha était retiré dans son harem, deux hommes frappèrent violemment à la porte de son hôtel : ils avaient le costume élégant de mamelouk, et portaient une canne haute et à pommeau d'argent. C'étaient des kawas du grand-visir. Leur maître demandait Mustapha-Bey : ils avaient ordre de l'emmener avec eux. Mustapha se disposa à la hâte et les suivit en silence, cachant son émotion; car être appelé à cette heure et avec cet empressement chez le grand-visir, c'est une haute faveur ou une disgrâce éclatante, qui doit être l'issue d'une pareille audience : c'est la mort ou la fortune qui vous convie.

Ils traversèrent nombre de rues silencieuses et qui semblaient être abandonnées à une population de chiens hideux. N'étaient les pas lourds du bekdji et le bruit lugubre de son bâton ferré sur le pavé, on pouvait se croire dans une ville encore debout, mais veuve de ses habitans. Personne dans les rues, obscurité aux fenêtres, silence partout. On dort, ou bien, si l'on ne dort pas, on se tait, et l'on se tait d'un silence sans lumière ; la clarté serait encore du bruit : elle attire des regards.

Puis il fallut traverser le port. Ils se placèrent en silence dans un kaïk qui les attendait. Constantinople, à cette heure, apparaît comme un tableau ébauché. La pointe du seraï, son vaste amphithéâtre, ses élégans minarets, sont vaguement indiqués et semblent attendre du pinceau une forme plus précise et plus pure.

Ils arrivèrent à l'autre rive et parcoururent encore des rues tortueuses, mornes et muettes. De loin en loin, un fanal passait, jetant une lueur blafarde; et l'on n'avait vu que le fanal, tant celui qui le portait se couvrait de silence et se cachait dans l'ombre ; enfin Mustapha entra chez le grand-visir.

C'était dans une salle reculée du palais. Une seule lampe, placée sur une espèce de tabouret, répandait une clarté douteuse. Le pacha était seul, et sa figure exprimait cette sombre mélancolie que donne la satiété du pouvoir, quand on sait ce

qu'il coûte, qu'on s'y attache comme à une dernière planche de salut, comme le criminel aux colonnes du temple qui le protége contre la vengeance des lois.

— Mustapha-Bey, asseyez-vous, dit le visir au capidji.

Mustapha porta la robe du pacha à sa bouche et à son front, se mit à genoux devant le divan sur le tapis de la salle, et attendit en silence les ordres du lieutenant impérial.

Le visir reprit la pipe qu'il avait laissé glisser sur le divan, ralluma son tabac, qui ne conservait plus qu'une parcelle de feu près de s'éteindre; avala trois gorgées de fumée, puis regarda en silence le capidji. Enfin il lui dit:

— Avez-vous cru qu'un capidji n'avait qu'à orner les beyrams d'un riche costume de plus, qu'il n'avait d'autre devoir que de se montrer à la Porte et solliciter des faveurs pour des amis reconnaissans?

— Seigneur, répondit Mustapha, alarmé d'un pareil début, la Sublime-Porte n'a pas daigné depuis long-temps jeter les yeux sur le malheureux qui jouit à cette heure de votre glorieuse présence.

— Je ne vous adresse pas de reproches; mais répondez. Avez-vous réfléchi à tous les devoirs que le titre de capidji vous impose? Savez-vous qu'il en est un surtout, terrible, inexorable? Savez-vous à quelles conditions subsiste intact le brillant empire d'Osman? Avez-vous entendu dire que la Sublime-Porte ne peut pas toujours punir les traîtres à la face du soleil, que, pour le maintien de notre sainte religion, il faut souvent des coups portés dans l'ombre? Enfin, quand une pareille mission devient nécessaire, savez-vous que c'est à un capidji qu'on la confie?

— Je le sais, répondit Mustapha avec assurance.

— Mais savez-vous encore qu'on meurt souvent d'une pareille mission? Il faut réussir ou payer de son sang un coup manqué.

— Seigneur, la Sublime-Porte n'a qu'à parler. Eût-elle condamné le schérif de la Mecque, ou bien le scha de Perse, dans deux mois ils n'existeront plus.

— Non, c'est un esclave infidèle du sultan qu'il faut frapper; c'est Ahmed, pacha d'Alep.

Mustapha frémit et se contint.

— Ce perfide visir s'est traîtreusement attiré l'amitié de toutes les corporations de la ville. Shérifs ou janissaires, tous se rangent autour de lui et sans doute au besoin marcheraient sous ses ordres contre l'armée impériale; car il porte loin son ambition. Il a su s'attacher toutes les tribus arabes, rebelles autrefois. Une pareille conduite donne de justes ombrages à la Porte, et elle a résolu d'arrêter, quand il en est encore temps, les suites de desseins aussi pervers. Mais un coupable est toujours sur ses gardes; il a donc fallu recourir à des moyens secrets. Prenez un déguisement, approchez de l'indigne visir et frappez le sans remords, comme une victime marquée par le doigt du seigneur. Allez, voici le firman de sa mort.

Mustapha sortit. Une heure après, il était couché sur son divan; il dévorait le firman de ses regards. Si le grand-seigneur lui eût cédé l'empire, et s'il avait eu dans ses mains le firman d'investiture, il ne l'eût pas regardé avec plus de complaisance. Il le touchait, il le faisait bruire à ses oreilles, pour s'assurer par tous ses sens que tout cela n'était pas un songe. Il l'admirait, il le contemplait, il le trouvait beau. Il l'était en effet. Admirable chancellerie que la chancellerie turque! Qu'elle

envoie la mort ou la fortune, ses firmans sont toujours écrits dans un style riche et harmonieux. Elle condamne ou élève avec rime et cadence. Le chiffre impérial est toujours pompeusement dessiné, toujours une encre alternativement bleue comme l'azur, rouge comme le sang, étincelante comme l'or, sert à tracer ces élégans caractères, soit qu'ils fassent un pacha, soient qu'ils proscrivent une tête.

A quelques jours de là, une caravane cheminait sur la route de Constantinople à Alep : ce n'était pas une de ces caravanes formidables, avec leur mille chameaux et leur appareil belliqueux, destinées qu'elles sont à franchir le désert, malgré les myriades d'Arabes qui le sillonnent avec des yeux de lynx, avec l'avidité d'un corsaire grec : c'était une caravane pacifique, assemblage bizarre de voyageurs de toutes sortes, qui disparaissaient, changeaient et se renouvelaient à chaque station ; c'était une famille entière qui émigrait, des soldats de fortune qui cherchaient un pacha qui les attachât à son destin, des pèlerins qui allaient prier au tombeau du Christ, ou bien baiser la pierre noire de la Cabaah, des marchands aventureux, aux spéculations vagabondes; c'étaient des juifs, des Turcs, des chrétiens. Tous les cultes y étaient représentés, le christianisme et ses sectes variées, l'islamisme et son inexorable unité, le judaïsme qui imprime comme un stygmate sur le front de ses adeptes. Sans discordes, sans passions tumultueuses, tous semblaient avoir oublié un instant le fanatisme de leurs croyances, de leurs castes, de leurs professions, pour en faire le sacrifice à la sûreté commune.

Un personnage était entouré de la vénération générale ; rien cependant n'annonçait chez lui le pouvoir si redouté en Orient. Il était sans esclave, sans domestique ; mais, au besoin pas un membre de la caravane qui ne se fût empressé de le servir. Il montait un rawan blanc. Son enteri était en étoffe rayée de Damas ; son benich était en drap rouge ; une pelisse bleu de ciel le couvrait entièrement ; sa tête, qui révélait une profonde austérité et une préoccupation fixe et immuable, était couverte d'un turban, dont les plis égaux et droits annonçaient un homme de la loi : c'était un scheik.

Si, dans une ville turque, vous voyez un homme sans suite, sans kawas, que les vrais croyans saluent profondément, en portant la main à terre, puis à la bouche, puis au front, que les femmes osent contempler avec des regards d'admiration et de respect, que le pacha reçoit comme son égal, en le faisant asseoir auprès de lui et en lui donnant sa propre pipe, vous pouvez dire hardiment : « Cet homme est un scheik ; » car, dans une ville turque, un scheik tient dans sa main toutes les volontés, agit sur toutes les imaginations ; c'est plus qu'un moine espagnol. Sa parole est celle d'un prophète inspiré; son pouvoir tient du miracle. Il fait pâlir le despotisme turc et sait calmer, quand il le veut, les insurrections d'Orient.

Aussi, à chaque station, c'était à qui étendrait le tapis de Hadji-Jousef-Effendi, préparerait son repas, allumerait sa pipe, afin d'obtenir un mot, un regard de bienveillance ; et lui, recevait tous ces services avec une impassible dignité, souriant quelquefois aux Musulmans. Quant aux chrétiens et aux juifs, il les voyait lorsqu'ils s'offraient à ses regards, comme s'ils n'existaient pas, malgré la posture humble et rampante que ces malheureux étaient obligés de prendre à son aspect. Son silence, qui n'était interrompu que par des phrases solennelles et sentencieuses, laissait un libre champ aux conjectures sans fin qui circulaient dans la caravane. — C'était un ancien visir, dégoûté des grandeurs humaines, qui ne pensait

plus qu'à Dieu et à son prophète ; — c'était le schérif de la Mecque, qui venait de rendre une visite au grand-seigneur ; — c'était un profond magicien, qui savait le Koran par cœur et lisait l'avenir dans chacun de ses versets ; — c'était un saint martyr qui avait langui vingt ans dans les prisons de Frankistan, pays des infidèles ; — et chacune de ces suppositions était accompagnée des formules de l'enthousiasme le plus ardent. — Que Dieu prenne de mon existence pour augmenter ses jours. — Que sa mère soit heureuse comme Mariam. — Que la terre de son tombeau lui soit légère après sa mort, et que son ange protecteur ait alors à se réjouir. —

Puis, quand la caravane s'arrêtait dans une ville, c'étaient cent échos qui se répandaient dans toutes les rues, proclamant la présence du saint personnage, invitant les fidèles à venir se sactifier de sa vue, et la foule aussitôt l'entourait, le pressait, baisait sa robe, avide qu'elle était de croyances et d'émotions religieuses. Elle accourait dans l'espoir d'entendre une sentence inconnue, un récit miraculeux, d'apprendre de nouveaux moyens d'échapper aux infirmités humaines, car ces âmes simples et naïves accordent tout à ceux qu'elles croient aimés de la Divinité. Ainsi qu'elle, ne doivent-ils pas avoir des soulagemens pour tous les maux?

On arriva à Alep. Le scheik se rendit au téké des derviches mewlevi. Alors en Turquie, où l'individu isolé se trouvait placé sans défense vis-à-vis le despotisme, des corporations, semblables à des asiles, lui étaient ouvertes pour échapper à son isolement ; celles des janissaires et des derviches étendaient leur réseau sur tout l'empire : ce n'est pas que leur appui fût toujours sûr ; mais c'était beaucoup pour la sécurité, si c'était peu pour une sûretéréelle. On n'en obtenait pas quelquefois une heure de répit des kawas du visir ; mais les jours que l'on devait vivre, on les vivait dans une insouciante tranquillité, parce que l'on ne se sentait pas seul.

Il n'est si petite ville de l'empire qui n'ait son téké de derviches. Le peuple se plaît aux cérémonies mystiques qu'ils célèbrent : c'est une musique d'une inspiration toute religieuse, c'est une espèce de danse grave et solennelle, dont les mouvemens rapides et circulaires jettent l'adepte dans une inspiration divine. Au reste, on assure que ces rites sont destinés à occuper les regards du peuple, pour qu'il ne les porte pas sur les dogmes et la conduite des derviches, qui, dit-on, n'ont d'autre croyance que celle d'un déisme pur.

Hadji-Jousef-Effendi se présenta au chef des derviches avec une lettre symbolique. Quelques lignes mystérieuses y étaient tracées, et un instant après tous les derviches venaient respectueusement baiser la robe du scheik.

Hadji-Jousef n'était autre que Mustapha-Bey, le capidji-bachi. La porte, habile à cacher ses secrets, sait pénétrer ceux des autres. Il n'est pas de secte mystérieuse, d'association cachée, où elle ne domine invisible. Mustapha, chargé de l'exécution d'un ordre fatal, avait, pour déguiser sa mission, adopté l'extérieur révéré d'un scheik : aussi le grand-visir lui avait remis une lettre du mollah de Coniah, telle que le personnage le plus saint de l'islamisme aurait pu seul en obtenir.

Un mois s'était écoulé, et la réputation du scheik prétendu occupait toute la ville. Il attendait avec patience l'heure de la vengeance, sans songer à la hâter par une précipitation passionnée. Un jour qu'étendu sur le divan du kiosk situé au milieu du jardin du téké, il rêvait au moment solennel qui s'approchait, un bruit

de chevaux et de voix d'hommes vint troubler le silence habituel de ces paisibles lieux, et le tirer de la rêverie où il était plongé.

C'était le kiahia du pacha qui lui rendait visite, pour l'inviter, de la part de son maître, à venir le voir au seraï.

Mustapha, presque sans émotion apparente, conservant la nonchalante position qu'il avait, promit, avec une sorte de fierté indifférente et impassible, de se rendre chez le pacha le lendemain après la prière de midi.

Cependant un observateur attentif aurait pu remarquer une contraction dans sa lèvre inférieure, une teinte de plus dans la pâleur habituelle de son visage, un mouvement involontaire de sa main droite vers sa poitrine, où il cachait le firman homicide.

Il était midi au palais de Scheik-Abou-Bekr, résidence du pacha d'Alep. Un triple rang de kawas tapissait la grande salle du seraï dans un silence respectueux et solennel. Ahmed-Pacha, à l'angle de la salle, faisait sa prière sur un tapis, la face tournée vers la Mecque. Qu'il était noble et masjestueux ! ce pouvoir sans bornes dont il était entouré, cet acte religieux auquel il se livrait, sa tête qu'animait une indicible dignité, ces mouvemens marqués par la prière, tantôt humbles jusqu'à se prosterner, tantôt fiers jusqu'à parler à Dieu, la face haute et les yeux tournés vers le ciel; puis ces fenêtres resplendissantes, ces murailles nues et sombres, ce beau divan, ce bassin dont le léger murmure semblait caresser le silence : c'était une scène grande et belle à voir. Mais malgré le respect de ce lieu, la sainteté du moment, un homme pénètre brusquemment dans l'asile redouté. Les kawas ont déjà porté la main à leurs yatagans. Ils se pressent vers l'audacieux, mais ils ont reconnu le scheik attendu, ils reculent avec respect et le saluent profondément. Mustapha, en entrant, vit le pacha en prière, alla lui-même prendre un tapis au pied du divan, l'étendit près de celui d'Admed, et unit sa prière à la sienne avec une gravité imposante qui émut fortement tous les spectateurs.

La prière terminée, les deux personnages, marchant vers le divan, s'assirent en silence. Le pacha prit la parole.

— Croyez-vous, mon père, que les lieux où résonne le bâton argenté du kawas, où le lieutenant du grand-seigneur s'asseoit au milieu des aians de la province, ne soient pas dignes de votre sainte présence? Croyez-vous que vos paroles ne peuvent porter de fruit dans un cœur rempli des préoccupations du pouvoir?

— Visir, j'avais résolu de te voir, mais j'attendais, répondit Mustapha avec une froide énergie.

— Jusqu'à présent le moment n'était donc pas heureux et de bon augure? reprit le pacha avec une expression craintive et superstitieuse.

— Tout ce qui est précipité n'est jamais heureux.

— Mais, puisque vous êtes venu aujourd'hui vous asseoir sur mon divan, sans doute que vous avez lu dans les constellations que notre entrevue devait avoir le meilleur résultat ?

— Oui visir, je l'espère.

Les kawas étaient à dix pas... Les yeux du scheik étincelaient, sa main fit briller un poignard comme un éclair inattendu au milieu d'une profonde obscurité, et il l'enfonça dans le cœur du pacha.

— Souviens-toi de l'itch-oglan Mustapha, dit le scheik en le frappant.

— Enfans, exterminez le misérable, s'écria le pacha frappé à mort et rendant l'âme.

Vingt yatagans se croisèrerent sur la tête du scheik; mais lui, monté sur le divan, opposait aux poignards le firman redouté qu'il étendait des deux mains... Les kawas baissèrent la tête avec respect... L'ordre était exécuté.

Mustapha paraissait radieux et presque surnaturel, lorsque du haut du divan il n'opposait à des esclaves armés, dont il venait d'égorger le maître sous leurs yeux, qu'un simple morceau de papier. Tandis que tous rentraient dans la poussière, lui, placé sous la sauve-garde même de l'ordre qu'il avait exécuté, retournait au téké sans crainte comme sans orgueil, expédiait un tartare à la Porte, et reprenait simplement sa vie ordinaire, laissant à d'autres le soin d'administrer la province en attendant un pacha.

Le Tartare à son retour apporta les ordres de la Porte, qui nommait Mustapha-Bey pacha à trois queues et gouverneur d'Alep.

Deux ans après, un groupe de Turcs à l'air grave et insouciant contemplait une tête que l'on venait de placer dans un enfoncement de la première porte du palais impérial à Constantinople. Cette tête paraissait anciennement coupée, la peau était ridée et jaune comme un vieux parchemin. Elle avait fait un long voyage avant de parvenir jusque-là; et pour la conserver, on l'avait salée.

Au-dessus de cette tête était un écrit ainsi conçu :

« Au nom de Dieu le clément et le miséricordieux.

» Mustapha-pacha, esclave perfide du grand-seigneur, malgré les regards de » bonté que sa hautesse avait laissé tomber sur lui du haut de son étrier impérial, » a mérité ce châtiment pour avoir tyrannisé et soulevé contre son pouvoir les » différentes corporations de la ville d'Alep où il était gouverneur, et pour n'avoir » pas su s'attirer l'amitié des tribus arabes qui habitent cette province.

» Que cet exemple soit une leçon pour les serviteurs infidèles. »

EDOUARD DISAUT.

MÉLANGES.

HISTOIRE D'UNE CÉLÈBRE EMPOISONNEUSE.

L'histoire de la fameuse marquise de Brinvilliers, qui a jeté Paris dans une si grande consternation, et qui a compromis tant de noms illustres, ne présente peut-être pas des exemples d'une atrocité plus froide et plus réfléchie que la cause dont nous allons rendre compte.

En 1808 un conseiller à la cour de Pegnitz, nommé Glaser, prit à son service, en qualité de gouvernante, Anna Schonleben, veuve depuis long-temps, et âgée d'environ cinquante ans. Le conseiller était séparé de sa femme; Anna fit tous ses efforts pour rapprocher les deux époux et y réussit à la satisfaction de toute la ville. Cette réunion fut de courte durée, car quelques semaines après le retour de Mme Glaser au domicile conjugal, elle fut saisie d'une soudaine et violente maladie qui l'emporta en moins de trois jours. M. Glaser, voulant s'éloigner de Pegnitz après cet événement, plaça Anna chez un célibataire son ami, le conseiller Grohmann, dont la faible santé demandait des soins assidus. La gouvernante montra en vain un zèle et une intelligence remarquables dans son nouvel emploi; la maladie du conseiller devint plus grave, et il mourut le 8 mai 1809 dans les bras de Schonleben, qui ne l'avait pas quitté un seul instant et qui parut inconsolable de sa perte.

La bonne réputation que lui avait acquise sa patience, sa douceur, son habileté comme garde-malade, la firent rechercher par le président de chambre Gebhard, dont la femme accoucha peu de jours après l'entrée d'Anna chez le président. Son zèle ne se ralentit pas dans cette maison, et chaçun vantait les soins que la mère et l'enfant recevaient d'elle, lorsque le septième jour après ses couches, la jeune femme fut saisie de spasmes violens, de vomissemens, de chaleurs internes, de convulsions, pendant lesquels elle s'écriait souvent qu'elle était empoisonnée. Elle mourut bientôt dans d'inexprimables douleurs, malgré tous les secours que l'on s'empressa de lui prodiguer.

M. Gebhard pensa ne pouvoir trouver une meilleure gouvernante pour son enfant que celle qui avait montré tant d'assiduité et d'intelligence pendant la maladie de sa femme; il lui remit donc le petit orphelin entre les mains, et lui confia en même temps la surintendance de sa maison. Quelques amis essayèrent inutilement de le détourner de cette résolution, en lui représentant la fatalité qui semblait poursuivre cette femme, dont l'arrivée était un présage de mort dans toutes les maisons où elle était reçue.

Le président repoussa ces insinuations comme suggérées par la faiblesse et la superstition, et continua à donner à Anna tous les témoignages d'une confiance illimitée. Ses amis ne se rebutèrent cependant pas, et au bout de six mois, aidés de quelques circonstances qui jetaient du louche sur la conduite de la gouvernante, ils obtinrent enfin son renvoi, que M. Gebhard lui annonça avec tous les ménagemens capables d'adoucir le coup dont il la frappait à regret.

En apprenant cette nouvelle inattendue, Anna parut d'abord très-émue, témoigna un vif regret de se séparer d'un enfant qu'elle avait vu naître; mais ne fit

entendre aucune plainte, et résolut de partir pour Bayreuth le jour suivant. Elle employa le peu de temps qui lui restait à mettre tout en ordre dans la maison, distribua des provisions pour les jours suivans, fit prendre du café aux autres servantes, et, avant de monter dans la voiture que son maître lui avait procurée pour son voyage, elle donna à l'enfant un biscuit trempé dans du lait pour apaiser les cris qu'il jetait en la quittant.

A peine une heure était-elle écoulée depuis le départ d'Anna, que les servantes et l'enfant furent pris de violentes douleurs qui durèrent une partie de la journée et qui les mirent aux portes du tombeau. Les soupçons que l'on avait conçus jusque-là prirent plus de consistance; on examina tout avec le soin le plus minutieux, et on trouva enfin trente grains d'arsenic dans un baril de sel qui avait été rempli le matin même par la gouvernante; il ne pouvait plus rester aucun doute sur la série de morts extraordinaires qui s'étaient succédées dans les maisons habitées par Anna Schonleben; on s'étonna seulement d'avoir si long-temps fermé les yeux sur des preuves aussi évidentes de sa culpabilité, et toutes les circonstances qui jusque-là avaient passé inaperçues se présentèrent en foule à la mémoire de ceux qui en avaient été les témoins.

On se rappela, par exemple, que deux amis de son maître ayant dîné avec lui le 10 août 1809 avaient été saisis dans la soirée de vomissemens, convulsions, spasmes semblables à ceux qui avaient tourmenté les servantes le jour du départ d'Anna, et dont l'infortunée Mme Gebhard était morte quelques mois auparavant. Dans une autre occasion elle avait donné un verre de vin blanc à un domestique qui était venu apporter un message, et à son retour chez son maître cet homme avait été assez mal pour garder le lit pendant plusieurs jours. Barbe Waldmon, fille de cuisine chez M. Gebhard, qui se querellait fréquemment avec la gouvernante, avait éprouvé deux mois auparavant les mêmes symptômes que ses compagnes, après avoir pris une tasse de café donnée par cette détestable femme. Enfin, ce qui devait paraître plus extraordinaire encore, c'est que le 1er septembre de la même année, son maître, qui avait réuni ce jour-là quelques amis, l'ayant envoyée à la cave pour y chercher de la bière, fut attaqué une heure après, lui et sept des convives, de spasmes et de vomissemens.

Quoiqu'il fût difficile, d'après le temps écoulé depuis la mort des personnes que l'on supposait avoir été victimes de la misérable Schonleben, d'espérer recueillir des preuves certaines à l'inspection de leurs cadavres, on procéda cependant à l'exhumation, qui produisit les traces les plus évidentes de la présence de l'arsenic; cette substance se retrouva encore intacte dans l'estomac de Mme Gebhard.

Pendant ce temps, Anna vivait tranquille à Bayreuth, en apparence insensible à l'orage qui grondait sur sa tête; son hypocrisie la conduisit même à écrire à son maître pendant la route pour lui reprocher l'ingratitude dont il s'était rendu coupable en renvoyant celle qui, depuis six mois, avait été l'ange tutélaire de son enfant orphelin. Bien plus, en passant à Nuremberg elle osa aller demander un asile à la mère de sa dernière victime, la femme du président Gebhard. Arrivée à Bayreuth elle écrivit encore plusieurs fois à ce dernier dans le but évident de l'engager à la reprendre chez lui : elle fit aussi quelques tentatives, également infructueuses, pour rentrer chez son premier maître, M. Glaser.

Le mandat décerné contre elle fut mis à exécution le 19 octobre; en la fouillant on trouva sur elle deux petits paquets d'arsenic et deux autres de cobalt arsenical.

Malgré les preuves accablantes qui se réunissaient contre la criminelle Anna, elle persista long-tems à tout nier; ce ne fut que le 16 avril 1810, pendant une nouvelle lecture du procès-verbal de la levée du corps de Mme Glaser, qu'elle confessa enfin lui avoir deux fois administré du poison.

Nous donnerons ici un court résumé de l'audition des témoins et des nombreux interrogatoires que cette malheureuse eut à subir pendant le cours de la procédure.

Née à Nuremberg en 1760 elle perdit ses parens dès sa première enfance; élevée avec beaucoup de soin par son tuteur, qui l'aimait tendrement, elle resta près de lui jusqu'à l'âge de dix-neuf ans, et épousa ensuite un notaire, nommé Zwazinger. La solitude et la tristesse de la vie conjugale contrastaient péniblement aux yeux d'Anna avec la gaieté de la maison qu'elle venait de quitter. Délaissée par son mari, que ses goûts ignobles éloignaient de toute société, elle charmait ses ennuis par la lecture des romans nouveaux, cherchant à oublier ses chagrins en pleurant sur ceux de Werther, de Malvina ou d'Émilia Galotti. La fortune qu'Anna avait eue de ses parens fut bientôt dissipée par l'extravagance de Zwazinger, et à l'âge de vingt-cinq ans elle se trouva presque réduite à la misère, sans pouvoir espérer aucun adoucissement à son malheur dans l'affection de son mari ou dans l'estime publique.

Nourrie d'idées romanesques qui avaient encore exalté la vivacité naturelle de ses passions, sans aucun principe qui pût la garantir des dangers qui environnent une femme jeune, jolie et sans appui, Anna se livra sans réserve aux séductions qui s'offrirent à elle. Son mari, tombé dans le dernier degré de l'avilissement, ne rougit pas de tirer parti de la honte de celle dont il avait causé la ruine; et, jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après, il partagea la demeure et les infâmes profits de sa femme.

Pendant le tems qui s'écoula entre cet événement et son entrée chez M. Glaser, la vie d'Anna fut une scène continuelle de vice, d'abjection, de licence effrénée et d'hypocrisie. Forcée de montrer de l'attachement quand elle n'en éprouvait aucun; soumise à ceux qu'elle aurait voulu gouverner; raillée ou traitée avec mépris quand elle éprouvait un véritable désir de plaire; sans asile, sans amis, elle devint une hypocrite consommée. Une haine implacable contre le genre humain s'empara de son cœur, y détruisit tout sentiment honnête, et n'y laissa que la détermination profonde d'améliorer son sort, par tous les moyens possibles.

A quelle époque eut-elle l'idée d'employer le poison pour réaliser ses projets? Quand et comment s'en servit-elle pour la première fois? Voilà ce que l'on ne put découvrir par les débats, ni par les aveux de l'accusée; mais il y a beaucoup de raisons de croire qu'elle fit usage de ce terrible agent long-tems avant son entrée chez M. Glaser.

Résolue comme elle l'était à tout hasarder pour arriver à ses fins, le poison lui fournissait le talisman dont elle avait besoin pour détruire les obstacles: il punissait ses ennemis, écartait ceux qui se trouvaient sur son chemin, et lui donnait en même tems l'occasion de mettre en jeu ses talens de garde-malade. Par la longue habitude qu'elle avait de s'en servir, le poison lui était devenu si familier qu'elle semblait le regarder comme un ancien et utile auxiliaire. Lorsque pendant son procès, l'arsenic qui avait été trouvé dans sa poche lui fut représenté, ses

yeux brillèrent en l'apercevant, et exprimèrent la joie que l'on a en revoyant un ami absent depuis long-tems.

Dès le premier instant qu'Anna était entrée chez M. Glaser, l'idée d'obtenir une grande influence sur lui, et par suite de le décider à l'épouser, s'était présentée à son esprit. Sa femme n'offrait qu'un obstacle léger à ce projet, car le poison ne lui manquait jamais pour renverser ceux qui, par malheur, se trouvaient placés entre elle et le but où elle tendait : il fallait toutefois que la victime désignée se trouvât dans son cercle d'opération; aussi travailla-t-elle d'abord à une réunion, puis aussitôt après, elle commença à administrer à Mme Glaser l'arsenic, qui, comme elle le dit dans un de ses interrogatoires, devait lui assurer à elle-même un sort convenable dans sa vieillesse. Cette perspective ayant été détruite par l'éloignement de M. Glaser, elle forma le plan de s'assurer la main de son nouveau maître, sur lequel elle espérait prendre un grand empire en lui prodiguant les soins que sa mauvaise santé lui rendait nécessaires. Elle crut pendant quelque temps avoir réussi dans ses projets, quand tout-à-coup ses espérances furent renversées par l'annonce d'un autre mariage, que, malgré sa goutte, M. Grohmann était sur le point de contracter. Anna essaya tous les moyens de rompre l'union projetée; mais ses manœuvres ne produisant aucun effet, le futur époux fut immolé à la vengeance de cette abominable femme, cinq jours avant celui fixé pour le mariage.

Mme Gebhard, chez laquelle Anna entra ensuite, partagea bientôt le sort de ceux qui encouraient l'inimitié de l'empoisonneuse; elle ne donna aucun autre motif à ce nouveau crime que la prétendue sévérité de sa maîtresse; mais le témoignage de tous les habitans de la maison contredisant cette allégation, on doit croire que là encore sa fatale idée de mariage s'était emparée de son esprit. Les autres tentatives qui marquèrent le reste de son séjour chez le président sont présentées par elles comme de simples récriminations, soit contre celles de ses compagnes qui lui déplaisaient, soit contre quelques amis de la maison qu'elle savait mal disposés en sa faveur.

L'issue d'un semblable procès ne pouvait être douteuse; Anna Zwazinger fut condamnée à mort. Elle entendit sa sentence sans témoigner d'émotion, et dit aux juges que leur arrêt sauvait la vie à beaucoup de monde; « car, ajouta-t-elle, je sens bien que si j'avais vécu, rien n'aurait pu m'empêcher de faire encore usage du poison. » (*Recueil de causes célèbres, par le jurisconsulte Feuerbach*).

LA BALANCE DES SORCIÈRES.

TRADITION BELGE.

Dans les lieux où l'Escaut prodigue
Son sable d'or, ses flots d'azur
Peut-être vous avez, à l'aube d'un jour pur,
Parcouru, vigilant, matineux, sans fatigue,
Des villages bien frais, quelque joli hameau
Qui penchent du haut d'une digue
Et semblent se mirer dans l'eau.

Une fille, une femme (acceptons ce mystère)
Vint y cacher jadis, au fond d'une chaumière,
Des soucis qu'à personne elle ne révéla,
Personne aussi, non, ne la consola.
Je me trompe : un enfant, naïve créature,
Beau comme le printems réveil de la nature,
Beau comme un Séraphin dont le front gracieux
Forme le marchepied de la reine des cieux,
Un enfant par ses jeux, sa vive étourderie
Par ses baisers surtout, de la triste Marie
Soulageait, consolait les poignantes douleurs
Et d'un air caressant répondait à ses pleurs.

Dans vos rêves d'amour, ineffable délire,
Vous êtes-vous créé quelque pâle beauté
A la voix languissante, au regard velouté,
Au mélancolique sourire
Et n'ayant pour atours que sa simplicité?
C'est Marie ; à vos yeux apparaît son image,
Seulement ajoutez d'ondoyans cheveux noirs
Et peut-être un léger défaut à son corsage.

Sur les hourts des tournois, dans les nobles manoirs,
Des rois, des paladins elle eût conquis l'hommage,
Elle eût reçu le prix aux fêtes du village,
Si de la solitude on eût pu l'arracher.
De tout mortel redoutant la présence,
Même aux jours de la pénitence,
Quand aux pieds des autels le chrétien va chercher
Le pardon d'une erreur ou l'oubli d'une offense,
On ne la voyait point parmi les villageois
Se frapper la poitrine en adorant la croix ;
Sur les bancs raboteux de l'église rustique
Jamais elle n'osa prier,
Jamais du Verbe Saint la soif évangélique
A se montrer enfin ne put la convier.
Si d'ombres superstitieuses
Le soir enveloppait les dunes vaporeuses,
On croyait à travers leurs cônes inégaux,
Voir glisser, comme un spectre échappé des tombeaux
Sa flottante et blanche tunique,
Tandis qu'un nain difforme, un esprit satanique,
Gambadait devant elle en allant au sabbat.

— Malheureuse! au démon elle a vendu son âme,
Oui, son âme immortelle, et pour cet attentat,
La justice divine à l'instant la réclame. —
Ainsi parlait le bailli, bon vieillard,
Et chacun d'applaudir. — Si la grêle et l'orage,
Disait un laboureur, ont de mon héritage
Emporté la meilleure part,
C'est qu'elle a de sang de vipère

Infecté le foyer où s'asseyait mon père.
— Ah ! si mon premier né depuis un mois est mort,
S'écriait une pauvre mère,
C'est que, sur lui jetant un sort,
Elle s'était promis de combler ma misère !
— Faut-il s'en étonner ? sans messe et sans prière
Contre Satan est-il un reconfort ?
Cette femme est une sorcière,
J'en crois ce que j'ai vu, j'en crois votre rapport. —
Ces mots du sacristain décident l'assemblée.
Comme de noirs corbeaux souvent une volée
S'abat sur un agneau mourant dans le vallon,
La foule furieuse, insensé tourbillon,
Roule vers la chaumine et morne et désolée
Où Marie et son fils étaient en oraison,
Eux sorciers, des démons égayant la veillée,
Eux faisant le sabbat sous la verte feuillée !

De la porte aussitôt on brise la cloison;
Sans les avertir de leurs crimes
On garrotte les deux victimes :
— Allons, marchez, maudits ! — malgré leur désespoir
On les traîne embrassés et tout baignés de larmes ;
On les traîne à la ville. En remarquant leurs charmes,
Quelques-uns se sentaient doucement émouvoir ;
Mais à ces cris confus : infâme sacrilége !
Horrible impiété ! damnable sortilége !
Leur timide pitié s'évaporait soudain,
Et, pour expier leur faiblesse,
En affectant plus de rudesse,
Cent fois ils se signaient d'une dévote main.

Douloureux et fatal voyage
Pressé par la fureur, ralenti par l'outrage.
On arrive à la fin. Devant le tribunal
Qui jugeait des sorciers le crime capital,
On mène les captifs. De pesantes balances
A d'énormes poteaux
Suspendaient leurs plateaux
Immenses.
On croyait, en ce tems, qu'un nécromancien
Avait, comme le diable, un corps aérien.
Ainsi pour se purger du soupçon de magie,
Pesé par un jurat, passé maître en clergie,
Il fallait égaler le vrai poids d'un chrétien.

A l'épreuve d'abord Marie est condamnée.
Dans l'un des lourds bassins on la fixe enchaînée ;
La balance s'ébranle et le plateau rival
Lentement sous le poids légal
S'incline.... C'en est fait, te voilà condamnée,
O Marie ! — Un moment, arrêtez ! c'est son fils ! —

Il s'échappe; vers elle il se fraie une issue,
Il se jette en ses bras que les fers ont flétris,
Et ce poids, quoique faible, aidant à l'équilibre,
A redressé le joug qui remonte et qui vibre.

A ce tableau touchant, inopiné,
Que fait la foule? impressible et mobile
Par un transport désordonné
De la haine à l'amour elle passe, et la ville
Tout à l'heure témoin de funestes apprêts,
N'entend plus que ces mots :— jamais tant d'innocence,
De modestie et de constance
Ne se joignit à tant d'attraits! —

De ses liens Marie à l'envi délivrée
Par la multitude enivrée
Est portée, à grands cris, dans un logis voisin.
Mais son triomphe, hélas! devenait inutile,
La mort déjà pressait sa paupière débile;
En poussant un soupir, elle la rouvre enfin.
Elle cherche son fils, sa première pensée,
Son fils, son trésor, son sauveur.
Mais, Dieu! par qui sa main est-elle encor pressée?...
L'époux, l'amant, le séducteur,
L'ingrat qu'elle excuse et qu'elle aime,
Quoi! serait-ce bien lui? — C'était son juge même,
Dès ce jour revenu d'une trop longue erreur.

De Reiffenberg.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ALLEMAGNE.

N. Lenau. *Gedichte*. Poésies. Stuttgard, Cotta.

Fr. Murhard. *Der Zweck des Staats*. Du But de l'état, recherches politiques dans le sens de notre siècle. Goettinge, Dietrich.

Naturgeschichte des menschlichen Geistes; Histoire naturelle de l'esprit humain, 1re partie : des formes de la pensée et de la parole. Brunswic.

Dr. C. F. Schmidt-Phiseldeck. *Europ a und Amerika*. L'Europe et l'Amérique, ou les rapports futurs du monde civilisé, 2me esquisse. Coppenhague, Brummer.

L. Starklof. *Wittekind*. Tableau de l'ancien temps héroïque de la Germanie, 4 v. Mayence.

L. Storch. *Die Königsbraut*. La fiancée royale, roman historique de la 1re moitié du 17e siècle, 2 v. Mayence, Kupferberg.

C. J. Wagenseil. *Aehrenlese aus dem reichen Felde der Weltgeschichte*, etc. Le glaneur dans le vaste champ de l'histoire du monde pour mieux apprécier les hiérarches, les aristocrates, les princes et leurs ministres. Altenbourg, bureau d'Industrie.

Dr. J. H. Wolf. *Baierische Geschichte*, etc. Histoire de Bavière etc., depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1832. Munich, Fleischmann.

Bibliothek historischer Romane, etc. Bibliothèque de romans historiques d'origine nationale, extraite des meilleurs ouvrages allemands, etc., 11 à 12 vol. Leipsig, Tocke.

Deinhardstein. *Erzherzog Maximilians Brautzug*. Fiançailles de l'archiduc Maximilien, poëme dramatique en 5 actes. Vienne, Gerold.

Dr. J. A. Kutzen *Geschichte des preussischen Staates*, Histoire de l'état prussien, etc., 16-18 livraisons. Breslau, Pelz.

A. V. T. Sud. *Das Haus der Grafen Owinski*. La maison des comtes Owinski, récit de la révolution polonaise. Leipsig, Ninrich.

Baron J. de Hormayr. *Kleine historische Schriften und Gedachtnisreden*. Opuscules historiques et discours, etc. Munich, Franz.

Fr. von Matthisons. *Literarischer Nachlas*. Oeuvres posthumes littéraires de Matthisons, 4 vol. Berlin, Meylius.

J. von Muller. *Reisen der Päpste*, Voyages des papes. Aix-la-Chapelle, Cremer.

ANGLETERRE.

Mendham. *The life of Pius V*. Vie du pape Pie V. Londres.

H. D. Inglis. *Spain in 1830*. L'Espagne en 1830, 2 vol. Londres.

Mogridge. *The church-yard lyrist*. Le chanteur des cimetières. London.

J. D. Schomberg. *The element of british constitution*. Les élémens de la constitution britannique, Londres.

Mirabeaus letters. Lettres de Mirabeau, écrites de l'Angleterre, 2 vol. Londres.

Mundell. *The industrial situation of Great Britain*. La situation industrielle de la Grande-Bretagne. Londres.

Rob. Bindley. *A compendium of naval architecture*. Manuel de l'architecture navale, en demande et réponse. Devonport.

W. Newton. *A familiar illustration*, etc. Instruction familière sur l'astronomie et l'usage du globe. Londres.

Chal. Elisabeth. *The museum*. Le musée.

W. H. Ireland. *Vortigern, historical drama* Vortigern, drame historique. Londres.

BELGIQUE.

Essais philosophiques, suivis de la Métaphysique de Decartes, rassemblée et mise en ordre par L. A. Gruyer. Bruxelles, M. Hayez, 4 vol. in-8o.

Abrégé méthodique de la Géographie universelle, etc., par C. Pirlot Bruxelles, M. Hayez, 1 vol. in-12.

ESPAGNE.

Dr. L. F. Ducos. *Sobre la tolerancia en general*, etc. De la tolérance en général, ou réfutation de l'accusation formée par les philosophes modernes contre la prétendue intolérance de l'église catholique. Madrid.

D. Juan Sanches de Cisneros. *Principios elementales de estrategia*. Élémens de la stratégie, 2 vol. Madrid.

Beneficia y ingratitud. Les bienfaits et l'ingratitude, drame en 5 actes. Madrid.

D. Joat. del Castillo y Mayone. *Viage a la luna.* Voyage dans la lune, ou Zulema et Lambert. Madrid.

N. T. de Moratin. *Carta historica*, etc. De l'origine et des progrès des combats de taureaux en Espagne. Madrid.

FRANCE.

Voyage de l'astrolabe autour du monde sous le commandement de M. le capitaine *Dumont d'Urville.* Paris, Roret.

De Burau. Histoire du théâtre à quatre sous pour faire suite à l'histoire du théâtre français. Paris. Bruxelles, L. Hauman et Ce.

Religion st. Simonienne. Recueil de prédications; Tom. 1er in-8o.

Recherches pour servir à l'histoire naturelle du littoral de la France, ou recueil de mémoires sur l'anatomie, la physiologie, la classification et les mœurs des animaux de nos côtes. Par MM. *Andouin* et *Milne Edwards.* Voyage de Granville aux îles Chausey et à Saint-Malo. T. 1er in-8o, avec planches et cartes gravées.

Recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs normands en Afrique, dans les Indes orientales et en Amérique; suivies d'observations sur la marine, le commerce et les établissemens coloniaux des français; par *Estancelin*, in-8o.

Voyages sur les Alpes cotiennes et maritimes, ou second manuscrit de feu Jerôme. Par le comte *François de Nantes*, pair de France. In-8o.

Storia d'Italia, continuate da quella del Guicciardini fino al 1789, di Carlo Botta 10 vol. in-8o.

HOLLANDE.

Arns de Jonge. *Almede en Engelman van Horstell.* Légende ostfrieslandaise, 1 vol. Francker, G. Ypma.

H. Meesters. *De westphaalsche Vondeling.* L'enfant trouvé de Westphalie etc. Amsterdam, Schalekaup en van den Grampel.

La Belgiqne et l'Europe, ou précis des événemens arrivées dans le royaume des Pays-Bas pendant la période de 1815-1831. Amsterdam, Hentis Gartmann.

S. P. Lipman. *Geschiedenis van de Staatkunde*, etc. Histoire de la politique des principales puissances de l'Europe depuis la chute de Napoléon, 1e partie 1815-1831. Amsterdam, Brest van Kempen.

De Voorpost. L'avant-garde, comédie avec chant en 2 actes, Amsterdam, M. Westerman et fils.

L. Blankensteyl. Mélanges de littérature et de morale, à l'usage des jeunes gens. Zalt Baumel.

Morgenwandelingen, etc. Promenades matinales aux environs de la Haye, etc. La Haye, A. Kloots.

C. Aug. Gosselman. *Reis naar Columbia.* Voyage en Colombie en 1825 et 1826, 2e vol. Harlem, veuve A. Lootjes.

J. Scheltema. *Geschied en letterkundig mengelwerk.* Mélanges historiques et littéraires, 5e vol. Utrecht, J. G. Van Terveen et fils.

SUÈDE.

Lloyd Est. *Jagt Nöjersi Sveriga och Norrige.* Les plaisirs de la chasse en Suède et en Norvège. Stokholm.

C. F. Lutteman. *Ett och Annat*, etc. Quelques réflexions sur une réforme dans les écoles primaires en Suède. Stockholm.

REVUE UNIVERSELLE.

POLITIQUE, HISTOIRE, INDUSTRIE.

UN SOUVENIR DU BRÉSIL.

Connaissez-vous la reine de l'Amérique, la ville aux sept collines, aux mille panoramas? vous n'avez pas visité Rio-Janeiro, je vous plains, car vous pourriez monter sur le meilleur navire qui se balance dans nos ports, vous lancer avec lui sur les mers, et si vous êtes jeune, voir vos cheveux blanchir, avant d'avoir rencontré son égale. Moi qui vous parle, je suis monté souvent sur les sept collines de son enceinte, et je vous jure que chaque fois je ne pouvais en descendre. C'est qu'en vérité il y a une fascination que je ne saurais vous décrire dans ce ciel; ce n'est pas une voûte bleue comme le ciel du nord qui pèse pâle et triste sur votre tête, et arrête vos regards et votre pensée dans leur essor à travers l'espace. Là, vous pourriez pénétrer jusqu'à Dieu, s'il vous avait permis de le voir et de ne pas mourir. Et puis ces montagnes! ces cent îles verdoyantes qui inclinent leurs palmiers sur les eaux! ces mille navires qui sillonnent leur azur ou qui dorment en allongeant leurs ombres sur les lames onduleuses! croyez-moi, c'est une terre d'ineffaçables souvenirs: il ne lui manque que l'absence des hommes.

Or, un jour voici ce que je vis: c'était à l'heure qui précède le crépuscule fugitif des tropiques, lorsque le soleil a cessé d'être perpendiculaire, et que la brise souffle du large. Un navire fuyait devant elle dans la baie, venant au mouillage en face de la ville. Figurez-vous un oiseau de proie qui, las de fendre l'air, se pose en ployant ses ailes fatiguées; ainsi le léger bâtiment serra ses voiles quand il eut pris son poste au milieu de ses frères de la mer. C'était un négrier, la *Flor do Brazil*, revenant de Benguela, et à son huitième voyage. Son pont était couvert d'esclaves qui faisaient plaisir à voir, tant ils étaient bien préparés pour le marché, la tête rasée en entier sauf une belle touffe sur le haut du front, le corps frotté d'huile et luisant comme de l'ébène polie. Ce n'était pas une de ces cargaisons de rebut comme on en voit tant, qui ne laissent que de la perte aux armateurs; aussi les oisifs de la place du palais de l'empereur, hommes de commerce et d'expérience, estimaient celle-ci à deux cents contos de reis, au cours du jour. Les plus habiles même secouaient la tête d'un air sage, murmurant tout bas qu'elle produirait certainement davantage, car il était notoire que les nègres devaient hausser chaque jour depuis que les philanthropes de l'Europe avaient

obtenu la cessation prochaine de la traite : d'ailleurs, il n'y en avait plus que deux mille cinq cents au marché.

— Senhor capitan, combien nous en apportez-vous cette fois-ci ? demandèrent-ils à un homme qu'un canot venait de mettre à terre, non un homme, comme vous pourriez le penser, aux formes menaçantes, à figure de jaguar, à la voix rauque comme des brisans, mais chétif, pâle et souffrant.

— Quatre cent soixante, répondit-il.

— En avez-vous jeté beaucoup à la mer? —

— Presque rien, vingt-cinq ou trente, je crois.

— Vous êtes toujours heureux, senhor capitan; et de révolte, en avez-vous éprouvé?

— Une misère! nous en avons dépêché trois ou quatre, et le reste n'a pas bougé.

Le lendemain j'avais oublié la *Flor do Brazil.*

Un jour, après l'heure de la sieste, mon nouvel ami João Manoel entra chez moi au moment où je quittais en bâillant mon hamac. « Venez avec moi, me dit-il, nous partons dans huit jours, et je veux acheter quelques négresses pour compléter la troupe que j'emmène. Croiriez-vous que ce vieux juif damné de Souza a refusé hier de m'en vendre à crédit, sous prétexte que j'ai tiré un coup de fusil à mon scélérat de voisin d'Acosta? Je n'ai fait que lui rendre la pareille, et d'ailleurs je l'ai manqué. Est-ce que cela le regarde? Il n'y a plus de religion, senhor; autrefois un chrétien, n'aurait pas refusé crédit à un autre chrétien, mais patience!

— C'est vrai, répondis-je, il n'y a plus de religion; où irons-nous, senhor Manoel?

— Au Valongo, voir la nouvelle cargaison qu'on a achevé de débarquer hier soir; il s'y trouve de belles pièces, et je veux avoir votre avis.

Nous prîmes le chemin du marché aux esclaves, situé du côté de la baie de Santo Domingo, derrière le couvent de San-Bento, si vous ne le savez.

João Manoel me disait en marchant: — Ce n'est pas tout, senhor, que de savoir distinguer un nègre d'un cheval ou de toute autre espèce de quadrupède. Avec cela, vous n'iriez pas loin; il faut encore savoir les choisir.... Mais ôtons nos chapeaux, j'aperçois une procession là-bas.... Il est plus facile, senhor, d'acheter une troupe de chevaux de Minas que deux de ces animaux que vous voyez là étendus sur le pavé; il y a plus de mauvaise volonté et de sentimens anti-chrétiens dans leur tête que chez tous les macaques du Brésil ensemble. Vous choisissez, je suppose, dans une cargaison, un Calbary avec des épaules et des reins capables de porter une caisse de sucre; à plus forte raison devrait-il porter cent coups de fouet comme une plume : eh bien! vous lui en donnez vingt-cinq; votre Calbary se pend, se coupe la gorge, ou se jette à l'eau; au fond c'est la même chose. Si c'est un Kakanda ou un Bagou, il met je ne sais quoi dans le manger de ses camarades et les expédie pour l'autre monde sans s'inquiéter du salut de leurs âmes. Est-ce un Arada ou un Mozambique? Il s'en va un beau matin dans les bois et vous ne le revoyez plus. Comment voulez-vous qu'un pauvre planteur y résiste?... Ajoutez à cela que depuis qu'il n'y a plus de religion, comme je vous le disais il y a une demi-heure, nous avons à craindre autant que les nègres ceux qui vont les chercher à la côte. Ils ont inventé je ne sais quelles drogues maudites qui vous nettoient un nègre pour huit jours à n'y rien trouver à redire. Pas plus de dyssen-

terie et de *sarna* (1) que sur ma main. Il est net comme vous et moi. Au bout de huit jours, voilà que votre nègre ne peut plus se soutenir sur ses jambes; sa peau se ride comme celle d'une vieille orange, on voit ses os au travers; vous êtes forcé de l'enterrer. On vous chicane ensuite pour le paiement. Il n'y a plus de crainte de Dieu, senhor.

— C'est très-vrai, répondis-je; mais nous voici arrivés au magasin que nous cherchons.

Vous aimeriez à voir un marché d'esclaves quand il est bien garni et que les acheteurs se pressent à la porte, surtout quand on n'y a pas encore touché et qu'il n'y manque pas une tête. Toutes ces créatures noires sont là, accroupies sur des nattes, à leur aise, vous montrant leurs yeux blancs, leurs dents blanches et vous souriant quand vous les regardez. C'est un plaisir de penser que ces pauvres êtres vont enfin connaître la civilisation qui n'eût eu garde d'aller les chercher en Afrique. C'est un peu loin, et la terre n'y vaut rien. Il y a bien de côté et d'autre quelques yeux qui paraissent humides, quelques figures crispées par je ne sais quoi, quelques sombres regards : mais qu'y faire? Tout est-il parfait ici bas? Le ciel même des tropiques est-il sans nuages? Passez donc sans y faire attention. Ne me parlez plus, au contraire, d'une cargaison qui tire à sa fin : je n'ai jamais aimé à voir cela. C'est trop triste que ces misérables qui sont là étendus à la porte du magasin, rêvassant, flétris, œdémateux, sans que personne se soucie de les acheter.

— Ah! senhor Coutinho! s'écria mon ami João Manoel en enlaçant dans ses bras le capitaine du négrier, et lui frappant de petits coups dans le dos, que je vous embrasse vingt fois! La côte n'y peut rien : vous êtes une rose, cher capitaine.

— Et vous, un œillet, senhor Manoel.

— Non, c'est vous qui êtes un jardin tout entier. Voilà du fruit nouveau que nous apporte la *Flor do Brazil*.

— Oui, tous vrais Benguelas de première qualité; si le cœur vous en dit, examinez, je suis à vous tout à l'heure.

Mon compagnon s'avança au milieu des groupes pressés d'esclaves qui remplissaient la salle immense où nous étions. Tous gardaient le silence : les blancs seuls avaient le droit d'élever la voix dans cette enceinte. A mesure que nous passions lentement, João Manoel examinait sans mot dire les nègres qui le frappaient le plus. A l'un il soulevait négligemment la lèvre supérieure pour voir ses dents; à l'autre il entr'ouvrait un œil avec ses doigts, ou lui frappait la poitrine, puis souriait satisfait ou secouait la tête d'un air douteux, suivant le son qu'elle rendait. Il les faisait tousser, cracher, se lever, se baiser, étendre et fléchir leurs membres dans mille positions différentes. En vérité, c'était un habile homme! il y avait plaisir et instruction à le voir faire. Je le vis recueillir du bout du doigt, avec un sang-froid admirable, une goutte de sueur qui s'en allait tombant du corps d'un nègre, et la déguster avec réflexion comme vous feriez d'une larme parfumée de Constance. — Bon! se dit-il à lui-même. — Autant en faisaient tous ceux qui étaient là.

N'allez pas vous imaginer que les esclaves se prêtassent avec répugnance aux exercices gymnastiques dont je viens de vous parler. Excepté quelques songe-creux

(1) Gale.

dont la cervelle avait reçu une triple dose d'esprit africain, nègres enracinés, inaptes à la civilisation, tous comprenaient clairement que ce qui se passait là était pour leur plus grand bien; et puis vous conviendrez que lorsqu'on est resté un mois et demi dans la même position, on n'est pas fâché d'en changer.

Quand nous eûmes fait le tour de la salle : — Jamais plus belle cargaison n'a paru au Valongo, me dit le planteur, mais ce n'est pas tout; il faut maintenant pénétrer dans cette chambre dont vous voyez la porte fermée. Justement, voici Coutinho qui vient de ce côté.

Sur notre demande, la porte mystérieuse s'ouvrit à demi, et le capitaine la referma après être entré avec nous.

Je me crus transporté dans le harem du tout-puissant empereur de Maroc, le plus riche en houris au teint d'ébène, s'il en faut croire maints voyageurs qui ne l'ont pas plus visité que vous et moi. Vous pouvez m'en croire, car ce réduit écarté renfermait seize jeunes filles dont la moins jolie eût gagné le cœur d'un sultan de Darfour ou du Bournou. Ces filles de l'Afrique! elles apparaissent toutes à votre imagination, lippues, au nez écrasé, aux formes vulgaires; mais vous ne les connaissez pas. Pourtant, si, dans vos songes, la statue de Médicis vous est apparue, non pas marbre inanimé et froid, mais vivante, mais brûlante d'amour, et exhalant la volupté par tous ses pores, alors vous avez vu les vierges africaines. Hâtez-vous seulement de respirer le parfum de ces fleurs passagères; car ce sont les fleurs du Dhaïlé, dont la sombre corolle tombe dans les premières heures du jour.

Toutes n'avaient, pour se dérober aux regards, qu'un étroit lambeau de toile bleue, négligemment roulé autour de leurs corps. Notre entrée subite fit cesser quelques paroles qu'elles s'adressaient à demi-voix dans l'idiome doux et harmonieux du Benguela. Elles se serrèrent les unes contre les autres en fixant leurs grands yeux sur nous, comme un troupeau de gazelles que le chasseur surprend couchées sous les roseaux, au bord de la Gambie ou du Zaïre..

— Qu'en dites-vous? nous demanda le négrier, après un moment de silence.

— Je dis, senhor Coutinho, répondit Manoel, qu'il n'y a que vous qui nous apportiez de ces choses-là. Où diable les prenez-vous? avez-vous fait main basse sur le sérail de quelque roitelet du pays? D'où viennent-elles?

— Ma foi, qu'elles vous le disent elles-mêmes, si elles le savent. Je les ai eues d'un marchand d'esclaves de l'intérieur qui, pour compléter la bande, y a joint sa fille que vous voyez là, celle au collier de corail. Le vieux païen me les a fait payer assez cher; il n'y en a pas une qui ne me coûte le double de celles que vous avez vues là-bas.

— Quelle est celle, lui demandai-je, qui semble si abattue, et qui se tient à l'écart? elle seule paraît sentir son sort.

— Qu'elle le sente ou non, peu m'importe; cela regarde celui qui l'achètera. Depuis que je l'ai, elle a toujours été comme vous la voyez; nous avons voulu l'égayer pendant la traversée, en la faisant chanter et danser avec les autres, mais nous y avons perdu notre musique et nos consolations. Elle voulait que j'achetasse sa mère et ses sœurs qui étaient à vendre en même temps qu'elle. Ma foi! la *Flor do Brazil* en avait autant qu'elle en pouvait contenir. C'est peut-être cela qui fait qu'elle me boude: mais son chagrin passera bientôt: elle n'en est pas plus laide pour cela, et faite! vous allez voir. — Allons, lève-toi.

La pauvre créature, qui n'avait fait que lever les yeux sur nous, et qui les avait

baissés aussitôt, ne se doutant pas que cet ordre s'adressât à elle, resta immobile sur sa natte. Un jurement effroyable du capitaine, accompagné d'un geste menaçant et de quelques mots benguelas, la tira de sa rêverie. Elle jeta sur nous un regard si triste, en essayant de se lever, que j'en fus attendri. Je me reprochai d'être l'auteur involontaire de cette scène barbare. Le négrier la prit brusquement par le bras, et l'enlevant de terre, la mit debout sur ses pieds; puis arrachant d'un seul coup l'unique vêtement qui la protégeait, la jeune fille parut sans voile à nos yeux. Tout son corps tremblait; une teinte semblable à celle d'un nuage noir derrière lequel se cache le soleil, se répandit sur sa figure : la mort était dans ses yeux, et je crus qu'elle allait tomber. Y aurait-il donc de la pudeur en Afrique? qu'en pensez-vous?.... Coutinho lui prit les mains qu'elle mettait machinalement dans la position que vous savez, et lui écartant les bras : — Voyez! nous dit-il; mais passons.

— Combien vaut-elle? démanda João Manoel.

— Trois cents patacons. Pas une de celles que vous voyez là ne sera donnée à moins: c'est pour rien. Examinez donc ces yeux, ces bras, ce sein! et puis, foi d'honnête homme, je vous la donne telle que je l'ai reçue; tous mes confrères ne pourraient vous en dire autant. Ils ont le diable au corps, et il faut que, dans une traversée, ce qu'il y a de mieux dans leur cargaison soit gaspillé par eux et leur équipage. Coutinho entend mieux ses intérêts, et, par la mort! si l'un de mes matelots s'avisait de toucher à celles que j'ai mises de côté, je lui ôterais sa peau de chrétien pour lui en donner une de Calbary. A la côte, liberté complète, c'est trop juste; mais en mer, les mœurs et la décence, c'est trop juste aussi.

Vous souciez-vous d'entendre le reste? alors vous avez quelque chose de l'âme de mon ami Manoel; mais lui, il avait été allaité par une esclave, suivant la coutume de son pays; et vous! Il eut donc la jeune négresse. Qu'en voulait-il faire? si jeune et si frêle, elle n'était bonne à rien; je ne sais, mais Dieu me pardonne, il la regardait avec les yeux d'un serpent à sonnettes.

Elle reprit des mains du capitaine son lambeau de toile bleue, et le replaça lentement autour de sa taille flexible; puis, prenant la main à chacune de ses compagnes, elle leur adressa tour à tour quelques mots entrecoupés que je ne pus comprendre. C'étaient sans doute ses adieux, les adieux de l'esclave, cette dernière parole dite à des oreilles amies, entre les souvenirs du sol natal et l'avenir sans espérance au bout duquel apparaît un tombeau.

J'en avais assez et je sortis. — A huit jours, me cria le planteur; tenez-vous prêt.

J'errais machinalement dans les rues, insouciant du bruit de la foule et de la chaleur dévorante. Insensiblement je parvins, dans ma rêverie, au pied de la montagne des Signaux, où les pavillons de cent nations s'élèvent sans cesse dans les airs. Je gravis à pas lents son chemin tortueux, brûlé par le soleil du jour, et parvenu à son sommet, je m'assis sur la pelouse verte qui le couronne. Mais je ne vis ni la ville qui s'étend d'un côté à ses pieds, ni de l'autre la baie de Botafôgo avec ses bateaux de pêcheurs attachés au rivage, et les riantes maisons de ses bords que parfument les orangers; ni le Pain de sucre illuminé par les derniers rayons du soleil couchant, avec la pleine mer au delà et quelque bâtiment solitaire à l'horizon. Ma pensée errait sur un autre rivage, parmi les huttes rondes de l'Afrique, les palmiers, les caravanes inconnues, que vous dirai-je? que venaient

faire là ces scènes étrangères? Est-ce donc une chose si rare que de voir vendre l'espèce humaine?

Je fus exact au rendez-vous. Mon ami João Manoel était un honnête planteur de la province de Minas, établi à dix journées de marche de Rio-Janeiro. Depuis que sa mère l'avait mis au monde, il avait mené la vie du Brésilien, cette vie dont chaque jour ignore le jour qui doit suivre, qui s'écoule au soleil, insouciante du reste du monde, libre, active parfois, souvent endormie entre les bras des esclaves. A vingt ans ses amours, dans son voisinage, lui avaient déjà valu deux coups de couteau dont il montrait en riant les marques à ses amis. Plus tard, il s'était engagé avec ses voisins dans d'interminables procès où pas plus que lui et ses adversaires vous n'eussiez jamais pu rien comprendre. Avec l'un d'eux c'était à la fois une guerre de plume et d'armes plus sérieuses; ils appuyaient les arrêts des juges par des coups de fusil qui jusque-là n'avaient mis heureusement hors de cause aucune des deux parties. Du reste, homme libre, blanc à ce qu'il disait et surtout bon chrétien. Je devais passer quelque temps chez lui, et de là continuer ma route pour l'intérieur.

Notre caravane se mit en ordre aux portes de la ville sur la route de Minas. Elle se composait de douze négresses et six nègres, tous jeunes et qui vous eussent fait naître l'envie d'être leur maître, tant ils étaient bien faits et alertes. Mon ami Manoel s'y connaissait! Il voulait que ses esclaves lui fissent honneur sur la route. Nous les plaçâmes sur deux rangs en mettant en tête ceux dont la marche devait être plus lente et nous restâmes les derniers. Un nègre venu de l'intérieur avec son maître, nous suivait avec trois chevaux destinés à soulager ceux qui ne pourraient supporter la fatigue de la route; un quatrième était monté par la jeune négresse que vous connaissez. Elle avait reçu de son maître un camisa neuf et un collier de corail qui la rendait encore plus jolie. Je remarquai qu'il l'avait placée devant lui, et que son regard s'allumait en tombant sur elle. En avant de toute la troupe était un vieil esclave de confiance aux cheveux blanchis, portant sur l'épaule un fusil portugais à batterie gigantesque, et le kitombo à la main.

— Allons, Miguel, lui cria son maître, nous sommes prêts : en avant! et improvise-nous quelque chose.

La troupe poussa un grand cri et s'ébranla sur les pas du vieux nègre qui se mit à chanter une chanson étrange en s'accompagnant du kitombo. Le pauvre instrument avec ses humbles notes vous eût fait sourire de pitié. Mais écoutez-moi : le soir, en voyage, à l'heure de la halte, quand le silence et la nuit descendent sur les forêts vierges, et que pas un insecte ne bruit dans leur profondeur, si vous prêtez une oreille attentive, vous entendrez parfois des sons qui naissent et meurent tour-à-tour dans la montagne; une voix les accompagne par intervalles et s'éteint avec eux dans la solitude : c'est le muletier nègre qui charme les longues heures de la marche avec le kitombo; alors peut-être ces simples accords viendront plus tard se faire entendre doucement à votre oreille et réveiller vos souvenirs endormis.

Le jour commençait à poindre; l'air était sans brise, et nous marchions lentement sur un sable encore tiède des feux du jour précédent. Oh! ces premières heures du voyage, avant que la marche n'ait engourdi vos membres fatigués, comme l'âme s'élance au-devant des scènes qui l'attendent, et soupire après les forêts de l'horizon!

— Que voulez-vous donc faire, demandai-je au planteur après un long silence,

de toutes ces négresses? vous en avez acheté deux fois autant que de nègres.

— J'ai, me répondit-il, quelques esclaves qui me tourmentent pour avoir des femmes, et je leur amène celles-ci; les coquins en sentiront moins l'ardeur du soleil. Si vous les connaissiez comme moi, senhor, vous sauriez qu'un nègre marié en vaut deux.

— Alors pourquoi ne pas les marier tous?

— Si vous n'étiez pas un homme de l'autre côté de l'eau, je ne vous pardonnerais pas cette question. Pensez-vous que ces petites filles, qui ne sont bonnes qu'à éplucher du coton, valent un vigoureux gaillard que j'aurais eu pour le même prix? Non, senhor, elles perdent la moitié de leur temps à faire des enfans, et les négrillons ne nous plaisent guère; ils ne font pas compte.

Et celle-ci repris-je, à qui la destinez-vous ?

— Vous êtes trop curieux : celle-ci n'est pour personne.

Le vieux nègre venait de mettre fin à son improvisation ; la chaleur avait étouffé sa voix. Le soleil, dardant d'aplomb ses rayons sur nos têtes, inondait la campagne de lumière ; un seul nuage blanc était immobile dans le ciel et ne projettait aucune ombre sur la terre. Partout un silence universel, interrompu seulement par une troupe de cassiques qui se disputaient à grands cris l'entrée de leurs nids, suspendus aux branches d'un cocotier. Les nègres qui travaillaient dans les plantations, courbés sur la terre brûlante, se redressaient un instant pour nous voir passer, puis reprenaient leurs travaux. Nous étions encore au milieu des habitations des hommes. De toutes parts aux environs de la ville, à une distance considérable, vous chercheriez en vain l'aspect primitif de ces lieux, alors que les premiers blancs y débarquèrent. Des maisons se sont élevées là où l'Indien avait bâti sa cabane ; le sol a été mis à nu ; les montagnes déboisées n'offrent plus qu'à leur sommet les restes dans antiques forêts qui les couvraient tout entières. Si vous aimez à contempler les ouvrages de l'homme, restez sous ces allées embaumées, dans ces jardins enchantés. Ce que l'homme a fait est bien, mais plus loin sont les forêts vierges.

Nous arrivâmes à une de ces *ventas* qu'on rencontre de distance en distance sur les routes du Brésil, cachées d'ordinaire au milieu de massifs de verdure qui les dérobent à la vue, jusqu'à ce qu'on arrive à les toucher. Des manguiers, des orangers, un cocotier ou un bananier solitaire vous annoncent de loin le repos qui vous y attend. Tous, compagnons de l'homme dans ces climats, le suivent dans ses migrations, pour prêter leur ombre à sa demeure, et leurs fruits à ses besoins. Une chambre sombre, qui ne contient que les premières nécessités de la vie, une seconde, plus sombre encore, où dort le maître de la *venta*, en attendant les passans, telles sont, avec une petite pièce destinée aux voyageurs, et qui ne reçoit le plus souvent le jour que par la porte, les seules commodités que vous offrent ces humbles hôtelleries. Le long d'une des façades règne une galerie, aux poteaux de laquelle vous attachez vos chevaux, et qui vous présente un espace suffisant pour tendre votre hamac pendant que se prépare votre modeste repas. Vous y attendez, dans les bras du sommeil, que la fraîcheur du soir vous permette de continuer votre route. Là, rien qui vous rappelle les jouissances de la vie civilisée. Quelque chose vous dit qu'elle n'a paru que d'hier sur cette terre, et qu'elle n'a pas encore eu le temps de s'y acclimater. Mais qu'y venez-vous faire, si vous songez encore à ce que vous avez laissé derrière vous?

Le lendemain, au soleil couchant, nous entrâmes dans la chaîne des Orgues. Ses sommets dentelés, d'où s'élancent des pitons inégaux comme les tuyaux de cet instrument, lui ont fait donner ce nom. L'araponga criait dans les montagnes; sa voix, semblable au frémissement d'une lime sur l'acier sonore, retentissait au loin dans la solitude. Des bandes de perroquets criards passaient sur nos têtes, se dirigeant vers leur arbre accoutumé, qu'ils quittent chaque matin, pour aller chercher leur nourriture dans les bois. De temps en temps un couple d'arras solitaires, perchés sur la cime de quelque géant des forêts, prenaient leur vol à notre approche : ils avaient disparu, que leur voix rauque se faisait encore entendre dans le lointain. Avant de parvenir au pied de la chaîne principale, dont les flancs se dressent devant vous, abruptes et déchirés par les torrens, il vous faut traverser une suite de collines étagées comme les gradins d'un amphithéâtre et séparées entre elles par des vallées, tantôt resserrées, tantôt étendues, couvertes de bocages ou de savannes, désertes ou servant de nid à quelque plantation isolée. Là, vous marchez d'enchantement en enchantement. Tout ce que vous avez rêvé de lieux rians où la vie s'écoulerait comme une onde paisible, de solitudes inconnues crées pour vous seul, d'Élysées dans un autre monde, s'efface et s'anéantit devant ces réalités de la nature. A mesure que vous avancez, les traces de l'homme deviennent plus rares. Aux cultures qui se pressent dans la plaine a succédé le coin de terre que l'esclave affranchi, le pauvre mulâtre sont venus disputer aux forêts, et sur lequel ils ont bâti leur cabane ignorée. Le bruit des torrens qui tombent des hauteurs, le son des clochettes d'une troupe de mules, la voix de leur conducteur arrivent seuls à vos oreilles, dans le calme universel. Vous gravissez lentement un chemin où se jouent les rayons du soleil, à travers la voûte des arbres; vous traversez des ruisseaux murmurans, des eaux qui se brisent sur les roches éparses de leur lit, quelques ponts placés sur des abîmes. Les pluies de l'hivernage ont creusé de profonds sillons sur la route; souvent la jambe de votre mule s'enfonce entre les arbres couchés en travers, pour l'affermir. Par une coutume touchante, chaque muletier, en passant, met un rameau dans les endroits périlleux, pour vous avertir du danger qu'il a couru, ou coupe une branche, pour remplacer celle que les eaux ont emportée. Enfin vous arrivez à la cime des montagnes, vous faites halte ! Un océan de forêts se développe devant vous, immense comme l'océan des eaux, sublime comme lui, incommensurable, sans bornes. A vos pieds, dans un lointain bleuâtre se déroule la plaine que vous avez parcourue la veille. Une nappe d'eau étroite, tachetée de quelque points noirs, brille au soleil, à l'extrémité de l'étendue : c'est la baie de Rio-Janeiro avec ses îles. Quelques taches blanches paraissent sur ses bords : c'est la ville aux sept collines, réduite à rien et perdue dans l'immensité de l'espace. Humiliez-vous comme elle.

Qu'est-il besoin de vous en dire davantage? Vous êtes sur la terre des merveilles; marchez devant vous, sûr qu'elles ne vous manqueront pas. Ce que vous venez de voir n'est rien encore : d'autres scènes vous attendent.

—Ceci est beau, dis-je à mon compagnon, je voudrais que le sort eût placé ma vie dans ces forêts.

— Senhor, me répondit-il, je crois que vous perdez la tête. Depuis que nous sommes en route, il n'y a pas moyen de vous arracher une parole. Vous vous arrêtez à chaque pas, pour contempler de l'eau, des arbres qui ne sont bons à rien,

des oiseaux que Dieu confonde avec leurs cris éternels. Est-ce que, de l'autre côté de l'eau, vous n'avez rien de tout cela !

— Non répartis-je, nous n'en possédons que l'ombre.

— Alors, tant mieux pour vous. A quoi sert tout ceci, sinon à faire enrager les voyageurs ? Cette maudite sierra que nous venons enfin de passer, m'a déjà fait faire plus de péchés mortels (Dieu me les pardonne !) que tous les yeux noirs que j'ai rencontrés dans ma vie. J'aimerais mieux mille pieds de cafeyers de plus dans ma plantation avec deux nègres pour les cultiver que toutes ces belles choses que vous admirez tant.

— Mais, senhor Manoel, voyez donc ces torrens, ces forêts impénétrables, ces lianes qui s'élèvent comme des montagnes au-dessus de nos têtes et qui escaladent tout ce qui les environne !

— Oui, c'est fort agréable : le premier coquin venu peut se cacher là derrière et vous tirer à bout portant, sans que vous voyez seulement d'où le coup est parti : j'en sais des nouvelles. Tenez, en voici les marques : vous pouvez sentir encore quelques grains de plomb dans les chairs.

— Et cet arbre, aussi vieux que le monde, qui domine tous les autres, n'est-il pas admirable à voir avec ses branches couvertes d'ananas sauvages : ces mousses blanches qui pendent dans les airs, et qui le font ressembler à un fantôme ?

— Eh bien ! c'est un arbre mort que le premier vent fera tomber sur la tête des passans ; cela arrive quelquefois.

Je me tus, qu'avais-je à répondre ?

Chaque soir, au coucher du soleil, nous nous arrêtions dans quelque venta solitaire ou dans une plantation dont le maître était connu de Joâo Manoel. L'antique hospitalité, bannie de nos sociétés modernes, subsiste encore dans les forêts de l'Amérique ; elle augmente en même temps que l'éloignement des villes, et semble fuir devant la civilisation. L'une des enceintes palissadées qui entourent constamment la maison du planteur brésilien, située sur les routes, est destinée à recevoir les esclaves et les animaux qui accompagnent le voyageur. Ils y sont à l'abri sous des hangars construits à dessein, tandis que leur maître oublie à la table du planteur la marche et la chaleur du jour.

Les nègres, dont les forces s'affaiblissaient chaque jour davantage, nous retardaient dans notre marche. Le vieux Miguel, endurci à la fatigue, leur chantait en vain les louanges de son maître qu'il entremêlait de descriptions pompeuses de ses richesses, du bonheur dont ils allaient jouir sous ses ordres, et de ces milles choses que Dieu n'a placées que dans la tête d'un nègre. Nous laissions derrière nous l'immense vallée où la Paraïba poursuit son cours majestueux au travers des forêts, tantôt silencieuse et paisible comme les solitudes de ses bords, tantôt gémissante et réveillant les échos des déserts.

Bientôt nous entrâmes dans la province de Minas, et un soir, à l'entrée d'un vallon étroit, près d'une petite rivière tombant en cascades sur l'un de ses côtés, nous aperçûmes une maison blanche entourée de vastes plantations de cafeyers, de manioc et de maïs montant jusqu'au sommet des collines, un champ de bananiers fuyait derrière elle dans la vallée, et près de là on entrevoyait les cases des nègres à demi-cachées par des orangers, des calebassiers et d'autres arbres qu'ils ont coutume de planter autour de leurs demeures. Le calme régnait sur toute cette scène ; on n'apercevait d'autre créature vivante qu'une vieille négresse assise

15

sur le seuil de la maison, nonchalante et occupée à fumer dans une de ces pipes de terre que les nègres savent fabriquer eux-mêmes.

— C'est là ! me dit le planteur, et un rayon de joie mêlé de fierté brilla dans ses yeux : Il était temps d'arriver; mes nègres n'en peuvent plus.

Nous entrâmes dans la maison déserte. La vieille négresse se leva en nous voyant. — Votre bénédiction, maître, dit-elle, suivant la coutume des esclaves brésiliens. — C'est bon, je te la donne, répondit João Manoel. Il prit ensuite un de ces coquillages dont la dernière spire a été enlevée pour donner passage à l'air, et à trois reprises différentes il en tira des sons qui retentirent dans toutes les directions; c'est le signal accoutumé qui rappelle les esclaves du travail à la fin du jour. Une demi-heure après, nous les vîmes paraître accompagnés du *feitor* (régisseur) de l'habitation, personnage au teint basané, à la voix impérative, vêtu, pour tout costume, d'un pantalon, d'une chemise de couleur et d'un chapeau de paille; il salua son patron d'un air humble, et lui rendit compte des travaux exécutés pendant son absence, ainsi que de la conduite des esclaves. Croyez que les coups de fouet jouaient un grand rôle dans ce récit, et que plus d'un nègre, là présent, portait sur sa peau les marques de la colère du redoutable régisseur.

— C'est bien, lui dit Manoel quand il eut fini : seulement, senhor Loureiro, vous me paraissez un peu trop libéral de punitions; nous sommes d'accord sur le salutaire effet du fouet, mais nous différons sur la quantité des coups : ne pourrions-nous penser sur ce point comme sur les autres?

— Senhor, répondit le feitor, pour vous plaire, j'ai déjà diminué de moitié ceux que j'avais coutume de donner avant d'entrer à votre service : je ne puis faire davantage, j'y perdrais ma réputation. Que vous importe que j'oublie quelquefois de compter les coups, pourvu que vos nègres se portent bien? laissez-moi faire à ma manière.

— Comme vous voudrez, Loureiro, répliqua Manoel d'un air indifférent; je ne vous parle de cela qu'en passant. Tenez, prenez soin de ceux que je vous amène : mettez-les dans une case à part jusqu'à nouvel ordre. Celle-ci est pour le service de la maison : laissez-là de côté.

Le feitor exécuta les ordres qu'il venait de recevoir : il mit les nouveau-venus dans une case abandonnée. Les autres nègres qui étaient là se retirèrent après avoir salué leur maître, et l'habitation offrit cet aspect paisible que le soir amène avec lui sous les tropiques, quand le travail a cessé, et que les esclaves se délassent en liberté de la fatigue du jour.

Le lendemain, je la parcourus avec le planteur. Les travaux de l'homme n'ont pas dans les forêts du Nouveau-Monde cet aspect monotone de nos champs de la vieille Europe. Une main avare n'y a pas, le compas à la main, partagé la terre en compartimens étroits, réguliers, sillonnés comme les plates-bandes d'un jardin. Des haies, des grilles, des murs ne vous repoussent pas à chaque pas comme un fils déshérité de la nature et rejeté du partage de ses bienfaits. Là, les forêts sont le patrimoine de qui veut les conquérir. La puissance de l'homme y lutte contre la puissance de la nature, et sa vie est un combat. Une végétation indomptable cherche sans cesse à étouffer dans ses bras sauvages les végétaux que ses mains ont plantés. De même que les animaux qu'il a réduits en domesticité, s'il les abandonne un instant sans défense, ils périssent sous les étreintes des enfans primitifs du sol qu'ils ont dépossédés. Aussi, ce que vous appelez l'ordre est sou-

vent inconnu dans les plantations du Brésil. Près des champs de cafeyers dont les rangs alignés s'élèvent jusqu'au sommet des coteaux escarpés, vous voyez un espace noirci couvert d'arbres à demi-consumés, entassés au hasard. A côté d'un champ de maïs rempli de troncs en décomposition règne un taillis impénétrable d'arbustes, de lianes entremêlées d'herbes coupantes qui en défendent l'accès. Des graminées colossales rivalisent de hauteur avec les bananiers. Partout les traces du feu sur la lisière des bois, le chaos et l'impuissance de l'homme.

Chaque matin, au lever du soleil, une voix bien connue appelle les esclaves au travail; ils répondent à l'appel que fait le régisseur : l'un d'eux prononce une prière que les autres répètent après lui, puis ils se rendent là où les travaux du moment exigent leur présence. Le soir aux approches de la nuit, ils paraissent de nouveau : un second appel, suivi de la prière, a lieu comme le matin; ils défilent tous en demandant sa bénédiction à leur maître : c'est alors que le fouet se fait entendre.

Les nègres *bozals* (on appelle ainsi ceux qui arrivent de la côte) ne sont pas soumis immédiatement au régime de l'habitation : on les laisse reposer pendant quelques jours avant de les envoyer au travail. Or, João Manoel se conforma à cet usage en planteur qui entend son affaire et en bon chrétien. Il était d'ailleurs bien aise de voir si Coutinho avait fait usage de ces drogues qu'il avait en horreur. Tout alla bien.

Un soir, après la prière, il fit mettre sur un rang les jeunes négresses qu'il avait amenées. « Approche, Cupidon, cria-t-il, tu choisiras le premier, il y a assez long-temps que tu me tourmentes pour avoir une femme. »

Un jeune nègre sortit du milieu de ses compagnons. Dieu vous préserve de tomber jamais entre les mains de son pareil si vous n'avez pas les reins doubles et le reste à l'avenant; son œil exprimait plus de passions que le soleil du nord n'en verse sur nos froides régions; c'était un œil ardent, à demi-voilé, quelque peu sombre, un véritable œil africain. Je vous abandonne le reste de sa personne. Il fit deux pas en avant, jeta un coup d'œil prompt et indifférent sur les jeunes filles qui étaient là devant lui, et chez qui son aspect avait fait naître un demi-sourire de satisfaction, puis resta un instant indécis; ses yeux se portèrent ensuite sur la maison où la petite négresse, mise à part, était en ce moment sous la galerie, regardant tristement ce qui se passait; il tressaillit. « Moi pas voulé femme, maître, dit-il d'une voix basse, mais assurée. »

— Loureiro, dit Manoel, il paraît que Cupidon s'est refroidi pendant mon absence. Vous allez lui faire donner vingt-cinq coups de fouet pour réchauffer son ardeur conjugale; vous compléterez ensuite la centaine pour lui apprendre à ne pas dire oui aujourd'hui, et non le lendemain.

Un éclair terrible brilla dans les yeux du nègre : ses traits se crispèrent convulsivement, puis reprirent leur expression première : il baissa la tête sans rien dire; à un signal du feitor, il se coucha à terre à plat ventre. L'exécuteur de la justice, vieux nègre impassible dont les cheveux avaient blanchi dans cet emploi, s'avança armé de l'instrument du supplice. Pendant ses longues fonctions, il avait acquis une connaissance exacte de la peau de ses camarades; sa femme même et ses enfans n'avaient jamais vu son impartialité se démentir à leur égard, ce qui lui avait valu l'estime générale. Il se tint donc à quatre pas du nègre étendu là. Un cri de douleur se fit entendre en même temps que le bruit du fouet : « Pardon,

maître, moi pas voulé femme ; pardon, maître. » Puis ce fut tout ; il tenait entre ses dents serrées une touffe d'herbe que le hasard avait fait croître là : ses doigts étaient enfoncés dans la terre, et sans ses pieds qui frappaient le sol par un mouvement involontaire, vous eussiez pu le prendre pour un cadavre. Loureiro comptait un, deux, trois.....

Et vous étiez là spectateur! me direz-vous. Oui, là : que vous importe? Les fils de Cham n'ont-ils pas été maudits à tout jamais? Il y a, d'ailleurs, un proverbe nègre qui dit que le fouet n'a pas été fait pour les chiens. Il en vaut un autre.

L'exécution de Cupidon produisit un salutaire effet sur les assistans ; chacune des jeunes nègresses trouva un époux.

— Maintenant, dit Manoel aux nouveaux couples de sa façon, vous voilà mariés : personne ne vous y a forcés, et vous avez choisi chacun celle qui vous convenait. Soyez heureux, et ne battez pas vos femmes. Le premier qui maltraitera la sienne, je la lui ôterai pour la donner à un autre. Quand il passera ici un *pader,* il vous donnera sa bénédiction, afin que vous continuiez de vivre en bons chrétiens, en attendant, vous êtes bien mariés, entendez-vous?

Le lendemain, à la même place, un esclave était étendu sur la terre : le fouet sillonnait ses membres raidis, sans qu'il poussât une seule plainte ; c'était Cupidon qui pour la première fois était revenu du travail sans avoir fini sa tâche.

— Que signifie ceci? dit le planteur à souper ; voilà mon meilleur nègre qui perd la tête sans que je puisse en deviner la raison : il y a quelque chose là-dessous ; Loureiro, qu'en pensez-vous?

— Bah! répondit le feitor d'un air indifférent, ils se ressemblent tous : laissez-moi faire ; encore trois séances comme celle-ci, et Cupidon marchera droit comme auparavant. Je vous l'ai dit, senhor, vous leur en passez trop ; vous avez eu hier le dessous avec ce diable de nègre ; cinquante coups de plus, et vous l'auriez marié plutôt deux fois qu'une.

Trois jours après, Cupidon gisait au soleil, devant la porte de sa case : chacun de ses pieds était engagé dans un anneau massif, fermé par un cadenas et fixé à une barre de fer qui lui rendait tout mouvement impossible. Ses pouces, réunis et serrés entre les branches d'un petit étau, paraissaient gonflés par cette pression violente. Il dormait. Le bruit de mes pas le réveilla ; il ouvrit les yeux sans chercher à se lever, et me dit en souriant :

— Maître, vous pas gagner (1) tabac pour Cupidon?

Je lui en mis un morceau dans la bouche. — Pourquoi, lui demandai-je, ne veux-tu pas travailler?

— Oh! çà bon Dieu qui pas voulé!

— Si tu avais pris, continuai-je la femme que ton maître t'offrait, tu ne serais pas dans l'état où te voilà maintenant.

— Femme là pas bon : li pas nation à moi.

— En voici bien d'une autre! s'écria mon ami Manoel, tenant en main une barre de justice : Cupidon a décampé cette nuit. Il faut que Satan en personne l'ait tiré de ceci. La meilleure barre qui soit dans tout le Brésil! Vous voyez, senhor, un nègre que j'ai toujours traité comme mon enfant! qui n'a pas reçu dix fois le fouet depuis qu'il est avec moi!

(1) *Gagner*, avoir.

— C'est fâcheux, lui répondis-je, mais à sa place n'en auriez-vous pas fait autant?

— Que diable me dites-vous là? Je ne suis pas un nègre, senhor; je suis blanc et bon chrétien, qui plus est. Si j'étais nègre, et qu'on m'eût vendu, ce serait un marché, et un chrétien respecte toujours un marché.

— Pardon, senhor Manoel, je n'y pensais pas, en effet; maintenant qu'allez-vous faire?

— Courir après Cupidon : Loureiro est déjà dans le bois avec quelques nègres; mais ils attraperont plutôt un *venado* (2) à la course : le coquin connaît les forêts comme un Indien.

Le planteur disait vrai : le feitor revint le soir sans ramener le nègre marron.

Chaque jour, quand le soleil sa rapprochait de la cime des montagnes, et que l'atmosphère était moins embrasée, j'errais dans les bois, me perdant sous leurs ombrages, sans dessein arrêté, sans but, marchant au hasard. Une après-midi je m'étais enfoncé plus loin que de coutume, attiré par les cris inconnus de quelques oiseaux que je désirais voir. Quand je revins de ma rêverie, j'avais perdu les traces que j'avais suivies. Je voulus revenir sur mes pas, mais je ne fis que m'égarer davantage. Après bien des détours inutiles, je m'arrêtai sur les bords d'un filet d'eau qui coulait sans bruit dans un bas-fonds couvert d'une végétation sauvage; de longues gerbes de lumières se jouaient à travers les arbrès sur le ruisseau paisible. J'allais pousser un cri pour me faire entendre de quelques nègres de l'habitation, si par hasard il s'en trouvait à portée de me répondre, lorsqu'au pied d'un arbre qui dominait toute la forêt, j'aperçus une figure noire assise immobile. Je reconnus Cupidon.

Il paraissait plongé dans une rêverie profonde qui l'avait sans doute empêché de m'entendre. Sa tête crépue était penchée sur sa poitrine: ses bras reposaient sans mouvement sur la terre. A ses côtés étaient son sabre de travail, un de ces petits paniers de jonc que les nègres fabriquent dans leurs momens de loisir, et une tortue de terre qu'il avait trouvée dans le bois. Elle était renversée sur le dos et agitait ses pattes en cherchant à reprendre sa position naturelle sans pouvoir y parvenir. Je me cachai sans bruit derrière une touffe épaisse de bambous, et je l'observai à travers le feuillage. Il se parlait tout haut à lui-même, suivant l'usage des nègrés, mais je ne pus saisir le sens des mots interrompus qui lui échappaient.

Tout-à-coup il se réveilla en sursaut, saisit son sabre et se mit à nettoyer, au pied de l'arbre une petite place d'un pied carré. Quand le sol fut à découvert, il prit la tortue, l'ouvrit en deux d'un coup de sabre et arrosa la terre de son sang. Il mit un morceau de celle-ci dans le creux de sa main, et la pétrit en l'humectant de temps en temps d'un peu de salive, Quand cette opération fut terminée, il se leva, fit quelques pas dans le bois et revint un instant après avec des plantes, dont il arracha les feuilles; puis, prenant une longue épine de palmier; il se l'enfonça au-dessous du sein gauche. Le sang jaillit et tomba sur les feuilles qu'il tenait à la main. Il en prit une et en enveloppa la terre qu'il venait de préparer. Une seconde recouvrit celle-ci, et entre elles il plaça une mèche de ses cheveux, qu'il arracha d'un seul coup. Quand le morceau de terre fut recouvert de plusieurs cou-

(1) *Venado*, chevreuil.

ches de feuilles, qu'il entremêla de cheveux, de plumes et de lambeaux de chair de la tortue, il l'attacha avec une liane, et le mit dans son panier. Pendant cette opération mystérieuse, il n'avait cessé de proférer des mots entrecoupés dans une langue inconnue, celle sans doute de sa terre natale.

En ce moment, je fis un mouvement involontaire. Il jeta un regard rapide de mon côté, et ses yeux rencontrèrent les miens. En un bond il fut sur moi, son sabre à la main. J'étais sans armes et me crus perdu. En me reconnaissant, la fureur qui brillait dans ses yeux s'éteignit. Il baissa son arme suspendue sur ma tête. — Maître, vous pas dire Cupidon là.

— Non, lui répondis-je, je ne te trahirai pas. Je suis égaré: montre-moi de quel côté est l'habitation.

— Vous bon blanc, Cupidon montrer vous chemin.

Il se mit à marcher devant moi, en abattant avec son sabre les lianes, les herbes, les broussailles qui nous barraient le passage. De temps en temps, il s'arrêtait et prêtait l'oreille; mais tout était calme : quelques cris d'animaux troublaient seuls le silence du soir. Après une demi-heure de marche, nous parvînmes à un petit sentier à demi effacé, qui fuyait dans le bois. Cupidon s'arrêta ?

— Vous suivre toujours, me dit-il, habitation là-bas. Vous pas gagner rien pour Cupidon.

Je lui offris quelques pièces de monnaie : il secoua la tête sans les prendre et disparut dans la forêt.

Je cachai, suivant ma promesse, cette rencontre au planteur. Le lendemain, au jour, je le vis entrer dans la chambre où je reposais encore : il était agité et pâle.

— Loureiro vient de faire une belle découverte, s'écria-t-il, voyez ce qu'il a trouvé sous la galerie, à la porte de la chambre où dort la petite négresse.

Je reconnus l'ouvrage de Cupidon. — Eh bien ! lui dis-je, que signifie cela ?

—Comment ! que signifie cela ? Un vrai sortilége, senhor, une œuvre du démon, auquel ce damné de Cupidon a vendu son âme. Il n'en faut pas davantage pour faire périr tous mes nègres, détruire mes plantations et m'envoyer moi-même dans l'autre monde.

Il se mit à ouvrir le paquet, dont le contenu m'était connu d'avance. A l'aspect du sang qui teignait les feuilles, sa terreur redoubla : saint Sébastien ! s'écria-t-il. Il courut à un crucifix suspendu au mur, dont le pied se terminait par un petit bénitier, et plongea l'œuvre du démon dans l'eau bénite qu'il contenait. Il s'agenouilla ensuite et prononça une courte prière. Alors le voyant plus calme :

— Maintenant, senhor, vous n'avez plus rien à craindre. Le charme est rompu.

— Il sortit sans me répondre.

Depuis ce moment, Joâo Manoel tomba dans la mélancolie.

— Laissez-moi partir, lui dis-je peu de jours après. J'ai rempli la promesse que je vous ai faite, et je reviendrai vous voir.

— Je ne vous retiens pas, me répondit-il; la saison des pluies approche, et vous avez loin à aller. Partez donc; mes vœux vous accompagneront pendant votre voyage.

Je le quittai. Ce n'est pas le moment de vous dire ce que je vis dans mon pèlerinage. Il fut long. Je traversai bien des montagnes, des fleuves sans nom. Je portai

mes pas dans des retraites qui long-temps encore resteront ignorées, et j'y fis connaissance avec les merveilles des forêts. Leur souvenir m'a suivi parmi les agitations des hommes ; souvent encore, dans les heures secrètes de la vie, ma pensée traverse les mers et va errer au milieu de ces scènes lointaines : ne les reverrai-je plus ?

Six mois s'étaient écoulés. Je me retrouvai enfin sur la hauteur qui dominait l'habitation de Manoel. Rien n'était changé, et je revis ces lieux comme on revoit un ancien ami. Seulement le soleil de l'été ne brillait plus sur la maison blanche du planteur et sur les cultures qui l'environnaient. Un voile de vapeurs couvrait la nature entière ; les pluies avaient creusé çà et là de petits ravins, et des nuages grisâtres pesaient sur la cime des forêts. Un nègre prit mon cheval, et j'entrai dans la maison Mon entrevue avec Manoel fut affectueuse : il me revoyait avec plaisir.

Le soir, à l'heure du repas, je ne vis pas la jeune négresse, qui, lors de mon départ, commençait déjà à nous servir. Je m'informai de ce qu'elle était devenue.

— C'est trois cents patacons de perdus, me dit Joâo Manoel : nous l'avons enterrée, il y a quinze jours.

— Pauvre créature ! repris-je, contez-moi cette histoire.

— Elle est longue, et encore plus triste pour moi, mais n'importe, la voici :

Lorsque nous entrâmes dans cette chambre du Valongo que vous savez, le diable en personne y entra, je crois, avec nous. Il n'y a que lui qui ait pu me mettre en tête l'idée d'acheter une de ces petites filles que cet *alcahuete* de Coutinho y avait renfermées. Je vous demande si ce n'était pas de l'argent jeté à l'eau. Enfin, comme je vous le dis, je fus tenté. Il y avait là des yeux qui en valaient bien d'autres.

— Je vous comprends, lui dis-je en l'interrompant.

— Je comptais lui donner la liberté un jour, ainsi qu'à ses enfans, et vous conviendrez que cela valait mieux pour elle que d'aller se griller au soleil. Mais, senhor, ces nègres ont la tête si dure, qu'elle ne comprit pas le bonheur qui l'attendait. Vous vous rappelez ses yeux si doux, son air si triste et si touchant, eh bien ! lorsque je voulus jouir de mes droits de maître, je trouvai en elle un vrai démon ; c'étaient des pleurs, des cris, des contorsions à n'en plus finir. Vous sentez que je ne faisais pas beaucoup de façons avec elle. Un homme libre et un blanc, fi donc ! Il y aurait eu de quoi me perdre de réputation.

— C'est juste, lui dis-je.

— Or, cela dura quelque temps ainsi, je me conduisis alors en bon chrétien, et la laissai tranquille en attendant qu'elle fût de meilleure composition. Cela se passait lorsque vous n'étiez plus ici, après que j'eus trouvé le paquet ensorcelé que Cupidon avait mis à sa porte.

— Une nuit que les maringouins m'empêchaient de dormir, je voulus prendre l'air sur la galerie. Je descends sans bruit, et devinez ce que j'aperçois : mon scélérat de nègre marron causant avec la petite négresse, qui avait entr'ouvert sa porte pour lui parler. Tous deux étaient du même pays, et se servaient par conséquent de leur infernal jargon, qu'un chrétien ne saurait entendre ; aussi, je ne compris pas un mot de ce qu'ils se disaient, mais, comme Dieu m'entend, ces animaux-là ont une manière d'exprimer ce qu'ils sentent, qui vaût bien la nôtre. Il faut, senhor, que Satan, qui les a mis au monde, leur ait soufflé dans le corps un peu du

feu qui lui est tombé en partage. Je crois cependant qu'il ne s'était rien passé à mon préjudice, car elle le repoussait et pleurait. Je voulus m'élancer sur Cupidon, mais il venait de me voir; il prit la fuite, et en un clin-d'œil je le perdis de vue. Alors je ne fis pas ce que vous pensez; la négresse ne reçut pas le châtiment qu'elle avait pourtant bien mérité. Je ne sais, en vérité, où j'avais la tête dans ce moment-là! J'étais furieux au fond, mais je me sentais en même temps disposé à lui pardonner. Je la mis dans une autre chambre, et je ne la perdis de vue ni jour ni nuit.

Cupidon revint à la charge, comme vous pouvez le croire : je l'y attendais, et après l'avoir manqué plusieurs fois, quatre vigoureux nègres que j'avais apostés depuis l'aventure, parvinrent à s'en emparer dans une de ses visites nocturnes : ma foi, il paya pour deux, c'était trop juste. Après qu'il eut passé par les mains du vieil Antonio, je le mis aux fers dans sa case. Croiriez-vous que lorsque j'allais tous les huit jours savoir de lui s'il voulait devenir plus raisonnable, ce misérable-là me demandait, pour toute réponse, la petite nègresse en mariage, me disant qu'elle était de sa nation, qu'il n'en prendrait jamais d'autre, qu'il serait plus soumis qu'auparavant, si je la lui donnais, et cent autres raisons de nègre. Je fis peut-être alors une sottise : j'aurais dû la lui donner, et les envoyer tous deux au diable; mais, comme je vous l'ai dit, j'avais alors la tête de travers; qui n'aurait été piqué à ma place de trouver de la résistance chez une esclave? Cependant, au bout de trois mois, Cupidon s'ennuya de rester cloué au même endroit, et demanda sa liberté, en me promettant tout ce que je voulus. Je ne demandais pas mieux; il y avait assez long-temps que je le nourrissais sans qu'il travaillât. Mais, senhor, ce n'était plus mon meilleur nègre comme autrefois : je ne l'entendais plus chanter en tête des autres, en allant à l'ouvrage; il ne dansait plus le dimanche avec ses camarades; sa figure se creusait, et devenait bistre de noire qu'elle était auparavant; cela se passera, disais-je en moi-même. Vous allez voir comment cela s'est passé.

Il y a quinze jours, avant le lever du soleil, Loureiro frappe à ma porte et me réveille en sursaut : — Venez vite, me dit-il, cet enragé de Cupidon a fait des siennes. Je me lève à la hâte et suis Loureiro dans la case du nègre. Ma foi, senhor, c'était fort laid à voir. Cupidon était étendu à terre, à côté de la petite négresse morte; un de ses bras la tenait serrée contre lui comme dans un étau de fer; sa bouche écumait, les yeux sortaient de la tête; tous ses traits étaient horriblement tirés; un tremblement convulsif agitait ses membres, qui battaient le sol. Je vous avoue que je reculai de deux pas en voyant cela. Quand il eut deviné plutôt que vu que j'étais là, il se mit à sourire d'une façon qui me fit dresser les cheveux à la tête : « Adieu, maître, me dit-il, moi gagner femme maintenant. » Je fermai la porte pour le laisser mourir tranquille, car il n'y avait pas de remède. Le soir on les enterra tous deux. J'en ai perdu l'appetit pendant deux jours, senhor !

Maintenant, calculez : trois cents patacons la petite négresse, autant le nègre, au moins; cela fait six cents patacons ou la valeur de plus de deux cents arrobas de café que je perds là d'un seul coup, et par ma faute encore !... Heureusement que j'ai jeté de l'eau bénite sur le gris-gris de Cupidon : sans cela, qui sait ce qui me serait arrivé?

— Sans doute, senhor; mais à part toutes vos pertes, ne sentez-vous pas quelque chose... là?

— Certainement, j'en suis fâché, et je compte bien m'en confesser au premier

padre qui passera ici ; mais après tout, ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive : il n'y a pas d'année qu'on n'en voie autant dans les environs.

— Senhor, repris-je, je vous remercie de votre histoire, et de votre hospitalité. Je pars demain.

— Comme il vous plaira.

Le lendemain, j'étais à cheval au lever du soleil. — Vous me quittez donc ! me dit le planteur, et vous avez l'air fâché encore ! mais je vous le pardonne, vous êtes un homme de l'autre côté de l'eau. C'est singulier, pourtant ! Allons, adieu. Vous vous y ferez.

C'était un de ces beaux jours, si fréquens au Brésil pendant la saison des pluies. Les forêts rafraîchies agitaient doucement leur cime verdoyante : toute la nature se réjouissait au soleil. A peu de distance de l'habitation, je vis, sur le bord du chemin, une étroite enceinte à moitié enfouie sous la végétation. Une faible palissade l'entourait, à peine suffisante pour la protéger contre les bêtes fauves dans leurs excursions nocturnes. La terre en avait été remuée depuis peu : la fosse était plus large que de coutume, et une croix formée de deux morceaux de bois attachés ensemble avec des lianes, se penchait à moitié tombée sur elle. Je m'y arrêtai un instant.

Là, quelques pensées vinrent traverser mon âme. Qu'était-ce ? Quoi ? je ne sais : visions, souvenirs effacés, rêves, qu'importe ?..... Pourtant, je levai les yeux vers le ciel..... Si glorieux, pensai-je, et souriant sur cette fosse !....

THÉODORE LACORDAIRE.

DES CAUSES

DE LA DÉTRESSE DE LA POPULATION RURALE

EN ANGLETERRE,

ET DES MOYENS D'Y PORTER REMÈDE (1).

Par quelle bizarrerie, par quelle fatalité notre population rurale, au lieu de suivre les progrès de la civilisation, recule-t-elle vers la barbarie ? Nous vantons nos lumières ; nous nous enorgueillissons de notre industrie, et le paysan, l'agricul-

(1) NOTE DU TR. On trouvera dans cet article, non-seulement des documens curieux sur l'état des classes agricoles en Angleterre, mais d'importans avertissemens d'économie politique et d'histoire. On verra par quelle étrange combinaison de mauvaises lois, d'impôts exorbitans et d'aumônes imprudentes, l'Angleterre est parvenue à rendre toute la population rurale hostile non-seulement au gouvernement, mais à la société et à la propriété. Les observations de l'auteur sur la répartition du travail, et sur la nécessité d'ouvrir à une population toujours croissante de nouvelles sources de production, ne sont pas applicables seulement à la Grande-Bretagne, mais à toute l'Europe où le nombre des travailleurs augmente sans cesse, et où cette augmentation, qui entraîne la diminution des salaires et par conséquent la détresse des classes laborieuses, pénètre les individus qui les composent d'une animosité terrible. Les remèdes indiqués dans cet article, à cette plaie sociale, sont dignes de fixer l'attention.

teur, le fermier descendent par degrés vers une situation à laquelle on n'apporte point de remède, et que l'on ose à peine observer de près. Leurs habitudes, leur moralité, se dégradent; leur condition est pire que celle des laquais de nos capitales. Nous qui prétendons affermir ou renouveler le système social, portons nos regards sur cette maladie qui ronge le cœur et la base de la société même, et qui poursuit en silence son œuvre de destruction. Aucun symptôme ne mérite davantage notre examen et n'est fait pour inspirer plus de craintes.

Quelle est en réalité la situation des paysans de la Grande-Bretagne, par rapport aux classes supérieures? Si nous l'étudions, nous trouverons le vice, l'opprobre, la misère de ces classes à un degré menaçant pour toute la société.

Non-seulement il y a trop d'hommes qui se consacrent à la culture du sol; mais les lois empêchent ces hommes de circuler et de trouver du travail ailleurs que dans leur paroisse. D'une part, le terrain manque aux bras qui devraient le cultiver; d'une autre, on défend aux malheureux de chercher de l'emploi loin du clocher de leur village. De là une concurrence qui réduit le prix du travail. Le célibataire gagne à peine de quoi vivre. L'homme marié s'inscrit sur la liste des pauvres; c'est la paroisse, c'est-à-dire la communauté qui soutient sa famille. Comment un journalier refuserait-il la somme qu'on lui offre? Un compétiteur est là, qui se chargera du même travail pour le même prix. Voyez donc cet esclave, qui né sur le sol de la liberté, en Angleterre, est enchaîné sur un point, et se trouve obligé de recevoir à-la-fois une faible pitance et une triste aumône, en échange de ses sueurs et de son temps. Quelle dégradation et quelle misère!

Honnête, industrieux, actif, il ne peut pas même espérer de suffire à ses premiers besoins par un labeur de tous les momens et de tous les jours. Il a beau vouloir échapper à la honte qui s'attache à la taxe des pauvres, cette honte l'écrase. Pour lui, le monde est un enfer: la loi, c'est l'iniquité; ceux qui la font exécuter sont des tyrans. Il voue haine à la société; aucun lien ne l'associe plus à ses concitoyens. Il faut qu'il vole, qu'il tue, qu'il se venge. Dans l'automne de 1830, une révolte des journaliers a contraint les propriétaires de plusieurs comtés à leur concéder une augmentation de salaire. Ailleurs l'on brise les machines que l'on regarde comme nuisibles aux intérêts de l'ouvrier. D'où viennent ces incendies qui dévorent des fermes et des habitations tout entières? De ce sentiment de fureur contre les riches, de vengeance contre ceux qui possèdent. Tantôt les troupeaux sont égorgés dans les champs, tantôt les journaliers et hommes de peine se font voleurs de grande route. Toutes les privations de l'indigence, tous les vices naissent de cette situation que nous venons d'indiquer. Il y a trente ans, le laboureur anglais ne se plaçait pas sans honte et sans scrupule sur la liste des pauvres; il avait sa dignité, son avenir, son orgueil, ses mœurs. Notre moderne jurisprudence a tout changé. Elle a établi parmi nous une population nomade, ennemie du reste de la société, toujours mal nourrie, mal vêtue, imprévoyante, imprudente et immorale. Autrefois les habitudes, la hiérarchie, la religion même avaient formé le lien qui unissait les classes inférieures aux classes supérieures. Aujourd'hui que ce lien est rompu, comment le remplacer? Dans le voisinage des grandes villes cet état de choses est encore plus déplorable. Plus il y a d'hommes briguant le même emploi, plus cette concurrence diminue le prix du salaire, plus cette diminution augmente la misère, qui fait jaillir les vices dont nous avons trop d'exemples sous les yeux; vices qui menacent d'anéantissement toute l'organisation de notre société.

Comment cette décadence fatale s'est-elle opérée ? Pour nous rendre compte de ce changement de situation , il faut observer les changemens qui ont eu lieu depuis quarante ans , dans notre agriculture , dans notre commerce dans notre système économique.

Il y a quarante ans, chaque ferme était entourée d'une étendue de terrain qui variait de trente à cinq cents acres , mais qui ne dépassait jamais ce dernier chiffre. Çà et là se trouvaient des pâturages , des terres libres , que l'on nommait communes , et que sillonnaient de petites routes pour les bestiaux. La population , loin de dépasser le nombre de cultivateurs requis pour l'exploitation du sol , ne s'élevait pas même jusqu'à ce nombre. Les manufactures n'avaient pas atteint ce degré de perfection qu'elles doivent au versement de grands capitaux, aux travaux de la science et aux dernières guerres. Les femmes et les enfans filaient, tissaient et contribuaient par leur travail à l'entretien de la famille. La plupart des garçons de ferme et des journaliers couchaient sous le toit même du maître ; le propriétaire et ses serviteurs étaient à peu près au même niveau. Travail , repos , nourriture, tout était commun entre eux ; l'intérêt du maître était celui du valet. Dans cette association constante, il y avait à la fois supériorité et familiarité, dépendance et attachement.

Quand la révolution française , par son éruption , annonça le changement total des sociétés modernes , des principes éternels d'équité et de liberté circulèrent dans tous les rangs ; mais avec ces principes se propagèrent d'extravagantes doctrines et de farouches théories. Pendant que les sages s'occupaient souvent infructueusement d'améliorer le sort des hommes , l'ignorance et le délire érigeaient je ne sais quels systèmes fantastiques. Les classes pauvres et industrieuses , surprises par l'annonciation de ce nouvel évangile , n'y trouvèrent qu'une promesse et un espoir, l'égalité des biens , égalité impossible , mais que d'indiscrets philosophes leur avaient annoncée.

Ensuite vint la guerre ; le prix du blé augmenta. Toute la partie commerciale de l'agriculture changea de face. Une prodigieuse activité d'industrie et de capitaux se dirigea vers l'exploitation des terres ; de 1795 a 1827 , on transforma en terrains productifs plus de trois millions d'acres de terres vaines et vagues. Les capitaux affluèrent ; plus Napoléon nous serrait de près , plus l'agriculture redoublant d'énergie devenait à la fois féconde en produits et utile à ceux qui la faisaient prospérer. En 1812 , le blé valait sept livres sterling le quarter. Les gains du fermier étaient immenses ; il est arrivé qu'une moisson abondante, combinée avec l'élévation des prix , rapporta en une seule année , la valeur intrinsèque de la terre qui la produisait.

Le fermier ne fut donc plus un simple cultivateur , mais un entrepreneur dont l'importance et la richesse s'accrurent démesurément. Les fermes devinrent des châteaux ; toutes les constructions qui les entourèrent furent bâties sur les mêmes proportions. On n'employa même plus le mot *fermier ;* on se servit du mot *agriculteur*. Des sociétés furent fondées, des prix proposés ; l'exploitation du sol s'éleva bientôt à la dignité d'une science. De toutes les parties du royaume et même des contrées étrangères on se rendit à ces assemblées d'agriculteurs , à ces académies nouvelles , aux exhibitions de M. Curwen du Cumberland , et de M. Cock de Norfolk. Une impulsion gigantesque fut imprimée à cet art ; et la population agricole

reçut de cette révolution des habitudes nouvelles; les mœurs se réformèrent, la hiérarchie s'altéra.

La fortune des propriétaires avait doublé ou triplé. Les profits des fermiers et locataires s'étaient accrus dans une proportion beaucoup plus considérable. Demeurer à la campagne; habiter un château, surveiller ses récoltes ou ses fermages, parut au propriétaire enrichi, une occupation indigne de sa récente opulence. Il étendit ses relations, polit ses mœurs, imita les habitudes et les raffinemens de la capitale, marcha de pair avec le citadin. La littérature devint pour lui un objet d'attentions et de prétentions. Ses enfans allèrent au collége; ses meubles furent achetés à la ville; il répudia toutes ses vieilles coutumes et cessa d'entretenir avec les fermiers ce commerce de familiarité qui les avait autrefois rapprochés de lui. Au lieu de chasser pour son amusement, il fit élever par ostentation des troupeaux de daims et des armées de lièvres; ses chasses furent des battues générales; de vraies chasses royales, qui attiraient les regards des voisins et excitaient leur envie.

Quant au fermier, il s'était élevé jusqu'au rang de propriétaire, ou du moins tenait-il une position bien voisine de celle que le propriétaire occupait. Ses profits et ses occupations avaient merveilleusement grandi. Autrefois il cultivait 200, 300 ou 400 acres de terrain. Sa maison était petite; ses désirs étaient bornés. Maintenant il exploite de 1,000 à 2,000 acres, sa résidence rivalise avec celle du propriétaire; il a aussi les goûts et les habitudes de la ville; il y a bien peu de distance entre lui et le possesseur de la terre qu'il cultive.

La classe pauvre, les journaliers ont subi les conséquences de cette révolution. Le garçon de ferme n'a plus habité le logis du maître. Il a cherché une compagne; il s'est marié à une de ses égales, et la population s'est accrue tout-à-coup. Autrefois l'homme de peine obtenait par de longs travaux, une probité à toute épreuve et des habitudes d'ordre, la confiance de son supérieur, une sorte de considération et quelques revenus qu'il accumulait. Il finissait par épouser la fille de ferme ou la laitière. Aujourd'hui ces mœurs ont disparu. Le journalier se marie faute de trouver un asile chez le fermier, dont les prétentions et l'orgueil se sont accrues avec sa richesse. Les communes ont cessé d'appartenir à toute la population; autrefois c'était de là que le prolétaire tirait la nourriture de son porc, de ses poules, de quelques canards. Obligé de soutenir une famille et d'avoir un ménage, le paysan reçoit-il du moins un salaire proportionné à ces besoins nouveaux? Non. L'augmentation des salaires n'a jamais marché de pair avec l'augmentation du prix des objets de première nécessité.

Alors on a imaginé de convertir en indigens tous les journaliers; la paroisse s'est chargée de leur donner le surplus de salaire indispensable pour les faire vivre. Une masse énorme de pauvres a chargé le sol de l'Angleterre. Les paroisses se sont renvoyées mutuellement les hommes qu'elles avaient à nourrir. Le clergé, en réclamant sa dîme n'a fait qu'aggraver le mal. Imaginez quel chaos d'iniquité, de mécontentement, de tyrannie et de dépravation devait résulter de cette détestable combinaison. Les propriétaires, forcés de payer la taxe des pauvres; les collecteurs de taxe, accusés de malversation; les paysans, dégradés et avilis; les hommes d'église décrédités et haïs; toutes ces classes ont vécu dans une hostilité mutuelle, constante, et que chaque jour envenime davantage.

Telle a été la situation de notre population rurale, pendant la guerre de Napo-

léon contre l'Angleterre. La paix a rendu cette situation plus déplorable encore. Le licenciement des soldats et des matelots peupla les campagnes d'une foule affamée et oisive; beaucoup d'artisans que la guerre avait soutenus, n'eurent plus d'ouvrage; le monopole que les nations alliées avaient concédé à l'Angleterre fut détruit; mais ce ne furent pas là les seuls désastres que produisit la paix de 1815.

Comme dès l'ouverture de la guerre continentale le gouvernement, pour augmenter ses ressources et pour pouvoir plus facilement envoyer de l'argent aux puissances belligérantes, avait, par une loi, autorisé la Banque à ne pas rembourser ses billets; qu'ils étaient le seul numéraire en circulation dans le Royaume-Uni, et que pendant toute cette époque leur valeur courante fut au-dessous de leur valeur nominale, il en résulta que, lorsqu'en 1815, la Banque vint à rembourser ses billets, et que par suite de cette disposition leur valeur se fût élevée au pair, l'industrie et l'agriculture surtout, eurent beaucoup à souffrir de ce nouvel état de choses. En effet jusqu'à cette époque une once d'or ne valait pas moins de 5 liv. st. 6 schel. 4 d. en billets de Banque, tandis que si leur cours eût été au pair, elle n'eût valu que 3 liv. st. 17 schel. 10 d. Ainsi, 100 liv. st. en billets de banque ne valaient en or que 73 liv. st. 4 schel. 9 d. : en d'autres termes, le papier monnaie perdait à peu de chose près 27 p. °/o. Lorsqu'en 1815 la hausse s'opéra, les impôts et une grande partie des baux à ferme alors existans avaient été réglés dans le tems où le papier-monnaie était en baisse, et les fermiers, se fiant sur la durée de la dépréciation de la monnaie courante, qui se trouvait presque entièrement composée de billets de banque, n'avaient pas songé à ne s'engager à payer, pour leurs baux à ferme, qu'une somme proportionnée à la valeur nominale du papier-monnaie.

Tant que le cours du papier-monnaie fut au-dessous de la valeur qu'il représentait, les fermiers purent payer leur loyer, parce qu'ils vendaient leurs produits sur le pied de leurs engagemens, mais lorsqu'après la paix, la Banque eut retiré de la circulation une grande partie de ses billets, leur valeur augmenta, et le prix des marchandises baissa en proportion. Les fermiers, qui recevaient pour leurs produits une moins grande quantité de papier qu'auparavant, ne purent pas continuer à payer leur rente, parce que leurs contrats les obligeaient à payer en valeurs réelles, des quantités stipulées en raison de valeurs nominales. En d'autres termes ils étaient obligés de donner la même quantité de papier, alors qu'il ne perdait rien de sa valeur nominale, que lorsqu'il perdait 27 p. °/o, taux qui avait servi à établir leurs contrats. Celui qui s'était engagé à donner pour un champ ou pour une maison 100 liv. st. de loyer, en papier-monnaie, lors que cette somme ne représentait que 73 liv, st. 4 schel. 9 d. en numéraire métallique, était obligé de payer, quand le papier eut repris toute sa valeur, 100 liv. st., en papier, qui alors valaient exactement 100 liv. st. en or. Les impôts et les traitemens des fonctionnaires publics, qui avaient été fixés en raison de la dépréciation des billets de la Banque, furent payés de la même manière, quand ce papier eut repris toute sa valeur; aussi, c'est avec raison que l'on peut dire que dès 1815, les impôts de la Grande-Bretagne augmentèrent de 27 p. °/o ainsi que le traitement des employés du gouvernement. Les contribuables, déjà grevés d'un poids énorme, à cause de l'accroissement de la dette publique, furent obligés de supporter bon gré mal gré cette nouvelle charge. On ne pouvait d'ailleurs recourir à aucun moyen légal pour faire cesser un mal produit par la hausse de la valeur du papier-monnaie, car l'origine

en était tout-à-fait inconnue. Les classes lésées ne parvenaient même pas à découvrir le principe de leur infortune, car comme il n'y avait d'autre instrument des échanges que le papier, elles pensaient que sa valeur était inaltérable et qu'il n'y avait que celle des marchandises qui avait pu varier. Erreur bien grande ! la seule chose dont la valeur eût baissé, pendant tout le temps de la guerre et qui avait augmenté après la paix, c'était le papier-monnaie. Ces fluctuations eurent pour résultat d'entraîner la banqueroute de la plupart des fermiers, d'étendre la plaie du paupérisme, et de faire éprouver à l'agriculture des pertes incalculables dont elle ne s'est pas encore relevée.

Les paroisses durent nourrir toute cette population nouvelle et misérable qui tombait sur elle et l'écrasait. On aurait dû prévoir ce résultat et obvier à cet inconvénient. On ne le fit pas ; le paupérisme s'avança comme un géant. L'Irlande, à son tour, versa sur l'Angleterre ses flots de prolétaires misérables. C'est ainsi que se sont accumulées ces causes de destruction et de ruine qui commencent à effrayer les hommes politiques, et qui plus tard pourront renverser dans des torrens de sang l'édifice social.

L'*overseer*, l'examinateur, chargé de surveiller la répartition de la taxe des pauvres, est toujours détesté. Le pauvre l'accuse de protéger la paroisse et de la favoriser. La paroisse lui reproche de sacrifier les intérêts du comté et de la commune aux prétentions et aux réclamations des indigens. On cherche à le tromper des deux côtés ; de faux indigens l'obsèdent ; et la paroisse conteste les droits de la plupart des indigens qui se présentent. Par un effet curieux de cette mauvaise législation qui nous régit, la charité même n'obtient en échange de ses secours que haine et malveillance. On veut faire acheter à l'ouvrier l'argent qu'on lui a donné ; on le condamne à sabler les routes et à extraire le minerai. Réuni à d'autres misérables comme lui, il complote la ruine de ceux qui lui accordent, à regret, ces faibles moyens d'existence. Supposez qu'il soit honnête, industrieux, actif ; forcé de travailler aux grands chemins ou aux carrières, sous la pluie, exposé à l'intempérie des saisons, confondu avec une douzaine d'esclaves aigris par le malheur ; vous le verrez se changer en contrebandier, en bandit, en voleur, en incendiaire. A quoi lui servirait sa probité ? Tout le pousse au crime et à la vengeance. Tout concourt à l'exaspérer et à le dépraver. En lui faisant subir d'horribles souffrances, vous lui faites faire l'apprentissage du vice. Mieux vaudrait le pendre que de le secourir ainsi.

Le clergé, en ne résidant pas dans les villages, achève de démoraliser les classes inférieures. Instruits dans les *lettres humaines*, bons hellénistes et bons latinistes, ces ministres, que l'on envoie dans les campagnes, n'ont aucun rapport intellectuel ou moral avec leurs ouailles. Ils ne daignent pas même étudier les besoins et la condition réelle de leurs paroissiens. A quoi servent les dogmes qu'ils prêchent et la morale qu'ils voudraient inculquer ? Toute influence leur est enlevée, parce que toute sympathie entre eux et le peuple se trouve détruite. Leur éducation lettrée, leur réserve habituelle, leur vanité mondaine, les éloignent de tout ce qui les entoure.

L'église ne tarde pas à être abandonnée ; on voit accourir de Londres et d'Édinbourg des ministres dissidens, apôtres zélés et enthousiastes, qui se mêlent au peuple et lui parlent son langage ; ce sont eux qui recueillent l'héritage délaissé par les ministres de la religion anglicane. Ceux-là ne demandent pas de dîme ; ils

plaignent le pauvre ; ils s'associent à toutes ses pensées. Ils nourrissent une secrète animosité contre l'état social. On les écoute, on les aime ; on embrasse aveuglément les dogmes qu'ils répandent. On se plaît à voir en eux les ennemis des supériorités établies ; on partage leur enthousiasme ; le mécontentement fermente, s'accroît et déborde. Un dégoût de toutes les choses présentes, un dépit amer et concentré s'emparent des classes inférieures. Les lois sur la chasse, quoique adoucies par la nouvelle législation, conservent cependant assez de rigueur pour augmenter les sentimens d'irritation dont le paysan est animé. Le gentilhomme réunit à grands frais cinq ou six cents faisans et autant de lièvres, dont la destruction sera l'ouvrage d'une seule battue ; le journalier qui, dès quatre heures du matin, commence sa journée, ne gagne pas en une semaine la valeur d'un couple de ces faisans. S'il peut parvenir à en dérober un, il est sûr de le vendre à quelque homme riche. La tentation est forte ; elle l'emporte sur son honnêteté ; aujourd'hui il réussit, demain il manque son coup ; on finit par le surprendre et l'arrêter. De paysan laborieux il devient vagabond, ivrogne, mendiant ; Botany-Bay le réclame. Son exemple corrompt sa famille. La contagion du crime et de la misère ne tarde pas à s'étendre ; des cantons entiers sont en proie aux mêmes fléaux ; et toute la sévérité des lois ne parvient pas à les neutraliser.

Si les derniers rangs de la population agricole sont tombés dans cet état d'abjection, ceux qui se trouvaient dans une situation plus heureuse se sont aussi ressentis des calamités que cette révolution entraînait. Pendant que le journalier, le paysan, manquaient de pain, le propriétaire et le fermier augmentaient, il est vrai, leurs revenus et se plongeaient dans les délices d'une vie opulente. Mais ils oubliaient que la source de leur richesse était purement accidentelle, et qu'un accident pourrait la détruire comme un accident l'avait créée. La guerre cessa ; tout cet édifice de fortune factice croula tout à coup.

Quelle fut la conduite du gouvernement, qui, témoin de ces résultats désastreux, ne s'embarrassa pas d'en apprécier les causes ?

Malgré l'extension nouvelle et inouïe que l'agriculture avait acquise, on avait importé par an cinq cent mille quarters de blé, depuis le commencement de la guerre ; je ne porte pas les autres céréales en ligne de compte. Il était donc prouvé que l'accroissement de la population rendait insuffisantes les ressources de l'Angleterre pour sa propre subsistance. Il était également prouvé que, sous quelque système d'impôts que ce pût être, les produits de l'étranger encombreraient les ports de la Grande-Bretagne, puisque ces produits, une fois sur ses marchés, recevaient une valeur double de celle qu'ils auraient obtenue partout ailleurs. Les ministres ne voulurent pas céder à l'évidence ; ils ne songèrent qu'à élever les impôts, pour maintenir, disaient-ils, la valeur des produits du sol. On devait s'attendre aux conséquences naturelles de cette conduite ; une fluctuation ruineuse en fut le résultat. Avant 1821, le prix des céréales avait varié quatre fois, et d'une manière si violente, avec une hausse et une baisse si rapides, que les capitaux du fermier (capitaux productifs, éminemment utiles et féconds) avaient été s'engloutir dans la poche du collecteur de taxes, de l'ecclésiastique, collecteur de dîmes, et du propriétaire.

La manière dont ce funeste revirement s'est opéré, mérite d'être expliquée.

Le fermier, dans le contrat qu'il passait avec son propriétaire, était obligé d'établir comme prix du blé, le prix d'importation ; son espérance était donc d'ob-

tenir la même valeur de sa denrée, quand il la porterait au marché. Cependant le marchand étranger se trouvait déjà maître du terrain ; il apportait son blé, qui lui avait coûté moins de frais de culture qu'au producteur anglais, et celui-ci, pour soutenir la concurrence, livrait sa denrée à un prix inférieur au coût de sa production ; il perdait ainsi l'intérêt de son capital et courait en outre les chances des mauvaises récoltes. L'humidité de 1816, en portant la valeur du blé à près de six liv. st. le quarter, favorisa cette erreur, que le premier ministre, lord Liverpool, aggrava encore en déclarant que la cause de cette fluctuation étonnante était la surabondance naturelle des produits. Les agriculteurs ouvrirent les yeux et virent l'abîme qui s'ouvrait sous leurs pas. Ils rédigèrent des pétitions ; ils réclamèrent vivement contre la marche adoptée par les ministres. M. Robinson, président du comité de commerce, leur répondit que l'on ne s'écarterait pas du plan qui avait été suivi jusqu'alors ; que telle était la résolution inébranlable du gouvernement ; que ces mesures étaient commandées par la politique, par la raison, par l'état commercial du pays, et qu'on ne pouvait les répudier sans témérité, sans imprudence, sans folie.

En 1820, cette faute si grave et si obstinément prolongée porta ses fruits. Les temporisations, les palliatifs et les délais approfondirent et envenimèrent encore la plaie dont notre agriculture était frappée. Pendant 1817, 1818 et 1819, les importations avaient été immenses. Le prix du blé baissa et les impôts ne changèrent pas ; le fermier qui vendait pour trente schelings de blé, donnait plus des deux tiers de cette somme au gouvernement ; ses capitaux s'épuisaient ; et la ruine de la classe laborieuse fut la conséquence de cet épuisement.

Tels étaient les résultats du système de taxes adopté par l'État. On ne s'en alarma pas ; on continua de prélever les mêmes impôts et d'écraser les classes agricoles. Nous avons vu plus haut à quel degré d'abaissement et de malheur cet étrange entêtement les a réduites.

Aujourd'hui le fermier, dans sa détresse, reçoit les secours de son propriétaire et de son curé. Mais ces secours lui rendent-ils ces bienfaiteurs plus chers ? Des liens de reconnaissance et d'estime l'attachent-ils à ceux qui lui tendent la main ? Non ; c'est la dîme et le fermage qui le ruinent ; la dîme tombe dans la caisse du prêtre ; et le fermage dans la poche du propriétaire ; si l'un et l'autre lui rendent une partie de l'argent qu'il leur donne, il ne se croit pas leur obligé. La compensation qu'on lui offre est insuffisante ; présentée à titre d'aumône, elle blesse son amour-propre ; elle brise ce légitime sentiment d'indépendance et de dignité sans lequel il n'y a pas de vertu. On l'humilie en le ruinant. La guerre, une guerre sourde, s'allume entre lui et le prêtre, entre lui et le propriétaire qui lui loue à ferme. Ainsi toutes les classes agricoles s'arment à la fois contre l'état social ; le journalier qui manque de pain ; le fermier qui lutte contre la misère. Dans les révoltes des populations rurales, en 1830 et 1831, les fermiers, au lieu de réprimer l'insurrection de leurs salariés, l'ont presque encouragée : en leur présentant le haut prix des fermages et la somme exorbitante des dîmes comme les causes de la détresse commune et du bas prix des salaires, ils les armaient à la fois contre le propriétaire et l'homme d'église.

La fortune du propriétaire rural a diminué ; ses habitudes de luxe et de dépense n'ont pas changé. Comment soutiendra-t-il le rang factice qu'il occupe ? Ses profits ne sont plus les mêmes ; il supporte des impôts exorbitans. La dîme pèse sur lui ; il

essaie aujourd'hui de la secouer, dans l'espoir d'augmenter la valeur de son bien, en le dégrevant d'une somme considérable. Sous ce rapport et dans cet intérêt, il s'unit au fermier, qui aspire aussi à ne plus se voir entravé dans l'exercice de son industrie, dans l'emploi de ses capitaux, par les visites domiciliaires et les vexations de toute espèce, que le prélèvement des taxes entraîne après lui. Que de germes de discorde ! L'influence bienfaisante du clergé est paralysée ; ce n'est qu'à force de protêts, de commandemens et de sommations judiciaires que les receveurs et les collecteurs remplissent les caisses de l'État. Le pauvre se querelle avec la paroisse ; le fermier avec le journalier ; le propriétaire avec le fermier ; l'autorité des magistrats s'affaiblit nécessairement. Forcés de blesser sans cesse des intérêts contradictoires en réglant des différends interminables, ils s'exposent ainsi à la haine de tous. Si un remède n'est apporté à cette situation, il est impossible que la paix de la société soit long-tems maintenue, et que la société elle-même se soutienne.

Les terres productives de la Grande-Bretagne suffiraient, si elles étaient bien distribuées, à nourrir et à maintenir dans l'aisance toute la population qui les exploite. Malheureusement la répartition de ces terres est détestable ; on abaisserait le taux des impôts, on augmenterait les secours distribués par les paroisses, que l'on améliorerait à peine la condition des classes agricoles. La concurrence des hommes qui se livrent à la culture de la terre s'accroît sans cesse et diminue le prix de leur travail. Aussi, pour remédier à ce mal est-il nécessaire ou de donner plus de développement à l'état actuel de la culture des terres, ou de diriger vers d'autres travaux le surplus de l'industrie agricole.

Que ces travaux surtout ne soient pas improductifs ; que l'on n'occupe pas les paysans à extraire du sable des carrières ; qu'on ne les contraigne pas à tourner la meule comme les anciens esclaves : ce serait recommencer la folle expédition de lord Castlereagh, qui condamnait ses Irlandais à creuser des fossés pour les remplir ensuite. Créez de nouvelles sources de production ; augmentez le fond et la masse de la production générale ; c'est le principe le plus important de l'économie politique, et celui que les publicistes et les gouvernemens négligent avec la plus coupable obstination.

A cette création de nouvelles sources productives se joignent deux modes d'amélioration ou de guérison : l'émigration et la colonisation domestique ; l'une et l'autre peuvent contrebalancer les effets d'une population qui s'accroît avec une effrayante rapidité ; nous commencerons par soumettre à notre examen leur efficacité et leur opportunité présente.

L'émigration semble au premier coup d'œil offrir un remède topique ; mais, après tout, on reconnaîtra combien l'emploi en est difficile, dangereux, souvent fatal. Elle est coûteuse, et elle répugne aux sentimens les plus profondément gravés dans le cœur humain, sentimens que la dernière angoisse de la misère peut seule vaincre. L'émigration spontanée nous enlève précisément les sujets qu'il nous serait utile de conserver, des hommes doués d'audace et de persévérance, d'énergie intellectuelle et de force physique. Le transport des indigens ou de ceux que l'on parviendrait à persuader nécessiterait des dépenses considérables. Il faudrait fonder à grands frais de nouvelles colonies, qui enlèveraient à la métropole une partie de ses capitaux, et qui plus tard ne manqueraient pas de secouer le joug. D'ailleurs, à quoi servirait cette transportation, si l'accroissement de la population conti-

nuait? Forcera-t-on deux cent quatre-vingt-onze mille personnes, par année, à quitter l'Angleterre? c'est impossible.

Nous avons quinze millions d'acres de terres en friche, susceptibles de culture, dont cinq millions d'acres appartiennent à l'Angleterre proprement dite. D'ici à peu d'années la culture de ces quinzemillions d'acres pourrait offrir des ressources immenses à la population agricole. C'est là le remède le plus prompt et le plus sûr. Le produit de ces terres, quel qu'il soit d'abord, constituera un nouveau fonds, réel, actif, qui permettra de soulager d'autant les classes supérieures et d'abaisser les taxes qu'elles paient, tout en donnant au paupérisme une issue facile et un emploi utile de tems et de travail. D'autres industries profiteront de cette création de forces productives et y ajouteront encore en donnant leurs produits. Les manufactures et le commerce recevront une impulsion nouvelle. Le travail des laboureurs, aujourd'hui si pauvres et si misérables, sera utilisé; et le surplus du gain qu'ils feront naître, remplacera le déficit occasionné par l'allégement des impôts. Ces effets ne seront pas subits, mais graduels; et s'ils ne se font pas sentir à l'instant, ils auront du moins l'avantage de rendre tolérable la situation actuelle des basses classes.

Quant au capital nécessaire, il ne sera pas difficile à trouver.

La taxe des pauvres serait offerte par chaque paroisse comme garantie des premières avances d'argent; on pourrait ensuite donner hypothèque aux prêteurs sur les terres une fois défrichées. On accorderait le fermage de ces terrains à des conditions avantageuses qui encourageraient le fermier et le mettraient à même de devenir propriétaire. Ainsi se renoueraient par degrés les anneaux brisés de la société rurale. On sait que l'industrie persévérante du petit propriétaire réussit à rendre fertile le sol que le grand propriétaire abandonne comme ingrat. On n'ignore pas non plus que les mauvaises mœurs, les habitudes dépravées, n'ont souvent pas d'autre cause que l'oisiveté et la misère. L'ouvrier sans travail est presque toujours un mauvais sujet. Donnez-lui du travail et du pain, ses vices disparaîtront avec sa détresse. Son insouciance habituelle l'abandonnera; il songera sérieusement à son avenir et à celui de sa famille.

Qu'on ne dise pas que l'exemple de l'Irlande milite contre ce système de colonisation domestique; nous demanderions ce que l'on a fait pour aider des malheureux qui ont entrepris des défrichemens pour subvenir à leur existence et à celle de leur famille. Sans capital, sans instrumens, sans bestiaux, une seul mauvaise récolte a suffi pour réduire au plus complet dénûment ceux qui avaient eu le courage de se livrer à de telles entreprises. Si l'Irlande tombe et s'enfonce de plus en plus dans l'abîme ouvert par une politique imprévoyante, c'est parce que l'on a oublié d'étendre l'espace de terrain consacré à la culture. Le gouvernement britannique a toujours considéré cette terre comme maudite : il n'a jamais songé à encourager l'industrie manufacturière et agricole de ce riche et malheureux pays. Des gendarmes et une garnison oppressive, ont été le seul témoignage de sa sollicitude. Par suite de cette conduite hostile, le caractère du peuple irlandais s'est aigri : le vol, l'incendie, le meurtre, ont désolé les campagnes, ont tari les sources de la prospérité, et ont éloigné de ce beau pays tous ceux qui, par leurs capitaux auraient pu le rendre florissant.

N'est-ce pas, en effet, une bizarrerie bien étrange que tous les jours il se forme de nouvelles compagnies pour entreprendre des défrichemens dans le Canada ou

dans les terres Australes, et qu'il n'y ait pas un seul spéculateur qui ait encore songé à rendre productifs les 5,000,000 d'acres incultes mais fertiles que contient l'Irlande. Et cependant, une fois l'opération commencée, les bénéfices sont certains; cette population aujourd'hui exubérante et parasite serait utilement occupée et soulagerait le contribuable d'un poids énorme. Non-seulement la population actuelle trouverait une ample subsistance dans le défrichement de ces 5,000,000 d'acres; mais, sans crainte d'être taxé d'exagération, on peut dire qu'avec leur mise en rapport l'Irlande pourrait nourrir 3,000,000 d'habitans de plus. En effet, dans la dernière opération du cadastre exécutée, en Irlande, par les soins de M. William Couling, la superficie de son sol est évaluée à 18,441,744 acres, divisés comme suit;

	Acres.
Jardins et terres labourables.	5,389,040
Prairies et pâturages.	6,736,240
Terrains incultes, mais susceptibles d'être cultivés.	4,900,464
Terrains stériles improductifs.	1,416,000
Total.	18,441,744

et le dernier recensement, publié par les soins de l'administration, porte le chiffre total de la population de l'Irlande à 7,334,524 ames. Ainsi donc, environ un acre et demi de terre cultivée suffit aujourd'hui à l'existence d'un Irlandais. L'autorité, il est vrai, ne nous dit pas quel est le nombre d'habitans réduits à ne se nourrir que de pommes de terre! Pour l'édification de ceux qui connaissent ce pays, nous allons, d'après les documens officiels les plus récens, indiquer comment se trouve répartie la population actuelle de l'Irlande, dont une grand partie est, comme on sait, réduite à *mourir de faim.* Ceux qui ont étudié les localités seront ainsi plus à portée de nous fournir des renseignemens sur l'état plus ou moins malheureux des populations qui les habitent.

RECENSEMENT DE LA POPULATION DE L'IRLANDE DIVISÉE EN QUATRE PROVINCES, POUR 1831.

I. LEINSTER.

Comtés.	Population	Comtés.	Population.
Carlow.	81,576	Meath.	177,023
Dublin.	183,042	Queen's.	145,843
Kildare.	108,401	West-Meath	136,799
Kilkenny	169,283	Wexford.	182,991
King's.	144,029	Wicklow.	122,301
Longford.	112,291		
Louth.	108,168	Total.	1,671,747

II. CONNAUGHT.

Comtés.	Population.
Galway	394,287
Leitrim	141,303
Mayo	367,956
Roscomon	239,903
Sligo	171,508
Total	1,314,957

III. MUNSTER.

Comtés.	Population.
Clare	258,262
Cork	700,359
Kerry	219,989
Limerick	233,505
Tipperary	402,598
Waterford	140,077
Total	3,277,747

IV. ULSTER.

Comtés.	Population.
Antrim	314,608
Armagh	220,651
Cavan	228,050
Donegal	298,104
Down	352,571
Fermanagh	149,555
Londonderry	222,416
Monaghan	195,532
Tyrone	302,943
Total	2,285,030
Total général de la populat. de l'Irlande.	7,334,524

Tous les ans l'Angleterre envoie des missionnaires en Orient et en Occident pour améliorer la condition d'étrangers qui n'ont jamais cultivé le sol Britannique, ni risqué leur vie pour sa défense. Nous sommes loin de blâmer cet élan de philanthropie ; mais nous voudrions du moins que la générosité de nos gouvernans fût un peu plus équitablement répartie. En effet, que font-ils pour l'Irlande ? Ils la soumettent aux exactions d'un clergé richement doté et non-résidant, qui loin de ses ouailles, vit dans les plaisirs et la mollesse avec les sommes que ses agens prélèvent sur les sueurs du malheureux cultivateur. On compte tout au plus en Irlande un million de protestans. Eh bien ! l'administration des secours spirituels pour cette faible fraction de l'Irlande coûte annuellement à tout le pays une somme de 1,426,587 liv. ster. (35,664,675 fr.), tandis que les prêtres catholiques résidans ne reçoivent aucune espèce de subvention et ne vivent que de leur casuel. Si à cette somme si iniquement prélevée, on ajoute celle qui est nécessaire à l'entretien d'une garnison de plus de 40,000 hommes, si l'on met en ligne de compte l'âpreté du fisc, la dureté des propriétaires, la cupidité des procureurs chargés de recevoir le montant des fermages, on aura une faible idée du système d'exactions qui pèse sur la population rurale de l'Irlande. L'archevêque Boutter assure que le fermier irlandais ne retire que 1/4 ou 1/5° du produit de sa terre. Si du moins le montant des fermages restait immédiatement affecté à la production, ce ne serait que demi-mal ; mais la plupart des propriétaires, au lieu de le consommer dans le pays, résident en Angleterre ou sur le continent, et en retirant de l'Irlande leurs revenus, ils ne font qu'ajouter à la détresse de ses habitans.

Faut-il donc s'étonner, à la vue de ces tortures sans nombre, que tous les ans l'Irlande vomisse sur nos côtes des flots d'émigrans. L'Angleterre subit ainsi le châtiment que mérite sa conduite de marâtre envers un pays que son véritable intérêt la porte à tant ménager ; et, bon gré mal gré, elle est obligée de recevoir dans son sein ceux à qui elle a ôté même le nécessaire. C'est alors que se livre entre les deux pays une lutte acharnée et odieuse.

Aidés des secours de quelques riches propriétaires, les paysans irlandais

émigrent en Angleterre et cherchent à s'y procurer du travail, même pour leur seule nourriture. S'ils parviennent à se soutenir dans le même lieu pendant un an, ils ont droit à la taxe des pauvres. Aussi les administrateurs des paroisses s'empressent-ils de se débarrasser, autant qu'ils peuvent, de ces hôtes incommodes, en les faisant arrêter comme vagabonds, et en payant les frais de leur transport en Irlande. Le seul comté de Lancastre a ainsi dépensé en une seule année 4,500 liv. ster. (112,000 fr.). Mais souvent ces malheureux sont à peine débarqués, que les propriétaires irlandais, associés pour favoriser l'émigration, les dirigent sur un autre point, et les font déposer de nouveau sur les côtes de la Grande-Bretagne. Aussi, malgré toutes les précautions qu'on prend contre cette espèce d'invasion, le nombre des Irlandais domiciliés en Angleterre augmente avec une effrayante rapidité. A la fin de 1826, la Société pour la répression de la mendicité secourait à Londres 3,811 Irlandais; en 1829 le nombre des Irlandais résidans à Londres et dans les environs était de 71,442, et en 1832 de 119,799.

L'Angleterre doublerait sa puissance, si elle savait mettre à profit les ressources prodigieuses que renferme cette contrée. Ses mers abondent en poissons; quelques-uns des plus beaux bancs de pêche qu'il y ait au monde se trouvent en vue de ses côtes; et néanmoins le paysan irlandais meurt de faim, si la récolte des pommes de terre vient à manquer. L'été y est plus tempéré que dans la plupart des autres contrées de l'Europe, et l'hiver plus doux; les bestiaux peuvent y parquer toute l'année, même durant les nuits, et cependant les famines sont plus fréquentes en Irlande qu'en Sibérie. Le sol de cet île abonde en richesses minérales de toute espèce, et on n'y rencontre que des mendians; partout on y trouve de la houille, et le peuple y souffre du froid; nulle part il n'existe plus de terrains calcaires et marneux; mais ces engrais si précieux pour l'agriculture restent enfouis dans les entrailles de la terre, et le paysan au milieu de ses champs improductifs, est réduit à envier le sort des bestiaux qui s'y nourrissent. Les habitans de l'Irlande sont naturellement durs à la fatigue, sobres, robustes, laborieux, intelligens, et on en compte un quart qui mendie, un quart qui se livre au vol; l'autre moitié est turbulente, insubordonnée, ennemie des lois et du gouvernement.

Il serait aisé de pratiquer divers systèmes de navigation intérieure dans l'Irlande, qui ouvriraient de nouveaux débouchés à ses produits, et qui rendraient à la culture des terres aujourd'hui submergées; cependant l'on n'y compte que deux canaux mal entretenus et qui ne rapportent presque rien. En taillant une galerie de cent cinquante toises de long, dans un roc de pierre calcaire, entre les lacs Corrèb, Mash et Caira, situés dans le comté de Galway, on ouvrirait une navigation intérieure de cinquante milles (16 lieues), et dix-sept mille acres actuellement inondés, seraient desséchés. Il en coûterait peut-être trente mille livres sterling (750,000 fr.); mais la vente des terres obtenues par ce moyen, en rapporterait trois cent mille (7,000,000 fr.). Si on enlevait la barre de la rivière de Cashen à Newry, on y gagnerait une navigation intérieure de trente milles (10 lieues) et deux cent mille acres de terre. En débarrassant la rivière de Lough-Ghara d'un léger obstacle, on dessécherait aussi une vaste étendue de terrains submergés. Enfin, si on faisait disparaître la barre du Shannon, à Athlone, tout le sol que recouvrent les eaux du Lough-Ree serait rendu à l'agriculture. On le voit, c'est la coupable insouciance du gouvernement qui a engendré les maux de toute es-

pèce qui pèsent sur cette île. Elle possède tous les élémens propres à rendre un pays florissant ; il ne s'agirait que de les mettre en œuvre.

Si à ces élémens, capables à eux seuls d'assurer le succès de la colonisation, on ajoute les avantages que présente la situation géographique de l'Irlande, on s'étonnera que le gouvernement britannique ait négligé jusqu'à ce jour d'en tirer tout le parti possible. L'Irlande possède à elle seule plus de ports accessibles aux gros vaisseaux, que toute la Grande-Bretagne; sa côte occidentale offre une suite non-interrompue des plus beaux hâvres sur une étendue pe 200 milles. L'Irlande est le point le plus rapproché, relativement à l'Angleterre, du Portugal, de l'Espagne, de la Méditerranée, et des vastes régions situées au sud du détroit de Gibraltar. La côte occidentale de l'Irlande est la première terre que découvrent les bâtimens venant des Indes, de l'Afrique et des deux Amériques. Un navire parti de Londres a gagné à peine la pleine mer, qu'un autre qui a fait voile en même temps de la côte occidentale d'Irlande arrive dans les parages de l'Amérique. On a acquis la certitude qu'un bateau à vapeur pouvait exécuter le trajet de la côte d'Irlande à celle d'Amérique en moins de dix jours, et qu'au moyen d'un canal pratiqué dans la largeur de l'île, les marchandises embarquées à Liverpool seraient rendues aux Etats-Unis, terme moyen, dans l'espace de quinze jours.

Mais jamais nos orgueilleux marchands de la Cité, ces aristocrates de la finance, ne consentiront à l'accomplissement d'une semblable révolution ; ils donneraient plutôt leur adhésion à dix réformes parlementaires, que de se résigner à transporter leurs comptoirs de Londres à Galway. Déjà ils ont témoigné assez hautement leur répugnance pour toutes les entreprises qui tendent à attirer leur capitaux en Irlande. D'habiles spéculateurs avaient fait connaître les avantages que présenterait pour la métropole l'établissement d'une ligne de communication, par la vapeur, entre Port-Valentia et Halifax ; mais les hommes influens de la Cité se sont opposés à cette entreprise ; et nous n'avons aucune correspondance régulière avec nos colonies de l'Amérique du Nord. Dernièrement encore, lorsque le savant ingénieur Fairbairn a présenté son projet de réunion de l'Irlande avec l'Angleterre par une chaussée maritime, sur laquelle serait pratiqué un chemin en fer, de Port-Patrick à Donaghadee, ils se sont tous récriés contre la publication de ce projet, parce que son adoption aurait eu pour résultat nécessaire le déplacement du commerce de la Grande-Bretagne (1). Aussi ne doit-on pas être surpris si les chambres de commerce et le parlement n'ont pas ordonné une enquête sur ce grand travail.

Ainsi, grâce à ces répugnances absurdes, grâce à l'insouciance du gouvernement, le Royaume-Uni sera privé du seul moyen qui peut donner à son commerce, à son agriculture, à son industrie, la vigueur que ces branches ont perdue depuis

(1) Le projet de M. Fairbairn est de réunir la Grande-Bretagne à l'Irlande par une chaussée jetée en travers du *Canal-du-Nord*, qui sépare l'Écosse de l'Irlande. Les points qu'il a choisis pour servir de tête à sa chaussée sont : Port-Patrick en Écosse et Donaghadee en Irlande. La distance qui existe entre ces deux points est de quinze milles (5 lieues), dont un mille et demi se trouve occupé par les rochers à fleur d'eau de Capeland, situés précisément à travers le canal, à quatre milles et demi de Donaghadee. Mais la sonde, entre cette chaîne de récifs et la côte d'Irlande, indiquant uniformément des bas-fonds qui nulle part n'excèdent huit brasses de profondeur, il est évident que la grandeur de l'œuvre se borne aux neuf milles et demi entre ces récifs et la côte d'Écosse. Dans cette partie du détroit, la profondeur moyenne varie depuis dix jusqu'à trente

long-temps ; ainsi les classes aisées seront à jamais soumises à la taxe des pauvres, taxe excessive et toujours croissante, qui finira par absorber leur revenu; ainsi les classes inférieures seront éternellement condamnées à vivre dans la misère et l'abjection. L'Irlande par sa position, par ses ports de l'ouest et par la facilité de ses communications intérieures, paraît avoir été destinée à devenir le grand centre de communication du Royaume-Uni avec le Nouveau-Monde. Quels immenses avantages, en effet retirerait la Grande-Bretagne, si la vaste baie de Galway, entourée d'un môle et de grands magasins, pouvait devenir un jour l'entrepôt du commerce britannique avec toutes les contrées du globe. Ses vaisseaux éviteraient la circumnavigation de la partie méridionale de l'Angleterre, et le canal Saint-Georges; navigation dangereuse, et qui chaque année ravit plus de cent navires à notre marine marchande. Les armateurs gagneraient, par ce moyen, au moins dix jours sur chaque chargement venant de l'Inde ou de l'Amérique; des plaines aujourd'hui incultes seraient mises en rapport ; des populations inactives seraient utilisées ; et des produits sans débouchés trouveraient un placement avantageux. En effet, soit que de Galway on trace un chemin en fer ou un canal à deux embranchemens qui se dirigeront, l'un sur Dublin, l'autre sur Belfast, on conçoit aisément que cette ligne de communication traversant l'Irlande, donnera de la vie à cette partie centrale, aujourd'hui inerte dépeuplée et si malheureuse ; et que les transports qui s'effectueront par cette voie, seront plus sûrs et plus rapides que par le canal Saint-Georges ou la Manche. Mais si le beau projet de M. Fairbairn, projet exécutable, se réalisait, si le Royaume-Uni se trouvait relié par cette gigantesque chaussée, alors se déroulerait devant nous le plus imposant avenir de richesses, de prospérité et de grandeur.

Les marchandises une fois arrivées à Belfast ou à Donaghadee, traverseraient le canal irlandais par le chemin de fer établi sur la chaussée maritime dont nous avons déjà parlé. Puis de Port-Patrick elles seraient dirigées à l'est sur le chemin en fer qui s'établit maintenant de Carlisle à Newcastle ; ensuite elles passeraient au sud sur celui projeté de Carlisle à Manchester, et de là sur celui de Birmingham à Londres. Par ce moyen, les marchandises de l'Inde et du Nouveau-Monde, les grains, les bestiaux et les toiles d'Irlande seraient transportés de Galway à Londres en un seul jour, et à travers les districts manufacturiers les plus populeux d'Angleterre. Le temps et les dépenses du transport se trouveraient réduits au quart de ce qu'ils coûtent aujourd'hui par mer. La distance de Londres à Dublin par cette route serait de quatre cents quatre-vingt milles (160 lieues), et en calculant la vitesse de ce mode de transport à quarante milles (13 lieues 1/3) par heure, on ferait le voyage, de capitale à capitale, en douze heures et au prix de trois pences (35 centimes) par chaque trente milles (10 lieues), somme estimée

brasses; et la plus grande profondeur, sur quelques points seulement du *North Channel*, est de quarante brasses. Des montagnes de granit qui existent à Port-Patrick et sur les côtes d'Irlande, les populations malheureuses de l'Irlande et de l'Écosse, les milliers de détenus existans à Milbank ou sur les pontons, et enfin les fonds de la taxe des pauvres, concourraient à l'exécution de cette entreprise gigantesque, qui n'est pas impraticable. Malheureusement M. Fairbairn voudrait faire voyager sur terre les vaisseaux qu'il prendrait tout chargés à Galway, à Newcastle ou à Londres. Nous pensons que les lois de la statique, et la nature des constructions des navires ne lui permettraient pas de résoudre avec succès cette partie du problème, qui, au surplus, n'est qu'accessoire.

suffisante par M. Stephenson pour couvrir tous les frais de la puissance locomotrice. Le transport des marchandises coûterait une livre sterling de moins par tonneau, et la dépense pour chaque voyageur n'excéderait pas 4 schelings (5 francs.)

L'Écosse recueillerait aussi d'immenses avantages de l'établissement de cette nouvelle voie: les districts les plus stériles de ce pays seraient mis en communication directe avec la partie la mieux cultivée de l'Irlande, Alors les comtés de Wigtown, Dumfrie et Galloway, maintenant couverts de collines solitaires, pouvant recevoir à peu de frais toute espèce d'approvisionnemens, deviendraient le siége de grandes entreprises manufacturières.

Hâtons-nous de le dire, de tous les projets proposés pour remédier aux calamités de l'Irlande, pour faire disparaître la plaie du paupérisme qui ronge la Grande-Bretagne, nul ne nous a semblé plus efficace. En effet, il sert à-la-fois les intérêts de la navigation, du commerce et de l'industrie manufacturière ; mais, par les nombreux débouchés qu'il ouvre de toutes parts, il est destiné surtout à donner un développement immense à l'agriculture, premier ressort de la production et par conséquent de la société. Élargissons et affermissons ce ressort, en augmentant la masse de nos richesses agricoles ; les ressources qu'elles fourniront, jetées dans la circulation, la vivifieront rapidement : nos classes laborieuses, que nous accumulons dans nos campagnes et dans nos villes, déplorable agrégation de misère et principes de contagion, s'amélioreront peu à peu ; et vous aurez neutralisé cette effervescence pestilentielle qui menace de dissoudre violemment la société.

Il ne restera plus ensuite qu'à distribuer, d'une manière moins inégale, le résultat des produits; c'est le grand arcane de l'économie politique. Qui parviendrait à résoudre le problème guérirait nos maladies sociales les plus invétérées.

Jusqu'à ce moment les possesseurs de capitaux ont trouvé moyen de concentrer dans leurs propres mains les bénéfices résultant du travail d'une multitude d'hommes dénués de capitaux. Faire jouir cette multitude des résultats de leur industrie, et détruire la concentration sans bouleverser l'ordre social, tel serait le but vers lequel tous les producteurs et tous les gouvernans devraient diriger leurs efforts. Il faudrait pour cela économiser autant que possible le temps, le travail et les capitaux, et faire en sorte que la matière première au lieu de passer par trente mains qui en retirent un gain très-modique, passât par un nombre de mains moins considérable, et leur laissât un bénéfice prompt et convenable. Il faudrait qu'au lieu de suivre une route tortueuse et de rapporter peu, ces matières fussent élaborées en moins de temps, par moins de personnes et à moins grands frais ; leur valeur serait moins élevée; elles arriveraient au consommateur plus rapidement; et comme elles lui coûteraient moins, il y trouverait un équivalent plus juste de son propre travail, représenté par son argent.

(*Westminster Review.*)

ÉTAT ACTUEL DE LA NOUVELLE-BRETAGNE

OU AMÉRIQUE ANGLAISE DU NORD (1).

Lorsque la paix de 1816 avec les États-Unis eut assuré à la Grande-Bretagne la possession de l'immense étendue de terres comprises entre le 55° et le 142° longitude occidentale et le 42° et le 78° latitude boréale, désignée communément sous le nom de *Nouvelle-Bretagne*, le gouvernement anglais fit les plus grands efforts pour favoriser la colonisation de ce pays; et grâces aux habiles administrateurs qu'il envoya sur les lieux, le succès de l'entreprise a dépassé les espérances que l'on en avait alors conçues. En favorisant ainsi le développement de cette colonie, le gouvernement britannique avait deux buts principaux : le premier de se débarrasser de la population surabondante qui se trouvait dans les trois royaumes; le second, d'établir dans ces possessions éloignées un contrepoids assez puissant pour résister à la force toujours croissante de la confédération anglo-américaine. C'est sans éclat, mais avec persévérance que le gouvernement a poursuivi son œuvre; aussi n'est-il pas étonnant qu'en Angleterre les personnes peu initiées au secret d'affaires publiques, et que dans l'Europe continentale surtout, on persiste à ne voir dans cette partie de l'Amérique du nord, qu'un rendez-vous de chasseurs à demi-sauvages, qu'une station pour les pêcheurs de Terre-Neuve et du Labrador, qu'un séjour affreux destiné aux déportés ou à quelques malheureux émigrans, réduits à lutter contre l'intempérie des saisons, et à disputer aux bêtes féroces leur nourriture de chaque jour. Les ressources et l'importance de ce pays sont encore si peu connues de la généralité des négocians et des spéculateurs, que, depuis 1825, la compagnie des paquebots à vapeur entre Halifax dans la Nouvelle-Écosse et Port-Valentia en Irlande, n'a pas pu se constituer faute de souscriptions, malgré les avantages que présentait cette entreprise à ceux qui avaient étudié les localités.

Avant de faire connaître l'étendue des ressources agricoles, industrielles et commerciales de la *NouvelleBretagne*, le système qui a présidé au développement de son industrie et de sa population; avant d'initier nos lecteurs aux immenses travaux qui ont fait de ce pays l'une des contrées les plus florissantes du Nouveau-Monde, nous dirons seulement que la Nouvelle-Écosse, le Bas-Canada, le Nouveau-Brunswick, les îles de Terre-Neuve, du Cap-Breton et du Prince-Édouard possèdent une marine marchande qui dépasse le tiers de toute la marine marchande de la France; qu'elles fournissent annuellement au commerce du Royaume-Uni un grand

(1) Quoique sous deux dénominations différentes, les géographes français et anglais comprennent la même réunion de pays. Les premiers emploient le titre collectif de *Nouvelle-Bretagne*, et les seconds, celui de *British North America* (Amérique du Nord), pour désigner le Bas et le Haut-Canada, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse, l'île de Cap Breton, celles du Prince-Édouard et de Terre-Neuve, ainsi que les vastes espaces parcourus par les chasseurs aux gages de la nouvelle compagnie de la Baie-d'Hudson. C'est à cause de cette dissemblance de désignation que nous avons cru devoir placer les deux titres en tête de cet article.

Les autres possessions anglaises dans l'Amérique sont comprises sous les deux dénominations suivantes : *British West-Indian Colonies* (Colonies Anglaises des Indes Occidentales) et *Leeward-Islands* (Iles sous le vent). La première embrasse les Antilles, les Lucaies, les Bermudes, la Guyane et l'établissement de Yucatan; la seconde, les îles Antigoa, Montserrat, Levis, Saint-Christophe, les Barbades, Tortola et quelques autres moins importantes.

nombre de vaisseaux construits dans leurs ports ; que les chantiers de la marine militaire et marchande de la Grande-Bretagne et de l'Irlande tirent de ces mêmes colonies d'énormes quantités de bois de construction d'excellente qualité ; qu'enfin les riches mines de houille exploitées dans l'île du Cap-Breton et à Picton, dans la Nouvelle-Écosse, ajoutant à l'importance que leur donnent les pêcheries, des ports superbes et une position admirable pour le commerce et pour la domination des mers de cette partie du Nouveau-Monde.

Les possessions anglaises dans l'Amérique du Nord ne forment point une masse de pays continus, mais seulement un ensemble de plusieurs contrées que d'immenses intervalles séparent les unes des autres. Aussi ne donnerons-nous ici que les délimitations de la Nouvelle-Bretagne et de quelques-unes de ses dépendances. Elle est bornée : au nord, par l'Océan-Arctique ; à l'est, par la mer de Baffin et le détroit de Davis qui la séparent de l'Amérique-Danoise ; au sud, par l'Atlantique et la confédération Anglo-Américaine ; et à l'ouest, par le Grand-Océan et l'Amérique-Russe. Dans cette partie du continent américain se trouve un grand nombre de fleuves qui, suivant les diverses inclinaisons du sol, vont se jeter dans cinq mers différentes, et ouvrent ainsi aux produits de l'intérieur de nombreux débouchés. Voici les principaux fleuves, qui concourent à établir un système de navigation intérieure très-étendu, et qui pour ce motif, méritent d'être signalés :

Le Mackenzie, qui prend sa source sur le versant oriental des montagnes Missouri-Colombiennes ; et le Coppermine, ou la Rivière de la Mine de Cuivre, qui traverse un grand nombre de lacs, et franchit une infinité de rapides et de cascades ; se jettent dans l'Océan-Arctique.

Le Churchill ou Missinipi, dont on ne connaît pas encore bien la source ; le Nelson, formé par la réunion de deux branches : la Saskatchawan-Septentrionale et la Saskatchawan-Méridionale, qui descendent des montagnes Missouri-Colombiennes, et le Severn ; se jettent dans la mer de Hudson.

Le Miramichi, dont le cours est très-borné, mais dont le bassin est remarquable par les belles forêts qui entretiennent les nombreux chantiers établis sur ses bords, et le Saint-Laurent, qui est le plus grand fleuve de l'Amérique-Anglaise, se jettent dans le golfe de Saint-Laurent, qui est un enfoncement de l'Océan-Atlantique. C'est à Tadousac que la Saguenay mêle ses eaux à celles du Saint-Laurent. La reconnaissance que le gouvernement du Canada a fait faire dernièrement de cette rivière, a enrichi la géographie physique d'un fait encore unique sur le globe. La profondeur du lit de la Saguenay, pendant environ 60 milles, varie depuis 600 jusqu'à 900 pieds anglais ; à son confluent avec le Saint-Laurent, il y a 600 pieds de profondeur de plus que ce dernier. Or, comme en cet endroit la profondeur du lit du Saint-Laurent est de 240 pieds, celui de la Saguenay a donc 840 pieds de profondeur !

Un seul des fleuves qui arrosent le territoire de l'Amérique anglaise, se jette dans le golfe du Mexique ; mais c'est le Mississipi, l'un des plus imposans de toute l'Amérique.

Le Poumaroun, qui arrose la Guyane-Anglaise ; l'Essequebo ; le Demerari, dont on ne connaît pas encore exactement ni les sources ni la partie supérieure de son bassin, et qui traverse du sud au nord la florissante colonie de Demerari ; le Berbice, dont le cours est presque parallèle à celui du Demerari ; le Corentyn ou Corentine, qui court du sud au nord en séparant la Guyane-Anglaise de la Guyane-Hollan-

daise ; et le Saint-Jean ou Saint-John, qui vient de la frontière du Maine dans les États-Unis, et qui traverse le vaste espace réclamé d'un côté par l'Angleterre et de l'autre par les États-Unis ; se jettent dans l'Océan-Atlantique.

Le *Grand Océan* reçoit encore plusieurs autres fleuves qui sillonnent le territoire de l'Amérique-Anglaise, mais ils sont tous trop peu connus et trop peu importans pour que nous les indiquions ici.

Il ne suffit pas cependant, pour avoir une idée du système de navigation intérieure de ce pays, de connaître ses fleuves navigables, il faut connaître aussi les grands travaux hydrauliques qui ont été entrepris, soit pour établir des communications nouvelles, soit pour rendre plus faciles et plus directes celles que la nature avait créées. Nous citerons les principaux canaux achevés ou dont les travaux se poursuivent encore.

Le canal Welland fut ouvert dans le Haut-Canada pour éviter la chute du Niagara et établir une communication entre le lac Ontario et le lac Erié. Il commence à Port-Maitland, traverse la vallée du Chipewa et aboutit au port Dalhousie sur le lac Ontario. Sa longueur n'est que de 36 mille (12 lieues), mais la nature difficile du terrain, sa forte inclinaison qui a nécessité la construction de 34 écluses, doivent le faire ranger parmi les ouvrages hydrauliques dont l'exécution a le plus coûté. Son point culminant a 334 pieds. Sa profondeur est de 8 pieds et demi sur 59 pieds de large.

L'entreprise du canal Rideau, qui n'est pas encore terminé, fut inspirée par les grandes difficultés qu'éprouvèrent les Anglais à remonter le Saint-Laurent, pendant la dernière guerre du Canada, pour se procurer des approvisionnemens. Ce canal doit joindre le lac Ontario à l'Ottawa, affluent du Saint-Laurent. Il commence à Kingston sur le lac Ontario, et aboutit à Bytown, non loin du confluent de l'Ottawa avec le Saint-Laurent. Sa longueur totale de Kingston à Bytown, en y comprenant la navigation naturelle des fleuves et des lacs, est de 160 milles (53 lieues). Son point culminant au-dessus de l'Ottawa est de 290 pieds ; cette pente a exigé la construction de 19 écluses du côté de Kingston, et de 34 du côté de Bytown. Sa construction est évaluée à 500,000 l. st. (12,500,000 fr.). Ce canal, en ouvrant ainsi une communication facile au travers des contrées hors de la portée de l'ennemi, contribuera beaucoup à la sécurité du Canada en temps de guerre. Mais outre l'utilité qu'il présentera sous le rapport militaire, il ouvrira des débouchés immenses à travers un pays vaste et fertile, privé jusqu'à présent de la ressource d'un marché.

Le canal de la Chine, qui commence immédiatement au-dessus de Montréal, en coupant l'île de ce nom, a été entrepris en 1821 par une compagnie et a coûté, dit-on, 130,000 liv. st. (3,250,000 fr.) ; sa longueur est de neuf milles (3 lieues), sa largeur de 20 pieds et sa profondeur de cinq pieds.

Le canal de Granville, entrepris dernièrement par le gouvernement dans les environs de cette bourgade, afin d'éviter les rapides qui embarrassent la partie inférieure du cours de l'Ottawa, s'étend depuis Vandrieul jusqu'au Long-Saut. On estime que les frais de construction s'élèveront à 180,000 liv. st. (4,500,000 fr.).

Le canal d'Halifax, qui sera bientôt achevé, est destiné à établir une ligne de jonction entre la ville de ce nom et le Shubenaady, et par conséquent réunir l'Atlantique à la baie Fundy. Sa longueur totale sera de 54 mille (18 lieues) ; sa

largeur à la superficie est de 60 pieds et de 36 au fond ; il sera navigable pour des vaisseaux qui tirent huit pieds.

Pour peu que ces travaux continuent, et cela ne peut pas être douteux avec le caractère persévérant des Anglais, la navigation artificielle de cette partie de la Nouvelle-Bretagne, ne serait guères moins remarquable que sa navigation naturelle.

Mais ces canaux déjà si importans par eux-mêmes, le paraissent encore bien davantage, quand on les considère comme autant de sections qui, en se rattachant l'une à l'autre, forment une grande ligne de jonction entre le fleuve Saint-Laurent et le Lac-Supérieur. Cette ligne de navigation, après avoir atteint dans la partie est, cet immense bassin de partage, doit le traverser dans toute sa longueur, et sera ensuite prolongée jusque vers l'Océan-Pacifique par la jonction et la canalisation des cours d'eau qu'on rencontre. C'est ainsi que, grâce à ces importantes entreprises, la circulation s'établit dans un pays fertile, et qui n'avait besoin, pour prospérer, que de nombreux débouchés ; c'est ainsi que dans cette ancienne Acadie des Français, où jadis leurs colonisations irréfléchies eurent une si déplorable issue, on voit aujourd'hui grandir un peuple nouveau, s'élever des cités florissantes qui rivalisent par leur luxe, leur richesse, leur industrie avec celles de l'ancien monde.

Dans le Bas-Canada, sur la rive gauche du Saint-Laurent, s'élève la gracieuse ville de Québec. Un superbe bassin, où plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté; une belle et large rivière; des rivages partout bordés de rochers très-escarpés, parsemés ici de forêts, là surmontés de maisons; les deux promontoires de la Pointe-Levi et du Cap-Diamant; la jolie île d'Orléans et la majestueuse cascade de la rivière Montmorency, concourent à donner à la capitale du Bas-Canada un aspect à-la-fois gracieux et magnifique.

Québec est divisée en deux villes entièrement distinctes : la ville haute, bâtie sur la pente du Cap-Diamant, dont le sommet est élevé de 350 pieds anglais au-dessus du fleuve, est la plus belle; la ville-basse, située sur un terrain artificiel enlevé aux flots, n'offre aucun bâtiment remarquable.

Cette ville, qui sera un jour l'une des places fortes les plus importantes de l'Amérique-Anglaise, est le siége d'une cour de justice, d'un évêché anglican et d'un évêché catholique, qu'on peut regarder comme le primat de tous les catholiques de cette partie de l'Amérique; elle est aussi la résidence du gouverneur-général, qui a le titre de capitaine-général de toute l'Amérique-Anglaise. On ne connaît pas exactement la population de Québec ; mais M' Grégor la porte au-dessus de 30,000 ames, en y comprenant celle de ses faubourgs.

Dans ses environs immédiats, on trouve Beaufort, petite bourgade, remarquable par le grand moulin à scies construit dernièrement par M. Patterson; cet établissement possède 80 scies perpendiculaires et 5 autres circulaires, qui, mises en mouvement par les eaux, divisent avec une étonnante rapidité les baliveaux qu'un mécanisme ingénieux y adapte. Non loin de là se trouve la jolie bourgade d'Orléans, sur l'île de ce nom; c'est dans les chantiers d'Orléans, qu'en 1824, on a construit *le Columbus*, et, en 1825, le *Baron Renfrew*, vaisseaux énormes de plus de 300 pieds anglais de long; ces deux colosses sont arrivés tous les deux en Europe; mais le premier périt en retournant en Amérique, et le second fit naufrage près de Gravelines.

A cent quatre-vingts milles au-dessus de Québec, on voit Montréal située dans une île du fleuve, au confluent de l'Otawa. C'est une assez jolie ville, qu'on peut regarder comme la première place commerçante, non-seulement du Canada, mais de tout le continent américain dépendant des Anglais. De tous les édifices publics qui ornent cette ville, le plus beau, le plus majestueux, est la nouvelle église catholique, commencée en 1825 et ouverte au culte en 1829, elle a 255 pieds de long, sur 234 de large, et les murs ont 112 pieds de hauteur ; ses grandes dimensions doivent la faire ranger parmi les plus grandes églises du Nouveau-Monde ; on calcule qu'elle peut contenir 10 à 12,000 personnes.

C'est à son commerce florissant et aux colons qui sont venus s'y établir, que Montréal doit l'accroissement extraordinaire qu'a pris sa population. En 1815, on l'estimait à 15,000 âmes ; en 1825 elle s'élevait déjà à près de 24,000 ; et maintenant (en 1830) on la porte à près de 40,000 ; en y comprenant celle de ses environs immédiats. Cette ville était le siége de la fameuse Compagnie du nord-ouest, dont l'esprit entreprenant avait fait tomber en grande partie le commerce de la Compagnie de la baie d'Hudson. Tandis que cette dernière, autrefois si puissante, n'employait qu'environ 250 personnes à son service, celle de Montréal en entretenait près de 3,000. Par un arrangement conclu en 1827, les deux compagnies ont été réunies sous le nom de *Hudson's Bay Fur Company* (1). Cette réunion a mis fin à la guerre ouverte que leurs agens respectifs se faisaient dans les différens postes de leur dépendance. Quoique, par cette réunion, Montréal ait beaucoup perdu, elle peut toujours être regardée comme la première place de l'Amérique pour le commerce d'exportation des pelleteries ; mais Fort-William, situé sur la côte septentrionale du Lac-Supérieur, est toujours l'entrepôt principal de ce commerce dans l'intérieur de l'Amérique-Septentrionale.

(1) Note de l'Éd. Si les deux compagnies anglaises ont mis fin, par leur réunion, au préjudice qu'elles se portaient réciproquement par leur rivalité, il n'est pas à présumer qu'elles pourront aussi facilement détruire la concurrence de la compagnie américaine. Celle-ci fait de nombreux efforts pour enlever aux Anglais tous les marchés de fourrures. Pour la seconde fois elle a expédié sur le Missouri un bâtiment à vapeur, qui vient d'effectuer son retour. Après un voyage sur ce fleuve de près de 700 lieues, il a pénétré cette fois à 250 lieues plus haut que l'année dernière, et a reconnu la possibilté de parcourir ce grand cours d'eau dans toute son étendue. Il a rapporté de cette longue excursion, une riche cargaison de fourrures : des milliers de sauvages ont visité le *navire à feu*, et l'admiration qu'il leur a causée a tourné à l'avantage de l'expédition, car toutes les peuplades qui accouraient pour le voir apportaient des fourrures des espèces les plus belles et les plus rares.

D'après un rapport adressé par M. John Jacob Astor, au sécrétaire de la guerre des États-Unis, la Compagnie américaine possède un capital de plus d'un million de dollars (5,370,000 fr.), et la moyenne de ses achats annuels s'élève à 500,000 dol. (2,685,000 fr.). Voici le nombre et les diverses qualités de fourrures qu'elle a achetées de 1827 à 1831.

Désignation des espèces de peaux ou fourrures.	Nombre des peaux ou fourrures.	Désignation des espèces de peaux ou fourrures.	Nombre des peaux ou fourrures.
Castor	17,509	Renard rouge	1,745
Rat musqué	327,191	Renard gris	2,169
Raton (*ursus lotor*)	112,669	*Id.* prairie	227
Lapin	4,966	Ours	3,965
Buffle	26,333	Ourson	1,715
Daim	120,223	Loutre	9,212
Elan	149		

Fort-William est devenu le rendez-vous annuel de tous les employés de la Compagnie, qui viennent y déposer le produit de leur chasse ou de leurs achats, et y prendre les articles nécessaires pour la campagne suivante. Depuis les derniers jours du mois de mai jusqu'à la fin du mois d'août, ce bourg a l'aspect d'une foire permanente; c'est un lieu d'amusemens et de plaisirs, le carnaval des chasseurs et des employés de la Compagnie. A cette époque, Fort-William offre la réunion d'hommes la plus hétérogène peut-être qu'on trouve sur le globe. On y voit à la fois des Anglais, des Irlandais, des Écossais, des Francais, des Allemands, des Italiens, des Danois, des Suédois, des Hollandais, des Canadiens, des Anglo-Américains, des Africains de la Côte-d'Or, des Océaniens des îles Sandwich, des Bengalais, et plusieurs *Bois-Brûlés*, métis provenant du commerce des femmes indigènes avec les marchands du Canada et les hommes aux gages de la Compagnie. Tous les bâtimens sont environnés de fortifications en bois, flanquées de bastions qui les protégent contre les attaques des tribus indigènes. Tout près, et hors de l'enceinte, il y a un chantier sur lequel la Compagnie fait construire et réparer les navires qui naviguent pour son compte sur le lac.

Dans la Nouvelle-Écosse, au fond d'une des plus belles baies qui existent sur l'Atlantique, s'élève Halifax, chef-lieu de cette contrée. C'est une jolie ville, régulièrement bâtie; ses rues sont larges, bien alignées et pavées à la *Mac-Adam*, mais presque tous les édifices sont en bois. Le *Province Building* (l'hôtel de la Province) est un grand et beau bâtiment en pierres de taille, d'une belle architecture, avec des colonnes d'ordre ionique; on le regarde justement comme l'édifice le plus remarquable de l'Amérique anglaise. Les tribunaux, les bureaux de l'administration, la bibliothéque publique y sont établis; le conseil et l'assemblée législative de la province y ont des salles où ils tiennent leurs séances. Le port d'Halifax, ouvert en toute saison, est un des plus beaux de l'Amérique; aussi les Anglais y ont-ils un vaste chantier, où leurs vaisseaux peuvent trouver tous les approvisionnemens nécessaires et réparer promptement leurs avaries; ils le considèrent comme le plus vaste établissement de ce genre qu'ils possèdent hors du Royaume-Uni. D'importantes fortifications défendent l'entrée de ce beau bassin.

La situation si avantageuse du port d'Halifax a rendu cette ville un des points principaux pour les communications entre l'Europe et l'Amérique. Des paquebots du gouvernement et de la Compagnie d'Halifax partent régulièrement une fois par mois; ceux du gouvernement vont de Halifax à Falmouth; ceux de la Compagnie, à Liverpool. Cette dernière traversée, qui est d'environ 2,500 milles, se fait en peu de jours et ne coûte, sur les beaux navires de la Compagnie, que 25 livres sterling y compris une excellente nourriture; d'autres paquebots partent régulière-

Désignation des espèces de peaux ou fourrures.	Nombre des peaux. ou fourrures.	Désignation des espèces de peaux ou fourrures.	Nombre des peaux ou fourrures.
Fisher	3,566	Pantère	13
Marte	17,198	Blaireau	161
Belette	16,266	*Polecat*	26
Loup cervier.	1,216	Petit-gris	11
Chat du Canada	3,132	Philandre	25
Chien sauvage	805	Cygnes	53
Ours blanc	8		

ment de Halifax pour Boston ; et, chaque semaine, des navires mettent à la voile pour New-York et les Antilles.

Nous pourrions citer encore plusieurs autres villes, situées dans les gouvernemens du Nouveau-Brunswick, de l'Ile de Prince Édouard et de Terre-Neuve, telles que Frederictown, Newcastle, Saint-John, Charlotte-Town, Placentia, etc. Mais comme la plupart de ces villes se recommandent plutôt par le rapide développement qu'elles prennent depuis quelques années, et surtout par leur importance à venir, que par leur état actuel, nous n'en donnerons pas ici une description détaillée. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de mentionner Kingston, près de l'emplacement de l'ancien fort Frontenac, située à l'embouchure du Cataraqui et à l'issue du Saint-Laurent du lac Ontario. C'est la ville la plus forte, la plus commerçante et la plus florissante du Haut-Canada ; elle possède un arsenal, un chantier militaire, un beau port, où stationne la flotte anglaise de l'intérieur ; en 1826, on y publiait deux gazettes. On porte déjà sa population à environ 5,000 âmes. *Le Saint-Laurent* de 112 canons, la frégate *Psyché*, et autres bâtimens de guerre pourrissent désarmés dans le port, parce que, par un article du dernier traité, ni les Anglais, ni les Anglo-Américains ne doivent entretenir des forces navales sur les lacs. Mais les Anglais conservent avec le plus grand soin sur les chantiers couverts de l'arsenal deux vaisseaux de 74, une frégate et autres bâtimens inférieurs. Cet établissement naval, qui est le plus beau et le plus considérable qui existe au milieu des continens, n'a de rival que celui que les Anglo-Américains ont établi à *Saket's Harbor*, à 24 milles de distance de Kingston, de l'autre côté du lac Ontario ; mais là aussi pour la même raison, *l'Ohio* de 102 canons et plusieurs autres beaux bâtimens pourrissent dans le port.

La petite colonie de Kildonan, fondée en 1814 par lord Selkirk, sur les bords de la Rivière-Rouge, au milieu des terres qu'il acheta en 1811 à la compagnie de la baie d'Hudson, mérite aussi de fixer l'attention à cause des dissentions sanglantes dont elle a été le théâtre. Dès la première année de sa fondation, cette colonie comptait déjà deux cents habitans, la plupart Écossais. Quatre-vingt-dix autres montagnards de l'Écosse allaient s'y réunir, attirés par la fertilité de ce distrit, lorsqu'en 1815, par suite des menées de la Compagnie du Nord-Ouest, le plus grand nombre des colons désertèrent, et les autres, attaqués à plusieurs reprises à main armée par les Canadiens libres et les Bois-Brûlés, furent obligés d'abandonner leurs maisons et leurs campagnes, qui furent incendiées et détruites immédiatement après leur départ. Cette injuste attaque fut le sujet d'un long procès entre lord Selkirk et les agens de la Compagnie du Nord-Ouest, les journaux d'Europe et d'Amérique s'en sont long-temps entretenus. M. Ross Cox, qui a visité récemment cette colonie, assure qu'elle est actuellement florissante ; en 1829 elle comptait déjà 1,052 habitans et 178 maisons; 672 acres 1/2 étaient en culture, et 144,105 en prairies, Un missionnaire établi depuis quelque temps était parvenu à convertir plusieurs indigènes des tribus voisines.

Comme c'est surtout aux sages mesures adoptées par les administrateurs anglais, à la modération des taxes, qu'ils ont établies, aux encouragemens qui ont été offerts aux émigrans, aux facilités qu'on leur a procurées pour leur premier établissement, que ces colonies doivent leur prospérité actuelle, nous donnerons un aperçu rapide du système qui préside à leur administration. Le commandement suprême de la *Nouvelle-Bretagne* est confié à un gouverneur-général, assisté d'un

conseil composé de douze membres. Il réside à Québec, et délègue son pouvoir aux gouverneurs des différentes provinces. C'est entre ses mains qu'est déposé le pouvoir exécutif. Tous les chefs des administrations civiles et les commandans des troupes sont placés sous ses ordres immédiats. C'est lui qui fait assembler la milice, qui dans le Bas-Canada seulement compte déjà 81,649 hommes armés; il préside à toutes les transactions qui se font, soit avec les Indiens, soit avec les émigrans; et ordonne toutes les mesures réglementaires propres à assurer l'ordre public et à maintenir la sécurité dans la navigation et le commerce. Il propose des lois nouvelles et approuve ou rejette celles que la législature a proposées. Il est investi du *veto* suspensif; mais il a besoin du concours des chambres pour faire exécuter les améliorations intérieures qu'il croit nécessaires, et ce n'est qu'après avoir obtenu leur sanction qu'il peut établir de nouveaux impôts ou augmenter ceux qui existent déjà.

Dans la Nouvelle-Écosse, les dépenses provinciales sont couvertes par quelques légers droits sur les vins, les spiritueux et les objets de luxe, et par le produit des taxes sur les mutations des propriétés immobilières. Ces diverses branches du revenu public se sont élevées en 1829 à 60,000 liv. sterl. (1,500,000 fr.). Voici comment la législature de cette province en avait réglé l'emploi :

	Liv. st.	Fr.
Administration du gouvernement . . .	2,800	70,000
Dépense de la législature.	3,000	75,000
Juges et cours de justice	5,000	125,000
Construction et entretien des routes . .	30,000	750,000
Milice	2,000	50,000
Sécurité du commerce et de la navigation.	3,000	75,000
Écoles publiques.	3,500	87,500
Édifices publics	10,000	250,000
Frais de perception des taxes	1,500	37,500
Dépenses imprévues	8,200	200,500
Total	69,000	1,725,000

Le revenu du Bas-Canada, qui montait à peine, en 1807, à 31,000 liv. sterl. (775,000 fr.), s'est élevé, en 1829, à près de 144,000 liv. sterl. (3,600,000 fr). Il provient en partie, comme dans la Nouvelle-Écosse, des taxes levées sur les objets de luxe et sur les ventes des propriétés immobilières ; mais les sommes les plus importantes proviennent des redevances que paient les jésuites français pour les immenses propriétés qu'ils possèdent, et des droits perçus dans les ports de Saguenay et Port-Neuf, et dans les principales stations de la Compagnie de la baie d'Hudson. Le revenu public du Bas-Canada est affecté au traitement de l'administration centrale; à la construction des routes, des canaux et des édifices publics, et aux encouragemens accordés à l'instruction, à l'agriculture, au commerce et surtout aux nouveaux émigrans. Ces derniers sont en outre l'objet de la sollicitude du gouvernement anglais qui, pour leur assurer les moyens d'exister pendant les premiers temps de leur arrivée et jusqu'à ce que la culture produise suffisamment, a accordé une forte prime pour l'importation du blé dans le Canada.

La Compagnie du Canada, pour seconder le bon effet de ces mesures et en profiter elle-même, s'empresse d'offrir de l'ouvrage aux émigrans, le jour même de leur arrivée. Les gages payés par la Compagnie sont de 2 à 3 liv. sterl. (50 à 75 fr.) par mois, avec le logement et la nourriture. Mais, si l'émigrant possède de l'argent, la Compagnie lui cède quelques acres de terre à 10 ou 14 schelings (12 fr. 50 c. ou 13 fr. 50 c.), payables de la manière suivante : 2 schelings le jour de la vente, et le reste en deux ou trois paiemens; à six, dix-huit et vingt-quatre mois. C'est, sans contredit, à cet ensemble de mesures que l'on doit attribuer les rapides progrès qu'ont faits les colonies anglaises de l'Amérique du Nord et le nombre prodigieux d'émigrans qui s'y rendent chaque année. Dans les six premiers mois de 1831 le nombre total des émigrans du Royaume-Uni s'est élevé à 65,888 : dont 15,724 se sont dirigés sur les Etats-Unis, 428 sur les terres australes, et 49,383 sur le Canada!

Pour empêcher que les émigrans n'achètent, par cupidité, plus de terres que leurs moyens ne leur permettent d'en cultiver, la Compagnie exige le dépôt à la banque de Québec ou de Montréal, de la somme d'argent présumée nécessaire pour l'exploitation de l'étendue de terre qu'on veut acheter. Ainsi, quoique l'achat de 500 acres ne coûte que 125 liv. sterl., la vente n'en est consentie qu'à celui qui possède un capital de 1,000 liv. sterl., et qui le dépose à l'une des deux banques. Par ce moyen on est sûr que chaque émigrant, devenu propriétaire, sera en mesure de mettre les terres qu'on lui aura concédées dans un bon état de rapport, et qu'il pourra bientôt en retirer de grands bénéfices.

Nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs le budget d'une famille composée de huit personnes qui se rend au Canada avec un capital de 1,500 liv. sterl. (37,500 fr.); on verra que les bénéfices qu'elle peut réaliser, même la première année, sont très-considérables, et que cette considération, jointe à la protection qu'accorde le gouvernement aux propriétaires, suffit pour expliquer la grande quantité d'émigrans et de capitaux qui y arrivent.

	Liv. st.	Fr.
Passage et nourriture des huit personnes de Portsmouth à Québec. . . .	100	2,500
Voyage de Québec à Montréal.	15	375
Séjour à Montréal.	3	75
Voyage et déplacement nécessaires pour choisir les terrains qu'on veut acheter, y compris les frais de guide et d'expertise (opérations qui réclament toujours plusieurs mois).	68	1,700
Total de la dépense jusqu'au moment de l'entrée en possession. . . .	186	4,650
Droits, frais de l'acte d'achat et première moitié du coût des 500 acres. . .	225	5,625
Achat de provisions pour une année.	100	2,500
Id d'un cheval.	15	375
Id. de deux paires de bœufs.	20	500
Id. quatre vaches et six truies.	16	400
Id. cinquante moutons.	30	750
Id. des ustensiles nécessaires à la culture.	15	375
Id. des ustensiles d'intérieur, en supposant toutefois que les lits ont été portés d'Europe.	20	500
A reporter	627	15,675

	Liv. st.	Fr.
Report	627	15,675
Construction d'un corps d'habitation, 30 pieds de long sur 20 de large, avec 4 appartemens et deux cheminées en briques	40	1,000
Construction d'une grange, des écuries et des greniers	50	1,250
Total des dépenses jusqu'à l'installation définitive de la famille dans la propriété	717	17,925

En sorte qu'il reste encore à la famille 783 livres sterling (19,595 fr.) pour entreprendre les défrichemens de la nouvelle propriété. Sans doute dès la première année les 500 acres ne seront pas mis en rapport. La difficulté de trouver un assez grand nombre d'ouvriers, et les tâtonnemens, les essais auxquels se livrent tous les émigrans, en sont la principale cause. Il est bien rare que dès la première année, plus de 100 acres aient été mis en culture, même en y comprenant l'espace destiné aux prairies qui exige moins de façons. Mais supposons que seulement 70 acres aient été mis en rapport; voici quel sera, après une année d'exploitation, la quantité des produits recueillis et leur prix au marché, en admettant que la culture ait été ainsi divisée :

	Dollars.	Fr.
20 acres semés en blé, produisant chacun 18 boisseaux à 3/4 de dollar le boisseau.	270	1,431
10 acres en luzerne, produisant chacun deux boisseaux de graines de luzerne, à 7 dol. le boisseau	140	742
6 acres en maïs, produisant chacun 25 boisseaux par acre à 1/2 dollar le boisseau.	75	397
Valeur de trente pourceaux mis à l'engrais pour être vendus la saison prochaine.	360	1,908
Beurre et fromage	60	318
Valeur de vingt agneaux et de 50 toisons	70	371
Id. de deux veaux (les autres ayant servi à la consommation de la ferme)	60	318
OEufs, volaille, etc., etc.	10	53
Total du produit des 70 acres	1,045	5,538
Dépenses pour le défrichement et la culture	563	2,984
Reste pour bénéfice net	482	2,554

L'année suivante, comme le colon aura vu le succès couronner son entreprise, il achètera un grand troupeau ; ses défrichemens seront faits sur une échelle plus étendue; son corps de logis sera agrandi et construit plus solidement, et bientôt il deviendra un des riches propriétaires de son district. Dans moins de quatre ans l'émigrant économe parvient à tripler son capital et à s'assurer un avenir prospère. En voyant aujourd'hui l'état florissant de la *Nouvelle-Bretagne* et les rapides progrès qu'elle fait tous les jours, on ne peut s'empêcher d'être frappé d'étonnement, surtout si l'on se rappelle qu'en 1806 cette partie du Nouveau-Monde offrait l'aspect le plus misérable, et qu'à cette époque on comptait à peine quelques acres de terre cultivée. Les détails suivans donneront une idée plus juste de l'état actuel de ce pays et de sa richesse agricole et commerciale.

DIVISIONS TERRITORIALES ET ADMINISTRATIVES.	NOMBRE					
	d'Habi. tans.	d'Acres cultivés.	de Chevaux.	de Bêtes à cornes.	de Moutons.	de Cochons.
Les deux Canada	880,000	3,500,000	96,000	540,000	620,000	550,000
Nouveau Brunswick . . .	110,000	265,000	12,000	64,000	56,000	45,000
Nouvelle Écosse	155,000	660,000	15,000	142,000	186,000	88,000
Ile du Prince Édouard . .	35,000	185,000	4,500	32,000	48,000	30,000
Labrador et Terre-Neuve. .	75,000	25,000	500	7,000	8,000	10,000
Totaux . . .	1,255,000	4,635,000	128,000	785,000	918,000	723,000

Voici, d'après ce tableau, l'évaluation du capital agricole appartenant à la *Nouvelle-Bretagne :*

	Liv. st.	Fr.
4,635,000 acres de terre cultivés à 60 schel. par acre . . .	13,905,000	347,615,000
128,000 chevaux à 12 liv. l'un	1,536,000	38,400,000
785,000 bêtes à cornes à 5 liv. l'une	3,925,000	95,635,000
723,000 porcs à 1 liv. l'un	723,000	18,075,000
918,000 moutons à 10 schel. l'un	459,000	11,475,000
Moulins, usines et constructions nécessaires aux diverses exploitations rurales	2,100,000	52,500,000
Total du capital agricole . .	22,648,000	563,700,000

Comme il nous serait impossible de présenter une appréciation même approximative du capital commercial et industriel appartenant à ces colonies, nous nous bornerons à donner ici les indications les plus positives que nous ayons pu recueillir sur ces deux branches importantes. Dans un rapport adressé au comité des pêcheries à Halifax, on estimait que la valeur des édifices et des instrumens nécessaires aux pêcheries du veau marin, de la baleine et de la morue devait s'élever à la somme de 1,915,580 liv. ster. (47,075,000 fr.). Il résulte des comptes remis en 1830 par la douane au gouverneur-général, que la valeur déclarée des marchandises importées de la métropole pour ces colonies est de 2,386,549 liv. sterl. (59,663,725 fr.), et que celle des produits exportés est de 1,482,647 liv. sterl. (37,066,175 fr.). Il s'en faut bien cependant que ces deux chiffres représentent toute l'importance du commerce de nos colonies de l'Amérique du nord ; car elles entretiennent des relations directes avec les États-Unis, les républiques de l'Amérique du sud et les Antilles ; leurs vaisseaux fréquentent aussi l'archipel aus-

stral, et la plupart des ports de l'Europe continentale. Mais comme l'administration n'a pas fait faire le relevé des cargaisons destinées ou provenant de ces divers pays, il nous est impossible de satisfaire la curiosité de nos lecteurs sur ce point.

Nous pourrons cependant donner un aperçu de l'importance commerciale de ces colonies en faisant connaître le mouvement de leurs ports et le tonnage de leur marine marchande. Leur commerce avec la métropole occupe 22,000 marins, et emploie 400,000 tonneaux; celui qu'elles font avec les Antilles, en y comprenant le service des pêcheries, occupe 12,000 marins et 2,500 vaisseaux, et le cabotage occupe 32,000 marins et 4,000 navires: en sorte qu'en récapitulant toutes ces diverses branches, on peut dire que le commerce maritime des colonies de l'Amérique du nord emploie 780,000 tonneaux et occupe 65,000 marins.

Sans doute de si grands résultats obtenus dans moins de vingt-cinq années sont bien faits pour exciter notre admiration. Mais ce n'est pas seulement comme débouché de sa population exubérante et de ses produits manufacturés que les colonies de l'Amérique du nord ont été utiles à la Grande-Bretagne. Il faut aussi leur tenir compte des bois de construction dont elles alimentent nos chantiers, de nos milliers d'ouvriers occupés en Europe à l'épuration des huiles, à l'apprêt des fourrures, à la préparation des peaux qu'elles nous expédient, il faut aussi songer à ces milliers d'habitans qui trouvent une nourriture peu coûteuse dans les salaisons qu'elles nous envoient. Et cependant on ne compte encore dans cet immense territoire que 1,245,000 habitans! Quelles ressources ne devra-t-on pas en attendre, lorsque sa population sera doublée. On nous dira peut-être qu'en prenant plus de développement, ces colonies, à l'exemple de leur sœur (la Nouvelle-Angleterre), finiront par se détacher de la mère-patrie. Eh que nous importe cette scission? si l'Angleterre est assez sage pour la prévoir, assez prudente pour préparer ces jeunes populations à accomplir une révolution qui n'est pas cependant encore près d'éclater. Les nombreuses compagnies anglaises qui sont établies dans les deux Canada et dans le Nouveau-Brunswick, soit pour entreprendre des défrichemens, soit pour se livrer au commerce des pelleteries, contribueront à resserrer les liens qui unissent les deux peuples; et alors même que ce pays soit séparé de la mère-patrie, les rapports existans ne seront pas brisés, et le commerce britannique continuera encore à retirer de grands profits de nos relations avec un pays que la sagesse et la prévoyance de notre gouvernement auront insensiblement élevé au rang de nation (1).

(1). L'article qu'on vient de lire est extrait de deux ouvrages récemment publiés en Angleterre; l'un par M. Talbot et l'autre par M. Pickering, qui ont résidé plusieurs années dans les deux Canada. Les renseignemens qu'ils contiennent ont été complétés par des communications faites par M. Balbi sur l'Amérique anglaise.

STATISTIQUE COMPARÉE

De l'état de l'instruction et du nombre des crimes en France; en 1829.

Nº D'ORDRE.	DÉPARTEMENS.	Nombre de jeunes gens sachant lire et écrire, sur 100 jeunes gens recensés.	Nº D'ORDRE.	DÉPARTEMENS.	Nombre de jeunes gens sachant lire et écrire, sur 100 jeunes gens recensés.
1	Meuse (*maximum*) .	74		. . . .	
2	Doubs	73	62	Ardèche (*minimum*).	27
3	Jura	73	63	Indre-et-Loire . . .	27
4	Haute-Marne	72	64	Tarn-et-Garonne. . .	25
5	Haut-Rhin	71	65	Vienne	25
6	Seine	71	66	Ile-et-Vilaine	25
7	Hautes-Alpes	69	67	Loire-Inférieure . . .	24
8	Meurthe	68	68	Lot	24
9	Ardennes	67	69	Var	23
10	Marne	63	70	Maine-et-Loire . . .	23
11	Vosges	62	71	Creuse	23
12	Bas-Rhin	62	72	Haute-Loire	21
13	Côte-d'Or	60	73	Tarn	20
14	Haute-Saône	59	74	Nièvre	20
15	Aube.	59	75	Mayenne	19
16	Moselle	57	76	Puy-de-Dôme	19
17	Seine-et-Oise. . . .	56	77	Ariége	18
18	Eure-et-Loir	54	78	Dordogne	18
19	Seine-et-Marne . . .	54	79	Indre	17
20	Oise	54	80	Côtes-du-Nord . . .	16
21	Hautes-Pyrénées. . .	53	81	Finistère	15
22	Calvados	52	82	Morbihan	14
23	Eure	51	83	Cher.	13
24	Aisne	51	84	Haute-Vienne	13
25	Corse	49	85	Allier	13
	. . . .		86	Corrèze	12
	Moy. du royaume . .	38			

CRIMES CONTRE LES PERSONNES,

D'après le compte général de l'administration de la justice criminelle pour les années 1825-26-27-28-29-30.

Nº D'ORDRE.	DÉPARTEMENS.	1 ACCUSÉ par an SUR . . . . . habitans.	Nº D'ORDRE.	DÉPARTEMENS.	1 ACCUSÉ par an SUR . . . . . habitans.
1	Corse (*maximum*) . .	2,199		. . . .	
2	Lot	5,885	62	Meuse (*minimum*) . .	24,507
3	Ariége	6,173	63	Charente	24,764
4	Pyrénées-Orientales. .	6,728	64	Nièvre	25,087
5	Haut-Rhin	7,343	65	Jura	26,221
6	Lozère	7,710	66	Aisne	26,226
7	Aveyron.	8,136	67	Haute-Marne	26,231
8	Ardèche.	9,474	68	Meurthe	26,574
9	Doubs	11,560	69	Nord	26,740
10	Moselle.	12,153	70	Allier	26,747
11	Hautes-Pyrénées. . .	12,233	71	Loire	27,491
12	Bas-Rhin	12,309	72	Oise	28,180
13	Seine-et-Oise	12,477	73	Orne.	28,329
14	Hérault	12,814	74	Mayenne	28,331
15	Basses-Alpes	12,935	75	Côtes-du-Nord . . .	28,607
16	Tarn.	13,019	76	Saône-et-Loire . . .	28,391
17	Gard.	13,115	77	Ain	28,870
18	Var	13,145	78	Maine-et-Loire . . .	29,592
19	Drôme	13,396	79	Finistère	29,872
20	Bouches-du-Rhône . .	13,409	80	Manche	31,078
21	Vaucluse	13,576	81	Côte-d'Or	32,256
22	Seine.	13,945	82	Indre	32,404
23	Tarn-et-Garonne. . .	14,710	83	Somme	33,592
24	Eure.	14,795	84	Sarthe	33,513
25	Vienne	15,010	85	Ardennes	35,203
	. . . .		86	Creuse	36,014
	Moy. du royaume . .	17,085			

L'ignorance est, dit-on, la principale cause des crimes, et pour rendre les hommes meilleurs et plus heureux, il suffit de leur donner de l'instruction. Cette opinion a été soutenue devant les chambres et dans la société royale des prisons. Elle est généralement adoptée en France. Depuis la publication du compte de la justice criminelle, on l'a reproduite avec tant d'assurance, et sous des formes si variées, qu'elle est devenue aujourd'hui une vérité vulgaire, un lieu commun qui ne demande plus de preuves.

Sur quoi s'est-on fondé particulièrement pour établir cette opinion? sur cette observation, que *les départemens où l'instruction est le plus répandue sont ceux où il se commet le moins de crimes*. En est-il ainsi? voilà toute la question. Pour la résoudre, il faut déterminer exactement, pendant un certain nombre d'années, la distribution de l'instruction et celle des crimes dans les diverses parties du royaume; nous croyons y être parvenus.

La différence qui existe, sous le rapport de l'instruction, entre ce qu'on a depuis appelé *la France obscure* et *la France éclairée*, a été remarquée pour la première fois en 1823 par M. Malte-Brun comme un fait digne de l'attention la plus sérieuse (1). Le nombre des élèves du sexe masculin, admis dans les écoles, était le seul élément qu'on possédât alors et dont cet auteur ait fait usage; c'est aussi le seul qu'on ait considéré dans les recherches qui plus tard ont été publiées sur le même sujet.

Il était extrêmement probable qu'en général, dans chaque département, le nombre des écoliers devait représenter à peu près l'état de l'instruction de la masse des habitans. On pouvait craindre cependant que les relevés adressés au ministère n'eussent pas été faits partout avec la même exactitude, et l'on ignorait en outre combien d'enfans étaient instruits dans leurs familles ou par des maîtres non autorisés.

Nous avons maintenant un moyen plus sûr pour établir la distribution de l'instruction. Depuis la levée de la classe de 1827, le ministère de la guerre soumet les jeunes gens appelés à faire partie de l'armée à un examen qui fait reconnaître, au moment du tirage, le nombre de ceux qui savent lire et écrire. C'est d'après les renseignemens recueillis sur ce sujet pendant trois années, que nous avons dressé, pour les divers départemens, la carte comparative de l'instruction. Elle mérite d'autant plus de confiance qu'elle embrasse, pour la même époque, des hommes de toutes les classes de la société sans distinction, et que les rapports n'y sont point calculés avec la population totale, souvent mal connue, mais avec le nombre des jeunes gens inscrits sur les tableaux de recensement.

Ce qui frappe d'abord, lorsqu'on jette les yeux sur la carte de l'instruction, c'est la teinte claire presque uniformément répandue sur les trente départemens du nord-est, qui se trouvent au-dessus d'une ligne droite que l'on tirerait du département de la Manche à celui de l'Ain. Les départemens de la Meuse, du Doubs, du Jura, de la Haute-Marne et du Haut-Rhin, compris dans cette série, présentent les proportions les plus favorables. Parmi cent jeunes gens inscrits sur les

(1) En rendant compte, dans le *Journal des Débats* du 21 juillet 1823, de la Statistique du royaume de Portugal et d'Algarve, par M Adrien Balbi. Nous remarquerons que c'est dans cet ouvrage du savant géographe vénitien que se trouvent les premiers documens qui aient été publiés sur l'état de l'instruction publique en France.

tableaux de recensemeut, on y en compte de soixante-onze à soixante-quatorze, ou à peu près les trois quarts, qui savent lire et écrire.

Ce n'est point dans les provinces du sud que se trouve, comme on le prétend, le plus d'ignorance, mais bien dans celles de l'Ouest et du centre, dans le Berry, le Limousin et la Bretagne. Sur cent jeunes gens, le département du Finistère n'en offre que quinze qui sachent lire et écrire; celui du Morbihan, quatorze: ceux du Cher, de la Haute-Vienne et de l'Allier, treize; et enfin celui de la Corrèze, douze seulement, ou environ un huitième.

Il faut excepter dans l'Ouest les départemens des Deux-Sèvres, de la Charente-Inférieure, de la Charente, de la Gironde et des Basses-Pyrénées, qui se trouvent au-dessus de la moyenne du royaume. Dans le département de la Corse, que l'on croit fort en arrière, sous le rapport de l'instruction, la moitié des jeunes gens (0,49) sait lire et écrire. Il y a soixante départemens qui n'ont pas atteint cette proportion.

Rapprochons maintenant cette carte de celle des crimes contre les personnes: le *maximum* de ces crimes tombe dans le département de la Corse, dans les provinces du sud-est et dans l'Alsace. Est-ce là qu'il y a plus d'ignorance? Notre carte fournit la preuve du contraire. D'un autre côté le *minimum* se rencontre dans les provinces de l'ouest et du centre. Dira-t-on que c'est là qu'il règne le plus d'instruction? Evidemment la coïncidence dont on a parlé n'existe pas. . . . . .

CRIMES CONTRE LES PERSONNES.

	Année 1825	1826	1827	1828	1829	1830	Moyenne.
	1 accusé sur. . . . habitans.	1 accusé sur......hab.	1 accusé sur.....hab.	1 accusé sur.....hab.	1 accusé sur......hab.	1 accusé sur......hab.	1 accusé sur......hab.
Régions.	Sud. . . +9,702	+S. 9,972	+S. 11,830	+S. 11,743	+S. 11,277	+S. 13,080	+S. 11,003
	Est. . . . 17,972	E. 15,535	E 16,980	E. 16,361	E. 18,661	C. 10,592	E. 17,349
	Nord. . . 17,983	N. 19,995	O. 17,880	N. 18,476	N. 20,414	E. 19,151	N. 19,964
	Ouest . . 20,140	C. 22,485	C. 19,475	C. 21,471	C. 22,388	N. 22,807	C. 20,984
	Centre. . 22,293	—O. 24,168	—N. 20,852	—O. 22,756	—O 23,759	—O. 26,548	—O. 22,168

Les départemens de la région du sud sont, pendant les six années, ceux où se trouvent le plus de crimes contre les personnes. Ces crimes y sont deux fois aussi nombreux que dans les départemens des régions de l'ouest et du centre, qui en offrent à peu près autant l'une que l'autre. Les différences pour les départemens pris isolément sont bien plus fortes encore.

CRIMES CONTRE LES PROPRIÉTÉS.

	ANNÉE 1825	1826	1827	1828	1829	1830	MOYENNE.
	1 accusé sur. . . . habitans.	1 accusé sur......hab.	1 accusé sur......hab.	1 accusé sur......hab.	1 accusé sur......hab.	1 accusé sur......hab.	1 accusé sur......hab.
RÉGIONS.	+Nord . . 4,826	+N. 4,181	+N. 4,238	+N. 3,681	+N. 3,561	+N. 3,773	N. 3,924
	Est . . . 6,194	E. 7,089	E. 6,896	E. 6,637	O. 7,362	C. 7,463	E. 6,949
	Sud . . 7,912	O. 7,472	O. 7,324	S. 7,313	S. 7,369	E. 7,686	O. 7,534
	Ouest. . 7,992	E. 8,423	S. 8,558	O. 7,354	E. 7,403	O. 7,745	S. 7,945
	—Centre . 8,382	—C. 8,703	—C. 9,792	—C. 8,148	—C. 7,626	—S. 8,279	C. 2,285

Le maximum des crimes contre les propriétés se trouve constamment dans la région du nord, qui, pour les crimes contre les personnes, ne venait qu'en troisième ordre; et sauf une exception pour l'année 1830, dont les résultats ont pu être altérés par les causes que nous avons indiquées, le minimum tombe toujours dans la région du centre, où les attentats contre les propriétés sont en général une fois plus rares que dans celles du nord.

La distribution géographique des crimes contre les personnes et contre les propriétés, quelle qu'en soit la cause, est aujourd'hui parfaitement connue. Elle se reproduit chaque année d'une manière uniforme. Ce point ayant été bien établi, on ne pourrait plus, ce nous semble, contester maintenant la valeur de nos résultats qu'en prétendant que, même d'après notre travail, la distribution de l'instruction reste encore incertaine et accidentelle, qu'elle peut changer d'une année à l'autre, et d'après les élémens qu'on emploiera; que par conséquent, relativement à cette coïncidence, on ne peut encore rien affirmer. Nous ferons observer que si l'ordre dans lequel sont rangés les départemens dans le tableau précédent n'est pas rigoureusement exact, il n'en est pas moins certain que, dès que les départemens sont réunis en groupes, les erreurs partielles se compensent, que cet ordre devient presque invariable, et qu'il est même alors déterminé par des proportions numériques peu différentes entre elles. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un regard sûr le tableau suivant dressé d'après des élémens très-divers et recueillis pendant plusieurs années :

INSTRUCTION.

	JEUNES GENS RECENSÉS. Rapport du nombre des jeunes gens sachant lire et écrire avec celui des jeunes gens inscrits sur les tableaux de recensement.			ACCUSÉS. Rapport du nombre des accusés sachant au moins lire avec le nombre total des accusés traduits devant les cours d'assises.			ÉLÈVES. Rapport du nombre des élèves du sexe masculin avec la population.
	ANNÉE 1827	1828	1829	1828	1829	1830	1829
	Sur 100 jeunes gens recensés.... sachant lire.			Sur 100 accusés traduits.... sachant lire.			1 élève sur.......hab.
RÉGIONS.	+Est. 51	+ E. 56	+ E. 58	+ E. 52	+ E. 52	+ E. 53	+ E. 14
	Nord. . . . 48	N. 53	N. 55	N. 49	N. 47	N. 47	N. 16
	Sud 32	S. 33	S. 34	S. 31	S. 28	S. 30	S. 43
	Ouest . . . 26	O. 27	O. 27	C. 29	O. 25	O. 24	O. 45
	—Centre. . . 24	— C. 25	—C. 25	— O. 25	— C. 23	— C. 23	— C. 48

Les cinq régions classées d'après l'instruction de leurs habitans se suivent chaque année dans le même ordre vertical : *est*, *nord*, *sud*, *ouest*, *centre*. L'ouest, il est vrai, paraît, une fois sur sept, immédiatement après le centre, au lieu de venir auparavant; mais il faut observer que le chiffre de ces deux régions étant à peu près le même, elles peuvent alterner sans que l'ordre soit réellement interverti.

Dans les trois tableaux, toujours la région de l'est présente au moins deux fois autant d'instruction que celle du centre. Elle en offre même trois fois autant dans le tableau du rapport des élèves à la population.

Les résultats généraux de la carte de l'instruction sont donc pleinement confirmés, et il est démontré que les départemens où il y a le plus d'ignorance ne sont pas, comme on l'affirme tous les jours, ceux où il se commet le plus de crimes contre les personnes. Il serait inutile de parler ici des attentats contre les propriétés, puisqu'ils ont lieu principalement dans les départemens où il y a le plus d'instruction. Il est reconnu depuis long-temps qu'on ne doit plus les attribuer à l'ignorance, ainsi qu'on le faisait d'abord.

Les changemens que le tems peut apporter dans cette distribution de l'instruction sont peu sensibles, parce que le nombre des élèves augmentant partout à la fois, les diverses parties du royaume conservent toujours entre elles à peu près le même ordre. En voici la preuve :

D'après les tableaux annexés au projet de loi sur l'instruction primaire présenté l'année dernière à la chambre des pairs, en 1817, il y a quinze ans, le maximum de l'instruction était comme aujourd'hui dans le nord-est, dans l'arrondissement

des académies universitaires de Metz, Strasbourg, Besançon, Douai et Dijon, où les élèves étaient avec la population dans le rapport de 1 sur 14, 14, 15, 16 et 17. Le minimum tombait aussi dans l'ouest et le centre, dans l'arrondissement des académies de Lyon, Bourges, Clermont, Grenoble, Rennes, où l'on ne comptait qu'un élève sur 113, 126, 190, 158 et 567 habitans.

Cette proportion en 1827, dix ans plus tard, s'était augmentée sans que l'ordre eût sensiblement changé. Le maximum se rencontrait encore dans les académies de Besançon, Metz, Amiens, Strasbourg et Dijon, où le rapport des élèves aux habitans était de un sur 11, 11, 12, 12 et 15; le minimum dans celle d'Angers, Limoges, Orléans, Rennes et Clermont, où ce rapport n'était plus que de un sur 74, 92, 128, 150 et 159 habitans. Ces académies se suivent donc toujours à peu près dans le même ordre, mais avec des proportions de plus en plus favorables.

En attribuant au défaut d'instruction la plupart des crimes contre les personnes commis dans le sud, il fallait, pour être conséquent, admettre en même temps que les individus qui s'en rendent coupables sont plus ignorans que ceux qui portent seulement atteinte aux propriétés. C'est aussi ce dont on n'a pas douté. Maintenant que le compte de la justice a fait connaître, depuis trois ans, l'état d'instruction des accusés, remarque-t-on qu'il y ait en effet plus d'ignorance parmi les individus poursuivis pour des crimes contre les personnes que parmi les autres? Bien loin de là, c'est précisément le contraire.

Dans les attentats contre les propriétés, trente-huit accusés sur cent ont reçu quelque instruction; il y en a quarante-deux dans les attentats contre les personnes. Il est en outre un fait que nous ne pouvons taire : c'est que, parmi ces derniers crimes, ceux qui supposent le plus de dépravation, de perversité, paraissent en général être commis de préférence par des accusés instruits. Ainsi les coups et blessures envers des étrangers donnent la proportion de quarante-trois accusés instruits sur cent : les coups et blessures envers des ascendans 0,44; les attentats à la pudeur sur des adultes 0,45, sur des enfans, 0,47; le meurtre, 47; l'assassinat 49; enfin l'empoisonnement aussi 49, ou deux fois plus que le vol sur un chemin public.

Nous examinerons un dernier argument qui se trouve dans la plupart des écrits sur l'instruction populaire, et que l'on croit sans réplique. La preuve que l'ignorance est la principale cause des crimes, c'est, dit-on, qu'à diverses époques, en Angleterre ou chez nous, on a reconnu que *la moitié ou les deux tiers des prisonniers ne savaient pas lire*. Qu'est-ce qu'on en pouvait conclure? absolument rien, sinon que la chose était ainsi. Pour que ce fait fût devenu de quelque importance, il eût fallu prouver que la masse de la population d'où sortaient ces prisonniers était plus instruite, et c'est ce qu'on ignorait. Quand les trois quarts des prisonniers ne sauraient ni lire ni écrire, si dans la masse de la population les quatre cinquièmes des habitans du même sexe et du même âge étaient entièrement illettrés, ces prisonniers se trouvaient alors proportionnellement les plus instruits, et l'ignorance ne pourrait plus être regardée comme la cause de leurs crimes (1).

(1) Depuis que ce travail a été présenté à l'Académie des sciences, on croit avoir trouvé une meilleure preuve de l'influence de l'instruction sur la diminution du nombre des crimes. — « Cette influence, assure-t-on, sera évidente si l'on parvient à démontrer que les jeunes criminels de

L'on nous reprochera peut-être de renverser des théories depuis long-temps consacrées par les autorités les plus respectables : nous répondrons qu'ici nous ne faisons point de doctrine ; nous exposons ce qui est, sans prétendre l'expliquer. Nous sommes persuadés d'ailleurs que toute erreur en définitive ne saurait être que funeste, et que pour être utile à la science et aux hommes il faut savoir faire passer l'autorité des faits avant celle des noms, et ne jamais sacrifier à des considérations secondaires aucune vérité.

Si ces recherches ne devaient pas se borner à la France, nous pourrions ajouter que ces résultats, si peu prévus, s'accordent avec ceux qu'ont obtenus pour les pays les plus éclairés des hommes pleins de savoir et de bonne foi. En Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, où l'on célébrait, il y a peu d'années encore, l'heureuse influence des lumières et de l'industrie sur le perfectionnement moral, on reconnaît déjà qu'il ne suffit pas de fonder des écoles pour arrêter les progrès de la démoralisation, et qu'il faut se hâter de chercher un autre remède au mal qui travaille la société (1).

viennent plus rares à mesure que l'instruction se répand davantage. Or, le nombre des accusés, âgés de moins de 16 ans, qui était de 143 en 1828, n'était plus, en 1830, que de 114 ; au lieu de 1,278 accusés, âgés de 16 à 21 ans, que l'on comptait en 1828, il n'y en avait plus que 1,161 en 1830. *Cette progression a toujours été décroissante* depuis qu'on a commencé à la noter. »

Sans examiner d'abord si le principe qu'on vient de poser ne serait pas contestable, nous nous bornerons, pour toute réponse, à donner le nombre des jeunes accusés pendant les cinq années comprises de 1826 à 1830 inclusivement. Nous ferons observer seulement que le nombre des crimes *poursuivis* ayant un peu diminué en 1830, par les causes que nous avons indiquées, il n'est pas étonnant que le nombre des accusés de tout âge se soit aussi trouvé moins élevé que pendant l'année précédente.

CRIMES CONTRE LES PERSONNES ET CONTRE LES PROPRIÉTÉS.

	Année 1826	1827	1828	1829	1830
Nombre des accusés âgés — *De moins de 16 ans*	124	136	143	117	114
Nombre des accusés âgés — *De 16 à 21 ans*	1,101	1,022	1,278	1,126	1,161

Maintenant il est facile de juger si le nombre des jeunes criminels offre, comme on l'a dit, une progression toujours décroissante.

(1) *The Seventh Report of the commitee of the society for the prison discipline*, *appendix*, *pag.* 108.

Report of the select committee of the House of Commons, *appointed to inquire into the cause of the increase in the number of criminal committements and convictions in England and Wales* (*Juin* 22, 1827).

London medical Repository, *new series*, *tom.* III, *pag.* 337

Brougham. — *Speech in the House of commons*, 28 *th. juin* 1820.

John Miller. — *Inquiry into the present state of the statute of criminal law of England.* (*London*, 1822, *pag.* 231).

Ran-Gœttingishe gelehrte Anzeigen (1828, *t.* 1er, *pag.* 58).

Julius. — *Vorlesungen über die Gefangnisskunde*, etc. (*Berlin*, 1831. 8o.)

Zellweger. — *Neue Verhandlungen der Schweizerischen gemeinnützigen Gesellschaft über Erziehungswesen*, *Gewerbfleiss*, *und Armenpflege. Zürich*, 1827, *tom* III *pag.* 257.

First annual Report of the board of managers of the prison discipline society. (*Boston*, *etc*, *pag.* 83.)

Statistical illustrations of the British empire compiled by the order of the London Statistical Society, *page* IX. (*London*, 1827 ; 1 *vol. in*-8o.)

On sera peut-être tenté de conclure de ce qui précède que la culture de l'intelligence, loin d'affaiblir les penchans criminels, tend plutôt à les fortifier. Ce serait sans doute une nouvelle erreur.

L'instruction est un instrument dont on peut faire bon ou mauvais usage. Celle qu'on va puiser dans nos écoles élémentaires, et qui consiste seulement à savoir, d'une manière assez imparfaite, lire, écrire et calculer, ne nous semble pas devoir exercer une grande influence sur la moralité. Nous pensons qu'elle ne rend ni plus dépravé, ni meilleur. Nous aurions peine à comprendre comment il suffirait de former un homme à certaines opérations presque matérielles pour lui donner aussitôt des mœurs régulières, et développer en lui des sentimens d'honneur et de probité.

Du reste nous sommes loin de prétendre pour cela que ces connaissances soient inutiles, et nous applaudissons sincèrement au zèle des hommes honorables qui, depuis quinze ans, s'efforcent de les répandre parmi nous. Si elles n'offrent pas autant d'avantages qu'on le supposait d'abord, elles détruisent du moins des préjugés absurdes ou nuisibles, elles donnent quelques habitudes d'ordre, elles permettent de se livrer à des travaux moins pénibles, et peuvent ainsi contribuer à rendre plus douce la condition des classes laborieuses. GUERRY.

(*Revue Encyclopédique.*)

Quetelet. — Recherches sur le penchant au crime, pages 44 *et* 78. (*Mémoires de l'Académie de Bruxelles*, *T.* VII. 1831.)

A. de Candolle. — De la statistique criminelle. (*Bibliotheque univ. de Genève*, *janvier* 1831.)

Deux magistrats de la cour royale de Paris, MM. G. de Beaumont et A. de Tocqueville, qui viennent de parcourir les États-Unis de l'Amérique du nord, où, pendant deux années, ils ont recueilli un nombre considérable de documens du plus haut intérêt sur les applications du système pénitentiaire et la statistique criminelle, ont bien voulu nous communiquer la note suivante, extraite de l'ouvrage très-remarquable dont ils préparent maintenant la publication :

Quelques personnes aux États-Unis pensent que les lumières de l'instruction, si répandue dans les états du nord, tendent à la diminuation des crimes.

» Dans l'état de New-York, sur une population de deux millions d'habitans, cinq cent mille enfans sont instruits dans les écoles publiques, et on dépense pour cet objet plus de six millions de francs chaque année... Il semble qu'une population, éclairée, à laquelle il ne manque aucun des débouchés que peuvent présenter l'agriculture, le commerce et l'industrie manufacturière, doive commettre moins de crimes que celle qui possède ces derniers avantages, sans avoir les mêmes lumières pour les faire valoir. Cependant nous ne pensons pas qu'on doive attribuer à l'instruction cette diminution du nombre des crimes dans le nord. Dans le Connecticut, où elle est encore plus répandue que dans l'état de New-York, on voit les crimes augmenter dans une incroyable proportion ; et si l'on ne peut reprocher aux lumières cet accroissement prodigieux, on est du moins forcé de reconnaître qu'elles n'ont pas la puissance de l'empêcher. — L'instruction fait naître une foule de besoins nouveaux qui, s'ils ne sont pas satisfaits, poussent au crime ceux qui les éprouvent. Elle multiplie les rapports sociaux. Elle est l'âme du commerce et de l'industrie ; elle crée ainsi entre les individus mille occasions de fraude ou de mauvaise foi qui n'existent point au sein d'une population ignorante et grossière. Il est donc dans sa nature d'augmenter plutôt que de diminuer le nombre des crimes. Ce point paraît du reste aujourd'hui assez généralement reconnu ; car en Europe il a été observé que les crimes sont en progression dans la plupart des pays où l'instruction est très-répandue. »

SCIENCES. DOCTRINES.

PROGRÈS DE LA GÉOLOGIE EN 1830 ET 1831.

(SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE.)

La géologie est la science dont le mouvement est aujourd'hui le plus actif. L'étonnante rapidité avec laquelle elle est parvenue en quelques années à acquérir l'extension et la popularité dont elle jouit aujourd'hui est un de ces nombreux phénomènes dus à la disposition particulière des esprits de notre époque, jaloux à la fois des hautes conceptions philosophiques et des méthodes rigoureuses de l'observation. Des sociétés nouvelles se sont formées de toutes parts pour entretenir le zèle, coordonner les découvertes, recueillir les matériaux; les savans se sont partagé les travaux : les uns, parcourant à grands pas les pays, ont tracé les cadres, esquissé les formations; les autres, patiens explorateurs du détail, se sont attachés aux descriptions locales, analysant chaque couche, chaque accident, chaque fossile, aucun voyage n'a été entrepris que la géologie n'y fût admise avec honneur; et ni la fatigue, ni les dangers n'ont arrêté les géologues, sans cesse entraînés à agrandir le champ de leurs investigations, et poussant leurs recherches jusque dans les contrées les plus reculées et les plus impraticables. Il y a quelques années, l'imagination bâtissait ses théories et ses chimères sur quelques lambeaux de plaines ou de montagnes capricieusement détachés de l'ensemble, et contraints le plus souvent à subir le joug d'une loi systématique et à se laisser mutiler à la fantaisie du créateur d'hypothèses; mais, aujourd'hui, pour suivre la marche des observateurs et la base sur laquelle ils appuient leurs déductions et leurs calculs, il ne suffit plus, comme hier on le pouvait encore, d'étaler devant soi quelque carte de France ou d'Allemagne, il faut embrasser à la fois le pôle et l'équateur, et promener le compas sur la sphère.

La marche de la science est si prompte que l'enseignement ne peut la suivre, les traités élémentaires vieillissent en un an, et les richesses nouvelles affluent avec une telle abondance qu'on a peine à les ranger, et que, faute d'être analysées et classées, elles demeurent inconnues à un grand nombre. Heureusement des journaux spécialement consacrés à cette branche importante des connaissances humaines ont été fondés dans tous les pays, et transportent en tous sens le bulletin des découvertes et l'annonce des ouvrages. Mais le nombre de ces publications, l'embarras de la dépense, et surtout l'entrave de tant de langues diverses, forment de puissans obstacles à l'échange et à la communication des idées. Ce n'est donc qu'à un très-petit nombre de savans qu'il est donné d'apprécier et de sentir l'ensemble du mouvement, et de s'en faire par conséquent les arbitres et les régulateurs, de renouer au réseau commun les faits nouveaux qui se produisent, de résumer les progrès accomplis, et d'indiquer les lacunes à remplir et les questions à décider.

Il était devenu du plus haut intérêt de rassembler les données et les renseigne-

mens épars et isolés dans les recueils et les journaux de tous les pays du globe, et de s'en servir pour tracer l'esquisse de l'état actuel de la géologie. La Société de géologie a senti l'importance et la nécessité d'un pareil tableau, et a confié à l'un de ses membres les plus distingués le soin de clore le cours annuel de ses travaux par ce coup-d'œil jeté en arrière sur la généralité des conquêtes accomplies durant l'année écoulée; l'étendue des relations de M. Boué qui le mettent, pour ainsi dire, en correspondance géologique avec chaque contrée, sa rare facilité des langues étrangères, et sa longue et profonde habitude de la science, faisaient de lui un de ces hommes précieux pour qui il était permis de dire qu'une tâche si difficile à tant d'autres, serait à eux une tâche facile.

Nous allons parcourir dans une revue succincte les traits les plus saillans du savant travail de M. Boué, dont la lecture a occupé plusieurs séances de la société géologique de France. De cette universalité d'études et de travaux résulte la plus vive impression sur le consentement unanime des hommes de tous les pays à se vouer avec ardeur à l'étude de la terre, pour pénétrer ces mystères des temps que le passé nous dérobe, mais que la science nous dévoile peu à peu.

Les troubles politiques et l'agitation presque continuelle de l'Europe, durant l'année 1831, ont nui un peu à la formation de sociétés savantes nouvelles, mais n'ont exercé aucune fâcheuse influence sur l'activité individuelle des géologues, si l'on en doit juger par le nombre des descriptions et des mémoires qui en ont été le fruit.

L'*Écosse* a été visitée par plusieurs savans, et en particulier par MM. d'Oeynhausen et de Dechen, si connus par leurs travaux sur l'Allemagne; ils y ont recueilli des faits multipliés à l'appui des théories huttoniennes, dont l'empire se consolide de plus en plus. Le sol de l'*Angleterre*, si ardemment étudié depuis quelques années, s'est encore enrichi d'une multitude de mémoires et de monographies particulières, et la carte géologique de l'*Irlande* a été entamée et sera bientôt complétement achevée.

En *France*, MM. de Beaumont et Dufrénoy poursuivent la construction de leur grande carte géologique, dont le besoin se fait si vivement sentir, et dont le gouvernement ne saurait trop favoriser la publication. Il faudrait un volume pour résumer tous les travaux des géologues qui, aujourd'hui établis à demeure dans chaque département, font connaître le détail des localités qui les entourent.

Dans les *Pays-Bas*, plusieurs mémoires destinés au relevé géologique général ordonné par le dernier gouvernement ont vu le jour; mais néanmoins les troubles politiques ont entravé cette entreprise, qui est du plus pressant intérêt, car la Hollande forme presqu'une lacune entre les terrains du nord de la France, bien connus aujourd'hui, et les terrains de l'Allemagne.

Les montagnes si intéressantes du Hégau et du Kaiserstuhl, dans le *duché de Bade*, ainsi que plusieurs autres points relatifs aux formations secondaires, ont formé le sujet de descriptions fort curieuses. Enfin l'*Allemagne* tout entière, loin d'être épuisée par la longue série de travaux auxquels elle a déjà donné lieu, a laissé découvrir encore à la science une foule de richesses dans le *Wurtemberg*, la *Saxe*, la *Silésie*, le *Harz*, le *Meklembourg*. Les relations des *Carpathes* avec les *Alpes* ont jeté un grand intérêt sur la discussion relative à ces montagnes qui, jusqu'ici, avaient été peu explorées. La Moravie, la Transylvanie, la Gallicie, ont été l'objet de quelques notices isolées.

En *Suisse*, des observations de la plus haute importance ont été faites sur les Alpes bernoises, par M. Hugi. M. Lusser a donné une coupe des montagnes, depuis le Saint-Gothard jusqu'à Altdorf, et MM. Mérian et Rengger ont éclairé la structure de la partie septentrionale du Jura suisse. Du reste, l'exploration habituelle des Alpes a fourni sa moisson annuelle de faits et de considérations nouvelles.

L'*Italie* possède aujourd'hui bon nombre de géologues, et elle a été visitée en outre par plusieurs savans étrangers; la liste des travaux exécutés, dans la partie septentrionale surtout, est assez nombreuse. Les mémoires de la Société de Catane contiennent sur la *Sicile* des mémoires géologiques fort intéressans, et M. Hoffmann, qui y voyage, a publié des lettres sur les terrains quaternaires de cette île, dans lesquels se trouvent les coquilles de la Méditerranée. L'Etna et l'île récente de Julia ont fourni à des observations nouvelles pour la discussion des idées de M. de Buch sur la théorie des cratères à soulèvement.

On attend pour la *Sardaigne* la description dont s'occupe M. de La Marmora.

La rareté des connaissances que l'on possède sur l'*Espagne* a fait accueillir avec empressement quelques travaux relatifs à cette contrée. M. Lyell a visité le nord de la Catalogne, M. de Beaumont a poussé une reconnaissance depuis les Pyrénées jusqu'à Pampelune, et enfin M. Haussmann, qui a traversé le royaume, a tracé une première esquisse et prépare une relation de son voyage. L'Espagne paraît peu disposée à se laisser envahir elle-même par le zèle des études géologiques.

La *Pologne* était demeurée pendant quelques années presque complétement délaissée par les géologues; le plateau primaire de la Podolie, les formations tertiaires et intermédiaires des parties méridionales ont donné lieu à plusieurs travaux. Dans les blocs erratiques qui sont épars sur ses plaines, M. Jackson a reconnu des blocs transportés de la Finlande, et des rochers venus de l'Ingrie, renfermant des fossiles intermédiaires.

Les richesses minérales renfermées dans le sein de l'Oural, les gîtes d'or, de platine et de diamant que l'on y a successivement rencontrés, ont donné à la *Russie* un mouvement géologique qui a subitement succédé à l'indifférence dans laquelle elle s'était long-temps renfermée. Les seigneurs se sont empressés de faire visiter leurs terres par des géologues, et l'empereur, comprenant l'importance de cette source nouvelle de prospérité pour ses états, a augmenté les dotations des Sociétés d'histoire naturelle de Moscou et de Saint-Pétersbourg, a ouvert son empire aux investigations de M. de Humboldt, et fait voyager des savans dans presque toutes les provinces; le relevé de la carte géologique de la *Lithuanie*, de la *Courlande*, de l'*Esthionie* et de la *Livonie* a été exécuté par son ordre. Le *Journal des mines* renferme une multitude de documens sur un grand nombre de points et de sujets très-nouveaux et très-variés; la *Crimée* les *bords du Don*, le *Caucase*, l'*Oural*, font désormais partie du domaine de la science.

Nombre de mémoires et de descriptions ont eu pour objet des localités de la *Sibérie*.

M. Ermann, de Berlin, a traversé l'Asie septentrionale, a passé dans l'Amérique russe, et en est revenu en touchant à *Otaïti* et à *Rio-Janeiro*. Ses observations sur le *nord de l'Asie*, les *îles Aléoutes* et la *Californie* seront du

plus haut intérêt : elles seront accompagnées d'une carte géologique d'une partie de la *Sibérie* et du *Kamtschatka.*

MM. Ledebour, Meyer et Bunge ont voyagé dans les chaînes de l'*Altaï* et du *Koliwan.* M. Hess a visité les contrées à l'est du *lac Baïkal;* d'autres géologues ont parcouru les *steppes des Kirghiz,* et publié un essai minéralogique sur ce pays inconnu jusqu'ici. D'autres encore ont observé les rives de la *mer Caspienne* et de la *mer d'Aral.* Le *Caucase* a été visité avec soin par un grand nombre de savans qui s'en sont partagé l'étude ; les terrains tertiaires, renfermant des coquilles encore vivantes dans la mer Noire et dans la mer Caspienne, s'y élèvent jusqu'à 3,000 pieds sur les pentes d'un système crayeux et arénacé.

Des recherches minéralogiques sur quelques contrées de la *Géorgie*, de l'*Arménie*, du *Liban*, des bords de l'*Euphrate*, ont également contribué à répandre un premier jour sur la constitution de l'Asie.

Le goût du prince Chrétien pour les sciences naturelles active, en *Danemark*, l'avancement des connaissances géologiques, et l'on aura sans doute avant peu tous les élémens nécessaires pour une carte géologique de ce royaume.

Les savans norwégiens ont poussé leur investigation fort avant dans le nord, et M. Keilhau a donné une notice géologique sur le *Spitzberg* et les îles de *Cherry.*

La structure générale de l'*Islande* est assez bien connue, et les îles de *Féroë* ont été revues dernièrement par diverses personnes.

La connaissance de la géologie de l'*Afrique* a fait également quelques progrès. M. Ehrenberg a fait connaître les contrées de l'*oasis de Siwah*, et les calcaires coquilliers qui forment le plateau du désert qui sépare cet oasis de la vallée du Nil; il a fourni, ainsi que M. Rüppel, des renseignemens fort intéressans sur l'*Arabie pétrée*, le *Kordofan*, et quelques îles de la *mer Rouge.* M. Rozet a profité de ses courses militaires dans le pays d'Alger pour observer les environs d'*Oran* et le *petit Atlas.* Le journal du *Cap de Bonne-Espérance* contient déjà quelques notices sur les terrains de cette autre extrémité de l'Afrique. Le reste de ce que nous savons sur ce continent consiste en quelques relations et quelques notes sur la *Cyrénaïque*, sur la route de *Tripoli* au *lac Tchad*, sur *Sierra-Leone*, le *Congo*, le *Sénégal*, *Madagascar*, et quelques îles.

La géologie acquiert un développement de plus en plus rapide aux *États-Unis*, et les ouvrages se succèdent avec une grande vivacité sur les divers points de ce large territoire. Le voyage poussé jusqu'aux montagnes rocheuses a donné une reconnaissance de l'Amérique septentrionale.

M. de Humboldt a publié des notices sur le sol de Carthagène et de la *Nouvelle-Grenade*, et se propose d'achever incessamment son voyage aux régions équinoxiales. MM. Spix et Martius ont publié leur voyage au *Brésil* qui, entre autres descriptions, renferme celles de l'immense bassin du *fleuve des Amazones*, des terrains de la côte de *Bahia*, et des amas coquilliers récemment abandonnés par la mer à cause du soulèvement du continent. Du *Pérou* et du *Mexique*, il est également arrivé quelques renseignemens et quelques cartes. Enfin le capitaine King a donné une notice extrêmement curieuse

sur la craie et le grès vert qui se trouvent dans la *Patagonie*, près du *détroit de Magellan*.

Le nivellement de l'*isthme de Panama* n'a fourni aucun résultat direct à la géologie ; il a seulement servi à constater une différence de niveau entre les eaux de la mer Pacifique et celles du golfe du Mexique.

La géologie des *Antilles* est assez bien connue.

On possède depuis quelques années déjà des détails sur les îles de l'*Ascension*, de *Tristan d'Acunha*, de *Timor*, de la *Nouvelle Shetland*, etc.

M. Webster a publié quelques notes sur la terre des Etats au sud du *cap Horn*.

Une expédition a visité l'intérieur de la *Nouvelle-Guinée*, et y a trouvé une récolte géologique fort abondante.

Quelques points de la *Nouvelle-Hollande*, entre autres un volcan très-singulier, ont donné lieu à diverses descriptions.

Les mémoires sur les possessions anglaises de l'*Inde* ont été nombreux. Nous citerons entre autres la géologie du *pays des Marattes*, de l'*Himalaya*, de la presqu'île *Malaise*. Aux frontières du *Thibet*, à dix-sept mille six cents pieds au-dessus du niveau actuel de l'Océan, on a observé des champs couverts de coquillages aussi frais que si la mer venait de les abandonner; sur les frontières du *Ladak* et du *Bussahir*, les roches coquillières atteignent en général une hauteur de seize mille pieds. La découverte du lias salifère et du grès bigarré dans le nord de l'Inde établissent avec nos terrains d'Europe un rapport digne de remarque.

Des renseignemens nouveaux sur les îles de *Salsette*, de *Singapor*, de *Manille*, de *Bornéo*, de *Java* et de *Sumatra*, sont également parvenus. *Ceylan* était déjà connu par l'essai minéralogique de M. J. Davy.

Il est arrivé de la *Chine* une description des puits artésiens salés qui donnent lieu à des jets de gaz hydrogène carboné : M. Klaproth a extrait des livres chinois des renseignemens sur six volcans de l'intérieur du continent.

Enfin le *Japon*, pays d'un accès si difficile, est ouvert depuis quelques années aux recherches de M. Siebold, qui doit en rapporter des observations géologiques.

Le nombre des *cartes géologiques* publiées dans le cours de 1830 et de 1831 s'élève à soixante-et-dix-huit ; elles embrassent des localités fort diverses, mais, comme on le pense bien, appartenant la plupart à l'Europe ; nous en passons le détail.

Les *Traités généraux de géologie* ont été assez nombreux ; néanmoins nous devons rappeler qu'en France le besoin d'un manuel classique propre à populariser par une propagation facile les élémens de la science se fait toujours sentir, malgré la publication des ouvrages de MM. Brongniart, d'Omalius, etc., mentionnés avec éloge par M. Boué.

La *paléontologie*, science plus moderne que la géologie et plus attrayante encore pour l'imagination, en est devenue le complément nécessaire, et son secours est dès aujourd'hui plus important peut-être et plus usuel que celui de la *minéralogie*. De nombreux travaux ont été publiés sur cette matière. Nous n'insisterons pas sur l'examen de ces diverses monographies se rapportant à des espèces nouvelles de molusques, de poissons et de reptiles.

Une des découvertes les plus intéressantes est celle que M. Buckland vient de faire des *coprolites* ou *fæces fossiles* de divers animaux dans les couches solides de presque toutes les formations neptuniennes. Les formes bizarres et variées de ces



corps, difficiles à rapporter à un type précis, embarrassaient depuis long-temps les géologues ; M. Buckland conduit par l'induction des *fæces* d'hyène qu'il avait le premier signalées dans les cavernes à ossemens, est arrivé à attribuer la même origine aux empreintes de même nature conservées dans les couches plus anciennes. L'étude de ces restes singuliers conduira à des résultats fort curieux sur la forme des intestins des animaux qui les ont produits et sur la nature de leurs alimens ; ceux que l'on trouve dans les couches peuplées par les ichtyosaures renferment des écailles de poissons, des ossemens brisés et des débris cornés de céphalopodes ; leur grande analogie de composition et d'aspect avec les matières que renferment les intestins des requins et autres animaux voraces est un caractère frappant. M. le docteur Proust, qui en a analysé des échantillons, soupçonne que la matière qui les colore en noir pourrait bien être l'encre des sèches dont ces animaux devaient faire une partie de leur nourriture.

Le dépôt de *guano* des îles de la côte du Pérou doit être considéré géologiquement comme étant de même nature que le dépôt des *coprolites*. M. Rivero a donné des détails sur ces amas d'excrémens d'oiseaux maritimes dont l'épaisseur atteint souvent cinquante et soixante pieds. Des dunes de sable qui recouvrent cette matière ont fait penser que sa formation pourrait bien être en partie antérieure à celle des dernières alluvions.

MM. de Behrendt et de Munster se sont occupés de la description des *insectes fossiles* de Solenhofen et des bords de la Baltique.

La classe des *mammifères* a donné lieu à des observations fort curieuses et à des discussions fort remarquables par leur portée philosophique. Parmi les animaux signalés sont une cinquième espèce de *ptérodactyle*, deux *renards*, des ossemens de *bœuf* et de *mammouth* qui ont permis d'établir plusieurs espèces nouvelles.

Le phénomène si long-temps controversé des *animaux conservés dans des blocs de glace* en Sibérie, a reçu son explication : ces grands animaux ont pu être entraînés du centre de l'Asie par un charriage violent, et transportés jusque sur les bords de la mer glaciale, où ils auront été saisis par le froid, qui aura aidé à conserver leurs chairs, tandis que, dans les circonstances ordinaires des alluvions, on n'aurait rencontré que leurs ossemens dépouillés. On peut donc conserver l'espoir de retrouver encore, dans ces agrégats glacés, d'autres cadavres propres à jeter un jour nouveau sur une partie de l'ancienne population du globe.

Les cavernes à ossemens ont donné un aliment fort actif aux discussions géologiques qui touchent de plus près au domaine historique et à l'existence de l'humanité, à cause des squelettes humains de diverses natures qui s'y sont rencontrés mélangés avec des fragmens de poterie, des instrumens grossiers et des restes d'ours, de cerfs, d'éléphans, etc. Quelques géologues se sont prononcés pour la contemporanéité de tous ces débris, d'autres pour une introduction successive dans les mêmes asiles et un remaniement postérieur par les eaux.

Aux Etats-Unis on a décrit une caverne à restes de *mégalonix ;* au Brésil des cavernes à restes de *mégalonix* et de *mégatherium*. Les cavernes de ces contrées recéleraient donc des animaux étrangers à ceux de l'Europe, et seraient privées des animaux qui abondent dans les siennes. Les *mastodontes* seuls sont répandus avec profusion dans les deux hémisphères.

Quelques ouvrages ont été publiés sur les *végétaux fossiles*. Plusieurs savans



se sont prononcés contre l'assertion de M. Ad. Brongniart qui avait avancé que les *dicotylédons* étaient une création secondaire récente ; leur existence dans le terrain houiller paraît démontrée.

Des études fort délicates ont été entreprises sur les traces que l'action des vagues et du flux et du reflux des anciennes mers ont dû laisser dans les dépôts neptuniens, et sur celles que l'action des courans diluviens a imprimées aux flancs des vallées qu'ils ont parcourues.

Les connaissances sur les *volcans* et les *dépôts ignés* ont reçu peu d'accroissement. M. de Leonhard s'occupe d'un travail spécial sur les accidens des roches basaltiques. M. Voltz a appuyé sur les circonstances particulières au gisement du gypse qui occupe presque toujours des fonds de bassins ou de crevasses ; il tendrait à regarder sa formation, dans la plupart des cas, comme due à l'effet de sublimation intérieure, et à donner ainsi à la théorie de la dolomisation de M. de Buch un nouveau degré de généralisation.

L'étude des *failles* et des *filons* s'est enrichie de quelques observations, mais néanmoins cette branche de la géologie réclamerait des observations plus assidues et plus suivies que celles qui lui sont consacrées.

M. Boué a terminé son rapport par des détails sur les *sources minérales* et le *forage des puits artésiens*. Nous ne le suivrons pas dans cette dernière partie de son travail, qui offre un intérêt moins général.

Nous avons dû nous borner à un résumé rapide de ce vaste tableau des progrès de la géologie sans accompagner l'auteur dans le détail scientifique des explorations, et sans insister sur les aperçus ingénieux et philosophiques qu'il en a fréquemment déduits. Cette esquisse figure suffisamment la ligne des positions extrêmes qu'occupe déjà la géologie dans son vaste envahissement du globe, pour laisser entrevoir quel court espace de temps lui sera nécessaire pour devenir partout la compagne de la géographie. Les résultats directs que recueillera la science générale lorsque la nature essentielle du sol sera connue pour chaque pays, aussi bien que sa configuration extérieure et sa délimitation par les eaux de la mer, seront une immense conquête, et les élémens qu'ils fourniront à la géographie successive du globe dans ses divers âges sont incalculables. Les personnes dont l'esprit est habitué à spéculer sur les hautes questions sociales sont dès aujourd'hui en état d'apprécier le rôle immense que la Genèse géologique est appelée à remplir dans les conceptions religieuses et positives qui serviront de base aux sociétés de l'avenir.

J. R.

(*Revue Encyclopédique.*)

DE L'ÉGLISE ET DE LA PHILOSOPHIE CATHOLIQUE.

M. DE LA MENNAIS.

LETTRE A UN BERLINOIS.

Paris, 7 septembre 1832.

Avez-vous présente à la mémoire, monsieur, la distinction que fait Rous-



seau en traitant de la religion civile à la fin du *Contrat social?* Il remarque que la religion, considérée par rapport à la société, peut se diviser en deux espèces, la religion de l'homme et celle du citoyen. « La première sans tem» ples, sans autels, sans rites, bornée au culte purement intérieur du Dieu » suprême et aux devoirs éternels de la morale, est la pure et simple religion » de l'Évangile, le vrai théisme, et ce qu'on peut appeler le droit divin natu» rel. L'autre, inscrite dans un seul pays, lui donne ses dieux, ses patrons » propres et tutélaires; elle a ses dogmes, ses rites, son culte extérieur pre» scrit par des lois; hors la seule nation qui la suit, tout est pour elle infi» dèle, étranger, barbare; elle n'étend les devoirs et les droits de l'homme » qu'aussi loin que ses autels. Telles furent toutes les religions des premiers » peuples auxquelles on peut donner le nom de droit divin, civil ou positif. » Il y a une troisième sorte de religion plus bizarre, qui, donnant aux hom» mes deux législations, deux chefs, deux patries, les soumet à des devoirs » contradictoires, et les empêche de pouvoir être à la fois dévots et citoyens. » Telle est la religion des lamas, telle est celle des Japonais, tel est le chris» tianisme romain. On peut appeler celui-ci la religion du prêtre. Il en ré» sulte une sorte de droit mixte ou insociable qui n'a pas de nom. »

Il y a quelque chose à redresser dans ces derniers mots de Jean-Jacques: la religion catholique ne s'est trouvée en lutte avec les pouvoirs politiques qu'en commençant à déchoir : elle voulait dominer les rois, et non pas partager la domination avec eux; mais elle affecta plus qu'elle ne pouvait, et elle se vit précipiter, elle et le monde, dans des discordes et des divisions infinies, à force d'aspirer à une unité qui passait sa puissance. Alors, dès que le pape et l'empereur, dès que le pape et le roi de France, dès que le pape et le roi d'Angleterre guerroyèrent sur les choses religieuses et civiles, Jean-Jacques a raison, *c'est quelque chose de mixte et d'insociable qui n'a pas de nom*, c'est une perturbation de cette tranquillité des peuples tant célébrée par la religion catholique, qui se vante de pouvoir seule l'obtenir; c'est une provocation irritante à s'engager dans des nouveautés.

Je viens de prononcer, monsieur, un mot fatal, nouveauté! un mot qui trouble le monde, agite les esprits, remue les peuples, déplaît aux puissances: nouveauté ! ce qui n'a pas encore été dit, été fait, ce qui est inouï, inconnu, nouveau, ce dont on ne sait rien encore, dont on ignore la valeur et les effets, ce qui est mystérieux, incalculable, ce qui échappe aux inductions les plus industrieuses; voici l'ennemi du genre humain, ce qui est nouveau ! Sans lui, tout serait bien, paisible, clos, définitif, consommé : mais recommencer toujours, toujours en haleine, en fatigue; toujours lutter, toujours répondre, se voir condamné à des changemens continuels qui s'appellent insolemment des progrès nécessaires, voilà qui est intolérable; voilà ce qu'il faut prévenir d'un seul coup. Or, écoutez monsieur, le moyen de défense employé contre ce qui est nouveau; il est admirable, il est simple, il est infaillible; voici la sentence : tout ce qui est nouveau est faux; la nouveauté et l'erreur sont même chose. Et ne croyez pas que j'imagine ou que j'exagère : quand Bossuet peint à grands traits les changemens de la religion en Angleterre, ne dit-il pas : « L'erreur et la nouveauté se faisaient » entendre dans toutes les chaires; et la doctrine ancienne, qui, selon l'oracle » de l'Évangile, doit être prêchée jusque sur les toits, pouvait à peine parler à



» l'oreille? (1) ». Voyez-vous, monsieur; l'erreur et la nouveauté confondues, l'antiquité et la vérité identifiées. Et chez l'illustre catholique ce n'est pas une idée passagère, mais un principe constant : si au seizième siècle la réforme est erronée, c'est surtout parce qu'elle est nouvelle; si Luther, Zwingle, OEcolampade, Mélancthon, Calvin, sont condamnables, c'est comme novateurs; ils ont trouvé l'erreur dans la rupture avec l'antiquité. J'aime ce parti ; il est commode et décisif: la règle est uniforme, et peut être appliquée par tous, par les insuffisans comme par les habiles.

Cependant ce réfuge dans l'immobilité n'a pas su prévenir pour le monde les révolutions : on peut se mettre soi-même hors des voies de la gravitation morale, mais une fois dans l'ornière, on y reste seul, on y meurt. Le catholicisme a-t-il suivi l'esprit humain, après l'avoir servi au moyen-âge? Non, il s'est jeté de côté, puis il a reprouvé, maudit le spectacle auquel il a été condamné; il a vu passer devant lui Galilée tout meurtri de ses fers, Copernic, contemporain de Luther, et portant dans les cieux le génie révolutionnaire, Keppler appuyant sur la certitude géométrique les divinations de Copernic, la réforme tout entière avec ses doctrines et ses novateurs, la science humaine pleine de vigueur et de fierté, la philosophie prenant possession d'elle-même; je veux abréger : eh! bien que fait le catholicisme? Il vit, il respire, mais enchaîné sur sa base par une insurmontable torpeur, il occupe, il oppresse encore une partie du monde, mais il ne vivifie plus la terre ; c'est la décrépitude d'un grand corps, lent à mourir. Ce n'est donc pas le moment de prononcer sur lui des paroles ardentes ou amères ; il en faut parler avec tranquillité, et je veux aujourd'hui, monsieur, vous entretenir de l'état où se trouve en France le catholicisme.

Quand l'esprit chrétien se répandit sur la terre, il resta long-temps faible et désarmé. Comme Jésus, il vint au monde nu et petit; il cherchait à s'insinuer dans les âmes; il demandait à l'homme une place dans son cœur; il mettait son ambition à s'y établir, à s'en rendre maître, de telle façon qu'il y devînt nécessaire, et que le cœur, une fois atteint et saisi, ne pût plus se passer des délices de l'amour nouveau. La charité sut tout convertir, parce qu'elle sut tout enflammer. Le grand Paul lui donna le pas sur la foi; Jean s'en fit le poète et le docteur, et le christianisme fut reconnu divin, parce qu'il purifiait ardemment le cœur de l'homme. L'homme appelle divin tout ce qui relève l'humanité; comme il se sent dieu lui-même, en ce sens qu'il en participe, il divinise ce qui est grand, bon et salutaire; rapprochement nécessaire, confusion glorieuse de Dieu et de l'homme, incarnation continuelle qui de jour en jour devient plus sensible et plus intelligible. C'est pour avoir été charitable, moral et pratique, que le christianisme réussit dès son début; plus tard il se fit une théologie et une métaphysique ; plus tard encore il passa de la variété infinie de petites sociétés ou églises démocratiques, à l'unité monarchique de la théocratie romaine. Il était naturel qu'une religion dont le caractère et la supériorité consistaient dans une morale plus humaine et plus pure que tout ce qu'elle venait supplanter, aspirât à devenir une institution politique, à maîtriser la société. L'intelligence convoite facilement le maniement des choses humaines. Mais si l'esprit du christianisme se revêtit des

(1) *Oraison funèbre de Henriette de France.*

insignes de la papauté aux applaudissemens du monde, s'il eut pour ministres des prêtres plus que rois, il finit par s'oublier et se perdre dans des intérêts périssables et corrompus, il s'y incorpora, il en fit sa chair, ses membres, et comme sa substance; il s'identifia dans l'église, il personnifia l'église dans le pape, et l'étreinte fut un instant si forte, tellement inextricable que ce christianisme si pur à sa naissance, libre comme la pensée, inépuisable comme l'amour, sembla près d'expirer dans les liens et le contact d'une solidarité mortelle. Artistes de Léon X, que faites-vous? Vous embellissez le catholicisme quand l'esprit ne le visite plus; vous lui prêtez de vives couleurs, mais il a perdu son âme, et Rome n'aura jamais été plus magnifique qu'au moment où la terre lui échappe.

Ainsi donc le catholicisme a failli parce qu'il a cru à l'immobilité : il a voulu se fabriquer une théologie immobile, et il s'est irrité contre ceux qui cherchaient dans des textes spirituellement écrits un esprit progressif, un sens nouveau; il a voulu frapper d'immobilité la science humaine, et il a fait passer dans les flammes les novateurs et leurs ouvrages; il a voulu que les sociétés restassent immobiles, et il a déclaré les vieilles institutions toujours saintes, la nouveauté toujours coupable. Sur tous les points, je le trouve excommuniant le génie de l'homme, immolant l'esprit à la forme, le présent au passé, et jetant à l'humanité une colère ridicule. Il y a deux siècles, l'aspect du Vatican et de Rome eût peut-être excité mon indignation; mais en visitant, il y a bientôt deux ans, monsieur, la *ville maîtresse* où je cherchais surtout la grande antiquité, je n'ai trouvé dans mon cœur que de la pitié pour les derniers restes de la théocratie romaine, pour cette agonie qui s'ignore et qui s'exaspère, pour ce sacerdoce dégénéré qui ne se réveille de sa léthargique mollesse que dans le désir de maudire de temps à autre, et d'opprimer autour de lui l'intelligence et la liberté.

Je ne sais, monsieur, si, au milieu de vos études et de vos travaux sur l'antiquité et la philosophie, vous avez pu trouver le loisir de lire un des meilleurs ouvrages qui aient paru en France cette année : l'*Histoire de la Régence par Lemontey*. Cet écrivain y conte un trait charmant sur la cour de Rome. Clément XI refusait sans motif les bulles de douze siéges épiscopaux : le régent, fatigué, chargea une commission, composée de maréchaux et de ducs, d'aviser à un parti prompt et décisif. Le pape à cette nouvelle est épouvanté; il apprend aussi que des conférences ont lieu à Paris entre l'ambassadeur d'Angleterre et les membres les plus suspects de la Sorbonne; il croit voir le moment tant prédit où l'église gallicane doit, comme l'anglicane, recouvrer son indépendance. « En moins de quarante-huit heures, » il expédie, non-seulement les douze bulles épiscopales, non-seulement d'autres » grâces qui étaient en instance, mais jusqu'à d'anciennes affaires oubliées dans la » poudre des greffes; pour plus de sûreté, il envoie lui-même un courrier chargé » de tant de faveurs, et ce malheureux fit une si grande diligence, qu'il expira en » arrivant à Paris. »

Telle est Rome, ajoute l'historien, *tyrannique avec les faibles, servile avec les forts*. La réflexion est bonne, et devrait profiter à ceux qui gouvernent.

A mesure que le pontificat romain s'affaise, on voit dans l'histoire grandir l'église de France : il est impossible de rencontrer une élite plus nombreuse et mieux continuée, depuis Suger jusqu'à Massillon, d'hommes politiques, savans, pieux, éloquens. Or, dans ses relations avec Rome, l'église de France eut toujours quelque chose d'indépendant et de schismatique, non qu'elle en eût le dessein arrêté, mais

la nature des choses l'entraînait, et il était trop déraisonnable que toutes les lumières et les vertus du clergé d'une grande nation fussent soumis absolument à la domination ultramontaine. J'en produis pour témoin Bossuet. Ce grand homme, au fond, s'estimait supérieur à Rome ; il lui a été fatal ; comme de concert avec Louis XIV, il a montré possible la séparation complète de l'église gallicane. Et Fénélon, en obéissant au Vatican, ne l'a-t-il pas ébranlé? Il est des soumissions insolentes et de triomphantes résignations.

Que le sort de la religion chrétienne a été différent en Allemagne et en France ! Chez vous, monsieur, le christianisme se régénéra dès les premiers momens de l'éveil donné au génie moderne ; il redevint moral, pratique, raisonnable, savant ; c'était pour lui une véritable renaissance ; il reprenait tous les charmes et tous les attraits de son enfance ; aussi l'Allemagne fut ardemment religieuse, et quand plus tard, dans son sein, l'esprit philosophique se manifesta, loin de combattre la réforme, il n'eut qu'à en continuer les progrès. Et pourquoi se serait-il déclaré l'ennemi du christianisme, quand le christianisme s'était montré humain, perfectible ? Pourquoi aurait-il eu des paroles de haine pour l'Evangile, ce livre d'amour, de passion et de charité, quand l'Evangile avait été enseigné avec bon sens, et fertilisé par des commentaires pleins de raison et de science? Aussi en Allemagne, monsieur, le christianisme et la philosophie ne nourrirent pas d'inimitié l'un pour l'autre : je ne parle pas de quelques aventures particulières. Mais en France il n'en alla pas de même : la réforme ne fut embrassée que par une minorité probre et sincère; Calvin, si bien compris par Rousseau, et dont il serait beau d'écrire dignement l'histoire, put dominer à Genève, balancer Rome, mais non prévaloir à Paris : des persécutions toujours renaissantes, une injurieuse tolérance qui s'interrompait tout-à-coup pour faire place aux supplices et aux assassinats, quand le fanatisme en trouvait l'audace et le pouvoir : voilà tout ce qu'en France pendant long-temps obtint le protestantisme.

Cependant le catholicisme gallican, au dix-huitième siècle, entièrement débordé par le flot de l'esprit humain, divisé par les querelles expirantes des jansénistes et des jésuites, ne servait plus que des interêts et non pas des croyances. La science et l'évangélique religion étaient bien la moindre affaire de ce clergé que la mort de Massillon laissa sans nom brillant jusqu'à nos jours. Les plus dévots se repaissaient encore des subtilités et des haines qui avaient exaspéré Arnaud et Daniel ; c'est même une comique coïncidence que de voir le gallicanisme, pendant les progrès et l'élévation de la philosophie, consumer avec incurie son reste de force dans des inimitiés intestines et ridicules, ennuyer le régent et Louis XV, se déconsidérer ; quelle appréciation du siècle que de continuer les dissentions de Jansénius et de Molinos ! Les jansénistes surtout se montrèrent les plus obstinés : elle n'entendit à rien, cette secte prude, étroite, chagrine, bilieuse, travaillant à se créer un milieu, une doctrine entre l'indépendance et la soumission, protestante sans l'avouer, hypocritement rebelle, sifflée par les philosophes, abhorrée par les vrais catholiques, remplaçant la charité par les plus aigres rancunes, sans véritable grandeur, et qui, n'était la plume de Pascal, n'eût jamais obtenu l'éclat de la popularité. Et Pascal, monsieur, n'était pas, à vrai dire, un janséniste : il avait trop de sens pour être sectaire ; mais il ne put résister au plaisir d'écrire une invective immortelle ; ses amis l'entouraient, lui apportaient des notes, lui transcrivaient des passages, l'excitaient à une gloire divertissante. Pascal se re-

posa de la géométrie en injuriant les adversaires de Port-Royal ; il donna cours à sa verve ; il se fit pamphlétaire avant Voltaire et Benjamin Constant : voilà tout le jansénisme de Pascal.

Vous concevez, monsieur, comment en France au dix-huitième siècle la religion et la philosophie se séparèrent pour se combattre ; la religion se montrait superstitieuse, bigote, sans talens ; la philosophie se produisait hardie, facétieuse, éloquente ; les grands hommes étaient de son côté, signe infaillible de la victoire et de la vérité : aussi la société ne resta pas long-temps en suspens, et la philosophie put jouir à longs traits des humiliations de sa rivale. La scène change encore ; elle ne se passe plus dans le royaume des idées, et l'église comparaît devant la révolution française. Quel choc d'opinions et d'intérêts ! quelle accablante sentence portée contre les vieux établissemens de la religion ! que de haines s'emportant jusqu'à la fureur ! que de tristes représailles d'intolérance et de cruauté de la part de l'esprit philosophique ! Vous connaissez, monsieur, les malheurs et les persécutions endurées par l'église ; beaucoup d'hommes déployèrent dans ces épreuves cette foi inébranlable pour laquelle le martyre n'est pas un effort : mais je ne sais si l'église elle-même a su recueillir de tant de catastrophes de salutaires enseignemens pour sa propre conduite ; elle a enveloppé dans son ressentiment la révolution tout entière, le génie de la liberté comme ses excès, elle semble n'avoir pas mieux compris son siècle après ses disgrâces qu'auparavant : elle a commencé par tout maudire, elle n'a rien distingué, et peut-être, elle n'a rien pardonné.

Qu'est-il provenu de cette disposition funeste ? Nous vîmes en France la religion s'empreindre de fausses couleurs, oublier les saints désintéressemens de sa mission divine pour s'attacher à la fortune de certains intérêts politiques : au lieu de se tenir calme dans une majestueuse et chrétienne douleur, que le temps et la charité devaient adoucir, elle se précipita avidement dans les chances des prospérités temporelles : pour récompenser Napoléon d'avoir relevé les autels, elle apporta à ses pieds des adulations monstrueuses qui firent pâlir les plus audacieux flatteurs ; elle l'appela un nouveau Cyrus, se réservant, sans doute, d'en faire un Nabuchodonosor, quand il serait tombé. En effet les vieux rois reparaissent ; aussitôt les statues de César sont insultées et détruites ; on pousse l'autel au pied du trône de l'ancienne monarchie, on travaille à l'y adosser ; l'église et la royauté se déclarent solidaires ; elles confondent leurs passions et leurs intérêts ; ce n'est plus qu'une même cause. Ainsi la religion consent à descendre de sa spiritualité céleste à une mésalliance périlleuse ; elle abdique les cieux pour le partage d'une couronne d'autant plus fragile qu'elle est plus antique. J'eusse mieux aimé pour la religion des presécutions nouvelles que les prospérités dégradantes dont elle a joui sous la restauration. Et quand juillet éclata comme un coup de tonnerre, elle se crut perdue, parce que la domination glissait de ses mains : peu à peu elle a repris courage ; elle a même repris sa haine contre la révolution française ; elle déclame au lieu de prier ; elle met dans la même balance le croix de Jésus-christ et le blason de la vieille monarchie. Aberration fatale ! plaie douloureuse pour la société française ! Le temps seul saura la guérir. Mais en attendant, il importe que le pouvoir, s'armant d'une ferme et tranquille intelligence, montre à l'église, qu'il faut ramener à des opinions plus sociales, un front serein, une volonté constante ; pas de persécutions, mais justice : respect et honneur aux dignes soldats de l'église qui ne connaissent d'autre politique que la charité, d'autre faction à servir que

l'humanité à consoler ; mais répression du fanatisme et de l'ignorance qui voudraient égarer le peuple et tourner la piété en sédition. D'ailleurs on peut même prévenir de pareils déportemens en versant abondamment l'instruction et la lumière sur les populations: à l'heure qu'il est, l'église, sauf une école dont je vais vous parler, monsieur, ne compte guère dans ses rangs que des hommes communs, des jeunes gens ignorans poussés du village au séminaire ; elle ne saurait plus prétendre à diriger son siècle : que le pouvoir s'empare de cette mission désertée, et disperse ses ennemis en les inondant de clarté.

Au surplus, l'église catholique a droit à la liberté, à cette conquête d'une révolution qu'elle n'aime pas ; qu'elle épure ses croyances, et les rapproche des progrès de la vérité ; dans cette sphère, elle est souveraine, et n'a rien à redouter que sa propre impuissance. Dans cette direction, je rencontre une nouvelle école catholique qui se propose ouvertement de régénérer et de relever la religion.

Si vous voulez explorer les problèmes religieux, trois chemins s'offrent à vous, la philosophie, la réforme, le catholicisme. Pour nous, monsieur, nous avons fait notre choix, et nous nous en référons philosophiquement, sur toutes choses, à l'autorité de l'esprit humain. Le protestantisme reconnaît bien l'empire et la légitimité de la philosophie ; mais à son sens, il est une région où la raison seule s'égare, où la foi seule peut soutenir l'homme et le mener : il admet le secours formel de la Divinité, la réalité d'une révélation positive, il la prouve par l'Évangile dont il remet l'interprétation aux convictions de la raison individuelle. C'est ainsi qu'il s'efforce de suppléer à la philosophie, de la dépasser, et qu'en même temps il y revient ; c'est ainsi qu'il s'avoue avec sincérité partagé entre l'Évangile et la raison. Le catholicisme s'appuie sur l'église et la tradition ; il ne peut entendre l'Écriture, en ce qui regarde la foi et les mœurs, que suivant le sens des pères ; l'église catholique professe de ne s'en départir jamais, et elle ne reçoit aucun dogme qui ne soit conforme à la tradition de tous les siècles précédens. Il est donc avéré qu'elle se considère comme close et consommée ; elle pourra permettre à ses enfans de se mouvoir quelque peu dans le cercle tracé, mais voilà tout ; à ses yeux toutes les grandes vérités sont trouvées ; tous les travaux de l'homme ne sauraient être que des commentaires plus ou moins heureux d'un texte une fois écrit et toujours vrai. Comment donc innover au sein de cette église? Comment le pouvoir sans être hérétique ? Comment le tenter sans être condamné? C'est ici, monsieur, que je vous appelle à suivre avec moi la marche et les efforts d'un prêtre célèbre dans son entreprise d'une rénovation catholique. Quand M. de la Mennais (1) parut dans l'arène, il tourna sur lui les regards de tous ; le cri qu'avait jeté cet athlète, la véhémente apostrophe qu'il dirigeait contre l'indifférence de son siècle, réveillèrent les esprits ; d'ailleurs, c'était justice de gourmander et de poursuivre cette molle apathie qui trouve son tourment dans le choix et la fidélité d'une opinion, et dont le goût émoussé ne peut plus distinguer la vérité de l'erreur, tant elle a

(1) En publiant cette lettre, nous avons l'avantage de pouvoir renvoyer le lecteur à la belle étude biographique consacré à M. de la Mennais, par M. Sainte-Beuve Nous n'avons pas a nous excuser, auprès du public, de traiter le même sujet que notre éloquent ami : il est évident que nous n'avons pas l'imprudence de nous jeter dans la même route.

perdu la saveur de ce qui est bon et salutaire! Mais une fois donné le signal du combat, comment le brillant provocateur va-t-il entamer sa campagne? Il pousse à la raison humaine, et ne se propose pas moins que la mettre à terre; il se prend à Descartes pour le réfuter et le détruire. Il y avait dans cette résolution de l'audace et du tact : en effet, tant que la raison restera debout avec son indépendance, relevée par Descartes, elle doit tout dominer sur la terre. Singulière cause que celle du catholicisme, qui a besoin d'humilier l'homme pour le convertir! Mais enfin comment le religieux écrivain s'est-il tiré de son entreprise? Nous voici face à face avec le formidable problème de l'autorité.

Or, je veux prendre un exemple simple et familier, qui facilite un peu l'entente de la chose. Quand un auteur est goûté, suivi. adopté, ne dit-on pas qu'il *fait autorité?* Qu'est-ce-à-dire? Un homme isolé accepté par tous? Pourquoi? Comment? C'est que cet homme a élevé sa raison et son génie à la généralité qui seule persuade et satisfait le genre humain; il est parti de son propre sens, et s'est exalté à des sentimens assez vastes pour que tout le monde pût s'y trouver à l'aise. Chez lui, homme individuel, tout est grand et général; il s'est rapproché de la raison suprême, il s'est fait dieu, autant qu'il était en lui : qu'il s'appelle César ou Jésus-Christ, Shakespeare ou Platon, peu m'importe; ces hommes ont su se faire grands, se créer autorité, comment? En vertu d'eux-mêmes. A-t-on jamais cherché hors de César la raison de son génie? S'il a mis son cachet sur le monde, empreinte qui dure encore, à qui donc le doit-il, si ce n'est à lui-même, à cette nature dont Montesquieu a dit qu'elle avait beaucoup de vices, et pas un défaut, à ce type personnel de l'héroïsme humain, dont l'invincible beauté attirait tout à elle par un inexplicable mélange de terreur et d'amour? L'autorité, c'est l'esprit humain qui se pose; l'insurrection, c'est l'esprit humain qui se lève pour installer une autorité nouvelle, détrôner la vieille, et ne pas laisser un trop long interrègne dans les idées efficaces de l'humanité. Quoi! tout vit et se soutient par la raison, les sciences, la plus haute géométrie, les plus profondes mathématiques, la connaissance des cieux, l'étude de la nature et de l'homme, l'histoire, cette mémoire des sociétés, la vie présente tant de l'homme que des peuples, et la religion seule ne pourrait subsister devant elle, devant cette raison qui cherche et découvre toujours, et qu'on exilerait de l'intelligence du ciel, pour la récompenser de ses fatigues sur la terre! Non, non, je ne veux pas ainsi borner Dieu et la raison; je les conçois autrement : Dieu est la raison même et se manifeste à elle, loin de la craindre et de la maudire; il est l'intelligence; je le sens partout où il se médite quelque chose de grand; quand Luther innove dans le chistianisme, il y a du Dieu chez cet homme; dans Descartes et son insurrection, j'adore Dieu; dans ces sociétés qui se dressent et se lèvent au lieu de dormir, je sens Dieu; Dieu est partout, excepté peut-être où quelques-uns voudraient le confiner. Vous verrez qu'il faudra que l'homme de notre âge s'en réfère sur la manière de connaître et d'aimer Dieu aux décisions du concile de Trente.

M. de la Mennais définit l'autorité, *la raison générale manifestée par le témoignage ou par la parole.* Que de peine il se donne pour éviter la pensée même! Mais le témoignage et la parole impliquent l'esprit. Pourquoi donc ne pas reconnaître l'autorité dans la pensée humaine, s'élevant à ce caractère de généralité qui la fait vraie et sociale? M. de la Mennais pousse si loin l'horreur de la raison, qu'il cherche la preuve de Dieu dans les traditions plutôt que dans le cœur de l'homme

La famille, dit-il, a sa tradition et remonte jusqu'au premier père, qui est sa raison; chaque peuple a sa tradition, et remonte jusqu'à un premier pouvoir, à un premier père qui est sa raison : le genre humain a sa tradition, et remonte jusqu'à un premier père qui est Dieu et sa raison. L'écrivain n'a de plus grand souci que de prouver que la certitude n'a pas de base en nous-mêmes. Le sentiment est variable et faux; le raisonnement est trompeur; une autorité extérieure est seule certaine. M. de la Mennais repasse sur les traces de Bossuet, qui dit dans ses *Variations :* « Le propre de l'hérétique, c'est-à-dire de celui qui a une » opinion particulière, est de s'attacher à ses propres pensées, et le propre du » catholique, c'est-à-dire de l'universel, est de préférer à ses sentimens le sen- » timent commun de toute l'église. » Toujours la même répulsion exercée contre la liberté et la raison.

Un des volumes de l'*Essai sur l'indifférence* est consacré à prouver que jamais aucun peuple n'a ignoré les dogmes ni les préceptes de la religion primitive, à montrer en même temps que l'idolâtrie n'avait ni doctrine, ni loi morale, ni enseignement, et que, par conséquent, elle n'était pas une religion, mais la violation d'un commandement divin; d'où il suit qu'il n'y eut jamais qu'une religion dans le monde, religion universelle, catholique, dans le sens le plus rigoureux. Il est certain que la doctrine de l'unité de Dieu n'est pas une création du christianisme, et je ne vois rien à en conclure, si ce n'est qu'il vint seulement rendre plus populaire une idée nécessaire et naturelle de l'humanité. Sous les variétés et les imaginations du polythéisme, était déposée, au fond, l'unité de Dieu. Ses mystères en étaient le témoignage toujours présent et toujours caché. Mais est-il vrai que le polythéisme n'avait ni doctrine ni loi morale? Je le nie : c'est une tournure d'esprit et une habileté de discours familière dans tous les temps aux apologistes du christianisme, depuis Saint-Augustin jusqu'à M. de la Mennais, de rabaisser l'antiquité. Mais sortons de ces passions de circonstances pour nous élever à la vraie justice de l'histoire, et nous verrons les sociétés païennes riches et fortes par leurs doctrines, leurs lois et leurs vertus, héroïques, épanouies, brillantes. Là l'humanité se développait avec vigueur et beauté; elle composait, pour ainsi dire, un groupe harmonieux et magnifique, dont l'œil ne saurait se détacher : l'antiquité est la sculpture de l'histoire. Là, dès que l'homme était reconnu grand, rien ne le contraignait à descendre. Il s'appuyait sur des qualités tellement sensibles et puissantes, qu'elles le soutenaient contre tout, même contre les mauvaises parties de lui-même. Le mérite du paganisme est d'avoir chez l'homme exalté la force. Nous aurions besoin aujourd'hui de quelques vertus antiques et païennes, et, dans la refonte qui se prépare des opinions, des idées et des mœurs, de l'humanité, les côtés vrais de notre nature qu'avait fortifiés la civilisation antique, et que le christianisme avait trop éclipsés, reparaîtront pour contribuer à la matière première et aux élémens d'une nouvelle humanité. Il est donc inique de représenter les sociétés comme déchues et ravalées sous l'empire du polythéisme. Le christianisme a servi l'humanité, mais il ne la constitue pas. Avant sa venue, le monde vivait : il n'a pas commencé l'histoire, pas plus qu'il ne la consommera.

Qui donc comprend et honore le mieux le christianisme, celui qui le relègue dans une croyance immobile, ou celui qui le considère comme un développement naturel et raisonnable de l'humanité? M. de la Mennais a essayé un système des

connaissances humaines, où il les partage en deux ordres, *ordre de foi*, *ordre de conception ;* il fait de l'ordre de foi le propre de l'autorité générale, de l'ordre de conception le propre de la raison individuelle. La religion appartient à l'ordre de foi, la science à l'ordre de conception. D'abord l'écrivain catholique emprunte ici quelque chose au protestantisme : il sait mieux que nous qu'au moyen âge, l'église aspirait à dominer l'intelligence comme la foi, la science comme le dogme : il connaît les persécutions suscitées, les combats livrés pour rester en possession de toute la société et de tout l'homme ; mais, quand la science laïque eut vaincu, peu à peu l'église se retrancha dans la foi, le protestantisme déclara la scission, et c'est converger à lui que de l'accepter. Au surplus, cette séparation est ou un fait réel, ou une hypothèse idéale : mais, à coup sûr, elle n'est pas une solution rationnelle ; car, enfin, poser en aspect la raison et la foi, ne les concilie pas, ou plutôt c'est se mettre dans la nécessité de confesser que la raison empiète de plus en plus sur le domaine de la foi. Au terme de cette usurpation triomphante, que deviendrait alors la religion, si elle n'était qu'une croyance bornée ou un sentiment ardent ; mais elle est aussi, et, dans ce siècle, elle est surtout une idée, un rayon de l'intelligence, un jet de l'esprit, un fruit de la raison ; elle est immortelle, car elle est vraie ; elle est humaine, car elle est divine ; elle n'a rien à craindre des révolutions et des progrès de l'esprit et des sociétés, et c'est à la philosophie à la sauver, en la retirant des mains impuissantes d'une théologie qui aujourd'hui croit reverdir, parce qu'elle emploie quelque peu de raison à nier la raison.

Si vous me demandez, monsieur, dans quelle estime je tiens M. de la Mennais, comme philosophe, je crois que, malgré ses efforts, il a laissé le catholicisme au même point qu'à la mort de Bossuet : après une laborieuse tentative, il est retombé sur lui-même ; il n'a triomphé ni de Descartes ni de la raison, mais il a fait d'ingénieuses variantes sur le thème déjà commenté par Pascal ; mais il a étonné, même il a séduit, grâce à un splendide talent. M. de la Mennais est un des premiers écrivains de notre siècle ; nul n'a la plume plus ferme, plus nette, plus claire, plus acérée, plus éloquemment injurieuse : il expose avec lucidité, il réfute avec emportement, il insulte avec des ressources infinies ; son génie l'appelle à toute heure dans le champ clos de la polémique ; il le sait, il s'y plaît : c'est un théologien moitié philosophe, moitié tribun, se débattant avec éclat et douleur sous le sentiment et le poids d'une fausse situation ; défenseur de la tradition ; au fond, contempteur de l'église telle que nous la voyons aujourd'hui ; obéissant en frémissant à une autorité qu'il méprise dans le secret du cœur, révolutionnaire au service d'une vieille cause, déchiré par tant d'inconséquences, exhalant son dépit, son chagrin, son désespoir dans des pages qui ne mourront pas.

Comme membre du clergé, M. de la Mennais est curieux à suivre : après la publication du premier volume de l'*Essai sur l'indifférence,* il se donna à la défense du trône antique, et partagea avec MM. de Châteaubriand et de Bonald l'éclatante responsabilité du *Conservateur*, où il s'emporta souvent contre la révolution française et contre son siècle. Quand plus tard des intérêts positifs de la contre-révolution fleurirent sous le patronagne habile et corrupteur de M. de Villèle, M. de la Mennais se mit à l'écart ; les passions du prêtre effacèrent celles du royaliste ; et c'est alors que, donnant plus de consistance et de régularité aux doctrines ultramontaines de M. de Maistre, l'auteur de l'*Essai* commença de prêcher et de

tenter la séparation de l'église d'avec l'État; il rêva l'alliance du Vatican et de la liberté. Cette fois, tous les gallicans prirent peur : offusqués depuis long-temps de la verve un peu téméraire de M. de la Mennais, ils profitèrent de l'occasion pour crier à l'hérésie, et ce fut un émoi universel parmi les sacristains de la restauration. On n'épargna au prêtre illustre aucune amertume, aucune censure, et monseigneur l'archevêque de Paris lança un élégant mandement contre la seule renommée que possédait l'église. Les archevêques de Paris ne sont pas heureux dans le choix de leurs adversaires; Christophe de Beaumont provoqua Jean-Jacques : le prélat qui est aujourd'hui notre métropolitain, a attiré sur sa tête les éloquentes réponses de M. de la Mennais : il y a cependant des instincts de prudence qui ne devraient jamais abandonner la médiocrité et la sauveraient du moins des étreintes et des vengeances du génie.

Après l'explosion de juillet, M. de la Mennais voulut se servir de la liberté comme d'un instrument de rénovation; il se dressa une tribune, et il se mit à réclamer dans un journal quotidien, l'*Avenir*, l'indépendance absolue de l'église catholique, sa séparation d'avec l'État : il fallait que l'église renonçât à tout salaire octroyé par le gouvernement pour devenir omnipotente dans son culte, sa discipline et son enseignement, et qu'elle songeât à se régénérer, elle, sa constitution et sa théologie. Le prêtre catholique se jetait hardiment dans les flots de son siècle et de la démocratie pour les retenir ou les ramener; il changeait de ton et de langage, le prédicateur de l'autorité immobile; et plein de mépris pour les rois qui tombaient sous ses yeux, il se tournait vers les peuples entre les mains desquels il sentait la puissance. Nouvelle épouvante parmi les gallicans, cris de fureur, dénonciation à Rome. Le prêtre journaliste est un hérétique damnable qui ébranle l'église par de factieuses nouveautés. La clameur fut si haute, qu'elle déconcerta M. de la Mennais; il s'interrompit tout à coup, et résolut d'aller demander à Rome l'approbation de ses doctrines et de son entreprise. Il avait jusqu'alors beaucoup écrit pour elle; il avait proclamé que la mission de l'autorité pontificale était de sauver la foi et la société, en rompant les liens qui arrêtent l'action de la puissance spirituelle; que sous la parole du souverain pontife tout devait plier (1). Il espérait quelque reconnaissance; il croyait aussi pouvoir éclairer, convaincre le prêtre qui siége au Capitole. Ce n'était pas connaître Rome; elle est implacable contre ce qui est nouveau; le génie, surtout dans le sein de l'Église de France, lui cause toutes les transes de la peur, et tous les déchiremens de l'envie. Ces cardinaux italiens qui de temps à autre se donnent un maître ou un serviteur, sont inépuisables en ruses et en rancunes contre tout ce qui tient à la France. Nous ignorons encore à Paris, monsieur, les détails précis de l'accueil qu'a trouvé à Rome M. de la Mennais, mais en ce moment même je lis dans nos journaux (2) une lettre encyclique du pape Grégoire XVI, donnée près de Sainte-Marie-Majeure, le 15 août dernier, jour de l'Assomption, dans laquelle M. de la Mennais, sans être nommé, se trouve signalé, condamné. Il y est dit *qu'il est tout-à-fait absurde et souverainement injurieux pour l'église que l'on mette en avant une certaine restauration et régénération comme nécessaire pour pourvoir à sa conservation et à son accroissement.* Et ceux qui forment de tels desseins sont avertis

(1) *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'église*, pages 264, 265.
(2) *Quotidienne* du 8 septembre 1832.

qu'au pape seul appartient le droit de prononcer sur les règles anciennes. Dans la même lettre, la liberté de la presse et de la pensée est traitée de *liberté funeste*, *et dont on ne peut avoir assez d'horreur.*

Il est beau pour M. de la Mennais de trouver sa condamnation à côté de l'anathème dirigé contre le génie de l'humanité. Qu'il s'en glorifie au lieu de s'en contrister! Qu'il puise dans cette injurieuse ingratitude une leçon salutaire et des forces nouvelles. Voilà les décisions de cette infaillible autorité; voilà la récompense de la foi dans sa justice et sa compétence. Que l'illustre auteur de l'*Essai* reprenne sa fierté et son indépendance; sans imiter Fénélon, qu'il soit lui-même; il a rompu avec les gallicans, il peut briser avec Rome; il a le goût du schisme, qu'il en ait le courage; l'ancien catholicisme le repousse, qu'il se montre donc néochrétien; nous croyons comme lui, que l'unité est la loi de l'homme et des sociétés humaines; seulement c'est dans l'avenir et non dans le passé, dans l'esprit et non dans la tradition, dans l'activité et non dans une humble obéissance, que nous cherchons le germe d'une unité vivante, et non pas exhumée, nouvelle, et non pas recrépie. Que M. de la Mennais et sa brillante école renoncent aux déclamations contre la philosophie, comme ils y ont déjà renoncé contre la liberté. En vain on se débat contre l'esprit qui pousse le monde, on le suit tout en lui résistant; il vous envahit au moment même où vous le combattez : mieux vaudrait reconnaître son empire et se vouer à son service, on serait plus conséquent et plus utile.

Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, après avoir reconnu combien la philosophie platonicienne l'emportait sur toutes les autres doctrines de l'antiquité, et combien elle avait eu le pressentiment et la prescience des vérités que le christianisme enseignait, dit qu'une mauvaise honte empêche seule les platoniciens (1) de confesser l'incarnation du fils de Dieu, et de le reconnaître pour l'unique médiateur. Ainsi ce grand théologien voulait tout entraîner vers la foi. Mais depuis l'évêque d'Hippone, le génie de l'homme ne s'est pas tenu tranquille, et ne sommes-nous pas en droit de dire à notre tour aux sectateurs éclairés de la religion : — La philosophie connaît par elle-même toutes les vérités que vous enseignez; loin de vous combattre, elle vous comprend et vous explique : il n'y a plus qu'une mauvaise honte qui puisse vous empêcher de reconnaître la puissance de la raison, de vous rallier aux progrès et aux espérances inépuisables du genre humain.

LERMINIER.

P. S. Je vous mande ce que j'apprends à l'instant : M. de la Mennais s'est soumis au pape.

DU RÉGIME DIÉTÉTIQUE

ET DE SON INFLUENCE SUR LA SANTÉ.

Les rapports intimes qui unissent l'être physique et l'être moral; les rapports

(1) Sancti Aurelii Augustini, libri XXII *de Civitate Dei*. Libr. X, cap. XXIV, *de Incarnatione Domini nostri Jesu Christi quam confiteri Platonicorum erubescit impietas.*

plus appréciables encore, sinon plus réels, qui se trouvent entre l'organisation humaine, ses modifications, son altératiou, son état normal ou anormal, et les substances alimentaires, qui la renouvellent et la soutiennent; nous semblent n'avoir été soumis jusqu'à ce jour qu'à une analyse incomplète, à des théories vagues, à une étude frivole. On sait, en général, que le café excite et vivifie les opérations du cerveau; que le thé facilite la digestion; que l'usage des viandes développe le système musculaire. Mais qu'elle influence exercent le genre, la quantité, le plus ou moins de cuisson, la chaleur ou la froideur des alimens? Comment cette influence se modifie-t-elle dans ses rapports avec tel ou tel tempérament? Comment les heures des repas, leur nombre et leur distribution dans la journée sont-ils en harmonie ou en désaccord avec les divers travaux auxquels les hommes se livrent, avec les sexes et les âges? Si cette partie importante de l'art médical n'a pas toujours été négligée, elle a (ce qui est pis encore) subi les flétrissantes empreintes du charlatanisme. On a, comme dit Molière, prescrit le nombre de grains de sel que doit renfermer un œuf à la coque; et le nombre de pas qu'il faut faire dans la chambre, en long ou en large, pendant le temps de la digestion. Il aurait bieu mieux valu se demander quels alimens convenaient le mieux à la vie maritime: tant de marins ne seraient pas morts du scorbut. Si l'on avait cherché pourquoi un si grand nombre de gens de lettres et d'artistes éprouvent des perturbations douloureuses dans leurs fonctions digestives, on aurait su diriger les uns et les autres dans le choix de leurs alimens, et leur apprendre à ne pas compromettre leur santé et leur vie par l'abus des stimulans et des toniques. Si les médecins avaient répandu, dans la masse du peuple de bonne et de mauvaise compagnie, des connaissances plus précises et plus nettes, le choléra, eu quittant les régions putrides où il a pris naissance, n'aurait pas trouvé en Europe une matière si facile et si disposée à recevoir toutes ses atteintes et à propager sa contagion. Personne ne peut douter que le système diététique de nos villes n'ait favorisé le développement de la maladie: en Europe, comme en Asie, elle frappait des estomacs débilités et irrités, las d'excès et pour lesquels les excès étaient encore des besoins.

Il est étonnant que cette science soit aussi peu avancée, et qu'à peine le langage ordinaire nous offre un nom qui lui convienne spécialement; nous sommes forcés, pour exprimer notre idée, d'employer celui de *science diététique*.

Elle devrait traiter des alimens, considérés comme substances nécessaires à la vie, et comme modifiant la santé: c'est-à-dire des objets qui intéressent le plus vivement les hommes. Partagez en deux classes ceux qui se nourrissent pour ne pas mourir de faim, et ceux qui mangent par volupté; ils ont tous un intérêt égal aux progrès de la diététique. Le pauvre apprendrait d'elle quel aliment contribue le mieux à réparer cette dépense de force physique à laquelle sa condition l'astreint; le riche, à éviter ces maladies chroniques que l'oisiveté et le luxe font naître et couvent pour ainsi dire sous leurs ailes. Cependant voici bien des siècles que le genre humain existe: mille systèmes de diététique ont prétendu en poser les principes, en fixer les attributions; tous ils ont offert des idées contradictoires et ont fort peu contribué à l'utilité générale.

Une difficulté grave se présente d'abord. L'homme est doué d'une variété presque infinie de facultés. La diversité est son caractère; son tempérament, son âge, ses habitudes, ses mœurs, l'isolent plus profondément de tel autre individu appar-

tenant à la race humaine, que le chat ne diffère du tigre, ou la chauve-souris de l'oiseau : ses facultés digestives sont donc susceptibles de modifications infinies ; et la nature qui l'a doué de cette souplesse, n'a donné qu'à lui le pouvoir de transformer en aliment presque tous les êtres de la création ; les substances minérales elles-mêmes, dont le poison est étendu dans les liquides et neutralisé par des réactifs, rentrent dans le domaine de la matière médicale. La plupart des animaux sont herbivores ou carnivores ; leurs organes ne peuvent supporter qu'une seule espèce d'alimentation ; et si l'on excepte quelques races isolées, dont l'estomac est un abîme qui engloutit tout, jusqu'au fer et au bois, leur sphère nutritive est, si l'on peut parler ainsi, bornée, spéciale et impossible à franchir. L'homme, au contraire, non-seulement se nourrit des mets les plus différens ; mais il ajoute à leur variété par la cuisson, par le mélange des substances diverses, par l'apprêt qu'il leur fait subir. Dans sa hutte, au sein des forêts primitives, le sauvage même modifie son alimentation par tous les moyens qu'il peut inventer. L'homme n'est pas, comme le disait Platon, un animal à deux pieds, sans plumes ; c'est aussi un animal qui fait la cuisine.

Cette variété d'alimens s'accroît avec le progrès de la civilisation. Une tige de gazon, que le bétail dédaignait, se transforme en épi de blé. Des végétaux au sein desquels un suc vénéneux circulait, ont perdu, grâce à la culture, leur qualité morbifique, et sont devenus salubres et succulens. Toutes les graines qui paraissent sur nos tables sont des conquêtes de l'agriculture et de la gastronomie. Dans leur état naturel, il eût été impossible de les goûter. Nos carottes, nos artichauts, nos choux, n'étaient primitivement que des substances ligneuses, d'une saveur âpre, d'une dureté réfractaire, et que les mendians d'Europe ne voudraient pas manger aujourd'hui. Ainsi l'homme, marchant de progrès en progrès, d'invention en invention, de perfectionnement en perfectionnement, variant les saveurs, raffinant ses voluptés, sacrifiant les intérêts de sa santé et la simplicité de ses repas à sa sensualité, a fini par étendre d'une manière gigantesque et incroyable le cercle de ses jouissances alimentaires. A force de solliciter et de flatter cette sensualité gastronomique, à force de multiplier les moyens de la satisfaire, à force de créer ainsi des plaisirs nouveaux, des souffrances nouvelles, de nouvelles altérations organiques, il n'a plus su ni ce qu'il devait manger, ni de quoi il lui convenait de s'abstenir. Alors sont venus les argumentateurs, les dissertateurs, les commentateurs qui ont encore embrouillé la matière, jeté des ténèbres sur ces ténèbres, prétendu découvrir un poison dans la farine qui fait le pain, une source de paralysie dans l'usage du café, un principe névralgique dans celui du thé. Comment s'asseoir à table, après avoir lu les menaçantes assertions de ces docteurs !

Le docteur Lamb voulait nous réduire au régime pythagorique : nous vivrions, disait-il, aussi sains que les vaches de nos pâturages, si nous voulions nous nourrir comme elles. N'en déplaise à M. Lamb, qui nous envoyait paître, les animaux ruminans ont aussi leurs maladies. Les brahmanes, dont le riz est le seul aliment, race débile et sans énergie, atteignent à peine leur soixantième année ; la première maladie les enlève ; ils ne supporteraient pas les fatigues auxquelles les Européens résistent si aisément. D'autres docteurs affirment que la nourriture animale est la seule qui puisse nous convenir : les maladies scorbutiques que cette nourriture détermine presque toujours, ne les désabusent point. Il en est qui prétendent,

comme Rousseau, nous réduire à la diète des sauvages : erreur grave : les sauvages vivent peu, les morts subites son fréquentes parmi eux.

Rousseau tranche la difficulté. « Vivez, nous dit-il, selon la nature. » Qu'est-ce que vivre selon la nature? A peine l'homme a-t-il construit son toit de chaume, il ébauche la civilisation, il essaie le luxe, il prélude à tous les vices dont les philosophes accusent la société. Un sauvage est aussi gourmand, aussi adonné à l'ivrognerie qu'un homme civilisé. Ni le régime des Iroquois, ni celui du pythagoricien Nabuchodonosor, qui vivait de racines, ni la nourriture animale que certains peuples emploient presque exclusivement, ni le système ichtyophagique, ne doivent être donnés en exemple. L'homme est fait pour se nourrir de chair et de poisson, d'herbes et de fruits. S'il se bornait à une seule espèce de nourriture, il s'étiolerait comme ces plantes qui, faute de charger de sol, deviennent maigres et chétives. Transplantez-les; elles revivront; il faut renouveler leurs sucs; il faut qu'un sang nouveau circule dans leurs rameaux et leurs feuilles. Que l'on ne cherche donc pas à nous imposer un régime diététique exclusif; mais que l'on examine avec soin les influences de telle ou telle alimentation sur telle ou telle organisation, de tel mets sur tel tempérament, et le rapport de nos habitudes gastronomiques avec les autres habitudes de notre vie..

Faute d'observer cette variété infinie de tempéramens, on a voulu poser des principes généraux, dont la contradiction est étrange et l'erreur manifeste. — Que votre estomac ne soit jamais vide! nous crie ce docteur. — Gardez-vous bien de le remplir? nous dit cet autre. — Peu d'alimens! interrompt un troisième; mais que leur vertu stimulante entretienne l'activité de l'organe ! — Jamais de stimulans! réplique un quatrième ; laissez le chyle dans son état naturel; que rien ne trouble la balsamique insipidité de cette substance à laquelle vous devez la santé. Aux yeux des uns, toutes les substances fermentées sont pernicieuses ; aux yeux des autres, elles préparent admirabement bien la digestion. « Hippocrate dit *oui;* mais Galien dit *non.* » Auquel des deux ajouter foi? A chacune de ces théories se rattachent des faits qui les appuient, et dont la lutte incohérente étonne l'observateur.

Les règles diététiques sont innombrables, comme combinaisons auxquelles la situation de l'homme social est soumise. On ne peut établir à ce sujet d'axiome absolu? Le soldat qui se nourrit de pain noir et de bœuf, la femme du monde, qui subsiste en se contentant d'une petite quantité de sucs alimentaires; l'Arabe, dont quelques dattes et un peu d'eau fraîche satisfont la soif et la fain ; le Hollandais, qui consomme en un repas beaucoup de viandes, peuvent vivre en bonne santé. Tout, dans cette matière, est relatif? L'aliment qui vous serait salutaire, pourra tuer votre voisin. A l'estomac délabré par la disette et la pauvreté, il faut des mets solides et réparateurs : à celui que les excès et la pléthore fatiguent, il faut, au contraire, une nourriture légèrement stimulante. La savant et le portefaix, le vieillard et le jeune homme, le sujet sec, bilieux, nerveux, et le sujet sanguin, lymphatique, chargé d'embonpoint n'ont évidemment pas besoin de la même alimentation. Je dirai plus, le caractère moral de chaque individu doit être mis en ligne de compte; et si la médecine avait fait de véritables progrès, il ne serait peut-être pas impossible d'exercer, au moyen de la diète, quelque influence sur les passions; le temps viendra peut-être où l'avare et le duelliste, l'ambitieux et l'amant seront soumis à un traitement distinct et séparé.

Non-seulement les modifications nombreuses du sexe et de l'âge, de la position sociale, des passions et des goûts doivent déterminer un régime diététique spécial ; mais le médecin qui voudrait s'occuper sérieusement de cette matière, devrait ne pas oublier les idiosyncrasies ; variétés capricieuses dont la bizarrerie ne peut entrer dans aucun système, brave toutes les règles, et tient à des mystères organiques impossibles à étudier ou à approfondir. Sans parler de ces races sauvages, qui vivent de gras-de-baleine apprêté avec de la sciure de bois, et que le meilleur poudding ou le pâté le plus succulent ne tenterait pas, ne voyons-nous pas parmi nous des gens qui ne peuvent souffrir les alimens les plus simples et les plus salubres ? Tel a de la répugnance pour les amandes, et tel autre pour les œufs : à celui-ci vous ne donnez pas un plat de pommes-de-terre sans l'empoisonner : cet autre déteste le pain et ne redoute point un pâté de foie gras. Un estomac qui peut digérer le saumon et la truite, repoussera les crabes, les huîtres et les homards. J'ai connu des gens qui ne pouvaient manger des fruits que dans la matinée. Sans doute ces cas sont extrêmes, et ces exemples rares ; mais, après avoir atteint l'âge de quarante ans, il est peu d'hommes qu'une idiosyncrasie plus ou moins prononcée n'isole de leurs semblables : et ce sont précisément ces sujets qui ont le plus d'intérêt à ce que la science diététique fasse des progrès ; car la plus légère altération dans leurs habitudes, les trouble, les désarçonne, pour ainsi dire, et les expose à la maladie et à la mort.

Ainsi, l'on ne sait guère quelle est la disposition de chacun des estomacs sur lesquels les alimens doivent agir ; mais ce qui est plus merveilleux, c'est que l'on n'est pas plus avancé, quant à la manière dont l'opération digestive s'accomplit. La digestion et la sanguification sont encore des mystères que la science n'a pas éclaircis. On est parvenu, à force d'observations, à déterminer les changemens que subissent dans l'estomac les matières nutritives qui lui sont confiées ; mais de sa puissance chimique et de la manière dont il procède, nous ne savons absolument rien. Nous connaissons l'estomac comme la grande manufacture du sang et du chyle, comme la fabrique générale où s'élaborent toutes les humeurs et où se préparent les forces qui réparent chaque jour notre organisation affaiblie. Nous n'ignorons pas que les alimens, broyés par les dents et transformés en une sorte de pulpe ou de pâte, que les sucs salivaires rendent cohérente, descendent sous cette forme dans l'estomac. La chaleur de cet organe, jointe à une agitation mécanique, et à l'action d'un suc puissant nommé suc gastrique, métamorphose une seconde fois cette pâte en une autre pulpe assez épaisse, que les médecins ont appelée *chyme*. C'est ce chyme, déjà si peu semblable aux alimens qui l'ont produit, c'est cette nouvelle substance qui, passant dans les intestins, s'y mêle au suc pancréatique et à la bile, et donne pour résultat un lait clair et très-pur, le *Chyle*. Absorbé par mille vaisseaux, conduit dans les veines par un large canal, il traverse ensuite les poumons, se combine avec l'oxigène que l'air atmosphérique lui cède, et se convertit en sang. Immense et miraculeux procédé, longue métamorphose, qui fait et entretient nos muscles, nos tendons, nos os, notre peau, merveille journalière qui a bravé tous les microscopes et défié tous les analistes. « Pères de la science, dit quelque part le grand physiologiste Boerhave, réunissez-vous, prenez du pain et du vin, ce qui constitue le sang et la chair de l'homme, ces substances dont l'assimilation au corps humain le développe et le fait croître ; essayez toutes vos combinaisons, épuisez les ressour-

ces de votre art, et vous ne produirez pas une seule goutte de sang : tant il est vrai que l'acte le plus commun de la nature échappe aux efforts de notre science et à ses recherches les plus habiles ! »

On sait que le suc gastrique est un dissolvant, et que sans lui les divers alimens reçus par l'estomac ne pourraient se changer en chyle. On croit savoir que l'émission du suc gastrique est successive et non instantanée, et qu'elle agit peu à peu sur diverses portions de cette masse alimentaire que la mastication a déjà élaborée. On n'ignore pas que peu d'heures suffisent pour réduire toute cette masse en une pâte grise et massive, destinée à devenir sang après de longs voyages à travers le corps. Des expériences récentes ont prouvé que la partie fluide des alimens est absorbée et repoussée de l'estomac, avant que l'opération digestive n'agisse sur la masse solide ; Magendie a fait voir que cette expulsion se faisait non par l'orifice inférieur de l'estomac, ou le *pylore*, mais à l'aide de quelques vaisseaux encore peu connus. Plus récemment M. de Blainville a démontré qu'il n'était pas besoin d'avoir recours à des vaisseaux particuliers pour expliquer ce phénomène ; mais que l'absorption des matières fluides dans l'estomac et du chyle dans les intestins, s'opérait par une véritable imbibition à travers la trame ou le tissu qui compose les membranes de ces parties. C'est ainsi que le lait, en tombant dans l'estomac, s'y coagule d'abord ; la partie fluide est absorbée, puis le reste est soumis au procédé de la digestion. Il en est de même de tous les liquides, du bouillon, de la soupe, même du vin et des liqueurs fermentées. Magendie fit avaler à un chien, pendant sa digestion, une certaine quantité d'alcohol ; une demi-heure après l'autopsie anatomique, il ne découvrit pas dans l'estomac la plus légère trace de liqueur alcoholique ; mais le sang en était rempli ; l'odeur qu'il répandait était celle de l'alcohol ; et en le distillant, on parvint à en extraire une quantité considérable. Il paraît aussi démontré que les alimens, pour se prêter aisément à la digestion, doivent avoir un certain volume ; et que les mets très-concentrés, comme les gelées, les soupes, les pouddings, qui, sous un petit volume, renferment beaucoup de sucs nourrissans, demandent, pour être digestibles, à se mêler avec du pain ou avec d'autres substances analogues.

C'est à peu près là que s'arrêtent nos connaissances sur cette matière. On peut encore poser en principe que le corps humain se composant de *fibrine, d'albumine, de gélatine, d'huile, de mucilage*, les alimens qui contiennent ces substances sous leur forme la plus naturelle, sont les plus faciles à digérer et les mieux appropriés à notre usage journalier. Mais essayez de passer ces limites, et vous ne trouverez que ténèbres. Dites-nous, si vous le pouvez, comment la sangsue extrait un principe nutritif de l'eau pure ou fangeuse dont elle se nourrit : apprenez-nous pourquoi des carottes et du foin engraissent un cheval, tandis que nous, si nous nous contentions de la nourriture végétale, nous péririons exténués.

C'est plutôt la vigueur de l'estomac que la qualité des alimens qui contribue à la santé. Nulle expérience chimique ne peut servir de guide, aucune expérience positive ou uniforme ne saurait déterminer les bases de cette théorie. Cependant on peut essayer d'éclaircir la matière en l'analysant. Beaucoup d'alimens nutritifs sont indigestes. Malgré leurs qualités succulentes, leur tissu, leurs combinaisons répugnent à l'estomac et le fatiguent au lieu de le fortifier. D'autres, plus nutritifs encore, sont de facile digestion. Une grande quantité de ces derniers ne cause au-

cun embarras à l'estomac; une très-petite quantité des autres suffit au contraire pour le mettre hors de combat.

La première règle, ou plutôt le premier principe fixe de la science diététique, c'est donc la distinction permanente et bien établie entre les alimens nutritifs et les alimens de facile digestion.

L'homme est-il fait pour se nourrir de viandes ou de substances farineuses? Nous croyons qu'il a besoin des unes et des autres, mais avec cette différence, qu'un régime exclusivement carnivore le rendrait infailliblement malade, et qu'il pourrait, en suivant le régime contraire, entretenir sa santé, si ce n'est sa vigueur. Moins on dépense de force musculaire, moins on doit manger de viande: et si les habitans des villes, dont les habitudes sont généralement sédentaires, adoptaient un mode de nourriture beaucoup plus conforme aux lois de Pythagore, nous ne doutons pas que leur santé ne fût en général meilleure. Supposez un homme qui, sans s'exposer à l'air, sans marcher, sans se donner de l'exercice, augmente par un régime échauffant et nutritif la masse de chaleur interne, de puissance de circulation et de vigueur musculaire que son organisation réclame, il souffrira comme ces plantes qui, placées dans un terrain trop chaud, se dessèchent et périssent. Le grand nombre de maladies dyspeptiques et bilieuses, de gastrites et de pseudo-gastrites, de gastro-entériques chroniques et de fièvres aigues, que les médecins observent, n'ont pas d'autre cause que cette mauvaise diète, aggravée chaque jour par la science des cuisiniers et les séductions des restaurateurs.

La friture, dont la partie huileuse devient si souvent empyreumatique, doit être nécessairement contraire à tous les estomacs. Les viandes cuites à l'étuvée sont à la fois les plus faciles à digérer et celles qui conservent la plus grande quantité de sucs nourriciers. Cuites au four elles sont indigestes : on peut les condamner sous le même rapport et avec autant de raison que les fritures. Parmi les poissons, ceux qui contiennent le moins d'huile sont légers et nourrissans, mais ils le sont bien moins que la viande: les huîtres sont de digestion facile; les autres poissons à coquilles offrent du danger, et peu d'estomacs s'accommoderaient longtemps du saumon, du maquereau, de l'anguille, de l'esturgeon et du hareng. Concentrer les alimens sous un volume trop petit, en proportion de leur qualité substantielle, c'est (nous l'avons déjà dit) les rendre moins digestibles ; le bœuf, est plus facile à digérer que la gélatine ; aussi la cuisine française, fondée sur le principe de la concentration des alimens et des assaisonnemens savoureux, occasionne-t-elle de fréquens désordres dans notre économie. C'est sans doute pour en corriger les mauvais effets que l'on mange tant de pain en France ; car il faut une substance farineuse pour étendre la masse de ces matières nutritives et permettre à l'estomac d'exercer ses fonctions en liberté. Toutes les huiles, toutes les substances grasses, le beurre et le fromage surtout, nourrissent beaucoup, mais en général, fatiguent l'estomac.

Après les viandes, il faut placer les alimens farineux, appartenant au règne végétal, alimens extraits de graines ou de racines, améliorés par la culture et assainis par la cuisson. Des nations tout entières, les Hindous, par exemple, vivent ainsi. L'orge mêlée de pommes-de-terre et de lait constitue la nourriture principale des paysans d'Écosse : on sait que dans plus d'une cabane irlandaise, la pomme-de terre tient lieu de viande, de pain, de légumes et de poisson. C'est dans le froment que les principes nutritifs abondent le plus, parmi les céréales. La fleur de farine

se compose de trois snbstances : de la farine proprement dite ; d'une matière mucilagineuse et sucrée ; et du gluten, dont les propriétés se rapprochent un peu de celles qui distinguent la matière animale. En pétrissant cette poussière avec du levain et en la faisant cuire dans un four, on la transforme assez complétement pour effacer et détruire les trois principes : ce n'est plus alors qu'une matière homogène, très-nourricière, facile à mêler aux liquides, et de légère digestion. Le pain trop frais, ayant encore un degré de fermentation à subir, s'aigrit dans l'estomac ; aussi doit-on avoir soin d'attendre, pour s'en nourrir, que cette dernière opération se soit accomplie.

Les viandes ne sont pas, comme on pourrait le croire, l'espèce d'alimens qui s'assimile au corps humain avec le plus de facilité. En général les alimens farineux fatiguent moins cet organe, l'échauffent moins, nourrissent mieux et sont d'une digestion plus facile. Voici, d'après les analyses de MM. Percy et Herring, le degré de leurs propriétés nutritives :

100 liv. de lentilles contiennent	94 liv. de matières nutritives.
100 — de fèves	93 —
100 — de haricots	92 —
100 — de blé froment . . .	80 —
100 — de pommes-de-terre. .	25 —
100 — de carottes	14 —
100 — de navets.	8 —

Le pain fait de fleur de farine, celui dont les classes aisés font usage, est très-nutritif, mais moins salubre que celui de seconde qualité où la substance alimentaire est moins concentrée. Ce principe semble invariable : l'estomac a besoin d'élaborer ce qu'on lui confie ; son action est plus facile quand elle s'exerce sur des alimens qui ont un certain volume ; il faut qu'il puisse choisir et rejeter, et son travail devient pénible si vous ne lui offrez que des substances nourrissantes. Le biscuit est un pain non-fermenté qui convient aux estomacs que le levain fatiguerait ; mais en général le levain aide la digestion.

On peut faire, avec du riz, de l'orge, du seigle, un pain qui diffère peu du pain de froment. Celui que l'on confectionne avec la farine des semences légumineuses : des pois, des haricots, des fèves, est très-indigeste. Ces légumes doivent être mangés dans leur primeur et dans leur état naturel. Les pâtisseries, dont un beurre souvent rance et une huile empyreumatique forment la base, devraient être bannies de toutes les tables des personnes délicates et faibles. Les pommes-de-terre, dont la fécule est infiniment moins nourrissante que la farine de froment, sont salubres ; mais prise en grande quantité, cette nourriture devient nuisible. On n'y trouve pas le gluten qui donne à la farine sa puissance nutritive, mais seulement la partie farineuse et une portion considérable de matière mucilagineuse et sucrée. Nous conseillerons hautement de mêler de la viande aux pommes-de-terre. Le pain que l'on extrait de ce tubercule contient trop peu de substances alimentaires, et les classes pauvres et laborieuses qui vivraient exclusivement de cette farine réduite en pâte, ne répareraient pas leurs forces.

Les noisettes, les noix, les amandes, assez semblables d'ailleurs aux plantes farineuses, renferment trop d'huile fixe pour ne pas nuire à l'estomac, surtout si on les mange après le repas. Il y a dans les carottes et les navets une partie

mucilagineuse et sucrée comme dans les pommes-de-terre, mais assez peu de substance nutritive. Les choux, les artichauts et autres végétaux de même nature, demandent une cuisson assez prolongée pour que leurs fibres s'amollissent.

Les fruits qui ne sont pas encore mûrs, ceux que l'on prend après le repas, contrarient, la digestion en mêlant aux sucs gastriques une acidité dangereuse. Le matin, à déjeuner, ce régime nous semble excellent; c'est une alimentation qui charge très-peu l'estomac et qui luilaisse pendant le reste de la journée la liberté de ses opérations. Les herbes et salades que l'on mange crues ressemblent beaucoup aux fruits. Il est utile d'y mêler un assaisonnement stimulant pour en tempérer la crudité et favoriser l'action des sucs gastriques.

On peut considérer le lait comme une espèce de terme-moyen entre les alimens farineux et les substances animales. Une fois coagulé dans l'estomac, le lait se digère sans peine. Mais si l'opération de la coagulation a lieu auparavant, si c'est sous forme de fromage qu'on le prend, la digestion en devient difficile (1).

Le règne minéral n'offre aucun aliment proprement dit. La chair des animaux est facile à digérer, et ceux qui ont atteint la maturité de l'âge, sont spécialement préférables. Quand les animaux sont trop jeunes, la viande n'est pas faite, les fibres sont coriaces, le tissu des chairs présente une résistance qui fatigue l'estomac. Le mouton, en général, est plus tendre que le bœuf, et la venaison provenant d'animaux fatigués par un long exercice, l'est plus que la chair des bœufs et des moutons abattus par le boucher. Le genre de cuisson modifie singulièrement les substances animales qui lui sont soumises. La viande bouillie perd son suc nutritif, mais devient légère et facile à digérer : rôtie, elle conserve bien plus de force alimentaire, mais la condensation des fibres, et leur dureté, augmentée encore par cette opération, sont défavorables aux fonctions de l'estomac.

Il paraît prouvé que certains stimulans sont nécessaires, non-seulement à l'homme, mais aux animaux, pour aider l'action digestive. Ainsi, les animaux herbivores recherchent avec avidité certaines herbes amères et aromatiques, dont l'usage augmente toujours leur santé, leur embonpoint et leur appétit. Faute de ces substances stimulantes, le bétail devient maigre et chétif : les observations de M. Sinclair, célèbre agronome, en offrent un exemple remarquable. Des vaches, nourries uniquement de carottes jaunes qui sont dépourvues de tout principe aromatique, sont mortes après deux ou trois mois. D'autres vaches, que l'on avait nourries de la même manière pendant quelques semaines, cherchèrent instinctivement la nourriture stimulante qui leur manquait, la trouvèrent et se rétablirent. Le paysan suisse obtient de la gentiane distillée une liqueur excessivement amère, qui l'égaie dans ses montagnes et donne assez de force à son estomac pour supporter la nourriture grossière à laquelle il est réduit. En général, moins un aliment est digestible, plus il sera utile de le mêler à des plantes amères : et par une singulière prévoyance de la nature, les substances végétales les plus indigestes, comme le raifort, par exemple, sont aussi les plus aromatiques et les plus amères. Ajoutons que la culture, en accroissant la puissance nutritive de la plupart des végétaux, en les rendant plus aptes à être digérés, leur enlève leur âcre et amère saveur.

(1) Note du Tr. Un chimiste distingué, M. Braconot, en associant le *coagulum* frais du lait avec le carbonate de soude dans des proportions convenables, en a fait un aliment agréable et d'une digestion très-facile.

Le sel, avidement dévoré par les animaux ruminans, est absolument nécessaire à la nourriture de l'homme. On ne pouvait imaginer aucune punition plus horrible que celle que les lois anciennes de la Hollande infligeaient aux criminels d'État ; ces malheureux, condamnés à ne vivre que de pain, *sans sel*, mouraient après quelques mois dans un état de putréfaction épouvantable (1). Nous sommes loin de réprouver, comme le font certains médecins, l'usage du sel, des assaisonnemens et des épices. Si l'on en abuse, on peut sans doute échauffer l'estomac et compromettre sa santé ; mais comme accessoires et comme assaisonnemens, ils aident la chylification, donnent une saveur piquante et agréable aux mets que l'on prend, et rendent la digestion à la fois plus complète et plus rapide Dans cette classe d'alimens stimulans nous placerons le vinaigre et le poivre, qui joints aux herbes et aux racines, préviennent leur fermentation acéteuse ; le suc du citron et celui de quelques plantes âcres, offrent les mêmes avantages.

Ces résultats généraux ne sont rien encore, et une plus importante question se présente. Est-il vrai, comme l'affirment plusieurs médecins, qu'il faille se contenter autant que possible, d'une certaine espèce de mets, dans un seul repas ? Ou bien le mélange de toutes les substances alimentaires est-il favorable à la digestion et à la santé ? L'un de nos docteurs les plus habiles, celui qui s'est occupé avec le plus de constance des principes diététiques, dans un pays où les maladies gastriques font tant de ravages, le docteur Paris, s'est hautement prononcé contre ce dernier système : » C'est quelque chose de merveilleux, dit-il, qu'un dîner moderne. On commence par jeter dans l'estomac, de la soupe, aliment de digestion difficile ; on sert ensuite du poisson accompagné de sauces qui le rendent indigeste (2). La volaille et les viandes arrivent après. Le règne végétal, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, depuis la noix de coco jusqu'au champignon cryptogame, apparaît sur la même table. A cette tour de Babel gastronomique, ajoutez les inventions du confiseur, les pesantes manipulations du pâtissier, le mélange de tous les vins, de la liqueur et de la bière. La fin de ce drame à tant de personnages, c'est le café, le thé, quelquefois des glaces. Comment un homme, quelque vigoureux qu'il puisse être, résisterait-il à ce chaos d'alimens qui combattent dans son sein ?

« Ce ne sont pas les princes, les rois, les millionnaires qu'un tel régime expose à ces délabremens d'estomac si fréquens parmi nous ; ce sont les classes moyennes et même inférieures. Neuf personnes sur dix commencent par manger assez de soupe et de poisson pour se rassasier, cependant un nouveau stimulant leur est offert : ce sont des cotelettes, ou du bœuf à la sauce. Un jambon de Westphalie ou de Bayonne paraît sur la table, et sollicite encore ces appétits déjà blasés. Ce n'est pas tout ; voici le moment de la venaison, que le dessert suit, couronné par le fromage et les confitures. Une multitude de pâtisseries indigestes, de bonbons de toutes les couleurs, de primeurs sorties des serres-chaudes, de fruits exotiques et souvent privés de leur saveur, achèvent l'œuvre meurtrière que tant d'alimens divers ont commencée. Je le demande, un repas de ce genre, n'est-ce pas le chaudron de Macbeth ? Et comment s'étonner de toutes les maladies d'estomac dont on se plaint, que l'on aggrave chaque jour, et que tout l'art d'Esculape ne par-

(1) Lord Somerville ; *Adresse au comité d'Agriculture.*

(2) En Angleterre le poisson est servi avant la viande.

viendrait pas à guérir? Un repas composé d'un ou deux mets, alors même que la somme d'alimens consommés serait considérable, pourra n'exercer sur l'organe aucune influence funeste; mais surcharger l'estomac de six ou sept repas différens, c'est le condamner à une rapide décadence, et user ses forces dans un combat inutile! »

« *Innumerabiles morbos non miraberis, coquos numera.* » Mais que l'on ne prenne pas les plaintes du médecin observateur pour une contrefaçon vulgaire des vieilles diatribes que les philosophes ont lancées contre la gloutonnerie. Nous ne nous élevons pas ici contre l'exagération des facultés digestives, contre l'abus des mets et leur entassement. C'est leur variété et leur mélange dans l'estomac que nous accusons. C'est à cette cause que nous ne craignons pas d'attribuer le mauvais état de santé où se trouvent la plupart des habitans des grandes villes.

» L'estomac, dit le dr. Paris, n'agit pas avec la même force ni de la même manière sur tous les alimens : les uns lui demandent un plus grand développement de puissance digestive, les autres une élaboration moins pénible, soit que le suc gastrique change de nature selon les substances qu'il est chargé de transmuter, soit que sa quantité proportionnelle se modifie d'après les alimens différens dont il s'empare. Quoi qu'il en soit de ce problème, qui n'a rien d'intéressant et de nécessaire dans notre discussion actuelle, il est certain que si dix minutes sont indispensables à tel aliment pour le transformer en *chyle*, tel autre n'a besoin que de cinq minutes. Supposez que vingt mets différens, tous exigeant un procédé digestif de nature diverse, soient accumulés dans la capacité d'un seul estomac. Pour achever avec succès un travail si compliqué, il est impossible que l'organe ne le laisse pas imparfait dans quelques-unes de ses parties. La digestion de tel aliment sera achevée; mais celle d'un autre aliment sera incomplète; celle d'un troisième commencera à peine, au moment où celle d'un quatrième se terminera. Étonnez-vous donc que les estomacs délicats et faibles succombent à de telles fatigues; étonnez-vous si les habitans des villes, déjà débilités par leurs mœurs irrégulières et leurs habitudes de mollesse, finissent par se trouver incapables de rien digérer (1). »

Il peut y avoir quelque chose de vrai dans cette peinture sombre; mais nous croyons que le docteur Paris en a singulièrement noirci la teinte. Théoriquement, ses principes semblent justes; dans la pratique on est forcé de convenir que leurs résultats ne cadrent point avec les axiomes posés par le docteur. Je connais des gens qui passent toute leur vie dans un état d'indigestion permanente, et que cette indigestion conduit à la mort après quatre-vingt-seize ans de santé? Sans parler de ces exemples rares, un grand nombre de nos concitoyens ne dînent-ils pas en ville, de deux jours l'un, tout au moins? En adoptant la théorie du docteur, il faudrait croire que chacun de ces dîners gigantesques, de ces repas multiples, de ces opération complexes et fatales imposées à l'estomac, moissonne la majeure partie de la population gastronomique. Après un ou deux mois de ce régime, on verrait, si le docteur Paris était admissible dans son argumentation effrayante, le sang gonfler toutes les veines, l'embonpoint s'annoncer de toutes parts, les muscles augmenter de grosseur et de force; les sucs gastriques s'épuiseraient; l'estomac, las de fabriquer deux fois plus de chyle qu'il n'en faut à l'homme bien portant, perdrait toute son énergie. Rien de cela n'arrive; les

(1) *Traité sur le Régime Diététique.*

fonctions s'opèrent un peu plus lentement, avec un peu moins d'aisance. Le dîneur en ville sent de l'embarras pendant une soirée, et recommence le lendemain, pour renouveler son expérience jusqu'à un âge avancé. Les trois plus intrépides convives que le hasard m'ait fait rencontrer, vétérans de la gastronomie, ont atteint, l'un quatre-vingt-quatre ans (c'est le plus jeune), les deux autres quatre-vingt-cinq et quatre-vingt-huit ans.

Les conséquences d'un régime trop échauffant, trop varié, trop nutritif ne sont pas nécessairement celles que le docteur signale comme inévitables; mais un estomac faible, quand il est tous les jours livré à une opération difficile; quand le poids des alimens la surcharge et le détend, doit s'affaiblir encore: le tissu devient plus lâche; une irritation constante se manifeste, et l'organisation souffre. Quant aux explications données par ce médecin sur les procédés digestifs et sur la surabondance du chyle, elles sont erronées. Le surplus des substances nutritives ne se transforme pas en chyme, ainsi qu'il le croit, ne s'assimile pas à notre sang et à nos muscles: l'estomac ne prend que ce qu'il lui faut, et se débarrasse du reste. Ce que le docteur Paris dit de la variété des mets, et du danger que leur agrégation incohérente entraîne après elle, ne nous semble pas plus fondé en vérité ni en raison. Une pomme-de-terre cuite à l'eau et une tranche de mouton grillé peuvent très-bien descendre de conserve dans l'estomac, sans exposer les jours ou la santé de celui qui les mange. Cependant, on le sait, l'un de ces alimens est d'une digestion extrêmement difficile, l'autre d'une digestion extrêmement facile. Réconciliez, si vous pouvez et comme vous le voudrez, les faits avec la théorie et la théorie avec les faits; vous ne parviendrez pas à détruire ces derniers, ni à nous forcer de quitter une habitude dont l'expérience la plus commune, la plus fréquente nous indique la parfaite salubrité. Si nous assistions aux repas de M. Paris, ne le verrions-nous point se permettre de fréquentes transgressions à son système, qui ne l'empêcheront pas d'arriver à une maturité raisonnable, et peut-être, si Dieu le veut, de mourir centenaire?

Gardons-nous donc de croire à toutes les théories exagérées, et revenons à ce principe incontestable: que chaque estomac différent réclame une diète particulière, conforme au tempérament de l'individu, à ses habitudes et à ses forces. La nature a plus de ressources et des ressources plus mystérieuses que nous ne le supposons communément. Il paraît que, dans les estomacs vigoureux, la cuisson et la trituration des mets les plus hétérogènes peut s'opérer sans peine et sans danger; tandis que les sujets débiles ne parviennent même pas à digérer du lait ou quelques légumes. Si l'accumulation journalière de substances ennemies, dans l'œsophage est nuisible à ceux qui se livrent à de trop fréquens excès de table, nous serions portés à croire qu'une variété raisonnable d'alimens produit un chyle meilleur, plus complet, et plus approprié à tous les besoins de l'organisme.

N'éprouvons-nous pas un grand plaisir à varier les mets de nos repas? Et n'est-il pas logique de penser que cet instinct, si prononcé chez nous, correspond à une nécessité de notre nature. Si le fluide nutritif dont nous avons si souvent parlé, doit, à lui seul, renouveler toute la texture, tous les nerfs, toutes les veines, tout le sang, toutes les humeurs de notre corps, n'est-il pas vraisemblable que, pour être en état d'accomplir un si grand nombre de fonctions différentes, le chyle composé de substances multiples vaudra mieux que le chyle extrait d'une substance unique. D'après le même principe, dont la vérité nous paraît démontrée, tous les herbivores aiment à

changer de pâturage ; tous les oiseaux, qui ne se nourrissent que de graines, se plaisent à trouver dans leur mangeoire des graines d'espèce différente.

Les alimens des peuples soumis à diverses températures ne sont pas et ne doivent pas être les mêmes. L'usage des stimulans dans les climats chauds, la sévère abstinence des Arabes, des Espagnols et même des Italiens; la nourriture substantielle et animale des peuples septentrionaux, sont les corollaires de notre système. Un Italien qui vient en France pour la première fois s'étonne de la voracité universelle; un Français qui débarque en Angleterre a horreur de ces monceaux de viandes saignantes sous lesquels nos tables gémissent. Un Anglais qui pénètre jusqu'en Islande s'effraie de la sauvage gloutonnerie des indigènes ; et s'il s'aventure jusqu'aux confins du pôle, s'il pousse jusqu'aux domaines glacés des Lapons et des Kamtschatkdales, cette gloutonnerie, cette absorption des mets les plus déplaisans, les moins digestifs, dévorés par des estomacs gigantesques, lui causent un insurmontable dégoût. Ce n'est pas que chaque pays n'ait ses excès. En Angleterre, la nourriture animale et l'usage de la grosse bière causent des maladies pléthoriques, et donnent au corps un embonpoint factice. En France, le nombre presque infini de sauces, de ragoûts, de plats échauffans, d'inventions culinaires, destinées à concentrer les substances nutritives, afin d'en rehausser le goût, doivent faire naître une surexcitation dangereuse, et contrarier les fonctions de l'estomac, en lui présentant des alimens trop élaborés, trop semblables au chyle même qu'il doit en extraire.

Nos théoriciens, ennemis jurés des grands repas, ne sont pas moins hostiles aux liqueurs spiritueuses. Ils soutiennent que le seul breuvage salubre, le seul qui puisse délayer les alimens, sans y mêler quelques principes délétères, c'est l'eau. Ils recommandent spécialement l'eau la plus pure, l'eau de source, et si l'on peut, l'eau destillée, préférable, selon eux, à l'eau de source et de rivière. Ne buvez pas plus d'une pinte par jour, dit l'école d'Abernethy; attendez pour boire que votre digestion soit commencée. Buvez quand vous voudrez, dit la vieille école, pourvu que votre vin soit bon et votre estomac solide. L'exemple d'un assez grand nombre d'adeptes de la vieille école, qui ne s'en tiennent pas à la pinte quotidienne et à l'eau pure du docteur Abernethy, et qui vivent en joie et en santé, nous paraît trancher la question.

S'il fallait en croire les mêmes auteurs, toute liqueur stimulante deviendrait fatale à l'homme. Sans aucun doute, l'excès de ces liqueurs doit être condamné, mais je ne crois pas que l'on puisse sans imprudence et sans folie en bannir l'usage modéré. Les nations les plus barbares ont toutes inventé quelque liqueur énivrante. La plus antique des découvertes est celle de la fabrication du vin. Hérodote nous apprend que les Égyptiens faisaient avec diverses graines une espèce de bière. Les Celtes et les Scandinaves buvaient une liqueur extraite de l'orge et du froment fermentés. Les Tartares font une détestable eau-de-vie avec le lait de leurs jumens et de leurs vaches. Les Chinois distillent le riz, et ne se contentent pas de leur thé, boisson stimulante et narcotique. Les habitans des îles Sandwich remplissent leurs calebasses de *cava*, liqueur plus énivrante que le rum. Sous quelque nom que les breuvages stimulans se présentent, et quelle que soit la sévérité de l'anathème porté contre eux, nous sommes loin de les exiler en masse, et d'imiter le puritanisme des Abernethiens.

On doit, selon nous, en user comme du sel et des autres substances stimulantes, avec économie et ménagement; car le vin, la bière agissent sur la constitution humaine à peu près de la même manière que le sel et les alimens amers, quoique le principe narcotique dominant dans les liqueurs manque à ces derniers. Il y a dans le vin et la bière plusieurs élémens : le mucilage et le principe amer, que la digestion peut transformer en substance nutritive, et l'on ne sait même pas si l'alcohol pur que contiennent ces boissons n'est pas destiné à se décomposer et à entrer dans le système alimentaire. Si de la théorie nous descendons jusqu'à l'expérience la plus commune, nous reconnaîtrons l'utilité des liqueurs fermentées pour les vieillards et les personnes faibles, dont l'énergie vitale commence à languir.

Le vin rouge, dans la composition duquel entrent à la fois le suc et la pellicule du raisin, doit à cette dernière une qualité astringente qui convient à certains estomacs et répugne à certains autres. Le vin blanc, qui ne contient que le jus de la grappe, est plus léger, moins tonique, et doué d'une action plus forte sur les nerfs. Chaque espèce de vin possède en outre une saveur particulière que les connaisseurs désignent par le nom de *bouquet :* principe fugitif et volatile, qui distingue entre elles les espèces diverses, et dont la nature est peu appréciable par les procédés chimiques, bien que le goût la distingue et la reconnaisse sans peine. Dans les vins à demi-fermentés, dans le vin muscat, par exemple, et dans le vin de Frontignan, c'est la saveur même du fruit qui se conserve et imprègne la liqueur. Dans les vins plus parfaits, tels que les vins de Bourgogne, de l'Ermitage et de Rivesaltes, le *bouquet* n'a aucune ressemblance avec la saveur naturelle de la grappe, et n'est dû qu'à une métamorphose chimique dont les effets nous sont connus, mais dont les causes et l'opération nous échappent. Si l'alcohol contenu dans la grappe constitue le principe du bouquet, la quantité de cet alcohol est si faible, qu'on ne peut la séparer, et la manière dont elle agit sur le système nerveux prouve qu'elle se combine avec un autre élément dont la puissance est extraordinaire. On sait combien le vin de Bourgogne égaie et exalte le buveur; assurément cette énergie du bouquet renfermé dans le vin de Bourgogne n'a aucun rapport avec la faible proportion de liqueur alcoholique dont il est chargé.

M. Brand a rédigé un tableau curieux, dans lequel la force relative des vins d'espèces diverses, appréciée par des moyens chimiques et des expériences multipliées autant que minutieuses, donne les résultats suivans :

Espèces de vins.		Quantité proportionnelle d'alcohol qu'ils renferment.
Vin de Porto		23 1/2 pour cent.
Vin de Madère		23 1/4
Vin de Constance		19
Vin du Cap		18
Vin de Cherry		17 1/2
Vin de Bordeaux ou Claret		14 1/2
Idem blanc		12
Vin de Champagne rouge		11
Vin de Bourgogne		11
Ale, ou grosse bierre	de	8 à 9
Porter	de	7 à 9

Les vins d'Espagne et de Portugal, tels que nous les recevons, contiennent non-seulement de l'alcohol, mais une quantité considérable d'eau-de-vie dans leur état ordinaire. Aussi ces vins sont-ils beaucoup plus dangereux que les autres, et ceux qui en font usage sont exposés à des altérations organiques aussi fréquentes que funestes. Le vin de Bordeaux léger, ou Claret, contenant peu d'alcohol, et dont la fermentation a été complète, passe pour salutaire. Les vins qui fument et pétillent, comme le vin de Champagne blanc, doivent cette effervescence à une combinaison à forte dose d'acide carbonique, et ne sont pas exempts de danger.

Le vin contient encore, outre l'alcohol et l'arome, une portion d'acide tartarique, dont la quantité, il est vrai, est trop peu considérable pour que la santé puisse en être attaquée. Chaque jour il nous arrive de manger du fruit, et de jeter dans notre estomac dix fois plus d'acide tartarique qu'un ivrogne ne pourrait en avaler dans ses orgies. Cependant, quand le vin passe dans l'estomac à l'état de fermentation acéteuse, il devient dangereux, et cet organe peut alors s'affaiblir et se dépraver sous le poids de cette influence réitérée. La bierre ne ressemble pas tout-à-fait au vin : avec moins d'alcohol et moins d'acide, elle est chargée de plus de mucilage et de matière nutritive. Le houblon lui communique un autre principe, le principe narcotique; loin d'agir comme un stimulant, la bierre assoupit et engraisse. Nous ne conseillerons cependant à personne de se nourrir uniquement de bierre; il faut que des alimens plus solides l'accompagnent.

L'usage de boire de la grosse bierre à demi-fermentée, pendant le repas, nous semble devoir être réprouvé spécialement par les classes riches qui vivent dans l'abondance. L'*ale* ou grosse bierre contient trop de substance nutritive ; la petite bierre, que l'on commence à exiler des grandes maisons, parce qu'elle n'est pas chère, est un excellent digestif, lorsqu'il y entre peu de houblon, qu'elle est fraîche, et que sa fermentation a été parfaite et complète. Sydenham, médecin qui avait curieusement approfondi les variétés du système diététique, buvait un verre de petite bierre à tous ses repas, et regardait cette précaution comme un préservatif contre la pierre. Mais voyez combien sont incertaines les sentences de l'art médical! Une secte de docteurs s'est élevée récemment à Londres, armée d'une vive indignation contre toutes les liqueurs extraites du grain. Ses décisions ont été écoutées par quelques gens crédules, et plus d'une famille anglaise a cessé de boire de la bierre.

Quant aux liqueurs ardentes, à l'eau-de-vie et au rhum, on ne peut douter de leur influence délétère sur les estomacs irritables et sur les personnes nerveuses. L'organisation la plus robuste ne résiste pas à l'abus de ces substances. Le punch, par son mélange, et par l'addition du sucre et du citron, est infiniment préférable. Le thé et le café, substances à peu près analogues, produisent des effets différens. L'un et l'autre stimulent et excitent l'organisation, agissent sur le système nerveux, chassent le sommeil et accélèrent la circulation du sang. On a beaucoup déclamé contre ces breuvages ; cependant on vit et on meurt, et les générations se succèdent à peu près comme autrefois. En vain le docteur Johnson et le docteur Hanway ont-ils fait gémir la presse de leurs diatribes pour et contre le thé : les vieilles filles continuent à remplir leur théière en répétant les petits scandales du voisinage ; les jeunes n'ont pas cessé de verser le thé dans les tasses de leurs cousins et de leurs frères; et ce poison contre lequel tant de clameurs avaient jailli n'a pas encore dépeuplé le globe.

Le thé ne renferme d'autre principe nutritif, que celui qu'il emprunte au sucre et au lait que l'on y mêle. Des deux espèces de thé qui ont cours dans le commerce, le thé vert et le thé noir, c'est le thé vert qui contient la plus forte quantité de narcotique ; c'est cette espèce de thé qui communique aux nerfs l'ébranlement le plus violent. Le thé, égaie, anime, exalte, mais de toute autre manière que le café. La circulation n'est presque pas augmentée ; la sang ne court pas plus rapidement dans les veines. Ce n'est pas l'excitation tumultueuse, orageuse causée par le vin ; mais une excitation douce, bénigne, presque insensible. L'action du cœur devient beaucoup plus forte, celle du cerveau prend une énergie passagère : cette légère et imperceptible fraction d'ivresse vaporeuse devient indispensable à ceux qui l'ont goûtée. En général, les grands amateurs de thé sont sobres ; le vin ne leur plaît pas, et l'ivrognerie est le défaut pour lequel ils ont le plus de répugnance. Avant que ce breuvage nous fût venu d'Asie, on consommait beaucoup plus de vin en Angleterre. Au lieu de prendre le thé immédiatement après le repas, comme quelques personnes en ont l'habitude, il faut avoir soin de laisser un quart-d'heure ou une demi-heure s'écouler. Après ce laps de temps, il favorise la digestion, agit comme délayant, stimule légèrement l'estomac, et rend toutes ses fonctions plus faciles ; pris plus tôt il pourrait jeter du désordre dans l'économie.

Nos voisins du continent emploient le café à peu près comme nous employons le thé ; c'est aussitôt après le repas et avant la digestion que le café est utile. Il contient un principe amer mucilagineux et un peu d'empyreume qu'il doit à sa cuisson. Les personnes qui ont de la tendance à l'anévrisme et chez lesquelles la circulation du sang est troublée, doivent ne prendre du thé et du café qu'à petites doses et avec précaution. Ces breuvages aggraveraient leur état, en augmentant le mouvement du sang. Quant aux estomacs ordinaires, l'abus du chocolat et du cacao, qui sont chargés d'huile souvent rance, leur deviendrait bien plus funeste. On voit que nulles règles générales ne peuvent être admises et qu'en prenant pour base de notre théorie diététique, le rapport des alimens avec les individus, nous avons sagement agi.

Les heures de repas sont, comme le choix des mets, leur degré de cuisson et leur salubrité, un sujet d'interminables querelles. Aucun peuple du monde ne s'entend sur ce point, ni avec ses aïeux, ni avec ses voisins. Sous le règne d'Élisabeth, l'aristocratie dînait à onze heures, soupait entre cinq et six heures, et se couchait à dix heures. Maintenant nous avons à peine fini de dîner, à l'heure où lord Bâcon se livrait au sommeil. Quant aux masses populaires et laborieuses, il ne leur est guère permis de changer de régime : de tout temps elles se sont levées avec le jour ; ont déjeuné peu de temps après leur réveil ; dîné à midi, et soupé après leur travail. Nous sommes loin d'attacher de l'importance aux heures de repas, mais nous pensons que ces heures doivent être fixes, et que les changer fréquemment, déjeuner, dîner, souper irrégulièrement et à toutes les heures, c'est compromettre sa santé. Nous sommes les fils de nos habitudes ; une succession de périodes régulières dans tous nos actes est pour nous une nécessité première.

Le docteur Temple assure que nous ne devons jamais laisser notre estomac inemployé. « C'est un écolier, dit-il fort ridiculement, qui fait du mal si vous ne lui donnez rien à faire. » Ce raisonnement et cette comparaison absurdes, nous

rappellent Jérôme Cardan, essayant de prouver que le repos le plus absolu est la première condition de la santé : « En effet, dit-il, les animaux vivent moins long-temps que les arbres ; les arbres durent moins long-temps que les pierres. Les animaux se meuvent, les plantes végètent ; les rochers sont immobiles et immortels. » Selon quelques personnes il faut se contenter d'un seul repas par jour. Celse en ordonne deux ; quelques médecins prétendent que pour commencer un second repas on ne doit pas attendre que la digestion du premier soit achevée. « Huit livres d'alimens, prises en trois fois, chargent moins le corps, dit Sanctorius, que six livres des mêmes alimens, pris en un seul repas ; ce dernier système est fatal, et l'on ne saurait trop s'en éloigner. »

Nous sommes d'avis que trois repas par jour : deux repas légers et un plus solide, doivent convenir à tous les tempéramens. Une diète sévère, telle que l'ont pratiquée certains sujets, et telle que le malheur des circonstances et la folie d'une politique inhumaine l'imposent aux trois quarts de la population d'Irlande, nous semble équivaloir au suicide. Des générations impotentes, des familles rachitiques naissent et se développent ainsi. Beaucoup de gens dévorent sans mâcher, habitude malheureuse, qui confie à l'estomac des alimens mal triturés, sur lesquels il est obligé d'exercer une action trop soutenue et trop fatigante. Se promener avant le repas et trois ou quatre heures après, est fort salutaire. Une fois la digestion accomplie, le système musculaire est plus énergique. En dînant tard, comme nous le faisons maintenant, nous nous privons de cet exercice utile. Cependant, s'il fallait en croire Abernethy, l'assimilation serait plus prompte, quand on se couche immédiatement après le dîner (1). De toutes ces prescriptions, une seule nous semble très-importante ; c'est celle qui recommande un exercice modéré. Cette foule hâve, sédentaire, maladive de nos villes ne ploierait pas sous la première atteinte de la maladie comme l'épi sous l'orage, si chaque jour elle respirait un air libre, si son système musculaire se corroborait par l'exercice ; si le gaz oxigène, si nécessaire à la vie, ranimait toute l'organisation débilitée. Alors le choix des alimens deviendrait presque indifférent, et l'on pourrait rire des règles sévères posées par les membres de la faculté.

Il n'en est pas ainsi. On combine tout pour affaiblir son organisme. On vit en serre-chaude, on ne sort pas de son salon et de son boudoir ; puis, quand toute la machine est dépravée, desséchée, allanguie, on cherche à la relever par des stimulans ; les longs repas que le docteur Paris a frappés d'anathème viennent jeter la flamme dans des corps débiles. Les agitations de l'ame et les émotions du théâtre ajoutent encore à cette morbidesse générale. Le cerveau est vivement excité, le sang afflue vers le cœur, et tout contribue à augmenter l'impuissante susceptibilité de l'estomac. On a remarqué que depuis vingt années les maladies d'irritation sont devenues les plus nombreuses ; ce résultat d'un mauvais système ne paraît pas difficile à expliquer. Il serait nécessaire que la médecine s'occupât enfin de conserver la santé des hommes, qu'elle dît à la femme du monde : «Prenez

(1) Note du Tr. L'indication de se reposer après les repas n'appartient pas en propre au docteur Abernethy ; tous les bons observateurs, tous les physiologiste, pensent de même. C'est un précepte de la nature. Tous les animaux dont l'éducation n'a pas vicié l'instinct, se reposent ou dorment après leur repas. Ce repos est nécessaire, parce qu'il permet aux fluides de s'accumuler vers les organes intestinaux, pour fournir les sucs nécessaires à la digestion.

de l'exercice, n'abusez pas du thé, du café, des pâtisseries; » qu'elle dît aux gouvernemens : « Cette population, nourrie de pommes-de-terre et de mauvaise eau de-vie distillée, vivra dans un état incurable de misère, d'ivresse et de crime.»

Il est vrai que les médecins en répandant de pareils principes porteraient un coup fatal à leur science et à leurs émolumens. Aucune source n'est plus féconde pour eux que celle des maladies causées par le mauvais régime. Elles influent sur tout le système, exercent leur action sur le cerveau, paralysent ou avivent les parties de l'organisation qui semblent avoir avec l'estomac le moins de rapport, car comme dit Rabelais dans ce style cynique que nous sommes forcés de voiler un peu, *la mastication est le grand pivot de l'humanité* (1).

(*Edinburgh Review.*)

SUR LA SYMÉTRIE DES ORGANES VITAUX,

CONSIDÉRÉS DANS LA SÉRIE ANIMALE (2).

1er.

1. Bichat a fait une *loi générale*, comme chacun sait, de l'*irrégularité* ou *non-symétrie* des organes vitaux ; *non-symétrie* qu'il oppose, comme trait de contraste, à la *symétrie* si connue des organes de la vie animale.

2. « La plus essentielle des différences, » dit Bichat, « qui distinguent les or- » ganes de la vie animale de ceux de la vie organique, c'est la symétrie des uns et l'irrégularité des autres.»

3. Mais, en posant cette *loi*, Bichat n'a considéré que l'homme et les genres

(1) NOTE DE L'ÉD. Après avoir été témoin du noble dévoûment que tous les médecins de l'Europe ont montré dans ces dernières circonstances, nous ne pouvons nous empêcher de déclarer que les assertions de l'auteur anglais nous paraissent on ne peut plus injustes, et qu'elles ne sauraient surtout atteindre les médecins français. Nulle part la guerre n'est plus franchement déclarée aux excès de tout genre, que dans les ouvrages modernes écrits en France. *Modération en toutes choses*, sans exception, telle est en résumé la doctrine écrite dans tous les livres de médecine de quelque valeur, et prêchée par tous les médecins de quelque mérite. Mais il ne suffit pas de rappeler aux hommes l'aphorisme de l'école de Salerne :

Pone gulæ metas, et erit tibi longior ætas,

il faut aussi qu'ils obéissent à la voix de la raison. Les riches ne sauront jamais mettre de bornes aux passions que la sociabilité fait fermenter parmi eux. Les médecins ont beau répéter aux classes pauvres qu'elles seraient plus heureuses, moins maladives, si elles avaient une nourriture plus abondante et plus saine, des vêtemens plus chauds; si elles recevaient une éducation mieux dirigée. Les pauvres ne lisent pas les livres d'hygiène ; et ils ne peuvent d'ailleurs en suivre les préceptes. Le malheureux à qui vous dites : Mange et habille-toi, vous répondra : donnez-moi du pain et des habits. Les riches, il est vrai, achètent le livre, mais ne le lisent pas, ou ne suivent pas les prescriptions qu'il renferme; et ce n'est que lorsqu'ils éprouvent quelque dérangement qu'ils recourent tardivement au médecin, dont ils dédaignaient naguère les avis. Ainsi donc, c'est plutôt à l'insouciance de l'homme, au vice de nos institutions politiques qu'à l'ignorance des médecins qu'il faut attribuer le renouvellement de ces perturbations organiques qui affectent encore l'espèce humaine.

(2) Mémoire lu à l'Académie des sciences de Paris, dans sa séance du 16 juillet 1832.

voisins de l'homme ; et il n'a tenu aucun compte de tous les autres animaux, c'est-à-dire du plus grand nombre, sans aucune comparaison.

4. On verra bientôt en effet, par les faits que je rapproche ici, qu'il n'est pas un organe de la vie organique (foie, pancréas, poumons, rate, etc.), qui, dans un animal ou dans l'autre, ne se montre parfaitement symétrique; et qu'ainsi la symétrie de ces organes, masquée dans quelques espèces par certaines circonstances particulières, reparaît dans l'ensemble de la série; en sorte que leur *non-symétrie*, qui, à ne considérer que l'homme et les animaux voisins de lui, paraît le cas général, n'est, au contraire, à considérer l'ensemble des animaux, que le cas particulier et exceptionnel.

§ II.

1. Je commence par les *poumons* cette revue de la *symétrie* des organes vitaux, dans les différentes classes.

2. Bichat insiste beaucoup sur quelques petites différences qui se trouvent entre le poumon droit et le poumon gauche de l'homme ; comme, par exemple, que l'un de ces poumons, le droit, a trois lobes, et que l'autre, le gauche, n'en a que deux ; que le volume de l'un l'emporte sur le volume de l'autre, etc.

3. Mais, outre que de pareilles différences, qui ne tiennent qu'au *volume* ou à la *division* d'un organe, ne sont jamais d'un bien grand poids en anatomie comparée, c'est que, dans la classe même des mammifères à laquelle appartient l'homme, ces petites différences ne se montrent pas constantes. A la vérité, dans cette classe, le poumon droit a presque toujours un plus grand nombre de lobes que le gauche ; mais, d'abord, il est plusieurs mammifères, comme l'*éléphant*, le *rhinocéros*, le *cheval*, le *lama*, le *lamantin*, le *marsouin*, etc., qui n'ont de véritables lobes ni à l'un ni à l'autre poumon ; et il en est quelques autres ensuite qui en ont un nombre égal à un poumon et à l'autre, comme le *mone*, parmi les singes, le *rat de la baie d'Hudson*, parmi les rongeurs, etc.

4. Ainsi donc, dans les mammifères même, où pourtant l'inégalité entre les deux poumons forme le cas le plus général, le poumon droit y ayant presque toujours, comme je viens de le dire, un plus grand nombre de lobes que le gauche, on voit déjà quelques espèces où se montre l'égalité, ou la symétrie, entre ces deux organes, soit qu'ils aient l'un et l'autre un *nombre égal* de lobes, soit qu'ils en manquent *également* l'un et l'autre.

5. Mais c'est surtout dans les oiseaux que cette symétrie paraît avec évidence.

6. Dans tous les oiseaux, en effet, les deux poumons sont ou tout-à-fait ou à peu près tout-à-fait égaux entre eux ; et ils n'ont de lobes ni l'un ni l'autre.

7. Ainsi, à l'inverse des mammifères, où la symétrie paraissait le cas exceptionnel, et l'irrégularité le cas général, on voit, dans les oiseaux, la symétrie former, au contraire, une loi commune, constante, et qui ne souffre aucune exception.

8. Dans la classe des reptiles, il est quelques ordres où règne la symétrie; et il en est quelques autres où l'irrégularité reparaît, et même d'une manière plus tranchée que dans les mammifères. D'abord, les *chéloniens*, la plupart des *sauriens*, et surtout tous les *batraciens*, ont les poumons doubles et égaux; mais quelques *sauriens*, et presque tous les *ophidiens*, ont un poumon très-petit par

rapport à l'autre; et même dans quelques *ophidiens* le petit poumon disparaît tout-à-fait, et par conséquent il n'y a plus alors qu'un seul poumon dans ces animaux.

9. Ces rapports de variation entre les deux poumons des *ophidiens* offrent l'un des faits les plus curieux de l'anatomie comparée ; car ces rapports observent un certain ordre.

10. Ainsi, par exemple, parmi les vrais serpens, les *boas* ont le petit poumon de moitié plus court que l'autre ; il est quatre fois plus court que l'autre dans les *thyplops ;* il manque tout-à-fait dans les *amphisbènes*, dans les *rouleaux*, etc. ; et dans les *ophidiens*, qui, comme les *orvets*, les *scheltopusick*, les *ophisaures*, se rapprochent des *sauriens* par les vestiges de membres qu'ils conservent encore cachés sous la peau, on voit le petit poumon être de moitié plus court que l'autre dans les *orvets*, d'un tiers dans les *ophisaures*, d'un quart dans les *scheltopusick*, et de plus encore dans les *acontias*,

11. D'un autre côté, le *bipède lépidopode* et le *bimane cannelé* sont deux *sauriens*, mais deux *sauriens* qui se rapprochent des *ophidiens*, et surtout des *orvets*, par le manque d'une paire de membres, antérieure ou postérieure; et, ce qui complète le rapprochement, c'est que, comme les *ophidiens* et les *orvets,* ces deux *sauriens* ont aussi l'un des poumons plus petit que l'autre. Ainsi, dans le *bipède lépidopode*, le petit poumon est de moitié plus court que l'autre; et, dans le *bimane cannelé*, le petit poumon n'est plus qu'en vestige.

12. C'est dans un ordre des reptiles, celui des *batraciens*, que s'observe pour la première fois, parmi les vertébrés, le passage de la respiration aérienne à la respiration aquatique, ou de l'appareil pulmonaire à l'appareil branchial, soit que, comme dans les *grenouilles*, les *crapauds*, les *salamandres*, etc., ces deux appareils se succèdent l'un à l'autre, soit que, comme dans les *axolots*, les *protées*, les *sirènes*, etc., ces deux appareils existent simultanément. Or, dans tous ces animaux, ces deux appareils, le pulmonaire et le branchial, sont toujours symétriques.

13. La même symétrie règne dans tous les poissons : dans tous, les branchies d'un côté sont égales, ou à peu près égales, aux branchies de l'autre; et, sous ce rapport de la symétrie de leur appareil respiratoire, les poissons offrent la même constance que les oiseaux.

14. Ainsi, dans le grand embranchement des vertébrés, c'est l'inégalité des poumons qui donne le *cas général* pour les mammifères, pour plusieurs reptiles; et c'est, au contraire, l'égalité ou la symétrie qui donne ce *cas général* pour les oiseaux et pour les poissons; mais comme, dans les mammifères même et surtout dans les reptiles, l'égalité, ou la symétrie, reparaît souvent, on voit que cette symétrie donne donc, en définitive, le cas général ou dominant de l'appareil respiratoire dans cet embranchement.

15. Il en est de même pour les invertébrés, du moins pour tous ceux qui ont un appareil respiratoire bien distinct.

16. D'abord, parmi les mollusques, ceux qui respirent par des branchies ont pour la plupart l'appareil symétrique, comme tous les *céphalopodes*, plusieurs *gastéropodes*, plusieurs *acéphales*, etc.

17. Parmi les gastéropodes, ceux qui respirent l'air en nature n'ont qu'une cavité pulmonaire ; mais ce qui est à remarquer, c'est que cette cavité unique est

placée sur le milieu du corps : position médiane qui est, en effet, celle que prennent ou que tendent à prendre de plus en plus les organes vitaux, à mesure que, de pairs ou doubles, ils deviennent impairs ou simples.

18. Comme on devait s'y attendre, c'est surtout dans les *articulés*, où tout le corps est si symétrique, que se voit bien aussi toute la symétrie de l'appareil respiratoire.

19. Ainsi les branchies des *crustacés* sont complétement symétriques ; rien n'est plus symétrique que les branchies en éventail des *sabelles*, des *serpules*, etc., parmi les *annelides ;* et, jusque dans les *insectes* où la respiration ne se fait plus par un appareil circonscrit dans un lieu déterminé, mais par des *trachées*, ou canaux aériens répandus dans tout le corps, on voit une symétrie parfaite régner et entre les principaux troncs de ces trachées, et entre leurs ouvertures extérieures au *stigmates*.

§ III.

1. Je passe au *cœur*, et je me borne toujours aux seuls faits principaux.

2. Le premier de ces faits est que, toutes les fois que les divers *cœurs* sont réunis en une seule masse, cette masse est toujours placée vers la ligne médiane du corps. Ainsi, dans l'homme, dans les mammifères, dans les oiseaux, où les deux cœurs ne sont séparés que par une cloison commune, le cœur est placé sur la ligne médiane. De plus, dans tous ces animaux, les deux cœurs sont exactement composés de même; et le *volume* même des deux ventricules, comparés entre eux, est souvent égal.

3. Dans tous les reptiles, soit que leur ventricule, toujours unique, ait deux oreillettes, ou qu'il n'en ait qu'une, comme dans les *batraciens*, cas où il n'y a plus qu'un cœur, et dans tous les poissons, où il n'y a aussi qu'un cœur, le cœur est toujours sur la ligne médiane.

4. Mais, dans les mollusques qui ont plusieurs cœurs séparés, comme les *céphalopodes*, on voit aussitôt ceux de ces cœurs séparés qui sont doubles, prendre une position latérale. Ainsi, dans ces mollusques *céphalopodes*, il y a deux cœurs pulmonaires, et ils sont latéraux; il n'y a qu'un cœur aortique, et il est médian.

5. Ainsi, dans un autre embranchement encore, celui des *articulés*, les *crustacés décapodes* ont pareillement trois cœurs ; et pareillement les deux cœurs pairs ou semblables sont latéraux, et le cœur impair est médian; et, dans les autres *articulés* qui, comme les *squilles* et les *arachnides*, n'ont plus pour cœur qu'un vaisseau, ou qui même, comme les *insectes*, n'ont plus ce vaisseau qu'en vestige, ce vaisseau, ce vestige de vaisseau sont toujours situés sur la ligne médiane.

§ IV.

1. Le foie nous offrira une suite de dispositions à peu près pareilles.

2. Dans l'homme, c'est une seule masse, divisée en trois lobes, et occupan surtout l'hypochondre droit.

3. C'est toujours ce même côté droit qu'il occupe principalement dans les mammifères; mais, en général, il s'y divise en lobes plus nombreux, plus séparés, et quelquefois même tout-à-fait séparés entre eux.

4. Le foie des oiseaux prend une figure plus uniforme : d'abord il s'y partage toujours en deux lobes; ensuite ces deux lobes sont rarement très-inégaux entre eux; et enfin ils sont exactement placés l'un du côté droit, et l'autre du côté gauche.

5. Le foie des oiseaux se compose donc de deux moitiés, et ces deux moitiés sont latérales ou symétriques.

6. Dans les reptiles et les poissons, le cas général est la *non-symétrie*; et cependant le foie du *crocodile* offre presque autant de symétrie que celui des oiseaux.

7. Les mollusques ont toujours un foie considérable, et il est même assez symétrique dans les *céphalopodes*.

8. La plupart des articulés n'ont plus de foie proprement dit, c'est-à-dire de foie sous forme de *glande conglomérée et compacte*. Mais, comme tout est de la symétrie la plus exacte dans ces animaux, le foie, quand il s'y montre, s'y montre aussi exactement symétrique, comme, par exemple, dans les *squilles* ou *mantes de mer*.

§ V.

1. Le pancréas disparaît encore plutôt que le foie dans la série animale; car il manque dès les mollusques, et même dès les poissons osseux, du moins en tant que glande compacte et conglomérée; et quoiqu'en général il se soustraie à la symétrie, il n'y échappe pourtant pas toujours.

2. Ainsi, dans plusieurs mammifères, comme le *chien*, le *chat*, etc., il est double; il est pareillement double dans la plupart des oiseaux; et même, dans quelques oiseaux, les deux pancréas sont à peu près égaux.

§ VI.

1. La rate elle-même n'échappe pas entièrement à la symétrie : car on connaît le beau fait des rates multiples du *marsouin*; beau fait que l'on doit à M. Cuvier; et, ce qui est plus important pour la question que je traite ici, c'est que, dans les oiseaux, la rate se montre exactement placée sur la ligne médiane.

§ VII.

1. Je me borne à rappeler la symétrie connue des appareils sécréteurs de l'urine, du lait, des larmes, de l'appareil générateur, de l'appareil salivaire, etc.

2. Je me borne à rappeler encore la symétrie de plusieurs appareils de sécrétions particulières; des appareils sécréteurs de la soie, dans les *chenilles*, des appareils sécréteurs qui règnent le long de la ligne latérale, dans les poissons, etc.; et je me hâte d'arriver aux résultats généraux des faits que je viens de rapprocher.

§ VIII.

1. Le premier de ces résultats généraux est que, à considérer l'ensemble des animaux, les organes de la vie organique ne sont pas moins soumis à la *symétrie* que ceux de la vie animale.

2. Le second est que les organes de la vie organique se soumettent à la *symétrie*,

d'après le même mode que les organes de la vie animale, c'est-à-dire ou en se montrant doubles, et alors chaque moitié de l'organe occupant chaque moitié du corps, ou en se montrant simples, et alors cet organe simple occupant, ou tendant, de plus en plus, à occuper la ligne médiane.

3. Le troisième est que la vie organique a donc ses deux côtés droit et gauche, tout comme la vie animale. De plus, chacun de ces côtés est complet, par rapport à l'autre, dans la vie organique, non moins que dans la vie animale; car de même, en effet, que dans la vie animale chaque côté a ses membres, ses organes des sens, etc., de même dans la vie organique, à considérer du moins l'ensemble des animaux; chaque côté a son cœur, son foie, son pancréas, son poumon, etc.

4. La vie se compose donc de deux vies; et chacune de ces vies se compose de deux côtés, de deux moitiés semblables ou symétriques.

5. Et cette *dualité* de la vie, et cette dualité des appareils de chaque vie remontent, du moins dans les animaux les plus élevés, jusqu'au système le plus important de l'économie

6. Dans tous les animaux vertébrés, en effet, il y a deux systèmes nerveux, l'un le cérébro-spinal pour la vie animale, l'autre le grand-sympathique pour la vie organique; et, ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que le système nerveux de la vie organique dans tous ces animaux est double comme le système nerveux de la vie animale.

7. Ainsi deux systèmes nerveux; deux vies; et pour chaque vie un système nerveux double; et aussi pour chaque vie une série complète d'organes ou d'appareils doubles.

8. Ainsi donc la vie organique n'est pas moins symétrique, au fond, que la vie animale; et si quelques-uns de ses organes se montrent plus souvent frappés d'irrégularité que ceux de l'autre vie, il est aisé de voir que cette irrégularité tient toujours à des circonstances purement accidentelles.

§ IX.

1. La première de ces circonstances est la forme générale du corps de l'animal; la seconde est la mobilité même des organes dont il s'agit.

2. Par la forme générale du corps, ces organes ont dû souvent être repoussés de leur vraie position; et par leur mobilité, car ils sont suspendus dans le corps plutôt qu'ils n'y tiennent essentiellement, ils ont pu se prêter à ce déplacement.

3. Et ce n'est pas seulement, au reste, dans la vie organique, que la *disposition générale* du corps change quelquefois la position des organes; car, dans les *pleuronectes*, par exemple, il a suffi d'un simple changement de cette *disposition générale* pour rejeter, comme chacun sait, les deux yeux de l'animal du même côté du corps.

4. Ainsi donc, toutes les fois que la forme générale du corps ne s'y oppose pas, les organes vitaux ou prennent une position latérale et symétrique, s'ils sont *doubles*, ou une position médiane et qui n'est pas moins symétrique, s'ils sont *simples;* et le canal digestif est la preuve la plus évidente peut-être de la règle que j'indique ici.

5. En effet, le canal digestif, en sa qualité d'organe impair ou simple, doit se placer sur la ligne médiane. Or, dans tous les animaux où il est beaucoup plus long que le corps, il a été contraint de se replier, de se contourner sur lui-même, et il

semble manquer ainsi à la position médiane ; mais, dès qu'il se montre un animal où il n'est pas plus long que le corps, il prend aussitôt cette position médiane, comme dans la *lamproie*, par exemple.

§ X.

1. En résumé donc la symétrie des organes de la vie organique tient à des circonstances essentielles, profondes; et leurs irrégularités, quand il en existe, ne tiennent qu'à des circonstances secondaires et accidentelles.

2. La symétrie, même pour les organes de la vie organique, forme donc la loi générale de l'économie.

FLOURENS, *de l'Institut.*

ÉTAT ACTUEL DE LA PHILOSOPHIE EN FRANCE,

SECOND ARTICLE (1).

LE SAINT-SIMONISME.

Dans l'article précédent, nous avons donné l'exposé de la doctrine de saint Simon; il nous faut maintenant jeter un coup d'œil rapide sur le développement de cette doctrine sous ses nombreux disciples.

Mais avant d'entreprendre les détails successifs de ces développemens, il n'est peut-être pas hors de propos de présenter d'abord l'histoire de ce philosophe singulier, *Messie*, au XIXe siècle !

Saint Simon, né le 17 avril 1760, descendait d'une des plus illustres familles de France, qui, par les comtes de Vermandois, se croyait issue de Charlemagne. Le sentiment de cette noble origine eut, à ce qu'il paraît, une grande influence sur l'imagination rêveuse de ce philosophe ; il crut voir l'ombre de Charlemagne lui apparaître et lui dire : qu'à la gloire d'avoir produit un grand monarque, sa famille joindrait celle d'enfanter un illustre philosophe, et de ce moment, il ne douta plus que ce fût de lui qu'il était question. Ses laquais, et les gens de sa maison, commencèrent à le considérer comme un nouveau *Messie*, et lui de se faire répéter chaque matin, au saut du lit, ayant pris sa tasse de café ou de chocolat : *Levez-vous, Monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire.*

Entré au service en 1778, saint Simon passe l'année suivante en Amérique, y fait cinq campagnes, se montre brave sur les champs de bataille, et penseur mélancolique sous la tente. Il a pris soin de nous instruire que, dès son séjour en Amérique, il s'occupait beaucoup plus de sciences politiques que de tactique militaire. « La guerre en elle-même ne m'intéressait pas, dit-il, mais » le but de la guerre m'intéressait vivement, et cet intérêt m'en faisait supporter » les travaux sans répugnance. Je veux la fin, me disais-je souvent, il faut

(1) Voyez la IXe liv. de la *Revue universelle*.

» bien que je veuille les moyens.... Mais le dégoût pour le métier des armes me
» gagna tout-à-fait quand je vis approcher la paix. Je sentis clairement qu'elle
» était la carrière que je devais embrasser. Ma vocation n'était point d'être soldat;
» j'étais porté à un genre d'activité bien différent, et je puis dire contraire. Étu-
» dier la marche de l'esprit humain, pour travailler ensuite au perfectionnement
» de la civilisation, tel fut le but que je me proposai. Je m'y vouai dès-lors sans
» partage; j'y consacrai ma vie entière, et dès-lors ce nouveau travail commença
» à occuper toutes mes forces. Le reste du temps que j'ai passé en Amérique,
» je l'ai employé à méditer sur les grands événemens dont j'étais témoin; j'ai cher-
» ché à en découvrir les causes, à en prévoir les suites. J'entrevis dès ce mo-
» ment que la révolution d'Amérique signalait le commencement d'une nouvelle
» ère politique; que cette révolution devait nécessairement déterminer un pro-
» grès important dans la civilisation générale, et que, sous peu de temps, elle
» causerait de grands changemens dans l'ordre social qui existait alors en Eu-
» rope. »

La révolution française éclate; saint Simon reste en dehors du mouvement pour l'étudier, et cherche à en résoudre le problème. Il croit reconnaître que la cause réside dans la déchéance progressive de la doctrine catholique, depuis l'insurrection de Luther, et ne voit de remède que dans la *production d'une nouvelle doctrine générale.* Plein de cette idée plus ou moins exacte, que je m'abstiens de juger, saint Simon consacre sept années à l'acquisition de ressources pécuniaires, fait de vastes spéculations financières, est trompé par un comte de R...., et abandonne, en 1790, le char de la fortune pour perfectionner son éducation scientifique. S'entourant alors de savans, il cherche à saisir les généralités de leur science, tâche, mais en vain, de propager ses principes doctrinaires au sein de l'Institut et des autres académies; il les colporte en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, et n'est pas plus heureux. Que faire alors? Ses amis, pensant voir en lui un visionnaire, l'ont abandonné; ses écus, semés sur les routes, ne sont pas venus le retrouver; il reste *seul avec la conscience de ce qu'il est.* Cette conscience est une ressource bien médiocre de notre temps : saint Simon, néanmoins, se met en devoir d'en profiter. Napoléon avait dit à l'Institut : « Rendez-moi compte
» des progrès de la science depuis 1789. Dites-moi quel est son état actuel, et
» quels sont les moyens à employer pour lui faire faire des progrès. » L'Institut n'ayant pas suffisamment généralisé ses réponses, saint Simon, pour établir une philosophie plus large, et remédier au défaut d'unité entre les diverses branches de la science, composa une *Introduction aux travaux scientifiques du XIXe siècle;* introduction dans laquelle il veut que l'on revienne au point de vue de Descartes, Newton ayant, selon lui, républicanisé, anarchisé la science.

Cependant, malgré tous les efforts de saint Simon, malgré tout ce qu'il publiait en faveur d'une doctrine générale, d'un pouvoir central européen, les savans et la haute société n'étaient pas plus émus de l'anarchie de l'Europe que de l'anarchie de la science, et 1814 arriva sans que saint Simon, prêchant depuis dix ans pour la renovation de la philosophie, eût acquis un grand nombre de disciples. *Ses lettres au bureau des longitudes*, *ses lettres sur l'encyclopédie*, avaient passé presque inaperçues, et parce que les esprits étaient détournés d'un tel objet, et parce qu'un système philosophique inadmissible dans l'ordre social établi, est ordinairement considéré comme une de ces niaiseries humaines que chaque siècle

enfante dans sa marche. saint Simon abondonna alors ses théories purement spéculatives, et aborda des considérations de politique et d'industrie plus applicables à la société qu'il voulait instruire. Pendant dix années, ses écrits, ses démarches eurent essentiellement pour but de faire comprendre aux industriels le rôle qu'ils lui semblaient devoir remplir désormais, et il publia, à cet effet, l'ouvrage *sur la réorganisation de la société européenne*, *l'industrie*, *l'organisateur*, *le politique*, *le système industriel*, *le catéchisme des industriels*.

Quêteur, emprunteur, mendiant pour parvenir à ses fins, saint Simon fit voir beaucoup de courage et de ténacité en exécutant la mission qu'il s'était imposée :

« Depuis quinze jours je mange du pain, et je bois de l'eau ; je travaille sans
» feu, et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir aux frais des copies de mon
» travail. C'est la passion de la science et du bonheur public, c'est le désir de
» trouver un moyen de terminer, d'une manière douce, l'effroyable crise dans
» laquelle toute la société européenne se trouve engagée, qui m'ont fait tomber
» dans cet état de détresse. Ainsi c'est sans rougir que je puis faire l'aveu de ma
» misère, et demander les secours nécessaires pour me mettre en état de conti-
» nuer mon œuvre. »

Tel était l'état et tels étaient les principes de saint Simon lorsqu'il mourut le 17 mai 1825. Depuis, ses disciples se sont multipliés ; Bazard, Buchey, Talabot, Rodrigues, Enfantin, sont devenus les chefs de la secte philosophique des Saint-Simoniens ; plusieurs villes de France, la Belgique et l'Angleterre ont eu leurs prédicateurs et leurs apôtres. Mais par suite d'une mort prématurée des trois premiers chefs, et la retraite forcée de Rodrigues, le père Enfantin reste seul chargé du poids de la couronne, au milieu de ses disciples, qui exaltent chaque jour la grandeur de sa personne et la puissance de ses regards.

LE Dr C.

LITTERATURE. BEAUX-ARTS.

LAMARTINE.

De tout temps et même dans les âges les plus troublés, les moins assujétis à une discipline et à une croyance, il y a eu des âmes tendres, pénétrées, ferventes, ravies d'infinis désirs et ramenées par un naturel essor aux régions absolues du Vrai, de la Beauté et de l'Amour. Ce monde spirituel des vérités et des essences, dont Platon a figuré l'idée sublime aux sages de notre occident, et dont le Christ, a fait quelque chose de bon, de vivant et d'accessible à tous, ne s'est jamais depuis lors éclipsé sur notre terre : toujours, et jusque dans les tumultueux déchiremens, dans la poussière des luttes humaines, quelques témoins fidèles en ont entendu l'harmonie, en ont glorifié la lumière et ont vécu en s'efforçant de le gagner. Le plus haut type parmi ceux qui ont produit leur pensée sur ces matières divines, est assurément Dante, comme le plus édifiant parmi ceux qui ont agi d'après les divines prescriptions est saint Vincent de Paule. Pour ne parler ici que des premiers, de ceux qui ont écrit, des théologiens, théosophes, philosophes et poètes (Dante était tout cela), on vit par malheur, dans les siècles qui suivirent, un démembrement successif, un isolement des facultés et fonctions que le grand homme avait réunies en lui : et ce démembrement ne fut autre que celui du catholicisme même. La théologie cessa de tout comprendre et de plonger dans le sol immense qui la nourrissait: elle se dessécha peu à peu, et ne poussa plus que des ronces. La philosophie, se séparant d'elle, s'irrita et devint un instrument ennemi, une hache de révolte contre l'arbre révéré. Les poètes et artistes, s'inspirant moins à la source de toute vie et de toute création, déchurent du premier rang où ils siégaient dans la personnes de Dante, et la plupart finirent par retomber à ce sixième degré où Platon les avait relégués au bas de l'échelle des ames, un peu au-dessus des ouvriers et des laboureurs. La théosophie, c'est-à-dire l'esprit intelligent et intime des religions, s'égara, tarit comme une eau hors de son calice, ou bien se réfugia dans quelques cœurs et s'y vaporisa en mystiques nuées C'est là que les choses en étaient venues au dix-huitième siècle, principalement en France. Et pourtant les âmes tendres, élevées, croyant à l'exil de la vie et à la réalité de l'invisible, n'avaient pas disparu ; la religion, sous ses formes rétrécies, en abritait encore beaucoup ; la philosophie dominante en détournait quelques-unes sans les opprimer entièrement. Mais toutes manquaient d'organe général et harmonieux, d'interprète à leurs vœux et à leurs soupirs, de poète selon le sens animé du mot. Racine dans quelques portions de son œuvre, dans les chœurs de ses tragédies bibliques, dans le trop petit nombre de ses hymnes imités de saint Paul et d'ailleurs, avait laissé échapper d'adorables accens, empreints de signes profonds sous leur mélodieuse faiblesse. En essayant de les continuer, d'en faire entendre de semblables, non point parce qu'il sentait de même, mais parce qu'il visait à un genre littéraire, Jean-Baptiste égarait toute spiritualité dans les échos de ses rimes sonores: Racine fils, bien débile sans doute, était plus voisin de son noble père, plus vraiment touché d'un des pâles rayons. Mais où

trouver l'âme sacrée qui chante? Fénélon n'avait pas de successeur pour la tendresse insinuante et fleurie, pas plus que Mallebranche pour l'ordre majestueux et lucide. En même temps que l'esprit grave, mélancolique de Vauvenargues, retardé par le scepticisme, s'éteint avant d'avoir pu s'appliquer à la philosophie religieuse où il aspire, des natures sensibles, délicates, fragiles et repentantes, comme mademoiselle Aïssé, l'abbé Prévost, Gresset, se font entrevoir et se trahissent par de vagues plaintes; mais une voix expressive manque à leurs émotions; leur monde intérieur ne se figure ni ne se module en aucun endroit. Plus tard, Diderot et Rousseau, puissances incohérentes, eurent en eux de grandes et belles parties d'inspiration; ils ouvrent des jours magnifiques sur la nature extérieure et sur l'âme; mais ils se plaisent aussi à déchaîner les ténèbres. C'est une pâture mêlée et qui n'est pas saine que la leur. La raison s'y gonfle, le cœur s'y dérange, et ils n'indiquent aucune guérison. Ils n'ont rien de soumis ni de constamment simple: la colère en eux contrarie l'amour. Cela est encore plus vrai de Voltaire, qui toutefois dans certains passages de *Zaïre*, surtout dans quelques-unes de ses poésies diverses, a effleuré des cordes touchantes, deviné de secrets soupirs, mais ne l'a fait qu'à la traverse et par caprices rapides. Un homme, un homme seul au dix-huitième siècle, nous semble recueillir en lui, amonceler dans son sein et n'exhaler qu'avec mystère, tout ce qui tarissait ailleurs de pieux, de lucide et de doux, tout ce qui s'aigrissait au souffle du siècle dans de bien nobles âmes; humilité, sincérité parfaite, goût de silence et de solitude, inextinguibles élancemens de prière et de désir, encens perpétuel, harpe voilée, lampe du sanctuaire, c'était là le secret de son être, à lui; cette nature mystique, ornée des dons les plus subtils, éveille l'idée des plus saints emblèmes. Au milieu d'une philosophie matérialiste envahissante et d'un christianisme de plus en plus appesanti, la quintessence religieuse s'était réfugiée en sa pensée comme en un vase symbolique, soustrait aux regards vulgaires. Ce personnage, alors inconnu et bien oublié de nos jours, qui s'appelait lui-même à travers le désert bruyant de son époque le *Robinson de la spiritualité*, que M. de Maistre a nommé le plus aimable et le plus élégant des théosophes, créature de prédilection véritablement faite pour aimer, pour croire et pour prier, Saint-Martin s'écriait, en s'adressant de bien loin aux hommes de son temps, dans ce langage fluide et comme imprégné d'ambroisie, qui est le sien: « Non. » homme, objet cher et sacré pour mon cœur, je ne craindrai point de t'avoir » abusé en te peignant ta destinée sous des couleurs si consolantes. Regarde-toi » au milieu de ces secrètes et intérieures insinuations qui stimulent si souvent ton » âme, au milieu de toutes les pensées pures et lumineuses qui dardent si souvent » sur ton esprit, au milieu de tous les faits et de tous les tableaux des êtres » pensans, visibles et invisibles, au milieu de tous les merveilleux phénomènes » de la nature physique, au milieu de tes propres œuvres et de tes propres » productions; regarde-toi comme au milieu d'autant de *religions* ou au » milieu d'autant d'objets qui tendent à te rallier à l'immuable vérité. Pense avec » un religieux transport que toutes ces religions ne cherchent qu'à ouvrir tes » organes et tes facultés aux sources de l'admiration dont tu as besoin.... Marchons donc ensemble avec vénération dans ces temples nombreux que nous » rencontrons à tous les pas, et ne cessons pas un instant de nous croire dans les » avenues du Saint des Saints. » N'est-ce pas un prélude des *Harmonies* qu'on

entend? Un bon nombre des psaumes ou cantiques qui composent *l'Homme de Désir*, pourraient passer pour de larges et mouvans canevas jetés par notre illustre contemporain, dans un de ces momens d'ineffable ébriété où il chante :

Encore un hymne, ô ma lyre !
Un hymne pour le Seigneur!
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

Aux soi-disans poètes de son époque qui dépensaient leurs rimes sur des descriptions, des tragédies ou des épopées, toutes de convention et d'artifice, Saint-Martin fait honte de ce matérialisme de l'art :

Mais voyez à quel point va votre inconséquence!
Vous vous dites sans cesse inspirés par les cieux,
Et vous ne frappez plus notre oreille, nos yeux,
Que par le seul tableau des choses de la terre;
Quelques traits copiés de l'ordre élémentaire,
Les erreurs des mortels, leurs fausses passions,
Les récits du passé, quelques prédictions
Que vous ne recevez que de votre mémoire,
Et qu'il vous faut susprendre où s'arrête l'histoire;
Voilà tous vos moyens, voilà tous les trésors
Dont vous fassent jouir vos plus ardens efforts!

Par malheur, Saint-Martin lui-même, ce réservoir immense d'onction et d'amour, n'avait qu'un instrument incomplet pour se répandre; le peu de poésie qu'il a essayée, et dont nous venons de donner un échantillon, est à peine tolérable; bien plus, il n'eut jamais l'intention d'être pleinement compris. Lié à des doctrines occultes, s'environnant d'obscurités volontaires, tourné en dedans et en haut, il n'est là, en quelque sorte, que pour perpétuer la tradition spiritualiste dans une vivacité sans mélange, pour protester devant Dieu par sa présence inaperçue, pour prier angéliquement derrière la montagne durant la victoire passagère des géans. J'ignore s'il a gagné aux voies trop détournées où il s'est tenu, beaucoup d'âmes de mystère; mais il n'a en rien touché le grand nombre des âmes accessibles d'ailleurs aux belles et bonnes paroles et dignes de consolation. Il faut, en effet, pour arriver à elles, pour prétendre à les ravir et à être nommé d'elles leur bienfaiteur, joindre à un fond aussi précieux, aussi excellent que celui de l'*Homme de désir*, une expression peinte aux yeux sans énigme, la forme à la fois intelligente et enchanteresse, la beauté rayonnante, idéale, mais suffisamment humaine, l'image simple et parlante comme l'employaient Virgile et Fénélon, de ces images dont la nature est semée, et qui répondent à nos secrètes empreintes; il faut être un homme du milieu de ce monde, avoir peut-être moins purement vécu que le théosophe, sans que pourtant le sentiment du Saint se soit jamais affaibli au cœur; il faut enfin croire en soi et oser, ne pas être humble de l'humilité contrite des solitaires, et aimer un peu la gloire comme l'aimaient ces poètes chrétiens qu'on couronnait au Capitole.

Rousseau, disions-nous, avait eu de grandes parties d'inspiration; il avait prêté un admirable langage à une foule de mouvemens obscurs de l'âme et d'harmonies

éparses dans la nature. La misanthropie et l'orgueil qui venaient à la traverse, les perpétuelles discussions qui entrecoupent ses rêveries, le recours aux hypothèses hasardées, et, pour parler juste, un génie politique et logique, qui ne se pouvait contraindre, firent de lui autre chose qu'un poète qui charme, inonde et apaise. Et puis c'était de la prose; or, la prose si belle, si grave, si rhythmique qu'on la fasse (et quelle prose que celle de Jean-Jacques!), n'est jamais un chant. A Rousseau, par une filiation plus ou moins soutenue, mais étroite et certaine à l'origine, se rattachent Bernardin de Saint-Pierre, madame de Staël et M. de Chateaubriand. Tous les trois se prirent de préférence au côté spiritualiste, rêveur, enthousiaste, de leur auteur, et le fécondèrent selon leur propre génie. Madame de Staël se lança dans une philosophie vague sans doute et qui, après quelque velléité de stoïcisme, devint bientôt abandonnée, sentimentale, mais resta toujours adoratrice et bienveillante. Bernardin de Saint-Pierre répandit sur tous ses écrits la teinte évangélique du Vicaire savoyard. M. de Chateaubriand, sorti d'une première incertitude, remonta jusqu'aux autels catholiques dont il fêta la dédicace nouvelle. Ces deux derniers, qui sous l'appareil de la philanthropie ou de l'orthodoxie, cachaient mal un fond de tristesse chagrine et de personnalité assez amère, dont il n'y a pas trace chez leur rivale expansive, avaient le mérite de sentir, de peindre, bien autrement qu'elle, cette nature solitaire qui, tant de fois, les avait consolés des hommes; ils étaient vraiment religieux par là, tandis qu'Elle, elle était plutôt religieuse en vertu de ses sympathies humaines. Chez tous les trois, ce développement plein de grandeur auquel, dans l'aspace de vingt années, on dut les *Études* et les *Harmonies de la Nature*, *Delphine* et *Corinne*, le *Génie du Christianisme* et les *Martyrs*, s'accomplissait au moyen d'une prose riche, épanouie, cadencée, souvent métaphysique chez madame de Staël, purement poétique dans les deux autres, et d'autant plus désespérante, en somme, qu'elle n'avait pour pendant et vis-à-vis que les jolis miracles de la versification delilienne. Mais Lamartine était né.

Ce n'est plus de Jean-Jacques qu'émane directement Lamartine, c'est de Bernardin de Saint-Pierre, de M. de Chateaubriand et de lui-même. La lecture de Bernardin de Saint-Pierre produit une délicieuse impression dans la première jeunesse. Il a peu d'idées, des systèmes importuns, une modestie fausse, une prétention à l'ignorance, qui revient toujours et impatience un peu. Mais il sent la nature, il l'adore, il l'embrasse sous ses aspects magiques, par masses confuses, au sein des clairs de lune où elle est baignée; il a des mots d'un effet musical et qu'il place dans son style comme des harpes éoliennes pour nous ravir en rêverie. Que de fois enfant, le soir, le long des routes, je me suis surpris répétant avec des pleurs son invocation aux forêts et à leurs *résonnantes clairières !* Lamartine, vers 1808, devait beaucoup lire les *Études* de Bernardin; il devait dès-lors s'initier par lui au secret de ces voluptueuses couleurs dont plus tard il a peint dans le *Lac* son souvenir le plus chéri;

Qu'il soit dans le zéphir qui frémit et qui passe,
Dans les bruits de tes bords, par tes bords répétés;
Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface,
De ses molles clartés!

Le génie pittoresque du prosateur a passé tout entier en cette muse: il s'y est

éclipsé et s'est détruit lui-même en la nourrissant. Aussi, à part *Paul et Virginie*, que rien ne saurait atteindre, Lamartine dispense à peu près aujourd'hui de la lecture de Bernardin de Saint-Pierre ; quand on nommera les *Harmonies*, c'est uniquement de celles du poète que la postérité entendra parler. Lamartine, vers le même temps, aima et lut sans doute beaucoup le *Génie du Christianisme*, *René*: si sa simplicité, sa droiture de goût ne s'accommodaient qu'imparfaitement de quelques traits de ces ouvrages, son éducation religieuse non moins que son anxiété intérieure le disposait à en saisir les beautés sans nombre. Quand il s'écrie à la fin de *l'Isolement*, dans la première des premières *Méditations* :

> Et moi je suis semblable à la feuille flétrie....
> Emportez-moi comme elle, orageux aquilons !

il n'est que l'écho un peu affaibli de cette autre voix impétueuse : *Levez-vous, orages désirés, qui devez emporter René*, etc. Rousseau, je le sais, agit aussi très-puissamment sur Lamartine ; mais ce fut surtout à travers Bernardin de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand qu'il le sentit. Il n'eut rien de Werther ; il ne connut guère Byron de bonne heure, et il en savait peu de chose au delà du renom fantastique qui circulait, quand il lui adressa sa magnifique remontrance. Son génie préexistait à toute influence lointaine. André Chénier, dont la publication tardive (1819) a donné l'éveil à de bien nobles muses, particulièrement à celle de M. Alfred de Vigny, resta, jusqu'à ces derniers temps, inaperçu et, disons-le, méconnu de Lamartine, qui n'avait rien, il est vrai, à tirer de ce monde d'inspiration antique, et dont le style était déjà né de lui-même à la source de ses pensées. J'oserai affirmer, sans crainte de démenti, que, si les poésies fugitives de Ducis sont tombées aux mains de Lamartine, elles l'ont plus ému dans leur douce cordialité et plus animé à produire, que ne l'eussent fait les poésies d'André, quand elles auraient paru dix ans plus tôt. Saint-Martin, que j'ai nommé, n'aura jamais été probablement de sa bien étroite connaissance. Lamartine n'est pas un homme qui élabore et qui cherche ; il ramasse, il sème, il moissonne sur sa route ; il passe à côté, il néglige ou laisse tomber de ses mains ; sa ressource surabondante est en lui ; il ne veut que ce qui lui demeure facile et toujours présent. Simple et immense, paisiblement irrésistible, il lui a été donné d'unir la profusion des peintures naturelles, l'esprit d'élévation des spiritualistes fervens, et l'ensemble de vérités en dépôt au fond des moindres cœurs. C'est une sensibilité reposée, méditative, avec le goût des mouvemens et des spectacles de la vie, le génie de la solitude avec l'amour des hommes, une ravissante volupté sous les dogmes de la morale universelle. Sa plus haute poésie traduit toujours le plus familier christianisme et s'interprète à son tour par lui. Son âme est comme l'idéal accompli de la généralité des âmes que l'ironie n'a pas desséchées, que la nouveauté n'enivre pas immodérément, que les agitations mondaines laissent encore délicates et libres. Et en même temps, sa forme, la moins circonscrite, la moins matérielle, la plus diffusible des formes dont jamais langage humain ait revêtu une pensée de poète, est d'un symbole constant, partout lucide et immédiatement perceptible (1).

(1) Dans un article inséré au *Globe*, le 20 juin 1830, lors de la publication des *Harmonies*, on lit : « .... M. de Lamartine, par cela même qu'il range humblement sa poésie aux vérités de la

Alphonse de Lamartine doit être né à Macon, tout à la fin de 90 ou au commencement de 91 : on était en pleine révolution. Son grand-père avait exercé autrefois une charge dans la maison d'Orléans, et s'était ensuite retiré en province. La révolution frappa sa famille comme toutes celles qui tenaient à l'ordre ancien par leur naissance et leurs opinions : les plus reculés souvenirs de Lamartine le reportent à la maison d'arrêt où on le menait visiter son père. Au sortir de la terreur, et pour traverser les années encore difficiles qui suivirent, ses parens vécurent confinés dans cette terre obscure de Milly, que le poète a si pieusement illustrée, comme M. de Chateaubriand a fait pour Combourg, comme Victor Hugo pour les Feuillantines. Il passa là, avec ses sœurs, une longue et innocente enfance, libre, rustique, errante à la manière du ménestrel de Beattie, formé pourtant à l'excellence morale et à cette perfection de cœur qui le caractérise, par les soins d'une admirable mère, dont il est, assure-t-on, toute l'image. Il ne laissa cette vie domestique que pour aller à Belley, au collége des pères de la foi ; moins heureux qu'à Milly, il y trouva cependant du charme, des amis qu'il garda toujours, des guides indulgens et faciles, auxquels il disait en les quittant :

Aimables sectateurs d'une aimable sagesse,
Bientôt je ne vous verrai plus !

Sans parler de tout ce qu'il y avait de primitivement affable dans la belle âme de Lamartine, il doit peut-être à cette éducation paternelle de Belley de n'y avoir

tradition, qu'il voit et juge le monde et la vie suivant qu'on nous a appris dès l'enfance à les juger et à les voir, répond merveilleusement à la pensée de tous ceux qui ont gardé ces premières impressions, ou qui, les ayant rejetées plus tard, s'en souviennent encore avec un regret mêlé d'attendrissement. Il se trompe lorsqu'il dit en sa préface que ses vers ne s'adressent qu'à un petit nombre. De toutes les poésies de nos jours, aucune n'est autant que la sienne, selon le cœur des femmes, des jeunes filles, des hommes accessibles aux émotions pieuses et tendres. Sa morale est celle que nous savons : il nous répète avec un charme nouveau ce qu'on nous a dit mille fois, nous fait repasser avec de douces larmes ce que nous avons senti, et l'on est tout surpris en l'écoutant de s'entendre soi-même chanter ou gémir par la voix sublime d'un poète. C'est une aimable beauté de cœur et de génie qui nous ravit et nous touche par toutes les images connues, par tous les sentimens éprouvés, par toutes les vérités lumineuses et éternelles. Cette manière de comprendre les diverses heures du jour, l'aube, le matin, le crépuscule, d'interpréter la couleur des nuages, le murmure des eaux, le bruissement des bois, nous était déjà obscurément familière avant que le poète nous la rendit vivante par le souffle harmonieux de sa parole. Il dégage en nous, il ravive, il divinise ces empreintes chères à nos sens, et dont tant de fois s'est peinte notre prunelle, ces comparaisons presque innées, les premières qui se soient gravées dans le miroir de nos âmes. Nul effort, nulle réflexion pénible pour arriver où sa philosophie nous porte. Il nous prend où nous sommes, chemine quelque temps avec les plus simples, et ne s'élève que par les côtés où le cœur surtout peut s'élever. Ses idées sur l'amour et la beauté, sur la mort et l'autre vie, sont telles que chacun les pressent, les rêve et les aime. Sans doute, et nous nous plaisons à le dire, il est aujourd'hui sur ces points d'autres interprétations non moins hautes, d'autres solutions non moins poétiques, qui, plus détournées de la route commune, plus à part de toute tradition, dénotent chez les poètes qui y atteignent, une singulière vigueur de génie, une portée immense d'originalité individuelle. Mais c'est aussi une espèce d'originalité bien rare et désirable que celle qui s'accommode si aisément des idées reçues, des sentimens consacrés, des préjugés de jeunes filles et de vieillards; qui parle de la mort comme en pense l'humble femme qui prie, comme il en est parlé depuis un temps immémorial dans l'église ou dans la famille, et qui trouve en répétant ces doctrines de tous les jours une sublimité sans efforts, et pourtant inouïe jusqu'à présent, etc. etc... »

rien déposé de timide et de farouche, comme il est arrivé trop souvent chez d'autres natures sensibles de notre âge. Après le collége, vers 1809, Lamartine vécut à Lyon, et fit, je crois, dès ce temps, un premier et court voyage d'Italie. Il fut ensuite à Paris, s'y laissa aller, bien qu'avec décence, à l'entraînement des amitiés et de la jeunesse, distrait de ses principes, obscurci dans ses croyances, jamais impie ni raisonneur systématique; versifiant beaucoup dès-lors, jusque dans ses lettres familières, songeant à la gloire poétique, à celle du théâtre en particulier; d'ailleurs assez mécontent du sort et trouvant mal de quoi satisfaire à ses goûts innés de noble aisance et de grandeur. La fortune, en effet, qu'il obtint plus tard de son chef par héritage d'un oncle, n'était pas près de lui venir, et, comme tous les fils de famille, il sentait quelque gêne de sa dépendance. En 1813, sa santé s'étant altérée, il revit l'Italie; un certain nombre de vers des *Méditations* et beaucoup de souvenirs dont le poète a fait usage par la suite datent de ce voyage : le *Premier Amour* des *Harmonies* s'y rapporte probablement. La chute de l'empire et la restauration apportèrent de notables changemens dans la destinée de Lamartine. Il était né et avait grandi dans des sentimens opposés à la révolution : il n'avait jamais adopté l'empire et ne l'avait pas servi. En 1814, il entra dans une compagnie des gardes-du-corps. Son royalisme pourtant se conciliait déjà avec des idées libérales et constitutionnelles : il avait même composé une brochure politique dans ce sens, qui ne fut pas publiée, faute de libraire. Après les cent jours, Lamartine ne reprit point de service : une passion partagée, dont il a éternisé le céleste objet sous le nom d'Elvire, semble l'avoir occupé tout entier à cette époque. Nous nous garderons de soulever le plus léger coin du voile étincelant et sacré dont brille de loin aux yeux cette mystérieuse figure. Nous nous bornerons à remarquer qu'Elvire n'a point fait avec son poète le voyage d'Italie, et que le lac célébré n'est autre que celui du Bourget. Toutes les scènes qui ont pour cadre l'Italie, principalement dans les secondes *Méditations*, ne se rapportent donc pas originairement à l'idée d'Elvire, à laquelle je les crois antérieures; ou bien elles auront été combinées, transposées sur son souvenir par une fiction ordinaire aux poètes. La mort d'Elvire, une maladie mortelle de l'amant, son retour à Dieu, le sacrifice qu'il fait, durant sa maladie, de poésies anciennes et moins graves, quoique assurément avouables devant les hommes, tels sont les événemens qui précèdent l'apparition des *Méditations poétiques*, laquelle eut lieu dans les premiers mois de 1820. Le succès soudain qu'elles obtinrent fut le plus éclatant du siècle depuis le *Génie du Christianisme ;* il n'y eut qu'une voix pour s'écrier et applaudir. Le nom de l'auteur, qui ne se trouvait pas sur la première édition, devint instantanément glorieux : mille fables, mille conjectures empressées s'y mêlèrent. Docile aux désirs de sa famille, Lamartine profita de sa réussite pour mettre un pied dans la carrière diplomatique, et il fut attaché à la légation de Florence. La renommée, un héritage opulent, un mariage conforme à ses goûts, tout lui arriva presque à la fois; sa vie depuis ce temps est trop connue, trop positive, pour que nous y insistions. Dans le peu que nous avons essayé d'en dire, relativement aux années antérieures, on trouvera que nous avons été bien sobre et bien vague; mais nous croyons n'avoir rien présenté sous un faux jour. Lamartine est de tous les poètes célèbres celui qui se prête le moins à une biographie exacte, à une chronologie minutieuse, aux petits faits et aux anecdotes choisies. Son existence large, simple, négligemment tracée, s'idéa-

lise à distance et se compose en massifs lointains, à la façon des vastes paysages qu'il nous a prodigués. Dans sa vie comme dans ses tableaux, ce qui domine, c'est l'aspect verdoyant, la brise végétale; c'est la lumière aux flancs des monts, c'est le souffle aux ombrages des cîmes. Il est permis, en parlant d'un tel homme, de s'attacher à l'esprit des temps plutôt qu'aux détails vulgaires qui, chez d'autres, pourraient être caractéristiques. Tout lyrique qu'il est, il a peu de retours, peu de ces regards profonds en arrière qui décèdent toujours une certaine lassitude et le vide du moment. Il décore çà et là quelques endroits de son passé; il rallume de loin en loin, au soir, ses feux mourans sur quelque colline, puis les abandonne; l'espérance et l'avenir l'appellent incessamment; il se dit:

Mais loin de moi ces temps! que l'oubli les dévore!
Ce qui n'est plus pour l'homme, a-t-il jamais été?

A l'ami qui l'interroge avec une curieuse tendresse, il répond:

Et tu veux aujourd'hui qu'ouvrant mon cœur au tien,
Je renoue en ces vers notre intime entretien;
Tu demandes de moi les haltes de ma vie?
Le compte de mes jours?... Ces jours, je les oublie;
Comme le voyageur quand il a dénoué
Sa ceinture de cuir, etc. etc...

A une distance plus rapprochée des premières méditations, il pouvait sembler du moins que l'image d'Elvire dominait sa vie, qu'elle en était l'accidentelle, la romanesque inspiration, et qu'à mesure qu'il s'éloignerait d'elle, tout en lui pâlirait. Le public qui aime assez les belles choses, à condition qu'elles passeront vite, se l'était si fort imaginé ainsi, que, durant plusieurs années, à chaque nouvelle publication de Lamartine, c'était un murmure peu flatteur où l'étourderie entrait de concert avec l'envie et la bêtise: on avait l'air de vouloir dire que l'astre baissait. Mais en avançant encore davantage, en contemplant surtout ce dernier et incomparable développement des Harmonies, il a bien fallu se rendre à l'évidence. Le poète chez Lamartine était né avant Elvire et lui a survécu; le poète chez Lamartine n'était subordonné à rien, à personne, pas même à l'amant. D'autres sont plus amans que poètes: un amour particulier les inspire, les arrache de terre, les élève à la poésie; cet amour mort en eux, il convient qu'ils s'ensevelissent aussi et qu'ils se taisent. Lamartine, lui, était poète encore plus qu'amant: sa blessure d'amour une fois fermée, sa source vive de poésie a continué de jaillir par plus d'endroits de sa poitrine et plus abondante. Il existait avant sa passion, il s'est retrouvé après, avec ses grandes facultés inoccupées, irrassasiables, qui s'élançaient vers la suprême poésie, c'est-à-dire, vers l'amour non-déterminé, vers la beauté *qui n'a ni séjour ni symbole ni nom :*

Mon âme a l'œil de l'aigle, et mes fortes pensées,
Au but de leurs désirs volant comme des traits,
Chaque fois que mon sein respire, plus pressées
Que les colombes des forêts,
Montent, montent toujours, par d'autres remplacées,
Et ne redescendent jamais!

On a dit que Lamartine s'adressait à l'âme encore plus qu'au cœur, cela est vrai si par âme on entend, en quelque sorte, le cœur plus étendu et universalisé. Dans les femmes qu'il a aimées, même dans Elvire, Lamartine a aimé un constant idéal, un être angélique qu'il rêvait, l'immortelle Beauté en un mot, l'Harmonie, la Muse. Qu'importent donc quelques détails de sa vie? Dans sa vocation invincible, cette vie n'était pas à la merci d'un heureux hasard : il ne pouvait manquer un jour ou l'autre de conquérir lui-même en plein et de faire retentir par le monde son divin organe. La nuée de colombes pressées dont il parle, devait tôt ou tard échapper bruyamment de son sein.

Cependant l'absence habituelle où Lamartine vécut loin de Paris et souvent hors de France, durant les dernières années de la restauration, le silence prolongé qu'il garda après la publication de son chant d'Harold, firent tomber les clameurs des critiques qui se rejetèrent sur d'autres poètes plus présens; sa renommée acheva rapidement de mûrir. Lorsqu'il revint au commencement de 1830 pour sa réception à l'Academie française et pour la publication de ses *Harmonies*, il fut agréablement étonné de voir le public gagné à son nom et familiarisé avec son œuvre. C'est à un souvenir de ce moment que se rapporte la pièce de vers suivante, dans laquelle on a tâché de rassembler quelques impressions déjà anciennes et de reproduire, quoique bien faiblement, quelques mots échappés au poète, en les entourant de traits qui peuvent le peindre. — A lui, au sein des mers brillantes où ils ne lui parviendront pas, nous les lui envoyons, ces vers, comme un vœu d'ami durant le voyage !

Un jour, c'était au temps des oisives années,
Aux dernières saisons, de poésie ornées
Et d'art, avant l'orage où tout s'est dispersé,
Et dont le vaste flot, quoique rapetissé,
Avec les rois déchus, les trônes à la nage,
A pour long-temps noyé plus d'un secret ombrage,
Silencieux bosquets mal à propos rêvés,
Terrasses et balcons, tous les lieux réservés,
Tout ce Delta d'hier, ingénieux asile,
Qu'on devait à quinze ans d'une onde plus facile !

De retour à Paris après sept ans, je crois,
De soleils de Toscane ou d'ombre sous tes bois,
Comptant trop sur l'oubli, comme durant l'absence,
Tu retrouvais la gloire avec reconnaissance.
Ton merveilleux laurier sur chacun de tes pas
Étendait un rameau que tu n'espérais pas;
L'écho te renvoyait tes paroles aimées;
Les moindres des chansons anciennement semées
Sur ta route en festons pendaient comme au hasard :
Les oiseaux par milliers, nés depuis ton départ
Chantaient ton nom, un nom de tendresse et de flamme,
Et la vierge, en passant, le chantait dans son âme.
Non jamais toit chéri, jaloux de te revoir,
Jamais antique bois où tu reviens t'asseoir,
Milly, ses sept tilleuls; Saint-Point, ses deux collines,

N'ont envahi ton cœur de tant d'odeurs divines,
Amassé pour ton front plus d'ombrage, et paré
De plus de nids joyeux ton sentier préféré!

Et dans ton sein coulait cette harmonie humaine
Sans laisser d'autre ivresse à ta lèvre sereine,
Qu'un sourire suave, à peine s'imprimant;
Ton œil étincelait sans éblouissement,
Et ta voix mâle, sobre et jamais débordée,
Dans sa vibration marquait mieux chaque idée!

Puis, comme l'homme aussi se trouve au fond de tout,
Tu ressentais parfois plénitude et dégoût.
— Un jour donc, un matin, plus las que de coutume,
De tes félicités repoussant l'amertume;
Un geste vers le seuil qu'ensemble nous passions:
« Hélas, t'écriais-tu, ces admirations,
» Ces tributs accablans qu'on décerne au génie,
» Ces fleurs qu'on fait pleuvoir quand la lutte est finie!
» Tous ces yeux rayonnans éclos d'un seul regard,
» Ces échos de sa voix, tout cela vient trop tard!
» Le Dieu qu'on inaugure en pompe au Capitole,
» Du Dieu jeune et vainqueur n'est souvent qu'une idole!
» L'âge que vont combler ces honneurs superflus,
» S'en repaît, — les sent mal, — ne les mérite plus!
» Oh! qu'un peu de ces chants, un peu de ces couronnes,
» Avant les pâles jours, avant les lents automnes,
» M'eût été dû plutôt à l'âge efflorescent,
» Où jeune, inconnu, seul avec mon vœu puissant,
» Dans ce même Paris cherchant en vain ma place,
» Je n'y trouvait qu'écueils, fronts légers ou de glace,
» Et qu'en diversion à mes vastes désirs,
» Empruntant du hasard l'or qu'on jette aux plaisirs,
» Je m'agitais au port, navigateur sans monde,
» Mais aimant, espérant, âme ouverte et féconde!
» Oh! que ces dons tardifs où se heurtent mes yeux,
» Devaient m'échoir alors, et que je valais mieux! »

Et le discours bientôt sur quelque autre pensée
Échappa, comme une onde au caprice laissée;
Mais ce qu'ainsi ta bouche aux vents avaient jeté,
Mon souvenir profond l'a depuis médité.

Il a raison, pensais-je, il dit vrai, le poète!
La jeunesse emportée et d'humeur indiscrète
Est la meilleure encor; sous son souffle jaloux
Elle aime à rassembler tout ce qui flotte en nous
De vif et d'immortel; dans l'ombre ou la tempête
Elle attise en marchant son brasier sur sa tête;
L'encens monte et jaillit! elle a foi dans son vœu;
Elle ose la première à l'avenir en feu,

Quand chassant le vieux Siècle un nouveau s'initie,
Lire ce que l'éclair lance de prophétie.
Oui, la jeunesse est bonne; elle est seule à sentir
Ce qui, passé trente ans, meurt, ou ne peut sortir,
Et devient comme une âme en prison dans la nôtre;
La moitié d'une vie est le tombeau de l'autre;
Souvent tombeau blanchi, sépulcre décoré,
Qui reçoit le banquet pour l'hôte préparé.
C'est notre sort à tous; tu l'as dit, ô grand homme!
Eh! n'étais-tu pas plus celui que chacun nomme,
Celui que nous cherchons, et qui remplit nos cœurs,
Quand par de là les monts d'où fondent les vainqueurs,
Dès les jours de Wagram, tu courais l'Italie,
De Pise à Nisita promenant ta folie,
Essayant la lumière et l'onde dans ta voix,
Et chantant l'oranger pour la première fois?
Oui, même avant la corde ajoutée à ta lyre,
Avant le Crucifix, le Lac, avant Elvire,
Lorsqu'à regret rompant tes voyages chéris,
Retombé de Pœstum aux étés de Paris,
Passant avec Jussieu tout un jour à Vincennes
A tailler en sifflets l'aubier des jeunes chênes;
De Talma, les matins; pour Saül, accueilli;
Puis retournant cacher tes hivers à Milly,
Tu condamnais le sort, — oui, dans ce temps-là même,
(Si tu ne l'avais dit, ce serait un blasphème),
Dans ce temps, plus d'amour enflait ce noble sein,
Plus de pleurs grossissaient la source sans bassin,
Plus de germes errans pleuvaient de ta colline,
Et tu ressemblais mieux à notre Lamartine!
C'est la loi : tout poète à la gloire arrivé,
A mesure qu'au jour son astre s'est levé,
A pâli dans son cœur. Infirmes que nous sommes!
Avant que rien de nous parvienne aux autres hommes,
Avant que ces passans, ces voisins, nos entours,
Aient eu le temps d'aimer nos chants et nos amours,
Nous-mêmes déclinons! comme au fond de l'espace
Tel soleil voyageur qui scintille et qui passe,
Quand son premier rayon a jusqu'à nous percé,
Et qu'on dit : le *voilà*, s'est peut-être éclipsé!

Ainsi d'abord pensais-je; armé de ton oracle,
Ainsi je rabaissais le grand homme en spectacle,
Je niais son midi manifeste, éclatant,
Redemandant l'obscur, l'insaisissable instant.
Mais en y songeant mieux, revoyant sans fumée
D'une vue au matin plus fraîche et ranimée,
Ce tableau d'un poète harmonieux, assis
Au sommet de ses ans, sous des cieux éclaircis,
Calme, abondant toujours, le cœur plein sans orage,
Chantant Dieu, l'univers, les tristesses du sage,

L'humanité lancée aux Océans nouveaux,....
— Alors je me suis dit : non, ton oracle est faux,
Non, tu n'as rien perdu ; non, jamais la louange,
Un grand nom,—l'avenir qui s'entr'ouvre et se range, —
Les générations qui murmurent, *C'est lui*,
Ne furent mieux de toi mérités qu'aujourd'hui.
Dans sa source et son jet, c'est le même génie ;
Mais de toutes les eaux la marche réunie,
D'un flot illimité qui noierait les déserts,
Égale, en s'y perdant, la majesté des mers.
Tes feux intérieurs sont calmes, tu reposes ;
Mais ton cœur reste ouvert au vif esprit des choses.
L'or et ses dons pesans, la Gloire qui fait roi,
T'ont laissé bon, sensible, et loin autour de toi
Répandant la douceur, l'aumône et l'indulgence.
Ton noble accueil enchante, orné de négligence.
Tu sais l'âge où tu vis et ses futurs accords ;
Ton œil plane ; ta voile, errant de bords en bords,
Glisse au cap de Circé, luit aux mers d'Artémise ;
Puis l'Orient t'appelle, et sa terre promise,
Et le Mont trois fois saint des divines rançons!
Et de là nous viendront tes dernières moissons,
Peinture, hymne, lumière immensément versée,
Comme un soleil couchant ou comme une Odyssée !...

Oh! non, tout n'était pas dans l'éclat des cheveux,
Dans la grâce et l'essor d'un âge plus nerveux,
Dans la chaleur du sang qui s'enivre ou s'irrite!
Le poète y survit, si l'Ame le mérite;
Le Génie au sommet n'entre pas au tombeau,
Et son soleil qui penche est encor le plus beau !

Depuis les premières *Méditations* jusqu'aux *Harmonies*, Lamartine est allé se développant avec progrès, dérivant de plus en plus de l'élégie à l'hymne, au poëme pur, à la méditation véritable. Il y a bien de la grandeur dans son volume de 1820 ; il est merveilleusement composé sans le paraître; le roman y glisse dans les intervalles de la religion; l'Élégie éplorée y soupire près du Cantique déjà éblouissant. Le point central de ce double monde, à mi-chemin des Hauts lieux et du Vallon, le miroir complet qui réfléchit le côté métaphysique et le côté amoureux, est *le Lac*, le Lac, perfection inespérée, assemblage profond et limpide, image une fois trouvée et reconnue par tous les cœurs. Rien ne saurait donc être plus achevé *en soi* que ce premier volume des *Méditations*. Mais, depuis lors, le poète n'a cessé de s'étendre aux régions ultérieures dans des dimensions croissantes. Les secondes *Méditations* en offrent assez de preuves, *les Étoiles*, *les Préludes* par exemple. Et avec cela, elles ont l'inconvénient de toute transition, moins bien composées et un peu indécises dans leur ensemble. Le roman n'a pas disparu, la nacelle flotte toujours; mais nous sommes à Ischia, mais ce n'est plus le nom d'Elvire que la brise murmure. Et pourtant Elvire elle-même revient: *le Crucifix* l'atteste en assez immortels accens. Pourquoi donc alors ce *Chant d'Amour* tout aussitôt

après le *crucifix?* Poétiquement, cela ne peut pas être. Les secondes *Méditations* ne finissent pas, ne s'accomplissent pas comme les premières; elles ouvrent un champ nouveau, indéfini, plus serein, plus paisible et lumineux; elles laissent entrevoir la consolation, l'apaisement dans l'âme du poète; mais elles n'apaisent pas le lecteur. Par beaucoup de détails, par le style, par le souffle et l'ampleur des morceaux pris séparément, elles sont souvent supérieures aux premières Méditations; comme ensemble, comme volume définitif, j'aime mieux les premières. La *Mort de Socrate* et surtout le *Dernier Chant d'Harold* sont d'admirables méditations encore, avec un flot qui toujours monte et s'étend, mais avec l'inconvénient grave d'un cadre historique donné et de personnages d'ailleurs connus : or, Lamartine, le moins dramatique de tous les poètes, ne sait et ne peut parler qu'en son nom. C'est donc aux *Harmonies* qu'il faut venir, pour le voir se déployer tout à l'aise, sans mélange ni entourage, dans l'effusion de sa grande manière. Là, l'élégie, la scène circonscrite, la particularité individuelle, n'existent presque plus; je n'entends qu'une voix générale qui chante pour toutes les âmes encore empreintes, à quelque degré, de christianisme. Cette voix chante les beautés et les dangers de la nuit, l'ivresse virginale du matin, l'oraison mélancolique des soirs; elle devient la douce prière de l'enfant au réveil, l'invocation en chœur des orphelins, le gémissement plaintif des souvenirs en automne, quand les feuilles jonchent la terre, et qu'au penchant de la vie soi-même, on suit coup sur coup les convois des morts. Elle exhale enfin, elle exprime dans *Novissima Verba* ces quarts d'heure de navrante agonie, qui, comme une horrible tentation ou un avertissement salutaire, s'emparent souvent des plus nobles mortels au sommet de l'existence et les inondent d'une sueur froide, rappetissés soudain et criant grâce, au sein des félicités et de la gloire !

Lamartine avait d'abord une nacelle; il l'abritait, il la ramenait au rivage; il en détachait l'anneau par oubli, il s'y balançait tout le jour, au gré de la vague amoureuse, le long d'un golfe bordé de myrtes et d'amandiers. Bien des fois, sans doute, bercé nonchalamment, il regardait le ciel, et sa pensée planait dans l'abyme d'azur; mais on avait là toujours à deux pas la terre, les fleurs, le bosquet du rivage, le phare allumé de l'amante. Puis la nacelle est devenue une barque plus hardie, plus confiante aux étoiles et aux larges eaux. Le rivage s'est éloigné et a blanchi à l'horizon; mais de la rade on y revenait encore, on y recueillait encore de tendres ou cruels vestiges : on y voyait à chaque approche comme plusieurs phares scintillans qui vous rappelaient : c'était trop s'éloigner ou trop souvent revenir. La barque a fait place au vaisseau. Ç'a été la haute mer cette fois, le départ majestueux et irrévocable. Plus de rivages qu'au hasard, çà et là, et en passant; les cieux, rien que les cieux et la plaine sans bornes d'un Océan Pacifique. Le bon Océan sommeille par intervalles; il y a de longs jours, des calmes monotones; on ne sait pas bien si l'on avance. Mais quelle splendeur, même alors, au poli de cette surface; quelle succession de tableaux à chaque heure des jours et des nuits! Quelle variété miraculeuse au sein de la monotonie apparente! et à la moindre émotion, quel ébranlement redoublé de lames puissantes et douces, gigantesques, mais belles; et surtout, et toujours, l'infini dans tous les sens, *profundum, altitudo !*

En même temps que la matière et le fond ont augmenté chez Lamartine, le style et le nombre ont suivi sans peine et se sont tenus au niveau. Le rhythme

a serré davantage la pensée ; des mouvemens plus précis et plus vastes l'ont lancée à des buts certains ; elle s'est multipliée à travers des images non moins naturelles et souvent plus neuves. En faisant ici la part de ce qu'il y a de spontané et d'évolutif dans ce progrès du talent, nous croyons qu'il nous est permis de noter une influence heureuse du dehors. Si, en effet, Lamartine resta tout-à-fait étranger au travail de style et d'art qui préoccupait alors quelques poètes, il ne restait nullement insensible aux prodigieux résultats qu'il en admirait chez son jeune et constant ami, Victor Hugo. Son génie facile saisit à l'instant même plusieurs secrets que sa négligence avait ignorés jusque-là. Quand le Cygne vit l'Aigle, comme lui dans les cieux, y dessiner mille cercles sacrés, inconnus à l'augure, il n'eut qu'à vouloir, et, sans rien imiter de l'Aigle, il se mit à l'étonner à son tour par les courbures redoublées de son essor.

Un des caractères les plus propres à la manière de Lamartine, c'est une facilité dans l'abondance, une sorte de fraîcheur dans l'extase, et avec tant de souffle l'absence d'échauffement. S'il était possible d'assigner aux vrais poètes des heures naturelles d'inspiration et de chant, comme cela existe dans l'ordre de la création pour certains oiseaux harmonieux, nous dirions, sans trop de crainte de nous tromper, que Lamartine chante au matin, au réveil, à l'aurore : (et réellement la plupart de ses pièces, celles même où il célèbre la nuit, sont écloses à ces premiers momens du jour ; il ébauche d'ordinaire en une matinée, il achève dans la matinée suivante). Il est presque évident, au contraire, qu'à part de ce que la volonté impose à l'habitude, les heures instinctives où la voix éclate chez Victor Hugo, doivent être celles du milieu du jour, du soleil embrasé, du couchant poudreux, ou encore de l'ombre fantastique et profonde. On devinerait également, ce me semble, que de Vigny ne réveille l'écho de son sanctuaire embaumé qu'après l'heure discrète de minuit, à la lueur de cette lampe bleuâtre qui éclaire Dolorida.

Lamartine a peu écrit en prose : pourtant son discours de réception à l'Académie française, sa brochure *de la Politique rationnelle*, un charmant morceau sur les Devoirs civils du Curé, un discours à l'académie de Macon, indiquent assez son aisance parfaite en ce genre, et avec quelle simplicité de bon sens jointe à la grâce et à l'inséparable mélodie, sa pensée se déroule sous une forme à la fois plus libre et plus sévère. La brochure politique, ou plutôt philosophique, qu'il a publiée sur l'état présent de la société, indépendamment de ce vif désir du bien qui respire à chaque ligne, révèle en lui un coup d'œil bien ferme et bien serein au milieu des ruines récentes d'où tant de vaincus et de vainqueurs ne se sont pas relevés. Quoiqu'attaché par des affections antiques aux dynasties à jamais disparues, quoique lié de foi et d'amour à ce Christianisme que la ferveur des peuples semble délaisser et qu'on dirait frappé d'un mortel égarement aux mains de ses pontifes, M. de Lamartine, pas plus que M. de Lamennais ne désespère de l'avenir ; derrière les symptômes contraires qui le dérobent, il se le peint également tout embelli de couleurs chrétiennes et catholiques ; mais, pas plus que le prêtre illustre, il ne distingue cet avenir, ce règne évangélique, comme il l'appelle, du règne de la vraie liberté et des nobles lumières. Heureux songe, si ce n'est qu'un songe! Consolante perspective digne du poète religieux qui veut allier l'enchaînement et l'essor, la soumission et la conquête, et qui conserve en son cœur le Dieu individuel, le Dieu fait homme, le Dieu nommé et prié dès l'en-

fance, sans rejeter pour cela le Dieu universel et presque sourd qui régénère l'humanité en masse par les épreuves nécessaires ! Assez d'hommes dans ce siècle, assez de cœurs et des plus grands, n'admettent désormais à leur usage que ce dernier aspect de Dieu, cet universalisme inexorable qui assimile la providence à une loi fatale de la nature, à un vaste rouage, intelligent si l'on veut, mais devant lequel les individus s'anéantissent, à un char incompréhensible qui fauche et broie, dans un but lointain, des générations vivantes, sans qu'il en rejaillisse du moins sur chacun une destinée immortelle. Lamartine est plus heureux que ces hommes qui pourtant sont eux-mêmes de ceux qui espèrent : il est plus complètement religieux qu'eux ; il croit aussi fermement aux fins générales de l'humanité, il croit en outre aux fins personnelles de chaque âme. Il n'immole aux vastes pressentimens qu'il nourrit, ni l'ordre continu de la tradition, ni la croyance morale des siècles, le rapport intime et permanent de la créature à Dieu, l'humilité, la grâce, la prière, ces antiques alimens dont le rationalisme veut enfin sévrer l'humanité adulte. Sa suprême raison, à lui, n'est autre que l'éternel *logos*, le verbe de Jean, incarné une fois et habitant perpétuellement parmi les hommes. Il ne conçoit les transformations de l'humanité, même de nos jours, que sous la redoutable condition du mystère qui est le fond de tout acte vivant, création ou renaissance. — Tel nous apparaissait Lamartine, lorsqu'hier sa voile s'enflait vers l'Orient ; tel il nous reviendra bientôt, plus pénétré et plus affermi encore, après avoir touché le berceau sacré des grandes métamorphoses.

SAINTE-BEUVE.

ÉCRITS PIEUX DE L'ARÉTIN.

ITALIE. — XVI[e] SIÈCLE.

Ne vous étonnez point de ce titre ; rien de plus châtié, de plus pur, de plus candide que l'Arétin ; non point, sans doute, lorsque trébuchant sur ses courtes jambes, il savourait à plein verre le vin de Faenza, dans les tavernes d'Urbin, avec de belles filles de la Romagne ; mais lorsque baisant les mules du saint Père, il aspirait à ennoblir ses grosses épaules et sa tête de singe, de la pourpre et de la barette. Alors, comme un candidat à l'Académie qui fait ses preuves, Pierre Arétin se lança dans l'Ecriture et les évangiles ; la théologie lui devint aussi familière que les litanies de corps-de-garde, et l'on entendit de saints récits, de vertueuses aspirations sortir de sa bouche cynique et ordurière. Les Aldes publièrent vers la fin du seizième siècle, en un volume séparé, les écrits pieux de l'Arétin, de peur que les yeux du public ne fussent souillés, (*ne fossero contaminati*) par la lecture de ses autres ouvrages. C'est de ce petit volume, le seul connu de nous, que nous nous proposons de parler.

Le caractère de l'Arétin s'explique par l'époque à laquelle il vécut, époque de contraditions s'il en fut jamais, de folie et de sagesse, où l'on entremêlait une discussion sur Platon et Aristote des chants du *Morgante Maggiore*, le *don Juan* d'alors, de graves chapitres d'histoire de Varchi et de Guicciardini, ou des

comédies de Machiavel. Elles étaient mordantes ces comédies de Machiavel, mordantes, satyriques, fortement intriguées, mais en même temps obscènes plus qu'on ne devait l'attendre d'un homme grave comme lui. Eh bien ! lorsque Léon X vint à Florence, on ne crut mieux faire pour recevoir dignement le pontife, que de représenter devant lui, la *Mandragore* de Machiavel, et, pendant les entr'actes de celle-ci, la *Calandria* du cardinal Bibbiena, aux grosses équivoques, au genre Aristophanique, sur un théâtre placé en face du premier. Il y avait peu d'unnées encore que les philosophes de la cour de Laurent-le-magnifique, fuyant sous les délicieux ombrages du val d'Arno s'abandonnaient à toute leur veine de scolastique, et s'affublant de noms hétérogènes, *Galatinus*, *Caphio*, *Hogostratus*, discouraient des mystères du monde, comme Socrate chez Criton ou Cicéron à Tusculum. Laurent chantait les gais propos des buveurs, et les mœurs simpes des paysans de Fiésole; Politien faisait soupirer Eurydice et soufflait de loin à Voltaire les descriptions d'Idalie; Pulci plus incandescent, plus libre, trouvait dans l'histoire fabuleuse de Charlemagne et le manuscrit élastique de l'archevêque Turpin, un champ libre à toutes les folies de l'imagination, et se distinguait le premier sur une route où devaient bientôt s'élancer le Bojardo et l'Arioste. La vieille duchesse de Médicis, la bonne Lucia Zia Tornabuoni, chantait avec toute la naïveté d'une âme pure les mystères de la grâce divine, et, pour rendre cette grâce plus sensible, traçait en lignes de feu les tentations les plus séduisantes, les plus poignantes qui aient jamais tourmenté la pauvre nature humaine; et, maintenant, le Bembo, cet écrivain modèle qui devait honorer le conclave par ses talens et ses vertus, écrivait de la même plume les *Canzoni Petrarchesche*, la savante histoire de Venise et les *Asolani* (dialogues sur l'amour); Parabosco, Erizzo, Strapparola reproduisaient quelquefois la finesse et plus souvent la science de Boccace; Jules Romain traçait ses figures obscènes; les cours d'Urbin, de Ferrare, de Mantoue rivalisaient d'esprit, de politesse et d'immoralité; le grave Balthazar Castiglione lui-même, l'auteur du *Courtisan*, prenait plaisir aux contes suffisamment libres de Bandello; alors, enfin, tourbillonnaient pêle-mêle, Alexandre VI, Jules II, Léon X, Michel Ange, Vinci, Raphaël, peu de jours auparavant Marsile Ficin et Pic de la Mirandole, et puis Le Tasse encore enfant, le Berni, cette fameuse Lucrèce Borgia, dont Titien nous a conservé la jolie tête, le Bembo et le Morosino.

C'est dans une société ainsi faite que parut l'Arétin (1). Sa naissance ne fut pas des plus distinguées; enfant naturel comme Boccace, ils se ressentirent tous les deux des influences peu canoniques qui présidèrent à leur entrée dans le monde.

Boccace au moins conserva toujours ce décorum qui pallie bien des fautes; l'Arétin, au contraire, se plongea au grand jour, dans tous les excès. Sa vie n'est qu'un long enchaînement d'effronteries et d'avanies. Tout jeune encore, chassé d'Arezzo pour un sonnet contre les indulgences, il se réfugia à Pérouse. L'une des places de cette ville était ornée d'un tableau représentant Madeleine aux pieds de Jésus-Christ et élevant les bras vers lui dans l'attitude de la douleur. Or l'Arétin profite d'une belle nuit; il grimpe le long des maisons, et dessine une guittare entre les mains de la sainte, ce qui, vous pensez bien, changea fort la

(1) Voyez sur la vie de l'Arétin, Tiraboschi, t. VII, *parte secunda*, et surtout l'article du comte Mazzuchelli.

physionomie du tableau. Peu de temps après, il fut mis à la porte de Rome pour les fameux sonnets *Lussuriosi*, comme il les appelle, qu'il avait composés pour chacune des seize gravures obscènes de Jules Romain; et dans la suite il fut chassé une seconde fois de la même ville pour cinq blessures que lui fit dans la poitrine Achille de la Volta, gentilhomme bolonais, son rival d'amour auprès de la cuisinière du dataire Giberti. C'est au reste un genre d'aubaines auquel force fut bientôt à l'Arétin de s'accoutumer. Impudent et cynique, il attaquait journellement tout ce qui n'était ni puissant ni riche, mais on le lui rendait à coups d'épée. Son visage en devint tellement tailladé, suivant Boccalini, qu'on aurait pu le prendre pour une carte de géographie (1). Quelques autres ennemis de l'Arétin, Berni surtout, Doni, Muzio, Albicante le déchiraient à belles dents dans leurs écrits; aucune épithète tant soit peu ronflante ne lui était épargnée. C'était *un colosso bestiale*, l'ante-Christ, un homme *vituperoso*, *scellerato*, *puzzolente*; et vous pouvez croire que l'Arétin n'était jamais interloqué, lorsqu'on le mettait sur le terrain des injures. Eh bien! cet écrivain si décrié, si avili, eut pour amis dévoués des hommes célèbres et d'un caractère honorable, l'architecte Sansovino et le fameux auteur de *St.-Pierre martyr* et des *Bacchantes*, Tiziano Vecelli: tous les deux nous ont conservé le portrait de l'Arétin; celui du Titien doit être surtout vrai, par l'expression qu'il lui a donnée de hauteur, d'*alterigia*, comme disent les Italiens, et d'effronterie; ce portrait est à Florence. Quant à celui de Sansovino, il est gravé en bronze sur les portes de la sacristie de S.-Marc à Venise. Les historiens du seizième siècle rapportent que Titien et l'Arétin avaient tous deux le même confesseur; ils ajoutent que Titien dessina sa figure; elle doit être curieuse par l'air de tribulation que doit nécessairement avoir ce saint homme.

A cette époque, l'Italie toute préoccupée de beaux arts et de littérature, était divisée en coteries qui se harcelaient de mille manières. On se battait pour Le Tasse, ou pour l'Arioste, pour Le Tasse ou pour le Guarini, comme autrefois pour savoir si la Béatrix du Dante était bien la théologie, ou plutôt une jolie mortelle; et dans le dix-septième siècle, pour décider la prééminence entre le Dominiquin et l'Espagnolet, les portiques du cavalier Bernin et *le Prométhée* de Salvator Rosa. C'était donc un combat à outrance entre les *enfarinés* et les *lourdauds*. les *enflammés* et *les immobiles*, les *vignerons* et les *arcades*, tous noms de guerre adoptés alors par MM. les académiciens d'Italie (2). Il faut de l'agitation, du mouvement, des troubles à ce sang italien si bouillant, si actif. Le repos lui pèse; il lui faut des querelles, des coups de stylet, de grands éclats de rire, des satyres mordantes et les épigrammes quotidiennes de Pasquin.

L'Arétin fut souvent froissé dans ces luttes de corps. Admis tour à tour et repoussé comme immonde par les académies, il s'en fut se consoler à Venise auprès de son cher Titien. Mais le Titien ne régnait plus à Venise comme autrefois; il commençait à avoir son parti et ses adversaires. Tout en admirant son coloris, on lui reprochait la faiblesse de ses dessins, auxquels on opposait ceux de Michel-Ange; et puis un de ses jeunes élèves, Giacomo Robusti, que l'on appe-

(1) *Gl'ingegni così prunti di mano, come egli di lingua, di modo gli aveano signata la faccia, il petto è le mani, che sembrava una carta da navigare.*

(2) Les académies d'Italie ont toujours porté des noms bizarres Ce sont les académies *della Crusca* (du Son), *degl'Infiammati*, *degl'Intronati dei Sorgenti*, etc.

lait *le Petit teinturier* (il Tintoretto), du métier de son père, venait de produire son admirable tableau du *Miracle de saint Marc*, et la foule vacillante se livrait à d'amères critiques du Titien, auxquelles le vieux Titien répondait par des chefs-d'œuvre. L'Arétin prit parti pour son ami à sa manière, c'est-à-dire qu'il injuria le Tintoret, ce dernier absent, bien entendu. Mais des officieux ne manquèrent pas de rapporter les propos à la partie intéressée, laquelle ayant rencontré un jour l'Arétin, le pria d'entrer chez elle, parce qu'elle désirait faire son portrait. Aussitôt que l'Arétin se fut mis en pose, le Tintoret vint à lui, un pistolet à la main: « Eh! Jacques, que voulez-vous faire? s'écria le peureux. —Prendre ta mesure, répondit gravement le peintre. » Et l'ayant toisé : « Tu as quatre et demi de mes pistolets de haut, entends-tu? » L'Arétin entendit à merveille, et depuis lors sa langue fut très-réservée à l'égard du Tintoret.

Il semble, dit Tiraboschi, qu'un homme comme l'Arétin n'aurait jamais dû oser se montrer en public; et loin de là, il n'eut jamais son égal en présomption et en arrogance (1). Il s'appelait et il signait lui-même *le divin Arétin*, se qualifiait de *fléau des princes* (*il flagello de' principi*), lorsqu'il n'en était que le plus vil courtisan; mais ce qui surprend, c'est que des hommes tels que François Ier et Charles-Quint aient pu être flattés de ses louanges. Ces louanges, au reste étaient à l'enchère; François Ier en jouit pendant quelque temps, puis Charles-Quint les ayant mieux payées, elles lui furent toutes dévolues. Lorsque cet empereur passa à Venise en 1543, ayant aperçu l'Arétin parmi la foule, il le fit monter dans sa voiture, le plaça à sa droite, et l'entretint avec la plus grande familiarité jusqu'à Peschiera; et puis avec les honneurs l'or pleuvait dans son giron; on lui donnait des colliers, des chaînes, des habits de soie et de velours, des sommes d'argent pour lui et pour ses filles naturelles; car il ne se maria jamais. Il gagnait ainsi, dit-il lui-même, mille écus d'or par an avec une rame de papier et une bouteille d'encre. Les doctes étaient à ses pieds, on le consultait, on enviait son sourire; le duc d'Urbin et Jean de Médicis, le chef des bandes noires, se le disputaient; ce dernier lui faisait partager son lit, charmante politesse fort en pratique alors, au grand déplaisir souvent de ceux à qui elle était faite. La reconnaissance de l'Arétin durait autant que les cadeaux; aussi était-elle très-légère lorsque la somme donnée était modique. Voici ce qu'il répondit au comte Louis de Gonzague, qui lui avait envoyé un petit présent monnayé et quelques vers de sa façon : « Le magnifique François Gritti m'a remis vos stances, et Scipion Costanzo m'a compté les écus que vous l'aviez chargé de me donner. Or, comme le premier attend mon opinion sur votre poëme, et le second une réponse à votre politesse, je vous dirai que si vous saviez aussi bien donner que faire des vers, Alexandre et César pourraient s'avouer vaincus. Attendez donc pour prendre la plume que la libéralité soit devenue votre science, car, jusqu'à présent, il est sûr que vous n'y avez pas la plus petite disposition. Je n'ai plus autre chose à vous dire; portez-vous bien (2). »

La fortune de l'Arétin fut à son apogée à l'époque où Jules III prit la tiare. Ce pape était d'Arezzo. Il fit une pension de mille couronnes à l'Arétin, le nomma

(1) *Non ebbe mai forse chi lo agguagliasse in pretenzione ed in arroganza* (Tiraboschi.)
(2) Le texte de cette lettre se trouve dans Tiraboschi, t. VII, *parte prima*.

chevalier de Saint-Pierre, et poussa même la condescendance pour son compatriote, jusqu'à le baiser au front, lorsque celui-ci se présenta à son audience. C'est alors que l'Arétin eut la pensée d'entrer au conclave, et que, pris d'un beau zèle, il composa une paraphrase de la Genèse et des psaumes de la pénitence, une Vie de la sainte Vierge, de sainte Catherine de Sienne, et trois livres de l'humanité du Christ. Il s'en faut beaucoup que ces ouvrages soint remarquables. Sous le rapport du dogme, Tiraboschi y a vu des erreurs graves, mais il est certain qu'au milieu de longueurs fatigantes on y trouve, surtout dans la Genèse, de charmans tableaux rendus avec beaucoup de grâce et de sensibilité. Cette paraphrase porte pour titre : *Il Genesi del universo, descritto da Pietro Aretino, del sacrosanto Monte umil germine, e per divina grazia uom libero.* « La genèse » de l'univers décrite par Pierre Arétin, humble germe de la sainte montagne, » et, par la grâce de Dieu, homme libre. » On reconnaît dès l'abord le fat et l'insolent. La création du monde et de l'homme y est racontée à peu près dans les termes de l'Écriture, puis vient une description minutieusement détaillée du Paradis terrestre. « Il était tout entouré de buissons de lauriers et de myrtes, aussi supérieurs aux lauriers et aux myrtes ordinaires que le vert de l'émeraude l'est à la pâle couleur de l'herbe... Un printemps continuel y faisait fleurir les violettes et les roses;... les nuits y étaient calmes et pures; une brise légère s'y jouait dans les feuilles des arbres, et propageait au loin les doux accords des oiseaux. » Adam venait d'être placé dans ce lieu de délices, lorsque Dieu se dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; donnons-lui une aide semblable à lui, » et il répandit la paresse du sommeil dans les yeux d'Adam; ses paupières fléchirent sous le poids d'une lassitude pleine de charmes, et, tout enivré de volupté et de langueur, il tomba sur un lit d'hyacinthes. Alors de doux songes vinrent flatter ses sens, pendant que Dieu détachait légèrement une de ses côtes, l'environnait de chair et en formait une femme belle de mille attraits. Oh ! oui, elle était belle ! ses grâces, ses manières, la douceur de ses yeux l'auraient fait prendre pour un esprit céleste. Jamais blancheur ne fut égale à la sienne, jamais les couleurs de la rose ne furent si délicatement nuancées; sa longue chevelure embaumait l'air, et son étonnement inénarrable ajoutait encore à sa beauté. — Adam et Ève étaient nus, et l'innocence les préservait de la honte : aucune pensée mauvaise ne vint troubler Adam en voyant cette femme si belle qui fut la première à naître et la première à pécher; elle-même ne s'était pas encore réjouie de la vanité de ses charmes. »

La défense de toucher à l'arbre du bien et du mal est intimée par Dieu à nos premiers parens; mais le tentateur approche; « il cache sous les herbes les écailles hideuses de sa queue, prend la figure d'une jeune fille, donne à ses yeux et à ses manières toute la douceur et la bienveillance que cet esprit menteur sait adopter lorsqu'il cherche à nous corrompre, puis avançant hors de l'arbre sa jolie tête, et regardant Ève avec modestie il lui dit : — « Créature noble et charmante ! qui pourra t'égaler jamais en beauté, en grâce, en vertu ? d'où vient donc que Dieu te refuse de te servir de tous les fruits du paradis ? — La femme lui répondit : — Le paradis est soumis à nos lois et nous pouvons manger de tous les fruits qu'il produit, à l'exception de ceux-là seulement qui brillent au milieu, à travers les branches et le feuillage : pour ceux-là nous n'oserions en manger, car Dieu nous l'a défendu, et la punition de notre désobéissance serait la mort. Ame pure

et candide, reprit Lucifer, ô toi pleine de grâce et d'attraits! pourquoi t'interdire à toi-même la connaissance du bien et du mal? est-il possible que vous refusiez d'ouvrir les yeux, pour apercevoir toutes les autres divinités : étends la main, savoure son jus délicieux, enivre-toi de sa liqueur, etapprends à goûter la vertu; ne laisse pas ce beau fruit mourir en vain, et que la pensée de la mort ne t'effraie pas; là où il n'y a pas faute, il n'y a pas de punition. »

« La débilité de la complexion de la femme la rend irritable et mobile : il ne faut pas de longues paroles pour la persuader; le plus petit nuage obscurcit son entendement; son intelligence se plie à toutes les impressions, et sa discrétion est légère; jamais la pensée de l'avenir ne l'occupe; mais elle se complaît dans le présent et jouit vivement de toutes les surprises que le temps lui apporte. Elle cherche ce qui lui plaît, évite ce qui la contrarie, avec une propension fatale vers l'opinion la plus mauvaise; (*tenendo semprè pendente l'animo a i partiti peggiori.*) Elle est curieuse, écoute follement et croit de même. » Assurément voilà un portrait de la femme tracé de main de maître; il faut convenir néanmoins qu'il n'est pas flatté, et dût-on me prendre pour un saint-simonien, je ne me crois pas obligé d'y adhérer dans toute son étendue. Je sais bien tout ce qu'on a dit contre les femmes depuis Simonide jusqu'à Boileau; je sais que le proverbe hébreu ne les trouvait bonnes qu'à filer la quenouille, qu'Archiloque leur met l'eau dans une main et le feu dans l'autre; que, suivant Sophocle, le silence est leur plus bel ornement; je sais que le galant Anacréon leur refusait φρόνημα, *la prudence*, que Tite-Live nous les représente comme une sorte d'animal inutile et indomptable, que Milton les a appelées *beau défaut de la nature* (*fair defect of nature*). Je sais ce que Basnage a écrit : « Dieu a eu beau choisir pour faire la femme une partie honnête et dure de l'homme, d'où il semble qu'il ne pouvait sortir aucun défaut, la femme n'a pas laissé de les avoir tous »; et cette savante dissertation d'Acidalius qui prétend que les femmes ne font pas partie du genre humain, *mulieres homines non esse;* et la satyre de Juvénal, et les épigrammes de Publius Syrus, je sais tout cela! Mais je me suis quelquefois pris à regretter que les femmes ne fissent pas un aussi fréquent usage de la plume que nous, car alors nous verrions, j'en suis sûr, de beaux chapitres sur les hommes. Elles pourraient tout au moins nous dire comme l'une d'elles, Isotta Nogarola, dans la fameuse thèse qu'elle soutint à Bologne pour prouver qu'Adam avait le premier péché : *primo scitis*, dit-elle à messieurs de l'université, *feminam esse longe pulchriorem homine;* à ces mots les docteurs s'inclinèrent; « rendez maintenant à la femme, continua-t-elle, tout ce que vous tenez d'elle en imagination, en finesse, en sensibilité; gardez pour vous un bras nerveux, et une raison froide, et puis après moquez-vous de nous si vous le pouvez. » Il y eut alors un mouvement approbateur, la barbe des vieux docteurs s'agita sur sa tige; ils décidèrent qu'Isotta raisonnait à merveille; je suis tout-à-fait de leur avis.

Cette lance rompue en l'honneur du beau sexe, revenons à la tentation de nos premiers parens, à cette *manigance du rambour* (ou de la pomme) comme on disait autrefois. Vous savez qu'Ève ne fut pas la plus forte, tout à coup son mari vint à elle; « entraîné par le charme et par la tendresse de ses prières, il cueillit, lui aussi, du fruit, puis il hésitait à le porter à sa bouche, lors qu'Ève se jetant dans son sein, et le prenant de ses beaux bras, lui dit : mangeons-en; ils sont doux.— Le feu de ces paroles rompit la glace, qui engourdissait la volonté

d'Adam ; il déchire le fruit en repoussant toute pensée, et savoure à longs traits la douceur de sa misère et de sa sépulture. Mais voilà que trois coups de foudre éclairent le ciel, et la voix de Dieu se fait entendre. Adam et Ève coupables rougissent de leur nudité, ils s'enfuient dans des buissons de jasmins et de narcisse, se voilent de feuilles et de branchages; désormais ils seront surchargés de pensées, d'ennuis, de soins, de désirs ; ils seront tourmentés par la crainte et l'espérance. Plus de joies ineffables, de plaisirs sans mélange ! La misère, le travail, les périls, soit qu'ils marchent, soit qu'ils s'arrêtent, les pointes aiguës du froid, la consomption de la chaleur et l'abattement de la fatigue ne leur laisseront pas un instant de repos. Déjà les passions ont troublé leurs sens; l'agitation et l'inquiétude circulent dans leurs membres ; bientôt la femme connaîtra les peines de la grossesse et la douleur démesurée (*imisurato*) de l'enfantement. »

Il y a dans ces tableaux un mérite de description qu'on ne saurait nier. Je pourrais en citer une foule d'autres. Après le déluge l'auteur fait passer devant Noé, pendant une vision, tous les événemens qui devaient signaler la suite des âges. « Il vit, dit l'Arétin, l'ange de Dieu saluer la Vierge Marie, qui restait toute confuse de la présence et de la mission d'un tel envoyé. Il la vit épouser Joseph, vieux petit homme (*vecchiarello*), qui l'accompagna à Béthléem. Il vit l'enfant prédit par les prophètes : la flamme se jouait autour de sa tête comme une couronne. » Mais il y a surtout dans le récit de la fin du monde, qui apparaît à Noé avec toute sa désolation, des traits remarquables. « Au bruit des trompettes de la milice éternelle, le soleil et la lune tremblent, les étoiles sont épouvantées (*Sbigottironsi le stelle*), les élémens se confondent ; plus de végétation, plus de mouvement dans les eaux et sur la terre, tout devient sec, mort, aride, les nations perdent l'intelligence, et sont plongées dans la stupeur ; le monde sort de lui-même. Et voilà que le Temps arrivé à la fin de sa course, décharné, livide, se tient ramassé dans le dernier de ses jours. Ses paupières tombantes lui voilent la lumière ; sa bouche édentée ne s'ouvre plus ; sa barbe blanche et sa tête courbe et chauve attestent assez qu'il ne peut plus vieillir. La nature, dépouillée de son nom de mère, triste, stérile, presse en vain ses nombreuses mamelles : il ne coule plus une seule goutte de lait de cette source qui a nourri tant de générations d'hommes, d'animaux et de plantes !.... C'est un spectacle auquel rien ne peut être comparé, que celui de la résurrection de la foule innombrable des morts. Les uns sont entièrement nus, d'autres à moitié couverts; quelques-uns viennent enveloppés de ces habits funèbres, de ce misérable linceul qu'ils doivent à la piété d'un fils, d'un ami, d'une épouse. Chacun retrouve sa famille, son père, son aïeul, son bisaïeul, et de degré en degré, ceux qu'il n'a jamais connus; mais quelque puissante que soit l'affection du sang, elle devient aujourd'hui froide et morne, étouffée qu'elle est par la crainte ou l'espérance que chacun ressent pour lui-même. Ici le désespoir entraîne des malheureux qui errent çà et là, poussant d'affreux soupirs, se mordant les mains, arrachant les cheveux de leur tête, et exécrant les jours passés; plus loin, l'espérance rayonne sur le front des justes qui, pleins d'une joie extatique, lèvent les yeux au ciel, et bénissent leurs jours consumés par des œuvres saintes. De jeunes filles sans voile et sans guirlandes se cachent comme pour éviter la tempête ; des veuves, des épouses, des religieux, des ermites, des courtisanes s'agitent pêle-mêle. Ce sont des pleurs, des bruits de mains qui se frappent, des déchiremens, des voix con-

fuses !... Alors le Christ apparaît sur des nues resplendissantes de sa lumière, la milice éternelle recule à la splendeur de sa face ; la foule admire, et se tait. »

Tout ceci est admirable ; malheureusement dans l'original, des détails insignifians, longs et fastidieux, gâtent ce morceau qui sans cela pourrait être comparé à quelques-unes des belles pages de Klopstock ou de Milton. Je regrette que les citations soient aussi multipliées dans cet article, mais, outre que c'est le moyen le plus simple de faire apprécier les beautés d'un auteur, il n'est dans mon intention de conseiller à personne de lire les écrits pieux de l'Arétin, tout chastes qu'ils soient, l'ennui, dans cette étude, surpasse de beaucoup le plaisir. Je désire que la reproduction des passages les plus saillans puisse donner le plaisir en épargnant l'ennui. Le sacrifice d'Abraham est bien certainement un de ceux que l'auteur a le plus soignés.

« Voilà que Dieu, dit-il, éclairant les ténèbres de la nuit, réveille Abraham du sommeil dans lequel sont ensevelis son esprit et ses pensées, et lui dit : Prends Isaac ton fils unique, qui t'est plus cher que la vie, marche avec lui vers la terre de la vision, et là tu me l'offriras en sacrifice sur la montagne que je te ferai connaître. Abraham ne discuta point avec le Seigneur, car ses paroles sont saintes, mais il en ressentit un tel coup que son cœur gémit amèrement. Des larmes brûlantes coulaient le long de ses joues; agité par la douleur la plus cruelle, il se lève, allume un flambeau, puis, après avoir erré quelque temps sous sa tente, il se jette à terre ; la tête appuyée sur les mains, les yeux fixes, il repasse toutes ses actions dans sa mémoire, pour trouver la cause de l'horrible supplice qui lui est infligé. Peut-être, se disait-il à lui-même, Dieu a vu avec déplaisir la grandeur de la joie que Sara, moi et toute ma maison nous avons eue de la naissance d'Isaac; peut-être attribue-t-il à orgueil la magnificence du festin que je célébrai lorsqu'il sortit du sein de sa mère. Peut-être il croit que la félicité que nous donne cet enfant, nous a fait oublier la grandeur de sa miséricorde ! Hélas ! ô mon Dieu, tous les cœurs et tous les désirs se réunissent vers toi !

» Sara se réveille au bruit des plaintes de son mari, et le croyant près d'elle, elle étend la main et lui dit : — Pourquoi t'affliges-tu en dormant ? — Mais ne le trouvant point, elle lève la tête, et l'aperçoit assis près d'un flambeau dont la lumière vacillante allait s'éteindre. Aussitôt elle prend ses vêtemens, court à lui, et le conjure de lui découvrir la cause de sa douleur. Mais le saint vieillard redouble ses larmes en entendant les instances de son épouse. Sara lui disait : — Prends des forces dans la vertu de la résignation, et fais ton bonheur de ce qui est la volonté de Dieu. (*E piacciati quello che piace al signore*) — Il plaît à sa bonté, répondit le grand patriarche, qu'Isaac, le fils qu'il nous a donné, lui soit offert en sacrifice. — A ces paroles le cœur de Sara succomba sous le poids de l'affliction, sa tête tomba sur sa poitrine, elle demeura sans voix. Elle était femme et ne pouvait supporter un tel coup dans ce qu'elle avait de plus cher, dans son unique bien. Aussi, lorsqu'elle eut repris ses sens, elle se répandit en plaintes les plus tendres, les plus poignantes qui sortirent jamais de la bouche d'une mère. — O mon Dieu ! s'écriait-elle, voilà la peine que tu infliges au sourire par lequel je répondis à ta voix, lorsque tu me dis : Sara enfantera à l'extrémité de son âge. Je ne voulus point par là tourner en dérision ta puissance et ta bonté, mais seulement ma stérilité et ma vieillesse. O Dieu clément ! révoque ta sentence, accepte-moi telle que je suis en oblation, et conserve Isaac comme souche de cette grande nation et de cet im-

mense héritage que lui ont prédit tes paroles saintes et irrévocables ! — Alors elle tomba sans force, et ses servantes la reportèrent sur le lit qu'elle venait de quitter.

» Abraham se mit en route avec Isaac et deux autres jeunes gens. Isaac était l'un des plus beaux enfans qui aient jamais fait l'orgueil d'un père : il comptait à peine onze ans ; et quelle longue suite de beaux jours ne se promet-on pas à cet âge? Or, pendant qu'ils gravissaient la montagne, Isaac dit à son père : — Mon père, où est la victime que nous allons offrir en sacrifice? — Dieu y pourvoira, mon fils, répondit Abraham d'une voix rauque et le cœur bouleversé. Lorsqu'ils furent arrivés, la lumière n'apparaissait que trouble aux yeux d'Abraham ; cependant Isaac se mit à dresser l'autel, regardant avec simplicité son père, dont le visage était pâle, les lèvres livides, la barbe mouillée de pleurs ; il lui dit : — Mon père, qu'est-ce donc qui vous afflige? — Et lui jetant les bras autour du cou, il l'embrassa. — Alors Abraham saisit les tendres mains d'Isaac, il les noue fortement l'une à l'autre, et comme l'enfant, dont le visage était devenu plus livide que la cendre, s'écriait : — Mon père, ayez pitié de moi ! de grâce, ô mon père ! — C'est Dieu, reprit Abraham, et non pas moi, qui te lie, mon fils. A la vue du glaive balancé sur sa tête, l'enfant serra tous ses membres en criant : O Dieu ! ô ma mère ! — Mais alors Abraham sentit saisir son bras par une main vigoureuse ; il se retourne, aperçoit l'ange du Seigneur et entend ces paroles : — N'étends plus la main sur ton fils innocent ; Dieu s'est réjoui de la fermeté de ton courage, car il sait maintenant que tu l'aimes et le crains.

» Abraham et Isaac glorifièrent les volontés saintes de Jéhovah ; puis Abraham plaça son fils sur l'âne, car la crainte de la mort avait répandu la faiblesse dans ses membres, et ils s'acheminèrent vers leur tente, le cœur plein de joie. Lorsqu'ils approchèrent, Abraham appelle un des jeunes serviteurs qui l'accompagnaient, et lui dit : — Cours vers mon épouse, dis-lui que notre enfant vit encore, grâce à la bonté de Dieu — Sarra ne put contenir sa joie lorsqu'elle entendit les paroles du jeune homme ; elle se leva aussitôt toute négligée et défaite, et vola à la rencontre de son époux et de son fils. Bientôt elle les aperçut, elle embrassa son enfant, et alors on fit une grande fête. Tous les serviteurs de la maison, hommes et femmes jusqu'aux gardiens des troupeaux, parés de leurs vêtemens solennels, rendirent grâces à Dieu, déposèrent leurs offrandes sur son autel, et chantèrent ses louanges, car Isaac, le fils chéri d'Abraham et de Sara, était un témoignage éternel de l'amour que Dieu leur portait. »

Ce n'est point là sans doute la sévère et imposante majesté de l'Écriture. Ce n'est point cet Abraham impassible, étranger à tout sentiment de la nature, dès qu'il entend la volonté de Dieu, qui se lève aussitôt, met le bât sur son âne et part sans qu'aucun gémissement sorte de sa poitrine. Mais c'est le père avec ses douleurs, son abattement ; c'est aussi le patriarche avec sa résignation que les combats intérieurs ne font que rendre plus touchante et plus admirable. Pour nous autres hommes de chair et d'os, hommes assujettis à des devoirs rigoureux, et tourmentés par des passions violentes, le récit de l'Arétin a un charme de vérité et une naïveté d'expression qui nous attache. C'est moins grand, moins sublime que la Genèse, mais par cela même aussi c'est peut-être plus à notre portée.

La rencontre de Jacob et de Rachel se rapproche des couleurs de la pastorale ; c'est une idylle de Théocrite. « Pendant que Jacob parlait aux bergers, voici venir

une des plus jeunes et jolies bergères qui aient jamais foulé l'herbe, cueilli des fleurs, et orné sa tête de guirlandes; jamais enfant plus rieuse et plus gentille ne s'assit sous l'ombrage, ou ne se mira dans l'eau claire d'un ruisseau. Elle venait se jouant avec ses brebis, donnant de sa baguette de saule tantôt à celle-ci, tantôt sur la croupe de celle-là, et s'amusant de les voir courir. Jacob admirait la grâce de ses manières, et, s'approchant d'elle pas à pas, il écoutait avec ravissement la chansonnette qu'elle fredonnait d'une voix pure, s'interrompant quelquefois pour folâtrer avec son troupeau. Rachel ne connaissait point son parent: aussi lorsqu'il voulut l'embrasser, elle le repoussa en arrière, et, devenant aussi vermeille que la rose, elle ne savait quelle attitude prendre à son égard. Mais alors Jacob lui donna de tels indices de ce qu'il était, qu'elle crut à sa parole, et le reçut comme un membre de sa famille. » Après le récit de cette première entrevue, l'Arétin consacre trois pages au tableau de l'amour chaste des deux jeunes parens, et de la cour assidue que Jacob fit à sa belle pendant quatorze années; tableau qu'il termine, non comme Milton, mais par ces paroles toutes pudiques: « *O amor santo! ô affezione semplice! perche non intriate con la onesta e con la modestia nelle altrui anime, siccome entrasti in quella di cotali persone?* O amour saint! affection naïve! pourquoi la pudeur et la modestie ne vous accompagnent-elles point dans l'âme des mortels comme elles vous accompagnaient dans le cœur de ceux-ci? »

Cette exclamation est assurément très-louable, mais elle paraît singulière lorsqu'on la voit sortir de la bouche de l'Arétin; de l'Arétin! que vous connaissez déjà, et dont la mort fut digne de la vie! Il avait atteint soixante et quelques années, lorsqu'on vint lui raconter un jour quelques exploits galans de l'une de ses sœurs, dont la vie n'était pas beaucoup plus régulière que la sienne. L'Arétin, se pâmant au récit qu'on lui faisait, renverse sa chaise, se brise la tête contre le pavé, et meurt dans les convulsions d'un éclat de rire. EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

(*Revue Européenne.*)

THOMAS BEWICK.

Mme De Staël, dont l'esprit lumineux et métaphysique éclairait par des images empruntées à la poésie les idées les plus abstraites, compare le cours irrégulier de la civilisation, sa marche tortueuse et son progrès insensible, aux circonvolutions de la spirale, qui, tout en se rapprochant du centre, paraît s'éloigner du but vers lequel elle tend. La civilisation ne repose jamais. Immortelle, mais capricieuse et souvent voilée, elle paraît mourir et s'éteindre, alors même qu'elle prépare en silence ses plus nobles conquêtes, ses plus éclatans triomphes. Elle semble se dépouiller, dans sa route, de quelques-uns de ses résultats et de ses attributs; des arts se perdent, des connaissances utiles sont oubliées; des sciences s'éclipsent, pour faire place à d'autres sciences, à d'autres arts, à d'autres métiers. Des procédés de fabrication, familiers à nos ancêtres, nous deviennent étrangers. Des secrets qu'un artisan grec ou romain possédait, nous les ignorons. Cependant le temps s'écoule, et mille découvertes nouvelles compensent avec usure les pertes que nous avons faites. Il arrive que, par le laps des années, ces arts que nous estimions perdus renaissent à leur tour, et que le genre humain ressaisit ses conquêtes

passées. Merveilleux progrès, qui n'a pas encore trouvé son historien, qui date du premier moment où l'industrie de l'homme s'est éveillée sous la tyrannie des besoins, et qui ne s'arrêtera qu'avec l'extinction totale de notre race.

La peinture sur verre, tour à tour ignorée, pratiquée avec éclat, délaissée, perdue, retrouvée; la poudre à canon, fabriquée par les Chinois et les Arabes, presque inutile entre leurs mains, inconnue des peuples antiques, reconquise par le moyen âge, employée aujourd'hui avec une si redoutable habileté, sont des exemples curieux de cette oscillation perpétuelle qui se termine toujours à l'avantage de la civilisation. La gravure sur bois, que les artistes anglais ont étonnamment perfectionnée de nos jours, n'est pas un art nouveau, comme on pourrait le penser, La gravure sur bois, en usage aux quatorzième et quinzième siècles, a donné naissance à l'imprimerie; pendant quelque temps elle s'est soutenue à côté de cet art dont elle avait donné l'idée; puis elle a disparu pendant plus de deux siècles. Nous l'avons vue renaître, assez récemment, sous le ciseau habile de Thomas Bewick, un de ces artistes patiens et créateurs, qui portent dans leur sphère le génie du perfectionnement, qui améliorent tout ce qu'ils touchent, et méritent une double reconnaissance comme artistes et comme promoteurs des intérêts de la civilisation.

Bewick est né, en 1753, dans le petit village de Cherryburn, hameau du Northumberland. Son père, propriétaire d'une ferme, avait quelque aisance. Thomas Bewick, encore enfant, observait avec plaisir les mouvemens et les formes des animaux de la ferme. Au moyen d'un peu de craie ou de charbon, il reproduisait de son mieux, sur les portes et les murailles, celles de ces formes qui avaient le plus vivement frappé son imagination naïve. Ainsi se révélait l'instinct pittoresque et même le penchant spécial qui ont fait de Bewick un des artistes les plus remarquables, un des peintres d'animaux les plus justement célèbres de notre époque. Les murs et les lambris du village de Cherryburn étaient tapissés de ses fresques grossières; quelques-uns de ces essais informes annonçaient le talent de saisir les poses caractéristiques, les attitudes que diverses races d'animaux affectent dans leur repos et dans leurs jeux. Un graveur sur cuivre, nommé Bielby, qui demeurait à Newcastle, traversa le village de Cherryburn, et aperçut les esquisses de Bewick; il voulut savoir quel était le paysan qui les avait tracées; surpris de la jeunesse et des dispositions de leur auteur, il se rendit chez le père de l'enfant. Bewick père céda aux instances de Bielby, et consentit à ce que Thomas devînt l'apprenti du graveur et le suivit à Newcastle.

Bielby ne manquait pas de talent et d'adresse : Bewick fit de rapides progrès sous sa direction. Cependant il aurait pu rester confondu toute sa vie dans la classe des graveurs habiles, si nombreux en Angleterre. Le hasard dirigea son attention vers une partie spéciale de son art, et fit de lui, non le créateur, mais le régénérateur de la gravure sur bois.

Le célèbre docteur Hutton de Wolvich était sur le point de publier son *Traité de la Navigation*, orné de beaucoup de planches géométriques, dont il confia l'exécution à Bielby. Ce dernier lui fit observer que si l'on pouvait placer ces figures dans le texte même, au lieu de les graver sur planches séparées, non-seulement on faciliterait l'intelligence du texte, mais on donnerait au public un plus beau volume que l'on vendrait moins cher, et qui coûterait moins de fabrication. Pour obtenir ce résultat, la gravure sur cuivre est très-incommode, très-dispendieuse. La nature même de son procédé contrarie celle du procédé typographique, et

s'accorde mal avec lui. C'est la partie saillante des types d'imprimerie qui reçoit l'encre, et qui s'applique sur le papier. C'est au contraire dans les sillons de la planche gravée que l'encre s'arrête, pour communiquer ensuite à la surface qu'on y applique les linéamens tracés sur le cuivre. Il résulte de cette différence diamétrale, que les deux procédés ne peuvent s'exécuter à la fois, et que pour insérer une planche gravée dans un texte, il faut d'abord imprimer la planche gravée à la place qui lui est réservée, puis recommencer l'opération pour le texte. La différence des encres, la difficulté de l'ajustement, la rapidité avec laquelle une planche de cuivre, soumise à une pression et à une *abrasion* (1) fréquente, s'use et s'efface, sont autant d'obstacles qui s'opposent à l'adoption générale de ce procédé, si pénible et si incomplet. Au contraire, la gravure sur bois n'est qu'une application différente du procédé typographique. C'est la saillie du bois qui reçoit l'encre et qui la transmet ; le morceau de bois gravé n'est qu'un caractère d'une autre espèce, et qu'il suffit de placer à son rang, de maintenir avec solidité, d'égaliser parfaitement pour qu'il donne une impression toute semblable à celle des lettres ordinaires. A peine une planche gravée sur cuivre peut-elle donner deux mille impressions. La gravure sur bois en donnera dix mille, sans avoir besoin d'être retouchée. Économie, régularité, propreté, rapidité d'exécution, la gravure sur bois réunit tous les avantages qui manquent à la gravure ordinaire. Depuis que l'on grave sur acier, le nombre des épreuves s'est augmenté considérablement ; mais ce dernier moyen est très-coûteux, et ne s'accorde pas mieux que la gravure sur cuivre avec les procédés matériels de la typographie. D'ailleurs, au moyen du politypage, procédé qui consiste à multiplier l'empreinte du dessin en la transportant du bois sur une planche de composition métallique, la durée de ce genre de gravure est indéfinie.

Au moyen âge on avait pratiqué la gravure sur bois : c'est elle, comme nous l'avons dit plus haut, qui a frayé la route à l'imprimerie. Avant que Guttemberg eût mobilisé les types, on imitait par la gravure en relief l'écriture des copistes ; on économisait le temps et l'argent en se passant de l'entremise des scribes qui exerçaient un métier lucratif, et avaient soin de maintenir leurs ouvrages à un très-haut prix. Le peuple achetait des prières gravées sur bois, des indulgences imprimées au moyen de planches de bois. Souvent ces pages grossières étaient mêlées d'ornemens, de têtes de saints, de diables, de cercles et d'angles misérablement sculptés. L'imprimerie naissante détruisit une partie de cette industrie nouvelle, dont la partie purement ornamentale se conserva. Les livres du quinzième et du seizième siècle sont ornés de lettres à figures et de planches grossièrement travaillées sur bois ; Albert Durer et Lucas de Leyde, hommes de génie, furent les seuls qui surent tirer un grand parti de cette invention. Les amateurs conservent encore plusieurs chefs-d'œuvre de ces deux habiles graveurs (1).

(1) De *abradere*, frotter.

(2) Note du Tr. A cette même époque, la France possédait aussi plusieurs artistes habiles qui cultivaient avec succès la gravure sur bois. A la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, Iollat acquit une grande réputation pour les planches dont il enrichit le *Traité de l'Anatomie de l'Homme*, publié par Carolus Stephano, docteur en médecine. En 1531, Woveriot, graveur lorrain, publia cent vingt-huit esquisses au trait des divers tableaux de Raphaël, qui sont très-finement exécutées. En 1543, Jean Cousin orna de belles gravures sur bois plusieurs éditions des Poésies de Ronsard et des Fables d'Ésope, encore aujourd'hui très-recherchées des mateurs.

Quant aux artistes vulgaires de cette époque, ils se contentaient de découper les contours de leurs figures, qui une fois couvertes d'encre, *venaient* toutes noires et s'imprimaient sur le papier comme des taches de différentes formes. Dans les Bibles anciennes, le diable, auquel ce ton convient assurément, est toujours représenté ainsi. Vous diriez un caractère typographique ou une silhouette sans lumière et sans nuance. Plus tard on introduisit dans cet espace noir quelques lignes blanches, produites par des sillons tracés dans le bois; elles étaient destinées à marquer les jointures des genoux, les attaches des bras et les ombres des épaules. Peu à peu les artistes s'accoutumèrent à dégager la figure de toute cette obscurité, à ne laisser dans l'ombre que les endroits qui devaient y rester, et à jeter du jour sur les diverses parties qui l'exigeaient. On alla plus loin, on imita les gradations du clair-obscur, au moyen de hachures transversales, tantôt plus épaisses, tantôt plus rapprochées les unes des autres, et qui, formant des angles de toutes les espèces, produisaient une infinité de nuances, depuis la lumière la plus vive jusqu'à l'obscurité la plus complète. La beauté de quelques-unes des planches gravées de cette manière, la régularité des tailles, la franchise du ciseau, l'entente des demi-teintes et du clair-obscur mettent leurs auteurs, la plupart oubliés aujourd'hui, au niveau de nos graveurs modernes les plus célèbres. Une habileté, une patience, un travail extraordinaires, pouvaient seuls accomplir cette tâche difficile, à laquelle les fibres du bois, son tissu trop lâche opposaient un obstacle presque invincible. Quelques auteurs ont même pensé que les graveurs sur bois du seizième siècle ont employé, pour produire les hachures croisées que nous admirons, une double planche: l'une consacrée aux hachures de droite à gauche, l'autre aux hachures de gauche à droite. Nous ne le croyons pas. L'esprit, la verve, la vivacité avec lesquels ces ouvrages sont exécutés, ne s'accordent nullement avec le procédé mécanique, incommode et borné qui sert de base à cette hypothèse.

A mesure que la gravure sur cuivre d'une part, et l'imprimerie d'une autre, firent des progrès, on laissa tomber dans le discrédit la gravure sur bois, trop difficile à pratiquer, et qui sans les doubles hachures transversales que j'ai décrites, ne méritait pas d'être cultivée comme art. Ces doubles hachures, une fois négligées, la gravure sur bois ne fut plus rien. On l'employa pour des grossières vignettes, pour des culs-de-lampe insignifians; les ballades populaires s'enrichirent de ces derniers et tristes chefs-d'œuvre. Quelquefois aussi, comme cela venait d'arriver pour le livre de Hutton, on s'en servait dans les ouvrages de mathématique, d'algèbre et d'architecture.

Hutton suivit les conseils de Bielby et consentit à ce que les figures de son traité fussent exécutées sur bois. Bielby dirigea dans ses essais le jeune Bewick, qui fut chargé de la plupart de ces figures. La netteté, l'exactitude et l'effet que le jeune apprenti sut leur donner, étonna le maître, qui lui recommanda de cultiver spécialement cette partie oubliée de son art. Il y avait encore à Londres, dans une petite rue obscure, près de Hatton-Garden, un graveur sur bois, vieillard ignoré, auteur de la plupart des chefs-d'œuvre dont les ballades et les romans à deux sols la pièce se trouvaient ornés. Bewick alla se mettre en apprentissage chez lui, reconnut que ce maître n'avait absolument rien à lui apprendre, et se hâta de retourner à Newcastle, chez le graveur Bielby.

Les goûts simples de Bewick, et le penchant d'artiste qui le portait à l'observa-

tion des animaux domestiques, dans leurs jeux, dans leurs combats, dans leurs amours, auraient suffi pour le ramener à Newcastle. Londres lui déplaisait. Ces mœurs bruyantes, cette distraction continuelle, ce tumulte de la capitale, n'avaient aucun intérêt pour lui. On l'avait traité dédaigneusement. Pauvre apprenti d'un graveur sur bois, qui se serait douté qu'il était un artiste d'un talent supérieur! C'est par le crédit, c'est, grâce au soutien et au patronage des hommes puissans, que l'on réussit à Londres, où la vie est chère, et où la concurrence des artistes rend le succès plus difficile et la rivalité plus hostile. Léger d'argent et mécontent de son voyage, Bewick revint trouver son père, dont il reçut les derniers soupirs. Bientôt après, Bielby, qui avait beaucoup de travaux à exécuter et dont l'âge avançait, l'associa dans ses entreprises et dans ses profits. John Bewick, son jeune frère, quitta aussi la ferme, et sous la tutelle de Thomas, acquit une remarquable habileté d'exécution. Depuis cette époque, le modeste artiste ne quitta plus sa province. Livré à l'étude de son art, économe de son temps, humble dans ses manières, peu ambitieux, il ne s'éloigna pas d'un quart de mille du lieu de sa naissance, et de celui où son apprentissage avait eu lieu.

A cinq heures du matin, il était levé. Depuis cette heure jusqu'à quatre heures du soir, il restait dans son atelier, où il déjeûnait. A quatre heures, un repas frugal réparait ses forces; et le soir, après deux heures de travail, il se promenait, quelle que fût la rigueur de la saison. Philosophe pratique, dur envers lui-même, indulgent pour les autres, d'une sobriété excessive et qu'un ascète aurait enviée, il était heureux au milieu de ces privations que la plupart des hommes n'eussent pas supportées sans se plaindre. L'hiver comme l'été, il dormait les fenêtres ouvertes; quelquefois la neige couvrait son lit, pénétrait à travers ses couvertures, et le mouillait sans l'incommoder. Les plaisirs, le luxe, l'argent même, dont la possession est aux yeux de quelques hommes l'équivalent de toutes les jouissances, ne lui inspiraient ni regrets ni désirs. Vous le trouviez toujours à l'ouvrage, esquissant un dessin ou terminant une gravure, sifflant joyeusement; pendant que l'œuvre du burin ou du crayon s'accomplissait, œuvre dont il tirait peu de profit, et qui, après sa mort, devait acquérir une valeur considérable. La seule passion de sa vie, ce fut l'art auquel il a dû sa gloire. Toujours paisible, il ne se courrouçait que contre le luxe et l'indolence : deux vices de la civilisation auxquels son éducation l'avait arraché, et que les habitudes laborieuses de sa vie lui rendaient odieux.

Grâce à cette persévérante et courageuse assiduité, Bewick, sans protecteurs, sans amis, sans intrigues, loin de la capitale, loin des écoles et des maîtres qui dispensent la gloire et les faveurs, prit place au premier rang des artistes de ce genre. En 1775, la Société des Arts avait proposé un prix pour la meilleure gravure sur bois, que l'on enverrait au concours annuel ouvert par cette Société. On voulait, en excitant la rivalité des artistes, faire revivre un art depuis long-temps diparu. Thomas Bewick, alors ignoré, fit parvenir au président de la Société une gravure sur bois, exécutée par lui d'après un de ses dessins; elle représentait un *Vieux Chien de chasse*. Bewick avait laissé bien loin derrière lui tous ses concurrens, non-seulement pour la netteté de l'exécution, mais sous le rapport du dessin. La pose du chien, la vérité complète des détails, l'étude sentie de tous les membres, annonçaient un rival de Dujardin, de Berghem et de Potter. Il obtint le prix. La gravure couronnée fut insérée dans

une édition des *Fables* de Gay, publiée par *Thomas Saint*, imprimeur à Newcastle. Les autres embellissemens et vignettes que contenait ce beau volume, exécutés par Thomas Bewick et son frère, étaient dignes de cet essai. On s'étonna de retrouver enfin un genre de gravure dont le secret semblait perdu. Les commandes abondèrent chez Bewick. Séduits par l'économie de la gravure sur bois, par la facilité du tirage et par la durée des planches, les libraires eurent à l'envi recours à ce talent nouveau et peu dispendieux qui s'était obscurément formé. Le public, fatigué de la manière molle et du style *flou* des gravures au pointillé que l'on exécutait alors, donna la préférence à cette gravure plus mâle, dont tous les traits étaient nets, tous les contours arrêtés, toutes les formes franches. Plus Bewick s'exerçait dans ce nouveau travail, plus il acquérait de facilité, plus il se perfectionnait lui-même. A ses études graphiques, il joignait des études d'histoire naturelle, qui lui servaient de récréation et de délassement, et qui augmentaient la masse de ses connaissances. A trente ans, le fils du fermier était un des premiers artistes de l'Europe entière.

L'*Histoire des Quadrupèdes*, ornée de gravures exécutées par lui et son frère Thomas, sur ses propres dessins, mit le dernier sceau à sa réputation, comme artiste créateur et comme graveur sur bois. Pendant six années, il avait recueilli les matériaux de ce grand ouvrage, et rempli ses cartons d'esquisses représentant les animaux vivipares sous toutes leurs formes et dans toutes leurs attitudes. On n'avait vu paraître, jusqu'à cette époque, que des gravures insignifiantes et fausses, parodies de la nature, destinées à expliquer, par une représentation mensongère, le texte non moins mensonger des traités d'histoire naturelle. A l'époque même ou nous écrivons, les libraires de la capitale publient chaque année une multitude d'ouvrages de ce genre, accompagnés de dessins sans proportions, ou du moins sans physionomie. Bewick ne s'était pas contenté de saisir et de reproduire la configuration extérieure du bœuf, du chien, du chat, du mouton; il avait saisi les nuances qui différencient les espèces, et copié avec un soin minutieux les diverses attitudes qu'ils prennent dans leur sommeil, dans leurs guerres, leur repos et leur marche. Ce qu'un petit nombre d'artistes remarquables avait accompli, ce talent spéciale qui avait donné tant de prix aux tableaux de Potter, peintre des vaches et des bœufs, de Berghem, peintre des chèvres et des moutons, Bewick sut se l'approprier, et l'appliquer aux races les plus diverses. Les amateurs furent frappés de ce mérite, et la place de Bewick lui fut assignée parmi les artistes les plus vrais et les plus naïfs de son temps.

Nous n'entrerons pas dans le détail de tous les ouvrages dus au ciseau fécond, au burin piquant, au crayon facile de Bewick. Son œuvre est immense; toutes les journées de sa vie, jusqu'à son dernier âge, furent remplies par ses travaux. On peut dire sans exagération qu'il expira le ciseau à la main, et que son existence entière fut un sacerdoce consacré à l'art qu'il avait choisi, et qui fit sa consolation, son bonheur, sa gloire.

Landseer et Carle Dujardin l'ont peut-être égalé dans l'imitation des animaux. Comme graveur sur bois, Bewick n'a pas de rival. Non-seulement il a retrouvé le procédé des hachures croisées, procédé dont nous avons parlé plus haut, et dont l'extrême difficulté avait entraîné la désuétude, mais il a inventé un procédé nouveau, qui permet aux graveurs sur bois d'imiter toutes les nuances et toutes les

dégradations des teintes auxquelles la gravure sur cuivre et sur acier devait sa supériorité et sa délicatesse.

Avant lui, le bois sur lequel on travaillait ne présentait que deux surfaces, l'une parfaitement vide, et si profondément creusée que l'encre ne pouvait l'atteindre ; l'autre en relief et en saillie, destinée à recevoir l'encre et à opérer l'impression. Le graveur sur bois n'avait donc à disposer que de deux nuances extrêmes: du blanc pur et mat que produisait le papier dans son état naturel, et du noir également pur et vigoureux que donnait l'encre d'impression. Il résultait de cette opposition constante que l'on pouvait bien obtenir de la gravure sur bois des effets tranchés et des contrastes énergiques ; mais les délicatesses du clair-obscur restaient en dehors de cette sphère, et ne permettaient pas au graveur sur bois le plus habile de rivaliser avec le graveur sur cuivre. L'emploi même des hachures transversales produisait un effet dur, de larges ombres, et non des demi-teintes fondues. L'imprimeur soigneux, il est vrai, au moyen de hausses introduites dans le tympan et de supports placés sur la frisquette, pouvait bien harmoniser les teintes; mais ce moyen, confié la plupart du temps à des hommes inhabiles et sans goût, présentait encore beaucoup de difficultés d'exécution que tous les imprimeurs ne parvenaient pas à surmonter. Cependant un grand nombre de graveurs continuent à employer ce moyen aussi imparfait que peu sûr.

Bewick le premier imagina de multiplier les surfaces, de donner le relief le plus saillant aux parties du bois qui devaient imprimer les teintes les plus fortes ; une saillie un peu moins élevée aux parties qui ne devaient avoir qu'une vigueur moindre, et de descendre ainsi, de relief en relief, jusqu'au point où le papier cessant de toucher le bois imprégné d'encre, restait blanc et vierge de toute maculation. Par ce moyen, les endroits de la gravure, effleurés seulement par l'encre se couvraient d'une demi-teinte légère ; ceux où l'encre s'était arrêtée un peu davantage donnaient une demi-teinte d'un ton un peu plus vigoureux ; enfin les contours qui demandaient à être fortement appuyés recevaient toute la vigueur nécessaire de la saillie aiguë qui les frappait. Ce procédé, simple dans sa conception, n'en est pas moins difficile dans la pratique. On sent quelle sûreté de main, quelle habitude d'exécution demande la combinaison de toutes ces surfaces différentes, creusées à un quart de ligne les unes des autres, dans une matière difficile à travailler, impossible à réparer, si la maladresse l'altère.

Mais, sans contredit, la plus grande amélioration dont la gravure sur bois soit redevable à Bewick, c'est la substitution du *bois de bout* au *bois de fil*. Les anciens graveurs employaient des planches obtenues dans toute la longueur du bois et gravaient sur le fil, tandis que Bewick a imaginé de n'employer que des rondelles ou tranches horizontales, obtenues dans le diamètre du bois. Par cette substitution, la dimension de la gravure a été restreinte, car le buis et le poirier, seuls arbres qu'on emploie, ne sont pas d'un bien grand diamètre ; mais l'art a considérablement gagné : en effet l'artiste n'a plus eu le fil à traverser, obstacle sans cesse présent, difficile à surmonter, et qui presque toujours nuisait à la régularité des tailles circulaires. Le travail a, en outre, été abrégé; car sur les planches primitives, quatre coupes étaient nécessaires pour obtenir une taille, tandis qu'aujourd'hui le graveur sur bois, se servant du burin ou de l'échope comme le graveur sur métaux, ne fait que deux coupes par taille.

Tel est l'art que Thomas Bewick a porté à sa perfection. Depuis sa mort, arri-

vée en 1828, plusieurs artistes tels que Thomas Hood, Harvey, Sears, Tabagg, etc., ont égalé son habileté, mais ne l'ont pas surpassée (1).

(*Library of Entertaining Knowledge*).

(1) NOTE DU TR. La renaissance de la gravure sur bois, en France, ne date que des premières années de la restauration, car les fleurons et les planches informes dont les élèves des Le Sueur, des Papillon, des Isnard, ont orné les ouvrages publiés dans la dernière partie du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, sont si loin de la finesse et de l'élégance des dessins dont M. Thompson enrichit la France en 1815, qu'ils indiquent plutôt une époque de décadence que de progrès. Bientôt, sous un si excellent maître, quelques élèves habiles, à la tête desquels on doit placer M. Porret, se sont formés; et déjà leurs productions rivalisent presque avec celles des artistes anglais. Mais ce qui nuit essentiellement aux progrès de l'art en France, c'est que les graveurs français s'astreignent trop à suivre l'esquisse tracée par le dessinateur sur leurs bois: jusqu'à ce jour, ils ne se sont pas montrés assez indépendans; ils ne se sont pas assez livrés à leurs inspirations. En Angleterre, le graveur est à la fois dessinateur et peintre; c'est lui qui dispose ses tailles, qui les combine de manière à rendre tout l'effet du dessin ou du tableau, et à reproduire, par des moyens qui lui sont propres, le *faire* du maître qu'il copie. En Angleterre, la gravure sur bois est un art; telle qu'elle est pratiquée, en France, elle n'est encore qu'une profession. Ce n'est qu'en s'émancipant que les graveurs français pourront donner à leur art toute la perfection dont il est susceptible; car eux seuls peuvent remédier aux défauts. Déjà quelques artistes ont senti que cet état de servage était un obstacle pour les progrès, et ont cherché à s'en affranchir. M. Cherrier est un des premiers qui soient entrés dans cette voie; aussi remarque-t-on dans les productions de ce jeune artiste, plus de franchise, plus de jet, plus d'originalité d'expression.

Un autre obstacle, qui ne nuit pas moins encore aux progrès de la gravure sur bois, c'est que jusqu'à présent on a cru que ce genre n'était applicable qu'aux vignettes ou aux sujets de petite dimension propres à être intercalés dans les textes. Il est vrai de dire que si les vignettes destinées à l'ornement des livres ou à l'explication des textes ont contribué à rendre populaire la gravure sur bois, elles ont donné aussi une bien fausse idée de ses ressources: elles ont fait penser qu'elle ne pouvait point être portée à un haut degré de perfection. Erreur bien grande, et qui ne s'est propagée, que parce que les vignettes, plus délicates que les types, mais se trouvant toujours intercalées dans les textes, ne pouvaient recevoir de l'imprimeur tout le soin qu'elles réclamaient: dès lors la *touche* a empâté les tailles délicates, obscurci les demi-teintes, et a ôté à la gravure toute sa finesse, toute son expression, toute sa grâce. Souvent même le graveur, pour remédier à cet inconvénient, a été obligé de concevoir des tailles plus fortes, de négliger les hachures et les entre-tailles, et par conséquent de fondre moins entre elles les diverses teintes.

Si nous pouvions mettre sous les yeux de nos lecteurs la belle gravure d'Harvey, ils verraient jusqu'à quel degré de perfection ce genre peut s'élever. Cette planche, de 14 pouces de haut sur 11 de large, représente l'assassinat de Sicinius Dentatus. La pose du centurion surnommé l'*Achille romain* est noble et fière; il regarde d'un œil menaçant ses soldats devenus ses assassins par les ordres des décemvirs. Ses muscles se détachent avec vigueur, et ses traits expriment bien la résignation et le courage. Tout, dans ce tableau, respire la force, l'énergie, le mouvement; les soldats qui entourent Sicinius sont bien à leur place; la perspective et le lointain sont habilement ménagés, et la fusion des teintes y est observée avec autant d'art que sur les planches de cuivre les plus estimées. Aussi, lorsqu'on connaît ce beau chef-d'œuvre on s'étonne que les artistes français qui perfectionnent tout, n'aient pas cherché à s'émanciper. Si au lieu d'emprisonner leur art dans le cadre restreint de la vignette, ils abordaient de plus grands sujets, s'ils isolaient leurs productions, elles seraient recherchées pour leur valeur intrinsèque, et ne seraient plus soumises aux chances d'insuccès du texte, dont elles ne sont aujourd'hui que l'accessoire. Alors la gravure sur bois, étant tirée séparément et avec soin, se révèlerait dans tout son éclat, dans toute sa pureté et pourrait rivaliser avec la gravure sur cuivre. Le succès de ce genre serait d'autant plus certain que l'exécution de la gravure sur bois étant plus rapide que sur cuivre, et la planche pouvant fournir un plus grand tirage, les exemplaires pourraient aussi être livrés à bien meilleur marché.

NOUVELLES LITTÉRAIRES (1).

Un journal allemand, *Flora*, contient une critique fort sévère de l'ouvrage publié à Paris, sous le titre de « *Souvenir de Paris et de Vienne;* histoire populaire et complète de Napoléon II, » duc de Reichstad, publiée d'après des documens authentiques, etc. » On y relève un grand nombre d'erreurs dans les noms, les dates et les faits mêmes.

Cette critique s'étend aussi aux ouvrages publiés sur le même objet en Allemagne, mais il y est annoncé que des mémoires sur la vie du duc de Reichstad paraîtront bientôt à Vienne même, et qu'ils seront rédigés par quelqu'un qui a pu puiser aux meilleures sources. Il est à présumer que c'est M. Prokesch.

—

Le nombre de journaux qui se publient dans l'Amérique septentrionale anglaise s'élève à 44, dont 18 dans le Canada supérieur, 13 dans le Canada inférieur, et 13 dans le nouveau Brunswic et la nouvelle Écosse.

—

Vers la fin de l'année dernière un petit ouvrage (de 84 pages in-8°) a été publié à Boston (chez Croker et Brecoster), intitulé : « *Chahta Vba Isht Talou*, » Recueil des hymnes des Choctaw. Cet ouvrage écrit dans l'idiome d'une tribu indienne qui, il n'y a que peu d'années, n'avait pas de langue écrite, est sans doute intéressant. Les missionnaires qui l'ont écrit pour l'usage des Choctaw élevés dans le christianisme, s'y sont servis de l'aphabet romain, dont l'usage est assez commun dans les îles de Sandwick et partout où les missionnaires américains se sont établis. On compte déjà près de 10,000 de ces indiens convertis, et plusieures centaines s'exercent dans la lecture et l'écriture ; il y en a même près de 200 qui apprennent l'anglais. Il est étonnant de voir les progrès qu'a faits une fille de neuf ans qui a appris l'anglais depuis trois ans, par une lettre insérée littéralement dans l'ouvrage : *Americas annals of education and instruction for the year* 1831, 1er vol. p. 538.

—

M. Depping raconte dans *les souvenirs d'un Allemand à Paris*, qu'étant sorti un jour de grand matin il rencontra le célèbre *Llorente*, auteur de l'*histoire de l'Inquisition* dont il avait fait la connaissance depuis quelque temps, et qui venait de veiller auprès d'un mort : « Qui m'aurait dit, s'écria Llorente, lorsque j'étais chanoine à Tolède et conseiller à Madrid, que je devais un jour gagner mon pain en passant la nuit auprès d'un cadavre parisien. Peu après il dut quitter la France par ordre de Peyronnet; les jésuites à la cour de Charles X l'avaient ainsi voulu. Llorente retourna en Espagne où il mourut bientôt après dans la misère.

—

L'Académie impériale des arts et des sciences à Pétersbourg a décerné, le 25 mai dernier, en séance publique le prix fondé par le prince Demidoff. Il y a eu trois concurrens, et le prix de 5000 roubles a été accordé au docteur Pauker, professeur de mathématiques et d'astronomie au Gymnase de Mittaw pour la météorologie de la Russie et de ses provinces allemandes, à condition qu'il fera traduire et imprimer son ouvrage en russe ; il aura alors encore 5000 roubles pour les frais d'impression et une indemnité extraordinaire dans le cas où cette somme ne suffirait pas.

—

Le premier roman historique de Prusse vient d'être publié à Berlin, sous le titre de *Cabanis*, par W. Alexis. Il a pour objet de donner un tableau du caractère et des mœurs en Prusse lors de la guerre de sept ans ; et à en juger par quelques extraits qu'en ont donnés plusieurs journaux, il paraît être fort intéressant.

—

Un naturaliste de Naples, nommé Léopold Pilla, vient d'annoncer la publication d'un journal qui ne s'occupe d'autre chose que du Vésuve et des phénomènes qu'on observe de temps en temps sur ce volcan.

(1) La difficulté de donner tous les quinze jours un bulletin bibliographique à cause du peu d'abondance des matériaux, nous a engagés à ne donner dorénavant ce bulletin que tous les 1ers du mois, et de le remplacer dans la livraison du 15 de chaque mois par des *nouvelles littéraires*. (Rédaction de la *Revue Universelle*).

REVUE UNIVERSELLE.

POLITIQUE, HISTOIRE, INDUSTRIE.

QUELQUES CONJECTURES SUR L'AVENIR DE L'EUROPE.

Dieu n'efface que pour écrire, avons-nous souvent répété après ce demi-prophète dont le livre est resté une énigme pour le monde, tant le monde est court d'intelligence ! Aujourd'hui, où tout semble en effet effacé, où rien ne reste de l'ancienne société, où la nouvelle semble inféconde, l'homme le plus étranger aux vérités providentielles est obligé de se confesser à lui-même cet état de suspension souffrante qui lui rend le présent insupportable. Il semble que la voix de l'Europe se plaigne aujourd'hui, comme autrefois celle du grand poète :

E s'è lecito me, o sommo Giove, (1)
Che fosti'n terra per noi crocifisso,
Sono gli occhi tuoi rivolti altrove ?
O è preparazion che nell' abisso
Del tuo consiglio fai, per alcun bene
Dell' accorger nostro in tutto scisso!

Cependant, à mesure que le temps marche, un coin du rideau se lève. Dieu nous laisse voir un peu plus de cette tapisserie admirable qu'il tresse au-dessus de nos têtes, et que jusqu'au dernier jour nous n'apercevrons qu'à l'envers. Depuis la révolution de juillet, il semble que rien n'ait marché, et que ce grand coup ait brisé les rouages des événemens. Rien n'a marché peut-être, mais beaucoup s'est fait, mais une action souterraine et profonde a couvé sous cette muette Europe. Ce monde, qui se croit immobile, a avancé tout d'une pièce et a vu tout avancer avec lui. Il ne sait pas où il est : comme tout marche, rien ne semble marcher.

Car si nous rejetons la tête en arrière, si, au lieu de compter les secousses de

(1) Et s'il m'est permis de le dire, ô Dieu suprême, qui fus pour nous crucifié sur la terre, tes yeux sont-ils tournés d'un autre côté?
Ou bien est-ce une préparation que tu médites dans l'abime de tes conseils, pour quelque bien futur qui est entiérement voilé à nos regards? (DANTE. *Purgat.*, 6.)

la vie extérieure, nous portons la main sur nous-mêmes, et comparons ce qu'il y a aujourd'hui en nous avec ce qui s'y trouvait en 1830, nous sommes surpris et comme effrayés de tout ce qui s'est fait. Rien ne marcha non plus dans le monde depuis l'avénement d'Auguste jusqu'à la mort de Tibère. Les événemens furent immobiles, l'Empire ne s'ébranla point, pas un nouveau barbare n'apparut sur ses frontières; et pourtant, dans ces quarante ans, le Christ était né et il était mort; ses envoyés parcouraient le monde; la vertu du crucifié vivifiait les âmes, et l'Église avait dégagé son tronc actif et vert à travers l'énorme décombre de l'Empire.

Dans cet ordre de faits, jamais les événemens ne furent plus nombreux qu'ils ne l'ont été depuis deux ans en Europe, et, pour ne pas les embrasser tous, il y en a surtout un que l'on ne sait pas encore, mais que l'on reconnaîtra bientôt : la mort de l'esprit révolutionnaire.

Dieu l'a envoyé au monde parce que le monde était surchargé de ruines encore à demi-debout et qu'il fallait déblayer. Or cet esprit était comme un redoutable mélange où fermentaient ensemble et s'exaltaient jusqu'à la plus haute puissance tous les corrosifs les plus prompts : la critique en philosophie, l'égoïsme en morale, la presse en fait de gouvernement, l'égalité démocratique en fait de société. L'esprit révolutionnaire de 1715 ou de 1789, porté dans les intelligences par les écrivains, dans l'administration par Joseph, Frédéric, Catherine et les premiers ministres de Louis XVI, dans l'ordre social par la Convention, complété par Bonaparte, qui lui emprunta son égalité dans les ordres inférieurs, sa ravageante concentration, sa toute-puissante administration, et qui ne fut lui-même qu'une réalisation puissante et spontanée de la grande pensée révolutionnaire, le nivellement sous le despotisme; cet esprit révolutionnaire, si puissant encore en 1820, qui alors faisait bouillonner ses fourneaux en France, jetait ses doctrines au vent qui les portait partout, ses ordres aux peuples, ses hommes à l'échafaud, qui alors tenait Naples, tenait l'Espagne, tenait le Piémont, cet esprit a l'air encore de vivre, mais il est mort.

La révolution de juillet a été son dernier effort et son dernier souffle. Il a rassemblé pour elle mille élémens divers que jusque là il était parvenu à tenir associés: frénésie de destruction dans les uns, noble exaltation dans les autres; ici liberté, là despotisme; ici doctrines anglaises, là égalité américaine; ici jalousie bourgeoise, là ambition semi-aristocratique, là encore passions populaires. Il a fait marcher cet admirable faisceau de forces et de passions, jusqu'à la grande explosion qui a été leur triomphe, mais qui les a séparées. Si l'esprit révolutionnaire eût été destiné à vivre, quelle puissance ne lui eût pas donnée un tel succès! Quelle force élastique ne lui eût pas prêtée cette victoire! Au lieu de 1820, temps où il fallait qu'il se cachât, que la parole même fût souterraine, qu'il secouât d'un gigantesque effort l'Etna despotique dont il était écrasé, 1830, temps de parole retentissante, de victoire, de liberté, de puissance! 1830 a été sa fin; s'il eût été vivant, il eût marché; perdait-il ainsi le temps en 90 ou en 92, après ses victoires de la Bastille ou des Tuileries? ne crevait-il pas de son explosion la main qui l'eût voulu contenir? Au lieu de cela, il recule; il fait pis, il s'arrête; il faut qu'il soit mort.

Et pour mieux le comprendre, jetons un regard sur ce qu'il a fait et sur ce qu'il a produit en Europe.

En France, table rase, gouvernement nouveau élevé par lui comme avec dé-

dain, château de cartes qu'il semblait se plaire à construire pour le renverser d'un souffle, et qu'il n'a pas eu même assez de souffle pour renverser : édifice sans base qui subsiste néanmoins, tant est maladive la main qui voudrait le jeter à bas. Ce gouvernement qui est sa créature le persécute et l'écrase, lui, esprit de la révolution. Ce gouvernement l'a pris le lendemain de sa victoire, non usé et effrayé de lui-même comme Bonaparte au 18 brumaire, mais tout triomphant, tout hardi, tout entouré de cette milice populaire à qui rien ne résistait, et le gouvernement, cette main d'enfant, a pour lui chaque jour de nouvelles chaînes et des insultes nouvelles.

En Europe, comparez les tentatives de 1820, si chanceuses et si hasardées, combattues par une résistance si forte, si une, si bien nouée d'avance, aux tentatives de 1830, si favorisées par les événemens, si encouragées par l'exemple, si puissantes de l'effroi et du décontenancement de tous les souverains ; le succès des unes au succès des autres. En 1820, une puissante alliance entre les rois prévoyait et tenait sous son pied toutes les tentatives de révolution; la France, ce nœud de l'Europe, marchait pour les comprimer : en 1830, l'alliance était dissoute, la France favorable; qu'est-il arrivé pourtant? En Espagne, les fruits de l'invasion de 1823 sont restés tout aussi populaires; aucun pas ne s'est trouvé avoir été fait depuis le jour où le peuple espagnol était venu fêter sur les routes ceux qu'on nommait les oppresseurs de sa liberté. Je ne sais quelle misérable incursion a coûté la vie à de pauvres gens de Paris qu'on avait loués pour cela. En Italie, Naples, qui avait appelé en 1820 une armée sur elle, Naples est restée paisible ; le Piémont également; le libéralisme italien est dans la main de l'Autriche, qui s'amuse, pour le voir remuer, à ouvrir deux doigts de son gantelet de fer. En Allemagne, quelques jeunes gens endettés promènent des couleurs nationales dont la nation ne veut pas; ils ont voulu faire un 29 juillet, où rien n'a manqué, sauf la résistance populaire ; le carbonarisme de Hambach n'est fait pour effrayer personne. En un mot, de tous les barils de poudre qu'il nous semblait voir auprès des trônes le 31 juillet 1830, pas un n'a éclaté; cette poudre était vieille et mouillée, et les rois peuvent dormir dessus.

Nous parlerons plus loin de la Belgique, de la Pologne et de l'Angleterre, où l'esprit révolutionnaire n'a pas été sans mélange, et s'est associé à d'autres élémens plus durables et plus puissans que lui. Mais, pour nous tenir aux pays où l'on s'est contenté de recevoir, pour le remettre sous presse, un exemplaire de l'édition française, où le jacobinisme a été seul et pur, il a été impuissant et débile; et cela n'est pas sans une raison. Nous ne nous arrêterons pas ici à scruter si la faute en est au gouvernement de Louis-Philippe. Quel qu'ait été son mauvais vouloir pour les idées révolutionnaires, ce mauvais vouloir était probablement moins efficace que ne le fut l'action armée de la France en 1823, et cependant il a suffi, s'il faut en croire les révolutionnaires, pour contenir tous leurs efforts. Disons-le : la bonne ou mauvaise volonté d'un gouvernement sont ici fort peu de chose : le principe révolutionnaire, s'il eût eu sa vie de 1792, eût emporté Louis-Philippe avec lui, soit pour le jeter dans l'abîme, soit pour le mener à sa tête conquérir la vieille Europe.

Cherchons donc, et cherchons-la en Dieu seul, la raison de cette décrépitude Dans l'ordre des idées et des institutions, ce principe a été ce que fut Attila dans l'ordre matériel : instrument de destruction, de déblaiement et de vengeance,

corrosif puissant appliqué à une plaie gangrenée pour dévorer les chairs mortes, mais pour s'arrêter au vif. Né pour détruire, il a détruit. Il a eu sa mission, il l'a remplie à la volonté de Dieu; mais elle est achevée, et il ne lui reste plus rien à abattre.

Né pour détruire, il lui fallait cependant la croyance des peuples, et pour l'acquérir, il devait s'annoncer comme créateur. Il devait promettre, il devait faire croire à l'enfantement d'un monde nouveau; mais maintenant son cercle est fini, partout il a eu son moment de victoire, partout il a régné son temps, il a eu sa place, il s'est couché sur le vide qu'il avait fait; il a eu dans ses bras les cités qui s'abandonnaient à lui; mais rien n'est né de ces amours stériles, et les peuples ont compris qu'il tue et ne vivifie pas.

Il me sera permis en effet de ne pas considérer comme des créations quelques idées de justice sociale, de liberté, d'égalité des droits, de légalité dont il s'est couvert, et qu'il a pris pour sa première égide en 1789 comme en 1820, comme en 1830; ces formules (car ce n'était pour lui ni un but ni un principe) ont servi à lui rallier quelques hommes honnêtes dont il avait besoin pour son avant-garde, hommes bons et naïfs, constituans de 1790, girondins même de 93, constitutionnels de 1820, doctrinaires de 1830, prenant ingénûment de la révolution de ce que la révolution n'aimait pas, le masque pour le visage, l'enveloppe pour le corps, et ne comprenant point que l'essence et le principe de ce mouvement était la destruction, qu'on l'appelât irreligion dans le culte, matérialisme dans la philosophie, démagogie dans l'état, anarchie dans la société, immoralité dans l'homme. Quant à savoir le cas et l'estime que fait de ces formules le génie révolutionnaire, il l'a montré en 92, en 1800 sous Bonaparte, et enfin aujourd'hui, et l'on peut se demander sans trop de scepticisme si les trois ou quatre nobles idées que ces formules comprennent sont aujourd'hui plus pratiquées et plus appliquées qu'elles ne l'étaient autrefois.

Revenons-en donc à la stérilité complète du principe révolutionnaire; elle est d'autant plus frappante que ce principe a obtenu en 1830 une plus complète victoire. Depuis ce temps il ne peut se reposer pour enfanter, il faut qu'il attaque toujours, et ayant tout anéanti dans le cercle que Dieu lui a tracé, il veut rompre ce cercle et détruire ce que Dieu ne lui livre pas. Ce qu'il ne fit pas en 92, dans toute la fièvre de sa jeunesse, où il ne cessa de guerroyer contre des institutions et des hommes, il le fait aujourd'hui : c'est contre l'ordre matériel, contre le sol qui le porte, qu'il dirige ses languissantes velléités d'attaque; hostilité impuissante et misérable qui meurt sur son propre coup; hostilité dont Dieu ne permet pas le succès; car s'il l'a permis à une époque, c'est que la foi était là pour réparer le mal, et si une société qui n'a pas la foi voyait tomber jusqu'à l'ordre matériel, il n'y aurait plus de terme possible à son anarchie.

C'est donc une vérité que nous pouvons proclamer encore une fois : tout ce qui était à détruire a été détruit; le serpent n'a plus qu'à épuiser son dernier dard sur lui-même; il a parcouru son cercle; Dieu et les peuples ont jugé l'esprit de révolution. Pour la dernière fois, en ce jour dont on psalmodiait naguère la parodie anniversaire, sa vieillesse, encore verte et forte, a rassemblé tous ses muscles et a jeté son disque à une noble distance : mais ce triomphe avait été pour lui un trop grand effort : il en est tombé épuisé sur l'arène, et il a expiré son âme avec ce dernier souffle.

Maintenant, quel vide et quel silence! Les événemens se taisent et vous attendent, ô mon Dieu! Tout est vide des hommes et plein de vous. Suspendus par une main puissante entre le rocher du passé et le rocher de l'avenir, nous tremblons, et nous prions que ces jours d'épreuve soient abrégés et qu'il apparaisse enfin sur la croix le serpent d'airain qui guérit les blessures d'Israel et fit mourir les serpens de chair. Deux ans, deux ans entiers, le monde a vécu comme sans respirer, sans la foi qui est son haleine, sans le pouvoir qui est son sang, sans la justice qui est sa force. Ces deux ans sont peut-être uniques dans l'histoire du monde. Viennent, si votre main nous les garde, les épouvantemens et les douleurs; qu'ils viennent prompts et violens : nous les acceptons et nous les saluons, afin que nous puissions, avant notre mort, saluer aussi le jour de votre vérité.

Mais, comme nous l'avons dit, la nuit n'est plus assez profonde, ni l'aurore assez lente à venir pour que nous ne puissions reconnaître où est l'orient et savoir de quelles mers le soleil se lèvera. Quel sera le nom de cette ère nouvelle? Par où doit-elle commencer? En quel pays doit-elle naître d'abord? Il nous est peut-être permis de le soupçonner.

Quel que soit l'avenir, l'histoire nous montre assez qu'aucune grande pensée ne sera développée en Europe que par la France. C'est le cœur et le centre de la grande communauté chrétienne, le grand marché où les idées pennent cours, le lieu d'échange où le bien privé de chaque peuple devient le domaine de tous. Mais cependant ce n'est pas en France que les idées ordinairement ont germé pour la première fois, et aujourd'hui, que de temps il faudrait attendre encore pour voir un ordre nouveau s'enfanter dans notre pays! Il faut le dire, rien n'y germe, rien n'y renaît. Nous avons épié, pendant ces deux ans, les moindres symptômes d'une fécondité morale; nous avons prêté l'oreille contre terre, pour écouter si une germination secrète ne se faisait pas sous le sol: rien n'est arrivé jusqu'à nous. Chacun est resté sur ses vieilles idées, qui s'enfonçaient sous lui et le laissaient au néant; chacun s'est appuyé sur le bâton pliant de ses convictions acquises, jusqu'à le rompre et tomber à terre: nul n'a osé, nul n'a pensé, nul n'a marché.

Plus prompte, nous l'espérons bien, sera la première aurore de la régénération attendue. Il faut qu'elle ait déjà commencé à luire quelque part; ces deux ans ne peuvent être perdus: les nuits de l'esprit humain sont comme les nuits d'été dans le nord, où le dernier jour du crépuscule est à peine éteint, que point à l'orient la première blancheur de l'aube. A nous de répandre cette lumière; à la France de jeter le jour par torrens sur l'Europe: ce rôle fut toujours le sien, et il est assez glorieux. Mais plutôt que d'attendre, qu'il soit donné à un autre pays de découvrir sur ses montagnes la première coloration de ce soleil encore pâle.

Nous parlions tout à l'heure de trois peuples chez lesquels la pensée révolutionnaire n'a pas été sans mélange d'une pensée plus haute et chez lesquels le mouvement d'innovation a eu un succès plus durable et plus continu. Le principe religieux en Belgique, et le principe national en Pologne, ou pour mieux dire, l'union des deux principes chez ces deux peuples a vivifié et ennobli des mouvemens auxquels se mêlait plus ou moins l'influence du libéralisme européen. A ces principes, la Belgique a dû se victoire, son gouvernement faible, mais enfin indépendant jusques aujourd'hui, sa nationalité encore vivante; la Pologne, sa résistance sublime, sa vie et sa puissance jusque sous le pied de cyclope qui l'é-

crasait, son année de liberté, de lutte, de deuil, de gloire; toutes deux enfin ont dû, surtout au principe religieux, une existence plus forte et plus durable, une justice plus sincère, une liberté plus égale, un patriotisme plus pur d'excès. Chose remarquable! sur tous les mouvemens qui ont été le contre-coup de la révolution de juillet, presque tous ont péri misérablement devant un renfort de gendarmes, après de la bassesse, des excès et de l'ignominie: deux seuls ont vécu, l'un pour l'indépendance, l'autre pour un trépas immortel, et ces deux là seuls étaient catholiques.

Si les puissances n'eussent pas été tourmentées de la peur du fantôme révolutionnaire, si le génie du vieux Kaunitz n'était encore dans les conseils de Vienne, si on ne s'était cru en 92, (en 92! quel délire de la peur!) la Pologne eût été secourue. L'intérêt des puissances leur en faisait une loi, ou du moins l'intérêt de trois d'entre elles qui, réunies, feraient taire l'Europe. On a eu peur de ce ver mourant de la révolution, comme de l'épouvantable reptile de 1792. A cette peur on a immolé une vierge; on a sacrifié le sang de la Pologne, la sûreté des puissances elles-mêmes, peut-être la liberté de l'Europe.

Mais hâtons-nous. Regardez vers l'occident; ce rocher blanc au milieu de la mer, ne recevra-t-il pas les premiers rayons du jour? N'est-ce pas là qu'il faut avoir les yeux fixés pour les saisir, comme ce barbare qui, voulant le premier saluer le soleil, se tournait vers les montagnes du couchant pour en apercevoir le reflet le plus matinal? Jamais nous n'avons partagé l'enthousiasme classique de quelques-uns pour l'Angleterre. Nous l'avons vue telle que l'ont faite son aristocratie et son église: puissante au dehors, pauvre au dedans, souffrant d'un double mal que les révolutions seules guérissent; d'un côté, l'absence de cette foi vivante qui n'est que dans le catholicisme; d'un autre côté, l'impossibilité de nourrir ses pauvres, si cette foi ne vient au secours. Mais aujourd'hui nous sommes obligés de dire que l'Angleterre, la seule, certainement la seule parmi les puissances de l'Europe, présente une vie intérieure, une marche, un mouvement; que seule souvent elle semble s'acheminer, vers l'épreuve souvent terrible, mais peut-être inévitable des révolutions; que là du moins, l'homme qui a besoin de l'avenir peut trouver dans le présent le germe de cet avenir; que là du moins, pas plus que la crainte, l'espérance n'est impossible, et que si Dieu a déjà mis dans son Europe un principe vivant dès aujourd'hui, soit de réforme, soit de bouleversement, mais enfin de révolution, incontestablement il l'a placé là.

Fixons donc nos yeux sur le seul point où l'esprit humain soit en action et en marche, convaincus qu'ailleurs ce n'est pas une halte momentanée qui l'arrête; on ne fait pas halte après une victoire. Sans doute une raison toute simple de ces phénomènes, c'est qu'en Angleterre tout n'est pas détruit; c'est que là le dissolvant révolutionnaire a encore sur quoi exercer son action. Il y reste des institutions, de la royauté, de l'aristocratie, des traditions, des priviléges, pâture commune du génie de 1789, qui l'alimente et fait briller sa flamme. Mais ce qu'en 1789 on n'a pas vu, et ce qui change notre situation et notre avenir, c'est un autre principe, grandissant lentement à côté du principe révolutionnaire, en recevant aide et la lui prêtant, fait peut-être pour le féconder, pour mettre la vie sur les ruines qu'il laissera; principe faible encore, caché, que les politiques intéressés peuvent se dissimuler, mais qui a une marche assez continue pour être certaine, qui a

pour lui mieux que la force, le progrès ; le progrès qui manque surtout au principe révolutionnaire et dont l'absence est pour lui un signe de mort?

Nous voulons parler du principe catholique, auquel nous ne venons pas ici prédire de miraculeux succès. Nous attendons tout d'une miséricorde dont les voies sont incompréhensibles; mais enfin si nous avons reçu quelques bienfaits, ne pouvons-nous compter sur d'autres? Le progrès du catholicisme en Angleterre est un fait; Londres, en 1780, ne possédait pas plus de 40,000 catholiques; le reste des comtés anglais un nombre égal. Il y a quelques années on en comptait 500,000 dans toute l'Angleterre, faible nombre sans doute sur la population totale, mais proportion digne de remarque. Depuis l'émancipation, d'illustres adhésions sont venues accroître à notre foi, et un grand nombre de faits témoignent que le clergé anglican a pris peur, et que la réforme, qui menace de lui ôter ses dîmes, ne trouble pas plus son opulent sommeil, que le prêtre catholique sans pain qui lui ôte ses ouailles. Voici quelques détails que nous empruntons à un journal protestant :

« Si les données d'un bulletin annuel, que fournissent les catholiques eux-mêmes dans les *Laity's Directory*, sont véritables, on est étonné de l'accroissement du papisme. A Chelsea, la communauté s'est accrue dans un an de 6,000. La chapelle de Somers-Town a été élargie à cause de l'augmentation des fidèles. Il y a 5,000 catholiques à Bermondsey, 15,000 appartiennent à la chapelle de London-Road. A ces chapelles sont attachées des écoles. Dans le voisinage de Londres il y a maintenant 26 églises catholiques, dans toute l'Angleterre il y a en maintenant 360; de nouvelles ont été érigées à Falmouth, Southampton, Coulton, Tamworth, Walsall, Leamington, Nottingham et Worcester, des institutions ont été faites pour en construire à Cambridge, Halifax, Huddersfield ; et à West-Bramwich, où, il y a peu de temps, le catholicisme n'était pas même connu de nom, il y a maintenant 200 catholiques. En Écosse, pays modèle du protestantisme, où, à part quelques catholiques cachés, notamment à Aberdeen, le catholicisme avait été entièrement extirpé, il y a maintenant 50 églises catholiques, 8 dans le pays de Galles. Tandis qu'en 1814, il n'y en avait que 45 dans tout le royaume, et, à l'exception d'Édimbourg, pas une seule dans l'Écosse. La chapelle d'Édimbourg est maintenant sous le patronage resplendissant de l'ex-roi de France et de l'archevêque de Reims. »

Nous remarquons ici non pas le nombre, mais le progrès. La vraie force n'appartient pas à celui qui compte, mais à celui qui marche. La puissance qui s'accroît est déjà plus grande que la puissance qui tombe, quelle que soit encore la distance numérique qui mette la dernière au-dessus de l'autre.

Maintenant chacun sait que le catholicisme anglais dans la sphère de ses progrès s'est associé avec la marche de la réforme. Comme en Belgique et en Pologne, ce principe vital, quelque inaperçu qu'il soit, donne pour nous à la révolution anglaise quelque chose de respectable et de solide. L'émancipation, faite et poursuivie, d'accord avec la réforme, est un acte tout corrélatif au grand acte qui vient de s'accomplir. Mesure à la fois religieuse et politique, elleaffranchi le catholicisme, elle a commencé à affranchir l'Irlande, elle a donné une grande force au parti qui veut des changemens, en lui amenant ces huit ou neuf millions d'hommes, catholiques ou Irlandais, qui venaient de sortir de l'ilotisme. O'Connell a

combattu pour les radicaux ; le duc de Norfolk, le premier gentilhomme d'Angleterre, a donné sa voix pour la réforme.

Maintenant l'avenir. — La réforme va amener à la discussion des questions dont il est facile de prévoir la série, d'après l'esprit méthodique des Anglais. Celle des dîmes, des dîmes irlandaises d'abord, puis celle des dîmes d'Angleterre, celle de la richesse du clergé anglican en général, peut-être aussi la question endormie, mais formidable de la séparation de l'Irlande. Toutes questions anti-protestantes. Et d'un autre côté, la question des céréales, anti-aristocratique et anti-cléricale au plus haut degré ; question grave, car elle peut être la première impulsion d'un mouvement qui nécessairement accompagnera le mouvement religieux, un mouvement des fortunes et de la prospérité matérielle vers les classes inférieures, qui ne sera pas un bouleversement si vous voulez, qui, surtout, ne touchera pas au principe de la propriété, mais dont notre époque a faim et soif, et qu'il faudrait peut-être se hâter de lui donner pour qu'elle ne le prît pas.

Depuis l'émancipation de la loi du Test, on l'a reconnu tout haut ; l'arrêt de l'église anglicane est prononcé ; les peuples auxquels elle fournissait des formes extérieures de culte, auront, dans un temps plus ou moins long, à prendre leur parti entre l'irréligion, le méthodisme ou quelque autre secte, et la vérité catholique. Ainsi l'Angleterre se trouvera amenée par les voies politiques, au point où l'Allemagne commence à l'être par les voies philosophiques et morales, à abandonner le milieu protestant et à choisir entre Rome et Voltaire. De ce choix dépendront peut-être bien des choses. Si l'Angleterre, dans cette alternative, choisit l'athéisme, il faut jeter là nos espérances ; car encore une fois d'où l'impulsion doit-elle venir, si ce n'est de ce seul point où battent les veines ! Si l'Angleterre choisit quelque secte dissidente, ce sera déjà mieux que l'anglicanisme, et ce sera d'ailleurs un acheminement à la vérité ; si elle se fait catholique, elle est sauvée et peut-être doit sauver l'Europe ; elle peut alors, grâce à un baume de conservation sociale que notre foi seule porte en elle, briser sa vieille machine et trépigner impunément sur ses ruines aristocratiques. Elle peut renouveler, elle peut réformer, elle peut marcher. Qu'elle touche à l'état, qu'elle ne craigne point, qu'elle change la constitution : qu'importe, la société restera ferme. Son gouvernement peut périr ; sa liberté et sa moralité ne périront pas. Révolutionnaire, démocrate, réformatrice sans danger, elle peut avoir des souffrances et des crises, mais en définitive, le bien lui est assuré, si elle se fait catholique !

Nous nous faisons illusion peut-être ; mais que de raisons pourtant pour espérer ! L'intime union du principe catholique avec le principe politique que l'Angleterre vient de voir triompher ; le besoin d'une religion, ne fût-elle qu'extérieure, dans l'âme du peuple anglais ; la chute infaillible de l'église anglicane, ces cris de : *Vivent les catholiques* chez un peuple qui criait il y a quelques années *no popery !* et enfin ce besoin de foi dans toute l'Europe, d'une foi qui, non-seulement console et soutienne le cœur de l'homme, mais qui refasse, qui relève, qui maintienne la société : car depuis ces deux ans on en est venu à comprendre qu'il n'y a ni ordre moral, ni ordre social en ce moment, et que le dernier doit nécessairement s'appuyer sur l'autre ; ces vérités sont presque populaires ; dites donc que rien ne s'est fait depuis 1830. Beaucoup s'est fait, quand ce ne serait que le discrédit des convictions apprises par cœur, de la philosophie de collége, de la politique constitutionnelle, vaine science

dont on a descendu les degrés pour remonter peu à peu ceux de la politique divine que notre siècle est peut-être appellé à reconstruire.

Une autre raison nous porte encore à croire à la mission de l'Angleterre pour commencer le mouvement catholique, c'est que depuis plusieurs siècles elle a l'initiative de tous les grands mouvemens européens. La France les reçoit d'elle, les féconde et les envoie à l'Europe; mais enfin notre révolution a été précédée de celle de 1647; la philosophie de Voltaire lui venait de Locke; Descartes était fils de Bacon : le temps d'Élisabeth a été comme le type précurseur de celui de Louis XIV, venu après la guerre des deux Roses, comme le fils d'Anne d'Autriche après nos guerres de religion. Il semble que depuis le treizième siècle, où elle donna la première forme parlementaire aux institutions politiques du moyen âge, elle ait un siècle d'avance sur l'Europe; aujourd'hui sa période constitutionnelle, qui lui a valu cent cinquante ans de gloire et de puissance, s'est achevée pour nous en quinze ans, parce que cette imitation a été servile et volontaire : nous sommes au bout aussi bien qu'elle, et nous attendons peut-être dans notre inaction qu'il germe quelque chose de nouveau dans cette terre qui nous a donné les deux principes mourans aujourd'hui, la philosophie du dix-huitième siècle et sa révolution. La Grande-Bretagne pour concevoir le germe et le recéler; la France pour le lui dérober et le jeter au monde, puissante et féconde comme elle est : voilà peut-être la loi de Dieu.

Avançons maintenant, et voyons quels autres présages peut nous présenter le reste de l'Europe.

Il y a une ressemblance, on ne peut en disconvenir, entre notre siècle et les premiers temps de l'empire romain. Nivellement, despotisme ou facilité au despotisme, incrédulité, corruption. Dans l'une et l'autre époque, un germe de foi et de moralité sociale; dans l'une et l'autre époque aussi, une grande menace de misère matérielle suspendue sur le monde du côté du Nord.

Voyez-vous cette longue ligne qui commence à nos portes, nous Celtes de Paris, de Mayence ou de Bruxelles; qui suit la Baltique et la mer Glaciale, qui enferme dans son cercle l'Océan de glace et le pôle du Nord, dont la tête touche à la Belgique et à la France, l'autre extrémité aux États-Unis; qui, à son midi, borde l'Asie tout entière de la grande muraille à la mer Caspienne, la Turquie, l'Allemagne et nous, campement immense de deux royautés soldatesques, semé de places fortes, de vedettes, de colonies militaires et de peuples qui sont des armées, touchant à la civilisation de France par Longwy et Sarguemines; à la barbarie mahométane par Odessa et Bucharest, aux Nomades par Astracan, à la Chine par la Sibérie, aux homme rouges des déserts de l'Amérique par la Colombie, mise en contact avec tous les climats, toutes les races humaines, tous les degrés de l'échelle sociale, immense ceinture jetée autour du monde comme pour le maintenir ferme sous la règle militaire, et dont les deux bouts tendent à se toucher, longue suite de provinces qui ne sont que des cantonnemens, où l'homme naît soldat, où les villages sont des casernes, où les enfans sont enrégimentés dès leur premier âge, où la cavalerie tartare galope par tribus dans des déserts que la statistique mesure pourtant et à qui le pouvoir demande leur contingent d'hommes, où des peuplades errantes et inconnues sont enrégimentées, sont comptées, sont enregistrées, reçoivent des noms, des demeures, des armes, et une sorte de civilisation matérielle qui les aide à grossir leur nombre, et à donner

31

plus de soldats, où l'université, où l'église marchent au pas de troupe et ne sont que des accessoires de l'école militaire, menace permanente pour l'Europe, armées toujours sur pied, canons braqués toujours; immense rayon militaire partagé entre deux camps, mais deux camps amis et deux drapeaux fraternels, entre Brandebourg et Oldenbourg, deux souches ambitieuses qui se sont juré alliance le pied dans les entrailles fumantes de la Pologne, entre le knout et la schlag, entre l'aigle noir de Frédéric et l'aigle blanc de Catherine, entre la Russie, grand corps de bataille, et la Prusse, son avant-garde !

C'est redire une vieillerie que de répéter que les dangers s'accumulent dans le Nord, et que de là peut venir la servitude de l'Europe; vieillerie discréditée, à force d'avoir paru vraie. Ce qui l'est peut-être plus encore, c'est que le Nord-Est en ce moment représente la force brutale et matérielle, le Sud-Ouest la force morale et intelligente ; ici le canon, là la presse; Berlin et Pétersbourg contre Paris et Londres. Nous sommes loin de représenter ces deux puissances du Nord comme étrangères à la civilisation chrétienne ; mais il est vrai de dire que l'Europe leur a fourni plus de données administratives et de règles de stratégie que d'idées morales et de force intellectuelle. La Russie surtout, douée peut-être de hautes qualités, a bien peu pris de principes sociaux à la communauté chrétienne, lorsque Pierre-le-Grand a voulu l'y faire entrer, comme il faisait entrer une cheville dans le bois d'un vaisseau. Elle a gagné des formes élégantes, un français aussi pur que le nôtre, des habits bien coupés, et l'opéra italien; mais profanerons-nous les mots au point d'appeler cela seul de la civilisation.

La Russie, d'ailleurs, quelles que soient ses lumières, est, par une loi de son existence, ou plutôt de son ambition, en retard sur un point de la civilisation européenne : c'est que ne pouvant être puissante ni par sa langue et ses écrits comme la France, ni par sa marine et son commerce comme l'Angleterre, ni par ses arts comme l'a été l'Italie, ni par ses idées comme le sera peut-être l'Allemagne, ayant moins de nationalité que l'Espagnol, moins de fanatisme que le Mahométan, elle est forcément amenée à n'exalter et à ne comprendre d'autre puissance que celle de son sabre. Elle peut aimer la force intelligente, mais la force intelligente la laissera toujours au second rang. Il faut qu'elle croie à la conquête, à la conquête, cette chimère des ambitions antiques, cette idée anti-chrétienne que l'Europe désapprend chaque jour, à la conquête, qui nous paraît, à nous gens de l'Occident, de peu d'avantages et de peu de résultats, et que nous dédaignons pour l'avenir après l'avoir connue dans le passé. Et au fond, qu'est-ce que la conquête apporte à une nation civilisée? du territoire, c'est-à-dire, une plus large frontière à défendre, plus d'impôts, mais aussi des charges plus grandes; plus d'hommes, et par conséquent plus de difficultés pour le gouvernement intérieur. La conquête n'est plus un bien dès qu'on veut être juste, et traiter le peuple vaincu comme un égal. Mais à la Russie il faut des conquêtes, parce qu'il lui faut des hommes, parce qu'elle n'est puissante que par les millions de sujets qu'elle compte derrière elle, parce qu'elle n'a de force que dans le matériel de ses régimens, mais pas un livre contre nos livres, pas un vaisseau contre la marine anglaise : aussi elle tend à s'agrandir à son occident; elle pèse de tout son poids sur l'Europe et la resserre ; elle compte plus un village gagné sur la Vistule qu'une province sous le Caucase ; elle a sacrifié des milliers d'hommes et terni son propre nom pour venir à bout de la Pologne. C'est que c'est là son moyen de prépondérance et de

domination ; c'est qu'il lui faut du terrain, du terrain à l'occident, que sa grandeur est toute sur la carte, et que sa gloire se mesure en werstes carrées. Eh bien ! cela n'est pas chrétien, cela n'est pas civilisé, cela est barbare, nous ne disons pas cruel, mais antique : c'est de la gloire comme celle de Mummius, non comme celle de Grégoire VII.

Maintenant (hypothèse sans doute chimérique !) si Dieu préparait contre notre moderne Europe un déluge d'hommes semblable à celui qui noya le monde romain, si ces déserts sans fin depuis la petite Tartarie jusqu'au Kamschatka, depuis la Laponie jusqu'au Caucase, déserts où errent des tribus que nous ne comptons pas, les voyaient se fixer, s'asseoir, prendre, sous la protection de la Russie, une forme de demi-civilisation ; si ces peuples pullulaient dans le repos, si leur nombre finissait par leur devenir à charge, leurs champs trop étroits, terribles barbares qui auraient reçu d'une puissance chrétienne non-seulement la poudre que, grâce à nous, connaît tout l'univers, mais toute la perfection d'une longue éducation militaire ; si, au milieu de ce bouillonnement de peuples, la vieille Russie, la Russie civilisée de Moscou, se voyait ou emportée par eux, ou forcée de marcher à leur tête et de pousser d'un coup d'épaule son avant-garde prussienne ; si tous ces cantonnemens de la Meuse au détroit de Behring s'ébranlaient par la volonté de Dieu pour aller, eux soldats casernés à l'étroit, demander, comme les barbares de toutes les époques, des terres à l'Europe du sud-ouest ; si nos belles plaines et nos belles vignes de France et d'Italie, déjà connues de ces étrangers, comme les Goths et les Suèves avaient déjà vu une fois les riches campagnes de Rome, les attiraient sur nos faibles Alpes, savez-vous si nous résisterions à cette barbarie, forte de toutes les ressources militaires de la civilisation ? La Russie, comme puissance politique et réglée, est trop pauvre d'argent, trop peu une, trop difficile à mouvoir, pour menacer beaucoup l'indépendance européenne ; mais si elle-même était subjuguée ou entraînée par ses propres tributaires, si des milliers de Nomades, devenus des millions par le repos, la vie agricole, et cette fécondation miraculeuse que Dieu donne aux peuples quand il a besoin d'eux, soulevaient le trône de Catherine pour en faire malgré lui la selle d'Attila, si tous ces longs calculs de l'ambition des czars, les invasions en Europe, la conquête de la Pologne, l'affaiblissement de la Turquie et de la Suède, les colonies militaires d'Alexandre, devaient profiter, non à la politique raisonnée des princes, mais à la politique instinctive des peuples ; les arrêterions-nous, nous tacticiens sans enthousiasme, ces Huns de la garde impériale chevauchant encore sur le Danube, et ces nouveaux Alaric, eux aussi envoyés de Dieu pour brûler notre Capitole ?

Ainsi, quelque folles que puissent être ces hypothèses, reste toujours, comme aux premiers siècles de l'Église, derniers siècles de l'empire, le mouvement moral à l'occident et au midi, le mouvement matériel au nord-est. Qui l'emportera dans cette lutte ? Qui sera vainqueur quand ces deux puissances se rencontreront ? Nous ne le savons ; mais que l'Europe se comprenne et se connaisse ; qu'elle se porte vers l'occident ; qu'elle s'unisse dans le mouvement religieux, la seule force peut-être qui puisse la sauver et la défendre.

Peut-être même n'est-ce pas en Europe seulement que la civilisation chrétienne doit se rencontrer contre une barbarie nouvelle. Car en Asie les deux grandes rivales européennes ont aussi leur point de contact, la Russie par la Sibérie, l'Angleterre par l'Inde. La Russie a armé et discipliné ses peuples : voilà tout. L'An-

gleterre, toute protestante qu'elle est, et malgré tous les reproches qu'a mérités sa politique, a cherché quelque peu à civiliser et à consoler les siens. Ainsi la différence se montre encore : d'un côté l'action matérielle, de l'autre l'action morale. Les Anglais, seul peuple protestant, ont eu quelque chose de l'empire de prosélytisme catholique : que serait-ce s'ils avaient la vraie foi ? et le moment de la conversion de la Grande-Bretagne, et par elle de l'Inde, et par l'Inde de l'Asie, ne serait-il pas une ère bien glorieuse pour le christianisme ? Peut-être, si l'Inde a été ôtée à la France incrédule de 1770, et par avance à la France athée de 1793, pour être donnée à l'Angleterre protestante, ce qui déjà était mieux pour elle, était-ce aussi pour que l'émancipation religieuse de l'Angleterre profitât à cette antique mère des nations, et que l'Évangile remontât par le fleuve sacré jusque dans le cœur de l'Asie barbare ?

Secrets impénétrables ! sagesse profonde ! politique divine ? qui se joue si merveilleusement avec les politiques enfantines de la terre ! Ne prétendons pas prévoir ni deviner, mais attendons avec espérance. Il nous serait toutefois difficile de penser qu'un grand spectacle ne nous soit point préparé par la Providence. Jamais la table du monde ne fut plus rase. Jamais ce globe sur lequel Dieu écrit ne présenta, pour parler comme Milton, un blanc plus universel. Le feu révolutionnaire, ce démon qui nous brûlait, mais nous faisait vivre, est retombé dans son abîme, et la fièvre qu'il donnait, se retirant insensiblement des veines des nations, laisse en elles cette impression de crainte lourde et stupéfiante qui succède dans la pensée d'un malade aux élancemens du délire et à l'exaltation factice de la force ; mais les ruines qu'il a faites ne se relèveront pas : le monde politique, le monde moral, restent vides ; le monde matériel qui subsiste et doit subsister demeure souffrant. Dieu va peut-être appeler ses anges. Ses anges font la prédication et la prière ; ses anges font aussi la guerre et la désolation !... Courbons la tête et attendons ; et si, dans le cours des épreuves qui nous sont sans doute réservées, notre âme oublie un moment la paix qui doit les suivre, et jette vers le ciel un cri de déprécation et de faiblesse, que Dieu nous le pardonne, et qu'il ne punisse pas notre peu de foi en nous ôtant la vue de cette terre promise vers laquelle nous nous sentons déjà en voyage !

F. de Champagny.

(*Revue Européenne.*)

SITUATION DE L'ANGLETERRE SOUS CHARLES Ier ET SOUS GUILLAUME IV.

L'adoption du bill de réforme est un événement d'une immense portée ; c'est une ère nouvelle qui commence pour l'Angleterre : car il ne faut voir dans ce triomphe du parti démocratique qu'un premier pas dans une carrière sans limites. La domination de l'aristocratie dans ce pays tire à sa fin ; la chambre des lords, après une résistance inutile, a été forcée de plier devant la classe moyenne et le peuple ; le charme est rompu et rien ne peut plus lui rendre son ascendant. La constitution britannique avait de belles et fortes parties : elle en avait de mauvaises et d'odieuses. Si elle a produit de glorieux

résultats, si elle a élevé la puissance de la nation à une hauteur contre nature, pour ainsi dire, elle a trop long-temps vécu de l'oppression de l'Irlande, de la persécution des catholiques, de l'esclavage et de l'abrutissement des basses classes, pour que nous ne voyions pas dans sa chute, lorsqu'elle arrivera, un juste jugement de Dieu. En attendant que nous examinions, *ex professo*, la situation nouvelle de l'Angleterre, et les changemens qu'elle doit apporter dans la politique de l'Europe, nous donnons à nos lecteurs un article emprunté au *Quarterly Review*, recueil tory, rédigé avec un grand talent, qui pourra leur donner une idée des dangers qui menacent la fière Albion, si des conducteurs habiles et des circonstances favorables ne les préviennent. Il y a peut-être quelque exagération dans la forme, parce que les partis vaincus se font volontiers alarmistes; mais le fond des idées est incontestablement vrai. Ceux qui ont provoqué ou consenti la réforme parlementaire ont sans doute l'intention de ne pas aller plus loin; mais, quelque force de résistence qu'il y ait dans les intérêts aristocratiques, on peut beaucoup craindre de l'esprit qui animera la nouvelle chambre des communes, produit des élections réformées. Les phases par lesquelles on passera sont faciles à prévoir. D'abord, de violentes attaques seront dirigées contre l'église anglicane et ses grands biens; et l'on peut être sûr que les démonstrations populaires ne manqueront pas, pour forcer la main au parlement. Plus tard, on essaiera de modifier les lois sur les céréales (*corn-laws*), et d'ôter à la grande propriété un monopole exorbitant. Les cadets de famille, n'ayant plus les bénéfices ecclésiastiques pour vivre, ne faudra-t-il pas, dans la suite, changer les lois sur le droit d'aînesse, les substitutions et les majorats? Les idées françaises, sur la souveraineté du peuple et l'égalité des droits, répandues dans toutes les classes, n'y engendreront-elles pas la haine de toute hiérarchie et le mépris pour des lois qui n'ont d'autre titre que leur antiquité et le fait de leur existence; mais qui, pour la plupart, sont facilement attaquables par le raisonnement? La presse, dont l'influence était contrebalancée par les mœurs et les traditions aristocratiques, ne deviendra-t-elle pas nécessairement le pouvoir prépondérant, et n'activera-t-elle pas au plus haut degré l'élan démocratique de la nation? Toutes ces conséquences peuvent être plus ou moins retardées, mais elles nous semblent tôt ou tard inévitables. Du reste, nous doutons beaucoup qu'elles pussent être prévenues par la défense obstinée des bourgs pourris, ou de telle autre position politique; car elles sortent de l'esprit du siècle, qui aurait bien su trouver une autre entrée dans la constitution, si celle-là lui eût été fermée. D'après ce qui s'est passé dernièrement, lors du triomphe momentané des torys à la chambre des pairs, il est probable que le rejet du bill aurait amené une révolution immédiate; et l'on peut croire que l'habileté éprouvée de sir Robert Peel et le courage opiniâtre de lord Wellington n'ont reculé que devant des obstacles tout-à-fait insurmontables. Quoi qu'il en soit, le *Quaterly Review* pense que l'Angleterre court aujourd'hui de plus grands dangers que ceux qu'elle courait sous Charles Ier, et fait un parrallèle curieux et instructif des deux époques.

« La première ressemblance remarquable, dit-il, est qu'en 1640 comme en 1830, on élut un nouveau parlement. Le premier acte de novembre 1640 renversa le ministère et chassa lord Strafford, de même que la première mesure du parlement de 1830 enleva les rênes du gouvernement au duc de Wellington. Mais aux deux

époques on n'obtint ces résultats qu'à l'aide des menaces du dehors. Des révoltes ouvertes et des mécontentemens secrets remuèrent le pays. La capitale fut agitée : des troubles précédèrent la chute de l'administration (en 1640, de quelques mois, le parlement ne siégeant pas encore : en 1830, de quelques jours, la session ayant déjà commencé). Aux deux époques aussi les mouvemens des pays voisins communiquèrent au royaume une sorte d'ébranlement nerveux : en 1640, les Écossais avaient résisté au monarque qui voulait leur imposer sa liturgie : en 1830, les Français avaient renversé leur souverain, et la Belgique s'était soulevée contre la maison d'Orange : de là des espérances sanguinaires chez les séditieux, de l'inquiétude chez les autres et, chez tous, une émotion fébrile qui préparait les esprits aux innovations et aux changemens. L'état de l'Irlande ressemblait alors à ce qu'il est aujourd'hui : la fermentation y était grande et le fanatisme religieux y entretenait de profonds ressentimens : une année après la réunion de ce parlement commença la terrible rebellion irlandaise. Puisse la ressemblance ne jamais devenir complète ! Mais ni l'un ni l'autre de ces parlemens ne durèrent plus de quelques mois. Ils furent dissous même avant d'avoir voté les subsides ordinaires, et la dissolution semble avoir eu pour cause dans les deux cas un faux exposé fait aux rois par leurs ministres (sir Henri Vane en 1640, lord Brougham en 1831) sur les dispositions de la chambre des communes relativement au vote du budget...

Le second parlement de 1640 fut, qu'on ne l'oublie pas, le long parlement qui renversa la monarchie, prépara le meurtre du roi et établit la république : cependant il est remarquable qu'il s'ouvrit, par un discours d'un grand patriote, M. Pym, plein d'éloges affectés du caractère et de la bonté du roi, « *prince vertueux et pieux qui aimait son peuple et la justice* (1). » C'est avec de semblables flatteries qu'on trompe les rois quand leurs ennemis invétérés prennent le masque de l'amitié. On peut douter qu'à cette époque beaucoup d'hommes eussent formé le projet de détruire la monarchie, et il est moins probable encore qu'ils pensassent à mettre à mort le monarque. Il y en avait peut-être quelques-uns qui ne reculaient pas devant la pensée de ces résolutions extrêmes, mais ceux-là faisaient profession d'une entière loyauté dans toutes les occasions, attendant que l'accomplissement de leurs desseins fût rendu facile par une série d'événemens que plusieurs hommes *modérés et bien pensans* les aidèrent d'abord à amener....

Les ministres de Charles 1er et de Guillaume IV cherchèrent à se populariser par un bill de réforme parlementaire. Celui de 1640 fut appelé l'acte triennal. Cet acte n'était pas à beaucoup près un changement aussi radical dans la constitution que l'est le bill actuel, mais il était comme celui-ci le *premier pas* vers le triomphe final de la démocratie sur les deux autres pouvoirs. « Le roi, dit Hume, jugeant qu'il ne fallait pas moins pour satisfaire le parlement et le peuple, donne sa sanction à un bill qui faisait une telle trouée dans la constitution. Des actions de grâces solennelles lui furent décernées par les deux chambres : il y eut de grandes réjouissances dans la ville et le royaume, et de chaudes protestations de secours et de confiance mutuelle entre le roi et la nation. » Clarendon, témoin oculaire, ajoute que cette mesure fut proposée et acceptée comme un *compte final* entre la monarchie et la démocratie. « Les réformateurs prétendaient, dit-il, avoir suffisamment pourvu par cet acte à la sûreté de l'état, et ils ne leur restait plus rien à faire

(1) Clarendon.

qu'à témoigner au roi leur reconnaissance et leur dévouement : mais, ajoute l'historien, ces accès de zèle et de loyauté ne durèrent pas long-temps. » Les réformateurs de 1640 furent si loin de se contenter de leur bill de réforme, qu'il était à peine passé lorsque de violentes et tyranniques mesures contre la chambre des pairs dans la personne de Strafford, et contre l'Église dans la personne de Laud, firent des blessures si profondes et si funestes à la pairie et à la monarchie, que leur anéantissement devint certain et inévitable malgré l'ombre d'existence qu'elles traînèrent encore quelque temps. Les réformateurs, « *ces terribles réformateurs*, » comme les appelle énergiquement Clarendon, n'ayant pu faire condamner le comte de Strafford par les voies ordinaires eurent recours au moyen despotique d'un *bill d'attainder*. De même les réformateurs d'aujourd'hui, ne pouvant produire contre les bourgs, pris en particulier, aucune preuve légale de corruption ou d'usurpation, ont pris le parti plus court de lancer un bill d'*attainder* contre une centaine de villages qu'il leur plaît de désigner en masse et à faux, le plus souvent comme bourgs électoraux. Mais ce ne sont pas les ressemblances entre les bills qui doivent nous occuper, ce sont surtout les artifices et les violences que les deux sectes de réformateurs employèrent pour atteindre leur but qui est au fond le même..... « Toutes les mesures de la chambre des communes, et plus encore toutes les tentatives faites par ses partisans étaient empreintes de la haine la plus invétérée contre l'Église, et montraient une ferme détermination de renverser l'établissement ecclésiastique de fond en comble (1). » Ils avouaient ouvertement cette intention, et finalement ils firent passer à la chambre basse un bill qui enlevait aux évêques leurs siéges dans le parlement. Pour effrayer les lords et les forcer à adopter ce second bill, on prit les mêmes moyens que lors du bill d'*attainder*.

« Le tumulte continua et alla en croissant autour de Westminster et de Whitehall : des cris furieux se faisaient entendre contre les *évêques et les lords au cœur pourri*, et les premiers surtout étaient exposés aux plus graves outrages (2). » A cela on ajoutait précisément dans les mêmes termes employés récemment dans plusieurs assemblées après le premier rejet du bill de réforme « que les communes sauveraient le royaume à elles seules et ne permettraient point aux pairs de partager cet honneur, que les communes étaient un corps représentant du royaume entier, que les pairs n'étaient que des *individus* privilégiés : que, par conséquent, si leurs seigneuries ne consentaient pas à adopter les actes nécessaires au salut du peuple, les communes devaient se réunir à lui avec *ceux des lords qui comprendraient le danger de leur position*. L'esprit démocratique répandu dans la nation était si violent qu'on pouvait craindre une suspension générale de tout rang et de toute hiérarchie (3). » Hume s'étonne, non de la résistance de la majorité des lords, mais de ce que quelques-uns d'entre eux s'étaient rangés avec des novateurs qui avaient tant à cœur leur anéantissement. « Mais, dit-il, la soif de la popularité en entraîna plusieurs et leur fit oublier les maximes d'une saine politique. Ces hommes voyant leur crédit augmenter dans la nation allèrent jusqu'à encourager les désordres populaires qu'ils s'imaginaient follement pouvoir régulariser et arrêter. Pour obtenir une majorité dans la chambre haute, les communes eurent recours à la populace qui leur avait rendu de si importans services.... »

(1) Hume.
(2) *Id*, (3) *Id*.

Outre ces ressemblances générales, il y a quelques coïncidences particulières qui méritent d'être signalées. Un moyen, et ce n'est pas le plus mauvais de la politique des ministres actuels, a semblé être de fatiguer leurs adversaires et d'emporter de guerre lasse ce qu'ils ne pouvaient soutenir par le raisonnement. Leurs prédécesseurs de 1640 firent de même : ils firent siéger la chambre les samedis, « forcèrent à la retraite plusieurs membres vieux et infirmes, votèrent des bills à des heures non parlementaires et avec des assemblées peu nombreuses et, en faisant perpétuellement siéger la chambre, lui conférèrent le pouvoir exécutif. « La chambre siégeait si tard tous les jours qu'elle était très-peu nombreuse : ceux-là seuls qui poursuivaient le bill avec ardeur restaient à l'assemblée, les autres, fatigués d'une attente si pénible, *quittaient la séance au moment du dîner* et allaient ensuite à leurs plaisirs : au point que lord Falkland disait : « Que ceux qui haïssaient les évêques (*lisez* les bourgs) les haïssaient plus que le diable, et que ceux qui les aimaient les aimaient moins que leur dîner.... » (1)

La nature humaine et, par suite, les affaires humaines sont les mêmes dans tous les temps : les mêmes passions produisent des événemens politiques semblables. Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait une grande ressemblance dans les caractères des acteurs des deux révolutions, et il est curieux de trouver quelquefois jusqu'aux mêmes noms. La maison de Russell, comme nous l'apprend Clarendon dans sa notice sur le comte de Bedford, provoqua plusieurs des mesures proposées par le parti novateur, quoiqu'on ait pu voir dans la suite qu'elle n'avait pas l'intention « de renverser le gouvernement, mais seulement de donner le pouvoir à elle et à ses amis. » (2).

« Lord Holland, à son hôtel de Kensington, était visité et caressé souvent par le parti factieux, » dit encore Clarendon, et « dans ces réunions particulières de Kensington, sa seigneurie donnait des règles de conduite pour les attaques que dirigeait la faction contre l'église et la religion établie. » On dit que les murs ont des oreilles : un Crébillon politique pourrait leur donner une langue, et nous serions curieux de savoir en quoi les colloques qui avaient lieu à l'hôtel de Holland en 1641 sur la monarchie et la religion différaient de ceux qui s'y sont tenus en 1831.

Lord Spencer, lord lieutenant du comté de Northampton, se laissa d'abord gagner par l'esprit du siècle, mais son esprit sensé se dégoûta bientôt de la violence des réformateurs, il se retira de leur alliance et finit par mourir de la main des rebelles dont il avait abandonné la cause. (3)

« Lord Paget, qui les avait aussi servis de tout son pouvoir et qui était, comme particulier, digne de toute confiance, fut nommé *lord lieutenant.* » Cet infortuné seigneur, avec une grande apparence d'énergie et de résolution, était en réalité d'un caractère faible et flottant : il changea de principes deux ou trois fois et tomba enfin dans la déconsidération qu'une semblable conduite ne pouvait manquer de lui attirer. (4)

Cette époque eut jusqu'à son lord Grey, dont Clarendon a décrit le caractère

(1) Clarendon.

(2) On sait que c'est lord John Russell qui a rédigé le bill de réforme.

(3) Lord Althorpe, chancelier de l'échiquier actuel est fils du comte Spencer.

(4) Lord Paget, marquis d'Anglesey avait été nommé lord lieutenant d'Irlande lors de l'avénement du ministère Grey.

avec son pinceau prophétique. « Lord Grey, dit-il, était un homme dont les talens étaient médiocres, et qui n'avait derrière lui que le crédit et l'autorité du parlement. Son rang, toutefois, et son zèle, malgré son peu de jugement, le mirent quelque temps à la tête de son parti dans la chambre des lords. En 1832, nous avons un lord Grey, dont les facultés, qui n'ont jamais été éminentes, sont aujourd'hui usées au point d'exciter le dédain de ses agens, et qui ne conserve une autorité précaire, qu'en se faisant l'instrument aveugle et passif de la majorité de la chambre des communes.

Nous trouvons aussi, dans les troubles qui précédèrent la guerre civile, « la conduite rebelle de Coventry » particulièrement notée, et la ville de Bristol se déclara l'une des premières contre l'autorité royale. C'est une opinion générale que la ville de Birmingham est une création tout-à-fait moderne : nous regrettons de trouver ses titres à l'antiquité attestés à cette époque, par une conduite dont son *Union politique* d'aujourd'hui pourrait être fière. « Birmingham, dit Clarendon, était une ville généralement mauvaise, et où se montraient de pires dispositions que partout ailleurs..... »

On présenta à la chambre de 1640 des pétitions semblables, dans les termes, à celles qui ont été adressées de nos jours, et elles donnèrent lieu aux mêmes commentaires. Un jour qu'il en était venu plusieurs des comtés de Middlesex, d'Essex et d'Hertford, « couvertes de quelques milliers de signatures, et s'attaquant au *parti pervers* qui faisait averter les efforts de la chambre des communes, Pym dit que ces pétitions étaient la voix ou plutôt le *cri* de toute l'Angleterre, qu'elles exprimaient l'angoisse, la terreur et la perplexité qui tourmentaient le royaume ; qu'aussi long-temps que les évêques et la partie corrompue du clergé (alors aussi on affectait d'abord de respecter le bas clergé) conserveraient leur pouvoir, il y aurait peu d'espoir pour la liberté. Quelques bonnes lois avaient été faites par les communes ; d'autres étaient préparées et auraient pu passer, si elles n'avaient pas trouvé tant d'obstacles dans l'autre chambre. La mauvaise influence qui avait causé tout le malaise actuel était le *pouvoir exorbitant qu'avait, dans le parlement, une faction égoïste*. Après s'être déchaîné contre l'opposition que faisait la chambre des lords aux réformes proposées par les communes, Pym concluait que si les lords ne voulaient pas s'unir à la chambre des communes, celle-ci serait obligée de sauver le royaume à elle seule, etc. »

Ce discours et d'autres semblables encouragèrent la manufacture des pétitions, à un degré dont on n'avait pas encore d'exemple. Lord Clarendon en cite deux qui lui semblent remarquables, tant à raison « des étranges personnages qui les présentaient, que du langage extraordinaire dans lequel elles étaient conçues. » Ceux qui ont lu l'appendice aux votes de *notre* chambre des communes, n'y trouveront rien de si inusité. L'une était des portefaix de Londres : ils se plaignaient de ce que, « par suite de la détresse du commerce, ils manquaient d'ouvrage, au point que leur vie était devenue très-misérable ; ce qui provenait, selon eux, de la prépondérance de ce parti hostile, pervers, sanguinaire et rebelle, qui foulait aux pieds les priviléges du parlement et la liberté des sujets. » L'autre était une pétition des *pauvres*. Ils y peignent « la pénurie qui les menace, par suite des tristes déchiremens causés principalement et originairement par les évêques, les lords, et les autres adhérens de ces mauvaises factions, qui font avorter toutes les mesures tendant à rétablir la paix et la tranquillité. Il en résulte une telle détresse

daus le commerce, que les pétitionnaires en sont réduits à la dernière pauvreté, et que leur misère est devenue intolérable : aussi demandent-ils que ceux qui sont des obstacles à la paix, et qui arrêtent les bonnes résolutions du parlement soient chassés, ce qui remédiera à leurs maux et mettra fin à ces dissensions ; ils voudraient aussi que les dignes seigneurs de la chambre des pairs qui s'associent aux votes de la chambre des communes *se réunissent à cette honorable chambre pour siéger et voter comme corps exécutif.* » Cette dernière proposition n'a pas été formellement faite de nos jours, mais, au fond, elle ressemble assez au conseil donné, dans tant de centaines de pétitions, de faire assez de pairs pour *noyer* la chambre des lords, et pour la réduire, par un nouveau déluge de membres, à une *identité réelle* avec la chambre des communes.

Mais il faut mettre un terme à ces extraits ; car, si nous voulions signaler tous les points de ressemblence, il nous faudrait réimprimer Clarendon d'un côté et les journaux actuels de l'autre. Nous pourrions pousser ce parallèle beaucoup plus loin : mais c'est sur les grands principes et les causes générales qui ont agi et agissent aux deux époques que nous voulons attirer surtout l'attention. Ce sont toujours les mêmes, et, si l'on considére les différences qui résultent des circonstances, du temps et de l'état de la société, on verra qu'elles sont faites pour accroître nos alarmes sur les progrès d'une révolution qui sera probablement plus rapide, et dont l'issue sera peut-être plus terrible qu'elle ne le fut à l'époque de Charles I[er] et de Cromwell.

La première de ces différences est, qu'en 1640, il y avait réellement des griefs auxquels il fallait faire droit, des questions fondamentales de gouvernement à régler, une balance à établir entre la prérogative royale et les droits du peuple, des contestations à terminer sur les limites respectives du pouvoir et de la liberté : le nombre, l'importance, l'obscurité des points à résoudre devaient naturellement amener de grandes difficultés, et pouvaient même justifier quelque vigoureuse démonstration du parti populaire. Les premiers désordres de la révolution française comportent une apologie analogue ; mais aujourd'hui, il n'y a aucune excuse de ce genre. Non-seulement le pouvoir royal est défini et limité, les libertés du peuple sont reconnues et garanties ; mais ce pouvoir est plus restreint et ces libertés plus étendues qu'à aucune période de notre histoire : personne ne peut voir de danger de ce côté ; on ne peut craindre que de voir le peuple devenir trop fort et la couronne trop faible. Quelque excuse qu'un ami de la constitution puisse trouver pour les Hampden et les Pym, les Russell et les Spencer d'autrefois, il n'y en a point de cette espèce pour leurs déplorables imitateurs et leurs descendans dégénérés.

La seconde différence est que Charles et son gouvernement étaient dans leur position naturelle de résistance aux progrès des innovations. De notre temps, l'autorité royale s'est trouvée dans une position fausse et contre nature. Au lieu d'employer son influence pour arrêter et modérer le mouvement, elle l'a fait servir à l'activer : c'est là le principal et le plus grand péril du moment. D'abord, c'est le nom du roi qui a donné le signal à l'agitation : jusqu'ici la voix de nos monarques ne s'était fait entendre que pour concilier, pour maintenir, ou si elle faisait appel à l'énergie du pays, c'était seulement contre l'ennemi du dehors ; mais ici, nous avons été réveillés par une voix partie du trône, qui, commentée par les ministres, a proclamé la constitution existante, non seulement une moquerie, mais

un abus et un outrage. Elle a attaqué l'autorité constitutionnelle de cette chambre des communes, dont les votes ont placé et maintenu la couronne pendant un siècle sur la tête de la maison de Brunswick, qui n'a d'autre titre que les actes d'un parlement, constitué exactement comme le parlement actuel, où siégeaient aussi les élus de Gatton et d'Old Sarum. Le roi a attaqué la composition existante de la chambre des communes, et ses ministres l'ont dénoncée nettement comme une *usurpation :* accordez ce point, que deviennent tous les actes émanés de ces *usurpateurs* depuis 1688? c'est une conséquence effrayante, tellement effrayante et périlleuse, que nous n'y aurions point fait allusion, si les révolutionnaires à longue vue, qui ont tiré ou poussé le gouvernement dans le piége, n'avaient proclamé, d'une voix triomphante, toute la portée de leur premier succès. Les résolutions de plusieurs associations ont explicitement déclaré que le vote de la chambre des communes sur le bill de réforme, était, de la part de cette chambre, une reconnaissance solennelle, qu'elle n'était pas *légalement constituée*, et, par conséquent, que *tous ses actes étaient nuls :* d'après cela, quelques-unes de ces assemblées ont résolu de refuser le paiement des impôts. Quelles funestes conclusions ne doit-on pas tirer de semblables prémisses !

Mais, pour ne pas nous arrêter à la théorie, observons que la première conséquence pratique de l'usage ou de l'abus (comme on voudra), qui a été fait du nom du roi, a été de tourner d'abord vers les innovations l'esprit des personnes bien pensantes et habituellement royalistes : mais il en est résulté aussi, depuis que le pays a eu le temps de la réflexion, un autre effet contraire, et plus fâcheux peut-être, que celui qu'avait produit un dévouement peu éclairé pour le trône. Les temps ont changé : le nom du roi a perdu son pouvoir près du plus grand nombre de ceux sur lesquels il avait de l'influence. Ils se sont demandé si la tâche du roi n'est pas plutôt,

Motos componere fluctus,

que,

Ære ciere viros martemque accendere cantu,

si, en bon anglais, le roi n'est pas, en vertu de sa charge, tenu d'être le *premier conservateur du royaume ;* l'ayant vu, cette fois, figurer comme *premier novateur du royaume*, et jeter du mauvais côté de la balance tout le poids qui aurait dû servir à l'empêcher de pencher, ils commencent à discuter, ainsi que le firent leurs ancêtres en 1648, mais avec des sentimens et des vues différentes, sur l'utilité théorique de la royauté. D'un autre côté, les véritables réformateurs, haïssant en principe les rois et les évêques, bien qu'ils puissent applaudir le roi Guillaume et l'évêque de Norwich et se servir d'eux, sont des ennemis irréconciliables pour la monarchie, en sorte que, même avec eux, le *roi* a peu gagné, et la *royauté* rien du tout. En somme, la monarchie, *comme principe*, n'a jamais été aussi compromise qu'elle l'est actuellement : non, pas même le 30 janvier 1649. Ce ne fut par à Naseby, le 14 juin 1645, ni sur la place du Carrousel, le 10 août 1792, que Charles I[er] et Louis XVI perdirent leur couronne et livrèrent leur tête : non ; leur sentence fut signée de leur propre main, dans leur cabinet royal ; ce fut quand Charles donna sa sanction au bill qui perpétuait le long parlement, quand Louis permit à M. Necker de doubler la représentation du tiers-état. Si les embarras ac-

tuels doivent devenir une révolution, si la monarchie doit être renversée, l'histoire datera la chute de la constitution du 23 avril 1831, jour où le premier parlement fut dissous par Guillaume IV, sous le prétexte allégué par le ministère qu'il avait refusé les impôts !...

Une autre différence essentielle et instructive dans les circonstances des deux époques est celle-ci ; en 1640, les chefs des réformateurs ne prévoyaient point les conséquences où conduiraient leurs principes. Un petit nombre d'enthousiastes, tels que Vane ou Cromwell pouvaient entretenir quelques vagues espérances d'une république divine, mais les chefs et la grande masse du parti furent conduits par degrés, et souvent malgré eux, aux excès dont ils finirent par se rendre coupables. Les comtes de Bedford, de Manchester et d'Essex, Hollis, Hampden et Pym n'avaient certainement pas au commencement le dessin de renverser la pairie et le trône, aucune expérience n'avait été faite, qui pût leur faire craindre ce résultat de leurs premières démarches presque innocentes. Le cas est fort différent aujourd'hui : nous avons sous les yeux les résultats, non-seulement de l'expérience faite par eux, mais encore de celle qui a été tentée en France il y a quarante ans. Tous les partis savent où tendent ces préliminaires ; mais aucun parti ne le sait mieux que les ennemis invétérés du trône et de l'église. Plusieurs des patriotes et tous les *flottans* de 1640, pleurèrent amèrement une erreur que quelques-uns payèrent de leur sang, et protestèrent qu'ils ne savaient pas en commençant jusqu'où ils seraient conduits. Nos ministres et nos flottans n'auront pas cette excuse ni cette consolation lorsque le jour des calamitées viendra, car ils savent où ils vont. Lord Clarendon et M. Hollis leur ont dit où ils vont ; Mirabeau et Marat leur ont dit encore où ils vont ; les associations d'Irlande et les unions d'Angleterre, M. O'Connell, M. Hunt, M. Atwood et M. Place leur ont franchement et intrépidement appris où ils vont.

Il y a encore une différence dans l'état de nos relations extérieures. Nous avons déjà remarqué que les succès récens des presbytériens écossais avaient encouragé les non conformistes anglais : mais l'effet de cet encouragement est faible, comparé à l'influence que, dans l'état présent de la société, les insurrections victorieuses de Paris et de Bruxelles ont eu et doivent encore avoir sur nos institutions politiques. Ces événemens ont mis en action le célèbre théorème que tout pouvoir vient du peuple, avec deux importans corollaires : le *premier* que la *populace* est le *peuple* et que la volonté du peuple peut être légalement exprimée par des mouvemens insurrectionnels sans passer par les formalités de ses organes constitutionnels; le *second*, que ce système de gouvernement populaire et insurrectionnel peut, pour quelque temps (tant qu'il plaira au peuple), prendre le caractère extérieur d'une monarchie.

Les corollaires ont, dans la question, les conséquences pratiques les plus importantes, et ils accroissent notre danger de deux façons. Le premier a donné à la populace des leçons de souveraineté pratique, tandis que le second a donné une sorte de sécurité trompeuse à beaucoup d'hommes bien intentionnés, amis de la monarchie, mais ayant la vue courte ; ils craignent moins les gouvernemens insurrectionnels depuis qu'ils ont vu les révoltes de Paris et de Bruxelles, produire un roi Louis-Philippe et un roi Léopold, comme si ces jouets d'une faction, ces pompes théâtrales d'une heure, avaient quelque chose de ce pouvoir essentiel, de cette stabilité constitutionnelle, de cette autorité intrin-

sèque et permanente qui font l'avantage réel et l'utilité nationale de la dignité de roi. Si l'on traite d'imprudente l'argumentation dont nous nous servons, nous ferons observer que d'autres que nous en ont fait usage en beaucoup de circonstances, très-publiquement et très-audacieusement. Ainsi, dans une pétition à la chambre des communes d'un endroit du Leicestershire appelé Ainsty, nous voyons les pétitionnaires affirmer que *tout pouvoir politique réside dans le peuple*, qui exercera bientôt ce pouvoir pour obtenir « les droits qui lui ont été trop longtemps refusés par les *rois*, les ducs, les lords et l'aristocratie élue par elle-même. Les pétitionnaires ayant présent à l'esprit *le brillant et glorieux exemple des patriotes de Paris*, vous recommandent formellement de faire bien attention à leurs besoins et à leurs désirs afin de prévenir des calamités terribles. » (Procès-verbaux, déc. 1830). Cette pétition, la chambre des communes a jugé convenable de l'imprimer dans ses journaux et de la disséminer dans les pays avec l'autorité de ses *procès-verbaux*. Qu'on ne nous dise donc pas que nous sommes de vains alarmistes, des prophètes factieux de maux en l'air et de dangers imaginaires.

Nous sommes encore forcés à faire une triste distinction lorsque nous considérons l'état de l'esprit public aux deux époques par rapport à l'important sujet de la religion. En 1640, quoique l'épiscopat fût impopulaire et la hiérarchie un des principaux griefs du temps, c'était seulement parce qu'on ne trouvait pas ses institutions suffisamment religieuses et assez strictement évangéliques. Aussi quand l'église fut détruite, le respect pour le christianisme, l'éloignement pour l'immoralité et l'impiété ne se perdirent pas ; il y eut force hypocrisie, mais extérieurement tout était convenable, religieux, et les grands liens de la société étaient maintenus par la sanction divine de l'évangile. Cette heureuse circonstance prévint en grande partie la confusion, le désordre et l'anarchie qui autrement auraient suivi la chute de la hiérarchie ecclésiastique et du gouvernement civil. Mais qu'arriverait aujourd'hui si l'un et l'autre tombaient? Les réformateurs de notre époque sont-ils remarquables par la sévérité de leur morale et l'ardeur de leur dévotion; ou plutôt n'est-il pas notoire qu'à leur haine pour l'Église se joint souvent le mépris de la religion elle-même : que, bien que des hommes bons et pieux, surtout parmi les quakers et les non-conformistes, puissent être amis de la réforme, il y a à peine un homme noté pour sa conduite dissolue ou son impiété qui ne soit un réformiste zélé. D'où il suit qu'une révolution en Angleterre aurait aujourd'hui pour caractère, non le fanatisme austère et par là même salutaire d'Harrison ou de Cromwell, mais plutôt, nous le craignons, la dissolution sanguinaire et impie d'Egalité et de Clootz.

Nous avons donc chez nous en pleine activité tous les principaux mobiles de la *grande rébellion*, mais nous avons aussi un sombre catalogue de circonstances additionnelles qui facilitent les progrès et décuplent les dangers d'une autre révolution. Nous croyons, nous savons que la grande masse du peuple n'a pas été gâtée par les principes anarchiques et impies, mais la grande masse n'est jamais à l'abri de l'activité ardente, infatigable, désespérée d'une minorité turbulente. « *Is habitus animorum est, ut pessimum facinus auderent pauci, plures vellent, omnes paterentur.* » (Tacit.) En 1642, comme aujourd'hui, la grande masse nationale était ferme dans les grands principes de la monarchie, mais une poignée d'agitateurs parvint à dominer cette majorité, à triompher dans la guerre civile, à ren-

verser la constitution, à verser sur l'échafaud le sang du clergé, de la pairie et du roi.

On ne peut nier que le parti révolutionnaire de 1832, quoique formant aussi une minorité, ne soit proportionnellement bien plus fort que celui de 1642, par son nombre, par sa diffusion dans toutes les parties du royaume, *par le pouvoir sans exemple d'une presse périodique qui lui est dévouée et plus despotique que ne l'a jamais été aucune tyrannie royale*, enfin par l'attitude, les préceptes, l'exemple et le succès des insurrections de France et de Belgique.

Dans toute cette affaire ce ne sont pas tant les actes des ministres qui alarment la partie sensée de la nation, que les *principes* qu'impliquent leurs actes. Le bill de réforme lui-même, si l'on devait s'en tenir là ne bouleverserait pas l'état; mais les principes sur lesquels il est basé et appuyé ne peuvent se contenter de ce que ce bill a réglé; non-seulement ils survivront à son adoption, mais, ayant reçu par là une sorte de sanction, ils en tireront une nouvelle vigueur, une nouvelle activité et arriveront successivement au terme redouté de la carrière révolutionnaire. Ainsi la menace ayant une fois réussi, on s'en servira dans toutes les occasions qui surviendront avec une facilité et une efficacité toujours croissantes; à moins que le corps ainsi menacé et asservi ne devienne si dégradé et si impuissant que les ministres ne le jugent plus digne même d'une menace.

Telle fut la marche de la révolution de 1640, depuis le moment où les pairs furent forcés par la crainte à condamner Strafford et à chasser les évêques jusqu'au mois de janvier 1649, où la chambre des lords, réduite par la honte et la peur à une douzaine de membres, transmit à la chambre des communes son dernier message dont celle-ci ne daigna même pas prendre connaissance; mais une semaine après, elle se ressouvint de ce corps dégradé tout juste assez pour décider que la chambre des lords était inutile et devait être abolie. (*Quarterly Review.*)

DE L'EUROPE ET DE LA RÉVOLUTION

EN 1792 ET EN 1832.

De toutes parts l'Europe retentit du bruit des armes : elle semble se préparer à reprendre la lutte interrompue depuis seize ans. Des bords du Tage à ceux de la Néva, les peuples devancent de leurs prévisions inquiètes un avenir plein de hasards. En France, tout présage un changement de système, et les efforts de la presse, et l'entraînement tôt ou tard inévitable de la chambre, et l'impuissance d'un ministère qui, en rappelant la pensée conservatrice du 13 mars, la légalité, n'invoque plus qu'un souvenir accusateur. Ce changement, que les événemens de l'Allemagne rendent plus prochain, aura pour premier résultat, sous quelque forme qu'il s'opère, d'engager la France dans une lutte où elle interviendra moins comme partie principale que comme auxiliaire. C'est là ce qui nous paraît séparer la crise actuelle de celle de 1792. Lors de la première coalition, la question était exclusivement française : elle garda même ce caractère sous l'empire, qui combattit pour la suprématie de la France sur l'Europe. Aujourd'hui le cercle des révolutions s'aggrandit : la question devient européenne.

L'Europe s'avance au devant de ses nouvelles destinées avec une confiance et une ardeur qui ne sont plus pour nous que des souvenirs. La révolution a pris en France un caractère positif, qui indiquerait assez que le ressort de ses conquêtes est brisé, et que son action doit désormais se concentrer surtout sur elle-même. Essayons, pour éclairer cette distinction, où gît tout le secret de notre avenir, de montrer rapidement comment s'est opérée cette transformation du principe révolutionnaire.

Si l'on s'arrêtait aux analogies les plus apparentes, rien de plus naturel que de nous croire aujourd'hui à la veille d'une invasion en Champagne. C'est l'hypothèse que plusieurs journaux présentent sans cesse à leurs lecteurs. En 92, en effet, comme en 1832, la France se croyait menacée dans son indépendance : une révolution, pleine d'avenir, jetait le gant à des rois conjurés alors, moins contre son principe que contre ses fureurs. Au commencement de 92, les armées impériales occupaient la Belgique, après y avoir étouffé une révolution qui put à peine tirer un coup de fusil pour sa défense ; les cours de Vienne et de Berlin avaient concentré des forces imposantes sur le Rhin ; l'armée des cercles était sur le pied de guerre; la Russie offrait trois cents mille hommes ; Gustave III se préparait à jeter sur nos côtes trente-six mille Suédois : une invasion espagnole était imminente, et l'hostilité de l'Angleterre devenait certaine, du jour où la France victorieuse menacerait la Belgique.

Nul doute que l'Europe ne fasse aujourd'hui des efforts plus énergiques encore, que les armemens ne soient plus nombreux, les engagemens plus étroits, et que l'attente de grands événemens ne soit plus universelle. Nous venons de voir les analogies, mettons en regard les différences.

Quand éclata la révolution de 89, les rois et la haute aristocratie de l'Europe étaient généralement imbus des maximes qui l'avaient préparée. *Voltaire a fait tout ce que nous voyons*, disait Condorcet. Cette mise en œuvre des doctrines encyclopédiques ne pouvait blesser les convictions de princes qui, pendant un demi-siècle, avaient brigué, comme un insigne honneur, la permission de correspondre avec le patriarche de Ferney, et qui entretenaient à leur cour des philosophes par étiquette, comme on avait des fous au moyen-âge, et plus tard des gentilshommes de la chambre. Condorcet, Brissot, et les Girondins n'énonçaient à la tribune aucun principe qui dût sembler nouveau à l'Hermitage, à Postdam et à Schœnbrun, où, sous des lambris dorés, brillaient les images de ceux qu'on appelait encore les réformateurs du genre humain. Quand tous les princes de l'Allemagne, à commencer par l'empereur, se faisaient initier à la franc-maçonnerie et aux rêves de perfectibilité de Weishaupt, les associations secrètes et les doctrines du XVIIIe siècle ne pouvaient leur inspirer les répugnances si faciles à comprendre aujourd'hui chez François II, Frédéric-Guillaume III et Nicolas Ier. Il n'y avait dans les doctrines anti-catholiques et les théories révolutionnaires rien qui dût contrarier profondément les cours de l'Europe, depuis celles où dominaient Pombal et d'Aranda, jusqu'à cette aristocratie en serre chaude, que Catherine initiait à tous les mystères de l'ambition, à toute la corruption des mœurs philosophiques.

Cependant ces rois et leurs cabinets s'émurent au moment où le torrent menaça d'emporter le trône de Louis XVI. On avait applaudi à la déclaration des droits de l'homme, formulée par Rousseau et Condorcet ; on trembla quand les passions populaires l'eurent écrite sur les débris de la Bastille. Lorsque les journées d'octobre

eurent réveillé les princes endormis sur l'oreiller de la philosophie et des voluptés, ils songèrent sérieusement à intervenir dans les affaires de France. Mais fixons-nous bien sur le véritable caractère de cette intervention.

Sauver Louis XVI, épargner aux peuples, s'épargner à eux-mêmes le scandale d'un roi montant du trône à l'échafaud : telle fut la pensée première de la coalition. Les liens les plus étroits du sang imposaient ce devoir à l'empereur l'Allemagne. Le roi de Prusse se livrait à cette généreuse mission par pur entraînement d'humanité. Le roi de Suède aspirait seul au rôle d'ennemi personnel de la révolution française, et de restaurateur systématique de la monarchie renversée. La pensée d'intervenir dans l'organisation intérieure de la France ne fut jamais celle des cours alliées. On sait de combien peu de faveur les émigrés jouissaient auprès d'elles. Leurs armemens étaient sans cesse contrariés; leurs prétentions, leur imperturbable confiance étaient, à Berlin comme à Vienne, l'objet des plus amers sarcasmes, de la méfiance la plus prononcée. Il n'entra jamais dans la pensée de la coalition d'opérer une contre-révolution en France : d'abord, parce que les cours alliées regardaient la chose comme impossible; puis, parce que les doctrines proclamées par l'assemblée constituante rencontraient moins de repoussement que de sympathie au sein de plusieurs des cours où l'on s'armait contre elles. La déclaration de Pavie, et même celle de Pilnitz n'indiquèrent jamais pour base des négociations que la seule condition d'un gouvernement monarchique; et l'histoire atteste que toutes les tentatives de M. le comte d'Artois, de M. de Calonne, et des personnages influens de l'émigration, pour faire prendre des engagemens politiques aux puissances, relativement aux trois ordres, au clergé, aux propriétés confisquées, furent constamment repoussées. L'Autriche persista, même après la déclaration de guerre de l'assemblée nationale du 23 avril 1792, à traiter avec le parti constitutionnel à Paris. L'empereur et son cabinet se refusèrent aux instances réitérées du cabinet russe pour une invasion rapide, instances dont nous apprécierons le but, espérant encore en 92 que la coterie des amis de Mirabeau, unie aux ministres constitutionnels de Louis XVI, parviendrait à rendre à ce monarque une position plus honorable et moins précaire. M. de Noailles, qui, à Vienne représentait moins Louis XVI que M. de Lafayette, son parent et son ami, fut jusqu'au dernier moment le pivot de négociations mille fois brisées par les violences révolutionnaires, mille fois renouées par la persévérance de la cour impériale. Si le prince de Kaunitz attaquait les jacobins avec énergie, il réservait tous les ménagemens, toutes les cajoleries diplomatiques pour le parti qui leur résistait avec tant d'impuissance sur le terrain de la constitution de 91. Pour peu qu'on voulût donner des preuves de cette constante disposition de la cour de Vienne, il faudrait citer toutes les dépêches du prince de Kaunitz, toutes celles de M. de Noailles, et rappeler les plaintes perpétuelles des émigrés sur le peu d'accueil que trouvaient à Vienne leurs projets et leurs espérances.

Le roi de Prusse était plus pressant, sans être moins décidé à accepter toute transaction dans laquelle il y aurait honneur et sûreté pour la personne de Louis XVI. L'indifférence et la mollesse de la plupart des membres de son cabinet, dans une cause que, d'après leurs traditions politiques, ils regardaient comme étrangère à la Prusse, répondaient mal aux sentimens personnels de Frédéric Guillaume II. La Prusse mit, comme l'Autriche, la plus entière modération dans son intervention en faveur des princes possessionnés d'Alsace, dont l'assemblée

constituante avait violé les droits avec autant de légèreté que d'injustice. Après la funeste issue de la tentative de Varennes, les cabinets mirent plus de réserve encore dans leurs négociations : ils ne songèrent plus qu'à sauver la tête du malheureux Louis, et se montrèrent vingt fois disposés à traiter aux conditions les plus favorables. Il y a là une grande apparence que les armemens de la Prusse, et le zèle personnel de son souverain pour la sûreté de Louis XVI fussent restés sans résultats, et que le 10 août n'eût pas armé l'Europe, si l'assemblée nationale conduite par Brissot, stimulée par Narbonne, Custine, Dumouriez, et nombre d'hommes ayant leur fortune à faire, n'eût déclaré la guerre au roi de Hongrie et de Bohême.

La Prusse intervint alors comme auxiliaire dans une cause qui n'était pas la sienne. Mais les traditions du cabinet de Berlin contraires à toute alliance avec l'Autriche, traditions que le ministre Harzberg avait rajeunies, frappèrent d'une universelle impopularité la campagne qui allait décider du sort de l'infortuné monarque et de sa famille. Le duc de Brunswick, appelé au commandemant en chef, ne l'accepta qu'avec répugnance, et il l'exerça avec une mollesse que les émigrés eurent quelque droit d'appeler trahison. Cette répugnance et cette mollesse s'expliquent depuis que de précieuses révélations (1) ont appris à l'Europe quelles menées le parti constitutionnel avait pratiquées auprès du duc, et quelles répugnances éprouvait l'Angleterre, dont ce prince attendait alors la grandeur de sa famille, à voir se décider le sort de la France dans les plaines de Champagne par une alliance austro-prussienne. Le fameux manifeste du généralissime lui fut arraché par les importunités de quelques émigrés, et il n'eut d'ailleurs pour but que de renvoyer aux jacobins la terreur dont, depuis deux ans, ils avaient frappé la France. Le duc de Brunswick déclarait hautement qu'on y avait cherché à tort l'expression d'une pensée contre-révolutionnaire, aussi éloignée de ses sentimens personnels que des projets des puissances coalisées.

Si l'on pouvait douter d'ailleurs du désir des souverains d'en finir vite et à tout prix avec cette guerre qui répugnait aux vues de leurs cabinets, ne suffirait-il pas de rappeler que, pendant vingt jours, avec une armée magnifique, en face de troupes débandées, les alliés traitèrent au lieu de combattre ? N'offrit-on pas maintes fois à Dumouriez, salué d'avance par le roi de Prusse du nom de *pacificateur de l'Europe*, d'en finir, à la seule condition que la personne de Louis serait libre, et la constitution de 91 exécutée ? Après que la révolution, pour s'étourdir sur ses dangers, eût bu le sang de septembre, et que, dans son ivresse, elle eût proclamé la république, les alliés, occupant encore le territoire français, ne furent-ils pas jusqu'à demander, pour prix de leur retraite, que Louis XVI obtînt une position quelconque dans le nouveau gouvernement, celle de stathouder, par exemple, ou tout autre équivalente ? (2)

En un mot, du jour de leur entrée en campagne au jour de l'évacuation, les impériaux et les Prussiens n'aspirèrent qu'à se séparer et à traiter avec la France,

(1) *Mémoires tirés des papiers d'un homme-d'état sur les causes secrètes qui ont déterminé la politique des cabinets dans la guerre de la révolution.*

Le parti constitutionnel avait offert au duc de Brunswick le commandement en chef des armées françaises, en lui laissant entrevoir la possibilité d'élever plus haut sa fortune.

(2) La proposition en fut formellement adressée par le duc de Brunswick à Thouvenot, (*Mémoires d'un homme d'état*, tom. Ier, page 504.)

dont la révolution n'avait en rien modifié leur vieux système politique et leurs profondes antipathies. A peine la campagne de l'Argonne eût-elle délivré le sol de la France, que la marche de l'armée républicaine sur les Pays-Bas autrichiens détermina la retraite et l'inaction prolongée des Prussiens. Le cabinet de Berlin vit, avec une satisfaction qu'il n'essaya pas de dissimuler, la guerre portée sur un territoire qu'il regardait comme ennemi, à meilleur titre que le territoire même de la république, qui l'avait vaincu.

La Russie seul s'efforçait d'animer cette alliance sans unité et sans courage d'une haine énergique contre la révolution française. Catherine prétendait faire de la cause de Louis XVI la cause des rois, et restaurer, disait-elle, l'édifice démoli de la monarchie et de la religion. A quoi tenait ce zèle chez la femme impudique que le crime avait élevée au trône ? Était-ce à la crainte de voir s'épandre en Europe les doctrines qui si long-temps avaient paru sous son patronage impérial ? Catherine II voulait-elle faire une *guerre de principes*? Sa conduite dans cette crise ne permet même pas de l'en soupçonner. On la vit continuer à poursuivre contre les Turcs le cours de ses succès militaires. Elle se refusa à toutes les instances adressées par les cours allemandes pour la déterminer à la paix, lors même qu'elles faisaient d'un traité avec la Porte la condition *sine quâ non* de leur intervention en faveur de Louis XVI. Il est impossible de douter que le but de Catherine ne fût de pousser vers la France les puissances de l'empire, pour dominer sans contrôle dans l'Orient, et préparer le second partage de la Pologne. Toutes légitimes et conservatrices que fussent les modifications introduites par les Polonais dans leurs funestes institutions, la Russie y chercha un moyen d'inquiéter à la fois Vienne et Berlin. On parlait à St.-Pétersbourg de comprimer la révolution sur la Vistule, parce qu'on voulait entrer à Varsovie, et l'on poussait les cours allemandes sur Paris, pour se frayer la route de Constantinople.

Ce fut bien mieux quand l'Angleterre fut devenue l'âme de la coalition. La question de principes s'effaça plus complètement encore, s'il est possible. La Grande-Bretagne ne fit pas la guerre à la France pour le triomphe du principe de la légitimité, pas même pour se défendre de l'invasion du principe républicain. Cette invasion n'y était pas alors à redouter. Elle combattit pour arracher à la France d'abord la Belgique, puis la Hollande, puis le Piémont, puis le Hanovre. Si l'Angleterre désirait une restauration au profit de la maison de Bourbon, c'est qu'elle regardait cette restauration comme entraînant le rétablissement des frontières de 89. M. Pitt et lord Granville l'ont assez souvent déclaré pour qu'on puisse s'épargner sur ce point l'embarras des citations.

Parlerai-je des coalitions qui suivirent? Montrerai-je l'Espagne achetant la paix, et le ministre de Charles IV pressant des mains fumantes encore du sang de Louis XVI et de sa famille? Rappellerai-je le traité de Bâle, l'alliance de la république avec la Prusse, la longue neutralité du nord de l'Allemagne, qui faillit si souvent être convertie en une alliance offensive pour écraser l'Autriche, pour enlever le Hanovre à l'Angleterre? Qui ne connaît les variations de la Russie, les incertitudes de la Prusse, les négociations de Campo-Formio et de Lunéville, enfin toute cette politique d'isolement, de rivalité, qui n'empêcha pas, du reste, toutes les nationalités de s'abîmer dans l'immense unité de l'empire, toutes les rivalités de s'incliner sous le niveau d'une même servitude.

S'il est quelque chose de démontré dans l'histoire, c'est que rien, dans les

guerres de la révolution et dans les luttes contre l'empire, ne rappelle les collisions qu'on désigne aujourd'hui sous le nom de *guerres de doctrines*. Il faut remonter à la réforme pour trouver quelque chose, non de semblable, mais d'analogue. La paix de Westphalie ayant terminé la lutte politique des deux principes religieux, la diplomatie cessa d'en tenir compte à dater du milieu du XVII[e] siècle. Quand éclata parmi nous la crise de 89, une idée pesait bien moins qu'un bataillon dans la balance politique; et, à cette époque, nul homme d'État n'aurait compris en Europe la donnée qui depuis a servi de base à la sainte-alliance. Cette idée, qui a présidé à la politique générale depuis la chute de Napoléon, indique une ère toute nouvelle. Cette ère date à peine de seize années; et ce n'est pas trop sans doute de ce siècle pour avoir le dernier mot de l'énigme sociale dont l'humanité est en travail. Pour faire bien comprendre les causes qui ont déterminé en Europe cette révolution, dont la sainte-alliance est devenue à la fois et la soudaine révélation et l'impuissante barrière, concevons bien pourquoi on ne pouvait songer avant 1814 à établir quelque chose d'analogue à ce contrat d'assurance mutuelle entre tous les trônes contre tous les *sinistres* politiques.

Nous avons dit que les doctrines fondamentales de la réforme de 89 étaient, à la fin du dix-huitième siècle, celles de la haute société européenne : les idées philosophiques n'étaient guère répandues que dans ses rangs. Les crimes succédant aux théories, y provoquèrent bien des réflexions, y détruisirent bien des rêves, sans porter dans les classes secondaires le goût de doctrines qu'elles n'entrevoyaient qu'à distance, ou à travers un prisme ensanglanté. En Angleterre, contrée prédisposée aux violences populaires et par ses souvenirs et par la situation précaire des masses, la révolution française fit reculer les idées démocratiques, loin d'en favoriser la diffusion. Au commencement de leur carrière, Pitt et Burke avaient demandé la réforme et l'émancipation catholique : les débats de la constituante éclairèrent d'un jour nouveau la portée de ces questions redoutables. La vieille Angleterre s'émut en songeant que l'édifice de ses lois saxo-normandes pouvait aussi crouler sous le bras de démolisseurs sacriléges ; et la constitution séculaire puisa une sorte de rajeunissement temporaire dans cette universelle appréhension. Le contre-coup des événemens de Paris se fit, il est vrai, ressentir dans les rues de Londres et dans les rangs même de la force armée ; mais ces désordres passagers n'indiquaient pas une altération profonde dans les mœurs et les idées nationales, altération si sensible aujourd'hui. M. Pitt et la *yeomanry* suffisaient à tout. Pas un lord, pas un évêque, pas un *country gentleman* ne tremblaient en 1793 pour leur existence politique : les pamphlets de Thomas Payne et de Horne-Took n'imprimaient pas alors à l'opinion des trois royaumes ce mouvement énergique devant lequel est tombé l'édifice auquel tant de siècles avaient apporté leur pierre.

Combien cette sécurité du pouvoir n'était-elle pas plus fondée encore sur le continent? La révolution française restait sans alliés, et les appels qui partaient d'une tribune régicide à tous les peuples contre tous les rois, ne déchaînaient pas ces tempêtes devenues les fiers et terribles auxiliaires du drapeau qui flotte en tête de nos armées. La révolution à son aurore, ne pouvait regarder comme ses auxiliaires ni la révolution aristocratico-religieuse de Belgique, ni la révolution royale qui donna à la Pologne la constitution du 3 mai 1791. Celle-ci n'eut pour but que d'introduire dans la législation des réformes destinées à préparer, par la conquête

de l'ordre au dedans, celle de l'indépendance au dehors. Il est très-vrai que la république fonda des gouvernemens révolutionnaires partout où elle porta ses armes, et que les pays conquis ajoutèrent aux annales de la terreur quelques noms affreux; mais la révolution ne put pénétrer de son génie les populations paisibles qui passèrent sous son joug. Alors même que les masses restent étrangères au mouvement qu'on leur imprime, il n'est pas de ville en Europe où l'on ne puisse trouver six scélérats pour former un tribunal révolutionnaire. En vain quelques misérables représentaient-ils le *genre humain* au sein de la Convention nationale : à cette époque, le genre humain lisait les récits qui lui arrivaient de cette scène lointaine avec un sentiment analogue à l'ineffable terreur qui nous saisit, quand nous nous enfonçons, avec le Dante, dans les cycles infinis de ses supplices et de son enfer.

Il fallait que la conquête française préparât le monde à l'intelligence de ces idées, et que le despotisme militaire renversât les bases même des antiques sociétés. Ce fut l'œuvre de Napoléon. La révolution faite homme acquit une force d'expansion et de pénétration dont elle avait manqué jusque-là. Il porta au bout du monde le germe des idées françaises; le sol, labouré par ses armées, profondément sillonné par le soc de la victoire, reçut ce grain de sénevé, qui aujourd'hui est un grand arbre. Les idées de 89 durent, en France, toute leur action au principe dissolvant qui était avec elles; or, quel plus impitoyable dissolvant que le bras de Napoléon? Le voyez-vous brisant le réseau aristocratique qui enveloppe l'Allemagne et l'Italie, implantant son code civil où régnait le droit féodal, le jetant partout comme une compensation pour l'indépendance perdue, établissant ses tribunaux et ses préfets à Rome et à Hambourg, protégeant en tous lieux l'avénement des classes moyennes, à l'ombre de ce drapeau auquel Napoléon conféra le premier le mystérieux caractère dont il est revêtu? Tous les actes de Bonaparte en Europe, comme président de la *consulta* et roi d'Italie, comme médiateur de la confédération suisse, comme protecteur de cette confédération du Rhin qui acheva l'œuvre de destruction commencée à Lunéville, l'invasion de l'Espagne, où il se présenta comme le propagateur des idées modernes, la création de son aristocratie toute personnelle, l'élévation d'une royauté, fille de ses œuvres, primant les royautés héréditaires et insultant à leur vieux titre; cette masse de faits accomplis, de projets gigantesques, font de cet homme incomparable le plus inflexible réformateur qui ait jamais préparé des destinées nouvelles aux nations. Envisagé sous ce point de vue, qui seul explique le prodige de sa vie et les desseins de la Providence, Bonaparte devient, comme Charlemagne, un personnage beaucoup plus européen que français. De ces deux hommes, l'un abolit l'œuvre de l'autre : le fils de Pepin fonda pour l'Europe l'ère du moyen-âge; mille ans après, un soldat républicain, *géant placé entre un monde qui finit en un monde qui commence* (1), ferme ce cycle écoulé, et trace devant la terre qui se tait, l'orbite d'une évolution nouvelle.

A peine Bonaparte a-t-il disparu que le germe fécondé se développe, et vient donner une tout autre direction à la politique européenne. Un vague instinct de régénération sociale surgit de toutes parts; un même cri de liberté poursuit des glaces de la Russie aux bords de la Seine, le dominateur des nations. Les souve-

(1) M. de Châteaubriand. *Études historiques.*

rains comprennent qu'un élément nouveau tend à se faire jour, qu'il faut le ménager, lui rendre hommage. De là le mouvement de l'Allemagne, les promesses de 1814 et les idées constitutionnelles qui présidèrent à la restauration française. Chez nous, Louis XVIII dut consacrer le dualisme de principes et d'intérêts opposés; en Europe, cette nécessité était plus impérieuse encore, car la révolution y était moins avancée, et dès-lors moins légitime qu'en France. Notre charte s'efforça de concilier le présent et le passé; le congrès de Vienne, qui fit la charte de l'Europe, mit tous ses soins à concilier le passé des peuples avec un avenir qui les tourmentait tant, mais dont aucun n'était, de fait, en possession. De là tant d'incohérences, tant d'ambiguités calculées. On promit des institutions représentatives à la Pologne et à l'Allemagne en des termes sur le sens desquels on argumente depuis seize ans. On créa une Allemagne mi-partie de moderne, mi-partie de gothique, chétif édifice fait de quelques débris cimentés avec du sable. Ce n'est ni la vieille Allemagne de la Bulle d'or, ni celle de la paix de Westphalie, ni même l'empire sécularisé de Lunéville. On essaya d'une confédération dont le but fut aussi vague que les attributions en étaient mal définies. On proclama l'indépendance de trente-huit États souverains, et l'on inséra dans l'acte final des stipulations qui pouvaient limiter et qui, de fait, ont annulé l'indépendance de tous les États secondaires. Les princes se crurent autorisés à concéder à leurs sujets certains droits dont l'exercice devait mettre leur gouvernement en opposition avec ses engagemens fédéraux. L'acte final de Vienne contint, comme la charte française, son article 14; et depuis ce mémorable congrès la politique allemande n'a plus été qu'une politique de procureurs, s'ingéniant à concilier d'inconciliables contradictions.

Tout cela devait être, et l'histoire, plus éclairée que les contemporains, ne fera pas un reproche aux princes qui apposèrent leur signature à ces actes diplomatiques de n'avoir pas devancé les temps et d'avoir défendu contre le torrent du siècle tout ce qui se pouvait défendre. Malheur aux révolutions qui ne rencontrent pas d'obstacles. Nul développement légitime ne peut s'opérer pour l'humanité, s'il n'est le résultat lent et laborieux du contact des doctrines et des intérêts opposés. Une idée qui n'a vaincu que par surprise ou par l'entraînement d'un moment, n'a pas de titre à produire à la confiance des peuples : le sceau divin ne s'est pas encore arrêté sur elle. Si la révolution française n'avait à alléguer en sa faveur que la prise de la Bastille et les décrets du 4 août, elle ne serait qu'une insolente usurpation. Mais elle a duré un demi-siècle, sa victoire est confessée de tous, et par là ses résultats sociaux sont désormais consacrés. Nous pensons aussi que la révolution qui se pressent visiblement chez les nations germaniques, aura dans l'avenir de meilleurs et de plus solides titres à présenter que les écrits des Wagner, des Siebenpfeifer, des Wirth et de tous ces journalistes copistes des nôtres. Que l'Allemagne donc ne se plaigne pas et qu'elle sache attendre.

Si après s'être rendu compte des contradictions du droit public européen consacré par les traités de Vienne, on étudiait ces mêmes traités relativement aux circonscriptions territoriales des États, on comprendrait mieux encore ce caractère essentiellement transitoire, que porta la restauration en Europe comme en France. Une révolution était pour l'Europe au bout des actes de Vienne, comme pour la France, au bout de la Charte de 1814. Aussi à la restauration, la politique générale a-t-elle complétement changé. Prévenir cette révolution, la réprimer,

en amortir au moins la violence, tel fut le soin qui remplaça pour les cabinets les questions d'équilibre et d'alliances sur lesquelles roulait la politique générale, depuis les transactions de Munster. Alors naquit la sainte-alliance, qui ne fut d'abord qu'une inspiration pieuse de l'âme d'Alexandre, mais qui depuis prit à Aix-la-Chapelle, à Carlsbad, à Troppau, à Laybach et à Véronne un caractère de résistance systématique à toutes les innovations politiques. Garantir l'état de choses existant contre toute perturbation, contre les agressions non plus *extérieures*, mais *intérieures*, maintenir *ce qui est*, *faute de pouvoir recouvrer ce qui a été perdu*, comme disait en 1819, M. de Metternich dans sa célèbre lettre à M. de Berstedt : tel fut l'esprit de son institution, le but constant de ses efforts. Plus de questions d'intérêt, de luttes de rivalités; plus de ces guerres qui, dans le dix-huitième siècle, mettaient l'Europe en feu pour une bicoque, ou une île ignorée des Antilles. Depuis 1815, toutes les questions politiques ont été résolues d'après des principes entièrement nouveaux, et, hâtons-nous de le dire, la civilisation doit beaucoup à la sainte-alliance, encore qu'elle ait paru en contrarier souvent le cours. Sans elle, la liberté constitutionnelle n'eût pas fourni, sous le sceptre des Bourbons, une carrière de quinze années. Un bonapartisme sauvage et déshérité de sa mission eût envahi la France, en même temps que l'illuminisme universitaire eût bouleversé l'Allemagne, que le carbonarisme eût tenté d'ensevelir en Italie ce qui est éternel, sous les débris de ce qui doit tomber. Sans elle, une liberté précoce eût envahi l'Europe, comme sous Pierre-le-Grand, la civilisation envahit la Russie et corrompit les hautes classes sans les mûrir. Si un esprit étroit présida par fois aux décisions des grandes cours, on doit au moins reconnaître que l'égoïsme rétréci du dix-huitième siècle et sa diplomatie jalouse cédaient le pas à un intérêt plus grave, à une idée plus morale et plus vivante, de quelque manière qu'on l'appréciât. Mieux vaut avoir retardé de quelques années l'établissement de la liberté politique et l'égalité civile en Europe que d'avoir à se reprocher, par exemple, le partage de la Pologne. Qui niera d'ailleurs que la sainte-alliance n'ait introduit dans le droit public des idées plus pures, des vues moins égoïstes? Au dix-huitième siècle, l'Espagne eût payé de la perte de la Navarre ou de sa plus belle colonie l'intervention française de 1824; et si la sainte-alliance n'avait pénétré d'un autre esprit les cabinets même les plus despotiques, les Russes ne se seraient pas arrêtés sous les murs de Constantinople. Comment n'être pas frappé de la solidarité introduite par ce droit nouveau entre tous les pouvoirs et entre tous les peuples, et de la vaste unité qu'un tel phénomène annonce dans l'avenir?

Mieux eut valu sans doute que les rois, au lieu de contrarier vainement le vaste mouvement d'émancipation, le devançassent dans ses applications légitimes. Mais devancer l'avenir est l'œuvre du génie; et la Providence permet rarement à l'humanité d'abréger ainsi le cours de ses luttes et de ses épreuves. Comment ne pas reconnaître d'ailleurs que tandis que la sainte-alliance contenait le mouvement des idées dans une sphère étroite en apparence, ce mouvement se développait d'une manière calme, sérieuse, et constamment progressive? Les quinze années d'un gouvernement représentatif en France, pendant lesquelles l'Europe, groupée autour de notre tribune, s'éclairait, se passionnait avec nous, ont plus avancé l'éducation politique de l'Europe que les menées des sociétés secrètes et les insurrections militaires de 1820? Les tribunes élevées à Munich, à Stuttgard, à Carlsruhe et à Cassel, ont préparé de plus sérieux obstacles aux résolutions actuelles de

Francfort que la *Tugenbund* et la *Burschenschaft*. C'est par ces discussions animées, mais légales, que les idées françaises de liberté politique et religieuse, d'égalité sociale, de division de la propriété, de changemens dans la législation civile au profit des classes les plus nombreuses, ont pénétré dans la bourgeoisie, dans les professions libérales, dans tout ce qui est à la fois dominé par des instincts de perfectionnement et par des intérêts conservateurs.

Quand éclata la révolution de juillet, l'Europe s'émut profondément au bruit de cette grande catastrophe. La révolution de juillet fut la reprise de la lutte entre les deux principes, auxquels la haute raison de Louis XVIII avait imposé une trève, si malheureusement rompue. Ce jour-là il fut évident que le même combat allait s'engager bien au delà de nos frontières. La sainte-alliance, se trouvant en effet découverte au midi, et moralement affaiblie par la chute de la maison de Bourbon, n'avait plus, pour résister aux théories et aux passions révolutionnaires, l'énergique unité de 1820. Contrairement à ce qui s'était passé en d'autres temps, la révolution de 1830 hâta en Angleterre le mouvement démocratique que la révolution de 89 avait fait reculer, et la réforme sortit, pour la Grande-Bretagne, des barricades de Paris. L'alliance devina des dangers partout; elle n'aperçut de point d'appui nulle part.

Si l'Europe monarchique s'était sentie assez forte pour entrer en lutte contre la France chassant trois générations de rois et arborant des couleurs symboliques et menaçantes, nul doute qu'elle ne l'eût attaquée aussi promptement qu'elle attaqua Naples et le Piémont en 1821. Toute discussion est inutile sur ce point. Elle aurait attaqué la France, non plus avec les vues discordantes de 1791, et par un vague et mol intérêt pour la personne d'un roi, mais dans le but d'éteindre l'incendie à son foyer, et d'enlever un redoutable point d'appui à la guerre civile qui se préparait contre elle. La sainte-alliance a reculé devant la défection de l'Angleterre, et le bruit sourd des commotions qui remuaient de toutes parts l'Europe.

Cependant un gouvernement sorti de cet orage des trois jours offrit à l'Europe de jouer son existence contre une chance plus qu'incertaine, celle de contenir le mouvement entre le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Les cabinets étrangers avaient trop d'intelligence et de lumières pour se faire plus d'illusions que la France elle-même sur l'issue probable de ces efforts. Ils savaient mieux que nous qu'en admettant même la possibilité de contenir le mouvement en France, il n'y avait nulle chance de le contenir long-temps chez eux; ils n'ignoraient pas que l'affinité des principes engendrerait tôt ou tard d'irrésistibles sympathies. Voilà ce que la sainte alliance n'a pu perdre de vue. Mais elle s'est sentie tellement menacée, elle a trouvé ses ressources si peu égales à ses dangers qu'elle s'est accrochée à ce pouvoir sans racines comme à une dernière espérance, qu'elle l'a admis avec empressement au nombre de ses alliés. Les grandes puissances ont fait plus encore. La monarchie élective ayant déclaré qu'une restauration en Belgique compromettrait son existence, et rendrait au mouvement révolutionnaire une puissance si péniblement contenue, les cabinets signataires des traités de Vienne ont consenti à effacer de leur propre main la stipulation fondamentale de ces traités. Quel gage plus éclatant saurait donner l'Europe, non du désir de conserver la paix; mais de son impuissance à faire la guerre? En reconnaissant l'indépendance de la Belgique par protocole, la sainte-alliance a fait ce que nous venons de voir

faire à l'aristocratie d'Angleterre relativement au bill de réforme. Elle a évité le combat, et cédé dans la question fondamentale, sauf à lutter sur les questions accessoires.

Aujourd'hui la sainte-alliance, réduite aux trois puissances du Nord, combat sur un terrain infiniment moins favorable que celui de la question belge : au lieu d'avoir à faire une guerre d'intérêt national, dans laquelle on pouvait faire appel aux souvenirs des peuples contre l'ambition de la France, l'alliance lutte contre elle-même ; elle est en pleine guerre civile. Le danger est tellement imminent que les princes allemands abdiquent leur indépendance, dont la conquête fut le but exclusif de leurs efforts et de ceux de leurs ancêtres, en présence de craintes plus immédiates encore. Pendant que l'Italie s'insurge sous le canon même des Autrichiens, que le sort des deux royaumes de la péninsule espagnole se décide sous les murs de Lisbonne, pendant que la Pologne attise sous ses ruines le feu de ses espérances immortelles, l'Allemagne tire l'épée à Francfort, et livre les destinées du monde aux chances d'un coup d'État.

Telle est la position de l'Europe en 1832. On a vu ce qu'elle était en 1792. Un mot résumera les deux situations.

En 92, les rois ne voulaient pas étouffer la révolution, et peut-être le pouvaient-ils.

En 1832, ils le voudraient, mais ne le peuvent pas.

En 92, la question était française ; en 1832, elle est européenne.

Maintenant, quelle sera l'issue de cette guerre civile européenne, quelle part y prendra la France ?

Pour ceux qui voient dans le mouvement de 89 un accident que plus d'énergie ou d'habileté dans le pouvoir aurait conjuré, l'issue de cette crise peut paraître problématique. Elle ne l'est pas pour ceux qui croient à quelque chose qu'on appelle *humanité*, c'est-à-dire à une force libre, mais soumise dans son action à un plan progressif de développement : elle ne saurait l'être pour l'homme qui, devant les révolutions accomplies, s'incline pour adorer la providence de Dieu, comme, en écoutant l'harmonie des sphères, il s'incline devant sa gloire. L'ordre sort du désordre, le droit du fait, et de calamités inouïes le bien-être d'un plus grand nombre de créatures : telle est la loi générale des révolutions. C'est ainsi que Dieu concilie le libre arbitre de l'humanité avec les desseins immenses de sa providence. La révolution française, née de théories orgueilleuses et fausses, de passions désordonnées, d'instincts ardens de destruction, s'est légitimée depuis que d'innombrables intérêts et de meilleures espérances se sont trouvés liés à un nouvel ordre de choses ; croire que la révolution sera, en Europe, plus innocente qu'en France, espérer que les résistances seront brisées sans combat, que les passions en délire ne boiront pas du sang pour étancher leur soif, ce serait ne pas connaître tout ce qui se remue de mauvais au fond de notre nature, et tout ce que Dieu a dû permettre de crimes, en donnant la liberté à l'homme. Mais conclure de ces calamités peut-être prochaines, de ces crimes trop probables, que la diète de Francfort n'aura qu'à fusiller quelques écrivains pour en finir avec leurs idées, ce serait comme si l'on concluait des vices des Romains qu'ils ne pouvaient conquérir le monde, et de la férocité des barbares qu'ils ne pouvaient renverser l'empire.

Quant à l'intervention de la France dans cette grande crise, nous avons dit

qu'elle ne faisait guère de doute pour nous : ajoutons qu'on peut prévoir, et il n'y a rien dans cette prévision qui trahisse un manque de patriotisme, que la mission conquérante et civilisatrice de la France en Europe est finie, comme celle de Rome fut terminée, quand elle eut préparé l'unité chrétienne du monde. La France a planté partout l'arbre de la science du bien et du mal : aux peuples il appartient de cueillir ses fruits redoutables. En contemplant parmi nous le mouvement révolutionnaire dans sa période actuelle, on sent que ce mouvement tend surtout à se concentrer sur lui-même. La France a accompli la plus éclatante partie de sa tâche : une autre lui reste, aussi longue, aussi difficile, et à laquelle suffira peut-être à peine la fin du siècle qui s'écoule. Elle doit terminer sa révolution pendant que l'Europe opérera la sienne. C'est ainsi qu'elle aura toujours l'avance sur le monde, et qu'elle marchera en tête des idées et des nations.

LOUIS DE CARNÉ.

LA COLONIE DE L'ILE PITCAIRN (1).

Le 23 décembre 1787, un vaisseau de deux cent cinquante tonneaux, avec son équipage de quarante-six hommes, tous marins expérimentés et choisis parmi l'élite de ce service, leva l'ancre à Spithead et partit pour l'île célèbre d'Otaïti. Le capitaine Bligh le commandait. C'était un homme sévère, d'humeur irritable et d'un caractère inflexible ; d'ailleurs résolu, instruit, fertile en ressources, élevé sur le pont des navires et estimé de ses subordonnés. Il devait aller prendre, dans l'île d'Otaïti, une cargaison des fruits del'arbre à pain et essayer d'introduire cette plante nourrissante dans les îles de l'Inde occidentale, peuplées d'esclaves africains. Le but de cette entreprise était louable; le terme en fut malheureux. *La Bienfaisance* (tel était le nom du navire) était réservée à la plus étrange destinée dont les annales maritimes aient conservé la mémoire.

L'arbre à pain est à peu près de la hauteur et de la forme de nos pommiers : sa tête se couronne d'un feuillage arrondi ; ses fruits, gros comme un de ces petits pains ronds que l'on sert à déjeuner, sont disposés à peu près comme nos pommes. Une écaille assez dure renferme une pulpe savoureuse, qui se conserve long-temps sans se moisir ni s'aigrir, et dont le goût est excellent à l'époque de la maturité. On peut, par une légère cuisson, lui donner une saveur plus douce et plus sucrée, qui, suivant les expressions du capitaine Cook, ressemble à celle du pain de froment mêlé à la portion succulente d'un jeune artichaut. Pendant le séjour d'Anson à Tinian, son équipage préféra les fruits de l'arbre à pain à la ration du navire. Huit mois entiers l'arbre donne ses fruits : admirable présent de la nature, qui semble exempter de tout soin pénible l'indigène de ces régions.

Le 5 janvier, après une navigation difficile, le vaisseau se trouva en vue du Pic de Ténériffe ; après trois mois de lutte contre un océan orageux, le capitaine Bligh relâcha au cap de Bonne-Espérance, d'où il ne repartit que le 1er juillet. Il jeta

(1) Cette île est située dans la mer du Sud par le 135° 41' longitude et le 25° 2' de latitude; elle est à 150 lieues de l'île de la Pentecôte.

l'ancre le 20 août dans la baie de l'Aventure, terre de Van-Diémen, en repartit le 4 septembre et aborda le 26 octobre à Otaïti. Le vaisseau, battu de tant de vents contraires, avait fait vingt-sept mille quatre-vingt-six milles en mer, ou plus de neuf mille lieues. Cette traversée de dix mois avait désemparé le navire et harassé l'équipage. L'extrême sévérité du capitaine avait rendu l'expédition plus pénible encore ; tantôt il supprimait une partie des rations; tantôt, sur le plus léger prétexte, il faisait enchaîner aux mâts ou battre de verges les officiers et les mousses. Soit que l'indiscipline de ses hommes ou leur indolence le forçassent d'avoir recours à ces moyens de terreur et de châtiment, soit que son caractère impérieux et les violences qu'il se permettait sans cesse eussent nui à son autorité, le capitaine était aussi mécontent des matelots, que les matelots étaient irrités contre leur capitaine. On avait vu des commandans de navire faire peser sur leurs hommes une justice plus inexorable ; mais jamais officier n'avait par des invectives aussi cruelles et par des punitions aussi honteuses, humilié son équipage. Ses menaces continuelles et féroces eussent suffi pour aliéner tous les esprits, quand même la rigueur de ses actes n'eût pas augmenté la haine qu'il inspirait. Machiavel a raison de prétendre qu'en fait de tyrannie, frapper est nécessaire, et parler inutile.

Telles étaient les dispositions morales du navire, quand *la Bienfaisance* toucha les parages d'Otaïti. Le lien énergique de la discipline, cette chaîne de fer que l'éducation et les lois concourent à forger, pouvait seul contenir dans les bornes du devoir l'équipage courroucé contre son chef. Le vaisseau avait beaucoup souffert; et Bligh, sous prétexte de le réparer, passa à Otaïti, dont les délices le perdirent, six mois entiers, pendant lesquels les matelots échangèrent leurs habitudes d'activité et de subordination, contre les habitudes d'une vie molle et oisive. On verra bientôt par quels désastres cette faute grave fut expiée.

Une ridicule parodie des mœurs européennes ne s'était pas encore introduite à Otaïti. Les missionnaires n'y avaient encore apporté ni un simulacre de parlement, ni un fantôme bizarre de christianisme. Ces insulaires aujourd'hui si misérables et qui, sans commerce, sans moyens de véritable civilisation, conduits par leurs prêtres comme des troupeaux imbéciles, ont quitté leurs riantes chaumières éparses dans les vallées et sur les collines pour aller habiter les plages marécageuses où leurs maîtres les tiennent enrégimentés, n'avaient point encore subi cette transformation cruelle. C'était encore la riante Otaïti du capitaine Cook, l'île dont Bougainville a raconté le bonheur naïf aux habitans de l'Europe étonnée, et qui par la seule séduction de ses mœurs, aurait dépeuplé tous les navires qui jetaient l'ancre sur ses côtes, si les capitaines n'eussent pas épuisé les moyens de répression qui étaient en leur pouvoir. La beauté des femmes, leur tendresse et leur penchant pour les voluptés les plus énivrantes, les vices de notre nature corrigés par l'abondance des fruits, la facilité de vivre, la douceur du ciel et l'égalité du climat ; quels charmes pour de pauvres matelots, condamnés à subir la tyrannie du capitaine, l'intempérie des saisons, la rigueur des lois navales, et à braver sans cesse la mort pour un faible salaire, que n'accompagne même pas une espérance de gloire! Si vous opposez entre elles la double somme de bonheur et de malheur que l'officier de la marine anglais et l'Otaïtien recevaient en partage, vous reconnaîtrez qu'il est difficile ou impossible d'imaginer deux valeurs plus inégales.

Au milieu du paysage le plus riant, sous un ciel pur et ardent, dont les brises

marines tempèrent la chaleur, l'Otaïtien se laissait vivre et s'abandonnait au plaisir d'être, comme à une volupté. Tous les navigateurs qui ont fait relâche à Otaïti, avant l'arrivée des missionnaires, sont unanimes dans leurs éloges : c'est un Éden terrestre qu'ils décrivent.

Ce fut là que, pendant vingt-trois semaines, l'équipage de *la Bienfaisance* trouva l'hospitalité la plus cordiale. Chaque jour cette hospitalité devenait plus douce et plus dévouée ; le capitaine Bligh, type du capitaine anglais dans sa mauvaise humeur et sa férocité, céda lui-même à l'influence de l'exemple et à celle des mœurs voluptueuses qui l'environnaient. Il resta dans l'île beaucoup plus longtemps qu'il ne l'aurait dû, et ne prévit pas les effets funestes que l'indiscipline, née de ce long séjour et exaspérée par les devoirs pénibles du service, ne pouvait manquer de produire. Cependant il savait combien son équipage le haïssait ; cette haine et le souvenir des délices otaïtiennes, concoururent à préparer les scènes terribles dont le théâtre fut à la fois le pont d'un vaisseau, le vaste océan et une cour d'assises de la Grande-Bretagne ; véritable drame, profondément tragique, et dont la réalité nous semble environnée de plus de pathétique que le roman (1) créé par lord Byron sur le même sujet.

La nuit du 28 avril était une de ces belles nuits des tropiques, si souvent décrites et qui défient toute la magie du pinceau, tous les prestiges du style. *La Bienfaisance* voguait paisiblement sur une mer calme. Une brise rafraîchissante succédait à l'ardeur du jour. La lune, dans son premier quartier, resplendissait dans le ciel, et projetait sa trace lumineuse sur les eaux, que le plus léger souffle ridait à peine. Bligh, qui le matin même avait accablé d'injures son lieutenant Christian, et qui comme tous les hommes aveuglés par une colère passagère, s'était calmé après le paroxysme et avait reconnu son tort, vint, avant de se coucher, causer sur le pont avec le contre-maître. Cette conversation fut courte ; Bligh était plus doux et plus patient qu'à l'ordinaire ; il ne voyait qu'avenir heureux et récompenses assurées à son courage, à sa persévérance. Il se félicitait d'avoir triomphé de tous les obstacles et vaincu les difficultés d'une traversée longue et dangereuse. La lune, dans son plein, allait éclairer sa route et guider le navire dans le détroit de l'*Entreprise*. C'était cependant la dernière fois que l'infortuné capitaine devait jeter le regard du maître sur le vaisseau qu'on lui avait confié.

Christian, méditait depuis deux jours les moyens d'échapper à cette tyrannie qui lui était devenue intolérable. Né d'une famille honorable, plein d'ardeur et d'ambition, incapable de souffrir une injure, Christian avait entendu Bligh le traiter de voleur, l'accuser de mensonge et de bassesse en présence de tout l'équipage. Il voulait, non usurper le commandement du vaisseau et assassiner Bligh, mais fuir de la prison où l'autorité du maître le condamnait à un supplice perpétuel. Dans l'espace d'une nuit Christian construisit un radeau sur lequel son intention était de s'embarquer seul. Il plaça dans un sac plusieurs ustensiles nécessaires, un cochon grillé, des clous, un marteau, et se prépara à cette étrange et aventureuse expédition. L'océan pouvait engloutir une embarcation si fragile ; mais aussi le hasard pouvait favoriser Christian ; peut-être parviendrait-il à débarquer sur la côte de Tofoa, île dans les eaux de laquelle le vaisseau se trouvait alors.

Il y avait trop de monde et de mouvement sur le pont pour que Christian exé-

(1) *The Island.*

cutât son dessein. La nuit suivante, comme il était de quart, il s'aperçut avec surprise que le pont était libre; Heyward, son compagnon de garde, s'était endormi sur le coffre aux armes. M. Haller, qui devait veiller avec eux, était descendu dans l'entrepont. Alors, par une de ces inspirations subites qui décident souvent les grandes entreprises ou les résolutions désespérées, il songea pour la première fois à s'emparer d'un navire dont le capitaine sommeillait et dont l'équipage tout entier nourrissait contre son chef les sentimens d'une haine invétérée. A peine Christian a-t-il conçu ce projet, qu'il éveilla Mathieu Quintal et Isaac Martin, deux matelots, dont les corps meurtris portaient encore l'empreinte des lanières sanglantes dont Bligh les avait fait frapper. Ils applaudirent à sa proposition admirable, l'approuvèrent de tout leur pouvoir et appelèrent Charles Churchill, autre victime des vengeances du capitaine. Trois de leurs camarades, Alexandre Smith, Jean Williams et Guillaume Mac-Key, adhérèrent au complot. Tous ces matelots avaient formé dans l'île d'Otaïti des liaisons qui avaient laissé chez eux de vifs regrets. La beauté des femmes otaïtiennes, leur sensibilité délicate qui semble avoir diviné de la civilisation tout ce qu'elle a de plus exquis, prêtaient à ces souvenirs une séduction puissante. Dès qu'ils lui eurent promis leur concours, Christian, se précipitant dans l'entrepont, demanda à l'armurier la clef du coffre aux armes, sous prétexte d'y prendre un mousquet pour tuer un requin. Une fois maître de cette clef, il arma ses hommes, distribua des pistolets et des poignards à d'autres matelots qui ne savaient pas encore quel était son dessein, et se dirigea vers la chambre du capitaine.

La révolution qui allait s'opérer n'offre pas moins d'intérêt que les révolutions des empires. Elle avait pour arène le vaisseau, cet empire en miniature, où la plus rude des tyrannies accomplit une grande conquête et triomphe de l'océan. Elle avait ses meneurs, ses instrumens, ses spectateurs passifs; le chef ne se doutait pas de sa perte prochaine; la masse du peuple dormait. C'est l'histoire de toutes les révolutions.

Réveillé violemment par les conspirateurs, Bligh vit les yeux menaçans de Christian se fixer sur les siens. On le saisit; on lui lie les mains derrière le dos; on le menace d'une mort prompte s'il ose appeler du secours; il crie cependant; mais personne n'accourt à sa voix. Des sentinelles étaient postées à la porte de sa chambre; tous les officiers qui auraient pu prendre son parti étaient gardés à vue. Le reste de l'équipage était prêt à seconder Christian. Charles Churchill, caporal; Jean Miller, canonnier; Burkitt, matelot, appuyaient le bout de leurs fusils sur la poitrine du capitaine. On l'entraîna sur le pont, où, les mains toujours attachées, il resta debout sous le mât de misaine, entouré de ses gardes, dont Christian, armé d'un coutelas, dirigeait les mouvemens. En vain demandait-il compte aux assaillans de cette violence; on refusait de lui répondre. Bientôt les conjurés s'emparèrent du contre-maître, du canonnier, de M. Elphinstone et de M. Nelson. De nouvelles sentinelles furent distribuées par Christian. Il était déjà le maître du vaisseau.

Bligh, dont l'humeur impérieuse faisait trembler naguère encore tout ce qui l'entourait, se trouvait maintenant à demi-nu, enchaîné, exposé aux risées et aux outrages de ceux qu'il avait souvent menacés ou punis. « Pourquoi vous conduisez-vous ainsi envers moi, Christian? s'écriait-il, en versant des larmes de rage.

— Tu as fait de ton vaisseau un enfer : subis ton supplice ! Ce que tu souffres

n'est rien ; c'est une faible partie des maux que nous avons soufferts sous ta loi.

— A moi, matelots ! enfans, sauvez-moi ! »

Personne ne répondait ; Christian, élevant la voix, répétait de temps à autre ces paroles :

« Silence, ou la mort. »

— Qu'on en finisse avec lui, disaient les autres ; et s'il ne veut pas se taire, que sa cervelle saute !

— Bosseman, cria le chef de la conspiration, mettez la chaloupe à la mer ; que l'on se dépêche, et si l'on résiste, la mort ! »

Alors, sous les yeux du capitaine, la chaloupe fut mise à la mer. On força deux aides-marines, Hallert et Hayward, d'y descendre avec M. Samuel, teneur de livres. Bligh prévoyait déjà le sort qui lui était réservé. Il redoublait d'efforts pour échapper à ses bourreaux ; la sueur ruisselait de tout son corps. Christian forcé de lutter avec lui, s'empara d'une baïonnette, et serrant avec force la corde qui tenait les mains du capitaine enchaînées, appuya la pointe de l'arme sur la poitrine de ce dernier. Dix-huit personnes, étrangères à la révolte, et dont leurs camarades voulaient se débarrasser ; deux quartier-maîtres, deux cuisiniers, un mousse, un boucher, un botaniste, un maître, le bosseman, un charpentier, deux aides-marines, furent entassés dans la chaloupe. On leur permit de faire des provisions de voiles, de cordages, d'eau, de rhum, de pain : on leur donna un quart de cercle et un compas : mais on leur défendit de toucher à rien autre chose.

Christian fit distribuer de l'eau-de-vie à ses matelots ; et ils s'écrièrent en chœur : *à bas le capitaine ! à mort le capitaine !* le malheureux Bligh vit que tout espoir de salut lui était enlevé. Isaac Martin, l'un des hommes qu'on avait chargés de le garder, lui ayant témoigné de l'intérêt, fut envoyé à un autre poste. Martin demanda qu'on lui permît de partir avec son capitaine, et de monter dans la chaloupe : cette grâce ne lui fut pas accordée ; et trois autres hommes de l'équipage, Norman, Joseph Coleman et Makintosch ayant manifesté le même désir, on les força de rester sur le vaisseau. M. Samuel trouva moyen de sauver les papiers les plus précieux de son capitaine ; le charpentier reçut à grand'peine la permission d'emporter ses outils.

« Pourquoi, criaient quelques matelots, leur laisser les moyens de nous braver et de rire de notre vengeance ? Avec tout ce qu'on leur abandonne, ils auront construit en moins d'un mois un nouveau navire.

— « C'est vrai, c'est vrai, criaient leurs camarades. » Depuis ce moment on n'accueillit aucune nouvelle demande des exilés ; la barque était pleine ; il fallut que le capitaine y descendît, après avoir longtemps et vainement lutté contre ceux qui le tenaient captif. Quand il fut prêt à mettre le pied dans la chaloupe, des larmes jaillirent de ses yeux, il se retourna vers Christian et lui dit :

— « Je vous ai fait avancer en grade, Christian ; c'est à moi que vous devez vos connaissances nautiques et votre rang.

— Vous avez placé l'enfer sur ce navire, capitaine, je vous le répète, on était en enfer avec vous !

— Mais souvenez-vous de mes services et de mes bienfaits.....

— Oui, oui, capitaine ; mais les fers, le fouet, les injures, les privations que vous infligiez à votre équipage, vous les rappelez-vous ?

— Je vous donne ma parole d'honneur, ma parole de capitaine, de matelot,

devant Dieu, à la face du ciel, de tout oublier, si vous voulez ne pas persister dans votre dessein.

— Impossible, répondit Christian, qui semblait ému, tout est fini ; marchez !

— Au nom de ma femme et de mes malheureux enfans !.....

— Il est trop tard. Que ne songiez-vous à eux quand vous étiez le tyran du navire ?

— Sur l'honneur, je jure.....

— L'honneur vous défendait de battre de verges Martin ; de tenir Ledyard six semaines à fond de cale ; de me traiter de voleur, de menteur et de misérable, moi, votre lieutenant ; vous vous êtes conduit en lâche ; nous n'avions en vous qu'un bourreau. Soyez puni ; c'est assez de vous laisser vivre !

On précipita Bligh dans la barque ; et cette frêle embarcation, surchargée d'hommes, surmontée d'une faible voile, fut lancée loin du bâtiment. Des éclats de rire partirent du pont ; cette inhumaine gaieté glissa sur les flots et alla frapper les oreilles de ceux que l'on jetait ainsi à l'aventure sur la vaste mer. Tels furent les adieux de Christian et de ses compagnons à leur capitaine. Le drame dont nous avons commencé le récit va, pour ainsi dire, se dédoubler ; la destinée du navire et celle de la chaloupe, s'environneront d'un intérêt également tragique, également puissant.

La barque du capitaine Bligh avait vingt-trois pieds de long ; elle portait dix-neuf hommes et des provisions ; elle bravait une mer dont la navigation est peu connue ; et Timor, le premier point de relâche qu'elle pût atteindre était situé à plus de douze cents milles du point d'où elle partait. Son poids l'enfonçait dans les flots, et elle prenait tant d'eau, que, même par un temps calme on devait craindre de la voir périr.

Le premier soin de Bligh fut d'examiner l'état de ses ressources. Elles consistaient en cent cinquante livres de biscuit, trente-deux livres de porc, six pintes de rhum, six bouteilles de vin, vingt-huit gallons d'eau et quatre barriques vides. L'île de Tofa n'était pas fort éloignée ; ces infortunés essayèrent d'y aborder ; mais les habitans les chassèrent à coups de pierres. La plupart des compagnons de Bligh furent légèrement blessés ; on s'éloigna à force de rames de cette contrée inhospitalière. La nuit survint, et cette tentative malheureuse leur apprit combien leur situation était désespérée.

Séparés de Timor par une distance de douze cents milles, ils acceptèrent sans hésiter la proposition que leur fit le capitaine de se contenter d'une once de pain et d'un quarteron d'eau par jour. Bligh leur fit jurer de ne jamais rien demander de plus. Le 2 mai, une brise fraîche emporta le petit navire ; Bligh créa ses officiers de marine, distribua les emplois et les postes. Le lendemain, le soleil se leva rouge et embrasé, présage certain d'une violente tempête. En effet, la mer devint houleuse, le vent souffla avec fureur ; tel était l'élévation des flots, que lorsque l'esquif se trouvait entre deux vagues, sa voile retombait et ne prenait plus de vent. Il fallait vider continuellement la chaloupe, que l'eau remplissait de minute en minute. Jamais aventuriers de l'océan n'avaient vu de plus près la mort. Cependant le courage ne manquait pas aux matelots. Bligh lui-même s'étonnait de leur confiance. Le biscuit se moisissait, parce que la chaloupe trop chargée prenait trop d'eau ; on jeta les habits à la mer ; tous, ils se mirent presque nuds ; la pluie les inondait, leurs membres frissonnaient, le sang se glaçait dans

leurs veines : une cuillerée de rhum et un petit morceau du fruit de l'arbre à pain composaient leurs meilleurs repas ; l'espérance seule les soutenait.

La sévérité de Bligh l'avait perdu sur le vaisseau ; elle sauva la chaloupe ; un ordre parfait régna sur le petit navire ; chacun fut de quart à son tour. Les hommes fatigués d'un service si dur se couchaient au fond du bateau, pendant que leurs camarades exécutaient les manœuvres nécessaires et soutenaient un combat inégal contre une mer furieuse. A peine ces malheureux pouvaient-ils remuer ou étendre leurs membres. Quand la pluie tombait, ils la recueillaient avec soin, pour augmenter leur provision d'eau. Une île verdoyante se montrait-elle à leurs yeux ? ils n'osaient y aborder ; l'expérience leur avait appris quelle hospitalité leur était réservée. Il fallait voir ces squelettes d'hommes, ces cadavres vivans, ballotés sur leur nacelle, au milieu d'un océan sans limites, tremblans de froid, privés d'alimens, et regardant comme un festin magnifique une demi-once de pain et une cuillerée de rhum. La vie est donc bien chère à l'homme, s'il l'accepte encore à de telles conditions. Le 9 et le 10, un orage, accompagné d'éclairs et de tonnerre, redoubla les périls des navigateurs ; le 11, ils étaient tous malades ; la pluie continuelle qui tombait du ciel les privait même du repos qu'ils auraient pu goûter. Bligh leur conseilla de tremper dans l'eau de la mer leurs vêtemens imprégnés de l'eau pluviale ; en effet, ils durent à cet expédient quelque soulagement. Le 13 et le 14, le mauvais temps continua. Il augmenta le 16, et ne cessa que le 24.

Lorsqu'un rayon de soleil, traversant les épais nuages dont le ciel était voilé, vint ranimer l'équipage, quand tous ces membres frissonnans, toutes ces poitrines glacées, sentirent l'influence de la chaleur ; ce fut (dit le capitaine Bligh dans son rapport) un moment de joie universelle. Les uns étendaient leurs vêtemens au soleil, les autres, dont les habits usés par la pluie, étaient tombés en lambeaux, jouissaient avec délices de cette chaleur bienfaisante qui depuis si longtemps les avait abandonnés. Quelques oiseaux de mer qu'ils parvinrent à saisir, varièrent leurs repas, et le 28 au matin, le bruit des brisans qui se heurtent sur la barre de la Nouvelle-Hollande, vint frapper leurs oreilles. Bligh, que sa persévérance et son courage avaient soutenu au milieu de tant de périls, chercha à découvrir un passage ; un courant rapide entraîna l'esquif, qui bientôt vogua sur des eaux tranquilles. Tous ils tombèrent à genoux : pauvres êtres, qui avaient à peine figure humaine ; décharnés, affamés, exténués, et qui rendaient grâce à Dieu, dont la main venait de les sauver. Quelle prière pourrait être plus touchante !

Le soir, ils abordèrent une petite île sablonneuse, dont les rochers étaient couverts d'huîtres excellentes ; c'était un secours inattendu de la Providence. Les matelots se crurent sauvés ; alors, pour la première fois, quelques symptômes d'insubordination se manifestèrent ; on se révolta contre la sévérité du capitaine, qui distribuait les provisions d'une main économe. Bligh, le pistolet à la main, força ses sujets d'obéir et l'on continua la traversée. En côtoyant les plages de la Nouvelle-Hollande, ils recueillirent quelques fruits, des oiseaux, des racines nutritives ; cependant la santé de l'équipage s'altérait de plus en plus. Tous les compagnons de Bligh avaient les jambes énormément grosses, la peau verte et ridée, une fièvre continue, et un besoin de dormir insurmontable, qui semblait annoncer une mort prochaine. Ils n'éprouvaient, disaient-ils, ni espérance ni crainte ; ils

restaient plongés dans une torpeur profonde. Le 12 juin, les parages de Timor surgirent à leurs yeux. « Je ne pourrais, dit le capitaine Bligh, décrire les sensations de bonheur que l'aspect de la terre nous fit éprouver. Mes hommes pleuraient de joie. Quelques-uns, à genoux et la tête cachée dans leurs mains, étaient incapables de proférer une parole. Un vieux marin nommé Lebogue, qui depuis trois journées n'avait pas bougé, poussa un long cri, et expira. Il y avait quarante-un jours que les révoltés de *la Bienfaisanee* nous avaient lancés sur cette mer; nous avions franchi douze cents milles; une telle traversée dans une chaloupe découverte, et avec si peu de provisions, tenait du miracle. Quand les habitans de Coupang virent approcher du rivage notre fragile embarcation, dont quelques fantômes tenaient les rames et dirigaient la voile, ils accoururent en foule sur la rive. Ces yeux où la faim et la souffrance faisaient étinceler une flamme morbide; ces têtes dépouillées de cheveux; ces ossemens à peine couverts d'une peau ridée et jaunie; ces misérables, qui se traînaient en s'appuyant l'un sur l'autre, et qui n'avaient pas la force de parler; étaient pour les habitans de Coupang un objet de terreur et de surprise. Un peintre chercherait en vain le sujet d'un tableau plus pathétique. L'humanité des indigènes nous offrit des alimens et un asyle; quelques-uns d'entre eux portèrent le cadavre du pauvre Lebogue; d'autres nous soutinrent et nous aidèrent à marcher. »

Les annales des voyages n'offrent que deux exemples comparables à celui que nous venons de citer; la traversée de la mer Atlantique, par la chaloupe du *Centaure,* et l'audacieuse navigation tentée par Diégo Botello Ferreira, qui partit de Camboge sur une *fusta*, ou chaloupe canonnière, et vint débarquer à Lisbonne. Quant au capitaine Bligh, après deux mois de séjour à Coupang, il partit pour l'Angleterre à bord d'un paquebot hollandais, qui le débarqua le 14 mars 1790, dans le port de l'île de Wight. De 18 hommes qui avaient partagé sa destinée et son exil, sept avaient péri depuis leur arrivée à Coupang.

Le récit de cette étrange aventure maritime excita en Angleterre un puissant intérêt. Une foule empressée vint à sa rencontre. L'indignation publique accabla Christian et ses complices de malédictions. Un vaisseau, *la Pandore,* fut armé en course et spécialement chargé de se saisir et d'amener devant une cour martiale ceux des coupables dont on parviendrait à s'emparer. Ici commence la seconde partie de ce récit, dont la fatalité la plus étrange a marqué tous les incidens.

La Pandore, frégate de vingt-quatre canons, portant cent soixante hommes et commandée par le capitaine Edwards, jeta l'ancre à Otaïti, le 23 mars 1791.

Les matelots qui s'étaient révoltés à la voix de Christian, furent cruellement punis de leur crime. Seize d'entre eux, qui étaient restés à Otaïti, tombèrent dans les mains du capitaine de *la Pandore*, à l'exception de deux qui périrent assassinés. Les autres, après avoir erré dans les îles voisines, conduits par Christian, finirent par débarquer dans l'île Pitcairn, où quelques habitans d'Otaïti les suivirent. Ce fut le noyau de la colonie nouvelle. Plusieurs fois les sauvages conspirèrent la ruine des Européens; mais leurs femmes ourdirent une autre conjuration destinée à sauver ceux que les indigènes voulaient perdre. Une nuit, lorsque les Européens dormaient, les femmes se mirent à chanter en chœur les paroles suivantes :

L'homme noir aiguise sa hache ; homme blanc , ne dors pas.

Cet avertissement ne fut pas inutile; mais le complot, étouffé dans le sang de

ses auteurs, renaquit bientôt, et l'île eut ses vêpres siciliennes. Christian fut tué dans son champ, s'il faut en croire la version la plus répandue; nous verrons plus tard que l'authenticité de cette mort a été contestée. William, Mils, Martin, Brown, périrent; Adams fut blessé à l'épaule; on lui fit grâce de la vie; Mackoy et Quintal se réfugièrent dans les montagnes.

Mais les femmes indigènes, dont les maris européens avaient été massacrés, formèrent à leur tour un complot dont le chef fut le jeune Young, qu'elles étaient parvenues à sauver. Les noirs tombèrent victimes de cette nouvelle conspiration; Quintal et Mackoy revinrent au village. Mackoy qui, dans sa jeunesse avait été apprenti pharmacien, ne s'occupa plus que d'extraire quelque liqueur alcoolique des racines de la *dracæna terminalis* (1); ses essais furent heureux; et depuis le moment de sa découverte, il vécut dans un état d'ivresse constante qui le conduisit au tombeau. Quintal, ayant perdu sa femme, qui mourut des suites d'une chute, voulut forcer un de ses compagnons de lui céder la sienne: sur le refus qu'on lui opposa, il tenta de les assassiner tous les deux. Adams et Youg le tuèrent sans autre forme de procès et restèrent maîtres souverains d'une île que tant de sang humain avait déjà souillée. Le monde les oublia, de longues années s'écoulèrent avant que le hasard révélât leur existence aux voyageurs européens.

Dix ans après l'époque que l'on assigne à la mort de Christian, le bruit se répandit, dans le voisinage des lacs du Cumberland, que Christian habitait ce canton et rendait souvent visite à une de ses tantes, propriétaire d'une maison située à Carlisle. Le capitaine Heywood, l'un des anciens camarades de Christian, crut l'apercevoir, en 1809, à Plymouth-Dock. Après avoir long-temps marché sur la trace de cet homme qu'il prenait pour Christian, il le vit se retourner et crut reconnaître en effet les traits et la physionomie de l'ancien lieutenant de *la Bienfaisance*. A peine l'inconnu aperçut-il Heywood, qu'il se mit à courir de toutes ses forces, et ne s'arrêta plus; Heywood le poursuivit à son tour. Mais Christian avait pris les devans, et au détour d'une rue, Heywood le perdit de vue. Jamais, depuis cette époque, on ne put se procurer le moindre éclaircissement sur le retour de Christian en Angleterre; on n'entendit plus parler de lui; et le capitaine Heywood craignit, en communiquant à l'autorité le fait singulier que nous avons rapporté, de provoquer des recherches qui auraient pu se terminer par une sentence de mort prononcée contre un homme qu'il avait connu.

Quant aux révoltés qui n'avaient pas quitté Otaïti, ou que le capitaine Edwards, envoyé à leur poursuite, parvint à capturer, leur sort fut aussi déplorable que celui de leurs complices. Le premier d'entre eux, Joseph Colcman, armurier de *la Bienfaisance*, vint à bord et se rendit volontairement prisonnier. Heywood, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, mais que les révoltés avaient forcé de rester avec eux, ne tarda pas à suivre Joseph Coleman. Les autres avaient construit un *schooner*, sur lequel ils étaient partis la veille; Edwards envoya deux lieutenans de marine à leur poursuite et se rendit maître de leurs personnes.

A peine les prisonniers, se trouvèrent-ils à bord de *la Pandore*, que les habitans d'Otaïti, donc ces Anglais avaient épousé les filles ou partagé le repas hospitalier, se concertèrent, pour sauver leurs gendres et leurs amis. Tous les jours des scènes touchantes avaient lieu sur le vaisseau; les jeunes femmes apportaient

(1) Le dragonnier de la Chine, plante anti-dyssentrique.

des vivres à leurs maris qu'elles allaient perdre, et que l'on menait à l'échafaud. L'une d'elles, fille de l'un des chef de l'île les plus influens, nourrissait une fille qu'elle avait eue de Stewart, et habitait avec lui la cabane de son père quand *la Pandore* toucha le rivage d'Otaïti. Peggy (tel est le nom que lui avait donné Stewart), portant son enfant à la mamelle, monta sur un canot et vint se jeter dans les bras de son mari. « L'entrevue de ces malheureux fut si déchirante (dit un missionnaire méthodiste (1) présent à cette scène), que tous les officiers, navrés de ce spectacle, furent incapables de le soutenir. Stewart lui-même, dont les larmes de sa femme brisaient le cœur, demanda comme grâce, au capitaine, qu'on ne la reçût plus à bord. On l'arracha des bras de son mari pour la conduire à terre, où elle resta long-temps sans mouvement. Quand elle apprit qu'il lui était défendu de revoir Stewart, elle tomba dans un marasme qui attaqua rapidement les organes de la vie. En deux mois la consomption l'emporta, et cette jeune femme, pleine de santé, mourut victime de cet amour si réel et si profond. »

Les indigènes, touchés du malheur des prisonniers, résolurent de couper les câbles de *la Pandore* au premier coup de vent qui l'agiterait sur ses ancres; le capitaine Edwards en fut instruit; et, depuis ce moment, toute communication entre les indigènes et les prisonniers fut rompue. Une cabine ronde, pratiquée dans l'entrepont, et qui recevait en peu de jour par en haut, les renferma tous, chargés de menottes et de chaînes, dans un espace de onze pieds carrés. Cette *boîte de Pandore*, comme l'appelaient les matelots, n'avait qu'une entrée qui servait aussi de fenêtre. Une sentinelle placée auprès de l'entrée avait ordre de faire feu à l'instant même, non-seulement sur le premier Otaïtien qui essaierait de parler aux prisonniers, mais sur tout prisonnier qui causerait avec ses compagnons dans la langue d'Otaïti.

Une barbarie sans excuse caractérise tout le récit que nous avons à rapporter. La plupart des prisonniers n'avaient pas pris à la révolte une part active; quelques-uns étaient venus, de leur plein gré et dans la conscience de leur innocence, se remettre entre les mains du capitaine. Cependant on les chargea de chaînes : privés de l'usage de leurs membres, et forcés de conserver toujours la même attitude, ces malheureux, auxquels il était défendu de quitter leur tanière, n'entendaient autour d'eux que des malédictions; leurs repas, leur sommeil, tous les actes de leur vie se passaient dans le même endroit, et sans qu'il leur fût permis de chercher un peu de soulagement dans un changement de posture : quel supplice est plus cruel!

Après avoir vainement visité les îles voisines, dans l'espérance d'y trouver le reste des mutins, *la Pandore* perdit, dans le cours de sa traversée, sa chaloupe et deux canots; trois mois furent consacrés à cette exploration inutile; une brume épaisse couvrait la mer; et le 29 août, le vaisseau venant à frapper le banc de corail qui borde la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, ne tarda pas à faire eau de toutes parts. Enfoncée et comme clouée dans cette barre de corail, *la Pandore* tournait sur elle-même, et battait alternativement le rocher de tribord et de babord, à mesure que le flot la frappait. On fit jouer les pompes; mais comme si tout ce qui se rattachait à cette expédition avait été voué à une destruction inévitable, le navire fut bientôt fracassé. Les prisonniers avaient, dans leur

(1) *Voyage des missionnaires méthodistes dans l'Océan Pacifique.*

désespoir, rompu leurs fers, et, au moment où le capitaine passait près de l'ouverture qui leur servait de fenêtre et de porte, ils le supplièrent de les laisser libres dans ce moment terrible, et de leur permettre au moins de concourir autant qu'il serait en eux au salut du navire. Edwards fut assez cruel pour ordonner que les prisonniers fussent de nouveau chargés de fers. Cette situation dura jusqu'au matin. Pendant que le navire oscillait régulièrement avec les vagues et se détruisait lui-même en frappant le banc de corail, les prisonniers n'avaient devant les yeux que la mort; l'espérance d'échapper au naufrage par quelque accident imprévu leur était même arrachée. Tous les préparatifs d'Edwards et des officiers étaient faits pour abandonner le navire prêt à périr; nul n'avait encore songé aux malheureux que renfermait le cachot de l'entrepont.

Cependant leurs cris aigus ayant attiré l'attention de quelques matelots, on pria le capitaine d'avoir pitié d'eux. Il choisit parmi ces prisonniers trois des plus vigoureux, Norman, Makintosh et Coleman, et leur ordonna de sortir pour aider leurs camarades et travailler aux pompes. Les autres ne purent obtenir la même grâce. On doubla au contraire les sentinelles; et on leur intima l'ordre de faire feu sur le premier qui tenterait de s'échapper. Le vaisseau sombrait, et ces malheureux allaient périr dans leur cachot, quand un matelot chargé de la garde des clefs eut compassion des prisonniers; avant de se jeter à la mer, il laissa tomber dans la *boîte de Pandore*, les clefs des cadenas qui attachaient les chaînes. Un mousse, nommé William Moulter, leur porta secours au péril de sa propre vie; il les aida a travers les barreaux, en s'écriant : *ou je les tirerai d'ici ou j'irai au fond avec eux.*

Stewart, Jean Summer, Richard Skinner, Henri Hillbrant, périrent, chargés de leur menottes, Déjà l'on n'apercevait plus que la pointe des mâts, quand dix des prisonniers, et entre autres le jeune Heywood, parvinrent à saisir quelques planches et quelques agrès brisés qui les jettèrent sur un petit banc de sable à peu de distance de l'écueil. Quatre-vingt-neuf matelots de la *Pandore* avaient péri; le reste se trouvait réuni sur le banc de sable.

Ce fut là, que l'on parvint à construire, avec les débris, de nouvelles chaloupes. La chaleur du soleil, sa réverbération sur le sable, la soif ardente qui dévorait les matelots, la fièvre qu'excitait chez eux l'eau salée qu'ils avaient bue, rendaient leur situation insoutenable. Plusieurs matelots moururent dans d'affreuses convulsions. Quatre canots fabriqués par eux emportèrent à la fois les débris de l'équipage et ceux des prisonniers qui survivaient. Ils avaient à faire une traversée de mille milles (1). Ils l'accomplirent, non sans peine et sans fatigue. Le 7 novembre ils débarquèrent à Batavia. Les prisonniers n'y furent pas mieux traités qu'ils ne l'avaient été à bord. On les tint rigoureusement enfermés dans un cachot humide, d'où ils passèrent à bord d'un navire hollandais. Pendant tout ce temps, on ne leur donna pas de vêtemens; ils ne couchèrent que sur des toiles à voile, presque toujours mouillées; à peine quelques alimens malsains leur furent-ils accordés; et ce long supplice ne se termina que pour se changer en une captivité de quatre mois à Spithead, d'où ils sortirent pour paraître devant la cour martiale.

L'un d'entre eux, John Heywood, excitait le plus vif intérêt, sa famille était honorable; son éducation avait été élégante et soignée. Il y a peu d'hommes chez

(1) Environ trois cent trente lieues.

lesquels la délicatesse des sentimens et le courage dans la mauvaise fortune se soient jamais trouvés réunis au même degré. Bien qu'il n'eût pris aucune part active à la conjuration, il était demeuré sur le pont de *la Bienfaisance*, pendant que le capitaine Bligh et sa chaloupe étaient lancés en pleine mer. Ce fait suffisait pour l'exposer aux rigueurs de la loi. On a publié, il y a quelques années la correspondance de ce jeune homme avec sa sœur Nessy, qu'il aimait tendrement, et que la culture de l'esprit, la sensibilité de l'âme rendaient digne de son frère. Ces documens fort simples nous ont paru touchans. C'est le roman de la vie privée, dans toute sa naïveté et dans ses plus déchirantes catastrophes. On s'intéresse à cette famille, habitant une petite chaumière de l'île de Man, et composée d'une mère et d'une jeune fille, qui ne retrouvent leur fils et leur frère que pour le voir exposé à une condamnation infamante et capitale.

A peine le capitaine Bligh avait-il débarqué à Portsmouth, la mère de Heywood lui écrivit pour savoir de lui quelle part son fils avait pu prendre à la révolte de *la Bienfaisance*. Cette lettre, dictée par la tendresse et les angoisses d'une mère, ne toucha pas le cœur du capitaine, qui, dans sa vie, ne s'est jamais démenti, et que les plus rudes leçons n'ont pas corrigé de cette inhumanité si cruellement punie par Christian et ses complices. Il répondit à la veuve Heywood que son fils était coupable et qu'il mourrait de la mort des malfaiteurs, si la marine anglaise parvenait à le saisir lui et ses complices.

Un an après cette réponse, mistriss Heywood reçut de son fils, prisonnier à Batavia, la lettre suivante, que nous ne pouvons nous empêcher de transcrire.

« Ma chère mère,

» Enfin, le moment est venu où je puis vous apprendre que je vis encore. Mais » je crains bien que la conduite de votre malheureux fils ne vous ait été présentée » sous de fausses couleurs. Le capitaine Bligh s'est trompé sur mon compte; il a » cru que j'avais été l'un des principaux instigateurs de la révolte. Rien ne devait » lui faire porter sur mon compte un jugement pareil; et je suis bien étonné de ce » qu'après m'avoir eu si long-tems sous ses ordres, il m'ait traité avec aussi peu » de générosité et tant d'injustice. O ma mère! j'ose penser que vous n'avez pas » ajouté légèrement foi à cette accusation. Permettez-moi seulement de justifier » ma conduite; je vous apprendrai quels sont les véritables motifs qui m'ont retenu » sur le vaisseau, et vous verrez si je mérite un pareil traitement. Je ne puis vous » donner que bien peu de détails; vous ne trouverez ici que la centième partie de » ce que j'ai à vous dire. Je suis dans un cachot étroit et obscur. J'écris à la dérobée, et je me sers d'ustensiles que je suis forcé de cacher de peur qu'on ne me » les enlève et qu'on ne rende ma captivité plus dure. Dieu veuille que cette lettre » vous parvienne! Puisse-t-elle dissiper vos craintes sur la pureté de ma conduite, » et si je dois mourir, vous laisser du moins certaine de mon innocence!

» Le matin de la révolte, je n'étais averti de rien, et ne soupçonnais pas ce qui » allait arriver, lorsque m'éveillant dans mon hamac, j'aperçus un homme, le » coutelas à la main, assis sur le magasin d'armes; je me levai et lui demandai ce » qu'il faisait-là :

— » Christian est maître du vaisseau, me répondit-il; il s'est emparé du capi-

» taine et va le conduire à Londres où il le traduira devant une cour martiale, » comme coupable d'actes tyranniques envers son équipage.

» Cette étrange réponse me frappa d'étonnement; je me hâtai de m'habiller, et » ne tardai pas à voir Bligh entre les mains de ses nouveaux maîtres. Deux officiers » que Christian voulait forcer d'accompagner leur capitaine dans la chaloupe, » lui résistaient, et par mille supplications essayaient d'obtenir la permission de » ne pas quitter le navire. En effet, quel pouvait être le sort de cette frêle embar- » cation? Selon toutes les apparences, elle devait périr au milieu des flots; au » contraire en restant sur *la Bienfaisance*, on pouvait espérer d'obtenir un asile » temporaire chez les insulaires d'Otaïti. Je cédais à une tentation bien naturelle; » ce fut là tout mon crime. On a voulu faire de cette erreur bien pardonnable un » acte de complicité; j'ai été cruellement puni; un long emprisonnement, ma ré- » putation détruite, des souffrances inouïes dont je vous épargnerai le tableau; » enfin la crainte et peut-être l'accomplissement d'une sentence terrible qui ren- » dra mon nom odieux pour toujours, voilà les suites de cette faute unique. C'était » moins un raisonnement net et précis, que l'instinct de ma conservation qui me » faisait craindre d'entrer dans cette barque qui prenait de l'eau jusqu'au bord, » et qui ne pouvait échapper au naufrage que par miracle. Cependant Stewart, » un de mes camarades, s'approcha de moi, au moment décisif, et me demanda » si je montais dans la chaloupe.

— » Non, répondis-je.

— » Vous avez tort; suivez mon conseil, et apprêtez-vous à marcher sur mes » pas.

» J'étais tellement troublé que ces seules paroles changèrent ma détermination. » Ce fut, je vous l'avoue avec répugnance, que je me résignai à quitter un vais- » seau sur le pont duquel la seule chance de salut me semblait se trouver encore. » Mais enfin, cette répugnance une fois vaincue, je cherchai à exécuter mon » nouveau dessein. Christian ne m'en laissa pas la liberté; il me fit garder à vue » ainsi que Stewart, et nous retint de force dans le vaisseau.

» Telles sont, ma mère, les motifs qui m'ont retenu sur le pont de ce malheureux » navire; depuis cet instant, vous pouvez imaginer ce que votre fils a souffert. » J'ai été chargé de chaînes, confiné dans un obscur et infect asile, jeté par le » naufrage sur un rocher brûlant, dévoré par la famine pendant une traversée » périlleuse; et je gémis enfin dans un cachot humide à Batavia. On a peu d'égards » pour un jeune homme que l'on regarde comme un *scélérat;* aussi mon adoles- » cence, vieillie par l'adversité, attend-elle sans trop se plaindre, la mort dont » on me frappera sans doute quand je reverrai mon pays, si je dois le revoir » jamais. Une vie de voluptés ne m'eût pas inculqué une philosophie aussi profon- » dément sentie, aussi complétement indifférente à toutes les injustices des » hommes que ces deux ou trois années de malheur.

» Seul de tous les officiers qui se trouvaient à bord de *la Bienfaisance*, je sur- » vis aux désastres qui ont détruit son équipage. On voudra faire un exemple sur » moi, quelle que soit mon innocence : c'est ainsi que les hommes raisonnent; » c'est ainsi qu'ils agissent. Mourir déshonoré est une pensée cruelle; je m'y rési- » gne, mais non pas à mourir flétri dans votre esprit. Puisse Dieu vous donner » le courage, et à moi la force de soutenir un coup si terrible, comme il convient à » des âmes honnêtes et vertueuses!

» Ma raison s'est accrue dans ces épreuves ; ma foi est devenue plus profonde.
» L'Éternel ne m'a-t-il pas protégé et conduit par la main, au milieu des circon-
» stances qui menaçaient ma vie? Pourquoi ne m'abandonnerais-je pas à sa main
» puissante? Quand, les bras et les pieds chargés de fers, accroupi dans
» un caveau de bois de l'entrepont, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, je me sen-
» tais emporter par le balancement rapide de ce vaisseau, qui battait de ses
» flancs le rocher sur lequel le naufrage avait cloué sa quille ; lorsque, dans
» cette situation, le barbare capitaine voulut qu'on resserrât nos entraves et que
» l'on raccommodât nos chaînes brisées; lorsque, échappés ensuite à ce péril
» imminent, les prisonniers, brûlés par un soleil que le rocher reflétait, suppliaient
» le capitaine de leur accorder un débris de voile inutile, attachée à un mât brisé;
» lorsque le refus de cet homme les contraignit à creuser dans le sable des trous
» profonds où ils se cachèrent nus, et d'où ils sortirent dépouillés de leur peau,
» rouges et écorchés; toute espérance ne paraissait-elle pas ridicule et chiméri-
» que? Tant d'angoisses ne devaient-elles pas me conduire à une mort prompte?
» Me voilà cependant! une bienveillante Providence m'a soutenu. Je me fie encore
» à elle, ô ma mère! etc., etc., etc. »

Le pauvre jeune homme, pendant sa captivité, avait appris à tresser du jonc et de la paille; les produits de cette industrie lui procurèrent quelque soulagement. A Portsmouth, il reçut de sa mère la lettre suivante; nous en transcrivons le commencement; l'éloquence naïve, l'éloquence du cœur et des douleurs réelles est trop précieuse pour qu'on la néglige ; elle fait honte à la rhétorique; elle rejette dans l'ombre l'apprêt du langage et le pathétique faux du roman.

Ile de Man, 29 juin 1792.

« O mon fils si long-tems perdu, mon fils bien-aimé, avec quelle anxiété ai-je
» attendu cet instant! j'ai compté les jours, les heures, les minutes, depuis que
» j'ai appris la malheureuse et horrible révolte qui m'a privée de mon enfant chéri.
» L'heureux moment est venu où je puis espérer le bonheur de le voir; ou si l'on
» ne me permet pas ce bonheur, je pourrai du moins correspondre avec lui. Que
» trouverait-on de déplacé et de dangereux dans cette correspondance? O Pierre!
» je suis sûre que tu n'as pas pris part à la révolte. Mon cher, mon héroïque en-
» fant, malgré toute ma peine, je suis fière d'être ta mère. Une résignation si
» pieuse, un courage si noble ne laissent pas même soupçonner que tu sois cou-
» pable ; et il n'y a pas de pouvoir sur la terre qui me force jamais à croire que la
» moindre de tes actions ait été contraire aux lois de l'honneur, etc., etc. »

L'intérêt le plus général ne tarda pas à entourer ce jeune homme. On connaissait la rigueur des lois militaires et navales (1), qui condamnent à mort tout matelot, même innocent, qui, de son gré ou contre son gré, se trouve confondu dans une conjuration tramée contre le capitaine du navire. La sœur de Heywood, dont les lettres nombreuses sont peut-être ce que l'affection fraternelle a jamais inspiré de plus touchant, n'épargnait aucune démarche pour adoucir le sort de son frère: plusieurs parens de la famille, officiers supérieurs, s'occupèrent activement de cette affaire; le fameux Erskine fut choisi pour avocat de Heywood. Mais les avo-

(1) *Naval Articles of war*. 13.

cats et les conseils sont plus nuisibles qu'utiles dans ces circonstances; leur faconde répugne à la simplicité rude et guerrière des juges assemblés; la loi, d'ailleurs, leur défend d'entrer dans aucun détail; elle les contraint de s'en tenir à la narration précise des faits, et les enchaîne à une méthode didactique toute sèche et toute stérile. Heywood était persuadé du peu d'avantage que lui offrirait le secours d'un avocat, et il écrivait à sa mère :

« Un procès devant vos tribunaux ne ressemble point à un procès dont les » juges siégent sur le pont d'un navire. Les avocats, en essayant de me sauver, » me perdraient; je n'espère qu'en moi seul, en mon innocence, dans la bonté » de Dieu et dans le simple exposé des faits. »

La cour martiale s'assembla le 12 septembre 1792, sur le pont du vaisseau de guerre *le Duc*. Nessy Heywood et sa mère, qui n'avaient pas encore revu leur fils et leur frère, étaient restées sur le rivage, où elles habitaient une petite maison qui donnait sur la rade; elles essayaient de distinguer le jeune accusé et les membres de cette assemblée terrible devant laquelle Heywood comparaissait. Le peuple attendait avec anxiété le résultat du jugement. Les accusés, excepté Heywood, inspiraient peu d'intérêt; trois d'entre eux, Norman, Coleman et Makintosh, avaient été forcés, malgré une résistance obstinée, de rester sur le pont : Bligh avait déclaré qu'ils étaient innocens : leur salut était certain; les autres avaient trempé activement dans un complot que la voix publique réprouvait avec horreur. C'était sur Heywood, que tous les regards se fixaient. Il résulta de la déposition de tous les témoins, que pendant l'action à laquelle il était accusé d'avoir pris part, Heywood, frappé d'une espèce de stupeur, était resté immobile et tremblant; que la crainte de s'embarquer sur une chaloupe prête à périr, l'avait empêché de manifester dès le commencement, le désir d'accompagner son capitaine; mais qu'ensuite les révoltés s'opposèrent au dessein qu'il venait de former trop tard. Un jeune sous-lieutenant, rival de Heywood, fut le seul dont le témoignage l'accusât de complicité avec Christian. La défense de Heywood fut ferme, modeste, calme, pleine de dignité et de candeur.

« Croyez-moi, dit-il, à la fin de son discours; je vous supplie de me croire, au nom du juge éternel, qui peut-être me verra bientôt prosterné au pied de son tribunal; il est vrai, messieurs, et de toute vérité, que je n'ai ni comploté, ni connu, ni soutenu, ni aidé, de mes paroles, ou de mes actes, la révolte à laquelle on m'accuse d'avoir pris part. Croyez-moi, messieurs, croyez-en celui qui jeune par les années est plus jeune encore dans l'expérience du crime. Mes parens (ma mère seule me reste, et maintenant elle pleure, en attendant votre verdict) m'ont enseigné l'obéissance aux lois et la crainte de Dieu; je ne serai jamais infidèle à leurs leçons; je ne l'ai jamais été. Je me livre donc; j'abandonne le destin de ma vie à cette honorable cour. Ma vie et mon honneur sont entre vos mains; l'une est le seul espoir de ma vieille mère et de ma sœur; l'autre est le seul trésor que je possède : ah! messieurs, ne précipitez pas votre sentence.

» Si vous me jugez digne de vivre encore, que de bénédictions vous seront données! Quelle leçon redoutable aura préparé les travaux de mon âge mûr! Si ma faute, quelle qu'elle soit, ne peut être expiée que par ma mort, je courbe ma tête, sans indifférence, hélas! mais non sans fermeté, sous votre décision souveraine; je penserai que les lois de ma patrie et la rigueur de l'exemple vous dictent un arrêt sévère et immérité : et sans vouloir braver ni blâmer votre sen-

tence, je répéterai de cette voix solennelle que les mourans ont droit de faire entendre : Je n'ai point trempé dans le crime qui m'est imputé ! »

Pierre Heywood fut condamné à mort ainsi que Morisson, Ellison, Burkitt, Mllwards et Muspratt. Les autres furent acquittés. La sentence portée contre Heywood parut généralement sévère jusqu'à la barbarie. La mère, à qui on laissa long-tems ignorer le sort de son fils; était assise dans son parloir, quand un jeune enfant entra en courant dans la chambre et lui remit un journal, qui contenait l'arrêt de la cour martiale. Qu'on imagine la douleur de cette malheureuse femme !... Bientôt cependant des réclamations et des requêtes nombreuses, adressées au gouvernement, demandèrent la grâce d'Heywood, et les juges eux-mêmes signèrent une supplique en sa faveur.

Le roi fit grâce à Heywood, Morrisson et Muspratt; le jeune homme fut rendu à sa famille. On a conservé une pièce de vers charmante, composée par Nessy Heywood, pour célébrer cette heureuse nouvelle. Peu de temps après, elle mourut : la violence des émotions qu'elle avait éprouvées avait affaibli son organisation. Quand à Heywood, il passa ving-sept ans sur mer, donna des preuves multipliées de bravoure et d'habileté, et mourut capitaine en activité, dans le cours de l'année 1831, au moment où un nouveau grade allait lui être conféré. Les condamnés furent pendus aux trois mâts du vaisseau de guerre *le Brunswick*.

Là ne s'arrête pas encore la bizarre épopée dont nous avons commencé le récit. Vingt ans s'étaient passés : Christian, ses complices et son crime étaient oubliés, quand un vaisseau américain fut jeté contre une de ces îles entourées d'écueils dont la mer Pacifique est remplie. *La Topaze,* tel est le nom du navire, échappa au naufrage : mais quel fut l'étonnement du capitaine Folger, quand il trouva une colonie anglaise établie dans l'île Pitcairn ? Trente-sept personnes, y compris les enfans et les femmes, composaient une petite république patriarchale, dont le chef était John Adams (*Alias* Smith), l'un des révoltés de *la Bienfaisance.* Tous les membres de la colonie parlaient anglais ; une espèce de législation primitive, empruntée aux coutumes et aux mœurs britanniques, régissait ces trente-sept personnes ; la plus grande paix régnait entre eux, et nul ne se plaignait de son sort. Folger communiqua aux autorités anglaises ce curieux document, auquel on fit peu d'attention ; la guerre contre Napoléon réclamait et absorbait toute l'énergie du gouvernement. En 1814, *le Breton*, frégate commandée par sir Thomas Staines, trouva la colonie augmentée de trois personnes. « Quelle qu'ait été la conduite de John Adams, dane la malheureuse révolte de *la Bienfaisance*, dit cet officier dans son rapport, c'est aujourd'hui un vieillard vénérable dont la conduite est digne d'admiration; législateur patriarchal d'une petite colonie, il a inspiré à tous ceux qui la composent les sentimens les plus religieux et les plus nobles. On lui obéit comme à un père; et pendant mon séjour dans l'île je n'ai pas été témoin d'un seul acte répréhensible. »

Peu de temps après, le capitaine du *Tage* (frégate), M. Pipon, crut découvrir une île nouvelle, lorsque son bâtiment fut en vue de l'île Pitcairn, mal indiquée dans toutes les cartes, Après avoir jeté l'ancre, l'équipage se disposait à mettre pied à terre; au milieu de plantations régulières et de jardins bien dessinés, le capitaine aperçut des huttes construites avec symétrie, ornées de guirlandes, ombragées par de grands arbres et semblables aux chaumières anglaises. Plusieurs indigènes, portant leurs canots sur leurs épaules, descendirent du sommet d'une

colline; bientôt l'un de ces canots fut à flot; deux bras vigoureux agitèrent les rames, et l'esquif toucha le flanc du navire. Alors le rameur, jeune homme de la plus belle figure et de proportions athlétiques, s'écrie en excellent anglais et d'un ton décidé :

« Allons, braves gens, jetez-moi un câble, s'il vous plaît ! »

Les matelots, extrêmement étonnés d'entendre un indigène des îles de la mer Pacifique leur adresser la parole dans leur langage, s'empressèrent de lui jeter un câble; il le saisit, s'élança sur le pont, et se trouva au milieu des matelots et des mousses qui ne pouvaient revenir de leur surprise :

« Qui êtes-vous, lui demanda-t-on de toutes parts ?

— Je me nomme Mercredi Octobre Christian, fils de Fletcher Christian et d'une mère otaïtienne. Je suis né le mercredi 6 octobre; et l'on m'a donné pour nom de baptême la date de ma naissance. »

Conduit devant le capitaine, ce jeune homme entra dans de plus longues explications, donna des renseignemens sur le sort des autres révoltés de *la bienfaisance*, et captiva l'intérêt de ceux qui l'écoutaient par la dignité simple et la précision de son langage. Il avait alors vingt-quatre ans; sa taille était haute; sa figure expressive et fière; le système musculaire était très-développé chez lui; de longs cheveux noirs accompagnaient avec grâce un visage basané, mais régulier. Un large chapeau de paille surmonté de plumes noires, et un léger manteau d'écorces, composaient son costume. Les traits caractéristiques de la physionomie anglaise se retrouvaient chez cet étrange compatriote, que les matelots *du Tage* entouraient et pressaient de questions multipliées. Invité à dîner à la table du capitaine, Mercredi Octobre Christian se leva, croisa les mains et fit sa prière avec dévotion; ses gestes n'avaient rien de gauche, et une sorte de politesse naturelle dirigeait tous ses mouvemens. Il demandait quel pouvait être l'usage des canons, des instrumens de marine et d'une foule d'objets qu'il n'avait jamais vus. Enfin le capitaine, se fiant à ce jeune homme, le pria de le conduire dans l'intérieur de l'île, dont les abords sont si difficiles, que la plus légère chaloupe se glisse avec peine à travers le dédale de roches aiguës qui lui servent de rempart.

Sous la direction de Mercredi Octobre Christian, le capitaine débarqua et fut accueilli par le vieux John Adams. A la vue de cet uniforme anglais, qu'il n'avait pas aperçu depuis longtemps et que lui-même avait porté, le vieillard tressaillit; sa femme, très-vieille alors et presque aveugle, le soutenait. Rassuré par le capitaine, qui lui promit sur l'honneur de ne pas attenter à sa sûreté, Adams le fit entrer dans sa maison, cabane carrée et très-propre, située au centre d'une délicieuse vallée. John Adams raconta la part qu'il avait prise dans la révolte de *la Bienfaisance*, et finit par déclarer qu'il n'aurait aucune répugnance à retourner en Angleterre pour y être jugé selon les lois; alors tous les assistans fondirent en larmes, et l'une des filles d'Adams, fort remarquable par sa beauté, se jeta dans les bras de son père, en le priant de ne pas quitter sa famille, de ne pas laisser périr ses enfans dans la douleur. Les femmes pleuraient; les hommes silencieux et mornes semblaient absorbés dans le sentiment d'un profond chagrin.

« Non, reprit le capitaine, je puis vous donner l'assurance la plus positive que l'on ne songe pas à vous arracher à votre famille, et que vous

n'avez rien à craindre. Alors il est impossible, dit le capitaine dans son rapport, d'exprimer la joie universelle qui éclata parmi les assistans, et de reproduire leurs témoignages de gratitude.

Ce fut de la bouche même d'Adams que l'on reçut les détails que nous avons donnés plus haut sur les compagnons de Christian, leurs querelles sanglantes et leur mort funeste.

Cette intéressante colonie se composait alors de quarante-six personnes, en y comprenant quelques enfans en bas-âge. La plupart des femmes étaient brunes, et leur teint ressemblait à celui des femmes espagnoles. Les hommes, plus exposés à l'air, étaient plus basanés que leurs compagnes; la beauté de l'un et de l'autre sexe était très-remarquable. La sobriété, la décence, la modération, les bonnes mœurs régnaient dans l'île. La nudité des femmes, à peine voilée par un manteau très-fin et très-court, laissait à découvert des formes admirables; mais l'idée de l'inconvenance la plus légère ne pouvait s'attacher à cette nudité que l'ardeur du climat rend indispensable. Le capitaine Pipon quitta l'île, émerveillé du spectacle offert par une population paisible, naïve et vertueuse, et fit présent aux indigènes de quelques graines et de quelques outils.

En 1825, le capitaine Beechey voulut visiter la colonie de l'île Pitcairn. Il y trouva le vieil Adams jouissant encore d'une santé robuste pour son âge. Soixante-six hommes, femmes et enfans, formaient la population de son royaume; rien n'avait changé dans l'île: c'était toujours la même paix, le même respect des lois établies, la même existence calme et religieuse. Le rapporte de Beechey s'accorde exactement avec le récit du capitaine Pipon. Après un repas frugal, les lits des matelots anglais furent préparés; c'étaient des matelas de feuilles de palmier, recouverts d'un tissu de feuilles de mûrier, et très-propres. A peine le capitaine et ceux qui l'accompagnaient furent-ils couchés, les hymnes du soir, hymnes protestans, que le vieil Adams avait appris à son peuple, retentirent dans la salle. Le lendemain de grand matin ils furent éveillés par les mêmes cantiques: quelques-unes des femmes avaient emporté le linge de leurs hôtes et s'occupaient à le blanchir; d'autres préparaient le déjeuner. Des fruits mûrs, étendus sur des feuilles fraîches, étaient déposés auprès de leur chevet; et les fleurs odorantes du *morinda citrifolia* (*nono*) couronnaient tous les chapeaux. Bientôt les femmes et les filles accoururent, apportant d'autres fruits et du linge blanc; leur naïveté ne croyait pas qu'il y eût rien d'indécent ou de condamnable à l'action d'assister au lever des hommes, qui s'habillèrent en leur présence. Telle est la simplicité de mœurs qui règne dans cette république pastorale, à laquelle la civilisation a donné quelques-uns de ses arts, sans lui communiquer ses vices.

Après la mort de John Adams, cette petite société conserva ses mœurs primitives; s'il faut en croire les rapports des navigateurs, tout serment est sacré dans l'île Pitcairn et toute parole y vaut un serment. Le gouvernement anglais chargea, en 1830, le capitaine Waldegrave de porter aux Picairniens des vêtemens, des graines et des outils. Il y avait alors soixante-dix-neuf personnes dans l'île. On ne peut s'empêcher de ressentir un vif intérêt pour cette colonie naissante, dont le berceau fut arrosé de sang humain, dont le massacre et la révolte ont jeté les premiers fondemens, et dont le développement, favorisé par le hasard, a transporté au sein de la mer Pacifique le langage et les arts de l'Angleterre. Peut-être un jour les groupes nombreux des îles des Amis verront-ils leurs roches verdoyantes

et leurs collines fécondes cultivées par une population nouvelle européenne de langage, de religion et de mœurs. Et ce qui doit étonner surtout dans ces étranges combinaisons de la Providence, un meurtrier aura jeté les bases de ce nouvel empire; un matelot révolté contre son capitaine sera le père, le bienfaiteur et le législateur vénéré d'une société laborieuse, active, paisible dont la destinée future peut s'environner de puissance et de grandeur.

(*United Service Journal.*)

Ici s'arrêtent les documens recueillis par les journaux anglais et mis en ordre par le rédacteur de cet article. Depuis l'époque de leur publication une catastrophe nouvelle a été sur le point de détruire la colonie naissante. Nous empruntons les détails suivans au *Canton Register* (1).

John Adams voyant la population de son île s'accroître, craignit que l'eau ne vînt à manquer aux habitans. Il adressa une pétition au gouvernement anglais, et sollicita la translation de sa colonie de l'île Pitcairn dans l'île d'Otaïti. Les missionnaires avaient souvent fait en sa présence l'éloge des mœurs otaïtiennes, et du bonheur dont jouissait le peuple régénéré par les prédicateurs de l'*Evangile.* La faveur imprudemment sollicitée par le vieillard lui fut accordée; le sloop de guerre *la Comète* et le vaisseau de transport *Lucy Anne* partirent de la Nouvelle-Galles, et débarquèrent à Pitcairn, dont ils devaient prendre la colonie sur leur bord.

Les *Pitcairniens* avaient changé d'avis. Ils hésitèrent long-temps à quitter leur patrie, et ne cédèrent qu'aux instantes sollicitations d'Adams et d'un missionnaire qui se trouvait sur le vaisseau. Débarqués à Otaïti, on leur assigna une portion de terre à défricher, et on leur donna des provisions pour six mois. Mais les mauvaises mœurs, le mensonge : le vol, l'ivrognerie qui règnent maintenant à Otaïti, en dépit des efforts des missionnaires, les révoltèrent tellement qu'ils élevèrent une espèce de mur pour protéger leur domaine et s'isolèrent complètement des Otaïtiens. Deux d'entre eux moururent de chagrin, douze autres s'embarquèrent sur un schooner et regagnèrent leur île, sur ces douze, deux avaient péri dans la traversée. Les quarante-huit Pitcairniens qui étaient restés à Otaïti furent ramenés à Pitcairn par un brick américain. Ainsi la colonie se trouve aujourd'hui réduite à cinquante-huit personnes.

(*Canton Register.*)

(1) Journal curieux qui paraît à Canton.

LISTE

Des Constitutions, Chartes, lois Fondamentales, etc., de tous les pays de l'Europe et de l'Amérique, d'après l'ordre alphabétique des pays, avec la date des Constitutions (1).

PAYS.	TITRES.	DATES.	
Albama (état d') Amér. sept.		1819	
Allemagne	Acte de confédération rhénane.	12 juil. 1806	*
—	Acte définitif des conférences ministérielles à Vienne	15 mai 1820	
Amérique centrale (république de l') ou Guatimala	Base de constitution	22 nov. 1824	*
Angleterre	Magna charta	15 juin 1215	
Anhalt-Koethen (duché d')		28 déc. 1810	*
Appenzell (canton d')		28 et 30 juin 1814	
Argovie (canton d')		4 juil. 1814	
Bade (grand duché de)		22 août 1818	
Bâle (canton de)		4 mars 1814	
Batave (république)	1re constitution	23 avr. 1798	*
— —	2e —	16 oct. 1801	*
— —	3e —	15 mars 1805	*
Bavière		1 mai 1808	*
—		26 mai 1818	
Belgique (royaume de)		7 fév. 1831	
Berg (grand duché de)	Décrets impériaux organiques	12 déc. 1808 et 31 mars 1809	*
Berne (canton de)		21 sep. 1815 et 26 at. 1816	
Bolivia		25 mai 1826	o
Brabant (duché de)	Lois de Cortenberg par Jean II.	27 sep. 1312	*
— —	Joyeuse entrée p. Marie de Brab.	29 mai 1477	*
Brandebourg et *Lausace*	Édit royal créant les États prov.	1r juil. 1823	
Brésil	Projet de constitution	30 août 1822	o
—		25 mars 1824	
Brunswick (duché de)	Décret concernant les États	25 avril 1820	
Caroline du nord (Amé. sept)		18 déc. 1776	
Caroline du sud —		19 mars 1778 amendée 1790	

(1) *Remarque*. Le signe * derrière une Constitution, signifie qu'elle a cessé d'exister, et celui o que ce n'était qu'un projet qui n'a pas été promulgué.

PAYS.	TITRES.	DATES.	
Cisalpine (république)		30 juin 1797	*
Colombie —		30 août 1821	
Confédération germanique		8 juin 1818	
Connecticut (Amér. sept.)	Lettre d'octroi-royal	23 avril 1662	
Cracovie (ville libre de)		3 mai 1815	
Danemarck	Loi du roi Frédéric III.	14 nov. 1665	
Delaware (Amér. sept.)		1776 amendée 12 janv. 1792	
Deux-Siciles, voyez *Sicile*			
Espagne	Constitution de Joseph Napoléon.	6 juil. 1808	*
—	— des Cortès	19 mars 1812	*
États de l'Église	— de Pie VII	6 juil. 1816	
États-Unis de l'Amér. sept.	— générale	17 sep. 1787	
— —	Dix articles additionnels	4 mars 1789	
France (monarchie)	1re Constitution	3 sep. 1791 sig. le 13 par Ls. XVI.	*
— (république)	2e —	24 juin 1793	*
— —	3e —	22 août 1795 adoptée le 23 sept.	*
— —	Projet de constitution de Sieyes.	nov. 1799	o
— —	4e Constitution	12 déc. 1799 Adoptée le 25 déc.	*
— —	Sén.-consult-org. (Consulat à vie).	2 et 4 at. 1802	*
— (empire)	Sénat const. organ. (Nap. emp.).	18 mai 1804	*
— (première restaur.)	5e Constitution du Sénat.	6 avril 1814	*
— —	Décret de Louis XVIII d'Ouen.	2 mai 1814	*
— —	6e Constitution ou *Charte*	4 juin 1814	
— (cent jours)	Articles addit. à la 4e constitut.	22 avril 1815	*
— (révolution de juil.)	Modificat. de la charte p. L.-Phil.	7 août 1830	
Francfort (grand duché de)		16 août 1810	*
— —	Articles supplémentaires	10 sep. 1810	*
— (ville libre)	Acte supplémentaire	18 juil. 1816	
Fribourg (canton de)		10 mai 1814	
Gallicie (royaume de)	Décret impérial et royal concernant les États	13 avril 1817	
Genève (république de)		24 août 1814	*
Géorgie (Amérique sept.)		5 fév. 1777 amendée 1798	
Germanique, voy. *Confédér.*			
Glaris (canton de)		3 juil. 1814	
Grèce	Constit. provis. sig. à Épidauros.	13 jan. 1822	*
—		17 mai 1827	
Grisons (canton des)		11 nov. 1814	
Guatimala, v. république de l'*Amérique centrale*			
Haïti (république d')		27 déc. 1806	*
— —		2 juin 1816	

PAYS.	TITRES.	DATES.	
Hanovre	Patente roy. concernant les États	7 déc. 1819	
Hesse électorale	. . . .	29 juin 1821	
Hesse grand-ducale . . .	. . . .	17 déc. 1820	
Hollande et Zélande . . .	Le grand privilége par Marie de Brabant	14 mai 1477	*
— (royaume de) .	Convention entre la Fr. et la Holl.	24 mai 1806	*
— —	Statuts constitutionnels . . .	10 juin 1806	*
— —	(Constitution de L. Bonaparte).	7 août 1806	*
Iles Ioniennes	Préliminaires constitutionnels .	6 déc. 1800	*
— — . . .	. . . .	28 déc. 1817 publiée le 1er ja. 1818	
Illinois (état d') Amér. sept.	. . . .	26 août 1818	
Indiana (état d') — .	. . . .	29 juin 1816	
Italienne (république) . .	. . . .	28 jan. 1802	*
Italie (royaume d') . . .	Statuts constitutionnels . . .	27 mars et 5 juin 1805	*
Kentuky (état d') Amér. sept.	. . . .	17 août 1799	
Lausace, voy. *Brandebourg*.			
Liechtenstein (princip. de).	. . . .	9 nov. 1818	
Ligurienne (république) . .	Convention de Montebello . .	6 juin 1797	*
— —	. . . .	26 juin 1802	
Lippe-Detmold (princ. de)	. . . .	8 juin 1819	o
Lippe-Schaumbourg (pr. de)	Ordonnance concernant les états.	15 jan. 1816	
Lombardo-Vénitien (roy.) .	. . . .	24 avril 1815	
Louisianna	. . . .	22 jan. 1812	
Lucerne (canton de) . . .	. . . .	29 mars 1814	
Lucques (république de) .	. . . .	26 déc. 1801	*
— — . . .	Statuts constitutionnels . . .	23 juin 1805	*
Maine (état de) Amér. sept.	. . . .	29 oct. 1819	
Maryland (état de) — .	Lettres d'octroi royal . . .	20 juin 1632	*
— — . . .	. . . .	14 août 1776	
Massachuset (état de) A. sep.	Lettres d'octroi royal	4 mars 1628	*
— — . .	. . . .	2 mars 1780	
Mexique	. . . .	4 oct. 1824	
Mississipi (état de) Am. sept.	. . . .	15 août 1817	
Missouri (état de) — .	. . . .	12 juin 1820	
Naples	Constitution de Joseph Napoléon.	20 juin 1808	*
Nassau (duché de). . .	. . . .	2 sep. 1814	
— — . . .	Deux patentes supplémentaires.	3 nov. 1815	
Neufchatel (princ. et cant. de)	. . . .	18 juin 1814	
New-Hampshire (état de) .	. . . .	2 juin 1784	
New-Jersey (état de). A. sep.	. . . .	2 juil. 1776	
New-York (état de). —	Deux lettres d'octroi royal . .	10 août 1641	*
— — . .	. . . .	20 avril 1777 amendée 1801	

PAYS.	TITRES.	DATES.	
Norwége.	Constitution proposée par le roi et modifiée par le Storthing .	4 nov. 1814	
Ohio (état de), Amér. sept.	. . . .	1er nov. 1802	
Pays-Bas (royaume des) .	Loi fondamentale (modifications du projet du 30 mars 1814. .	24 août 1815	
Pensylvanie (état de) A. sept.	. . . .	28 sep. 1776 amendée 1790	
Pérou.	Projet de constitution. . . .	9 nov. 1822	*
Plata (provinces-unies de *La*)	Constitution provisoire . . .	3 déc. 1817	*
— —	. . . .	20 avril 1819	*
— —	. . . .	23 jan. 1825	*
— —	. . . .	24 déc. 1826	o
Pologne	. . . .	3 mai 1791	*
— (royaume de). .	Constit. sanctionnée par Alexand.	27 nov. 1815	*
— —	Statuts organiques accordés par l'empereur Nicolas	26 fév. 1832	
Poméranie et *Rugen* . . .	Édit royal créant les états prov.	1er juil. 1820	
Portugal.	. . . .	23 sept. 1822	*
—	Constitution de l'empér. Pédro .	29 avril 1826	*
Posen (grand duché de) .	Édit royal créant les états prov.	27 mars 1824	
Prusse	Décret royal.	22 mai 1815	
	— conc. l'étab. des états.	5 juin 1823	
— (royaume de) . .	Édit royal concer. les états prov.	1er juil. 1823	
Rhénanes (provinces) . .	— —	27 mars 1824	
Rhode-Island (Amér. sept.)	Lettre d'octroi royal	8 juil. 1663	
Romaine (république) . .	Préliminaires constitutionnels .	20 mars 1798	*
Rugen, voy. *Poméranie* . .			
Saint-Gall (canton de). .	. . . .	31 août 1814	
Saxe (duché de) . . .	Édit royal créant les états provinciaux	17 mars 1824	
Saxe-Cobourg (duché de) .	. . . .	8 août 1821	
Saxe-Hildbourghausen . .	. . . .	19 mars 1818	
Saxe-Meiningen (duché de).	. . . .	4 sep. 1824	
Schaffhouse (canton de) .	. . . .	12 juil. 1814	
Schwarzbourg-Rudolstad .	Ordonnance concernant les états.	8 jan. 1816	
Sicile	Élémens de la constitution de Bentink, imit. de celle d'Angleterre.	1er juil. 1812	*
—	Projet de constit. de Ferd. IV.	16 mai 1815	o
Siciles (royaume des *Deux*-).	Décret royal.	14 déc. 1816	
— —	—	26 mai 1821	
Silésie.	Édit royal créant les états prov.	17 mars 1824	
Soleure (canton de) . . .	. . . .	17 août 1814	
Suède	Constitution de Gustave III. .	21 août 1772	*
Suède	Acte d'union et de garantie de Gustave III.	21 fév. 1789	*
—	. . . .	7 juin 1809	

PAYS.	TITRES.	DATES.	
Suisse	Projet de constitution	15 mars 1798	*
—	Constitution d'Aarau	12 avril 1798	*
—	Préliminaires constitutionnels	29 mai 1801	*
—	Constitution de la diète générale helvétique	24 oct. 1801	*
—		27 fév. 1802	*
—	Constitution des notables.	20 mai 1802	*
—	Acte de la médiation	19 fév. 1803	*
—	Acte fédératif des 19 cantons	8 sep. 1814	
—	Déclaration du cong. de Vienne.	20 mars 1815 acceptée le 27 mai.	
—	Acte fédératif des 22 cantons.	7 août 1815	
Tennessée (état de) Am. sept.		6 fév. 1796	
Tessin (canton de).		17 déc. 1814	
Thurgovie (canton de)		28 juil. 1814	
Tyrol	Décret imp. concernant les états.	24 mars 1816	
Unterwalden (canton de). district infér.		12 août 1816	
— district supér.		28 avril 1816	
Uri (canton d')		7 mai 1820	
Valais (répub. et canton de)		12 mai 1815	
Varsovie (duché de)		22 juil. 1807	*
Vaud (canton de)		4 août 1814	
Vénézuéla (part. de Colombie)	Projet de constitution	23 déc. 1811	*
Vermont (état de) Am. sept.		4 juil. 1793	
Virginie	Lettres d'octroi royal	10 avril 1806	
—	—	23 mai 1609	
—	—	2 mars 1611	
—		5 juil. 1776	
Waldeck (principauté)	Pacte constitutionnel	19 avril 1816	
Weimar-Eisenach (duché de)		20 sep. 1809	
Weimar (grand duché de).		5 mai 1816	
Westphalie (royaume de).		15 nov. 1807	*
—	Statuts supplémentaires	23 déc. 1808	*
— (province de).	Édit royal créant les états prov.	27 mars 1824	
Wurtemberg		25 sep. 1819	
Zug (canton de)		5 sep. 1814	
Zurich (canton de)		11 juil. 1814	

SCIENCES. DOCTRINES.

DES SCIENCES OCCULTES, DE LEUR MARCHE ET DE LEUR INFLUENCE.

Dans la langue de l'antique Perse, le mot *mage* signifiait sage : la *magie*, c'était la connaissance des choses divines et terrestres, la science par excellence.

Quelle que soit la partie du globe que l'on examine, quelle que soit la variété de l'espèce humaine dont on observe les usages, dans l'antiquité et dans les temps modernes, chez les sauvages et au milieu des empires civilisés, on trouve des devins et des gens s'occupant de magie. Nos livres saints, ceux des Hindous, des Chinois et des Grecs parlent d'hommes lisant dans l'avenir, évoquant les ombres, opérant mille prodiges par les connaissances surnaturelles qu'ils acquièrent, grâce à leur commerce avec des démons ou des génies. Les hommes qu'on est accoutumé, de nos jours, à regarder comme les plus sauvages et les plus complètement séparés du reste des nations, les Eskimaux, les Pécherais de l'extrémité de l'Amérique, et les habitans de la Nouvelle-Hollande, ont des devins qui conservent sur eux une grande influence.

Quand les peuples sont encore dans l'état d'enfance, les devins et les magiciens exercent publiquement leur art; ils font souvent partie du gouvernement, et presque toujours ils ont, dans leurs attributions, le soin de la santé des hommes. A cette période, la civilisation, la médecine et la magie se touchent, ou plutôt se réunissent. Cela se voit surtout chez les nations sauvages de l'Amérique, où le médecin, prophète et magicien, paie quelquefois de la vie ses folles promesses.

Nous serions fondés à croire que, dans l'enfance de la civilisation, les hommes, trompés par l'enthousiasme, par les rêveries de l'extase, par une forte volonté de lire dans l'avenir, par des songes extraordinaires, produits d'une organisation particulière, ne sont pas toujours des imposteurs alors qu'ils se donnent pour prophètes, devins, ou favorisés des intelligences supérieures. Il y a encore des sorciers de très-bonne foi à Tonga-Tabou, au Brésil, et même chez les nations hyperboréennes.

Quoique l'art divinatoire et la magie naissent presque spontanément et d'un sentiment analogue, on pourrait affirmer que le désir de lire dans l'avenir a dû précéder, chez tous les peuples, celui d'opérer des prodiges aux yeux de la multitude. Parmi les ramifications nombreuses de l'art divinatoire, celles qui consistaient à interpréter les songes, à appeler les morts et à les interroger sur les terribles secrets dont on les supposait les témoins, ont dû précéder toutes les autres. L'art de lire dans l'avenir par les révolutions des astres, a pu venir immédiatement après ; mais cette science suppose un degré d'étude et d'observations qui n'appartient pas à l'homme sauvage, proprement dit. Quelques essais pour opérer de grossiers prodiges ont dû, chez la plupart des nations dans l'enfance, précéder l'astrologie.

Examinons quel fut, chez les principales nations de l'antiquité, le sort des devins et des magiciens, et l'influence qu'ils exercèrent.

Si nous portons nos regards vers l'Inde, ce berceau d'une antique civilisation, qui a fourni au reste de l'Asie et même à l'Europe ses dogmes les plus sages, comme les superstitions les plus puissantes, on voit que les *Védas*, ces ouvrages religieux d'une si haute antiquité, contiennent plusieurs écrits magiques. Le père de l'histoire, Hérodote, prétend que les Égyptiens furent les inventeurs de l'astrologie judiciaire, et nous avons, seulement depuis fort peu de temps, la preuve de son assertion. D'un autre côté, ce qu'il y a de certain, c'est que, chez un grand nombre de nations asiatiques, l'astrologie portait le nom de science chaldaïque, et que les Chaldéens passaient pour le peuple qui se livrait avec le plus de succès à l'étude des sciences occultes. C'est ainsi qu'on a vu, au XVIe siècle, une nation puissante de l'Amérique méridionale redoutée et vénérée tour à tour par les autres tribus de ce vaste pays, comme exerçant l'art divinatoire. Les Caraïbes, ainsi que le fait fort bien observer M. de Humboldt, semblent revêtus, dans le Nouveau-Monde, du caractère qu'on attribuait dans l'antiquité aux Chaldéens.

Nos livres saints, qui présentent, historiquement parlant, ainsi que le prouve Schlosser, d'autres garanties que les codes religieux dont on s'est plu, dans ces derniers temps, à rehausser l'antiquité, nos livres saints parlent fréquemment de divination, de magie, et la pythonisse d'Aïndor est une des premières chiromanciennes connues. Cependant, il est bon d'observer, avec Vico, ce génie puissant, créateur de la science nouvelle, que la divination était primitivement interdite, par l'ordre exprès de Dieu, aux Juifs, et que cette défense était la base de leur religion. Outre les faits mentionnés par Moïse, les Orientaux accordent à *Adam* des connaissances surnaturelles, et croient qu'il a été initié, dès l'origine, dans l'art cabalistique et dans la magie. Selon eux, *Abraham* avait des connaissances profondes en astrologie, et ils lui attribuent *le Sepher*, qui devient ainsi un ouvrage de haute cabale, roulant sur l'origine du monde.

Envisagés dans les temps reculés, tous les hommes célèbres sont considérés comme ayant appelé à leur aide des intelligences supérieures, ou comme s'étant livrés à la magie. *Cham*, *Zoroastre*, *Moïse*, *Salomon*, *Numa Pompilius*, sont inscrits, par les démonographes, dans la liste nombreuse des magiciens les plus célèbres, et Vico va jusqu'à penser que la divination fut le principe de la civilisation chez toutes les nations païennes. Il est, du reste, infiniment probable que ces hommes, doués d'une intelligence supérieure, ne s'en tenaient pas à l'art de prédire, et qu'ils ont fait usage des sciences physiques inconnues au vulgaire, et pour lequel leurs plus simples résultats étaient des merveilles.

En le considérant dans sa première acception, on voit que le mot de *magie* n'emportait pas avec lui le sens qu'on y a attaché ensuite, et qu'il signifiait plutôt l'étude des sciences naturelles que l'art d'opérer des prestiges. M. Eusèbe Salverte démontre d'une manière victorieuse que les miracles cités dans les écrits de l'antiquité peuvent presque tous s'expliquer par une connaissance, même assez légère, des effets de la physique et de la chimie, ou même par cette observation attentive des phénomènes de la nature qui rejette toute espèce d'exagération.

Si l'on examine un autre ordre de phénomènes, propre à tous les temps, mais surtout aux temps antiques, on voit que l'observation de l'état d'extase peut donner une explication satisfaisante et des prétendues possessions, et de l'enthousiasme surnaturel qui accompagnait les oracles de la sibylle.

Une chose fort remarquable, c'est que les observateurs les plus attentifs de la nature parmi les anciens, n'ont pas rejeté la possibilité de lire dans l'avenir. Hippocrate croyait à la divination par les songes, et Aristote craint tellement de s'expliquer sur un fait de cette importance, qu'il reste dans un doute prudent, comme de nos jours des hommes fort instruits ne rejettent pas tous les phénomènes du magnétisme animal, et, pour croire, attendent qu'ils aient vu.

On peut dire que, chez les anciens, la magie et l'art de la divination, mêlés en quelque sorte aux mystères de la religion, ont eu un caractère imposant et grave, nous dirons d'une noblesse presque continue, qui les rend bien différens de la sorcellerie, où le grotesque est mêlé au terrible, où un nouvel élément entre dans la poésie, et qui semble plus particulièrement appartenir au moyen âge. Cependant, comme on le voit dans Apulée, les anciens ont eu leurs véritables sorciers, et l'on sait par Schlosser que la plus ancienne sorcière dont il soit fait mention dans l'histoire grecque, avait, par ses attributions, un caractère fort différent de celui de l'enchanteresse *Circé*, et de *Médée*, la magicienne. On pourrait la comparer avec plus de raison à la *Canidie* des Romains.

Ce qu'on peut appeler le beau temps de la sorcellerie moderne ne semble arriver que quand le christianisme évoque de nouveaux démons, et en ce temps de misère et d'ignorance, où les tribus du Nord fondent sur les provinces méridionales de l'Europe. Ce fut sans doute une effrayante irruption de demi-sorciers, que ces Huns, guerriers hideux et féroces, représentés par Jornandès comme nés du commerce des mauvais génies avec les femmes, dans les plaines désolées du Nord.

Ces Huns, mêlés aux Ouïgours, qui n'étaient peut-être pas anthropophages, mais qui se donnaient pour tels, comme le font encore de nos jours les Kalmouks, afin, selon Bergmann, d'imprimer plus de terreur dans l'esprit de leurs ennemis; ces peuples de race mongole, donnèrent naissance aux ogres et à bien d'autres êtres effroyables qui apparaissent dans les anciens poëmes. Ils étaient entrés dans une contrée fertile en sorciers de toute espèce; les Germains, les Goths, les Scandinaves, avaient leurs magiciens, différens les uns des autres, et il est à remarquer que ces peuples guerriers donnaient en général la qualité de sorciers aux restes malheureux des peuples qu'ils avaient vaincus, et qu'une sanglante persécution forçait à chercher un asile dans les lieux reculés. C'est ainsi que la race finnoise, accablée par les Suédois et les Danois, fut en possession de fournir les légendes de ces peuples de nains, de duergars, de magiciens et d'ouvriers mystérieux travaillant dans le sein de la terre à des armes enchantées.

La mythologie celtique, combattue par le christianisme, ne mourait pas non plus sans léguer au monde poétique du moyen âge quelques puissans magiciens, quelques fées bienfaisantes ou terribles; le barde *Merdhin*, dont nous avons fait l'enchanteur *Merlin*, est de ce nombre. Il est lié intimement à la fable du roi Arthur, et les siècles n'ont pu affaiblir sa renommée en France et en Angleterre. L'influence qu'il a eue sur la poésie et même sur l'histoire, est trop connue pour la rappeler ici.

Mais, après les croisades, quand les Européens eurent uni leurs superstitions aux superstitions de l'Orient, quand les Arabes et les Persans eurent mêlé une féerie brillante aux idées âpres et sévères du Nord, la magie prit un autre caractère parmi nous, et l'on s'en aperçoit aisément en lisant les anciennes chroniques.

C'est avec raison que Walter Scott fait remarquer que la *Péri Mergiam Banou*, célèbre dans les anciennes poésies persanes, figure dans les romans européens sous le noms différens de *Mourgue la Faye*, sœur du roi Arthur; d'*Urgande la déconnue*, protectrice d'Amadis de Gaule; de la *Fata Morgana*, du Boyardo et de l'Arioste.

S'il est naturel de penser que les croisades eurent une extrême influence sur la magie et sur la féerie en Europe, durant le XIIe et le XIIIe siècle, on doit regarder comme certain que le voisinage des Maures établis en Espagne contribua à développer le goût de l'étude des sciences occultes et de la haute cabale qui était probablement cultivée par les Templiers, et qui mêlait ses principes à ceux des gnostiques. Les Arabes espagnols, qu'on pouvait regarder à juste titre comme les hommes les plus instruits de l'Europe, semblaient avoir plutôt adopté les idées merveilleuses qui naissent de l'étude confuse des sciences, que les superstitions grossières qui tiennent à une ignorance absolue. L'alchimie, l'astrologie judiciaire, la science des nombres, et tout ce qui tient à la haute magie, était parmi eux comme un complément de l'étude de l'histoire naturelle: et en cela ils paraissaient parfaitement d'accord avec les Juifs, qui ont composé comme eux de vastes traités sur les sciences occultes : les idées arabes semblent se confondre avec celles de la cabale juive.

Il est donc infiniment probable que ce fut aux Maures, et aux Juifs, peuple toujours errant (1), que l'Europe du moyen âge dut le goût de l'alchimie, qui fut cultivé avec tant de succès par les *Raymond Lulle*, les *Paracelse* et les *Arnaud de Villeneuve*.

Mais au XVIe siècle, tandis que deux sciences imaginaires, l'alchimie et l'astrologie, occupaient vivement des esprits élevés, une ignoble sorcellerie se répandit dans toute l'Europe. Les sanglantes exécutions se multiplièrent; c'était un déplorable moyen qui fut sans résultat pour arrêter cet effroyable débordement de sorciers et de sorcières de toute espèce, les uns adroits imposteurs, les autres victimes d'une imagination délirante. L'homme de sens par excellence, Montaigne, vit cette plaie de son siècle, et elle lui inspira une pitié profonde : avec sa sagacité pénétrante, il ne put méconnaître un fait regardé de nos jours comme étant hors de doute, savoir, que l'état d'extase produit des sorciers de bonne foi. Il vit donc des malades exaltés dans les sorciers de son temps, et les considéra dès lors comme on les considère quelquefois de nos jours : il affirme, qu'en conscience, « il leur eût donné plutôt de l'ellébore que de la ciguë. »

Mettant de côté cette idée, qui recevra plus tard son développement, examinons un instant ce qui a pu consolider les principes de la magie chez les hommes, et dans quel ordre ils ont dû se développer.

Toutes les branches des SCIENCES OCCULTES sont renfermées dans la magie proprement dite, comme l'entendent les démonographes; mais, en examinant bien la magie elle-même et ses variétés, l'esprit de critique aime à démêler comment peu à peu s'est formée une science imaginaire, ayant, ainsi que les sciences exactes, de nombreuses ramifications, partant de deux principes qu'on retrouve

(1) En général, les Juifs firent pendant les XIIe et XIIIe siècles, les fonctions d'intermédiaires entre les Sarrasins et les Occidentaux. (TENNEMAN, *Manuel de Philosophie*, p. 264, traduction de M. Cousin.)

toujours comme base de l'art divinatoire et de l'art d'opérer des prodiges : le désir chez les uns d'exercer une haute influence religieuse ou politique, le besoin chez d'autres de s'élever au-dessus des misères de la terre en s'abandonnant aux rêves de l'imagination.

Selon nous, donc, la divination précède chez tous les peuples l'art des prestiges. Dans les différentes branches de l'art divinatoire, c'est l'onirocritie qui a dû marcher avant toutes les autres ; la nécromancie est probablement venue ensuite. De nouvelles découvertes nous font connaître l'antiquité de l'astrologie (1), de l'aéromancie, de la pyromancie et de l'hydromancie : leurs variétés sont nombreuses, La physiognomonie, qui a pris un grand développement de nos jours, remonte à des temps fort reculés ; la chiromancie a dû en être une conséquence ; elle a acquis toute son extravagante perfection au XVIe siècle. Après ces genres de divination, fort anciens, on en trouve qui sont nés avec la civilisation moderne, telles sont la cartomancie, la rhabdomancie, dont l'origine est très-obscure, mais qui prend de l'importance au XVIIIe et au XIXe siècles. Tel est encore l'art de deviner le caractère ou les inclinations des hommes par leur écriture.

Les simples présages, les pronostics, marchent chez tous les peuples avant la haute divination, représentée par les oracles, les augures, les sibylles, les Vola scandinaves, qui unissent intimement leurs sciences à la législation des peuples, et qui, sous ce rapport, méritent le plus profond examen.

La cabale (2), qui remonte à une si haute antiquité, mais qui n'apparaît avec

(1) C'est au savant Champollion qu'on doit ce précieux document, qui fait remonter l'astrologie aux temps antiques de l'Égypte ; il a découvert dans le tombeau de Rhamsès V, des tables astrologiques pour toutes les heures de chaque mois de l'année.

(2) Le mot *cabale* est tiré d'un mot hébreu qui signifie tradition ; il paraît avoir eu dans l'antiquité une acception purement religieuse ; c'était une espèce de théologie secrète enseignant à découvrir le sens mystérieux des livres sacrés ; mais dans le moyen âge, et même à une époque plus reculée, on en fit plus spécialement l'art de commercer avec les esprits qui animent le monde invisible, et celui de se rendre semblable à eux par la contemplation.

On divisait autrefois la cabale en deux sections : la première est désignée sous le nom du *berœssith*, c'est la science proprement dite des vertus occultes renfermées dans le monde ; l'autre, appelée *marcava*, est la connaissance des choses surnaturelles.

Il y a une espèce de cabale d'un ordre infiniment moins élevé, qui consiste dans la combinaison de certains mots mystérieux que l'on porte sur soi, et qui ont, entre autres vertus, celle de chasser les démons ou de rendre invulnérable. C'est sans doute dans cette série qu'il faut ranger le fameux mot *abracadabra*. Parmi les formules cabalistiques de ce genre, on révère surtout le mot *aglu*. Ce mot puissant, prononcé en se tournant vers l'orient, fait retrouver les choses perdues, découvre ce qui se passe, aux pays lointains, et opère encore mille autres merveilles, de même que le mot *bedouh* ; mais les savans qui ont sondé toutes les profondeurs de la cabale, n'ajoutent point foi à ces espèces de formules talismaniques, qui nous sont peut-être parvenues sous une forme altérée, et dont l'origine religieuse est entourée de mystères.

De même que la cabale a trouvé une vertu secrète dans l'arrangement de certains mots ou de certaines lettres, de même elle a considéré la disposition de certains *nombres* comme le principe des connaissances les plus merveilleuses. Les cabalistes, après les pythagoriciens, prétendirent trouver la révélation de l'avenir dans les nombres ; le XVIIe siècle appliqua cette belle découverte aux noms propres, et il en résulta d'étranges extravagances qui eurent, comme on le sait, une influence politique bien extraordinaire. C'est ainsi que le nombre 666, qui est celui de la bête de l'Apocalypse, s'étant trouvé dans le nom du pape Paul V, les réformés en tirèrent les inductions les plus favorables à leur cause. Nous n'avons pas classé l'*onomancie* parmi les diverses formules de l'art divinatoire, parce qu'elle se lie essentiellement à la cabale.

tous ses résultats que dans le moyen âge, comme un reflet des mystérieuses conceptions religieuses du Rabbinisme; la cabale forme une division si élevée, qu'on hésite à l'introduire parmi les branches des sciences occultes. Il faut y faire entrer cependant la géomancie, et surtout cette science des nombres, si antique, que Pythagore y trouve déjà la solution des plus hauts mystères qui régissent l'humanité. La grande idée du microcosme lui appartient essentiellement. C'est certainement à la cabale du moyen âge, que se lient plus spécialement les fées, les enchanteurs, les géants et les nains, et cette multitude d'esprits élémentaires qui, chez tous les peuples, forment un monde merveilleux, qui tient de la terre et des cieux.

La magie du moyen âge est essentiellement distincte de la magie de l'antiquité. C'est à elle, surtout, que se rattachent les talismans, les anneaux magiques, les anneaux constellés, le sceau de Salomon, les philtres et les philactères. Bien que les sorts remontent à la plus haute antiquité, ils sont, ainsi que les charmes, beaucoup plus nombreux dans le moyen âge que chez les anciens; mais c'est surtout chez les Hindous qu'ils paraissent avoir leur plus haut degré d'énergie. Il y en a qui sont communs à la magie et à la sorcellerie, parmi nous, et c'est principalement dans les grimoires et dans les exorcismes du XVI[e] siècle qu'on trouve leurs formes les plus variées. Avant de quitter cette matière, il est bon d'appeler l'attention du lecteur sur la magie blanche moderne, sur l'engastrymisme et sur la fantasmagorie, qui, à une époque d'ignorance, ont pu exercer une si grande influence sur l'esprit humain; mais qui, en se rattachant aux sciences occultes, n'en sont qu'un curieux accessoire.

La sorcellerie du moyen âge n'est qu'une magie vulgaire dont on retrouve des traces dans l'antiquité; mais le christianisme, en l'unissant aux idées religieuses des peuples du Nord, lui donne un caractère bizarre et terrible, d'où naît une nouvelle poésie.

Selon Agrippa, l'échelle des nombres est, dans le monde archétype, l'essence divine, de même qu'elle est l'intelligence suprême dans le monde intellectuel. Dans le monde céleste, c'est le soleil; c'est la pierre philosophale dans le monde élémentaire, le cœur dans l'homme; qui représente un petit monde (*microcosme*). Il est à remarquer que cette idée, qui fait de l'homme l'abrégé de l'univers, a été probablement émise pour la première fois par un philosophe chinois d'une haute antiquité, dans lequel on retrouve la plupart des idées de Platon. La connaissance complète de Laotseu ferait probablement faire un pas immense à la science des origines philosophiques. Chez les anciens, l'unité (la *monade*) représentait Dieu; le nombre deux, la *dyade*, était l'emblème de la matière susceptible de toutes sortes de formes; le *triangle* devint le symbole de la nature animée. Les pythagoriciens et les platoniciens, après avoir vu dans le triangle l'image de l'ensemble des êtres, firent du *carré* l'emblème de la divinité. Plus tard, la science des nombres s'attacha à des détails d'un ordre moins élevé et ne fut souvent qu'une forme emblématique de certains faits ou de certains événemens. Hippocrate, dit-on, voyait dans le nombre *cinq* le symbole de la santé. Celui de *quarante* présentait une signification mystérieuse en raison de quarante ans que les Israélites passèrent dans le désert. Le nombre de *cinquante* a été regardé par Philon comme le symbole de la liberté, parce que toute servitude finissait lors du grand jubilé des Juifs, qui se renouvelait tous les cinquante ans.

Il nous serait facile de multiplier à l'infini les exemples de cette nature. Nous nous contenterons de rappeler que la combinaison des nombres a été regardée, chez la plupart des nations, comme exerçant une telle influence sur les destinées de l'homme, qu'on en a formé diverses figures cabalistiques auxquelles on attribuait les vertus les plus énergiques.

C'est dans l'origine du sabbat (1), que ses formes poétiques se montrent, surtout si on les rattache, avec quelques antiquaires, aux cérémonies expirantes du culte druidique.

Il y a dans le monde merveilleux, des êtres malfaisans, qui sortent du domaine de la cabale, et qui rentrent dans celui de la sorcellerie : ce sont les fantômes, les revenans, les follets, les farfadets, les lutins, les gobelins, les lycantropes, les obi des Noirs, les vampires des nations slaves, et cette multitude de génies orientaux dont le *Yakkun nattanawa* nous révèle la variété. Mais là, l'esprit humain cherche vainement une origine. Il la trouve dans tous les siècles et chez toutes les nations : et s'il rattache ces êtres mystérieux plus spécialement au moyen âge, c'est qu'à cette époque du moins il trouve des croyances énergiques qui impriment un grand caractère même aux plus déplorables superstitions. Les démoniaques, les possédés, les obsédés, les convulsionnaires, les trembleurs, en formant l'arrière-garde de la démonologie, ne laissent point voir clairement non plus leur origine ; mais ils conduisent à un ordre de faits qui, désignés par le nom d'*extase*, expliquent une foule de phénomènes de l'antiquité et du moyen âge. L'état d'extase si bien défini par M. Bertrand, a dû sourdement exercer ses prodiges *très-naturels* dans les sociétés secrètes et parmi les illuminés ; peut-être même se lie-t-il intime-

(1) Le sabbat doit remonter à une certaine antiquité, puisque saint Augustin en fait déjà mention. Quelques antiquaires donnent au sabbat et même aux *danses féeriques*, si fameuses dans l'Écosse, une origine peu connue, mais qui nous semble parfaitement expliquer le but primitif de ces assemblées mystérieuses, célèbres surtout en France.

Les peuples d'origine celtique, disent-ils, attribuaient à la lune une grande influence sur toutes les parties de la terre. Le sixième jour du croissant, s'il faut s'en rapporter à Pline, était appelé par eux le jour qui guérit tout, et dans ce jour respecté de la pleine lune, ils sortaient de leurs demeures toute la nuit, pour honorer l'astre favorable par des danses et par des chants. L'usage était de se rendre à ces assemblées religieuses avec des flambeaux allumés, qu'on déposait sur le bord des fontaines, auprès d'un arbre chargé de feuillage, et quelquefois encore sur une pierre consacrée, comme si l'on avait voulu rendre ainsi un mystérieux hommage aux clartés célestes qui faisaient pâlir les feux de la terre. Cet usage se perpétua d'âge en âge, malgré les rites du paganisme, introduits dans les Gaules, malgré les cérémonies du culte chrétien qui leur succédèrent. Voués à leur ancienne religion, persévérans dans leurs usages, les druides renouvelaient leurs assemblées, malgré les défenses expresses des canons de l'Église ; enfin, un capitulaire de Charlemagne parut, qui ordonnait irrévocablement l'abolition des promenades nocturnes où l'on venait, par respect pour la tradition, renouveler un religieux hommage à l'astre vénéré de nos ancêtres.

Un autre capitulaire déclarait sacrilége tout curé qui ne s'opposait point à ce culte des objets de la nature. Ainsi que cela arrive toujours, ces défenses impérieuses excitèrent le zèle de quelques anciens sectateurs du druidisme. Alors on vit se renouveler plus que jamais ces mystérieuses solennités où les anciens dieux étaient adorés à la lueur des flambeaux. C'était dans les campagnes les plus désertes, souvent au sein des montagnes, qu'on allait offrir des sacrifices, et qu'on remit en honneur d'antiques usages, que le peuple, comme le dit Peloutier, traita de cérémonies magiques, parce qu'elles étaient étrangères aux rites qu'il pratiquait. Les adorateurs de Teutatès reçurent le nom de sorciers. Les assemblées nocturnes où ils honoraient la nature, devinrent un horrible sabbat où Satan répandit son esprit de vertige sur ceux qui lui rendaient hommage. Les danses sacrées qui terminaient ordinairement ces réunions religieuses servirent merveilleusement les récits que la haine dictait. Les jeunes druidesses vêtues de longues robes blanches, qu'on avait vues durant les nuits dans la campagne, devinrent des magiciennes ou des fées, que le peuple implorait et qu'il redoutait tour à tour. Il faut l'avouer, de toutes les origines du sabbat, celle-ci nous semble et la plus poétique et la plus vraisemblable.

ment au magnétisme animal, dernière branche des sciences occultes que consente encore à admettre un siècle de doute et d'examen.

Le nom qui désigne l'alchimie se perd dans la nuit des temps, s'il est vrai que le mot *chim* ait été l'antique dénomination de l'Égypte. Cependant nous croyons, avec Cuvier, qu'il faut regarder la philosophie hermétique comme une rêverie du moyen âge, inconnue à l'antiquité. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'elle exerce encore son influence sur le XIXe siècle, et qu'il y a encore de pauvres diables qui cherchent avec une déplorable persévérance *le grand arcane*, *le restaurant de pierres précieuses*, *l'or potable commun*, *la teinture des philosophes*, ou, si on l'aime mieux, la *poudre de projection*. Nous n'hésiterons donc pas à regarder l'alchimie comme une des dernières branches de ce grand arbre fantastique qui n'ombrage plus rien, mais sous l'influence duquel on a vu fleurir les sciences les plus réelles.

Maintenant, si l'on considère les sciences occultes dans leur ensemble, et si l'on examine quelle a été leur influence sur la société, on se convaincra aisément que cette influence a été tour à tour déplorable et utile. Un de leurs premiers effets est, en donnant une énergie prodigieuse à l'imagination, d'isoler l'homme au milieu des hommes, de lui faire prendre en dédain le monde réel pour un monde imaginaire, de le pousser à l'imposture et au fanatisme : les horribles annales de la sorcellerie ne renferment que trop de preuves de ces tristes résultats. Et, pour n'examiner que ce qui regarde la France, c'est sans doute une chose déplorable que nos lois aient fait tant de victimes de ceux qu'elles auraient dû plaindre ou sauver. Il n'est que trop vrai encore que, chez quelques adeptes des sciences occultes, le crime réel s'est mêlé à ce qui n'était qu'un crime imaginaire. Il ne faut pas oublier qu'en 1826, près de Dax, une femme a été jetée dans les flammes, et interrogée, au milieu d'effroyables tortures, sur un prétendu sort qu'elle aurait lancé. Il ne faut pas oublier que, vers la même époque, on refusait, à Spire, la sépulture à un vénérable prélat, parce que la voix publique l'accusait de magie. Ces faits ne sont rien si on les compare à ceux dont les annales du moyen âge font mention ; mais ils prouvent combien l'esprit du peuple a encore besoin d'être éclairé, et quel funeste effet doivent avoir sur des esprits grossiers ces livres ignobles de sorcellerie que l'on colporte encore dans les campagnes. De tous les moyens à employer contre eux, le plus efficace est certainement l'instruction des classes inférieures. Quelques simples notions de physique élémentaire, quelques idées sur les effets physiologiques de l'état d'extase, remédieraient à de grands maux.

Un des plus malheureux résultats de la magie, a été de donner une fausse direction à la législation. Croirait-on, en effet, que la loi de 1751, qui condamne les bergers à neuf ans de galères pour simple menace de lancer un sort, n'est que tombée en désuétude et n'a pas été formellement abrogée? Comme l'a fort bien fait observer M. Eusèbe Salverte, les législateurs n'ont pas eu d'autres yeux que le vulgaire. En portant contre les sorciers des décrets terribles, ils en ont décuplé le nombre par l'effet ordinaire que produit la persécution. Dans l'épouvante que leur causaient de prétendus prodiges, ils sont devenus d'implacables persécuteurs. Mais il faut l'avouer, nous vivons dans un temps où la terreur qu'inspiraient les sciences occultes n'existe plus que dans les classes ignorantes. Il y a, il est vrai, des alchimistes et des sorciers jusque dans le XIXe siècle, mais on se contente de

les mettre à l'amende quand ils trompent, et l'on doit chercher à les guérir quand ils rêvent.

A considérer les sciences occultes sous un autre point de vue, on peut dire qu'elles ont poussé en avant les sciences exactes.

Vico voyait dans la divination le principe de l'organisation sociale des sociétés payennes. Mais, sans chercher dans l'antiquité, sans sonder ces mystères où la législation se cachait sous le dogme religieux, et quelquefois sous une forme magique, pour se répandre ensuite dans le monde, on ne peut pas se dissimuler que des âmes ardentes, douées de la faculté d'étendre le champ des connaissances positives, ne se seraient peut-être jamais vouées à des études arides, si chez elles l'imagination n'avait secondé la patience qui agit alors comme un feu caché que raniment des jets de flamme.

Quand la science est avancée, elle s'exalte de sa propre puissance, elle dédaigne son origine, elle l'oublie; elle s'enthousiasme de sa grandeur présente. Il n'en est pas de même en ces temps où elle cherche laborieusement et au hasard, où elle s'arrêterait tout à coup si une voix puissante ne la ranimait. Cette voix puissante, c'est celle des esprits mystérieux de l'antique cabale, celle de ces êtres imaginaires que dans tous les pays l'homme a cru trouver entre lui et la Divinité.

C'est une chose bien digne de remarque, que le gnoticisme, qui enfanta tant de systèmes, qui créa les Albigeois, et qui eut une si grande influence sur le midi de la France, parut pour la dernière fois au milieu de ces troubadours, à l'esprit ardent et chevaleresque, qui ne livraient au vulgaire que leurs chants d'amour, mais qui, dans le silence de la vie intérieure, occupaient leurs mystérieux loisirs aux rêveries brillantes nées de la philosophie orientale. On concevra aisément quelle ardeur devait donner à un esprit exalté du moyen-âge, cette idée qu'en se livrant à l'étude des sciences, il entrait peu à peu dans un rapport intime avec des esprits mystérieux qui lui transmettaient des pensées divines sur les choses de la terre, et qui en recevaient les pensées terrestres pour les épurer.

Et croit-on, par exemple, que les Raymond Lulle, les Albert, les Pic de la Mirandole, et tant d'autres, croit-on que tous ces hommes de génie eussent exercé l'influence qu'ils ont eue sur leur siècle, si un reflet de la haute cabale orientale n'avait éclairé les ténèbres qui les environnaient, et ne leur avaient montré un but plus noble que celui qu'on leur suppose généralement? Il y a, nous osons le dire, un moment où l'imagination est le plus puissant mobile des sciences; c'est celui où il faut tout créer. Les temps féodaux si déplorables en un sens dans l'histoire de l'humanité, sont devenus une époque mémorable de discussions ardentes, où l'on pesait les droits des peuples: les temps de la philosophie hermétique, qui sont à peu près les mêmes, ont été des jours de prodigieux labeur. Il ne faut pas oublier qu'Albert, si dédaigné maintenant, est peut-être le polygraphe le plus fécond qui ait existé, et il est permis de croire que ce ne fut pas sans un but élevé, sans le désir d'instruire les hommes, que les savans comme lui, touchés des misères de l'humanité, cherchèrent à se mettre en rapport avec les esprits élémentaires. D'ailleurs, ces hommes étaient convaincus que toute science de ce genre se trouvait cachée dans les livres légués par l'antiquité. De là l'étude laborieuse et utile des langues anciennes et même celle des langues orientales; de là peut-être de nouveaux et féconds rapports avec Aristote, oublié de l'Europe et conservé par les Arabes.

L'idée de la panacée universelle dut être elle-même de quelque influence dans l'étude de la médecine, en excitant prodigieusement les ressorts de l'imagination. Il devait être assidu dans son laboratoire, celui qui s'attendait, comme Arnaud de Villeneuve, à voir tout à coup le plomb, changé en or, bouillonner au fond de son creuset, et l'eau d'immortalité répandre un divin parfum, présage de l'éternelle jeunesse du genre humain ; et, se rappelle-t-on bien, quand on rit de ces erreurs et quand on frémit des crimes qu'elles firent naître, se rappelle-t-on bien ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler leurs bienfaits? Voit-on Raymond Lulle restant paisible religieux dans sa cellule, au lieu de Raymond Lulle parcourant le monde, demandant la science aux orientaux, et l'annonçant d'une voix puissante aux Européens ; proclamant, il est vrai, l'erreur et la vérité comme des guides également bons à suivre, mais enfin proclamant des vérités, et donnant, dans son *Ars magna*, des principes si nombreux, que plus tard ils ont sans doute fécondé le génie de Bacon? Il fallait, n'en doutons pas, à une âme de cette trempe un but tout autre que celui qui guide nos savans si supérieurs à lui. Quand Albert-le-Grand, génie puissant dont on a fait un ignoble sorcier, construisait laborieusement son *Androïde*, Albert-le-Grand étudiait toutes les lois de la mécanique pour les appliquer à un but imaginaire. Quand il recevait l'empereur d'Allemagne, durant la saison rigoureuse, au milieu d'arbres chargés de fruits et de fleurs, la science lui avait révélé des procédés utiles à l'agriculture, dont on fit houneur à la magie, tout en en profitant. Celui qui donna un élan si puissant à la médecine du XVIe siècle, mais qui malheureusement l'enveloppa d'erreurs déplorables, Paracelse, mourant consumé par son propre génie, n'eût rien fait sans cette imagination qui le trompait plutôt, je crois, qu'elle ne l'engageait à tromper les autres.

Qu'après ces hommes ardens sans science positive, *chercheurs* en un mot, mais opérant des découvertes admirables, parce qu'il n'y a que ceux qui s'élancent dans les routes inconnues qui trouvent ; qu'après ces extravagans, si l'on veut les appeler ainsi, il vienne un homme fin, spirituel, savant, à l'ame tranquille, à l'esprit actif, mais positif ; qu'un Érasme naisse tout à coup, que ce soit le Voltaire du XVIe siècle, qu'il raille, qu'il fasse écrouler l'édifice des erreurs, et que sa voix moqueuse retentisse long-temps dans les siècles, il a pour lui la raison, et il faut l'en louer ; il a pour lui l'acerbe plaisanterie, et il faut en rire, quoiqu'elle soit cachée quelquefois dans de lourds in-folios; mais il ne faut plus dédaigner ceux qu'il eut raison de combattre. Après tout, les découvertes des philosophes hermétiques viennent d'une source imaginaire, et elles sont positives. La raillerie n'a pu arrêter leur noble fécondité, et nous pouvons énumérer franchement ce que nous leur devons.

1° En philosophie, on doit à l'étude de la cabale plusieurs systèmes dont l'éclectisme de nos jours peut encore faire son profit; et il faut mettre en première ligne ce vaste projet d'instruction universelle qu'on attribue à Raymond Lulle, génie voyageur qui ne s'arrêta dans sa noble mission que quand les hommes l'eurent arrêté en l'assassinant. Il est indispensable de le rappeler ici : on s'est presque toujours étrangement mépris sur le genre d'obligations que l'Europe savante devait avoir à Raymond Lulle. Les bibliographes, comme le fait très-bien observer M. Gence, ont commis une erreur grossière lorsqu'ils ont placé en tête des livres d'alchimie l'*Ars magna ;* ils ont pris pour un traité du grand œuvre un vaste sys-

tème de philosophie puisé en Asie, grossier, mais précieux essai de ces principes encyclopédiques des connaissances humaines, qui devaient plus tard jeter une lueur si vive sur le monde. Raymond Lulle cependant cultiva l'alchimie, n'en doutons pas; c'était la folie de son temps, mais son génie était de tous les siècles.

2° C'est à l'alchimiste Arnaud de Villeneuve qu'on doit les trois acides sulfurique, muriatique, nitrique, ainsi que les premiers essais réguliers de distillation qui nous ont fourni l'alcool. Roger Bacon dédaignait bien la magie, et il a même écrit contre elle; mais c'est probablement en se livrant aux vaines recherches de la philosophie hermétique, qu'il trouva cette poudre à canon dont il exagère tant les effets, que, selon lui, un fragment gros comme l'extrémité du pouce pourrait renverser une ville au milieu des éclairs et des roulemens d'un effroyable tonnerre.

3° Le même moine, en se livrant sans doute à l'astrologie, a découvert le télescope; mais, probablement, il n'a connu que la théorie de sa construction, et il voit dans ses effets quelque chose d'analogue aux effets des sciences occultes, puisqu'il dit que, par son moyen, on peut faire descendre en apparence le soleil et la lune sur la tête de ses ennemis.

4° Malgré les absurdités astrologiques débitées par l'infatigable Paracelse, malgré encore son *archée*, que ses disciples appelaient l'esprit architecte, occupé dans notre estomac à séparer la partie nutritive de la partie vénéneuse, il paraît qu'il a introduit l'usage des préparations antimoniales, salines et ferrugineuses, si puissantes sur nos organes.

Cardan, enfin, cet extatique si connu, n'employa pas tous ses loisirs à de vaines recherches astrologiques; les mathématiques lui ont de véritables obligations. Mettant de côté son horoscope de Jésus-Christ, dont il ne voulut jamais restituer l'honneur à Pierre d'Ailly qui en était réellement l'inventeur; appréciant, comme elle doit l'être, la ruse coupable avec laquelle il s'empara des découvertes de Tartaglia, nous n'en répèterons pas moins qu'une science imaginaire fut probablement pour lui le mobile d'un travail fertile en résultats. Si l'on ne peut pas lui attribuer l'honneur de la formule qui porte son nom, on pense qu'il découvrit quelques cas nouveaux, et entre autres celui qui porte le nom de *cas irréductible;* qu'il s'aperçut de la multiplicité des équations des degrés supérieurs et de l'existence des racines négatives; et il faut enfin se rappeler qu'il tenta d'appliquer la géométrie à la physique.

Mais nous nous arrêtons dans cette liste de grandes découvertes sorties de l'erreur; elle deviendrait trop longue, et peut-être serait-on effrayé de ce que la science véritable doit aux rêveries des sciences occultes.

Résumons-nous donc en peu de mots: des études positives ont fait voir à notre siècle que la magie de l'antiquité n'était que la science elle-même; que la sorcellerie du moyen âge devait ses épouvantables fictions à une maladie très-réelle de l'imagination; que tout le mal qui s'est répandu dans le monde par l'imposture de l'une, par l'ignorance et le fanatisme de l'autre, tenait à une déplorable légèreté d'observations. Soumettons donc maintenant à un rigoureux examen tout ce qui nous paraît tenir aux rêveries de l'imagination : l'esprit philosophique trouvera encore à glaner dans ce qu'auront dédaigné les sciences positives.

FERDINAND DENIS.

DES LOIS DE L'HÉRÉDITÉ ORGANIQUE.

Quelle est l'influence de la nature et de ses lois, et quelle est celle des circonstances extérieures sur les conditions humaines !

Les circonstances font les hommes : chacun répète ce dicton devenu populaire. Cependant il n'en est point ainsi : les circonstances développent, mais ne font point les hommes. Elles ne peuvent pas plus d'un sot faire un génie que d'un génie un sot. Au-dessus d'elles dominent toujours les dispositions, les facultés que chaque homme apporte en naissant, ou dont la nature le doue à un âge plus avancé. Cette influence de l'innéité, la philosophie et l'éducation l'ont à tort ou méconnue, ou négligée dans la pratique.

Les facultés innées se manifestent en nous par des mouvemens, par des actes. Ces actes, ces mouvemens s'exécutent tous par l'intermédiaires d'organes, ou d'appareils d'organes. La physiologie l'avait prouvé depuis long-temps pour la fonction nutritive, la fonction locomotrice et les sens extérieurs ; Gall et Spurzheim, en démontrant dans le cerveau des organes pour les instincts, les sentimens, l'intelligence, ont complété sur ce point le cadre de la science.

Quoique de nos jours des préoccupations plus philanthropiques que rationnelles, une vue trop rétrécie sur la providence générale aient tenté d'établir en principe l'égalité des intelligences humaines, leur inégalité, leur diversité essentielle, n'en demeure pas moins certaine pour la plupart des hommes. L'expérience de chaque instant la justifie ; nos discours la reproduisent sous mille forme. Ce qui existe pour l'intelligence, se vérifie davantage encore pour le caractère moral et la constitution physique. Leurs variétés sont proverbiales.

Or, d'innombrables faits montrent jusqu'à l'évidence que les diversités, les inégalités physiques, morales ou intellectuelles sont toujours liées à des inégalités, des diversités correspondantes dans l'organisation. Selon que les instrumens, les organes sont plus ou moins sains, délicats, complets, les fonctions s'exécutent avec plus ou moins de promptitude, de facilité, d'étendue.

Si l'on veut modifier l'homme, ce sera donc par son organisation qu'il faudra l'attaquer ; car l'âme, cette force puissante et mystérieuse qui donne l'impulsion à la vie, et y maintient l'harmonie et l'unité, échappe à nos observations, et ne nous laisse aucune prise sur sa nature insaisissable.

Mais, pour agir sur l'organisation humaine, il faut la connaître dans ses détails, dans son ensemble, dans ses lois ; il faut l'avoir étudiée sur une grande échelle, et dans tous ses rapports appréciables. Alors seulement il sera possible de distinguer en elle ce qui est individuel de ce qui appartient à l'espèce, ce qui est normal de ce qui est anomal, ce qu'il faut restreindre de ce qu'il faut développer. Alors seulement nous pourrons connaître la hiérarchie de prédominance qui existe entre les lois de notre nature, et chacun de nous, en y conformant ses pensées, ses projets, ses actions, pourra s'associer par l'intelligence à la volonté de l'Être des êtres, concourir pour sa part à l'harmonie universelle.

Si les facultés de l'homme sont innées, si elles ne se manifestent que par des fonctions, et si ces fonctions ne s'accomplissent que par des organes, l'étude des organes, et celle des lois en vertu desquelles ils se transmettent aux générations successives, deviennent du plus haut intérêt. Aussi est-ce par la recherche des

lois de l'hérédité organique que la Société anthropologique de France a voulu commencer à résoudre le problème qui lui a été soumis. Nous allons exposer, aussi clairement que nous le pourrons, ses premiers résultats, et nous essaierons d'en tirer quelques conséquences.

Voici la principale loi que l'observation lui a prouvée : *Tout enfant à sa naissance hérite plus ou moins des instincts, des sentimens, de l'intelligence de son père, de sa mère ou de ses aïeux, et il leur ressemble au moral comme au physique.* Ainsi, toutes choses d'ailleurs égales, des parens sains, sages, intelligens, auront une postérité plus belle sous tous les rapports que des parens maladifs, vicieux ou incultes. Ainsi se rattache au bien de l'ensemble tout perfectionnement individuel; ainsi s'ennoblit la carrière de l'homme, s'agrandit le domaine des vertus privées.

La ressemblance des formes extérieures frappe tout le monde. Pour la ressemblance intellectuelle et morale, quoiqu'on en ait une intuition confuse, et qu'on soit bien souvent tenté de dire : Tel père, tel fils, on n'en est pas communément aussi convaincu. Que chacun y prenne garde, cependant, et l'étudie dans sa propre famille, il la retrouvera sans aucun doute. Mais qu'il se rappelle que la loi, toute générale qu'elle est, ne se vérifie que pour les tendances fondamentales. Quant aux applications de ces tendances, elles peuvent varier à l'infini.

Cette hérédité organique s'étend même aux maladies et aux difformités. On l'observe dans la folie, dans la phthisie, dans les affections du cœur et de l'estomac, et dans d'autres encore. Le goître est héréditaire en Savoie et dans le Valais. Des familles entières naissent avec six doigts aux mains. On trouve en Angleterre et en Ecosse beaucoup de paysans qui, sur le visage, portent des taches couleur lie de vin. Dans la famille des Condés, on a compté plusieurs générations de borgnes. Nous pourrions citer mille autres cas encore.

Quelque opinion qu'on adopte sur l'origine des races humaines ; qu'on y voie des groupes isolés, et qui se développent parallèlement ; ou, ce qui est plus vraisemblable, plus conforme à l'analogie, plus propre à socialiser les hommes, qu'on les regarde comme des rameaux d'un seul et même tronc, plus ou moins développés par le climat, les circonstances, les institutions ; toujours est-il que l'hérédité organique est la loi qui préside à leur distinction, à leur persistance, et que leur persistance même est une des plus grandes preuves de cette hérédité.

Or, une seconde loi reconnue dans l'organisation montre que *l'influence des aïeux et des parens est d'autant plus évidente sur leur postérité que la race à laquelle ils appartiennent demeure plus pure, se mélange moins avec les autres.* Le peuple juif peut ici servir d'exemple. Ses institutions religieuses et politiques, en l'isolant plusieurs milliers d'années au milieu des nations, lui ont conservé son type primitif, son caractère originel dans les circonstances et sous les climats les plus opposés. Les savantes et ingénieuses recherches de M. Edwards nous signalent plusieurs races dans la population de la France elle-même, et chacune d'elles se montre à lui d'autant plus distincte qu'elle a eu moins de relations avec les autres.

Pour le dire en passant, le parallèle des caractères nationaux avec l'organisation externe et interne des races ouvre à l'histoire un champ fertile. Plusieurs y sont déjà entrés, mais il présente encore de riches moissons.

De ce que les caractères physiques et moraux des races se reproduisent par l'hérédité, et de ce qu'ils se confondent par leur mélange, il découle une troisième loi d'une haute portée. C'est *que le croisement des races humaines modifie puissamment*

l'espèce, On dirait, lorsqu'on suit dans l'histoire la marche progressive de l'humanité, et les bouillonnemens, les fusions continuelles des populations, on dirait qu'une force irrésistible les y entraîne, et que les hommes avancent d'autant plus vers leur entier développement, qu'ils se mélangent davantage, et se dépouillent, comme d'un vêtement hors de saison, de ce que les circonstances ont laissé d'exclusif dans leur nature. Les familles humaines après s'être désunies pour remplir la terre, semblent marcher vers une grande association, une grande fusion, pour n'être qu'une seule et immense famille.

Quoiqu'il en soit de ces idées, il est de fait que le croisement de deux races produit une race mixte, qui participe plus ou moins de l'une et de l'autre. Ce croisement peut les améliorer toutes deux lorsqu'elles se distinguent par des caractères tranchés et opposés. Il peut les dégrader toutes deux lorsqu'elles sont toutes deux dépravées ou dégénérées. Il peut aussi améliorer l'une aux dépens de l'autre, et celle-ci descend alors dans l'échelle humaine. Le grand législateur Moïse paraît avoir su combien le mélange des races modifie l'organisation, et influe sur l'intelligence et la moralité. Car il attribue la corruption des fils de Dieu à leur mélange avec les filles des hommes. On connaît d'ailleurs ses lois sévères pour maintenir par l'isolement la race hébraïque dans sa pureté. Les Arabes, qui prennent de si grands soins pour conserver intacte la belle race de leurs chevaux, se fondent sans doute sur une observation analogue.

Comme nous l'avons dit pour les races, il semble que la nature pousse aussi les familles à s'allier : c'est là une des conditions nécessaires de leur prospérité. Il est vraiment admirable que tout ce qui tend à unir les hommes tende aussi à leur bien-être, physique et moral. L'égoïsme, l'orgueil restent sourds à ces enseignemens de la nature. Les aristocraties, les familles royales dédaignent de mêler leur noble sang à du sang plébéien, et resserrent toujours plus le cercle de leurs alliances. Qu'en résulte-il? C'est que les aristocraties, les familles royales dégénèrent, et que le pouvoir échappe à des intelligences sans lumières, à des volontés sans énergie, à des mains sans vigueur. De ce point de vue, les lois qui, dans l'antiquité et de nos jours, prohibent les mariages entre proches parens, sont de la plus haute sagesse. L'idée religieuse qui les a toujours accompagnées montre toute l'importance qu'y ont attachée les législateurs.

Quelle que soit l'action exercé sur les races, on ne pourra les modifier profondément sans beaucoup de temps. Car c'est une quatrième loi constante et générale, *qu'il ne faut pas moins de trois générations pour donner aux races une direction positive*. Moïse, en parlant des punitions que Dieu inflige aux idolâtres, semble y faire allusion, lorsqu'il dit qu'elles s'étendent jusqu'aux troisième et quatrième générations. Il ne faut pas un intervalle plus court pour opérer par des croisemens la conversion des nègres en blancs, ou des blancs en nègres. Lorsque des mariages entre phthisiques se font plusieurs fois de suite, la maladie acquiert toujours plus d'intensité, mais ne devient pas héréditaire avant la troisième génération. Pour nous servir ici d'un exemple, tiré de l'histoire des animaux, nous citerons un essai fait en Amérique, il y a quelques années. On a voulu dresser à la chasse une race de chiens qui y montrait peu de disposition, et ce n'est qu'au bout d'un certain nombre de générations qu'on a vu les jeunes chiens acquérir sous ce rapport une grande éducabilité, et faire spontanément, et comme par instinct, ce qu'on avait été obligé d'enseigner à leurs parens.

Si, comme beaucoup de faits semblent le prouver, le même temps est nécessaire pour développer dans l'humanité les vertus et les talens, on en devra conclure à la vanité de nos éducations impatientes, et à la nécessité de cultiver longtemps le terrain qu'on ensemence. En examinant l'histoire, d'après ce principe, on revient sur quelques jugemens prématurés, et l'on ne critique plus si amèrement certaines institutions, telles que les castes de l'Inde et de l'Egypte. On conçoit qu'elles ont pu avoir dans des temps grossiers une influence civilisatrice, et que, servant d'écoles aux peuples, elles ont pu les faire marcher rapidement. Leur funeste influence commença avec l'excès de leur durée : une semblable éducation, presque nécessairement exclusive, ne devait être que temporaire. L'humanité grandie sous plusieurs faces, il fallait, après quelques générations, lui laisser poursuivre en liberté son perfectionnement.

Aux grandes lois sur l'hérédité s'en rattachent d'autres trop souvent oubliées, et qui, secondaires en apparence, n'en sont pas moins très-importantes. Il est reconnu, et Montaigne avait déjà fixé l'attention sur ce point, il est reconnu que *le moment de la conception exerce sur la santé et l'esprit des enfans une très-grande influence.* S'il se pénétrait bien de ce principe, l'homme se préparerait à la reproduction comme à la fonction la plus grave de son existence. Il s'appliquerait à lui-même les mêmes règles qu'il impose aux animaux qu'il élève. En général, on ne devrait songer à se perpétuer dans l'espèce que lorsqu'on est doué de l'excès de vitalité individuelle qui y entraîne. Les enfans de l'amour, conçus presque tous dans un moment d'exaltation, sont presque tous gens d'esprit. D'Alembert, le marchal de Saxe en font preuve.

Ici il faut, s'il est possible, répondre à une objection. Pourquoi, demande-t-on souvent, les hommes de génie ont-ils souvent des enfans débiles, soit au physique, soit au moral ? Et l'on cite Alexandre, César, Socrate, Cicéron, Charlemagne et bien d'autres.

Au premier aspect cette observation paraît contredire ce que nous avons avancé plus haut sur l'hérédité des formes et des facultés. Mais la contradiction n'est qu'apparente. Sans parler des circonstances privées où ces hommes ont pu se trouver, disons que c'est une loi de l'organisme que deux actions n'y peuvent avoir lieu simultanément avec une égale énergie, et que l'excès d'activité d'une fonction, non-seulement nuit à toutes les autres, mais peut troubler, détruire même ses propres organes. En ce cas ce n'est plus l'usage qui devient funeste ; c'est l'excès : or, ce n'est que dans l'équilibre de développement que l'individu comme l'espèce peut prospérer. Cette considération semble imposer à l'homme, presque exclusivement intellectuel, un redoublement de précautions.

D'ailleurs il est prouvé que *les mères ont une très-grande influence sur l'organisation de leurs enfans. A priori* on eût pu l'affirmer en se rappelant que la vie de ceux-ci a été comme entée sur la leur, et que le fruit est bon quand l'arbre est lui-même bon et vigoureux. Mais ce qui paraîtra singulier, c'est que la mère semble se réfléchir surtout dans les enfans mâles, et les pères dans les enfans femelles. L'affection réciproque des parens et des enfans paraît en harmonie avec cette conformité d'organisation. S'il fallait des preuves, elles se présenteraient en foule ; chacun les pourra chercher dans le cercle de ses propres relations.

Une observation non moins constante a montré l'influence de l'âge sur la reproduction. *Des parens trop jeunes ou trop vieux n'ont le plus souvent que des enfans*

faibles d'esprit et de corps. Les premiers nés d'un mariage précoce sont rarement distingués. Bacon l'avait déjà observé ; lui-même n'était pas l'aîné de sa famille. On voit par là combien est peu fondé en raison le droit de primogéniture, tel qu'il règne encore en tant de lieux. Les agriculteurs appliquent cette loi dans leur économie rurale. Rarement ils gardent pour leur usage le premier poulain ; jamais il n'élèvent le premier veau, ni ne font couver les premiers œufs. Moïse défendait de conserver le premier né des troupeaux. On devait ou l'immoler à Dieu ou le manger. Dans le cas d'une trop grande jeunesse, on saisit sans peine que les parens ne peuvent transmettre à leur postérité un développement, une vigueur qu'il n'ont pas encore acquise. Dans le cas d'un trop grand âge, le même effet est produit par une cause différente. Comment au déclin de la vie un corps qui s'affaisse propagerait-il une santé, une force, une énergie qu'il n'a plus?

On a encore signalé certaines alternatives d'influence dans la succession des enfans. Mieux étudiées, elles pourront peut-être un jour être formulées en loi. En Ecosse, les enfans d'un brasseur, au nombre de cinq, vinrent alternativement au monde avec des mains calleuses et rudes, comme celles de leur pères, douces et polies comme celles de leur mère. Cette alternatives se remarque aussi dans la famille de l'homme porc-épic dont parle Blumenbach. Sur quatre enfans qui composent une famille maintenant à Paris, deux jouissent de tous leurs sens, deux autres sont sourds-muets : même alternative dans leur naissance. On la voit souvent s'étendre à la propagation des maladies, de la phthisie, par exemple, et cela non-seulement aux enfans dans leur succession, mais quelquefois même aux générations successives.

De ce qu'on vient de lire, on peut conclure que l'enfant ne vient point au monde comme une table rase, ainsi que l'on pensé Helvétius et d'autres philosophes ; que la réproduction est soumise à des lois très-constantes et très-générales ; qu'un des plus puissans moyens de régénérer et de perfectionner l'espèce serait de suivre ces lois ; enfin, qu'en supposant les hommes disposés à une réforme, il faudrait ne pas oublier que rien dans la nature ne se fait brusquement.

Quelle que soit la ressemblance entre les parens et leur progéniture, jamais elle ne sera complète. Féconde dans ses combinaisons de formes et de facultés, la nature joint toujours à l'unité une variété admirable. Jamais deux arbres, deux fruits, deux feuilles, deux agneaux, deux hommes entièrement égaux. Quelque modification spéciale, physique ou morale, fait de chaque être vivant une individualité distincte. Les lois humaines doivent donc laisser une large carrière aux volontés individuelles. Des institutions qui prétendraient tout réglementer, tout fixer, tout enchaîner, feraient nécessairement un nombre infini de malheureux. En contradiction formelle avec notre nature, elles nous dégraderaient ou nous les briserions.

Si l'influence des parens, si l'innéité ont sur la vie des hommes un si grand pouvoir qu'elles décident presque toujours de leurs tendances, et de leurs caractères, il ne faut pas cependant lui tout attribuer et tomber ainsi dans un autre genre d'exclusisme. L'homme n'est pas un être purement instinctif : il a le privilége de se replier sur lui-même, de sonder les motifs de ses actions, de se modifier par la pensée. C'est là, non sa dégradation, comme Rousseau le prétendait, mais sa grandeur. Ce qu'il a jugé bon pour lui-même, il l'adapte à ses enfans, aux êtres qui lui sont chers : de là l'éducation. Les circonstances extérieures varient, d'ailleurs,

à chaque instant, et le monde est dans une métamorphose perpétuelle : comment l'être dont il est l'habitation ne s'y modificrait-il pas profondément ?

DAVID RICHARD (*de Genève*).

DE L'OPINION LÉGITIMISTE.

M DE CHATEAUBRIAND.

LETTRE A UN BERLINOIS.

Paris, 3 octobre 1830.

S'il suffisait, monsieur, aux principes nouveaux de la civilisation moderne de paraître pour triompher, le monde serait plus heureux, l'histoire plus courte, et l'homme moins grand. Mais quand une vérité jusqu'alors inconnue commence à poindre, veut se familiariser avec les hommes, et se répandre parmi eux, elle trouve la place prise et depuis long-temps occupée. Les idées anciennes sont en possession ; et la vérité sera contrainte à l'usurpation, pour peu qu'elle veuille s'établir et s'asseoir. Alors commence la lutte : le génie novateur qui s'ignore lui-même, impatient de jeunesse, ivre de force et d'espérance, saisit la victoire au vol avec cette rapidité étincelante contre laquelle il n'y a pas de refuge. Les révolutions commencent toujours par un coup de tonnerre. Le passé recule, il est épouvanté, il se sent envahi : cependant la confusion se met parmi les novateurs ; les rangs sont mal gardés ; les cris se contredisent ; les volontés se heurtent ; la victoire n'est plus poursuivie avec cette unanimité qui l'a conquise : ce changement n'échappe pas à l'œil des vaincus ; peu à peu ils reparaissent dans toutes les positions naguère abandonnées ; ils rallient leurs phalanges et viennent à leur tour offrir le combat. Alors la lutte recommence, elle n'est plus étourdie, pétulante et courte ; des deux côtés elle est réfléchie, sombre et acharnée. D'une part, c'est l'antiquité, tout ce qui a autorité parmi les hommes par la possession et le temps, la coutume, les traditions héréditaires, les croyances réputées saintes, les idées estimées sages, les intérêts reconnus sacrés, enfin l'esprit du passé, déployant tout ce qui lui reste de prestige et d'empire. De l'autre, c'est ce que l'esprit humain a de plus jeune, de plus vif et de plus frais, l'innovation pleine d'audace et de cœur, la pensée fière d'être libre, qui veut régner, quoique récente ; l'intelligence qui fait pleuvoir les plus sanglans mépris sur les puissances qui ne relèvent pas d'elle, le génie des choses inconnues, le démon de l'avenir qui anime ses soutiens, électrise ses soldats et leur crie de mettre leur foi, leur religion, leur poésie dans leurs espérances et non pas dans leurs souvenirs. Voilà, monsieur, ce qui se passe en ce moment en France : vous ne pouvez plus nous apercevoir qu'à travers les nuages et la poudre de l'arène et du combat. Non, jamais chez aucun peuple, jamais à aucune époque du monde, le duel du passé et de l'avenir n'a été plus flagrant : tout est en présence ; tous les cœurs sont à nu, toutes les passions

sont hardies et sincères ; elle n'est pas prête à se dissoudre, la société assez forte pour supporter ces schismes douloureux.

En vous parlant, monsieur, des prétentions et des doctrines des partisans de l'ancienne monarchie, je ne crois pas trop difficile d'être juste : plus je suis loin de ces opinions, mieux je puis les découvrir et les voir, et l'on doit mieux comprendre ses adversaires à mesure qu'on s'en sépare davantage.

C'est une épreuve excellente pour les vérités dans lesquelles on a foi, qu'une confrontation sincère avec les propositions qui les contestent. Or le parti du passé a toujours professé que la révolution française n'avait été ni nécessaire ni légitime. Ainsi, sans nécessité, tout un siècle, le dix-huitième, aura rendu possibles et inévitables des changemens éclatans; sans nécessité un homme d'état, Turgot, aura tenté dans l'état une réforme universelle ; sans nécessité un grand peuple, les Français auront consenti à démolir leur civilisation antique pour vivre quarante trois ans sous la tente, et se porter l'avant-garde du monde dans la poursuite de destinées nouvelles ! Aveuglement ! illusion ! Mais la nécessité est la maîtresse des choses humaines ; à son geste, tout obéit : tant qu'elle n'a pas parlé, tout demeure immobile : elle proclame ses décrets par les actes du genre humain, et elle dépose l'esprit de ses lois dans les accidens de l'histoire. C'est chez certains esprits le signe d'une cécité déplorable et d'une pitoyable faiblesse que la méconnaissance de la nécessité, les petites colères, les malédictions furibondes vainement opposées aux envahissemens invincibles de ce qui doit être. La nécessité est le langage que Dieu parle à la terre; c'est le voile transparent à travers lequel il se manifeste aux humains. Et où en serions-nous si nous ne reconnaissions pas à ce qui est nécessaire un caractère sacré? mais alors pourquoi nos pères ont-ils vécu ? pourquoi vivre nous-mêmes ? En vérité si l'on perd la foi dans la nécessité progressive qui est la vertu impulsive du monde, il faut dépouiller la vie, comme un vêtement inutile. Je consens à trouver isolément les hommes faibles et corrompus, je me résigne au spectacle et au contact des vices et des misères qui entachent leurs qualités et leurs vertus ; mais au moins laissez-moi croire à la dignité et à la fortune de l'humanité, et que les petitesses de chacun me soient rachetées par la grandeur de tous. Or c'est nous insulter et nous calomnier, nous France, nous genre humain, que de nier la nécessité de ce que nous faisons depuis environ un demi siècle ; c'est nous mettre au ban de l'histoire ; la tête nous a donc tourné : ce n'est pas assez, si nous nous trompons, nous avons été précédés nous-mêmes par une longue suite d'erreurs, et depuis la fin du XIIIe siècle, époque où commence à être troublée l'obéissance uniforme à l'autorité qui se dégrade insensiblement, tout extravague et tout s'égare. La révolution française est solidaire de toute l'histoire moderne ; il faut nous absoudre ou condamner le monde.

Mais, monsieur, si la révolution française, quelle que fût sa nécessité, n'avait qu'un point de départ illégitime ; si par sa manière de se manifester, elle avait violé un principe éternel, savoir que la révolte n'est jamais permise, si elle avait cessé d'être juste le jour qu'elle devint insurrectionnelle..... Examinons. C'est le christianisme qui a enseigné l'obéissance absolue aux puissances, et a voulu en faire une vérité de tous les temps et de tous les lieux. Avant lui, l'antiquité professait le respect aux lois de la patrie, mais elle estimait sainte la résistance à la tyrannie, elle punissait par le bras de chaque citoyen la violation de la cité. Si un usurpateur prenait la place des lois, c'était bien de l'immoler. La liberté antique,

sortie de l'exaltation de la force morale, demandait des vengeurs à cette même force : fondée par la justice qui civilise, elle mettait le poignard aux mains de la justice qui frappe. Quand Jésus-Christ vint prêcher des hommes, il leur trouva la tête vide, le cœur corrompu et petit : il n'y avait plus rien des vertus antiques ; l'homme ne vivait plus qu'au caprice de ses appétits ; il fallait le purifier et le changer ; il ne s'agissait plus de sacrifier des tyrans, le monde les méritait, d'évoquer la liberté de Sparte ou de Brutus, morte, morte à jamais. C'était la vérité morale qu'il fallait communiquer non pas au citoyen, mais à l'homme, la résignation, la foi à l'immortalité, un immense désir du ciel qu'il y avait à répandre dans les âmes. Aimez-vous, méprisez la terre, supportez la vie comme un fardeau pesant, aimez les puissances bienfaisantes, supportez les puissances vénéneuses comme des épreuves nécessaires. Cependant le monde est changé, tout est chrétien depuis l'empereur jusqu'au serf ; le spiritualisme de l'Evangile, plein de profondeur et d'humilité, règne dans tous les cœurs. Soyons attentifs, comment vont marcher les sociétés? J'observe qu'une fois la théocratie romaine et la féodalité constituées, ni la féodalité ni la théocratie ne veulent s'améliorer et se réformer. En vain les peuples leur montrent leurs plaies douloureuses ; on leur répond en tirant la chaîne avec une dureté plus impitoyable, on leur signifie que par le silence seul ils peuvent obtenir une oppression stationnaire : que va donc devenir l'humanité? Je convoque ici tous les sophistes de l'esprit rétrograde ; je les interpelle : qu'ils nous indiquent le remède ; les rois sont sourds, le cœur est endurci, l'esprit hébêté ; le sacerdoce est complice ; où l'homme se réfugiera-t-il, si ce n'est dans sa force? Je veux, par une hypothèse, supprimer de l'histoire toutes les insurrections, et je demande compte du genre humain. Où en serait la liberté politique sans la révolte des bourgeois et des communes? la liberté religieuse, sans la protestation armée de la moitié de l'Europe? Et l'histoire ne nous offre pas seulement le fait énergique des résistances légitimes : elle nous donne à lire la déclaration théorique et solennelle du droit que se sent l'homme de secouer violemment les violences de la tyrannie. Ce fut le 4 juillet 1776 que dans un monde nouveau, d'une civilisation récente, des hommes d'un esprit droit et d'un cœur ferme prononcèrent ces paroles devant leurs concitoyens et leurs semblables : « Nous regardons comme incontestables et évidentes par elles-mêmes les » vérités suivantes : que tous les hommes ont été créés égaux ; qu'ils ont été doués » par le Créateur de certains droits inaliénables : que parmi ces droits on doit » placer au premier rang la vie, la liberté et la recherche du bonheur ; que pour » s'assurer la jouissance civile de ces droits, les hommes ont établi parmi eux » des gouvernemens dont la juste autorité émane du consentement des gouvernés ; » que toutes les fois qu'une forme de gouvernement quelconque devient destruc- » tive de ces fins pour lesquelles elle a été établie, le peuple a le droit de la » changer et de l'abolir, et d'instituer un nouveau gouvernement en établis- » sant ses fondemens sur les principes et en organisant ses pouvoirs dans la » forme qui lui paraîtront les plus propres à lui procurer la sûreté et le bonheur. » A la vérité, la prudence exige que l'on ne change pas, pour des motifs » légers et pour des causes passagères, des gouvernemens établis depuis long- » temps. Aussi l'expérience de tous les siècles démontre-t-elle que les hom- » mes sont plus disposés à souffrir tant que leurs maux sont supportables, » qu'à se faire justice eux-mêmes en abolissant les formes de gouvernement aux-

» quelles ils sont accoutumés. Mais, lorsqu'une longue suite d'abus et d'usurpa-» tions, tendant invariablement au même but, prouve évidemment le dessein » d'écraser un peuple sous le joug d'un despotisme absolu, alors il a le droit, » c'est même un devoir pour lui, de renverser un pareil ordre de choses et de » confier son avenir à d'autres mains (1). » Il n'y a pas de sophisme qui puisse ébranler le bon sens de ces paroles; c'est la conscience du peuple et du genre humain dans ce qu'elle a de plus simple et de plus évident; c'est le redressement de la théorie du christianisme sur l'obéissance absolue; c'est la déclaration écrite des progrès de l'humanité. Il y a donc eu, depuis saint Paul jusqu'à Jefferson, un agrandissement de l'esprit et du cœur de l'homme; depuis l'enthousiaste de la route de Damas jusqu'au fondateur de l'indépendance américaine, l'homme est devenu successivement plus pur, plus profond, plus réfléchi, plus libre, plus intelligent. Ainsi donc il n'y a pas jusqu'aux propositions du christianisme qui ne reçoivent du temps des commentaires plus larges ou des corrections nécessaires; autrement, c'est mettre l'Evangile hors la loi de l'humanité; je ne veux pas prendre ma part d'une pareille impiété.

L'écueil où viennent toujours se briser les soutiens du passé est l'obligation où ils se trouvent d'injurier le présent et l'histoire de la patrie depuis quarante années. Cette révolution, qui a fait l'admiration et le salut du monde, n'a été ni nécessaire ni légitime; nos grands hommes, orateurs et guerriers, sont des factieux: notre gloire est exceptionnelle; on pourra la couvrir d'une amnistie à force de clémence: notre émancipation est une folie; il faudra retourner en 1788, relire les cahiers de nos pères, en extraire quelques humbles vœux et les présenter au bon plaisir de la légitimité triomphante.

Mais, disent les partisans de l'ancienne société, nous avons abdiqué le droit divin; seulement nous sommes restés fidèles à l'hérédité du pouvoir monarchique de mâle en mâle par ordre de primogéniture; ce principe est à nos yeux le fondement de l'ancien droit national français et doit vivre éternellement: voilà pour nous quelle est la légitimité. Cette proposition, qui semble plus modeste et plus raisonnable, n'a ni moins d'inconvéniens ni plus de vérité que la théorie du droit divin; c'est toujours la négation des résultats de 1789; c'est toujours contester au peuple français sa souveraineté; c'est lui refuser l'omnipotence là où il importe le plus qu'il la garde pour l'exercer au jour marqué. La constitution de 1791 maintint la royauté, mais elle abaissa le droit du trône devant le droit du peuple: elle fit du

(1) Cette déclaration solennelle est suivie de la série des griefs des États-Unis contre l'Angleterre, et se termine par ces mots: En conséquence, « nous représentans des États-Unis, assemblés » en congrès général, en appelant au juge suprême de l'univers qui connaît la droiture de nos » intentions, nous publions et déclarons solennellement, au nom et de l'autorité du bon peuple » de ces colonies, que ces colonies sont et ont droit d'être des états libres et indépendans; » qu'elles sont dégagées de toute obéissance envers la couronne de la Grande-Bretagne; que » toute union politique entre elles et l'état de la Grande-Bretagne est et doit être entièrement » rompue; et que, comme états libres et indépendans, elles ont pleine autorité de faire la guerre, » de conclure la paix, de contracter des alliances, d'établir le commerce et de faire tous les » autres actes ou choses que les états indépendans peuvent faire et ont droit de faire. Et pleins » d'une ferme confiance dans la protection de la divine Providence, nous engageons mutuellement au soutien de cette déclaration notre vie, nos biens et notre honneur qui nous est sacré. »
(Déclaration de l'indépendance par les représentans des États-Unis d'Amérique, assemblés en congrès, le 4 juillet 1776.)

sceptre une magistrature utile, un ministère public ; elle n'abolit pas la monarchie, mais elle voulut la convertir et la tourner doucement en démocratie. Dans cette œuvre, la Constituante obéit à l'impulsion de son siècle et de la France : il n'y eut rien là d'arbitraire. Depuis Louis XIV, le pouvoir royal avait constamment reculé devant les progrès de la société, devant les agrandissemens d'un peuple intelligent et laborieux. Voilà pourquoi aujourd'hui la France, qui a commencé son histoire par l'aristocratie féodale, qui s'est ensuite affermie sous l'autorité d'une monarchie glorieuse et forte, travaille à se développer et à s'asseoir dans les formes nouvelles d'une démocratie constituée. Hors de ce point de vue, l'histoire de notre patrie n'est plus qu'un chaos, un labyrinthe sans issue, un naufrage éternel.

Bossuet a dit qu'il n'y a pas de *droit contre le droit ;* je m'empare à mon tour de cet adage et je maintiens que rien, ni race ni famille, n'a un droit qui puisse en France primer le droit du pays. Et si l'on déplore la fatalité qui bannit du trône un enfant qui n'a rien fait, nous demanderons pourquoi il n'y aurait pas une solidarité pour les dynasties, quand on en reconnaît une pour les peuples, et pourquoi les nations au jour de leur justice ne s'armeraient pas des sentences dont on a voulu les accabler ? Le fils de Napoléon s'est éteint dans l'exil ; pourquoi le fils d'un prince sans gloire, dont la mort tragique fut la seule distinction, serait-il plus heureux ? Nous ne sommes pas acharnés contre un enfant ; nous savons tout ce qui s'attache de charme douloureux, dans l'âme des serviteurs fidèles, à une royale enfance qui commence la vie par la proscription : mais est-ce notre faute à nous ? D'ailleurs cette antique famille, qui depuis un siècle est stérile en héros et ne peut se recommander auprès de nous que d'Henri IV et de Louis XIV, a-t-elle bonne grâce à se plaindre ? Dans ses prospérités, a-t-elle eu pitié des vaincus ? a-t-elle eu pitié de nos guerriers ? a-t-elle eu pitié du grand empereur quand il se promenait sur les grèves de Ste-Hélène ? Qu'elle se rende justice, que, rappelant un reste de fierté, elle ne veuille plus de nous quand nous ne voulons plus d'elle, et qu'elle laisse la France poursuivre en paix ses immortelles destinées.

En parcourant, il y a quelques jours, monsieur, la collection du *Conservateur*, j'y ai trouvé cette proposition : *La révolution française ne fera pas plus époque dans l'histoire générale, que les jours d'ivresse d'un homme du peuple ne font époque dans l'histoire de sa vie* (1). Vous reconnaîtrez l'aveuglement que je vous ai signalé : il vaut la peine de relire les pages de ce recueil célèbre, pour constater à quelles aberrations s'abandonnèrent les défenseurs de l'ancien ordre : à leurs yeux, la société est folle, impie ; la philosophie moderne est une philosophie essentiellement athée (2). La France est perdue si elle ne remonte violemment le cours de son histoire. Et la vérité est si grossièrement outragée, qu'on ne s'expliquerait pas l'influence exercée par cette feuille royaliste, sans l'intervention d'un homme, M. de Chateaubriand, qui prit l'antique monarchie sous sa tutelle, et cacha quelque temps sous les splendeurs de sa gloire les taches de la couronne et les ruines du trône. Comment donc le premier écrivain de notre âge se trouve-t-il dans d'autres rangs que les nôtres ? d'où vient ce divorce entre les allures du génie et les mouvemens de la liberté ?

(1) Tome III, page 536.
(2) Tome V, page 443.

C'est la Bretagne, une des plus illustres provinces de la France, qui nous a donné M. de Chateaubriand. Dans les bruyères de Combourg s'éleva son enfance et sa première jeunesse ; il y était *le compagnon des vents et des flots*, pour parler son langage ; il y contracta l'amour de la solitude et de la nature, le besoin des grands spectacles de la création, et par contre-coup des pathétiques émotions qu'impriment au cœur les ruines de l'histoire. Cette enfance décida de sa vie ; elle éveilla cette imagination céleste qui a fait ses tourmens et nos délices, don divin et douloureux, irrésistible enchanteresse qui ne communique ses secrets et sa puissance qu'en déchirant l'homme dont elle fait un poète sacré, une lyre éternelle, un temple animé. Au printemps de 1791, le jeune François de Chateaubriand quitta sa mère et la France pour commencer à voyager ; volontairement il se détourna du choc de la révolution pour traverser les mers, pour visiter l'Amérique, pour entamer cette course aventureuse qui se confond avec sa vie, qu'elle remplit presque tout entière, et dont elle est l'image. Désormais le voyageur ne se reposera plus ; c'est peu pour lui d'avoir serré la main de Washington, et contemplé les monumens de l'Ohio ; après avoir touché le sol de la patrie, il repart, et je le vois dans Rome. Mais ce jeune homme est déjà rassasié dans son cœur, ou plutôt il a tout dévoré : il a tourné la tête vers l'Orient, il aspire à Jérusalem, en prenant pour étapes Sparte et Athènes ; eh bien ! ni Jérusalem, ni Lacédémone, ni les cités de Minerve et de Rémus ne le satisferont ; en vain le nomade Breton a poursuivi tous les souvenirs ; en vain il s'est penché sur tous les débris, il n'a rien trouvé qui pût combler le vide de cette âme qui se dévore et s'alimente sans relâche. Cette âme dépasse les proportions de tous les spectacles qu'il se donne, elle le fait plus grand que toutes les grandeurs accumulées à ses pieds ; il rêve au delà d'elles ; et mécontent de la terre qu'il a visitée, des hommes qu'il craint et qu'il connaît peu, triste, ramené à Dieu par cet ange de la mélancolie qui est sa muse, il n'a plus pour tempérer l'amertume des jours qui pèsent sur lui, qu'à faire éclater sur sa lyre ses douleurs et ses chants. Alors, à ces accens nouveaux, les peuples s'arrêtent, les générations s'émeuvent au fond de l'âme, on les dirait suspendues aux lèvres du poète pour boire avec ivresse une si délectable harmonie : jamais, avant lui, on n'avait entendu rien de si doux et de si magique ; il règne dans tous les cœurs, surtout dans celui des femmes et des adolescens. Eh ! qui n'a pas enchanté sa première jeunesse avec les tristesses de René? Il faut être Français, monsieur, pour comprendre entièrement le culte que chacun de nous a voué au chantre des *Martyrs* ; il a doté la France d'une poésie qu'on s'opiniâtrait à lui refuser ; il a innové sans l'altérer dans la langue de Bossuet et de Racine ; c'est un harmonieux mélange des formes d'Homère et de Tacite ; surtout c'est un poète divin ; je lui appliquerais volontiers ces paroles qui lui appartiennent : « La vie des » poètes est à la fois naïve et sublime, ils célèbrent les dieux avec une bouche d'or, » et sont les plus simples des hommes ; ils causent comme des immortels ou comme » de petits enfans ; ils expliquent les lois de l'univers, et ne peuvent comprendre » les affaires les plus innocentes de la vie ; ils ont des idées merveilleuses de la » mort, et meurent sans s'en apercevoir, comme des nouveau-nés. » Aussi, monsieur, il n'y a pas de colère politique dont les flots ne doivent venir expirer aux pieds de notre poète : dans tous les rangs il est révéré ; aussi la France s'est soulevée de dégoût à l'aspect des alguazils qui ont violé l'asile du serviteur des

Muses. Toujours et partout où le génie jouira de ses franchises, surtout en terre de France, M. de Chateaubriand est inviolable et sacré.

Il n'y a pas de meilleur exercice pour l'esprit que d'étudier un grand homme; tout sert de leçon, l'intelligence de ses dons les plus brillans comme celle de ses faiblesses. Je me suis souvent interrogé pour démêler la cause des sentimens contradictoires que suscitait en mon cœur le génie de M. de Chateaubriand. D'abord une admiration effrénée, des transports fougueux d'enthousiasme, puis des regrets, je dirai presque des remords d'avoir été mené si loin, un désabusement qui glaçait ma première ardeur, des avertissemens sévères de la raison qui me réprimandait de mes fanatiques plaisirs. Pourquoi donc ces combats? Pourquoi ces déchiremens? L'adoration du vrai, du beau, doit-elle donc porter dans l'âme tant de discordantes émotions? Il y a là quelque secret qu'il me faut percer; car, enfin, je suis de bonne foi, je me suis exposé avec naïveté aux rayons du génie; il faut que le Dieu sous lequel je me débats porte en lui-même la cause de mes tourmens; son action n'est pas toute bienfaisante; sa lumière me brûle plus qu'elle ne m'éclaire : je suis fasciné, je ne suis pas heureux. Pourquoi donc, quand je relis ces pages que j'ai dévorées, ne subsiste-t-il guère dans moi que l'inébranlable admiration de la langue? Mais la foi à la pensée même a disparu. Manquerait-il quelque chose d'essentiel à M. de Chateaubriand? Serait-ce qu'il n'a pas assez de bon sens en proportion de son génie? Serait-ce qu'à une imagination divine il n'a pu marier qu'une raison légère? En effet, suivez son esprit, il ne s'est rien proposé d'avance, il marche à l'aventure, au vent de l'occasion. M. de Chateaubriand n'a pas, comme Voltaire ou Goëthe, conduit et poussé son siècle dans les voies d'une émancipation qui s'agrandit toujours : il n'a pas comme eux épanché avec une majestueuse persévérance les trésors salutaires d'une philosophie progressive; il semble plus occupé de lui que du genre humain, de ses passions que des intérêts de tous; et son esprit qui n'a rien de posé, de systématique, l'abandonne sans lest, sans résistance aux capricieuses impulsions de sa fantaisie. Quel enseignement sait-il retirer de notre première révolution? Il n'y gagne qu'un ébranlement de tête qui lui inspire son *Essai sur les Révolutions*, ouvrage où l'imprudent jeune homme se livre et trahit son secret. C'est une imagination furieuse qui bouleverse le ciel et la terre, débute par les jeux les plus bizarres, se permet les comparaisons les plus disparates, les plus monstrueux accouplemens : il prend la révolution française pour une apparition fantastique, et il en compose avec l'antiquité un mélange adultère. Cependant une autre tentation le prend; s'il chantait les autels relevés, le christianisme rétabli! Jamais ouvrage n'offrit plus que le *Génie du christianisme* le reflet de M. de Chateaubriand; descriptions magnifiques de poétiques circonstances, de cérémonies religieuses, des merveilles de la nature, résurrection oratoire et impétueuse des vieux souvenirs, sentiment profond des sublimités de *la Bible* et de Bossuet : mais où est la pensée de l'ouvrage? Faut-il la chercher dans la supériorité du passé sur le présent et l'avenir du monde? elle serait fausse; mais non, ne demandons pas à cette œuvre brillante une profondeur même erronée. M. de Chateaubriand s'est proposé d'écrire admirablement sur un thême adopté; voilà tout. C'est un habile orateur qui sacrifiera tout à un parti pris; dans son panégyrique du catholicisme, rien ne l'embarrasse. La réforme, la philosophie, la révolution française, tout le mouvement de la rénovation moderne sera oublié ou flétri, et à force de tableaux enchanteurs, de prétéritions

adroites, de poétiques ornemens, le lecteur est saisi, entraîné jusqu'au bout. C'est bien : mais aussi quand le temps a coulé, on expose ses ouvrages à de cruels retours si on ne leur a pas donné pour appui le bon sens du genre humain; il ne suffit pas à la gloire d'être concédée une fois, elle doit pouvoir soutenir le regard des générations qui arrivent, et sortir triomphante des révisions séculaires. Au *Génie du Christianisme* je préfère de beaucoup les *Martyrs* et l'*Itinéraire* qui en sont comme les radieux corollaires. M. de Chateaubriand s'y trouve plus à l'aise qu'ailleurs, il n'a qu'à chanter et à décrire, et il n'est nulle part plus excellent et plus pur que dans son épopée et ses notes de voyageur : nouvelle preuve de l'originalité presque exclusive qui marque au front ce favori des Muses; il a été jeté sur la terre pour chanter, et ce n'est pas son affaire de conclure ou d'agir. Vous avez lu, monsieur, le dernier ouvrage de M. de Chateaubriand, ses *Etudes historiques :* tout ce qui est descriptions et tableaux resplendit d'un éclat incomparable; mais dès que l'auteur veut se montrer philosophe, historien grave, dès qu'il affecte les généralités de la pensée, ses aperçus sont faibles, courts, ses distinctions arbitraires, ses considérations presque puériles. M. de Chateaubriand sera emporté au temple de Mémoire sur ses ailes de poète : le chantre des *Martyrs*, des *Natchez*, de *Réné*, d'*Atala*, trouvera bon accueil auprès d'Homère, de Milton et du Tasse; mais qu'ensuite il ne veuille pas passer du côté de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire; il n'a ni la raison assez haute, ni le bon sens assez populaire; il faut qu'il se tienne content avec la société de Racine et de Virgile.

Vous trouverez naturel, monsieur, que l'auteur des *Martyrs* ait porté dans la politique le même tempéramment que dans la littérature. Ce sont les mêmes inconstances du génie; c'est la même vocation à contredire et à s'opposer; ce sont les mêmes incohérences, d'où sortent des effets et des positions dramatiques. Mais au milieu de ces singularités s'élève et subsiste une grandeur d'âme peu commune; M. de Châteaubriand peut être inconséquent, mais il est toujours noble. Poursuivant intrépide de la gloire, il peut quelquefois la chercher mal, mais au moins il la cherche toujours : il n'a jamais laissé la fierté de son cœur échouer contre les petites convoitises et les cupidités ignominieuses. Si la révolution française le trouva pour elle sans amour et sans intelligence, il ne pouvait du moins échapper à l'empire qu'exerçait sur tous les hommes Napoléon. Il y a des affinités entre les diversités de la grandeur humaine. L'enthousiasme qu'inspirait le premier consul à M. de Chateaubriand, reçut une vive atteinte des mêmes coups qui frappèrent le duc d'Enghien : l'écrivain refusa courageusement de servir davantage l'homme terrible qui, pour se sauver du parallèle avec Monk, s'était permis du sang. Plus tard, il se laissa ramener au pied du trône impérial, mais il ne put résister long-temps à la tentation périlleuse de le braver encore; et le poète était contre le héros, en opposition ouverte, quand sur les débris de notre fortune les Bourbons reparurent.

Je relis à l'instant même, monsieur, la brochure de *Buonaparte et des Bourbons :* j'avais oublié les violences de ce pamphlet; jamais la vérité n'a été plus éloquemment trahie; dans ce *factum*, le mensonge coule abondamment; il y règne avec une éclatante effronterie; sciemment l'écrivain est injuste, inique, sans pudeur et sans frein : sa plume n'est plus qu'une arme furieuse avec laquelle il veut

achever un adversaire abattu. Il envenime les plaies de la France, il les élargit, sans doute pour y faire entrer plus à l'aise cette main royale qui devait nous guérir de nos douleurs comme des écrouelles. Que de fois M. de Chateaubriand a dû gémir sur cette orgie de talent dont il a souillé ses œuvres pour des indignes et des ingrats ! Il est triste d'avoir calomnié le génie et la patrie, quand le génie abdiquait et quand la patrie était mourante.

Dès que commence la carrière politique du célèbre auteur avec le règne de Louis XVIII, commence aussi pour lui une situation perplexe et compliquée, fertile en embarras et en contradictions. M. de Chateaubriand se propose une illustration nouvelle, il veut être homme politique comme écrivain et comme ministre ; il a devant les yeux Montesquieu, Fox et Pitt. Voilà son but : quel est son point de départ ? Il est l'espoir et l'orgueil des royalistes et des soutiens du passé ; ils le considèrent comme l'adversaire de la révolution française, comme le chantre et le fondateur dans l'esprit des peuples de la légitimité, comme l'instrument de leurs passions, comme le ministre de leurs intérêts ; ils le suivront s'il veut leur obéir. Mais le génie de M. de Chateaubriand le dispute aux préoccupations folles de son parti, il n'est qu'à moitié dans l'erreur ; en dépit de ses engagemens, des amitiés et des séductions qui l'entourent, il est attiré vers cette France jeune dont il attend la confirmation de sa gloire ; il n'est pas dans son humeur de se brouiller sans retour avec les grandeurs et les maximes de notre révolution ; il aimerait mieux, en y réfléchissant, être auprès de la postérité, l'historien de Napoléon que son fléau littéraire ; et cet homme formé par la nature pour tout ce qui est grand et vrai, qui, placé dans une situation simple, pouvait être aussi utile à sa patrie qu'il avait été brillant, consumera quinze ans de sa vie, cette maturité précieuse qui sépare la jeunesse du tombeau, dans une suite d'avortemens et de mécomptes : trop libéral pour les royalistes, trop royaliste pour les libéraux, réputé impie par les gens d'église, raillé comme cagot par les philosophes, gentilhomme républicain, démocrate amoureux des vanités de l'étiquette, et quelquefois le plus petit des hommes, s'il n'était pas, depuis la mort de Rousseau, le plus grand de nos écrivains.

Après avoir publié ses *Réflexions politiques*, en 1814, opuscule où il s'efforçait de faire accepter aux royalistes un peu de liberté, M. de Chateaubriand voulut, dans un ouvrage important, consigner sa politique et se mêler à l'élite des publicistes. La *Monarchie selon la Charte* ne me paraît pas mériter la prédilection particulière que lui a vouée son auteur, et sans le style qui cependant reproduit trop le calque et les habitudes de Montesquieu, la lecture en serait soutenable à peine; c'est un assemblage de quelques principes constitutionnels, de futilités nobiliaires et de fureurs royalistes. M. de Chateaubriand dit vouloir fonder la liberté, mais en même temps il veut écraser les principes et les intérêts de la révolution française. Rien n'accuse mieux que la *Monarchie* selon *la Charte*, l'insuffisance politique de cet esprit toujours dupe et toujours léger.

Mais relevons, en passant, une inconséquence honorable pour M. de Chateaubriand. Dès 1815, il se déclarait le partisan de la liberté de la presse, il la revendiquait avec de singulières restrictions (1) j'en conviens, mais enfin il maintenait les droits de la pensée, stipulant pour lui, et ne consentant à servir le trône que

(1) Il demandait une loi répressive qui fût *immanis*.

si on lui laissait à lui-même son sceptre, sa plume. Le génie même, au milieu de ses plus désolantes aberrations, garde toujours quelque chose d'excellent et revient à la vérité par quelque endroit.

Cependant le moment est arrivé où M. de Chateaubriand se servira, pour lui-même et pour son parti, de sa puissance ; puisqu'on leur refuse obstinément le pouvoir, ils le raviront, et le demanderont, non plus au roi, mais à l'opinion. Quelle concession au siècle ! M. de Chateaubriand illustra de son nom le *Conservateur*, l'anima de sa verve et le revêtit de son éclat ; il fut le général de cette croisade de gentilshommes qui se servaient de la liberté par vengeance et par ambition : tout était nouveau dans cette entreprise ; et la France, sans être convaincue, lisait avec curiosité le manifeste de cette démagogie aristocratique.

La légitimité a eu deux soutiens, M. de Villèle et M. de Châteaubriand, elle a commis la faute de les désunir et de sacrifier le poète à celui qui était plus qu'un homme d'affaires sans être un grand homme d'état. M. de Villèle avait l'avantage de ne pas partager les superstitions de son parti ; il ne croyait qu'au pouvoir et à l'argent ; il répugnait à la charte, parce qu'elle lui paraissait gêner l'autorité royale ; cependant il s'y était résigné dans l'espoir d'un budget plus facile et plus opulent. Mais s'il était sans fanatisme, il était aussi sans conscience ; les calculs du financier finirent par étouffer tous les sentimens du royaliste. Il ne prenait plus fort à cœur les traditions et les croyances du mysticisme monarchique, mais il alla trop loin dans ses mépris, et son âme qui était vide égara son esprit qui était fin. On ne fait rien, surtout on ne gouverne pas les hommes sans quelque grandeur et quelque sincérité dans le cœur ; et les ressources de l'habileté la plus déliée ne valent pas, en de certains jours, les grossières hardiesses de la conviction, En face de M. de Chateaubriand, M. de Villèle, ayant pour complices les antipathies de Louis XVIII, se montra petit, ingrat, mal élevé, et il l'outragea pour s'en délivrer irrévocablement.

C'en est fait, Coriolan passe chez les Volsques, et changera les destinées ; si l'injure fut sanglante, la vengeance sera vive ; elle dépassera les espérances, et peu s'en faut qu'elle n'excite la pitié des plus cruels ennemis de la monarchie : elle en meurt, la vieille dynastie, holocauste offert à l'amour-propre blessé ; elle expire sous le genou et sous le fer de celui qu'elle a renié. Mais arrête, implacable tribun ! suspends tes derniers coups ; grâce pour l'ouvrage de tes mains ; souviens-toi de toute ta vie ; retrouve-toi sujet fidèle aux pieds de ton roi ; pardonne l'outrage, redeviens chrétien. Impossible : le vieillard *à la tête grise* (1) n'entend plus rien : il s'est poussé impétueusement à la tête des générations nouvelles ; il a fait passer à sa suite, sous les drapeaux du siècle et de la liberté, une défection qui laisse un vide funeste dans les rangs opposés. Il célèbre, d'un ton de triomphe, les funérailles de la monarchie ; *nous ne sommes pas roi*, s'écrie-t-il, *ce n'est pas pour nous que nous parlons ;* il est énivré ; pour la première fois, il se trouve populaire ; enfin, il n'est tiré de son inexplicable aveuglement que par le canon des barricades.

Si quelqu'un, monsieur, a précipité, par son impulsion personnelle, la chute de la maison de Bourbon, c'est M. de Chateaubriand ; il a perdu ce qu'il avait élevé. Jamais polémique ne fit plus de ravage. Grâce à lui, personne de

(1) Expression de M. de Chateaubriand.

quelque sens et de quelque consistance n'osa plus s'avouer royaliste ; chacun briguait, sous sa conduite, les honneurs de la désertion, et passait à l'ennemi sous le fracas des applaudissemens publics.

Mais ne voilà-t-il pas que, par une péripétie nouvelle, celui qui s'est vengé, se lamente sur sa victoire ; après avoir donné quelques jours et quelques paroles à l'admiration de l'héroïsme populaire, il retourne au culte des débris de la légitimité : cela peut être fort chevaleresque, mais cela n'est pas raisonnable ; car enfin, que veut M. de Chateaubriand ? S'il désire sincèrement le développement des destinées du monde, s'il veut être l'agent de l'humanité et non pas d'une race de rois, comment ne comprend-il pas que la rupture avec l'ancien ordre est, pour nous, un progrès nécessaire, le seul, à vrai dire, que nous ayons fait ? C'est abuser de l'autorité du génie que de nous présenter la légitimité monarchique comme une vérité sociale de tous les temps ; et nous offrir Henri V comme l'unique ressource de la France, voilà qui est fort ridicule. Que M. de Chateaubriand ne se méprenne pas à l'éclat de ses derniers pamphlets ; s'il a satisfait la conscience de notre honneur par l'éloquente réprobation de la politique poltronne qui nous abaisse aux yeux de l'Europe, il a contristé tous ceux qui estimaient le moment, arrivé pour lui, de donner à sa brillante renommée la sanction du bon sens et de la solidité.

En vérité, M. de Chateaubriand s'est placé dans une situation comique entre les générations nouvelles et le parti rétrograde. Aux premières, il déclare accepter toutes les possibilités et toutes les aventures de l'avenir, il ne fait pas difficulté d'écrire : *Et pourquoi donc la république serait-elle une chimère ?* Mais aussitôt il se sent ressaisi par ses vieilles habitudes, et il fait entendre le cri de *Montjoie et Saint-Denis* : de cette façon, il est en règle avec tout le monde ; prophète de l'ordre nouveau, gardien fidèle du royal oriflamme.

On n'échappe pas à la fatalité de son caractère. M. de Chateaubriand est né pour ébranler l'imagination de ses contemporains, mais non pas pour éclairer leur raison, mais non pas pour exercer sur les affaires publiques une influence utile : c'est un poète incorrigible. Il a poursuivi la gloire de l'homme d'état, il n'a pu trouver que celle de l'écrivain, et, par un singulier contraste, il s'est approprié avec bonheur les formes du style politique, sans être davantage un homme politique. Il a été de sa destinée de se trouver spectateur impuissant de nos deux révolutions : en 1789, il est trop jeune et trop sauvage ; en 1830, il est trop vieux et trop engagé ; dans l'intervalle, en 1814, il travaille à la restauration de la vieille couronne ; de 1825 à 1830, il la brise ; aujourd'hui, il la pleure ; toujours inconséquent, toujours chimérique, puissant dans l'opposition et l'invective, incapable d'asseoir les choses et de gouverner les hommes.

Harmonieux vieillard, repose-toi ; c'est assez de fatigues, d'épreuves et de contradictions, le temps est venu pour toi d'entrer dans la majesté du silence : ou si tu veux encore distraire la renommée illumine et colore de graves sujets avec les dernières lueurs de ton génie ; occupe-toi de l'humanité, parle-nous de Dieu, mais ne courtise plus les petites occasions et les circonstances frivoles ; ne te fais plus l'auxiliaire et l'apologiste des manéges d'une cour qui ne te pardonnera jamais d'avoir besoin de ton patronage, et que tu n'as jamais aimée, même en la servant : ne songe plus qu'à la postérité, il importe que ta gloire fasse son salut ; pour cela, elle a besoin d'un retour irrévocable à l'autel de la liberté.

Pourquoi faut-il que tant de dissensions divisent encore les Français? avoir passé quarante années de discordes civiles, pour se retrouver encore en présence et dans l'attente de déchiremens nouveaux! Le parti du passé ne souscrira-t-il jamais à la marche du temps? Je conçois tout ce qu'en 1789 a pu avoir de saisissant, d'amer et de désespérant pour les royalistes, cette insurrection subite qui peu à peu devint furieuse; ils durent tomber dans le même étonnement et la même douleur que les catholiques au XVIe siècle devant la réforme de Luther. Mais depuis, n'ont-ils rien appris? prennent-ils encore notre glorieuse révolution pour une émeute? Grand Dieu! que leur faut-il donc pour leur dessiller les yeux? L'histoire n'est donc pas assez claire, assez vive? que gagnent-ils à déclarer impuissant et coupable le principe révolutionnaire, qui est le principe vital de la France? (1)

Napoléon a dit un mot sévère et juste : *la démocratie a des entrailles, l'aristocratie n'en a pas*. Mais au moins l'aristocratie a toujours eu de la fierté, elle a de la grandeur dans son égoïsme, et quand elle a obéi à son génie, elle n'a jamais servi que sa propre cause en paraissant servir celle des rois. Eh bien! puisque le trône antique s'est écroulé, et puisqu'elle n'a pu le sauver, qu'elle ne songe plus qu'à elle, à sa propre dignité. Que tout ce qui reste de noblesse française se jette à corps perdu dans la liberté. Il était difficile d'être à la fois plus brave et plus ignorant que nos gentilshommes : qu'ils se montrent aujourd'hui éclairés, intelligens, citoyens. Pourquoi ne pas consentir et ne pas se former à la vie politique? Pourquoi ne vivraient-ils pas avec orgueil et plaisir dans un état démocratiquement libre, où la liberté serait générale, la naissance inutile, le talent nécessaire? Les comices et la tribune les attendent : qu'ils y viennent défendre leurs principes et leurs droits, qu'ils fondent, s'ils le peuvent, une nouvelle aristocratie qui ait une autre base que des mottes de terre. Dans toute démocratie vraiment constituée, les intérêts conservateurs doivent former un contre-poids à la mobilité envahissante des nouveaux intérêts qu'enfante chaque jour l'activité de l'homme : en ce sens, il y a toujours une aristocratie dans la société la plus nivelée; et cette aristocratie concourt à l'harmonie du corps social.

Mais que peuvent espérer les partisans de l'ancien ordre, en s'obstinant dans la méconnaissance de leur siècle, en nous fatiguant par les pratiques de la guerre civile et de la conspiration? Imprudens! par pitié pour vous-mêmes, ne prenez pas, dans la marche de l'esprit nouveau, un moment d'incertitude pour une insuffisance dont vous pourriez triompher! Le génie de la révolution française ne craint ni les champs de bataille, ni la tribune : il ira partout où l'appellera sa fortune; il consentira à remettre ses destinées, autant de fois que le voudront ses ennemis, à la discrétion des combats et des suffrages : il écartera tous les obstacles pour arriver à son but; car il est appelé à fonder un ordre aussi positif, une société aussi glorieuse que la monarchie de Louis XIV.

LERMINIER.

(1) *Voyez* la lettre : *Qu'est-ce qu'une révolution? Revue Universelle*, livraison VIII.

SYSTÈME D'HÉGEL SUR L'ÉTAT.

Il est impossible de parler de la philosophie d'Hégel, sans prévenir une objection qu'on est disposé naturellement à faire contre elle, et qui, prise à la rigueur, est complètement anti-philosophique. On a souvent dit qu'une vraie philosophie n'avait pas besoin de terminologie, et que celle-ci ne faisait que la rendre plus obscure. Avant de réfuter positivement ce principe, il est facile d'y montrer une contradiction, car si la pensée et la parole, l'idée et le mot, sont intimement unis, et si, d'un autre côté, il est de la nature de l'humanité de progresser toujours, il est clair que de nouveaux développemens dans la pensée doivent produire de nouveaux développemens dans la parole, et que comme les idées mères produisent d'autres idées dérivées, ainsi les mots racines doivent produire d'autres termes dérivés. A la vérité, la langue française semble être, sous ce rapport, bien inférieure aux autres, et surtout à la langue allemande qui se fond en quelque sorte sous le souffle du génie, et se laisse remplir et travailler par lui, prenant toutes les formes de la pensée avec ses nuances infinies. Cependant la langue française étant principalement formée du grec et du latin, on ne voit pas pourquoi la philosophie craindrait de s'enrichir des nouvelles combinaisons de mots que la langue grecque lui offre, et sans lesquelles il nous est tout-à-fait impossible de traduire les pensées des philosophes allemands. Mais si l'on saisit bien la notion et le but de la philosophie, il est facile de voir que les termes ordinaires ne lui suffisent pas. En effet, les termes ordinaires n'expriment que des objets particuliers, des réalités toutes posées, des existences concrètes. Au lieu que le but de la philosophie est de généraliser, d'idéaliser les particularités et les réalités, et commençant par ce qu'il y a de plus concret, d'y attacher le premier fil, et de le prolonger en l'étendant sans cesse jusqu'à l'idée la plus générale.

L'univers porte l'empreinte d'une seule idée qui va se répétant de monde en monde, de cercle en cercle, et qui forme ce vaste ensemble où l'unité produit la diversité par une sorte de multiplication de soi-même. L'être sensible, privé de raison, voit un objet, l'homme ordinaire voit l'objet, mais le philosophe voit l'objectivité. De ce point de vue il cherche à saisir, 1° l'idée dans sa généralité, 2° sa réalité; 3° son passage de la généralité à la réalité. Et cette triple conception se reproduit dans tous les ordres et dans tous les genres, de sorte que la langue philosophique, pour être complète, a besoin d'une terminologie qui exprime ces trois degrés ou momens de l'être.

Il n'entre point dans notre plan de juger la philosophie d'Hégel dans son ensemble : quoiqu'on pense sur elle, on ne peut méconnaître dans son auteur une logique profonde, une vue vaste et compréhensive, et même au milieu des erreurs dans lesquelles ses convictions politiques et religieuses l'ont entraîné, une force incroyable de pensée. Pour donner une idée de sa philosophie, je me suis déterminé à traduire plusieurs paragraphes de sa *Philosophie du Droit*, dans lesquels il exprime ses idées sur l'état. Outre qu'ils sont plus faciles à comprendre, ils ont pour nous un intérêt vivant, dans un moment où l'on ne s'est pas encore bien entendu sur la véritable notion de l'état. Je traduirai aussi littéralement qu'il sera possible, et pour cela je traduirai par des mots composés, pris du grec, les mots allemands qui n'ont point d'analogie dans notre langue. Il en est un dont le sens philosophi-

que doit être bien déterminé d'avance : c'est le mot *moment* ; ce terme qui dans notre langue signifie un point du temps, signifie, dans son acception philosophique, ces points plus importans auxquels d'autres points secondaires se rattachent, et qui sont comme les points de transition d'un domaine à l'autre.

§ 257. L'état est la réalité de l'idée morale, l'esprit moral comme volonté substantielle, manifeste, claire pour soi-même, qui se pense, qui se sait, et qui accomplit ce qu'elle sait et selon qu'elle le sait. Il a son existence immédiate dans le moral et son existence médiate dans la conscience que l'individu a de soi-même (*Selbstbewustseyn* pourrait être traduit dans notre langue par *Autosynese* (1)). Dans le savoir et l'activité de ce même individu, comme celui-ci trouve sa liberté substantielle en sentant dans l'état, en le considérant comme son être, le but et le produit de son activité.

§ 258. L'état comme réalité de la volonté substantielle qu'il a dans la conscience particulière élevée à sa généralité, est l'être raisonnable en soi et pour soi. Cette unité substantielle c'est l'autoscope (2) (*selbstzweck*), absolu, immuable, dans lequel la liberté atteint son droit le plus haut, de même que ce but final a le droit le plus haut contre l'individu dont le premier devoir est d'être membre de l'état. Si l'on confond l'état avec la société civile, et si on le considère comme destiné à assurer et défendre la propriété et la liberté personnelle, l'intérêt des individus comme tels, devient alors le but final de leur association ; d'où il suit qu'on n'est membre de l'état qu'autant qu'on le veut. Mais il a un tout autre rapport à l'individu; comme il est l'esprit objectif, l'individu n'a lui-même d'objectivité, de vérité et de moralité, qu'autant qu'il est membre de l'état. L'association est elle-même ce qui constitue l'état, elle en est le but, et la destination des individus est de mener une vie générale ; leur contentement particulier, leur activité, leur manière d'agir, a pour point de départ et pour résultat ce quelque chose de substantiel dont la valeur est générale. La rationalité prise abstraitement, consiste dans l'unité et la compénétration de la généralité et de la particularité ; mais prise concrètement, comme ici, elle consiste dans l'unité de la liberté objective, c'est-à-dire de la volonté générale substantielle, et de la liberté subjective, c'est-à-dire du savoir individuel et de sa volonté, qui tend vers des buts particuliers ; c'est pour cela que, d'après sa forme, l'état consiste dans un *agir* qui se détermine soi-même d'après des lois et des principes pensés, c'est-à-dire généraux. Cette idée est l'être en soi et pour soi, éternel et nécessaire de l'esprit. La philosophie n'a pour objet que l'intérieur des choses, que leur notion pensée. Par rapport à la recherche de cette notion, Rousseau a le mérite d'avoir posé comme principe de l'état un principe qui non-seulement, d'après sa forme (comme serait par exemple l'instinct de la socialité, l'autorité divine), mais encore d'après son contenu est une pensée ou plutôt est le penser lui-même, je veux parler de la volonté. Mais parce qu'il considérait la volonté seulement dans la forme déterminée de la volonté particulière (comme le fit depuis Fichte), et qu'il considérait la volonté générale non comme l'élément en soi et pour soi raisonnable de la volonté, mais seulement comme quelque chose de commun résultat de ce vouloir particulier, en tant qu'il est su ; la réunion des individus formant l'état n'était plus qu'un contrat ayant pour base leurs caprices, leur opinion, leur consentement exprès et volontaire ; et de là suivent toutes les

(1) Αυτος, soi-même ; συνεσις, conscience.

(2) Σκοπος, but.

conséquences que tire l'entendement, qui détruisent ce qui en soi et pour soi est divin, et son autorité absolue et sa majesté. Ces abstractions devenues puissances ont produit le drame le plus terrible et le premier dans ce genre, la destruction de toute tradition de tout ce qui existait, pour recommencer *ab ovo* la constitution d'un grand état, et pour donner pour base à cette constitution quelque chose de raisonnable en apparence; et parce que tout cela n'était que des abstractions sans idées, l'essai est devenu la plus épouvantable catastrophe.

259. L'idée de l'état a une réalité immédiate, et l'état individuel comme organisme se rapportant à soi-même forme la constitution ou le droit intérieur; 2 Si l'idée passe dans le rapport de l'état particulier aux autres états, elle forme le droit extérieur; 3 Si elle est l'idée générale comme genre et puissance absolue par rapport aux états individuels, elle est alors l'esprit qui se réalise dans le procédé de l'histoire du monde.

260. L'état est la réalité de la liberté concrète; celle-ci consiste en ce que la particularité personnelle et ses intérêts particuliers trouvent leur plein développement et la reconnaissance de leur droit; en même temps qu'ils passent dans l'intérêt de la généralité, qu'ils reconnaissent cet intérêt comme leur propre esprit substantiel, qu'ils lui consacrent leur activité comme à leur but final; de sorte que la généralité ne peut avoir de valeur et ne peut être accomplie sans l'intérêt, le savoir et le vouloir particulier, mais de telle sorte aussi que les individus ne vivent pas comme personnes privées pour cet intérêt particulier, sans vouloir en même temps dans et pour la généralité et sans avoir une activité dirigée par la conscience de ce but. Ce qui donne aux états modernes cette force et cette profondeur extraordinaire, c'est qu'ils laissent le principe de la subjectivité s'accomplir et se développer jusqu'à l'extrême substantiel de la particularité personnelle, et qu'ils le ramènent en même temps dans l'unité substantielle.

261. La force de l'état consiste dans l'unité de son but général et de l'intérêt particulier des individus, en ce que ceux-ci n'on de devoirs envers lui qu'autant qu'ils ont en même temps des droits. C'est principalement Montesquieu dans son célèbre ouvrage de *l'Esprit des Lois* qui a saisi et cherché à développer cette idée: que les lois qui ont pour obj et les droits privés dépendent du caractère déterminé de l'état, et que la partie doit être considérée dans son rapport au tout. L'individu doit dans l'accomplissement de son devoir trouver son compte, son intérêt propre, son bien-être; son rapport à l'état lui donne un droit en vertu duquel la chose générale devient sa chose propre. L'intérêt particulier ne doit pas être mis de côté, mais il doit être accordé avec l'intérêt général, et c'est cet accord qui conserve et protége l'un et l'autre. L'individu, sujet par ses devoirs, trouve comme citoyen dans leur accomplissement la protection de sa personne et de ses propriétés, le contentement de son être substantiel, la conscience et le sentiment intime qu'il a d'être membre de ce tout.

212. La constitution est raisonnable en tant que l'état distingue en soi-même son activité d'après la nature de la notion; de sorte que chacune des puissances qui sont le résultat de cette distinction interne est en même temps la totalité, parce que chacune renferme en soi les autres momens, et parce qu'exprimant la distinction de la notion, elles restent dans l'idéalité de celle-ci et ne font qu'un tout individuel.

Le principe de la division des pouvoirs renferme le moment essentiel de la dis-

tinction, de la rationalité réelle; mais, dès que l'entendement abstrait saisit ce principe, il se représente aussitôt ces pouvoirs comme des substantialités absolues opposées l'une à l'autre, et leur rapport mutuel, comme quelque chose de négatif, comme une limitation réciproque. De ce point de vue, ce n'est plus que la haine ou la défiance pour un pouvoir qui pose contre lui, comme contre un mal, un autre pouvoir chargé de s'opposer à lui, et de produire par ce contre-poids un équilibre général, mais non une unité vivante. C'est l'autodiorisme (1) (*Selbstbestimmung*) seul de la notion en soi-même, abstraction faite de tout autre but, de toute utilité quelconque, qui renferme l'origine absolue des pouvoirs distincts, et par lequel l'organisation de l'état est l'être raisonnable en soi et l'image de la raison éternelle. En général, prendre le négatif pour point de départ, et pour premier terme, la volonté du mal et la défiance contre cette volonté, et après cette supposition, construire avec habileté des digues auxquelles il faut opposer d'autres digues, c'est ce qui caractérise dans le domaine de la pensée l'entendement négatif, et dans le domaine du sentiment, la manière de voir de la populace. La substantialité des pouvoirs, comme, par exemple, des pouvoirs exécutif et législatif, pose immédiatement, ce qui s'est déjà vu en grand, le morcellement de l'état, ou, supposé que l'état se conserve, un combat à outrance, jusqu'à ce qu'un pouvoir soumettant l'autre, produise d'une manière quelconque l'unité, et sauve aussi l'essentiel, la durée de l'état. La formation de l'état en monarchie constitutionnelle est l'œuvre du monde moderne dans lequel l'idée substantielle a gagné la forme infinie. L'histoire de ce *plongement* de l'esprit du monde en soi, ou, ce qui revient au même, cette formation libre dans laquelle l'idée développe de soi-même, comme totalités, ses momens, et les renferme ainsi dans l'unité idéale de la notion dans laquelle consiste la rationalité réelle, l'histoire de cette formation véritable de la vie morale appartient à l'histoire générale du monde. L'ancienne division des constitutions en monarchie, aristocratie et démocratie, a pour fondement l'unité substantielle, encore indistincte, qui n'a pas encore atteint sa distinction intérieure (c'est-à-dire une organisation développée intérieurement), et qui, par conséquent, n'est pas encore venue jusqu'à la rationalité concrète. Pour ce point de vue de l'ancien monde, ce partage est vrai et juste; car la distinction dans cette unité encore substantielle, qui n'a pas encore atteint le développement absolu en soi, est purement extérieure, et se produit au dehors comme distinction numérique des termes dans lesquels cette unité substantielle doit être immanente. Ces formes, qui, de cette manière, appartiennent à des *tous* différens, ne sont plus que des momens dans la monarchie constitutionnelle; le monarque est *un seul*, le pouvoir administratif est *quelques-uns*, le pouvoir législatif est *plusieurs*. Mais ces distinctions, purement quantitatives, sont superficielles, et ne donnent point la notion de la chose. Au reste, il ne convient pas de parler tant aujourd'hui de l'élément aristocratique et démocratique dans la monarchie; car ces déterminations, par cela même qu'elles se trouvent dans la monarchie, ne sont plus démocratiques ou aristocratiques. On demande encore qui doit faire la constitution? Cette question paraît claire, mais considérée de plus près, elle n'a point de sens; car elle suppose qu'aucune constitution n'existe, et, par conséquent, qu'il n'y a qu'un amas atomistique d'individus. Comment un tel *amas*, ou par soi, ou par d'autres, par bonté, par pensée, ou par violence, parviendrait-il à une

(1) Διοριςμος, distinction.

constitution ? C'est un problème dont il doit se charger lui-même; car la nation n'a rien à faire avec de pures masses. Mais si cette question suppose une constitution déjà existante, alors le *faire* signifie seulement un changement, et la supposition d'un changement renferme immédiatement la condition que le changement ne peut arriver que d'une manière conforme à la constitution. Au reste, il est essentiel que la constitution, quoique produite dans le temps, ne soit pas considérée comme quelque chose de fait ; car elle est bientôt quelque chose d'existant en soi et pour soi, par conséquent, quelque chose de divin et de durable au-dessus de la sphère de ce qui est fait proprement.

274. Comme l'esprit n'est quelque chose de réel qu'autant qu'il se voit, et que l'esprit d'un peuple est en même temps la loi qui pénètre tous ses rapports, l'*éthique* et la conscience des individus qui se composent, la constitution d'un peuple déterminé dépend, en général, du mode ou de la formation de son autosynèse : car c'est en cela que consiste sa liberté subjective et la réalité de la constitution. Vouloir donner, *à priori*, à un peuple une constitution, quoique plus ou moins raisonnable dans son contenu, c'est laisser de côté le moment même qui ferait de cette constitution quelque chose de plus qu'un simple caprice. Chaque peuple a donc la constitution qui lui est propre et qui lui appartient.

275. La puissance du prince renferme en soi les trois momens de la totalité : la généralité de la constitution et des lois ; la délibération ou le rapport du particulier au général ; et le moment de la décision finale, qui est comme l'autodiorisme dans lequel tout le reste revient et commence à passer à la réalité.

276. La détermination fondamentale de l'état politique est l'unité substantielle comme idéalité de ses momens, dans laquelle les pouvoirs et les fonctions particulières sont dissoutes en même temps que conservées, et ne sont même conservées qu'autant qu'elles ne sont pas indépendantes, mais qu'elles sont déterminées dans leur constitution et dans leur étendue par l'idée de l'ensemble de la puissance duquel elles partent, et dont elles sont les membres dociles comme de leur simple moi.

277. Les fonctions et les activités de l'état sont comme ses momens essentiels qui lui sont propres et sont attachées aux individus qui les exercent, non d'après leur personnalité immédiate, mais seulement d'après leurs qualités générales et objectives. Elles ne sont donc liées que d'une manière accidentelle et extérieure avec la personnalité particulière comme telle. Les fonctions et les pouvoirs de l'état ne peuvent donc être une propriété particulière.

278. Ces deux déterminations que les fonctions et les pouvoirs de l'état n'ont de substantialité et de fermeté ni pour soi, ni dans la volonté particulière de l'individu, mais dans l'unité de l'état, comme dans leur simple moi, constitue la souveraineté de l'état. Cette souveraineté est intérieure, mais elle a encore un autre côté qui est extérieur. Dans l'ancienne monarchie féodale, l'état avait bien une souveraineté extérieure, mais, à l'intérieur, ni le monarque, ni même l'état n'était souverain. Les fonctions et les pouvoirs particuliers de l'état et de la société civile était attachés à des corporations indépendantes, ou aux communes ; le tout était plutôt un agrégat qu'un organisme ; ces fonctions étaient aussi la propriété particulière de quelques individus à l'opinion et au caprice desquels était abandonné ce qui devait être fait par rapport au tout. L'idéalisme qui constitue la souveraineté est la même détermination d'après laquelle, dans l'or-

ganisme animal, les parties ne sont pas au fond des parties, mais des membres ou des momens organiques, dont l'isolément et l'être pour soi constituent la maladie.

279. La souveraineté n'existe que comme subjectivité certaine de soi-même, et comme l'autodiorisme abstrait, sans fond, de la volonté, dans lequel consiste le dernier moment de la décision. C'est là ce qui constitue l'individualité de l'état comme tel; c'est là que celui-ci commence à être un. Mais la subjectivité n'existe dans sa vérité que comme sujet, la personnalité que comme personne; et, dans une constitution qui a atteint sa rationalité réelle, chacun des trois momens de la notion a son existence réelle, distincte, et pour soi. Ce moment de l'ensemble qui décide en dernier ressort n'est donc pas l'individualité en général, mais un individu, le monarque. Le développement immanent d'une science, qui consiste à déduire de la simple notion tout son contenu (autrement une science n'est pas philosophique), a cela de propre que la même notion (ici c'est la volonté), abstraite au commencement, se continue, s'épaissit en quelque sorte par soi-même, jusqu'à ce qu'elle devienne pleinement concrète. La personnalité de l'état n'a de réalité que comme personne dans le monarque. Une prétendue personne morale, société, commune ou famille, quelque concrète qu'elle soit, ne renferme la personnalité que comme moment d'une manière abstraite; elle n'est pas parvenue à la vérité de son existence; c'est l'état qui est cette totalité dans laquelle les momens de la notion parviennent à la réalité d'après leur vérité propre. La notion du monarque est la notion la plus difficile pour le raisonnement, c'est-à-dire, pour la réflexion de l'entendement, parce que celui-ci reste dans les déterminations particulières, et ne connaît, à cause de cela, que les principes, les points de vue bornés et la déduction des principes. Aussi ne représente-t-il la dignité du monarque que comme une déduction non-seulement dans la forme, mais dans la détermination même. Cependant la notion du monarque n'est pas quelque chose de déduit, mais c'est au contraire ce qui commence à être par soi-même. C'est pour cela qu'on considère le droit du monarque comme fondé sur l'autorité divine, ce qui implique sa parfaite indépendance. Mais on sait quels abus sont résultés des fausses notions qu'on s'est faites du droit divin. C'est à la philosophie de le saisir sous son véritable point de vue. On peut dire que le peuple est souverain, dans le sens qu'un peuple en général est extérieurement un être substantiel, et forme un état particulier, comme, par exemple, le peuple de la Grande-Bretagne. C'est dans ce sens aussi que ce peuple d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande, de Venise, etc., n'est plus un peuple souverain depuis qu'il n'a plus de prince ou de gouvernement qui lui soient propres. On peut donc dire de la souveraineté intérieure qu'elle réside dans le peuple, comme nous avons dit plus haut que l'état est souverain. Mais dans les temps modernes on a ordinairement entendu la souveraineté du peuple par opposition à la souveraineté du monarque; et présentée ainsi, la souveraineté du peuple est une de ces pensées confuses qui a pour fondement l'imagination inculte du peuple.

Le peuple pris sans ses monarques et la *membrure* de l'ensemble qui est immédiatement et nécessairement attachée au monarque, est une masse informe qui ne constitue plus un état, et à laquelle ne peut convenir aucune des déterminations qui existent dans un tout bien formé, telle que souveraineté, gouvernement, justice, magistrature, état. Par cela même que ces momens qui renferment un

rapport à une organisation, à la vie de l'état, viennent à se produire dans le peuple, celui-ci cesse d'être ce quelque chose d'abstrait et d'indéterminé qui, dans la représentation générale qu'on s'en fait, s'appelle *peuple*. Dans un peuple qui n'est ni dans l'état patriarcal, ni dans cet état indéveloppé qui rend possibles les formes de l'aristocratie et de la démocratie, ni dans cet état arbitraire et inorganique, mais que l'on considère comme une totalité organique développée en soi, la souveraineté est comme la personnalité du tout, et celle-ci, dans la réalité correspondante à sa notion, est la personne du monarque. A ce degré, que nous avons remarqué plus haut, et dans lequel nous avons partagé les constitutions en démocratie, aristocratie et monarchie; à ce point où l'unité substantielle reste encore en soi, n'a pas encore pénétré dans son fond, n'est pas encore parvenue à son infinie distinction, le moment de la décision finale de la volonté se déterminant soi-même comme moment organique de l'état n'est pas encore proprement réalisé. Toujours, à la vérité, même dans ces formations imparfaites de l'état, doit exister une sommité individuelle qui existe pour soi, comme dans les monarchies qui appartiennent à ce degré, ou qui, dans les aristocraties, et surtout dans les démocraties, s'élève et se produit accidentellement, ou d'après le besoin particulier des circonstances dans les hommes d'état ou dans les généraux; car toute affaire, toute réalité a son commencement et son accomplissement dans l'unité précise d'un chef; mais, renfermée dans l'union stationnaire des pouvoirs, cette subjectivité de la décision finale doit, soit accidentellement, soit en général, être quelque chose de subordonné: on était donc forcé de chercher *au-delà* de ces sommités déterminées une décision pure et sans mélange, un *fatum* déterminant du dehors. Comme moment de l'idée, cette décision devait se produire à l'existence, mais hors du cercle de la liberté humaine que l'état comprend.

Et c'est ici que gît l'origine de ce besoin qui va chercher la décision suprême dans les oracles, dans un démon (comme Socrate), dans les entrailles des animaux, dans le manger, dans le vol des oiseaux, décision qui devait déterminer les grands intérêts et les momens importans de l'état. Les hommes ne comprenant pas encore la profondeur de leur propre conscience, et n'étant pas encore passés de l'unité substantielle à cet être pour soi, n'avait pas la force de chercher cette décision dans l'intérieur même de l'être humain. Dans le démon de Socrate nous voyons déjà la volonté, qui auparavant se portait au delà d'elle-même, commencer à entrer en soi et à se connaître au dedans de soi; c'est ce commencement de la vraie liberté qui se sait.

280. Ce dernier moi de la volonté de l'état est simple dans son abstraction, et par conséquent il est une particularité immédiate; sa notion renferme la *naturalité*: le monarque est donc essentiel comme tel ou tel individu, abstraction faite de tout autre contenu; et cet individu est déterminé d'une manière naturelle, immédiate, par sa naissance naturelle à la dignité de monarque.

281. Ces deux momens dans leur unité, le dernier moi sans fond de la volonté, et l'existence également sans fond qui n'est plus qu'une détermination abandonnée à la nature, cette idée d'immobilité de la volonté constitue la majesté du monarque. Dans cette unité gît l'unité réelle de l'état, qui seulement par cette *immédiateté* intérieure et extérieure échappe à la possibilité de tomber dans la sphère de la particularité, au combat des factions qui se disputent le trône, à l'affaiblis-

sement et au morcellement du pouvoir de l'état. Le droit de naissance et d'héritage constitue le principe de la légitimité, non-seulement comme principe d'un droit purement positif, mais dans l'idée même que par la succession naturelle on prévient les factions qui s'agitent autour d'un trône vide. C'est une face de la question qu'on a fait valoir depuis long-temps avec raison en faveur de l'hérédité; cependant ce n'est qu'une conséquence qui, changée en principe, abaisse la majesté dans la sphère du raisonnement, et lui donne pour fondement, à elle dont le caractère est cette immédiateté sans fond et cette dernière inexistence en soi-même, non l'idée de l'état qui est immanente en elle, mais quelque chose qui lui est extérieur, une pensée différente d'elle, le bien de l'état ou du peuple. De cette détermination on peut bien déduire par des termes moyens l'hérédité, mais elle admet aussi d'autres termes moyens, et par conséquent d'autres conséquences, et on ne sait que trop bien quelles conséquences on a tirées de ce bien du peuple (salut du peuple). Aussi cette majesté ne peut être pensée et considérée que par la philosophie ; car tout autre mode d'investigation que la recherche spéculative de l'idée infinie basée sur elle-même détruit en elle-même et pour elle-même la nature de la majesté. Le royaume électif paraît être la représentation la plus naturelle et qui s'accommode le mieux à la sécheresse de la pensée, parce que le monarque doit s'occuper des intérêts du peuple, et qu'il appartient par conséquent à celui-ci de choisir celui qu'il veut charger de ce soin, de sorte que le droit de gouverner doit provenir d'un tel mandat. Cette vue, de même que les idées qu'on se fait d'un monarque comme du premier fonctionnaire de l'état, et d'un contrat entre lui et le peuple, part de la volonté considérée comme caprice, opinion, arbitraire de la multitude; mais elle ne peut constituer le principe de la famille, moins encore celui de l'état, et est opposée en général à l'idée de la moralité. Que le royaume électif soit la pire des institutions, c'est ce que le raisonnement se démontre par les suites qui ne lui paraissent du reste que comme quelque chose de possible et de vraisemblable, mais qui sont au fait essentielles à cette institution. Dans un tel royaume, par cela même que la volonté particulière décide en dernier ressort, la constitution devient une capitulation élective qui livre le pouvoir à la discrétion de la volonté particulière, ce qui transforme les pouvoirs particuliers de l'état en propriété privée, affaiblit et ruine la souveraineté de l'état, et finit par le dissoudre intérieurement et par le morceler à l'extérieur.

282. De la souveraineté du monarque découle le droit de faire grâce aux criminels; car elle seule peut réaliser la puissance qu'a l'esprit de rendre non échu ce qui est arrivé, et d'anéantir la faute dans le pardon et l'oubli.

(*La fin au numéro prochain*. Revue Européenne.)

LETTRE A M. CHARLES NODIER

SUR SON ARTICLE INTITULÉ :

DE LA PALINGÉNÉSIE HUMAINE ET DE LA RÉSURRECTION.

Annecy, 8 octobre 1832.

Mon cher Nodier, excusez l'épithète, je ne vous la donne pas dans l'acception

que vos nombreux amis rendent presque vulgaire, et que n'autoriseraient encore ni les souvenirs de mes soirées passées à l'Arsenal, ni le sentiment de bienveillance par vous si gracieusement accordée aux artistes et à vos collaborateurs. Non ce bon adjectif émane d'une gratitude personnelle que m'inspirent vos écrits; il est l'expression de plusieurs jouissances ressenties dont je veux vous remercier, certain d'être l'interprète de tout un public.

J'ai lu tardivement ici, non loin du torrent où Puck expira, votre article biblique, encyclique et conjectural, sur la palingénésie humaine et la résurrection; rassurez-vous... Je l'ai compris.

Pour beaucoup de chrétiens et d'infidèles, il est inintelligible. Soit dit en passant, vous, si fort de votre phrase toute française, habituellement pure et transparente, où la pensée est enchâssée comme un insecte d'or ou d'azur pris dans un morceau d'ambre, vous l'avez très-peu chrétiennement fortifiée contre l'assaut des esprits bourgeois par des expressions techniques, par des mots forgés, *more Rabelaisiaco*, sans avoir eu la précaution d'y joindre le glossaire de ce langage palingénésiaque. Mais vous n'avez écrit que pour quelques fidèles; il faut vous savoir gré de ce courage, par un temps où la littérature courtise les masses.

A certaines personnes, votre article pourra sembler n'être qu'une moquerie fantastique, dans laquelle vous aurez, avec insouciance, dépensé, nouveau Mathanasius, les trésors de votre profonde érudition, vous amusant à broder une méchante serge de fleurs délicatement ouvragées, coloriées, caprice de fée, rêverie délicieuse d'un poète voyant des vaches brunes dans ses tisons, et riant de ses illusions au moment où d'autres commencent à les partager.

Mais il se rencontrera peut-être aussi des têtes carrées, au crâne desquelles cette bulle anté-diluvienne, ou post-tumulaire, entrera comme un coin que, par une matinée d'hiver, pousse dans quelque quartier de hêtre un frileux portier... Votre article la leur cassera, sans la leur illuminer. Mais n'auriez-vous pas médité, de concert avec notre Directeur, de racoler, pour la Revue de Paris, parmi les platoniciens, les swedenborgistes, les illuminés, les martinistes, les bœhmenistes, les voyans, les extatiques, peuple-poète, essentiellement croyant, acharné à comprendre et nullement à dédaigner!... Treuttel et Wurtz n'ont certes pas réimprimé à votre insu plusieurs de ces œuvres mystiques où les abîmes de l'infini semblent organisés, et où bien des intelligences trop faibles, trop fortes peut-être, aiment à se perdre comme un voyageur dans les souterrains de Rome; songez que je respecte ces œuvres; vous trouveriez Swedemborg, Mme Guyon, Sainte-Thérèse, Mlle Bourignon, Jacob Bœhm, etc., complets, reliés par notre ami Thouvenin, sur une tablette particulière de ma bibliothéque.

Aussi, mon cher Nodier, ai-je pris votre article gravement, quoique ma tête soit déplorablement ronde, et que je passe pour être un frivole conteur, *un amuseur de gens*, a dit notre savant collaborateur Ph. Chasles, lequel me conseillait d'ennuyer un peu notre public pour lui inspirer du respect, l'ennui étant une puissance.

Mais, *in petto*, vous m'acquitterez, je l'espère, de cet arrêt. Vous avez éprouvé mieux encore que je ne l'éprouve, moi, jeune, la pédantesque infirmité des jugemens par lesquels les contemporains parquent un écrivain dans une spécialité, lui dénient les connaissances auxquelles il s'est adonné le plus amoureusement, et, pesant sa pensée inconnue du même poids dont ils se servent pour estimer sa vie

extérieure, veulent lui conformer l'ame à ses goûts apparens, à ses fantaisies d'artiste, lui refusant d'être complice de ses écrits, lui interdisant d'être de son opinion, savant de la science dont il s'occupe, occupé de la science dont il sonde plus promptement que tous autres les obscurités mystérieuses. Singulières gens !... Inhabiles à s'expliquer les phénomènes de l'étude, ils se contentent d'un préjugé pour consoler leur amour-propre blessé, croyant que vous rencontrez des pensées larges, fécondes, comme l'hirondelle attrape ses tipules en fendant l'air, le soir, par hasard. Nous devrions leur envoyer, — permettez-moi cet ambitieux souvenir de nos confidences, — quelques-uns des cheveux que nous nous arrachons, pendant nos veilles maladives, quand, perdus dans les espaces de la pensée et les champs du langage, les pensées et le langage nous fuient, capricieux, fantasques, tandis que maître Everat attend notre copie avec un sang-froid barbare, et que, pour loyer de ses travaux grisonnans, un petit journal, où ne domine pas *l'être compréhensif*, apprête l'injure, aiguise d'obtuses épigrammes, en vous reléguant dans la famille des sauteurs de corde, vous accusant de faire des tours de force littéraires, plumet en tête, couvert de diamans du Rhin, avec ou sans balancier.

Donc je suis un de ceux auxquels votre article a semblé l'effort d'une âme élevée attaquant des vérités trop haut situées; un effet de cette curiosité désespérée dont Faust et Manfred ont été peints animés et victimés par deux beaux génies; l'éclatante clameur d'un esprit supérieur qui ne sait plus où se prendre en se trouvant sur le piton d'un rocher désert près du ciel, et qui retombe dans un pot de bière entre trois étudians allemands, faute de rencontrer des cœurs fraternels ou des croyances religieuses parmi les torrens léthargiques et les existences lithomorphes de ce Paris, toujours moqueur, toujours insulteur, blessant ceux qu'il doit adorer, oubliant tout, même la girafe et le choléra.

Je me suis voué depuis longues années à quelques idées qui touchent aux vôtres par les points les plus éloignés du centre de l'éblouissante et vaste circonférence par vous si poétiquement parcourue; mais je les étudie dans un ordre de pensées que je crois être moins vague et moins confus, s'il est possible, toutefois, d'introduire de l'ordre dans le vague et dans la confusion; mais l'homme possède, vous le savez, vous si connaisseur en nomenclature, l'incontestable faculté de tout enrégimenter, numéroter, empaqueter, mettre en bocal, classer, tailler; témoin le *Muséum* et le dictionnaire. — Or, comme en littérature et en philosophie théurgique, les ténèbres doivent être pour tout le monde, et que je pâture souvent sur ce terrain communal, j'ai eu l'orgueilleuse démangeaison, l'outrecuidance de vous critiquer, de vous faire enfourcher mes nuages grisâtres, après avoir galopé sur les vôtres, si multicolores, si fluidement éclairés. En gentleman de la plus haute aristocratie littéraire, refuserez-vous d'essayer mes chevaux, quand j'ai poliment fatigué tous ceux de votre écurie ?...

Pardonnez-moi d'égayer la critique de matières si graves, si sérieusement importantes; je vous promets que l'obscur n'y perdra rien, et il y aura des paragraphes où nous nous comprendrons à peine, sauf les trois Allemands qui, par état, devinent presque tout; mais je crois utile de consacrer çà et là par charlatanisme quelques phrases pour ne pas décourager les entêtés et les fats qui auraient la prévention de nous entendre, et leur donner le droit de dire en hochant la tête devant nos ennemis :

— Eh bien ! je vous assure qu'il y a quelque chose dans ces articles-là !...

Donc, selon vous, mon cher Nodier, la création n'est pas achevée; car je ne pense pas que vous ayez pris le mot *fini* dans le sens contraire d'*infini ;* donc, les jours de la Bible sont d'incommensurables siècles d'enfantement dont nous sommes une révolution partielle ; donc, vous reprenez à votre compte le système de Leibnitz, si magnifiquement transfiguré dans les passages harmonieux de votre article où vous déroulez une vie confuse dans les métaux, pensée progressive, échauffée par un soleil inconnu, gagnant de proche en proche la masse des êtres pour aboutir à l'homme; puis continuant l'homme par l'ange, vous lui donnez apocalyptiquement l'agréable espoir de revivre *en être compréhensif.* — N'est-ce pas le sens intime de votre article ? Pensée toute panthéiste, mélangée de spinosisme, trempée de christianisme, arrosée d'histoire naturelle et de phrases platoniciennes ?...

N'ayez pas peur, mon bon Nodier, je ne veux pas apporter le couperet de l'analyse et des mathématiques sur le cou gracieux, sur les ailes diaprées de vos Chimères ; je vous l'ai dit, j'ai voyagé sur leur croupe étincelante de poésie, et c'est entre elle et moi, à la vie, à la mort !... Donc, je ne vous parlerai point de la bagatelle de ces quatre-vingt-dix mille ans d'existence attribués à notre révolution transitoire, par les calculs de Laplace sur la précession des équinoxes, et de l'effrayante accumulation d'années que sa mécanique céleste promet à notre système; moi je n'aime les chiffres que dans mon revenu, et c'est passion malheureuse ; aussi, foin des calculs !... Au diable les doigts glacés de cette froide science !... Mon Barême est le *qu'est-ce que cela me fait ?* de votre divin Breloque ; et ma règle de trois est mon imagination ! Vous m'avez, en ce qui me concerne, renvoyé à Moïse ; je ne vous renverrai ni à Bichat, ni à Laplace, ni à M. Savary, ni à M. Arago, parce que nous planons un peu plus haut qu'ils ne parviennent dans les espaces ; leur orient est à Bercy, leur occident à Vaugirard. Maître, vous l'avez dit !

Seulement, quoique Dieu puisse se passer d'avocat, après avoir écrit ses titres sur un brin d'herbe, me sera-t-il permis d'en prendre les intérêts près de vous ? Il est convenable et poli d'en discuter les intérêts avant toute autre chose. Donc, je vous demanderai ce que vous faites de sa toute-puissance, en prétendant que la création n'est pas achevée ? D'un trait de plume, et bien innocemment sans doute, vous lui donnez une veste d'ouvrier, travaillant toujours, s'y prenant à deux fois pour son œuvre, ne la fondant pas d'un seul coup, selon l'admirable expression de saint Jean, cet aigle des évangélistes, qui a si bien compris le *verbe* et *l'action.* Quoi ! le seul jet de la parole n'a pas suffi pour parachever le monde dans l'infini de ses modes, dans l'ordre éternel que garde chacune de ses parties, dans l'infaillible reproduction de chaque être, en quelque forme qu'il ait dit à la matière d'affecter dans les siècles des siècles !... Vous me répondrez peut-être que le mouvement résurrectionnel dont vous avez prophétisé le lever est un effet logique de sa création, et que vous avez mis très-constitutionnellement son pouvoir à l'abri des discussions parlementaires ; mais alors je vous prierai de me dire si l'entretien du trou de Botal, si le renversement complet de ce qui est, et dont vous nous donnez la perspective, aura lieu sans l'intervention d'un autre verbe, d'une autre action céleste ?... Je ne suppose pas que le monde soit un de ces joujoux à surprise qui se mettent tout à coup sens dessus des-

sous. —Vous qui aimez les proverbes, n'attaquez-vous pas un peu le mot sublime: *Ce que Dieu a fait est bien fait*, proclamé par Garo ?

Nodier, au nom des ravissantes choses dont vous êtes un des plus passionnés amans, au nom des fleurs visibles, des jolis insectes, des mille élégans chefs-d'œuvre de la botanique et de la zoologie qui tapissent vos pages, revivent dans vos phrases, que vous savez si bien sertir en votre langage panoramique, et qui sont le cachet de votre style, au nom de cette belle nature, je vous ferai très-audacieusement cette question :

— Avez-vous en votre génie intuitif la plus légère partie de ce qu'on nomme *la certitude* sur la marche de la création?... La perfectibilité monte-t-elle ou descend-elle? Le mouvement ascendant de votre vie rectiligne est-il plus probable que le sens inverse? Revenons-nous du ciel, ou y allons-nous?... Le chemin est-il en dessus ou en dessous de notre espèce? Qui a tort, de l'instinct incommutable des créations que nous regardons comme inférieures à nous, ou de la raison vacillante, mobile de notre nature, si souvent à l'état de haillon? Les adorables émanations de la fleur du *Volcameria*, qui sous-entendent et revêtent un monde entier de plaisirs et d'idées; la longévité de ce cèdre planté avant la venue du Christ, et qui vit encore en Italie portant le nom du Sauveur, ne seraient-elles pas des pensées dont le poète a le goût par avance, et une vie d'admirable monotonie pressentie par le chartreux?..... Les innombrables générations de la mer tendent-elles à l'anthropomorphie selon Maillet, ou l'homme s'achemine-t-il vers la tombe comme à un berceau, selon Swedemborg?... La paix granitique des marbres est-elle notre *oméga* ou notre *alpha*?... Ces questions n'ont rien d'offensant pour vous, qui dans votre article avez considéré le sommeil comme un grand bien, comme un avant-goût des paresseuses délices du *far niente* des morts..... Mais serait-ce une pensée digne de Dieu que la rotation infusoire de la matière, en quelque sens qu'elle se fasse? Ne serait-ce pas, comme l'a dit Byron, une bien froide plaisanterie que le jeu d'une matière sortie de Dieu pour y revenir, après mille tranformations kaléidoscopiques du monde?...

Nodier, ma critique n'est teinte ni d'amertume, ni d'ironie; elle procède d'une recherche logique de quelques vérités, et c'est, mu par un sentiment d'estime pour vos œuvres, que je vous signale les dangers d'un article où vous amoindrissez la puissance infinie de Dieu, où vous faites marcher la création sans savoir ni si elle marche, ni dans quel sens elle marche, ni pourquoi elle marche, et où vous n'avez pas tenu compte des mondes brisés que Herschell a rencontrés dans l'espace, demandant l'aumône à l'entrée d'un système planétaire où ils pussent s'arrondir.

Vous qui touchez par tant de points à la science humaine, vous dont la parole doit influer, plus fortement que vous ne le pensez dans votre touchante modestie, sur le siècle et sur la littérature, pourquoi n'employez-vous pas l'autorité de votre talent à maintenir nos connaissances dans l'admirable voie d'analyse que leur ont faite, depuis un siècle, ces grands inventeurs de sciences, ces génies dont vous pouvez, par un rare privilége, admirer les diverses portées: Newton, Ch. Bonnet, Buffon, Bichat, Cuvier, Laplace, Lavoisier, Monge, Mela, Bernard de Palissy, Herschell, Gall. Vous qui avez tant lu, tant appris, tant médité, tant comparé dans les études prodigieuses dont témoignent toutes vos pages, pourquoi ne pas rattacher vos écrits à quelque idée générique? J'ose vous adresser ce vœu parce que

je ne l'ai pas formé seul, parce que vous avez des amis inconnus auxquels votre gloire est patriotiquement précieuse, et qui, sur la foi de vos aperçus si souvent lumineux, espèrent de vous plus que vous n'en espérez vous-même. En vous écrivant cette lettre, j'ai dépouillé tout intérêt personnel avec une générosité fabuleuse chez un auteur en herbe : j'attendais de votre bonne grâce et de celle de notre Directeur, que vous rendissiez compte du quatrième volume de mes romans Philosophiques où se trouve *Louis Lambert* (1), œuvre à laquelle votre intussusception et votre charitable critique eussent été nécessaires; or maintenant je dois renoncer au plaisir de vous avoir jamais pour censeur; autrement les rieurs de Paris pourraient se moquer de notre camaraderie, et nous défraierions les colonnes d'un petit journal pendant un mois.

Ainsi donc j'ai acheté chèrement le droit de vous dire : Laissez les impuissances scolastiques du moyen âge ; usez de votre sacerdoce intellectuel dans un grand but de science réelle et de consolation philosophique. Essayez de convaincre l'humanité, sans en détruire les poétiques religions, qu'il faut laisser Dieu dans les sanctuaires inconnus où il s'est dérobé volontairement à nos regards.

Une seule pensée creusée avec sincérité doit toujours écraser notre raison ambulatoire, et je ne crois pas que cette pensée, quelque dissolvante qu'elle soit, puisse détruire aucune des idées religieuses dont le monde s'est nourri ; ne doit-elle pas servir au contraire à nous rejeter humbles et petits, après nous être usés contre le plus grand des mystères ?

La matière et Dieu sont contemporains, ou Dieu préexistait à tout, seul, unique. Le génie le plus gigantesque et la raison humaine amassée depuis les quatre-vingt-dix mille ans de Laplace, ne sauraient imaginer un troisième mode pour ce problème insoluble, à moins de faire table rase et de supprimer matière et Dieu.

Or, la puissance de Dieu périt inévitablement dans la première proposition, puisqu'en subissant l'action ou la coexistence d'une substance étrangère à la sienne, il devient en quelque sorte un agent secondaire ; et dans la deuxième proposition, Dieu, ayant dû extraire le monde de sa propre essence, il faut reconnaître pour vrais les systèmes identiques de Mallebranche et de Spinosa; dépouiller Dieu de tous les attributs dont notre âme le décore; ne plus admettre aucun mal ni dans la société ni dans le monde : alors nous ne ferons pas un seul pas sans blasphémer, nous ne dirons pas un mot sans injurier Dieu. Tout est Dieu : Dieu, comme l'a écrit Bayle en examinant Spinosa, se trouve en deux camps dans les batailles, et se frappe lui-même; si nous trouvons la raison de nos amours, nos haines sont inexplicables; enfin nous tombons dans un abîme où périssent les lois, les religions, les crimes et les vertus...

Après ce résumé de toutes les théologies passées, présentes et futures, comment pouvons-nous oser pondérer l'ardente idée de Dieu, et en sonder les desseins; il faut se coucher dans le pyrrhonisme, ou se jeter avec amour dans la religion de Jésus-Christ, sans plus rien examiner. Donc, croyans ou incrédules, poètes ou philosophes, employons notre pensée à constater des faits et non pas des théories. N'avez-vous pas mis l'invention sanguificative du tourne-broche au-dessus de toutes les scholies inutiles de l'oblong docteur dom P. Fanfreluchio!...

Ne serait-il pas digne de notre époque si vivace, si poétique, si frétillante, d'é-

(1) Voyez le morceau, intitulé : *Contes Philosophiques*, 1 vol. in-18. Chez L. Hauman et comp.

tablir les religions et le sentiment du bien sur la conscience, sur l'*être intérieur* placé en nous par le Tout-Puissant, au même titre que dans les pauvres animaux dont vous parlez avec tant de grâces, les sens admirablement simples et étonnans, nommés par nous INSTINCT!...

Maintenant, mon cher Nodier, j'ai peut-être acquis le droit de vous dire que vous avez abordé, en travers peut-être, de grandes questions relatives à la nature humaine; mais vous les avez abordées conduit à elles par un esprit d'une haute transcendance, vous en avez le pressentiment et l'appétit; vous en faites le tour, animé d'une admirable curiosité philosophique. Certes, l'erreur est permise en des inductions si ténébreuses, et je ne sais s'il faut vous blâmer ou vous louer de ces courses aventureuses en des sentiers peu pratiqués, pour arriver à une porte qui n'a point été ouverte; là j'aurais voulu en vous des expressions plus hypothétiques; quel est ce sentier vierge des pas de cette race essentiellement grimpante et voyageuse, dont nous faisons partie, et qui fouille tout à l'exception de sa propre nature à elle encore inconnue?

Je ne contredirai certes aucune des observations contenues dans ma lettre en admettant, non pas la possibilité des *anges* de Swedemborg dont vous avez fait vos *êtres compréhensifs*, mais l'existence de plusieurs faits psychologiques, auxquels vous paraissez croire, et si singulièrement distincts des phénomènes habituels de notre nature que leur étude peut enfanter les hallucinations les plus bizarres dans la pensée, les théories les plus fabuleuses dans la science. Votre esprit translucide a souvent voulu pénétrer l'espace, le temps et le sommeil; vos pages métaphysiques en accusent de longues méditations, et je ne crois pas que depuis l'existence des académies auxquelles vous manquez et dont vous vous moquez, aucune société pensionnée ait jamais proposé question plus utile que la vôtre ainsi conçue :

« Pourquoi l'homme qui n'a jamais rêvé qu'il fendît l'espace sur des ailes,
» comme toutes les créatures volantes dont il est entouré, rêve-t-il si souvent
» qu'il s'y élève d'une puissance élastique, songe mentionné dans tous les onéi-
» rocritiques anciens, si cette prévision n'est pas le symptôme d'un de ses progrès
» organiques? »

J'ai supprimé, de mon autorité privée, la comparaison de notre mouvement avec celui de l'aérostat, la question me paraissant ainsi plus simplement et plus abstractivement posée. Votre article n'eût-il que cette demande scientifique adressée à l'Europe studieuse, à ce peu d'hommes incessamment penchés à la clarté des lampes sur le texte éternel offert par la puissance omnivore, centripète et centrifuge, sise dans l'immense et minime dédale de notre cerveau; votre article, Nodier, doit vous attirer un jour une gloire incontestable, et vous élever au-dessus des académies inutiles d'où souvent l'on chasse à coups de fourches les faits, quand ils brisent les petits systèmes de nos seigneurs les académiciens.

Et je suis arrivé au moment où je vais faire avancer mes nuages, mélangés sans doute d'erreurs et de vérités, et vous donner le droit de haute et basse critique sur mon insolente réfutation de deux ou trois de vos phrases, sauf la vérification future de nos systèmes par l'*être compréhensif in sæcula sæculorum*.

Vous avez assemblé, malgré votre aversion pour les académies, un concile assez imposant où vous accumulez, par le jeu d'une pompe aspirante toute intellectuelle et fantastique, une somme effrayante de genre humain, et vous dé-

niez à ces grands hommes convoqués en cinq lignes le pouvoir d'expliquer l'espace et le temps. Attendu l'état de silence auquel la mort les a réduits, il leur est fort difficile de vous répondre; et vous vous êtes mis commodément dans la situation superbe d'un prédicateur apostrophant les damnés; puis vous avez ôté la parole à vos auditeurs. Ne serait-ce pas la plus audacieuse des entreprises que de se constituer l'orateur de cette chambre où toutes les sciences ont un député... Il ne me reste pas d'autres ressources que de vous détacher un autre concile de savans, morts bien entendu, composé de Kant, de Fichte, d'Apollonius de Thyanne, de Porphyre, de Van-Helmont, de Boerhave, de Plotin, etc.; excusez si je ne vous en donne pas davantage ou si je me trompais, je vous écris avec une plume d'auberge, sans un livre, attablé presque seul dans une chambre où peut-être vous avez couché jadis en revenant de Suisse ou d'Italie. Mon esprit est encore tourmenté par les beaux sites que je viens de voir; puis je suis enfantivement sous le charme d'une montre que je viens d'acheter à Genève, en sorte que ma mémoire peut se détraquer pendant que je vérifie les ressorts de mon chronomètre, et que les paysages qui vous sont si familiers me reviennent comme la *défunte* de ce bon bourgeois dînant avec le carabinier, dans la caricature de Charlet. N'étaient donc ma montre, mes montagnes, mon isolement de toute autorité *livresque*, je vous recruterais de meilleurs morts peut-être, et vous extrairais des passages confortatifs pour corroborer ma réponse. Vous excuserez mon dénuement et mes folles fantaisies, vous si obéissant aux tentations diaboliques des passions et des caprices.

Or, mon cher Nodier, ni l'espace ni le temps n'existent, en dehors de l'homme du moins; Fichte et beaucoup de grands génies les ont abstractivement, philosophiquement niés. Le temps et l'espace sont, dans l'acception que vous donnez à ces mots, une seule et même chose, qui est, par rapport à nous, un produit du mouvement, et le mouvement est comme l'espace, un abîme aussi profond que l'idée de Dieu, et où notre raison devient infirme quand nous voulons le pénétrer. Le sommeil, autre gouffre où nous pouvons nous plonger avec la chance de retrouver nos pantoufles aux pieds de notre lit, plus heureux qu'Empédocle, et dont vous semblez avoir étudié les phénomènes si notablement excentriques, qui d'inductions en inductions nous mettraient sur la trace de vérités perdues, de sciences évanouies, le sommeil montre souvent à un homme de bonne foi l'espace complétement anéanti, dans sa double forme de *temps* et d'*espace* proprement dit. Vous avez raconté plusieurs de ces preuves bizarres en apparence, mais toujours vraies, dans un article sur le sommeil, dont je me souviens encore; enfin Smarra, votre magique Smarra me semble l'épisode poétique d'un grand ouvrage sur le sommeil, épisode où vous avez avec un merveilleux talent fait saillir en dehors des parois cervicales, les accidens les plus insaisissables de notre pouvoir intérieur. Le sommeil démontre logiquement, par une chaîne de raisonnemens dont quelque beau génie déduira l'ensemble, comme les Cuvier, les Laplace ont arraché des faits à un océan de pensées, que l'homme possède l'exorbitante faculté d'anéantir, par rapport à lui, l'espace qui n'existe que par rapport à lui;

De s'isoler complétement du milieu dans lequel il réside, et de franchir, en vertu d'une puissance locomotive presque infinie, les énormes distances de la nature physique;

D'étendre sa vue à travers la création sans y rencontrer les obstacles par lesquels il est arrêté dans son état normal ;

Et enfin d'obtenir une certitude mémoriale des actes dus à l'exercice de cette faculté.

Les études psychologiques, dirigées dans une voie d'analyse, acquerront sans doute une consistance mathématique, cesseront d'être creuses et conjecturales. Espérons-le, pour la gloire de notre époque déjà si grande, pour notre France déjà géante quand le siècle naissait. Les bornes d'une simple lettre ne me permettent pas d'embrasser autrement que par l'énumération les magnifiques irradiations de cette science nouvelle; mais les prodiges de la *volonté* en seront le lien commun, auquel se rattachent et les découvertes de Gall, celle du fluide nerveux, troisième circulation de notre appareil, et celle du principe constituant de l'électricité; puis les innombrables effets magnétiques, ceux du somnambulisme naturel et artificiel dont s'occupent les savans de Danemarck, de Suède, de Berlin, d'Angleterre, d'Italie, et que nient ceux de notre Paris, tour à tour si stupides et si intelligens, si froids et si passionnés. Flourens et Magendie font graviter, sans le savoir, leurs recherches dans une sphère d'effrayantes réalités. Ils tuent bien des poésies sous leur scalpel, et sous leur scalpel renaîtront de vastes pouvoirs!... Ce sera quelque magnifique échange!... Sans doute la superstition du *double*, je puis en parler à vous qui avez réhabilité les paroles gelées de Rabelais, et retrouvé par fragmens l'ancien bon sens des nations disparues, dans vos pages sur les superstitions si niaisement nommées paradoxales, en haine de votre supériorité peut-être : donc, alors *le double* de l'Allemagne deviendra l'un des faits les plus vulgaires de notre nature mieux connue, un fait aussi vrai, mais aussi incompréhensible que les phénomènes de pensée, de mouvement, par nous quotidiennement accomplis, sans songer à leur profondeur sans fond. Alors l'*homo duplex* de Buffon sera le point de départ ou le but commun de mille observations relatives à la séparation possible des deux natures, des deux actions, du verbe et du fait, de l'homme intérieur et de l'homme extérieur, sans cesse accouplés, séparés sans cesse en nous. Alors, si vous et moi sommes encore de ce monde, nous lirons dans l'œuvre d'un savant, qui peut-être tête en ce moment, au globe veiné d'azur, le lait de sa mère, la solution de votre sagace demande; et si nous pouvons le comprendre, nous vieillards au chef branlant, nous y verrons que l'effet jadis observé par vous résulte de la désunion de nos deux *natures :* j'emploie ce mot à défaut de celui dont nous gratifiera le grand homme au maillot pour nommer quelque chose d'innommé dans notre langage actuel : c. q. e. a. d.

La résurrection humaine serait peut-être explicable par la post-existence du *species* inconnu de cet être nouveau; mais la résurrection est un dogme de foi : la science peut le nier et les savans peuvent y croire. — Quant à moi je ne me prononce pas, parce que j'étudie, et qu'un fait apparent est souvent détruit par un fait latent. Notre chimie a déjà dévoré tant de nomenclatures que ce serait folie de se passionner pour les accidens dubitatifs de la psychologie. Je pense actuellement, en mettant à part les illusions dont j'aime à me nourrir, que l'homme doit être une créature finie, mais douée de facultés perfectibles. En voyant un cretin, un épicier, un journaliste, Schnetz, lord Byron et Cuvier, six types entre lesquels peut se casser l'espèce humaine, nous interrogerons Dieu sur notre destinée, sans

songer que les mêmes variations se retrouvent dans la nature inférieure, par exemple, chez les chevaux en liberté des steppes asiatiques, où ils élisent pour chef le plus beau d'entre eux; parmi les chiens qui, chassant en commun, renvoient le chien dont le nez est infirme, et battent celui dont le courage, la vigilance ou la voix ont été en défaut. Mais il faudrait faire non pas une simple lettre, mais exécuter tout un ouvrage entrepris, laissé, repris déjà depuis dix ans, pour expliquer toute ma pensée. Or je ne suis pas aussi certain que vous l'êtes de conserver mon auditoire et de colorer les nuages furtifs nés de mes longues études. Puis il est tard; je me suis promené toute la journée sur le joli lac d'Annecy, en lisant votre article et l'interprétant au gré des paysages, en consultant le ciel et les eaux. Enfin ma notice biographique sur Louis Lambert contient quelques-unes de ces idées sous une forme dramatique; elles y agissent. Il serait donc inutile de me répéter, défaut dans lequel nous tombons, vieillards, et que, jeunes, nous devons éviter.

J'ajouterai cependant, en manière de madrigal, que je ne crains pas de vous redire mille choses affectueuses, et de vous attester l'innocuité d'une critique courageuse. Ne pouvez-vous pas maintenant victorieusement dissoudre mes doutes, et me convaincre d'ignorance peut-être?...

Agréez les bons souvenirs d'un voyageur qui ne parcourt pas les lieux où vous avez été sans admirer la poésie que vous y avez semée.

De Balzac.

LITTERATURE. BEAUX-ARTS.

LORD BYRON (1).

(2e ET DERNIER ARTICLE).

Après avoir essayé de montrer le caractère et la vie de lord Byron, nous allons jeter un coup d'œil sur ses ouvrages. Nous connaissons l'original de ses tableaux poétiques, voyons si les copies son ressemblantes. « Naguère, dans Albion, habitait un jeune homme qui ne trouvait aucun plaisir dans les sentiers de la vertu. Il consumait ses jours dans les excès les plus grossiers, et fatiguait de ses joies l'oreille assoupie de la nuit. Childe-Harold était le nom de ce personnage, qui avait parcouru le vaste labyrinthe des vices, sans s'étonner de ses désordres. » Tel est le début du pélerinage de Childe-Harold. On devine aisément que ce prétendu pélerin est le prête-nom du poète. Voilà donc un jeune homme de vingt-trois ans qui dit hardiment au public : Je suis vicieux, j'ai un beau nom, et je le souille; j'avais une âme élevée, je l'ai flétrie. A cet aveu si étrange, le public s'étonne, se retourne, s'arrête à contempler ce jeune poète cynique; l'effet est produit, Byron a trouvé le type de ses ouvrages. Ce n'est pas tout, il ajoute : « Souvent, dans ses ivresses les plus insensées, des angoisses étranges passaient sur le front d'Harold, comme si le souvenir de quelque lutte sanglante et de quelque passion trompée l'eût poursuivi sans cesse. »

Le public est un être fort curieux de sa nature; quel art n'y a-t-il donc pas, de la part de ce jeune poète, à faire ainsi une demi-confidence de son désespoir, à s'envelopper d'une fatalité mystérieuse, à excuser ainsi la dégradation de son âme par quelque grand malheur qu'il ne peut nommer... La curiosité s'éveille, et s'éveille mêlée d'un commencement d'intérêt; les lecteurs cherchent, l'auteur est connu.

Il va plus loin, et il ajoute : « On dit que de temps en temps une larme soudaine était prête à s'échapper de ses yeux, mais l'orgueil l'y venait glacer presqu'aussitôt; il avait une mère, il ne l'oublia pas, mais au moment du départ il évita de la voir; il aurait brisé son cœur. »

N'éprouve-t-on pas comme un sentiment de joie, à trouver dans cette âme, qui se disait flétrie, cette crainte délicate de briser le cœur d'une mère; à voir une branche verte sur cet arbre que l'on croyait mort? Comme l'impression produite par cet homme se complète! A l'étonnement qu'avait produit l'aveu de ses vices, à la curiosité qu'avait excitée le mystère dont il s'entourait, se joint une pitié sympathique pour le reste de sensibilité qui survit dans son âme : on le plaignait, on l'observait, on l'aime maintenant... Et combien cette impression s'augmente encore par la tendre amertume de ce douloureux chant d'adieu qu'en s'éloignant Childe-Harold adresse à l'Angleterre :

(1) Voyez la livraison XIe de la *Revue Universelle*.

« Adieu ! ma terre natale disparaît sur les ondes bleues ; les vents de nuit soupirent ; les vagues s'élèvent ; adieu ! Dans quelques heures, le soleil se lèvera pour donner l'existence au matin, et je saluerai la mer et les cieux, mais non ma terre paternelle. Mon propre château est désert, des herbes sauvages croissent sur les murs ; mon chien hurle au seuil de la porte.

» Viens, viens ici mon petit page. Pourquoi ces pleurs et ces gémissemens? Craindrais-tu la fureur des vagues, ou le vent te ferait-il trembler ? — Sir Harold, reprend le page, je ne crains ni la vague, ni le vent... Cependant, ne vous étonnez pas si j'ai l'âme pleine de tristesse, car j'ai laissé, pour vous suivre, mon père, ma mère, que j'aime beaucoup ; et cette pauvre mère soupirera amèrement jusqu'à mon retour près d'elle. — Assez, assez, mon petit ami, des pleurs semblables conviennent à tes yeux ; si j'avais ton cœur innocent, les miens ne seraient pas desséchés.

» Et toi, mon fidèle serviteur, approche. Pourquoi me parais-tu si pâle ? Craindrais-tu quelque ennemi français ? — Sir Harold, je ne tremble pas pour ma vie, mais la pensée d'une épouse absente fait blanchir une joue fidèle. Ma femme et mes enfans habitent près de votre château, sur les bords du lac voisin. Lorsqu'ils demanderont leur père, que répondra leur mère ? — Assez, assez, mon brave serviteur, personne ne blâme ta tristesse ; mais moi, qui suis d'un naturel plus léger, je me réjouis de m'éloigner. Car pourquoi soupirerais-je pour les autres, quand personne ne soupire pour moi ? Peut-être mon dogue gémira-t-il en vain jusqu'à ce qu'il soit nourri par des mains étrangères ; mais dans peu, si je revenais à la maison, il me déchirerait en me voyant approcher. Ainsi, adieu, ma terre natale, adieu, je m'élance seul dans le monde, seul sur la sauvage mer. »

Où ne suivrait-on pas un tel pélerin ? Il nous entraîne en Espagne, en Portugal, aussi riche en décrivant toutes les beautés de ces régions que la nature en les créant, car jamais poète ne fut plus peintre que lord Byron.

Il y a dans tous les esprits supérieurs, une loi de progression ; et lorsqu'une idée neuve et forte tombe dans la tête d'un homme de génie, il la pousse jusqu'au bout, il exploite cette mine jusque dans son dernier filon. Byron a vingt-quatre ans ; il vous avait peint d'abord un jeune homme dont le cœur était flétri par la débauche ; il va plus loin maintenant : le type d'homme qu'il a choisi se prononce et se développe ; du vice, il monte au crime : il vous avait montré un être plongé dans la fange, il colore cette fange, avec du sang ; de son jeune homme vicieux, il fait un homme criminel, il lui met un poignard dans la main, il le jette hors de la société : le *Corsaire, Lara*, le *Giaour*, ne sont pas la peinture d'hommes séparés du genre humain par un crime, par un meurtre, mais par un crime qu'on ne connaît pas bien, par un meurtre qu'on ne fait que deviner. Voici le portrait du Corsaire :

« Conrad se sentait coupable ; solitaire, farouche, étrange, son nom inspirait de la crainte, et ses actions de la surprise ; on le craignait, mais on n'osait le mépriser. L'homme foule aux pieds le ver de terre, mais il hésite avant de réveiller le venin du serpent ; le premier peut se retourner, non se venger ; le dernier expire, mais il ne laisse pas vivant son ennemi. Il peut être écrasé, mais non vaincu ; car il mord.

» Personne n'est entièrement méchant ; dans le cœur de Conrad subsistait

encore avec force un sentiment tendre qu'il n'avait pu chasser, une passion qu'il avait long-temps traitée de faiblesse, et même chez lui cette passion demande le nom d'amour. Oui, c'était l'amour, si des pensées de tendresse, éprouvées par la tentation, alimentées par le malheur, non ébranlées par l'absence, constantes dans tous les climats, ineffacées par le temps, pensées que sa douleur ne pouvait ternir, que sa colère ne pouvait troubler, que ses espérances déçues et ses projets détruits ne pouvaient assombrir!... si, tout cela, c'est de l'amour, il aimait comme aucun homme n'aima jamais!... Il était criminel, oui, mais sa passion ne l'était pas, ni les effets de cette passion, qui prouvaient seulement que, toutes les autres évanouies, le crime lui-même n'avait pu éteindre en lui la plus douce, la plus aimable des vertus! »

C'est ainsi que Byron prête toujours à ses personnages les plus dégradés, un sentiment exalté et généreux qui les relève à nos yeux; leurs crimes les séparent de l'humanité, il les y rattache par quelque affection tendre, et l'amour, dans toute sa pureté, est ce lien sympathique : le génie de Byron les pétrit de tout ce qu'il y a de plus abstraitement énergique et de plus délicieusement tendre, et l'on peut résumer tous ses personnages par ces deux mots : « Ils tuent, et ils aiment! » Vous sentez toute l'originalité et la puissance de ce point de vue, étroit peut-être, et combien de beautés il a dû faire jaillir d'une imagination comme celle de Byron.

Une des productions où notre poète a déposé les couleurs les plus brillantes, et où il a le plus jeté à profusion des perles d'Orient enfilées au hasard, comme il disait, c'est le *Giaour* que je vous ai déjà nommé! Voici l'événement qui donna lieu à cette composition :

Lord Byron, étant à Athènes, avait une liaison d'amour avec une jeune musulmane; le gouverneur, ayant su le commerce de cette jeune fille avec un chrétien, ordonna qu'elle fût enfermée dans un sac et jetée à la mer; et comme Byron revenait de se baigner au Pirée, il rencontra l'escorte qui allait exécuter la sentence de Wayvode : il déclara au chef qu'il ne souffrirait pas cette cruauté, et comme cet homme résistait, Byron lui mit un pistolet sur la tête, et le força de retourner chez l'aga, où il obtint la grâce de la victime.

C'est sur cet événement réel que Byron a bâti l'histoire fantastique de son *Giaour;* seulement, la jeune fille est noyée en effet par ordre d'Hassan, son mari, à qui le Giaour l'avait enlevée, et pour la venger, son amant surprend Hassan dans un défilé de montagnes, l'attaque, lui et son escorte, à la tête d'une troupe de brigands, et le tue. Il y a peu de choses plus énergiques que ce combat :

« Ah! dit-il, deux jeunes gens peuvent se presser avec amour pour recevoir et partager leurs caresses, mais l'amour lui-même ne pourrait jamais avoir pour tout ce que la beauté soupire d'accorder, des palpitations la moitié aussi vives que la haine en donne au dernier embrassement de deux ennemis, lorsque, se saisissant dans le combat, ils enlacent leurs bras qui ne lâcheront plus leur prise. Les amis se rencontrent pour se séparer, l'amour rit au mot de fidélité; mais de vrais ennemis une fois rencontrés, sont unis jusqu'à la mort. »

La Giaour, sa vengeance assouvie, se retira, souillé d'un crime, chez des moines, et se fit caloyer; mais, sombre et farouche, il faisait frémir ses frères.

« Sa robe flottante, dont les larges plis l'enveloppent, balaie la poussière, tandis qu'il s'avance dans l'enceinte parsemée de colonnes. Lorsque l'hymne religieux ébranle le chœur, et que les moines s'agenouillent, lui se retire, et l'on voit son

ombre errer sous ce portique, qu'éclaire une lampe isolée et vacillante; c'est là qu'il attend la fin des cérémonies, et écoute la prière, sans jamais en murmurer une seule. Regardez, près de ce mur à moitié éclairé, le voilà qui rejette en arrière son capuchon; ses noirs cheveux tombent en désordre, et recouvrent son front pâle, comme si la Gorgone avait arraché de sa tête les plus noirs serpens, et qu'elle les eût jetés sur le front terrible de cet étranger. Saint François, éloigne cet homme de l'autel!

» A son lit de mort, il fit venir un moine et lui dit: Père, tes jours ont été passés paisiblement, en comptant les grains de ton chapelet, et en récitant d'éternelles prières; mes jours, quoique peu nombreux, ont été consumés dans le crime et dans le malheur! Je l'aimai, ô moine! je l'aimai! L'amour est une étincelle de feu immortel partagé par les anges. La piété élève l'âme vers le ciel, mais le ciel lui-même descend dans l'amour!... Je l'aimai! mais ce sont des mots dont tout le monde se sert. Je le prouvai plus par mes actions que par mes paroles... Il est sur cette épée une tache de sang qui ne s'effacera jamais. Ce sang fut versé pour elle, qui mourut pour moi. »

Quand il composa tous ces poëmes, Byron avait vingt-six ans, et c'est alors que son mariage vint le faire descendre du trône fantastique qu'il s'était créé, le plaça dans la sphère de la réalité, et casa ce héros mystérieux dans la vie simple, prosaïque, du ménage. Mais bientôt sa séparation conjugale l'arracha à cette existence de tout le monde, pour le séparer du monde à jamais. Enfin, voilà donc sa ressemblance avec ses personnages, complète; le voilà, comme eux, proscrit, chassé violemment de la société, et frappé d'anathème. Suivons-le dans sa fuite, et voyons comment ce malheur réel deviendra pour lui comme un point d'appui, d'où il s'élancera plus haut.

On sait que Byron se dirigea vers la Suisse en quittant l'Angleterre: voici quelques parties de son journal, qui nous sont nécessaires pour la continuation de cette idée: « Été à Chillon; à notre retour, rencontré une société anglaise en voiture; dedans, une dame profondément endormie! dans l'endroit le plus ravissant du monde! parfait! Je me rappelle, à Chamouni, face à face du Mont-Blanc, avoir entendu une autre femme, anglaise aussi, s'écrier devant sa société: « Avez-vous jamais rien vu de plus champêtre!... » Champêtre!... bon Dieu! des rocs, des pins, des torrens, des glaciers, des nuages, et les cimes couronnées d'éternelles neiges... Champêtre!... Sorti à huit heures!... Après de longs détours, arrivé à une roche énorme, puis au pied de la montagne; la Yung-Fraü, glaciers, torrens; l'un d'eux a neuf cents pieds de chute visible. Entendu une avalanche tomber comme la foudre. Survenu un orage! tonnerre, éclairs, grêle! tout parfait, tout beau!... Rentré chez le curé, juste en face le torrent! La cascade décrit une courbe sur le rocher, comme la queue d'un cheval blanc qui flotterait au vent, et telle qu'on pourrait concevoir celle du pâle cheval que monte la mort dans l'Apocalypse!... Le haut glacier, semblable à une tempête écumeuse glacée tout à coup dans sa fureur! D'un côté, la Yung-Fraü, avec tous ses amas de neige, puis sa dent d'argent, brillant comme la vérité! »

Je n'ai pas besoin de faire sentir tout ce qu'il y a de poésie dans ces notes si vives, si coupées; et c'est sur ces montagnes de glace que Byron rêva la création d'un nouveau personnage plus étrange encore que les autres. Il fit *Manfred;* Manfred est encore un meurtrier, mais avec un degré de plus; c'est un meurtrier en com-

merce avec les esprits infernaux; c'est l'homicide diabolisé, satanisé, et je conçois peu d'idées plus poétiques, que d'avoir ainsi placé, solitaire, sur le sommet des Alpes neigeuses, ce comte Manfred, meurtrier et magicien; que d'avoir élevé si haut, au-dessus de la terre, cet homme si entièrement séparé du reste des hommes; et d'avoir bâti son château, comme un nid d'aigle, sur la pointe de ces rochers, sur la pente de ces abîmes, dans cette patrie des nuages et des glaces, qui semble le domaine des esprits et des êtres surnaturels.

Vous croyez, peut-être, avoir parcouru toute l'échelle de cette classe d'êtres exceptionnels, mais un homme comme Byron ne s'arrête pas tant qu'il y a quelque chose à faire : après avoir peint le jeune homme blasé, puis le criminel, puis l'homme maudit par la société, puis enfin le proscrit commerçant avec Satan, il ose s'élever plus haut, il monte jusqu'à l'être maudit par Dieu, jusqu'au maudit des maudits, au prince des damnés; il fait *Caïn;* et nous allons nous arrêter un moment sur cet ouvrage, qui complète si étrangement la destinée poétique de Byron. — En voici le début :

Caïn, seul. — C'est donc là la vie!... travailler!... Et pourquoi faut-il que je travaille?... Parce que mon père n'a pu conserver sa place dans Eden... Qu'avais-je fait, moi?... Je n'étais pas né, je ne cherchais pas à naître, et je voudrais ne pas être né... Pourquoi céda-t-il au serpent et à la femme? ou pourquoi est-il puni d'avoir cédé? L'arbre fut planté!... pourquoi pas pour lui?... sinon, pourquoi le placer près de lui, et le faire croître le plus beau des arbres!... Ils n'ont qu'une réponse à toutes mes questions... C'était sa volonté, et il est bon!... Comment le sais-je?... Je n'en juge que par les fruits, et ils sont amers ceux dont je dois me nourrir pour expier une faute qui n'est pas la mienne!... »

Ces dix lignes sont le résumé de tout l'ouvrage; jusqu'alors on n'avait peint dans Caïn que le côté passionné, c'est-à-dire, l'envie, la haine, la méchanceté.

Travailler et haïr, tel est donc mon partage.

Ce vers, que je n'ai pas le droit de louer, puisqu'il est de mon père, vous explique comment on avait conçu le rôle de Caïn. Dans Byron, ce n'est pas cela; Caïn ne hait pas, Caïn n'envie pas, Caïn n'est pas méchant, Caïn pense... Poursuivons.

Lucifer s'approche du premier fils d'Adam; il ne cherche pas à le pousser au crime; ce n'est pas le but de l'auteur; il n'essaie pas de jeter un nouveau trouble dans cette tête si agitée par tous les mystères qui l'entourent.

Caïn. — Je suis altéré de savoir; quand je contemple autour de moi ce monde que je ne comprends pas, je suis sous le poids d'une continuelle tristesse... Instruis-moi.

Lucifer. — Auras-tu un cœur assez hardi pour chercher la science?

Caïn. — Mets-moi à l'épreuve.

Lucifer. — Oseras-tu envisager la mort?

Caïn. — Elle a été jusqu'à présent invisible pour moi.

Lucifer. — Mais il faudra la souffrir.

Caïn. — Mon père en parle comme d'une chose terrible, et ma mère pleure en l'entendant nommer. Abel lève les yeux au ciel; ma sœur Sillah baisse les siens

vers la terre, et prie avec un soupir ; ma compagne Adah me regarde et ne dit rien.

Lucifer. — Et toi?

Caïn. — D'inexprimables pensées se pressent dans mon cœur brûlant, quand on me parle de cette mort toute-puissante, qui est, à ce qu'il paraît, inévitable..... Qui a pu créer un semblable fléau pour les être ?

Lucifer. — Demande au destructeur.

Caïn. — Qui ?

Lucifer. — Le Créateur... Appelle-le comme tu voudras, il ne crée que pour détruire.

Caïn. — Je ne savais pas cela, mais je le pensais depuis que j'entendis parler de la mort. Quoique j'ignore ce qu'elle est, elle me semble horrible. J'ai porté partout mes regards, dans le vaste désert de la nuit, pour la chercher, et quand je voyais, sur les murs de l'Eden, des formes gigantesques, je croyais la voir paraître, je l'attendais... mais rien ne paraissait. Alors, je reportais les yeux vers ces astres étincelans qui parcourent l'azur des cieux..... Mourront-ils aussi?

Lucifer. — Non.

Caïn — Tant mieux! ils sont si beaux! »

Quelle puissance poétique dans cette manière de considérer le premier maudit, et dans cette reproduction si vive des doutes affreux qui devaient assiéger le premier homme qui pensait. Nous, venus si tard dans la création, et qui voyons autour de nous des milliers d'êtres vivre, et des milliers d'êtres mourir, la vie et la mort, l'être et le non-être sont des mystères émoussés pour nous; à force de répéter ces mots, il est né, il est mort, et de les voir réalisés autour de nous, nous les prononçons sans y penser; mais au moment où l'homme naissait, où il attendait à tout moment cette mort, sans savoir ce qu'elle était, quelle était sa forme, s'il y avait une forme.... son existence tout entière ne devait être que ces trois mots : Pourquoi? quand? comment?..... Et ce que je trouve sublime dans Byron, c'est d'avoir personnifié ce doute perpétuel dans le premier maudit, et d'avoir fait de Caïn un Pascal. Milton a peint le côté physique, pour ainsi dire, de l'étonnement de l'homme à sa naissance; il l'a montré s'étonnant du ciel, de la terre, des arbres, de la beauté de la femme; Byron l'a représenté s'étonnant de son existence, et ne concevant pas sa fin; aussi, dans son drame, pas de rôle pour Adam qui ne sait que se repentir, par de rôle pour Ève qui ne sait que pleurer, pas de rôle pour Abel qui ne sait qu'aimer, pas de rôle pour Dieu qui sait tout. Il n'y a que Caïn, et dans Caïn il n'y a que ses doutes : aussi le meurtre d'Abel n'est-il qu'un accident; quand il tue son frère, ce n'est pas par envie et avec préméditation, non, c'est dans un mouvement de fureur, par emportement, sans dessein; il n'y est pour rien. Ce meurtre est un acte auquel Dieu le pousse, comme un châtiment que Dieu lui inflige parce qu'il a voulu savoir; aussi, quand, à la vue du corps sanglant d'Abel, Sillah s'écrie : « Accours, accours, mon père, la mort est dans le monde! » Caïn s'écrie : « Oui, et elle y est introduite par moi, qui l'abhorrais tellement, qu'elle empoisonnait ma vie avant que je la connusse !... Et toi! être inanimé dont le sang souille la terre, ce que tu es maintenant, je l'ignore; mais, si tu me vois, je crois que tu me pardonnes!... Descends dans le tombeau!... O terre! terre! pour tous les fruits que tu m'as donnés, je te rends celui-ci!... Et maintenant je fuis dans le désert. »

Tet est à peu près le résumé de cet ouvrage étrange, qui est la dernière expression donnée sur laquelle reposent la plupart des compositions de Byron. Cependant, la préoccupation de ce point de vue ne doit pas nous faire oublier les autres caractères du talent de Byron. Esprit caustique et railleur, il lançait parfois, dans ses ouvrages, des bouffées d'une gaieté toute française et toute spirituelle. Ainsi, tout en écrivant le quatrième chant de Childe-Harold, si étincelant de beautés graves et fortes, il traçait cette peinture légère et moqueuses de la société italienne : « Chaque femme ici a son cavalier servant.... cela est reçu. Leur système a ses règles, son décorum, ses convenances. C'est maintenant une espèce de tactique ou jeu aux cœurs qui admet très-peu de variantes. Les femmes sont tenaces et jalouses comme des furies, gardant toujours leurs sigisbés pendus à leur côté, et ne leur permettant pas de se marier. Bref, elles ont transporté le mariage dans l'adultère, et effacé la négative du sixième commandement. La raison en est simple. Elles se marient pour leurs parens, et aiment pour elles-mêmes. Elles exigent la fidélité de leur cavalier, comme une dette d'honneur, et elles paient le mari comme un créancier, c'est-à-dire, pas du tout. »

Outre cette esquisse vive et rapide, Byron a consacré la légèreté des mœurs italiennes dans un petit ouvrage nommé *Beppo*, qui est une bouffonnerie charmante dont je citerai quelques stances. Nous sommes au carnaval, Byron voit passer devant lui une femme nommée Laura; et là-dessus il nous raconte son histoire :

« Elle n'était pas vieille, elle n'était pas jeune, elle n'avait pas non plus ce nombre d'années que certaines gens appellent un certain âge : ce qui cependant me paraît l'âge le plus incertain du monde, car je n'ai jamais pu engager qui que ce soit, pour amour ou pour argent, verbalement ou par écrit, à m'expliquer quelle période de la vie humaine on entend au juste par ce mot. Laura était encore fraîche; elle avait bien employé le temps, et le temps, de son côté, en avait usé très-poliment avec elle; elle était tout sourire, et semblait, de ses beaux yeux noirs, remercier le genre humain du plaisir qu'il lui faisait en la regardant.

» Cependant la dame avait des principes fort sévères, et son mari, qui connaissait sa vertu, partit pour un long voyage..... D'ailleurs, ils sont peu jaloux à Venise, et leur jalousie a, pour ainsi dire, le teint blond, en comparaison de celle de ce diable d'Othello, avec son visage de suie, qui étouffe sa femme dans un lit de plumes..... Cependant le mari, nommé Beppo, était resté absent six ans; la dame prit un vieux ami, car elle était fort peureuse. Un jour, elle alla au *ridotto* avec son sigisbé, et pendant qu'elle était là, au milieu de cette foule; regardant, regardée, parlant haut à quelques-uns, bas à quelques autres, elle remarque un turc, couleur d'acajou, qui la suivait partout, et avait toujours les yeux sur elle : elle le vit, et en fut contente quoiqu'il fût turc... Après la fête, elle monta dans sa gondole avec le cavalier servant..... Mais que trouve-t-elle devant son palais? son turc, qui était arrivé avant elle.—Monsieur, dit le Sigisbé, votre présence ici est si étrange que je pense qu'il y a erreur de votre part. —Monsieur, dit le musulman, il n'y a pas d'erreur, cette dame est ma femme. Le comte invita alors fort poliment le mari à entrer; et Laura fit tout ce qu'elle put pour s'évanouir; ils entrèrent et prirent le café; alors Laura, plus hardie, s'écria : Beppo, quel est votre nom païen? Dieu me bénisse, votre barbe est d'une effroyable longueur! Etes-vous réellement turc à présent? Avez-vous épousé d'autres femmes? Est-il vrai qu'ils

se servent de leurs doigts en guise de fourchette ?... Ah ! voilà le plus joli schall ! vous m'en ferez cadeau !... On dit que vous ne mangez pas de porc... Dieu me bénisse !... je n'ai jamais vu un homme si jaune !... Comment va votre foie ?...

« Que répondit Beppo, je l'ignore ; mais enfin, sa femme le reçut, le patriarche le rebaptisa, il fit un cadeau à l'église, le comte et lui furent bons amis, et comme ma plume est au bas d'une page, et que la page est finie, mon histoire est finie aussi. »

Nous nous sommes arrêtés un moment sur cette peinture un peu trop légère. C'est que sans elle vous n'auriez pas eu une idée complète de ce génie si souple et si varié, qui mêlait ainsi aux accords les plus énergiques et les plus harmonieux, les saillies d'une gaieté bouffonne qui rappelle Voltaire et la France.

Un des traits les plus caractéristiques de l'âme, et par conséquent du génie de Byron, c'est son amour pour la nature et la solitude. Tout le monde a lu ces belles pages où Rousseau décrit si vivement et avec tant de délices, ces jours ravissans qu'il a passés avec lui seul, avec les oiseaux de la campagne, avec la nature entière et son inconcevable auteur ; vous vous rappelez ses pétillemens de joie, comme il le dit lui-même, quand, s'étant échappé de chez lui dans la forêt, échappé à cinquante ans, il avait doublé un certain coin où l'on ne pouvait plus l'atteindre !... Eh bien ! Byron était de même ;... il disait qu'il n'avait jamais connu de femme, quelque passionné qu'il fût pour elle, auprès de laquelle il ne regrettât la solitude et la nature. Ce qu'il cherchait dans ses courses à toute bride à travers le monde, ce n'étaient pas des souvenirs historiques, des monumens, des ouvrages d'art, mais du ciel, mais du soleil, mais la mer, mais les montagnes... Il s'écrie en Grèce : « Les fortes âmes d'Athènes ont disparu, sa splendeur est passée, sa renommée est morte, mais la nature, qui ne meurt jamais, est toujours aussi belle et aussi riche sur ses bords !.... » et c'est une consolation pour Byron, que de voir cette constance dans les bienfaits de la nature, cette fidélité du soleil pour cette terre malheureuse à qui la gloire avait été si infidèle !... il n'était à son aise qu'au milieu des scènes les plus sublimes et les plus terribles du monde matériel : j'aime à l'entendre s'écrier dans Childe-Harold : « Cieux, fleuves, montagnes, vents, lacs, éclairs, vous tous, nuits, orages, tonnerres, j'ai une âme pour vous comprendre. »

Il y a un proverbe qui dit : quant le diable devient vieux, il se fait ermite. Eh bien ! vous allez voir que Byron fit mentir la sagesse des nations. Nous venons de trouver, dans toutes les productions de ce grand génie, un type d'homme, sombre, terrible, diabolique, un satan, en un mot. Eh bien ! ce satan change de peau tout à coup ; au lieu de se faire ermite, c'est-à-dire hypocrite, il devient un diable jovial, de belle humeur, plaisant ; Lucifer se civilise. Le *Corsaire*, *Lara*, le *Giaour*, se changent en *Don Juan* ;.... Satan se métamorphose en Méphistophélès : ainsi, plus de meurtre, plus de sang, plus de coups de couteau, mais des amours,... des amours,... et encore des amours... Il y aura toujours autour du héros une légère odeur de soufre, mais juste assez seulement pour le faire reconnaître, et prouver qu'il est de la famille... Au reste, laissons parler Byron ;... il vous exposera beaucoup mieux que moi le plan de son poëme ;... et voici une lettre où il en parle à un de ses amis : « Vous voulez absolument une épopée, voilà *Don Juan ;* c'en est une dans l'esprit de notre siècle, comme l'*Iliade* dans celui du siècle d'Homère... Dès le commencement vous aurez une Hélène ;... à la fin du premier chant, le héros la quittera, s'embarquera, naufragera dans une île,

et sera sauvé par une jeune insulaire, seconde Hélène; de là je mènerai Don Juan dans un sérail; la sultane deviendra amoureuse de lui, elle l'enlèvera, et ils s'enfuiront en Russie; là, si la passion de Don Juan se refroidit, et qu'il ne sache que faire de la dame, je la ferai mourir de la peste; et comme notre héros ne peut pas se passer de belle, il deviendra favorite masculine de la grande Cathérine; puis, je l'enverrai en Angleterre en qualité d'ambassadeur de la czarine. Là, je ferai une description de la vie des Anglais à la campagne, et puis enfin, j'enverrai Don Juan en France, et il y sera guillotiné dans le cours de la révolution. Le poëme aura vingt-quatre chants, le nombre requis. Il y aura des épisodes, il y en aura d'innombrables; et mon imagination, féconde ou non, inventera la machine. Si ce n'est pas là une épopée selon les strictes règles de la poétique d'Aristote et de la morale de Johnson, je ne sais pas ce que c'est qu'un poëme épique. »

Nous connaissons Byron, le débauché spirituel; ainsi, nous passerons rapidement sur le commencement de Don Juan, et sur les circonstances érotiques qui l'obligent à s'exiler. Nous nous arrêterons sur les passages où le caractère du poète se dessine avec ses traits les plus saillans : la sensibilité et l'ironie.

Ainsi commence le deuxième chant : « C'est un spectacle bien poignant que celui de la terre natale s'éloignant derrière les flots mugissans, surtout quand on y laisse une mère, une amante, et pas de femme. Don Juan, au désespoir, demeurait assis sur le tillac, lisant et relisant la dernière lettre de Julia : « O ma belle amie! disait-il, cet océan azuré se joindra au ciel, la terre s'abîmera dans la mer avant que je perde ton souvenir. La médecine n'a pas de remède pour les chagrins de l'âme. (Ici le vaisseau fit un bond, et Don Juan sentit les approches du mal de mer). Les cieux toucheraient plutôt la terre! (Ici il se sentit plus malade). O Julia! que me font tous les autres maux?... Pédro, donne-moi un verre de liqueur. — Julia! mes amours!.. Plus vite donc, drôle de Pédro. Ce maudit vaisseau bondit tellement! — Chère Julia! tu vois que je t'implore encore. » (Ici il ne put en articuler davantage). »

Conçoit-on tout ce que, sous ces paroles si bouffonnes, il y a d'ironie amère et sanglante? Eh bien! c'est ainsi que Byron, dans *Don Juan*, se plaît toujours à tourner en ridicule tous les sentimens exaltés et purs; il ne peint pas une scène touchante sans mettre bien vite à côté, par un jeu cruel, une circonstance matérielle qui la dépoétise; il ne décrit point une position terrible sans y ajouter un coup de pinceau grotesque qui déconcerte votre émotion. Ainsi, il y a, dans ce deuxième chant de *Don Juan*, une tempête affreuse, plus de vivres sur le vaisseau; les matelots affamés égorgent et dévorent le vieux Pedrillo, précepteur de Don Juan. Don Juan, quoique consumé par la faim la plus horrible, refuse de prendre part à cet atroce festin; « car, en conscience, ajoute Byron, il ne pouvait pas dîner de son vieux maître. » Voilà comme, à tout instant, Byron vous interrompt dans les sentimens passionnés par quelque saillie burlesque, comme s'il se repentait d'avoir senti un moment, et comme s'il voulait expier cette erreur. C'est l'idée du beau tableau de M. Scheffer, représentant Faust : la figure de Faust est pleine d'élévation, de profondeur et de pensée; mais ce peintre a mis dans un coin du tableau la tête de Méphistophélès, qui rit. Tel est Byron, se mettant toujours ainsi dans un coin, comme un sarcasme vivant, et au milieu des scènes les plus élevées, au milieu des cris les plus affreux de la douleur, des murmures les

plus enivrans de l'amour, jetant tout à coup un éclat de rire perçant et amer, qui domine tous les autres bruits et vous glace d'horreur.

« Cependant le vaisseau, battu de la tempête, s'étant ouvert, tout l'équipage fut englouti, excepté Don Juan qui, cramponné à une rame, gagna le rivage avec des efforts inouis : c'est là que, sans pouvoir respirer, il enfonça, dans le sable ses ongles aigus, et tomba évanoui à l'entrée d'une caverne creusée dans le roc. Combien de temps dura cet état de faiblesse, c'est ce qu'il ne sut pas lui-même; mais enfin, après bien des heures ainsi passées, il sentit la vie revenir en lui, il étendit ses membres douloureux, il ouvrit ses yeux avec efforts;... mais à travers le voile confus que la mort, à peine vaincue, étendait encore sur ses regards, il crut distinguer une charmante figure de jeune femme, penchée vers lui, le réchauffant de son haleine, et épiant sur ses lèvres sa respiration insensible : on l'eût prise pour un ange incliné sur un mourant qui vient de remplir ses derniers devoirs. Jamais figure de femme n'avait été créée en vain pour Don Juan; aussi, tout faible qu'il était, il ne referma pas les yeux, il se leva sur son coude, et voulut parler; mais son bel ange, mettant son doigt sur sa bouche, lui ordonna de se taire, et lui fit prendre quelques alimens : avec un tel médecin, on guérit vite à vingt ans; et chaque matin, la jeune fille venait dans la grotte, pour voir son beau cygne reposer dans son nid; elle écartait doucement les boucles de ses cheveux, et sans troubler son repos, elle respirait délicieusement sur ses joues, comme le vent du midi sur un lit de roses. Chaque matin donnait aussi au teint de Juan plus de fraîcheur, et Haïdée, c'était le nom de la jeune fille, trouvait chaque jour davantage que c'eût été bien dommage de laisser un étranger expirer dans une si blanche peau. Cependant ils ne pouvaient pas se parler, car Don Juan ne comprenait pas la langue de la jeune ionienne; elle eut recours aux gestes, à la pantomime, elle fit parler ses yeux, elle lut dans les siens, et un seul regard leur disait un univers de paroles et de choses qu'ils ne manquaient pas d'interpréter. Bientôt, par le mouvement des doigts, et à l'aide des paroles qu'il répétait après elle, Haïdée lui donna une première leçon dans sa langue...... Il est doux d'être initié dans une langue étrangère par la bouche, par les yeux d'une femme; j'entends quand tous deux sont jeunes, le disciple et le maître : on sourit en répétant bien, quand on se trompe on sourit encore, et alors un serrement de main, peut-être même un chaste baiser... Le peu que je sais, ajoute Byron, c'est ainsi que je l'ai appris. Ils s'aimèrent, je n'avais pas besoin de vous le dire. Souvent ils se baignaient tous deux ensemble, et sans rougir; Juan, aux yeux d'Haïdée, était l'un de ces êtres qu'elle voyait dans ses rêves depuis deux ans, une certaine chose destinée à être aimée, un objet fait pour la rendre heureuse, et pour recevoir d'elle son bonheur; car, pour sentir la félicité; il faut trouver à la partager :... les plaisirs sont nés jumeaux. Haïdée ne parla pas de scrupules, elle ne demanda pas de sermens, elle n'en donna pas; jamais elle n'avait ouï parler de gage, de promesses, des dangers que court une jeune fille; elle fit tout ce que lui inspirait sa naïve innocence, et se jeta comme un tendre oiseau dans le sein de son jeune ami. Comme elle n'avait jamais rêvé d'infidélité, elle n'eut pas l'idée de prononcer le mot de constance. »

Mais je m'aperçois qu'en dépeignant cet amour si frais et si exquis, j'oublie de parler de la position sociale d'Haïdée; elle était fille du maître de l'île, et ce maître était un corsaire; nous ne pouvions pas nous passer tout-à-fait de corsaire; mais, c'était l'homme le plus doux et le mieux élevé qui jamais eût coupé une gorge ou

conduit un vaisseau. Il s'était fait pirate parce qu'il faut bien faire quelque chose, et qu'il trouvait les richesses des autres aussi bien dans ses mais que dans les leurs. Ayant fait une longue expédition maritime, le bruit de sa mort s'était répandu dans l'île; et Haïdée, après avoir versé bien des larmes, profitant de la liberté que lui donnait la mort du vieux pirate, fit venir Don Juan dans son palais, et tous deux ils s'appliquèrent à dépenser le mieux qu'ils le purent les immenses trésors amassés par le défunt Lambro : c'est ainsi que se nommait le père d'Haïdée. Mais les pirates ont la vie dure, et ils reviennent de loin. Un jour, après un long et voluptueux festin, dans une salle toute tendue des plus riches tapisseries, au son des instrumens les plus doux, Juan, assis sur un sopha somptueux et assoupi par cette harmonie délicieuse, s'était endormi sur l'épaule d'Haïdée, qui elle-même reposait sur le front de Don Juan. Réveillée par un léger bruit, Haïdée lève la tête, et jette un cri d'effroi en voyant son père, le redoutable Lambro, penché sur eux deux, les regardant avec un sourire amer, en dirigeant un pistolet contre Don Juan. A cette vue, cette créature si faible et si douce devient une lionne ; elle se jette au devant de Don Juan, qui, réveillé, avait saisi un sabre : elle se place devant l'arme de Lambro, et s'offre tout entière à la mort ; son œil fixe est arrêté sur le visage de son père qui la regarde aussi, et l'on ne peut dire combien leurs regards étaient les mêmes, sauvages avec sérénité ; la flamme qui étincelait dans leurs grands yeux noirs, était de même nature ; car elle aussi elle eût brûlé de se venger si elle avait été outragée ; le sang d'une mère africaine coulait dans ses veines ; et ses yeux ardens recélaient les passions les plus profondes ; seulement jusqu'alors elles y avaient sommeillé, comme un lion aux bords d'une fontaine. A la vue de la résolution désespérée de sa fille, Lambro baisse son arme, mais sur un signe qu'il fit, vingt pirates entrèrent dans la chambre, et se saisirent de Don Juan après l'avoir frappé de plusieurs coups de sabre. On voit que ce pauvre Don Juan a du malheur ; obligé ainsi de se battre à coups de poing avec le mari de sa première belle, et à coups de sabre avec le père de sa seconde Hélène. Quant à Haïdée, en voyant couler le sang de son amant, semblable au cèdre déraciné, elle tombe dans les bras de son père, qui jusqu'alors avait eu peine à dompter sa résistance. Une veine se rompit dans son sein, ses lèvres roses se couvrirent d'un sang noir, après douze jours et douze nuits de souffrances, elle mourut, sans avoir dit un seul mot, sans avoir versé une seule larme.

Certes, il y a dans nos écrivains peu de créations plus idéales et plus poétiques que celle d'Haïdée ; mais une observation à faire, c'est que toutes les fois que Byron crée un être fantastique, son premier soin est de l'entourer de personnages bien réels et positifs ; il le place dans des lieux qu'il vous décrit avec une minutieuse vérité ; il le fait mouvoir dans un monde bien matériel et bien palpable : de là, deux avantages, d'abord celui du contraste, ensuite et surtout celui de donner ainsi de la réalité même à cette création idéale, de nous faire croire à son existence, d'en faire un être vivant, réel, où nous nous reconnaissons, et par conséquent d'augmenter notre sympathie pour lui. Et il y aurait place ici pour quelques réflexions justes sur l'emploi que l'on peut faire dans la poésie des circonstances prosaïques de la vie ; et peut-être pourrait-on dire qu'en dédaignant la réalité des descriptions, la sublime école du siècle de Louis XIV s'est montrée infidèle en ce point à son culte pour la littérature grecque, et s'est privée d'un grand

levier poétique. Ainsi, un des ouvrages où il résulte le plus d'intérêt de cette peinture minutieuse de la vie matérielle, c'est *l'Odyssée*. On se rappelle sans doute le passage où la nourrice Euriclée reconnaît Ulysse, en lui baignant les pieds, à une cicatrice qu'il avait à la jambe : eh bien ! le poète met un soin infini à nous peindre avec minutie, avec grossièreté, tous les détails domestiques du bain que l'on fait chauffer, du vase que l'on nettoie, de cette femme qui s'agenouille. Pourquoi?.... C'est que, par cette naïveté de description, il nous transporte à la scène, nous la fait voir, et qu'il donne par conséquent mille fois plus de force à l'effet moral et dramatique qui sortira de cette scène matérielle ; l'intérêt est doublé par cette vérité, cette nudité, cette poétique trivialité de détails.

Revenons à Don Juan, que le rancunier Lambro a fait saisir, enchaîner, et envoyer avec d'autres marchandises de même nature à la cour du Grand-Turc. Mais la sultane favorite a vu passer le bel esclave, et un vieil eunuque est chargé de l'acheter et de l'introduire sous les vêtemens d'une odalisque dans le boudoir impérial. Gulleyaz, avec une grâce charmante, lui tendit la main : puis, sur un signe de la sultane, Baba s'éloigna, en lançant à Juan un sourire de côté. Les sultanes n'agissent pas comme tout le monde; Gulleyaz tournant donc vers Juan des yeux bleus pleins d'une majestueuse tendresse, lui dit : Chrétien, m'aimes-tu?... Don Juan, pensant à Haïdée, fondit en larmes, et ne répondit pas. Alors, pour préambule, Gulleyaz se jeta à son cou; mais Don Juan, pensant toujours à Haïdée, se débarrassa de ses beaux bras, et la replaça à ses côtés... Une tigresse à laquelle on enlève ses petits, une lionne, ou toute autre intéressante bête de proie, sont des similitudes qu'on a toujours sous la main pour peindre la désolation d'une femme à qui on refuse quelque chose; mais toutes ces figures n'expriment pas la moitié de ce que je voudrais dire. Vous qui avez vu des colères de femme (Dieu sait si ce n'est rien), vous ne vous feriez pas encore une idée de celle de Gulleyaz...Les passions cruelles dont son visage était le siége, la transformaient en une sublime tempête incarnée... Sa première pensée fut de priver Don Juan de la tête ; la seconde, de sa seule présence; la troisième, de lui demander où il avait été élevé; la quatrième, de l'amener à force de sarcasmes, à se repentir; la cinquième, d'appeler ses femmes et de se mettre au lit; la sixième, de se poignarder; la septième, de faire étrangler Baba... ; et elle était dans cette douce perplexité, quand Baba arrive tout essoufflé, lui annoncer que le sultan s'approchait. A l'instant la fureur disparut du visage de Gulleyaz; le sultan entra, et Don Juan sortit, mêlé avec les odalisques dont il portait le costume, et dont on le croyait la compagne. C'était le soir, et toute cette armée de femmes se dirigea, pour aller prendre du repos, vers le dortoir. Don Juan, toujours avec elles, entra dans cette galerie où il était aussi destiné à passer la nuit; et comme toutes les couches étaient occupées... Mais je m'oublie, pardonnez-moi d'avoir entr'ouvert devant vous les portes d'un dortoir de harem; je les referme bien vite sur vous, mais pas sur Don Juan; et ceux qui voudront en savoir davantage, n'ont qu'à ouvrir le sixième chant de *Don Juan*, page 390, traduction de M. Paulin Pâris.

C'est une belle et terrible chose qu'une description de siége et de combat sous une plume comme celle de Byron, et je voudrais pouvoir vous montrer Don Juan combattant au siége d'Ismaïl sous les ordres de Souvarow, et nous arrêter sur cette admirable narration, faite avec du feu et du sang, et où notre poète, au milieu des grondemens du canon, des clameurs des mourans et des blessés, jette tout à

coup des cris de pitié pour l'humanité qui succombe, des cris d'indignation contre le despotisme qui triomphe, ou lance des flots de sarcasmes voltairiens; mais l'espace nous oblige de nous éloigner de ce champ de bataille : nous traverserons même sans nous y reposer, et pour cause, la cour de Catherine, où Don Juan fut envoyé comme ambassadeur, et ne fut pas qu'ambassadeur, et nous arrivons à une partie de l'ouvrage, moins saillante, et pourtant plus importante pour nous, parce que nous y retrouverons l'homme. Le douzième chant commence par un éloge de l'avarice, et je vais en citer quelques strophes.

« Divin or! pourquoi donc appeler misérables les avares? Leur volupté est à l'abri de la satiété; c'est la meilleure ancre, et la véritable chaîne de toutes les autres voluptés, grandes ou petites. Vous qui ne voyez l'homme économe qu'à table, qui méprisez ses frugales habitudes, et ne pouvez concevoir comment la richesse peut s'allier à la parcimonie, vous ignorez de quelles joies indicibles une rognure de fromage épargnée peut être la source! L'amour et le vin nous épuisent, l'ambition nous ronge, le jeu nous ruine; mais le plaisir du thésauriseur, d'abord plus lent, puis plus rapide, ce plaisir de toujours accumuler, en dépit des accidens publics, voilà ce qui bat en ruines l'amour, le vin, le jeton du joueur et les fumées de l'homme d'état. Qu'ils sont beaux! qu'ils sont ravissans les rouleaux, les coffres de lingots, les sacs de dollars, les coins d'or fin et intact, où lourdement repose dans un large cercle radieux quelque régnante et stupide effigie! Oui, la monnaie courante, voilà la lampe d'Aladin! »

Nous ne voyons, nous, dans ces strophes, que des vers spirituels et brillans : les ennemis de Byron n'y ont vu qu'une occasion de lui prêter un nouveau vice. Eh bien! que penserez-vous quand je vous dirai qu'au moment où Byron écrivait ces stances, il était en effet avare et thésauriseur? Mais savez-vous pourquoi il éprouvait tant de joie à contempler des lingots et des dollars, à épargner des rognures de fromage? c'est qu'à ce moment il thésaurisait au profit des Grecs; c'est qu'avec ces rognures, il faisait de l'or pour l'affranchissemment d'un peuple. Eh! ne reconnaissez-vous pas bien là cet homme qui, honteux d'une chose sublime, comme les autres le sont d'une chose basse, se crut toujours obligé de se donner un ridicule ou un vice pour un passeport d'une belle action.

D'ambassade en ambassade, Don Juan arrive à Londres, et de là, comme l'auteur vous l'a dit lui-même, occasion pour lui de décrire la vie des Anglais à la ville et à la campagne; mais ici, le poète sait trop ce qu'il vous raconte, et il en résulte une multiplicité de petits détails qui paraissent mesquins à côté des larges et poétiques développemens des premiers chants. Byron se souvient trop qu'il est Anglais (c'est un reproche qu'on ne peut pas lui faire souvent); cependant, malgré leur infériorité, ces chants sont encore remarquables par une foule d'aperçus fins et ingénieux, et je vais vous en citer un morceau.

Don Juan est à la campagne chez lord Aurundeville, et il occupe une aile de bâtiment déserte et solitaire, où, dit-on, se promène toutes les nuits un fantôme que l'on appelle le *Frère-Noir*. Don-Juan qui croit peu aux revenans, attend cependant minuit avec impatience. Il n'attendit pas en vain... Chut!... qui va là? Je vois... je vois.... non.... oh! non! ce n'est... pourtant c'est quelque chose.... c'est le... le... le... Bah! le chat... que le diable l'emporte, avec ses pas furtifs, on les prendrait pour les tics-tacs du cœur, ou pour le bout du pied d'une tendre bachelette qui se rendrait au lieu d'un premier rendez-vous, et aurait craint d'être

trahie par les pudibonds échos de ses souliers. Mais encore!... qu'est-ce?... le vent?... oh non! c'est le *Frère-Noir* lui-même, et sa terrible marche est aussi régulière que celle des vers... et même plus régulière, si l'on en juge par les poésies modernes. La porte s'ouvrit donc lentement, et sur le seuil se tenait le *Frère-Noir* enveloppé de son capuchon solennel... Juan tressaillit; mais bientôt, honteux de tressaillir, il s'avança hardiment vers le fantôme, qui se plaça contre la muraille. Juan étend ses bras, il presse une taille droite, mais animée d'une douce chaleur; il sent quelque chose battre comme un cœur palpitant, et il n'a pas de peine à reconnaître que son coup d'œil l'avait grossièrement trompé. Quant au revenant, il semblait l'âme la plus douce que jamais scapulaire eût renfermée: les gracieuses fossettes d'un menton, l'ivoire d'un cou charmant, semblaient même annoncer une créature formée d'os et de chair. Bientôt tombèrent le froc noir et le sinistre capuchon; et qui jamais, hélas! l'eût pensé? ils révélèrent, dans un complet, délicat et voluptueux ensemble, l'espiègle fantôme de lady Fitz Fulke.

Vous vous attendez sans doute que Byron va vous conduire en France, et que la peinture des scènes sanglantes de notre révolution viendra compléter à vos yeux cet admirable tableau où sont déposés tant de trésors de poésie, d'amour et de grâce. Mais la mort ne permit pas à Byron d'achever son plus étonnant ouvrage; et je ne sais rien de plus triste que de voir ainsi des œuvres de génie interrompues par la mort, semblables à ces monumens publics inachevés, qui élèvent éternellement dans l'air leurs colonnes à moitié faites et leurs voûtes commencées: encore un souverain en mourant lègue-t-il à son successeur l'achèvement de l'édifice qu'il a entrepris; mais le génie ne se lègue pas, et la pensée d'un grand homme est un fil, qui, une fois brisé, ne saurait se renouer. Bonaparte n'a pas achevé l'arc de triomphe; eh bien, un Bourbon de la branche cadette l'achèvera. Mais quel est le souverain, quelle est la puissance humaine qui peut compléter les pensées de Pascal, exécuter l'*Homme de Cour* de Molière, et ajouter une page, une strophe, une ligne, au *Don Juan* de Byron. Et c'est là la grandeur du génie et son infirmité intransmissible comme la divinité; il ne lui manque que d'être éternel comme elle.

Nous avons terminé l'analyse des ouvrages du plus grand poète de l'Angleterre; voilà les membres épars de son génie, voilà les rayons brisés de ce foyer de lumière; notre tâche est finie. Cependant, avant de quitter ce grand homme, je vais essayer, par un résumé rapide, de reconstruire dans son ensemble, et avec ses caractères distinctifs, cet esprit si original, et ensuite étudier sa marche et sa manière de procéder.

Plus rêveur que penseur, plus penseur que philosophe, plus poète que rêveur, plus peintre que poète, Byron est avant tout un écrivain, non pas matérialiste, mais matériel: voir est son premier besoin, les idées lui entrent par les yeux, et c'est presque toujours la nature physique qui fait jaillir en lui les pensées fortes, les sentimens poétiques; il ne pense et il ne sent qu'à propos des choses; de là son grand défaut, c'est-à-dire le manque d'idées mères, le manque de conception: toutes ses beautés morales sont des beautés d'accidens et de détails. Si maintenant nous voulons savoir quel coup d'œil son esprit jetait sur les hommes, nous trouverons que c'est un regard de tristesse. A vingt ans, il comprenait toute la bassesse du cœur humain, et il pleurait; à trente ans, il la comprenait encore mieux, et il en riait, et cette gaieté ironique était encore de la tristesse. Car je suis

convaincu que cette fable de l'antiquité sur ce philosophe qui riait toujours et sur celui qui pleurait sans cesse, est simplement l'image de la jeunesse et de l'âge mûr; et que Démocrite, l'éternel rieur, n'était autre chose qu'Héraclite à quarante ans. Il est facile de concevoir tout ce qu'il peut résulter de la combinaison de cet esprit d'ironie amère et triste, et d'une imagination riche comme l'orient. L'imagination, tel est en effet le caractère distinctif de Byron : impétueuse, déréglée, fantasque, elle le mène où elle veut, et il suit sans s'inquiéter où elle le mène; le monde est ouvert, il s'y lance, et entraîné au milieu de tous ces pays qui passent, de tous ces peuples qui viennent poser devant lui, de toutes ces mœurs qui se dessinent à ses yeux, il regarde, il peint et il chante, jetant à flots la poésie, le sarcasme, les pierreries, l'or, l'amour, l'enthousiasme, la moquerie, faisant du génie à propos de tout, sans se tourmenter de savoir si ses pensées se coordonnent, se suivent, se commandent, s'il a un plan, s'il n'en a pas, si ce qu'il dit est noble, touchant ou trivial; n'importe, il le pense, il le dit... Regardez comme il est joyeux, et quel contentement en lui; savez-vous pourquoi? c'est qu'il vient de trouver un mauvais jeu de mots, et le voilà qui l'étend, qui le commente, qui l'allonge avec délices; puis tout-à-coup, à propos de quelque chose ou de rien, le voilà qui se jette dans les idées de mort et d'éternité, et alors les expressions de feu pleuvent, les images les plus hardies, les pensées les plus saisissantes et les plus profondément tristes se précipitent sous sa plume, c'est du Bossuet en vers... Tout haletant, vous le suivez dans son vol, avec lui vous plongez dans l'enfer, ou vous montez dans le ciel... Que faites-vous?... Où allez-vous?... Ne voyez-vous pas qu'il s'est détourné en route... A sa pensée s'est offerte une figure de femme.... alors il s'arrête, il la regarde; ses sourcils contractés se déplissent, sa bouche se prend à sourire tristement, ses yeux se remplissent de larmes, et il commence à vous peindre cette fantastique créature. Vous la voyez naître sous sa plume, vous voyez tomber sur ses épaules ses cheveux bruns et luisans, sa bouche se colore, ses yeux s'animent, et voilà une femme ravissante qui vit, qui marche, qui vous parle, et que vous ne pouvez oublier; car jamais poète ne créa des portraits de femme plus délicieux que Byron; c'est peut-être pour cela que les femmes l'ont toujours défendu. Voyez comme il vous retrace l'amour mystique et pourtant terrestre dans dona Julia; l'amour naïf et sauvage dans Haïdée; l'amour impérieux dans Gulleyaz; l'amour impérial dans Catherine. Vous le montrerai-je créant les portraits enchanteurs de lady Adeline, de Laura, de lady Henry, de miss Aurora Raby, et ajoutant ainsi une foule de sœurs à la ravissante famille des Desdémona, des Virginie, des Atala, des Ophélie!.... Sans doute, Byron a bien des défauts, il est long, il fait des digressions éternelles, et il pousse la plaisanterie jusqu'à la trivialité; mais aussi quel enchantement dans cette causerie en vers, tour à tour sublime, plaisante, triste, gaie, folle! Comment résister à un homme qui a de l'esprit comme Voltaire et de l'âme comme le Dante... Et qu'on ne me blâme pas de mettre ainsi de la passion au lieu de la critique, d'admirer au lieu de juger; c'est que je trouve qu'il y a quelque chose de petit et de faux dans le jugement de ceux qui ne voient que la paille dans un diamant, et que les défauts dans un bel ouvrage. Quelqu'un qui, vous rendant compte de l'Apollon du Belvédère, vous dirait qu'il a les jambes grêles, vous en donnerait-il une idée?... Un homme, qui en voyant la belle et pensive figure de Cicéron, me dirait, pour toute réflexion: Il a une verrue sur le nez, serait-ce là un artiste? non, ce serait un médecin... Eh

bien ! il en est de même dans l'appréciation des arts. « Il est temps, comme le dit M. de Chateaubriand, que l'on abandonne la critique mesquine des défauts, pour la critique plus large des beautés. Qu'est-ce qui fait vivre une œuvre d'art ? Est-ce l'absence des défauts? non, c'est la présence des beautés. Les beautés, voilà donc où doit s'adresser la critique, car c'est là seulement qu'est la vie, c'est là qu'est le mouvement, c'est là qu'est l'exemple. Qu'importe que l'on vous fasse apercevoir une faute de langue dans Corneille, et une faute de goût dans Shakespeare ! Mais si l'on vous parle avec enthousiasme des beautés gigantesques de ces grands hommes, si l'on vous révèle un côté nouveau de leur génie, alors, la tête toute pleine de ces grandes choses, exalté par le souvenir de ces sublimes conceptions, vous vous écrierez : Et moi aussi je suis peintre..... La reproduction des beautés de ces génies supérieurs fécondera et alimentera le vôtre, et c'est ainsi que se perpétue, chez un peuple, le sentiment du beau ; c'est ainsi que le génie se lègue de siècle en siècle, et que, comme ces flambeaux des coureurs de l'antiquité, il ne fait que changer de mains, mais ne s'éteint jamais.

ERNEST LEGOUVÉ.

DES ARTISTES EN ITALIE

AU SEIZIÈME SIÈCLE.

On admirait beaucoup dans l'antiquité le tableau de Parrhasius représentant le peuple d'Athènes. Toutes les passions de ce peuple inconstant et fantasque, que Démosthène ployait à son gré par la véhémence de sa parole, y étaient exprimées à la fois. On retrouvait là l'enfant curieux et volontaire, généreux et frivole, pétillant d'esprit surtout, fou de gloire et de plaisirs; et puis aussi le vieillard radoteur et crédule, qui flanant dans les rues et sur les places, demandait d'un ton insouciant si Philippe était déjà au Pirée, et s'il attaquait le Céramique (1). Peuple singulier ! qui ne prit jamais la vie au sérieux, et dont l'imagination brillante s'était fait un monde d'illusions et de prestiges! peuple jeune même dans la décrépitude par la vivacité et le mouvement continuel de ses pensées ; qui fit de grandes choses en se jouant, et dont le souvenir nous revient aujourd'hui comme un songe. Une seule fois depuis, nous avons vu des mœurs analogues, un caractère aussi divers, aussi insaisissable, des hommes, des choses du temps de Périclès, prenant possession d'une cour moderne, et s'associant aux pompes d'une religion sainte, plus noblement qu'autrefois aux ténébreux mystères d'Éleusis, ou aux fêtes impures de Gnide et de Lampsaque. Jamais aussi le talent de Parrhasius ne devient plus regrettable que lorsqu'il s'agit de dessiner la physionomie de cette Italie du seizième siècle, si riante, si guerrière, si polie, qui dormait aux chants agrestes de ses *Piferari*, et se déchirait à coups de poignard dans ses luttes domestiques; de cette Italie, où les formes sont si belles, où la nature a répandu tant de charmes, chez qui les chefs-d'œuvre de Vinci,

(1) *Voy.* Démosthène, Ire Philippique.

du Titien, de Raphaël semblaient perpétuer les modèles d'une beauté idéale à laquelle les yeux s'habituaient comme à la réalité; où tout était grandiose ou pittoresque, depuis la hutte du chevrier jusqu'au palais monumental du commerçant, depuis cette mer si bleue, si transparente, si parfumée, jusqu'à ces lacs immenses, ces arbres au feuillage sombre, ces soirs dont le rouge velouté se fond si magnifiquement dans le bleu vif d'un ciel sans nuages.

L'âge de Mnésarque, le vieil Étrusque, et de ses figurines d'argile aux traits raides, aux muscles saillans, aux cheveux plaqués par étages, s'était évanoui pour faire place dans tous les genres aux plus beaux génies. La religion présidait à ce développement de l'intelligence; ses souvenirs si nobles, si touchans, étaient une source féconde d'inspirations, où les artistes puisaient à l'envi sans jamais la tarir. C'était surtout dans les figures de la Vierge, ce type admirable de la femme chrétienne, qu'ils rivalisaient d'expression et de grâce. On comptait par millers le nombre des *Madonnes* qui, chaque année, allaient, au poids de l'or, prendre rang dans les galeries des princes ou sur les autels des monastères. *La Madonna del Sacco*, au couvent des servites de Florence, était l'objet d'un culte spécial (1); *la Madonna alla Sedia* de Raphaël, *la Madonna della Rosa* du Parmesan ne jouissaient pas d'une moins haute célébrité, et ces anges du Corrège, qui semblaient tous autant de portraits de l'Amour, mais de l'amour épuré, divinisé par le christianisme; cette Madelaine si douloureusement repentante d'Annibal Carrache, ces beaux vieillards du Dominiquin, cette femme qu'on trouve partout dans les tableaux de Raphaël, partout belle, candide, ne prenant les impressions du dehors qu'avec calme, tant son âme paraît élevée au-dessus de la terre; tout cela, c'était comme les révélations d'un monde nouveau, monde inconnu à l'antiquité païenne, et qui venait tout-à-coup, fort de lui-même, opposer ses traditions, son histoire, ses chefs-d'œuvre aux traditions et aux chefs-d'œuvre des plus beaux temps et des peuples les plus illustres.

Alors le mouvement de la société n'était pas restreint à une seule classe : tous les rangs s'y associaient; le riche comme protecteur du génie obscur, le pauvre comme barbouilleur, puis comme artiste, ou comme admirateur des chefs-d'œuvre dont la piété et le talent ornaient les couvents et les églises. Et les artistes! c'était tantôt l'héritier d'une noble et puissante maison, comme Michel-Ange (2); tantôt un pâtre ignoré, comme le Sansovino; le fils d'un tailleur, comme André del Sarto et les Carraches; un maçon, comme le Caravage, un joueur de flûte, comme le Guide; c'étaient surtout des orfèvres, des apprentis menuisiers qui taillaient des corniches, puis des saints de bois, économisaient quelques écus d'or pour aller étudier le fameux carton de Michel-Ange à Florence; et puis après, enthousiastes des arts, pleins de verve et de génie, ils s'impatronisaient dans la maison d'un cardinal à l'aide de son cuisinier ou de son secrétaire. Il était de bon ton alors qu'un cardinal eût à sa suite son peintre ou son sculpteur comme il avait son chapelain et son intendant. Ce peintre ornait la chapelle de son Éminence; s'il s'était distingué dans ce premier essai de lui-même, l'attention de la foule était bientôt éveillée. On parlait de lui aux loges du Vatican, l'atelier de Raphaël, et si Michel-Ange, en voyant l'ouvrage du jeune artiste, avait réprimé l'expression

(1) Ce tableau passe pour le chef-d'œuvre d'André del Sarto.
(2) Vasari et Condivi font descendre Michel-Ange des comtes de Canossa.

dédaigneuse de ses lèvres, sa fortune était assurée. Les couvens lui demandaient alors des Madonnes qui rappelassent celles du Corrège; les princes, d'ingénieuses allégories qui les fissent descendre de Roger ou d'Hercule; les villes même quelquefois, des ponts-levis, des redoutes, des contre-escarpes, car alors on n'avait d'autres ingénieurs que les sculpteurs et les peintres. Il fallut Julien de San-Gallo pour que les Florentins ne prissent pas la fuite devant leur propre artillerie, bien plus que devant les Pisans; et en même temps que Michel-Ange fortifiait le mont San-Miniato contre les attaques des Médicis, il composait sa charmante *Léda* pour le duc Alphonse 1er de Ferrare.

Cette vie d'artiste si active, si féconde, si occupée, s'écoulait souvent courte et rapide, abrégée qu'elle était par le plaisir, par le travail fatigant des fresques, ou même quelquefois par la misère. Tandis que Bramante roulait à quatre chevaux dans les rues de Rome, que Raphaël était reçu comme un prince dans le palais d'Augustin Chigi, que l'opulent Michel-Ange brûlait en secret sa chandelle de suif, ou s'asseyait fièrement à la droite du pape, avec sa barbe fourchue et ses guêtres de peau de chien (1); pendant ce temps-là, le pauvre et jeune Corrège, ignoré, méconnu dans cette Sibérie de Parme, où l'on ne payait ses chefs-d'œuvre que comme des enseignes de barbouilleurs, pleurait de n'avoir pas un denier pour faire le voyage de Rome, Rome ! cette vieille patrie des arts, cette immense musée où le groupe de Niobé, l'Apollon, la Cléopâtre, tous les chefs-d'œuvre antiques s'étaient donné rendez-vous pour lutter avec les chefs-d'œuvre modernes ! C'était à la voir, à l'étudier que tendait surtout l'ambition des artistes. Eux aussi auraient dit, comme Cicéron : « *Urbem, mi Rufe, cole, et in istâ luce vive*. C'est » à Rome qu'il faut habiter, mon cher Rufus, c'est dans cette lumière qu'il » faut vivre ! » Corrège avait recueilli 200 francs; il était parti à pied pour les porter à sa famille, et peut-être aussi tenter avec le superflu le voyage de Rome. La chaleur était grande; la distance de Parme à Correggio longue à parcourir, et le jeune peintre s'était assis près d'une fontaine. Il avait désaltéré à longs traits sa soif brûlante, en rêvant peut-être à quelques-uns de ces groupes d'enfans auxquels il savait donner tant de vérité et de naturel, lorsque voilà un froid glacial qui saisit ses membres. Corrège se lève aussitôt, reprend son bâton et sa besace; mais à peine arrivé dans sa famille, il tombe malade et meurt, jeune d'années, d'espérance et d'avenir (2).

Ce n'est pas là malheureusement la seule ingratitude que ce siècle, en général si prodigue pour les arts, ait à se reprocher. Annibal Carrache ne reçut que 500 écus d'or pour cette admirable galerie Farnèse, un des plus beaux ornemens de Rome moderne, et qui lui avait coûté neuf années d'un travail assidu. Annibal eut le grand tort d'en mourir de désespoir. La cruelle destinée de Torrigiano n'est pas moins célèbre. Ce fougueux artiste qui, jaloux de Michel-Ange, lui avait écrasé le nez d'un coup de poing, dont Michel-Ange ne put jamais effacer l'empreinte, avait fui cette Italie, où il ne pouvait occuper le premier rang, pour chercher meilleure fortune en Angleterre et en Espagne. Un groupe de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, qu'il fit pour les Hiéronymites de Séville, lui attira tant d'éloges, que le duc d'Arcos lui en demanda un semblable, promettant à l'artiste monts et mer-

(1) Vasari, *Vita del Buonarotti.*
(2) Voy. Condivi.

veilles s'il réussissait. Torrigiano se mit aussitôt à l'œuvre, et acheva en peu de temps un nouveau groupe dont le duc et toute la cour témoignèrent la plus haute admiration. Il attendait dont impatiemment le résultat des promesses du duc, lorsque voilà deux hommes qui frappent à sa porte : ils étaient appesantis sous le faix de deux sacs d'agent. A cette vue, Torrigiano ne se sent pas de joie; il rit, il chante, il ébranle la maison de ses bonds impétueux; puis il s'agit de compter le trésor. Aidé de deux amis, il dénoue les sacs, et reconnaît tristement que ce ne sont que des maravédis; il compte, et la somme présumée diminue à mesure que les piles de maravédis s'accumulent autour de lui; il ne se trouva en réalité que trente ducats.. Alors Torrigiano, outré de colère, se porte chez le duc, et mutile horriblement le beau travail qu'il lui avait donné. Le duc, de son côté, le fait saisir et jeter en prison comme hérétique, pour avoir osé toucher à une image de la Vierge. Torrigiano s'y laissa mourir de faim plutôt que de subir les chances d'une procédure aussi outrageante et aussi inique (1).

D'autres se laissaient tuer par l'imagination : ainsi fit Spinelli. Il avait passé de longs jours à créer une horrible figure de démon pour l'un de ses tableaux; cette figure lui revint en songe, et Spinelli en mourut de frayeur. François Bassan se croyait sans cesse poursuivi par les sergens; or, un jour qu'on frappait chez lui, il s'imagine que ce sont eux qui viennent pour le saisir, prend son vol par la fenêtre et se brise la tête contre le pavé. Son frère, Léandre Bassan, ne voyait autour de lui que des empoisonneurs; aussi faisait-il goûter à ses élèves de chacun des mets qu'on lui servait, à condition qu'ils n'en mangeassent pas trop. On ne dit pas que cette manie l'ait fait mourir. Puis, chez quelques-uns, venait l'avarice. Pinturicchio surtout s'y adonnait de bon cœur. Un jour que les franciscains de Sienne lui faisaient préparer une chambre dans leur couvent pour y travailler à un tableau, Pinturicchio demanda que tous les meubles en fussent ôtés. On commença par une armoire antique et vermoulue, laquelle se rompit dans le trajet, et 500 écus d'or s'en échappèrent avec fracas. Pinturicchio, désolé de n'avoir pas découvert ce trésor, en mourut quelques jours après. Le Pérugin ne put survivre à sa bourse, que des malins lui avaient filoutée (2). Tout ceci nous prouve qu'alors comme à présent personne plus que les artistes ne se montrait impressionable dans le cercle de leurs idées favorites.

J'ai cité plusieurs traits d'ingratitude du seizième siècle à l'égard des artistes; mais en opposition à ces faits isolés, il serait aisé de tracer une esquisse brillante de la vie habituelle que la plupart d'entre eux menaient à la cour des seigneurs et des princes. Les principautés étaient alors multipliées en Italie. C'était Urbin avec ses la Rovère, et cette société savante, aimable, pleine de verve et d'esprit que rassemblaient autour d'eux le duc Guidobalde et la duchesse Elizabeth Gonzague son épouse. Là brillait le Baroche, l'un des peintres les plus judicieux et les plus habiles de cette époque célèbre; le Baroche qui, empoisonné à trente ans par quelques peintres ses rivaux, sut si bien se désinfecter qu'il vécut cinquante ans, pétillant de vivacité et de bonne humeur, souffrant souvent, mais supportant gaiement ses souffrances. Plus au nord c'était Venise, la belle, la puissante Venise, comblant d'honneurs, de titres, de pensions, les peintres qui avaient porté si haut la

(1) Vasari, *Vita di Torrigiano.*

(2) Voyez sur tous ces faits Baldinucci, Ridolfi, Vasari et Félibien.

gloire de son école. La série en serait longue à parcourir. Qui ne se rappelle Bonifazio que ses élèves ne pouvaient voir travailler qu'à travers le trou de la serrure (1), Pordenone, toujours armé de sa rapière dans la crainte des jaloux; le Tintoret, si bouillant, si actif, dont la fille préféra, aux pompes des cours qui lui étaient offertes la compagnie de son père et l'humble boutique d'un joaillier; Giorgion, victime précoce de l'amour; le centenaire Titien, comte palatin, sénateur, mais surtout patriarche vénéré, devant lequel s'humiliaient toutes les gloires; dont Charles-Quint relevait le pinceau, et de qui il disait : « Je trouverai toujours des courtisans, mais jamais un autre Titien. ? »

C'était alors à Venise une activité d'esprit sans égale. Le type de l'artiste était ce qu'il est encore à présent : franc, joyeux, fécond en saillies heureuses et mordantes, surtout admirateur de lui-même, jaloux, d'une jalousie noire, haineuse et fortement concentrée. Ajoutez à ces caractères principaux l'amour du plaisir, une prodigalité aveugle, puis après un travail assidu; et de la religion tout juste ce qu'il en fallait pour pouvoir composer des tableaux d'église. Il n'entre point ici dans notre but de tracer l'histoire des différentes écoles qui se partageaient l'Italie au seizième siècle. Obligé de nous restreindre dans des bornes étroites, c'est la vie, ce sont les mœurs des artistes, leur position sociale que nous nous sommes proposé d'envisager, et toute autre discussion bonne dans un article à part nous entraînerait trop loin dans celui-ci.

Après Venise venait Bologne, qui ne commence toutefois à prendre rang dans le monde des arts que vers la fin du seizième siècle. C'est alors que Louis Carrache, que ses camarades appelaient *le bœuf*, voulant échapper aux railleries dont il était l'objet, s'associa ses deux cousins, et fonda avec eux cette école qui devait former tant de brillans élèves, le gracieux l'Albane, le louche Guerchin, Dominiquin, Lanfranc, et ce Guide, qui avait tant de respect pour la peinture, qu'il ne voulait jamais peindre qu'en habit de velours et l'épée au côté (2). De ces élèves, le doux, le candide, le facile Augustin Carrache, cet *Anacréon de la peinture*, comme on l'a appelé; et le sombre, le hargneux Annibal, au style grandiose, chaleureux et énergique, appartiennent seuls au seizième siècle. Avant eux, Bologne ne s'énorgueillissait encore que de la science de ses docteurs, et elle se consolait de sa stérilité présente avec le glorieux souvenir d'Irnérius, l'inventeur du baccalauréat. Alors elle répandait le petit nombre d'artistes, auxquels elle donnait le jour, dans les cours plus policées de Mantoue et de Ferrare. C'était toujours la maison d'Est qui régnait à Ferrare; cette ingrate maison d'Est, qui fut tour à tour chantée et maudite par les deux plus beaux génies de l'Italie moderne.

Piacciati, generosa Ercolea prole,
Ornamento e splendor del secol nostro,
Ippolito!

Ainsi disait l'Arioste; le Tasse s'était déjà écrié au commencement de sa *Jérusalem :*

Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli

(1) Voy. Vasari, *Vita di Bellini.*
(2) Voy. de Piles.

Al furor di fortuna e guidi in porto
Me peregrino errante....

Reconnaissance touchante d'un homme heureux qui devait expier si cher sa fortune ! Alphonse d'Est était un de ces princes qui veulent être généreux, mais n'ont point la pénétration nécessaire pour déjouer les basses intrigues que nourrissent les palais. Sa cour était recherchée et brillante; tout ce qui pouvait en augmenter l'éclat était bien venu auprès de lui. Il envoyait de ses officiers acheter, au poids de l'or, des tableaux et des statues, mais ces ignorans officiers s'attirèrent souvent d'amères railleries de la part des artistes, dont ils ne savaient pas apprécier les ouvrages (1). Parmi les grands maîtres qui fréquentaient la cour de Ferrare, on distinguait surtout Jean Bellini, le frère de cet autre Bellini qui passa une partie de ses jours à Constantinople, et devant qui le sultan fit trancher la tête à un esclave, pour lui prouver que sa *décollation de saint Jean-Baptiste*, manquait de vérité. C'est à Ferrare que Bellini composa cette *Bacchanale*, qui depuis a passé au palais *Panfili* de Rome; ouvrage plein de feu, que Bellini laissa inachevé, et auquel Titien ajouta le charme de son coloris, et la vivacité, le mouvement que lui inspirait sa féconde imagination. On y voyait, sur le rivage d'un fleuve de vin rouge, des hommes, des femmes trébuchant dans leurs danses folâtres. Une femme, d'une beauté ravissante, dormait appesantie par les fumées du vin; et plus loin c'étaient des musiciens, des satyres, l'indispensable Silène, puis des enfans, pêchant dans le fleuve, ou même, avec une nudité de mœurs qui rappelle l'école flamande, prenant plaisir à satisfaire dans des flots de vin à toutes les nécessités de la nature. Ferrare avait aussi ses artistes à elle, ses Dosso, ses Bononi, qui auraient occupé le premier rang peut-être dans tout autre pays et tout autre siècle.

Mais voici venir Mantoue avec sa grande famille de Gonzague, si vieille, si illustre; ses cardinaux, ses marquis, ses ducs, et l'opulence incomparable de leur palais. Chaque chambre de ce palais avait sept différens ameublemens, que l'on changeait sept fois l'année. Les grandes salles étaient toutes ornées de tableaux, de statues, de vases d'or et d'argent d'un prix inestimable. Les camées, les médailles, les tables d'émeraudes, de turquoises, d'hyacinthes, de saphirs, d'ambre et de jaspe, semblaient réaliser dans ces lieux les prodiges du château magique où Apulée nous raconte que l'Amour enferma Psyché (2). Là tourbillonnaient au milieu des plaisirs les savans, les érudits, les princes, le vieux cardinal Sigismond, le cardinal Hercule, et puis Lucrèce de Gonzague, cette pieuse et spirituelle Sévigné de l'Italie. Mariée bon gré mal gré à un petit campagnard, elle l'aima pourtant de si bon cœur, que, lorsqu'il fût emprisonné par le duc son frère, elle fit des prières à tout le monde, même au Grand-Turc, pour obtenir sa délivrance. Eh bien ! dans cette cour splendide, ce petit homme aux cheveux noirs, que vous voyez si gai, si facétieux même, d'une élégance si recherchée dans ses manières, que tout le monde loue, consulte, interroge, qui semble dominer les grands et les princes; c'est le fils d'un pauvre marchand de la cité Léonine, admis par Raphaël dans son atelier, et qui, avec le temps, est devenu

(1) Voy. Vasari, *Vita del Buonarotti.*
(2) Voyez pour ces détails Lalande, *Voyage en Italie.*

Jules Romain. Le puissant génie du Romain s'est exercé dans tous les genres à Mantoue : c'est à lui qu'elle doit les digues qui compriment le Mincio et l'empêchent de se répandre dans la ville, et ces antiques fortifications, qui, réparées et modifiées à peine de siècle en siècle par les princes Gonzague, opposèrent une si vigoureuse résistance, sous le vieux Würmser, aux attaques de Napoléon.

C'était une singulière ville que Mantoue! Jetée comme un gros et pesant navire au milieu de trois lacs, qui, communiquant les uns aux autres, opposent à tous venans l'immense barrière de leurs eaux et l'air fétide qu'elles répandent. Et puis ces plaines de la Lombardie, ce soleil brûlant, ces rizières! Sans la foule de dômes et de coupoles qui se jouent sur l'horizon bleu, vous croiriez voir cette *ville des eaux* qui surprit tant Cortez, la somptueuse capitale de Montézuma. Là se réunissent tous les souvenirs de l'Italie classique, et Virgile et son petit village d'Andès, ses citoyens proscrits, fuyans, dispersés :

Mantua ! væ miseræ nimium vicina Cremonæ.

Pour nous, qui cherchons aujourd'hui un autre genre de souvenirs, nous parcourons encore avec ravissement et le palais ducal et ce château du T; à qui sa forme a valu son nom, ouvrage célèbre de Jules Romain et tout plein de ses merveilles. C'est là surtout qu'on peut juger la seconde manière de ce grand maître, si sage, si réservé du vivant de Raphaël; mais plus tard lâchant la bride à la fougue impétueuse de son caractère, frappant, étonnant par son style grandiose et la hardiesse de ses compositions. La salle des géans était surtout fameuse. Sa grandeur n'était tout au plus que de quinze brasses carrées, mais Jules, en associant à son sujet tous les ornemens de la salle, en avait fait, par l'illusion de la perpective, une campagne d'une immense étendue. Le ton de brique qui dominait malheureusement dans ce grand ouvrage, et l'incorrection du dessin, se faisaient oublier par l'harmonie de l'ensemble. Jupiter terrassait les Titans ; autour de lui la foule des dieux et déesses fuyait épouvantée à l'aspect de son regard; les nymphes peureuses se cachaient derrière les satyres, la lune rebroussait chemin au galop; plus loin c'étaient les corps gigantesques des Titans abattus, ruinés sous des tas de rocs, de montagnes et de maisons détruites, tous plus horribles, tous apparaissant sous un jour différent à la clarté de la foudre (1). Ce chef-d'œuvre attira à Jules Romain les plus hauts hommages. On venait de toute l'Italie à Mantoue pour le voir; Jules devint l'oracle de la cour ; toutes ses paroles étaient recueillies, tous ses désirs devinrent des ordres. Le marquis Hercule Malatesta lui demanda humblement et obtint sa fille en mariage. Ainsi nous avons vu en France la fille de Pierre Mignard porter le titre de marquise de Feuquières.

Notre pensée ne peut être de parcourir avec détail toutes les villes d'Italie, qui formèrent au 16e siècle tant de centres d'action et de mouvement, où il se trouva des princes généreux, amis des arts, et des maîtres savans et habiles; Gênes avec ses Doria, ses Fieschi, ses Adorno, et les chefs-d'œuvre de Pierino de Vaga ; Milan avec ses Sforce et surtout le beau Léonard ; Parme, la ville des Farnèse,

(1) Il est à remarquer néanmoins que la lumière est mal distribuée dans cette vaste composition.

du Corrège et du Parmesan, de ce pauvre Parmesan, qui laissa le pinceau pour l'alambic, et qui, exténué de manies, mourut à trente-sept ans avec un seul regret, celui de n'avoir pu trouver la pierre philosophale.

Deux villes surtout appellent l'attention de ceux qui veulent étudier l'Italie de cette époque, Florence et Rome; Florence, dont l'histoire est un poëme, qui fut si féconde en grandes actions et en grands hommes; et Rome, où tous les grands hommes affluaient, *magna parens frugum*, *magna virum*, comme au temps de Virgile, et dont la tête chenue semblait rajeunir sous les fraîches guirlandes qui la décoraient.

Si nous voulions prendre l'histoire des arts à Florence dès son origine, il nous faudrait remonter jusqu'aux quinzième et quatorzième siècles, à cet âge où Cimabue, Giotto, Masaccio, tous Florentins rappelaient la peinture à sa dignité première; où Arnolfe jetait les fondemens de *Santa-Maria del Fiore;* où Brunellesco en lançait la coupole dans les airs; où Ghiberti exécutait ces portes de l'église de Saint-Jean, que Michel-Ange trouvait dignes d'être les portes du Paradis: *Elle son tanto belle ch'elle starebben bene alle porte del Paradiso.* Alors la ville des Médicis semblait donner l'éveil à l'Italie dormante du moyen âge. Ses marchands de laine devenaient des princes, auxquels il fallait des antiques, des tableaux, de riches palais, et qui ne voulaient pour courtisans que des hommes de génie. Les fêtes étaient multipliées et splendides; les philosophes, les poètes, les peintres se mettaient en frais pour y contribuer; c'était le Pontorme qui peignait les décorations, Aristote de San Gallo qui dressait le théâtre; le sombre Machiavel lui-même se mettait en joie, et traçait en lignes de feu une *danse des diables*, digne de ceux qui devaient la chanter (1).

Vasari nous a conservé les détails de plusieurs de ces fêtes, et entre autres de celles qui signalèrent le mariage du prince François de Toscane avec Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint. Le récit qu'il en fait comprend la moitié d'un gros volume *in-quarto*. On ne saurait imaginer la quantité de tableaux, de vers, de statues, qui furent produits pour cette circonstance. Les sommes dépensées furent immenses, mais elles le furent au moins au profit des arts, et de manière à exciter l'émulation de ceux qui les pratiquaient. Les folies du carnaval tournaient encore à l'avantage des artistes. Plus de ces joies grossières, de ce jeu du ballon, que les nobles Florentins pelotaient autrefois dans la fange, mais d'élégantes mascarades, accompagnées de dialogues satyriques, des chars ornés de peintures, des représentations historiques, comme nous en avons vues en 1829 aux joyeuses fêtes du pavillon Marsan. La veille de la Saint-Jean, une foule de drapeaux décorés par les plus grands maîtres, précédaient les nuages de coton sur lesquels chaque corps de métier traînait son patron par la ville. Ce patron était tout simplement quelque bon Florentin ou Florentine, qui tenait à grand honneur de se promener ainsi, en costume de béatifié. Au temps de Laurent de Médicis, ce protecteur si noble et si éclairé des talens, la cour qu'il avait formée autour de lui, menait une vie continuelle de plaisirs et d'étude. C'était Politien, Chalcondyle, Pulci, le petit Michel-Ange, qui faisait passer pour antiques des figurines de sa façon; et puis le vieux Ghirlandajo, son maître, qui le payait pour venir à son école, le grand, le noble, le séduisant Léonard de Vinci, qui avait

(1) Cette pièce se trouve dans le recueil du Lasca.

des manières si élégantes, une conversation si variée, des connaissances si étendues, qui dessinait des *charges* avec tant d'esprit et de spontanéité ! Oh, qu'elle était puissante, surtout, l'impression qui se communiquait à la foule, lorsque le beau Léonard se levait tout à coup, et, saisissant la lyre d'argent qu'il s'était fabriquée en forme de tête de cheval, pour donner plus de retentissement à ses accords, improvisait avec cette action, ce feu, cet enthousiasme, qui font oublier la poésie pour ne voir que le poète. On aurait dit les chants de Sapho dans la bouche de l'Apollon du Belvédère.

Laurent de Médicis avait recueilli dans ses jardins une collection précieuse de monumens antiques, à la garde desquels il avait préposé un sculpteur, vieux et rébarbatif, mais bon maître et dévoué de cœur aux succès de ses élèves. Aussi se forma-t-il bientôt dans ces jardins une école fameuse. Michel-Ange y vint tout d'abord avec le Sansovino, Granucci, Torrigiano et un grand nombre d'autres. Ces jeunes gens travaillaient sans relâche pendant les six jours ouvrables; puis le dimanche, jours strictement férié par le portier du jardin, ils se répandaient dans les églises, sans grande dévotion, je vous assure, mais pleins de zèle pour copier les tableaux des grands maîtres qui s'y trouvaient. Michel-Ange surtout s'était fait remarquer de Laurent; celui-ci l'avait pris dans son palais, l'admettait à sa table, et lui donnait même, raconte Vasari, (1) un habit violet pour lui et 60 ducats pour son père. Bientôt le talent du jeunes artiste se développa de manière à attirer l'admiration des connaisseurs. Son *combat d'Hercule et des Centaures*, qu'il avait fait à 16 ans, son *Bacchus*, son *Cupidon*, son groupe de *la Pitié*, avaient révélé un génie du premier ordre. Alors les magistrats de Florence, qui avaient chargé Léonard de Vinci d'une partie des peintures qui devaient orner la salle du grand conseil, attribuèrent l'autre partie à Michel-Ange. Une grande lutte allait s'engager; d'un côté, Léonard avec sa vieille réputation, si grande et si méritée, la grâce, l'expression inimitable de ses figures; de l'autre, un jeune sculpteur, aux formes aussi rudes que celle du Vinci étaient agréables, et dont le talent pour la peinture était encore ignoré. Léonard puisa dans l'histoire de Florence le sujet d'une bataille, et son carton justifia toutes les espérances qu'on en avait conçues. On y remarquait surtout un groupe de chevaux qui se pressaient à l'attaque d'une bannière. La colère, la rage étaient empreintes dans leurs mouvemens et leurs attitudes aussi clairement que sur le visage des guerriers qui les montaient. Deux de ces chevaux, les jambes entrelacées, luttaient avec les dents; c'était une étude admirable! Le tour de Michel-Ange était venu. On attendait avec impatience le coup d'essai de ce farouche artiste, et Florence tout entière se porta à l'hôpital Saint-Onuphre, lorsqu'on apprit que le carton y était exposé. La surprise fut grande, car on ne vit rien de ce qu'on s'attendait à voir. Il n'y avait là ni moëlleux, ni grâce, ni coloris, mais des expressions de figures, des contorsions, des attitudes, une furie d'anatomie, traitée avec une vérité et une hardiesse qui révélaient, non plus un artiste, mais un dominateur de l'art. Michel-Ange avait pris aussi, lui, un sujet de bataille, mais il l'avait façonné à sa manière; il avait représenté une foule d'hommes nus, se baignant par la chaleur dans les eaux limpides de l'Arno. Tout-à-coup les tambours et les trompettes annoncent une attaque de l'ennemi. Alors la foule des guerriers s'élance au rivage; les uns ajustent

(1) Vasari, *Vita di Rustici.*

leurs cuirasses, d'autres leurs brassards, tandis que les plus prompts luttent déjà à demi-vêtus contre les cohortes étrangères. Sur le premier plan, on voyait un vieux soldat, la tête ceinte de lierre, et qui ne pouvait réussir à se chausser, à cause de l'humidité de ses jambes. Au bruit de l'artillerie, aux cris des combattans, le vieillard redoublait d'efforts; ses muscles saillans et les contractions de sa figure indiquaient assez le tourment qu'il endurait. Le carton de Michel-Ange devint un modèle que tous les artistes s'empressèrent d'étudier. Quant au vieux Léonard, désespéré d'avoir trouvé un tel rival, il partit pour la France, où il mourut bientôt entre les bras de François Ier. C'est à cette époque que Michel-Ange, ayant atteint le premier rang, quitta sa patrie, où il ne revint plus qu'à de rares intervalles; nous le retrouverons bientôt à Rome.

Parmi les jeunes artistes qui brillaient alors à Florence, on comptait Bandinelli, l'orgueilleux, le hautain Bandinelli, qui, jaloux jusqu'à la haine de Michel-Ange, profita des troubles de Florence, pour mettre en pièces le fameux carton dont nous venons de parler. Chaque parcelle de ce chef-d'œuvre fut recueillie précieusement, et on les conserve encore dans les plus beaux musées de l'Italie. Les figures de Bandinelli manquaient souvent de mouvement; l'action en était froide, les muscles trop ressentis, mais au milieu de ces défauts, on reconnaissait beaucoup de savoir et un style élevé. Bandinelli avait surtout compté sur son groupe d'*Hercule terrassant Cacus*, pour assurer sa réputation. Lorsque ce groupe fut exposé sur la place du Marché-Vieux, il envoya l'un de ses manœuvres, pour écouter les propos de la foule. La foule haïssait Bandinelli, à cause de son humeur acariâtre et de sa jactance bien connue; aussi les huées ne manquèrent-elles point au nouvel ouvrage. L'un riait de Cacus, un autre trouvait que le torse d'Hercule ressemblait à un sac rempli de pommes de pin; le piédestal n'était pas assez vaste pour recevoir tous les sonnets caustiques qu'on voulait y afficher. Le manœuvre revint fort triste à la maison de son maître. — Eh bien! lui cria Bandinelli, que pense-t-on de mon chef-d'œuvre? — On en dit des abominations, répond le pauvre homme. — Rien de plus naturel, reprend joyeusement l'artiste; est-ce que tu m'as jamais entendu dire du bien des chefs-d'œuvre des autres (1)?

Plus doux, plus facile dans ses manières, d'un caractère plus aimable était André del Sarto, que ses contemporains appelaient André *senza errori*. C'était peut-être le contrepied de Michel-Ange. Ses compositions n'avaient rien de l'énergie et de la hardiesse de ce fougueux artiste; mais tout chez elles, l'invention, le dessin, le coloris, était d'une simplicité et d'une grâce ravissantes. C'était surtout au couvent des Servites et dans les cloîtres de Vallombreuse qu'André développait toutes les ressources de son talent. De retour chez lui, après une journée fatigante, il s'adonnait à la joie dans un petit cercle d'amis, dont son humeur franche et joviale semblait former comme le lien. Mais il advint un jour qu'André se prit d'amour pour la femme d'autrui, et lorsqu'autrui fut mort, il prit gaiement sa place, sans prévoir tout le malencontre qui devait s'ensuivre. Ce malencontre fut qu'André devint jaloux, sombre, mélancolique; que la femme fit à sa guise, qu'elle serra surtout les cordons de la bourse de manière à ce que toute réunion d'amis, tout bon dîner devinrent désormais impossibles. Le pauvre André languit de la sorte, toujours amoureux, grondant, jaloux, jusqu'à ce que la peste vint

(1) Vasari, *Vita di Baccio Bandinelli.*

mettre fin à tant de sentimens contraires. La peste, venue, la femme prit la fuite et le mari mourut sur un grabat.

Ce serait ici l'occasion de parler des compagnies d'artistes, qui s'étaient formées à Florence, et dont, avant son mariage, André del Sarto fut le plus joyeux soutien. La plus célèbre de ces compagnies était celle du *Chaudron* (*del pajuolo*). Les associés ne pouvaient être que douze. Mais chacun d'eux avait la faculté d'amener quatre convives aux banquets donnés par la compagnie. L'ordonnance de ces banquets était assez originale ; chacun devait y apporter un mets de sa façon. Un jour que Rustici était l'amphytrion, il fit disposer un immense chaudron, dans l'intérieur duquel des siéges furent placés pour les convives. L'anse du chaudron, tout illuminée, formait un arc de feu au-dessus du festin. Puis, lorsque tout le monde eut pris place, on vit s'élever un arbre, dont les branches touffues portaient les ragoûts les plus ingénieux. Ici c'était une marmite en croûte de pâte, surmontée de deux chapons bouillis, représentant Ulysse et Laërte. Le ragoût d'André del Sarto était un petit temple à huit faces, soutenu par des colonnes. Le pavé y était figuré par un plat de gélatine, avec une mosaïque de sucre et de petits pâtés. Les colonnes, qui semblaient de porphyre, étaient de grands et gros salsifis ; le fromage de Parme s'y trouvait façonné en soubassemens, en chapiteaux, en corniches, et un large massepain faisait les frais de la coupole. Dans l'intérieur de ce petit temple, l'attention était fixée par un lutrin, formé d'une longe de veau froid ; il était chargé d'un missel de riz au gratin, avec des lettres de grains de poivre. Autour de ce lutrin, fourmillait la troupe des chanteurs, tous vêtus de surplis de chicorée blanche. Ces chanteurs, c'étaient des grives, deux gros pigeons, et une nuée d'ortolans, de telle sorte qu'il ne manquait ni ténors, ni basses, ni *soprani*. Dominique Puligo avait accommodé un cochon de lait, en manière de vieille femme qui tournait son rouet, chargé de vermicel. Ces folies coûtaient cher ; aussi tombèrent-elles en désuétude vers le milieu du 16e siècle ; elles furent remplacées par des exercices dramatiques, auxquels les princes, les artistes et le peuple prirent une part bien vive et bien sentie (1).

Aucun peuple au monde n'est peut-être plus impressionnable que celui de Florence, se laissant aller à toutes les joies ou à toutes les fureurs, suivant l'impression qu'on lui donne. Il était alors dominé par l'éloquence chaleureuse d'un moine dominicain, le fameux Savonarole. Un jour, Savonarole prêche contre les nudités dont les artistes souillaient les yeux du public, et, à sa voix, les artistes, Barthelemy de Saint-Marc entre autres, Laurent de Credi et Albertinelli apportent leurs études et les jettent dans l'autoda-fé que le rigide apôtre avait allumé avec une pompe extraordinaire. Or, de prédicateur, Savonarole devint bientôt tribun du peuple. Fougueux républicain, opposé au gouvernement de Médicis, il haranguait chaque jour le peuple et mettait en avant des maximes subversives de tout ordre. Mais les Médicis l'emportèrent, et Savonarole, proscrit, poursuivi sans relâche, se sauva dans une église avec son cher Barthélemy de Saint-Marc. Une grosse troupe vint bientôt pour l'y prendre; au bruit de l'artillerie, le bon Barthélemy effrayé, jura de se faire moine, s'il échappait au grand danger qui le menaçait. Il échappa réellement, se fit moine, et Savonarole fut pendu.

Barthélemy de Saint-Marc est un des meilleurs artistes de cette époque. Algarotti

(1) Vasari, *Vita di Rustici.*

disait qu'il avait su unir le caractère de Michel-Ange et la correction de Raphaël. Si cet éloge est exagéré, pris dans toute son étendue, on doit convenir du moins que personne ne sut mieux réunir le gracieux dans les figures jeunes à la sévérité et à l'élévation. Personne avant lui n'avait jeté les draperies avec autant d'abandon et de souplesse; aussi drappait-il ordinairement ses personnages (1). Ses rivaux prirent de là occasion de prétendre qu'il ne savait pas traiter le nu. Le vieux moine, jaloux de sa réputation, composa aussitôt de verve un *Saint Sébastien* qui est demeuré un chef-d'œuvre. Il fut long-temps exposé dans l'église des Carmes de Florence, mais force fut aux bons pères de l'enlever, car leurs pénitentes ne cessaient de leur dire à confesse que ce tableau-là les damnerait (2).

Barthélemy ne quitta presque jamais Florence, où il travaillait à des sujets pieux, accomplissant avec une parfaite exactitude ses devoirs de religion. Un jour il vit entrer à son atelier un jeune homme de seize ans, d'une physionomie douce et expressive, lequel resta frappé de la beauté de ses ouvrages, et se mit à parler de peinture avec une justesse de pensée qui révélait l'artiste. Ce jeune homme était d'Urbin; il sortait de l'école de ce grand maigre, avare Pérugin, qui signait souvent au bas de ses tableaux : *Petrus Peruginus*, *egregius pictor*. Barthelemy accueillit le jeune homme avec cette bienveillance qui le caractérisait. Il lui donna des idées nouvelles sur le coloris, chercha à agrandir sa manière, et fut loin de lui être inutile pour le mettre sur la route qu'il devait parcourir avec tant d'éclat. Ce jeune homme était Raphaël

Le moment est venu de parler de ce peintre, le plus grand et le plus aimable qui ait jamais existé. Raphaël était venu à Florence pour étudier les chefs-d'œuvre que cette capitale des arts renfermait dans son sein; mais bientôt appelé à Rome par son cousin Bramante, il partit avec ce sentiment de bonheur qu'éprouve un enfant ignoré au premier sourire de la fortune. Jules II occupait alors le trône pontifical; c'était un de ces hommes faits pour donner l'impulsion à tout un siècle; une prodigieuse activité d'esprit, une pénétration singulière pour discerner le mérite, et puis de grandes pensées, un grand luxe de générosité, une volonté tenace et impérieuse qui ployait toutes les résistances; telles étaient les qualités distinctives de ce puissant génie. Il ne régna que cinq ans, et la plupart des merveilles de Rome moderne ont été conçues et préparées sous son règne. Tels furent encore, au caractère et au génie près, Léon X, Clément VII, Paul III, continuant les grands ouvrages commencés par leur prédécesseur, et s'entourant d'un monde d'illusions et de prestiges auquel Martin Luther vint porter de rudes coups. Jules II reçut avec faveur le cousin de Bramante; il mit son pinceau à l'épreuve, et le talent du jeune homme s'étant déployé dans tout son éclat, l'impétueux Jules ordonna aussitôt d'effacer les peintures qu'il avait fait exécuter à grands frais dans les chambres du Vatican, et abandonna cet immense palais au génie de Raphaël. C'est là en effet qu'on peut bien juger de la manière de ce grand maître. Ces vastes salles, toutes peintes de sa main, sans autres décors, sans ameublemens, frappent d'étonnement et d'admiration. Raphaël est compris de tout le monde, de la foule comme des artistes. Il y a tant de grâce dans son dessin, tant d'expression dans ses figures; ses têtes de femmes et d'enfans sont si pures et si belles: on trouve

(1) C'est à lui qu'on doit l'invention du mannequin à ressort.
(2) Vasari, *Vit di Bartolommeo*.

enfin dans ses compositions une simplicité si grandiose, que tout le monde se laisse aller à cette poésie d'une belle âme dont le tumulte des passions n'avait pu altérer la candeur et la naïveté première. Au Vatican tout est chef-d'œuvre; l'*école d'Athènes*, les muses, les poètes, les docteurs de l'église; l'hostie éblouissante apparue à Bolsena pendant le sacrifice de la messe à un prêtre incrédule, avec ses assistans surpris, le prêtre confus, cette femme à qui sa voisine veut raconter le miracle, et qui, tout en la repoussant, tend curieusement l'oreille; et puis Attila, cet *incendie du bourg*, dont les figures ont été si souvent reproduites; saint Pierre délivré par l'ange; Héliodore chassé du temple en même temps que Jules II, porté par ses massiers avec toute la pompe d'une cour moderne, y fait son entrée triomphale. Cette dernière idée est singulièrement bizarre, mais on peut moins en faire un reproche à Raphaël qu'à la vanité puérile de Jules, et à la manie des peintres du temps d'amalgamer des idées et des personnages hétérogènes. Ainsi on est assez étonné de trouver parmi les docteurs de l'Église, peints par Raphaël, Dante et le moine Savonarole en société de saint Dominique, de saint François, de saint Thomas-d'Aquin, de saint Nicolás et de saint Bonaventure. La surprise n'est pas moins grande pour ceux qui considèrent avec attention le fameux *Jugement dernier* de Michel-Ange, de voir dans un coin, au-dessous de Jésus-Christ et de la cour céleste, Charon et sa barque, puis Minos tel que Dante nous le représente :

Stavvi Minos orribilmente e ringhia.

Cette tête de Minos était au reste le portrait fidèle du grand-maître des cérémonies du pape. Tout le monde s'en aperçut, et le grand-maître courroucé adressa une plainte en forme au pontife; mais Paul III, qui régnait alors, lui dit : — Où donc Michel-Ange t'a-t-il représenté! dans le purgatoire?—Non, Saint-Père, reprit vivement le grand-maître, il m'a mis dans l'enfer!—Si ç'avait été dans le purgatoire, dit alors le malin pape, il y aurait eu remède, mais en enfer, *nulla est redemptio*.

Je pourrais citer une foule d'autres exemples de ces associations bizarres, quelquefois traitées d'une manière spirituelle, mais le plus souvent sans aucun goût. Ainsi on s'amuse de ce vieux Juif (dans *la Résurrection de Lazare* de Rübens) qui, pour se mieux convaincre du miracle, ajuste gravement ses lunettes. Mais que Giorgion nous fasse un David paré de la soubreveste espagnole et armé de la rapière, qu'André del Sarto habille les Mages à la florentine, que le Guide coiffe Dieu le Père d'une barette de cardinal, c'est là ce qui révolte nos idées et détruit tout d'abord l'illusion qu'on voulait produire : il ne faut pas croire non plus que le seizième siècle ait toujours fait preuve de goût dans l'usage des allégories mythologiques, qu'il s'est plu à substituer à la simple et sublime représentation des scènes de la nature. Au lieu d'un beau coucher du soleil, on faisait encore un beau jeune homme jouant le rôle de Phébus et se précipitant avec son char dans les flots. Les Heures, les Muses, les Dryades étaient encore pimpantes comme au temps d'Homère. Nous avons à cet égard une lettre curieuse d'Annibal Caro à Taddeo Zucchero. Il s'agissait des peintures que celui-ci devait exécuter dans la chambre du cardinal Farnèse à son palais de Caprarola.

« Quant à la chambre dont la voûte est plate, lui écrit-il, il me semble que,
» puisqu'elle doit recevoir le propre lit de Son Éminence, il faut y traiter des
» sujets analogues à cette destination, et d'un effet extraordinaire, tant pour
» l'exécution que pour la pensée. Ainsi, pour dire mon opinion en général, je
» voudrais que vous y représentassiez la nuit, ce qui distinguerait cet apparte-
» ment des autres, et vous donnerait occasion de déployer toutes les ressources

» de votre art; et, comme l'opposition de l'ombre et de la lumière donne un » charme et un relief particulier aux figures, mon avis serait qu'on prît le mo- » ment où l'aube commence à poindre. L'aurore apparaîtrait au milieu de la » voûte; ce pourrait être une jeune fille, belle comme les poètes s'ingénient à la » peindre, délicatement nuancée d'or, de pourpre, de rose, et de semblables » agrémens (1). Il serait à propos de partager sa robe en trois couleurs distinctes, » et de la faire blanche, vermeille et orange, pour figurer les diverses phases de » l'aurore. Cette robe serait ouverte à partir des jambes pour faire ressortir le » nu. Les bras devraient être également nus et couleur de rose; des ailes de di- » verses couleurs seraient attachées à ses épaules, et deux amours l'accompa- » gneraient; l'un porterait un flambeau devant elle, et l'autre éveillerait Titon. »

Plus loin, Caro lui fait le portrait de la nuit tel qu'il le conçoit: « Il faut qu'elle » ait la chair noire, un manteau noir, des cheveux noirs et des ailes noires ou- » vertes pour voler. Elle tiendrait d'une main un enfant blanc pour figurer le » Sommeil, et de l'autre un enfant noir, image de la Mort. Vous représenteriez le » Crépuscule sous la forme d'un jeune homme nu portant des flambeaux et ayant » entre les jambes une grande étoile, celle de Vénus par exemple. Quant à la » Lune, ce serait une jeune fille de dix-huit ans, grande, avec de longs cheveux, » l'aspect virginal et une espèce de bonnet pointu comme la coiffure des doges. » Elle aurait deux cornes sur la tête pour figurer le croissant, et serait vêtue » d'une robe fine et transparente, toute parsemée d'étoiles avec une grande lune » au milieu. » Ceci était probablement pour la faire reconnaître. Ainsi dans Sha- kespeare, lorsque la muraille est appelée à jouer un rôle, l'acteur a bien soin de dire en commençant : *C'est moi qui suis la Muraille.*

Cette lettre est d'autant plus curieuse que le Caro était un écrivain d'un vrai mérite, homme du monde, et le commensal des Farnèse; vivant avec les artistes les plus célèbres, lié d'amitié avec eux, il était plus qu'aucun autre dans le cas d'émettre un avis sage dans le cercle de ce qui formait alors les opinions dominan- tes. Mais on était encore infatué des souvenirs classiques; cette manie passa fort heureusement avec les grands artistes du dix-septième siècle.

Il est bien temps de revenir à Raphaël, dont cette digression nous a long-temps éloigné. Le jeune élève du Pérugin, le jeune admirateur de Barthélemy de Saint-Marc, vivait désormais comme un prince à la cour pontifical. Son cousin Bra- mante lui avait construit un riche palais, et là il pouvait briller de pair avec les Colonne, les Chigi, ces vieux noms de l'aristocratie romaine. Les peintres des au- tres nations, Albert Durer surtout, cherchaient à se mettre en rapport avec lui, et il était facile d'y réussir, car personne n'eut jamais un abord plus accessible ni une humeur moins jalouse. Aussi était-il chéri des pontifes, des cardinaux, des artistes, de ses élèves surtout, dont il suivait les progrès avec une sollicitude toute paternelle. Ces élèves étaient Jules Romain, le Fattore, le Garofolo, Pierino del Vaga, Jean d'Udine, qui peignait avec tant de goût les arabesques, tous jeunes gens pleins de zèle et de travail, qui formaient autour de leur maître une cour assidue. Il y avait de la gaieté, du mouvement, de la vie dans cette petite cour; Michel-Ange en enviait quelquefois l'union et les plaisirs, mais son humeur bi- lieuse se répandait en sarcasmes. *Vous marchez suivi comme un prévôt*, dit-il un jour à Raphaël; — *et vous tout seul comme le bourreau*, répliqua son antagoniste. Mi- chel-Ange disait encore que la peinture à l'huile, telle que la traitait ordinaire-

(1) *Dissimili vagghezze. Vagghezze* est ici intraduisible.

ment Raphaël, n'était qu'un ouvrage de femme et d'enfant, et que le véritable artiste ne se reconnaissait qu'au travail spontané des fresques. Il y avait ainsi complète divergence dans les manières et les habitudes de ces deux hommes célèbres. Michel-Ange vivait solitaire dans une petite maison dont il ouvrait lui-même la porte à ceux qui venaient le visiter. Là, négligé dans sa tenue, il ne se déshabillait qu'une fois par mois, dormait à peine, et ne donnait à dîner à personne, malgré ses immenses richesses qu'il répandait, du reste, avec une louable bienfaisance sur les individus malaisés et les filles sans dot. Il n'avait point d'élèves, ne comptait que quatre à cinq amis parmi les artistes, Sébastien del Piombo, le Pontorme, Daniel de Volterre et Vasari. Les autres artistes qui vivaient dans son intimité étaient plutôt des barbouilleurs et des manœuvres, dont il prenait plaisir à se jouer. Tels étaient Menighella et Topolino. Un jour, ce dernier fit un Mercure, dont les jambes étaient beaucoup trop courtes, relativement à l'ensemble du corps. Michel-Ange le lui fit remarquer, mais Topolino ne se découragea pas. Il tailla aussitôt dans le marbre une paire de bottes, y ajusta les tibias de son Mercure, et revint triomphant montrer son œuvre. On est étonné qu'un grand génie admît dans sa familiarité de pareils niais; mais Michel-Ange était jaloux; il voulait partout dominer, et ne pouvait supporter dès-lors la société des grands maîtres. Ni Raphaël ni lui ne se marièrent. Chez Raphaël, ce n'était point défaut de sympathie pour les effections conjugales, mais la crainte très-naturelle de manquer le chapeau de cardinal qui lui avait été promis par Léon X. En attendant, le facile Raphaël se laissait aller aux habitudes peu canoniques de ses confrères. Il avait recueilli chez lui une belle femme qu'il aima tendrement, jusqu'à ce que son confesseur la mît dehors. Raphaël pleura, fit un acte de contrition et mourut. C'est cette femme qu'il prit toujours pour type dans ses études. On a vu depuis l'Albane trouver le modèle de ses Vénus dans son épouse, et celui de ses amours dans ses enfans.

Michel-Ange ne se maria jamais, mais chez lui c'était plutôt l'effet d'un caractère fortement concentré en lui-même, et peu susceptible de cette confiance expansive qui fait le bonheur du mariage. Ses relations avec la marquise de Pescaire n'étaient point de nature à être accusées, comme l'ont fait quelques biographes. La marquise était une admiratrice enthousiaste des arts; Michel-Ange aimait beaucoup à être admiré; de là ses fréquens voyages à Viterbe, et ce commerce de lettres qui paraissent étranges à toute affection plus intime. Lorsqu'on reprochait à Michel-Ange de ne s'être pas marié pour transmettre à ses enfans un nom devenu glorieux, il répondait : *J'ai déjà trop d'une femme ; cette femme, c'est l'art, qui m'a causé assez de tourment et de peines ; mes enfans, ce sont mes ouvrages*. Ces ouvrages sont restés comme des monumens du génie le plus élevé qu'aient produits les temps modernes. Le genre de talent de Michel-Ange échappe du reste facilement à l'appréciation de la foule. Il n'a rien de ce qui attache et séduit au premier coup-d'œil, ni coloris, ni grâce dans les contours. Michel-Ange même dans ses tableaux était toujours statuaire ; aussi s'occupait-il peu de ses fonds et de l'illusion de la perspective. Mais si, le regard fixé sur ses grands ouvrages, on cherche à se rendre compte de toutes les expressions, de toutes les attitudes, on reconnaît que Michel-Ange a épuisé l'art. Personne n'eut le secret comme lui de révéler sur le marbre ou la toile les plus secrètes pensées qui nous agitent. Son *Jugement dernier* est surtout à cet égard un admirable chef-d'œuvre, dans cette immense multitude qui se presse à la voix de Jésus-Christ, il n'est pas une figure qui n'exprime une idée différente, pas un saint ou un damné sur la physionomie duquel on ne lise la vertu ou

le vice qu'il avait pratiqué. Michel-Ange lui seul a pu donner à la nature humaine cette inspiration divine qui respire dans la tête de son *Moïse*. Les quatre statues qui entourent le tombeau des *Médicis* à Florence, et qui représentent l'Aurore, le Jour, le Crépuscule et la Nuit, se font remarquer encore, dans un genre tout différent du *Moïse*, par le caractère du dessein et le feu de la composition. C'est l'une de ces statues, celle de la Nuit, figurée par une femme endormie et la tête appuyée sur le coude, qui inspira à J.-B. Strozzi les vers suivans :

La notte, che tu vedi in si dolci atti
Dormire, fu da un angelo sculpita
In questo sasso; e perchè dormi, ha vita;
Desta la se nol credi, e parleratti (1).

Ainsi Ovide avait dit avec non moins de grâce de la Vénus de Praxitèle.

Virginis est veræ facies quam vivere credas
Et si non obstet reverentia, posse moveri (2)

Michel-Ange répondit à Strozzi, en mettant sa réponse dans la bouche de la nuit :

Grato mi è il sonno e più l'esser di sasso
Mentre chè il danno e la vergogna dura;
Non veder, non sentir mi è gran ventura,
Però non mi destar, deh! parla basso (3).

On voit que Michel-Ange était poète; le nombre des sonnets qu'il a laissé est considérable; et, en sa qualité de poète, comme Horace, il ne se piquait pas de bravoure. A l'époque où Florence fut assiégée par les Médicis, les Florentins ne crurent pouvoir mieux faire que de nommer Michel-Ange leur grand ingénieur et membre du conseil des guerres. Cela fut bien tant que le bruit de l'artillerie ne ronfla point trop violemment aux oreilles; mais, le danger devenant plus imminent de jour en jour, Michel-Ange se sauva par une poterne, et laissa ses compatriotes se tirer d'affaire comme bon leur semblerait. Ce grand artiste vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-huit ans, et la vieillesse lui apporta des émotions, une sensibilité dont il avait manifesté peu de signes auparavant. On lit avec attendrissement les lettres qu'il écrivait à Vasari durant cette dernière période de son existence. Vasari lui avait annoncé la naissance d'un jeune Buonarotti, fils de son neveu Léonard, et lui avait donné de longs détails sur les fêtes du baptême; Michel-Ange lui répondit :

« George, mon cher ami, votre lettre m'a causé bien de la joie, car je vois que vous vous souvenez encore du pauvre vieux (*del povero vecchio*). Je vous remercie du bonheur que vous me témoignez d'avoir vu naître un autre Buonarotti; mais cette foule, ces pompes dont vous me parlez, me déplaisent. Le jour de la naissance ne doit pas être signalé par des fêtes, il faut les garder pour la mort de l'homme qui a bien vécu. »

(1) La nuit que tu vois là, dormante avec tant d'abandon et de grâce, fut sculptée dans ce marbre par un ange. Elle dort, mais elle vit : réveille-la, si tu en doutes; et elle te parlera.

(2) C'est l'image si vraie d'une jeune vierge, que vous diriez qu'elle vit, et que la pudeur seule la retient immobile.

(3) Le sommeil m'est doux, mais surtout la froide insensibilité de la pierre pendant que les malheurs et la honte règnent encore. Il m'est doux de ne rien sentir, de ne rien voir. Cependant ne va pas me réveiller; je t'en prie, parle bas!

Une autre fois il lui écrivit : « Messire Georges, mon cher ami, je puis à peine écrire ; et, cependant je ne veux pas laisser votre bonne lettre sans réponse. Vous savez qu'Urbain est mort ; ç'a été pour moi tout à la fois une grande grâce de Dieu et un grand malheur. Oui, une grâce de Dieu, car tant qu'il vivait, je tenais à la vie ; mais aujourd'hui, sa mort m'apprend à envisager la mienne, non plus avec crainte, mais avec envie. Je l'ai eu vingt-cinq ans avec moi, et je l'ai toujours trouvé ami rare et fidèle. Je l'avais rendu riche ; j'espérais qu'il serait le bâton de mes vieux jours....... Il a disparu ; et je n'ai plus d'autre espoir que de le retrouver au ciel. »

On lit dans une autre lettre : « J'ai mené ces jours derniers une vie de peine, de dépense et de vrais plaisirs à parcourir les montagnes de Spolète, et à visiter leurs bons ermites. C'en est au point que j'y ai laissé la moitié de moi-même. Vraiment! cher ami, on ne trouve la paix que dans les bois ! »

Il a, dans ces citations, que je pourrais multiplier a l'infini, un sentiment religieux et triste qui semblerait indiquer une âme tendre et qu'on est tout surpris de trouver chez Michel-Ange, connu par sa fierté et sa raideur. Mais l'âge et surtout la religion avaient amolli cette rude enveloppe. Plus expansif, plus confiant avec ses amis, il conservait encore néanmoins la hauteur impérieuse de son caractère pour tout ce qui tenait à l'art, traitant d'*animaux* les élèves de San Gallo, et de *tudesque* la manière de ce grand maître. Lorsque la vie commença à s'éteindre chez lui, il fit son testament en trois mots : « Je donne mon âme à Dieu, mon corps à la terre, et mes biens à mes plus proches parens. Je recommande à mes parens et à mes amis de se rappeler souvent, pendant leur vie, les souffrances du Fils de Dieu. »

Ainsi mouraient les artistes au seizième siècle. Ils pouvaient être jaloux, orgeuilleux, libertins, tant que la santé était bonne ; mais l'atmosphère où ils vivaient était tellement imprégnée de religion, que, le danger venu, ils croyaient en Dieu. La foi survivait aux orages du cœur ; et, cette foi, suivant la parole de l'Evangile, enfantait de grandes choses. Voyez cette étonnante basilique de Saint-Pierre, la grande pensée du seizième siècle, qui usa tant de plans divers, tant de vies d'hommes, et n'en fut pas moins continuée avec une persévérance qui tenait de la foi. C'est qu'alors on croyait à l'avenir, on palpitait d'émotions brûlantes, on ne voyait pas encore toutes les choses du monde d'un œil désenchanté ; il y avait de la poésie, de l'imagination! Depuis, on a construit des théâtres et peint des bergères en paniers ; aujourd'hui on bâtit des Bourses, et l'on jette à peine quelques sous aux artistes (1). C'est que nous sommes blasés sur tout, fatigués de tout ; qu'il n'y a plus d'émotions qui nous agitent, plus de pensée morale qui nous unisse dans le sentiment d'une foi commune. A défaut de mieux, nous nous sommes faits importans, et nous avons peine à comprendre ces vieux siècles, qui prenaient au sérieux les lettres et les arts, siècles d'illusions, qui commençaient sous les auspices des Léonard de Vinci, des Jules II, des Médicis, et qui s'éteignaient avec les Carraches !

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

(1) L'un des plus beaux tableaux du musée du Luxembourg a été payé 4,000 fr. à son auteur. Ce tableau avait coûté 1,500 fr. de dépenses et deux années d'un travail assidu.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ALLEMAGNE.

E. L. Bulwer. *Eugen Aram.* Roman traduit de l'anglais, de l'auteur de Pelham, Devereux, Clifford, Falkland, etc., par C. Richardt, Aix-la-Chapelle, J. A. Mayer.

Die Freimaurerei. La franc-maçonnerie ou exposition et histoire de cette association depuis son origine, etc, avec explication des symboles hiéroglyphes, etc. Sonderhausen, Eupel.

L. Kruse. *Die Urgrosmutter und ihre Familie.* La bisayeule et sa famille, conte. Leipsig, Colmann.

A. Leibrock. *Der Liebe Sieg und Lohn.* Triomphe et récompense de l'amour, histoire religieuse. Leipsig, Collmann.

K. H. L. Politz. *Staatswissenschaftliche Vorlesungen*, etc. Leçons politiques et statistiques pour les classes civilisées dans les états constitutionnels, 3 vol. Leipsig, Hinrichs.

Dr. K. C. Schmieder. *Geschichte der Alchemie.* Histoire de l'alchimie. Halle, maison des orphelins.

Schutz. *Allgemeine Erdkunde.* Géographie universelle ou description de tous les pays des cinq parties du monde, leur situation, climat, etc 23e vol. Leipsig, Schaarschmidt.

P. F. Stuhr. *Die drei letzten Feldzuge gegen Napoleon*, etc. Les trois dernières campagnes contre Napoléon, etc. Lemgo, Meyer.

Dr. B. Thiersch. *Uber das Zeitalter und Vaterland des Homer*, etc. Du siècle et de la patrie d'Homère, ou preuve qu'Homère a vécu avant l'invasion des Héraclides dans le Péloponèse, 2e éd. entièrement revue, etc. Halberstad, Helm.

Joh. Voigt. *Geschichte Preussens.* Histoire de la Prusse depuis les tems les plus reculés jusqu'à la destruction de l'ordre teutonique, 6e vol; 1342-1393. Konigsberg, frères Borntrager.

Dr. E. Witting. *Populäre Darstellung der Naturkunde.* Physique populaire, 1re partie, chimie physique. Lemgo, Meyer.

O. L. B. Wolff. *Proben altholländischer Volkslieder*, etc. Specimen d'anciennes chansons populaires hollandaises avec un supplément de plusieurs chansons populaires suédoises, anglaises, écossaises, italiennes, madegasses, brésiliennes et germaniques. Greitz, Henning.

Dr. J. D. C. Brugger. *Die wichtigsten und nützlichsten Erfindungen.* Les inventions les plus importantes et utiles dans les métiers, professions, arts et sciences, etc. Freibourg, F. Wagner.

J. S. Ersch et J. G. Gruber. *Allgemeine Encyclopædie der Wissenschaften.* Encyclopédie générale des sciences et des arts, etc., 22e vol. Leipsig, Brokhaus.

Le Baron de Budberg. *Gallerie der neuesten Reisen von Russen durch Rusland*, etc. Galerie des derniers voyages faits par des Russes en Russie et à l'étranger, Zerbst, Kummer.

Franz. Bon. V. Hallberg. *Zur Geschichte der Sitten*, etc. Mémoire pour servir à l'histoire des mœurs, usages et modes. Aix-la-Chapelle, Mayer.

Henriette Hanke, née Arndt. *Die Pflegetochter.* La fille d'adoption, roman, 2e éd. entièrement revue. Liegnitz, Kuhlmey.

A. J. V. Heunisch. *Europas Regierungen*, etc. Les gouvernemens de l'Europe en 1831, avec notice sur l'étendue territoriale, les populations, les revenus et les constitutions; grand in-folio. Carlsruh, Muller.

Dr. B. Hoffel. *Briefe uber die Unsterblichkeit*, etc. Lettres sur l'immortalité de l'âme humaine. Carlsruh, Muller.

Jahrbücher der Literatur. Annales de la littérature, vol. 57-60. Vienne, Gerold.

Dr. L. Ladenburg. *Die rechtlichen verhaltnisse der Israeliten*, etc. Les droits civils des Israélites dans le grand-duché de Bade, Manheim, Schwan.

Prof. A H. Petiscus. *Der Olymp.* L'olympe ou mythologie des Égyptiens, Grecs et Romains, 5e éd. avec 23 pl. Berlin, Amelang.

J. E. Benno. *Novellen.* Nouvelles, 2e vol. Coslin, Heudess.

Briefe aus Berlin. Lettres de Berlin écrites en 1832, 1re partie. Hanau, Konig.

Georg Doering. *Das Opfer von Ostrolonka.* La victime d'Ostrolonka ou la famille Kolesko. Nouvelle en 3 parties. Francfort, Sauerlander.

ANGLETERRE.

Fawcett. *Reflections and admonitory hints.* Réflexions et exhortations. Londres.

Ferrall. *The United States.* Les États-Unis de l'Amérique-Septentrionale. Londres.

Gratian. *Legends of the Rhine.* Légendes et traditions des bords du Rhin. 3 vol. Londres.

Jones. *Basket of fragments.* Recueil de fragmens. Londres.

Bree. *St.-Herberts isle.* L'île de St.-Herbert et plusieurs autres poëmes. Londres.

Comparative coincidence of reason and scripture. Coïncidence comparative de la raison avec l'écriture, 3 vol. Londres.

Mac Gavin. *Reply of Smiths dialog*, etc. Réplique au dialogue de M. Smith sur la foi et la croyance. Londres.

Mainwaring. *Instructive gleanings.* Le glaneur instructif. Londres.

Wilson and Bonaparte's. *American ornithology.* L'ornithologie américaine, publiée par sir W. Jardine, 3 vol. Londres.

Whately. *On secondary punishments*, des peines qui doivent remplacer la peine capitale. Londres.

Tod. *On the ear.* De l'oreille. Londres.

A month in London. Un mois à Londres. Londres.

The new Gil Blas. Le nouveau Gil Blas, ou Pedro de Penaflor, par l'auteur de l'Espagne en 1830, 3 vol. Londres.

Mrs Child. *The ladys family library.* Bibliothèque des dames, 1 vol. (Biographie de Mad. de Stael et de Mad. Roland). Londres.

Mirabeaus Letters, etc. Lettres de Mirabeau pendant son séjour en Angleterre avec une préface sur la vie, les écrits et le caractère de l'auteur, 2 vol. Londres.

Egyptian Antiquities. Antiquités Egyptiennes, 1er vol. Londres.

T. Horton James. *A letter on the importance*, etc. Lettres sur l'importance de porter les îles de Sandwich et de Bonies sous la domination directe de l'Angleterre. Londres.

J. Joplin. *Analysis of the currency question.* Recherches sur la question du système de circulation de monnaye en Angleterre. Londres.

E. Cullen Brown. *Passion and reason.* Passion et raison, roman en 4 vol. Londres.

DANEMARCK.

J. L. Heiberg. *Grundtræk til Philosophiens*, etc. Élémens de la logique spéculative, manuel de leçons données à l'académie militaire. Coppenhague.

Fred. Schaldemose. *Fabelbog for Unge og gamle.* Fablier pour tous les âges. Coppenhague.

Lieut. Wernich. *Om Danmarks forsvars væsen.* Du système des fortifications en Danemarck. Coppenhague.

Dr. A. F. Fischer. *Om søvnløsheden.* De l'insomnie, ses causes et sa guérison. Coppenhague.

Cap. H. G. Garde. *Efterretninger om den danske og norske Somagt.* Rapports sur les marines danoise et suédoise. Coppenhague.

A. G. Hansen *Phantasie-verdenen.* Le monde phantasque. Coppenhague.

Blodmarken ved Waterloo. La marque de sang près Waterloo, ou l'honnête hussard. Coppenhague.

A. C. Boye. *Holbergiana.* Notices sur Holberg et fragmens de ses écrits. Coppenhague.

J. P. Rasbech. *Frederiksborg slots beskrivelse.* Description du château de Frédéricbourg, ancien et moderne. Coppenhague.

ETATS-UNIS (de l'Amér.-sept.).

J. J. Audubon. *Ornithological biographie.* Les oiseaux de l'Amérique, suivi d'esquisses des mœurs américaines Philadelphie.

Mrs. Child. *The coronal.* La couronne, recueil d'écrits sur divers sujets. New-York.

The forsaken. L'abandonnée, conte, par l'auteur de *Caïus Marius*, 4 vol. Philadelphie.

William Cullen Bryant. *Poems.* Poëmes de M. C. Bryant. New-York.

G. Rush. *Questions and notes.* Questions et remarques critiques et pratiques pour l'intelligence du livre de la Génèse. New-York.

P. Cooke. *Remonstrances*, etc. Remarques contre l'existence d'une religion dominante de Massachusetts. Boston.

Theron Metcalf. *The general laws of Massachusetts.* Les lois générales de Massachusetts. Boston.

S. L. Fairfield. *The last night of Pompeii.* La dernière nuit de Pompeii, poëme. New-York.

Arthur Craigengelt. *Fashionables satires.* Satires modernes. New-York.

J. C. Hopkins. *The pleasurs*, etc. Des plai-

sirs de luxe contraires à la charité chrétienne. Boston.

J. H.F. Blanchard. *The christians doctrine of regenerations.* La doctrine chrétienne de la régénération. Boston.

ESPAGNE.

Noticia historica, etc. Notice historique sur les pestes, les épidémies, etc., qui ont accablé l'humanité depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, etc. Madrid.

D. Eug. Ortazan de Brunet. *Recopilacion de los mas interessante*, etc. Recueil des articles les plus intéressans qui ont paru dans la Gazette de France pendant le mois d'avril 1830 relativement au cholera. Madrid.

Sistema musical de la lengua castellana. Système musical de la langue espagnole. Madrid.

D. Lucas Aleman. *Don Lucas y don Martin solos en sa camarin.* Les deux seuls dans leur appartement. Caprice tragi-comique. Madrid.

D. Antonio Balullos de Camps. *Memoria fisico-quimica*, etc. Recherches physico-chimiques sur la contagiosité, etc. Madrid.

El segundo ano, o quien tiene la culpa? La deuxième année, ou à qui la faute? traduit par Manuel Breton de las Herreras. Madrid.

FRANCE.

Mémoire sur l'origine et la propagation de la doctrine du Tao, fondée par Lao-Tseu, traduit du chinois et accompagné d'un commentaire tiré du Sum-Saussent et du *Tao-te-King* de Lao-Tseu, établissant la conformité de certaines opinions philosophiques de la Chine et de l'Inde; suivi de deux oupanichads des vedas, avec le texte sanscrit et persan, par *M. G. Pauthier*. Paris. Dondey-Dupré.

Histoire politique de l'Église, par M. A. de Vidaillain. Paris, Dufey et Vezar, tom. 1er, in-8o.

L'éducation progressive ou étude du cours de la vie, par Mad Necker de Saussure, 2 vol. in-8o. Paris.

Demonstrations philosophiques du principe constitutif, de la souets, suivies de méditations politiques tirées de l'Évangile, par M. le vicomte de Bonald, Paris. in-8o.

Contes fantastiques, par Jules Janin, 2 vol. in-18, Paris. — Bruxelles, Louis Hauman et comp.

Paris, depuis la révolution de 1830, par J. Janin, Paris. — Bruxelles, Louis Hauman et comp.

SUISSE.

Du système théologique de la trinité, par Chenevien. Genève, Cherbuliez.

Essais théologiques, par le même. Genève, Cherbuliez.

REVUE

UNIVERSELLE.

POLITIQUE, HISTOIRE, INDUSTRIE.

COLONISATION

DES NOIRS LIBRES DES ÉTATS-UNIS.

Les négrophiles éclairés n'ignorent pas que les lois qui abolissent la traite seront constamment éludées tant que l'avantage du travail par des mains libres ne sera pas reconnu, et que le nègre affranchi ne saura point subvenir à sa subsistance. Le premier de ces deux problèmes a été résolu par l'expérience, dans un grand nombre d'habitations des Antilles anglaises et des États-Unis ; le second est plus compliqué, plus difficile, et l'importance de sa solution est immense pour cette partie du globe, où la cupidité n'a cherché jusqu'à ce jour que des machines à culture mues par le fouet ou le bâton.

En général, les planteurs sont dans l'intime persuasion que le nègre est hors d'état de prendre soin de sa personne ; que l'affranchir, ce serait en faire un vagabond, un voleur ou un mendiant. Dans les débats très-animés qui précédèrent au Parlement d'Angleterre l'abolition de la traite, ses défenseurs les plus éloquens manifestèrent la même opinion. « Ce serait, disait Pitt, un grand malheur que d'affranchir imprudemment les nègres ; cette mesure ne serait pas même juste, car les nègres sont incapables de vivre dans l'état de liberté. » Fox pensait à cet égard comme Pitt. « Il serait, disait-il, aussi dangereux d'émanciper complétement un homme façonné à l'esclavage comme à la seule condition de son existence, que d'exposer brusquement un aveugle de naissance à tout l'éclat du jour. » « Les nègres, dit M. Wilberforce, maintenus dans l'ignorance et l'avilissement, sont hors d'état d'exercer aucun droit civil. » Telle est l'opinion qui domine dans les états du sud et de l'ouest de l'Union américaine ; et une foule de planteurs dont le caractère humain, religieux, est apprécié de tous, conservent leurs esclaves, convaincus qu'ils ne sauraient mieux faire dans le véritable intérêt de ces infortunés.

Voici donc quel est le problème à résoudre : intéresser l'esclave affranchi à porter, à l'aide du travail, le poids de sa liberté ; lui donner en même temps les meilleures leçons qu'il puisse recevoir, celles de l'exemple d'une société spéciale,

formée de ses semblables, suffisant par leur labeur à leur subsistance, et jouissant, sous des lois protectrices, des droits de la famille et de la cité.

Un problème senblable ne pouvait être résolu que par un bon système de colonisation des nègres affranchis.

Ce système avait été pressenti en 1777, par la législature de l'état de Virginie: elle discuta un premier projet qui resta sans exécution.

Vers la même époque, survinrent, en Angleterre, les fameux débats de l'affaire Sommerset, dans laquelle les plus célèbres orateurs du barreau, secondés par tous les organes de l'opinion, décidèrent le mémorable arrêt qui proclama que l'esclavage ne pouvait exister sur le sol britannique. Cet arrêt rendit à la liberté, et jeta sans ressources sur le pavé de Londres, plusieurs centaines de noirs incapables de se livrer à aucune de ces mille et une industries qui alimentent les dernières classes du peuple. Ils vinrent en foule se placer sous le patronage du célèbre Granville Sharp, un des adversaires les plus habiles et les plus actifs de Sommerset. M. Granville, après de mûres réflexions, se détermina à fonder une colonie africaine; et le gouvernement, fort empressé de purger le pays d'hôtes au moins inutiles, se chargea de tous les frais de l'expédition. Le 8 avril 1788, quatre cents noirs et soixante européens, munis de provisions pour six ou huit mois, s'embarquèrent pour Sierra-Leone. Ce premier essai ne fut pas heureux. L'encombrement des transports, les orages qui désolaient la côte à leur arrivée, les imprudences et les excès des émigrans, occasionnèrent parmi eux une mortalité qui réduisit leur nombre de moitié dans le cours de la première année. Les autres désertèrent en grande partie; et il n'en resta que quarante. M. Sharp en expédia encore trente-neuf en 1788. Bientôt après beaucoup de déserteurs rentrèrent à Sierra-Leone, et l'établissement reprit quelque consistance. L'année suivante, un prince noir du voisinage engagea une lutte qui amena la dispersion de la colonie, et un assez long temps s'écoula avant qu'on pût en rassembler les débris. En 1791, on y jeta deux cents nègres qui, dans l'origine, s'étaient réfugiés de Virginie et du Maryland dans la Nouvelle-Écosse. En une seule année il en mourut un dixième, et la moitié des Européens périt de misère ou par suite de maladies endémiques. En 1793, le feu prit à un vaisseau chargé des produits de la colonie, et elle perdit une cargaison évaluée à 15,000 liv. st. Bientôt après les nègres s'insurgèrent. Enfin, pour compléter cette série de désastres, une escadre française vint, en 1794, attaquer l'établissement, et y porta la dévastation et l'incendie. La Compagnie y perdit plus de 15,000 liv. st.; mais les directeurs, au lieu de se décourager, se raidirent contre l'adversité; le gouvernement seconda leurs efforts; et ce concours fut si utile, qu'en 1798, *Freetown*, chef-lieu de la colonie, était mis à l'abri d'un coup de main, et possédait trois cents maisons et douze cents habitans.

En 1800, l'écume de la colonie, composée presque en entier des émigrés de la Nouvelle-Écosse, se révolta; le gouverneur appela à son secours les tribus africains du voisinage; et une lutte sanglante allait s'engager, lorsque entra dans le port un bâtiment chargé de 550 nègres marrons de la Jamaïque. On s'empressa de leur distribuer des terres; ils se montrèrent industrieux et doux; et la crainte de ces nouveaux auxiliaires, non moins que l'exemple de leur vie laborieuse et calme, désarma les insurgés.

La colonie eut à subir, jusqu'en 1807, une suite d'agressions de la part des tribus indigènes du voisinage. Le 1er janvier 1808, la Compagnie céda ses droits et

ses possessions de Sierra-Leone à la couronne, qui les a conservés jusqu'à ce jour. Il serait superflu de signaler ici l'influence de cet établissement sur la civilisation des tribus de l'intérieur, sur la traite mieux surveillée, et son importance politique et commerciale pour la nation et le gouvernement britannique. Il nous suffira de constater les progrès de sa population : elle était, en 1823, de 18,000 âmes, composée pour les deux tiers de nègres affranchis. Le nombre de ces derniers s'élevait, en 1828, à 20,000, dont 5,000 étaient employés dans divers chantiers.

Tels ont été les progrès du premier établissement fondé pour améliorer la condition des noirs. L'idée n'en appartient pas exclusivement à M. Granville Sharp. S'il faut en croire le célèbre girondin Brissot, l'un des apôtres les plus ardens de l'émancipation de la race noire, le docteur Thornton proposa, en 1787, aux habitans de Boston et de la Providence (*Rhode Island*), un plan de colonisation des hommes de couleur sur la côte d'Afrique. Plusieurs de ces derniers consentirent à faire partie de cette expédition sous les ordres de M. Thornton; mais l'entreprise échoua, parce que les habitans dont le docteur avait appelé les souscriptions préférèrent un système de colonisation sur le territoire de l'Union, et refusèrent de fournir des fonds pour tout autre projet. Ailleurs, le même auteur attribue l'initiative de ce plan au célèbre philanthrope Fothergill, l'un des amis intimes de M. Sharp et son collaborateur. « Ce plan fut, dit-il, mis à exécution par la Société de Londres, ou plutôt par M. Granville; il avait pour objet de rendre les nègres à leur terre natale, de les y fixer et de les encourager à cultiver le café, le sucre, le coton, et à ouvrir un commerce avec l'Europe. »

Nous lisons, dans les mémoires de M. Granville, une lettre que lui adressa en janvier 1789, le révérend Samuel Hopkins, ministre à Newport (*Rhode Island*); elle avait pour objet de connaître l'état de l'établissement de Sierra-Leone, et de savoir si les noirs de la Nouvelle-Angleterre, habitués aux travaux des champs où à l'exercice des arts mécaniques, pourraient acquérir des terres dans la colonie et à quel prix. « Je vous adresse ces questions, ajoutait-il, par suite de mes longues observations sur la condition des noirs libres dans ce pays. Il en est beaucoup qui désirent se retirer en Afrique sur des terres qui leur seraient cédées par des tribus dont ils me disaient les noms, et dont ils paraissent connaître la langue. Ils voudraient y propager la foi chrétienne, l'industrie, l'agriculture, l'art de bâtir des maisons, d'établir des usines; certains métiers et surtout la culture du tabac, du café, du coton, de l'indigo, pour la consommation intérieure, ou pour l'exportation. » Nous citons ce document curieux comme un pressentiment remarquable des projets réalisés depuis par la société africaine des Etats-Unis.

Dans les derniers mois du dix-huitième siècle, la législature de Virginie, qui avait pris dès 1777 l'initiative de la colonisation des noirs, s'en occupa de nouveau. Elle invita M. Monroë, qui était alors gouverneur de cet état, à s'entendre avec le président Jefferson, sur les moyens de leur ouvrir un asile hors des Etats-Unis. Ce magistrat jeta d'abord les yeux sur Sierra-Leone, et à ce sujet, il entra en négociation avec la compagnie africaine de Londres. Mais la colonie était alors troublée par la révolte des émigrés de la Nouvelle-Ecosse. La crainte de leur fournir des auxiliaires en y envoyant des colons venus des contrées voisines et d'un caractère non-moins turbulent, fit refuser les propositions de M. Jefferson. On essaya sans succès d'obtenir du gouvernement portugais, à titre de bail, des terres à exploiter au Brésil. On peut juger du zèle de la législature de Virginie à donner suite à ses

projets de colonisation, par les trois messages qu'elle adressa dans ce but au pouvoir exécutif de 1801 à 1806. A cette époque ses délibérations restèrent secrètes; leur objet seul était connu.

C'est la législation de Virginie qui la première émit, en décembre 1816, un vœu public sur la colonisation des noirs. Nous transcrivons le préambule et le texte de sa résolution.

« L'Assemblée générale de Virginie a délibéré plusieurs fois sur les moyens » d'obtenir hors des limites des Etats-Unis, un asile pour les personnes de cou- » leur qui auraient été ou seraient légalement émancipées dans toute l'étendue de » cet état. Mais ses efforts pour l'accomplissement d'un projet si digne d'exciter » le zèle des amis de l'humanité ont échoué par suites des guerres, des luttes in- » testines qui désolaient les nations étrangères, ou ont été paralysées par des causes » intérieures qui ne pouvaient que nuire à leur succès. Aujourd'hui que la paix » vient partout cicatriser les plaies de l'humanité, et que les grandes puissances » de l'Europe concourent avec le gouvernement des Etats-Unis à l'abolition de la » traite, trafic infâme dont l'état de Virginie a poursuivi la suppression avec un » zèle constant, avant et depuis la révolution, l'assemblée générale croit devoir » renouveler ses efforts pour atteindre le but qu'elle s'était inutilement proposé » jusqu'ici.

« En conséquence elle a pris la résolution de s'entendre avec le président des » Etats-Unis, pour obtenir sur les côtes d'Afrique, sur les bords septentrionaux » de la mer Pacifique, ou sur d'autres plages situées hors des limites et du gou- » vernement de l'Union, des concessions de territoire pour servir d'asile aux » personnes de couleur qui, dans l'étendue des états de Virginie, jouissent de » la liberté, ou seraient à l'avenir légalement affranchies. Les sénateurs et les » représentans de cet état au congrès sont invités à joindre leurs efforts à ceux du » président des Etats-Unis, sous la condition néanmoins qu'aucun traité relatif à » ladite concession ne sera obligatoire pour l'état de Virginie sans la ratification » de sa législature. »

A cette époque, M. Finley, qui s'était montré dès 1815 le propagateur le plus ardent du système de la colonisation des noirs, joignit ses généreux efforts à ceux de la législature de Virginie et de plusieurs citoyens des états situés au sud du Maryland, qui s'étaient réunis à George-Town dans les mêmes vues. Tandis que l'opinion publique éveillée sur ce grave sujet à Washington, Baltimore, Philadelphie, Princeton et dans les autres villes du nord ne se manifestait que par de stériles discussions, ce zélé philanthrope traçait d'une main ferme un plan d'organisation des noirs libres, et le soumettait à l'épreuve de la publicité. Cette épreuve réussit en dépit de ses détracteurs; et une société de colonisation fut bientôt organisée. Elle se réunit le 1er janvier 1817 sous la présidence provisoire de M. Clay. M. le juge Washington fut élu président, et ne cessa d'occuper le fauteuil jusqu'à sa mort. On lui donna pour successeur M. Charles Caroll de Carrolton. A cette époque la société comptait vingt-quatre vice-présidens, dont trois appartenaient à la Nouvelle-Angleterre, trois au Maryland, un à l'état de New-York, un à la Géorgie, deux au Kentucky, deux à la Nouvelle-Jersey, quatre à l'état de Virginie.

Un projet de colonisation intérieure fut soumis en 1825 au sénat de Virginie par M. Tucker; mais ce projet n'eut pas même les honneurs d'une discussion

sérieuse. L'énormité des dépenses, l'incertitude des résultats, le firent rejeter à une immense majorité. Des objections d'un autre genre, mais également puissantes, devaient faire échouer tout système de colonisation sur le territoire des états voisins. Il est évident, en effet, que l'un de ses résultats les plus funestes eût été de placer la colonie dans la dépendance absolue de ces états, en tems de paix comme en tems de guerre, et de la compromettre dans tous leurs rapports avec les autres puissances.

Le plan de colonisation du Canada est le seul de cette nature qui ait été l'objet d'une discussion approfondie, par suite du commencement d'exécution qu'il a reçu. Au mois de juin 1829, l'état de l'Ohio avait décrété l'exclusion des noirs libres de son territoire. Ces derniers, réduits à chercher un asile dans les pays voisins, jetèrent les yeux sur le Haut-Canada. Au nombre de deux cents, ils obtinrent des concessions de terrains à Wilberforce, et vinrent s'y établir. Ils y ont essayé des défrichemens sur quelques centaines d'acres de terre, et construit quelques huttes en bois. En 1831, un de leurs agens s'est rendu aux Etats-Unis afin d'y solliciter des secours pour la colonie, qui se trouvait alors dans un grand état de souffrance. Depuis cette première émigration, deux mille nègres se sont dirigés sur Wilberforce ; mais ils n'ont fait qu'y passer, et ont été se fixer dans d'autres parties du Canada. Il n'est que trop vrai que la situation de cet établissement, sous un climat glacial, au sein d'une nature ingrate, ne peut offrir à l'émigrant que des ressources précaires et très-bornées. Au reste, dans le cas où il viendrait à prospérer, la moindre guerre avec l'empire britannique compromettrait gravement son existence. Nos voisins le tolèrent ; mais pour savoir de quel œil ils le considèrent, il suffit de lire le texte de deux résolutions récentes, émanées de l'assemblée législative du Haut-Canada. Dans la première, elle manifeste la crainte que la paix et la sécurité publiques ne soient troublées dans l'ouest de la province, par suite de l'intention où paraît être la Compagnie du Canada d'en faire un champ d'asile pour des corps considérables de nègres. Dans la seconde, elle s'exprime en ces termes : « La chambre a vu sans inquiétude que des nègres marrons cherchent un asile dans cette province. Elle n'entend pas leur en fermer l'entrée, et en cela, elle obéit à la loi naturelle, qui défend de livrer un fugitif à ceux qui le poursuivent ; mais il est si dangereux pour la paix et la prospérité du pays d'y laisser pénétrer une masse toujours croissante de population noire, qu'il devient indispensable d'arrêter et de prévenir le mal par de sages restrictions. »

Les partisans du système canadien ne doivent donc pas compter sur l'appui du gouvernement anglais, s'ils entendent donner à la colonie assez d'importance pour qu'elle puisse influer sur les rapports entre les populations blanche et noire au profit des Etats-Unis et au détriment du Canada. Il donnera volontiers asile aux émigrés qui viendront se fondre isolément dans la masse de sa population, mais il souffrira difficilement qu'ils puissent y être rassemblés, et s'y constituer en quelque sorte en corps de nation, ce qui cependant est nécessaire dans l'intérêt du système.

Quant aux propriétaires d'esclaves, et surtout de ceux qui ont des nègres à affranchir, ils préfèreront toujours, dans leur propre intérêt, que les noirs aillent se fixer dans les établissemens les plus éloignés.

Il est inutile d'ailleurs de comparer les deux climats du Canada et de l'Afrique dans leurs rapports avec la constitution physique de l'Africain. On sait que les réfugiés de nos plantations du Sud, dans la Nouvelle-Ecosse, sollicitèrent eux-

mêmes, en 1799, leur transport à Sierra-Leone. Nous sommes convaincus que le plan de colonisation du Canada n'est favorable ni aux intérêts de la Compagnie ni à ceux des émigrans : il ne saurait donc exciter la jalousie des partisans de la colonisation africaine. Nous désirons vivement que les deux établissemens prospèrent, et surtout que celui de Wilberforce soit généreusement encouragé, même par nos voisins, dont les alarmes doivent disparaître devant ce reflux de population blanche qui tous les ans remonte le Saint-Laurent pour établir sur ses rives le siége de son industrie. L'an dernier, le nombre total des émigrans qui suivirent cette voie était de 55,000 ; il doit être bien plus considérable cette année.

Plusieurs des inconvéniens que nous venons de signaler s'appliquent à l'établissement essayé sur le territoire d'Haïti. Son étendue est plus bornée, et les émigrés y seraient sous la dépendance absolue du gouvernement haïtien, tandis qu'on a toujours eu pour but de leur donner un gouvernement de leur choix, et une administration à laquelle ils concouraient eux-mêmes. Au reste, l'émigration pour Haïti a presque entièrement cessé, et beaucoup de ceux qui s'y étaient rendus sont rentrés aux États-Unis. Des récits dignes de foi attestent qu'une foule d'émigrans ne demanderaient pas mieux que de s'en retourner, s'ils le pouvaient ; et que, s'il en est qui paraissent satisfaits d'y rester, c'est qu'ils n'ont aucune ressource pour améliorer leur condition en quittant leur asile. A quelle cause attribuer ce dégoût d'un séjour où le climat leur est favorable, où des mains noires tiennent les rênes de l'état, où ils ne devraient voir partout que des frères ? Faut-il l'attribuer au contact gênant de leur ignorance ou de leurs vices avec l'instruction et les vertus d'Haïti ? Ce motif serait exact, s'il fallait en croire le passage suivant d'un article sur les mœurs d'Haïti, que tous les journaux ont répété, et dont l'auteur est un officier fort distingué de notre marine.

« Il est étonnant, dit-il en parlant des Haïtiens, qu'un peuple qui était placé, il y a vingt-cinq ans, au dernier degré de l'ignorance et de l'avilissement, se soit si aisément façonné aux mœurs et aux manières polies des nations les plus éclairées. »

L'auteur ajoute : « Il n'est pas de peuples qui diffèrent davantage l'un de l'autre que les noirs de l'île et ceux qui sont émigrés des Etats-Unis ; je crois que de longtemps ils ne sympathiseront ensemble, et que de long-temps aussi les derniers ne se résigneront à leur condition dans leur nouvelle patrie. Indolens, poursuivis par le sentiment de leur infériorité, ils se rebutent, prennent le travail en horreur, et n'attendent leur subsistance que du maraudage. » Les émigrans qui rentrent dans nos contrées parlent bien différemment des mœurs d'Haïti et des dégoûts dont ils y sont abreuvés. Leurs plaintes sont exagérées sans doute ; mais, il ne faut pas se le dissimuler, la relation de notre jeune officier est un peu flattée ; et, sans crainte d'être démenti, on peut assurer que ce peuple n'est digne de figurer que dans les derniers degrés de l'échelle sociale.

La raison et l'expérience ont concouru pendant quinze ans à éclairer la société qui s'occupe de la colonisation des nègres affranchis sur le choix définitif de l'établissement à fonder. Elle a dû l'être aussi par le vœu des législatures des divers états de l'Union. Celle de Virginie avait donné l'exemple, en décembre 1816, en se prononçant pour un établissement africain. Deux ans après, celles de Maryland et de Tennessée votèrent dans ce but l'acquisition d'un territoire sur la côte occidentale d'Afrique ; et depuis l'organisation de la société, les assemblées générales de

l'Ohio, de Connecticut, de Kentucky, de New-York, de New-Hampshire, de Vermont, de New-Jersey, de Pennsylvanie, de Delaware, de Géorgie, d'Indiana, les sénats de la Louisiane et Massachussets, ont encouragé ses efforts et approuvé hautement son système de colonisation.

Liberia, siége de la nouvelle colonie, est située sur la côte occidentale d'Afrique, et traversée par des rivières navigables qui en rendent l'abord très-facile aux émigrans, et leur permettent d'aller s'installer à peu de frais sur les terres de leur choix. Aucune puissance européenne n'a droit à ce territoire; et quant aux chefs des peuplades voisines, on a obtenu d'eux à l'amiable la cession d'une étendue de pays de trois cents milles environ, qu'on peut accroître indéfiniment par des acquisitions nouvelles. Dans quelques années, il deviendra le siége d'un empire indépendant. L'administration apartient déjà presque en entier aux colons. Quant à la juridiction, la société se la réserve, jusqu'au moment où elle pourra leur être remise sans danger. La population y est homogène, les rangs n'y sont distingués que par la différence des travaux. Le climat est celui que la nature a destiné à l'homme de couleur, et le sol un des plus fertiles du monde.

On a prétendu que les plans de la société auraient été mieux conçus et mieux exécutés par le gouvernement général ou par les divers états; mais on paraît oublier les nombreuses difficultés qu'il fallait aplanir pour les asseoir sur des bases solides et pour en assurer l'exécution. Les quinze ans écoulés depuis l'organisation de la société jusqu'à nos jours, quelque longs qu'ils aient paru à des philanthropes plus ardens qu'éclairés, ont été utilement employés par elle, non-seulement à agir, tandis que jusque-là on s'était borné à disserter, mais à faire précisément ce qu'il fallait pour convaincre les parties intéressées que ce que l'on faisait était bien, et pour encourager leur concours. En opérant ainsi avec une énergie qui doublait son crédit sur l'opinion publique, elle a démontré par l'expérience qu'un système qui n'existait, il y a vingt ans, qu'en théorie, est praticable, et que ses bienfaits, dans la juste proportion des ressources qu'on y consacre, s'étendent à la fois sur les états qui les fournissent et sur la colonie qui les reçoit, sur les noirs et sur les blancs, sur les affranchis et sur les esclaves. Chaque portion du territoire colonial a été pourvu des objets nécessaires à l'exploitation; des établissemens s'y sont formés; des relations d'amitié et de commerce ont été nouées avec les tribus africaines; les facilités des transports se sont multipliées, et les procédés de colonisation dans leurs moindres détails se sont perfectionnés par la seule voie praticable, l'expérience. A l'intérieur, l'action de la société n'a pas été moins utile. Le système de colonisation, ses bases, son application ont été soumis à une discussion approfondie, et la société peut aujourd'hui continuer la direction de ses mouvemens, ou les subordonner à une direction supérieure, au gré de la volonté générale, sans compromettre les heureux résultats qu'elle a obtenus et ceux qu'elle attend de l'avenir.

Nous avons parlé des ressources de la société; elles proviennent des dons versés dans sa caisse : on jugera par le tableau ci-joint de leur progression rapide de 1822 à 1831; elles s'élevaient :

	Dollars.		Fr.	c.
En 1820, 1821 et 1822 à	5,626	25	30,494	75
1823. .	4,798	02	25,981	27
1824. .	4,379	89	23,739	00
1825. .	10,125	85	54,880	10
1826. .	14,779	24	80,103	48
1827. .	13,294	94	72,058	57
1828. .	13,458	17	72,943	28
1829. .	19,795	61	107,292	21
1830. .	26,583	51	144,082	62
1831. .	32,102	58	173,995	98

Tel a été le succès de l'appel fait par les membres de la société à la haute raison el à l'humanité de leurs concitoyens.

Pour consommer son œuvre, elle avait jugé nécessaire de faire un appel aux grands pouvoirs de la confédération et à ceux de chaque république en particulier.

Voici d'abord sous quels rapports elles réclamait l'assistance du gouvernement. Elle supposait que l'acquisition du territoire colonial ne pourrait avoir lieu que par l'entremise des grands pouvoirs de l'état. L'événement a prouvé que ce concours était inutile. Elle craignait ensuite que la colonie ne pût résister aux hostilités des tribus indigènes du voisinage ou des puissances civilisées, si elle n'était soumise à la juridiction du gouvernement fédéral; et, en effet, le comité chargé, en 1817, de faire un rapport au congrès sur les propositions de la société, avait émis le vœu de garantir, avant tout, la neutralité de la colonie par un engagement formel des puissances civilisées, sollicité auprès d'elles par les ministres des Etats-Unis. Mais, dix ans après, un nouveau comité déclarait que l'humanité des peuples et des gouvernemens la protègerait mieux contre les agressions des puissances maritimes de l'Europe et de l'Amérique, que le pavillon d'une seule nation, quelque redoutable qu'elle fût. La société retira sa proposition.

Quant au projet de laisser au gouvernement la direction de la colonisation des noirs libres, M. Clay déclarait en 1832, en plein sénat, qu'il ignorait la limite constitutionnelle de ses pouvoirs; et qu'il appelait sur cette question délicate une discussion calme et approfondie. Le chef de justice Marshall, s'exprimait en ces termes, il y a peu de mois, dans une lettre au secrétaire de la société :

« Il serait à désirer que le pavillon de l'Union protégeât constamment la colonie; quelques vaisseaux en croisière sur la côte d'Afrique, tout en réprimant la traite, défendraient ses bâtimens et son commerce contre les pirates qui infestent ses parages. Cette protection me paraît être un droit incontestable du gouvernement: je regrette de ne pouvoir en dire autant des secours pécuniaires qui nous seraient si utiles. A cet égard, j'ai toujours pensé que la mesure la plus favorable serait celle que M. King a soumise au sénat des Etats-Unis en 1825. »

La proposition de M. King, qui, à cette époque, fut ajournée et qui ne tardera pas à être reproduite, fortifiée de l'adhésion de M. Madisson, peut se résumer en ces termes : « Après que la dette nationale aura été complétement éteinte, les terres appartenant à la nation, et les produits de leur vente, constitueront un fonds consacré à désintéresser les propriétaires qui affranchiraient leurs nègres, à éloigner ces derniers du territoire des Etats-Unis et à fournir des secours aux noirs libres qui voudraient émigrer. »

L'appel que la société a fait aux divers états a été entendu. Dès 1815, la législature de Géorgie prenant en considération le sort des noirs qui s'y étaient rendus, contrairement aux dispositions de la loi fédérale de 1808, décrétait que si, avant leur acquisition par des planteurs, la société de colonisation se décidait à les transporter en Afrique, le pouvoir exécutif serait tenu de l'assister de tous ses moyens dans l'accomplissement de cette œuvre d'humanité. L'état de Virginie a consacré une partie de ses fonds à seconder les vues de la société. Maryland lui a donné 1,000 dollars en 1826, et, dans sa dernière session, sa législature a décrété : 1° Que trois membres de la société de colonisation de cet état seraient spécialement chargés de transporter librement à Liberia, ou dans tout autre établissement de leur choix les nègres affranchis dans l'étendue de son territoire ; 2° qu'il serait mis à la dispositionde ces trois agens, sur le budget de cette année, une somme de 20,000 dol. (106,000 fr.), à l'effet de faire à Liberia, ou ailleurs, toutes les dispositions nécessaires pour l'établissement des émigrans, et pour faire et publier toutes les enquêtes nécessaires à l'effet de s'éclairer sur la préférence à donner à la colonie de Liberia ou à toute autre; 3° que les clercs des comtés transmettraient aux agens précités le tableau de tous les actes d'affranchissement consentis devant eux, et que ces derniers l'adresseraient à leur tour, tant à la société du Maryland, qu'à la société américaine de colonisation ; que si celle-ci refusait de se charger des frais d'émigration, les agens seraient tenus d'y pourvoir ; que tout affranchi qui ne voudrait pas émigrer, serait contraint de quitter le territoire du Maryland, s'il n'obtenait sur sa demande une autorisation spéciale de résidence ; le décret dispose enfin que, nonobstant toute loi contraire, les esclaves de tout âge pourront être affranchis sous la condition de quitter le pays.

Nous avons cité le nom des autres états dont la protection est acquise à la société de colonisation. La Louisiane et le Mississipi se sont prononcés les derniers en sa faveur, mais aujourd'hui leur concours n'en est que plus énergique. Une association particulière formée dans la Caroline-du-Nord, a fait plus pour elle que tout autre état, et, chose remarquable, elle a constamment trouvé ses meilleurs, ses plus utiles soutiens dans la classe des propriétaires d'esclaves qui résident au milieu d'eux.

Cette circonstance offre un contraste trop frappant avec les alarmes manifestées par beaucoup de planteurs sur les progrès de la colonisation des noirs, et sur les principes qu'ils prêtent à la société, pour que nous ne saisissions pas avec empressement l'occasion qui se présente ici de constater, d'après ses mémoires officiels, quelles sont, relativement à l'esclavage, les idées qui règlent sa conduite.

Il est juste de déclarer avant tout, que la société n'est liée par aucun principe sur le système de l'esclavage. A cet égard, elle n'a émis aucun vœu, proposé aucune mesure, et avant son organisation elle n'a point prévu la nécessité et n'a point eu d'occasion de s'expliquer sur une tendance dont on ne lui a fait un reproche que depuis qu'elle s'est constituée. Le but exclusif, énoncé par l'acte de son institution *est de présenter et d'exécuter un plan de colonisation volontaire des hommes de couleur libres.*

Mais les membres de la société professent, nous pourrions ajouter à l'unanimité, sur le système de l'esclavage, des opinions dont ils n'ont jamais fait mystère. Ils croient: 1° Que l'esclavage est à la fois un mal en morale et en politique; mais que c'est dans plusieurs états de l'Union un système légal, qu'ils n'ont ni le désir, ni

le pouvoir de changer; 2° que les gouvernemens et les individus chez lesquels il subsiste encore, ont *seuls le droit* de le maintenir, ou de le détruire; 3° qu'il est de leur intérêt et en leur pouvoir de seconder la société dans la tâche qu'elle s'est imposée.

L'esclavage est un mal en morale et en politique.

Nous ferons observer toutefois que nos compatriotes, même dans les états du Sud, sont moins divisés sur cette question qu'on ne le suppose généralement. La plupart d'entre eux sont fermement convaincus que l'esclavage est un mal. Les hommes d'état les plus honorables que le Sud ait produits ont manifesté la même pensée. Nous citerons entre autres Jefferson, Patrick Henry, Randolph, Tucker et Washington lui-même. « Si la société de colonisation, disait ce dernier, est assez heureuse pour amener l'abolition lente et graduelle de l'esclavage, elle aura effacé de nos institutions politiques la seule tache qui puisse les ternir.» Nous pourrions ajouter à ces autorités si respectables celle d'un grand nombre de nos compatriotes du Sud et de l'Ouest, dont l'annuaire de la société pour 1829 a recueilli les déclarations.

La société n'entend porter aucune atteinte aux droits et aux intérêts des propriétaires d'esclaves; elle s'attache au contraire à prévenir toute collision entre les opinions divergentes que pourraient professer, à cet égard, nos concitoyens du Nord et du Sud. Une de ses maximes, c'est que les états où l'esclavage existe ont seuls le droit et le pouvoir de le modifier par des lois, dans le cercle tracé par leur constitution. Dans la dernière session du sénat fédéral, M. Jay a déclaré qu'il n'avait nullement l'intention d'apporter le moindre obstacle aux dispositions qui régissent l'esclavage dans les divers états.

La société ne flétrit pas un homme parce qu'il possède des nègres. Elle ne confond pas le crime de l'individu qui dérobe un enfant avec le malheur du propriétaire qui a hérité d'un fonds dont les noirs forment une dépendance. Elle reconnaît d'ailleurs que la liberté et le bonheur des individus sont subordonnés au bien général, et qu'il en doit être de l'esclave comme du mineur, à qui le législateur refuse l'exercice de ses droits, dans l'intérêt public comme dans le sien : elle a pour maxime que l'homme n'a pas le droit d'être libre, tant qu'il est prouvé que sa liberté sera nuisible à autrui comme à lui-même; et ses efforts tendent uniquement à modifier les circonstances qui prolongent les funestes effets de cette liberté.

Non; la génération actuelle n'est pas responsable de l'esclavage qui subsiste au milieu de nous; ce n'est pas elle qui l'a fondé. C'est un présent du gouvernement dont le joug transatlantique pesait sur nos pères. Jetons les yeux sur l'histoire de la colonie de Virginie. Sa législature rendit plus de vingt décrets pour l'abolition de l'esclavage; aucun n'obtint la sanction royale. Maîtresse de ses actes en 1776, elle abolit la traite, et la guerre de la révolution terminée, elle autorisa l'émancipation des noirs par acte entre-vifs ou par testament. Lorsqu'en 1806 elle décréta qu'il serait enjoint à toute personne émancipée de quitter le pays, elle s'était convaincue que l'affranchissement dégagé de cette condition produisait plus de mal que de bien. D'autres états du Sud ont adopté la même mesure et presque tous ont décidé que les noirs libres qui auraient quitté le pays ne pourraient plus y rentrer.

La société offre aux états et aux particuliers les moyens d'éloigner les noirs

libres ou ceux qu'ils jugent à propos d'émanciper pour s'en débarrasser. Ainsi, par exemple, elle transporte du Maryland à Liberia des émigrans affranchis qui iraient s'établir à Massachussets ou dans l'Indiana, y vendraient de nouveau leur liberté pour ne plus la recouvrer, ou bien vagueraient dans ces contrées à charge à eux-mêmes, et seraient dangereux pour leurs voisins. Cette opération est subordonnée à deux préliminaires indispensables : le consentement du maître, et celui de l'esclave. Nous croyons que si des citoyens peu éclairés peuvent s'offenser de la proposition qui leur serait faite d'éloigner ou d'aider à éloigner de leurs habitations des êtres qu'ils considèrent comme leur mobilier, leurs instrumens de culture, il en est beaucoup qui s'empresseront d'accueillir cette proposition. Des milliers de propriétaires sont liés au système de l'esclavage par nécessité et non par goût. Nés sur des plantations de 50 à 100 esclaves, ils se croient appelés, moins encore dans leur propre intérêt que dans celui de ces infortunés, à pourvoir à tous leurs besoins, les jugeant incapables d'y subvenir eux-mêmes. Pieux et humains, s'ils retiennent en leur puissance leurs frères en J.-C., c'est, disent-ils, parce que la charité chrétienne ne peut faire mieux pour eux. Ceux-là n'hésiteront pas à affranchir leurs nègres pour les coloniser.

Plusieurs ont déjà donné sous ce rapport la mesure de leur désintéressement. En 1828, un citoyen de Géorgie mit tous ses esclaves, au nombre de quarante-trois, à la disposition de la société. Dans la même année un propriétaire appartenant au clergé lui en offrit dix-sept. « Ce sont, disait-il dans sa lettre, des ouvriers honnêtes et intelligens; les plus jeunes sont dignes de tout votre intérêt. J'ai essayé de leur apprendre à lire, mais dans la condition où ils végétent, cela m'a été impossible. Sur une terre libre ils échapperont aux vices qu'enfante l'esclavage, et avec le temps et l'aide de Dieu, ils se rendront utiles à la colonie. En vous donnant mes nègres je deviens pauvre; je ne puis en ce moment leur faire d'autre don que celui de la liberté. Les accepterez-vous tels que je vous les offre ? »

A la même époque, une dame du même pays écrivait en ces termes au secrétaire de la société :

« Vous m'avez dit, monsieur, dans votre dernière entrevue, que si je pouvais me mettre en mesure d'offrir mes esclaves à la société, elle les enverrait à Liberia ; il m'a fallu quelques jours pour faire consacrer, par un titre légal et transmissible, mes droits à leur possession. Me voilà maintenant légitime acquéreur de vingt-cinq nègres, et je suis prête à en disposer de la manière qui pourra leur être le plus utile. Je vous en aurais offert beaucoup d'autres s'ils n'avaient préféré rester esclaves au lieu d'être libres en Afrique; je n'ai pas cru devoir contrarier leurs vœux. L'état de ma fortune ne m'a pas permis de leur donner plus que la liberté. Ceux que je vous envoie m'ont coûté 4,100 dollars. »

En 1826, M. Minge, de Virginie, affranchit plus de quatre-vingts de ses nègres pour les envoyer à Haïti ; il fit plus, il fréta un brick pour leur transport, leur fournit les provisions nécessaires et leur distribua mille dollars. M. Heashaw de Richmond en envoya soixante-dix à Liberia. L'année suivante un citoyen du Kentucky adressa à la société quinze de ses nègres, et prit l'engagement de lui en envoyer successivement jusqu'à soixante, pourvu qu'elle se chargeât des frais de leur transport en Afrique.

En janvier 1829, on offrit à la société plus de deux cents nègres de Virginie, trente du Maryland, vingt-cinq de la Caroline-du-Sud. Dans le cours de la même

année, la Caroline-du-Nord et les états voisins avaient mis à sa disposition beaucoup plus de nègres que ses ressources pécuniaires ne lui permettaient d'en transporter dans la colonie. En 1830, la société des Amis, appartenant au premier de ces états, a colonisé 552 nègres. Leurs généreux bienfaiteurs ont dépensé pour cet objet près de 13,000 dollars; il restait à leur charge, à la fin de la même année, quatre cent deux noirs prêts à s'embarquer. On ne saurait dire combien eussent été rapides les progrès de la colonisation, si la société avait eu dans chaque état, comme dans la Caroline, des associations avec qui elle eût pu correspondre. Malheureusement elle n'a pas été encore en situation d'opérer sur une assez grande échelle; jusqu'en 1831 elle n'a pas même eu d'argent dans les états de l'Ouest. La personne qui remplit aujourd'hui ces fonctions lui annonce qu'elle a trouvé dans la Nouvelle-Orléans plus que partout ailleurs les propriétaires les plus éclairés, les plus influens, disposés à seconder ses vues, et que plusieurs centaines d'esclaves vont être affranchis, dès qu'on se sera assuré des moyens de les transporter sur la côte d'Afrique. Nul doute que la société n'ait elle-même mis obstacle à un grand nombre de propositions analogues, par sa persistance à répéter qu'il lui était impossible d'accueillir la moitié des demandes qu'on lui adressait. Il est vrai que son action a été limitée par l'état de ses finances et par la nécessité où elle s'est trouvée de placer dans ses établissemens des colons possédant des industries diverses.

Les colonisations faites par la société n'ont été en rapport, il faut l'avouer, ni avec la multiplicité des demandes, ni avec le nombre total des émigrans; mais elles suffisent pour constater le succès d'un début qui doit avoir tant d'influence sur l'avenir du système. D'ailleurs, les raisons qui s'opposent dans nos contrées à l'émancipation absolue des esclaves, devaient interdire à la société de trop multiplier ses expéditions. Il faut observer aussi que, parmi les protégés de la société, se sont trouvés quelques centaines de nègres arrachés à la traite par nos croisières.

La réserve avec laquelle on a, dans l'origine, admis ces émigrans, a nui aussi à l'accroissement de la colonie. Bien qu'elle ait favorisé momentanément son crédit, elle finira peut-être par devenir fatale à ses intérêts. A l'avenir la société devra se montrer moins timide. L'époque la plus critique pour la colonie est passée; ses bases sont larges et solides, et l'on peut y bâtir, d'une main sagement libérale. Huit ou dix établissemens florissans s'étendent sur une ligne de côtes de près de trois cent milles (100 lieues), au milieu de tout le luxe de la végétation des tropiques. Les terres et les instrumens de travail y sont répartis de la manière la plus favorable à l'activité et au génie industriel de chaque émigrant. Aujourd'hui que les cadres sont formés, et qu'il n'y a plus qu'à les remplir, on peut sans inconvénient y jeter tous les noirs qui seraient affranchis, en ne faisant d'exception que pour les malfaiteurs. La réserve apportée par la société dans le choix de ses colons a produit un bon effet sur les états du Sud et de l'Ouest et sur le congrès lui-même qui, sans leur initiative, ne peut rien pour l'amélioration de la race africaine; elle a favorablement disposé la majorité des planteurs, assez éclairée pour comprendre que des mains libres cultiveraient et manipuleraient aussi bien leurs sucres et leurs tabacs que des mains esclaves. Aujourd'hui, l'émancipation de l'esclave cesse d'être une imprudence, parce que l'expérience a démontré qu'il en résultait un bien-être matériel et moral pour la race affranchie et une immense prospérité pour l'Union américaine.

Afin de mettre cette vérité dans tout son jour, nous terminerons notre article

par des détails puisés aux sources les plus authentiques, sur les ressources de la colonie, son organisation, son état sanitaire et ses progrès industriels et moraux.

Le sol de Liberia est l'un des plus fertiles du monde; les montagnes et les plaines y sont tapissées d'une perpétuelle verdure, et les productions de la nature s'y succèdent sans interruption; quelque imparfaite que soit la culture dans les mains des indigènes, le produit des récoltes excède de beaucoup les consommations. Le bétail, les porcs, la volaille, les canards, les chèvres, les moutons, n'exigent aucune dépense de nourriture : il suffit de les laisser pacager en les surveillant. Le coton, le café, l'indigo, la canne à sucre, sont les produits naturels du sol, ainsi que le riz, le blé de Guinée, le maïs et une quantité prodigieuse d'arbres fruitiers. L'agriculture doit donc prospérer à Liberia. L'industrie manufacturière n'y trouve pas moins de ressources. Le taux des salaires y est si élevé que beaucoup d'émigrans, pour subvenir à leur subsistance et à celle de leur famille, se livrent de préférence aux arts mécaniques et ajournent l'exploitation de leurs fermes.

Au reste, chaque émigran adulte peut choisir l'occupation qu'il préfère. A son arrivée, on lui donne, sur l'un des établissemens, le terrain nécessaire à son habitation. S'il se fixe dans un rayon de trois milles autour de la ville, on lui cède cinq acres de plantations pour lui, deux pour sa femme, et un pour chacun de ses enfans, avec le privilége d'acquérir, cinq ans après, cinquante acres adjacens, au prix de 25 *cents* (1 fr 35 c.) chaque. Tout colon ou association de colons qui vient s'établir pour exploiter le café, la canne à sucre, le coton, a droit aussi, sous cette condition, à une concession gratuite plus considérable, mais qui ne peut excéder 500 acres. Il n'est admis à acquérir la propriété que si, dans les deux ans qui suivent la prise de possession, il a bâti sur ces terrains une habitation convenable, s'il a défriché et mis en culture une étendue de deux acres. Des conditions analogues sont imposées aux fabricans dans l'enceinte des villes. Il est pourvu d'ailleurs à la subsistance des femmes, des mineurs, des invalides. Tout émigrant est admis à son arrivée dans des édifices communs où la société l'aide de ses ressources, jusqu'à ce qu'il soit en état de suffire à sa subsistance; ce tems d'épreuves dure de quatre mois à un an. On apporte dans ces édifices disposés en magasins et ateliers publics, des produits à manipuler, des étoffes, des cuirs à travailler. Dans les trois principaux établissemens on a fondé des écoles, accessibles à tous les enfans de la colonie. La ville de Monrovie possède trois églises; on s'y réunit le dimanche pour l'office divin, et deux fois par semaine, dans la soirée, pour entendre des instructions. Les ministres du culte et les instructeurs sont tous hommes de couleur. On vient d'y fonder un hospice pour les invalides. C'est dans cette ville que se publie le *Liberia Herald*, journal hebdomadaire fort bien rédigé, par un noir, M. Russwrum, homme de mérite et littérateur distingué. La force armée consiste en six ou sept compagnies, formant un effectif d'environ cinq cents hommes.

Voici quelle est, quant à la forme du gouvernement, la constitution de la colonie. Comme directeur suprême, la société est représentée par un agent colonial choisi par elle. Les colons élisent tous les ans un vice-agent et deux autres magistrats qui forment le conseil colonial. Le premier de ces fonctionnaires remplace dans l'occasion l'agent colonial. Les colons élisent aussi parmi eux un haut shérif, un trésorier, un officier chargé de la police sanitaire, un conseil d'agriculture, et les autres fonctionnaires de l'administration.

L'ordre judiciaire se compose de l'agent et de deux juges nommés par lui. La procédure est réglée par la *common law* des Etats-Unis, modifiée par un petit nombre de dispositions spéciales d'une extrême simplicité. Une cour d'assises mensuelle est chargée de juger les affaires de grand criminel, sans jury, mais à la charge de l'appel. Nous ferons observer que jusqu'à ce jour aucun crime capital n'a été commis dans le sein de la colonie, et que les délits de tout genre y sont fort rares.

La société a toujours soutenu que les nègres les plus ignorans, les plus abrutis parmi nous, pouvaient, sous l'empire de circonstances plus favorables, devenir intelligens, industrieux, propres, en un mot, à tous les travaux, à tous les emplois d'un état social indépendant. Otez à l'esclave ses liens, détachez-le surtout du joug de nos préjugés plus humilians, plus dégradans pour lui que l'esclavage, et rendu à la fois à la liberté et à son ancienne patrie, vous verrez son heureux naturel, jusque-là comprimé, reprendre tout son essor. Parmi une foule de rapports venus de tous les points de la colonie, et qui justifient complétement cette vérité, nous choisirons celui de M. Mechlin sur les colons transportés en 1828 à bord du *Harriet*. » Ils vinrent se fixer, dit-il, au bourg de Caldwell, admirablement situé au confluent de deux jolies rivières; ce bourg se compose d'une seule rue d'un mille et demi (une demi-lieue) de longueur, parfaitement propre et bordée de plantains et de bananiers. D'autres allées forment une charmante promenade le long des deux rivières. Ce qui me frappa surtout, dans le délicieux aspect de l'établissement, dit M. Mechlin, ce sont les progrès rapides qu'ont faits dans l'agriculture les noirs du *Harriet*; à voir leurs petites fermes si biens tenues, je n'aurais jamais supposé, si je n'avais été convaincu du contraire, qu'ils ne les occupaient que depuis deux ou trois ans. Tout ce quartier est parfaitement cultivé, et l'industrie de ses habitans les a mis au-dessus de tout besoin.

» Les progrès industriels des nègres arrachés à la traite ne sont pas moins étonnans. Sur cent quarante-deux colonisés en 1828, vingt seulement restèrent à la charge des États-Unis, huit jours après leur débarquement. Tous les autres s'étaient placés, pour un certain temps, au service d'anciens colons, avec l'espoir d'être traités ensuite comme les autres émigrans. Quelques mois après, ils avaient surpassé l'attente de l'agent colonial, et plus tard ils dirigeaient pour leur compte l'exploitation des fermes qu'on leur avait distribuées. »

« Les quatre-vingt-onze nègres recapturés par le vaisseau *l'Héroïne*, écrivait en 1830 le vice-agent de la colonie, ont tous été installés sur les terres qu'on leur a assignées. Ils ont construit une vingtaine d'habitations, avec des toitures de chaume confectionnées d'une façon qui leur est particulière, et qui surpassent en élégance et en solidité celles des indigènes. Leurs vieillards sont les hommes les plus indépendans que nous possédions. Si vous voyiez la jolie ébauche de leur petite ville nommée la Nouvelle-Géorgie, vous en seriez enchanté, et vous auriez peine à croire que ses habitans soient les mêmes créatures qui, aux États-Unis, sous le joug de leurs maîtres, paraissaient incapables de songer au lendemain. Ils fournissent notre marché de patates, de légumes, de melons, de volailles, et leur industrie a été vivement excitée par la rapidité du débit. Beaucoup d'entre eux, après avoir cultivé leurs fermes, consacrent le reste de leur temps à d'autres travaux. »

Le climat de Liberia et son état sanitaire ne sont pas moins curieux à observer que sa topographie et sa statistique industrielle et morale. On s'est livré à ce sujet

à des conjectures alarmantes, que les faits ont déjà démenties. Le climat, dit-on, n'est pas favorable aux blancs; il l'est moins aux émigrans des états du Nord qu'à ceux des états du Sud. Cela est vrai; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'à l'aide de certaines précautions sanitaires auxquelles toutes les classes d'émigrans doivent se soumettre dès leur arrivée et pendant quelque temps, précautions dont l'expérience a démontré l'utilité, l'émigration des Etats-Unis à Liberia n'est pas plus funeste à la santé que celle de l'Angleterre au Canada. La colonie est pourvue de médecins, d'hôpitaux, de pharmacies; on s'est assuré de la saison convenable pour les transports et des moyens les plus commodes de les effectuer. On a mis de côté la méthode barbare d'encaquer les noirs dans l'entrepont, de les séquestrer à leur arrivée. C'était la cause la plus active de la mortalité qui se manifesta lors des premières expéditions; depuis qu'elle a disparu le nombre des décès est comparativement moindre à Liberia qu'à Baltimore, Philadelphie ou New-York. Les émigrans des états du nord et des districts septentrionaux des états du sud et de l'ouest, trouveront à Caldwell et dans d'autres établissemens de l'intérieur qui leur sont spécialement affectés, un climat aussi tempéré que sur aucun autre point du globe. Les émigrans des deux Carolines, de la Géorgie et de quelques districts de la Virginie, peuvent s'établir à leur choix sur la côte ou dans l'intérieur. Leur vie n'y court aucun risque, l'expérience l'a prouvé. Ainsi l'expédition partie de la Caroline du Nord, en 1826, qui transportait cent cinquante-six noirs, ne perdit pas un seul homme. Sur les cent sept émigrans embarqués à Baltimore sur *la Doris*, il ne périt qu'une vieille femme infirme; les quatre-vingt-onze nègres recapturés, colonisés par le gouvernement général, et partis de la Caroline du Sud sur *le Rodolphe*, arrivèrent tous, en 1829, dans un état de santé satisfaisant; et les 343 nègres expédiés de la Virginie en décembre dernier (1831) n'eurent qu'un décès à déplorer.

« La nature, écrivait le capitaine Weaver, qui visita la colonie au mois d'avril 1831, semble avoir décrété qu'on ne passerait du climat tempéré à la zone torride qu'à travers l'épreuve de la fièvre. Les protecteurs de la colonie ne doivent pas s'en alarmer. L'art médical, et surtout l'observation des faits, rendent de jour en jour cette épreuve moins terrible. Les indigènes de la partie de la côte que je viens de visiter, jouissent d'une excellente santé. Il en est de même des émigrans acclimatés. »

M. Ashmun écrivait en 1828, du chef-lieu de la colonie : « Je n'ai pas passé une heure ici sans éprouver la salutaire influence de la brise de l'Océan : grâce à elle, il n'est pas de climat plus sain sur la côte occidentale d'Afrique; et ce qu'il y a d'étonnant, c'est que la nuit l'air y est plus pur que dans la journée. »

Enfin, les colons eux-mêmes, dans leur adresse aux noirs des États-Unis, s'expriment en ces termes :

« On ne saurait, dans vos contrées, se faire une idée du climat d'Afrique. Ses habitans sont au moins aussi sains, aussi robustes, et vivent aussi long-temps que dans toute autre partie du monde. Aucune maladie épidémique ne s'est montrée dans la colonie depuis sa fondation. Les indigènes n'ont jamais ouï dire qu'elle ait été ravagée par aucun de ces fléaux; mais la brusque transition d'un climat tempéré à celui des tropiques, donne une trop forte secousse à la constitution de l'homme, pour ne pas affecter sa santé. Dans les premières années de la colonie, l'incommodité des habitations, les fatigues et les dangers auxquels les colons étaient exposés, leur manière de vivre irrégulière, leur ennui, leur découragement, aggravèrent

les prédispositions à la maladie qui en a moissonné un si grand nombre. Mais ce temps de crise est passé depuis long-temps, et le souvenir s'en efface tous les jours. Nos habitations sont plus commodes, nos travaux plus réguliers et plus faciles ; et depuis trois ans, il n'est pas mort, des suites du changement de climat, un individu sur cinquante, du moins parmi les émigrans des états du centre et du sud. »

Les colons réunissent donc autour d'eux tous les élémens du bien-être. Mais le bonheur de l'homme est surtout dans le sentiment intérieur qui le lui révèle : or, la preuve qu'ils sont contens de leur condition, c'est qu'aucun d'eux n'est retourné en Amérique, et n'a même témoigné le désir de quitter le sol de Liberia. S'il faut en croire tous nos compatriotes qui les ont visités, ils y ont repris une nouvelle vie. Dégagés de tout ce que leurs anciens rapports avec la société avaient d'humiliant, ils ont pris une attitude indépendante et fière ; ils se regardent comme les fondateurs d'un nouvel empire, chargés de la noble mission de régénérer la terre de leurs aïeux.

« Je débarquai à Liberia le 15 décembre 1831, dit M. le capitaine Abell dans une lettre écrite de Washington au secrétaire de la société, et j'y fus parfaitement accueilli par le gouverneur, M. Mechlin, qui me présenta aux ministres du culte et aux principaux habitans. La santé des colons paraît fort bonne ; l'aspect général du pays, l'ordre, l'harmonie, l'industrie, le bonheur, dont il m'a offert le tableau, ont dépassé toutes mes espérances. Monrovie possède deux cents maisons situées le long du cap Monsérado ; quelques-unes sont peintes à l'extérieur, et ont des jalousies à la vénitienne ; on y trouve en outre de grands magasins et plusieurs chantiers de construction. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la supériorité de ces nègres sur leurs frères d'Amérique, quant à l'intelligence, aux manières, à la conversation, au costume et à l'ensemble de leur physionomie. Parmi tous ceux avec qui je causai, je n'en trouvai aucun de mécontent ou qui m'exprimât le désir de retourner en Amérique. Durant mon séjour, je ne fus témoin d'aucun acte d'intempérance, d'aucune parole grossière. Ministre du saint Évangile, je prêchai aux fêtes de Noël dans les deux églises, méthodiste et anabaptiste ; chaque auditoire se composait de trois à quatre cents personnes. Je ne connais pas de ville où le dimanche soit plus religieusement observé. Le gouverneur assiste régulièrement au service divin, et s'attache surtout à développer l'esprit religieux des habitans. Plusieurs colons ont acquis rapidement une grande fortune territoriale. Je ne doute pas que, si les noirs libres qui restent encore aux États-Unis étaient témoins de la condition de leurs frères de Liberia, il ne se décidassent tous à émigrer. »

Ce sens intime du bonheur qui attend sur une terre libre tout homme dont l'intelligence n'a point été pervertie, se révèle chez la plupart de nos émigrans. Pour s'en convaincre, il n'est besoin que de lire la touchante description de la première expédition envoyée de la vallée du Mississipi à Liberia.

« Lorsque le bâtiment eut appareillé, dit M. Finley de l'Ohio, agent de la société dans l'Ouest, il reçut la visite d'une foule d'amis ou d'étrangers que la bienveillance ou la curiosité y avaient attirée. Tout chez les émigrans respirait la joie : on entonna un hymne religieux, et les officiers, l'équipage, les émigrans, les étrangers confondirent leurs voix dans cet élan solennel et sincère de leurs ames. Le ministre, M. Donans, adressa ensuite aux hommes de couleur une touchante allocution, et appela sur eux les bénédictions du ciel. Lorsque, leur tendant la main, nous leur fîmes le dernier adieu, cette marque d'affection les

agita vivement, et ils fondirent en larmes. Ainsi partit, accompagnée des sympathies et des prières des patriotes et des chrétiens de la Louisiane, la première expédition d'émigrans dirigée de la Nouvelle-Orléans sur Liberia.

Parmi ces pauvres affranchis, plusieurs avaient sans doute vu le jour sur le sol africain; tous du moins savaient sur quelle terre ils devaient aborder; rendus à la liberté, comment n'auraient-ils éprouvé ni la reconnaissance, ni l'espoir, ni ces sentimens d'affection que la nature grave dans le cœur de l'homme? N'avaient-ils pas entendu parler, le jour, ou rêvé, la nuit, de cette bienheureuse terre du plantain où les fleuves roulent de l'or? Auraient-ils senti moins vivement ce désir commun à l'espèce humaine, de savourer lentement la vie dans les vallons témoins de son enfance, et de s'endormir dans la tombe à côté de ses ancêtres? « Le pauvre » nègre, dit Mungo-Park, éprouve ce désir dans toute sa force. La seule eau qui » lui soit bonne, c'est celle de sa citerne. Pour lui, l'ombrage le plus frais, le » plus riant, est celui du *tabattier* de son hameau. Lorsque la guerre le bannit » du lieu qui l'a vu naître et le force à chercher son salut dans d'autres contrées, » il passe tout son temps à parler du pays de ses aïeux; et, à la paix, il se hâte de » fuir la terre de l'étranger, pour venir relever les ruines de sa chaumière et revoir » encore la fumée de son village. »

Ce bonheur qu'on éprouve à faire celui d'autrui, qui peut mieux le goûter que les philantropes des états de l'ouest et du sud? Qui mieux qu'eux peut dire quel trésor inestimable est la liberté, et quelles douleurs entraîne sa perte? Que Dieu seconde l'entreprise qu'il leur a inspirée! qu'il les assiste dans l'œuvre admirable de faire de l'esclave un homme libre, de l'homme libre un citoyen, et de lui rendre une cité sur les plages fertiles qui l'ont vu naître! Puisse le ciel favoriser leur noble entreprise! puissent-ils y jeter en paix les fondemens d'un empire florissant! Dans les siècles à venir, il brillera peut-être comme un phare au milieu des ténèbres et des ruines de notre continent; et lorsque notre fière république ne vivra que dans l'histoire, il offrira peut-être un asile aux descendans de ses fondateurs. (*North American Review*.)

SAINT-CLOUD.

ESQUISSES HISTORIQUES.

« En l'an de grâce 531, la bonne dame Clotilde, veufve du roy Clovis, demeuroit hors Paris, et nourrissoit tendrement et en grande amour ses petits-fils Théodoald, Gontran et Cloud, lesquels étaient enfants de feu Clodomires son fils, roy d'Orléans, qui avoit été tué en Bourgogne à la chasse des ennemis. Or, Childebert, roy de Paris, étant homme moult cruel, avoit aussi plus son entendement et affection aux choses terriennes qu'aux célestielles; et eust envie de l'amour que ladicte Clotilde portoit aux enfans de son frère Clodomires, roy d'Orléans, et avoit grande doubte que sa dicte mère les vouloit faire regner en France. Si mande Clotaire, roy de Soissons, son frère venir à luy; et quand il fut venû, machinèrent

ensemble comment ils pourroient faire mourir lesdicts trois enfants leurs nepveux........ Si, envoyèrent par un messager à ladicte Clotilde une forces (*des ciseaux*) et une épée, et lui feirent demander lequel elle vouloit mieux, ou que les enfants fussent tondus desdictes forces et mis en religion, ou qu'ils fussent tuez de ladicte épée. Clotilde, qui moult tendrement aimoit ces enfants, fut merveilleusement troublée de cette nouvelle et disoit : — Hé bien ! si mes petits enfants ne regnent au royaume qui leur doit appartenir, j'ay bien perdu mon temps et ma peine de les avoir nourris et élevez jusqu'à présent ; et il me semble que leur meilleur seroit mourir que d'être tondus, — et ce disoit-elle, cuydant que lesdicts Childebert et Clotaire n'auroient point la cruauté en eux de les vouloir faire mourir. Le messager retourna....... et cela ouy, ledict Clotaire, en la présence de plusieurs prend une épée et tue le plus grand desdicts enfants. Quoy voyant le second, et qu'iceluy Clotaire avoit tué son frère, il se retira devers ledict Childebert, et se jetta à ses pieds en pleurant et criant : — Mon oncle et mon père ! mon amy ! sauvez-moy la vie ! — Lequel Childebert ému de pitié supplia Clotaire qu'il amollit son courage....... mais iceluy Clotaire ému de félon et cruel courage, dit audict Childebert : — Toy même as conspiré et consenty leur mort avec moy, et maintenant tu feins de n'en estre pas content ! laisse-le aller et le recule de toy, sans quoy sois certain que je te tuerai toy-même. — Et ce voyant, ledict Childebert recula ledict enfant, lequel ledict Clotaire tua incontinent de ladicte épée comme il avoit fait le premier. Le tiers des enfants, qui estoit le plus jeune et avoit nom Cloud, par le moyen de ceux qui estoient là présents, lesquels lui feirent passage entre eux pendant la question du second frère, s'enfuit et évada de la présence dudict Clotaire : et aucun temps après, luy-même se tondit, et vescut très-saintement, tellement qu'après sa mort il fut canonisé et fut son corps enterré dans une ville sur la Seine, appelée Nogent, laquelle à cause de luy est depuis appelée Saint-Cloud » (1).

Le véritable nom du fils de Clodomir étoit Clodoald. Nos vieux auteurs nous rapportent peu de chose de sa vie : « Il se fit couper les cheveux, dit Fredégaire, mena une vie exemplaire ; et lorsqu'il fut mort, Dieu daigna manifester sa sainteté par des prodiges » (2). Que veut-on de mieux ? il y a là une philosophie pratique qui ne s'évapore ni en paroles fastueuses, ni en actions bruyantes, mais coordonne dans le silence toutes les heures de la vie de manière à rendre moins grevé au dernier jour. Si toutefois nous voulions épier les vicissitudes du pauvre Clodoald, enfant proscrit, roi déchu, nous le verrions fuyant loin des lieux témoins du massacre de ses frères, s'enfonçant dans la méditation et la solitude, et *savourant avec délice le miel de la parole divine* (3). Les possédés, les sourds, les aveugles, les boiteux fréquentaient la cellule qu'il s'était construite, et l'homme de Dieu les guérissait par des prières. Un jour il avait donné son manteau à un pauvre, et le pauvre par reconnaissance lui offrit l'hospitalité. Tout ce que sa cabane renfermait de précieux fut mis au service de Clodoald ; puis, la nuit venue, le saint et la famille s'endormirent profondément. Il y avait peu d'instants qu'ils dormaient lors-

(1) Chroniques Françaises, tome premier.

(2) « Chlodoaldus ad clericum tondetur, dignamque vitam gerens, transiit ; ad cujus sepulchrum dominus virtutes dignatur ostendere. » (Fred. epitom. c. 39).

(3) Pascebatur sacri verbi edulium et lambebat dulcia mella.

(Mabillon).

qu'une lumière éclatante remplit l'habitation ; elle semblait émaner du corps de l'ermite. Le père de famille en demeura frappé d'admiration, et éveillant sa compagne ils se dirent : — La grâce de Dieu est avec cet homme (1) ! — Tels étaient les simples récits dont la piété de nos pères cherchait à s'édifier durant les heures de repos. Ils respirent un parfum de naïveté et d'innocence que le flot des siècles n'a pu altérer ; et puis on y trouvait de bons exemples, d'utiles leçons de résignation et de courage pour ces temps de désordre, où les caprices d'une nuée de despotes jaloux les uns des autres tenaient seuls lieu de droit et de justice. La société d'alors était jeune, ardente, pleine de vigueur et de sève, mais les contrastes y étaient multipliés et la diversité d'origine des peuples qui la composaient se faisait sentir encore. Il y avait à peine un siècle que Sidoine Apollinaire avait dit : « Je suis au milieu de peuples chevelus, obligé d'entendre le langage du Germain, d'applaudir avec un visage contraint aux chants du Bourguignon ivre, les cheveux graissés avec du beurre acide..... Ici se présente le Saxon aux yeux d'azur ; ici l'ancien Sicambre à l'occiput tondu; ici vagabonde l'Hérule aux joues verdâtres qui laboure le fond de l'Océan, et dispute de couleur avec les algues ; ici le Bourguignon, haut de sept pieds, mendie la paix en fléchissant le genou. » (2) C'était un confus amalgame de mœurs et de croyances, le Goth plein de fourberie, l'Allemand impudique, le Frank menteur, mais hospitalier, le Saxon cruel (3), tous peuples barbares, dont les nuances tranchées furent long-temps à se fondre sous l'influence puissante de la religion.

Aussi, durant la première dynastie, ne voit-on pas de société générale et compacte, mais une foule de petites sociétés qui se forment, s'organisent, se défendent à part elles; sociétés de religieux qui défrichent, enseignent et prient, sociétés de brigands qui pillent et dévastent; sociétés de Leudes résistant au pouvoir souverain; sociétés de vilains et de serfs résistant au pouvoir des Leudes ; partout de grandes vertus et de grands crimes, mais nulle part d'union, d'ordre, de confiance ; il y avait là sans doute tous les élémens d'un brillant avenir, mais ces élémens étaient encore dans le chaos. Alors régnait Clovis, grand prince, noble, religieux, et qui ne se défit pas moins d'une partie de sa famille pour accroître sa puissance; alors, Childebert et Clotaire, qui massacraient leurs neveux, puis sur les cadavres de ces malheureux enfants, les femmes qui les avaient allaités et leurs serviteurs ; alors Frédégonde, *moult belle femme et attrayante, mais cauteleuse et subtile en tricherie* ; Brunehaut, sanguinaire et impudique ; alors saint Léger mourait victime de son opposition aux caprices des rois, Prétextat était assassiné dans son église, Saint-Germain d'Auxerre montrait au barreau, à la tête des armées, dans la chaire épiscopale, l'accord le plus admirable du talent et des vertus ; saint Landri fondait des hôpitaux et soignait les malades; saint Grégoire de Tours, crédule et naïf comme Plutarque, écrivait les annales des Francs ; les couvents étaient des pépinières d'hommes studieux et vénérables qui venaient y chercher

(1) Paterfamilias de nocte surrexit, ac domum suam claro splendore vidit ; qui illico suæ conjugi excitatæ a somno narrare curavit. Illa autem rem inusitatam intuens dixit : aliquis muneris divini peregrinus hic.

(*Acta Sanctorum*).

(2) Apollin, lib. VIII, epist. 9.

(3) « Gothorum gens perfida ; Allamanorum impudica ; Franci mendaces, sed hospitales ; Saxones crudelitate efferi. » (Salvian, *de Guber. Dei.* Lib. VIII).

un refuge contre le tumulte de la vie ; tels étaient saint Brieuc, saint Magloire. Ainsi Clodoald allait trouver saint Severin et lui disait : — Je veux dépouiller le vieil homme ; donnez-moi l'habit de votre religion, et coupez-moi les cheveux, afin que mon visage soit lui-même un témoin du changement qui s'est opéré en moi (1).

Le village de Nogent, que Clodoald avait choisi pour sa retraite, ne se composait alors que de petites huttes de pêcheurs, et d'une foule de moulins à eau qui sassaient la farine pour les boulangers de Gonesse. Les rois chevelus y possédaient un château, où ils venaient quelquefois chercher sous un ciel pur et au milieu des prestiges d'une nature toujours féconde, des émotions nouvelles pour leurs sens usés. Mais lorsque Clodoald eut renoncé à ses prétentions au trône pour mener la vie du cloître, ses oncles, par reconnaissance, lui restituèrent son héritage, dont Nogent et ses dépendances faisaient partie (2). A la mort de Clodoald, le village qui prit alors le nom de Saint-Cloud, passa avec toutes les propriétés du saint, à l'évêché de Paris que Clodoald avait institué son légataire (3). Un tombeau de marbre noir fut alors élevé au vertueux fils de Clodomir, et une inscription latine consacra en quelques lignes le souvenir de sa naissance, de ses malheurs et de la donation qu'il faisait à l'Eglise.

La mémoire de Saint-Clodoald a été long-temps l'objet d'une profonde vénération pour les habitans de Paris. Lorsque les incursions des Normands devinrent plus fréquentes, et que ces hardis flibustiers, s'avançant jusqu'au cœur du royaume, menacèrent la capitale, toute la population, hommes et femmes, sortit processionnellement et fut chercher les reliques de Saint-Cloud, de Saint-Germain et de Saint-Marcel, pour lui servir de sauve-garde contre l'ennemi. C'était une pieuse et touchante coutume ; il était juste que les pauvres et les opprimés recourussent avec confiance à ceux qui, durant leur vie, avaient toujours combattu aux avant-postes contre la tyrannie et l'oppression. Les habitans de Saint-Cloud célébraient chaque année la fête de leur patron, avec des cérémonies et une pompe bien différentes de celles qui la signalent aujourd'hui. L'évêque de Paris, en sa qualité de seigneur de la ville, présidait à ces réjouissances, dont les prières et les saints offices formaient la plus importante partie. Cet évêque était le plus souvent un homme plein de jours et de vertus ; c'était Audebert qui, ne pouvant faire le bien en Angleterre à cause de la persécution, était venu le faire en France ; Sigefroi, l'un des pères du concile de Lusarches ; Surnould, qui échangea la mitre brodée d'or contre le froc de bure de l'anachorète ; Inchad, qui partageait son bien avec ses chanoines ; Geoffroy de Boulogne, l'ami et le confident de Grégoire VII ; et une foule d'autres renommés pour leur savoir, leur modestie, la régularité de leurs coutumes ; car alors les désordres des grands, loin d'attiédir le zèle du clergé, le ravivaient au contraire et semblaient lui donner de nouvelles forces pour traîner cette société enfant vers une civilisation qu'elle ne comprenait pas.

A côté de l'humble demeure que les évêques de Paris possédaient à Saint-Cloud,

(1) Mabillon ; *Vita sancti Clodoaldi.*

(2) Voyez Mabillon.

(3) Villam ergo novam tum in pago parisiaco, cum omnibus ad se pertinentibus, matri ecclesiæ Parisii civitatis, ubi presbyter extitit ordinatus, donavit. (Hincmar, *Vita sancti Bervigii*).

s'élevaient les élégants manoirs, où les princes de la maison de France séjournaient durant la belle saison, pour se donner le plaisir de la chasse et de la pêche. Cette riante colline, déclinant avec ses grands arbres, sur le bord d'un fleuve que ses sinuosités reproduisent sous mille aspects divers, avait dès long-temps captivé l'attention des riches de Lutèce. Là, venait Charles de Valois, peu soucieux de cet empire de Constantinople dont Catherine de Courtenay, sa femme, portait le titre imaginaire. Pour lui, les eaux argentées de la Seine, les clochers de Saint-Denis, les hauteurs boisées de Meudon valaient les riches points de vue de Scutari et des Dardanelles (1). Là, son arrière-petit fils Jean de France, duc de Berry et d'Auvergne, ce frère de Charles V, qui avait combattu et pris la fuite avec lui à la bataille de Poitiers, sous la conduite de saint Venant, conviait ses voisins à la vendange, lorsque les raisins étaient mûrs dans sa vigne des Surène. Les voisins de Saint-Cloud, c'étaient le sire de Meudon, de cette famille de Sanguin, avec qui Mme de Sévigné aimait à se perdre dans la suite sous les ombrages de Livry ou le sire de Versailles, de la maison de Loménie. Or, il advint un jour que Henri IV trouva Antoine de Loménie dans les bois de Versailles, et comme le jeune sire chassait à merveille, Henri l'établit trésorier de son épargne. C'étaient encore les sires de Chevreuse qui n'avaient jamais de dents à cause de l'eau glacée qu'on buvait au village (2); les sires de Châteaufort dont la tradition rapportait de terribles aventures; car il était de leur sang cet *Hugue-le-cadavre*, ainsi nommé en raison de sa longue et chétive mine, qui étrangla Milon de Montlhéry, son cousin, pour envahir ses richesses, puis se fit moine afin de calmer ses remords. La grande ombre d'Hugues-le-cadavre apparaissait volontiers aux imprudents qui se hasardaient la nuit dans les bois de Saint-Germain et de Lucienne. Puis au milieu de ce monde d'orgueilleux suzerains, commençaient déjà à apparaître les savants et les hommes de lettres; on renommait alors Guillaume de Saint-Cloud, qui avait mis en vers le testament d'Alexandre, et un autre Guillaume aussi de Saint-Cloud, qui disputait à un habile de Nantes l'honneur de l'invention des almanachs (3).

De tous temps Saint-Cloud avait possédé un pont sur la Seine, ce qui lui donnait une haute importance militaire; aussi fut-il l'objet de nombreuses attaques durant les longues guerres des Armagnacs et des Anglais. Tour-à-tour pillée et ravagée par les soudarts du duc de Bourgogne et par ceux du duc d'Orléans, cette pauvre petite ville voyait ses habitans, les femmes surtout, les religieux, les laboureurs émigrer par longues files qui allaient chercher un refuge derrière les murailles de la capitale. Les excès des Bretons, gent demi-païenne, répandaient partout l'épouvante: « Ils ont, dit le moine de Saint-Denis, enfoncé plusieurs églises, ils ont » pris les calices, les croix, les ornemens et tous les meubles sacrés, et d'une » impiété sarrasine et plus que sacrilége, plusieurs ont déchiré les saintes hosties » à belles dents, ou bien ils les ont jetées aux pieds pour emporter les ciboires. » Ils ont rompu et brisé les baptistères et répandu le saint-chrême sur le pavé de » tant de lieux, qu'il fallut apporter un enfant nouveau-né d'Argenteuil à Saint-» Denis, pour lui donner le premier sacrement du christianisme. » Ces récits éveillaient l'indignation des Parisiens; ils voyaient chaque jour arriver les malheureu-

(1) C'était le père de Philippe VI, premier roi de France de la branche des Valois.
(2) Cette très-fâcheuse propriété est commune aux eaux de Chevreuse, Senlis et Dampierre.
(3) Le premier faiseur d'almanachs parut, dit-on, à Nantes, en 1463.

ses victimes dépouillées, sanglantes, ou noires encore de la fumée de leurs habitations qu'on livrait aux flammes. Ils demandèrent donc au duc de Bourgogne de les mener à l'encontre des troupes du duc d'Orléans. Le duc y consentit; et en même temps que le clergé prononçait dans l'église Notre-Dame anathème contre les rebelles, toute la population armée de piques était en marche vers Saint-Cloud. C'était une singulière armée, sans ordre, sans discipline, un amalgame bizarre de tous les âges, de tous les états, entraînés par une impulsion générale contre l'ennemi commun. L'entreprise était dangereuse, mais qu'importe! Ces bons bourgeois, *qui dans un autre temps auraient beaucoup fatigué de ne point dormir et de marcher dans les ténèbres par des chemins détournés et difficiles* (1), se ruaient à qui mieux mieux sur le camp des Armagnacs. Le pont est emporté en un instant; chevaliers et soudarts sont mis en pièces, et le duc d'Orléans n'arriva au matin que pour voir la fleur de sa noblesse gisante dans ces rues qu'elle avait souillées de ses désordres.

C'est là un des mille épisodes des guerres d'extermination qui occupèrent la plupart des règnes des Valois. Pauvre famille des Valois! elle monta sur le trône en dépit de l'étranger; elle produisit de grands hommes : Charles le sage, Charles le bien servi, Charles le vainqueur de Naples, Louis le père du peuple, François le restaurateur des lettres; elle fut illustrée par de beaux faits d'armes, Rosebecque, Marignan, la prise de Calais; elle eut à son service de vaillans guerriers, de doctes magistrats, de savants ministres; elle acquit au royaume de grandes provinces, le Dauphiné, la Bourgogne, la Bretagne et la Provence; et pourtant une espèce de fatalité sembla tourner à mal ses plus belles vertus. Le courage chez elle devenait imprudence; la vigueur, cruauté; la bonté, faiblesse; l'entraînement des passions dégénérait vite en crapule, et c'est pour cela que le royaume s'en allait en dissolution; que Crécy, Poitiers, Pavie vinrent jeter le deuil dans toutes les familles, épuiser nos finances et nécessiter l'aliénation des domaines de la couronne, la vénalité des charges, la multiplication des offices; c'est pour cela que l'impudique Isabeau ne rougit pas de faire cause commune avec l'Anglais, que les grands feudataires se disputèrent les lambeaux d'un pouvoir sans force et sans crédit, que le peuple fut vexé, que des hordes de brigands massacrèrent, pillèrent librement dans les campagnes. L'anarchie et le despotisme commençaient alors le nivellement que les siècles ont achevé depuis; les roturiers se mettaient en possession des fiefs, le ban et l'arrière-ban de la féodalité étaient remplacés par des troupes mercenaires et des milices; l'Eglise perdait son droit d'élection aux bénéfices, qui devenaient l'apanage des favoris et des mignons; enfin l'admission des femmes aux places de la cour, dont Anne de Bretagne donna le premier exemple, dissimula bientôt sous le voile de la galanterie une immoralité invétérée, mais en même temps ouvrit une ère nouvelle de civilisation et de politesse pour ces chevaliers ignorans et brutaux. Les effets de cette innovation ne se firent toutefois bien sentir qu'après l'extinction des Valois; ces princes étaient montés sur le trône en 1328; le royaume était alors uni et fort : ils le laissèrent divisé et à deux doigts de sa perte, lorsqu'en 1582 Henri III mourut à Saint-Cloud de la main d'un assassin.

Mézerai a dit de Henri III, que jamais prince n'aurait été jugé plus digne de

(1) Voyez le moine de St-Denis.

régner, s'il n'avait pas régné. Il possédait en effet toutes les qualités qu'on désire ordinairement dans un monarque ; un extérieur prévenant sans fatuité, de beaux yeux, beaucoup de majesté dans le port et les discours, une expression de physionomie pleine de douceur, et avec cela un caractère naturellement bon, libéral jusqu'à l'excès, du courage et même quelques talents militaires. Les victoires de Jarnac et de Moncontour l'avaient environné tout jeune d'une auréole de gloire qui faisait présager un héros. On avait grand besoin d'un héros! et l'on choyait cette espérance que le dernier et le plus faible des fils de Catherine parviendrait à calmer la frénésie qui s'était logée dans la plupart des têtes du royaume ; mais la force du prince défaillit à l'œuvre, et au lieu du brave et entreprenant duc d'Anjou, on ne trouva plus que l'imbécille Henri III. A quoi attribuer ce changement? aux fascinations d'une cour où dominait la maxime de Catherine, qui était de *saouler de plaisir* ceux dont on redoutait la volonté ferme et impérieuse ? à la faiblesse native du monarque? Je ne sais; mais jamais coup de baguette d'une fée n'opéra plus soudainement dans ses métamorphoses. Pendant que le calvinisme grandissant de jour en jour semblait convier les catholiques à se défendre eux-mêmes, à défaut de leur gouvernement, Henri distribuait des primes d'encouragement à ceux de ses amis qui savaient le mieux corrompre les vertus des femmes de sa cour; il couvrait ses mains de gants parfumés, s'empâtait le visage d'onguents et de farine, de peur d'offenser sa peau contre les fins tissus qui garnissaient sa couche : Henri écrivait de savants ouvrages sur les costumes de ses officiers et l'étiquette du palais (1); Henri parcourait les rues de Paris un bilboquet à la main. Place au roi! le voyez-vous donnant du bâton à ceux qu'il rencontre, se ruant, à la faveur du carnaval, dans les maisons les plus honnêtes, et souillant tout sur son passage? Place au roi! aujourd'hui il est sage ; lui et ses mignons sont parés de fraises artistement plissées ; ils s'avancent gravement au milieu d'une population qui regarde, se détourne et dit en hochant la tête : *à la fraise on reconnaît le veau ;* le roi porte sur ses boutons et à ses jarretières des têtes de mort par forme de jouet; son bras est appesanti sous le faix d'une jolie corbeille d'où sortent une foule de petites figures de singes et de bichons, toutes expressives, toutes riantes; les singes et les bichons sont les amis intimes du roi; il a dépensé plus de cent mille écus à en faire venir de tous les coins l'Enrope. *Le* 14 *juillet* (1576) *le roy et la reyne sa femme, revenant de Normandie, arrivèrent à Paris avec grande quantité de guenons, perroquets et petits chiens achetez à Dieppe* (2). C'était la nouvelle du jour; on disait cela comme on dit aujourd'hui : *le roi a présidé le conseil des ministres*. Place au roi! il fait nuit, mais les torches de poix et de résine n'éclaireront que trop bien cette scène de désordre. La procession des flagellants est en marche; toute la distance qui sépare Saint-Jacques-du-haut-pas de la Sainte-Chapelle est encombrée d'hommes et de femmes plongés dans des sacs noirs, blancs ou bleus, et dansant pêle-mêle avec de grands cris. Cette nouvelle manière d'honorer Dieu est de l'invention du roi et de M. le chancelier de Birague. Le roi lui-même, entouré de ses compagnons de débauche, vient sous une ample souquenille, la tête basse et le front dévotieux au prorata des fautes qu'il a commises et de celles qu'il se propose encore de commettre. C'est là toute la piété de la cour; on est religieux comme Jodelle

(1) Henri III a composé un livre intitulé : *État des officiers de la couronne.*
(2) Journal de Henri III, par l'Estoile. ib.

qui *ne croyait à Dieu que sous bénéfice d'inventaire ;* comme la Môle, qui, du haut de l'échafaud, s'écriait avec larmes : *Dieu ait merci de mon âme et la benoite Vierge ! recommandez-moi bien aux bonnes grâces de la reine de Navarre et des dames !* Et l'on s'étonne qu'il y ait eu réaction contre ce monde abruti ! on s'étonne que la ligue ait été ardente, populaire, fanatique ! Allez, roi ; dégradez cette belle couronne que Dieu vous avait donné commission de faire respecter à la France ; laissez-vous aller aux douceurs d'un sommeil léthargique ; pendant ce temps-là le crime veille, et l'on ne dira que trop tôt sur la route de Saint-Cloud : Place à la vengeance du peuple !

Elle fut affreuse, cette vengeance. On en était venu à ce point de désorganisation morale, que le poignard était le seul agent de conciliation dans la cité comme dans la famille. Le meurtre de MM. de Guise avait ravivé les haines, exalté les imaginations, et il était facile de prévoir que l'un et l'autre parti ne reculerait devant aucun moyen quel qu'il fût. Les pamphlets les plus injurieux étaient publiés contre le roi et sa famille, placardés même sur les murs des maisons, afin que le petit peuple pût s'infecter à l'aise du venin qu'ils contenaient. Jamais la littérature n'avait fait assaut comme alors d'esprit et de cynisme. Le roi n'était désigné que sous les noms de *concierge du Louvre, basteleur d'églises, père conscript des Blancs-Battus* (1). La reine mère n'était plus appelée que Jésabel, et encore les poètes du temps avaient-ils soin d'ajouter :

Par une vengeance divine,
Les chiens mangèrent Jésabel ;
La charogne de Catherine
Sera différente en ce point ;
Car les chiens n'en voudront point.

On ne saurait imaginer le nombre de productions de ce genre mises au jour par la ligue. Les tableaux y étaient le plus souvent outrés d'une manière révoltante, mais quelquefois la vérité suffisait à ces Catons de taverne. Ainsi l'on ne peut méconnaître dans les vers suivants une peinture fidèle de l'époque :

Vous, qui, dans un tableau voulez peindre le monde
Tel qu'il est aujourd'hui sens dessous renversé,
. . . Peignez-nous sans plus un pays policé,
Non par les mains d'un roy, mais d'une vagabonde ;
Peignez les saletés dont notre France abonde ;
Peignez-y les abus dont l'état est pressé ;
Peignez le gentilhomme avec un bénéfice ;
Accoustrez bien un âne en homme de justice ;
Peignez l'homme savant qui mendie son pain ;
Qu'un faquin par argent achette la noblesse ;
Que l'homme vertueux est languissant de faim,
Et qu'à ses seuls mignons le roy fait ses largesses.

Pendant que ces violentes satires parcouraient la ville et les provinces, les

(1) Nom vulgaire des flagellans.

prédicateurs s'étudiaient à fomenter l'irritation; et c'est ici qu'il faut déplorer l'aveuglement des hommes ! On a peine à démêler les principes sous ce fatras de crimes, de calomnies, de basses intrigues qui viennent en embrouiller l'action. C'était le sentiment religieux sans doute qui avait soulevé la masse des ligueurs ; la déclaration de Péronne rappelait avec vérité l'esprit de foi qui dominait dans le royaume, « auquel on ne souffrirait jamais, disait-elle, régner un hérétique, attendu que les sujets ne sont tenus de reconnaître ni souffrir la domination d'un prince dévoyé de la foi chrétienne ; catholique, étant le premier serment que nos rois font, lorsqu'on leur met la couronne sur la tête, que de maintenir la religion catholique, apostolique et romaine, sous lequel serment ils reçoivent celui de fidélité de leurs sujets et non autrement. » Henri III pensait la même chose lorsque, sur son lit de mort, il disait au roi de Navarre : *Assurez-vous bien, mon cher beau-frère, que vous ne serez jamais roi de France, si vous ne vous faites catholique et ne vous humiliez à l'Eglise* (1). La ligue était donc l'expression d'une pensée nationale; mais voyez comme à l'œuvre les passions viennent tout flétrir, tout corrompre. Accusateurs et accusés, catholiques et huguenots emploient les mêmes armes de perfidie, de fanatisme, s'avilissent par les mêmes profanations, et ne laissent voir qu'une lutte dégradante d'ambitions haineuses et rapaces. Ce qui ressort de tout cela, c'est que, grâce à la ligue, la religion catholique est demeurée intacte au royaume de France, tandis que l'Angleterre se vautrait aux pieds de Henri VIII. Ce résultat est assez important pour que je m'incline, sans avoir l'outrecuidance de condamner indistinctement tous ceux qui travaillèrent à nous faire sortir du chaos où nous étions tombés (2).

J'ai dit que les prédicateurs étaient les agents les plus actifs de la ligue; le curé Lincestre et le jésuite Commelet épuisaient le vocabulaire des injures contre la famille royale : le vertueux Poncet, curé de Saint-Pierre-des-Arcis, avait été aussi, lui, un des censeurs les plus rigides de la cour, tant que l'esprit de faction n'avait pas cherché à se faire une arme de ce qui pouvait dégrader la majesté du trône. C'est lui qui, le lendemain d'une de ces processions de flagellants dont j'ai parlé, s'écriait du haut de la chaire : « J'ay esté averty de bon lieu qu'hier au soir vendredy, jour de leur procession, la broche tournoit pour le souper de ces bons pénitens....! Ah! malheureux hypocrites ! vous vous moquez donc de Dieu sous le masque, et portez, pour contenance, un fouet à votre ceinture ! ce n'est pas là, de par Dieu, qu'il le faudroit porter ; c'est sur votre dos et vos épaules et vous en châtier très-bien. Il n'est pas un de vous qui ne l'ait bien gagné. » Poncet fut exilé à Melun ; le duc d'Epernon qui avait été chargé de lui en intimer l'ordre, lui dit qu'il avait fait rire bien du monde à son sermon. — Je n'en ai jamais tant fait rire en ma vie que vous en avez fait pleurer, répondit le saint prêtre. Le duc d'Epernon et le duc de Joyeuse étaient les favoris par excellence du roi ; Henri avait consacré aux noces de ce dernier la modique somme de douze cent mille écus. C'étaient ces largesses inconsidérées qui avaient été la première cause de l'agitation populaire ; aujourd'hui elle ne connaissait plus de bornes : malheur aux

(1) D'Avila, l. X.

(2) « Au surplus, la ligue, quels que furent ses crimes, sauva la religion catholique en France. » (Châteaubriand). Ses crimes font horreur, mais ils furent communs aux deux partis.

huguenots et aux politiques qui tombaient entre les mains des habitants de Paris; il était rare qu'ils se sauvassent aussi facilement que l'avocat-général Séguier, qui en était quitte pour lire chaque matin sur sa porte : *Valet à louer*. La Bible, ce livre si dangereux, lorsqu'au mépris de l'autorité seule infaillible on se mêle d'en interpréter soi-même les leçons et les exemples, maintenait les esprits à un degré d'exaltation qui ne laissait de place ni à la raison, ni au sentiment de la nature. Un prêtre s'était écrié : *Il nous faut un Aod ;* et la multitude relisait avidement ces paroles du 3e livre des *Juges :* « Les fils d'Israël servirent pendant 18 ans Eglon, roi de Moab, puis ils levèrent leurs cris vers Dieu qui leur envoya un sauveur nommé Aod, fils de Géra, lequel se fit un glaive à deux tranchants, dont la garde était large d'une palme. Il cacha ce glaive sous sa robe, puis alla offrir des présents à Eglon, car Eglon était avare ; et lorsqu'il eut offert ces présents, il lui dit : — J'ai un secret à te dévoiler, ô roi ! — Et le roi fit sortir ceux qui l'entouraient, et Aod s'approchant de lui, tira son glaive, et le lui enfonça dans le ventre avec une telle vigueur que la garde elle-même pénétra dans la blessure. » C'est là sans doute que Jacques Clément alla chercher le programme de sa conduite ; car ce misérable, soit fanatisme, soit imbécillité, se considérait depuis long-temps comme le vengeur de Dieu. Ses rodomontades à cet égard le faisaient traiter de *capitaine Clément* par ses frères. Or, le capitaine Clément, homme grossier, libertin, idiot, révèle à son supérieur le projet qu'il a formé ; son supérieur l'approuve ; la Chapelle-Marteau et le duc de Mayenne irritent ses sens par des breuvages ; la duchesse de Montpensier lui promet la couronne du martyre, ou tout au moins le chapeau de cardinal ; on dit même que cette femme poussa le délire jusqu'à exciter par la débauche le zèle de cet impudent religieux : « ce que je ne puis croire, dit le rigide de Thou, à moins qu'on ne dise que l'ardeur de la vengeance qui avait déjà aveuglé cette femme violente jusqu'à lui faire commettre tant d'autres crimes, l'engagea encore, pour assouvir sa rage, à fermer les yeux sur l'infamie de celui-ci. »

Le roi, qui venait de joindre son armée à celle de son beau-frère, avait établi son quartier-général dans le palais de l'évêque à Saint-Cloud. Il se flattait de porter un coup décisif à la ligue, disait-il dans l'ivresse de la joie, en regardant la capitale du haut des collines boisées qui dominent la Seine : « C'est toy, Paris, qui es le chef du royaume, mais un chef trop capricieux et trop gros ; tu as besoin d'une saignée pour te guérir, et pour délivrer tout l'état de ta frénésie. J'espère aussi que dans peu de jours on ne verra plus ny tes murailles, ny tes maisons, mais les seules traces des lieux où tu auras esté (1). » Ce même jour, 31 juillet 1539, Jacques Clément sortit de Paris, le bréviaire sous le bras et le couteau caché dans la manche ; il était muni de lettres pour le roi et d'un passeport surpris à la bonne foi d'Achille de Harlay et du comte de Brienne, prisonniers de la ligue. Clément suivait cette route de Vaugirard et d'Issy qui serpente dans le vallon de la Seine au pied des côteaux de Meudon ; arrêté par les avant-postes du roi de Navarre, il montre ses lettres et est dirigé vers Saint-Cloud. Alors vinrent à passer La Guesle, procureur-général, et son frère, qui chevauchaient de leur maison de Vanvres au camp du roi ; ils prennent Clément en croupe, l'hébergent pour la soirée, et se chargent de lui obtenir audience pour le lendemain. En attendant ce

(1) D'Avila, l. X.

terrible lendemain, Clément soupa et dormit d'un bon sommeil. La vue du couteau dont il se servit au souper pour découper la viande surprit La Guesle; il lui demanda s'il prenait autant de soin de porter un bréviaire pour prier Dieu que de se munir d'un couteau pour manger à table. Clément montra son bréviaire. La Guesle ajouta : — On prétend que les moines ont résolu de tuer le roi. — Sans doute, répondit Clément. Ce mot parut une plaisanterie et l'on n'y prit pas garde (1). Le lendemain, 1er août, Clément se rendit à l'audience du roi, avec ce calme du fiévreux dans le paroxisme de la maladie, cette impassibilité des Charlotte Corday et des Sand. Le comte d'Angoulême le rencontra en chemin. « Je trouvai ce monstre de moine, écrit-il, que la nature avait fait de si mauvaise mine, que c'était un visage de démon plutôt que de forme humaine. » Au moment ou Clément entra dans la chambre royale, Henri était debout, occupé à boutonner son long pourpoint de taffetas. Il prit les lettres que le moine lui présentait, puis, comme il les lisait avec attention, Clément saisit violemment son couteau et le lui enfonça dans le bas-ventre. *Ah ! le méchant moine*, s'écria le roi, *il m'a tué; qu'on le tue !* Arrachant le couteau de sa blessure, il en frappe Clément; La Guesle le frappe aussi lui du pommeau de son épée; Loyac et Mirepoix le percent de mille coups et le laissent mort sur la place. « Vous pouvez juger, écrivait depuis La Guesle, quel était ce piteux et misérable spectacle, de voir d'un côté le roi ensanglanté, tenant ses boyaux entre ses mains; de l'autre, ses bons serviteurs qui arrivaient à la file, criant, pleurant, se déconfortant. » La blessure du roi était trop grave pour qu'on pût espérer aucun soulagement de la science des experts.

Il se fit alors placer sur son lit, et appelant autour de lui ses serviteurs et le roi de Navarre, il leur adressa ces paroles qui conservent, dans le sévère latin de de Thou, je ne sais quelle imposante solennité. « Mes amis, je ne me plains point de ma mort: on a toujours assez vécu pour son salut et pour sa gloire, quand on meurt dans le Seigneur..... dans l'agitation qui est l'apanage du trône, à quoi un roi ne se trouve-t-il pas exposé? je dis plus, à quoi ne se voit-il pas forcé et entraîné malgré lui ? A peine les passions et la volonté du souverain influent-elles sur le gouvernement. Il est bien moins le maître de ses démarches que le ministre des caprices de ceux qui l'environnent. J'en parle par expérience. » Henri continua sur ce ton d'une singulière dignité à expliquer les actions de sa vie. L'aspect de la mort semblait lui avoir rendu toute l'éloquence et les saines pensées de la jeunesse; puis, sentant ses forces défaillir : « Adieu mes amis, dit-il; ne pleurez point ma mort, et priez Dieu qu'il me fasse miséricorde. » Les funérailles d'Henri furent mornes et solitaires. On déposa son cœur dans l'église de Saint-Cloud avec cette épitaphe.

Adsta, viator, et dole regum vicem !
Cor regis isto conditum est sub marmore
Qui jura Gallis, Sarmatis jura dedit.
Latens cucullo hunc sustulit sicarius.
Abi, viator, et dole regum vicem.

Arrête voyageur, et plains le sort des rois. Ce marbre renferme le cœur d'un

(1) Voyez, pour tous ces détails, de Thou avec les notes de Casaubon, Duplessis-Mornay, etc.

prince qui donna des lois à la Gaule et aux Sarmates , un assassin en froc l'a précipité du trône ; passe voyageur , et plains le sort des rois.

Quant au cadavre de Clément, il fut dépouillé jusqu'à la ceinture pour être exposé au peuple, puis tiré à quatre chevaux. Mais les Parisiens réservaient à sa mémoire des honneurs immortels. A la première nouvelle du succès de son entreprise , la duchesse de Montpensier et madame de Nemours , sa mère , montèrent dans un carosse , et parcourant les rues de Paris , criaient à haute voix : *Bonnes nouvelles, mes amis, bonnes nouvelles ! le tyran est mort, il n'y a plus d'Henri de Valois!* Madame de Nemours harangua le peuple du pied du grand-autel des Cordeliers ; et aussitôt les bourgeois, qui portaient le noir depuis la mort de MM. de Guise , prirent le vert qui était le deuil des fous. Il y eut des feux de joie , des accoutrements dissolus; quelques prédicateurs firent un martyr du frère Jacques Clément , et *le voulant faire croire ainsi à quelques coquefredouilles et oisons embéguinés, appeloient cette trahison détestable une œuvre grande de Dieu, un pur exploit de sa providencce , jusqu'à le comparer aux plus excellens mystères de son incarnation et de sa résurrection.* (1) Une pension fut faite à la vieille mère du régicide , et dès que les avenues de Paris furent libres , le pélerinage de Saint-Cloud devint à la mode. Un jour, bon nombre de ligueurs y étant allés en caravane, le bateau qui les portait sombra au retour, et il ne s'en sauva pas un. *Jugement de Dieu est remarquable sur ces nouveaux idolâtres* , s'écrie l'Étoile ; *car de faire un saint d'un martyr, à double potence, c'est proprement faire du ciel une hôtellerie de tyrans.*

Le crime de Jacques Clément donna une nouvelle impulsion à la ligue ; dès lors toute espèce de scrupule fut levé , et les plus timorés ne craignirent plus de s'associer à la révolte , du moment qu'un huguenot vint fièrement revendiquer la couronne très-chrétienne de saint-Louis. Le huguenot n'était autre que cet Henri de Béarn qui , accompagnant Charles IX en Provence en 1564, s'y était rencontré avec Nostradamus. « Le lendemain , le prince étant nud à son lever, dans le temps qu'on lui donnoit sa chemise, Nostradamus fut introduit dans sa chambre, et l'ayant contemplé assez long-temps , il dit au gouverneur qu'il auroit tout l'héritage ; et si Dieu , ajouta-t-il, vous fait grâce de vivre jusque là , vous aurez pour maître un roy de France et de Navarre.... Laquelle histoire prophétique le roy a depuis racontée fort souvent , même à la reyne ; y adjouctant par gausserie qu'à cause qu'on tardoit trop à lui bailler sa chemise , afin que Nostradamus pût le contempler à l'aise , il eut peur qu'on voulût lui donner le fouet (2). » Vingt-cinq ans après cette aventure , Henri étant prosterné au pied du lit où mourait le dernier fils de Catherine sans postérité et victime d'un assassinat, le malheureux prince lui dit, que « si cette coutume de tuer les grands s'introduisait une fois, luy par conséquent ne serait point en sûreté de sa personne « (3). Henri IV ne devait point échapper à ce pressentiment, pas plus qu'à la prédiction de l'astrologue. Quel douloureux spectacle n'offrit pas alors cette petite chambre de Saint-Cloud ! Un roi mourant, laissant autour de lui des haines envenimées , des ambitions jalouses , partout la défiance , l'anarchie, la guerre civile ; à côté de lui un autre roi , jeune , plein d'es-

(1) Journal de l'Estoile.
(2) *Idem.*
(3) D'Avila , l. X.

prit et de bonne grâce, mais repoussé par la grande partie de la nation, en opposition directe avec ses traditions et ses croyances, et dont les prétentions au trône, loin de calmer l'irritation, allaient l'exciter davantage : tout à coup un petit nombre de serviteurs restés fidèles dans l'infortune profèrent le vieux cri de France : *Le roi est mort, le roi est mort ; vive le roi !* Oui, vive le roi ! qu'il vive pour relever ce beau royaume qui tombe en ruines, pour réconcilier la religion et le pouvoir, le peuple et son souverain ! qu'il vive comme le sceau de l'oubli, de l'union et de l'espérance ! Telles étaient les pensées qui animaient sans doute les assistans à cette inauguration d'une dynastie nouvelle. *Vive le roi !* c'est le signal de l'avénement au trône de cette famille des Bourbons dont, deux cent quarante-et-un ans après, jour pour jour, nous avons vu les derniers rois quitter ce même village de Saint-Cloud, fugitifs et le front découronné. Il fallut de longs travaux à Henri IV pour se mettre en possession du trône ; il lui fallut plier le genou devant le Dieu de la France et céder aux exigences de son temps ; c'est pour ne pas avoir apprécié peut-être les nécessités du sien que Charles X s'est vu arracher le bandeau royal. Cet espace de deux cent quarante-et-un ans comprend nos plus beaux jours de prospérité et de civilisation. Nous avions gagné des batailles avant cette époque, conquis de riches provinces, mais il restait encore dans nos mœurs quelque chose de la barbarie des temps anciens. Les crimes étaient multipliés et l'action de la police était nulle. Villequier tue sa femme et n'en est pas moins bien venu auprès du roi et des belles ; le Corse San-Pietro étrangle la sienne, et lorsqu'on le menace d'un jugement : « Qu'importe à la France, dit-il, la bonne ou mauvaise intelligence de Pierre avec sa femme? » L'excuse est jugée péremptoire et la procédure ne va pas plus loin. Le commerce ne prit aucun développement sous les Valois, et la littérature ne s'éleva pas au-dessus d'Amyot et de Montaigne.

C'est sous les Bourbons que nous voyons l'ordre se répandre dans le royaume, l'action administrative acquérir de la force et de l'ensemble en se simplifiant ; c'est sous leur règne que la rudesse de nos vieilles mœurs fait place à cette complète civilisation, à cette fleur de politesse qui reluit dans les ouvrages de nos grands maîtres ; les relations commerciales s'étendent et se compliquent ; les arts sont protégés, et produisent des merveilles.

Les Bourbons ne produisirent que deux grands hommes ; mais le caractère qui les a tous distingués, c'est une probité politique, une bonté naturelle, que ni les déréglemens de la jeunesse, ni la caducité des vieux jours, ne parvinrent jamais à altérer. Malheureusement ils n'eurent point, à l'exception de Henri IV, la simplicité de mœurs des Valois. Ceux-ci vivaient familièrement avec le peuple, admettaient à leur table les savants, les hommes de lettres, de quelque rang qu'ils sortissent, les traitaient bonnement de *compères*, et laissaient percer, dans leurs rapports avec ceux qui les entouraient, bien plutôt l'ami que le maître. Richelieu modifia tout à cet égard ; la tendance absolutiste qu'il avait résolu de donner au gouvernement le porta d'abord à métamorphoser le respect dû à la majesté royale en une sorte de culte. On n'approcha plus du roi qu'avec peine ; sa table fut interdite à tout ce qui n'était ni tête couronnée ni prince. Demeurant ainsi isolé de la nation, il ne la connut plus, et n'en fut plus connu. Il devint facile à ses ennemis de donner cours contre lui aux calomnies les plus absurdes, comme il de-

vint facile aux courtisans de le tromper sur les vœux et les besoins publics (1). On avait laissé les états-généraux tomber en désuétude, et l'opposition devint factieuse, la soumission adulatrice. Où était alors la vérité franche et sévère? Elle était dans la bouche du grand Bossuet, dans celle du vertueux auteur de *Télémaque*, parlant avec l'autorité de leur caractère au fils et au petit-fils de Louis XIV. Mais qu'il était dangereux, le rôle de prince, au milieu d'une cour frivole et séduisante, qui du soir au matin vous traitait comme un Dieu! En même temps que le gouvernement devenait de jour en jour plus absolu, que l'anéantissement de la noblesse comme pouvoir politique par Richelieu, celui du clergé par le gallicanisme des parlemens, rompaient les dernières digues qui pussent mettre un frein aux envahissemens du pouvoir; pendant ce temps-là, la philosophie propageait avec l'irreligion des idées de liberté, d'égalité, de contrôle; le penchant à la démocratie devenait plus instant dans les masses, en raison même de l'omnipotence toujours croissante de l'autorité. De ces deux impulsions en sens contraire il devait résulter nécessairement, dans un temps donné, une crise d'autant plus terrible que toute espèce de point d'arrêt avait été détruit. Cette crise est venue au jour marqué par la Providence, et ni les admirables vertus de Louis XVI, ni le souvenir des biens dont sa famille avait comblé la France, ne purent maîtriser des événemens que deux siècles avaient préparés.

La révolution, sophistique et cauteleuse sous la régence et sous Louis XV, se montra tout-à-coup exigeante et énergique avec l'assemblée constituante, fourbe et incertaine dans ses vues avec la législative, altérée de sang avec la convention; puis, comme un homme usé de débauches, vieillard à trente ans, il lui faut pour marcher des béquilles, et nous avons le directoire avec ses atroces velléités et sa débilité impuissante. C'est au milieu de cette décrépitude que Bonaparte apparaît avec tout l'ascendant de son génie. Le directoire courbe la tête devant le vainqueur d'Arcole et des Pyramides; les lauriers qui ombragent son jeune front font oublier au peuple le siége de la convention aux journées de vendémiaire. Et puis tout le monde conspirait à l'époque où Bonaparte revint d'Egypte : Barras aurait vu sans peine le rétablissement de la monarchie; Sieyès préparait tout pour la réalisation d'une utopie qu'il rêvait depuis dix ans, espèce de monstre formé de quelques parties confuses des divers gouvernements connus. D'autres en grand nombre, cherchant un dictateur, avaient successivement jeté les yeux sur Morreau, sur Joubert, et enfin sur Bonaparte. Il y avait partout lassitude du présent, et disposition à se rallier à tout ordre de choses qui se présenterait ferme et conciliateur. On faisait même fort peu de réserves en faveur de la liberté, tant les excès des démagogues avaient désenchanté des illusions de 89. Bonaparte profite de ces circonstances; les affidés du conseil des anciens le font nommer commandant de la force armée; puis, sous le vain prétexte que la représentation nationale n'est pas en sûreté à Paris, ils font passer à la sourdine un décret qui transfère le corps législatif à Saint-Cloud. C'est donc encore Saint-Cloud qui va être le théâtre de cette révolution nouvelle, révolution sans exemple par sa physionomie dramatique, par l'assaut de servilité d'une part, et d'arrogance de l'autre, que font

(1) Si Louis XVI avait été plus connu, il est impossible de croire qu'il n'eût pas été mieux apprécié; de tous les pays de l'Europe, la France est le seul où cet isolement du pouvoir ait existé.

quelques centaines d'hommes qui se disent les députés de la France et un général de vingt-neuf ans; révolution avantageuse sous beaucoup de rapports, mais humiliante par la manière dont elle s'effectua, par cette honteuse peur qui domina tous les esprits, et sembla laisser la victoire indécise entre des gens qui fuyaient.

Au conseil des anciens, le président Lemercier ouvrit la séance par demander la formation d'un comité général pour sauver la patrie. Cette motion excite un grand tumulte ; le conseiller Dalphonse veut que chaque député renouvelle son serment à la constitution ; il est violemment interrompu : « Qu'entendez-vous par la constitution, s'écrie Cornudet, est-ce la souveraineté du peuple, la liberté, l'égalité, l'indépendance des pouvoirs? j'y jure obéissance ; je veux conserver ces bases sacrées ; mais rappelez-vous que c'est au nom de la liberté qu'un directoire criminel vous demanda d'attenter à la liberté publique. » Alors les députés se pressent à la tribune; on applaudit à de fastueux éloges de Bonaparte. Dès ce moment la glace était rompue : Bonaparte entre dans la salle, et ses idées incohérentes, ses paroles entrecoupées, que le *Moniteur* a conservées pour l'histoire, trahissent les perplexités, les angoisses de cette âme de feu au moment où son destin allait s'accomplir. Après avoir renié les noms de *Cromwell* et de *tyran* qui retentissaient sur son passage, après avoir rappelé les infractions nombreuses faites à la constitution, après avoir protesté de sa franchise, qui ne savait pas se couvrir d'un *masque hypocrite*, il termina ainsi : « J'ai fait mes preuves de dévouement à la république, et je vous déclare qu'aussitôt que les dangers seront passés, j'abdiquerai les pouvoirs extraordinaires que vous m'avez confiés. La motion fut mise aux voix et adoptée. Mais une agitation extraordinaire se manifestait à l'orangerie, où siégeaient le conseil des cinq-cents. Lucien Bonaparte occupait le fauteuil et son audacieuse fermeté ne pouvait calmer les passions exagérées et délirantes. On demandait la mise *hors la loi* de Bonaparte; les cris de *point de dictature! à bas le dictateur!* faisaient trembler la voûte. C'est alors que Bonaparte se montre à la porte avec quatre grenadiers. Il est accueilli par de nouvelles clameurs: *Point de sabres ici! point d'hommes armés!* s'écrie-t-on de toutes parts : *Hors la loi! à bas le dictateur!* Grand-maison obtient qu'on renouvellera le serment à la constitution; Bigonnet prend Bonaparte au collet : « Que faites-vous? téméraire, lui dit-il : vous violez le sanctuaire des lois ; retirez-vous. » Bonaparte est pâle de rage; les paroles demeurent glacées sur ses lèvres : il sort, monte à cheval. Mais Murat l'excite à se venger. Il pouvait lui dire aussi, lui : *Le vin est tiré: il faut le boire*. Bonaparte revient, appelle les soldats aux armes. Ses paroles sont emphatiques: « Je suis le dieu de la guerre, leur dit-il; je porte la foudre avec moi : ils ont voulu me frapper; mais la gloire m'a rendu invulnérable. » Murat conduit un bataillon au lieu des séances, au pas de charge et la baïonnette en avant. A cette vue, la représentation nationale saute par les fenêtres, se disperse dans toutes les directions, et Lucien, assisté de quelques acolytes, bâcle une constitution nouvelle. C'était la quatrième depuis dix ans! Bonaparte achevait le cercle de la révolution; nous avions passé par toutes les phases de la démocratie, et tout à coup il nous reportait d'un coup de botte aux beaux jours de Richelieu. Cet absolutisme inattendu se soutint quelques années par le besoin qu'on avait de repos et la gloire dont il se plut à nous éblouir ; mais sitôt que le repos de chaque Français se vit compromis par des guerres d'ambition personnelle, par des conscriptions réitérées et vexatoires; sitôt que la fortune abandonna nos armes, le

mouvement national se manifestant d'un seul jet à Bordeaux, à Paris et dans l'Ouest, rappela cette vieille famille des Bourbons, qui du moins adoucit toujours ce que la forme de son gouvernement avait d'entier par la douceur de son caractère, et dont le retour consacrait un principe d'ordre d'une haute influence pour la tranquillité des états.

Louis XVIII apparut comme le lien de l'ancien et du nouveau régime. La dignité dont il avait fait preuve dans ses rapports avec Bonaparte donnait de la confiance dans son énergie ; comme aussi les opinions qu'il avait exprimées à l'assemblée des notables devaient plaire aux libéraux, et leur être un sûr garant de l'absence chez lui de tout préjugé héréditaire. Il nous apporta des libertés à pleines mains, liberté des cultes, liberté de la presse, toutes deux inconnues jusqu'alors à la France, et devenues des nécessités peut-être dans un pays et à une époque où l'anarchie intellectuelle, ayant atteint le dernier degré, ne peut plus trouver de remède que dans la dicussion (1). Il y eut alors de la joie, de l'oubli, de l'espérance; on crut à un avenir sans orage. Il le fut en effet, si nous ne considérons que cette prospérité matérielle qui s'éleva sous la restauration à une hauteur inouïe; mais dans un monde supérieur, les passions continuèrent à s'agiter. Les haines personnelles, les défiances sont choses difficiles à vaincre ; d'un côté on ne voulut plus consentir à aucune modification, de l'autre on ne mit aucune borne à ses exigences ; et pendant ce temps-là la révolution rongeait, à l'abri de nos dissensions civiles, les racines de l'arbre de huit siècles, et au premier coup de vent, l'arbre de huit siècles tomba, en laissant le monde entier stupéfait de sa chute.

Qui de nous ne se rappelle ce mois de juillet 1830, mois de crainte, de prévisions sinistres et de cruels désenchantemens! Nous avions vu peu de jours auparavant la cour dans toute la vanité de ses pompes. Charles X offrait une noble hospitalité au roi de Naples, promenant cet autre fils de Louis XIV au milieu des grandeurs de Versailles: les acclamations, l'air radieux du monarque, cette noble fierté de la veuve du duc de Berry présentant à sa famille le jeune soutien de la couronne de France; et puis cette armée si dévouée, ce luxe de chevaux et d'équipages, ces gentilshommes brodés d'or, cette famille d'Orléans, belle et nombreuse, qui se mêlait à la joie commune, ce petit duc de Nemours qui, galoppant auprès de la voiture du duc de Bordeaux, lui faisait le salut militaire, et à qui le duc de Bordeaux répondait par un sourire; tout cet ensemble d'union de puissance et de bonheur semblait à des yeux distraits le présage d'une félicité éternelle! Beaucoup croyaient encore à cette félicité, lorsque le 27 au soir, le bruit lointain de la fusillade faisait retentir les échos de Saint-Cloud. Le lendemain la lutte devient plus ardente; un soleil de plomb pèse sur la ville où des hommes à la tête échevelée et aux bras nus se cachent dans les embrasures des portes, derrière les parapets des quais, les jalousies des fenêtres, et font pleuvoir la mort sur les régimens de Charles X; l'ennemi est partout, et les rues sont désertes ! Que se passait-

(1) On conçoit fort bien que, lorsqu'une société forme un tout compact par sa foi, ses traditions et ses habitudes, la liberté illimitée des cultes et de la presse soit sujette à d'immenses inconvéniens. Mais lorsque le mal a franchi toutes les bornes, lorsqu'il s'est insinué par tous les pores de la société, cette liberté ne saurait l'accroître, et elle paraît tendre à le guérir par le contrepoison qu'elle donne la facilité d'administrer à fortes doses. En général, les royalistes ont peu compris sous la restauration le parti qu'ils pouvaient tirer de la liberté de la presse.

il alors à Saint-Cloud? La flatterie était toujours là, endormant la sécurité du monarque, et s'ingéniant à lui représenter comme une émeute sans importance toute une révolution. On dit que, devinant la vérité à travers les nuages dont on voulait la couvrir, la noble mère du duc de Bordeaux n'épargna ni les sages conseils, ni cette éloquence du cœur que lui inspirait son âme forte et généreuse, afin de dessiller des yeux qui malheureusement se plaisaient dans les ténèbres. Voulant connaître par elle-même toute l'étendue du mal, elle monte le 29 au jardin de son fils, à ce *Trocadero*, témoin des jeux de son enfance, et des hauteurs duquel on aperçoit Paris. Le premier objet qui frappe ses regards, c'est le drapeau de 89, dont les trois couleurs étincellent par un beau jour au sommet des Tuileries. A cette vue, elle cache sa tête dans ses mains. *Il est trop tard!* ce fut la seule réponse de M. de Lafayette aux négociations qu'on voulut ouvrir avec lui dans la journée du 3; *il est trop tard*, dit-il à M. de Sussy, et Charles X le crut sur parole. Charles X avait d'heureuses qualités; il aimait la France, mais Dieu ne lui avait pas donné le génie des temps mauvais. Il s'énorgueillissait de n'avoir jamais changé, et ne songeait pas qu'au milieu de ce flot des âges qui bouleverse autour de nous mœurs, traditions, croyances, la vertu d'un homme d'état n'est pas de rester immobile comme une statue de pierre! les maladies du corps social sont bien nombreuses, et qu'adviendra-t-il du patient, si le médecin ne sait pas varier les remèdes suivant les symptômes et les époques?

Saint-Cloud offrait alors le spectacle d'un vaste camp, où venaient se rallier les régimens de la garde, tous parfaitement disciplinés et fidèles. Le dauphin les passa en revue: il était triste, ce n'était pas de la tristesse qu'il fallait alors! on continua de trembler et d'hésiter; des ordres sont vingt fois donnés aux troupes et révoqués aussitôt; le moral des soldats s'affecte: ils errent dans les rues et les champs quêtant du pain et en trouvant à peine quelques livres qu'on leur vend à l'enchère. Tout à coup, dans la nuit du 30 au 31, un mouvement général se manifeste, les rangs se forment, les drapeaux se déploient: mais nul bruit de guerre, nul expression de cet élan qui précède une bataille; les voitures de la cour prennent silencieusement la route de Ville-d'Avray, cette route tant de fois sillonnée par les cerfs, les chiens, la chasse royale retentissante au loin avec le bruit des fanfares. Aujourd'hui tout est morne, abattu, c'est le convoi d'une royauté mourante! Il fut long ce convoi! durant quinze jours, la noble famille erra de ville en ville, laissant partout de vifs regrets, pleurée en silence, mais entourée par les vainqueurs d'hommages dérisoires. Qu'il dut être poignant ce voyage pour la mère du duc de Bordeaux! c'était plus que souffrir, c'était boire le calice jusqu'à la lie! et nous jeunes hommes pour qui cette révolution était la première, qui, étrangers à l'entraînement des partis, voyions tout à coup la funeste réalisation de nos craintes, quelles douloureuses émotions ne nous accablèrent pas durant ces tristes jours! cette ville bouleversée, barricadée comme au temps du duc de Guize, mais où le duc de Guize ne dit plus à ceux qui le saluent de leurs acclamations: *C'est trop, Messieurs, criez vive le roi!* Ces canons braqués par des mains novices, ce bruit des décharges, ces blessés emportés sur des planches, cette guerre de pavés, de piques, de vieilles arquebuses, et puis ce drapeau tricolore dont les vicissitudes mystérieuses ne nous apparaissaient, au milieu de nos souvenirs d'enfance, que comme des contes de nourrice, cette liberté singulière d'aller et de venir au milieu d'une population en armes, ce bruit du tocsin, cet office des morts chanté dans les

églises pour des piles de cadavres (1); tout cela était quelque chose d'inouï, d'étourdissant et de terrible.

Nous n'avons pas dû interrompre le récit des révolutions politiques par une foule de petits détails qui se rattachent à l'histoire de Saint-Cloud. Cette belle propriété demeura dans le patrimoine de l'église de Paris jusqu'en 1658, époque à laquelle Louis XIV l'acheta de l'archevêque Harlay de Chanvalon, pour la donner à son frère Monsieur, duc d'Orléans. C'est là qu'eut lieu cette tragédie de la mort de Madame, à l'occasion de laquelle Bossuet s'écriait: *O nuit désastreuse! ô nuit effroyable! où retentit comme un éclat de tonnerre cet étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte!* « Nous vîmes, raconte Mademoiselle dans ses Mémoires, Madame sur un petit lit, tout échevelée, le visage pâle, le nez retiré; elle avait la figure d'une morte. On courait, on allait et venait dans la chambre; on y riait... Nous ne trouvâmes quasi personne qui parût affligé; Monsieur semblait fort étonné. » C'était pourtant là cette belle Henriette d'Angleterre si recherchée, si idolâtrée à la cour, dont les charmes avaient causé tant de jalousie au duc d'Orléans, et qui mourait d'une mort subite et imprévue. Le peuple parla de poison, et beaucoup de personnes crurent le peuple; Monsieur ne tarda pas à convoler en secondes noces; il épousa Charlotte de Bavière, espèce de *virago* toute d'une pièce. « Vous comprenez bien, écrivait madame de Sévigné, la joie qu'aura Monsieur d'avoir à se marier en cérémonie, et quelle joie encore d'avoir une femme qui n'entend pas le français! » Cette princesse avait été huguenote, et elle nous a conservé le plaisant souvenir des sortiléges que le duc d'Orléans employait pour la bien purifier de son hérésie. Le duc d'Orléans lui disait quelquefois : « Madame, vous êtes accoutumée à mon écriture : lisez-moi un peu cela; je ne sais ce que j'ai écrit.» Il aimait tant le bruit des cloches qu'il ne manquait jamais de venir à Paris pour la nuit de Noël. Après ce grotesque personnage, passèrent successivement à Saint-Cloud Philippe le Régent, avec ses soupirs impudiques et sa démoralisation de bas étage; Louis d'Orléans, qui se fit ermite et publia des dissertations sur l'Ecriture; Louis-Philippe d'Orléans, dont le plus grand bonheur était de jouer la comédie avec Collé, Saurin et Carmontelle; et enfin Philippe-Egalité! Peu de temps avant la révolution, Marie Antoinette acheta Saint-Cloud, qui devint souvent le lieu de ses réunions familières, réunions fatales pour lesquelles le comte de Provence écrivait son opéra de *Panurge*, où le comte d'Artois se distinguait par ce bon goût et cette politesse exquise qui l'avaient rendu célèbre, et où la famille de Polignac, joyeuse et honorée, coulait d'heureux jours, sans prévoir toutes les vicissitudes que ce lieu réservait à sa fortune. Louis XVI resta plusieurs mois à Saint-Cloud durant l'été de 90. Le calme inaltérable de ces beaux lieux semblait rendre un peu de confiance à son âme navrée; on lui proposa de profiter de son absence de Paris pour fuir loin des passions qui y fermentaient; Louis XVI refusa. Sous la restauration, Saint-Cloud devint le séjour habituel de la famille royale pendant la saison des chaleurs. C'est là que le duc de Bordeaux se livrait à ses exercices gymnastiques, puis faisait son apprentissage des armes avec les grenadiers de la garde et une petite compagnie de guerriers de son âge, qu'il faisait manœuvrer avec un aplomb et une précoce habileté. Aujourd'hui la famille d'Orléans est revenue au palais qu'avaient habité ses pères; et la foule insouciante se rue comme de cou-

(1) Cet office fut chanté à Saint-Eustache le 30 juillet.

tume sur les gazons, à l'ombre des hauts marronniers, et autour des petites boutiques de mirlitons et de pains d'épices. Le commis de magasin, l'étudiant en médecine et la couturière pirouettent à l'envi, au bruit d'un violon, d'un flageolet et d'une contrebasse, dans des bals champêtres taxés suivant la hiérarchie des costumes; les chevaux de bois, les jeux de bagues, les romaines à peser le coup de poing, se disputent les curieux et les amateurs; et le jet d'eau s'élance toujours au-dessus des arbres de la forêt, les flots de la cascade roulent avec majesté sur leurs gradins de marbre. Dansez, troupe folâtre, hommes oublieux du passé et peu soucieux de l'avenir! Que vos groupes se mêlent et s'entrelacent, que la joie reluise sur vos fronts de vingt ans! Mais vous, homme sage, arrêtez : le patron de ce village fut un prince déchu; c'est là que Henri III mourut de la main d'un traître; là naquirent Philippe-le-Régent, qui avilit le trône, et Philippe-Egalité, qui prépara sa ruine; là expira le directoire sous le coup de talon de Bonaparte; là tomba en poussière dans les faibles mains de Charles X le sceptre vermoulu de Louis-le-Grand.

Adsta, viator, et dole regum vicem!

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

SCÈNES DE LA JAMAIQUE

ET

DES PARAGES DE CUBA.

Je servais, en qualité de sous-lieutenant, à bord du *Brandon*, vaisseau de guerre à trois ponts. Au mois d'août 1823, nous nous arrêtâmes à la Jamaïque; l'un de mes oncles, propriétaire fort riche, y était mort en 1820, laissant deux filles et sa veuve héritières de ses plantations et de ses domaines. A peine eûmes-nous débarqué, je me fis conduire à l'habitation que ma tante et mes cousines occupaient à Kingston.

Je traversai une galerie aérée et plusieurs appartemens meublés avec élégance; mais une fois introduit dans le salon où mes parentes s'étaient réunies, je me trouvai plongé dans une obscurité profonde. En vain le nègre qui m'avait annoncé cherchait à me servir de guide dans les ténèbres qui m'environnaient. Je ne distinguai ni ma tante ni mes cousines. Si vous n'avez pas vécu dans ces régions brûlantes, quelques mots d'explication ne seront pas déplacés, et vous feront mieux comprendre mon récit.

Pour échapper aux feux du jour, on a soin, dans ces climats, de s'enfermer dans une solitude ténébreuse que les rayons les plus ardens ne sauraient pénétrer. Les femmes surtout doublent ou quadruplent les draperies de leur boudoir et vivent sous la protection de ces rideaux immenses laborieusement accumulés. Au fond d'un salon élégant, mais dont mes yeux ne pouvaient distinguer les ornemens ni les habitantes, mes deux cousines et leur mère reposaient sur des coussins moelleux disposés à quelques pieds du parquet d'acajou, frotté et ciré avec le plus grand

soin. A peine eus-je posé le pied sur cet acajou plus glissant que le cristal, je perdis l'équilibre, et, au lieu de saluer, je tombai. Les éclats de rire féminins que cet accident excita déconcertèrent ma gravité: mon pantalon de matelot, déchiré par la violence de ma chute, ne me permettait pas de me relever. Je ne voyais personne ; un petit épagneul, que l'une de mes cousines tenait sur ses genoux, s'élança, tourna en aboyant autour de moi et compléta par ses soubresauts et ses cris, le désagrément de ma position.

Il fallut, le dirai-je? que ma jeune cousine Marie, la plus jolie créole à qui le ciel et le soleil des Antilles aient donné des yeux noirs et des cheveux de jais, allât chercher dans une pièce voisine un jupon qui appartenait à sa mère; jupon qu'elle daigna jeter sur ma personne et que je ceignis autour de mes reins, pour cacher ma mésaventure. Imaginez combien cette première visite était bizarre et quelle figure devait faire un jeune homme de bonne famille, en uniforme et en jupon, au milieu d'un salon fort riche qui m'apparaissait de moment en moment, et dont la demi-obscurité, s'effaçant à mes yeux qui s'y accoutumaient, me permettaient de voir mes deux cousines et ma tante, encore livrées à la joie folle que mon entrée avait fait naître. Peu à peu nous nous accoutumâmes à l'étrangeté de mon costume. Mille questions bienveillantes, mille tendres amitiés me rendirent le sang-froid et la bonne humeur. Un nègre qui, posté sur le pas de la porte, avait fait beaucoup d'efforts pour ne pas éclater de rire, fut chargé de me conduire dans une autre salle et de veiller à la réparations de mes *inexpressibles* (1). Après une assez longue causerie sur les plaisirs et la société de Kingston, nous convînmes que je serais le guide de mes deux cousines et que je les accompagnerais dans un bal donné le soir même. Je me retirai, d'autant plus content de ma visite, qu'elle m'avait d'abord causé plus de honte, de crainte et d'ennui.

Des nègres à la face stupide, abrutis par le travail, la misère, la mauvaise nourriture, et soumis à des tyrans à la face safranée, vêtus de calicot, le chef couvert d'un parasol de paille, les jambes flottantes dans des caleçons ridicules, le cigare toujours à la bouche, le bâton toujours à la main ; telle est l'idée que l'on se fait assez communément de la double population qui se trouve à la Jamaïque; idée fausse, comme tant d'autres. L'hospitalité des habitans est extrême ; les créoles sont jolies et aimables : et quoique de temps à autre il y ait bien quelques exemples d'esclaves battus, de querelles d'ivrogne, de crimes affreux et prémédités, je ne pense pas que les Indes-Occidentales soient, sous le rapport de la civilisation, fort au-dessous des autres contrées que l'on habite sans déplaisir et sans regret. La société à Kingston est presque parfaite : je n'y ai trouvé ni la malveillante inquisition de nos villes de province, ni le tourbillon de nos grandes villes, où tout le monde est ami sans se connaître, intime à la première vue, au risque de ne se revoir jamais. Cependant Kingston et la Jamaïque ont été pour moi le théâtre d'assez étranges aventures, et je me prépare, lecteur, à vous en donner le détail complet.

Le commerce de Kingston était alors au comble de la prospérité ; la situation sociale de la ville se ressentait de cette prospérité, qui depuis a diminué si étrange-

(1) Note du Tr. L'une des nombreuses expressions que la décence britannique donne pour synonymes au mot *culotte : Unmentionables, unspeakables, small cloths, inexpressibles, necessary garment, tight cloths, unutterables*, etc.

ment. C'était plaisir de voir ce havre admirable, tout couvert de vaisseaux arrivés des cinq parties du monde, s'étendre en demi-cercle, fermé par la terre de tous les côtés, barricadé par un labyrinthe d'écueils et de bas-fonds, protégé par les tonnerres de bronze qui couvrent toute la ligne de l'ancrage. Plus de trois millions de livres sterling, fruit du commerce de Terre-Ferme, de Saint-Domingue, de Cuba, de Lima et de San-Blas, traversaient chaque année l'isthme de Darien, pour s'arrêter un moment dans ce beau port et se déverser ensuite dans les caisses de la banque d'Angleterre.

Aucune ville au monde ne ressemble à Kingston : les maisons n'ont ordinairement que deux étages. Peintes en vert et en blanc, vous diriez des maisons de cartes. Les toitures qui avancent beaucoup, forment tout autour de chaque édifice des galeries extérieures qui, dans un pays si chaud, offrent un délicieux abri : grâce à cet arrangement, les passans peuvent continuer leur route dans la ville basse, protégés par ces longues arcades. Dans la ville haute, les maisons ne sont pas contiguës. Chaque propriété isolée a son petit jardin, ses palmiers, ses vignes, ses cocotiers, et au centre la résidence du maître, tenue avec une merveilleuse propreté : plus loin sont les bâtimens habités par les nègres, les cuisines, les écuries ; une cour au milieu, et dans cette cour un puits patriarcal, ombragé d'un tamarin magnifique. Les balcons du premier sont ordinairement fermés par des jalousies à la vénitienne, qui, dans les ardeurs de la canicule, ne laissent qu'un faible demi-jour arriver jusqu'aux habitans de l'intérieur. Les rues, qui ne sont point pavées, ressemblent plutôt au lit desséché d'un torrent, qu'à ce que nous nommons communément une rue. Dans ces avenues inégales et irrégulières dont les ornières sont, comme on doit le penser, nombreuses et profondes, vous voyez des nègres traîner des charrettes, pousser des brouettes chargées de marchandises de toute espèce, et qui vont du havre aux magasins, des magasins au havre. Vous reconnaissez à leurs yeux étincelans, à leurs nez pointus, à leurs figures sagaces et fines, les marchands de Kingston, groupés sous les galeries dont j'ai parlé ; les uns conversant à voix basse ; les autres, perchés sur leurs ballots, ont les bras croisés. Arrivent ensuite les acheteurs, gentilshommes espagnols, qui ont échangé contre une teinte roussâtre, le cuivre originel de leur visage, et contre un habit de guingans la cape et l'épée de leurs ancêtres : superbes *Dons* que suivent une douzaine d'esclaves nègres chargés d'or. Amusant spectacle et dont on chercherait vainement à se faire une idée, si l'on n'a pas résidé quelque-temps à Kingston.

J'étais porteur d'une lettre, adressée à M. Callaloo, l'un des principaux négocians de la ville ; je profitai, pour la lui remettre, du temps qui me restait jusqu'à l'heure du bal. Au milieu d'une grande salle blanche, où l'on n'entendait que le froissement des plumes agitées sur le papier par une douzaine de commis, mon homme était assis ; il ne se dérangea pas quand je lui donnai ma lettre : il la lut sans sourciller, sans m'inviter à m'asseoir, et j'étais prêt à tourner les talons à ce *gentilhomme* silencieux, lorsque le capitaine du *Brandon* et ses officiers entrèrent dans la salle. L'accueil que mes camarades me firent et le ton d'amitié avec lequel le capitaine me parla, produisirent apparemment quelque impression sur le petit négociant taciturne. Ce ne furent que sourires, salutations, offres de service. Je le remerciai ; et sans trop m'embarrasser de savoir si c'était bien à moi ou à mon capitaine que ces politesses étaient réellement adressées, j'acceptai l'offre obligeante qu'il me fit d'aller visiter ses habitations.

Nous montâmes dans son *ketarine*, sorte de tilbury fort léger, qui nous conduisit en peu de temps, mais non sans danger, de son magasin où nous nous trouvions alors, jusqu'à la maison où nous devions dîner ensemble. Nous fûmes arrêtés dans notre marche par une procession nègre, la plus étrange du monde. Armés de bâtons dont ils frappaient un tambour de six pieds de long et d'un très-petit diamètre, une douzaine de nègres ivres sautaient en dansant, devant un ou deux hommes de leur couleur qui portaient sur leurs têtes un cercueil : la tête d'un nègre est l'instrument universel qui lui sert à porter tout ce que les autres hommes tiennent dans leur main ou placent sur leur dos. Nous fûmes fort surpris de voir ces chanteurs et ces danseurs s'arrêter tout à coup devant nous, les gens qui soutenaient le cercueil tourner sur eux-mêmes, faire semblant de le laisser échapper de leurs mains, et toute la noire escouade pousser de longs hurlemens.

« Voici, me dit mon guide, des funérailles nègres; comédie que vous n'avez sans doute jamais vue. Ces esclaves prétendent que le cadavre recule à notre aspect et refuse de passer outre; c'est une manière de nous demander l'aumône : nous n'en serons pas quittes à bon marché. »

En effet, les véhémentes évolutions des noirs continuaient, et toutes les fois qu'ils approchaient de nous, c'étaient des hurlemens plus terribles et des contorsions plus affreuses.

« Allons, allons, toi passer, frère, toi passer, » disaient ceux des nègres qui faisaient semblant d'engager le cadavre à continuer sa route.

— Non, reprenaient dans leur langage les porteurs du cercueil; lui voulé pas; lui avé querelle avec les hommes blancs ! »

Puis ils répétaient les mêmes gestes et lançaient le cadavre loin de nous.

« Mossé, s'écria enfin celui qui tenait en main le plus long tambour, un dollar pour boire ! Un dollar, et nous le forcer de nous suivre ! N'est-ce pas, Bediacko (en s'approchant du cercueil), tu passeras si ce gentilhomme donné à nous quelque chose ? »

Je crois que, pour nous débarrasser de ces démons, nous leur aurions accordé ce qu'ils demandaient, si une troupe de taureaux n'était venue à notre aide. Effarouchés par les vêtemens et les ceintures rouges des nègres, ces animaux se mirent à courir, chassant devant eux les membres de la procession funéraire, blessant un ou deux traînards et faisant rouler dans la poussière le cercueil, dont les ais, en se brisant, découvrirent aux regards du public, la figure noire et le linceul blanc du défunt. A peine cette échauffourée fut-elle apaisée, on ramassa le cercueil, on y replaça le corps, les chants et les danses recommencèrent et la procession continua.

Je dînai chez le marchand, avec plusieurs planteurs de ses amis, gens sociables et gais, s'ils n'étaient pas fort spirituels et fort brillans. La soupe à la tortue, les vins de toutes les espèces avaient déjà satisfait aux demandes et aux désirs de la sensualité la plus exagérée, quand un M. Fayal, mon compagnon de table et chargé d'affaires de plusieurs propriétaires riches qui font exploiter leurs terres, mais qui redoutent le climat des tropiques, m'adressa l'invitation suivante :

« Seriez-vous assez bon pour me tenir tête, à la *grande manière ?*

— La grande manière ? » répétais-je mentalement; et j'essayais en vain de me rendre compte de ce singulier cartel. Je répondis au hasard : oui ; un nègre m'apporta un verre de petite bière. Telle était la grande manière de boire à la Jamaïque.

Au moment où nous nous levions, une fourmilière d'insectes noirs et ailés s'abattit sur les bougies, qu'ils eussent éteintes si elles n'avaient été garnies de globes de cristal : c'étaient des fourmis ailées, qui n'eurent pas plutôt couvert la table du repas, que leurs ailes tombèrent; nos fourmis eurent l'air de se déshabiller; et les insectes, réduits à marcher au lieu de voler, regagnèrent les trous qu'ils habitent.

Quand sept heures sonnèrent, j'allai chercher mes cousines. J'étais sous les armes; la graine d'épinard étincelait sur mon épaule, mon épée frappait ma cuisse; un pantalon de matelot d'une blancheur immaculée tombait sur des bas de soie bien tirés, et je me regardais comme un être peu ordinaire, comme un *mangeur de cœurs*, si je puis emprunter cette expression à M. Crébillon fils. En montant les marches de l'escalier, nous aperçûmes une salle magnifique, dont la voûte était embellie de feuillages verts, les pilastres ornés de fleurs rares et odorantes, et dont le parquet reflétait, comme dans un vaste miroir, les beautés de Kingston, aux formes souples, aux noirs cheveux, et leurs partenaires, vêtus à l'européenne, en frac noir, en culotte courte, ou tout éclatans sous l'uniforme anglais et espagnol. Rien de plus brillant ni de plus gracieux que ce spectacle. La salle, ouverte à tous les vents comme une lanterne, était d'une fraîcheur délicieuse. Au moment où, escorté de mes cousines, j'essayai de pénétrer dans le sanctuaire, un commissaire du bal m'opposant la baguette noire, insigne de son grade et de sa puissance, me dit :

« Je vous demande pardon, monsieur, mais vous ne pouvez entrer; vous n'êtes pas en costume.

— Pas en costume, mille babords! » Et je regardais mon uniforme, dont le plus léger grain de poussière n'altérait pas l'éclat. Le commissaire vit mon humiliation et ma colère.

« Personne, reprit-il, n'est admis en pantalon large. »

Une nouvelle exclamation m'échappa.

« Voici, dis-je à ma cousine Marie, un pays où le pantalon m'est fatal.

— Que n'allez-vous chercher, me répondit-elle, le jupon qui vous a été si utile ce matin? »

Je confiai à un homme grave, qui heureusement portait des culottes, le soin de mes cousines, et je me hâtai d'aller échanger contre le vêtement nécessaire ce beau pantalon large, que je regrettais un peu : ce fut l'affaire de quelques minutes. A mon retour, le désordre régnait dans l'assemblée. Les officiers de marine, invités comme moi, à changer de costume, mais moins accommodans que je n'avais été, s'étaient révoltés contre l'injonction des commissaires : un vieux capitaine de vaisseau espagnol, manchot, mais vigoureux, s'était mis à la tête de la sédition. Il avait intimé aux rebelles l'ordre de l'imiter et de relever leur pantalon en le roulant jusqu'au genou, puis de l'attacher à cet endroit avec une jarretière. Imaginez l'effet que devait produire ce bataillon de marins, dont les braguettes boursoufflées comme les canons du temps de Louis XIV, se trouvaient liées et retenues par des jarretières de toutes les couleurs. En vain les commissaires voulurent remplir bravement les devoirs de leur charge; ils avaient affaire à trop forte partie; et repoussés, battus, forcés de chercher un refuge parmi les femmes qui se pressaient comme des colombes timides, au fond de la salle, ils cédèrent enfin à l'ascendant de nos officiers. Des cartes furent échangées, d'assez gros mots

lâchés, plus d'un coup de poing reçu et rendu : bref, jamais bal d'Europe n'a offert l'aspect d'une mêlée de ce genre, et je doute que l'on puisse en retrouver l'équivalent ailleurs que dans les régions ardentes où le bon ton et sa froideur compassée luttent avec désavantage contre la violence des caractères et la vivacité des tempéramens.

Le bal fut charmant, d'ailleurs, et nous ne le quittâmes que sur les quatre heures du matin. M. Fayal, que je rencontrai dans cette réunion, me demanda si je voulais l'accompagner le lendemain, et aller visiter avec lui quelques propriétés situées à deux lieues de Kingston, et dont la surveillance lui est confiée. J'acceptai volontiers. Une pluie violente, un de ces orages des tropiques, qui descendent en larges cataractes, et dont nous autres Européens nous n'avons que la miniature insignifiante, nous arrêta dans notre voyage. L'un des domestiques noirs de M. Fayal fut tué d'un coup de foudre, à dix pas de nous; je n'oublierai jamais le choc électrique, le fracas étourdissant qui signalèrent la chute du tonnerre : plus de vingt secondes se passèrent entre le moment de l'explosion et le retentissement du son que les collines et les nuages roulèrent et promenèrent ensuite en terribles et lointains échos. A peine fûmes-nous arrivés, M. Fayal fit servir le dîner : ses deux autres convives étaient un Ecossais, son commis et son factotum, à la figure rubiconde, au nez arqué, aux cheveux roux, et un autre employé de M. Fayal, nommé, autant que je puis me rappeler son nom, Peregrine Whiffie. Le repas était abondant et peu délicat; le maître de la maison avait placé à sa droite un petit nègre, auquel il donnait toutes sortes de mets, et qui, grâce aux nombreuses libations qu'il était obligé de faire, se trouva bientôt dans une ivresse complète. Ajoutez à ce beau spectacle les plaisanteries grossières de l'amphytrion, les manières non moins brutales de ses hôtes, les longues histoires que M. Fayal nous racontait, et qui toutes n'avaient qu'un seul héros, lui-même ; si je n'avais assisté au bal de la veille, si j'eusse voulu juger par cet échantillon les mœurs générales de l'île, j'aurais écrit que la Jamaïque était habitée par des demi-sauvages: c'est ainsi que la plupart des voyageurs portent leurs sentences.

Quand M. Fayal eut gravement débité son cinquième ou sixième récit, écouté patiemment par ses deux acolytes, je ne pus retenir un mouvement d'impatience, et je m'écriai à l'anglaise : « *Par Jupiter!* »

— Que voulé monsieur? demanda un vieux nègre aux cheveux blancs et à la face ridée, que l'on avait placé derrière moi.

— Rien.

— Mais, monsieur avé appelé Jupiter; *Jupiter*, c'été moi.

— Jupiter c'était moi, m'écriai-je en partant d'un grand éclat de rire. Très-bien; et cet autre grand garçon qui se tient si droit, près de M. Fayal.

— Bonhomme *Cupidon*, répondit le nègre sans sourciller. C'été le premier fils de *Mère Vénus*, que vous voyez là dans la galerie du rez-de-chaussée, et qui lave la vaisselle.

— Ah ! très-bien. *Ombre d'Homère!* voilà ce qu'on fait de vos dieux ! »

A cela Jupiter ne fit aucune réponse : il appuya seulement son index sur son menton. Un nègre touche son menton, quand il est embarrassé, inquiet, joyeux, étonné, curieux ou attentif.

Après un repas plus solide qu'agréable, toutes les divinités de l'Olympe nous présentèrent des bougies, et nous allâmes nous coucher.

Une nuit de la Jamaïque! c'est un tumulte que vous auriez peine à imaginer, à supporter ou à décrire! Sifflemens, hurlemens, bruissemens de toute espèce; insectes qui bourdonnent, oiseaux de nuit qui lancent leur cri lugubre dans l'obscurité; habitans des marais qui coassent sans relâche; reptiles, volatiles qui prennent part à ce concert; chauve-souris qui dansent à travers votre chambre, en frappant votre visage de leur aile immonde; énormes frelons qui heurtent vos carreaux et viennent walser au milieu du quadrille de chauve-souris; c'est un assemblage de tous les êtres, sinon malfaisans au moins déplaisans, et de tous les bruits qui choquent l'oreille et la déchirent. Les vers luisans scintillent sur vos rideaux de mousseline, qu'ils bigarrent d'étoiles nombreuses; et pour vous achever, les nègres endormis et étendus sur les pavés de la cour, ronflent à qui mieux mieux, et donnent la basse continue de cette abominable symphonie.

Nous partîmes le lendemain matin pour des propriétés plus éloignées, dont Fayal avait aussi la surintendance. Une troupe de nègres marrons, athlètes noirs, les hommes les plus braves et les plus remarquables de ce pays d'esclaves, passa près de nous sans nous attaquer, sans nous adresser la parole. Leur costume est beaucoup mieux approprié au climat que celui de nos cipayes indiens et de nos soldats coloniaux, armés de mousquets pesans, chargés d'habits doublés, de ceinturons, de buffléteries et de chapeaux écrasans. Des caleçons larges, une chemise flottante rattachée et maintenue par un ceinturon qui supporte d'un côté la poire à poudre, et d'un autre le coutelas à poignée de sabre, composent tout leur uniforme. Plus nous avancions dans les terres, plus la manière de vivre devenait barbare, plus Fayal se montrait sévère et dur envers ses inférieurs. Pour la première fois de ma vie je mangeai du mouton-chèvre : c'est un mouton de nos contrées qui, transporté à la Jamaïque, perd sa toison cotonneuse, et l'échange contre les longues et dures soies de la chèvre; ses enfans héritent de ce singulier apanage, et sa race ne recouvre la laine originaire de ses ancêtres, que lorsqu'on la fait émigrer de nouveau vers les régions occidentales.

Je n'entendais parler que de béliers et de taureaux, de moutons et de mules, de cannes à sucre, de rum et de maïs; la population qui m'entourait me semblait bien la plus idiote et la plus misérable qu'il m'eût jamais été donné de contempler. Nos repas étaient des orgies; nos promenades, des courses furieuses; nos parties de chasse, des massacres. Je ne retrouvais plus les gens si polis, si bienveillans de Kingston, mais une race particulière, profondément abrutie et misérable. Deux jours après mon arrivé dans la dernière de ces plantations, un nouveau convive vint s'asseoir à la table de M. Fayal; homme bizarre que je voudrais présenter à mon lecteur dans ses véritables proportions, sous ses couleurs véritables, mais dont le portrait moral et physique présente plus d'une difficulté.

Imaginez une tête longue et pâle, des épaules plates recouvertes par une forêt de cheveux raides et jaunes; puis tout à coup et au-dessous de la tête, deux jambes grêles, longues, s'étendant comme un compas ouvert, et portant cette tête extraordinaire à laquelle le corps, la poitrine, le ventre et les hanches manquaient.

« Bonjour, Jonathan, lui dit Fayal, bonjour, loup de mer, bonjour *Obadiah l'Américain.* »

Il s'appellait Obadiah l'Américain.

Je regardai attentivement ce bizarre gentilhomme. Fayal frappa la table de ses deux poings, et deux de nos convives, attentifs au signal que leur maître leur

donnait, disparurent. L'intendant de Fayal, Irlandais tout aussi grossier que lui, resta seul avec le maître, l'Américain et moi. Les autres, chargés de surveiller diverses parties de l'établissement, sont des subalternes, qui portent à la Jamaïque le nom de *teneurs de livres*. Je doute que pendant tout le cours de leur vie ils aient tenu un livre, une plume, ou déchiffré une seule page d'écriture. Obadiah s'assit, et l'orgie recommença de plus belle. « Fais-moi raison, » lui criait Fayal, qui se versant à lui-même de fréquens verres de vin, avait soin de remplir l'énorme coupe de son convive, non de vin, mais d'eau-de-vie et de rum. Quoique matelot, j'observais cette bacchanale avec une inexprimable pitié; l'Américain, à mesure que l'ivresse le gagnait, ressemblait davantage à un démon; ses yeux étincelaient, ses grands cheveuex jaunâtres se raidissaient; il finit par tomber sous la table, sans connaissance.

« Enfans, dit alors Fayal à ses nègres (ces enfans étaient vieux comme Mathusalem), apportez vite un baquet, une corde et un sac. »

Les nègres, qui riaient, et dont les grosses dents blanches apparaissaient entre leurs lèvres rouges, apportèrent le sac, la corde et le baquet. On plaça le baquet sous une poutre qui soutenait la toiture de la salle; Obadiah fut jeté dans le sac, où l'on fit entrer tout son corps, sa tête exceptée; et on serra ensuite, au moyen d'une coulisse et d'une ficelle, le sac autour de son col. Le pauvre homme, ivre-mort, ne s'apercevait d'aucun de ces préparatifs. Deux trous pratiqués dans le sac et à travers lesquels on fit passer la corde, permirent d'enlever à-la-fois le sac et l'homme; deux nègres robustes s'emparèrent de l'un des bouts de la corde, jetée par-dessus la poutre transversale, et la tirèrent de manière à lancer jusqu'au plafond le sac qui contenait notre héros. Puis, lâchant prise tout-à-coup, ils laissaient retomber le sac dans l'eau du baquet. Deux ou trois de ces immersions dégrisèrent Obadiah. Pendant que l'ivresse du malheureux Obadiah se dissipait, l'intendant, qui buvait toujours, avait soin d'augmenter la sienne. L'impitoyable Fayal profita de cette circonstance pour enchaîner l'intendant à son fauteuil, avec le bout de la corde qui restait libre. Obadiah, en s'agitant dans son sac, fit remonter vers le plafond l'intendant et le fauteuil; et bientôt ces deux corps se balançant l'un l'autre et se servant de contre-poids mutuel, se trouvèrent au même niveau. L'Américain, furieux, à force de se démener, finit par dégager l'un de ses bras; et trouvant à sa portée l'intendant qui comme lui était suspendu dans l'air, il déchargea sa colère sur son compagnon d'infortune. L'intendant de se défendre vigoureusement. A l'aspect de ces deux pendus qui se battaient avec fureur, Fayal riait aux éclats.

Tels sont les amusemens féroces et brutaux de ce pays et de cette classe d'hommes: j'avoue que, malgré le dégoût réel que tout cela m'inspirait, il y avait, dans cette lutte des deux antagonistes, qui se servaient de contre-poids et se dandinaient en s'assommant entre le plafond et le sol, quelque chose de burlesquement original qui m'arrachait des éclats de rire. Quant aux victimes, elles ne riaient point; Obadiah, plus fort et plus maître de lui que son adversaire, l'aurait assurément assommé, si nous n'avions pris le parti d'éteindre les lumières, de nous sauver, de nous barricader dans nos chambres, et de crier aux noirs:

« Détachez ces messieurs. »

J'avais, comme je l'ai dit, coopéré à cette plaisanterie, et Obadiah s'en était aperçu; il m'avait plusieurs fois adressé la parole pendant les courts intervalles de

repos que lui laissaient les impulsions données à la corde, les soubresauts qu'elle lui faisait faire et le bain dans le baquet. Je fus étrangement puni d'avoir trempé dans le complot; on verra toute cette scène grossière à laquelle j'ai craint de donner l'énergique coloris d'une vérité que le lecteur aurait repoussée avec mépris, se terminer tragiquement.

Le lendemain matin, comme j'allais chasser avec l'intendant sur les rochers qui bordent la mer, j'aperçus, assis dans une chaloupe qui venait de gagner au large, notre *Obadiah*, la principale victime de la soirée. Il nous reconnut, et se levant lentement, ôtant sa pipe de sa bouche, il se tint debout dans la barque, les deux jambes éloignées l'une de l'autre, et nous menaça de son poing fermé.

« Bonjour, oiseau d'Amérique, bonjour, la paire de ciseaux, » lui dit l'intendant.

Obadiah toussa, voulut rire, et je crus entendre le hennissement d'un cheval.

« Maître Thomas ! maître Thomas ! dit-il alors, et toi, l'Anglais, si je ne me venge pas de vous, et si vous ne me payez pas un peu cher le rhume que vous m'avez procuré, je veux que l'on me pende. Vous entendez comme je tousse, hem ! hem ! Ne me tombez pas sous la main.

— Bah ! qu'est-ce que cela, vieux Satan? Tu ne dois craindre ni l'eau ni le feu.

— Prenez garde à vous, reprit l'Américain en s'éloignant; je ne plaisante pas, morbleu ! »

Et, ramassant dans la chaloupe un de ces longs fusils espagnols qui portent si bien et qui demandent une si grande justesse de coup-d'œil, il nous visa; nous n'eûmes que le temps de nous jeter par terre; ses chrevrotines sifflèrent à quelques pieds au-dessus de nous. Il se mit à rire plus fort que la première fois, et regagna paisiblement son schooner, ancré derrière un petit bois. Deux coups de fusil, que nous tirâmes sur lui, ne l'atteignirent point; il fumait d'un air fort tranquille, et ne dérangea pas le moins du monde ses deux longues et maigres jambes écartées, dont la forme lui avait valu des sobriquets si divers.

La nuit suivante, au moment où j'allais m'endormir, je fus éveillé par un singulier bruit, une espèce de claquement qui ressemblait aux pas d'un chat dont les pieds armés de noix frapperaient le parquet. Je l'avoue, j'ai cette race en horreur. Je me hâtai de descendre du lit; mais au moment même où mon pied touchait terre, une étreinte cruelle me fit pousser un cri. Mon orteil se trouvait serré entre deux tenailles dont la pression me faisait beaucoup souffrir. Je portai la main à l'endroit blessé; quel fut mon étonnement lorsque ma main se trouva clouée à ma jambe, mordue par le même ennemi invisible ! Je ne savais plus où j'en étais et j'appelai de toute ma force au secours. Un nègre éveillé par mes cris apporta de la lumière. Un crabe qui avait saisi de sa double prince ma jambe et ma main s'amusait à me tenir ainsi pied et poing liés. La souffrance avait été vive; mais elle dura peu; je fus bientôt en état de reprendre mes courses dans la campagne et d'explorer les environs.

Les anciens villages bâtis par les nègres sont presque tous situés au milieu d'admirables paysages : l'un d'eux, exposé au soleil levant, se trouvait précisément en face de ma fenêtre. Vous eussiez dit un verger entremêlé de huttes : ici l'oranger pyramidal dont les fleurs en bouton ou épanouies, dont les fruits verts, murissans ou jaunes comme l'or, surchargent à la fois les rameaux : plus loin le citronnier, le limonier, le grenadier, tous les fruits du tropique avec leurs larges feuilles

lustrées, leurs écailles ou leurs écorces d'argent, d'ébène, de cuivre; le cachou, dont la noix odorante accompagne une pomme rouge et brillante, mais d'une âcre saveur; l'*avocado*, dont la poire immense équivaut à quinze de nos poires européennes; l'arbre à pain, au fruit noir, crépu et rond comme la tête d'un nègre, à la feuille immense, sous laquelle vous trouverez un abri contre la chaleur du jour d'été le plus ardent; les pois et les haricots de toute espèce enlaçant le tronc des arbres de leurs bras souples, de leurs attaches flexibles, auxquelles sont suspendues en longues guirlandes les fleurs les plus suaves; l'ananas, le manguier, population d'arbres et d'arbrisseaux que la plus belle et la plus riche verdure pare de son luxe, s'abaissent pour ainsi dire sous la grandeur majestueuse et les immenses tiges du cocotier, du palmier et du cotonnier, qui planent sur cette mer de feuillage comme les minarets sur les divers édifices d'une ville asiatique.

J'aimais à m'égarer le matin dans ces labyrinthes obscurs, au-dessus desquels tous ces branchages variés forment des arceaux magnifiques et sombres, et où des convolvuli de couleurs diverses tapissent le sol mousseux et moelleux. Le long des haies vives, la fleur de la passion déployait ses riches et sanglantes couleurs, et suspendait ses cornets de toutes les grandeurs, depuis la dimension d'un dé, jusqu'à la largeur d'un chapeau. Parmi ces groupes d'arbres majestueux, s'élevaient quelques rares cabanes, tissues comme des paniers que l'on aurait recouverts d'argile, peintes à l'huile du haut en bas, très-sèches et très-propres. Elles se composent toutes d'une salle au milieu et de deux chambres parallèles de chaque côté. Des chaises, des fauteuils, des verres à boire, quelques tables d'acajou ornent ces réduits, plus agréables assurément que les cabanes de nos Irlandais. Devant une maison, une vieille femme était souvent assise; une demi-douzaine de petits noirs dont chacun occupait le centre d'un large vase de bois en forme d'écuelle, vase destiné à les garantir de l'humidité du sol, formaient autour de la vieille une assemblée fort bizarre. Aux heures du repas, j'entendais la trompette retentir et convoquer tous les habitans du hameau: homme et femmes, les uns vêtus de sarreaux et de caleçons bleus, les autres de robes de calicot imprimé et rayé, se précipitaient joyeusement à travers ces allées tortueuses et ombragées, qui leur offraient pour perspective un dîner solide et succulent, et une heure de repos. Ces esclaves qu'on juge si misérables ne sont-ils pas, me demandais-je, plus heureux que nos paysans? Leur vie est une richesse pour le propriétaire qui la conserve et la soutient avec soin; leur existence n'est pas précaire; elle ne dépend point des variations du salaire, ni des caprices de la saison, ni du tumulte des révolutions, ni du bouleversement des empires: je me surprenais aimant leur destinée, moi qui avais l'honneur de servir sur les vaisseaux de Sa Majesté Britannique.

Un des principaux esclaves nègres venait de mourir; ses funérailles, cérémonie solennelle chez ces peuples, devaient avoir lieu pendant la nuit; Fayal et l'intendant me parlèrent avec emphase des incantations magiques, des rites singuliers de l'orgie nocturne, qui dans ces occasions sont les honneurs pieux rendus à l'ame, ou, comme disent les nègres, au *duppy* du défunt. Ils ajoutèrent que jamais Européen n'avait eu la témérité d'assister à ces cérémonies mystérieuses, que les noirs attachent une extrême importance à les tenir secrètes, que l'on ne pourrait, sans s'exposer à leur vengeance, essayer de les épier et de les sur-

prendre, et que les esclaves, malgré leur avilissement, ne pardonneraient pas cette audace même à leurs maîtres.

Le résultat de ces avertissemens réitérés fut la ferme résolution que je pris de ne rien négliger pour connaître par moi-même ces rites nègres, si soigneusement cachés aux gens d'Europe. C'est ainsi que la plupart des avis atteignent le but. Tous les employés de l'établissement essayèrent de me dissuader; et mon dessein s'ébruita.

Mais je n'étais pas homme à m'effrayer si aisément. A minuit, je me laissai glisser doucement de ma fenêtre fort basse. Un tambour retentissait dans l'éloignement : guidé par ce bruit, je m'engageai dans les sentiers sinueux dont j'ai parlé plus haut, et je parvins jusqu'au lieu où s'accomplissaient les cérémonies funèbres. Imaginez une douzaine de femmes, assises en cercle; trois nègres demi-nus, causant et gesticulant autour de ce cercle; au centre, quatre joueurs de *gombies* (grands tambours oblongs dont j'ai parlé); enfin, derrière ces musiciens, un autre noir, debout, tenant une conque marine : le cadavre, sur deux tasseaux, une branche de tamarin enflammée à sa tête, une autre à ses pieds, une troisième, également enflammée, et plantée sur sa poitrine. Tout cela composait un assez lugubre spectacle; le fossoyeur, à demi nu, creusait la dernière habitation du cadavre, pendant que les hommes entonnaient le chœur suivant, auquel répondaient tour-à-tour les femmes, le joueur de conque marine et les tambours. On trouvera dans cet essai grossier, je ne sais quels élémens de poésie lyrique; la disposition des strophes et des antistrophes est précisément celle des drames grecs : tant il est vrai que les principes des arts sont ceux de la nature, et que leurs bases sont les mêmes dans tous les pays. Nous conservons à l'idiome anglo-nègre toute sa rudesse anti-grammaticale, et au rhythme, sa singularité :

LE CORYPHÉE DES HOMMES.

Pas encore, pas encore, frère;
Non, non, vous pouvez pas partir.

CHOEUR DES HOMMES.

Pas encore, etc.

UNE FEMME.

Patience, attendre donc frère;
Vous aller dans la maison noire,
Lorsque l'étoile (1) étinceler.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Patience, etc.

UN HOMME.

Vous voir l'Afrique tout-à-l'heure,
Voir vos amis et le fétiche consacré.

UNE FEMME.

Vous vivre là dans l'abondance,

(1) L'étoile du matin.

Sous les palmiers, sous les palmiers,
Les beaux palmiers !

LE CHOEUR.

Vous vivre, etc.

UN HOMME.

Maître ne plus venir vous dire :
Coquin, morbleu ! travaille, allons !

LE CHOEUR.

Non, non !

UNE FEMME.

Plus esclave ! toi être une âme !
Maître pouvoir plus t'attraper.

LE CHOEUR.

Non, non, non !

Ces derniers mots furent accompagnés d'une grande explosion musicale. Je m'étais caché derrière un cotonnier géant, et pas un des mouvemens de l'assemblée ne m'échappait. On déposa sur un petit banc qui se trouvait placé à l'angle droit de la tête du cercueil, trois calebasses remplies de riz, d'eau et de rum, destinées au *duppy*, ou à l'âme pendant son voyage pour l'Afrique ; puis, trois cris violens, épouvantables... et tous les assistans se précipitant à la fois loin du lieu de la scène, laissèrent seul le fossoyeur, qui s'assit sur le bord du fossé, avala le rum dont il pensait apparemment que le cadavre n'avait pas besoin, confisqua tour-à-tour le contenu des deux autres calebasses, et se remit à creuser la tombe de son confrère. Je m'étais un peu trop avancé pour l'observer ; au moment où il se retournait pour reprendre son travail, il m'aperçut et poussa un cri; les nègres qui s'étaient retirés dans leurs huttes accoururent alors, et m'entourèrent; trois matelots armés et vêtus d'un uniforme particulier, qui n'était ni américain, ni anglais, ni espagnol, se trouvaient parmi eux.

« Voilà long-temps qu'on te cherche, jeune homme, s'écria l'un d'eux en me mettant la main sur le collet. Pas de résistance ; le canon de ce pistolet va te tenir en respect. Allons, marche ! »

Je luttai quelques instans, et leur appris mon nom et mon grade.

« C'est précisément cela, me dit-il; ah ! tu vas troubler les funérailles de messieurs les noirs ! nous le savions d'avance ; Obadiah l'Américain nous remerciera de la capture ; et je regrette seulement que l'intendant du diable n'ait pas été aussi curieux que toi. »

Un grand bâton, passé sous mes bras, les retenait derrière mon dos, et rendait inutiles tous les efforts que j'aurais pu tenter. Dans le tympan de mon oreille gauche, je sentais le canon du pistolet ; une corde attachée au bâton lui imprimait des secousses qui semblaient prêtes à me briser les deux épaules. Si je prononçais une parole un peu trop haut, si je me détournais le moins du monde du sentier tracé par ces messieurs, on me ramenait cruellement au devoir, à la ligne

directe, et au sentiment de ma situation. Parvenus près du rivage, nous y trouvâmes une petite barque oblongue, plate et pointue, montée par deux rameurs qui nous hélèrent ?

« Qui vive?

— Obadiah l'Américain.

— *La Vague-Bleue*, répondirent les deux hommes qui rendaient le mot de passe. »

On me jeta dans la barque, et les cinq hommes qui la guidaient se mettant à ramer tour-à-tour, ne tardèrent pas à atteindre le schooner, qui, voiles déployées, n'attendait que le moment du départ. A travers la brume assez épaisse dont les objets étaient couverts, je reconnus encore sur le pont les grandes jambes d'Obadiah.

« Quel est ce gaillard que vous m'amenez? cria-t-il à ses gens.

— L'espion anglais. L'intendant n'y était pas.

— Diable! vous n'avez pas trouvé l'intendant! Peu importe; la moitié de la prise est à nous. Vite, le temps nous presse. Amenez-moi cet homme. »

On me fit monter dans le petit schooner où on me plaça à fond de cale, sans écouter aucune de mes réclamations; et me voilà parti, entraîné par *la Vague-Bleue;* ainsi se nommait le vaisseau d'Obadiah.

Le *crib*, ou *trou d'enfer* où j'étais si misérablement plongé, sans espoir de rédemption, avait six pieds de large et six pieds de hauteur: comment en sortir! Quelle situation! Qui donnera des nouvelles à ma pauvre mère et à ma jeune cousine Marie! J'avais déjà vu la mort de près, mais sur le pont d'un beau navire, à la face du ciel, non dans cette obscurité maudite, loin de mes compagnons d'armes. Les rats venaient essayer sur mes bottes la force de leurs dents; deux ou trois gros insectes, aux ailes noirs et dures, au corps recouvert d'immondices, au vol lourd et bruyant, battaient mon front de leurs longues antennes; tout était fermé. Pour échapper à la suffocation, je remontai l'échelle qui m'avait conduit dans ce triste cachot, et je tâchai de respirer un peu d'air frais, qui pénétrait à travers les interstices des planches. *La Vague-Bleue* filait lentement le long de la plage, comme si elle eût voulu se cacher sous l'ombre des buissons qui tapissent les rochers de la côte. Le vent baissait; la bonace semblait prête à endormir les flots; Obadiah, dont j'entendais la voix, maudissait dans un langage mêlé d'espagnol, de français et de mauvais anglais, le calme qui le menaçait, et se promenait en sifflant sur le pont.

« Paul Brandywine! s'écria-t-il tout-à-coup, que diable signifie cette fumée que j'aperçois au nord-nord-ouest?

— Ce sont des nègres qui mettent le feu aux buissons, » répondit Brandywine le lieutenant. Je reconnus la voix de l'un des hommes qui m'avaient fait prisonnier.

« Bah! des buissons; c'est la fumée d'un coup de canon. Vois-tu comme elle se courbe et se recourbe avant de se dissiper. Les scélérats d'Anglais pourraient bien nous donner la chasse. Holà! mon télescope!

— Il est suspendu à l'entrée de la cale, reprit Brandywine. »

Obadiah détacha l'anneau qui fermait la trappe, poussa la planche, et saisit le télescope. Je me trouvais posté tout à côté de l'ouverture, et je profitai de l'occasion pour passer ma tête au travers, avant que le capitaine eût repoussé la planche

dans la coulisse. Brandywine asséna sur mon épaule un vigoureux coup de poing, qui m'empêcha de remonter sur le pont comme je l'aurais désiré, et Obadiah, sans s'inquiéter davantage, fit glisser la planche de la trappe assez adroitement pour prendre au piége ma tête qui paraissait sur le pont. Ce pilori ne me convenait guères ; à force de supplications, j'obtins que l'on me délivrât de ce supplice; Obadiah, toujours muet, désemprisonna ma tête, et je me replongeai tristement dans les profondeurs de ma caverne.

Mon pied heurta contre une boîte: je la ramassai, l'ouvris, et j'y trouvai un briquet et de l'amadou. C'était une heureuse découverte. Je battis le briquet, et quand l'allumette flamba, sa lueur me fit apercevoir une bouteille dans laquelle on avait placé une bougie, et qui se trouvait sur une petite table. Je l'allumai, et fis la reconnaissance des lieux : un banc, une écuelle où l'on avait déposé des fragmens de porc salé, du fromage de Chester dans un panier, un pain, une jarre à demi-pleine de rum, une autre jarre pleine d'eau, et un tonneau peint en rouge, composaient mon ameublement et ma cuisine. A quoi m'aurait servi le désespoir? Je commençai par avaler un peu de rum; puis le porc salé, le fromage, le pain, disparurent tour-à-tour. Je transvasai dans la jarre d'eau ce qui me restait de rum, et pour achever gaiement mon repas, j'entonnai cette vieille chanson des matelots anglais :

Bons matelots de la vieille Angleterre,
Bravez le vent, l'orage et le tonnerre,
Vive la mer! au diable soit la terre,
Le séjour des oisifs!
C'est la prison de quelques inutiles ;
Au diable soient leurs allures serviles,
Leurs froids plaisirs et les murs de leurs villes
Qui les tiennent captifs!
Vive, vive la mer, et la vieille Angleterre,
Et ses vieux matelots!....

« Qui chante là ? interrompit une voix.

— Maître Obadiah, c'est l'espion.

— Impossible ! »

Le capitaine r'ouvrit la trappe, aperçut ma lumière, ma jarre de rum que j'achevais de vider, et ma figure enluminée.

« C'est curieux ! dit-il. Voilà un garçon qui n'a pas peur.

— Tu as cependant une vilaine figure, l'Américain, répondis-je, en lui lançant ce qui restait encore dans la jarre de rum. »

Il s'essuya tranquillement, et descendit l'échelle.

« Tu te crois donc chez toi, l'Anglais ?

— Oui, coquin (je crois que j'étais un peu ivre), et si bien chez moi, que si tu veux voir sauter en l'air ton scélérat de schooner, tu n'as qu'à m'approcher. Voici une bougie allumée; ce tonneau rempli de poudre, c'est ta sainte-barbe, n'est-il pas vrai? Dis un mot, et je t'envoie au diable, ton honoré père. »

« Allons, pas de mauvaise plaisanterie, jeune homme. Tu n'es pas une poule mouillée, à ce que je vois. Sors de ta cage !... Je te remettrais à terre, si je le

pouvais, mais, ma foi ! il n'est plus temps. Aperçois-tu cette voile sous le vent ? je veux être pendu, si ce n'est pas quelque vaisseau de ton pays qui va nous serrer de près. Tiens, en voilà un autre ! »

Les traits du capitaine s'allongèrent, son œil devint fixe et terne ; il braqua son télescope et resta long-temps en observation. J'étais remonté sur le pont, et je ne tardai pas à reconnaître la croix rouge du *Brandon*, et les mâtures de la corvette *le Chasseur*.

« Ah ! frère Obadiah ! m'écriai-je, vous courez mauvaise chance ; voici deux dénicheurs de pirates qui m'ont bien l'air de ne pas vouloir vous ménager. Mon enlèvement aura fait du bruit, et j'ai peur que vous ne payiez un peu cher votre fredaine.

— Nous verrons... Ah çà ! continua-t-il d'un ton fort dégagé, le premier vaisseau marchand que je rencontre, je te mets sur son bord. Si nous n'en rencontrons point dans notre route, je te débarquerai sur les parages de Cuba.

— Soit ! Eh bien, sur mon honneur, je reconnaîtrai ta politesse. Suppose que ces deux voiles, dont l'une à gauche et l'autre à droite, vont donner la chasse à ta *Vague Bleue*, finissent par t'attraper (c'est probable, Obadiah !), un bon témoin, qui ne te desserve pas, dans une cour martiale, te sera utile, qu'en dis-tu ? Eh bien ! je serai ce témoin-là !

— Convenu, me dit Obadiah, en serrant mon poignet de cinq doigts de fer dont les ongles aigus entraient dans ma chair. Je suis un pirate, et peut-être quelque chose de pis ; mais je tiens ma parole. Je te pardonne la farce infernale de l'autre jour : oublie ta captivité.

— C'est arrangé. Vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. »

Je ne croyais pas que la *Vague Bleue*, avec ses petites voiles, et poursuivie par deux ennemis redoutables, parvînt à leur échapper. Un premier coup de canon nous avertit du danger qui nous menaçait, un second pénétra dans la cale, un troisième, suivi d'une décharge de mousqueterie, siffla dans les cordages d'Obadiah. Je distinguais à l'œil nu tout l'équipage du *Brandon*, les jaquettes bleues et blanches, les mousquets brillant sous le soleil, les bouches des canons qui vomissaient sur nous leurs balles d'airain : déjà Obadiah avait perdu deux hommes, entre autres Paul Brandywine, le lieutenant. Obadiah, pensif, s'était assis, les pieds pendans, sur l'échelle de la calle, la tête appuyée sur le mât, la main sur le gouvernail ; comme la nature l'avait créé à peu près sans épaules et sans buste, on n'apercevait que cette énorme tête et ces gigantesques bras, dont les veines et les muscles se dessinaient à travers la peau. Les lèvres serrées, un œil fermé, le front plissé, la figure contractée, Obadiah l'Américain donnait ses ordres d'une voix aiguë, perçante, qui se faisait entendre clairement et que le bruit de la manœuvre et des flots n'étouffait pas.

« Parbleu ! lui dis-je, vous êtes fou : tout votre équipage et vous, sans me compter, vous irez à fond. »

Comme j'achevais ces mots, un éclat de bois, enlevé par un boulet, le frappa au visage : il détacha sa cravate, entoura sa figure de ce bandage improvisé, et me dit :

« Je vous assure que je ne me rendrai pas. Je ne le veux point, je ne le puis pas : quand je le voudrais, entendez-vous ? je ne le puis !

— Ne voyez-vous pas dans quel état est votre schooner ? Il ne tiendra pas la

mer une heure, si cela continue. Votre entêtement coûtera la vie à tout ce qui est sur son pont. »

Il ne répondait pas.

« Si vous voulez nous sacrifier tous, vous n'êtes qu'un brigand, Obadiah, et non un homme de cœur.

— Je te dis, jeune homme, reprit l'Américain, que si tu prononces encore deux ou trois mots de cette espèce, tu verras qui je suis. Ne me harcèle plus, n'épuise pas ma patience. Va-t'en ! »

Le sang ruisselait de sa joue sur sa poitrine. Une grêle de balles tombait sur le pont; je descendis dans l'entrepont, où je trouvai le reste de l'équipage : des figures sombres, résolues, immobiles, sur lesquelles je ne découvris aucune trace d'effroi. Les Américains, quoi que l'on ait pu dire, sont braves, et ne le sont jamais plus réellement que dans l'extrême danger. Le sort de ces malheureux me toucha. Je me mis à leur représenter combien la conduite de leur capitaine était absurde et fatale. Malheureusement, mes paroles, prononcées d'une voix trop élevée, parvinrent jusqu'à lui.

« Ah ! s'écria-t-il, vous voulez faire sortir de leur devoir les hommes de mon équipage. Très-bien. Qu'on me donne mes pistolets ! »

Obadiah prit des mains d'un mousse une paire de pistolets d'arçon, m'ajusta, et ne me manqua pas. Je tombai baigné dans mon sang. Heureusement la balle n'avait fait qu'effleurer mon col, l'hémorragie ne fut pas violente, et j'en fus quitte pour bander ma plaie avec un morceau de toile que je déchirai. Cependant le vent avait faibli. La corvette et la frégate, chargées de voiles, perdirent peu à peu l'avantage qu'elles avaient pris sur nous, et, à mon grand étonnement, *la Vague Bleue* s'échappa toute criblée de blessures, toute fracassée, mais capable encore de voguer et de tenir la mer.

C'était un étrange homme que cet Obadiah : paresseux et lourd dans les momens ordinaires; énergique dans les grandes circonstances; assez doux et même généreux, puis féroce jusqu'à l'atrocité, quand on osait réveiller le mauvais génie qui couvait dans son sein : il m'avait enlevé à ma carrière pour me punir d'avoir trempé dans la mystification que Fayal lui avait fait subir : puis, frappé de ma gaieté et de mon sang-froid, il m'avait permis de quitter ma prison et promis la liberté; enfin, quand il crut que je pouvais m'opposer à l'accomplissement de ses desseins, il avait essayé de me fracasser la tête, avec une balle. A peine *la Vague-Bleue*, favorisée par la brise légère qui continuait à souffler, eut-elle bravé la poursuite de ses deux ennemis, notre homme, tout blessé et tout sanglant qu'il était, reprit sa pipe, fuma d'un air nonchaland, s'étendit auprès d'une caronade et siffla un air espagnol, dont un matelot qu'il avait à son bord s'amusait à répéter les paroles; j'appris dans la suite que ces paroles mêmes avaient été composées par le matelot qui les chantait; que cet homme avait vu le jour à Saragosse; et que le terrible Obadiah était le héros de la cantilène.

Quand la mer profonde
Reçoit dans son onde
Un sillon d'argent;
Tant que la nuit dure
Dans la rade obscure
Le pêcheur attend !

Il attend ; l'aurore
Renait et colore
Ses légers agrés.
Il chante avec joie.
Une belle proie
Charge ses filets.

Quelle est sa capture ?
Ce n'est, je vous jure,
Nul hôte des mers.
C'est l'or du Mexique,
L'arbre du tropique (1),
Le fruit des déserts (2).

Mais de l'Angleterre
La voile légère
Monte à l'horizon
Fuis, sauve ta tête,
Fuis, la vergue est prête,
L'abîme profond (3).

Obadiah, blessé comme moi, daignait à peine jeter les yeux sur l'homme qu'il avait été si près d'envoyer dans l'autre monde. Les gens de son équipage, dont les balles et les boulets de l'ennemi avaient diminué le nombre, travaillaient à la réparation du navire, avec une admirable activité. Que l'on ne tourne pas en raillerie la lenteur et le calme des Américains ; dès qu'ils sentent que le labeur le plus constant leur rapportera quelque avantage, ce sont gens à tout faire et à tout oser. Obadiah disait un mot : aussitôt on exécutait non-seulement ce qu'il avait ordonné, mais plus qu'il n'avait ordonné. Brandywine, le lieutenant tué pendant le combat, se trouvait étendu au pied du cabestan ; un éclat de mât avait frappé l'épine dorsale de ce malheureux. Le capitaine se leva, s'arrêta devant ce débris d'homme, joignit les mains, s'assit sur un coffre en face de Brandywine, et lui parla :

« Eh bien ! oui, je vais te rejoindre ; tu ne m'attendras pas long-temps ; c'est fini, Brandywine, je prévois que c'est fini. »

Puis il toucha ce corps défiguré, et plaça la main gauche sur son cœur. Il y a de tout : du vice, de la vertu, des affections, de la férocité, du crime, de la sensibilité, non-seulement chez l'homme civilisé, mais chez le barbare, le brigand, le pirate. Je contemplais le capitaine et son lieutenant mort ; l'agonie de Brandywine avait été affreuse : il avait fallu pour forcer son bras à se coller sur ses côtes, de manière à laisser le pont libre et à ne pas gêner la manœuvre, lier ce bras au-

(1) Le café.
(2) La datte.
(3) On chante encore dans les parages de Cuba cette chanson espagnole :

El pescador del puerto
Escondido
Pesca, mas qué pescado, etc.

tour de son corps, avec un câble; mais le nœud fait à la hâte n'était pas assez solide, et au moment où Obadiah retira sa main, la corde se détachant tout à coup, laissa le bras du mort se détendre, se soulever lentement et rester droit comme si le lieutenant eût fait un signe. A cet aspect, je ne pus m'empêcher de frémir et je poussai un cri. Le capitaine ne sourcilla pas.

« Tu as raison, reprit-il, et je te comprends. »

Alors il rattacha lui-même le bras, se fit apporter le hamac de Brandywine, l'y déposa soigneusement, l'assujétit avec des cordes, et secondé par deux matelots, lança le cadavre dans la mer. Puis il redescendit dans sa cabine, où je le suivis, demanda du rum, plaça ses deux coudes sur la table, et me dit :

« Buvez.

—Ah çà! m'écriais-je, vous souvenez-vous de votre promesse? Vous deviez me protéger; parbleu! votre protection s'est changée en une balle de pistolet.

— C'est vrai, répondit le capitaine, dont la main osseuse s'étendit sur sa poitrine. C'est vrai. Vous m'avez poussé à ce bout ce soir, jeune homme : si jamais le diable a eu pleine et entière puissance sur un mortel, c'est sur moi : je ne vous demande pas de me pardonner, vous ne le pouvez pas, vous ne le voulez pas.... Buvez... Je vous débarquerai sain et sauf sur les parages de Cuba. Mon dernier ami est là-bas, au fond de l'eau; peu m'importe ce que je deviendrai. »

J'étais jeune, la vie et la gaieté surabondaient en moi; l'étrange figure de cet assassin mélancolique m'aurait fait rire, si je n'avais su à quel redoutable rêveur j'avais affaire.

« Allons, lui dis-je, on vit, on meurt, c'est peu de chose. Un morceau de plomb, la dent du requin, une entorse, une indigestion, vous enlèvent; capitaine, mon ami, je vous pardonne de tout mon cœur cette petite égratignure. »

Il me regarda d'un œil terne et fixe.

« Oui, sur mon honneur et sur mon âme, je vous pardonne. Allons, du rum, l'Américain, et nargue la tristesse! Relevez-moi ces belles manchettes de mousseline que vous avez pêchées je ne sais où, et versez à boire.

— Je ne suis pas le pauvre pirate que vous pensez, entendez-vous? Je ne suis pour les hommes de mon équipage qu'un écumeur de mer, né en Amérique : il y a autre chose dans ma vie, autre chose pour mon malheur, pour celui de mon âme, jeune homme!

— Miséricorde! il va prêcher, si je le laisse continuer sur ce ton. Fi donc! Obadiah! es-tu quaker de la Pennsylvanie? »

Il me regardait, les coudes toujours appuyés sur la table.

« As-tu vu le bras de mon lieutenant? » reprit-il.

Il répéta le signe que le bras de Paul Brandywine avait fait en se dressant. La lumière rougeâtre de la chandelle qui nous éclairait, la clarté blanche de la lune qui s'était levée, tombaient à la fois sur les grands traits de cette figure, sur sa blessure saignante, sur son front haut et irrégulier, sur ses pommettes saillantes, son menton couvert de poils fauves et son cou nu, dont les attaches nerveuses se gonflaient pendant qu'il parlait.

« L'avez-vous remarqué? répéta-t-il une seconde fois.

— Oui, certes.

Eh bien! croyez aux paroles du capitaine Obadiah! Je ne vivrai pas dans huit jours.

— Misères! folies! »

Il se leva, dit à un mousse de me préparer un hamac et de laver ma blessure, et remonta sur le pont où il se promena long-tems en sifflant. Ma lassitude ne tarda pas à se résoudre en un profond sommeil; et le lendemain matin, à cinq heures, nous étions en vue de Cuba. Je fus éveillé par une voix gutturale.

« *Como estamos, capitan; que hay de nuevo? Hay algo de bueno, para los pobres pescadores?* (Comment cela va-t-il, capitaine? Qu'y a-t-il de nouveau? Avez-vous quelque chose de bon pour les pauvres pêcheurs?) »

Un homme robuste, en sarrau bleu, pantalon blanc, armé d'un grand couteau de chasse, suspendu à une écharpe rouge et flétrie, se tenait debout, au milieu d'un grand canot de pêcheurs, monté par six rameurs : c'était lui qui adressait la parole au capitaine Obadiah. Dix autres canots de même forme nous environnaient. L'Espagnol, qui s'intitulait *pauvre pêcheur*, et qui avait toute la tournure d'un de ces pêcheurs qui ne recueillent dans la mer ni anguilles, ni morue, monta sur notre bord et causa long-tems à voix basse avec Obadiah. Je venais de quitter le hamac; un mousse me donna mon habit d'uniforme qu'il venait de brosser. L'interlocuteur du capitaine n'eut pas plus tôt aperçu cet habit chargé de boutons à ancre et de paremens bien connus; il ne l'eût pas plus tôt vu passer des mains du mousse dans les miennes, que me lançant un regard furieux, il se jeta dans la mer, regagna son canot à la nage, et fit signe à ses gens de faire force de rames.

« *Picaro! traïdor*! criait-il, en tirant son coutelas et menaçant Obadiah! *Ingleses hay abordo; quieres enganar nos* (Coquin! traître! tu as des Anglais à bord! Tu veux nous tromper!) »

Tous les canots glissent, fuient, se dirigent vers le centre et le fond de la baie, où comme par miracle ils se perdent et disparaissent à la fois. Du même point où les canots se sont évanouis, sort une chaloupe armée d'une grosse couleuvrine, montée sur un pivot, remplie d'hommes à demi-nus, le sabre et la dague au poing, et qui ont bien l'air des plus farouches et des plus déterminés bandits que l'on puisse imaginer. Ces terribles hôtes que la chaloupe nous apporte montent sur notre bord au nombre d'environ vingt-cinq, s'emparent d'Obadiah, se précipitent sur ses matelots, leur mettent le pistolet sur la gorge; et obéissent sans répliquer aux ordres de ce *pauvre pêcheur*, que la vue de mon uniforme avait fait fuir si lestement. Obadiah, que les agresseurs traitent encore avec respect, ne se déconcerte pas.

« Francisco, dit-il au chef de la bande, es-tu en délire? Ce jeune homme n'est pas un espion; lâche-moi vite, et dis à tes hommes de nous lâcher.

— Gare au poignard! » répondit la bête féroce.

Alors il voulut se jeter sur moi; je l'esquivai. Je laissai mon habit entre ses mains; et je descendis dans l'entrepont, où il se mit à me poursuivre malgré les cris d'Obadiah, et finit par saisir le collet de ma chemise. Son coutelas me menaçait. Il allait me tuer sans doute, quand le capitaine, qui s'était délivré de ses acolytes pendant notre course et notre lutte, s'avança sur lui, armé de deux pistolets et d'un couteau de chasse.

« Laisse ce jeune homme, laisse-le, ou, par l'enfer, je ne te donne pas deux minutes à vivre. »

Francisco promena ses regards sur les bandits, mais le capitaine avait reconquis son autorité sur eux. Furieux de ce changement survenu dans l'état des esprits, le bandit me traînait sur le pont, et allait me frapper. Je vis briller quel-

que chose et un coup tomber ; Francisco, tout sanglant, lâcha prise ; le coutelas d'Obadiah venait de lui couper la main gauche, et cette main qui serrait encore le collet de ma chemise, s'y balança horriblement, jusqu'à ce que les nerfs se détendissent ; alors la main coupée se détacha.

Obadiah s'avança vers ses gens :

« Vous ai-je trompé? avez-vous rien à me reprocher ? leur dit-il. Vous ai-je jamais manqué de parole ?

— Non, non, vive le capitaine !

— Eh bien ! mes enfans, à la manœuvre. »

Il me prit à part ensuite, et me dit :

« Vous voyez à quelle espèce d'hommes j'ai affaire. On va vous bander les yeux. Tenez-vous tranquille et taisez-vous. »

En effet, deux de ces messieurs vinrent s'asseoir à mes côtés, nouèrent une écharpe autour de ma tête, et chacun d'eux s'empara de mes mains. Le schooner, traîné à la remorque par la felouque, suivit une route que le bruit des vagues, tantôt retentissantes, tantôt faibles et sourdes, indiqua facilement à mon oreille exercée. Je reconnus que nous approchions du rivage, puis que nous entrions dans un étroit canal, et que nous en suivions les détours.

« *Palanca* ! » s'écrièrent une trentaine de voix. On s'arma de perches, au moyen desquelles on fit avancer le petit navire. Une odeur de végétation putréfiée venait jusqu'à moi ; nous traversions quelque lagune infecte, mère de la fièvre jaune si commune dans ces parages. Enfin, l'on s'arrêta, et j'entendis le mouvement ordinaire d'un équipage qui jette l'ancre ; câbles que l'on roule, voiles qu'on replie ; Obadiah me permit enfin de me servir de mes yeux. On détacha le bandeau qui les couvrait.

Nous nous trouvions au centre d'une espèce de marais immense, tout couvert de joncs, entouré d'une boue noirâtre, et que des collines boisées protégeaient au loin comme un rempart circulaire. Une langue de terre, en face de notre poupe, était seule abordable : on y avait construit une longue et étroite maison, si toutefois le nom de maison convenait à cette charpente informe, que nulle maçonnerie ne recouvrait ; deux autres schooners, dont l'un était plus petit que l'autre, se trouvaient à l'ancre dans le même marais, à droite et à gauche du bâtiment d'Obadiah.

Je montai avec lui dans une petite barque, et nous abordâmes. On ne pourrait comparer l'étrange habitation des brigands de mer qu'à un vaisseau construit sur terre. Le rez-de-chaussée, plein de cordages, de voiles en réparation, de planches, de débris, de clous, d'armes et de mâtures ; la cave avec ses tonneaux de poudre ; le premier étage, divisé par des cloisons grossières et garni de hamacs suspendus, donnaient à ce palais du pirate l'aspect le plus pittoresque et le moins confortable du monde. Quarante ou cinquante sujets d'Obadiah, blancs, noirs, olivâtres, cuivrés, jaunâtres, crépus, blonds, canaille ramassée au hasard dans tous les coins du globe, interrompirent leurs travaux pour nous accueillir et saluer le capitaine. Leurs physionomies n'étaient pas très-rassurantes : et s'ils saluaient Obadiah avec respect, ils jetaient sur moi des regards pleins de haine et de colère. Ainsi qu'il arrive souvent, la peur me rendit brave ; je me mis à rire avec mes acolytes, à bégayer le peu de mauvais espagnol que le hasard m'avait appris, et à répondre d'un air de gaieté aux plus infâmes coquins dont jamais peintre ait copié

ou inventé les haillons et les traits sinistres. Mon cœur dont le sang battait plus vite, ma tête qui brûlait, mon courage qui faiblissait, démentaient assez mon prétendu courage, et me reprochaient à la fois mon mensonge et ma faiblesse.

« Vous êtes mon prisonnier, me dit Obadiah, quand nous eûmes traversé toutes les chambres des forbans, occupés à forger des ancres, à réparer des voiles, à tisser des cordages, à remettre les armes en état. Voici votre chambre. Vous savez que je ne vous veux pas de mal, et je vous en ai donné des preuves. En faisant de Francisco un cadavre, je me suis aliéné plus d'un de ses amis. Je perdrais mon poste si je n'étais pas sévère pour vous. Adieu. Du vin blanc dans cette armoire, de la viande froide dans ce panier, quelques livres dans ce coffre, vous aideront peut-être à passer le temps... Mais j'oubliais; une sentinelle est placée au-dessous de votre fenêtre; une autre est de garde au pied de l'échelle qui conduit à votre appartement; songez-y et ne vous avisez pas de sortir. Au revoir. »

Ma nouvelle prison, ornée d'un hamac et de deux banquettes, avait à peu près dix-huit pieds de large et une seule fenêtre, oblongue comme une meurtrière, percée à dix pieds du sol. Un paysage couvert d'une verdure fraîche et humide, s'étendait à perte de vue. Ma résignation m'avait jusqu'ici porté bonheur; je me confiai à ma destinée, j'interpellai les bouteilles au goulot étroit et aux bouchons immenses, que ce brave bandit avait mises à ma disposition; je parcourus quelques bouquins espagnols qui m'ennuyèrent; je dormis, j'écoutai les chansons d'argot répétées par les brigands, et je tuai le temps de mon mieux.

Le lendemain, à huit heures du matin, le capitaine vint m'éveiller; il m'apportait des provisions, un excellent déjeuner, qu'il partagea avec moi. Déjà un *guana*, ou lézard des bois, et d'excellent jambon avaient été sacrifiés à notre appétit, lorsque Obadiah, qui mangeait sans prononcer une parole, appuya le doigt sur son sourcil, et me dit :

« Entendez-vous ?

— Rien, mon brave capitaine. Vos lubies vous reprennent; faites-moi le plaisir de déjeuner et de me servir une tranche de ce jambon. »

Obadiah, la fourchette et le couteau à la main, allait exécuter mes ordres, quand un vrai coup de canon se fit entendre, frappa tour à tour tous les échos de la lagune, et vint mourir lentement à mon oreille.

« Diable! c'est le canon du *Brandon*, Obadiah. Qu'en dites-vous? Si vous acheviez votre repos? Vos ennemis ne seront pas ici avant une demi-heure. »

Obadiah, toujours plus calme quand le danger approchait, et qui d'ailleurs s'était laissé prendre pour moi de je ne sais quelle amitié capricieuse, ne se mit pas en colère.

« C'est peut-être le canon de ma chaloupe, que j'ai envoyée en reconnaissance.

— Peut-être... Mais voici un second coup de canon. Il me semblait que la chaloupe n'était armée que d'un seul canon, et elle n'a pas eu le temps... »

Il ne répondit pas, s'élança comme la foudre, descendit l'échelle et s'adressa à la sentinelle.

« *Pedro, qué hay?* (Qu'est-ce, Pedro?)

— *Aqui viene la felucha, perseguida por dos lanchas canoneras llenas de gente.* (C'est la felouque, poursuivie par deux chaloupes canonnières remplies de monde.)

— *Abordo entonces!* cria le pirate, qui retrouva ces accens aigres, vibrans, sonores, que j'avais déjà entendus avec surprise. *Abordo todo el mundo, a las arma! a las arma! A qui viene los Ingleses!* (Vite à bord, à bord, tout le monde! Aux armes! aux armes! les Anglais arrivent!)

Les tambours battent, la grande cloche sonne, on court. Le drapeau noir, signal de mort et d'un combat acharné, se déploie au haut des mâts du pirate. « Battez-vous bien, ou vous serez pendus. » Telle fut sa brève et éloquente exhortation. Les trois schooners levèrent l'ancre; j'entendais confusément un bruit de mousqueterie, des malédictions, des cris de manœuvre; quand une voix vieillotte et tremblotante, qui partait du rez-de-chaussée, parvint jusqu'à moi.

« Monsié l'Anglais, holà, gentilhomme maître, la place été libre; voulez-vous partir? — Vite! ajoutait une voix de femme, descendez! »

Je me hâtai de descendre, et je ne trouvai dans la salle inférieure qu'un vieux nègre et sa femme, tous deux esclaves des forbans, à ce qu'ils me dirent, et qui m'offraient un moyen de m'échapper avec eux. Ils avaient un canot amarré sous une roche et comptaient s'en servir pour atteindre la corvette anglaise, stationnée à peu de distance. Je partis aussitôt; le noir nous indiquait la route; nous enfoncions jusqu'à la ceinture dans la vase du marais; la négresse, dont l'âge et la faiblesse ralentissaient la marche, ne pouvait se dépêtrer du bourbier dont nous étions forcés de la retirer à chaque instant et non sans peine. Les joncs épineux nous déchiraient: couverts de sang, de boue, épuisés de fatigue, vêtus de quelques lambeaux flottans que les roseaux aigus du marécage nous avaient disputés, nous finîmes par nous jeter dans le canot, que nous avions à peine la force de diriger. Ce fut dans cet état que *le Brandon* nous recueillit à son bord. Quelle que fût l'inquiétude du capitaine dans ce moment de crise, notre tournure et notre costume étaient trop bizarres pour ne pas exciter l'involontaire risée de tout l'équipage. La négresse était munie d'un caleçon de matelot, seul vêtement qui n'eût pas été complétement lacéré pendant notre traversée. Son mari, absolument nu, à l'exception d'un lambeau qui entourait ses reins et de deux fragmens en écharpe qui tombaient sur ses genoux, avait imaginé d'employer son chapeau de paille, rattaché par une ficelle, en guise de pantalon, de jupon ou de robe. De longs sillons de sang tatouaient mon corps; et la cravate qui servait de bandage à ma blessure, s'étant dérangée, avait rouvert la plaie qui commençait à se fermer. Les officiers s'efforçaient de garder leur sérieux; les matelots riaient à gorge déployée; et un mousse en grimpant à une vergue se mit à dire: « J'ai l'honneur de saluer M. le lieutenant Gasket et sa queue. » Oh! ce fut alors un rire inextinguible, un accès violent et général auquel le capitaine lui-même ne put résister.

Cependant les meilleurs marins de la frégate s'étaient embarqués sur les deux chaloupes et avaient poursuivi la felouque dans son repaire. Séduits par cette ruse d'Obadiah, ils s'étaient laissés engager dans un défilé limoneux dont ils ne connaissaient pas les parages et où les trois schooners les attendaient pour les écraser. Lorsque le capitaine connut le piége, il fut au désespoir. Toutes les circonstances d'ailleurs se réunissaient contre nous; le vent fraîchissait; et pendant une semaine entière nous gardâmes avec beaucoup de peine notre position près de la côte. Aussitôt que la brise se fut apaisée, nous levâmes l'ancre et nous partîmes pour cette expédition assez hasardeuse; nous nous orientâmes de notre mieux, à travers l'étroit canal qui conduisait à la tanière d'Obadiah: mais à mesure que

nous avançions, le canal se rétrécissait, de grands arbres en bordaient les rivages, et le paysage devenait plus sombre. Tout était silencieux. Plus de vent, plus de courant; le soleil brillait sur le limon noir du marécage, et une vapeur humide et chaude s'exhalait de ces eaux croupissantes. Quelques lézards, l'alligator, détachant ses anneaux de quelque branche élevée, et tombant dans la fange, un ou deux oiseaux de mer, animaient seuls cette scène lugubre et monotone. A un mille ou environ de l'entrée, une grosse poutre armée de liens de fer nous arrêta au passage : il fallut briser cet obstacle, qui céda enfin à nos efforts. Nous fîmes encore un mille dans le canal; alors un petit drapeau rouge pavoisa tout à coup le sommet d'un vieux palmier qui couronnait la cime d'un roc; le vent le fit flotter quelques instans et il disparut. Plus nous avancions, plus les cavernes des deux rives se rapprochaient de nous et rétrécissaient le canal de leurs masses irrégulières. Nous aperçûmes un petit promontoire, et nous nous trouvâmes en vue des deux schooners et de la felouque. Sur cette dernière étaient les matelots et les officiers capturés par Obadiah, envoyés à la chasse de la felouque; le pavillon espagnol flottait sur un schooner et sur la felouque; le pavillon américain pavoisait l'autre schooner. On avait placé la felouque en travers, de manière à protéger les deux autres bâtimens; nous reconnûmes nos hommes sur le pont; il ne nous était pas possible de tirer sur l'ennemi sans atteindre nos compagnons d'armes. Cette ruse habile nous déconcerta.

Enfin les pirates commencèrent le combat, qui fut horrible; Obadiah, réduit à une douzaine d'hommes pour toute armée, se tenait auprès de la couleuvrine de la felouque. Les deux schooners pris, la felouque déjà désemparée, l'Américain ne se rendait pas. Je me rappelai la bienveillance que ce personnage extraordinaire m'avait montrée, et je lui criai d'amener son pavillon. Quand il me reconnut, il devint furieux, et quoique la felouque fût déjà pleine de nos matelots, il chargea et pointa encore contre nous, ou plutôt contre moi, le grand canon qui lui servait de défense. On se précipita sur lui : il monta sur la couleuvrine, s'élança dans l'eau et nagea vigoureusement. Un des prisonniers qu'avait faits Obadiah le voyant s'échapper, l'ajusta; le coup allait partir quand je frappai sur le fusil, dont la balle, detournée de son but, tomba loin du pirate. Le matelot se retourna fort courroucé.

« Pourquoi, lui dis-je, tuer un homme sans défense?

— Je le tuerai, je le tuerai. »

Le matelot avait peine à contenir sa colère,

« Que vous a-t-il fait?

— Il m'a forcé de laver son linge, le monstre! répondit l'Anglais en rechargeant son fusil.

— Il m'en a fait autant, » reprit un autre de nos prisonniers, qui, prenant mieux son temps et visant juste, fracassa le crâne du pirate.

Obadiah étendit les bras, se retourna lentement sur le dos, et jeta sur moi un regard qu'il m'est impossible d'oublier. Sans doute j'avais fait de mon mieux pour le protéger et le défendre; mais Obadiah n'en savait rien.

Ses compagnons de brigandage furent pendus au Port-Royal de la Jamaïque, sans autre forme de procès. Leur nombre était fort peu considérable, la plupart avaient teint de leur sang et enrichi de leurs cadavres les marécages qui environnaient leur repaire. C'est ainsi que fut détruite l'une des plus célèbres de ces petites flottes de

forbans qui infestent les mers des Antilles. Obadiah, que sa présence d'esprit, son habileté et son courage, avaient élevé en deux mois à cette espèce de royauté patibulaire, n'était point un Américain ainsi qu'il le prétendait. Fils d'un ministre anglican du comté de Surrey, déporté à Botany-Bay pour je ne sais quel crime, il trouva moyen de se sauver et de passer en Amérique. Après avoir fait quelque temps le commerce pour son compte et gagné quelque fortune, il fut reconnu sur mer par un de ses anciens camarades, qui eut la barbarie de le faire prisonnier et de le ramener en Angleterre, où la rigueur des lois l'attendait. Il trouva moyen de s'échapper une seconde fois, tua d'un coup de pistolet l'homme qui l'avait trahi, et commença la vie de brigandage qui lui valut tous les honneurs du métier et la mort violente dont je fus témoin. On peut croire que ces tragiques scènes, dont le prélude avait été si burlesque, laissèrent quelques traces dans mon esprit; que le bal de la Jamaïque et les plaisanteries de Fayal ne se représentèrent jamais à mon imagination sans évoquer la longue et pâle figure du déserteur anglais, et le regard de son agonie, regard plein de reproches et de douleur.

(*Blackwood's Magazine.*)

SCIENCES. DOCTRINES.

SYSTÈME D'HÉGEL SUR L'ÉTAT.

SUITE ET FIN.

298. La puissance législative traite les lois comme telles, en tant qu'elles ont besoin d'une détermination ultérieure, et les intérêts intérieurs et généraux. Ce pouvoir est lui-même une partie de la constitution, qui est supposé par elle, et qui en soi et pour soi se trouve hors de sa détermination directe, mais qui trouve son développement dans la formation des lois et dans le caractère progressif des intérêts généraux du gouvernement.

300. Dans la puissance législative comme totalité, les deux autres momens sont aussi actifs; le moment monarchique auquel appartient la dernière décision, la puissance gouvernementale qui, avec la connaissance concrète et la surveillance de l'ensemble de ses différens côtés, et des principes réels qui s'y sont établis, comme aussi avec la connaissance des besoins du pouvoir de l'état en particulier, est comme le moment délibératif, enfin l'élément des états.

301. Celui-ci a la destination de produire à l'existence l'intérêt général non-seulement en soi, mais encore pour soi, c'est-à-dire le moment de la liberté subjective formelle, la conscience publique comme généralité empirique des vues et des pensées de la multitude (*der vielen*). L'expression *multitude* (οι πολλοι) désigne mieux la généralité empirique que le mot *tous;* car si l'on dit qu'il s'entend de soi-même que dans la totalité on excepte au moins les enfans et les femmes; il s'entend encore mieux qu'on ne devrait pas employer l'expression *tous*, qui est tout-à-fait déterminée, lorsqu'il s'agit de quelque chose qui est encore entièrement indéterminé. Au reste, tant de représentations et d'expressions fausses ou équivoques sur le peuple, la constitution et les états, ont circulé dans l'opinion, que ce serait peine inutile de vouloir s'y arrêter. L'idée qu'on se fait ordinairement de la nécessité ou de l'utilité du concours des états est principalement que les députés du peuple ou même le peuple doivent comprendre le mieux ce qui convient à celui-ci, et qu'ils ont incontestablement la meilleure volonté. Quant au premier point, il est bien plus certain, au contraire, que le peuple, si l'on entend par ce mot une partie des membres de l'état, est précisément la partie qui ne sait pas ce qu'elle veut. Savoir ce qu'on veut, et plus encore ce que veut la volonté qui est en soi et pour soi, c'est-à-dire la raison, c'est le fruit d'une connaissance et d'une vue profonde qui précisément n'est pas la chose du peuple. La garantie que le bien général et la liberté publique trouvent dans les états n'est pas dans la vue particulière de ceux-ci; car les premiers fonctionnaires de l'état ont nécessairement une vue plus profonde et plus compréhensive de la nature des dispositions et des besoins de l'état, comme aussi plus d'habileté et d'habitude des affaires, et ils peuvent faire le bien sans les états, comme ils doivent le faire lorsque ceux-ci

sont réunis ; mais l'avantage des états consiste en ce que les députés voient certaines choses qui sont cachées aux yeux des hauts fonctionnaires, et en ce qu'ils connaissent certains besoins ou manquemens plus spéciaux, qu'ils voient en quelque sorte d'une vue concrète. Un autre avantage, c'est l'effet que doit produire la censure publique exercée par un grand nombre de personnes, et qui force à apporter d'avance aux affaires l'attention la plus scrupuleuse, et à n'agir que d'après les motifs les plus purs, nécessité qui est efficace même pour les membres des états. Quant à ce qui concerne la bonne volonté des états pour le bien général, il a été déjà remarqué plus haut que le peuple, placé en quelque sorte dans le point de vue le plus négatif, suppose naturellement dans le gouvernement une volonté mauvaise ou moins bonne, supposition qui, si l'on voulait y répondre dans les mêmes formes, aurait pour résultat cette récrimination que les états venant de la particularité, du point de vue privé et des intérêts particuliers, sont disposés à employer leur activité pour ceux-ci aux dépens de l'intérêt général, tandis qu'au contraire les autres momens du pouvoir de l'état sont placés au point de vue de l'état et consacrés au but général. Quant à la garantie qu'offrent les états, les autres institutions de l'état l'offrent aussi bien qu'eux ; comme eux, elles sont une garantie du bien public et de la liberté raisonnable ; et il y a des institutions, comme la souveraineté du monarque, l'hérédité au trône, la constitution judiciaire, dans lesquelles cette garantie existe encore à un bien plus haut degré. La notion fondamentale des états est donc qu'en eux le moment subjectif de la liberté générale, la vue propre et la volonté propre de la sphère, c'est-à-dire de la société civile, se produit à l'existence par rapport à l'état. Que ce moment soit une détermination de l'idée développée dans sa totalité, cette nécessité intérieure qui ne doit pas être confondue avec la nécessité et l'utilité extérieure suit du point de vue philosophique.

302. Considérés comme organe médiateur, les états sont placés entre le gouvernement et le peuple, qui est comme dissous en sphères particulières et en individus. Ils doivent avoir en même temps le sens et l'amour de l'état et du gouvernement, et des intérêts des cercles particuliers et des individus. Cette position signifie en même temps une médiation commune avec la puissance gouvernementale, organisée de sorte que d'un côté la puissance du prince ne paraisse pas comme un extrême, et par conséquent comme un pouvoir purement dominateur et arbitraire, et que de l'autre les intérêts particuliers des communes, des corporations et des individus ne s'isolent pas, et de sorte aussi que les particuliers ne puissent arriver à la représentation d'une multitude ou d'une masse, et par conséquent à une opinion et à une volonté inorganique, et à un pouvoir purement passif contre l'état organique ; qu'un moment déterminé qui, tant qu'il se tient en opposition à la place d'un extrême, cesse d'être extrême et devienne moment organique par cela même qu'il est milieu ou moyen, c'est une des vues logiques les plus profondes. Dans le sujet qui nous occupe, il est d'autant plus important de faire ressortir ce côté, que, d'après un préjugé très-commun et très-dangereux, on se représente les états principalement sous le point de vue d'une opposition contre le gouvernement, comme si c'était leur position véritable. Organique, c'est-à-dire reçu dans la totalité, l'élément des états a essentiellement une fonction médiatrice, ce qui réduit l'opposition à une simple apparence; mais si cette opposition non-seulement atteint la surface et gagne ainsi l'apparence qui lui est essentielle, mais

devient réellement une opposition substantielle, alors l'état est menacé de sa ruine.

On reconnaît que l'opposition n'est pas de cette dernière sorte, lorsque les objets sur lesquels elle s'exerce ne sont pas les élémens essentiels de l'organisme de l'état, mais des choses plus spéciales et plus indifférentes, et si la passion qui s'y joint ne dégénère pas en un esprit de parti pour un intérêt purement subjectif, peut-être pour les plus hautes places de l'état.

303. La destination de l'état général qui se consacre au service du gouvernement est d'avoir le général pour but de son activité essentielle; dans l'élément des états qui constitue le pouvoir législatif, l'état privé acquiert une signification et une activité politique; mais cet état privé ne peut paraître ni comme simple masse indistincte, ni comme une multitude dissoute en atomes, mais comme ce qu'il est déjà, c'est-à-dire distingué en état qui se fonde sur les rapports substantiels, et en état qui se fonde sur les besoins particuliers et sur le travail qui les satisfait. C'est ainsi seulement que sous ce rapport le particulier se noue véritablement au général dans l'état. Ceci est dirigé contre un autre préjugé commun, d'après lequel on croit que l'état privé, une fois élevé à la participation des affaires générales dans le pouvoir législatif, doit se produire sous la forme d'individus, soit que ceux-ci choisissent des mandataires pour cette fonction, soit que chacun doive donner sa voix.

Cette vue abstraite et atomistique disparaît déjà dans la famille comme dans la société civile, où l'individu ne se produit extérieurement que comme membre d'une généralité. L'état est essentiellement une organisation de membres qui forment des cercles propres, et en lui aucun moment ne doit se montrer comme multitude inorganique. Le grand nombre formé d'individus qu'on comprend ordinairement sous la dénomination de peuple, est bien un ensemble, mais seulement comme multitude, comme une masse informe dont le mouvement et l'action sont élémentaires, irraisonnables, sauvages et terribles. Lorsque, par rapport à la constitution, on entend encore parler de peuple, de cette réunion inorganique, on peut savoir d'avance qu'on ne doit attendre que des généralités et des déclamations équivoques.

Le préjugé qui dissout dans une multitude d'individus les êtres communs existant déjà dans ces cercles, au moment où ils se produisent dans le domaine politique, c'est-à-dire dans le point de vue de la plus haute généralité concrète, sépare par là même la vie civile et la vie politique, place en quelque sorte celle-ci dans l'air, puisqu'on lui donne pour base non un fondement ferme et assuré, mais seulement la particularité abstraite du caprice et de l'opinion, c'est-à-dire quelque chose de purement accidentel.

305. L'un des états de la société civile renferme le principe qui pour soi-même est apte à ce rapport politique, c'est l'état de la moralité naturelle qui a pour base la vie de famille, et par rapport à la subsistance, la possession foncière, et qui ainsi dans sa particularité renferme un vouloir qui repose sur soi-même, et partage avec l'élément royal cette détermination naturelle qui est essentielle à ce dernier.

306. Il est constitué dans sa position et sa signification politique, par l'indépendance de ses biens, soit par rapport aux biens de l'état, à l'incertitude du commerce, à l'amour du gain et au changement de possession, soit par rapport à la faveur du pouvoir gouvernemental ou de la multitude. Il est même prémuni contre

son propre caprice, en ce que les membres destinés à cet état sont privés du droit qu'ont les autres citoyens de disposer librement de toute leur propriété, ou de la partager également à tous leurs enfans. Le bien devient ainsi un bien héréditaire érigé en majorat.

308. Dans l'autre partie de l'élément des états tombe le côté mobile de la société civile, qui extérieurement à cause de la multitude de ses membres, essentiellement à cause de la nature de sa destination et de ses occupations, ne peut se produire que par des députés. En tant que ceux-ci sont députés par la société civile, il est naturel que celle-ci n'agisse en cela que selon ce qu'elle est, par conséquent non comme dissoute atomistiquement en individus et se réunissant un moment pour un acte individuel et temporaire, mais comme organisme distingué en confréries communes et corporations qui de cette manière forment un ensemble politique. Que tous doivent prendre part à la délibération et à la conclusion sur les intérêts généraux de l'état, parce que tous sont membres de l'état; et que les intérêts de celui-ci sont les intérêts de tous, objets par conséquent du savoir et du vouloir de tous, ce préjugé qui voudrait transporter sans formes rationnelles dans l'organisme de l'état l'élément démocratique, quoique l'état ne soit un organisme que par ses formes, ce préjugé, dis-je, vient de ce qu'on s'arrête à la destination abstraite d'être membre de l'état, et que le penser superficiel se tient à des abstractions. La considération rationnelle, la conscience de l'idée est concrète, et s'accorde par conséquent avec le vrai sans pratique qui n'est lui-même rien autre chose que le sens rationnel, le sens de l'idée, et qu'il ne faut pas cependant confondre avec la simple routine des affaires, et avec l'horizon d'une sphère bornée. L'état concret est l'ensemble membré dans ses cercles particuliers; le membre de l'état en général est membre de tel état déterminé; c'est seulement dans cette détermination objective qu'il peut être considéré dans l'état.

309. La députation ayant pour but la délibération et la détermination des intérêts généraux, il s'entend de soi-même que l'on choisisse de confiance des individus qui connaissent mieux ces intérêts que les commettans, mais aussi qui ne doivent pas faire valoir les intérêts d'une commune, d'une corporation contre la généralité, mais plutôt chercher à faire valoir celle-ci. Ils ne sont donc pas commis ou mandataires apportant des instructions, d'autant moins que la réunion doit être une assemblée qui s'instruit et se convainc mutuellement, et qui délibère en commun.

310. La garantie des qualités et des sentimens qui correspondent à ce but, puisque la propriété indépendante se trouve représentée dans la première partie des états, se manifeste dans la seconde qui sort de l'élément mobile et changeant de la société civile, dans les sentimens, l'habileté, la connaissance des lois et des intérêts de l'état et de la société civile, acquis dans l'exercice de la magistrature ou des fonctions de l'état, et prouvés par des faits, et aussi dans le sens de la magistrature et dans le sens de l'état que ces fonctions ont produit et formé. L'opinion subjective de soi-même regarde facilement comme superflue ou même comme offensante l'exigence de telles garanties, quand elle est faite par rapport à ce qu'on appelle le peuple. Mais l'état considère l'objectif, et non une opinion subjective et sa confiance orgueilleuse dans sa destination; les individus ne peuvent être pour lui que ce qui est objectivement connaissable et éprouvé en eux; et il a d'autant plus à veiller sur cette partie de l'élément des états, que celui-ci a sa racine dans des intérêts et des occupations dont le but est particulier, là où l'éventualité, la

mutabilité et le caprice a droit de se produire. La condition extérieure, comme une certaine fortune, semble, prise en soi, l'extrême exclusif de l'extériorité opposé à un autre extrême non moins exclusif, à la confiance purement subjective et à l'opinion des électeurs. L'un et l'autre, dans son abstraction forme un contraste vis-à-vis des propriétés concrètes qui sont nécessaires pour la délibération des affaires de l'état. Néanmoins la qualité pécuniaire a déjà trouvé une sphère d'exercice dans le choix pour les fonctions de la magistrature, des corporations et des communues, particulièrement si plusieurs de ces fonctions sont gratuites, et par rapport aux fonctions de députés, si les membres ne retirent aucun salaire.

311. La députation provenant de la société civile, les députés doivent en connaître les besoins spéciaux et les obstacles, et même appartenir à ces intérêts particuliers. Comme d'après la nature de la société civile, elle provient de ses différentes corporations, et que la simple manière de ce procédé n'est point dérangée par des abstractions et des représentations atomistiques, elle remplit immédiatement ce but, et le choix est presque quelque chose de superflu, ou se rapporte à un jeu très-faible de l'opinion et du caprice. Chaque grande branche particulière de la société, comme le commerce, les fabriques, etc., doit se trouver représentée dans la députation par des hommes qui la connaissent à fond, et qui y appartiennent.

Avec un choix indéterminé, au contraire, cette circonstance importante est abandonnée à l'éventualité. Chaque branche a un droit égal d'être représentée. Si les députés sont considérés comme représentans, ce ne peut être qu'autant qu'ils ne sont pas représentans d'une multitude d'individus, mais de l'une des sphères essentielles de la société, et de ses grands intérêts. La représentation ne consiste donc pas en ce que l'un soit à la place de l'autre; mais l'intérêt lui-même est dans son représentant; il y est réellement présent, comme le représentant est là pour son propre élément objectif. On doit encore remarquer par rapport à l'élection par un grand nombre d'individus, que nécessairement, surtout dans les grands états, chacun regarde à peu près comme indifférente sa propre voix qui se trouve perdue dans la multitude, et que les électeurs, quelque haut qu'on leur représente leur droit, ne paraissent point aux élections, de sorte qu'une telle institution produit précisément le contraire de sa destination; et que le choix tombe au pouvoir d'un petit nombre, d'un parti, c'est-à-dire de l'intérêt particulier, accidentel, qui devrait être neutralisé.

312. Des deux côtés renfermés dans l'élément des états, chacun apporte dans la délibération une modification particulière, et parce que l'un de ces momens a une fonction médiatrice au dedans de ces sphères, il a par cela même une existence séparée. Les états se partagent donc en deux chambres.

314. Comme l'institution des Etats n'a pas pour destination de délibérer et de conclure pour le mieux les affaires de l'état, mais de donner son droit au moment de la liberté formelle, par rapport aux membres de la société civile, qui ne prennent aucune part au gouvernement, ce qui arrive dans la connaissance de la délibération et la conclusion commune des états; de même, le moment de la connaissance générale parvient à son extension par la publicité des débats.

315. Cette publicité a une face plus générale : c'est que par elle l'opinion publique commence véritablement à entrer dans le domaine de la pensée et à pénétrer dans la notion de l'état et dans la connaissance de ses intérêts, et que par là elle

commence à devenir capable de porter sur ces objets un jugement rationnel ; elle apprend aussi de cette manière à connaître et à apprécier les affaires, les talens, les vertus des magistrats et des fonctionnaires de l'état ; de même que cette publicité donne aux talens une puissante occasion de développement et un théâtre glorieux ; ainsi, elle est encore un préservatif contre l'obscurantisme des particuliers et de la multitude, et un des plus grands moyens de culture pour eux.

316. La liberté formelle subjective, par laquelle les particuliers comme tels ont et produisent leurs opinions et leurs conseils sur les affaires générales, se manifeste dans l'ensemble qui s'appelle opinion publique. Là, le général en soi et pour soi, le substantiel et le vrai est uni avec son contraire, le propre et le particulier de l'opinion de plusieurs. L'opinion publique n'est donc que la contradiction existante de ces deux élémens, c'est la connaissance se produisant comme apparence, l'essentialité tout aussi immédiatement que l'inessentialité.

317. L'opinion publique renferme donc en soi les principes éternels substantiels de la justice, le vrai contenu et le résultat de toute la constitution, de la législation et de l'état général, sous la forme de l'entendement humain dans son état sain, en tant que celui-ci est comme le fondement moral, qui pénètre à travers toutes les formes de préjugés, comme aussi, à travers tous les vrais besoins et les tendances justes de la réalité, et dès que cet élément intérieur parvient à la conscience, et se manifeste en propositions générales. Aussitôt se produit toute l'éventualité de l'opinion, son incertitude et sa fausseté, ses fausses connaissances et ses faux jugemens, et comme il s'agit ici de la conscience de la propriété des vues et des connaissances, une opinion est d'autant plus propre que son contenu est plus mauvais ; car le mauvais est ce qui, dans son contenu, est tout-à-fait propre et particulier.

Le rationnel, au contraire, est le général en soi et pour soi, et le propre n'est qu'une imagination de l'opinion. Ce n'est donc pas par une différence de vues subjectives qu'on dit : *Vox populi, vox Dei*, et qu'il est dit ailleurs dans l'Arioste : *Che' volgare ignorante ognun riprenda, à parli più di quel che meno intenda*, et dans Goëthe : « La foule peut se battre, alors elle est respectable : juger lui réussit toujours mal » ; l'un et l'autre de ces deux jugemens se trouvent vrais dans l'opinion publique ; la vérité et l'erreur étant immédiatement unies en elle, ni l'une ni l'autre ne sont quelque chose de sérieux pour elle. »

318. L'opinion publique mérite donc aussi bien le respect que le mépris, celui-ci d'après sa conscience concrète et sa manifestation, celui-là d'après son fondement essentiel qui ne fait qu'apparaître plus ou moins troublé dans cette conscience concrète. Comme elle n'a point en elle la mesure par laquelle on puisse distinguer ces divers élémens, l'indépendance d'elle est la première condition formelle pour quelque chose de grand et de rationnel, dans la réalité comme dans la science, et on peut regarder comme certain qu'elle finira par admettre elle-même ce principe, par le reconnaître, et par en faire un de ses préjugés.

319. La liberté de communication publique des opinions, dont un des moyens est la presse, qui, quoique supérieure par son étendue à la parole, est moins vivante qu'elle, l'apaisement de cette espèce de prurit, de ce besoin de dire son opinion, trouve sa sûreté directe dans les lois et les ordonnances qui empêchent ou punissent ses écarts, et sa sûreté indirecte dans la rationnalité de la constitution, dans la fermeté du gouvernement, dans la publicité des débats parlemen-

taires, autant que dans ceux-ci se trouvent exprimées des vues exactes et justes sur les intérêts de l'état, et qu'il reste aux autres peu de choses importantes à dire, et qu'en tout cas la gloire d'avoir dit soi-même quelque chose d'une conséquence et d'une efficacité réelle leur soit ôtée; enfin, dans l'indifférence et le mépris de ce babil sec et haineux auquel la presse finit nécessairement par descendre.

Définir la liberté de la presse comme la liberté de dire et d'écrire ce qu'on veut, c'est comme si l'on prétendait que la liberté consiste en général à faire ce qu'on veut. Cette définition appartient à la barbarie et à la superficialité de la pensée.

Au reste, d'après la nature de la chose, le formalisme n'est nulle part si entêté que dans cette matière; car l'objet est l'élément le plus fluide, le plus particulier, le plus éventuel de l'opinion dans l'infinie multiplicité de son contenu et de ses détours. Outre la provocation directe au vol, au meurtre, à la révolte, il y a encore un art, une manière de soigner l'expression, de sorte qu'en semblant tout-à-fait générale et indéterminée, elle cache néanmoins une signification précise, ou se lie avec des conséquences qui ne sont pas exprimées réellement, et dont on ne peut dire certainement qu'elles suivent rigoureusement, ou qu'elles soient renfermées dans cette expression.

Cette indétermination de la matière et de la forme ne permet pas aux lois d'atteindre, sur cet objet, la précision qu'on exige de la loi; et comme le délit, le tort, la violence, ont ici la forme la plus particulière et la plus subjective, cette indétermination de la loi donne au jugement l'air d'une décision tout à fait subjective; de plus, le délit a pour objet les pensées, l'opinion et la volonté des autres; c'est là l'élément qui donne au délit sa réalité. Or cet élément appartient à la liberté des autres, et il dépend de ceux-ci que le délit soit un fait réel.

On peut donc opposer aux lois leur indécision; on peut inventer des détours et des formes d'expression par lesquelles on tourne autour des lois, ou bien l'on donne à la décision judiciaire l'apparence d'un jugement subjectif; de plus, si l'expression est regardée comme un fait vraiment offensant, on peut prétendre que ce n'est pas un fait, mais seulement une opinion, une pensée, un dire.

Ainsi, à cause de la plus simple subjectivité du contenu et de la forme, à cause de l'insignifiance et de l'inimportance d'une pure opinion, d'un simple dire, on réclamera l'acquittement, et on exigera un profond respect pour cette opinion comme pour une propriété spirituelle, et pour ce dire comme pour la manifestation et l'usage de cette propriété; mais le côté substantiel existe et reste; ce côté, c'est, que l'attaque de l'honneur individuel, la calomnie, l'injure, le mépris du gouvernement, de ses fonctionnaires et de ses magistrats, de la personne du prince en particulier, le mépris des lois, la provocation à la révolte, sont des crimes et délits plus ou moins considérables. L'indétermination que ces faits obtiennent, par l'élément dans lequel ils se manifestent, ne leur ôte point leur caractère substantiel, et le résultat de cette indétermination est que le terrain subjectif sur lequel ces délits sont commis détermine aussi la nature et la forme de la réaction, et nécessite en elle, soit qu'elle se produise comme empêchement du délit, soit qu'elle ait le caractère d'une peine proprement dite, la subjectivité des vues et l'éventualité. Mais les sciences, ne s'appuyant point en général sur le terrain de l'opinion et des vues subjectives, et leur exposition ne devant point avoir recours à l'art des détours, des allusions, des restrictions et des demi-phrases; mais s'exprimant au contraire ouvertement, avec précision et clarté,

ne tombent point dans la catégorie de ce qui constitue l'opinion publique. Au reste, comme l'élément dans lequel les pensées et leurs manifestations deviennent des faits accomplis et parviennent à une existence réelle, comme cet élément, dis-je, n'est autre chose que l'intelligence, les principes, les opinions des autres, ce côté des faits, leur efficace propre et leur danger, par rapport aux individus, à la société et à l'état, dépend de la constitution de ce sol; ainsi une étincelle, jetée sur un tas de poudre, a tout un autre danger que lorsqu'elle tombe sur la terre, où elle ne laisse aucune trace.

Une partie de ces délits, par eux-mêmes passibles d'amendes, peut être attribuée à cette espèce de vengeance, qui est forcée d'exercer son impuissance intérieure, opprimée par des talents et des vertus supérieures, pour se poser en quelque sorte soi-même contre une telle supériorité, et pour donner à son propre néant une espèce de conscience de soi-même. Cette vengeance mauvaise et haineuse est privée de ses effets par le mépris qu'on témoigne pour elle.

LETTRE SUR L'ALLEMAGNE.

BERLIN.

Le 28 août était autrefois un bel anniversaire pour l'Allemagne. A pareil jour, il y a quatre-vingt-deux ans, le sol depuis quelque temps bien ingrat de la Germanie produisait cette fleur qui devait plus tard l'embaumer de ses parfums. Ce siècle s'était mis en travail, et le géant, le Napoléon de la littérature allemande naquit, et la mère qui le berçait ne soupçonnait pas qu'elle berçait tout un nouveau monde de pensée et de poésie. Il y a quatre-vingts ans Goëthe naissait, et pendant bien des années l'Allemagne tout entière célébrait son jour de naissance comme la fête de son roi; car, depuis qu'elle avait perdu son unité politique, elle semblait se consoler en portant ses regards sur le trône où était assis le souverain de sa littérature, que le génie avait sacré, et dont le sceptre réunissait autour de lui les sciences, la littérature et les arts. Les rois et les princes se faisaient eux-mêmes ses sujets, et tous ceux qui l'ont connu ou qui l'ont vu s'enorgueillissent aujourd'hui de leur bonheur, et sont regardés comme des heureux par ceux qui n'ont pas joui de la même faveur. Un jour plus tôt, quoique bien des années après Goëthe, naissait cette plante sans fleurs, mais dont le fruit, à l'écorce dure et compacte, donne à celui qui peut la briser une nourriture substantielle et souvent même agréable au palais. Hégel, le plus grand *anatomiste* de la pensée que le monde ait produit, naissait, et sa mère ne pensait pas non plus, sans doute, qu'elle berçait la logique toute vivante avec ses trois momens, abstrait, dialectique et spéculatif. La nature, en produisant Goëthe, avait produit un rosier aux fleurs vives et pourprées, aux parfums délicieux, elle avait oublié d'y mettre les épines; pour réparer l'omission elle produisit plus tard Hégel. Heureux encore qui peut s'ensanglanter à ces épines, et les faire ainsi pénétrer bien avant dans son être. Sans figure, et sérieusement, Goëthe et Hégel méritaient de naître le même jour et de mourir la même année.

L'Allemagne, maintenant veuve, n'a plus de roi ni pour la poésie ni pour la philosophie. Pour Goëthe, il avait en quelque sorte fini sa carrière; mais Hégel avait encore bien à faire. Peut-être, si ce soleil était monté plus haut, il aurait dissipé les nuages qui flottent, innombrables, à la hauteur où il s'est élevé, et l'horizon de sa philosophie serait moins obscur. Mais, hélas! le tissu si compliqué de son système est encore là sur le métier. La représentation, la notion, l'idée, le non-être, l'être, l'être-là, l'être-en-soi, l'être-pour-soi, l'être-en-soi-et-pour-soi, sont comme des fils croisés et enlacés, qui restent suspendus sans que personne n'ose continuer l'ouvrage.

Cette année, l'anniversaire était bien triste; la tombe apparaissait près du berceau : c'est triste pour une fête. On voulait se réjouir, impossible. Au moment où l'on se représentait un berceau tout plein d'espérance, un enfant qui souriait à un avenir glorieux, tout à coup la froide agonie, avec son rire malade et forcé, faisait mourir la joie, qui retombait dans le cœur comme dans un tombeau. L'an dernier encore, le soir, les amis de Hégel étaient rangés autour de sa table, toutes les portes étaient fermées avec soin; car, personne ne pouvait sortir avant que minuit eût sonné le jour de Goëthe. Alors on oubliait la philosophie, et l'on saluait d'une même acclamation le jour qui finissait et celui qui commençait, la nuit de la philosophie et l'aurore de la poésie.

Cette année, toutefois, on a encore célébré à Berlin l'anniversaire de la naissance de Goëthe. Au théâtre l'on donnait son Goëtz de Berlichingen. La société de littérature étrangère, dont Goëthe était le patron, fêtait en même temps le jour natal de son protecteur et le jour de sa propre fondation. Une nombreuse réunion était invitée, les littérateurs les plus distingués, les poètes surtout devaient se faire naturellement un devoir d'y assister. Présenté par un ancien compatriote sur lequel la vie allemande s'est incrustée, mais dont le battement de cœur est tout français, M. de Chamiso, j'ai assisté à cette fête, d'autant plus intéressante pour moi que j'avais eu le bonheur d'en connaître le héros, et que de tous les conviés, j'étais sans doute celui qui s'était réchauffé le plus nouvellement aux rayons de ce soleil encore si radieux alors. Vingt jours après il avait disparu. La séance commençait par la lecture d'une lettre de Goëthe, écrite à la société le 11 novembre 1829. Je vous traduis en entier cette pièce encore inédite.

« Qu'une société d'Allemands se formât pour prendre particulièrement connaissance de la poésie de leur pays, c'était un fait de tout point admissible et désirable, parce que ces personnes, constituant une réunion d'hommes éclairés et instruits en général et en particulier de l'essence de la littérature et de l'état en Allemagne, pouvaient bien choisir la belle littérature pour un objet de leurs entretiens, et de leurs récréations instructives. Ceci veut dire que la belle littérature d'une nation étrangère ne peut être connue et sentie sans qu'on se rende présent l'ensemble de l'état dans lequel se trouve cette nation. Or cette connaissance s'acquiert par la lecture des journaux, qui nous instruisent d'une manière assez détaillée des affaires publiques. Mais ce n'est pas assez : il faut ajouter ce que les journaux, qui s'occupent de critiques et d'analyses, ont occasion de dire de leur propre nation ou des nations étrangères, particulièrement de l'Allemagne, en ce qui concerne les opinions et les manières de voir, la part qu'on prend à celles-ci et l'accueil qu'on leur fait. Si l'on voulait, par exemple, connaître la nouvelle littérature française, on devrait lire les leçons faites et imprimées depuis deux ans, comme

Guizot, *Cours de l'Histoire moderne;* Villemain, *Cours de Littérature française*, et Cousin, *Cours de l'Histoire de la philosophie*. Le rapport que ces ouvrages ont entre eux et à nous est évident. Plus vive peut-être est encore l'impression des feuilles et des cahiers qui paraissent plus vite, comme le *Globe*, la *Revue Française*, et la feuille quotidienne qui vient de commencer à paraître sous le titre du *Temps*. On ne peut se passer d'aucune de ces feuilles si l'on veut conserver vivant devant son esprit l'aller et le venir de ces grands mouvemens qui se balancent en France, et de toutes les fluctuations qui en résultent.

» La poésie allemande n'offre proprement que des impressions, des soupirs et des interjections d'individus bien intentionnés : c'est ce que prouvent les productions journalières et les deux derniers *Almanachs des Muses*. Chacun suit sa nature et ce que la culture y a ajouté. A peine s'avance-t-on dans ce qui est général ou plus élevé, comme dans ce qui concerne les intérêts de la famille, de la cité, bien moins encore du pays, et nous ne pouvons remarquer aucune trace des intérêts de l'État et de l'Église. Ce n'est point un reproche que je prétends faire ici, mais seulement un fait essentiel à constater. Je veux dire seulement que la poésie et la littérature française ne se séparent pas un seul instant de la vie et de la passion de la nationalité tout entière; naturellement elle se produit depuis les derniers temps comme opposition, et emploie tout son talent pour opprimer le parti opposé, qui, possédant la force, n'a pas besoin d'avoir de son côté l'intelligence. Suivons ces différentes confessions pleines de vie, et alors en plongeant un regard attentif dans leur état respectif, nous apprendrons, par l'opinion plus ou moins favorable qu'on a de nous, à nous juger nous-mêmes, et ce n'est pas nous faire tort que de nous faire réfléchir sur nous-mêmes.

» Pour parler franchement, nous retirerons par là un plus grand avantage qu'en voulant correspondre avec des poètes étrangers. Les meilleurs restent toujours des individus bornés dans leur cercle, qui ne peuvent en pareil cas rien faire de plus que remercier si on trouve beau ce qu'ils ont fait. Si l'on y trouve à redire, le rapport est rompu aussitôt. Mais si l'on suit la marche indiquée plus haut, on est instruit très-promptement de tout ce qui est publié ou proche de la publicité. Dans l'état actuel de la librairie, on se procure très-vite chaque ouvrage, au lieu que l'auteur, comme je l'éprouve moi-même, attend une occasion pour envoyer un ouvrage qui m'arrive long-temps après que je l'ai lu. De tout cela il appert que ce n'est pas une petite affaire de pénétrer dans une littérature de l'époque moderne. Il faudrait parler à part sur la littérature anglaise et italienne; car ici ce sont de tout autres rapports ; mais je m'arrête pour ne pas retarder cette lettre, me réservant de parler dans la suite des moyens qui peuvent servir pour ces différents buts (1). »

GOETHE.

(1) Je ne puis résister au désir d'ajouter à cette lettre le fragment d'un discours inédit de M. Guillaume de Humboldt tenu dans une séance de la Société des amis de l'art, et où l'illustre savant rend à Goëthe un hommage qui honore sa mémoire.

« Le désir d'influencer sur l'activité intellectuelle de ses contemporains était propre à Goëthe; on peut dire avec la même vérité que, sans le vouloir ni le savoir, il exerçait simplement, par sa manière d'être et d'agir, cette puissante influence qui le distingue particulièrement. C'est quelque chose qui n'est pas séparé de ses facultés créatrices, comme penseur et poëte, qui consistent dans sa grande et unique personnalité. Et c'est ce que nous sentons à la douleur que sa perte nous cause. Nous regrettons en lui non-seulement le créateur de tant de chefs-d'œuvre en tous genres,

Après cette lettre on décerna un prix que la société avait destiné au meilleur poème analogue à la circonstance. Le lauréat était un poète nommé Holtey, membre de la société. On lut ensuite quelques pages d'une biographie de Goëthe qui le rappelaient d'une manière plus vivante, et les détails de sa maladie si courte et si rapide, et de sa mort si douce, si reposée. Il s'est éteint comme une lampe, il s'est exhalé comme un parfum, il est mort comme aurait pu désirer de mourir Théocrite ou Anacréon. Un souper bien frugal, vraiment allemand, succéda à cette séance. On y fut aussi gai qu'on pouvait l'être à un tel anniversaire. Le poète Holtey y chanta quelques couplet en l'honneur du patriarche de la poésie.

non-seulement l'investigateur qui a agrandi le domaine de plusieurs sciences, et qui, par des regards profonds dans leur nature la plus intime, leur a tracé de nouvelles carrières; non-seulement l'homme qui provoquait tous les efforts dirigés vers la culture intellectuelle par la part qu'il y prenait lui-même. Avec tout cela il y a quelque chose de plus encore : c'est comme si son absence seule nous avait ôté quelque chose dans nos pensées et nos sentimens les plus intimes, et dans leur liaison la plus élevée. Mais dans notre douleur nous sommes ranimés par la conviction qu'il a déposé dans sa nation et dans son époque des germes qui se communiqueront aux générations futures, et des semences qui se développeront long-temps encore. Lors même que le langage de ses écrits commencerait à vieillir, il y a dans chaque nation arrivée à un degré plus élevé de culture un fonds commun d'idées et de sentiments qui l'entoure comme un élément spirituel dans lequel elle se ment. Ce n'est pas quelque chose qui repose sur des plans fermes et arrêtés, mais c'est quelque chose qui consiste plutôt dans la direction de tous, dans la forme qui pour chaque genre d'activité intellectuelle donne la mesure et le temps, le repos et la vie, l'équilibre et l'accord, et qui, de de cette manière, agit par la liaison déterminée du sensible et du surnaturel sur la contemplation tout entière du monde extérieur et intérieur. C'était sur ce point que l'individualité de Goëthe était principalement destinée à opérer dans cet intérieur plein de mystères où un effort spirituel anime tout une nation ; il pénétra par la puissance de sa poésie et par la langue qui ne lui permettait que la possibilité de l'expression de son individualité propre, et qu'il formait à son tour si énergiquement et avec tant d'âme. Ainsi arrivé dans une période littéraire où l'esprit allemand, tant sur la scène que dans ses actes, était encore peu clair et décidé, il sut, par l'influence de sa longue vie, lui donner une nouvelle empreinte qui le rappellera éternellement à la mémoire. Cette réflexion toujours plus sereine, cette clarté pleine de lumière, cette compréhension de la nature bien vivement contemplative et toujours dominée par la forme de l'art ou par une formation puisée plus avant encore, cette spontanéité du génie, toutes ces propriétés qui distinguent si éminemment Goëthe, lui amenaient comme d'elles-mêmes les cœurs. Jamais personne n'eut une horreur plus juste et plus fondée par l'individualité la plus intime de tout ce qui est embarrassé, abstrait et mystérieusement voilé. Ce qui se présentait d'une manière si sereine et si pleine de lumière, ce qui coulait sans peine et sans effort de la source qui le produisait fut reçu de même, et, conservé avec soin, devint la racine d'un développement ultérieur.

» Comme Goëthe saisissait toujours en même temps la nature dans l'unité de son organisme et dans le plein développement de son infinie richesse en variété de formes ; le monde des pensées et des sens ne pouvait jamais former en lui une opposition tranchante. La réalité ne faisait chez lui que donner sa forme pour en recevoir une nouvelle des mains d'une imagination créatrice. C'est par là que l'art lui doit tant. Il lui était allié par toutes les dispositions de son esprit, il s'était lié d'amitié avec lui de tous les côtés par la contemplation, par des collections et par l'exercice ; le sens général de l'art dont nous parlions plus haut était plus profond en lui que dans aucun autre. Il fit infiniment pour l'art d'une manière immédiate en instruisant, encourageant, provoquant; mais tout cela est bien surpassé par ce qu'il a fait médiatement pour lui par la tranquille opération de son être qu'il lui avait consacré et qu'il en avait pénétré, il lui prépara le sol pendant tout le cours de sa longue vie dans les cœurs de ses contemporains, éveilla pour lui l'étincelle assoupie de l'amour, et en dirigea l'inclination et l'intérêt vers l'effort qui, également éloigné de la contrainte de règles rétrécissantes et d'un fanatique arbitraire, suit la marche de la nature libre, mais en même temps dirigée par des lois intérieures. »

Le président de la société, le vieil et respectable ami de deux poètes renommés, Werner et Hoffman, M. Hitzig lut un poème vraiment remarquable qui n'avait pas obtenu le prix, mais qui cependant avait mérité un accessit. Puis vinrent les toasts. Alors un des convives proposa un toast au jeune Français, collaborateur de la *Revue Européenne*, qui assistait à la fête, comme au représentant de la littérature française. Quelque indigne que je me crusse de ce titre, j'acceptai avec honneur le toast, et je me sentis fier et heureux de représenter mon pays dans un parlement littéraire. Je répondis par un toast « A l'union de l'Allemagne et de la France. Puissent-elles, comme les deux sœurs aînées de la grande famille européenne, se tenir étroitement embrassées, et réchauffer d'une lumière vivifiante et pure les autres peuples. » Il y a long-temps que je crois, et que j'ai dit dans votre journal, qu'il n'y aura de repos et de paix dans la science et dans la vie, que quand les élémens qui prédominent dans le caractère scientifique, politique, pratique et littéraire des deux nations seront tellement combinés qu'on puisse dire : *la patiente et laborieuse France, la vive et agissante Allemagne*. Alors nous pourrons planer dans l'air, nos voisins pourront marcher sur la terre, et les deux peuples feront ensemble des excursions et des campagnes qui ne coûteront ni sang, ni pleurs. Car pour celles-ci, je n'ai, grâces à Dieu, ni goût, ni désirs.

A peine rentré chez moi, je pensais à vous rendre compte de ma soirée, et à réparer ma négligence. Car je sens que déjà j'aurais dû vous parler de Berlin, de ses immenses ressources littéraires. J'aurais dû vous parler de mon voyage depuis Munich jusqu'à Berlin. J'avais beaucoup de choses pour vous, mais il fallait une occasion, un coup du dehors qui vînt frapper mon esprit ou mon imagination, et mettre en mouvement tous ces élémens encore confus que je portais en moi. Il me fallait un fait quelconque, auquel je pusse rapporter mes observations, et qui en fît quelque chose de concret, d'individuel et de vivant. La fête de Goëthe m'a présenté cette occasion, et je la saisis avec empressement.

Avant de vous parler des hommes qui fleurissent dans cette Athènes du nord, je me permettrai quelques observations générales, mais courtes, sur la Prusse et sur Berlin en particulier. Dans notre pays le nom de *prussien* n'est pas en grand honneur ; et, quoique nous soyons revenus de bien des préjugés depuis que nous les avons vus de si près, cependant ce mot nous rappelle encore un homme demi-barbare. Il ne tient pas aux journaux d'un certain parti qu'on ne regarde la Prusse comme un pauvre peuple élangui, pressé sous un despotisme intolérable. A la vérité, la Prusse n'a pas le despotisme de la presse, qui en vaut bien un autre ; et s'il en résulte de grands inconvénients (quelle est la meilleure chose humaine de laquelle il n'en résulte quelques-uns ?) il faut convenir qu'ils sont compensés par d'immenses avantages. Car, de cette manière, l'activité de l'esprit est détournée d'une sphère étroite, stérile, où l'imagination s'éteint, l'intelligence s'obscurcit, les passions s'enflamment, et portée tout entière vers un domaine bien plus vaste et plus fécond. La fièvre politique qui nous brûle depuis 1830, nous a déjà ravi plusieurs talents remarquables. MM. Guizot, Villemain, etc., semblent vraiment avoir été tués par *le fer, le feu, les bataillons* de juillet, et je serais tout inquiet d'eux, si je ne savais que ces messieurs se reposent des extrêmes fatigues de leurs années antérieures dans un bon juste-milieu qui n'est nullement nuisible à la santé. La Prusse aussi a ses chambres de députés. Ce sont ses universités. Là des hommes vraiment savants, profonds, consciencieux, représentent non pas

seulement une partie de leur nation, mais le monde tout entier, tous les siècles passés, tous les peuples qui ne sont plus et ceux qui sont encore. Ils interrogent et expliquent la charte de l'histoire, ils défendent les intérêts et la gloire de ces vieilles nations qu'on calomnie et qu'on opprime. Croyez-vous, par exemple, que Goëthe ne vaille pas M. Laffitte; que les ouvrages de Savigny sur le droit ne vaillent pas les discours de M. Enouf; que la savante et profonde histoire des Croisades du professeur Wilken ne vaille pas les tirades de M. Mauguin?

Je ne me chargerai pas d'être l'apologiste du gouvernement prussien; si cela me regardait, je lui ferais même bien des reproches. Mais je ne puis m'empêcher de reconnaître que c'est un des gouvernements les plus doux, et qui a pris la voie la meilleure pour obtenir les améliorations qu'il a en vue, celles du temps. S'il est despote, il faut avouer qu'il sait bien s'y prendre, car personne ne sent le joug. Je ne parle ici que des pays que j'ai vus moi-même, et je ne connais nullement les rapports du gouvernement prussien avec les provinces du Rhin et de la Westphalie, ou les provinces plus septentrionales. Mais le Prussien proprement dit se trouve l'homme le plus heureux du monde; il parle du gouvernement comme un homme qui dînerait tous les jours chez un ministre, et du roi, comme s'il en recevait chaque semaine une poignée de main ou une poignée d'écus. J'ai connu plusieurs libéraux de Berlin qui, dans un accès de libéralisme, souhaitaient à la France un gouvernement comme celui qui régit la Prusse.

Le roi à Berlin ne paraît pas. Un hôtel, que probablement on embellirait à Paris s'il devait loger un ministre, est sa demeure; deux gardes seulement en défendent l'entrée. Du reste, vous ne trouvez ni cour, ni officiers, ni garde, ni cérémonies. L'économie la plus sévère règne dans toutes les branches de l'administration, parce que le roi en donne le premier l'exemple. Si vous rencontrez la plus chétive voiture de Berlin, sans courrier, traînée par deux chevaux seulement, et si vous y voyez deux officiers, l'un est le roi. Je ne me suis jamais senti de tendresse bien vive pour les princes, mais j'avoue que ce ton si simple et modeste m'inspirait un profond respect. S'il y a quelque fête qui exige une représentation, le roi quitte Berlin et va représenter dans quelque château éloigné, de sorte qu'on peut dire dans toute la force du terme qu'il ne paraît pas. Je l'ai vu cependant une fois dans une grande revue. Je m'imaginais qu'on allais s'épuiser d'acclamations. Pas un cri ne se fit entendre. Je ne revenais pas de mon étonnement. Au fond le Berlinois n'est pas criard de son naturel; et, si dans le parc, la seule promenade de Berlin, vous entendez quelqu'un au verbe haut, au rire éclatant, vous pouvez être sûr que c'est un étranger. Ici on trouve très-peu de grandes fortunes, mais aussi beaucoup moins de pauvres qu'à Paris. Le ton, les équipages, les livrées sont de la plus grande simplicité. Les dépenses sont modestes, quoiqu'au fond on ne se refuse rien. On ne connaît point ici cette ambition de l'argent qui dévore nos familles, qui diminue de plus en plus la population dans la classe riche et qui ronge au cœur notre malheureuse France. On voit des jeunes gens qui sacrifient tout leur avoir pour fréquenter les universités, et attendent quelquefois de longues années une place que le mérite seul peut donner. Les mariages ne sont pas encore devenus un marché; des amours de dix, sept ou huit ans donnent aux amants le temps de se connaître, et, en fixant le cœur d'un jeune homme, le préservent de cette corruption effrénée qui ravage notre jeunesse : ceci peut s'appliquer à l'Allemagne en général. Comme le luxe et les grandes dépenses ne sont pas d'usage,

chaque famille avec la fortune la plus médiocre peut avoir cercle tous les soirs; car à Berlin, les cercles, même dans les maisons les plus riches, se composent de quelques amis réunis autour d'une table bien frugale. Quelques tasses de thé, quelques onces de pain et deux doigts de vin, voilà tout le repas. On se réunit entre huit et neuf heures du soir, on se quitte à onze heures. A Paris on commence à vivre vers sept ou huit heures du soir; et à minuit le pavé retentit du bruit des voitures qui ont traîné de la table au théâtre nos riches indolents, et qui les retraînent du théâtre au lit. A Berlin, le théâtre finit à neuf heures, et c'est alors que commencent les petits cercles.

Le gouvernement cherchant à économiser, il est naturel qu'il y ait peu de pensions et point de sinécures. Les décorations ne rapportent ordinairement que l'honneur qui y est attaché; et la croix qui brille sur la poitrine de l'officier ou de l'homme de lettres ne coûte ni sueurs ni larmes aux malheureux. Ces croix, on peut les porter avec orgueil; combien de cordons bleus ou rouges, en France, suffiraient pour vêtir des familles entières! on ne connaît point ici les sinécures. Ainsi, à la bibliothèque, vous trouverez chaque jour à une heure indiquée le bibliothécaire en chef et les aides et gardiens. Les gardiens de la bibliothèque sont de jeunes docteurs distingués par leurs talens et surtout par leurs connaissances dans les langues. Avec une caution d'un professeur, qui ne la refuse jamais, on peut obtenir de la bibliothèque tous les ouvrages dont on a besoin, et les emporter chez soi. Cette institution est sans contredit une des plus utiles, une de celles qui peuvent le plus contribuer aux progrès de la science. 1,200 à 1,500 volumes sont ordinairement, à Berlin, entre les mains des lecteurs. Une école de lecture est ouverte tous les jours de deux à cinq heures pour ceux qui n'ont pas de caution, ou qui veulent consulter des ouvrages qu'on ne peut emporter. A la bibliothèque est adjoint un cabinet de lecture où l'on trouve tous les journaux, scientifiques et littéraires allemands ou étrangers; les feuilles politiques sont exclues.

On est admis à ce cabinet de lecture avec une carte du savant professeur Wilken, bibliothécaire en chef, à qui je puis m'empêcher de témoigner ici toute ma reconnaissance pour la complaisance et la bonté avec laquelle il a prévenu même mes désirs, et a bien voulu m'accorder tous les priviléges qu'il était en son pouvoir de me donner. Je dois beaucoup aussi à la complaisance du docteur Friedlander, un des gardiens de la bibliothèque. En général, j'ai éprouvé qu'on est en Allemagne d'une prévenance extrême pour les étrangers, et surtout pour les Français. Comme l'amour de la science est si vif, et le sentiment national si prononcé, on accorde tous les priviléges aux étrangers qui viennent étudier la science et la littérature allemande, et on se réjouit comme d'un heureux présage de voir de jeunes Français qui ne dédaignent plus la science des autres pays. Cette disposition est générale; à la vérité, on trouve en Allemagne, comme partout ailleurs, des hommes qui n'entendent rien au dévouement, de ces petites âmes qui, préoccupées de petites opinions, portent de petits jugemens sur des grandes choses, et qui attribuent à l'intérêt personnel ou à l'esprit de parti tout ce qu'il y a de généreux; mais en Allemagne plus que partout ailleurs ces hommes font exception, et ils sont bien plus à plaindre qu'à blâmer, parce qu'ils n'ont point en eux la mesure de ce qui est grand. De ceux-là on dit: « *Non ragioniam di lor, ma guarda e passa.* »

L'état religieux de la Prusse présente depuis quelques années une amélioration

sensible. Pour bien comprendre tout ce qu'il y a de consolant pour un cœur vraiment chrétien dans le mouvement religieux qui commence à se manifester et dont le centre est à Berlin, il suffit de jeter un coup d'œil sur l'état déplorable de la plus basse incrédulité dans laquelle l'Allemagne tout entière était plongée avant que Dieu eût fait éclater sur elle le tonnerre de sa vengeance. La réaction chrétienne commença proprement avec la réaction nationale qui se déclara d'une manière si énergique contre Napoléon et la France. A la vérité, le mal était si profond qu'il faudra de longues années, peut-être plusieurs siècles, avant que l'élément chrétien n'ait pénétré la vie et la science allemande; de toutes les universités allemandes, celle de Berlin est peut-être la seule où l'amélioration soit déjà bien sensible.

J'ai vu moi-même à l'université d'Erlangen le rire ironique courir sur tous les visages, lorsqu'un professeur, qui lui-même ne croyait pas à la divinité du Christ, ajoutait au nom de Jésus une épithète qui semblait l'élever au-dessus des autres hommes; et je ne pouvais entendre sans effroi que sur 300 étudians en théologie, 15 ou 20 peut-être croyaient à la divinité du Christ. A Iéna, les étudians en théologie à qui je demandais s'il y en avait beaucoup qui crussent à Jésus-Christ comme fils de Dieu, étaient étonnés de ma demande, et me répondaient comme si c'était une chose qui s'entendît de soi-même, que personne n'y croyait. A Heidelberg, le docteur Paulus, professeur de théologie, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, et rédacteur d'une gazette théologique intitulée *le Croyant penseur* (Denk-glau'biger), enseigne hautement que Jésus-Christ était un pur homme, et le met sur la même ligne que Socrate, Confucius, Zoroastre, Moïse et Mahomet. Pour donner une idée de son exégèse, je me contenterai de rapporter ici la manière dont il explique le miracle de Cana. D'après lui, Jésus avait apporté du vin; mais il voulait, par un jeu innocent, le réserver pour la fin du repas, afin de surprendre agréablement les convives. Marie, dont la curiosité était trop impatiente, le pressait d'exécuter son projet; et comme Jésus craignait qu'elle ne fît manquer le plaisir qu'il espérait de la surprise, il lui adressa ces paroles sévères que rapporte l'évangéliste.

Dans une Vie de Jésus imprimée à Leipsig comme Manuel pour les leçons académiques, l'auteur, le docteur Hase, dit: « L'histoire de Jésus cherche à montrer comment Jésus de Nazareth est devenu, par le libre acte de son esprit et par les événemens de son époque, sauveur du monde. » Et dans un autre endroit: « Jésus, s'il ne se maria point, ne trouva peut-être pas de cœur digne d'une telle union. « A Halle, le rationalisme le plus sec est enseigné publiquement, et à l'université et dans les journaux périodiques; et toute l'Allemagne a retenti, en 1830, du bruit qu'ont excité les attaques de la *Gazette évangélique*, champion de l'orthodoxie luthérienne, contre les rationalistes de Halle. On frémit en pensant que le mensonge et le parjure se perpétuent dans le clergé protestant comme une effroyable tradition, et que la plupart des prédicateurs mentent chaque dimanche à l'Esprit saint et à la vérité, lorsqu'ils récitent, du haut de la chaire, le symbole des apôtres, et qu'ils disent: *Je crois*, quoique au fond ils ne croient rien; et ces mêmes hommes qui crient contre les restrictions mentales et l'hypocrisie jésuitique ont inventé tout un large système d'accommodation et de mensonge pour garder les revenus de leurs fonctions, qui ne sont pour eux qu'un métier. La doctrine est devenue à leurs yeux une marchandise dont ils ne sont que les débitans, et qu'ils donnent après l'avoir falsifiée toutefois.

En Allemagne comme en France, le christianisme et l'incrédulité sont en présence,

avec cette différence, que chez nous le combat se passe hors de l'Eglise, car chez nous l'Eglise est encore pure; elle s'avance contre l'impiété comme une belle armée rangée en bataille, dont les rangs ne sont pas encore percés, et qui présente à l'ennemi un front redoutable, tandis qu'en Allemagne le combat a lieu dans l'Eglise même : c'est la guerre civile dans le domaine religieux. Les universités, qui sont comme les forteresses et les arsenaux, sont occupées en grande partie par le parti rationaliste, et chaque année sortent de ces écoles de nouvelles recrues et de nouvelles armes. Le parti anti-rationaliste est attaqué de tous les côtés, en front, en queue, pendant que les voltigeurs du parti opposé ravagent et dégarnissent ses ailes : des noms ennemis caractérisent chaque parti.

Les rationalistes appellent leurs adversaires mystiques, piétistes, hyperorthodoxes, obscurantistes, jésuites, crypto-catholiques; ceux-ci, au contraire, appellent les premiers rationalistes, jésuites. L'Ecriture est devenue pour les deux camps un arsenal où chacun prend des armes qu'il sait ajuster à son bras; et les textes de ces livres saints sont comme les mailles dont chacun se compose son armure. Au reste, les rationalistes ne sont jamais embarrassés : tout ce qui, dans l'Ecriture, ne peut s'accommoder à leur sens, ils le rejettent. A qui restera la la victoire? Si le parti orthodoxe luthérien est victorieux, l'importance du côté extérieur de l'Eglise se produira davantage, et peut-être alors pourra-t-on espérer entre le catholicisme et le protestantisme un rapprochement. Si, au contraire, le rationalisme l'emporte, le côté extérieur de l'Eglise disparaîtra tout-à-fait, et la doctrine de l'Eglise invisible, servant de fond et de rapport aux différentes formes de confessions extérieures, sera le dogme fondamental du protestantisme; mais si la victoire devait rester au parti rationaliste, la révolution politique avec les horreurs peut-être de notre 93 éclaterait bientôt en Allemagne; car il y a une union bien plus intime qu'on ne pense entre le rationalisme et la démagogie, comme le prouve notre malheureuse France.

L'état du catholicisme en Allemagne n'est guères plus consolant; plusieurs gouvernements, à qui le pape a laissé les choix des évêques, n'ont point assez compris tout ce qu'une telle marque de confiance exigeait de leur loyauté, et par leur faute le rationalisme et le démagogisme ont pénétré dans le clergé. De sorte que, dans le cas d'une commotion révolutionnaire, il n'y aurait guère à attendre, au moins pour une partie de l'Allemagne, de réaction utile et importante de la part des catholiques. La plupart des évêques sont assis sur leur siége, endormis dans les douceurs d'une vie sans cahos et sans fatigue; le bâton pastoral leur est tombé des mains, jusqu'à ce qu'un jour peut-être l'ange de la colère divine le relève pour les en frapper. Ce que les catholiques et les protestants chrétiens ont à faire aujourd'hui, c'est de s'unir dans ce qu'ils ont de commun pour repousser l'ennemi. Aujourd'hui, ce ne sont plus les murs qui ceignent la cité de Dieu qu'on attaque, ce ne sont plus les fortifications extérieures qui sont menacées, le combat n'est plus sur les frontières, plus sur ces montagnes élevées qui séparaient autrefois l'Eglise du monde, plus sur le bord de ce fleuve large et plein de la tradition qui embrassait l'Eglise de ses immenses contours, et sur les rivages duquel fleurissaient la science, la poésie et les arts; plus autour de cette citadelle, bâtie sur l'immobile rocher, et qui de ses sept collines dominait le monde; mais le combat est aujourd'hui dans le palais même de notre roi : ce n'est plus à l'Eglise, ce n'est plus au pape, ce n'est plus aux prêtres, ce n'est plus aux moines qu'on s'attaque,

c'est Jésus-Christ, le roi des siècles, le Rédempteur du monde, qu'on veut arracher de son trône. On veut encore une fois le lier, le flageller, l'attacher à la croix et faire régner à sa place Barabas. Que toute haine s'éteigne, que tout chrétien devienne soldat; que tous se pressent autour de ce trône qui soutient le monde : car il faut ou vaincre par la force de notre roi, ou mourir sous ses yeux les armes à la main.

Une réaction chrétienne a déjà commencé en Prusse. Je ne dirai sur ce sujet que peu de mots, parce que j'espère qu'un travail particulier et plus étendu pourra donner plus tard une idée complète de l'état de la théologie protestante en Allemagne. Je ne ferai que nommer ici Néander, l'homme, sans contredit, le plus remarquable et le plus savant que possède aujourd'hui le protestantisme, du caractère le plus honorable et le plus digne, et qui sait allier à une science immense la simplicité d'un enfant; Tholuck, professeur à Halle, célèbre par ses connaissances dans les langues orientales, et qui a pris le christianisme pour centre de toute son activité intellectuelle. Ses ouvrages théologiques respirent un sentiment vraiment chrétien et une âme pure; Strauss, qui est en même tems prédicateur et professeur à Berlin, quoiqu'il ne me paraisse aucunement comparable aux deux premiers, et que son talent, comme orateur chrétien, m'ait semblé au-dessous de la réputation dont il jouit. Comme prédicateur et orateur populaire, je n'ai encore rien trouvé d'égal à Gessner qui, d'abord prêtre catholique, est passé à l'église protestante, et dont la manière simple, quelquefois rude, la phrase façonnée et frappée à la Luther, fait une impression inexprimable sur un auditoire composé en grande partie de la dernière classe du peuple. J'avoue que ses sermons m'ont toujours semblé la meilleure école pour un prédicateur qui veut agir puissamment sur le peuple. J'ai déjà nommé la *Gazette évangélique* qui, sauf une amertume quelquefois trop vive qui lui a attiré le reproche d'intolérance, défend avec talent et vigueur le christianisme contre les rationalistes, et dont la polémique contre le catholicisme, à quelques exceptions près, porte un caractère de modération qu'on trouve trop peu souvent dans les feuilles protestantes. Un assez grand nombre d'officiers supérieurs s'occupe sérieusement des idées religieuses, et vit dans la privation habituelle de tout ce qui s'écarte le moins du monde de la règle évangélique. Il y a plus d'un général en Prusse que nous autres, citoyens de la grande nation, regarderions comme des jésuites. On les appelle ici piétistes. Je ne vous ai pas nommé Schleirmacher célèbre dans toute l'Allemagne par sa traduction de Platon, belle comme l'original, et par la forme platonicienne de ses œuvres théologiques et de ses sermons; ni Thérémin, dont la réputation oratoire est très-grande, et dont le style calme, digne et reposé, a en effet quelque chose de très-remarquable. J'espère avoir occasion de vous parler plus en détail de ces deux hommes, et de vous faire connaître plus particulièrement leur manière.

L'université de Berlin a quelque chose de commun avec les autres universités allemandes, mais elle a en même temps quelque chose qui l'en distingue tout à fait. Je ne dirai que deux mots sur les universités allemandes en général, parce que le travail de M. Cousin en a déjà fait connaître la physionomie. Il y a dans les institutions universitaires d'Allemagne des éléments bien précieux, et que tout Français zélé pour la culture intellectuelle de son pays doit désirer de voir transplantés en France. Mais il y a bien des abus dont les uns sont locaux et accidentels, et peuvent

par conséquent être évités, dont les autres paraissent presque tenir à la nature même de la chose. Il s'entend de soi-même que la vie universitaire des étudians en théologie, transportée en France, éteindrait la piété et l'esprit sacerdotal dans le clergé, sans grand profit pour la science. Le premier besoin d'ailleurs du prêtre aujourd'hui, c'est d'avoir une foi vive, une charité sans borne, et de savoir mourir au besoin pour l'une et l'autre. Les séminaires sont et seront toujours l'accompagnement nécessaire de l'université pour les ecclésiastiques, et aucun évêque en France ne consentirait à laisser ainsi, sous la surveillance paternelle d'un directeur, des jeunes gens encore sans expérience, à un âge où ils ont le plus besoin de guides. Quant aux gymnases, le mode allemand me semble bien plus favorable au développement intellectuel et moral de la jeunesse, que nos prisons vulgairement appelées colléges, où les âmes pures et innocentes sont tout à coup initiées aux mystères impurs d'un argot corrupteur. L'introduction du mode allemand me paraît le seul moyen de désinfecter la jeunesse. Des modifications seraient nécessaires pour les gymnases ecclésiastiques, dont le but exige de tout autres rapports et dont le gouvernement n'appartient qu'aux évêques. Je regarde comme un abus en Allemagne les frais énormes qu'entraîne, pour un jeune homme qui n'a qu'une médiocre fortune, la promotion au doctorat, et la nécessité de suivre pendant trois ans les cours dans telle ou telle faculté. Les leçons ne sont qu'un moyen dont la nécessité ou l'utilité n'est que relative. Tel jeune homme acquerra d'une manière bien plus facile et bien plus sûre la science qu'exigent les fonctions auxquelles il se destine, par la lecture et l'étude des livres qui existent déjà, ou même des leçons imprimées des professeurs qui les repètent, et par la réflexion, que par l'assistance exacte à des leçons qui perdent le plus souvent tout le mérite de la parole parlée, parce que le professeur ne fait que lire son cahier, ou même le dicter lentement. Aussi arrive-t-il quelquefois que, dans le cas d'une indisposition, le professeur fait lire et dicter par un *famulus* la leçon qu'il ne peut dicter lui-même. Que j'aie acquis ma science par les livres ou par les cours, c'est une différence sans doute pour les revenus des professeurs, mais ce n'en est pas une pour la capacité du récipiendaire. La *Gazette générale de l'Eglise* imprimée à Darmstadt renfermait à ce sujet, dans les deux premiers numéros de janvier 1830, deux articles dont le résumé est, que les universités d'Allemagne renferment mille cinquante professeurs, que les frais nécessités par la paie de ceux-ci montent à six millions de florins, et que chaque étudiant, en achetant par an 50 florins de livres, pourrait étudier mieux qu'il ne ferait dans une université. En mettant de côté l'exagération et le faux de cette proposition, on peut dire qu'elle a une vérité relative pour beaucoup d'étudians. Les sociétés d'étudians dont les universités sont divisées en *burschenschafter* et *landschafter*. Les secondes n'ont aucun but politique; ce sont plutôt des espèces de nations ou de réunions de jeunes gens de même pays. Dans les premières, on parle et on chante politique.

Du reste, cette individualité des universités allemandes s'efface de plus en plus; on en retrouve encore des traces à Iéna, parce que Iéna est une petite ville dont les étudians forment en quelque sorte la garnison. Mais à Berlin, un élève de l'université n'a rien qui le distingue; il est engrené dans une multitude de rapports qui font disparaître tout ce qu'il a de propre, et il ne paraît plus que comme citoyen prussien. Toutefois, à Berlin comme par toute l'Allemagne, l'université a, pour certains cas du moins, sa justice particulière, dont le *Rector magnificus* est le

distributeur naturel. La place de recteur à Berlin est conférée, comme dans les autres universités, par les professeurs de l'université, qui nomment au fond, quoiqu'ils ne fassent que présenter au roi, qui donne la nomination. Mais à Berlin sa *Magnificence* reçoit un traitement d'environ dix mille francs ; elle a bouche en cour, comme nous disions autrefois, et fait porter devant elle les masses. Pour donner une idée de la législation universitaire, je ne puis mieux faire que de vous transcrire le décret qui vient d'exclure de l'université de Berlin et de toutes les universités d'Allemagne un jeune comte étudiant ici, dont je tairai le nom.

« Universitatis litterariæ Fridericæ Guilelmæ Berolinensis rector et senatus.

» Quod cives nostri ita morum integritate ac modestia excellunt, ut vel leviores » animadversiones perraro sint necessariæ, nedum ut ea, quæ in Germaniæ uni- » versitatibus gravissima habetur, pæna utendum sit, id inter bona quæ schola » nostra continet, haud videtur minimum esse. Qua quidem commilitonum inno- » centia quo magis nos proximis his annis oblectavimus, eo accidit ingratius quod » de hac gaudendi materia multum detraxit recens delictum, quo et tuam et uni- » versitatis famam onerasti tu A..., qui primum vel nullam vel levem ob causam » cæpto jurgio, commilitonem verbis lacessivisti petulantibus, idcircoque ab eo » ad certamen singulare provocatus, immani superbia in ipsis ædibus nostris, et » præsentibus multis, non solum plagam illi inflixisti, verum etiam paulo post » eumdem aliis affecisti acerbissimis injuriis ; mox orta rixa, in magnum commili- » tonum numerum qui jam tecum una esse nolebant, contumeliam summam » conjecisti, atque insuper plures provocasti, ut armis tecum certarent; præterea » postquam ad tumultum perventum est, clandestinis et insolitis armis alium ex » commilitonibus petiisti et vulnerasti ; postremo duos bajulos conduxisti, a qui- » bus domi suæ vapularet adversarius tuus : quibus insidiis ne augeretur culpa » tua, vel ipsius adversarii proviso, vel bonorum istorum hominum probitate » tamdiu cautum est, donec ipse mandatum atrox revocares. Tot igitur et tam » ferocia commissa quo, quantùm penes nos est, puniantur, te A...... ab hac » eruditionis et honestatis sede relegamus in perpetuum, atque hoc decretum » cum fœderatis in Germaniæ universitatibus more, solito communimus. »

Cette exclusion perpétuelle exclut en même temps de toutes les fonctions, puisque pour toutes à peu près le doctorat est nécessaire, et de plus, comme le jeune homme exclus a refusé un duel, et qu'il a été frappé, il ne peut entrer dans l'armée. Ainsi cette peine est tout ce qu'on peut concevoir de plus sévère.

En général on peut reprocher aux universités d'Allemagne, moins cependant à celle de Berlin qu'aux autres, d'être peu sévères, par rapport au duel, qui, dans plusieurs universités, surtout à Iéna et à Heidelberg, est devenu comme un jeu de tous les jours. Je n'ai passé que deux jours à Iéna, et j'aurais pu être témoin d'un duel entre deux étudians. On trouvait même fort étonnant que je refusasse d'assister au combat. J'avais été conduit par trois jeunes gens qui furent pour moi d'une complaisance extrême, à une petite maison de campagne située sur les hauteurs que nous avons immortalisées, et qui sert de rendez-vous pour les Burschenschafter de l'université. A peine arrivés, j'apprends qu'un duel doit avoir lieu. La salle se remplit bientôt de jeunes gens que la curiosité amène. Les contendans ne firent pas défaut. Tous buvaient bière ou café, chantant joyeuses chansons, pour se préparer à la scène qui devait avoir lieu. Il y avait dans cette joie et dans ces chants quelque chose d'horrible. Un ami qui était avec moi et qui voulait opérer

une réconciliation, recevait pour réponse, que le tribunal d'honneur avait décidé, et alors tous les regards disaient : Un accommodement est impossible. Pour moi, qui n'ai jamais compris ce qu'un tribunal d'honneur avait à faire dans un duel, je me faisais expliquer ce que ce pouvait être que cette singulière justice; et j'appris alors que c'était un jury composé sans doute de *seniores* de la Burschenschafter, et qui devait décider s'il y avait lieu à poursuivre l'affaire par la voie du duel. L'on m'expliqua ensuite les lois du duel que j'ai oubliées depuis, mais qui paraissaient fort cruelles. On attendait toujours avec impatience le médecin; car, d'après les statuts, un médecin est de rigueur. Lorsqu'enfin il parut, tous, excepté mon ami et moi, montèrent dans la chambre où le duel devait avoir lieu. Nous entendions avec effroi et saisissement le plancher retentir sous les frappemens de pied des champions, lorsque tout à coup nous n'entendîmes plus. Puis les spectateurs descendirent en grande hâte pour apporter le résultat du combat. Il n'y a pas de mal, nous disaient-ils. En effet, l'épée n'était entrée qu'un pouce à peu près dans le coin de l'orbite de l'œil, et on ne savait s'il ne perdrait pas cet œil; toutefois ce n'était rien. Le blessé parut lui-même, et sa première action fut d'aller provoquer son vainqueur à un nouveau combat pour le temps où la blessure serait guérie; car, d'après les réglemens, le combat peut être répété six fois au moins, si ma mémoire ne me trompe pas. Malheureusement les gouvernemens ferment trop les yeux sur cette institution barbare, avec laquelle la vraie civilisation, la délicatesse des sentimens, la générosité des mœurs, et le dévouement de l'amitié sont impossibles. L'université de Berlin est peut-être celle où cet abus est le moins sensible, parce qu'encore une fois l'étudiant y disparaît.

Je n'en finirais pas si je voulais vous parler en détail de toutes les institutions scientifiques, littéraires et artielles de Berlin. Une académie y est, comme on le pense bien, de rigueur. A la vérité, cette académie ne fait pas, comme la nôtre, un dictionnaire ; mais elle fait des dissertations ou des discours qui ont l'immense avantage d'être plus courts et plus profonds que ceux de nos quarante. Les discours de réception ne sont pas de fades apologies des prédécesseurs ; car ici ce n'est pas la mort, mais le mérite qui ouvre les portes. L'académie compte dans son sein toutes les notabilités littéraires ou scientifiques de Berlin.

MM. de Humboldt, Ancillon, Savigny, Bopp, Wilken, dont les noms sont connus en France, et Schleirmacher, le Platon allemand, Lichtenstein auteur renommé, Ritter, géographe illustre, sont les membres les plus célèbres de cette société. On est admis aux séances avec un billet de l'un des membres. On n'y voit point, comme à Paris, de brillantes toilettes, des femmes charmantes, qui viennent applaudir de leur sourire et de leur regard au triomphe de l'éloquence. En Allemagne, les femmes ne paraissent jamais dans les réunions qui ont un but scientifique : aussi les femmes allemandes savent-elles incomparablement plus que nos femmes françaises. Mais ce que je trouve de plus admirable en elles, c'est qu'elles peuvent oublier et faire oublier aux autres qu'elles savent beaucoup; c'est qu'elles sont comme l'ange gardien de leur maison et de leur famille. Elles ne paraissent jamais non plus aux leçons publiques des professeurs. On ne les voit dans aucune autre réunion publique que l'église et le théâtre, où elles remplissent, indistinctement avec les hommes, le parquet, le parterre et les loges.

Pour revenir à l'académie, cette réunion a un but à la fois scientifique et littéraire. Elle est la combinaison de divers élémens que nous avons séparés en France,

et dont chacun existe sous une forme particulière et concrète, séparation qui a donné naissance à nos diverses académies. Berlin possède encore une société de géographie qui se réunit tous les mois, pour recevoir les diverses communications que les membres de cette réunion sont chargés de faire chacun sur l'objet qui lui est le plus familier, ou dont il s'occupe actuellement, sur les distances, sur les routes, sur les cartes, etc. Plusieurs membres, comme MM. de Chamiso, Ehrenberg, ont voyagé dans les diverses parties du monde. Je ne vous parle point ici des hommes les plus remarquables que cette société compte dans son sein, parce que je compte dans d'autres lettres vous faire connaître d'une manière plus précise les notabilités de Berlin en général. La société de littérature étrangère, dont je vous ai parlé au commencement de cette lettre, se réunit le lundi et le vendredi : le lundi pour la littérature nationale, et le vendredi pour la littérature étrangère, française, anglaise, italienne, espagnole, russe. Cette société a bien voulu m'accorder le titre de membre honoraire, qu'elle avait déjà offert à un homme qui y avait bien plus de titres que moi, et qui prouve de plus en plus combien il était digne de cet honneur : je veux parler de M. Ampère, dont les travaux consciencieux et profonds contribueront puissamment à développer en France la connaissance de la littérature allemande. Je témoigne ici à la société ma reconnaissance pour l'honneur qu'elle a bien voulu me faire, et je prends l'engagement de faire tous mes efforts pour contribuer à un rapprochement scientifique entre la France et la Germanie. Je ne puis promettre que des efforts.

Le gouvernement encourage et protège les excursions scientifiques et les voyages dans des contrées éloignées. Un jeune homme de 25 ans, le docteur Herman, dont j'aurai occasion de vous parler plus tard, fils d'un célèbre physicien, a fait, à l'âge de 20 ans, le tour du monde, et prépare maintenant un ouvrage immense sur son voyage et sur des pays que personne avant lui n'avait visités. Un jeune homme de haute espérance, qui s'était avec bien de la peine arraché à la tendresse d'une mère dont il était toute la consolation, vient d'être emporté par le choléra le lendemain de son arrivée à Paris, où il voulait se préparer à un voyage en Égypte, en Perse, et dans les Indes. Trois jours encore avant son départ d'ici, il me parlait de ses projets, de ses espérances, et du peu de souci que lui inspirait le choléra. La nouvelle de cette mort a plongé sa mère dans la folie. La science ne doit pas moins tenir compte à cette malheureuse victime de son dévouement et de ses sacrifices pour elle.

Je remets à vous parler plus tard des écrits périodiques dont l'objet est la littérature, la science et les arts. Je me contente de vous dire un mot sur quelques feuilles politiques. La *Gazette d'État* mérite d'être nommée la première, parce qu'elle est la gazette d'État. C'est un des journaux les plus impartiaux que je connaisse. Une seule fois peut-être elle a osé soutenir une opinion : c'est dans la question du choléra. Elle a soutenu contre le gouvernement, elle *Gazette d'État*, que la maladie n'était pas contagieuse. Quant à la politique, elle se garde de toute discussion qui pourrait blesser l'un ou l'autre parti, et sur ce point elle est contagioniste au dernier point. Du reste les faits y sont rapportés avec conscience; on n'y admet rien que ce qui est certain et bien constaté. La *Feuille hebdomadaire politique* du professeur Jarke a une couleur vraiment prononcée : elle défend avec talent et avec une rigueur de conséquence bien rare aujourd'hui les principes de la légitimité, du droit divin, enfin de tout ce qui aujourd'hui paraît ruiné

dans l'opinion générale. Quoi qu'on pense sur les principes qu'elle expose et sur la manière dont elle les défend, il est impossible de ne pas admirer la franchise avec laquelle, sans aucun égard pour l'opinion la plus prononcée, n'écoutant que sa conscience, elle exprime sa conviction et ses sentimens, sans s'embarrasser de la haine des partis. Ces convictions sont d'autant plus respectables qu'elles partent d'un sens religieux profond et éclairé. Le professeur Jarke est passé au catholicisme il y a quelques années, et il donne dans le journal qu'il a entrepris un bel exemple de tolérance chrétienne, puisqu'il s'est uni avec des protestants dans ce qu'il y a de commun entre eux pour défendre les principes sur lesquels ils sont convaincus que doit reposer la société. La *Revue germanique*, mal instruite sans doute, a prétendu que cette feuille était stipendiée. Pour réfuter cette assertion, il suffit de remarquer que la *Gazette universelle d'Augsbourg* regarde au contraire ce journal comme une feuille de l'opposition. Le journal de M. Spleker mérite d'être cité surtout pour l'exactitude et l'intérêt des détails que cette feuille contient, tant sur la France que sur l'Italie. Le rédacteur est directeur de la bibliothèque, et tous les étrangers, moi en particulier, ont à se louer de sa bonté et de sa complaisance. La *Revue germanique* a encore été bien mal informée quand elle a prétendu que ce journal recevait ses inspirations du château; car il ne se mêle dans aucune discussion, et choisit indistinctement ses rapports dans tous les journaux. Il se rapproche même beaucoup plus de la couleur des journaux libéraux modernes que de celle des royalistes. Adieu, mon cher ami; j'espère ne pas tarder à vous donner d'autres détails sur les personnes et les choses qui méritent ici d'être remarquées.

E. J.

(*Revue Européenne*).

CHIROMANCIE.

(ÉPISODE DE LA VIE DE CLAUDE TARIN).

Lundi dernier, au commencement de la nuit, nous sommes montés dans l'atelier de Laure. Sur le plus élevé de ses chevalets était étendue une grande toile peinte en noir, où il avait seulement ménagé au-dessus de la ligne d'horizon un clair presqu'imperceptible et d'un contour vague qui tremblait et rayonnait sous le regard. Charles s'approcha, et fit une exclamation qui nous rassembla tous autour de lui. Plusieurs restèrent fascinés. A travers ce point blanc, comme dans le cercle magique d'une chambre obscure, semblaient se mouvoir, parmi des nuances changeantes, mille petits signes confus. Pierre et Jean y voyaient une immense assemblée de peuple célébrant quelque anniversaire prophétique; Laurent, une scène de la convention; Jules, un phalanstère; Abel, ainsi que dans le conte allemand, des anges et de belles femmes parcourant le ciel: Hippolyte seul assurait gravement, quoiqu'il y eût un mouvement sardonique indéfinissable sur ses lèvres, qu'il n'y voyait rien du tout.

universelle . Livraison du 1.er 9.bre 1832.

A *Ligne de vie ou du cœur dite vitale - cardiaque - durée de l'existence - puissance*
B *Ligne de la tête ou du chef - moyenne jugement - éloquence - libéralité.*
C *Autre ligne de tête - menzale - imagination mémoire.*
D *Ligne du foie hépatique - maladies chro*
E *Ligne de la bonne ou de la mauvaise fortune -*
F *Lignes de l'âge et de la mort - carpe - restrai*
G *Sœur de la ligne de vie - martienne - courag*
H *Ligne du luxe en bonheur ou en malheu*
I *Ligne de la richesse ou de la pauvreté - so*
K *Ceinture de Vénus - ligne de l'amour physiq mœurs très - équivoques.*
L *Chasteté perdue.*
M *Lignes de fécondité ou de stérilité.*
N *La table de la main - fantaisies - av*
O *Stéthos montagne du pouce, consacrée et à Mars - entraînement - plaisirs du bal - enthousiasme - voluptés immodérées.*
P *Thénar, espace entre le pouce et l'index - douleurs et blessures de tête.*
Q *Hypothénar - percussion de la main - nau pituites.*
R *Lignes de trente, de vingt ou de dix a différence de destinée aux différens*

S *Le triangle - régularité ou irrégularité de sentiment - duels - assassinat - adultères - vols.*
T *Le quadrangle - fermeté - magnanimité - mathématique - égoïsme - avarice - faiblesse.*
V *Montagnette ou tubercule de mercure - érudition - idées générales - esprit actif, ingénieux.*
X *Colline du soleil - opulence ou détresse - travaux industriels - gains ou perte.*
Y *Mont de Saturne - liberté ou esclavage - santé forte ou débile - méditations - deuils - grandes joies, grandes tristesses - amour de l'humanité.*
Z *Mont de Jupiter - honneurs - dignités - hautes fonctions.*
Δ *Divers amours - amours déshonnêtes.*
φ *Pudeur - âme candide.*
ψ *Perfidie - inconstance.*
Σ *Mariage heureux.*
Ω *Mort violente.*
Θ *Mort par mélancolie.*

Les signes de la main gauche révèlent plus spécialement la paix ou le désordre des passions, la force ou la faiblesse de la santé. Les signes de la main droite indiquent surtout les chances d'honneur et de fortune.

Lith. de Th. Lejeune

Excellent, excellent Cla

que sans reprendre haleine, et sans trop s'inquiéter de sa part dans la catastrophe, connaissant un dénouement qu'il était toujours libre de choisir, s'il avait quelque motif d'en redouter un plus malheureux.

Toutefois on l'entendait rarement exprimer d'opinion sur ce grave sujet; car il

pnetique; Laurent, une scène de la convention; Jules, un phalanstère; Abel, ainsi que dans le conte allemand, des anges et de belles femmes parcourant le ciel : Hippolyte seul assurait gravement, quoiqu'il y eût un mouvement sardonique indéfinissable sur ses lèvres, qu'il n'y voyait rien du tout.

Euryale, qui a une explication philosophique pour chaque chose, déclara, en se couchant sur le sopha où posent d'ordinaire les Vierges et les Vénus, qu'il était facile d'interpréter l'emblême de Laure. Selon lui, ce globule lumineux était simplement l'étoile de la vie qui, au plus sombre des désenchantemens et des douleurs, nous attire en jetant en avant de nous de nouvelles lueurs d'espérance, et nous force de continuer à la suivre, ne fût-ce qu'à la manière du fou de Louis XIII, dans *Marion Delorme*, par curiosité.

— Voilà une pensée de Claude Tarin, gronda la voix métallique de Jean.

On ne distinguait déjà plus que les plâtres et quelques pâles figures imitées de Vandyck et de Rembrandt appendues aux murailles. Sur nos têtes le plafond de verre était gris comme un brouillard.

Claude Tarin ! ce nom avait rappelé de tristes souvenirs. On oublia la toile pour parler de ce pauvre ami, pour deviser sur ses fantaisies, ses aventures, ses projets singuliers, sitôt évanouis.

Peu d'hommes, vraiment, ont jamais plus étrangement que lui mené l'existence. Dieu sait le nombre, la variété, la rapidité de ses pas depuis le jour où il sauta en bas de son berceau jusqu'à celui où nos mains l'ont pieusement descendu dans un trou de terre : il a passé devant nous du train d'une boule de billard qui s'élance de la bande, se heurte, tourbillonne, se précipite en zigzags, et tout à coup s'ensevelit dans l'une des fosses du tapis vert.

Excellent Claude ! jamais il ne disait : à quoi bon? que faire ? à quoi cela sert-il? Jamais on ne le voyait élargir sa bouche en un ovale de trois pouces pour enfanter ce mot ridicule : Je m'ennuie !

En quelque lieu et en quelque moment qu'on l'eût rencontré, on l'eût trouvé passionné, actif d'esprit et de corps. Il courait après les émotions que la plupart des hommes fuient derrière leur porte avec un effroi timide, ou attendent avec une folle confiance accoudés à leur fenêtre. Il était continuellement à la piste des accidens bons ou mauvais, des interrogations et des réponses, des tressaillemens, des joies, des afflictions, des opinions, des systèmes ou des croyances. Il les pourchassait à pied, à cheval, en diligence, sur les navires; il nageait, il patinait, il courait, il valsait, il galopait, il dansait, il gravissait les montagnes : il tirait à lui tout ce qu'il pouvait s'approprier d'élément vital dans le macrocosme, braquant des télescopes vers le ciel, des microscopes vers la terre, des binocles au spectacle, des lorgnons à la promenade, des lunettes et des longues vues dans la campagne ou en pleine mer. A vingt-six ans il y avait en lui plus de souvenirs, d'observations, d'anecdotes, d'événemens, d'allusions ou d'hypothèses qu'il n'en faudrait pour faire éclater le front le plus blême d'entre tous les savans, ou le front le plus hâlé d'entre tous les voyageurs. C'est qu'il avait visité en grande partie ce que le procureur Bergeot appelait « les circonstances et dépendances du patrimoine indivis des enfans de Dieu », et qu'il lui avait été donné d'extraire le suc d'une conversation, d'un discours ou d'un in-folio, avec la même aisance qu'un seigneur allemand met à vider un flacon de vin du Rhin.

Excellent, excellent Claude ! il jouait ici-bas son rôle avec entraînement, presque sans reprendre haleine, et sans trop s'inquiéter de sa part dans la catastrophe, connaissant un dénouement qu'il était toujours libre de choisir, s'il avait quelque motif d'en redouter un plus malheureux.

Toutefois on l'entendait rarement exprimer d'opinion sur ce grave sujet; car il

n'était pas de ceux qui à tout propos penchent et secouent la tête, plissent leur front, soupirent bruyamment, voilent leurs yeux, recueillent sur le dos de leurs mains deux larmes ou quatre, et ne manquent jamais une bonne occasion de faire comprendre par de sourdes interjections quelque projet sinistre ; gens qui empoisonnent l'air des autres, moins avares d'avertissemens mortuaires qu'un commissaire à cheval devant une émeute, plus redondans que le crieur recommençant toujours à annoncer aux enchères publiques les derniers feux. Pourtant il avait souffert, et certainement il avait nourri parfois une pensée secrète, excusable dans le temps présent, pourvu que l'on ait encore foi et espoir en quelque chose (autrement il est plus profitable après tout de garder sa place à ce spectacle sans pareil, et de s'arrêter à voir nos petits Césars piétinant dans la vase du Rubicon), mais il ne se souciait point de se laisser deviner. C'est seulement à la curiosité d'une personne, qui depuis a prouvé cruellement son repentir, que ses amis doivent d'avoir appris ce que contenait une petite cassette de chêne richement encadrée d'acier, et qu'il n'ouvrait jamais.

Claude y avait disposé avec méthode, par importance de genres et d'espèces, certains objets dont la découverte aurait pu suffire pour attirer sur lui un mandat d'arrêt, s'il avait assez vécu pour s'aviser dans ces derniers mois de monter prendre l'air sur les plombs de Notre-Dame, de se promener nuitamment aux environs de la rue des Prouvaires, ou de s'écorcher le tibia en escaladant au mois de juin la fenêtre d'une belle, et d'envoyer chercher par mégarde un chirurgien doctrinaire, en supposant qu'il s'en fût trouvé un seul dans Paris.

On voyait dans la case supérieure une corde forte et lisse, roulée autour d'un puissant anneau de fer ; à côté, un petit sac plein de charbon soigneusement fermé près d'un petit réchaud ciselé comme une cassolette d'encens ; plus loin, deux pistolets à double détente qui avaient appartenu à un célèbre duelliste ; des stylets de diverses grandeurs, depuis la fine et gracieuse lame qui aurait pu se cacher entre deux doigts, ou s'accoler à un beau genou, jusqu'au fier et étincelant poignard de Calabre, armes si séduisantes, qu'involontairement on en tournait la pointe vers son cœur avec ce ravissement qu'on éprouve à regarder l'eau du haut d'un pont, ou le pavé du balcon d'un troisième étage. Le premier plancher enlevé, on trouvait un précieux assortiment de bijoux, de cristaux, et une collection de choses utiles d'ailleurs à tous ceux qui étudient l'histoire naturelle ; des bulles invisibles d'acide hydrocyanique étaient captives dans l'imperceptible chaton d'une bague, dans la tête perlée d'une épingle d'or ; des flacons friables à la moindre pression recelaient des gouttes d'acide phtorique ; au-dessous étaient rangées des poudres arsénieuses de toutes nuances, couleur de rose dans une capsule d'argent, couleur tabac d'Espagne dans une boîte d'écaille. Il y avait aussi des acides minéraux concentrés, des oxides minéraux, la strichnine, la noix vomique, les mercurielles, la morphine, l'opium ; sous des clochettes de verre, des champignons, qu'on eût pris pour des papillons de nuit ; le minium, des cantharides, et une foule d'autres corrosifs anti-vitaux ou stupéfians, dont la trop longue nomenclature ne serait peut-être pas sans inconvéniens pour quelques lecteurs.

— Il était donc millionnaire? dirait M. de Fongeray, en costume de financier morose. — Il n'avait donc pas de mère? dirait une dame, en serrant son Adolphe sur son sein. — Il n'aimait donc personne? dirait, en hésitant, une aimable demoiselle.

Suspendez vos jugemens, de grâce, mesdames et monsieur, répondrait Sterne, ou Hoffmann, ou Nodier.

Notre ami, monsieur, n'avait d'autre titre de fortune qu'un mince diplôme de docteur-médecin, qui l'autorisait à s'approcher de tems à autre sur la grande route de ceux qui s'arrêtaient, pour se faire payer par eux son écot, moyennant quelques menaces ou quelques promesses. — Il aimait tendrement son père et sa mère, madame.... ; et d'autres personnes encore, mademoiselle.

Mais avant dix ans le monde possédera une biographie complète de Claude Tarin dans laquelle la plupart des grands problèmes sociaux seront résolus, à son occasion, en détail, avec conscience. Le soir où nous transporte ce récit, il fut uniquement question, sans digression aucune, de l'un de ses innombrables caprices qui l'avaient conduit à étudier une science entièrement oubliée par les physiologistes et les astronomes modernes.

C'était un beau jour de printems dans la grande galerie du Louvre, où la fraîcheur de la Seine et la rumeur des ponts montaient ensemble par les larges fenêtres. Le ciel clair et pur était d'une profondeur infinie. A droite et à gauche les tableaux se déroulaient à perte de vue, livres merveilleux à un seul feuillet, écrits en mille langues diverses; instrumens mélodieux, rendant d'eux-mêmes incessamment des sons divins, comme ces harpes jadis abandonnées aux vents par les mains glacées des bardes; miraculeuses ouvertures faites par des génies éteints aux voiles du passé, et peut-être de l'avenir. Çà et là, les curieux et les curieuses nouaient, dénouaient en passant leurs groupes. Tarin allait et venait, respirait, regardait avec d'ineffables délices : à la fin ses yeux se fixèrent sur une admirable peinture du Caravage, où l'on voit un joli cavalier adolescent livrant sa main aux présages complaisans d'une bonne jeune Bohémienne (1).

— Eh! pensa-t-il, je ne connais rien en chiromancie. Que signifient, au dire des devineresses, toutes les lignes des mains? Quels sont les fondemens faux ou vrais de cette vieille science?

Et poussant à fleur de lèvres un certain cri fort bizarre, qu'en 1822 il avait rapporté d'Islande, il ajouta en se dirigeant du côté des escaliers : « Tu sais cela, sans aucun doute, mon cher Philippe Rolls? »

Philippe Rolls, qu'un événement tragique a depuis rendu tristement célèbre, demeurait alors au deuxième étage d'une maison de bonne apparence, située dans un repli de la rue du Dragon. La singularité de son esprit investigateur lui avait

(1) Le musée du Louvre, à Paris, possède trois grands tableaux de chiromancie. Le plus remarquable est celui du Caravage. Il est désigné dans le livret actuel sous le n° 903. On voit que le peintre avait étudié la science de divination qu'a voulu exhumer l'auteur de l'article; car le doigt de la rusée bohémienne est posé à l'endroit même de la main du jeune cavalier où se dessine le *cingulum Veneris :* elle sourit en le regardant, et sans doute lui prédit un grand nombre de bonnes fortunes. L'adolescent, qui a un gentil visage, et qui est page ou écuyer pour le moins, écoute avec plaisir, et paraît se promettre de ne pas faire mentir l'oracle. L'un des deux autres est de Manfredi (n° 1,103). Une jeune dame élégante et jolie tend sa main à une fille égyptienne d'une grande beauté et à une vieille femme. Derrière les devineresses, et en face de la jeune dame, un cavalier, qui est son mari ou son amant, élève au-dessus de l'épaule brune de la belle fille la tête d'un oiseau mort. C'est un moyen de troubler la divination ou de la rendre favorable. On retrouve le même incident dans le troisième tableau, qui est de Valentin (n° 275), et où l'un des personnages approche avec précaution une tête de coq mort des haillons de la pauvre sorcière qui tient la main d'un soldat.

gagné le cœur de Claude. Ses chambres et sa bibliothèque offraient d'ailleurs des raretés et des curiosités d'un certain ordre, qu'on chercherait en vain dans nos établissemens publics les plus renommés, quand bien même quelqu'un, à moins d'être favorisé de la protection d'un employé ou d'un suisse, aurait la patience de lutter contre le désordre de plus en plus désespérant des catalogues, et la gravité de plus en plus grondeuse des conservateurs. Ses meubles étaient couverts de machines en miniatures, d'instrumens bizarres, de compositions prestigieuses. Ceux qui l'ont visité vers cette époque peuvent se rappeler entre autres choses un plancher mouvant, un coffret résonnant, plusieurs androïdes, un orgue hydraulique, un oiseau à la Robertson, le plan d'une salle de spectacle réunissant tous les effets d'optique du panorama, où il eût été agréable de voir violer indéfiniment l'unité de lieu, et où la lumière croissait et décroissait progressivement, au lieu d'arriver ou de s'en aller avec la prestesse d'un valet quand l'acteur dit, en regardant la coulisse : « Oh ! voilà le jour ; ah ! voici la nuit. » Un cabinet de moyenne grandeur était tout entier occupé par un ouvrage mécanique très-remarquable, une petite île animée, éclairée par un brillant soleil de cristal. On ne se serait jamais lassé d'y regarder à la loupe les tumultes des marchés, les embarras des rues, les mystères des chambres, les travaux des champs, les parties de chasse dans les bois, ou les parties de pêche sur la rivière. Ce n'était pas, comme on était d'abord tenté de le croire, la fameuse île de Lilliput, qu'un navigateur aurait, sans plus de scrupules que lord Elgin, rapportée dans sa valise ; mais un pays civilisé, un état modèle dédié à toutes les nations d'Europe. On pouvait facilement le reconnaître à l'innombrable quantité de canaux qui rongeaient et rétrécissaient la terre en tous sens, aux myriades de bateaux à vapeur qui enfumaient l'atmosphère, et à un nouveau système de chemins de fer, sur lesquels des voitures sans chevaux emportaient et culbutaient de petits bons hommes qui bâillaient de toute leur force pour avaler un peu d'air respirable et ouvraient de grands yeux, afin de surprendre à la dérobée un point de vue sur cent. Ce que les personnes graves et sensées y remarquaient de plus curieux, c'étaient les rouages et les ressorts d'un gouvernement représentatif perfectionné, qui, pour le définir avec précision, ressemblait presque à quelque chose d'analogue à ce qu'on peut imaginer d'une monarchie entourée d'institutions républicaines. Ce grand travail avait coûté à l'auteur beaucoup d'efforts d'esprit, beaucoup de petits outils d'acier et beaucoup d'huile. Enfin la machine paraissait en état d'aller pendant quelque temps, au moins jusqu'au prochain changement de saison, quoiqu'on entendît continuellement, non sans inquiétude, un bruit sourd, occasionné par les froissemens inévitables des cordes à boyaux, qui chassait, à des intervalles à peu près égaux, une multitude immense sur les places, brisait les vitres des palais, agitait les cloches, et mettait surtout fort en colère le gros chat brun d'un voisin, professeur de philosophie, vrai chat sauvage, animal autocratique, toujours prêt à détruire d'un coup de patte le bienheureux équilibre politique de ces malheureux mirmidons. Rolls savait à l'improviste changer du blanc au noir le reflet d'un habillement, grimer artistement un visage, faire entendre des soupirs ou des éclats de rire dans l'air. Il avait retrouvé le secret de peindre la pupille de l'œil, que possédaient quelques dames de la cour du temps de la régence. Il assurait en avoir fait l'épreuve avec succès sur plusieurs anonymes de distinction. Lui-même avait métamorphosé ses yeux gris, et s'était donné des prunelles très-originales, la couleur de l'une

tirant sur le vert, et la couleur de l'autre sur l'argent, ce qui ne l'empêchait pas de voir encore assez distinctement, quand il portait une énorme paire de bésicles de son invention. C'est à lui qu'on doit ce petit mécanisme ingénieux du collier, surmonté de deux légères pinces qui s'adaptent sous les deux oreilles et glissent sous la chevelure, de manière à soutenir mollement la tête pendant les sommeils furtifs du jour. Il en a fourni plusieurs assemblées, et notamment le Palais de justice. Cette circonstance, généralement peu connue, sert à expliquer pourquoi il en voulait tant au cou de ses juges pendant son procès devant la cour d'assises, et pourquoi, malgré son innocence d'intention, sinon de fait, il s'écria, après avoir entendu prononcer son jugement : « Je l'ai bien mérité ! »

L'amitié de Philippe Rolls était une bonne fortune sans pareille pour les petits et les grands enfans.

Aussitôt que Claude Tarin l'eut informé de son nouveau désir, il le mena devant une planche d'armoire où étaient entassés quelques-uns des objets les plus indispensables à l'étude de la chiromancie, et, donnant ensuite un libre cours à son enthousiasme, il se prit à discourir sur la nécessité d'une sainte croisade en faveur de la mémoire des alchimistes, astrologues, divinateurs et autres princes des sciences abscondes. Il pensait qu'en redescendant vers ces temps maudits par la voix puissante du dix-huitième siècle, on trouverait encore de vives étincelles de génie parmi les cendres dispersées de la vieille science, comme en creusant profondément la terre nous découvrons encore des trésors mêlés à la poussière des anciens monumens. Claude, ajouta-t-il, frappant d'un bras distrait sur le gros chat brun qui s'élança avec un cri plaintif vers la lucarne de son maître, mon bien-aimé Claude, sans parler du grand monde, l'univers, arrivera-t-on jamais à connaître seulement le petit monde, l'homme, si l'on s'arrête, en haine des systèmes épuisés, à considérer isolément, les fibres de son corps et les pensées de son ame ? Cependant puisqu'autour de vous on continue à se disputer les différentes parties de son être, son foie, son cœur, sa physionomie, son cerveau, son crâne, emparez-vous de sa main, et avancez en toute hâte, car l'heure de la nouvelle synthèse approche où les conceptions agrandies du passé recevront une justification éclatante. — Et parlant ainsi, sans y songer, tête nue et en babouches, il reconduit son ami à travers les rues, prononçant avec des gestes animés une belle oraison funèbre, d'une érudition formidable, qui dut consoler dans l'exil où leurs ombres sont errantes, les chiromanciens, chironomiens, nécromanciens, physiognomes, psychagogues, phytoscopes, théomanciens, lecanomanciens, gastromanciens, catoptromanciens, alectryomanciens, aéromanciens, aéroscopes, hiéroscopes, extispiciniens, hydromanciens, crithomanciens, crystallomanciens, onymanciens, onomanciens, oomanciens, oenomanciens, ooscopes, ocoscopes, oryctoscopes, oneirocrètes, oneiroscopes, oeinisticiens, oneiropores, axinomanciens, dactylomanciens, anthropomanciens, géomanciens, géoscopes, palomanciens, arithmanciens, logarithmanciens, anagrammatistes, métagrammatistes, téphramanciens, aleuromanciens, pyroscopes, pyromanciens, météorologues, kéromanciens, cleromanciens, tératoscopes, zooscopes, hépatoscopes, hydatoscopes, capnomanciens, libanomanciens, castinomanciens, botanomanciens, kephaloenomanciens, stichiomanciens,

coscinomanciens, métoposcopes, childomanciens, gyromanciens, géloscopes, corylimanciens, et le reste (1).

Claude, assourdi, se précipita en bas du trottoir entre plusieurs voitures luttant de rapidité, des landaux bourgeois avec armoiries, flanqués de citoyens en livrée. Quand il fut arrêté devant le guichet du Carrousel, il jeta un adieu définitif à Rolls, qui achevait immobile sa péroraison à l'autre bord, et il courut s'enfermer avec son précieux fardeau dans l'appartement que lui avait cédé avant son départ Jules Raynal, hôtel du Rhône. Les jours suivans, avide de livres et de manuscrits, il fit damner les bibliothécaires et les libraires, adressa une circulaire à tous ses correspondans, bouleversa toutes les boîtes des quais et s'introduisit, malgré les portiers et les femmes de chambre, dans les cabinets d'études de ses amis. Il parvint ainsi à rassembler en peu de temps les œuvres des chiromanciens les plus dignes de renom. Sur sa table étaient amoncelés les formats divers de Patrice Tricasse, Coclès, Jean Bellot, André Corue, Gaspard Peuser, Cardan, Bodin, Arthaud, de la Chambre, Flud, Rodolphe Goglenius et son homonyme, Gozelin, Jean de Hagen (Joannes de Indagines), Moldenate, Jean Tesnier et Savanavole (2). Une fois en haleine, il traversa en tous sens le moyen âge, descendit

(1) On abuse beaucoup depuis quelque temps de ces sortes d'énumérations que le lecteur a toujours le droit de supposer faites avec le secours du dictionnaire. Il était aisé d'ajouter ici une cinquantaine d'autres titres de devins; mais c'est déjà trop de cette barbare nomenclature pour ceux qui méprisent toutes ces folies. Peut-être seulement les esprits curieux et rêveurs, en s'arrêtant à traduire ces noms, seront-ils conduits à songer qu'il y aurait quelque charme à réédifier par la poésie et par la science la féerie de ces temps qui fuient derrière nous, où chaque chose au monde était animée et avait un culte, des mystères, des prêtres, des fidèles, où des poëtes et des savans faisaient métier avec foi, comme le témoignent les longs et pénibles travaux qu'ils nous ont laissés, de découvrir les secrets de la destinée humaine, jusque dans les figures et les raies brillantes des cristaux, dans les déchirures et les ondulations noires ou bleuâtres des parfums et de l'encens, dans les doubles reflets des miroirs, dans les murmures et les lueurs de l'eau, ou dans les feux diaprés des pierres précieuses. Si riche que soit notre siècle en événemens inouis et en espérances, il a des jours d'abattement, de vieillesse : ce serait un devoir pieux, j'imagine, de lui raconter alors quelques-uns des contes d'enfans qui ont été l'histoire de ses pères.

(2) On peut consulter encore Albert, Antiochus Cæsenates, Agrippa, Pic de la Mirandole, Delrio, etc., etc. Parmi les anciens, les savans les plus célèbres qui se soient occupés sérieusement de chiromancie sont Aristote, en son deuxième livre de l'Ame, et son premier livre des Animaux, chapitre quinze; Gallien, en son premier livre de la Complection; Avicennes, en son troisième livre, chapitre troisième, du foye de l'homme; et en divers écrits, tant en prose qu'en vers, Artémidore Daldien, Helenus sicilien, Eumolpus, etc., etc. On trouve dans les bibliothèques de Paris plusieurs manuscrits avec des mains figurées. Nous en avons vu surtout de remarquables à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

On définit généralement la chiromancie (χείρ main; μαντεία, divination) l'art de deviner la destinée, le tempérament, et les inclinations d'une personne par l'inspection des lignes de la main.

Il y a deux sortes de chiromancie, que Claude Tarin paraît avoir appliquées ensemble dans ses expériences: savoir la *chiromancie physique* et la *chiromancie astrologique*. Il s'est rencontré jusqu'à nos jours de nombreux croyans à la chiromancie physique, qui se borne à connaître par les lignes des mains les tempéramens des corps, et des tempéramens, infère par conjecture des inclinations de l'âme. Au contraire, l'autre espèce de chiromancie a commencé à tomber en discrédit, avec l'astrologie elle-même, vers le seizième siècle. Les partisans de cette seconde science fondaient leurs observations sur ce que les parties de la main ont rapport aux parties internes de l'homme, le cœur, le foie, etc., qui modifient les inclinations et le caractère des hommes, selon les planètes ou étoiles erratiques, sous l'influence desquelles elles sont placées.

« La structure du corps humain, dit le fameux Tycho, est si analogue aux propriétés des sept

vers le Bas-Empire, vers la Grèce, et ayant même pénétré pendant une nuit jusqu'au fumier où gémit éternellement la majestueuse infortune de Job, il entendit ces paroles du vieillard :

« C'est Dieu qui met comme un sceau sur la main de tous les hommes afin qu'ils » reconnaissent leurs œuvres (1). »

En même temps, il s'entoura de mains de toute matière, d'ivoire, de buis, de cire, surtout de mains de plâtre moulées sur nature, se méfiant avec raison de celles des sculpteurs; fussent-elles de Michel-Ange, qui, sans méchanceté, par pure ignorance, le divin maître! a mis au bout des bras de plus d'un saint les mains d'un diable.

Après vingt jours et vingt nuits de patientes élucubrations, d'analyses, de résumés, de commentaires avec figures, un matin, au moment de se décider à se lever, il s'aperçut tout à coup qu'il était en état de lire couramment dans ses deux mains. Il sauta hors du lit, et, après s'être approché de la fenêtre pour se convaincre qu'il n'était pas le jouet d'un songe, il se courba en arrière, étendit les bras, et se mit à éclater d'un rire bruyant comme une fanfare, songeant qu'il était certain à l'avenir de porter toujours avec lui en tout lieu, au couronnement de ses manchettes, un moyen naturel de distraction, un sujet inépuisable de pressentimens et de rê-

planètes, que la nature répète en petit, dans cette machine abrégée, les grandes opérations qu'elle exécute dans l'espace où elle fait mouvoir les planètes; c'est pour cette raison que l'homme a été appelé *microcosme* ou *petit monde*. Nous avons comme l'univers sept ressorts principaux : le cœur, source des esprits vitaux, est comparé au soleil, d'où procède la chaleur vivifiante; le cerveau est assimilé à la lune. Le foie, où se prépare le sang, est soumis à Jupiter, planète sanguine et vitale; les reins, où est le réservoir de la reproduction, dépendent de Vénus. La rate, dépôt de la bile, subit la loi de Saturne, astre sombre et mélancolique; et le fiel, domicile de la colère, est sous l'empire de Mars, astre impétueux et courroucé. Le poumon, agile comme Mercure, est soumis aux mêmes vicissitudes. (Voyez l'*Histoire de l'astronomie moderne*, par Bailly ; 1779. Paris)

Gaspard Peucer, contemporain de Tycho Brahé, et gendre de Mélanchton, s'écrie dans son ouvrage sur *les devins :* « C'est à faire à des moqueurs, ou à gens insensez de dire que les estoilles » ayent estés créées et disposées par une si admirable sagesse, pour ne servir sinon de parement » ou de vain remplage en ceste grande étendue qui environne le monde »

Le même dit, en un autre endroit, au sujet de la chiromancie : « Je ne méprise point ces ensei- » gnemens notables de la sagesse divine representés en ces traits qui sont bien déliés, et ne me » soucie point de ceux qui s'en moquent. Si quelqu'un estime chose légère que tant de traits di- » vers, si différens en forme, mesure et nombre, estre si estroitement liés et unis à tout l'assem- » blage du corps que les plus minces linéamens du poignet conviennent à tout le reste de la » structure, et sont accommodés aux membres principaux : je pense, quant à moy, le souverain » et parfaitement sage créateur de toutes choses n'a point voulu qu'il y eust chose inutile, ou » faite à l'avanture, en la plus belle et plus parfaite pièce de toutes ses œuvres. »

(1) Chapitre 37, verset 7, traduction de Le Maistre de Sacy. Il est vrai que la traduction de David Martin prête au fataliste Job une tout autre pensée, et rapporte ainsi ses paroles : « Alors » Dieu fait que chacun se renferme chez soi pour reconnaitre tous les gens qu'il a à son ouvrage. »

Il est peu de poètes anciens où l'on ne pourrait trouver, si l'on cherchait avec attention, quelque allusion à la chiromancie. On lit dans la septième satire de Juvenal :

Manumque
Præbebit vati crebrum popisma roganti.

La main, chez les Égyptiens, était le symbole de la force. Chez les Romains, c'était le symbole de la foi, et elle lui fut consacrée par Numa avec beaucoup de solennité. (*Encyclopédie.*)

veries poétiques dans l'interprétation des profonds mystères des lignes, étoiles, croix, lettres, nombres, arcs, angles, triangles, quadrangles, orbes, fourches, crochets, points, chaînettes, rameaux, serpens, grillages, nœuds, excavations, montagnettes, et couleurs qui couvrent, mobiles ou immobiles, les sinuosités des métacondyles, condyles, procondyles, le creux de la vole, les contours du stethos, du thenar, de l'hypothenar et de la rascette. Aussitôt il mit de côté la tradition écrite ou imprimée, modelée ou peinte, et résolut de ne plus expérimenter que sur la chair vivante.

Or, dans toutes ses actions, si folles ou insignifiantes qu'elles pussent paraître, Claude (le biographe a presque honte de le dire), Claude se proposait un double but : l'utilité de tous et sa propre satisfaction. Il sera pardonné pour cette vieille manie de jeune homme par les bonnes âmes qui se sont douloureusement résignées à l'égoïsme, parce qu'elles avaient honte de penser autrement que tout le monde et de se faire remarquer. Quant aux personnes qui seraient tentées de plaisanter ou de s'irriter, elles daigneront peut-être se rappeler que Tarin était un être évidemment anormal, et qu'il a mal fini, comme cela devait être, ayant été surpris au milieu de ses utopiques exaltations par une mort prématurée.

Il résolut donc de chercher à découvrir un grand homme, suivant les besoins de son siècle, et ensuite une honnête femme, suivant les désirs de son cœur.

Il entendait chaque parti demander une main de génie au destin, à la providence ou aux électeurs. — Pour guider les rênes de l'état, disaient les uns en serrant les dents et fermant les poings, il faudrait une main de fer. — Derrière eux il y en avait qui psalmodiaient ces mots : Quelle main se lèvera comme la main de Moïse au combat de Raphidim, et fera descendre du ciel sur nos têtes la paix et la concorde ! — Quelques autres, bons et généreux, mais tourmentés de souvenirs déchirans, sombres comme F. Lemaître dans ses plus beaux transports : Qui donc cache sous son manteau une main assez forte, assez pure pour arracher au bourreau son glaive, pour en frapper d'un dernier coup vos sceptres vermoulus, vos faux diadèmes, bâtards orgueilleux, et brisant ensuite ce fer rougi du sang du peuple, pour le précipiter au loin dans l'oubli du passé avec les débris de vos trônes et de vos échafauds ! — Et d'autres encore, aussi mélodieux que la flûte du mont Ida : Ce qui nous conviendrait le mieux, ô mes honorables collègues, ce serait une main habilement construite dont tous les ressorts resteraient dans nos mains, ô mes honorables collègues, et qui ne serait jamais tentée de donner de soufflets ni à droite ni à gauche.

Tarin ne comprenait pas les uns, il craignait de trop sympathiser avec les autres, et il s'inquiétait peu des désirs des derniers, que Rolls eût pu satisfaire moyennant un juste prix.

Il se créa lui-même un type dans un moment d'enthousiasme, en sortant de dîner au Café anglais. Sous les arbres du boulevard, il crayonna une petite main avec des indications dont la typographie ne peut reproduire que la partie la plus vulgaire « La cardiaque et sa sœur claires et profondes ; — quatre lignes au carpe ; — l'hépatique et la voie lactée avec étoiles regardant le mont mercurial, bien apparentes ; — toutes les lignes principales continues, régulières et jointes aux angles ; — la saturnienne fourchue aux extrémités et traversant en croix la mensale ; la céphalique, moyenne naturelle, s'épanouissant d'un côté à la fin de l'hépatique, de l'autre à la fin de la vitale ; les montagnes de Jupiter et de Saturne

hautes et fermes ; — parallélisme parfait au quadrangle ; — uniformité de teinte à la plaine de Mars. » Parmi les signes particuliers étaient des deltas, des cycloïdes et plusieurs lettres sidérales, se référant surtout au tubercule jovien et à la ligne solaire (1). En regard, il écrivit différentes notes confuses :

« Qu'il n'ait qu'un seul amour : l'amour religieux du peuple ; qu'une source de poésie : la souffrance du peuple ; qu'une ambition : la délivrance du peuple !

» Que tout privilége excite sa haine comme un vice. Que la vue de toute misère et de toute dégradation le trouble comme un remords.

» Que pendant son sommeil ces seuls mots soient murmurés par ses lèvres : l'avenir du peuple ! et que pendant le jour ces mêmes mots ne puissent être prononcés devant lui sans que sa poitrine frissonne et que des larmes brûlantes étincellent à ses regards. »

Toutes les vertus qu'il voulait dans l'être de raison qu'enfantait son désir n'étaient pas encore inscrites sur son *forget me not*, lorsque, vers le déclin du crépuscule, il fit machinalement un demi-tour en face de la Porte-Maillot. Il ne lui fallait rien moins en vérité qu'un ennemi irréconciliable du *je* et du *moi*, un esprit d'une supériorité manifeste qui eût en horreur la domination, un demi-dieu à qui l'odeur de l'encens donnât des nausées ; pour tout dire, un échantillon de la perfection infinie qu'a trouvée seul jusqu'à ce jour M. Hoéné Wronsky.

Il rentra chez lui, ferma sa fenêtre en souhaitant du regard une bonne nuit à ses voisins, et en sybarite accompli, se coucha sans lumière. Dès qu'il eut posé sa tête sur son chevet, au moment où la prière du chrétien s'élève vers Jésus : « Pères de la chiromancie, soyez-moi en aide, murmura-t-il. La main qui doit relever de leur abjection et de leur indigence tant de millions d'hommes s'ignore sans doute elle-même, et à cette heure peut-être caresse le noble col d'un cheval meklembourgeois ou d'une bouteille de Xérès, roule une cigarette, ou joue sur un piano le *Di tanti palpiti*. Ah ! que je parvienne seulement à reconnaître, à saluer le prédestiné qui la porte, et je lui révélerai sa puissance, et je lui dirai (ce sera toute ma part de gloire) : Allons, allons, le tems est venu, lève-toi, Messie ! »

D'abord il tourna ses pas naturellement vers les rangs de ceux qu'une heureuse étoile a fait naître dans une condition favorable au développement de toutes leurs facultés, qui ne sont pas les prisonniers du travail, qui sont en vérité les plus li-

(1) On doit s'inspirer d'abord de l'ensemble des lignes, et les étudier ensuite une à une en observant leurs couleur, longueur, largeur, direction, et les lignes qui les environnent.

La main a trois parties : la carpe ou la rascette, la vole et les doigts. Le carpe est la partie qui s'étend entre le bras et la paume de la main. La vole est toute la partie entourée par les doigts ; elle prend divers noms : la partie qui s'étend depuis le petit doigt jusqu'au poignet est l'hypothénar : la partie qui s'étend entre le pouce et l'index et le thénar : la montagne, qui s'élève sous le pouce, s'appelle stéthos : le creux est quelquefois nommé plaine ou planure, etc.

Ce que le vulgaire appelle l'M se compose des trois principales lignes suivantes : la cardiaque, qui enceint le sthéthos ; la moyenne naturelle, qui descend du thénar à travers la plaine, et finit environ au milieu de l'hypothénar ; la mensale, qui naît sous l'index et coupe l'hypothénar ; entre les doigts et cette dernière ligne, que quelques auteurs disent se rapporter, contre notre opinion, aux membres de la génération et aux reins, il n'existe qu'une seule ligne qui suive à peu près le même cours, c'est le ceinturon de Vénus.

Nous avons cherché à indiquer avec le plus de fidélité et de clarté possibles dans la lithographie les lignes les plus apparentes et leur signification générale.

58

bres d'entre tous ces esclaves qu'il y a deux mille ans on a conviés à l'humilité en les déclarant « égaux devant Dieu », et qu'on a enorgueillis d'une vaine flatterie, il y a quarante ans, en les nommant « égaux devant la loi. »

(Connaissez-vous la *loi?* C'est une divinité, je suppose ; la seule qui, survivant à ses mystérieuses compagnes des mythologies païennes et chrétiennes, ait remonté jusqu'à nous à travers les siècles. On ne lui connaît pas de fête réservée ni d'autel fixe. Parfois elle se montre au même instant à une foule de points différens du temps et de l'espace. Il serait moins aisé de découvrir sa retraite habituelle que de dire si la pensée humaine repose près de la glande pinéale, au-dessus ou au-dessous du diaphragme, ou dans les fioles d'Astolphe. Elle est assurément multiforme : elle se glisse dans les discours de tous les partis, dans les philippiques de toutes les gazettes ; elle se roule dans les plis de la première pourpre qu'elle rencontre ; elle aimante la pointe de l'épée du sergent de ville ; elle agite les drapeaux que gonflaient autrefois des chants de victoire ; elle écrit d'un doigt invisible ses ordres sur les murs de nos villes ; elle s'élance du sommet de nos tours, fuit avec le vent et tombe à l'improviste çà et là, comme une flottille de ballons crevés et perdus, sur la tête des préfets. Certaines formules d'évocation ont sur elles une influence magique : placez-vous dans un endroit public, dans un carrefour où plusieurs rues se traversent en croix, derrière quelques pavés, s'il est possible, et criez à haute voix ces paroles : Honneur au courage de nos pères ! liberté ! espérance?... Et sur-le-champ, sous la figure d'un garde municipal, d'un commissaire, d'un marchand d'épices, d'un général, ou d'un colleur, peu importe ! elle apparaîtra au milieu des éclairs et du tonnerre, et vous répondra avec de longs retentissemens : « Respect ! Je suis la loi ! — Depuis quelques années on a dans plusieurs occasions répandu le bruit qu'elle s'était exilée : c'est une erreur ! Mes amis, parlons bas, elle est partout, vous dis-je ! Argus avait moins d'yeux, Briarée moins de bras, et l'épouse que Nodier a immortalisée dans les *Cent et un* moins d'enfans prêts à sortir de son sein tout armés pout la défendre) (1).

A qui sont réservés les dons du génie, songeait Claude, si ce n'est à ceux qui peuvent respirer à l'aise et lever à leur gré, aussi long-temps qu'ils veulent, leurs yeux au ciel, ceux qui ne sont pas à tout instant surpris dans les élans de leur cœur et ramenés de force aux soins matériels de la vie par le son d'un tambour, d'une horloge, ou par les prières des marmots qui demandent en pleurant quelque chose à manger avec leur pain ou des sabots neufs ? Peut-il raisonnablement avoir des prétentions à léguer sa mémoire à la postérité, l'homme dont la vie entière est un combat à outrance contre la mort, qui entend sans cesse gémir dans tout son être : comment ferai-je pour vivre demain ? qui, chaque soir, accablé de fatigue, montant à son grabat, consume malgré lui ses rapides loisirs à poursuivre dans l'ombre le spectre en haillons de sa vieillesse ?

Oh ! vive à jamais, pour le bonheur et la gloire de l'espèce humaine, cet éternel privilége du petit nombre, de pouvoir puiser dès le jeune âge abondamment aux

(1) La mère Gigogne. Ridicule et outrageuse comparaison ! Pour excuser l'auteur, il faut supposer qu'il écrivait sous l'influence des derniers événemens, lorsqu'on voyait apparaître tout-à-coup au-dessus de la table de la loi des décrets et des ordonnances dès long-temps oubliés, en sorte qu'on s'écriait autour de lui, à Paris, comme la petite société assise devant le théâtre de Séraphin : Ah ! d'où sort donc encore celui-là !

plus douces émotions, de voir, à mesure qu'on grandit, s'agrandir devant soi et se teindre de mille nuances un horizon sans fin, de se faire à soi-même sa part de repos et sa part de labeur, d'attendre l'inspiration, de se préparer à la recevoir, ou, si l'on aime mieux, d'aller au-devant d'elle, de l'invoquer, penché sur les ruines des villes antiques, ou de la saisir, de l'étreindre sur sa poitrine embrasée dans l'atmosphère des chefs-d'œuvre des arts, au milieu des grands spectacles de la nature.

Claude, à la suite de cette apostrophe qu'il se fit à lui-même et qu'il applaudit avec une satisfaction impartiale, composa une ode en prose à la Fortune, et, afin de se conformer au goût du temps, il prit une épigraphe, ces lignes de Pascal : « C'est un grand avantage que la *qualité*, qui, dès dix-huit ou vingt ans, met un homme en passe, connu et respecté comme un autre pourrait l'avoir mérité à cinquante ans : ce sont trente ans gagnés sans peine. »

Impatient de commencer sa recherche, il se lança plus avant que jamais dans la haute société, c'est-à-dire « parmi deux ou trois cents personnes bien nées, appe- » lées le *monde*, je ne sais trop pourquoi, moi qui le connais, » dit cet insolent et sublime lord Byron. On le voyait avec surprise aborder hardiment les gens les plus renommés, les plus fiers, les plus taciturnes, les plus fats, les appelant ses amis, ses maîtres, avec de vives démonstrations de joie, et parvenant toujours à leur saisir la main gauche (1), et à y plonger le regard : *Vi bacio le mani, signor.* = *How do you do? sir.* — Sous quelles fenêtres avez-vous reçu cette noble cicatrice, maréchal? — Voici une imperceptible tache d'encre, M. le comte, qui trahit vos veilles. Si l'ingratitude politique ne peut affaiblir tant de dévouement, du moins vous devez ménager votre santé pour vos amis. — Ah! mon cher monsieur, les doigts de Paganini avaient deux lignes de moins que les vôtres, je vous jure. » Il était tellement décidé à ne laisser perdre aucune chance d'expérimentation, qu'il eût volontiers disloqué sans pitié les doigts qu'il n'eût pu serrer avec tendresse, afin d'avoir occasion de les considérer à loisir en s'offrant pour les remettre.

Cependant les jours s'écoulaient; peu de personnes échappaient à ses piéges, et son espérance se mêlait de doute à chaque épreuve nouvelle. La plupart des couleurs lui apparaissaient livides ou fades, les lignes indistinctes ou caves, ternes ou obscures; la vie s'épandait à peine, stagnante ou sans vigueur, à travers ces mille rivelets, les uns engorgés, les autres vides; au mont mercurien comme au triangle, de nombreuses intersections courtes et rompues, semblables à de petits rameaux desséchés, indiquaient une orgueilleuse timidité de conception et une insondable diffusion de science. Aux symboles du cœur, son œil exercé reconnaissait, dans les inégalités informes des dentelures presque toutes émoussées, les traces d'une vieillesse prématurée de sentimens qui le faisaient tressaillir toutes les fois que relevant ses regards il rencontrait des fronts fortement ombragés de cheveux noirs, un teint bien nourri, et des accidens ostéologiques à rendre stupéfait d'admiration

(1) La plupart des chiromanciens estiment que l'on doit observer de préférence la main gauche, parce qu'elle tend plus directement que l'autre au cœur, lieu et siége de tous les désirs, affections et concupiscences, d'où procèdent les conceptions de toutes nos actions. Cependant ils s'accordent à reconnaître l'utilité d'étudier également la main droite, surtout aux signes du doigt index, du doigt majeur, de l'annulaire et de la rascette. (Voyez la lithographie.)

C'est à l'heure du lever, à jeun, avant toute fatigue, sous un demi-jour, qu'il convient le mieux de se livrer aux expériences de chiromancie.

un élève cranomancien. Il était surtout attristé lorsqu'à l'aide d'empreintes de cire que Rolls lui avait confiées, il comparait aux mains révolutionnaires et impériales les mains de la restauration, miroirs où glissaient tour à tour les ombres d'un rhéteur sophistique, d'un grammairien politique, d'une marquise acariâtre, d'un abbé haineux, d'un journaliste spéculateur, d'un agent de change nouvelliste, d'un traitant philanthrope, d'un chanteur ou d'un danseur philhellènes, et à leur suite d'une auguste corporation de législateurs affamés.

Assurément il y voyait aussi quelques figures imposantes qui semblaient avoir survécu à leurs races éteintes; mais il comprenait qu'il faudrait peu de temps à l'indignation et au découragement pour creuser leurs tombes.

« Voilà donc, s'écriait-il, comme a flétri notre sol cette double irruption de flots soulevés par les imprécations des monarchies agonisantes? Voilà ce qu'ont répandu de fétides exhalaisons dans l'air ces restes corrompus de l'ancien régime tout à coup rejetés sur nos tribunes et sur nos arcs de triomphe? Voilà ce qui a succédé à la génération qui couronnait le sommet où se sont joints les deux siècles : une génération fière de son matérialisme politique, insouciante d'accroître l'héritage de liberté que lui ont légué ses pères, oublieuse de la noblesse d'énergie et d'enthousiasme qui éclairait son berceau! »

La misanthropie frappait le pauvre Claude de ses ailes chauves, et refroidissait sa foi dans l'avenir; mais il n'était pas homme à se déclarer sitôt vaincu. Il se martela le front de ses deux poings, et s'invectivant de mille injures, il nous dit : J'étais bien sot de m'attacher à ces mains que l'oisiveté énerve, que jamais la nécessité ne stimule. Le ciel confonde ma stupidité! c'est au sein du peuple lui-même que je trouverai le grand homme!

Nous avons toujours soupçonné que l'un de ses discours les plus chaleureux sur le prolétariat fut composé vers cette époque. Ce qui est plus certain c'est qu'il changea subitement de costume et de langage; il parcourut les ateliers, les ports, les barrières : il devint le médecin des pauvres. On lisait sur une plaque de cuivre incrustée dans sa porte : *Consultations gratuites,* et du matin au soir, au logis et en ville, son soin était d'interroger les ouvriers sur leur santé, sur leurs travaux, sur leurs afflictions, sur leurs espérances.

Mais, hélas, hélas! à quoi bon le suivre dans ce dédale d'infortunes! Il se perdait au milieu de cette plèbe immense qui devant ses pas s'étendait de plus en plus sombre et douloureuse.

« Les temps de palingénésie ne seraient-ils pas venus, ô mon poète sacré?

» Cette chair du peuple est toute couverte des pièces déchirées d'un même haillon : toutes ces mains, à peine assouplies, déliées, sont humides encore du limon générateur, imprégnées de la poussière des métaux, calleuses, labourées, ridées en mille sens, écorchées par un travail continuel, rapiécées d'épidermes meurtries. Elles ne sont pas lisibles!

» Seulement, sous cette enveloppe de rouille primitive qui s'use si lentement d'âge en âge, aux violentes mêlées des révolutions, on dirait parfois qu'il jaillit des lueurs subites, comme les premiers éclairs des diamans bruts et terreux au sortir des mines; alors, dans la rapidité de cet éclat merveilleux, les lignes serpentent et scintillent ainsi que des traînées lumineuses; des lettres sacrées y percent éblouissantes, et révèlent des promesses inouïes; mais bientôt un nuage passe, tout s'efface, et l'on se demande, le cœur palpitant de joie et de regrets, si l'on

ne vient pas de sortir d'une rêverie menteuse. Oh ! que ce doivent être d'affreux tourmens ces vagues intuitions de l'impuissance ! Que la confusion, la stupeur de ces hommes doivent être pleines d'amertume, quand, après s'être élevés par un élan mystérieux à l'aurore l'idées riantes et glorieuses, ils retombent dans leur ignorance et leur misère ; quand ils voient le rayon, qui a glissé un instant sur leur ciel, se perdre dans des ténèbres profondes ; quand la douce et lointaine harmonie qui les charmait s'échappe plaintive au milieu des rumeurs de leurs travaux grossiers et des gémissemens monotones où s'épuise leur vie ! »

Un soir, en montant à sa chambre, il soupirait : « Quel nouveau déluge faut-il donc au monde?

— » Un baptême de sang, lui répondit une voix qui voulait être tragique.

— » Tu deviens d'une férocité ridicule, mon bon ami, répliqua Tarin en prenant le bras de son interrupteur ; mais sers-toi donc de chaussures moins étroites, de grâce, et bois du lait de chèvre ; car aujourd'hui tu boîtes, et tu tousses vraiment d'une façon pitoyable. »

Tarin avait tort de plaisanter : il eût regretté d'avoir prononcé ces paroles s'il avait vu comme nous la poitrine d'Eugène, après huit heures de combat, broyée sous vingt coups de baïonnette. Cette irritation et ces dévouemens des faibles, qui semblent plus funestes qu'utiles, seront pourtant marqués de signes de deuil au martyrologe de l'histoire. La catastase humaine est fortement intriguée ; plus d'une conséquence positive engendre une conséquence négative, et telle victoire est souvent la condition d'une défaite. Le génie du retardement aura le sort de ces belles femmes des contes orientaux, qui conservent long-temps leur fraîcheur et leur embonpoint en se nourrissant de cadavres, mais qui, dans l'espace d'une seule nuit, vieillissent et meurent.

Notre ami eut beaucoup de peine à ajourner sa recherche ; toutefois son invincible activité le chassait en avant. Il se consolait en pensant que peut-être on arriverait à faire de grandes choses, sans grand homme, alors même que le peuple serait condamné à voir chanceler plusieurs fois encore la pierre qu'il roule depuis le commencement des siècles. — « Les inspirations nouvelles ont besoin de se purifier au cœur de tous. Dieu sait ce qui adviendra quand, à force de s'agiter et de murmurer, la multitude aura contraint à redescendre à leur hauteur naturelle tous ceux qui se haussent sur ses épaules qu'ils fatiguent, sur ses pieds qu'ils foulent, ou qui font à l'envi, au-dessus d'elle, le saut périlleux, pour se dorer un instant la tête au soleil. »

En parlant ainsi, il se tourna d'un autre côté, et se mit à chercher sa bonne épouse.

Et son imagination créa le type d'une main délicieuse, main à épuiser de caresses, à dévorer de baisers. C'étaient de petites lignes franches et vives, d'un cours si doux, si égal, animées d'une légère nuance rose, blanche et bleue, si pure ; c'étaient çà et là, vers les montagnettes, des contours furtifs si harmonieux, des ongles si unis et si limpides où se peignait le reflet diaphane d'un arc-en-ciel invisible à nos yeux mortels, et un doigt si admirablement façonné pour porter fidèlement l'anneau nuptial ! Les lignes du cœur s'écoulaient fières et nobles ; la voie lactée projettant d'élégans rameaux, fraîche comme une branche de myrte, se courbait aux sinuosités de la percussion : une charmante étoile, signe de pudeur, chatoyait sur la première jointure de l'auriculaire, et cependant il apparaissait

comme un sillon vague et incertain de la ligne qui naît entre l'annulaire et le doigt majeur, descend, se courbe en demi-cercle, et remonte se perdre entre le doigt majeur et l'index.

Ce fut alors que Claude traversa une phase d'existence qui le rendit souverainement ridicule aux yeux de beaucoup de gens. Il ne parlait plus à aucun homme : empressé, attentif auprès de toutes les dames, il s'était institué le gardien des éventails, des bouquets, des écharpes, des mouchoirs, des flacons. Il s'inquiétait s'il croyait découvrir des traits légèrement altérés, des lèvres pâles, des yeux battus, quelques teintes plus violettes que de coutume sous les paupières, il demandait d'une voix émue, respectueusement, à interroger le battement des artères, et assurait gravement, en observant et méditant tout autre chose, que le pouls était rare ou fréquent, fort ou faible, plein ou vide, régulier ou irrégulier, vite ou lent, intermittent, rebondissant, thorarique, abdominal, que sais-je ? Il s'était aussi subitement épris d'une extrême admiration pour toutes les bagues ; il haranguait les alliances, il adulait les étincelles. Au milieu du récit d'une de ses aventures, il disait comment la reine d'Otaïti et la jeune princesse Radama avaient les mains faites, et il voulait indiquer les différences. Il disait, au milieu des discussions sur les arts, comment le Sanzio, comment Vandyck, comment Rubens, peignaient les mains, et il comparait les couleurs.

Il était sans cesse à la poursuite des mains des dames au bal, chez les glaciers, aux avant-scènes, aux concerts, aux promenades, partout. Souvent il était en proie à de violentes émotions, car il surprenait des lignes affreuses, des signes étranges, des étoiles et des croix funestes ; il observait d'un œil sombre la joie orgueilleuse d'un père souriant aux grâces naissantes et au maintien timide de sa fille, la tendresse aimante d'un frère, les regards calmes et reconnaissans d'un jeune époux ; il songeait amèrement à toutes ces confiances trahies.

Il savait bien que ceux qui épiaient ses mouvemens, sans le deviner, riaient de lui comme on riait au même temps de cet employé très-connu du cabinet du comte d'Artois, amoureux des pieds de femme à ce point qu'il ne manquait jamais, dès que des gouttes de pluie venaient frapper aux croisées de son bureau, de s'élancer avec son parapluie dans les rues, et de suivre impitoyablement toutes les robes, à la grande gêne des dames et des demoiselles modestes.

On racontait que cet homme avait des vues purement scientifiques, et que, marchant ainsi, il étudiait en silence, avec l'extase d'un Linnée ou d'un Cuvier, les différens caractères de la marche et de la forme de ces jolis petits pieds des Parisiennes, bien découverts, simplement parés, qui n'ont leurs pareils en aucun pays du monde. Il était parvenu à former une riche momenclature pédomancienne, et à établir une classification raisonnée par genres et par espèces : pieds simples, sans prétentions; pieds distraits, qui se croient toujours à la maison, vaquant aux soins du ménage ; pieds ingénus, qui jouent ensemble comme deux frères enfans ; pieds serrés, rapprochés, s'entrelaçant, s'effleurant adroitement sans se toucher et jettant d'insaisissables lueurs ainsi que des lames d'épées ; pieds mutins et moqueurs, habitués à mettre en défaut les poursuivans ; pieds fourmillans, que précipite l'impatience ou que chasse le remords ; pieds damnés qui s'agitent, se tordent, se ploient, comme s'ils pressentaient déjà à travers le sol la sourde chaleur d'enfer ; pieds de provinciale, incertains, maladroits, inexpérimentés ; pieds que blesse

la dalle unie du trottoir, et qui ne sont heureux que cachés sous l'édredon, ou penchés sur les tabourets et les tapis ; pieds émus, fléchissans, fatigués, qui implorent du secours ; pieds qui semblent frémir sous le vent comme sous l'onde du bain ; pieds sauvages de Diane, moyennement grands et nerveux, imités des statues antiques ; pieds de reines, qui frappent fièrement la terre et font trembler et tressaillir jusqu'aux boucles noirs de la chevelure et le panache du chapeau ; pieds de pages ; petits pieds guerriers, aux socques étincelans, marquant légèrement le pas ; pieds prudens ; pieds précautionneux ; pieds difficiles, qui choisissent le pavé ; pieds de lis et de rose, comme disent les poètes, qui se gonflent et repoussent doucement les bandelettes moirées qui les enlacent ; pieds négligens d'odalisque ; pieds frétillans, agaçans ; pieds sournois, qui défient l'œil au fond d'un brodequin plus mystérieux que la pantoufle de Cendrillon ; pieds qui jettent de çà et de là brutalement, et rudoient la robe ; pieds bruns, pieds ardens, qui tourmentent et brisent la soie ; pieds qui flottent sous une large envergure, aspirent le regard et l'emportent ; pieds défians ; pieds qui glissent ; pieds souples et ailés, qui aiment à s'enivrer de la valse, à franchir les fossés, et à courir entre les violettes sans les agiter ; pieds honteux d'être beaux, de même qu'Angélique traversant à cheval les vagues effrontées d'un fleuve dont j'ai oublié le nom ; pieds harmonieux qui tombent en mesure sans bruit, et chantent au regard mille jolies pensées ; pieds dévots ; pieds confians, qui se courbent aux confessions ou aux prières.—Claude, en achevant cette distraction, qu'on ne doit reprocher qu'à lui seul, et que nous avons considérablement abrégée, se ressouvint d'une ancienne science qui enseignait à deviner les dispositions physiques et psychiques, d'après l'observation des lignes de la plante des pieds. Mais il avait une répugnance invincible pour toute sollicitation inconvenante.

Dans sa seconde recherche, il fut plus heureux que dans la première. Il est vrai que peu à peu ses prétentions étaient devenues même à son insu de moins en moins déraisonnables, et qu'insensiblement son idéal se rapprochait de notre faible et imparfaite nature. Aussi parvint-il à découvrir une main telle qu'il faudrait en posséder une, pour réaliser une fois les mythes de Philémon et Baucis, Orphée et Eurydice, Admète et Alceste. L'unique difficulté qu'il rencontra au commencement fut de savoir à qui pouvait appartenir cette main : car voici dans quelle circonstance il lui avait été donné de l'entrevoir.

Depuis long-temps il avait pu se convaincre qu'il déclamait sans succès contre les gants, et que, malgré l'éloquence de ses satires paradoxales, on n'était nullement disposé à en abolir l'usage. Or ce n'était guère que dans la tête-à-tête qu'il arrivait à se faire jour à travers cet obstacle : il ne trouvait moyen de le rompre qu'à de rares occasions, dans les dernières heures des grandes réunions nocturnes. Il imagina donc avec sagesse que les points de vue les plus favorables à ses desseins étaient certainement les comptoirs, où de jeunes personnes accortes moulent la peau de daim, la soie, le fil d'Écosse, la filoselle, sur tous les doigts qu'on livre à leurs délicats attouchemens. En peu de temps, il devint l'idole des Delphine, des Palmyre, des Euphrasie, des Eudoxie, des Théodora, et de toutes les amazones les plus renommées du troisième rang de cette puissante légion dont le premier rang est formé d'actrices, et le second de modistes. Ce mépris audacieux de l'opinion publique acheva tout-à-fait de le perdre de réputation dans l'esprit des personnes sensées.

Un dimanche matin, il était, suivant ses nouvelles habitudes, à l'affut, armé d'un lorgnon, accoudé sur la montre intérieure d'une boutique de nouveautés de la rue de la Paix. Absorbé dans l'étude des mains nombreuses qui posaient tour à tour devant lui, presque toujours il traduisait celles qui venaient de se retirer, tandis qu'il en observait de nouvelles. Il y eut un moment où il fut saisi de la pensée qu'il venait de lire certainement l'ensemble des lignes que cherchait son désir, que son idéal lui avait apparu.

Son visage devint pourpre, il fut frappé d'un éblouissement et sentit un affaiblissement étrange s'emparer de tous ses membres. Mais ce trouble ne dura qu'un instant : il leva les yeux et aperçut quatre personnes qui se disposaient à quitter la boutique, une dame d'un certain âge, deux jeunes demoiselles et une chambrière. Sans aucun doute la main appartenait à l'une d'elles, malheureusement elles avaient fait une provision de gants qu'elles avaient toutes essayés, et il fut impossible à mademoiselle Césarine de donner à Claude aucune indication satisfaisante.

Il suivit précipitamment les quatre femmes et les vit monter dans un équipage assez simple. Quand il se fut assuré de la direction de leur course, il se jeta dans un cabriolet de remise, prit lui-même les guides et parcourut en tous sens la ville jusqu'à six heures du soir. Alors l'équipage entra dans un hôtel de la rue Saint-Dominique d'Enfer, et il sut par les moyens ordinaires le nom de la dame qui paraissait la mère des jeunes personnes.

Ce nom n'était pas précédé d'un *de* ou d'un *saint*, et n'avait pas même la terminaison en *euil*, *fort*, *ville*, ces indications d'une quasi-noblesse, d'un juste milieu entre la gentilhommie et la roture, dont décidément nos poètes, nouvellistes et dramaturges ne croient pas plus pouvoir se passer pour complaire au goût aristocratique des lecteurs, que la France ne pourra de quelque temps encore se passer d'un roi-citoyen, si elle veut être bien sage et trouver grâce pour ses folles idées d'indépendance auprès des arbitres de son bonheur et de sa liberté, leurs majestés européennes. La dame s'appelait madame Noël. Claude en riait et ne songeait qu'au bonheur de dire un jour : Madame Noël, je vous supplie de me donner la main de.... (nous devons faire remarquer que cette locution, nécessairement empruntée à la chiromancie, sert merveilleusement à exprimer ensemble, sans qu'on soit exposé à laisser devenir ce qu'on préfère, la dot, les yeux, le cœur, et toutes les beautés morales ou non, qu'un contrat de mariage livre, l'un portant l'autre, en usufruit ou en nu- propriété).

Que d'agitations, que de tourmens il eut à souffrir, avant même d'entrevoir aucune possibilité d'accomplir son projet! Combien d'heures d'attente d'un ennui mortel! Combien de précautions, de finesses, de ruses dont les moindres eussent suffi 1° pour enrichir une association de vaudevillistes, 2° pour féconder plusieurs feuilletons, 3° pour métamorphoser en ministre un ambassadeur. Malgré tout son génie, il semblait qu'il dût échouer dans son entreprise, tant il voyait renaître chaque jour d'embarras vulgaires qui lui cachaient les lignes, objets de son ardente passion : sans contredit il lui eût été plus facile de lire dans les mains de tous les personnages de la nouvelle dynastie, du moins en 1830.

Après une longue série de marches et de contremarches inutiles, d'efforts d'imagination perdus, il apprit par hasard au cabinet de lecture le plus voisin de la maison, et qui était devenu son centre d'observation, que madame Noël et ses

deux filles interrompaient leur abonnement, parce qu'elles partaient pour les bains de La Rochelle.

On comprendra sa joie. Il était sûr de trouver mille occasions d'être plus heureux dans les libres divertissemens et les plaisirs hygiéniques des bords de la mer, que dans l'infernal labyrinthe de la capitale.

Cette première faveur du sort fut bientôt suivie d'une autre plus extraordinaire encore. Ayant été plusieurs fois chez Rolls sans le rencontrer, il prit le parti, la veille du jour fixé pour son départ, de l'aller chercher dans la maison d'un vieil horticulteur, que notre mécanicien avait autrefois connu à Londres.

Cet homme était le plus beau monument de la gloire de Rolls, car c'était bien son œuvre, et il pouvait le montrer avec orgueil. A force d'art et de ressorts, il l'avait reconstruit de la tête aux pieds à mesure que l'âge l'avait détérioré. Il l'avait créé une seconde fois : il lui avait donné une nouvelle existence : il était parvenu à enter progressivement une vie d'invention humaine sur la vie de nature. Et il était devenu presque impossible de découvrir quelle était celle qui définitivement était l'accessoire ou le complément de l'autre. Il s'occupait, à l'instant où l'on vint annoncer Claude, à rajuster le sens de l'ouïe du vieillard. Il lui ressoudait, à l'ombre de sa perruque châtaine et de son col élevé, une tube acoustique, qui lui permettait désormais de ne pas toujours tenir la bouche ouverte pour entendre, et remplirait assez avantageusement l'une des fonctions de la trompe d'Eustache.

Claude, impatienté, avait fait remettre à son ami quelques lignes écrites au crayon; quand l'opération fut finie et que devant lui s'ouvrirent les portes du salon, il vit l'homme de Rolls élever les bras sans trop de raideur et souffler avec des lèvres qui jouaient assez bien des sons dont l'effet produit ressemblait à ces paroles : « Un jeune médecin qui part pour La Rochelle, dites-vous, *my dear Rolls*, — » votre ami ?—*Good god*,—des mœurs dont vous répondez ? »—Quelques pleurs vinrent mouiller ses yeux peints et façonnés un peu grotesquement (Dieu pardonne l'auteur), et sa tête se tournant sur son pivot, il sembla regarder à droite quelques apprêts de voyage, à gauche, des fleurs soigneusement encaissées sur une console. Il fit alors quelques pas vers Claude, et il étendit vers lui ses mains suppliantes : « Monsieur — de grâce, priez pour moi, *Rolls, my dear Philip Rolls*, » — M. Tarin, vous pouvez sauver l'honneur et la vie au plus malheureux des » horticulteurs. »—Il expliqua comment sa sœur et ses deux nièces voulaient le forcer à les accompagner aux bains de La Rochelle, pour intimider les garçons d'hôtels et les postillons. — « Si vous ne consentez à me remplacer auprès d'elles, » *my lord*, qui aura soin de mon *rhipsalis salicornioides*, et de ma *begonia heracleifolia*, et de mon *pentstemon pulchellum !*—Qui lira mon rapport, ajouta-t-il d'un ton faible et langoureux, mon rapport sur l'*amarallis lineata !* »

Rolls sanglottait vraiment en entendant si bien parler sa créature. Claude, qui depuis les premières paroles du vieillard comprimait avec peine les tressaillemens de joie de sa poitrine, eut pitié d'eux : quand il se fut convaincu par deux ou trois questions qu'il n'y avait aucun malentendu, il ne fit pas plus de résistance que les convenances n'en exigeaient, et il objecta seulement que peut-être madame Noël ne donnerait pas son consentement à cette substitution.

—Oui, oui, elle fera bien peut-être d'abord quelques difficultés, *Kind gentleman !*—à cause de votre jeunesse.—hé, hé, hé !—

L'espoir animait à la fois l'horticulteur et son Pygmalion.

— Et aussi de votre bonne mine. — *Love and frailty!* — Mais vous êtes médecin, et d'ailleurs vous occuperez peu de place. — *Bloomings and flowers!* — Tout ira bien, je vous dis. »

Il était trop tard pour faire une visite cérémonieuse aux dames : on convint de brusquer le dénouement, et sous la surveillance de Rolls dont nous ne parlerons plus, le vieillard, dont nous ne parlerons pas davantage, fut hissé dans un fiacre qui l'emporta vers la rue Saint-Dominique d'Enfer.

Le lendemain matin, à six heures, Claude se présenta lui-même d'un air aisé à madame Noël : il était suivi d'un commissionnaire portant la plus élégante valise du monde ; et il donna à entendre qu'il avait envoyé ses autres effets aux messageries. De part et d'autre, au premier salut, il y eut quelques signes d'embarras : on se récria beaucoup sur l'étrange conduite du vieil amateur de fleurs : de longs regards jetés à la dérobée par l'une des jeunes personnes firent même craindre plusieurs fois à Claude que ses précédentes poursuites ne lui devinssent funestes, et il ne fut entièrement rassuré qu'à huit heures, en prenant possession d'une quatrième place dans une calèche de voyage qui s'élança au grand trot hors de la ville.

Ce ne fut pas sans peine. Indépendamment des oublis et des embarras ordinaires, mademoiselle Blanche s'était violemment heurté le coude pour avoir voulu franchir trop lestement le marche-pied de la voiture où elle montait la première ; cette chère enfant ! la chambrière avait perdu connaissance en disant adieu à sa mère au moment même où elle venait de s'asseoir sur l'arrière-banc, la sotte ! Ces petits événemens avaient donné occasion à Claude de faire preuve d'empressement, de rendre avec adresse de légers services dont madame Noël le remerciait encore, lorsqu'on fut arrivé sur la grande route. Mais notre ami, transporté, souriant et fermant à demi les yeux, chantait dans son cœur : « Roule, roule ! arrière Paris ! Dans cet étroit espace est enfermé tout mon bonheur, un trésor que j'aurais été chercher aux extrémités de l'univers. Roule, enlève-moi, j'ai ma baguette de féerie. Bientôt je connaîtrai celle que le ciel m'a destinée pour épouse ! »

Il faut l'avouer : l'imagination de Claude avait déjà réduit de moitié la part que le ciel ou la destinée pouvait avoir dans son aventure, car il ne pensait déjà plus qu'à deux personnes, mademoiselle Blanche et mademoiselle Nathalie.

Édouard Charton.

LITTÉRATURE. BEAUX-ARTS.

NOTICE

SUR LA VIE DE SIR WALTER SCOTT.

PREMIER ARTICLE (1).

Considérations préliminaires. — Généalogie de Walter Scott; ses ancêtres. — Son père et sa mère; influence de cette dernière sur la tournure d'esprit de son fils. — Parallèle physique et moral entre les deux pieds-bots Byron et Walter Scott. — Walter Scott au collége de Musselbourg; son caractère à cette époque, d'après lui-même; ses camarades célèbres. — Il passe au grand collége d'Édimbourg; petites guerres; la jeunesse *canaille* et la jeunesse aristocratique. — *La culotte verte.* — Tours de force en vogue à Édimbourg; audace et adresse de Walter Scott. — Reflet de sa vie sur ses ouvrages. — Sa grande maladie; ses premiers travaux de chroniqueur. — Sa convalescence à Kelso; influence du pays; la bonne quakeresse. — Il est rappelé à Édimbourg; ses travaux opiniâtres sur la science du droit. — Haute moralité de sa vie.

A la liste effrayante des grands hommes enlevés au monde depuis quelque mois, la mort vient d'ajouter encore un grand nom, celui de Walter Scott !

Sa vie offre peu d'incidens intéressans en eux-mêmes, et ces incidens se pourraient rapporter assez brièvement; mais le trait le moins saillant de son caractère, la moindre circonstance de sa vie, doivent avoir exercé une influence quelconque sur son génie, ou avoir été la source d'où coula quelqu'une de ses riches productions; et ceux qui l'ont connu ou ont connu de lui certains détails privés en doivent compte à la postérité, car elle voudra étudier et connaître l'auteur de Waverley sous toutes les faces, sous tous les jours de sa vie privée comme de sa carrière publique.

C'est pénétré de cette pensée, que nous rassemblons ici à la hâte, et sans nous laisser aller à de longs développemens, ce que nous savons du barde écossais. La terre est trop fraîche encore sur sa tombe pour que le gazon la couvre d'un tapis au tissu riche et brillant; et il y aurait plus que de la présomption à vouloir dérouler toute sa vie à ses contemporains. Il faut laisser le temps à M. Ballantyne (2) d'apporter sa déposition devant les juges; à Lockhart (3) de se remettre du coup que lui a porté la mort d'un père tel que Walter Scott, afin de fournir à

(1) Nous diviserons cette intéressante notice en trois articles.

(2) Ballantyne est un des *contributors* de l'*Edinburgh Review*, pour les articles critiques. (*Note du trad.*)

(3) Lokhart, gendre de Walter Scott, est éditeur et rédacteur de la *Westminster Review*. (*Note du trad.*)

son tour des documens au biographe ; à Hogg (1) de payer à l'ami bon et dévoué qui lui donna les premiers encouragemens, son tribut de reconnaissance, en confiant aux hommes de son époque ses piquantes observations et son élégante et juste appréciation de caractère ; à Allan Cuningham (2), que le lutteur triomphant a déclaré seul digne du prix, et qui lui a légué en mourant son immortelle couronne, de raconter aussi ce qu'il sait ; il faut enfin que ceux qui furent quelque peu dans l'intimité de sir Walter Scott, et tous ses amis littéraires, aient rempli un devoir et cédé à un plaisir en faisant connaître ce qu'ils savent d'anecdotes et d'observations. Si donc j'écris aujourd'hui cette Notice biographique, c'est, d'une part, pour satisfaire à la curiosité empressée du public, et de l'autre pour apporter aussi à la masse ma petite somme de détails et d'observations.

Deja tous les journaux quotidiens et hebdomadaires ont esquissé à longs traits la vie de Walter Scott, et tous ont déposé sur sa tombe leur tribut d'admiration pour son talent, de respect pour son caractère, d'affliction pour sa mort prématurée ! Dans l'accomplissement de ses devoirs pieux, les littérateurs français, *hommes au cœur léger* (light-hearted), et les littérateurs allemands, profonds penseurs, *appréciateurs* sévères et judicieux (well-weighing) ont parlé avec le même accent énergique et pénétré que les compatriotes du grand romancier. La mort d'un homme de cette nature jettera sur tout le cercle de sa haute renommée dans le monde civilisé un deuil d'autant plus vivement senti peut-être que ceux qui le porteront seront plus éloignés du centre. — La lumière brille si éclatante et si douce là où commence l'obscurité !

—

Sir Walter Scott descendait d'une ancienne famille, non pas illustre par le rang qu'elle occupait, mais remarquable par la position qu'elle sut toujours garder parmi les montagnards de la frontière, mêlant à la vie incessamment active et périlleuse de ses compatriotes des études et une culture morale d'autant plus rares qu'elles étaient là toutes de luxe et d'exception. Il a lui-même si soigneusement, si admirablement peint et exprimé cette société à part, et le recueil inappréciable qu'il a publié sous le titre de *Chants des ménestrels de la frontière* (*The Border minstrelsy*) a jeté un jour si éclatant et si pittoresque sur les hordes de pillards qui habitent au fond des vallées des deux côtés de la frontière de cette contrée *litigieuse*, que si aucun autre écrit n'eût survécu aux outrages du temps, l'homme qui aurait lu *le Lai du dernier ménestrel* (*the Lay of the last minstrel*), *Thomas d'Ercildoune* (*Thomas of Ercildoune*), *le Nain noir* (*the black Dwarf*), et les *observations sur* les *Chants des ménestrels chez les montagnards écossais de la frontière* (*Notes to the minstrelsy of the scotish Border*), l'homme, dis-je, qui aurait lu cela seulement, serait aussi familier avec les occupations, le genre de vie,

(1) Hogg est l'auteur des *Village Annales* (Annales du village.) C'est un paysan écossais, mais bien plus paysan que Wordsworth. Son style est d'une naïveté, d'une suavité délicieuses. (*Note du trad.*)

(2) Allan Cuningham n'a publié, si je ne me trompe, que des fragmens séparés, à peu près dans le même genre que Hogg, mais moins naïfs, sinon moins gracieux et pittoresques. (*Note du trad.*)

la tournure d'esprit, le caractère, et l'existence dans tous ses détails des montagnards dispersés des deux côtés de la frontière, que s'il eût vécu parmi eux avec les yeux, les oreilles et l'esprit d'un Froissart.

Dans les personnages de l'intrépide *Will Howard* et du *Yerking souter* (mot à mot *le Savetier dansant*), de *la Dame de Buccleugh* et *de la Bonne épouse de Wauchope* (the Good wife of Wauchope), il a peint les *Borderers* (habitans de la frontière) de toutes les classes de tous les clans : le *baron* dans son *castel*, le *laird* dans son *peel*, le *feuar* dans son *instead ;* et en peignant ses vivans portraits des *Armstrong*, des *Elliot*, des *Graham* et des *Fenwicks* du vieux temps, il n'a pas oublié les Scott, ses ancêtres immédiats, à lui ; mais, comme les anciens Bardes, il a immortalisé ses aïeux tout en faisant les délices de ses contemporains....

Et voilà que nous sommes entraînés par l'intérêt de ce sujet, auquel nous consacrerions volontiers tout l'espace que nous voulons donner à cette notice biographique. C'est que, en parlant d'un homme qui, à quelque époque qu'il eût existé, avait sa place bien marquée parmi les borderers, il est impossible de ne pas jeter en passant un coup d'œil sur les paysages et les scènes pittoresques et animées que présentait cette frontière de l'Écosse aux temps de ses guerres civiles permanentes. Or, Walter Scott possédait toutes les qualités les plus essentielles pour défendre vigoureusement ses foyers contre tout ennemi extérieur, et pour munir et approvisionner sa maison en tout état de cause. Il eût dansé le soir à la noce de *Hab*, il eût couru le lendemain sur l'aire de *Jock*, et puis, le surlendemain, il se serait mesuré avec eux s'ils avaient dirigé contre sa propriété leurs expéditions de flibustiers. Walter Scott était taillé pour faire sa place partout et en tout temps ; mais nulle époque, nulle contrée ne l'eussent aussi bien encadré que celles qu'il a honorées de sa vie et qui l'ont entouré de leur hommage de respect, d'admiration.

Il n'est pas sans intérêt de faire ici remarquer que le titre de *Magicien Romancier* (*Wizard Romancer*) du Nord avait déjà été donné, longtemps auparavant, à un Scott ; Michaël, le Merlin Écossais, était un magicien dans son genre, et il fut aussi célèbre, sinon d'une célébrité aussi universelle, que son arrière petit-fils : le coursier magique de Michaël ébranlait jusqu'en leurs fondemens les tours de Notre-Dame alors qu'il piaffait dans son écurie de Drummelzier; la plume magique de Walter a fait plus qu'ébranler des tours et des clochers ; elle a fait battre, du même trait, les cœurs du monde entier ; elle a su rapprocher par un lien de sympathie, insaisissable aux yeux du vulgaire, les membres épars de l'humanité en déroute, et cette puissance irrésistible, elle l'a conquise sur nous sans bruit, sans éclat, sans que nous l'eussions prévue, et nous avons éprouvé du charme à la subir, et il s'est emparé de nous sans s'imposer à nous.

Certains écrivains ont voulu faire de Michaël Scott un Bacon et non pas un Merlin. Nous ne commettrons pas la même erreur à l'égard de Walter, qui, selon nous, n'avait de commun avec le père de la philosophie que son amour pour les recherches historiques. Un autre Scott a été comparé à Chaucer ; Walter, considéré sous ce point de vue, aurait été supérieur à *son* ancêtre, puisqu'il a été nommé lui-même le Shakspeare de son époque, titre dont nous essayerons tout à l'heure de rendre compte ; car nous ne voulons maintenant que remonter à la trace du génie de Walter dans le génie de ses aïeux, et si la masse des lecteurs

attache peu de prix à cette étude sémi-généalogique, il n'en était pas de même de Walter Scott lui-même, qui n'était pas homme à passer sous silence ou à voir avec indifférence l'influence et les talens de ses auteurs prochains ou éloignés. D'ailleurs, sa généalogie était pour lui un point important, puisqu'elle lui assurait ce que son mérite et ses vertus personnels n'eussent pas suffi pour lui obtenir, le haut patronage de ses parens, les ducs de Buccleugh.

Mais, en mettant tout à fait de côté cette considération, ce nous semble un fait très-remarquable que de rencontrer dans une même famille quatre hommes célèbres, dont l'un a été comparé à Merlin, l'autre à Bacon, l'autre à Chaucer, et l'autre à Shakspeare.

Quant à sa souche immédiate, sir Walter nous apprend lui-même que son grand-père Robert était un riche fermier du Roxburshire. Ce fut chez le vieux Robert que la *vraie* Fenella trouva un asile; ou plutôt ce fut lui qui recueillit et voulut bien garder sous son toit une femme qui, pour une raison qu'on ignore encore, crut devoir se faire passer pour sourde-muette. Elle joua merveilleusement bien ce rôle pendant un grand nombre d'années, et se dévoila par une exclamation que lui arracha un accès de colère contre un méchant petit drôle qui avait mis la main sur son mâgot, un dimanche, tandis que toute la famille était à l'église. La muette devint, depuis ce temps, fort suspecte, et finit par quitter d'elle-même la maison, laissant ainsi son histoire en blanc, aussi bien que les motifs du rôle qu'elle jouait; mais elle s'était assez dessinée à l'imagination du jeune Walter pour faire germer plus tard une de ses plus belles exécutions.

Nous avons vu que ce *fermier* était du pur sang des Buccleugh, le paysan et le duc descendant tous deux de sir Walter Scott, de Branxholme, premier chef du clan. D'après cela, il était prudent d'élever les fils de cette famille pour jouer le rôle auquel ils étaient appelés dans leur sphère. L'un devint soldat, et après avoir servi quelque temps, s'établit près de Kelso; l'autre étudia le droit, obtint des succès au barreau et fut élevé au poste de *writer to the signet* (1). Celui-ci était Walter, le père de notre barde. Il épousa Elisabeth, fille de David Rutherford, esq^r, praticien très-distingué aussi du barreau Écossais. Les goûts et le caractère de cette dame contribuèrent beaucoup à ouvrir et faciliter à son fils la voie où son génie a trouvé à se déployer, et d'où il n'a plus dévié. Elle était intimement liée avec Allan Ramsay, le restaurateur de la poésie écossaise, et auteur d'une pastorale qui, dans aucune autre langue, n'a de pendant. Or, on devine ce qu'était une liaison intime avec cet Allan Ramsay, dont la mémoire avait conservé comme un trésor tous les airs nationaux de l'Écosse, si supérieure à ses sœurs sous ce rapport, et puis aussi les poésies auxquelles on avait marié ces airs, poésies auxquelles Allan sut rendre toute leur pureté, tout leur éclat; car, jusqu'à lui, depuis la réformation, ces airs étaient veufs de leur poësie!... Lady Scott était liée aussi avec le prodigieux Burns, dont la conversation étincelante d'observations piquantes, spirituelles et trempée de poésie pure, ajoutait encore à l'admiration de ceux qui ne le jugeaient que sur ses ouvrages. Ainsi donc, la mère de sir Walter Scott était dans l'intimité du poète qui a fait l'admirable *Peggy* et le fidèle *Mause*,

(1) C'est une magistrature près la *haute-cour* d'Edimbourg : elle répond à peu près aux fonctions de conseiller à la cour royale de France. (*Note du trad.*)

dans l'intimité du poète bien autrement sublime qui a peint *le Samedi soir dans la Chaumière* (*Cotter's Saturday night*) et *Tam O'Shanter;* et si elle était digne de cette double intimité, il n'est pas possible qu'elle ne l'ait pas gagnée et conservée par une *communion* fondée sur les sympathies de goûts et de passion, et il est permis de penser que Walter Scott a hérité des goûts de sa mère et a senti se développer en lui le génie à force d'entendre sa mère témoigner son admiration pour le génie!

Walter Scott fut le premier enfant de sir Walter Scott et d'Elisabeth Rutherford. Il naquit le 15 août 1771. Il était pied-bot; j'ignore si c'était de naissance ou à la suite d'un accident survenu dans son enfance. Œdipe moderne, il devait expliquer l'énigme des siècles passés, éblouir ses contemporains avec l'éclat de sa gloire, et se voir presque adoré sur ses derniers jours. Mais heureusement les vices et la fatalité qui pesaient sur les païens n'ont rien de commun avec les vertus privées et le bonheur de nos compatriotes.

Une coïncidence bien frappante, c'est que Byron et Scott étaient boiteux l'un et l'autre, et que cependant le premier était, sous tous les autres rapports, un modèle de beauté virile, un Apollon; que l'autre était, pour les formes et la vigueur, un véritable Hercule; et que l'un et l'autre écrasaient tous leurs contemporains à force de supériorité intellectuelle.

Né à Edimbourg, où résidait alors son père, le jeune Walter Scott fut enlevé à la tutelle de son excellente mère pour être mis en pension à Musselbourg, sur la côte, à quelques milles seulement d'Edimbourg. Rien n'accusait en lui dans son enfance le génie extraordinaire qu'il couvait. Les talens de premier ordre sont rarement précoces: que les parens y prennent garde; l'enfant qui tient de l'homme risque fort de ne devenir homme que pour tomber plus tôt en enfance! — On rapporte cependant qu'à l'âge de dix ans, alors que son maître, le docteur Paterson, le considérait comme un enfant stupide, le docteur Blair, professeur de belles-lettres à la Faculté d'Edimbourg, devina l'homme en étudiant l'enfant, et lui prédit sa célébrité future. S'il est permis de penser qu'il existe une science pour deviner les hommes dans les enfans, à coup sûr le docteur Blair ne fit pas, en prédisant cela, un pas de clerc.

De l'école élémentaire de Musselbourg, Walter passa au grand collége d'Edimbourg, séminaire où les noms de Ruddiman, d'Adam, de Grey et de Pillans (aujourd'hui professeur d'humanités à l'Université d'Edimbourg) ont laissé après eux une certaine célébrité, ainsi que d'autres hommes distingués qui y ont successivement professé. Walter Scott, dans plusieurs passages de ses ouvrages, parle de son maître avec un sentiment d'affection et de reconnaissance. Je ne sais pas bien au juste quel rang et quelle position Walter Scott occupait dans sa classe; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, une fois sorti de dessus les bancs il ne passa pas, et tant s'en faut! pour une nullité aux yeux de ses camarades. Il se peint lui-même comme étant à cette époque un très-fort inventeur et narrateur de contes, qui, grâce à sa fécondité et à sa puissance d'imagination, produisaient beaucoup d'effet sur ses camarades de groupe. Ceux-ci, c'est-à-dire ses amis de prédilection, car chacun a ses *fidi achates* au collége, ne trouvaient pas de plus grand plaisir, pendant les récréations et les promenades, que de se réunir pour se raconter mutuellement, et par pur divertissement, des histoires du temps passé, fondées sur des faits vrais ou bien entièrement imaginaires. Le conteur que Wal-

ter Scott appelle son complice (*confederate*), est aujourd'hui juge à la cour de session ; et, comme l'auteur de Waverley a soigneusement caché le nom de ce complice dans ses confessions naïves sur toute cette époque de sa vie, nous ne nous exposerons pas à heurter par une désignation plus directe le respectable magistrat dont il s'agit, homme que nous aimons et estimons particulièrement. Un autre ami d'enfance de sir Walter Scott, doué comme lui d'une imagination forte, poète comme lui, et comme lui aussi voué à l'instruction du monde, était le docteur John Leyden, victime aussi de son amour pour les sciences et les découvertes : le docteur Leyden, après avoir publié un grand nombre de poésies d'une grande beauté, apprit à fond un certain nombre de langues et courut de sa personne une foule d'aventures merveilleuses au delà de toute fiction, et mourut encore jeune dans l'Inde, au moment où il s'occupait à traduire en langue de l'Indostan le récit de ses expéditions officielles. Il fut atteint par le mal dont il mourut dans un *crypt*(1) humide et froid, où il avait découvert des manuscrits de Brahmines qu'il cherchait. Il est impossible, sans comprendre combien deux âmes telles que celles de Leyden et de Scott devaient se sentir attirées l'une vers l'autre, de lire les *scènes d'enfance* (scenes of infancy) du malheureux voyageur, avant qu'il sortît de son pays, et puis l'ode à une pièce d'or, monnaie indienne, écrite dans une autre partie du monde, et qui peint d'une manière si touchante les malheurs d'un exilé, et fait allusion aux ouvrages sur lesquels son ami et contemporain s'élève rapidement vers l'immortalité. L'auteur dit, en parlant de lui-même :

Le vent glacé de la terre étrangère
Souffle humide sur mon cœur flétri (2).

C'est surtout dans la dernière année de sa carrière littéraire que sir Walter Scott semblait trouver les plus de plaisir à revenir sur les événemens, sur les moindres incidens de son enfance et de sa jeunesse. Dans la Préface générale de la dernière édition des *Waverley Novels*, ce sont ses souvenirs d'enfance et d'école qui le débordent, quand il décrit, dans le *Bickers* (3) les batailles en miniature dont il a été un des plus rudes héros. Le caractère le plus vrai, le plus naturel de ces petits romans, est *la Culotte verte* (*the Green-Breeks*) (4). L'esprit indomptable du jeune démocrate, toujours à la tête de son parti contre les jeunes aristocrates du grand collége (*high school*), est merveilleusement rendu ; et tout ce qu'il y a de noblesse dans cette âme ardente accuse un cœur non moins généreux, et d'aussi larges idées dans l'écrivain qui a si vigoureusement tracé ce portrait. Walter Scott et son frère, ainsi que les autres jeunes garçons de *George's-Square*, alors l'un des quartiers les plus fashionnables, et aujourd'hui un des plus respectables

(1) Sanctuaire où les Brahmines cachent leurs ouvrages. (*Trad.*)

(2) The cold wind of the stranger blew
Chill on my withered heart.

(3) Mot écossais : *petites guerres*, en anglais *short race*. (*Note du trad.*)

(4) Ce mot *breeks* est encore écossais, mais ce n'est que le mot anglais *breeches*, traduit en patois. Une chose bien singulière, c'est que le mot *breeches*, dérivé de notre vieux mot *braies*, devenu chez nous *trivial*, est aujourd'hui, en Angleterre, rayé du vocabulaire du bon ton comme trop trivial aussi, de sorte qu'il n'est pas rare de lui entendre substituer la circonlocution : *half a pantaloon* (un demi-pantalon). (*Note du trad.*)

d'Édimbourg, étaient au Grand-Collége, où ils se préparaient, suivant l'usage, à entrer à l'Université, pour arriver avec succès à une des professions peu nombreuses auxquelles on destinait ordinairement les jeunes Écossais de famille. De tout temps, mais comme le remarquent *les vieux*, surtout depuis la révolution française, il y a eu collision perpétuelle à Edimbourg entre les élèves du Grand-Collége et la jeunesse *canaille* (1), c'est-à-dire les vigoureux adolescens des ruelles et des carrefours, et les souples faubouriens. Ces collisions ont, de tout temps, amené de sanglans dénouemens. L'auteur de cette Notice porte encore aujourd'hui la cicatrice d'une blessure reçue dans une de ces petites guerres, et qui le mit hors de combat pour un bon mois. C'était un exploit vulgaire que de crever un œil et casser un membre à son ennemi; on trouvait bien plus beau de le jeter par-dessus un mur, surtout quand ce mur était bien hérissé de *chevaux de frise*, c'est-à-dire de bouteilles cassées.

Il était rare d'entendre dire qu'un des jeunes combattans avait employé l'épée, et avait, avec cette arme, porté des coups dangereux. Cependant il arriva à Walter Scott et aux siens de mettre l'épée au poing, et l'un d'eux réussi à porter sur la tête de la *Culotte verte*, jusqu'alors invulnérable, un coup qui fit désespérer de sa vie. Heureusement que l'intrépide démocrate refusa constamment de nommer celui qui l'avait frappé, disant qu'il ne lui voulait qu'honneur et vengeance, attendu que le coup était de bonne guerre et bien porté. Il refusa même l'indemnité que lui firent secrètement offrir ses ennemis effrayés, et rejeta, avec sa fierté naturelle et rude, une transaction que lui proposa le parti de Walter Scott. Ce fut cependant la dernière rencontre entre les deux armées, et les combattans se perdirent de vue; mais Walter Scott a toujours cherché depuis à retrouver dans quelque soldat aventureux, devenu puissant dans une île inconnue, ou bien dans les plus braves et les plus célèbres marins de l'Angleterre, un des hardis lutteurs de ces petites guerres.

Le *kittle nine steps* (2), exploit très à la mode à cette époque, n'offrait pas peu de danger et exigeait beaucoup d'adresse. Sur un avancement angulaire du roc qui supporte le château d'Edimbourg, s'élève une petite tour dont la base ne s'étend pas *horizontalement* de plus d'une largeur de main, et tombe ensuite verticalement coupée, surplombant le sol à une hauteur effrayante. Or, pour passer maître en fait d'audace et d'adresse au Grand-Collége, il fallait faire posément et résolument les neuf pas sur cet étroit ourlet de roc, et cela sans s'appuyer le moins du monde à des racines d'orties qui rendaient plus dangereux encore le septième pas, quand on ne les touchait point. Hé bien! Walter Scott, en dépit de l'*aggravante* difformité d'une de ses jambes, marcha ces neuf pas avec toutes les conditions voulues. C'est à cela qu'il fait allusion à propos d'Allan Fairford, dans Redgauntlet. L'auteur de *Waverley* s'est aussi souvenu de ce tour de force d'adolescent, de même qu'il a eu en vue notre ami *la Culotte verte*, lorsqu'il a tracé le caractère de l'opiniâtre *Callum Beg*. Il fit, au surplus, un tour de force de la même nature que celui du château d'Edimbourg sur les rochers d'*Arthur's seat:*

(1) Les anglais ont adopté ce mot sans le modifier : cela se conçoit sans peine. (*Note du trad.*)

(2) Mot à mot *le marcher neuf pas*. Le mot écossais *kittle* signifie marcher à la manière du chat, tout à la fois lestement, moelleusement, prudemment. (*Note du trad.*)

les particularités de ce saut ne sont pas présentes à ma mémoire ; mais je trouverais sans peine des passages qui font allusion à cet incident de sa jeunesse, dans la plus belle scène du *cœur de mid Lothian* (*the heart of mid Lothian*) et dans l'entrevue de Robertson avec Jeanie Deans à Muschat's Cairn. Le romancier n'a pas même oublié l'écho voisin de Dumbydikes.

Les courses du Calton, auxquelles Walter Scott fait encore allusion, lui ont laissé des souvenirs plus tristement intéressans. En 17.., j'ai relevé moi-même, au pied du Calton, le cadavre d'un de mes camarades, qui riait encore avec moi quelques minutes auparavant, au sommet de cette montagne. Descendre à la course, et dans un temps donné, du haut en bas de la montagne, était un de ces amusemens qui séduisent si fort les jeunes gens des villes, précisément parce qu'ils n'en peuvent pas jouir toujours. Mon camarade, après avoir arpenté avec une grande rapidité et beaucoup d'adresse le flanc de la montagne, s'était heurté contre quelque branche d'arbre ou caillou qu'il n'avait pas vu, et, sous l'impulsion de la pente et de son élan, était allé tomber dans la route qui entourait alors le pied du côté, et sa tête ayant donné contre un caillou, il ne s'en était jamais relevé.

La dernière de ses expéditions de collége dont Walter Scott ait rappelé avec plaisir le souvenir vers la fin de sa vie, était l'assaut par un temps de vent et de neige du vieux édifice de Cowagte-Port, aujourd'hui démoli. L'exploit consistait à escalader les murs au lieu d'entrer par la porte, et à y conserver sa position à coups de boules de neige le plus long-temps possible, jusqu'à ce qu'un autre vous en débusquât, plus fort, plus habile, et plus capable *de soutenir le siége* (*had a bicker*) de *planter son drapeau* (*haud the bannets*), ou de *ficher* son pieu (*pin a losen*), suivant la distinction de ces exploits de différens degrés, telle qu'on la faisait à Edimbourg. Le poète et romancier futur était donc alors un des plus intrépides héros de son armée, et tant s'en fallait qu'il ne prît aucune part aux jeux et expéditions dangereuses de ses camarades. Mais le caractère de sa mère n'en dominait pas moins sensiblement en lui (*so much of mother marked his composition*), et à tel point qu'il eût plus volontiers écouté ou inventé une histoire du vieux temps ou un conte merveilleux, que de gagner la médaille dans sa classe ou de commander son parti dans *high street*

En quittant le docteur Adam et le Grand-Collége, il se fit inscrire à l'Université d'Édimbourg, mais sans y prendre aucun grade.

Ce fut à cette époque de sa vie qu'il creusa les fondemens et amassa les matériaux de cette *école de légendes historiques* dont le monde a fait depuis ses délices. Il nous raconte lui-même qu'une grande maladie le réduisit alors à garder long-temps la chambre et à chercher des plaisirs et des consolations dans l'activité de son imagination, et il se prit d'une telle passion, pour les recherches historiques surtout, que ce devint un aliment nécessaire, un besoin de son existence. Mais, Walter Scott, qui n'élevait pas très-haut la gloire d'un simple conteur d'histoires, et malgré l'immense somme d'honneurs et d'argent que lui ont valu plusieurs de ses productions de romancier, a toujours regretté de s'être laissé aller à la pente de son imagination. Sa chambre de malade était un vrai sanctuaire d'enchanteur : les générations, les siècles se déroulaient devant lui, et se déroulaient animés, colorés, fécondés par son imagination, dont la baguette magique a rarement ou n'a jamais eu son égale au monde. Ce fut sous cette influence qu'il amassa ces inépuisables

trésors de couleurs, de pensées, d'incidens et d'événemens dont il fut si prodigue ensuite, et qui, en le débordant, firent son style diffus et ses fables désordonnées, seuls défauts qu'on puisse reprocher à ses ouvrages.

Entré en convalescence, il alla, suivant l'avis de son médecin, dans la vallée de Tweed, pour changer d'air, ou plutôt pour respirer dans une moins froide atmosphère. Son oncle, le capitaine Scott, avait secoué les ennuis et les travaux de sa profession, et s'était retiré dans les délicieux environs de Kelso : ce fut là, au milieu de ce paysage pittoresque et paisible qu'on envoya Walter reprendre des forces. Il menait avec son oncle une vie de solitaire, ne voyant qu'un très-petit nombre d'amis, et complétement isolé de ses livres. Mais son esprit et son imagination trouvèrent bien de quoi paître et ruminer dans les sites et les monumens du pays et dans la *Biographie* de ces sites et monumens.

Ici c'était l'église en ruines de cette abbaye de Kelso, dont l'abbé mitré figurait en première ligne sur les listes du Parlement ; de l'abbaye de Kelso où plus d'un roi a reçu l'hospitalité ; de l'abbaye de Kelso, dont les moines se servirent les premiers de la *pierre à brûler*, passablement connue et en usage aujourd'hui sous le nom de charbon de terre, et employaient à son extraction les pauvres et les laboureurs, à raison de tant de livres de bœuf par verge de terre fouillée, leur vendant aussi de la bière à un penny tant de *laggans*. C'était un but curieux et intéressant que l'abbaye de Kelso pour les promenades rêveuses de Walter Scott !

Sur l'autre rive était la plaine de Saint-Jean et la place de l'ancienne ville de Roxbourg, dont quelques inégalités de terrain, quelques monticules de gazon accusent aujourd'hui l'enceinte des murailles, et qui étale fièrement les ruines magnifiques de son château royal, comme pour faire honte à notre siècle de sa mesquinerie désolante, encore écrasée par les débris d'un monument d'autrefois.

A quelques milles de distance, l'abbaye de Jelbourg, et, dans une autre direction, celle de Melrose. L'horizon était fermé par les hauteurs de Ruberslaw et le diadème au triple sommet des coteaux d'Eildon. Les clochers et les tourelles des familles Car et Douglas bordaient le paysage en deçà. Dans la vallée, c'étaient des bouquets d'arbres *amoureux* (1), sur la montagne, le fanal de nuit, tout cela coloré de reflets historiques. Là encore, il pouvait arrêter ses yeux sur le seul grand trait moderne jeté sur ce sol antique, le château de Fleurs, résidence des nobles ducs de Roxbourg, et le beau pont sur la Tweed, à son confluent avec la Teviot ; car de ce lieu se déroulent quelques-uns des plus beaux points de vue de tout le pays. L'abbaye de Drybourg était le but de ses plus longs pèlerinages. Il pouvait s'y rendre en une matinée, tout en se promenant. Certes, le jeune Walter Scott ne se fût jamais trouvé seul dans une contrée de cette nature, avec son imagination incessamment peuplée. Mais il ne tarda pas à se faire une société réelle, car les Ballantynes étaient de Kelso, ainsi que cette aimable quakeresse qui lui procura des livres, ou plutôt lui permit de disposer à son gré de sa bibliothéque, à la seule condition qu'il porterait sur lui au moins un des discours publiés par la *Société des Amis*, sans pour cela l'obliger à le lire, mais dans l'espoir qu'il le lirait dans quelque bon loisir, dans l'intervalle de ses travaux et pour se délasser. Cette quakeresse était, si je ne me trompe, mistriss Handerson de ***. Le souvenir que lui a consacré l'auteur de *Waverley* prouve encore admirablement ce que j'ai dit,

(1) *Trysting-tree*, mots écossais qui répondent au *Trusting-tree* anglais.

qu'aucun incident de son existence d'homme n'était perdu pour sa vie d'auteur. Walter Scott a peint, en effet, dans *Redgauntlet*, le tableau d'une famille de quakers, et l'a présenté sous des couleurs si douces que les Amis eussent bien pu l'inscrire, pour mémoire, sur la liste de leurs sectateurs, sans craindre qu'il pût jamais forfaire aux préceptes de la Société.

Walter Scott avait encore dans son voisinage les paysages chantés par Thomson, car l'auteur des *Saisons* naquit à Ednam, petit village des environs. On montre encore aux voyageurs, au pied de la Hundilec, la scène du bain de Musidora, et il n'est pas douteux que les paysages pittoresques et les scènes champêtres si vigoureusement tracés par lui, malgré l'influence de son genre de vie postérieure, ne soient des souvenirs datés des rives de la Tweed et de la Teviot, de la Rule et de la Jed! souvenirs brillans qui lui sont revenus, à travers la vie civilisée, comme des rayons de soleil à travers une ondée de pluie! Ainsi que Thomson, Scott a reproduit ses souvenirs de Roxburshire avec une force et une fraîcheur délicieuses, et ils l'ont mieux inspiré que sa vie postérieure.

Cependant le génie du poète romancier allait bientôt se creuser un autre lit; car, avec la santé lui revinrent les soucis de la vie positive et d'un avenir à se créer. Walter fut rappelé à Édimbourg; on le prit au milieu de ses rêves d'imagination sur-excitée, pour le clouer sur un pupitre et l'assujettir aux travaux préparatoires d'une aride profession. Dans cette disposition d'esprit on ne conçoit guère comment il put se ployer à des exigences d'une nature aussi antipathique pour lui. C'est peut-être le seul exemple d'une imagination aussi déréglée avec un esprit aussi mathématique; c'est ce qui atteste la supériorité abstraite et relative de Walter Scott, et on ne saurait trop désirer de voir suivre cet exemple. Le génie mal dirigé a trop de fois entraîné à des débordemens dont il a cru trouver dans sa nature une excuse suffisante. Walter Scott a prouvé d'une manière bien frappante qu'il n'est pas de l'essence du génie d'être capricieux, sans frein et sans méthode. Le jeune poète que la nécessité enchaîne à des travaux positifs se souviendra de Walter Scott, bénira et remerciera le grand homme pour l'exemple qu'il lui a légué. Que celui qui, aux abords de sa vie de jeune homme, et se sentant le germe d'un grand talent, serait tenté de rompre en visière avec les sentimens reçus d'honneur et de prudence, que celui-là, dis-je, se rappelle le génie du romancier historique, tournant le dos au monde de son imagination, à ce monde qui lui souriait si doucement, à lui aussi, à son entrée dans la vie, et qu'il le regarde de sang-froid se poser, ferme et résolu, devant ce monde réel, dans cette vie positive dont la seule vue lui faisait froncer les sourcils : telle est la véritable morale de l'histoire de Walter Scott. Le littérateur qui veut bâtir sa fortune sur les travaux de son imagination sera déçu; celui qui travaille pour la gloire mourra avant d'y atteindre. Mais un travail *positif* et *directement utile* et profitable, n'empêche pas le génie de se développer et de se livrer aux études qui lui sourient. J'irai plus loin, et je dis qu'une occupation *positive* est nécessaire à l'entier développement d'une haute faculté intellectuelle.

Sous ce rapport, Walter Scott est un des personnages types les plus remarquables de l'histoire : les écrivains les plus féconds, sans en excepter de Véga, celui peut-être qui a le plus vécu dans la société; Clarendon, qui donna plus de temps que qui que ce soit à ses affaires positives; notre grand contemporain Brougham, qui a *utilisé* son talent et son temps encore plus que ce Franklin, qui a su étudier

et classer les hommes aussi bien que Shakspeare,—Shakspeare qui possédait la science des livres comme un Barret, et qui a laissé tomber de sa plume tant d'étincelantes poésies, et a revêtu sa prose de ce charme et de ce beau idéal dont les écrivains oisifs déclarent la source tarie par toute occupation positive. Hé bien, Walter Scott, l'enfant de brillante espérance, devenu élève en droit, s'acharna sur cette étude aride et lui consacra ses jours et ses nuits comme s'il eût eu besoin de cela pour avoir du pain. — Et cet effort inoui n'aigrit point son caractère, et il travailla ainsi sans relâche, sans mettre dans l'autre plateau de la balance l'argent ou les honneurs qu'on pèse ordinairement avec son travail. Ce fut ainsi qu'il suivit franchement la carrière où Dieu l'avait jeté, ne consacrant que ses heures de loisir aux travaux d'imagination qui devaient charmer aussi les loisirs d'une génération encore au berceau, travaux qu'il ne trouvait glorieux que de cette manière. Combien je voudrais que le peu de mots que je viens dire pussent faire une impression profonde sur les jeunes gens qui entrent de front dans la carrière difficile de la littérature ! Combien je voudrais qu'ils pussent comprendre tout ce qu'il y a de haut enseignement dans la vie de notre Walter Scott !

From the Atlas.

ÉTAT DE L'INSTRUCTION

EN ANGLETERRE, EN FRANCE ET AUX ÉTATS-UNIS.

Les dépenses de l'instruction publique, en Angleterre, ne sont pas, comme en France, prélevées sur le budget de l'état. Des dotations faites par des rois et des princes ont contribué à fonder les universités d'Oxford et de Cambridge, et à leur assurer un immense revenu, tandis que de simples particuliers ont élevé dans leurs districts respectifs des écoles de divers degrés. C'est sur le produit de ces dotations, consistant la plupart en immeubles, que sont prélevés les honoraires des maîtres, les frais d'enseignement et d'entretien d'un certain nombre d'élèves. Cependant il s'en faut que toutes les écoles de l'Angleterre soient pourvues de dotations; mais celles qui ne sont pas dotées, reçoivent une subvention de la paroisse, si le nombre des élèves n'est pas suffisant pour assurer l'existence du maître.

On compte en Angleterre 4,187 écoles jouissant de dotations, et 14,282 non dotées. En 1818 ces écoles étaient fréquentées par 644,282 enfans, dont 322,518 payaient et 321,764 étaient élevés gratis. Depuis cette époque, le nombre des écoliers s'est successivement accru; d'après le dernier rapport présenté à la fin de 1830, au lord-chancelier, 952,849 enfans fréquentaient les écoles ordinaires, et 347,151 les écoles du dimanche, qui sont au nombre de 5,162. On comptait en outre dans les universités d'Oxford et de Cambridge, 3,347 élèves qui suivaient les différentes facultés.

En France, les dépenses de l'instruction publique sont en partie couvertes par des crédits ouverts au budget de l'état, et en partie par les droits universitaires que perçoit l'Académie. L'allocation annuelle est de 900,000 fr.

Les départemens où l'état de l'instruction est le plus satisfaisant, sont : le Bas-

Rhin et la Haute-Marne, où l'on compte un individu dans les écoles sur 8 habitans, puis celui de l'Aube, où ce rapport est d'un 9e : ceux du Doubs, de l'Oise, de la Côte-d'Or, des Ardennes, de la Meurthe, de la Meuse, du Haut-Rhin, où il atteint un 10e. Dans les Vosges, il n'est que d'un 11e; dans la Somme, la Haute-Saône, d'un 13e; et d'un 15e dans les Basses-Pyrénées, l'Aisne, le Pas-de-Calais et la Moselle.

Les départemens où l'instruction est le moins répandue, sont : la Seine un 48e, le Cher un 92e, la Haute-Vienne et l'Allier un 95e, le Cantal un 98e, le Morbihan un 99e, la Haute-Loire un 100e, le Finistère un 112e, le Puy-de-Dôme un 120e et la Corrèze un 152e.

Sur la population totale de 32,000,000 d'habitans, on compte 3,142,375 individus du sexe masculin de l'âge de 6 ans à 16. Les élèves admis sur ce nombre dans les établissemens de l'instruction publique sont ainsi répartis :

Colléges royaux	payans	10,239	11,114
	gratuits	875	
Colléges communaux	payans	26,480	29,786
	gratuits	3,306	
Institutions	payans	8,305	9,232
	gratuits	927	
Pensions	payans	19,840	19,840
	gratuits	688	
Écoles primaires			1,244,579
TOTAL des élèves			1,315,239

Si l'on rapproche le chiffre de la population de l'Angleterre, qui s'élève à 14,000,000 d'habitans, de celui de la France, et que l'on compare le nombre d'enfans qui, dans l'un et l'autre pays, fréquentent les écoles primaires, on verra combien il nous reste à faire pour porter chez nous l'instruction au degré où elle est dans cette partie du Royaume-Uni. Mais cette différence est encore bien plus frappante, lorsqu'on met en parallèle le rapport des écoliers à la population des Etats-Unis avec celui des principaux états de l'Europe.

Moyenne des enfans fréquentant les écoles dans divers pays par rapport à leur population.

	Écolier	hab.		Ecolier	hab.
États-Unis	1 sur	4	Autriche	1 sur	13
Pays de Vaud	1	6	France	1	20
Wurtemberg	1	6	Irlande	1	21
Prusse	1	7	Pologne	1	78
Bavière	1	10	Portugal	1	88
Angleterre	1	11	Russie	1	367

Malheureusement le défaut d'ensemble qui existe dans les documens statistiques publiés aux Etats-Unis, ne nous permet pas de donner des renseignemens généraux sur l'instruction dans ce pays. Cependant comme ceux que nous possédons sur l'état de New-York, en particulier, sont à-la-fois très-complets et très-curieux, nous croyons devoir les consigner ici.

La population de l'état de New-York, sans contredit le plus riche et le plus florissant de tous ceux de l'Union, s'élève à 2,000,000 d'habitans. Cet état dépense chaque année plus de 200,000 dollars (1,060,000 fr.) pour l'instruction de ses enfans, dont le nombre est de plus de 500,000, tandis que la France n'affecte que 900,000 fr. à l'instruction de ses 3,000,000 d'enfans. Voici les sources d'où proviennent les fonds destinés à l'entretien des maîtres et des écoles de l'état de New-York.

	Dollars	Fr.
Trésor de l'état.	100,000	530,000
Prélèvement sur les taxes immobilières.	128,099	668,924
Produit de différentes allocations.	16,786	88,965
Total pour 1830.	244,885	1,297,889

Ainsi, tandis que la France consacre à peu près 30 centimes par an à l'instruction de chacun de ses enfans, l'état de New-York destine à cette même dépense plus de 2 fr. par tête. Aussi quelle différence remarque-t-on entre le nombre d'enfans qui fréquentent les écoles dans les deux pays!

Nous avons vu plus haut qu'en France le tiers des enfans recevait seulement l'instruction primaire, tandis que dans le New-York le nombre des écoliers dépasse presque toujours le chiffre des enfans qui se trouvent dans l'état. Voici ce curieux relevé :

	Nombre d'écoles existant dans le New-York.	Nombre d'enfans de 5 à 16 ans.	Nombre d'écoliers fréquentant les écoles.
1830	8,872	468,257	480,041
1831	9,063	497,503	499,424
1832	9,339	509,967	507,105

L'explication de cette singulière anomalie est facile. Comme beaucoup de familles arrivent d'Europe avec des enfans de plus de seize ans, et qui presque toujours sont sans instruction, leurs parens les envoient aux écoles pour profiter des bienfaits qu'accorde le gouvernement des Etats-Unis à tous ceux qui vivent sous ses lois; car c'est avec juste raison que l'on peut dire que c'est la faute d'un Américain s'il ne sait ni lire ni écrire. C'est de là que provient l'excédant des écoliers sur le nombre d'enfans de cinq à seize ans.

FRAIS DE CONSTRUCTION D'UNE MAISON A LONDRES ET A PARIS.

Les embellissemens dont on s'occupe en ce moment dans le quartier de Westminster, ont donné lieu à la publication de plusieurs mémoires relatifs à cet objet. Nous trouvons dans l'un d'eux des détails sur les frais de construction d'une maison, qui intéresseront sans doute quelques-uns de nos lecteurs. D'après l'auteur du mémoire, la somme totale des frais de construction d'une maison doit être divisée de la manière suivante : 54 p. °/₀ pour l'achat des matériaux ; 36 p. °/₀ pour la main-d'œuvre, et 10 p. °/₀ pour les droits perçus sur les matériaux. L'auteur se sert de ces calculs, fruit d'une longue expérience, pour déterminer la moyenne des frais de construction d'une maison qui aurait 24 pieds de front sur 45 de profondeur, et qui serait élevée de deux étages avec combles.

	Liv. st.	Fr.
Achat des matériaux	1,350	33,750
Droits perçus sur les matériaux	250	6,250
Main d'œuvre	900	22,500
Total	2,500	62,500

Comme on estime qu'une semblable construction aurait employé 280,000 briques, le droit perçu sur ces seuls matériaux s'élèverait à 82 liv. sterl. (2,050 fr). Il est à regretter que l'auteur du Mémoire qui nous a fourni ces données n'ait pas fait connaître la valeur du terrain; car nous aurions pu établir un parallèle plus complet entre les dépenses de même nature qu'entraîne à Paris l'érection d'un édifice de même proportion. Quoi qu'il en soit, voici quelle serait, dans cette dernière ville, la moyenne des frais de construction d'une maison qui aurait 5 toises de face sur 6 de profondeur, et qui serait élevée de trois étages avec combles.

	Main-d'œuvre.	Matériaux.	Total.
Maçonnerie	14,000	14,000	28,000
Charpente	2,200	8,800	11,000
Menuiserie	5,400	3,600	9,000
Serrurerie	1,200	4,800	6,000
Peinture	1,666	834	2,500
Couverture	103	647	750
Plomberie	77	673	750
Marbrerie	667	333	1,000
Vitrerie	50	450	500
Carrelage	100	400	500
Totaux	25,463	34,537	60,000

Il résulte de ce rapprochement que les constructions, en France, quoique de meilleure qualité, sont bien moins coûteuses qu'en Angleterre. En effet, la superficie des deux maisons ci-dessus est absolument la même ; mais la maison construite à Paris l'est en moellons et à trois étages, tandis que celle de Londres est édifiée en briques et n'a que deux étages; cependant la construction de celle-ci coûterait 2,500 fr. de plus que la première.

MÉLANGES.

CHEMINS DE FER DE LA FRANCE CENTRALE.

C'est le 1er octobre que les voitures publiques du chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon ont fait pour la première fois le trajet complet d'une ville à l'autre. Cette route se divise de la manière suivante : 1° De Lyon à Givors, le long des bors du Rhône, 20 kilomètres, pente descendante à peu près uniforme, de 1/2 millimètre ; 2° De Givors à Rive-de-Gier, 17 kilomètres, pente ascendante constante de 6 1/2 millimètres, avec un assez grand nombre de courbes de 500 mètres de rayon ; 3° de Rive-de-Gier à Saint-Étienne, 22 kilomètres, pente ascendante constante d'environ 13 1/2 millimètres.

Sur la longueur totale de 59 kilomètres, on en compte 4 de galeries souterraines.

Le transport des voyageurs à la remonte s'opère aujourd'hui uniquement avec des chevaux, que l'on attèle en plus ou moins grand nombre, suivant la charge et l'inclinaison de la route. Les chevaux vont au trot ; ils parcourent la première partie de la route, de Lyon à Givors, en 1 1/4 ou 1 1/2 heure ; la seconde partie, de Givors à Rive-de-Gier, en 1 1/2 heure ; et la troisième, de Rive-de-Gier à Saint-Étienne, en 2 heures ; ce qui fait 5 heures environ pour le trajet total de Lyon à Saint-Étienne. Le retour à la descente a lieu, de Saint-Étienne à Givors, par l'effet seul de la gravité ; de Givors à Lyon, au moyen de chevaux. On peut compter 1 1/2 heure pour la descente de Saint-Étienne à Rive-de-Gier, 1 heure pour la descente de Rive-de-Gier à Givors, 2 heures pour la remonte de Givors à Lyon, ce qui fait, en résumé ; 4 1/2 heures environ pour le retour de Saint-Etienne à Lyon. La descente de Saint-Etienne à Rive-de-Gier, au moyen de la pesanteur sur une pente de 13 1/2 millimètres, s'opère très-facilement. On pourrait, au besoin, augmenter beaucoup la vitesse ; mais on ne le fait pas, crainte d'accidens. C'est dans cette partie de la route que se trouve le grand souterrain de Terre-Noire, de 1,500 mètres de longueur.

La descente de Rive-de-Gier à Givors offre plus de difficultés ; les chariots, sur la pente de 6 1/11 millimètres, s'arrêtent souvent dans les courbes de 500 mètres de rayon, quand ils ne sont pas très-chargés ; d'où il résulte bien clairement que le *Temps* a persisté à tort à présenter les courbes de 500 mètres de rayon comme admissibles dans les chemins de fer du premier ordre. On essaie de diminuer le frottement en jetant de l'eau sur les rails.

On rencontre sur cette partie de la route plusieurs souterrains plus ou moins longs ; ils avaient d'abord été construits pour recevoir une seule voie ; mais on a reconnu qu'il y avait de graves inconvéniens à n'avoir qu'une seule ligne, les transports n'étant pas toujours très-bien coordonnés : il arrivait quelquefois que des convois, marchant dans des sens différens, venaient à se rencontrer. Tous les souterrains de petite longueur ont donc été élargis, de manière à recevoir deux voies. On aurait de même élargi le grand souterrain de 1,000 mètres, près de Rive-de-Gier, si l'on n'avait pas craint la dépense. La ligne de Givors à Lyon est la plus

facile à parcourir. Il y a encore près de Lyon un souterrain assez long, de 1,000 mètres à peu près, à une seule voie. On a inscrit à l'entrée et à la sortie cet avis significatif : « *Défense de passer dans ce souterrain sous peine d'être écrasé.* »

Bien que le service des messageries sur le chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne ne soit pas encore bien organisé, que les voitures pour le transport des voyageurs soient peu confortables, que le prix des places soit assez élevé, et que la vitesse soit peu considérable, la circulation n'en est pas moins déjà fort active; elle est, dit-on, moyennement de 300 voyageurs par jour. On peut, d'après ce résultat, se faire une idée de la circulation qui aurait lieu sur un chemin de fer aux environs de Paris, avec des machines locomotives et une vitesse de 8 lieues à l'heure.

La remonte de Givors à Rive-de-Gier s'opère quelquefois, pour le charbon principalement, avec des machines locomotives de la construction de M. Seguin l'aîné; on n'a pas voulu jusqu'à présent les employer pour le transport des voyageurs de Lyon à Givors, parce qu'il leur arrive de temps à autre de sortir des rails, ce qui pourrait occasionner de graves accidens sur le bord des talus qui séparent le fleuve du chemin. Il est à désirer cependant qu'elles soient substituées aux chevaux, au moins de Lyon à Rive-de-Gier, puisqu'elles ne peuvent être employées de Rive-de-Gier à Saint-Etienne; on pourrait ainsi gagner beaucoup de temps. Tant qu'on n'en fera pas usage, le chemin de Saint-Etienne à Lyon ne donnera qu'une idée fort imparfaite des chemins de fer anglais. Outre les voyageurs, le chemin de Saint-Etienne à Lyon transporte une grande quantité de marchandises, et, ce qui est extraordinaire, on voit une circulation active sur le chemin de fer, sur la route et sur le canal; nul doute que le chemin de fer ne finisse par en absorber la majeure partie. Les bénéfices seront alors considérables; la ligne de Saint-Etienne à Lyon est peut-être la meilleure qui existe en France pour un chemin de fer, parce qu'il y a en même temps sur cette ligne abondance de voyageurs et de marchandises; concurrence peu redoutable de la voie navigable sur une partie du trajet, et chances incalculables d'augmentation de mouvement commercial dans l'avenir.

L'administration a commis une faute grave en accordant sans condition à la compagnie concessionnaire du chemin de fer une augmentation de tarif pour le transport de Saint-Etienne à Rive-de-Gier; nous nous sommes, il est vrai, déclarés trop souvent les ennemis d'une concurrence déréglée, pour trouver mauvais que cette compagnie retire de ses travaux et de ses capitaux un bénéfice convenable, et nous n'hésitons pas à dire que cette affaire a été torturée dans l'adjudication, et par ses résultats qui en ont placé les fondateurs dans une position constamment difficile: mais dans cette dernière circonstance, l'administration, chargée de veiller aux intérêts publics, aurait dû stipuler une décroissance de tarif à mesure d'augmention dans la quantité des transports, de manière à ce qu'une grande circulation réduisît progressivement les droits de péage aux chiffres de bénéfice que les capitaux appliqués à ce genre d'affaires doivent réclamer; on eût satisfait ainsi aux intérêts généraux et particuliers.

Nous avons été jusqu'à Feurs, moitié chemin de Saint-Etienne à Roanne, visiter les machines locomotives anglaises du chemin de fer de Roanne à Andrezieux. Nous avions conçu quelques doutes sur les qualités extraordinaires qu'on leur attribuait; mais le témoignage de plusieurs personnes non intéressées a dissipé ces doutes. Il est bien constaté qu'elles ont fait avec des voyageurs jusqu'à quinze

lieues à l'heure (une lieue en quatre minutes) en plaine, qu'elles ont conservé cette vitesse sur une assez grande longueur de route, et que cette vitesse n'est pas trop fatigante pour la poitrine des voyageurs. Quant à leur force, elles ont remorqué une charge de 100 tonneaux à la vitesse de 4 à 5 lieues à l'heure, sans que les roues glissassent; elles ne pèsent cependant que 6 1/2 tonneaux.

On peut imaginer, d'après cela, l'énorme charge que des machines du poids de 8 à 10 tonneaux sont susceptibles de remorquer, en modérant la vitesse proportionnellement à la force de la machine. On ne s'étonnera plus de lire que le *Samson*, sur la route de Manchester à Liverpool, a remorqué 150 tonneaux. Nous n'avons pu nous procurer des renseignemens précis sur la consommation des machines en combustible; les expériences n'ont pas encore été faites d'une manière convenable. On a seulement lieu de croire qu'elle ne sera pas considérable si l'on emploie du combustible de première qualité.

Ainsi que nous avons eu occasion de le dire il y a quelques mois, les dernières expériences faites du procédé de M. Laiguel pour le passage des courbes d'un faible rayon, n'ont pas réalisé les espérances que les premiers avaient fait concevoir. Le principal inconvénient de ce mode provient de ce que la chaîne extérieure, qui lie deux chariots entre eux, se tend très-fort par suite du plus grand diamètre du cercle que les roues extérieures des chariots ont à parcourir, et se brise aussitôt que les chariots arrivent au sommet de la courbe. Il est à désirer que l'habile mécanicien qui a imaginé ce procédé, parvienne à surmonter les nouveaux obstacles survenus dans son application.

Il règne toujours la même incertitude sur le point où le chemin de fer de Roanne à Andrezieux viendra se joindre au chemin d'Andrezieux à Saint-Etienne. Ce dernier, construit uniquement pour le transport avec des chevaux, n'est propre en aucune manière au transport avec machines locomotives, et interrompt aussi la communication entre le chemin de fer de Lyon à Saint-Etienne et celui d'Andrezieux à Roanne. Il est urgent que les compagnies concessionnaires s'entendent à ce sujet, et que l'administration intervienne dans l'intérêt public pour les obliger à composer. (*Journal du Commerce*.)

DES SONS NATURELS

ET DE LEUR RAPPORT AVEC L'ART MUSICAL.

Rien n'échappe plus obstinément aux investigations du philosophe que la théorie du Son; les expériences si heureusement tentées sur les vibrations de l'air, sur l'acoustique, sont des merveilles de patience, de sagacité, de divination, si l'on peut s'exprimer ainsi. Toutefois, ces expériences une fois faites, on n'a pas osé s'avancer davantage : on n'a pas su rattacher la théorie de la musique considérée comme art, à la théorie du son, considéré d'une manière abstraite; classer systématiquement les bruits que donne la nature, le chant des oiseaux, les murmures des vagues, le sifflement ou le fracas des vents, le cri des animaux, la voix de l'homme, et démontrer par quel procédé le génie de notre race, mettant ces matériaux en œuvre, inventant des instrumens, les mariant et les combinant, a su

créer la Musique proprement dite, c'est-à-dire ébranler les passions, charmer l'oreille, enivrer l'âme par l'imitation et le mélange des sons naturels.

Tel serait le sujet d'un livre que personne n'a essayé jusqu'ici. Grétry, Viotti ont écrit éloquemment, mais romanesquement, sur la musique. Diderot et les Allemands ont traité cette science comme un arcane, texte de déclamation et d'argumentation. Un Français (1) a noté le chant de divers oiseaux et a prétendu découvrir le sens de leurs *paroles*. M. Thomas Gardener, dans un ouvrage publié récemment à Londres (2), a suivi le sentier frayé par M. Dupont de Nemours, et a recueilli un grand nombre de cris, d'accens, de mélopées appartenans aux volatiles, aux quadrupèdes et aux insectes ; mais il a oublié de montrer l'analogie de ces sons avec l'expression artificielle et puissante de la musique, avec les émotions qu'elle communique et le plaisir qu'elle cause.

Les arts, créations de l'homme, ont la nature pour base; les facultés de notre race s'emparent des élémens disséminés qui nous sont offerts, les réunissent et les modèlent. Toutes les couleurs, tous les sons, la nature nous les donne : la peinture et la musique sont notre ouvrage. C'est notre habileté seule qui surpasse les chantres des bois et profite de leur exemple pour obtenir des résultats auxquels nul d'entre eux ne peut prétendre. La linotte, le serin, le merle, la fauvette, le sansonnet, le rossignol même, ne sont nos maîtres que pour rester bien au-dessous de nous. Leur musique n'est pas de la musique. Notre admirable organisation nous permet de transformer en art ce qui n'est chez eux qu'instinct; de même, en transplantant les fleurs sauvages, nous enrichissons leurs couleurs d'une richesse, d'une beauté, d'une variété qu'elles n'avaient pas. La délicatesse de notre ouïe et sa capacité nous fait percevoir tous les sons; la flexibilité et la disposition du larynx, de la glotte, de l'épiglotte et des poumons, nous permettent d'imiter tous les bruits, de parodier tous les accens. La supériorité de notre intelligence et le talent de combinaison, qui n'appartient qu'à l'homme, achèvent l'œuvre et produisent la musique avec ses mille instrumens, avec ses ressources et ses prodiges.

Le *bruit* n'est pas le *son* musical. Le bruit est partout ; la musique est notre ouvrage. De cette différence fondamentale naît la grande distinction qui se trouve entre la musique proprement dite et les élémens de la musique, tels que la nature nous les présente.

Mais le problème ainsi énoncé n'est pas résolu. Prétendre que le son musical émane exclusivement des corps élastiques, c'est ne rien éclaircir. Le son ne provient que de l'élasticité des corps. La musique tout entière est dans l'égalité des vibrations; plus ces vibrations sont égales et nettes, plus le son est musical. Les accords ne sont que le résultat d'une similitude de vibrations; si vous mêlez et confondez un grand nombre de vibrations indistinctes, ou si vous frappez un coup sec, dont la rapidité ne permette pas à l'oreille de percevoir plusieurs vibrations égales, le son musical n'existe pas. En faisant résonner à la fois toutes les touches d'un clavecin, vous produirez l'effet le plus anti-musical que l'on puisse imaginer. Le secret et l'âme de la musique, c'est le nombre, c'est le temps, c'est la mesure égale ; égalité de vibration, égalité dans la disposition de ces vibrations; égalité dans la coordination des rhythmes.

(1) M. Dupont de Nemours.
(2) *The Music of Nature.*

On sait quel chef-d'œuvre d'architecture anatomique offre la structure intérieure de l'oreille. Chez quelques individus, cet organe est doué d'une délicatesse qui tient du prodige. L'application et l'habitude augmentent singulièrement la sagacité de l'oreille. Les mineurs reconnaissent, au son que donne leur coup de pioche, sur quelle substance ils viennent de frapper, et quel est le stratum dans lequel ils pénètrent. Plus d'une femme, s'il faut en croire Kirby, Spencer et M. Gardener, a reconnu et compté les pas de la puce, dont en effet l'appareil *désultatoire* produit un claquement presque imperceptible. La vélocité du son présente une série de phénomènes non moins curieux : attachez une ficelle de cent toises à un diapason, nouez à votre petit doigt l'extrémité de la ficelle, placez cette extrémité dans votre oreille, et la vibration du diapason vous parviendra dans toute sa force, sans frapper aucune autre oreille que la vôtre. C'est en s'appuyant sur ce principe que des ingénieurs ont proposé la construction de télégraphes acoustiques ou *téléphones*, qui communiqueraient à distance différens sons, représentant différens mots.

Le son parcourt onze cent quarante-deux pieds par seconde. Un bruit qui se propage d'un point donné à un autre point donné, doit donc frapper l'oreille d'une succession de bruits plus ou moins forts, et avec une certaine durée. Disposez, sur une distance d'un mille, une file de soldats, et qu'ils déchargent au même instant leurs fusils sur un objet placé au centre de la ligne. Si vous vous trouvez auprès de l'un des flancs, vous entendrez, pendant cinq secondes, un roulement qui diminuera de force peu à peu. Si vous vous placez auprès du centre, le bruit durera deux secondes et demie seulement, aura deux fois plus d'intensité, et s'affaiblira en finissant. Si vous vous arrêtez au cinquième de la ligne, la première seconde sera occupée par un bruit de force double ; et trois autres secondes par un bruit moindre ; toujours *diminuendo*. En formant un zigzag au centre de la ligne, on peut disposer les *exécutans* de manière à ce que les sons de plusieurs décharges frappent l'oreille en même tems ; le bruit sera nécessairement plus fort, et il sera facile de produire ainsi, en multipliant et calculant les zigzags, des *diminuendo* et des *crescendo*. L'oreille placée perpendiculairement au centre de la ligne et à une distance considérable, n'entendra plus qu'un seul coup très-violent et semblable à un coup de canon ; tel est souvent l'effet de la foudre, quand on est sur mer. Ces observations expliquent très-bien les phénomènes acoustiques du tonnerre. La matière électrique forme dans les nues les mêmes zigzags que nous venons de décrire ; et lorsque l'auditeur est placé à la distance convenable, les différens effets dont nous avons parlé s'opèrent avec la plus grande précision.

Les bruits les plus violens, au lieu de se propager au loin, meurent sur place ; les sons accentués, les mélopées parcourent de grandes distances et se font entendre distinctement ; il semble que la mélodie ne soit réellement qu'un moyen de faire parcourir au son un espace plus considérable. Les marchands de nos rues qui veulent se faire entendre au loin ne crient pas, ils chantent. La femme du villageois appelle son mari, qui travaille dans les champs, par une espèce de chanson qu'elle s'est faite, dont elle a l'habitude, et qui va frapper au loin l'oreille du mari. Si vous approchez d'un village un jour de foire, les clameurs du peuple, les accens de joie, les rires, les cris des enfans ne vous semblent qu'une masse de sons confus ; mais vous distinguez facilement le chant des flageolets, des hautbois et des orgues de barbarie. La voix humaine, douée de moins de puissance que celle de

beaucoup d'animaux, est plus mélodieuse et se fait entendre beaucoup plus loin. Un violon de Crémone, un *Amati* a peu de son; mais les moelleuses vibrations de ses cordes parcourent une étendue que nos violons modernes, infiniment plus bruyans, ne peuvent parcourir. Quand de célèbres artistes, tels que Barthélemon ou Viotti, se présentaient à l'Opéra, armés de leur *Amati*, les connaisseurs allaient se poster dans la galerie pour mieux les entendre. Parmi les oiseaux, c'est le rossignol, dont les accens suaves traversent les plus grandes distances. Dans les cathédrales catholiques, la messe chantée n'échappe à aucun des auditeurs; simplement récitée par la voix la plus forte, elle n'aurait pas dépassé l'enceinte du chœur. C'est en modulant sa voix, en accentuant habilement ses phrases, que Chatham se faisait écouter et entendre : il était goutteux, maladif, faible, et avait très-peu de voix. Burke au contraire, dont la déclamation n'était qu'un long cri, ne réussissait pas, quel que fût son talent, à fixer l'attention des membres du Parlement; dès qu'il se levait pour parler, ses collègues se levaient pour aller dîner.

On a voulu rapporter les sons aux couleurs; ces prétendus rapports me semblent chimériques, et je ne vois pas pourquoi le hautbois ou la clarinette aurait plus de ressemblance avec le jaune, que la flûte ou le basson. Le clavecin des couleurs par le P. Castel était un jouet d'enfant, sans aucune utilité. Sans doute, lorsque Haydn, pour exprimer le passage progressif des ténèbres à la lumière, emploie d'abord un instrument sourd, puis renforçant le son en augmentant la masse, amenant un à un tous les instrumens de son orchestre, finit par le faire mugir et tonner, on ne peut s'empêcher de trouver quelque analogie entre la sensation produite par ce *crescendo* harmonique, et celle que fait naître le *crescendo* lumineux. Mais faites assister à cette symphonie un homme qui ne soit pas prévenu des intentions ou des prétentions du compositeur; il ne songera pas même au lever du soleil. Laissez la musique agir comme musique, et ne lui demandez pas davantage.

Combien de fois ces compositeurs qui veulent faire avec leurs notes, de la peinture et de la poésie, ont-ils excité notre sourire? Ces blanches soupireront comme la colombe. Ces doubles croches galoperont comme le cheval. Ces arpéges oscilleront comme la mer. Pauvre pédantisme. N'attendez rien de cette imitation matérielle et grossière. Lorsque Beethowen faisait tirer le canon pour augmenter l'effet de son *Te Deum* triomphal, il faisait beaucoup de bruit et rien de plus. De même que l'arrangement de certaines lignes produit la beauté ou la laideur et cause des sensations agréables ou déplaisantes, de même, la succession ou la simultanéité de certaines vibrations excite telles ou telles émotions en nous. Les plus grands philosophes n'en savent pas davantage; et vouloir confondre la sphère des sons avec la sphère des formes, c'est ignorer les premiers élémens de deux arts.

Dans les passions, la voix de l'homme s'élève naturellement jusqu'à la mélodie. Une émotion agréable, un mouvement de colère, d'amour, de haine, de vengeance, de désir donnent au langage l'accentuation qui constitue le fond et l'essence de la mélodie musicale. En général, les accens de joie, de courroux, d'exaltation appartiennent à la *voix de tête;* les accens passionnés, tendres, sensibles, mélancoliques appartiennent à la *voix de poitrine.* Les cantatrices qui n'ont que des sons aigus, et qui veulent exprimer la tendresse, la douleur, le regret,

produisent un effet entièrement contraire à celui qu'elles cherchent. Non-seulement les grands artistes du chant, les Catalani, les Pasta, les Sontag, les Malibran ont su faire cette distinction ; mais les tragédiens de premier ordre n'ont jamais dit avec la *voix de tête* ce qu'ils devaient exprimer avec la *voix de poitrine*. Kean, que son goût effréné pour la dissipation a perdu, savait modérer sa voix tonnante : dans sa scène avec lady Anne (1), la persuasion coulait de ses lèvres. Dans *Othello*, il fallait l'entendre déplorer l'erreur dans laquelle le traître Jago l'avait jeté ; jamais accens ne furent plus profonds et plus pathétiques. Dans *le Marchand de Venise*, où la soif de vengeance et de sang domine, c'était à sa *voix de tête* qu'il avait recours. Tout le monde se souvient à Londres de cette exclamation qui faisait trembler le parterre et les loges :

Oh ! si je te retrouve ! si je te retrouve !

Trop souvent on néglige cette étude de la musique passionnée, de l'accentuation, de l'expression : élevées dans les conservatoires, habituées aux difficultés, les cantatrices rendent la note et croient avoir assez fait ; mais chanter en mesure et chanter juste, ce n'est encore que la partie matérielle de l'art.

Les oiseaux, dont l'instrumentation et les ressources ne s'étendent pas loin, chantent pour exprimer leur désir, leur amour, leur joie, leur peine, ou pour s'amuser. En imitant leurs accens, ne privons pas notre imitation de la passion qui l'anime ; ce serait la priver de son âme ; ne réduisons pas ces cadences brillantes, ces prolongations de son, ces soupirs mélancoliques, à une série de bruits matériels et secs : les sons qui émanent de la nature physique ont eux-mêmes une expression et apportent une émotion. En hiver, quand l'orage gronde et que la nuit arrive, c'est un plaisir triste et profond de prêter l'oreille au tumulte extérieur, et, placé devant un bon feu, les pieds appuyés sur le tapis, garanti par les volets bien fermés et les amples replis des rideaux qui tombent sur le parquet, d'écouter les cris gémissans du vent qui secoue la forêt voisine et siffle dans les toitures : vous diriez que des misérables privés d'abri sont à votre porte et hurlent en vous demandant l'hospitalité. La nature offre à d'autres peuples des concerts plus terribles encore ; le sourd grondement de la terre ébranlée ; les clameurs de l'ouragan ; le tonnerre des volcans. En Angleterre, le bruit de l'Océan, bruit sublime, nous environne de tous côtés ; on sait quelles harmonies admirables jaillissent de son sein, soit que le monstre endormi murmure, soit qu'il s'éveille, et lançant ses flots à cent pieds au-dessus du phare d'Edystone, batte de son écume les rochers blancs des Orcades, et moissonne, sur une étendue de trente milles, toute l'espérance d'une récolte.

Le bruit du vent dans les forêts n'est pas moins terrible que celui du vent et des flots ; les arbres craquent en fléchissant : fouettés par la pluie et courbés par la tempête, les vieux troncs semblent gémir du fond de leurs racines : il faut avoir traversé les bois de la Germanie pour se faire une idée de cet épouvantable tumulte. Sir Thomas Lauder (2) a décrit avec beaucoup de soin tous les bruits étranges qui se succédèrent et se combinèrent, lorsque le comté de Moray fut submergé en 1829. Il distingue le gémissement des vents du grondement des flots,

(1) Scène de *Richard III*, où cet usurpateur cherche à gagner l'amour de lady Anne.

(2) Voyez dans le 3e Numéro de la nouvelle série du *Monthly Review*, l'article intitulé : *Le Déluge de Moray, en Écosse.*

les uns hurlant comme le génie du désespoir, et balayant les cataractes de son souffle ; les autres voilés, et mugissant comme le bruit de cent canons qui tonneraient dans une caverne profonde. Rossini, Hœndel, Beethowen ont imité ce tumulte; ils ont eu soin de faire succéder au fracas des instrumens, de longs silences, pauses majestueuses dont la nature leur donnait aussi l'exemple. Le *crescendo*, tel que Rossini l'a reproduit jusqu'à l'abus, a souvent frappé l'oreille de ceux qui ont écouté, dans les forêts, le sifflement prolongé du vent dans les feuillages, sifflement dont l'intensité graduelle parvient jusqu'au déchaînement le plus effréné. Hœndel s'est servi de préférence du contraste offert par le silence total et le bruit le plus assourdissant. Beethowen avait une prédilection spéciale pour l'écho, la réverbération du son, sa dissémination en fragmens de sons infiniment déliés, qu'il réunissait ensuite en gerbes et en masses sonores. Dans ses Symphonies, ce procédé donne des effets admirables. Les notes se détachent, s'isolent, passent d'un instrument à l'autre, d'un bout de l'orchestre à l'autre ; les portions de mélodie vont se reproduisant par écho, jusqu'à ce qu'un abîme d'harmonie les englobe, comme la pierre précipitée dans la célèbre grotte du Derbyshire (1) tombe, tombe, rebondit, s'élance encore, augmentant de sonorité, mais perdant la durée de cette sonorité à mesure qu'elle descend. Haydn a créé un effet sublime en ce genre dans son chœur de *Judah*, « le Seigneur les dévore tous. »

Ainsi, chaque compositeur semble s'être attaché à reproduire l'un des grands effets de la musique naturelle, quelque type de prédilection auquel il a rapporté tous ses travaux. L'écho, dont nous avons trouvé des traces chez Haydn et Beethowen, est de tous les phénomènes que présente la théorie du Son, le plus curieux. Régi par des lois semblables à celles qui régissent la lumière, le son se réfléchit comme elle ; comme elle, il converge vers le même point ou se dissémine dans l'espace. Les rayons solaires et les rayons lumineux sont susceptibles des mêmes combinaisons et soumis au même système. Chose plus merveilleuse encore ! chaque son est composé de trois tons mélangés, comme chaque rayon de sept couleurs. Notre image répétée dans un miroir n'est autre chose que l'écho de notre apparence extérieure ; notre voix répétée par la caverne éloignée, n'est que le reflet du son échappé de notre poitrine.

Arrêtez-vous sous l'une des niches ou alcoves semi-circulaires du pont de Westminster ; les paroles que vous aurez à peine murmurées et que vos voisins n'entendent point, parviendront claires et intelligibles jusqu'à la personne placée dans la niche qui vous fait face. Sous la coupole de l'église de Saint-Paul, le même phénomène s'opère d'une manière plus étonnante encore. La voix, quelque faible qu'elle soit, parcourt le cercle entier de la voûte intérieure, et va frapper un point donné, où elle devient forte et facile à saisir. La réverbération du son a été calculée et donne les résultats suivans : à soixante-dix pieds de la colline, de la maison ou du bois qui produisent l'écho, un monosyllabe vous est renvoyé; éloignez-vous encore de quarante pieds, deux syllabes seront répercutées ; et ainsi de suite, de quarante en quarante pieds, jusqu'à ce que la puissance de l'écho soit épuisée et évanouie. Quelques-uns des échos d'Italie répètent des mélodies entières, telles que la voix et les instrumens les ont prononcées : souvent, lorsque les rayons sonores rencontrent dans leur route un obstacle qui les intercepte, les sons pre-

(1) *Heldon hole* : l'étymologie probable de ce mot est *hell-down-hole*, trou d'enfer.

nant une autre direction, vous frappent comme s'ils venaient d'un point opposé à celui d'où ils partent. Ecoutez le son des cloches : si vous vous fiez à l'apparence, vous croirez que l'église est située dans un autre quartier que celui où elle se trouve réellement. Vous appelez votre chien ; les rayons sonores se déplacent ; il court vers l'endroit d'où la voix paraît jaillir, et vous cherche où vous n'êtes pas.

Les architectes qui construisent des salles de concert devraient étudier les principes de l'acoustique. Ils ne donneraient pas à leurs théâtres musicaux la forme ronde ou elliptique ; ils sauraient que les courbes des arceaux et des voûtes, concentrant le faisceau des rayons sonores sur certains points, les empêchent de se répandre dans le vaisseau de l'édifice. Le parallélogramme, qui permet au son de se disséminer également sans s'arrêter nulle part, sans former çà et là des masses et des groupes sonores, est surtout favorable à l'exécution musicale. Dans nos cathédrales, les voûtes arrondies sont trop élevées pour offrir le danger dont je viens de parler ; la forme parallélogrammatique y domine, et les effets de musique y sont admirables. A mesure que les sons, après s'être répandus à travers l'église, suivent l'ellipse prolongée des arceaux immenses, ils semblent s'élever et s'élancer dans l'infini. En 1823, on répétait une grand'messe en musique dans la cathédrale d'York. Cinq personnes seulement avaient été admises à cette répétition, et j'étais l'une d'elles. Six cents instrumentistes et chantres entonnèrent tout à coup le chœur de Hœndel : « *Gloire à Dieu ! gloire à Dieu !* » Le premier effet de cette explosion de voix et de sons harmoniques fut tel que je ne puis le décrire ; rien dans l'immense édifice ne s'opposait à leur expansion ; et quand ce bruit terrible s'apaisa, quand l'imagination écrasée de ce grand effet retrouva son empire, quand le *tutti* mourut lentement sous les voûtes, on eût dit le grondement lointain du tonnerre expirant au sein des nuages.

L'instrument des cathédrales, le roi des instrumens, c'est l'orgue. Nul autre ne l'égale en variété, en puissance, en étendue. C'est le fils du moyen-âge, l'organe de la musique chrétienne ; profond et sévère comme la foi, inimitable dans ses effets grandioses.

J'ai vu, dans la cathédrale d'Haarlem, un orgue auprès duquel tous les orgues d'Angleterre et de France sont des pygmées et des jouets. L'église est plus grande et plus haute que l'abbaye de Westminster. Du sol jusqu'aux architraves s'élèvent d'immenses tuyaux blancs et polis que l'on prendrait pour des colonnes d'argent et qui remplissent toute l'aile inférieure de la cathédrale. Ce sont les poumons du géant ; c'est de là que sortent les tonnerres qui dirigent la psalmodie puritaine de trois mille voix réunies : un des jeux, celui de la *voix humaine*, plus brillant et plus hardi que les autres, se fait entendre au dessus des doubles diapasons et plane sur cet abîme d'harmonie. Les ornemens que l'organiste introduit entre les psaumes, semblent les jeux d'un monstre sur le rivage, ou le battement des flots dont l'Océan frappe les rocs. En Angleterre, nos meilleurs orgues, celui d'Halifax et celui de Leicester, ouvrages du mécanicien allemand Sneltzer, ne sont rien auprès de l'orgue d'Haarlem, ou de quelques orgues moins gigantesques, mais remarquables par l'égalité et la beauté des sons, que l'on admire dans les Pays-Bas et en Allemagne.

En 1824, le roi et la reine des îles Sandwich, sauvages que l'on avait conduits en Angleterre et que le christianisme avait à peine civilisés, entendirent pour la première fois les sons de l'orgue de Westminster. J'étais présent à cette cérémonie.

Je crois voir encore auprès du doyen, dans le chœur, un petit nègre, en habit noir, gilet blanc, gants vert-d'eau, et les yeux stupidement fixés sur la voûte et ses encorbellemens. Plus loin, une femme colossale, dont les traits étaient nobles et dont la physionomie était fière : c'était la reine. Au premier son de l'orgue, la reine s'élança de sa stalle, et la dame anglaise qui l'accompagnait eut beaucoup de peine à calmer la violente agitation de la pauvre femme. Toutes les fois que les tuyaux de l'orgue exhalaient leurs mélodies et leurs accords, même frénésie, même étonnement, mêmes exclamations de la part de la reine, qui semblait prête à entrer en convulsions. Enfin l'on fut obligé de l'emporter, tant cette musique produisait sur elle d'impression.

L'orgue est, ainsi que le piano, un instrument à tempérament, c'est-à-dire un instrument incomplet. Si l'on arme de trois corps de clarinette, de trois embouchures de cors, les instrumentistes de nos orchestres, pourquoi ne perfectionnerait-on pas l'orgue, au moyen de plusieurs claviers et de différentes rangées de tuyaux? Le plus sévère et le plus grave des instrumens aurait enfin une harmonie correcte. Or, de cette réforme et de la destruction de ce que l'on nomme les tempéramens dépendent les ressources et les progrès de la musique.

Les instrumens à vent, à la tête desquels se trouve le colosse harmonique dont nous venons de parler, imitent dans leurs procédés la voix des oiseaux et celle de l'homme. Parmi les oiseaux, quelques-uns, comme le canard, ont dans leur organisme le type de la clarinette et celui du haut-bois ; d'autres, le coq par exemple, jettent leur fanfare comme la trompette et le clairon. Le coucou, musicien étranger, vient dans les régions occidentales s'emparer du nid des autres oiseaux ; il y pond ses œufs, il les y couve ; les petits éclosent et expulsent du nid les véritables héritiers ; puis, restés en possession du domaine usurpé, ils chantent, ils grandissent, et quand vient le mauvais temps, ils s'envolent. D'autres musiciens étrangers, que l'Europe connaît, se conduisent à peu près de même.

Mais de tous les oiseaux chanteurs, le plus remarquable, en ce qu'il imite la prononciation humaine avec talent et exactitude, c'est le perroquet; ses notes se forment au fond de son gosier. Lord Kelly avait un perroquet qui chantait le *God save the king* tout entier, sans une seule faute. On lui demandait :

« *Veux-tu chanter?*

— *Je ne chante jamais le dimanche.*

— *Allons, cela ne fait rien, une petite chanson?*

— *Je suis enrhumé; entendez-vous comme je suis enrhumé?* »

Le perroquet du chanteur anglais Braham n'était pas moins étonnant. Une dame qui admirait beaucoup le talent de ce célèbre artiste, avait coutume de porter avec elle son perroquet dans sa loge au théâtre. Le perroquet à force d'entendre le chanteur était parvenu à imiter complétement sa manière. Un jour que Braham dînait avec cette dame, un domestique apporta l'oiseau, qui perché sur son bâton, commença la conversation en ces mots :

« *Chante-nous un air, Braham!* »

Comme on ne lui répondait pas, il reprit :

« *Tu ne veux pas chanter : eh bien! je vais chanter à ta place.* »

Puis il entonna le *Rule Britannia* d'une voix claire, sonore, avec des appogiatures et des cadences perlées, à l'imitation de Braham, qui ne pouvait revenir de sa surprise. Depuis, l'oiseau formé à son école devint son pensionnaire. C'est le

même perroquet virtuose, devant lequel Mme Catalani se précipita un jour à genoux, étonnée de son talent et du volume de sa voix.

Si le chant des oiseaux manque de variété, si les mélodies qu'ils improvisent sont incomplètes et toujours les mêmes, en revanche la qualité de leur son est rarement égalée par les instrumens les plus parfaits; quelques-uns de ces instrumens, comme la flûte, ne possèdent que deux octaves, ce qui renferme leurs ressources et leur puissance dans une sphère très-limitée. La clarinette, instrument aigre, difficile à manier, et souvent désagréable, l'était bien davantage avant l'invention des clefs qui en facilitent l'usage. Le *trombone* ou sacquebute, que les Hébreux et les Romains employaient dans leurs triomphes et leurs cérémonies religieuses, était tombé depuis fort long-temps en désuétude, lorsque l'on découvrit un de ces instrumens dans les fouilles d'Herculanum. L'embouchure était d'or, et l'ouverture d'airain. Le roi de Naples donna cette curiosité à Georges III; sur ce modèle, le roi d'Angleterre fit fabriquer des trombones de cuivre, que toutes les armées d'Europe ont adoptés depuis et qui produisent un si admirable effet dans la musique militaire.

La trompette, instrument dont peu de personnes savent tirer parti, est devenue chez les Russes un instrument de concert. Le célèbre Baillot, se trouvant à Moscou, fut conduit par le prince Potemkin dans un galerie obscure, où devait avoir lieu un concert de trompettes.

« Que pensez-vous de cela, demanda le prince au virtuose, après l'exécution du morceau?

— Cela ne ressemble à rien de ce que j'aie jamais entendu; c'est la musique d'un autre monde, et il m'est impossible de deviner par quel moyen de tel effets sont produits. »

On apporta des torches; Baillot aperçut, rangés sur une seule ligne, deux cents soldats, tenant chacun une trompette, dont la forme était à peu près celle d'un éteignoir, et dont la dimension variait de vingt pieds à un pouce de longueur. Chaque trompette ne donnait qu'une seule note; il en fallait deux cents pour exécuter le concerto de Haydn, et les deux cents instrumentistes-machines avaient si bien jeté leur note, si bien respecté la mesure, que l'exécution en avait été parfaite, supérieure même à ce que l'on pouvait attendre de musiciens consommés. Un orchestre ordinaire n'aurait pas donné à chaque son la même puissance, la même netteté, le même volume.

Le type de l'orgue et de tous les instrumens à vent que nous employons, est dans ces vastes cavernes où le vent s'engouffre, et dont les immenses tuyaux jettent de si formidables harmonies. La côte de Cornouailles est garnie de rochers creux et caverneux qui, avant la tempête, donnent un son lamentable et profond, absolument semblable aux sons de l'orgue. Ne vous attendez pas à ce qu'un seul pêcheur lance sa barque en mer lorsque ces voix lugubres gémissent; le matelot, sur le pont du navire, frémit en les écoutant, et celui que le canon ennemi n'épouvante pas, tremble à ce présage bien connu. On sait de quelle terreur les habitans des campagnes sont saisis, quand l'orfraie fait retentir son cri déchirant, ou même quand le corbeau croasse sur les vieux chênes. Ce n'est point sans motif que des sons aussi affreux à entendre sont le partage des oiseaux de proie et de nuit; et si l'on doutait de l'harmonie générale qui régit les œuvres du Créateur, il suffirait, pour se convaincre que cette harmonie existe, de comparer le gémis-

sement tendre de la colombe blanche et inoffensive avec le râle du vautour à l'œil rouge et au corps décharné, le chant léger de la linotte innocente avec la clameur victorieuse de l'aigle.

L'homme a imité toutes les espèces de sons que produisent la percussion des métaux, la vibration des cordes, le mécanisme de la glotte et du larynx. Les effets du vent à travers le feuillage lui ont appris à faire retentir les cordes de la lyre; et l'expérience des échos lui a enseigné comment, en disposant convenablement sa table harmonique, on peut donner plus de force et de moelleux au son qui s'y concentre et en rejaillit. La harpe, la guitare, le piano sont les résultats de cette découverte.

Le piano-forté a deux défauts graves : celui de ne s'accorder que par tempérament, c'est-à-dire d'être toujours et nécessairement faux ; et celui de ne pouvoir pas prolonger les sons. Comment voulez-vous que les chanteurs chantent juste? Leur instrument d'accompagnement ordinaire les habitue à chanter faux. Un jour viendra sans doute où les oreilles, plus délicates et plus exercées, ne souffriront plus le tempérament du piano ; où tout un système d'harmonie ne reposera pas sur des accords dont la fausseté est reconnue et avouée ; où les leçons de tous les maîtres ne seront plus des leçons de discordance et de désharmonie. Quant au *pizzicato* continuel du piano-forté, un bon exécutant le corrige et produit des effets *sostenuti*, à peu près comme le peintre qui, au lieu de peindre en vert l'intérieur d'une coupole, le couvrit d'un échiquier de petites cases jaunes et blanches; nuances qui, aperçues d'en-bas et se confondant à l'œil, produisaient l'effet de la couleur verte. Obtenir des touches du piano des *sostenuti*, c'est le comble de l'habileté.

La guitare, si méprisée des musiciens, est un orchestre en miniature. Un guitariste habile joue le trio et le sextuor sur son instrument. Sans doute la faiblesse des sons, le peu de retentissement et d'énergie qui les caractérisent, ne sont pas de nature à produire une vive impression, aujourd'hui surtout que les compositeurs introduiraient dans leurs partitions, si cela leur était permis, la foudre, le canon et le bruit des tremblemens de terre. Mère du violon moderne, fille du luth de nos aïeux et de la lyre grecque, la guitare est facile à monter et facile à construire. Tout homme organisé pour la musique en tirera des accords et saura s'en servir, sans qu'un maître lui en indique la tablature. Si vous briguez les applaudissemens d'un public nombreux, il vous faudra sans doute un instrument plus sonore, dont la portée soit plus vaste, dont l'essor soit plus grandiose. Mais, pour l'exécutant solitaire, la guitare a un charme indéfinissable. Elle vibre sur la poitrine de l'homme; elle lui appartient tout entière ; les doigts du musicien interrogent ses cordes, sans l'intervention d'un clavier. En général, plus le contact de l'exécutant avec l'instrument qu'il emploie est immédiat, plus les accens qui en émanent ont de sensibilité et de puissance. La cornemuse, parmi les instrumens à vent, la mandoline, parmi les instrumens à cordes, n'ont aucune expression; dans la première, le souffle échappé de la poitrine a un trop long espace à parcourir : on connaît l'aigreur de ce *pizzicato* éternel de la mandoline, que le doigt ne pince pas, mais qu'un bout de plume fait vibrer. La harpe, au contraire, le violon, la flûte, qui se trouvent tout entière sous les doigts et qu'anime le souffle de l'exécutant, répondent à son âme, et s'inspirent de ses intentions. La guitare, expressive comme ces instrumens, et placée comme eux sous l'inspiration immédiate de l'homme, a des soupirs, des lamentations, des accens de joie, de triomphe,

d'amour et d'orgueil, dont le piano est privé ; ces accens sont faibles sans doute ; la force et le bruit leur manquent ; ce ne sera pas dans l'arène tumultueuse d'un théâtre que vous en sentirez le prix et le mérite. Suspendrez-vous aux murailles d'un vaste salon, les émaux de Petitot, les miniatures de nos artistes, ou même les petites toiles de Miéris ? Non certes ; vous les rapprochez de vous ; vous en jouissez de près ; alors seulement vous les comprenez. Il faut, pour que la guitare produise son effet, un certain choix de circonstances et de localités, une soirée d'automne, un bocage obscur, une chambre à peine éclairée, un profond silence. C'est alors que la voix humaine, le ténor délicat des cordes du milieu, et la basse-taille des grosses cordes, malgré leur douceur imperceptible, vous pénètrent d'émotion : alors cette frêle machine trouve non-seulement des sons mélodieux, mais des accens héroïques et des marches guerrières, mais des hymnes religieux et de tristes réquiems, des rondes rustiques et joyeuses ; toute la musique enfin toute l'harmonie, mais sur une échelle diminutive. Sans concentrer son attention, si l'on n'applique pas à cette jouissance, à cette audition, toutes les facultés de son âme, on ne goûtera pas même les duetti de Huerta, ce lieutenant espagnol qui a préféré sa guitare à ses épaulettes, et qui a abandonné la cause de Ferdinand pour se livrer à ses fantaisies musicales. Les hommes de la péninsule ibérique, celui de tous les peuples du monde qui se concentre le plus dans ses émotions, qui en jouit avec la plus intime volupté, n'ont jamais perdu leur culte pour la guitare. Les historiens nous parlent d'une armée portugaise qui, forcée de battre en retraite, laissa sur le champ de bataille onze mille guitares. Pendant la guerre de la succession, un cavalier envoyé en reconnaissance surprit la vedette ennemie au moment où ce soldat, qui s'ennuyait, accordait sa guitare. Le cavalier trouva que l'ennemi s'y prenait maladroitement, saisit la guitare, la mit en état, et la lui rendit en disant : *Ahora es templada*. « Maintenant elle est d'accord. » Certes, au sein du petit instrument qui agit ainsi sur les âmes, quelque puissance secrète se trouve cachée.

Quant au violon, c'est la merveille de l'art musical, son dernier perfectionnement : instrument admirable, véritable invention de l'homme, il a fallu pour le créer un effort du génie humain ; la nature n'en donnait pas le type. Un archet armé de crin, froissant une corde qui retentit, et dont la longueur, augmentée et diminuée tour à tour par la position des doigts, détermine la valeur et le son, crée ces prodiges d'harmonie, d'expression et de grâce que les Paganini, les Rode, les Baillot nous ont fait admirer. L'histoire du violon est celle d'un art tout entier : dans ses proportions étroites, il est aux instrumens à corde ce que l'orgue est aux instrumens à vent : le roi et le modèle.

Lorsque le violon parut pour la première fois dans les concerts, on le méprisa : de graves et mélancoliques instrumens occupaient la scène et monopolisaient le domaine musical ; le luth, le théorbe, la viole, régnaient. L'inhabileté des exécutans ne tirait encore du violon que des sons criards et aigus, dont le contraste avec les sons doux et suaves des instrumens à la mode fut tout-à-fait au désavantage du nouveau-venu.

On peut regarder le violon comme le résultat définitif des expériences successives de plusieurs siècles; il réunit les avantages, sans avoir les défauts, de la lyre, de la mandoline, du luth et de la viole. Comme la lyre, il a des cordes sonores, appuyées sur une table d'harmonie qui en augmente la vibration; comme la

mandoline, il doit son retentissement à la percussion d'un *plectrum*, bien plus doux et bien plus brillant que le bec de plume qui arrache à la mandoline de si aigres *pizzicati;* comme le luth et la guitare (perfectionnement du luth), il a un manche, sur lequel la position des doigts augmente ou diminue les sons. Mais le doigt, au lieu de s'arrêter sur des lignes tracées, ainsi qu'il arrive pour la guitare, glisse le long du manche et ne reconnaît pour guide que l'oreille de l'artiste. Soit que le *crwth* des anciens Gallois, espèce de guitare dont un archet faisait vibrer les cordes, ou que la viole, citée par Jérôme de Moravie parmi les instrumens du treizième siècle, aient servi de prototype au violon: c'est à la France que l'on doit attribuer l'adoption définitive de cet instrument, qui sembla d'abord aigre et trop difficile à employer; les Italiens le perfectionnèrent. Baltazarini, sous la régence de Catherine de Médicis, ouvrit la carrière des violonistes célèbres. Corelli, dont les mélodies pures et originales survivent à toutes les variations de la musique, Geminiani, Tartini, Giardini, dont la réputation n'a pas diminué depuis cent ans; Pugnani, maître de Viotti et surpassé par lui; enfin Paganini, le plus étonnant de tous les exécutans, ont porté le violon à un degré de perfection et de puissance qu'on n'eût jamais pu attendre d'un instrument si faible et si méprisé dans l'origine.

Il est difficile de savoir où s'arrêteront non-seulement les difficultés musicales, mais cet exhaussement progressif du diapason qui rend chaque jour nos orchestres plus criards et casse la voix de nos cantatrices. Sor et Carulli jouent des ouvertures sur leur guitare. Paganini, au moyen des sons harmoniques, fait de son violon une espèce d'harmonica. Autrefois, quand il s'agissait d'attaquer l'*ut* d'en haut sur le violon, tout l'orchestre était en émoi; on criait *Gare l'ut!* Aujourd'hui, les quatuors de Pleyel son abandonnés aux écoliers de cinquième ordre: du temps de Giardini, ils passaient pour si difficiles, que cet exécuteur ferma le livre, et les déclara impossibles à jouer. Voici deux cents ans que le diapason des orchestres va toujours en montant; toute la musique devient d'année en année plus bruyante; notre *ut* est le *sol* du temps de la reine Elisabeth et le *mi* du temps de Cromwell; on tend les cordes des harpes et des violons aussi fortement qu'il est possible; les sons rendus par ces cordes sont plus clairs et plus nets, leurs vibrations sont plus faciles à percevoir; mais la suavité harmonique y perd assurément, et, au lieu de faire de la musique, on commence à ne plus faire que du bruit.

Depuis quelques années, on a fait de nouvelles expériences; la vibration du verre, celui des métaux frappés par un corps solide ou agités par le vent, ont servi de base à des instrumens nouveaux, dont quelques-uns, entre autres l'harmonica de Franklin, produisent des effets presque magiques.

Le *rhythme* que le tambour marque si vivement est une partie importante et négligée de l'art musical. L'*accent*, qui n'est pas tout-à-fait le rhythme, a aussi son importance. Toute l'énergie, toute la puissance du *tambour* sont dans le rhythme et dans l'accent. Une sonate exécutée en mesure sur le tambour offre le squelette de la composition; vous y trouvez l'accent et le rhythme, mais seuls, isolés, dépouillés d'harmonie et de mélodie. Pour peu que vous réunissiez les deux facultés de l'analyse philosophique et de l'inspiration d'artiste, ce sera pour vous une étude pleine d'intérêt.

A des intervalles inégaux, et dont l'inégalité est soumise à une loi générale, vous frappez des coups tantôt pressés et rapides, tantôt lents et majestueux. Vous

partagez la masse entière de ces bruits en divisions égales. L'égalité de ces divisions donne la *mesure*. Mais vous pouvez imprimer plus d'énergie à l'une ou à l'autre des notes que vous émettez ; c'est l'*accent*. Ainsi, quand le forgeron bat l'enclume, on entend trois coups successifs, égaux de valeur, mais inégaux de puissance : « UN, deux, trois — UN, deux, trois ; » l'accent est placé sur la première note. La marche que l'on nomme le *rappel* du tambour, et qui est commune à toute l'Europe, se compose aussi de trois coups successifs, dont les petits enfans ont imité le bruit, en inventant cette onomatopée vulgaire : *Ran-tan-plan*. L'accent appartient aussi à la première syllabe RAN. La *générale*, au contraire, se bat deux coups par deux coups ; l'accent toujours sur le premier coup. Le système entier de la mesure musicale repose sur ces simples bases ; la mesure est paire ou impaire. Ou vous pouvez partager en deux les notes qui la composent, ou vous ne pouvez les diviser qu'en trois parties. Si, prenant une mesure à deux temps, vous portez l'accent sur les notes impaires, le caractère de l'air se trouve entièrement changé ; si vous allez plus loin, et que conservant seulement les notes d'une walse, vous mesuriez ces notes deux à deux, au lieu de trois à trois, et trois à trois au lieu de deux à deux, c'est un nouvel air que vous créez. L'accent et le rhythme décident du caractère spécial de la musique ; et chaque nation a son rhythme qui lui est propre. On reconnaît encore les longues et molles ondulations de la musique grecque dans nos chants d'église, qui en ont conservé la trace. La musique polonaise procède par trois et par cinq ; la musique écossaise par quatre ; la musique allemande par deux ; toutes les barcarolles procèdent par trois. C'est le mouvement de la rame qui frappe l'eau : « UN, deux, trois ; » l'accent sur la première syllabe. *La-Bion-din'* est un exemple trop connu de cette gracieuse et triple ondulation pour que nous ajoutions ici un plus long commentaire.

Ne donnez aucun accent aux notes ; qu'elles se suivent toutes indistinctement et privées de nuances : vous n'aurez plus qu'un long gémissement harmonieux, toute expression s'évanouira. Aussi les orgues, les tabatières à musique, et les serinettes, que des moyens mécaniques font mouvoir, sont-ils des instrumens monotones, et dont on se fatigue aisément. L'enseignement de la musique est encore si peu avancé, qu'en démontrant aux élèves les principes de la mesure, on oublie de leur parler de l'*accent*. Il est évident toutefois que dans la mesure à deux temps, composée de deux noires ou de quatre croches par mesure, l'accent n'est pas le même que dans la mesure 2/4, où se trouve le même nombre de notes, mais diversement accentuées, et groupées deux par deux, au lieu d'être groupées quatre par quatre. Le 6/8 diffère aussi du 3/4, non par la valeur des notes, mais par la position de l'accent. Dans le 6/8, les grandes divisions de la mesure sont en nombre pair, qu'il faut partager en groupes impairs ; dans le 3/4, les divisions de la mesure sont en nombre impair, et les groupes ou subdivisions en nombre pair. La musique notée à 6/8 doit donc porter quatre accens par mesure, et celle qui est écrite en 6/8 doit en porter six ou trois. C'est le nombre douze partagé par moitié ; puis cette moitié partagée en trois ; ou bien le même nombre douze partagé en trois, et donnant trois fois le nombre quatre, qui se partage ensuite en deux.

Mesure 6/8 — 1, 2, 3, / 4, 5, 6 : / — 7, 8, 9, / 10, 11, 12.

L'accent se trouve sur 1, 4, 7 et 10.

Mesure 3/4 — 1, 2, / 3, 4 : / — 5, 6, / 7, 8 : / — 9, 10, / 11, 12.

L'accent est placé sur 1, 3, 5, 7, 9 et 11.

Les walses sont toujours en 3/4, et les gigues en 6/8. La différence de ces ondulations est saisie par les exécutans habiles. Mais il est bon de remonter aux principes philosophiques des arts. Non seulement les notes accentuées et les notes non-accentuées ne produisent pas le même effet; mais dans les mesures en nombre pair, la première moitié de la mesure est toujours plus forte, la seconde moitié toujours plus faible. Dans les mesures impaires, le premier tiers est fort; le second plus faible; le dernier plus faible encore. La langueur ravissante des barcarolles est due à cette subdivision par trois. C'est en vain que l'exécutant voudrait lutter contre la nature de la musique qu'il reproduit; le *diminuendo*, quant à l'accent, est inévitable dans chaque mesure. C'est toujours la première note attaquée qui reçoit l'impulsion nommé *accent*

Le tambour dont le roulement monotone ne semblait susceptible d'aucune nuance, s'élève aujourd'hui dans les orchestres, agrandis par Rossini et Beethówen jusqu'à une dignité singulière: battu pianissimo, il ressemble au murmure d'un écho lointain et donne l'idée d'une étendue vaste et mystérieuse. Cet instrument si borné a trouvé en Angleterre un amateur fanatique, le comte de Sandwich; c'était toujours lui qui se chargeait de la partie du tambour dans les concerts qu'il organisait. Il fit tendre de parchemin tout un côté de la salle de Hinchinbrook, pour exécuter un oratorio de Hœndel, et quand le moment fut venu de frapper ce parchemin sonore, les sons qui en sortirent parurent si inattendus et si terribles, que plusieurs dames s'évanouirent.

Rossini a employé les clochettes et les triangles : nous ne doutons pas que plus tard on ne perfectionne ces instrumens de percussion métallique, aujourd'hui très-bornés dans leurs effets. Les cymbales, le chapeau chinois et le triangle ne donnent que quelques notes d'accompagnement. Si l'on réfléchit que huit cloches ou sonnettes, formant l'échelle diatonique, suffisent pour fournir trois cent vingt passages différens, on reconnaîtra qu'il est possible de tirer de cette partie de l'art musical, aujourd'hui négligée, un parti nouveau et très-remarquable. Dans les morceaux joués en plein air devant un grand nombre d'auditeurs, la percussion métallique, variée et disposée par un compositeur habile, serait d'un effet puissant : témoin l'effet actuel des cloches, qui cependant n'ont aucune harmonie, et que l'on n'a soin ni d'accorder entre elles, ni de modérer dans leurs vibrations, ni de soumettre aux lois d'une mélopée.

Mais quelques instrumens nouveaux que l'on invente, quelque perfectionnement que l'on apporte dans la fabrication et la mise en œuvre des instrumens anciens, aucun d'eux n'égalera jamais la voix humaine. Qui veut connaître le dernier degré de volupté dont la combinaison et la succession des sons peut enivrer l'homme, doit aller en Allemagne, et voguer sur le Danube, de compagnie avec ces bandes de concertans nomades, si nombreux et si habiles en Germanie. Il faut se laisser entraîner au cours du fleuve pendant que la fraîcheur du soir tempère la chaleur d'un jour d'été; que les étoiles commencent à briller faiblement; que le radeau glisse avec lenteur; que tout est repos, grandeur, silence; que les exécutans, debout, chantant en chœur, et laissent échapper ces flots d'harmonie majestueuse, noble, simple et suave, qui s'accordent si bien avec le calme du lieu, la beauté de la soirée et les ombres qui s'étendent sur les flots.

(*Monthly Review*).

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

NOUVELLES LITTÉRAIRES ET DIVERSES.

Le dernier catalogue de la foire de Leipzig contient les titres de 3299 ouvrages publiés chez 447 libraires. La librairie qui en a publié le plus grand nombre, est celle de M. Michelsen, à Leipzig, savoir : 97 ouvrages.

On lit dans un écrit populaire qui a pour objet de dissiper la crainte du peuple de la prochaine fin du monde, par suite de l'approche de la comète : « Il n'y a pas à craindre de révolution dans le Ciel ; l'harmonie, l'union et l'ordre y règnent toujours; il est vrai que la forme de gouvernement y est monarchique, mais le souverain, au lieu de vexer ses sujets, les comble de bienfaits ; d'autres puissances n'ont pas à intervenir, donc il n'y a jamais lieu à des conférences ou des protocoles. »

Voici le résultat du dernier recensement du royaume de Naples (sans la Sicile). La population s'élève à 5,781,006 âmes, ou 1,156,207 familles. Parmi ce nombre se trouvent 26,304 prêtres, 11,505 moines, et 9,297 religieuses; donc ensemble 47,106 individus appartenant au clergé, ce qui est un sur 24 familles. Chaque village de quelque importance compte au moins 12 prêtres et 500 mendians. Il n'y a que peu d'années, tout le royaume de Naples ne comptait que cinq imprimeries; aussi le tiers des biens fonciers appartient aux églises et aux couvens.

Le salon dans lequel le roi Othon a reçu la députation grecque, est un des plus magnifiques de l'Europe. On y remarque surtout un lit de velours rouge avec des broderies d'or de la double largeur d'une main, qui a coûté au-delà de 400,000 florins, et le travail, qui a duré 6 ans, a coûté 78,000 florins. Les tapis de l'alcove et les 14 rideaux des fenêtres en étoffe d'or, ont coûté 98,000 florins, et en général l'ameublement de ce salon, fait sous l'empereur Charles VII, a coûté 700,000 florins.

Le calendrier portugais compte 139 fêtes par an, non compris les 52 dimanches. Le seul mois de décembre en a 28. Il arrive très-rarement que l'évêque permette de travailler un de ces jours après la messe, et il est encore plus rare que le peuple profite de la permission. Le Portugais s'occupera plutôt de quelque chose le dimanche qu'un jour de fête : car, dit-il, le saint n'a qu'une fête, et le bon Dieu a 52 dimanches par an. Il adresse aussi de préférence sa prière au saint qu'à Dieu. Outre ces 191 journées consacrées tout entières à la fainéantise, il ne se passe presque pas de jour où l'une ou l'autre procession n'arrache le Portugais plusieurs fois à son travail, de sorte que ce n'est pas trop en admettant que 2/3 de son temps il est à rien faire.

Un journal anglais, *the Christian Avocate*, donne la notice suivante sur l'état de l'éducation dans diverses parties du globe. Depuis 1789 à 1830, il y a eu dans toute l'Europe (hor-

mis en Danemarck), 5,600 écoles publiques libres, où l'instruction se donnait à environ 1,650,000 enfans; en Asie il y eut 1000 écoles avec 200,000 élèves; en Afrique 50 avec 20,000 enfans; en Amérique 400 avec 125,000 écoliers, et en Australie 10 écoles avec 500 enfans. Depuis 1820 à 1829, le nombre des établissemens d'éducation s'est augmenté comme suit: en Europe 10,600 écoles où l'on enseigne les premiers élémens de l'instruction; en Asie 1,000 avec 500,000 enfans; en Afrique 130 avec 50,000; en Amérique 1,000 avec 380,000, et en Australie (Nouvelle-Galles du Sud), 100 écoles avec 25,000 enfans. Ce journal évalue le nombre des ouvrages publiés pendant les dix dernières années, sur l'amélioration de l'instruction publique dans les divers pays de l'Europe, comme suit : en Danemarck 37, en Suède 5, en Allemagne 34 (1), en Angleterre 189, en France 201, en Italie 1, en Espagne 6, en Portugal 2, et en Grèce 2.

Le Journal des Dames et des Modes, qui se publie à Francfort, a donné plusieurs chronogrammes sur la mort de Goëthe, dont un en français : Les MVses sont en DeVIL, Goëthe Le très ILLVstre aVteVr n'est pLVS. (50. 1000. 5. 500. 5. 1. 50. 50. 1. 50. 50. 5. 5. 5. 50. 5. Total 1832).

La prophétie manquée. — M. Venturini, auteur de plusieurs ouvrages historiques allemands dignes d'éloges, a accueilli dans sa chronique de 1830, pag. 404, récemment publiée, la prophétie suivante d'un *illustre* clairvoyant (le prince de Hohenlohe) : « Le seigneur Dieu, » le Tout-Puissant, fera tomber le feu du ciel sur la Babylone moderne, Paris, et détruira » tous les impies révolutionnaires au moyen du glaive flamboyant et vengeur; le pieux Charles X » reviendra en France, et la religion célébrera son plus parfait triomphe. Ce jugement ne » se laissera pas long-temps attendre, car tout sera consommé avant la fête de la Chande- » leur (2 février) *de l'an de grâce* 1830. »

Il résulte de notices statistiques officielles, que depuis la paix générale (1815) le nombre des garçons nés dans les pays suivans surpasse considérablement celui des filles, savoir : en Russie de 804,422; en France de 347,254; en Prusse de 69,764; à Naples de 25,796; en Bavière de 8,397; en Bohême de 69,172; en Suède de 15,195; en Wurtemberg de 6,877; en Hesse de 3,361, et en Nassau de 6,184. Les populations entières de ces pays s'élèvent à 101,707,212 ames. Ce surplus de naissances mâles de 1,336,554 pendant 15 ans, donnerait, en admettant les mêmes proportions pour toute l'Europe avec sa population de 215 millons, un excédent de 2,700,000 en faveur du sexe masculin. *(Der Gesellschafter.)*

Il se trouve dans les archives de la ville de Goslar un manuscrit qui renferme entre autres la prière ou le vœu prononcé par les Saxons dans leurs guerres contre l'Allemagne, pour implorer en faveur de leur chef Wittekind l'aide et la bénédiction de Wodan, dont la statue fut adorée sur le Harzburg : ce vœu peut se traduire comme suit : « O saint et Grand Wodan ! sois en notre aide et en celle de notre chef Wittekind ainsi que du Kelta (commandant en second), contre le vilain Charles, fi! le bourreau ! Je te voue un bœuf et deux brebis et le butin. Je t'immolerai tous les prisonniers sur ton saint Hartisberg. » *(Der Gesellschafter.)*

(1) Ce chiffre est une erreur manifeste, puisqu'on a vu pendant les derniers 10 et 15 ans, un catalogue de Leipzig, dont il se publie deux nos par an, qui contient le double de ce nombre d'ouvrages. Dans la Hollande, qui est ici omise, on comptait, depuis 1820-30, plus de 80 ouvrages différens.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE QUATRIÈME VOLUME

DE LA

REVUE UNIVERSELLE.

POLITIQUE.—HISTOIRE.—INDUSTRIE.

SCIENCES. DOCTRINES.

LITTÉRATURE. BEAUX-ARTS.

MELANGES.

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

